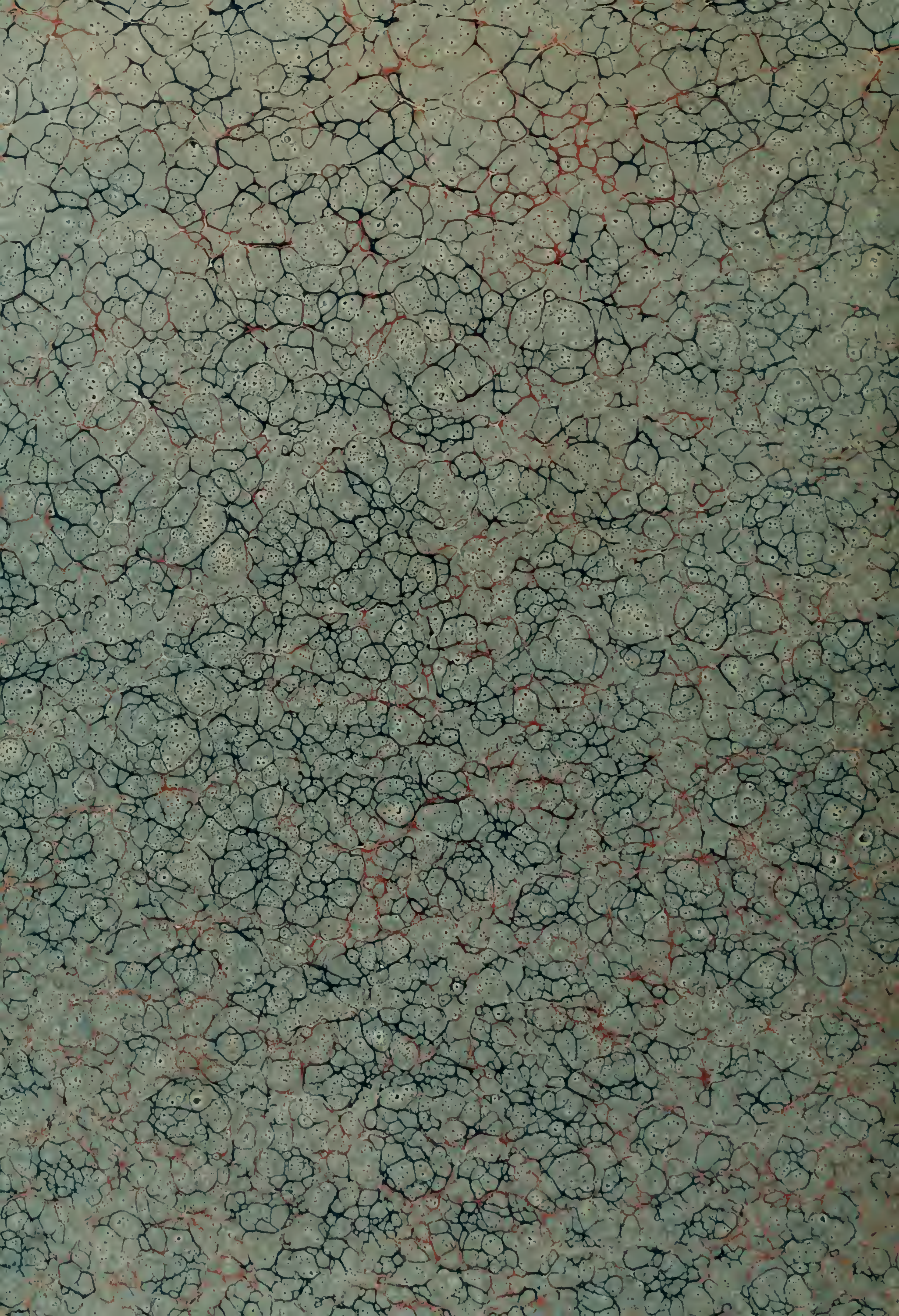






Recueil d'ouvrages divers

[illegible]

[illegible]

contient 2 volumes différents ([illegible])

LES

VEILLÉES LITTERAIRES

ILLUSTREES.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LACOUR et Compe., rue Soufflot, 11.

LES

VEILLÉES LITTÉRAIRES

ILLUSTRÉES

CHOIX DE ROMANS, NOUVELLES, POÉSIES, PIÈCES DE THÉATRE

etc., etc.

PAR LES MEILLEURS ÉCRIVAINS ANCIENS ET MODERNES

DEUX CENTS DESSINS PAR ÉDOUARD FRÈRE

GRAVÉS SUR BOIS PAR ***ROUGET.***



PARIS, 1849

J. BRY AINÉ, ÉDITEUR,

29, RUE GUÉNÉGAUD, 29.

VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

ROMANS CONTES FABLES THÉATRE

HISTOIRE BALLADES NOUVELLES

DESSINS PAR ED. FRÈRE

GRAVURES PAR ROUGET

J. BRY AINÉ ÉDITEUR 27 RUE GUÉNÉGAUD

20 CENTIMES LA LIVRAISON

HISTOIRE DES MONTAGNARDS

PAR ALPHONSE ESQUIROS.

INTRODUCTION.

I.

Les Girondins n'ont joué, dans le grand drame révolutionnaire qu'un rôle rapide et subordonné. Non-seulement la Montagne leur a survécu, mais encore c'est dans son sein, au milieu des éclairs et des tonnerres, que se sont révélés les oracles de l'esprit humain transfiguré. De là sont parties la force et la lumière. A peine si les Girondins ont résisté ; ils ont pâli devant les événements ; ils se sont effacés dans un torrent d'éloquence. Les Montagnards ont, au contraire, renouvelé entre eux, avec le pays et avec le monde

Serment du Jeu de Paume.

entier, la lutte des géants. Foudroyés, ils ont enseveli la révolution dans leur désastre immense, et, après eux, la République n'a plus été qu'un fantôme.

Quels hommes et quel temps! L'histoire de ces jours de luttes et de haines violentes demande,—ce n'est pas ici un paradoxe,—à être écrite avec amour. Oui, il y avait de l'amour passionné dans cette fureur du bien public qui immolait tout à une idée. Il faut embrasser d'un point de vue élevé cette époque terrible et glorieuse qui réunit tous les contrastes. Le moment est venu d'amnistier les morts pour leur dévouement à la cause de l'humanité. Ayons enfin le courage d'admirer ce qui est grand. Parmi les hommes que la Montagne éleva, dans un jour de tempête, au gouvernement du pays, il y en a qui ont sauvé le territoire de l'invasion étrangère, renouvelé le sentiment religieux, détruit les factions abjectes dont le triomphe aurait amené la perte de la France, assuré le respect de la souveraineté nationale, ouvert à la pensée humaine, en mal de vérité, des routes infinies.

Nous ne promettons pas une réhabilitation absolue et systématique de tous les Terroristes. Il y a certains actes qui font tomber sur les hommes une responsabilité foudroyante. Ce que nous aimons, ce que nous défendrons, la tête haute et le cœur découvert, ce sont les principes. La Révolution a pris, entre les mains des Montagnards, un caractère que rien n'efface : elle a secouru le pauvre, le faible, l'opprimé, l'enfant; elle a voulu sauver l'humanité. Elle a été le bras de Dieu, l'Évangile armé.

Les hommes de la Montagne, diversement jugés, ont subi tour à tour les emportements de l'éloge ou du blâme sans mesure. Agités dans leur mémoire, comme dans leur vie, ils n'ont pu se détacher de la tourmente qui, après les avoir étouffés, emporte et insulte depuis un demi-siècle leurs ombres maudites. La violence des souvenirs les poursuit, l'injustice des victimes les accable. Pour moi, je me réjouis d'écrire ces pages dans un moment calme, où l'opinion se recueille et où se prépare le jugement définitif de l'histoire. Les portraits d'hommes comme Robespierre, Saint-Just, Danton, Marat, Camille Desmoulins, demandent à être tracés d'une main imperturbable. Libre envers le pouvoir, libre envers les partis, sans ménagement comme sans colère, sans autre passion que celle de la grandeur nationale, je puis d'avance promettre à tous une chose difficile et grave, par le temps d'agitation politique : la vérité.

II.

L'histoire des hommes de la Montagne se lie étroitement à l'histoire de la Révolution française.

Le point de vue religieux, presque absent au dernier siècle des spéculations de l'esprit, a pris dans ces derniers temps une grande influence sur la direction des études historiques et sociales. Nous sommes certes très éloigné de nous plaindre; mais il faut, dans l'intérêt même de cette tendance estimable, se tenir en garde contre une force d'utopie qui n'est pas toujours saine. De nombreuses erreurs règnent, à notre avis, sur l'origine et sur l'histoire de la démocratie en France ; comme ces erreurs tendent à obscurcir une des questions dominantes de la philosophie politique, nous croyons utile de les passer en revue et de les combattre au besoin par les armes du raisonnement. Quelques écrivains modernes regardent la démocratie comme le développement nécessaire des idées chrétiennes : pour eux la Révolution française est sortie de l'Évangile ; que dis-je? c'est l'Évangile lui-même incarné dans un fait. Cette manière de voir est généreuse ; elle flatte les entraînements de l'imagination et du cœur : mais nous la jugeons à la fois excessive et incomplète. Le christianisme est une grande chose, la démocratie en est une autre; il faut bien éviter de mêler leur influence, si l'on ne veut pas introduire la confusion dans le monde des idées. La Révolution est un fait complexe ; ce fait a ses racines dans tout le passé de la France, si l'on veut même, dans toute l'histoire du monde.

Pour l'historien philosophe, l'origine de notre nation est une affaire de races ; pour l'école des *théodémocrates*, c'est un dogme, une vérité de foi. Les sociétés antiques rapportaient presque toutes leur fondation à un dieu ou au fils d'un dieu. L'imagination arrive à trouver aux nations modernes et à la nôtre en particulier une origine quelque peu semblable. En tenant moins compte de l'ordre et de la valeur des faits que de la filiation des idées, on fait remonter aisément la naissance des peuples et des civilisations modernes à la prédication de l'Évangile. Jésus-Christ devient en quelque sorte, du haut de ce nouveau point de vue, le premier citoyen français.

Ce n'est pas, il faut le dire, sans un motif grave que la démocratie française a été rapprochée du christianisme. Ce sont bien les deux plus grands faits historiques et religieux qui aient paru depuis la naissance du monde. Toute la question est de savoir si le christianisme seul, abandonné à ses propres forces, eût pu faire la Révolution française. Nous ne le croyons pas : il fallait de plus la protestation de la nature humaine, violée depuis des siècles dans ses lois fondamentales. C'est de cette protestation incessante, unie au sentiment de la justice, qui se développait dans les régions élevées de la conscience, que sortit à la fin un mouvement inouï dans l'histoire. Le christianisme n'ayant à son service que des armes spirituelles, n'aurait jamais pu réaliser isolément un événement composé, qui tenait à l'ordre religieux par le principe, à l'ordre moral par le droit et à l'ordre matériel par le fait.

Il y a, selon nous, autant d'injustice, ou pour mieux dire, autant d'exagération à ne pas tenir compte des travaux de l'esprit humain et de la puissance même des choses dans l'effervescence intellectuelle qui prépara la Révolution française, qu'à nier la part d'influence du christianisme sur cette œuvre séculaire. La religion et la philosophie, en antagonisme sur beaucoup de points radicalement séparés par la base, s'entendirent, comme malgré elles, à réclamer pour les hommes réunis en société des droits civils, l'une au nom de Dieu, l'autre au nom de la nature. L'esprit du christianisme était bien en effet celui de la démocratie ; tous les efforts que fit de siècle en siècle l'Église catholique pour masquer ce fond primitif et pour grossir le principe d'autorité ne purent jamais prévaloir contre la lettre même de l'Évangile. La chose était écrite, et quand une idée est semée, il faut qu'elle lève ; aucune puissance dans le monde ne saurait l'étouffer.

Il existe une relation entre les principes du christianisme et ceux sur lesquels s'appuie la Révolution française : ce n'est ni une idée neuve, ni une conquête historique de notre siècle. On connaît le mot de Camille Desmoulins: « J'ai l'âge du sans-culotte Jésus, trente-deux ans. » Un des hommes qu'on s'attend le moins sans doute à rencontrer sur cette ligne impartiale, Marat, qui n'était point dévôt, Marat lui-même rend justice sur ce point aux croyances chrétiennes : « Si la religion, remarque-t-il, influait sur le prince comme sur les sujets, cet esprit de charité que prêche le christianisme adoucirait sans doute l'exercice de la puissance. Elle embrasse également tous les hommes dans cette charité; elle lève la barrière qui sépare les nations, et réunit tous les chrétiens en un peuple de frères. Tel est le véritable esprit de l'Évangile. » Il n'y avait en vérité qu'à ouvrir les yeux pour se donner la connaissance d'un fait si clair.

Dix-sept cents ans avant Voltaire, un homme du peuple, le fils d'un charpentier, dans un temps où plus de la moitié de la terre était esclave, avait passé sur toutes les inégalités de ce monde un niveau sévère et inflexible avec ces paroles mémorables : « Vous êtes tous frères, et vous n'avez qu'un père, qui est dans le ciel. » Il avait relevé le pauvre dans l'opinion, le faible, le petit, le souffreteux, l'enfant, l'esclave, le samaritain. Or, le but de la Révolution, suivant les paroles mêmes de ses chefs, fut d'exalter ce qui était rabaissé par la naissance. Elle accomplit et rendit visible dans le monde ce mot de l'Évangile : « Dieu a déposé les puissants de leur trône et élevé les humbles. »

Pour mieux dégager ses disciples des liens de l'ancienne société, le maître leur avait dit de nommer des arbitres qui terminassent leurs différends, au lieu d'avoir recours aux magistrats juifs ou romains. Pendant les premiers temps qui suivirent la prédication de l'Évangile, le christianisme marcha dans les voies de son fondateur. Il faisait mettre les biens en commun, conviait tous les hommes à la même table, ne souffrait aucun pauvre parmi ses enfants, bannissait de l'exercice de la puissance la notion de maître et de sujet. L'Église forma ses premières institutions sur cet esprit d'égalité ; rien n'effaçait la distinction des rangs comme quand la main du prêtre déposait la même cendre sur tous les fronts et le même pain sur toutes les bouches. Cette histoire des premiers temps du christianisme finit avec le monde qui l'avait vu naître ; la nouvelle doctrine avait été entée sur une société vieille et païenne qui ne tarda guère à mourir. A la chute de l'empire romain, l'Église se trouva la seule société formée dans le monde ; elle remplaça donc naturellement celle qui venait de disparaître.

La guerre rayonna autour de la société nouvelle sans cesse menacée par ses voisins et mal assise dans ses limites. L'État n'était guère qu'un camp de soldats ; le gouvernement fut militaire. L'action religieuse adoucit alors la puissance du glaive sans la dominer. Une aristocratie de race remplaça dans la société chrétienne l'égalité primitive. Le christianisme fut pourtant, il faut le dire, dans ces temps de barbarie, le seul bouclier de la liberté morale. Les cloîtres, au milieu des mouvements politiques et des grands chocs où le droit le meilleur était toujours celui de la force, devinrent les seuls asiles où la science, cette indépendance suprême, pût reposer sa tête ; les abbayes servirent même de barrières aux entreprises des grands sur leurs vassaux. Les moines écrivaient dans leurs cellules des satires sanglantes contre les seigneurs et souvent même contre les rois; il en existe une sous forme de vision contre Charlemagne. C'est encore à l'ombre de ces idées claustrales que Dante Alighieri, ce grand factieux, éleva le plus hardi monument de la pensée humaine au XIIIe siècle : *la Divina Comedia*.

Quoique Rome n'ait pas toujours compris alors la sublimité de son rôle, elle intervint souvent entre les rois et les peuples, comme le gardien entre la bête féroce et sa proie. Au milieu de toutes ces

forces aveugles et barbares, celle des pontifes romains était la seule qui invoquât, avant d'agir, un droit, une raison d'être, une justice ; or, un tel pouvoir touche toujours de près ou de loin à la liberté. En secouant dans certaines occasions la cendre et l'anathème sur la tête des souverains, elle rendait leur autorité moins sainte devant les yeux du peuple qui s'en détachait peu à peu, au nom même de Jésus-Christ, seul maître et légitime seigneur. Placés néanmoins dans une situation fausse, les papes n'exercèrent jamais qu'une puissance très indirecte. L'ambition, comme l'influence des chefs de l'Église, n'allait pas à transformer l'autorité des rois dans la leur, mais à la maintenir et à la réprimer. Ceux qui voulurent s'aventurer au-delà trouvèrent dans l'insuffisance même du catholicisme, comme doctrine sociale, une limite qui les arrêta constamment.

A l'action religieuse se rapporte, du moins en partie, le mouvement des croisades qui entretint une certaine liberté dans les campagnes; l'expédition des croisades amena la guerre des Albigeois et l'affranchissement des communes. Nous devons dire un mot sur ces deux événements. Le schisme des Vaudois et des Albigeois était avant tout une insurrection. « Le mal, dit un auteur, venait de l'exemple que les républicains d'Italie avaient donné aux meilleures villes, et du goût que l'on y avait pour le gouvernement républicain. » Les nouveaux hérétiques réclamaient l'abolition de la peine de mort, le retrait des privilèges et la diminution du cens. On leur répondit par l'épée, et ce fut une des premières guerres que la liberté de conscience eut à soutenir sur la terre des Gaules. L'affranchissement des communes n'est peut-être pas un fait particulier au règne de Louis-le-Gros. De tout temps, le mouvement de la civilisation fut d'apporter les races asservies à la lumière et à la liberté. Quoi qu'il en soit, ces institutions et ces franchises, rares dans les premiers siècles de la monarchie, prirent, avec le temps, un grand développement. Lorsque Louis-le-Gros vint au trône, il y avait dans plusieurs villes des confédérations de bourgeois qui se formaient d'elles-mêmes; ce roi les constitua définitivement en posant la forme communale sur ces associations libres et régulières. Ces communes jouissaient d'une juridiction à elles, et tenaient de la sanction royale le droit d'avoir un échevin ou un maire, un tribunal, un sceau, une cloche, un beffroi, une garde mobile. En temps de guerre, elles ne devaient prêter qu'au roi de France leurs soldats qui, le curé et la bannière en tête, se rendaient alors à l'armée. On aperçoit ici l'origine de la bourgeoisie ; avec le temps, le commerce finissait par enrichir le pauvre ; l'industrie, le courage, le talent élevaient peu à peu les familles que la naissance avait d'abord placées au bas de l'échelle ; et dès lors entre la noblesse et le peuple se forma une ligne intermédiaire qui prit plus tard le nom de tiers-état ou de classe moyenne.

La tradition chrétienne, fort obscurcie au milieu de ces luttes, s'éloignait de plus en plus de la démocratie évangélique. Il se rencontra de siècle en siècle des hommes qui protestèrent contre la direction du clergé ; mais comme ils étaient en petit nombre, on les déclara hérétiques. « L'an 1320, dit Belleforest, on a vu des novateurs qui sous le nom de *Frérots* estoient venus en telles resveries qu'ils disoient et preschoient publiquement que les gens d'église ne devoient rien tenir qui leur fust propre ; que l'Église estoit fondée en pauvreté telle que Jésus-Christ avoit et approuvé et institué, veu qu'il n'avoit jamais possédé...... Par là ils inféroient que c'estoit abusivement procéder au pape, cardinaux, evesques et autres prélats, d'être riches et puissants. » Cette secte avait pour chef Jehan de La Rochetaillade, « lequel, ajoute Froissard, proposoit des choses si profondes..., que par aventure il eust fait le monde errer... A tant que moult, souvent les cardinaux en estoient esbahis et volontiers l'eussent à mort condamné. » A la lumière de cette tradition démocratique s'alluma le flambeau de Wicleff, de Jean Huss et de Jérôme de Prague, qui voulaient ramener l'Église à sa constitution primitive. La tentative était généreuse, mais elle était téméraire. L'Église et l'État avaient désormais si bien confondu leurs intérêts, qu'il devenait impossible de toucher à l'une sans ébranler l'autre : le pape était roi, le roi de France était « clerc et homme d'église. » Aussi les nouveaux prédicateurs furent-ils traités comme séditieux et punis de mort. On les frappa au nom de l'Église avec un glaive aiguisé sur l'Évangile de Jésus-Christ, de celui qui avait dit au contraire : « Remettez le glaive dans le fourreau ! »

Cette grande traînée révolutionnaire, qui sillonne tout le moyen-âge, se produit sous plus d'une forme, et passe ordinairement de l'idée au fait. Les écrits courageux de quelques hommes, et surtout l'esprit de l'Évangile, amenèrent, au commencement du XIVe siècle, l'affranchissement des serfs. Ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que le clergé n'intervint en aucune sorte dans cet acte tout religieux. Le fait qui découlait le plus naturellement de la venue du Christ dans le monde, et que l'on s'étonne de trouver reculé à plusieurs siècles de l'origine du christianisme, ce fait, dis-je, éclata sans le concours de ses ministres. Que conclure, sinon que le véritable esprit chrétien commençait à quitter l'Église pour passer à l'humanité ? Si, pourtant, l'Église gallicane rendit, comme nous le croyons, des services à la cause de la liberté, ce fut en maintenant chez nous un esprit d'unité qui ne se démentit jamais. C'est à cet esprit qu'il faut rapporter l'érection des parlements en cours permanentes et sédentaires de justice. Cette institution aida l'avénement du peuple en dérobant une fonction à la royauté, et surtout, dit Loyseau, « en nous sauvant d'être cantonnés et démembrés comme en Italie et en Allemagne. »

A côté des écrivains hétérodoxes qui militaient au sein même de l'Église contre toutes les superfétations mondaines que le temps et les hommes avaient amassées sur l'œuvre démocratique du Christ, se forma une école de philosophes dont la raison plus calme, plus stoïque, plus enjouée, éveillée sur les abus et dégagée des luttes religieuses de leur temps, relevant plutôt de la tradition païenne que de l'Évangile, continuant plus volontiers Aristote que Jésus, prépara le terrain aux auteurs du XVIIIe siècle : ce furent Michel Montaigne, Étienne de la Boëtie, Charron, Rabelais, qui, par une suite non interrompue d'esprits forts, indépendants scrutateurs, satiriques et lettrés, aboutirent à Descartes, à Bayle, à Montesquieu, à J.-J. Rousseau, à Diderot, à Voltaire. — Les luttes religieuses, les disputes théologiques soulevaient au reste, dans ces âges de foi, bien plus d'intérêt que les questions de philosophie et de liberté humaine. L'esprit de réforme et d'examen, foudroyé jusque-là dans la personne de Jean Huss, par la puissance de l'orthodoxie, trouva, au commencement du XVIe siècle, un auxiliaire vigoureux qui déchira l'unité de l'Église. Martin Luther était né. Les esprits religieux savent quelle haute affinité relie, pour ainsi dire, l'hérésie à la révolte. C'est le même principe qui traverse deux ordres de faits. Ici, surtout, les deux mouvements se tiennent. L'hérésie en voulait cette fois à la tête de l'Église comme la révolution au chef de l'État. Les peuples qui avaient vu toucher impunément à la sainteté de leur pape ne reculèrent plus devant la majesté de leur roi ; la lutte contre Léon X amena la révolte contre Charles Ier ; Luther appela Cromwell.

Les guerres de religion, au XVe et au XVIe siècle, n'étaient que des préludes et souvent même des essais de guerre civile. Le peuple s'agitait sous le voile des croyances. Depuis longtemps la royauté favorisait elle-même, sans le vouloir, les entreprises de ses ennemis ; car, comme toutes choses dans le monde s'usent par l'excès et l'abus, elle ne tarda pas à s'affaiblir dans l'exercice trop fréquent du pouvoir arbitraire ; quelques maîtres avaient même servi hautement les intérêts de leurs sujets en détruisant les rivaux puissants qui leur faisaient ombrage. Nous regardons, en effet, comme des progrès de la liberté les envahissements des souverains au moyen âge. Le régime féodal, en décomposant l'autorité à l'infini, aurait nécessairement conduit à l'anarchie cette tyrannie en grand nombre, et, à coup sûr, la plus dure de toutes. Le peuple n'aurait d'ailleurs jamais pu extirper à lui seul l'ubiquité du pouvoir. Or, voilà que la royauté y met la main. Elle sera environ quatre siècles avant d'accomplir cette œuvre, et quand elle l'aura menée à terme, quand toute l'autorité reposera sur une seule tête souveraine et couronnée, viendra la Révolution qui abattra cette tête. Catherine de Médicis, populaire en haine des nobles qui lui reprochaient le hasard de sa naissance, révolutionnaire par instinct de femme, superstitieuse, faute de croyances, poursuivit, sans le savoir, l'œuvre de Louis XI. La nuit de la Saint-Barthélemy, si reprochée à cette reine comme un acte de fanatisme, a vraiment une autre signification dans l'histoire. « Il n'y allait plus de religion, dit un auteur du temps ; le masque était découvert, et on ne cherchait plus qu'à faire mourir toute la noblesse de France, les uns d'une façon, les autres d'une autre. » Ce n'était donc qu'un prélude aux massacres des nobles par les mains du peuple. Les cloches de la Saint-Barthélemy sonnèrent les matines du 2 septembre. « Catherine de Médicis a été accusée, ajoute le sieur Montluc, d'estre cause des premiers remuements. » Or, en touchant aux troubles des huguenots, la reine-mère remuait d'avance et sans le savoir la Révolution. Ici, en effet, commence cette série de mouvements armés qui iront sans cesse grossissant des huguenots à la Ligue et de la Ligue à la Fronde. Toutes les fois qu'il s'agit de liberté, de progrès, il faut toujours en venir à une lutte. La civilisation est une page qui s'écrit d'un côté avec la plume et de l'autre avec le glaive.

L'unité est la loi de toutes les grandes choses. Si même nous avons signalé çà et là, comme progrès, des tentatives qui allaient à rompre les liens de l'Église ou ceux de l'État, c'est uniquement en vue de l'avenir. Loin de nous le lâche plaisir de jeter aux rois et aux papes quelques vieilles invectives stériles et haineuses ; nous estimons, au contraire, que l'Église et la monarchie absolue devaient se maintenir jusqu'à ce que leur unité fût remplacée par une autre unité non moins légitime, non moins grande, non moins divine, celle de la démocratie. — Richelieu reprit l'œuvre de la destruction des grands seigneurs au point où Louis XI et Catherine de Médicis l'avaient laissée. La féodalité s'était implantée avec l'épée ; il la détruisit avec la hache. Seulement, il ne se borna point à supprimer les vassaux de la couronne, il chercha à effacer le souverain lui-même. Le cardinal-duc se posa comme une goutte de sang sur la lignée bleue des rois de France. Louis XIII avait disparu derrière son ministre. De Henri IV à Louis XIV il y eut moralement interrègne. Or, le peuple actif, remuant, ambitieux, gagnait tou-

jours du terrain entre ces lacunes de la couronne. — Louis XIII était l'ombre d'un roi; il ne mourut pas, il s'effaça. — Louis XIV voulut ressaisir les rênes échappées depuis plus de quinze ans aux mains de la royauté; mais il trouva devant lui une faction de l'aristocratie puissante et mutinée qui les lui disputa. Il y eut conflit. La monarchie sortit victorieuse et sanglante de la journée des barricades. Ceci fait, au lieu de se mesurer avec les suites de l'œuvre de Richelieu qui la menaçaient en face, elle déclina la lutte et se jeta dans les hasards de la guerre. Louis XIV crut qu'on étoufferait le mouvement des idées sous un peu de bruit, d'éclat et de victoire; il fixa à la cour les grands seigneurs et leur ôta ainsi les moyens de nuire, en les éloignant des provinces qui étaient le théâtre de leurs violences et le foyer de leur autorité. Versailles devint un lieu de grandeur et de puissance qui rayonna sur toute la France. Le pouvoir, jusque-là diffus, étant remonté peu à peu, et tout entier à la royauté, on entoura la couronne d'honneurs serviles et d'idolâtrie. C'est autour de Louis XIV que s'organisa ce système de fétichisme royal qui avait une cour pour temple, les courtisans pour sacrificateurs et le peuple pour victime.

En renversant autour de lui toutes les barrières, en abaissant les grands qui étaient jadis les complices et les soutiens de son autorité, le pouvoir absolu s'isolait, au reste, dans des hauteurs découvertes où la haine de ses ennemis ne devait pas tarder à l'atteindre. Louis XIV mort, la France un instant courbée sous son fouet et ses bottes à éperons, redressa superbement la tête. Les parlements, moins soumis et fortifiés des armes de l'opinion, essayèrent çà et là quelque résistance. Vint la Régence, qui engourdit dans la débauche ce qui restait de vigueur à l'aristocratie. Sous Louis XV, le peuple s'accoutuma à ne plus avoir de maîtres; il était gouverné par des maîtresses qu'il méprisait. Quand Louis XVI monta au trône, les esprits, éclairés désormais sur les abus, étaient dans une agitation, et il ne fit rien pour les calmer. Alors la Révolution vint se présenter la pique d'une main et la constitution de l'autre, sur les marches du Louvre. — Ces visiteurs-là n'attendent pas longtemps à la porte des rois.

Le moment est venu de jeter un regard rétrospectif sur les deux derniers siècles de notre histoire, pour déterminer la part d'influence qu'exerça la religion sur les événements démocratiques. Le christianisme apporta sans contredit à la Révolution française un principe, l'égalité des hommes devant Dieu; un sentiment, la fraternité. C'était beaucoup sans doute, mais ce fut tout. Il ne faut pas, du reste, exagérer les rapprochements entre la tradition chrétienne et les doctrines qui ont produit chez nous la Révolution de 89. Les orateurs chrétiens du grand siècle parlent bien de la liberté; mais ils ne la représentent pas sous les traits mâles et nationaux qu'elle a revêtus depuis cinquante ans: c'est une liberté toute personnelle qui consiste pour l'homme à dominer ses instincts et ses convoitises. Passive, elle tend elle-même ses mains aux chaînes pourvu qu'elle réserve sa conscience. Si la dignité humaine trouve bien certainement son compte à la doctrine du fils de Dieu immolé pour nos fautes, d'un autre côté, le langage des prédicateurs qui foudroie continuellement notre orgueil par l'humilité de la croix, qui nous met sans cesse en présence de notre néant; ce langage, dis-je, était peu propre à fortifier dans le cœur des chrétiens le sentiment de l'indépendance. Aussi voyons-nous les doctrines de l'Église aboutir partout à l'obéissance passive. Lisez dans Bossuet, le chapitre intitulé: *Les sujets n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances, sans mutinerie et sans murmure, et des prières pour leur conversion.* Voilà quel était en politique le sentiment du clergé orthodoxe; les armes de la prière étaient les seules que la liberté chrétienne pût aiguiser dans son arsenal. Nous doutons qu'avec ces armes-là on eût jamais pris la Bastille, et nous trouvons que le peuple de 89 fit sagement d'y ajouter un fer de lance.

Si le sentiment de protestation et de résistance aux abus des souverains n'était pas dans le christianisme, c'est que le christianisme s'était déclaré en dehors du monde et de la nature. La philosophie apporta, sous ce rapport, ce qui manquait à la religion. Elle apprit à considérer la force regnante comme un fait, non comme un droit. L'esprit de raisonnement combattit sur toute la ligne l'esprit de tradition. La Révolution française ne fut pas toutefois l'œuvre d'une école, mais d'un peuple. Sans doute les philosophes du dernier siècle exercèrent une énorme influence sur le mouvement des esprits; sans eux le triomphe des libertés publiques était ajourné indéfiniment: mais si la Révolution n'eût été néanmoins dans les veines de la Révolution française, ces hommes éminents ne l'en eussent pas tirée. Les grands écrivains poussent, modèrent ou dirigent les instincts d'une époque; ils ne les créent pas. L'intervention de la philosophie n'en fut pas moins nécessaire aux événements: sans elle, le christianisme n'ayant à son service que des armes spirituelles, et la nature humaine, abandonnée à elle-même, n'ayant que la notion de la résistance aveugle, n'aurait jamais pu réaliser un progrès qui demandait le concours de toutes les forces reunies. Ainsi envisagée, la Révolution française acquiert, si nous ne nous abusons pas, l'importance d'un fait ordonné, prévu, conduit et préparé à travers des siècles, sous la main de celui qui prend ses aises dans le temps et ne précipite rien au hasard, parce que, si les hommes ont le présent, il a l'éternité.

Toutes les opinions, tous les systèmes, toutes les utopies de ces derniers temps, se sont donné rendez-vous sur le terrain de la Révolution française. Cela devait se passer ainsi; car la Révolution de 89 n'est pas seulement la fin d'un monde, c'est le commencement d'un monde nouveau. On a eu raison de rattacher l'idée politique au sentiment religieux qui est partout, et qui pénètre tout. Le christianisme a versé et versera encore sans aucun doute une influence sur les destinées de la démocratie: ce sont deux forces qui peuvent se prêter un concours réciproque, mais qui ne peuvent ni ne doivent jamais entreprendre l'une sur l'autre, sans s'annihiler mutuellement. Ceux qui rêvent d'absorber l'État dans l'Église nous paraissent nourrir une chimère aussi dangereuse que ceux qui veulent absorber l'Église dans l'État. Le christianisme, tel que l'a fait la tradition de dix-huit siècles, n'est et ne sera jamais une doctrine sociale; il lui manque pour cela une base, qui est la nature. Le terrain des croyances est un terrain sacré sur lequel la conscience doit trouver un asile, mais sur lequel le raisonnement ne peut se soutenir. On ne bâtit pas une société dans les nuages ni sur un ordre d'idées surnaturelles, qui demandent le sacrifice de toutes les forces morales et physiques de l'homme. La liberté religieuse, dont on retrouve ténébreusement des traces dans les Pères de l'Église, n'est, dans tous les cas, que le fantôme de la liberté véritable fondée par la Révolution française. Ceux qui ont cru voir dans l'Église universelle la meilleure des républiques se trompent donc de bonne foi, et préparent, selon nous, à la société de nouvelles déceptions. Heureusement qu'ici le danger de l'application n'est pas sérieux. Le christianisme restera ce qu'il est, une religion dont dix-huit siècles n'ont pas épuisé les bienfaits ni les lumières. L'Évangile demeurera un livre éternel, dans lequel les chartes et les codes publics iront chercher le germe de quelques lois utiles à l'humanité; voilà tout. A la philosophie, à la science politique appartient désormais le droit d'organiser la démocratie, et de continuer l'œuvre de nos pères.

Pour empêcher le développement des idées démocratiques, l'Église s'était couverte contre les Écritures des Écritures mêmes; elle avait masqué les conséquences de la fraternité chrétienne par ces deux paroles adroitement interprétées: « Mon royaume n'est pas de ce monde » et « Remettez le glaive dans le fourreau. » Cette seule restriction suffisait à réduire les hommes sous l'obéissance passive. — La Révolution, c'est l'Évangile armé par la raison humaine et par le sentiment du droit.

III.

L'influence du sentiment religieux sur la Révolution française vient d'être non pas écartée, mais restreinte à de certaines limites. Il existe une autre cause d'action jusqu'ici méconnue, qui a préparé 89, — c'est la science.

Les traditions anciennes nous dévoilent une grande lutte, la lutte de l'homme contre Dieu. On dirait qu'en donnant un contremaître à la création, l'éternel auteur des êtres ait voulu se donner un rival. Le Tout-Puissant cherche quelqu'un qui lui résiste. Jacob se présente; il lutte et est déclaré fort contre Dieu même. Ailleurs l'esprit humain succombe; mais son éclatante défaite n'a rien d'irréparable. Étendu comme un reptile sur son rocher, Prométhée jette encore vers le ciel un long cri de menace et d'espoir: il se relèvera.

Le monde ancien disparaît. Un mouvement de races inouï jusque-là dans l'histoire renouvelle le sang des nations, des armées barbares accourent comme des troupes de bêtes fauves pour dévorer les civilisations caduques. Alaric prend Rome entre ses griffes et la lâche; Attila s'approche ensuite, la flaire et s'en va; Genseric la prend au flanc et la laisse morte sur place; Odoacre la déterre avec ses ongles d'hyène et la ronge jusqu'aux ossements. Ici finit la ville éternelle.

Une société nouvelle s'organise au milieu des ruines. Avec elle reparaît le dualisme ancien: l'esprit de l'homme et de l'esprit de Dieu. L'Église n'a pas en elle-même le principe de la science. L'homme est tombé, selon elle, pour avoir voulu savoir; il ne se relève que par l'ignorance volontaire, autrement dit, par la soumission de la foi. Une telle doctrine devait logiquement proscrire tout exercice de la pensée libre, frapper d'une reprobation terrible la recherche innocente des lois de la nature. C'est ce qui arriva. Ne pouvant satisfaire le besoin de savoir, cette soif des esprits curieux, l'Église déclare un tel besoin coupable. La science reprouvée se cache; elle s'enveloppe de formes obscures, bizarres, impenetrables. Elle a ses initiés, ses mystères. Elle fait secte. C'est, comme l'indique son nom, une *cabale*.

Les sciences occultes: —l'astrologie, l'alchimie, la magie,—couvrirent l'opposition de l'esprit humain durant les siècles de ténèbres: opposition religieuse d'abord, ensuite opposition monarchique. Derrière chacune de ces sciences se cachait en effet une phi-

losophie. L'astrologie aboutissait au fatalisme, l'alchimie au matérialisme, la magie au panthéisme.

Je ne développe pas, j'indique. Pour peu qu'on fouille les ouvrages des cabalistes on y découvre les opinions les plus énormes, comme l'éternité du monde, l'engendrement des êtres par une succession indéfinie de métamorphoses naturelles, l'existence de causes enchaînées entre elles, qui donnent le mouvement à l'univers, — tout cela brouillé dans des rêveries et dans une idéographie extraordinaire, dont le sens n'était accessible qu'aux initiés. Pourquoi ces voiles? C'est qu'alors la pensée libre n'était point en sûreté sous les formes vulgaires du langage. Le livre, écrit à style découvert, courait grand risque d'être condamné aux flammes, s'il contenait des opinions équivoques (1). C'est pour éviter cette menace perpétuelle de destruction que les cabalistes couvrirent opiniâtrément leurs idées d'une obscurité prudente. Ces précautions ne désarmèrent pas la surveillance de l'Eglise. L'esprit de Dieu ne tarda point à découvrir la retraite dans laquelle l'esprit humain s'était réfugié. L'antagonisme de la science et de la foi éclata. L'Eglise était l'incarnation de la foi. Les sciences occultes, sans fronder ouvertement l'autorité du dogme ni du mystère, ouvraient aux esprits curieux une voie d'investigations hasardeuses. De là conflit. Quoique beaucoup d'ecclésiastiques mordissent, durant le moyen âge, à la pomme de la science, comme plus tard aux doctrines philosophiques, l'opposition entre ces deux ordres d'idées inconciliables n'en fut pas moins véhémente. En tout ceci je cherche la génération d'un événement qui doit, quelques siècles plus tard, changer la face du monde.

Entendons-nous bien : je ne veux pas dire que ces savants, livrés, selon un auteur du temps, à la pratique des arts séditieux, *artibus quibusdam seditiosis*, eussent sur la réforme religieuse et politique les idées que nous avons maintenant. Non : mais ces hommes étaient des dissidents. Leur opposition, relative au temps où elle advint, inquiéta les rois de la société. L'Eglise condamna la cabale comme la racine amère de toutes les hérésies et de toutes les nouveautés. La vérité est qu'elle sentait par cette voie ténébreuse les meilleures intelligences du temps lui échapper. Quoique l'esprit des sciences occultes fût très indéterminé, l'Eglise jugea nettement que cet esprit n'était pas le sien. Qu'était-il donc? une tendance à se rapprocher de la nature, cette grande excommuniée que l'Eglise déclarait être la femme de Satan. La cabale présentait un amas confus de doctrines païennes avec des proportions de sabéisme. Pleine d'erreurs et de rêveries, elle n'en mit pas moins dans les intelligences un levain d'idées hétérodoxes qui soulevèrent peu à peu toutes les nations contre l'autorité de l'Eglise. Ce point de vue nouveau ouvre un nouveau champ d'études très étendu. Bornons-nous à quelques résultats philosophiques. Au commencement du XVIIe siècle, les esprits attachés aux combinaisons astrologiques se montraient déjà préoccupés de renouvellement et de palingénésie sociale. « Nous devons nous attendre, dit l'un deux, à de grands événements : il y aura plusieurs guerres; le sang coulera à flots ; on verra des mutations de royaumes et des révolutions : une nouvelle monarchie s'élèvera ; la loi du Christ sera augmentée et les autres sectes seront détruites; un grand homme fera de grands prodiges ; enfin la paix et le repos, tels qu'ils ont existé à l'origine du monde, retourneront sur le globe (2). » Prophétie à part, je vois ici un esprit souffrant qui transporte dans l'avenir, sous forme de réalités, ses espérances et ses désirs inquiets. Les problèmes qui le travaillent sont, sous d'autres images, les mêmes qui agitent tous les penseurs : le perfectionnement du christianisme, la transformation des sociétés, l'accroissement du bien-être sur le globe. Si, quittant l'écriture pour l'hiéroglyphe, on regarde dans les signes et les emblèmes de la cabale, on y retrouve encore plus les traces d'une opposition voilée. Le serpent et le dragon jouent un grand rôle dans les figures du grimoire, où ils finissent toujours par être vaincus ; « or, ces animaux, dit Gaffarel, sont les vrais hiéroglyphes de tyrannie et de toutes sortes d'oppressions. » Non contente d'écrire ses idées sur le parchemin fragile, la cabale, suivant l'usage du moyen âge, les avait bâties dans la pierre. Il y avait à Paris un monument qui passait surtout pour hermétique, c'était le cimetière des Innocents. On voyait sur un des murs un lion étendu par terre et enroulé d'une banderole avec ces mots : « *Requiescens accubuit ut leo; quis suscitabit eum?* » Mon fils est un lion; il est couché; qui le fera lever? » — Peres, réjouissez-vous : votre fils a rugi, le lion qui était couché s'est levé; il a aiguisé ses ongles contre la pierre, et si vous voulez savoir ce qu'il a fait de son maître, il l'a dévoré. Demandez plutôt au 21 janvier 1793!

Les savants formaient au moyen âge la société secrète des intelligences. Mal vus, mais redoutés à cause de la puissance infernale dont la superstition les croyait investis, ils faisaient l'opinion publique. La foule ignorante crut s'égaler à eux en se donnant au diable. Il y eut des confréries de sorciers. Dans ces âges d'ignorance et de passion une idée tourne tout de suite en épidémie morale. Le nombre de tels insensés devint considérable ; Henri Boguet, grand juge en la terre de Saint-Claude, demande qu'on coupe la tête à trois cent mille, et demande « que chacun prête la main à un si bon office. » Les moins coupables étaient conduits à la fosse pour y être enterrés et y faire pénitence au pain et à l'eau (1). La société d'alors, pour exercer ses violences contre les sorciers, s'autorisa du pacte qu'ils avaient, disait-on, juré entre eux de détruire les chefs de l'Eglise et de la monarchie.

La Révolution est à l'origine un fait enveloppé : dégageons-le. « S'il advient, dit Juvénal des Ursins, que... icieux *innovateurs* de diables idolâtres soient mis en prison, ils doivent être punys comme *trahistes* du roy et crimineux de *lèze-majesté*. » Le XVe et le XVIe siècle virent abattre un si grand nombre de ces malheureux, qu'on ne pouvait plus, dit un auteur du temps, les juger, ni les exécuter, quoiqu'on y allât très vite. De la mauvaise physionomie d'un homme, on pouvait tirer contre lui un indice suffisant pour l'appliquer à la question. Le fils était appelé à porter témoignage en ce crime contre le père, le père contre le fils. Le châtiment des sorciers était la peine du feu. Le seul doute qui tourmentait en France plus d'un légiste était de savoir s'ils devaient être brûlés tout vifs ou s'il convenait premièrement de les étrangler. Ces deux opinions réunissaient des partisans. — Je recommande ces faits aux historiens sensibles qui ont tant de larmes pour les victimes du tribunal révolutionnaire : les excès provoquent toujours dans l'avenir d'autres excès. Le crime était si énorme, que les hommes convaincus de magie ne jouissaient alors d'aucunes immunités. Les aveugles étaient jusqu'en 1450 à couvert de la peine de mort : la loi passait muette et désarmée devant cette grande infortune. Le bourreau n'avait rien à faire là où la justice divine s'était arrêtée si rigoureuse et si implacable. Le parlement de Paris n'en condamna pas moins au feu pour crime de magie un aveugle des Quinze-Vingts. Ce parlement célèbre fit exécuter en moins de trois mois (c'est lui qui s'en vante) un nombre presque innombrable, *numerum pene innumerum* de sorciers. Celui de Toulouse, voulant prouver son orthodoxie et son attachement au roi, en jeta d'un seul coup plus de quatre cents dans les flammes du bûcher. Ces faits ne sont pas seulement atroces, ils sont profond. Si la magie n'eût pas été dans la pensée des juges une insurrection contre l'ordre religieux et politique, elle n'eût pas encouru de si sombres rigueurs. Les délits relatifs aux institutions établies sont en effet les seuls que l'Etat, menacé dans sa forme, dans sa durée, dans son repos, frappe en aveugle et à travers toutes les lois humaines. Quoique les sorciers fussent pour la plupart des hallucinés qui allaient au sabat en imagination, il est probable que certains d'entre eux s'étaient réunis dans des conventicules secrets. La folie a passé par là, j'en conviens; mais, elle n'a pas effacé la trace d'une association séditieuse. Je me demande même si par ce nom de sorciers, on ne marquait pas alors les ennemis de l'Eglise et de l'Etat, comme plus tard, au dix-septième siecle, on les désigna sous le terme de Libertins.

Les pratiques de la magie si puériles et si ridicules qu'elles soient pour notre siècle, n'en trahissent pas moins une intention de haine contre les puissances établies. Quelques sorciers portaient sur eux des images en cire du roi ou des prélats; ils croyaient qu'en piquant ces images au cœur et en renouvelant sur elles des conjurations, ils feraient mourir la personne à laquelle ils en voulaient. La plupart des hérétiques et des régicides sortent des profondeurs de la cabale. Luther vivait dans l'intimité du diable. Ravaillac avait eu recours aux manœuvres secrètes de la magie, avant de consommer son crime. Le cœur se soulève quand on lit dans les procès-verbaux du temps le jugement, les tortures et le supplice de ce pauvre fou. Nous abrégeons. Conduit pour la troisième fois à la place de Greve, il fut tenaillé aux mamelles, cuisses et gras de jambes. Sa main droite, tenant le couteau *avec lequel il avait commis le parricide*, fut *ars* de feu de soufre. Sur les endroits où il avait été, tenaille on jeta du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix résine, de la cire et du soufre fondu. Ce malheureux était d'une force prodigieuse, il manqua une troisieme fois la mort. « Au sortir de là, dit froidement Nicolas Pasquier, il a été deligemment pensé et medeciné, afin que ses membres fussent renouvelez pour endurer de nouveaux supplices. » Enfin, au bout de quelques jours, quand il fut suffisamment réparé, on le tira vers les trois heures de la Conciergerie et on le mena en Greve, pour y être roué vif. Le peuple l'accueillit à coup de pierres et de bâtons. La haie des archers étant enfoncée, Ravaillac se trouva aux mains de la foule qui lui arracha les cheveux et la barbe. Sans un gros de hallebardiers qui repoussa

(1) Témoin celui de Jean Scott qu'Honorius III fit brûler.

(2) Magna expectare debemus : bella plurima, sanguinis effusiones, regnorum mutationes et revolutiones, nova erigetur monarchia, Christi lex augebitur, critque aliarum sectarum destructio; per virum magnum multa signa fient, tandem pax et quies, qualis fuit a mundi exordio, orbem reviset. *Comes de Flisco.*

(1) J'ai trouvé une ancienne gravure sur bois qui représente les idées du temps sur la Justice : Une femme assise sur un siége de fer, la tête couverte d'un voile noir, les pieds enveloppés d'un suaire, la place du cœur vide et une balance à la main. C'est cette justice qui expédiait les sorciers.

les furieux, son supplice eût fini là. Alors eut lieu une scène extraordinaire : cet homme auquel les tenailles du bourreau, les menaces et les exhortations du prêtre n'avaient pu arracher aucun signe de repentir, tomba sur les genoux, leva les yeux au ciel, fondit en pleurs et dit : — « Puisque le peuple désavoue mon action, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. » Arrivé sur la place, il fut tiré et démembré à quatre chevaux. On lui fit distiller sa vie goutte à goutte. Un des chevaux qui tirait depuis trois heures se lassa. Alors un inconnu, monté sur un cheval blanc, fend la foule, attache l'animal richement harnaché au corps de Ravaillac, pique des deux et emporte la pièce. Près de rendre l'âme, Ravaillac appelle son confesseur. Un éclair de satisfaction brille dans les yeux des justiciers : le patient va sans doute nommer ses complices. On fait signe de suspendre. Le prêtre penche l'oreille à la bouche du mourant. « Récitez pour moi, dit le criminel, un *salve regina.* » Alors la foule, excitée par la présence de ses chefs, s'écrie : « Non ! non ! il est damné. » — Ravaillac était mort. Son corps tout mutilé fut livré aux assistants qui le coupèrent par morceaux. « Il n'y eut fils de bonne mère, ajoute le féroce Pasquier, qui n'en voulut avoir sa pièce. » Ces lambeaux de chair humaine traînèrent pendant trois jours dans les ruisseaux de Paris. — Les douces mœurs que faisaient les institutions monarchiques!

La Révolution française fut par-dessus tout une explosion d'idées; suivons pas à pas la filiation de ces idées au travers des âges.

Nous avons vu que, contrainte d'éviter la lumière pour échapper à la persécution, la pensée libre se réfugia dans les sciences occultes. Liée à l'architecture comme à la vraie forme typographique du moyen âge, la cabale s'en détache quand cet art décline et quand l'invention de l'imprimerie lui succède. On sait que les édifices religieux furent bâtis par des confréries de maçons qui jouissaient de quelques franchises. Un esprit très décidé d'opposition se manifeste à travers ces pages monumentales : ce sont à chaque instant sur les moines et les hommes d'église des caricatures où le rire de quelque obscur Callot prélude au rire de Voltaire. Du seizième au dix-septième siècle, l'architecture se renouvela ; le monument ne fut plus un livre : mais les confréries restèrent. Ces francs-maçons conservèrent tous les attributs de leur ancien métier, l'équerre, la truelle, le marteau. La franc-maçonnerie sortit alors du silence de l'architecture.

On peut, nous le savons, donner aux francs-maçons une autre origine, les faire descendre des Templiers, des prêtres de l'Inde ou des initiés de l'ancienne Egypte. Toujours est-il que cette institution fut une des filières souterraines par lesquelles passa l'esprit révolutionnaire. Cette marche était lente : mais elle était sûre. Réduite, durant des siècles, à de sourdes manœuvres, la pensée humaine veillait sous le boisseau, assurée qu'elle était de le renverser et d'y poser un jour la lumière. Un des chefs de la maçonnerie, Thomas Crammer, se faisait appeler le fouet des princes, *flagellum principum.* Les deux bases de cette institution étaient l'égalité et la charité. La reconstruction du temple de Salomon doit être prise évidemment pour une figure : ce temple est celui d'une société nouvelle que les maçons s'occupaient entre eux à édifier. Rien ne peut exister sans des formes : les signes, les secrets, la division des loges, n'étaient que les formes qui donnaient un corps à cette association. La franc-maçonnerie encourut les disgrâces de l'Église et de plusieurs gouvernements. Laissons parler un inquisiteur romain : « Parmi ces assemblées, formées sous l'apparence de s'occuper des devoirs de la société ou d'études sublimes, les unes professent une irréligion effrontée ou une licence abominable, les autres cherchent à secouer le joug de la subordination et à détruire les monarchies. Peut-être en dernière analyse, est-ce là l'objet de toutes : mais ce grand secret ne se communique pas en même temps ni à toutes les loges (1). » Cette accusation ne manque pas d'un fond de vérité; la Révolution serpenta durant des siècles, par des chemins obscurs, jusqu'au jour où transmise de la cabale aux loges maçonniques et des loges maçonniques aux clubs, elle apparut, la face découverte.

L'élément mystique, inséparable du travail de l'esprit humain, secondait l'élan des doctrines révolutionnaires. Les rose-croix, les martinistes, les illuminés, préparaient le monde à recevoir le dogme de la fraternité humaine. Leurs signes et leurs mystères étaient des langes d'idées nouvelles. Je ne défends pas ici de telles doctrines chimériques, je signale une tendance. Toutes ces oppositions bizarres travaillaient à se réunir dans une opposition nationale. Les rose-croix comme les alchimistes rêvaient l'exécution du *grand œuvre*; ils demandaient pour cela du feu, du métal et du sang. Prophètes de la science, vous serez satisfaits! Le grand œuvre va s'accomplir; j'aperçois un inconnu, qui, le visage masqué, les bras nus, la poitrine haletante, et penchée sur la fournaise, remue les éléments d'une transmutation prochaine; cet alchimiste est la Providence.

(1) Extrait de la procédure instruite à Rome en 1790 contre Cagliostro. Les noms de Mesmer et de Cagliostro se trouvent mêlés, sur la fin du dix-huitième siècle, aux préludes de la Révolution française. Ce n'est pas que ces deux hommes aient exercé sur cet événement une influence directe; mais la tournure cabalistique de leurs idées les fit ranger du côté des opposants.

En comprimant les germes occultes de la cabale et de la maçonnerie, la société d'alors hâta l'avénement du fait révolutionnaire. Notre fière République avait par instants quelque vague réminiscence de son origine chaldéenne. Tout esprit fort qu'elle était, on lui tira un jour son horoscope. « Heureuse France! s'écriait l'enthousiaste Loustalot, le soleil au signe de la Balance entrait dans le point équinoxal d'automne, quand tu jurais l'égalité et fondais la République; une concordance parfaite régnait, en ce moment, entre le ciel et la terre ; c'est sous ces beaux auspices que tu disais anathème à la royauté, et donnais à la liberté cette égalité sainte, que le soleil, à pareille époque, établit entre les jours et les mois. République des Francs, les hautes destinées sont écrites sur le livre même de la nature. Nation puissante et fortunée par dessus toutes les autres, tous les ans, à pareil jour, tu trouveras le soleil au signe de la Balance, symbole de l'égalité. » Ce mélange d'idées astrologiques et républicaines remonte aux origines de l'esprit d'opposition en France. La Révolution, vue à cette distance, devient un être de raison, qui a eu, durant des siècles, sa période occulte de développements Après une longue et douloureuse gestation, elle est sortie du sein des confréries secrètes. — Si la maçonnerie et les autres sectes cachées ont aujourd'hui perdu toute importante morale, c'est que leur œuvre est faite. Ces institutions se flétrissent comme les enveloppes naturelles lorsque l'enfant est né.

IV.

On peut caractériser d'un mot l'état des institutions monarchiques, dès le milieu du XVIIIe siècle : une grande impuissance d'être.

Tous les rouages du gouvernement personnel s'usent; la royauté est salie ; le peuple se désaffectionne ; la noblesse elle-même tourne aux philosophes, le numéraire manque. Il n'y a que les prisons qui tiennent encore : mais leur secret est découvert. Le voile s'est déchiré sur l'abîme des iniquités de la justice humaine. Ces geôliers ont beau faire, leurs victimes sont connues et pleurées. La bouche comprimée se tait, les pierres crient,

Chaque règne a son prisonnier célèbre : — Sous Louis XIV, le masque de fer et le gazetier de Hollande (1) ; — sous Louis XV ou plutôt sous madame de Pompadour, Latude; — sous Louis XVI, Le Prévôt de Beaumont.

Son crime était d'avoir découvert par hasard l'existence du pacte en vertu duquel on affamait la France. M. de Sartines l'incarcéra. Transporté de la Bastille au donjon de Vincennes, de Vincennes à Charenton, de Charenton à Bicêtre, il éventa successivement, dans une captivité de vingt-deux ans et deux mois, l'horreur de quatre prisons d'État. Couché nu, les chaînes aux pieds et aux mains, sur un grabat en forme d'échafaud, couvert d'un peu de paille réduite en fumier puant, la barbe longue de plus d'un demi-pied, condamné à la faim pour avoir dénoncé les auteurs de la famine, qui ravageait la France, ne recevant que trois onces de pain par jour et un verre d'eau pour tout aliment, il vécut. La Providence veillait sur cet homme ; car il devait un jour révéler au monde un mystère d'iniquité. De Sartines, son successeur Lenoir, le directeur du donjon de Vincennes Rouge-Montagne, quel nom de geôlier ! s'épuisent à étouffer cette bouche incorruptible. Possesseur d'un secret qui opprime sa conscience, Le Prévôt de Beaumont écrit dans la nuit du cachot, écrit toujours. On saisit les papiers; on les détruit; il recommence. Les persécutions des geôliers redoublent : cet homme est une tête de fer incorrigible, on n'aura *plus de bontés* pour lui. On le change de cachot : plus d'air, plus de jour. « De Sartines, raconte-t-il lui-même, avait essayé de me faire périr, en ne me délivrant tous les huit jours que trois demi-livres de pain et un petit pot d'eau pour ce temps. Je ne savais où placer cette petite provision. Les rats la sentaient, et je ne voulais point m'en plaindre, parce que d'ailleurs, plus officieux que mon geôlier, ils m'avaient, par leur travail, dessous les portes de mon cachot, procuré un filon d'air, qui m'empêchait d'étouffer dans un lieu hermétiquement fermé ; car le défaut d'air fait aussi promptement périr que la faim. » Dieu et les rats aidant, ce prisonnier réussit encore à vivre. Louis XV sous lequel il avait été arrêté, meurt ; Louis XVI monte au trône ; les ministres se succèdent. De temps en temps l'un d'eux venait faire, par manière de cérémonial, une visite au donjon de Vincennes. Malesherbes y vint. Le prisonnier fit retentir la prison de ses cris et de ses révélations foudroyantes. — Ce pacte existe, criait-il, je l'ai vu ! Malesherbes jugea un tel homme dangereux et s'éloigna. Sa famille réclamait au-dehors, on lui répondait avec la brutalité du laconisme administratif : — *Rien à faire.*

Il espérait, il attendait, il écrivait toujours du fond de sa fosse ;

(1) Cet homme, enfermé au Mont-Saint-Michel, y mourut dans une cage de bois, après plusieurs années de réclusion. Les rats venaient ronger ses pieds goutteux sans qu'il pût se défendre de leurs attaques. — Louis le Grand? Entre la victime et le bourreau, je ne vois de grand que la victime.

il accusait sans relâche les affameurs de la France et les siens. Une toile d'araignée en fer obscurcissait la fenêtre étroite de son cachot; l'encre lui manquait; n'importe, il trouvait encore le moyen de tracer des caractères avec du jus de réglisse ou du sang sur du linge. La soif ni la faim n'ayant pu amortir cet indiscret témoin des horreurs d'un tel règne, on compta sur le scorbut: le voilà transporté à Bicêtre. Cet homme était indomptable et immortel comme la conscience; rien n'y fit: il avait vu; il devait révéler. La vérité, celle surtout qui est destinée à faire révolutionner dans le monde, a besoin de s'épurer au creuset d'une adversité persévérante. Cependant les idées marchaient: un souffle de liberté avait pénétré jusqu'aux pierres de la Bastille et du donjon de Vincennes. Les geôliers, Lenoir en tête, sentaient le sol chanceler sous eux. Comme les mauvais traitements n'épuisaient ni la vie ni le courage de Le Prévôt, on capitula. Le nouveau lieutenant de police, de Crosne, adoucit le sort du prisonnier, et le fit transférer à Bercy, dans une maison de force. On espérait que Le Prévôt, dont le sort allait être amélioré par cette nouvelle détention, finirait par s'y oublier lui-même. C'était le moyen de dérober son secret à la connaissance du monde entier. Heureusement que les prévisions et les intrigues des hommes viennent échouer contre les conseils de la Providence. Le temps usait les prisons, mais non le prisonnier. Il me semble que, depuis vingt-deux ans, couché sur la paille avec cet homme, sous des murailles végétantes, affamé, j'attends ma délivrance. Oh! que les jours sont longs dans la captivité! Enfin, je respire. — Le 14 juillet 1789, Le Prévôt aperçut de Bercy, à l'aide d'une lunette, une fumée noire sur le faubourg Saint-Antoine; il vit le peuple foudroyer une masse hideuse et morne: c'était la Bastille qu'on prenait.

Pendant trois jours, le prisonnier regarda tomber cette forteresse, où il avait passé treize mois sans air et presque sans nourriture. O quelle joie! La Bastille était une ennemie personnelle dont on le délivrait; chaque pierre qui se détachait, c'était une souffrance de moins sur son cœur. L'orage qui foudroya, le 14 juillet, cette prison d'Etat était fait des larmes, des colères et des vengeances amassées au-dessus de sa tête depuis des siècles. On en voulait à la Bastille comme à une mangeuse d'hommes: on ne la démolit pas, on la tua. Le Prévôt la regarda mourir.

La liberté de cet homme suivit de près la ruine de son ennemie; les verrous ne tenaient plus. Le Prévôt était un revenant qui accusait l'ancien régime en face de la Révolution. Le terrible secret qu'on avait voulu engloutir avec lui dans les cachots remontait à la lumière. Qu'était donc ce secret qui, découvert par mégarde, avait coûté à un malheureux vingt-deux ans de martyre? Le voici: il existait un projet arrêté, signé entre quelques hommes, ministres et directeurs généraux, « 1° de vendre Louis XV dans le temps présent avec son autorité, et Louis XVI pour l'avenir; 2° de donner la France à bail de douze années à quatre millionnaires désignés par noms, qualités et domiciles, lesquels masquaient toute la ligne; 3° d'établir méthodiquement les disettes, la cherté en tout temps, et, dans les années de médiocre récolte, les famines générales dans toutes les provinces du royaume, par l'exercice des accaparements et du plus grand monopole des blés et des farines. » Ce pacte avait été conclu; les auteurs en avaient reçu le prix, le prix du sang.

Idée infernale! organiser la disette, faire la faim! La terre, de son côté, semble épuisée comme la monarchie; elle ne donne qu'à regret. Une mauvaise année succède à une année mauvaise; il paraît qu'on touche à la fin du monde; l'abomination de la désolation est dans les affaires de l'Etat. Les abus débordent; l'argent passe aux lieutenants de police, aux favorites et aux geôliers. Un Lenoir se fait par ses machinations 900,000 livres de revenu. A Vincennes, comme à la Bastille, une compagnie de cent quatre hommes coûte, depuis soixante-dix ans, trois millions et demi, pour ne garder de ces deux prisons que les murailles et les fossés. Le commerce des lettres de cachet produit des bénéfices énormes; les arrestations, les translations d'une prison dans une autre, les espionnages, les délations, mangent la fortune publique et le bien des familles: d'incroyables attentats se commettent chaque jour contre la liberté des individus. On assure que Lenoir a vendu plusieurs fois des Français, arrêtés par lettres de cachet, à des marchands hollandais, qui les emmenaient être esclaves à Batavia. Ces hommes de police se livraient à des monstruosités sous le voile de la sûreté de l'Etat; et quand plus tard le peuple indigné voulut mettre la main sur ces accapareurs et ces traîtres, rien: ils s'étaient enfuis à l'étranger, avec le fruit de leurs rapines.

La Providence ne cessait d'avertir les chefs de l'Etat par des signes et des présages. Elle avait étendu la main sur Louis XV, et cet homme n'avait plus été que la figure de la lèpre avec l'odeur du sépulcre. Les premiers nés des maisons royales mouraient. La moisson était dévorée en vert par la sécheresse du ciel et par les accapareurs qui se jetaient sur elle comme une nuée de sauterelles. Une main invisible renouvelait sur la France les plaies d'Egypte, mais le cœur des grands s'était endurci. Il ne restait plus qu'à changer en sang l'eau des puits. La catastrophe était inévitable. Les prophètes ne manquaient pas; la Révolution était prédite, annoncée dans les termes les plus clairs. Rousseau écrivait en 1770 (1): « Nous approchons de l'état de crise et de révolution. Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer: toutes ont brillé, et tout État qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop. » Voltaire écrivait en 1762: « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion, et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront bien des choses (2). » Ainsi, le voile des choses était transparent: seuls, les privilégiés s'obstinaient à ne pas voir.

La cognée était à la racine de la monarchie, que les classes nobles s'enivraient encore follement à l'ombre de cet arbre rongé par mille abus. Pleines d'une charmante incurie, elles plaisantaient des cerveaux alarmés. Les oisifs accusaient gaiement le penseur et les écrivains de détourner le peuple de son ouvrage.

Cependant tout déclinait. La beauté elle-même était vieillie: du fard et de la poudre. L'état des mœurs renouvelait la corruption romaine. On s'amusait aux petits vers et aux petits soupers. La coquetterie remplaçait la pudeur, le libertinage tuait l'amour. Les abbés effeuillaient des roses aux divinités de l'Opéra: le bréviaire était devenu dans leurs mains l'almanach des Grâces. Voilà de quelle manière passait son temps cette société frivole, au moment où Dieu qui voulait délivrer son peuple, allait se jeter sur les nouveaux Pharaons par la mortalité et par l'épée. Ce ne fut pourtant pas sur les plus coupables que tomba le fardeau de la colère. Cette parole de Moïse fut de nouveau vérifiée: « Les pères seront punis dans leurs enfants. » La noblesse transmit à ses descendants le châtiment de ses turpitudes, et Louis XV fut guillotiné dans Louis XVI.

Cependant un grand travail se faisait dans les opinions et les croyances. La foi ancienne ne subsistait plus que dans le clergé inférieur et dans le peuple des campagnes. Sorti d'une étable, le christianisme était retourné aux toits recouverts de chaume. Dans la société, l'esprit philosophique remettait en question tous les dogmes du passé. A côté des orgies d'une société mourante, la raison humaine travaillait sous le cilice de la pauvreté à reconstituer ses droits. La conscience troublée révélait ses doutes par des tressaillements infinis. On sentait vaguement que quelque chose d'inconnu allait sortir. La pensée souffrante ne rêvait pas seulement un état nouveau, mais une religion nouvelle. Les temps de révolution sont des époques où l'humanité est en mal de Dieu.

V.

Il y en a qui se demandent encore si la Révolution de 89 pouvait être éludée par des réformes. Turgot et Malesherbes l'ont essayé; l'un et l'autre ont échoué devant les obstacles. Le bras d'un homme n'était pas assez fort pour s'opposer aux excès d'une caste puissante et nombreuse, il fallait le bras d'une nation. Peut-être même y avait-il nécessité que cette réformation du vieux monde fût produite par des moyens extraordinaires et violents. Les crimes contre la société exigent des châtiments exemplaires qui épouvantent la justice même. On ne déracine pas les chênes sans remuer le sol autour d'eux.

Au moment où s'ouvre l'histoire de la Révolution, les deux derniers règnes ont détrompé la France royaliste. Louis XV cherchant à communiquer le mal qui le ronge, et recevant dans les bras d'une fille du peuple un autre mal qui l'emporte au tombeau, est une image hideuse, mais vraie, de la corruption du régime monarchique et du sort qui l'attend. Les prisons d'État ouvertes au caprice d'une favorite ou d'un favori, les lettres de cachet, la censure, les impôts ont formé dans la noblesse un esprit de résistance. Les iniquités des droits féodaux et des justices féodales, de la corvée, des aides, de la dîme, de la milice, avaient soulevé les classes agricoles. Sans doute les abus étaient grands: mais, il faut en convenir, la Révolution française fut surtout provoquée par les nouveaux instincts, du peuple. La première moitié de la vie des nations appartient au pouvoir et la seconde à la liberté. A côté du sommeil de la cour et de la molle ignorance des grands seigneurs, les sciences et les lettres, ces filles du peuple, avaient marché: la parole mise au bout des doigts du sourd-muet; la foudre, cette flamme ailée, prise au fil d'archal du paratonnerre comme un oiseau étourdi à un gluau, l'aérostat, ce vaisseau qui semble fait pour dompter un jour l'océan de l'air; tout cela avait donné aux hommes, jusque-là timides et soumis, une grande opinion de leurs forces. La nation étouffait de pensées; le moment de les écrire était venu. Les philosophes sortaient en général de la classe inférieure ou moyenne. De toutes parts les vastes têtes du peuple et de la bourgeoisie chas-

(1) *Emile*, livre III.
(2) Lettre à M. de Chauvelin.

saient devant elles les fronts bas et renversés des petits maîtres de la cour.

On touchait à l'année mémorable qui devait décider la lutte. L'horizon politique devenait de plus en plus sombre. Louis XVI, depuis son règne, essayait à la France plusieurs ministres successifs que des obstacles nouveaux et imprévus venaient toujours briser. Les circonstances étaient insurmontables ; elles usaient les hommes. Calonne, bel esprit, vain et prodigue, venait de disperser les restes du trésor public, dans lequel les maîtresses de Louis XV avaient mis les mains (1). Comme l'or est au reste dans les États monarchiques le soleil de la corruption et l'instrument du pouvoir sur les consciences, *instrumentum regni*, Calonne, en agitant les finances, avait réveillé pour un instant autour du trône un éclat factice, qui ne tarda pas à s'éteindre. La matière manquait. Le cardinal de Brienne, élevé au rang de premier ministre par la retraite de Calonne, n'avait rien pu contre les progrès d'une banqueroute. Il venait de sortir des affaires, emportant le sentiment d'une calamité prochaine. Le mauvais état des finances creusait de plus en plus sous les marches du trône un gouffre dévorant, et ce gouffre appelait une révolution.

Dans le mauvais état où étaient les affaires, un grand roi eût-il sauvé la royauté en se mettant à la tête de cette révolution inévitable? Je n'en sais rien. Les abus avaient passé la mesure, la réaction devait avoir ses excès. En pareil cas, on n'arrive à la modération que par la violence. Louis XVI n'était d'ailleurs pas l'homme qu'il fallait pour dominer les événements. Il ne savait pas vouloir. Élevé dans les traditions de la cour, il n'entendait rien à l'état des esprits, ni à la voix de l'opinion. Engagé par d'anciens souvenirs envers les classes nobles, et retenu en même temps par le lien qu'il allait peut-être contracter devant les états-généraux envers le tiers-état; ne sachant par quel côté mettre la main à une réforme, il se retirait oisif et effrayé dans les devoirs de la vie privée, qui sont après tout les derniers devoirs d'un roi. Appeler le peuple pour s'en faire un bouclier contre l'esprit envahisseur du tiers et contre les prétentions insensées de la noblesse, aurait peut-être été le moyen de se tirer d'embarras. Louis XVI n'y songea même point. Digne successeur de ce régent qui, au milieu du réveil des esprits, cherchait l'heure à ses montres, au lieu de la demander au cadran de son siècle, le roi se livrait plus volontiers à des travaux manuels qu'à des plans de finance et à des améliorations vraiment utiles. La Providence se chargea elle-même d'humilier dans la personne de ce souverain les institutions humaines. Le culte du trône était en France une véritable idolâtrie. On avait établi des rapports arbitraires entre le ciel et la terre, de telle sorte que la constitution politique de la société était liée à la constitution religieuse et fondée sur les mêmes principes. Le roi était dans cette hypothèse le dieu de notre monde inférieur. Ses idées passaient pour avoir donné la vie à l'empire qu'il gouvernait. Image, que dis-je, incarnation de la divinité sur la terre, il était nécessairement inviolable. En lui résidaient le souverain droit et la souveraine sagesse. Quelle chute ! Le jour où la noblesse menacée tourna les yeux vers cette idole, pour lui demander secours et protection, à la place d'un dieu, elle ne trouva plus sur le trône qu'un serrurier (2).

Cependant la nation, mal servie par ses ministres, mécontente du roi, entendait ne plus prendre désormais conseil que d'elle-même. Un vœu unanime réclamait à haute voix la convocation des états-généraux. Ces assemblées célèbres étaient depuis longtemps suspendues en France, et les droits de la nation pendaient avec elles. L'opinion, formée par les écrits de Montesquieu, de Diderot, de Voltaire, de Jean-Jacques, profita de l'état de gêne où les profusions et les immoralités des deux derniers règnes avaient jeté les finances, pour reconquérir son vote dans les assemblées de l'État. On avait réduit les Français à l'état de servitude et de silence en les isolant ; il leur suffisait maintenant, pour redevenir libres, de se réunir. C'est un spectacle curieux sur lequel on ne saurait trop réfléchir : le plus grand événement que le monde ait encore vu, entrant sur la scène par la porte basse et étroite d'une question d'argent. Sans le déficit légué par Louis XV à son successeur, il ne se fût pas rencontré de motif assez impérieux aux yeux de la cour pour convoquer la nation et l'ériger en conseil. La Révolution, ne voyant pas alors d'ouverture favorable, aurait bien pu s'éloigner et attendre encore un demi-siècle. La royauté, en somme, n'y aurait pas beaucoup gagné ; mais Louis XVI aurait conservé sa tête.

Tout le monde tournait les yeux vers l'assemblée future comme vers une arche de salut. Le peuple affamé lui demandait du pain ; la cour, embarrassée du poids des affaires, espérait y trouver des conseils pour sortir d'une situation difficile ; le tiers-état y trouvait le moyen de ressaisir son existence politique ; enfin, les rêveurs, comme on les appelait déjà, s'attendaient à ce qu'une révélation allait paraître. Le catholicisme en se retirant, avait laissé dans les cœurs un vide immense. Il fallait, pour combler ce vide, une nouvelle déclaration des droits et des devoirs de l'homme. L'Assemblée nationale allait être un concile ; l'Église avait elle-même consacré l'usage du rapprochement et de la communion des lumières. Le Christ est où se trouvent seulement deux ou trois personnes réunies en son nom : à plus forte raison la vérité doit-elle se rencontrer au milieu des représentants d'un grand peuple qui s'assemblent, sous l'œil de Dieu, pour délibérer. A peine la déclaration du roi relative à l'assemblée des états-généraux (23 décembre 1788) fut-elle connue, qu'une joie universelle éclata. Cette déclaration était arrachée à Louis XVI par la nécessité des circonstances. Il avait plusieurs fois écarté le fantôme d'une assemblée nationale, comme une ombre importune qui en voulait à son autorité. Pour ce que le pauvre roi faisait de cette autorité, ce n'était guère la peine de dire ; mais enfin il la tenait. Le projet d'une convocation des états-généraux, envisagé d'abord avec effroi, quitté, puis repris, avait fini par s'imposer. La Révolution, en germe dans ce projet, devait courber bien d'autres obstacles que la résistance du faible monarque. Au fond, ses craintes personnelles n'étaient pas chimériques. Du jour où l'existence des états-généraux fut décidée, le peuple français comprit qu'il venait de se donner un souverain. Louis XVI n'avait jamais beaucoup compté ; il ne comptait plus du tout. Ni aimé, ni haï, il passait cependant pour bon homme. Le roi est excellent, disait la cour ; le roi est bon, répétait la bourgeoisie ; le roi est très bon, s'avisa de demander un jour le peuple : *mais à quoi?*

Il y avait quelqu'un de plus étranger en France que le roi. Si Louis XVI n'était pas véritablement aimé, le nom de Marie-Antoinette soulevait dans le peuple un mouvement qui ressemblait à de l'aversion. Une aventure acheva de la perdre : je parle de la vilaine affaire du collier. Coupable? Je n'assure pas qu'elle le fût ; mais de tels scandales n'éclatent jamais autour des femmes sur le compte desquelles il n'y a rien à dire. Les juges ont d'ailleurs pris soin d'obscurcir si bien les faits, qu'on cherche involontairement une accusée en dehors du procès même. Une intrigante, madame de Lamothe, fut condamnée au fouet, à la marque et à une détention perpétuelle (1). Cagliostro, confronté avec cette femme, nia intrépidement toute participation au crime : ne pouvant l'ébranler, elle lui jeta un chandelier à la tête en présence des juges. Il fut acquitté. Le cardinal, arrêté par ordre de Louis XVI, fut aussi déclaré innocent ; mais c'est, avec la reine, le personnage de cette histoire que l'opinion publique épargna le moins. M. de Rohan ne reçut pas seul les atteintes du blâme, qui salit dans sa personne un des chefs de l'Église. Le voile était déchiré ; on reconnut que, sous prétexte des devoirs de leur état, les membres du haut clergé se compromettaient dans toutes sortes d'intrigues de cour et de boudoir. Comme Marie-Antoinette était déjà, à tort ou à raison, décriée pour ses mœurs, on donna à la conduite du cardinal les plus vilains motifs. La reine, il faut le dire, avait du moins une excuse à sa légèreté, l'indifférence du roi. Ce gros homme ne connaissait la volupté qu'à table : il avait fallu cinq ans de mariage et les murmures de la cour pour qu'il se décidât à se donner un successeur.

Dans la même année où s'ébruita l'affaire du collier (1786), il se passait tout près de la cour une autre aventure sentimentale qui du moins ne déshonora personne. La lecture de la *Nouvelle Héloïse* avait gagné jusqu'aux princesses du sang ; la tête disputait encore contre les idées philosophiques, mais le cœur était pris ; les femmes même de la cour furent pour la plupart, à leur insu, les anges précurseurs de la Révolution. Elles allumaient dans leur propre sein la flamme qui allait régénérer la France. Au moment où le peuple devait abattre l'édifice monstrueux de la noblesse, l'amour effaçait déjà dans le cœur des princesses les inégalités sociales. L'esprit de Jean-Jacques, qui est le véritable esprit de la Révolution, avait fait le siége de leurs sentiments, avant de forcer la porte de leurs châteaux.

Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, belle et pieuse, avait toujours mené une vie irréprochable. Elle avait été élevée au couvent (le couvent de Beaumont-lez-Tours) avec toutes les princesses de ce temps-là : mais, différente de beaucoup d'entre elles, madame Louise avait conservé une réputation sans tache et toute blanche comme sa robe de pensionnaire. Quelle surprise et quel scandale, si l'on était venu dire alors : Cette vertu, cette sainte, cette petite pensionnaire de trente-deux ans a une affection dans le cœur que vous ne connaissez pas ; son altesse sérénissime la princesse de Condé aime un homme. — Cet homme était le marquis de la Gervaisais. Leur liaison demeura pure et donna seulement lieu à un commerce de lettres très tendres. Le marquis, simple officier de carabiniers, était grand admirateur de *Werther*, de la *Nouvelle Héloïse* et de *Clarisse Harlowe*. Impérieux, tracassier, original, grand discuteur, il s'éloignait presque en tout des routes bat-

(1) La Dubarry reçut en quinze mois du trésor public 2,400,000 fr.

(2) Louis XVI entreprit et exécuta plusieurs ouvrages de serrurerie, entre autres une grille pour le palais de Versailles.

(1) Il y a un an que, feuilletant, dans les bureaux de la Salpêtrière, l'ancien registre des écrous, je tombai sur la note suivante : « 21 juin 1786. *Jeanne de Valois, de Saint-Rémy de Luz, épouse de Marc Antoine-Nicolas de Lamothe, âgée de 29 ans, native de Fontette, en Champagne. Arrêt de la Cour à perpétuité, flétrie d'un V sur les deux épaules.* » Et plus bas, d'une autre écriture : « Évadée de la maison de force le 5 juin 1787. »

tues. Madame Louise l'aima malgré ou peut-être pour ses singularités. Le cœur de cette princesse était excellent. « Comme il m'aime ! s'écriait-elle, dans ses lettres, vraiment si quelque chose pouvait me rendre orgueilleuse ce serait cela ! » S'unir ! on y pensait quelquefois. Oh ! combien dans ces moments-là une petite maison au bord d'une rivière, un bateau, une vigne et quelques pigeons, flattaient leur imagination troublée. Vains songes ! Il fallait vivre avec son amour, emprisonnée dans la grandeur comme dans une cage d'or, inquiète et consolée, heureuse et malheureuse à la fois du seul sentiment naturel qui fût entré jusque-là dans son âme : elle n'avait pas connu sa mère. Des scrupules de conscience interrompirent après un an cette correspondance si douce et si extraordinaire. Je vis le marquis de la Gervaisais en 1836 ; le souvenir de cette liaison l'obsédait. Dans son enthousiasme nébuleux il parlait sans cesse *d'elle*, de *l'être*, de *l'âme* ; c'est ainsi qu'il désignait madame Louise de Condé. Cette princesse mourut au couvent du Temple. Je me souviens d'une chapelle où j'entrai plusieurs fois le dimanche, lorsque j'étais enfant ; au moment de l'élévation, un grand rideau, qui voilait les galeries du cloître pendant le reste de l'office, s'ouvrait ; on distinguait alors dans un clair-obscur profond, des têtes de religieuses et de novices étagées sur des stalles de bois, puis tout là bas, à genoux sur un prie-Dieu, une figure immobile et enveloppée : c'était madame Louise.

Au début d'un événement qui finit par inscrire sur son drapeau la Terreur, je dois chercher une dernière fois s'il n'y avait pas un moyen de sauver la France sans traverser la mer Rouge. J'ai beau chercher, je ne vois alors que le clergé dont la main aurait pu intervenir d'une manière efficace. Si, renonçant aux biens temporels, l'Eglise avait courageusement séparé sa cause de celle des privilégiés et des riches ; si, prévenant le tumulte des esprits elle eût elle-même ramené dans l'Etat l'égalité qui est dans l'Evangile ; si, abandonnant au siècle les parties usées de son vêtement, elle eût reconnu la nécessité de régénérer le christianisme, de renouveler Dieu, j'estime que son action sur la société aurait encore pu être féconde. Au lieu de cela, les prêtres, s'embarrassant dans toutes sortes d'intrigues et de complots, resserrant le lien qui les rattachait au vieux temple des institutions civiles, s'obstinèrent à mourir sous des débris. C'est pour avoir manqué à leur mission que la justice divine les châtia si cruellement et que sa main s'appesantit sur eux. Ministres de la paix, ils laissèrent s'engager la guerre ; la guerre les tua. Et cependant ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux. Déjà plusieurs fois, du haut de la chaire chrétienne, la Révolution avait grondé. Derrière ces paroles du père Bridaine, j'entrevois la Terreur qui s'avance : « C'est ici où mes regards ne tombent que sur des grands, des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis, c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la mort, de l'autre mon grand Dieu, qui vient vous juger. » Si cette voix eût été alors celle de tout le clergé de France, l'édifice des priviléges et des abus qui s'écroula, quelques années plus tard, sous la main du peuple, serait tombé sous l'anathème du Christ, et il serait tombé sans la hache. L'égoïsme du haut clergé empêcha cet heureux dénoûment. L'esprit révolutionnaire est le même que l'esprit chrétien. Le devoir et le dévoûment forment la base de toutes les vertus publiques. Le caractère des vrais défenseurs du peuple, c'est de se donner, de donner leur âme. Tels furent les hommes de la Montagne.

On se demande comment une Révolution, née de la justice, a pu, dans l'ivresse de la colère et du succès, reculer quelquefois jusqu'à l'injustice même ? C'est demander pourquoi le reflux succède au flux. La haine, c'est encore de l'amour ; mais, c'est de l'amour aigri. Les hommes de la Terreur avaient commencé par vouloir presque tous l'abolition de la peine de mort. La paix était dans leur cœur et dans leur bouche : les circonstances seules leur avaient mis le glaive dans la main. Leurs entrailles saignaient des plaies que la Révolution faisait de temps en temps à l'humanité : mais comme ils croyaient sincèrement cette Révolution nécessaire au bonheur du monde entier, ils aimaient mieux se dévouer avec leurs victimes à une souffrance horrible, que de suspendre l'action d'une volonté qu'ils s'imaginaient être la volonté de Dieu.

La situation des affaires était d'ailleurs tellement extrême que, d'une part comme d'une autre, on poussait également aux violences. Le langage de la cour ne différait guère, en 1789, de celui de Marat. Que disait-elle au roi ? « *Un peu de sang impur versé à propos fait souvent le salut d'un empire.* » — Si le sang des révolutionnaires était impur aux yeux des royalistes, celui des royalistes ne devait pas être plus sacré pour les révolutionnaires. De tous les côtés, je vois les partis entraînés à l'agression et les épées à demi tirées du fourreau. Il faut donc nous résoudre à un cataclysme. Les fléaux régénérateurs qui parcourent, à un moment donné, le sol des nations, rentrent-ils dans les lois qui président aux destinées du genre humain ? — Demandez aux crises géologiques qui ont préparé l'économie actuelle du globe ! De près, ce ne sont que convulsions et ravages ; il semble que les éléments saisis de terreur se précipitent vers une grande ruine, et que la création touche à son dernier jour. Attendons. A peine la face agitée des choses s'est-elle reposée, que les agents de destruction se changent visiblement en des agents de formation, et de progrès. Le dépouillement douloureux du vieux monde laisse entrevoir, après les jours de déchirement et d'angoisses, la figure d'un monde nouveau qui lui succède. La mort, la féconde mort, n'a fait que renouveler encore une fois le spectacle de la vie ; rien n'a fini que ce qui devait finir. Par malheur, ces salutaires changements ne sont pas tout de suite appréciés : longtemps une grande voix sort du sépulcre, et l'on entend retentir dans l'âge suivant comme un bruit d'ossements remués.

Que répondre aux élégies sentimentales des adversaires de la révolution ? Ils ressemblent à Laban qui poursuivait Jacob, et qui lui reprochait de lui avoir volé ses dieux, *cur furatus es Deos meos ?* — Hé ! bonnes âmes, le grand mal si ces dieux étaient des idoles ! Depuis plus d'un siècle le ver du doute commençait à ronger vos croyances monarchiques ; vous aviez mis la Divinité dans des images de chair ; la religion même du Christ expirait sous les chaînes d'or d'une politique athée. Ce dix-huitième siècle, matérialiste et corrompu, avait ramené le paganisme dans nos mœurs ; il devait par cela même ramener la croix : l'esprit allait de nouveau châtier la chair. Des hommes parurent qui, traitant la matière pour ce qu'elle est, exagérèrent envers les autres, comme envers eux-mêmes, le mépris du corps et de la vie. Entraînés par la tourmente à immoler les ennemis de la Révolution et à s'immoler avec eux, ils se couvrirent stoïquement de l'immortalité de l'âme. Ecoutez Saint-Just : « Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle ; on pourra la persécuter et faire mourir cette poussière ; mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux ! » Quel langage ! — Si les larmes d'un admirateur obscur peuvent adoucir d'un monde à l'autre le souvenir implacable de l'injustice et de l'ingratitude des hommes, ombre généreuse, soyez consolée !

Parmi les adversaires systématiques de la Révolution française, il en est de considérables sans doute : leur jugement ne saurait néanmoins prévaloir contre le sentiment national. La Révolution est un mystère que Dieu a caché aux beaux-esprits du siècle et aux superbes, mais qu'il révèle aux humbles, aux petits, aux ignorants. La sainte folie de l'égalité demande des cœurs droits et préparés à la recevoir. Ce qui est un scandale pour les rhéteurs et les ambitieux paraît aux consciences touchées le miracle de la sagesse et de la Providence divine. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire. A l'avénement du christianisme, tous ceux qui ont voulu contrarier sa marche ont été punis. Ils attaquaient la foi du charpentier par orgueil, et ils ont rencontré l'obscurité, l'oubli. Le plus grand de tous, Julien, qui était pourtant un sage selon le monde, n'a réussi qu'à flétrir son nom d'une épithète odieuse. La postérité traitera de même les hommes qui résistent à l'esprit de la Révolution ; lutter contre elle, c'est lutter contre Dieu. Le jour viendra où, blessés à leurs propres armes, ces ennemis de l'avenir jetteront eux-mêmes leur sang vers le ciel, en s'écriant : « Révolution, tu as vaincu ! »

VI.

Un mot sur les trois ordres qui vont représenter la nation aux états-généraux.

Au moyen âge, le clergé, étant seul en possession des lumières, jouissait d'une autorité incomparable. Il perdit cette autorité à mesure que l'éducation se répandit dans le royaume. « C'est la clergie qui a fait le clergé, écrivait Camille Desmoulins. Aujourd'hui que nous savons tous lire, il ne peut plus y avoir que deux ordres, et chacun doit rentrer dans le sien. Nous sommes tous clergé. » Le titre d'ecclésiastique avait disparu dans le sens de lettré ; il ne subsistait plus que pour désigner un ministre de la religion. Or, comme l'Eglise était alors menacée, d'un côté par l'esprit sceptique du siècle, de l'autre par la corruption intérieure des ordres religieux, il en résulte que la puissance du clergé n'avait plus de grandes racines dans le pays. Il en est de même de toutes les institutions ; elles se détruisent avec le temps, et s'évanouissent en inoculant leur supériorité morale à la nation entière.

L'état de la noblesse était encore plus compromis. On a beaucoup écrit sur l'origine militaire de la féodalité. A vrai dire, ce n'est pas la noblesse qui est sortie du droit des armes, c'est la conquête ; mais la conquête a dessiné la propriété, et c'est sur la propriété que l'aristocratie féodale s'est établie. Le cadre de notre travail nous interdit toute excursion sur le terrain des premiers siècles de la monarchie. Il nous suffira de savoir que la position de l'individu était alors déterminée par le rang de ses ancêtres et par l'étendue des biens qu'il possédait. Les préjugés du sang se maintinrent dans le monde en dépit de la religion du Christ qui était venu établir l'unité de la famille humaine. Le grand mouvement de peuples, accourus pour renverser l'empire romain, ne fit même que fortifier le sentiment de la prééminence des races les unes sur les autres. Les distinctions nobiliaires prirent racine dans le mélange des vainqueurs et des vaincus. Tous ceux qui se regardaient comme d'une

origine supérieure adoptèrent le titre de *gentilshommes*, par opposition aux serfs et aux roturiers qui furent appelés *vilains*. Cette division se fondait, comme on voit, aux yeux des nobles, sur des avantages physiques. La statistique des classes fut d'abord dessinée par les caractères extérieurs des différentes races qui couvraient la surface du pays. La noblesse ancienne était, du moins sous ce point de vue, quelque chose de tracé dans la nature. Mais comme, avec le temps, la terre exerce une puissance assimilatrice sur les caractères étrangers des races, l'aristocratie n'eut bientôt plus d'autre raison d'être que l'usage.

Les prérogatives de la naissance dérivaient encore d'une autre idée qui remonte à la plus haute antiquité; cette idée était celle de la préexistence et de l'emboitement des germes. Le premier de la race était censé avoir contenu en lui tous les êtres destinés à naître successivement dans sa postérité. Selon cette théorie, qui a été soutenue par un grand nombre de Pères de l'Eglise, tous les descendants qui se suivent dans la même ligne de génération sont nécessairement semblables. Apparus dans le monde successivement et à leur tour par le fait de la naissance, les individus subséquents se trouvaient en quelque sorte présents à la lumière, quoique sous une forme occulte, dès l'origine de leur race; ils étaient renfermés, emboîtés dans leurs ancêtres. — Il appartenait à la philosophie naturelle de détruire cette idée, qui entraînait pour les hommes de certaines classes une infériorité basée sur le fatalisme de la naissance. Toutes les anciennes politiques raisonnaient en vue d'une matière privilégiée qui se transmettait invariablement par voie de génération dans certaines familles choisies. La Révolution de 89 rencontra ce principe constitué dans la société française, mais déjà presque aboli par l'opinion de plus en plus éclairée. La science se montre aujourd'hui d'accord avec la philosophie pour rejeter le système des préexistences naturelles. L'embryogénie moderne ne reconnaît plus dans le monde ni germes nobles, ni germes vils; la matière humaine est égale.

Non seulement la noblesse, mais la royauté doit son origine à une prétendue distinction physiologique: la famille des rois chevelus était très probablement le débris d'une ancienne race qui s'était fondue dans le germanisme, et à laquelle la tradition rattachait sans doute une idée superstitieuse de grandeur.

Comme toute institution n'existe que par des signes, l'aristocratie de naissance se fit en quelque sorte paraître dans les armoiries. Certaines configurations naturelles du territoire, des souvenirs historiques, des caractères de race fournirent tout d'abord au blason des traits qui sont restés dans les familles. Il est aisé de comprendre à quel titre et par quels liens profonds ces vains simulacres devaient tenir au cœur des anciens nobles. Le blason c'était l'homme. Vers la fin du XVIIIe siècle, l'orgueil aristocratique, fort mal traité par l'esprit français, avait perdu le sens de cette écriture symbolique. On ne s'y rattachait plus que par tradition et par esprit de corps. Quand une fois l'arbre vieillit, les feuilles meurent.

L'histoire du tiers-état est mieux connue. Par une infatigable économie, la classe bourgeoise était arrivée à sortir de la situation humiliante que l'aristocratie lui avait faite. Eclairée, avide, envahissante, elle se remuait dans l'Etat pour être quelque chose. Son seul tort fut de limiter dans son esprit la Révolution: elle voulait bien améliorer le sort du peuple, mais non l'admettre à la participation des droits qu'elle réclamait pour elle-même. Cet égoïsme de caste devait être puni. La borne qu'elle avait marquée fut emportée par le courant. L'isolement et la résistance du tiers firent de plus avorter une partie des résultats moraux que la Révolution française devait produire.

Le peuple était cette masse obscure, laborieuse, féconde, qui alimentait depuis des siècles l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'armée. Son origine remontait à la vieille couche celtique. Recouverte par des invasions successives qui s'étaient superposées à la population des Gaules, cette race forte se remontrait toujours et donnait ses traits au caractère national. Incomparablement plus nombreux que les trois autres ordres, le peuple était la nation même. « C'est le peuple, écrivait en 1760 Jean-Jacques Rousseau, qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. » Ce *si peu de chose* néanmoins était tout dans l'Etat; tandis que le reste n'était rien. Voilà l'injustice que le mouvement de 89 allait sans doute réparer.

La Révolution était dans le peuple; c'était là son cœur, son foyer. Les hommes qui se tinrent alors le plus près de la masse sont ceux qui participèrent davantage à l'esprit de la liberté. Le peuple joue dans le grand drame révolutionnaire le rôle du chœur dans les tragédies antiques: il conseille, inspire, entraîne. Dans toutes les situations embarrassantes et pathétiques, il intervient. Rien ne se dénoue sans lui. A la fin de la péripétie, il s'efface et laisse aux acteurs en renom les honneurs du triomphe. Son influence anonyme ressemble à celle de Dieu, qu'on ne voit nulle part et qui est partout.

Le peuple servait d'assise à la Montagne; c'est par là qu'elle domina toute la Révolution: elle a fait la loi, soutenu la guerre, terrifié les partis. La France était à la veille de sa perte; les Montagnards la sauvèrent, en la délivrant des ennemis du dedans et du dehors. Il y avait alors dans le pays un troupeau d'hommes qui rapportent tout à eux-mêmes et à des jouissances sensibles, indifférents pour la vertu et l'honneur national, lâches, égoïstes, avides; mais alors, du moins, ils avaient peur. Des législateurs moins convaincus auraient pris le genre humain en pitié; ceux de la Montagne s'indignèrent. Comme Moïse, ils voulurent faire un peuple. Des institutions monarchiques, fondées sur la corruption et la bassesse, aux institutions républicaines, assises sur le devoir et la dignité humaine, il y avait la distance d'un désert à traverser; aucun obstacle ne les arrêta. La nation les suivit en murmurant. Le sol de la Révolution était brûlant; il s'entr'ouvrait de lui-même sous les pieds des mécontents et des traînards pour les engloutir. Au-dessus de ce présent agité par la violence, les chefs du mouvement révolutionnaire entrevoyaient la terre du repos. Ils marchaient à la fraternité à travers la discorde et le châtiment; mais ils y marchaient; la peine de mort elle-même allait mourir, quand, arrêtés dans leur rêve sublime par la trahison et l'intrigue, condamnés, non jugés, les Montagnards tombèrent.

La Révolution française ne ressemble à aucune des révolutions qui ont agité le monde: les autres étaient des déplacements de la force; celle-ci fut un avénement d'idées. Ce qu'il importe surtout d'établir dans l'histoire d'une si heureuse régénération, mêlée de quelques excès, c'est la pureté des motifs. Que parle-t-on de représailles? Le sang de toute la noblesse de France n'aurait point suffi à laver les plaies que l'ancien régime avait faites au peuple et à la liberté. Non, l'ivresse de la colère ni de la vengeance n'a point dirigé les mesures énergiques dont la Révolution a frappé ses ennemis; la sévérité des coups qu'elle porta vient de la résistance qu'on faisait à ses principes et à ses droits. La moisson était mûre, et Dieu envoya les hommes de ses conseils pour y mettre la faux. — Je suis las aussi d'entendre dire que la Convention a maîtrisé par la force les destinées du pays. Jamais gouvernement n'a démontré, au contraire, d'une façon plus éclatante l'impuissance de la force matérielle. Sans doute, on a répondu au canon par le canon; à défaut d'armée dans l'intérieur, l'échafaud consterna les rebelles: qu'est-ce que cela auprès du système compliqué d'armes offensives et défensives dont les gouvernements, dits réguliers, se servent pour assurer leur existence? La puissance de la Convention a été toute morale; elle envoya des armées sur les frontières, — pauvres armées, sans fusils et sans pain! — elle décréta la terreur dans le pays soulevé par d'odieuses manœuvres; mais ce fut bien plutôt l'artillerie des idées nouvelles qui foudroya au-dehors l'étranger, et le poids de l'opinion qui accabla au-dedans les conspirateurs et les traîtres.

Je repousse le système historique de la force et de la nécessité. La force ne donne pas le droit; la nécessité n'excuse que les consciences douteuses. Il faut s'élever plus haut pour trouver le devoir. Le peuple français accomplit dans la Révolution française une grande mission: désigné par la Providence au rôle d'initiateur du genre humain, il a conquis, pour lui et pour les autres nations, à force de sacrifices et de larmes, une nouvelle vérité, une existence nouvelle. A sa tête se sont trouvés, quand les circonstances l'exigeaient, des hommes extraordinaires, des hommes prévus, qui, faisant taire dans leur cœur les sentiments de la nature, étouffant jusqu'à la pitié, ont mis les principes au-dessus de la vie. Ce sont ces principes, en effet, qui devaient régénérer les institutions. Il en est des peuples comme des hommes; les uns sont nés pour l'égoïsme, les autres pour le dévouement. La France est une nation dévouée, une nation christ; elle travaille et meurt sans cesse pour le salut du monde. Voilà sa destinée, son devoir. Si les hommes de 93 ont défendu la patrie avec un héroïsme qui tient du prodige, soit à la tribune, soit sur le champ de bataille, c'est que la France était à leurs yeux le sol d'une idée; ôtez cette idée et le territoire, malgré les intérêts qui s'y attachent, malgré le sang martial de ses enfants, le territoire eût été envahi. Dira-t-on qu'ils combattaient *pro aris et focis*, ces conscrits sans veste et sans souliers, qui opposaient leur poitrine nue à la mitraille? Des autels? ils étaient renversés. Des foyers? ces hommes-là n'en avaient pas encore.

Pour qui donc combattaient-ils? Oh! nous le savons tous, ils combattaient pour la Révolution. C'est l'esprit de la liberté qui a gardé nos frontières.

La Montagne était le Sinaï de la loi nouvelle; terrible et foudroyante, avec des éclairs aux flancs, un peuple prosterné à ses pieds et Dieu au sommet.

Au peuple français se rattachaient les destinées des autres peuples, à la Révolution était lié le renouvellement de l'esprit humain. Qui pouvait résister à cela? Trop près des hommes et des choses pour voir la main qui poussait les événements, d'insensés agitateurs demandèrent au passé et aux ténèbres de les couvrir. Ils se plongèrent d'eux-mêmes dans la mort. D'autres chefs de la Révolution luttèrent jusqu'au bout l'épée haute. Dépositaires de la puissance, ils voulurent hâter le terme de l'enfantement de l'avenir. Ils périrent aussi dans l'action; mais leur œuvre ne périra pas. La Révolution désormais n'a plus de violences à craindre: elle forcera l'entrée

des esprits par la lumière et ouvrira les cœurs par l'amour. Déjà ses ennemis se sentent fléchir, et le moment vient où nous nous embrasserons tous, au pied de l'arbre dont elle a jeté les racines parmi des débris tachés de sang.

HISTOIRE

DES MONTAGNARDS.

I.

PRÉLUDES DE LA RÉVOLUTION. — PRISE DE LA BASTILLE.

La Révolution française est un fait tellement enchaîné, que de la Convention on remonte comme malgré soi à l'Assemblée législative et de celle-ci à la Constituante. Il faut donc que, sous peine de démembrer l'histoire, je reprenne de très haut le récit des événements.

L'élection des députés aux états-généraux fut la préface de la Révolution française; je la trouve digne de l'œuvre. Le pays, las de l'arbitraire, réclamait, par la voix des cahiers, une *manière fixe d'être gouverné*, une constitution. Les communes entendaient qu'on les délivrât de ces formes surannées qui classaient la nation en deux espèces d'hommes, des oppresseurs et des opprimés. Dans ces cahiers, dits de *condoléance*, on se plaignait des abus du système féodal, de l'absence d'une juridiction fixe et uniforme, des priviléges qui pesaient sur l'industrie, de l'inégalité des impôts et contributions territoriales. Tout était incertain, abandonné au hasard, c'est-à-dire aux puissants du monde. Le moyen qu'on indiquait pour remédier à ce mal dans la société, c'était de substituer la loi à l'homme, et d'armer les volontés générales d'une force réelle, supérieure à l'action de toute volonté particulière. Déjà l'esprit de la Révolution était mûr; sa marche était tracée. L'autorité se déplaçait naturellement et sans bruit. De toutes parts on sentait le besoin de limiter les anciens pouvoirs et d'en créer de nouveaux dans la nation même. Jusqu'ici le roi avait dit « nous voulons » : maintenant le pays voulait.

Les obstacles à cette heureuse rénovation étaient grands, mais ils ne semblaient point insurmontables. Les intérêts privés, en contradiction ouverte avec l'intérêt général, étaient de plus divisés entre eux. La guerre éclatait au sein même des priviléges. La noblesse comptait sur les états-généraux pour lier les mains du roi et pour appauvrir le clergé, qui, de son côté songeait à humilier l'aristocratie. Il y avait alors le haut et le bas clergé : quel contre-sens parmi les ministres de Celui qui ne fait pas acception des personnes! Le haut clergé voulait conserver; le clergé inférieur était pour les améliorations. Le tiers-état seul s'entendait pour détruire les inégalités dans l'église et dans l'aristocratie. Les cahiers du clergé et de la noblesse contiennent d'ailleurs quelques vœux significatifs; on se reconnaissait mutuellement des torts. La conversion de l'ancien régime devait commencer par un examen de conscience et par une confession publique.

Ces importantes élections se firent dans les circonstances les plus critiques. L'année 1788 avait affligé la France d'une nouvelle disette. La terre se resserrait comme le cœur des riches dans cette société égoïste. L'été avait été sec, l'hiver fut froid, ni pain, ni feu. L'inactivité des travaux entraînait la baisse des salaires, qui, combinée avec la cherté des subsistances, donnait des résultats cruels. Il faut sans doute que toutes les grandes choses germent dans le besoin et dans la pauvreté : le Christ naquit dans une étable, la Révolution eut pour langes le déficit et la disette.

Le peuple supportait héroïquement tous ces maux. Au milieu de la démoralisation effroyable des deux classes, la noblesse et le clergé, il avait les vertus qu'engendre le travail. Quelques troubles insignifiants, presque tous suscités par l'aristocratie ou par la cour, traversèrent dans les provinces les opérations des électeurs. A Paris, Réveillon, ancien ouvrier, fabricant de papiers peints, avait tenu des propos atroces. Il se proposait de réduire la paie des ouvriers à quinze sous par jour, disant tout haut que le pain était trop bon pour ces gens-là, qu'il fallait les nourrir de pommes de terre. Sa maison fut saccagée. Après un simulacre de jugement il fut pendu lui-même en effigie sur la place de Grève (1).

Depuis quelques années, en France, les esprits étaient malades, comme il arrive presque toujours à la veille des transformations sociales. L'annonce de la convocation des états-généraux fut pour tous un grand soulagement. Le 4 mai, eut lieu à Versailles la messe du Saint-Esprit. La noblesse, en grand costume, accueillie sur son passage par un profond et lugubre silence; le clergé en pompe religieuse, et le tiers-état, en modestes habits noirs, mais orné en quelque sorte de la faveur publique, défilèrent sous les yeux d'une foule immense. Ce jour-là, Versailles était Paris, la nation semblait étonnée de se trouver réunie après une lacune et un silence de soixante-quinze années. L'enthousiasme ne peut se décrire. Les vieillards pleuraient de joie, les femmes agitaient des mouchoirs aux fenêtres et jetaient des fleurs sur les députés du tiers-état. Tous les cœurs s'ouvraient à une vie nouvelle. Les Français n'avaient été jusqu'ici que des sujets, le moment était venu pour eux de se montrer citoyens. L'évêque de Nancy, M. de La Fare, fit un sermon politique. Il parla sur le luxe et le despotisme des cours, sur les devoirs des souverains, sur les droits du peuple. Les idées de liberté, enveloppées dans les formes chrétiennes, avaient je ne sais quoi d'attendrissant et de solennel qui pénétrait toutes les âmes. Je nommerais volontiers ce 4 mai le jour de la naissance morale d'une grande nation.

Le 5, les douze cents députés se réunirent dans la salle des Menus, convertie en salle des séances. Le 5 mai, date profonde et mystérieuse! Il paraît que la Providence aime quelquefois à chiffrer ses leçons et à marquer son œuvre par des rapprochements qui étonnent. Un homme devait mourir le 5 mai, et cet homme qui meurt, c'est la Révolution qui finit, comme l'ouverture des états c'est la Révolution qui commence.

Le clergé fut assis à la droite du trône, la noblesse à gauche et le tiers en face. Le roi ouvrait d'une tremblante main l'antre des discussions politiques; il craignait d'en déchaîner les vents et les tempêtes. Sa frayeur perçait dans le langage embarrassé, diffus, ombrageux de ses ministres. On avait convoqué la nation, et on lui exprimait indirectement le vœu d'être délivré de son concours. La France prétendait hâter, par l'assemblée des états, les innovations nécessaires; la couronne comptait, au contraire, sur cette mesure pour les modérer. A des hommes rassemblés pour réformer et gouverner le pays, on ne parla que de finances, on ne demanda que des subsides. La cour, ne voulant pas que la discussion s'élevât jusqu'aux idées, lui traçait d'avance un programme. Les représentants de la nation se couvrirent de leur attachement à la personne du roi, pour résister à ses conseils et à la voix de ses ministres. Ce discours fut applaudi plusieurs fois; mais il ne fut pas tacitement obéi. Louis XVI avait une belle occasion de retremper ses droits dans la souveraineté populaire : c'était d'abdiquer son pouvoir en entrant dans la salle des séances, pour le recevoir ensuite du libre consentement de l'Assemblée. Il n'en fit rien. Une question préoccupait surtout les esprits : quelle serait la situation du tiers relativement aux deux autres ordres? Le vœu des communes était formel : les Français allaient cesser d'appartenir aux classes pour appartenir à l'État. Il ne doit y avoir qu'un peuple comme il n'y a qu'un Dieu.

L'Assemblée se trouva réduite, dès le début, à l'inaction. La noblesse et le clergé voulaient qu'on votât par ordres, et les communes par têtes. — La noblesse montrait pour ses priviléges un attachement intraitable; le clergé ne voulait pas abandonner ses prétentions; la vieille France hésitait à se fondre dans la France nouvelle. Composée d'éléments si hétérogènes, l'Assemblée ne pouvait vivre qu'en les ramenant à l'unité. Le tiers-état se trouvait être l'agent de cette unité nécessaire, le lien des pouvoirs particuliers qui allaient se réunir dans un grand pouvoir national. Je passe bien des lenteurs et des retards; je ne puis pourtant omettre les résistances qui amenèrent la perte de ce qu'on espérait sauver. Ces fluctuations, inséparables d'un état de choses qui tendait à se fixer, réjouissaient la cour. Les défiances du pouvoir souverain croissaient avec l'énergie des communes. En même temps qu'on découvrait à demi la royauté devant les états, on serrait Paris de troupes. Le mauvais vouloir des conseillers du roi éclatait par des actes significatifs : le *Journal des États-généraux*, dont l'auteur avait publié la première feuille, venait d'être supprimé. Quel moment choisissait-on pour mettre le scellé sur les idées? Celui où la nation, impatiente, s'était réunie pour rompre le silence violent qu'on lui imposait depuis des siècles! La liberté de la presse, mère de toutes les autres libertés, venait d'être frappée : c'est toujours la première à laquelle s'attaquent les réactions. On espérait rencontrer peu de

(1) L'impartialité veut que je recueille tous les avis; voici celui de Barrère : « Des intrigants excitèrent et ameutèrent les ouvriers pour avoir le prétexte de se plaindre officiellement des troubles de Paris, et provoquer le déploiement violent de la force armée contre cette *émeute de fabrique*. On accusait alors un grand personnage d'avoir voulu effrayer les députés, produire une commotion populaire pour amener des troubles et par suite l'impossibilité de convoquer les états-généraux.

résistance. La Révolution était encore un enfant au berceau; la cour essayait de le faire mourir : elle agissait sous le voile. Cette conduite sourde et ténébreuse inquiétait prodigieusement : « Que la tyrannie se montre avec franchise, s'écriait Mirabeau, et nous verrons alors si nous devons nous roidir ou nous envelopper la tête! » Mirabeau! qu'était cet homme? — Un monstre d'éloquence. — Que venait-il faire? — Détruire. Il en voulait à la société pour les meurtrissures qu'elle lui avait faites, pour les vices qu'elle lui avait donnés. Ses aventures scandaleuses avaient fait du bruit; sa voix allait couvrir les médisances de toute la force de son tonnerre. Le jour où il parut aux états-généraux fut pour lui, comme pour le pays, un



Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes! ... (23 juin 1789).

jour de rénovation. Cet homme avait eu à souffrir de la tyrannie de la famille et de la tyrannie de l'Etat; il allait envelopper son ressentiment dans la colère d'un grand peuple.

La situation devenait périlleuse. La cour, livrée à une agitation extrême, n'osait ni frapper ni céder. Dans des conjonctures si difficiles, l'Assemblée sentait le besoin de lier son sort à celui du peuple. « Que nos concitoyens nous environnent de toutes parts, s'écriait Volney, que leur présence nous anime et nous inspire! » D'un autre côté, les royalistes répétaient à outrance que la constitution allait périr sous l'influence de la démocratie. Au milieu de tant d'ennemis, l'Assemblée ne disposait que d'une force morale; à la vérité, cette force commençait à être immense. La voix des députés du tiers était grossie par tous les échos de l'opinion publique. Les têtes bouillonnaient, et le volcan était situé à quatre lieues de Versailles. La cour avait pour elle l'armée; l'Assemblée avait Paris. Là, l'exaspération était au comble : les aristocrates indignaient le peuple par le retard qu'ils apportaient à l'organisation de l'Assemblée. Au milieu du jardin du Palais-Royal, on avait élevé une sorte de tente en planches où l'on délibérait. Chaque café était un club, chaque club avait ses orateurs. Les plus hardis disaient que si l'Assemblée persévérait dans l'immobilité, la nation pouvait bien agir sans elle. La disette contribuait à entretenir cette fermentation. Un mouvement extraordinaire de troupes se dirigeait entre Versailles et Paris. Le hasard amenait des découvertes peu rassurantes. Dans l'état de détresse où étaient les finances, on faisait venir à grands frais des frontières un train terrible d'artillerie: il fallait du pain, on apporte des boulets.

A Versailles, le sentiment national était plus calme, mais il était aussi ferme. On s'attendait à un acte d'autorité royale, à un coup d'Etat. La situation était heureusement telle qu'elle ne pouvait plus être endurée. La violence de la conservation devait provoquer la lutte, et l'excès du remède allait sortir de l'excès du mal. Les lenteurs des communes, entravées par les intrigues de la cour et par la résistance des deux ordres, le clergé et la noblesse, lassaient toute patience. Le peuple n'avait plus la force de souffrir.

L'Assemblée existait depuis un mois et elle n'était pas encore baptisée : l'abbé Sieyès la fit nommer *Assemblée nationale*. Elle prit sur elle de se constituer. — Cet abbé Sieyès était l'homme de la Révolution bourgeoise, un grand logicien qui avait posé le fameux axiome du tiers-état entre *tout* et *rien*. Contrarié par la volonté de ses parents dans le choix d'une carrière, il se soumit à épouser tristement l'Eglise. Ce fut un mariage de raison. Comme chez lui la passion était dans la tête, le jeune homme se livra tout entier aux charmes austères de l'étude. Il contracta dans ce commerce une mélancolie



Camille Desmoulins au Palais-Royal (12 juillet 1789).

sauvage et une morne insensibilité. Au sortir du séminaire de Saint-Sulpice où l'étude stérile de la théologie n'avait point absorbé toutes ses forces, il se livra à de profondes recherches sur la *marche égarée de l'esprit humain*. Ses méditations se tournèrent vers la politique. Quand les institutions sociales, auxquelles l'abbé Sieyès avait déchiré son existence, furent attaquées, il se montra tout-à-coup sur la brèche. Son caractère était timide, effet inévitable de la solitude dans laquelle il avait vécu : mais son esprit était entreprenant. Taciturne, il gardait en lui-même ses pensées, et quand le moment de les dire était venu, il les acérait comme des flèches.

L'Assemblée réduite au tiers-état, par l'absence volontaire de la noblesse et du clergé, poursuivait ses travaux. Cette marche inquiéta sérieusement la cour qui résolut de suspendre les séances. Une telle mesure était faite pour jeter la consternation dans Versailles et la guerre dans Paris. On annonça une séance royale pour

le 23 juin. Puis sous prétexte de travaux et de préparatifs à faire, un détachement s'empare de l'hôtel des états. Voilà donc la nation à la porte. — Où aller ? On ouvrit des avis différents. Déjà plusieurs brochures avaient émis le vœu que l'Assemblée eût son siége à Paris ; on recula devant cette mesure extrême. Les uns veulent s'as-



Mort de Foulon sur la place de l'Hôtel-de-Ville — Ce qu'il pendait dans cet homme, c'était la famine. —

sembler dans la place d'Armes et délibérer à ciel découvert ; mêlant à leurs conseils les souvenirs de l'histoire, ils proposent de tenir un *champ de mai*. D'autres préfèrent se réunir dans la galerie et y donner le spectacle nouveau d'hommes libres, traitant des affaires de l'État à côté de cette salle sinistre d'où l'on désignait au bourreau, il y a peu de temps, la tête de celui qui avait prononcé le mot de liberté. On flottait entre ces partis contradictoires, quand on sut que Bailly, sur l'avis du député Guillotin, avait choisi pour le lieu des séances le Jeu de Paume. — Bailly était un homme à figure longue et froide, un peu le profil calviniste. Ecrivain, il avait obtenu très longtemps le *prix de sagesse* ; on appelait ainsi une pension donnée aux auteurs tranquilles. Son opposition était aussi calme que ses écrits. Astronome, il avait étudié la marche de la Révolution dans les cieux. Bailly croyait que l'esprit humain se trouve soumis à des lois comme les mondes observés dans l'espace et que la courbe de son mouvement est inflexible.

Le peuple de Versailles escorte les représentants de la nation blessés dans leurs droits et dans leur dignité. La salle du Jeu de Paume, triste et nue, convenait à la circonstance. Les députés prennent la résolution de se lier au salut et aux intérêts de la patrie par un serment solennel. Bailly se lève avec les secrétaires et la main étendue : « Nous jurons, dit-il, de ne jamais nous séparer de l'Assemblée nationale et de nous réunir partout où les circonstances l'exigeront, jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondements solides. » Tous les membres de l'Assemblée, — moins un seul, — répètent le serment. Il y avait parmi eux un ministre protestant, Rabaud Saint-Etienne, un chartreux, Dom Gerle, un curé, l'abbé Grégoire (1), qui s'était réuni au tiers. L'ivresse du patriotisme ne peut plus se contenir ; on s'embrasse, les mains serrent les mains. Cependant le ciel faisait fureur ; de larges gouttes commencèrent à tomber et la nuée était si épaisse qu'on y voyait à peine dans la salle. Un coup de tonnerre déchira cette obscurité par un trait de lumière sinistre. Quel moment ! Un orage au dehors, une révolution dans la salle ! Les éléments semblaient se réunir aux hommes pour protester contre la volonté d'un seul. A peine l'Assemblée eut-elle accompli cet acte d'autorité nationale, qu'effrayée elle-même de son audace, mais persuadée de la droiture de ses intentions, elle jeta le cri universel et réitéré de *vive le roi*. L'effet de cette séance fut électrique ; les curieux firent entendre au dehors leurs applaudissements prolongés qui allèrent se perdre dans les éclats redoublés du tonnerre. La voix de Dieu, qui était maintenant la voix du peuple, venait de rendre une seconde fois ses oracles au milieu des éclairs et de la nuée.

Le lendemain était un dimanche ; on respecta le jour du repos. Le lundi, l'Assemblée, qui n'avait point encore où reposer sa tête, tint séance dans l'église Saint-Louis. En remontant au christianisme, la Révolution retournait à son berceau moral, le temple de la religion, converti en temple de la patrie, parut plus convenable que l'enceinte du Jeu de Paume pour recevoir les représentants de la nation. M. le comte d'Artois avait d'ailleurs fait retenir cette salle pour ses plaisirs. L'Assemblée ne cessait de presser le clergé, au nom du Dieu de paix, de se réunir à elle. La noblesse était surtout attachée à ses titres, le clergé à ses intérêts ; mais il y a tels moments où la force des doctrines désarme l'amour-propre des plus obstinés. L'abbé Grégoire, ce sublime transfuge, qui avait assisté la veille à la fameuse séance du Jeu de Paume, rejoignit son ordre



Départ des Femmes de la Halle pour Versailles (5 octobre 1789).

dans l'intention de le ramener. Vers une heure, la majorité du clergé, l'archevêque de Bordeaux en tête, fut introduite dans le

(1) Dans ces dernières années, M. David, statuaire, accompagnait à Versailles l'abbé Grégoire. L'ancien membre de l'Assemblée nationale voulait revoir cette salle du Jeu de Paume, témoin d'un si grand acte de courage. Il la retrouve. Ici ces souvenirs l'oppressent, il garde un religieux silence que son compagnon a la délicatesse de respecter. Quand M. David leva les yeux, il vit de grandes larmes rouler noblement sur les joues du vieillard. « Si jamais mon amour de la liberté, s'écria Grégoire, pouvait, je ne dis pas s'éteindre, mais s'affaiblir, pour le rallumer je tournerais mes regards vers le coin de terre à jamais mémorable. »

chœur. La joie et les applaudissements éclatèrent; lorsque l'on prononça le nom de l'abbé Grégoire, l'air retentit d'acclamations universelles. L'Assemblée fit entendre, par la bouche de son président, des paroles d'union : Bailly exprima en ces termes le regret de ne pas voir la noblesse siéger avec les communes et avec le clergé : « Des frères d'un autre ordre manquent à cette auguste famille. » Comment pouvait-on supposer des passions haineuses et subversives chez des hommes qui tenaient un langage si conforme à l'esprit évangélique (1) ? L'Assemblée augmentait ses forces par la lutte et les délais; la cour épuisait les siennes. C'est la seule fois peut-être que l'inaction fut mise au service du progrès. Quelques semaines auparavant, le clergé avait voulu forcer cette inaction salutaire, en proposant à l'Assemblée de s'occuper de la misère publique et de la cherté des grains. Cette démarche fut jugée un piége; l'Assemblée eut le courage d'y résister. Le clergé croyait le peuple disposé à vendre son droit d'hommes libres pour un morceau de pain; il se trompait. Les grandes conquêtes morales ne s'achètent que par le sacrifice; la France de la Révolution préférait encore à la nourriture matérielle le pain de la parole qui fait les justes, et le pain de la liberté qui fait les forts. — Le 9, l'Assemblée avait d'ailleurs institué un comité de subsistances.

La séance royale eut enfin lieu le 23 juin. On commença par humilier les communes : Quelle est cette procession d'hommes noirs qui attendent dehors, sous une pluie battante, l'ouverture de la salle? — Annoncez la nation!

Le despotisme, banni depuis quelques mois des affaires du pays, reparut tout-à-coup sous des formes si odieuses, que les plus modérés furent contraints d'ouvrir les yeux. Le roi tint un langage sévère, inconvenant: il menaça les députés, et leur fit entendre qu'il se passerait de leur concours, s'il rencontrait chez eux une résistance inébranlable. Il cassa les arrêtés de l'Assemblée, qu'il ne reconnut que comme l'ordre du tiers; les libertés que la représentation nationale s'était données depuis un mois se trouvaient violemment reprises, confisquées. « Le roi veut, était-il dit, que l'ancienne distinction des trois ordres de l'Etat soit conservée en entier, comme essentiellement liée à la constitution du royaume. » Ces déclarations furent accueillies comme elles devaient l'être, par le silence. Dans les temps de révolution, l'ombre du passé marche à côté du présent; elle le dépasse même quelquefois, mais c'est pour s'évanouir. « Je vous ordonne, messieurs, avait dit le roi en finissant, de vous séparer tout de suite. » Presque tous les évêques, quelques curés et une grande partie de la noblesse obéirent : les députés du peuple, mornes, déconcertés, frémissant d'indignation, restèrent à leur place. Ils se regardaient, cherchant, dans ce moment-là, non une résolution, mais une bouche pour la dire. Mirabeau se lève : « Messieurs, s'écrie-t-il, j'avoue que ce que vous venez d'entendre pourrait être le salut de la patrie, si les présents du despotisme n'étaient pas toujours dangereux. Quelle est cette insultante dictature? l'appareil des armes, la violation du temple national, pour vous commander d'être heureux! Qui vous fait ce commandement? votre mandataire! Qui vous donne des lois impérieuses? votre mandataire, qui doit les recevoir de nous, messieurs, qui sommes revêtus d'un caractère politique et inviolable; de nous, enfin, de qui vingt-cinq millions d'hommes attendent un bonheur certain, parce qu'il doit être consenti, donné et reçu par tous. Mais la liberté des voix délibératives est enchaînée : une force militaire environne les états! Où sont les ennemis de la nation? Catilina est-il à nos portes? Je demande qu'en vous couvrant de votre dignité, de votre puissance législative, vous vous renfermiez dans la religion de votre serment : il ne nous permet de nous séparer qu'après avoir fait la constitution. » Alors le grand maître des cérémonies, petit manteau, frisure à l'*oiseau royal*, surmonté d'un chapeau absurde, s'avançant vers le bureau, prononce quelques mots d'une voix basse et mal assurée : *Plus haut!* lui crie-t-on. « Messieurs, dit alors M. de Brézé, vous avez entendu les ordres du roi. » Bailly allait discuter; mais Mirabeau : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes! » Il accompagna ces paroles d'un geste de majesté terrible. Brézé voulut répliquer; il balbutia, perdit contenance et sortit. « Vous êtes aujourd'hui, ajouta Sieyès avec calme, ce que vous étiez hier; délibérons.... » Mirabeau, pour couronner la séance, propose aux députés de déclarer infâme et traître envers la nation quiconque prêterait les mains à des attentats ordonnés contre eux. Par cet arrêté, l'Assemblée mettait une barrière entre l'arbitraire des ministres et sa sûreté personnelle. L'inviolabilité, ce caractère essentiel du souverain, passait aux élus de la nation.

Necker n'assistait point à la séance royale. Cette absence le rendit populaire. La nouvelle d'une disgrâce, encourue par ce ministre, augmenta le trouble des esprits. Il y eut émeute à Versailles. L'apparition des bandes armées jetait la terreur dans les provinces. Des hommes qui semblaient sortir de terre et y rentrer, tant leurs traces se perdaient aussitôt, saccageaient les blés verts. La cour se montrait toujours prête à agir; mais la difficulté de déterminer le roi était extrême. La noblesse, abandonnée du clergé, résistait seule contre la réunion au tiers. Son attachement à ce qu'elle appelait ses droits, était fortifié chez elle par le sentiment de l'hérédité qui n'existait pas dans l'Eglise. Le 25, une minorité de la noblesse vint prendre siége dans l'Assemblée. Le 27, le roi écrivit lui-même aux Ordres en les invitant à renoncer à leur isolement. On assure que la veille le roi avait fait appeler le duc de Luxembourg, président des députés de la noblesse. Celui-ci déroula aux yeux du roi un plan de défense. Le roi, frappé de l'incertitude du succès, aurait répondu : « Non, je ne souffrirai pas qu'un seul homme périsse pour ma querelle. » Ce mot, s'il est vrai, montre l'état d'isolement où la couronne s'était placée. Les intrigues de la reine et de sa cour n'avaient réussi qu'à mettre Louis XVI à la tête d'un parti. La noblesse ne se soumit à l'invitation du roi qu'avec une répugnance extrême. Quelques gentilshommes affectaient de dire tout haut qu'il fallait préférer la monarchie au monarque. La réunion s'opéra néanmoins; à chaque membre de l'aristocratie qui allait se confondre sur les banquettes avec le reste de l'Assemblée, on voyait le fantôme de l'ancienne organisation de la France s'évanouir.

La royauté songeait à se défendre et elle n'était pas encore attaquée; ce fut là son erreur et l'une des causes de sa perte. L'Assemblée en masse était alors royaliste. L'historien distingue bien çà et là, dans les profondeurs de la salle, des acteurs qui joueront tout à l'heure un autre rôle : pour les contemporains, cet avenir était voilé. La Montagne était en formation dans l'Assemblée nationale; mais, c'était une formation souterraine. Que font là-bas ces trente voix muettes qui parleront si haut dans la suite? Leur heure n'est pas encore venue. Pour les partis comme pour les hommes prophétiques, il faut la préparation du silence. Alors les membres des communes se croyaient d'accord, parce qu'ils attaquaient ensemble. Les nuances devaient sortir de la victoire. En attendant, contentons-nous de résumer la situation présente. A peine les états-généraux furent-ils constitués, qu'il se déclara tout de suite trois pouvoirs en France : la cour, qui voulait empêcher la Révolution de se faire; — l'Assemblée, qui marchait dans la voie des réformes avec cette lenteur prudente qu'exige la dignité représentative; — l'opinion, qui, maîtresse d'elle-même, était toujours contre la cour et en avant de l'Assemblée. Ces trois pouvoirs avaient chacun leur siége. La cour tenait son quartier-général au palais de Versailles; l'Assemblée résidait en dehors du château; l'opinion trônait à Paris.

Necker, enivré des suites de cette séance royale, où son absence avait obtenu tant de succès, faisait courir la nouvelle de sa retraite. La cour s'était en effet tournée contre lui; chassé, puis rappelé, il montrait une hésitation factice à reprendre les rênes embarrassées du gouvernement. — « Nous vous aiderons, s'écria Target, se donnant le droit de parler au nom de tous, et pour cela même, il n'est point d'efforts, de sacrifices que nous ne soyons prêts à faire. — Monsieur, lui dit Mirabeau, avec le masque de la franchise, je ne vous aime point, mais je me prosterne devant la vertu. — Restez, monsieur Necker, s'écria la foule, restez, nous vous en conjurons.» Le ministre, sensiblement ému : « Parlez pour moi, monsieur Target, dit-il, car je ne puis parler moi-même. — Hé bien, messieurs, je reste, s'écria alors Target; c'est la réponse de M. Necker. » Il resta.

Le peuple de Versailles se montrait très éloigné d'aimer l'ancien régime monarchique; il l'avait vu de trop près pour cela. Malgré quelques témoignages de reconnaissance donnés au roi, à la reine même, pour le maintien du ministre, tout rentra dans une opposition taciturne. Chaque jour les frayeurs augmentaient avec l'arrivée continuelle des troupes. Une armée pesait sur l'Assemblée naissante. Celle-ci, de son côté, était réduite à l'impuissance. Elle ne pouvait sortir de cet état critique sans l'intervention de la force. Paris se leva.

Les mouvements commencèrent le 30. Le peuple est femme, *plebs*. — Facile aux émotions, son premier acte est presque toujours dirigé par le cœur. Cette révolution, qu'on accuse d'avoir peuplé les cachots, commença par en ouvrir les portes. Onze soldats du régiment des gardes-françaises étaient détenus à la prison de l'Abbaye, comme faisant partie d'une société secrète dont les membres avaient juré d'épargner le sang de leurs concitoyens. Ils devaient être transférés, la nuit même, à Bicêtre, *ainsi que de vils scélérats*. On court à l'Abbaye, on les délivre. Quelques autres prisonniers militaires sont mis en liberté. On distinguait parmi eux un vieux soldat qui, depuis plusieurs années, était enfermé à l'Abbaye. Ce malheureux avait les jambes extrêmement enflées et ne pouvait que se traîner. On le mit sur un brancard et des bourgeois le portèrent. Accoutumé depuis un grand nombre d'années à n'éprouver que les rigueurs des hommes : « Ah! messieurs, s'écriait le vieillard, je mourrai de tant de bontés! » — Il y eut dès ce moment les *soldats de la patrie* (les gardes-françaises) et les soldats du roi, — qui étaient pour la plupart étrangers.

Le lendemain une députation de jeunes gens se rendit à Ver-

(1) Ne croirait-on pas lire la traduction de ces paroles : *Habeo alias oves quæ non sunt ex hoc ovili; adducam eas et fiet unum ovile et unus pastor.*

sailles, pour réclamer l'intercession de l'Assemblée nationale en faveur des braves qu'on venait de soustraire à la brutalité de leurs chefs. Cette démarche était alors nouvelle. C'était la première fois que des citoyens, dépourvus de tout caractère public, prenaient vis-à-vis des députés l'initiative d'une motion. Il y eut quelques murmures. On promit néanmoins d'invoquer la clémence du roi (1). La situation de l'Assemblée était difficile, placée qu'elle était entre une cour factieuse et un peuple à la veille de se révolter.

La contagion des idées nouvelles avait gagné l'armée. La cour ne pouvait plus compter que sur les régiments suisses, allemands; triste et singulier spectacle que celui du Champ-de-Mars occupé par une milice étrangère! Paris était remué d'un souffle inconnu. Les royalistes consternés, stupéfaits, ne comprenant rien à ce soulèvement des grandes eaux populaires, cherchaient à se donner mille prétextes chimériques; les uns accusaient le duc d'Orléans, les autres Mirabeau; leurs imaginations malades voyaient partout mille complots prêts à éclater: — il n'y en avait qu'un seul, celui de la nation entière. A Paris la disette croissait toujours. La présence des troupes augmentait encore la rareté des subsistances. On s'arrachait avec une sorte de rage, à la porte des boulangers, un morceau de pain noir, amer, terreux. Heureux quand ce morceau de pain n'était pas encore trempé de sang! des rixes fréquentes rougissaient le pavé. Les ateliers étaient déserts. Le 6 juillet, l'assemblée des électeurs de Paris se réunit à l'Hôtel-de-Ville. La situation devenait de plus en plus menaçante. Trente-cinq mille hommes étaient échelonnés entre Paris et Versailles. On en attendait, disait-on, vingt autres mille. Des trains d'artillerie les suivaient. Le maréchal de Broglie venait d'être nommé commandant de l'armée réunie sous les murs de la ville. Les ordres secrets, des contre-ordres précipités, jetaient l'alarme dans tous les cœurs. Il se préparait visiblement une attaque à main armée sur les citoyens. La stérilité avait déjà désolé la terre des campagnes; maintenant c'était la guerre qui allait promener la faux sur nos villes. La main qui dirigeait tous ces maux était connue. « Je demande, disait l'abbé Grégoire, qu'on dévoile, dès que la prudence le permettra, les acteurs de ces détestables manœuvres; qu'on les dénonce à la nation comme coupables de lèse-majesté nationale, afin que l'exécration contemporaine devance l'exécration de la postérité. » On nommait ouvertement la reine, le comte d'Artois, le prince de Condé, le baron de Bezenval, le prince de Lambesc; à l'exemple de cet insensé despote qui faisait fouetter la mer, la cour voulait châtier la Révolution.

Paris était dans la plus grande fermentation; un écrit avait paru qui cherchait à calmer les esprits et à les armer de patience. « Citoyens, s'écriait l'auteur, les ministres, les aristocrates soufflent la sédition; vous déconcerterez leurs perfides manœuvres. Soyez paisibles, tranquilles, soumis au bon ordre, et vous vous jouerez de leur horrible fureur. Si vous ne troublez pas cette précieuse harmonie (qui règne à l'Assemblée nationale) la Révolution la plus salutaire, la plus importante se consomme irrévocablement, sans qu'il en coûte ni sang à la nation, ni larmes à l'humanité. » Cet écrit, plein de modération, sortait des mains d'un homme qui n'avait encore soulevé de bruit que par ses livres de science, M. Marat. La Révolution faite sans une goutte de sang était le rêve d'une âme généreuse; mais au point où en étaient arrivées les animosités de la cour et celles de la ville, un conflit devenait inévitable. Du 11 au 12, le bruit court que les *brigands* (lisez le peuple) viennent de mettre le feu aux barrières de la chaussée d'Antin. Des ouvriers, que la cherté des vivres réduisait au désespoir, croyaient abolir ainsi les droits d'entrée. Des gardes-françaises, envoyés pour repousser les assaillants, restèrent tranquilles spectateurs du tumulte. Le moyen de tirer sur des hommes qui, réduits à lutter depuis longtemps contre les horreurs de la faim, n'étaient plus que des cadavres animés!

La cour n'abandonnait pas ses projets sinistres. Des régiments suisses et des détachements du Royal-Dragon campaient au Champ-de-Mars avec de l'artillerie! Provence et Vintimille occupaient Meudon; Royal-Cravate tenait Sèvres. Ainsi serré, Paris ne bougerait pas. On espérait alors profiter de son inaction pour casser les états-généraux. Les membres de l'Assemblée, enlevés pendant la nuit, devaient être dispersés dans le royaume. Les plus mutins paieraient pour les autres. Une liste de proscription était arrêtée dans le comité de la reine. Soixante-neuf députés, à la tête desquels figuraient Mirabeau, Sieyès, Bailly, Camus, Barnave, Target, Le Chapellier, devaient être renfermés dans la citadelle de Metz, puis exécutés comme coupables de rébellion (2). Le signal convenu pour cette Saint-Barthélemy des représentants de la nation était le changement de ministère. L'événement ne tarda point à justifier de tels bruits, qui n'étaient certes pas dépourvus de réalité. Necker allait se mettre à table, quand il reçut l'ordre de quitter le royaume; il lut la lettre du roi et dîna comme à l'ordinaire; après dîner, sans même avertir sa famille, il monta dans sa voiture et gagna secrètement la frontière de Flandre. L'Assemblée se trouvait tout à fait découverte par la retraite du ministre constitutionnel. Assise au milieu d'un camp, elle délibérait sous les baïonnettes. Un mouvement de plus, et la représentation nationale allait périr. La nouvelle du renvoi de Necker arriva le 12 à Paris.

Le Palais-Royal était rempli d'une foule agitée. D'abord un triste et long murmure, bientôt une rumeur plus redoutable s'y fit entendre. — « Qu'y a-t-il donc? — Et que voulez-vous qu'il y ait de plus? M. Necker est exilé. » — Le peuple est comme les femmes, il faut toujours qu'il aime quelqu'un; Necker, le favori du moment, avait aux yeux de tous le mérite très réel de sa disgrâce. L'opinion depuis quelques jours grondait; la fatale nouvelle y mit le feu. En ce moment, il était midi, le canon du Palais vint à tonner. La foule était tellement préparée aux émotions extraordinaires que ce bruit pénétra toutes les âmes d'un sombre sentiment de terreur. Un jeune homme, Camille Desmoulins, monta sur une table. L'héroïsme de la liberté est peint sur son visage. Les cheveux au vent, la tête à demi renversée, les yeux pleins d'une sainte indignation: « Citoyens, s'écria-t-il, nous allons tous être égorgés, si nous ne courons aux armes! » A ces mots, il agite une épée nue et montre un pistolet. « Aux armes! » répète avec transport toute une multitude, entraînée. Il fallait un signe de ralliement. L'orateur attache une feuille verte à son chapeau. Tout le monde l'imite. En un moment les marronniers du Palais sont dépouillés. Voilà le peuple debout!

On envoie des ordres pour fermer les spectacles, les salles de danse. En même temps un groupe de citoyens se rend chez Curtius qui tenait un cabinet de figures en cire. On enlève les bustes de Necker et du duc d'Orléans, qu'on disait également frappé d'un ordre d'exil. On les couvre d'un crêpe noir en signe d'affliction publique, et on les porte dans les rues au milieu d'un nombreux cortége d'hommes armés de bâtons, d'épées, de pistolets ou de haches. Cette sorte de procession tumultueuse traverse les rues Saint-Martin, Grenétat, Saint-Denis, la Ferronnerie, Saint-Honoré, en désordre, mais avec une certaine solennité menaçante. On enjoint à tous les citoyens qu'on rencontre de mettre chapeau bas. Cette marche, tout à la fois funèbre, triomphante, déguenillée, était précédée de tambours voilés en signe de deuil. On arrive sur la place Vendôme. En ce moment, un détachement de dragons, qui stationnait devant les hôtels des fermiers-généraux, fond sur le cortége. Le buste de Necker est brisé. Tout le monde se disperse: un garde-française sans armes demeure ferme et se fait tuer.

Une autre foule ayant été chargée, au milieu du jardin des Tuileries, par le prince de Lambesc, alla porter l'effroi dans les rues et les faubourgs. La ville n'eut plus qu'un cri: « Aux armes! » Dans la soirée les gardes-françaises se réunirent au peuple. Sous la blouse, sous l'uniforme n'était-ce pas le même cœur? L'incendie des barrières continua: grand spectacle que la capitale si violemment agitée, et entourée d'une ceinture de feu. Le Palais-Royal, cet œil vigilant des opérations publiques, resta ouvert toute la nuit. On défonça quelques boutiques d'armuriers. Telle était, du reste, la grandeur du sentiment national, que dans Paris, cette ville bloquée, sans tribunaux, sans police, à la merci de cent mille hommes, errant au milieu de la nuit et la plupart manquant de pain, il ne se commit pas un seul vol, un seul dégât. L'ordre venait de sortir du désordre; un pouvoir nouveau naissait de l'insurrection: quelques patrouilles bourgeoises se montraient dans les rues, et à six heures du soir les électeurs de Paris s'étaient rendus à l'Hôtel-de-Ville, où ils tinrent conseil. Un homme du peuple en chemise, sans bas, sans souliers, le fusil sur l'épaule, montait bravement la garde à la porte de la grande salle.

Le même soir, six ou sept cents députés se réunirent à Versailles dans la salle des séances. En l'absence du président, l'abbé Grégoire, un des secrétaires, occupa le fauteuil. Les vastes galeries étaient remplies de spectateurs; la nouvelle des troubles qui agitaient Paris causait une inquiétude horrible; la plupart des physionomies étaient sombres. Grégoire crut qu'il fallait rassurer tout ce monde par une sortie vigoureuse contre les ennemis de la paix: « Le ciel, s'écria-t-il, marquera le terme de leurs scélératesses; ils pourront éloigner la Révolution, mais, certainement, ils ne l'empêcheront pas. Des obstacles nouveaux ne feront qu'irriter notre résistance; à leurs fureurs nous opposerons la maturité des conseils et le courage le plus intrépide. Apprenons à ce peuple qui nous entoure que la terreur n'est pas faite pour nous... Oui, messieurs, nous sauverons la liberté naissante qu'on voudrait étouffer dans son berceau, fallût-il pour cela nous ensevelir sous les débris fumants de cette salle! *Impavidum ferient ruinæ!* » Un applaudissement général couvrit ce discours. Il fut aussitôt décidé que la séance serait permanente: elle dura soixante-douze heures. Des vieillards passèrent la nuit sur leurs siéges. A chaque instant la salle pouvait être militairement investie, tous les membres de l'Assemblée étaient décidés à mourir plutôt que de quitter leur poste. Il est bon de se reporter à ces nuits alarmées; voilà pourtant ce que l'enfante-

(1) Les gardes-françaises obtinrent, en effet, leur grâce du roi, après s'être reconstitués d'eux-mêmes prisonniers.

(2) On trouva plus tard dans le cabinet du stathouder le texte d'une espèce de jugement contre les députés récalcitrants que la cour avait décidé de *pendre*, de *rouer* et d'*écarteler*, ce sont les termes mêmes de la sentence.

ment de la liberté coûta d'angoisses, de veilles et de dévouement à nos pères!

La journée du 13, à son lever, éclaire une ville menaçante. Le tocsin sonne. Paris demande toujours des armes; les serruriers forgent des piques; les plombiers coulent des balles: mais où sont les fusils? On va en demander à l'Hôtel-de-Ville, aux Chartreux, rien, on ne trouve rien. Quelques-uns courent au garde-meuble et enlèvent les armes qu'on y conservait: ces armes étaient en général fort belles, mais en petit nombre. L'épée de Turenne, l'arquebuse de Charles IX, les pistolets de Louis XIV, passèrent aux mains obscures du peuple. Les armes de l'oppression se retournent contre les oppresseurs (1). Les prisons de la Force sont ouvertes et les prisonniers délivrés, excepté les criminels. Du fer et du pain, c'est tout le vœu de ces hommes qui courent les rues en chemise et la manche retroussée. Un amas de blé ayant été trouvé au couvent des Lazaristes, on le fait conduire à la halle dans des voitures. L'événement de la journée est l'organisation d'une garde bourgeoise pour rétablir la sûreté dans la ville. « C'est le peuple, avait dit un député, qui doit garder le peuple. » Un autre spectacle, digne des plus beaux temps de la foi, se présente: le curé de Saint-Étienne-du-Mont, marchant au milieu de ses paroissiens capables de porter les armes. « Mes enfants, leur disait-il, cela nous regarde tous; car nous sommes tous frères. » Un bateau chargé de poudre à canon ayant été découvert, un autre abbé se chargea d'en faire la distribution au peuple. Il semble que les cloches mêmes des églises s'entendent pour donner au mouvement un caractère religieux: ces grandes voix d'airain qui convoquaient jusqu'ici les habitants à la prière, les appellent maintenant de toutes leurs forces à la défense des droits et de la liberté. La liberté, c'est encore Dieu.

La nuit descend sur la ville bruyante, terrible, éveillée. Des divisions de soldats du guet, des gardes-françaises, des patrouilles bourgeoises parcourent les rues; quelques bandes continuent à errer, en demandant du pain et des armes: la marche de ces hommes, dont les desseins sont inconnus; le bruit des coups de fusil, tirés par intervelle, remplissent les habitants d'une crainte profonde et réfléchie. Des feux, allumés sur toutes les places, éclairent l'épouvante; les mots d'ordre échangés çà et là dans les ténèbres d'une voix étouffée, donnent lieu à des confusions et à des alertes qui se prolongent d'un quartier à l'autre. Tout se tait. Ce silence vaste et funèbre n'est plus interrompu que par les bruits du tocsin. Un rang de lampions, posés sur les fenêtres du premier étage, borde les rues et sert à éclairer les actions des traîtres; de moment en moment, on entend ces cris: « Soignez vos lampions, l'ennemi est dans les faubourgs. » On donne des signaux pour les éteindre et les rallumer; des hommes veillent dans les cours et jusque sur le toit des maisons, armés de leviers, de sabres, de bâtons, de fourches; des jeunes filles, presque nues, ébranlent de leurs mains les pierres, les moellons, arrachent les pavés de la chaussée, et les montent pliant sous le fardeau. Que l'ennemi vienne maintenant, il trouvera une ville armée comme un seul homme, et prête à la défense!

L'Assemblée, depuis deux jours, accusait hautement la cour et l'invitait à éloigner cet appareil de guerre qui tenait la ville en agitation; mais elle n'en obtenait que des réponses vagues ou menaçantes. « On nous fit attendre, raconte Barrère, dans une salle: le roi passa dans son cabinet, dont les rideaux cramoisis, mal joints ou mal fermés, nous laissèrent voir le jeu des physionomies des ministres et les mouvements des princes, qui semblaient portés à des actes de sévérité. Tous les membres de la députation voyaient cette pantomime politique à travers les grands verres de Bohème qui sont à ces croisées.» L'irrésolution du roi tenait à son caractère; l'obstination de la reine à un orgueil de femme: l'ignorance où ils étaient tous les deux des forces réelles de l'opinion publique acheva de les perdre. Louis XVI ne comprenait rien à ce qui se passait depuis deux mois autour de lui: son insouciance ne fut pas un instant ébranlée. Il écrivait un journal dont voici quelques feuillets:

« Le 1er juillet 1789. — Mercredi. Rien. Députation des états.

« Jeudi 2. Monté à cheval à la porte du Maine, pour la chasse du cerf à Port-Royal. Pris un.

« Vendredi 3. Rien.

« Samedi 4. Chasse du chevreuil au Butard. Pris un et tué vingt-neuf pièces.

« Dimanche 5. Vêpres et salut.

« Lundi 6. Rien.

« Mardi 7. Chasse du cerf à Port-Royal. Pris deux.

« Mercredi 8. Rien.

« Jeudi 9. Rien. Députation des états.

« Vendredi 10. Rien. Réponse à la députation des états.

« Samedi 11. Rien. Départ de M. Necker.

« Dimanche 12. Vêpres et salut. Départ de MM. de Montmorin, Saint-Priest et de la Luzerne.

« Lundi 13. Rien. » — Il avait pris médecine.

(1) Ces armes, ainsi que celles qui avaient été prises dans la boutique des armuriers, furent fidèlement remises après le combat.

Les perfides conseillers profitaient de la faiblesse d'esprit de Louis XVI pour obscurcir à ses yeux le fantôme des événements; il se trouva même un certain baron de Breteuil, qui, s'érigeant en messie royaliste, promit de relever le troisième jour le temple de l'autorité. Or, le troisième jour, le peuple était maître de la ville et du roi.

Le lendemain, Paris eut deux cris: « Aux Invalides! — A la Bastille! » On alla d'abord aux Invalides, où il y avait des armes. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont s'avançait toujours à la tête de ses paroissiens. Les *volontaires* du Palais-Royal, des Tuileries, de la Basoche, de l'Arquebuse, marchaient. La veille c'était une foule, aujourd'hui c'est une armée. Cette armée, assemblée à la hâte, connaissait mal encore les règles de la discipline; mais la puissance invisible de l'esprit public la soulevait. Personne ne commandait: tout le monde sut obéir. Ce n'était pas une expédition sans danger: on savait que trois régiments étaient campés au Champ-de-Mars; le gouverneur des Invalides avait des armes, des munitions, et un fort détachement du régiment d'artillerie de Toul avec ses pièces. Qui prit tout cela? L'opinion. Le soldat se sentait d'ailleurs entouré, caressé, supplié par ces hommes du peuple qui étaient ses frères, par ces jeunes filles qui étaient ses sœurs. L'ennemi n'était déjà plus l'ennemi: il riait, il buvait, il était charmé; les déserteurs sont désormais ceux qui restent sous leurs drapeaux au lieu de passer sous ceux de la patrie. On enleva de l'hôtel 28,000 fusils et 20 pièces de canon: tout ce qui n'était pas arme de guerre fut respecté. On distribua sur-le-champ des fusils et de la poudre: voilà le peuple armé.

Vers onze heures, le ciel, jusque-là voilé, se découvrit. Le soleil révolutionnaire inspira une idée sublime: « A la Bastille! à la Bastille! » On y court et on la prend.

La Bastille était exécrée. Le peuple se montra désintéressé dans ses haines comme dans son amour; car cette sombre prison d'État ne lui avait rien fait à lui: elle ne prenait que les grands; tout au plus lui en voulait-il pour avoir enfermé Voltaire, Mirabeau et quelques autres. Mais son ombre était gênante. Le faubourg Saint-Antoine avait cette Bastille-là sur le cœur; c'était d'ailleurs un point élevé d'où l'on pouvait tenir et menacer la ville avec du canon. Si l'importance stratégique de cet édifice était grande, bien autre était son importance morale. Il y avait là plus que des pierres: il y avait un principe. La Bastille, c'était la prérogative royale, autrement dit, la contre-révolution, énorme, massive et scellée dans le roc. Tout autre monument détruit ne faisait rien; celui-là renversé, ce qui restait en France du pouvoir absolu s'écroula: voilà ce qui fut vu en un éclair, avec cette puissance incroyable de divination qui n'appartient qu'au peuple.

Quelques hommes déterminés avaient osé rompre les chaînes du pont-levis qui fermait la première avant-cour de la Bastille, lorsque le feu commença. Tout le monde s'y mit: les sexes et les âges venaient se confondre autour de ces remparts hérissés de canons; des enfants même, après les décharges du fort, couraient çà et là pour ramasser les balles ou la mitraille. Furtifs et pleins de joie, ils revenaient s'abriter et présenter ces munitions de guerre aux gardes-françaises qui les renvoyaient, par la voie du canon, aux assiégés. Les femmes, de leur côté, secondaient les opérations avec une ardeur incroyable. On distinguait parmi elles, en agile amazone, robe de drap bleu, chapeau à la Henri IV sur l'oreille, large sabre au côté, deux pistolets à la ceinture, une jolie Liégeoise. La fumée de la poudre l'enivre; elle pousse, elle exalte les assaillants. Son histoire était celle de toutes les filles du peuple: aimée, puis trahie. Elle mêle, aux emportements et aux aimables fureurs de son sexe, mille imprécations contre la Bastille. On voit à côté d'elle, dans la foule, d'autres grandes pécheresses, qu'un sentiment nouveau, extraordinaire, immense, venait aussi de convertir. Aujourd'hui, elles n'ont plus qu'un amant: le peuple. Leur cœur est tout à la révolution; comme les femmes gauloises, elles inspirent les combattants. Parmi ces derniers, il y a des gens sans aveu et à figure livide: le feu purifie tout. La plupart se montrent héroïques. Frappés, ils tombent en criant: «Nos cadavres serviront du moins à combler les fossés!» — Au milieu de ce dévouement général et de cette ardeur, des traits de courage particulier éclatent à chaque instant. Les assaillants ayant cessé leur feu, sur un signal parti d'un créneau, une planche est jetée à travers le fossé: un homme s'y élance et tombe; un autre, le fils d'un huissier à cheval, Maillard, s'avance sur le pont dangereux. Tout-à-coup un cri s'élève: « La Bastille se rend! » — Elle, cette forteresse que Louis XIV et Turenne jugeaient imprenable! — Oui, la Bastille demande à capituler. Son heure avait sonné. La main de Celui qui fait chanceler les forteresses comme une femme ivre, l'avait touchée en passant, et elle était tout étourdie.

Les électeurs délibéraient à l'Hôtel-de-Ville: ces hommes de peu de foi regardaient le siége de la Bastille comme une entreprise téméraire. Tout à coup un grand cri s'éleva sur la place: « La Bastille est prise! » C'était un torrent de citoyens bizarrement armés, qui portaient en triomphe le brave Elie, jeune officier, dont la conduite avait été magnanime. Les vainqueurs affectèrent de passer devant le buste de Louis XIV, qui était sur la place, vis-à-vis l'Hôtel-de-Ville. Lui absent, la fête n'eût point été complète: il fallait que la monarchie eût pour témoin de sa défaite le plus absolu des rois. Enfin,

toute cette foule pénètre dans la salle où les électeurs s'étaient réunis : les murs tremblent, les boiseries craquent. Un homme porte les clefs et le drapeau de la Bastille; un autre, le règlement pendu à la baïonnette de son fusil. A la prière de l'intrépide Hullin, d'Elie et des gardes-françaises, qui s'étaient signalés pendant le siége, on couvre les prisonniers d'un généreux pardon. Quelques représailles avaient eu lieu dans l'intérieur de la forteresse : le misérable de Launey, gouverneur de la Bastille, qui avait fait tirer sur le peuple, fut mis à mort ; un traître, Flesselle, prévôt de Paris, qui avait amusé depuis deux jours les Parisiens, pour se donner le temps de les surprendre, fut abattu dans la foule par une main ignorée. Ces exécutions disparurent dans l'ivresse de la victoire.

Un architecte, le citoyen Palloy, qui était au siége de la terrible forteresse, fut chargé de détruire *le repaire de la tyrannie*. Cet homme, qui n'est guère connu, fit une grande chose dans sa vie, une seule, il démolit la Bastille.

La chute de cette bastille eut dans le monde un retentissement prodigieux. On crut entendre tomber d'une extrémité de la terre à l'autre le pouvoir monstrueux de la force. Dès que la nouvelle s'en répandit à Versailles (1), la cour, qui tenait encore ferme dans ses projets d'attaque, fut anéantie. La terreur passa en un instant du peuple aux agresseurs. Les régiments, campés au Champ-de-Mars, délogèrent pendant la nuit, et prirent la fuite, comme si l'épée de la colère divine s'était étendue sur eux. On y fut, et l'on ramena, de ces lieux occupés naguère par une armée, plusieurs voitures chargées de tentes, de pistolets, de manteaux. Le succès au contraire fit de tous les citoyens un peuple de frères. On s'embrassait, on était heureux. Les religieux des divers couvents avaient pris la cocarde aux couleurs de la nation, bleu et rouge; ils formèrent des détachements; le temps de la ligue et des croisades était revenu. Ces guerriers, en frocs et en capuchons, attestaient l'unanimité des sentiments qui faisait agir toute la ville. Il se trouvait là des nobles, des bourgeois, des abbés, du peuple : ils n'avaient tous qu'une volonté, qu'une âme. Comme on n'était pas encore rassuré sur les intentions de la cour, on dépava les rues, on éleva des barricades; précautions très sages sans doute : mais que pouvait désormais la faction royaliste en face d'une assemblée sévère, d'un peuple en insurrection et d'une armée évanouie ?

Pendant que l'on se battait à la Bastille, un nombreux détachement de dragons et de cavalerie allemande, reçu dans Paris aux acclamations de la multitude, venait de reconnaître le quartier Saint-Honoré et traversait le Pont-Neuf. L'officier qui était à la tête commande alors aux soldats de faire halte, pour haranguer les citoyens : il annonce comme une bonne nouvelle la prompte arrivée du corps de dragons, de hussards, et de Royal-Allemand, toute cavalerie qui vient, dit-il, se réunir au peuple. Un applaudissement, mêlé de cris de joie, accueillit son discours. Un seul assistant remue la lèvre en signe de défiance. Il s'élance du trottoir, fend la foule jusqu'à la tête des chevaux, et se pend à la bride de l'officier en le sommant de mettre pied à terre. L'officier interdit descend de cheval. L'inconnu, quoique petit et grêle, le presse alors de remettre ses armes et celle de ses soldats dans les mains du peuple. L'officier garde un silence qui donne à penser. Ce refus tacite confirme dans ses soupçons le citoyen ombrageux, qui se met alors à semer l'alarme parmi les assistants. L'activité de ses gestes et de ses paroles est incroyable. On enjoint sur-le-champ aux cavaliers de faire volte-face, et les voilà qui tournent tristement la tête de leurs chevaux vers l'Hôtel-de-Ville. Le peuple les suit. On les invite de nouveau à mettre bas les armes : mais ils refusent. Alors le comité les envoie tous à leur camp sous bonne garde. — Cet homme, de petite taille, dont le coup d'œil vigilant avait peut-être éventé une ruse et une entreprise perfide des royalistes, était Jean-Paul Marat.

Le 14, Louis XVI avait écrit sur ses tablettes : « Rien. » — La nouvelle de la prise de la Bastille jeta dans le camp ennemi un tel découragement que les choses à Versailles changèrent de face : le roi n'eut d'autre moyen de salut que de venir lui-même au milieu de l'Assemblée nationale. La Bastille prise, il se rendait : l'insurrection de Paris consacra définitivement la victoire des droits contre les priviléges; sans elle, tout ce qui avait été fait jusque-là manquait d'une sanction décisive. Le serment du Jeu de Paume, l'opposition à la fameuse séance royale étaient des actes courageux; mais ces germes auraient pu être stériles : il fallait que la révolte vînt les féconder pour leur donner les caractères d'une révolution. L'Assemblée avait mis dans sa résistance la force du raisonnement; le peuple y mit celle du sentiment et de l'action, alors tout fut dit. Les révolutions se font encore plutôt par le cœur que par la tête.

Le roi vint à Paris. Il traversa une foule immense; deux cent mille citoyens ce jour-là portaient les armes dans la capitale, des fusils, des piques, des faux, des bâtons : gardes-françaises, milice bourgeoise, ordres religieux sous les armes, tous étaient confondus, mêlés, tous étaient amis. Chacun se traitait avec douceur, avec distinction même : les riches accueillaient les pauvres avec bonté; les rangs n'existaient plus, tous étaient égaux. Quel spectacle ! les femmes du haut des balcons, des croisées, jetaient à pleines mains des cocardes patriotiques, des touffes de rubans. La fraternité respirait sur tous les visages. Le roi venait chercher la paix dans cette ville, où, quelques jours auparavant, il avait fait entrer la guerre. Le peuple avait le droit de se montrer sévère; il fut clément. On reçut d'abord Louis XVI dans un silence morne et solennel, les armes hautes; mais, quand il eut pris des mains de Bailly la cocarde nationale, quand surtout il sortit de l'Hôtel-de-Ville où il était entré sans gardes et avec confiance, la sérénité revint sur tous les visages, et les armes s'abaissèrent. Il fut reconduit avec assez de bons mots et de transports par les vainqueurs de la Bastille, les femmes de la halle, qui crièrent le long du chemin : Vive le roi ! — Cependant il devenait clair que cet homme indécis, marié tantôt à la noblesse, tantôt de force à l'insurrection, était un obstacle à la marche des événements. Or, les révolutions n'ont qu'un moyen de se délivrer des obstacles ; elles les suppriment.

Deux pouvoirs nouveaux étaient sortis de l'insurrection, la municipalité de Paris et le commandement de la garde nationale : deux hommes avaient été élus par les circonstances, Bailly et Lafayette.

La vieille France, en naissant à la liberté, aimait à tourner les yeux vers le Nouveau-Monde qui sortait des bras de la nature. Lafayette lui dut alors ce reflet de popularité qui pâlit si vite sur son front. Le mouvement de Paris se communiqua aux provinces; de toutes parts les citoyens s'armèrent et se réunirent. — Je m'arrête. La France a fait, depuis l'ouverture des états-généraux, une belle étape dans la voie de la liberté. Au milieu des excès pour ou contre, la Révolution est restée pure; il en sera ainsi jusqu'au 9 thermidor. Des nuages peuvent bien obscurcir sa lumière; mais ils sont l'accident, non la règle. La Révolution participe de la nature même des éléments qui la composent ; ce qu'elle a de faillible et de défini lui vient de l'homme ; ce qu'elle a d'infaillible et d'infini lui vient de Dieu.

II.

MORT DE FOULON ET BERTHIER. — INCENDIE DES CHATEAUX. LE COMTE DE BELZUNCE A CAEN.

A mesure que les événements se découvrent, je vois venir mes hommes. Paris livré aux suites de sa victoire inquiétait quelques membres de l'Assemblée. Le sentimental et larmoyant Lally fit une motion qui tendait à calmer l'effervescence des habitants. Reprimer trop tôt l'esprit public, dans les temps de révolution, c'est quelquefois l'amollir. Robespierre se leva. On trouve dans les premiers mots qu'il fit entendre les principaux traits de son caractère politique : respect et amour de la nation, horreur de l'intrigue. Il la poursuit cette intrigue sous le masque du parti de la cour, comme il la poursuivra dans la suite sous le masque des Girondins. Cet homme arrivait à la Révolution, armé de toutes pièces par l'intégrité de ses principes. Jusqu'ici du reste rien ne le désigne à l'attention ; il se confond, il s'efface dans les pâles multitudes de l'Assemblée, la main de Dieu était déjà sur cet homme : mais, elle ne l'avait encore couvert que de son ombre.

Un autre député, alors inconnu, tour à tour ami et ennemi, siégeait sur les mêmes bancs; son nom était Barrere. Voici le portrait qu'en trace madame de Genlis : « Il était jeune, jouissait d'une très bonne réputation, joignait à beaucoup d'esprit un caractère insinuant, un extérieur agréable, et des manières à la fois nobles, douces et reservées. C'est le seul homme que j'aie vu arriver de sa province avec un ton et des manières qui n'auraient jamais été déplacés dans le grand monde et à la cour. Il avait très peu d'instruction, mais sa conversation était toujours aimable et toujours attachante : il montrait une extrême sensibilité, un goût passionné pour les arts, les talents et la vie champêtre. Ses inclinations douces et tendres, réunies à un genre d'esprit très piquant, donnaient à son caractère et à sa personne quelque chose d'intéressant et de véritablement original. » Enfant des Pyrénées, il aimait la *constitution de ces montagnes, décrétée il y a des siècles par la nature*, ces vallées embellies par des mœurs candides et pastorales, il aimait jusqu'aux torrents et aux ours; car tout cela c'était le pays. Son enfance avait été rêveuse ; sa jeunesse fut mélancolique. « On ne fait pas, écrit-il lui-même, assez d'attention aux préliminaires des grands accidents de la vie. Ce sont pourtant des avertissements que la Providence nous donne, mais dont nous profitons rarement, soit qu'ils passent inaperçus, soit qu'ils arrivent trop tard. Lors de mon mariage en 1785, qui fut une grande fête de famille à Vic et à Tarbes, j'[illegible] à l'hôtel avec ma jeune fiancée; c'était au milieu de la nuit; l'église

(1) Dans la nuit du 14, une députation s'était encore rendue chez le roi sans rien obtenir. Louis XVI fixa les yeux constamment sur M. de Mirabeau qui était au nombre des députés. Le roi du passé regardait tout étonné le roi de la Révolution.

était resplendissante de lumière ; une société nombreuse de parents et d'amis nous entourait. Une profonde tristesse me serrait le cœur, et lorsque je prononçai le *oui* solennel, des larmes coulèrent involontairement sur mes joues décolorées. Il n'y eut que ma mère qui s'en aperçut, et qui, après la messe des épousailles, me prit la main et la serra contre sa poitrine. » Ce mariage fut malheureux. Barrère exerçait la profession d'avocat quand le mouvement de la France l'envoya aux états-généraux. Il était alors pour la monarchie tempérée. Doué d'une imagination vive, mobile, chauffée au soleil du midi, il avait essayé sa plume dans quelques ouvrages peu connus, couronnés à l'Académie de Toulouse. A Paris, il rédigeait depuis l'ouverture des états une feuille intitulée *le Point du Jour*. Nature vive, sémillante, la variété des impressions s'opposait chez lui à la durée. Barrère avait dans l'esprit la grande qualité des femmes, la pénétration. Le mouvement rapide de ses idées, de ses sentiments, ne permit guère à son caractère de se dessiner, et fit trop de cet homme d'Etat le caméléon des événements.

Revenons à Paris : la ville était calme, mais sous le repos même on distinguait les dernières agitations de l'orage. Une circonstance souleva de nouveau toute cette masse d'hommes. Parmi les accapareurs de blés qu'on accusait d'être les auteurs de la misère et de la disette, la clameur publique dénonçait surtout un nommé Foulon (1). Abhorré dès le dernier règne, il n'avait vécu jusqu'à soixante ans que pour entasser sur sa tête les accusations les plus graves. Ses monopoles odieux le couvraient de l'indignation publique : c'était son vêtement, sa chemise de soufre. Il fallait que cet homme se jugeât lui-même bien coupable envers le peuple, puisqu'il avait fait enterrer à sa place le cadavre d'un de ses domestiques, et répandre partout le bruit de sa mort. Il s'était ensuite caché dans une terre de M. de Sartines, où il fut aperçu et saisi. Détesté de ses vassaux, il ne put échapper à leur ressentiment. Ils lui mirent sur le dos par dérision une botte de foin avec un bouquet de chardons. C'était une allusion à un propos atroce qu'avait tenu le misérable : « Ces gens-là, avait-il dit, en parlant de ses paysans, peuvent bien manger de l'herbe, puisque mes chevaux en mangent. » Il avait ajouté « qu'il ferait faucher la France. » Conduit en cet état à l'Hôtel-de-Ville de Paris, il fut confronté, interrogé. On trouva sur lui les morceaux d'un papier qu'il avait déchiré avec ses dents. Pas une voix ne s'éleva pour le défendre. Bailly, Lafayette, les membres du comité de l'Hôtel-de-Ville, tout le monde le jugeait un scélérat. N'avait-il pas lui-même signé sa sentence en passant pour mort? Voilà ce que la foule, accrue d'instant en instant, ne cessait de crier sur la Grève. Dans cette multitude hâve de faim, il y avait des ho mes qui avaient vu mourir une sœur, un enfant, une femme d'épuisement et de misère : la nature les rendait féroces. Le malheureux entendait gronder à ses oreilles cette vengeance terrible d'un peuple justement irrité : tout pâle, il assistait au dernier jugement Le comité de l'Hôtel-de-Ville insistait seulement et avec raison pour qu'il fût traduit devant un tribunal. Il y a deux justices, l'une enveloppée dans des formes lentes, méthodiques, c'est celle de la justice des temps ordinaires; l'autre, subite, impétueuse, terrible, c'est la justice des temps de révolution. Cette dernière saisit, pour ainsi dire, Foulon aux cheveux. — Le peuple grossissait toujours; l'impatience croissait; bientôt des murmures, ensuite des fureurs. En vain Lafayette, Bailly représentent qu'il ne faut pas verser le sang : — « Le travail du peuple est du sang aussi, reprend cette multitude indignée, et le traître l'a bu; il s'est nourri, engraissé de la faim publique. » — Une foule nouvelle vient à presser la foule qui emplissait la salle. Tous s'ébranlent, tous se portent avec l'impétuosité de l'Océan vers le bureau et vers la chaise où Foulon était assis. La chaise est renversée. — « Qu'on le conduise en prison, commande Lafayette d'une voix qui cherchait encore à dominer le tumulte. » — Des mains ont déjà saisi le malheureux qui essaie de se défendre ; on lui fait traverser la place sans mauvais traitements ; mais arrivé sous le réverbère qui se trouvait en face de l'Hôtel-de-Ville, il est attaché à la corde (2). La corde casse. On recommence. Le peuple y met l'acharnement qu'on déploie contre un fléau public. — Ce qu'il pendait dans cet homme c'était la famine. — Dans la même journée Berthier, gendre de Foulon, intendant de Paris, arrivait de Compiègne par la porte Saint-Martin : autres motifs de haine, nouvelle exécution. Foulon avait affamé le peuple, l'autre voulait l'assassiner : Berthier avait donné à Louis XVI le conseil de faire avancer les troupes sur Paris. « Les meurtriers, dit Bailly, respectèrent la propriété et les effets de ceux à qui ils s'étaient permis d'ôter la vie. Tous ces effets, même les plus précieux, et l'argent ont été rapportés. »

Je tiens à établir un fait, c'est que le sentiment religieux ne se montra point hostile à la Révolution naissante : des services furent célébrés dans les églises pour les citoyens morts au siége de la Bastille. L'abbé Fauchet leur prêta l'hommage d'une bouche éloquente. Il avait choisi, pour texte de son sermon, ces paroles de saint Paul : *Vocati estis ad libertatem, fratres.* « C'est la philosophie, s'écriait-il, qui a ressuscité la nation... L'humanité était morte par la servitude ; elle s'est ranimée par la pensée ; elle a cherché en elle-même, et elle y a trouvé la liberté. Elle a jeté le cri de la vérité dans l'univers : les tyrans ont tremblé, ils ont voulu resserrer les fers des peuples... Ils auraient égorgé la moitié du genre humain, pour continuer d'écraser l'autre!... Les faux interprètes des divins oracles ont voulu, au nom du ciel, faire ramper les peuples sous les volontés arbitraires des chefs. Ils ont consacré le despotisme ; ils ont rendu Dieu complice des tyrans! Ces faux docteurs triomphaient, parce qu'il est écrit : *Rendez à César ce qui est à César*. Mais ce qui n'est pas à César, faut-il le lui rendre? Or, la liberté n'est point à César, elle est à la nature humaine. » — Il y avait dans l'Eglise une telle déviation des principes même de l'Evangile, que cette alliance du christianisme et de la démocratie parut, après dix-huit siècles, une nouveauté. La Révolution venait en quelque sorte rejoindre le point de départ de cette doctrine sublime qui avait égalisé tous les hommes devant Dieu; mais les voies de la tradition véritable étaient tellement perdues, que son œuvre semblait un scandale aux yeux des princes, des prêtres et des pharisiens modernes. L'abbé Fauchet était janséniste et mystique; il avait embrassé, ainsi que toute la partie saine du clergé, le nouveau dogme politique comme la réalisation de la parole divine. Son discours transporta tous les auditeurs. Deux compagnies de garde nationale le reconduisirent à sa sortie de l'église, enseignes déployées et tambour battant. On portait devant lui une couronne civique.

La ferveur de l'esprit public reculait jusqu'aux formes les plus superstitieuses et les plus naïves. On mit la Révolution naissante sous la protection de sainte Geneviève; on la voua au blanc. Chaque jour c'étaient des processions solennelles : le bataillon du quartier, avec de la musique, les femmes du marché, les jeunes filles, allaient porter des actions de grâce et un bouquet à la patronne de Paris. Au retour, elles se rendaient chez le maire. « Tous les jours, raconte Bailly, j'avais des compliments et des brioches; j'étais bien fêté et bien baisé par toutes ces demoiselles. » Les citoyens du district du faubourg Saint-Antoine se réunirent quand leur tour fut venu : à leur tête marchaient les jeunes vierges de ces cantons vêtues de blanc; tout le cortége allait faire bénir un modèle de la Bastille. Les vainqueurs entouraient fièrement ce simulacre d'une forteresse détruite par la main du peuple; quelques-uns portaient en trophée les drapeaux et les armes des vaincus. On ne doutait pas que ces dépouilles ne fussent agréables au dieu de la liberté.

Cependant Paris était livré à d'étranges illusions : le bruit se répandait soudain que des bandes armées venaient de se montrer dans les campagnes voisines : « Les brigands sont ici! ils sont là! » On y courait : rien ; pas même de traces. Quelques historiens regardent ces fausses alertes comme un moyen concerté pour tenir les forces en haleine sur toute l'étendue du pays. On pourrait aussi bien y voir les fantômes de la terreur publique, les mirages de la faim. Ce peuple était malade des suites du système qui avait pesé sur les subsistances ; il croyait découvrir partout une main qui brûlait et ravageait ses moissons; un tourbillon de poussière devient tout-à-coup pour les yeux frappés une bande de malfaiteurs; au moindre bruit, on sonne le tocsin dans les campagnes; les villes y répondent par le cri de guerre; une garde nationale sort, pour ainsi dire, de terre, tout organisée. En quelques jours, la France se montre, d'une extrémité à l'autre, sous les armes

Le système féodal avait trop lassé la France, depuis des siècles, pour que l'explosion révolutionnaire ne fût pas mortelle à quelques privilégiés insolents. Comme un arbre courbé par la force, qui, en se relevant, s'agite et se jette d'une secousse vigoureuse dans la direction opposée, l'esprit public allait violemment du respect servile à une révolte impitoyable contre l'aristocratie. Dans quelques provinces, le peuple tout entier formait une ligue pour détruire les châteaux, briser les armoiries, et surtout pour s'emparer des chartriers, où les titres des propriétés féodales étaient en dépôt. Ici c'est une princesse de Baulfremont qui a été obligée par ses paysans de déclarer qu'elle *renonçait aujourd'hui et pour toujours* à tous ses droits seigneuriaux. Là, c'est un homme dur envers ses vassaux, qui est poursuivi par eux à coups de fourches. « Il est difficile, s'écriait Loustalot dans ses *Révolutions de Paris*, il est difficile de ne pas croire que les ravages dont plusieurs châteaux viennent d'être les théâtres ne soient pas les effets des vexations passées des seigneurs et de l'animosité de leurs tenanciers... Que l'on nous cite un seul seigneur humain, charitable, qui ait été exposé à ces excès! » Le peuple montra en effet partout un sens très sûr; il sut parfaitement distinguer

(1) Né avec une âme dure, une ambition ardente, une avarice insatiable, versé dans toutes les pratiques de l'art des traitants, imbu de toutes les maximes du génie fiscal, il n'était pas moins détesté des étrangers que de ses concitoyens. Intendant de l'armée durant la guerre de 1755, il avait désolé par ses concussions la Westphalie et la Hesse, et déshonoré le nom français par des cruautés inouïes. » *Histoire de la Révolution*, par deux amis de la liberté.

(2) « Malgré toutes les *petites façons qu'il a pu faire*, raconte un écrit du temps, et les vaines résistances qu'il y mit... » et encore : « En voyant ces dégoûtants restes, je me disais : qui croirait que ces corps (ceux de Foulon et de Berthier) maintenant horribles, ont été tant de fois baignés, étuvés, embaumés, et que ce qui révolte la nature a si souvent prononcé des actes d'autorité, tant humilié d'honnêtes gens, et fait souffrir un si grand nombre de malheureux! »

les abus de l'institution et les qualités des hommes. Au plus fort de cette fièvre de destruction, quelques seigneurs recommandables ayant visité leurs terres, furent accueillis par les paysans avec des marques d'estime. Les autres nobles qui encoururent alors les rigueurs de la justice populaire, furent, en général, ceux qui avaient témoigné du mépris pour la Révolution naissante. On cite le mot d'une femme de qualité qui, se trouvant à Paris, pendant que le peuple faisait le siége de la Bastille, disait à ses domestiques : « Conduisez-moi à mon donjon, que je voie s'égorger cette canaille. » La caste privilégiée regardait les gens de la classe inférieure comme appartenant à une autre espèce humaine.

Ne pourrait-on pas d'ailleurs rejeter sur l'ancien régime la responsabilité de tels excès, commis par des hommes qu'on avait laissé croupir, avec intention, depuis des siècles dans l'ignorance et dans la misère? L'aristocratie avait semé la haine dans le cœur des populations rurales; elle récoltait la dévastation, le meurtre. Ces hommes, durcis aux travaux ingrats de la terre, ne connaissaient qu'une loi, la loi du talion ; c'est celle de toutes les races barbares. Ils rendaient aux châteaux œil pour œil, dent pour dent. Les pierres étaient ici complices des abus qui s'y réfugiaient. On se disait que le nid détruit, le vautour ne reviendrait plus. Ce n'est pas que j'approuve ces ravages; la destruction est un supplice trop doux pour les monuments de la tyrannie ; il faut les condamner à vivre.

Au milieu de ce soulèvement général contre un ordre de choses maudit, fixons nos yeux sur un point de la France, qui servira plus tard de quartier-général aux entreprises de la Gironde.

En ce temps-là, deux régiments stationnaient à Caen, dans la caserne dite de Vaucelles; c'étaient le régiment d'Artois et le régiment de Bourbon. L'un portait une médaille qu'il avait reçue quelques jours auparavant comme signe de récompense pour son dévouement à la cause commune : il tenait pour le peuple, dont il était aimé ; l'autre, composé de jeunes officiers attachés au parti royaliste et de soldats gagnés, inspirait dans la ville une grande défiance (1). La haine et les soupçons des bourgeois portaient principalement sur Henri de Belzunce, major en second du régiment de Bourbon.

Les troubles qui avaient agité Paris, dans les journées du 13 et du 14 juillet, communiquaient à toute la France un ébranlement. La disette des blés tenait surtout la Normandie en rumeur. Le peuple de Caen, persuadé que les accapareurs étaient cause de la famine, vint demander en armes et avec menaces qu'on les lui livrât. Les autorités de la ville lui permirent de brûler, s'il en trouvait, les magasins où de riches propriétaires entassaient les grains. Une bande de turbulents se répandit alors dans tous les quartiers de la ville et incendia deux maisons. Cela fait, la colère du peuple se calma, et le conseil ayant pourvu à l'approvisionnement des marchés, tout rentra dans l'ordre. Le comte Henri de Belzunce, avec la témérité d'un jeune homme de dix-huit ans, se montra dans cette journée pour les mesures violentes. La conduite sage des autorités lui fit pitié; il eût voulu que l'on comprimât de tels mouvements par la force des armes.

Une pyramide ayant été élevée à Caen, devant l'église Saint-Pierre, en l'honneur du rappel de Necker, le ministre à la mode, toute la ville vint assister à l'inauguration. Ce jour-là, M. le comte de Belzunce passa à cheval sur la place, et regarda la statue avec un sourire insultant. Nargué dans ses affections, le peuple poursuivit le comte d'un long et sourd murmure; mais l'officier donna de l'éperon à son cheval, et tint ferme ce jour-là contre l'orage. Cette conduite ne manqua cependant pas d'attacher au major du régiment de Bourbon cette terrible note qui s'écrivait dès lors en lettres rouges : aristocrate !

Quelques amis engagèrent le comte d'Harcourt à mettre aux arrêts Henri de Belzunce dans le château : c'était un moyen de calmer le peuple. Le duc n'en fit rien. Il y a dans les événements une force qui entraîne, malgré tous les conseils des hommes, à une solution inéluctable. Les rivalités entre le régiment de Bourbon et les bourgeois de la ville en étaient venues à un point extrême où elles devaient amener un choc.

Voici maintenant de quelle manière ce choc s'engagea. Le 10 août, à dix heures et demie du soir, un habitant de la ville, commandant le poste bourgeois, était de faction au pont de Vaucelles ; un officier du régiment de Bourbon se présente dans l'ombre. La sentinelle crie trois fois : Qui vive?

Nuit et silence !

L'officier de l'entrée du pont avait dans les mains un fusil de chasse; il veut tirer, mais le coup manque; il arme de nouveau. Avant qu'il ait le temps de faire feu, une balle de la sentinelle bourgeoise l'abat la face contre terre. Le coup de feu de la sentinelle allume au même moment une horrible agitation dans la ville. Le poste bourgeois pousse un cri d'alarme; on sonne le tocsin ; on bat le tambour par toutes les rues ; le canon éclate avec un bruit de ville qui se détonce. Caen, surpris par le tumulte au milieu de son sommeil, s'émeut éperdument; les lumières étoilent toutes les fenêtres des maisons ; bientôt tout le monde est dehors. On se dit généralement que la garnison va faire un mouvement sur la ville, et qu'il faut la prévenir Le cri : « Aux armes » s'élève de toute cette foule en rumeur. On court au château, on force les portes, et l'on s'empare sans résistance de tout ce qui s'y trouve, poudre, fusils, sabres, pistolets, canons : le régiment d'Artois se joint à la milice bourgeoise ; on allume des torches pour éclairer les voies. Toute cette multitude armée marche alors vers la caserne.

Le régiment de Bourbon se tenait dans la cour; il était sous les armes. Tout le peuple, mêlé de bourgeois arrive devant la grille qu'il trouve fermée. Il éclate en cris de : Vive la nation ! A ce cri menaçant et forcené qui courait sur toutes ces têtes, le régiment répond d'une seule voix par celui de : Vive Bourbon !

Il y eut dans ce moment-là un affreux silence. Le peuple crut qu'il serait obligé d'en venir aux mains avec la garnison. Quoique plus nombreux qu'elle, il ne s'attaquait pas sans inquiétude à des soldats disciplinés et braves. Heureusement, la caserne est découverte et dominée sur ses derrières par les hauteurs de la ville, qu'on eut soin d'occuper avec des canons. Le régiment était alors cerné tout à l'entour par le peuple, et contenu d'en haut par l'artillerie. Henri de Belzunce jugea la résistance impossible. Quelques militaires se détachaient ; le comte se rendit.

Deux bourgeois furent laissés en otage au régiment pour lui répondre de leur chef.

Jusqu'ici l'insurrection n'avait rien que de louable et de généreux. Il était une heure du matin. On conduit le comte à l'Hôtel-de-Ville ; un gros de garde bourgeoise le serrait étroitement : le peuple suivait.

Le comité voulant mettre la tête de Henri de Belzunce à l'abri des fureurs de la multitude, et jugeant l'Hôtel-de-Ville trop peu fortifié, donna ordre de le conduire au château. Le château de Caen, bâti par Guillaume le Conquérant dans la seconde moitié du XIe siècle, était une citadelle entourée de gros murs, avec un pont-levis, un donjon et une église.

Les têtes s'échauffaient de moment en moment. On parlait de dénonciations venues de Paris. Quelques soldats avaient déposé contre leur chef ; il s'en trouva même qui déclarèrent avoir reçu du comte l'ordre d'arracher la médaille à ceux du régiment d'Artois. Tous ces bruits étaient encore envenimés par des propos de femmes : une fille du quartier Saint-Sauveur déclara tenir de son amant, sergent au régiment de Bourbon, que l'intention de leur chef était depuis longtemps de faire un mouvement sur la ville. Les familiarités du comte avec ses soldats étaient l'objet d'accusations graves. Tous confessèrent qu'il couchait à côté d'eux au corps-de-garde sur des bottes de paille, qu'il buvait même quelquefois à leur santé, et qu'il leur tenait des discours séditieux contre la Révolution.

Pendant ce temps, la sentinelle du pont de Vaucelles, qui avait tiré sur l'officier, était portée en triomphe comme un sauveur.

Le peuple serrait de plus en plus les abords du château : les flots pressés et turbulents de cette marée humaine battaient à grand bruit les portes solidement fermées. Il commençait à faire jour. Deux soldats du régiment de Bourbon, qui avaient sans doute pris le parti de leur chef, furent amenés sur ces entrefaites, et par ordre du comité, dans la prison du château. Il fallut leur entr'ouvrir les portes. Le peuple, amassé à l'entrée, profita de cette ouverture pour faire irruption dans la cour. Le cri : A la prison ! à la prison! se détache alors de ce râle lugubre et confus qui est le bruit naturel de l'émeute. Toute cette foule se précipite dans le donjon du château.

Le comte Henri de Belzunce, pâle et défait par les horreurs d'une pareille nuit, reçoit au fond de son cachot le choc impétueux de ce courant qui a brisé ses écluses. Il demande d'une voix ferme à être conduit à l'Hôtel-de-Ville, devant le comité. Le cri : à l'Hôtel-de-Ville ! ayant aussitôt gagné toute la multitude, on y conduisit le prisonnier. Arrivé sur la place Saint-Pierre, devant l'Hôtel-de-Ville, le cortége s'arrêta à cause de la foule qui grossissait toujours et encombrait les voies. L'église, les maisons, la place étaient noires de têtes. L'Hôtel-de-Ville regardait avec ses fenêtres entr'ouvertes. Il était dix heures du matin. Alors un coup de feu partit, l'on ne sait d'où ; le comte Henri de Belzunce tomba. Au même instant, on dépouille le mort ; on l'insulte, on lui crache à la face ; sa tête est coupée et mise au bout d'une pique ; ses membres, divisés et attachés à des bâtons, sont promenés par ces furieux dans toutes les rues de la ville. Une femme (c'était la haine d'un amour trahi) lui ouvre la poitrine avec des ciseaux, en tire le cœur entre ses mains ensanglantées et l'emporte.

Si j'ai décrit cette mort avec quelques détails, c'est que de Caen partira plus tard, contre un des chefs de la Montagne, un coup de main homicide qu'on a voulu lier au souvenir de cette sanglante tragédie. Passant, il y a quelques années, à Caen, j'avisai dans la cours de l'Hôtel-de-Ville, devant laquelle tomba Henri de Belzunce, une colossale statue de Judith. — Je songeai malgré moi, dans le moment, à Charlotte Corday.

Malgré l'apparente fusion des ordres, il restait toujours dans l'Assemblée constituante le parti des intérêts et le parti des idées, l'a-

(1) On assure que des soldats du régiment de Bourbon auraient arraché la médaille nationale à des soldats d'Artois qui étaient sans armes.

ristocratie et la nation. De toutes parts cependant le régime féodal tombait. Les droits prélevés par la noblesse et le clergé sur le travail de la classe la plus nombreuse offensaient la justice ; l'odeur de ces sacrifices humains était devenue en dégoût à la Divinité. L'esprit public avait comme toujours devancé l'Assemblée dans l'abolition des priviléges : il finit par l'entraîner. Nous sommes à la nuit du 4 août. Quelques voix éloquentes et désintéressées sonnent le tocsin d'une Saint-Barthélemy des abus. Bientôt l'enthousiasme et l'émulation du renoncement gagnent tous les cœurs. C'est à qui fera son offrande ; celui-ci propose d'abolir les justices seigneuriales ; celui-là les corvées, les droits de chasse, de fuie et de colombiers. L'affranchissement des servitudes personnelles est décrété : qui croirait que le nombre des serfs montait encore à quinze cent mille ? Un curé, Thibault, apporte à la patrie le denier de la veuve, il propose le sacrifice du casuel. On le refuse. Cependant le vieil arbre féodal tombe branche à branche, feuille à feuille. Après les priviléges des classes viennent ceux des provinces, nouvelle immolation. Les barrières qui s'opposaient à l'unité nationale s'abaissent. Maintenant c'est le tour des villes ; on abolit les jurandes et les maîtrises. « Ils ne laisseront rien, disaient dans un coin de la salle quelques nobles anéantis. » — Ils n'ont laissé que la France, la France libre et régénérée.

Puis de toutes ces ruines un cri d'action de grâces s'élève vers le Père commun de l'humanité ; l'archevêque de Paris demande qu'on chante un *Te Deum*. La Révolution morale et politique commençait à son insu par où le dogme chrétien commence. Qu'est-ce que le mystère de l'incarnation, cette pierre angulaire de la foi ? Un Dieu qui abdique.

Se démettre, se démunir, voilà l'esprit de la Révolution ; cet esprit-là avait soufflé jusque sur l'aristocratie. Toute grande œuvre commence et finit par le sacrifice. La Révolution française était un don, un don immense : elle exigeait de ses serviteurs un dévouement égal à la cause qu'elle avait juré de défendre. Quand le résultat de la séance du 4 août fut connu, la France entière tressaillit. « L'ivresse de la joie, raconte l'auteur *des Révolutions de Paris*, s'est aussitôt répandue dans tous les cœurs ; on se félicitait les uns les autres ; on nommait avec enthousiasme nos députés les *Pères de la Patrie*. Il semblait qu'un nouveau jour allait luire sur la France... Il s'est formé des groupes dans presque toutes les grandes rues. Près de tous les ponts, on attendait les passants pour leur apprendre ce qu'ils auraient peut-être ignoré jusqu'au lendemain. On était aise de partager sa joie, de la répandre. La fraternité, la douce fraternité régnait partout. C'était surtout lorsqu'on rencontrait quelques gardes-françaises que les démonstrations de joie étaient plus vives. On en a vu embrasser des bourgeois qui les serraient dans leurs bras. Oui, il est des moments dans la vie des peuples, comme dans celle des hommes, qui font oublier des années de douleur et de calamité. » Doux et attendrissant spectacle ! Les Français venaient de se transformer en un peuple, et en une nation ; ils venaient d'*être*. L'ivresse de la patrie, de l'existence sociale, du sentiment universel les mettait hors d'eux-mêmes. La Révolution française fut, par-dessus tout, un épanouissement du cœur humain.

Au milieu de l'Assemblée nationale j'aime à fixer mes yeux sur l'un des hommes qui pratiquèrent le mieux l'abnégation révolutionnaire, c'est l'abbé Grégoire. Né de parents pauvres, il s'attacha toute sa vie à l'esprit de la crèche de Bethléem. Curé d'Embermény, il avait appris à aimer le peuple. Janséniste, il avait souvent pleuré sur les ruines de Port-Royal. Ses principes étaient ceux de Pascal et de Fénelon. Il cherchait en quelque sorte des ennemis pour les envelopper dans le pardon et dans la tolérance. Tous les réprouvés de l'Église étaient ses enfants de prédilection. La solitude avait fortifié les méditations de cet esprit austère et droit. Il admirait, en désirant l'imiter, la bonté du Créateur, qui étend sa prévoyance aux corbeaux du ciel et aux lis des champs. Son attendrissement pour les petits, les humbles, les délaissés était extrême : ne voyait-il pas luire sur eux l'égal rayon de la puissance divine ? N'ayant d'autre richesse que celle de l'esprit, il cherchait à la communiquer. Ce que le bon curé avait, il le donnait à tous. Les jours de fête, sa simple et fraîche éloquence jetait plus de fleurs que les pruniers sauvages, dont les rameaux entraient jusque dans l'église. Il avait formé une bibliothèque pour ses paroissiens ; aux enfants il distribuait des ouvrages de morale, il leur expliquait surtout le grand livre de la nature. Dans l'Église, tout jusqu'à la table de communion le rappelait à l'égalité : le même Dieu dans les cœurs et sur toutes les bouches ! L'alliance du christianisme et de la démocratie lui semblait si naturelle qu'il ne comprenait pas Jésus-Christ sans le renoncement aux priviléges. Tout le travail de son esprit était de mettre le sentiment religieux en harmonie avec les institutions républicaines. Il n'avait besoin pour cela que de ramener le catholicisme à l'Évangile. Aimé, il l'était de tous ses paroissiens, qu'il chérissait lui-même comme des frères. Quand le moment de les représenter fut venu, il partit chargé de leurs recommandations et de leurs doléances. L'abbé Grégoire avait dans sa démarche et dans toutes ses manières cette rare distinction qui vient de la noblesse de l'âme. Assis sur les bancs de l'Assemblée, il s'efforça d'améliorer le sort des nègres, des catholiques irlandais, des domestiques. Allant avec un zèle héroïque au devant de tous les proscrits, il osa même défendre la cause des Juifs : Jésus-Christ, par la bouche de son ministre, venait de pardonner une seconde fois à ses bourreaux.

O Révolution ! comment ont-ils pu te couvrir du masque de la haine, toi dont le premier battement de cœur fut pour l'humanité tout entière ? Non, tes ennemis ont beau dire, tu n'as point la première tiré le glaive du fourreau. Tu as commencé par embrasser le monde, par lui donner le baiser de paix ; mais le monde ne t'a point connue. Les amants du passé se sont cachés dans leur ombre, pour ne point voir la lumière de tes bienfaits ; ils ont voulu te mettre à mort, parce que ta clarté importune révélait leurs actions mauvaises. Qu'ils soient éclairés à leur tour, et toi, Révolution, sois bénie !

La Révolution avait en quelques mois renouvelé le caractère français (1), adouci les mœurs. Un criminel devait être exécuté à Versailles : déjà le bûcher, la roue étaient disposés : le malheureux était étendu sur l'échafaud, lorsque des cris de : *Grâce! grâce!* s'élèvent de toutes parts : voilà l'homme sauvé. On chercherait à tort une contradiction entre cette démence du peuple et les actes de sévérité qui venaient de répandre l'effroi dans Paris. On appelait alors de telles voies de fait des exemples, des justices armées qui passent, comme la foudre, sans même emporter avec elles la trace du sang.

De l'agitation prodigieuse des esprits, tournés vers les affaires publiques, un nouveau pouvoir venait de sortir, le journalisme. Deux hommes s'y faisaient surtout remarquer, l'un par l'excentricité de son talent, l'autre de son caractère, Camille Desmoulins et Marat. — Camille, nature flottante, mais qui s'appartient dans sa mobilité même, un peu femme, très peuple. Écrivain, comme il manie admirablement l'arme à deux tranchants du sarcasme ! Je vois errer sur ses lèvres ondoyantes le rire d'une nation qui a souffert ; son arbre nerveux frissonne à tous les vents, vibre à toutes les émotions. Trop d'esprit, pas assez de tête. « Mon cher Camille, lui écrivait *l'Ami du peuple*, vous êtes encore bien neuf en politique. Peut-être cette aimable gaieté, qui fait le fond de votre caractère, et qui perce sous votre plume dans les sujets les plus graves, s'oppose-t-elle au sérieux de la réflexion. Je le dis à regret, combien vous serviriez mieux la patrie, si votre marche était ferme et soutenue ; mais vous vacillez dans vos jugements ; vous blâmez aujourd'hui ce que vous approuverez demain ; vous paraissez n'avoir ni plan, ni but. » Cette légèreté faisait à la fois le charme et le principal défaut de Camille, l'enfant gâté de la Révolution : elle le perdit. — Né de parents obscurs, Marat avait apporté en venant au monde, dans ses membres faibles et maladifs, des souffrances invétérées. Il y avait des siècles d'oppression, de misères publiques sur cette poitrine haletante. Voyageur, il n'avait rencontré, le long de son chemin, qu'esclaves fouettés de verges, que pauvres servant à essuyer les pieds des riches, que nations serrées sous le pouvoir d'un seul comme la grappe dans le pressoir. Plongé au fond de l'Océan amer, sa nature molle et absorbante s'emplit de misères du peuple comme l'éponge de la bourbe de l'eau. Son premier discours aux hommes fut un cri de douleur. Plus tard, il secoua de ses mains crispées et rebelles les haillons de l'indigent, pour en chasser la poussière sur le front des heureux ; médecin, il revêtit la chemise mouillée de sueur froide et tachée de sang ; il prit pour lui la lèpre, la pâleur, la fièvre des hôpitaux. Le journal et l'homme ne faisaient qu'un : on retrouve dans *l'Ami du peuple* ce petit docteur sur les pieds duquel toute une société a marché, laid, chétif, irritable ; le médecin qui a collé sur sa chair le linceul de Lazare. Inquiet, soupçonneux, il est tour à tour le dogue lâché dans la Révolution, comme dans une ville mal gardée et peu sûre, pour y faire le guet ; l'œil qui va rôdant çà et là pour découvrir les traîtres sous le masque de la popularité ; l'homme-anathème qui prend sur sa tête proscrite et calomniée tout l'odieux du rôle d'écrivain accusateur ; le bouc émissaire qui, chargé des maux et des servitudes fétides de l'humanité, tourne enfin la corne contre son maître. Bonne ou mauvaise, cette feuille était nécessaire : quelque chose aurait manqué à la Révolution, si la Révolution n'avait point inventé Marat. Il fallait à la crise sociale ce phénomène nerveux. Inégal, emporté, lui seul avait la conscience de sa logique. « La chaleur de son cœur, écrivait-il en parlant de lui-même, lui donne l'air de l'emportement ; l'impossibilité où il est presque toujours de développer ses idées et les motifs de ses démarches l'a fait passer, auprès des hommes qui ne raisonnent pas, pour une tête ardente ; il le sait : mais les lecteurs

(1) Le départ du comte d'Artois, du prince de Lambese, de madame de Polignac, venait de donner le signal de l'émigration : les étrangers de la Révolution ne voyaient plus de patrie qu'au-delà des frontières. On retrouva, en fouillant dans les papiers du comte d'Artois, une lettre autographe de J.-J. Rousseau, écrite en 1763, et adressée à un Anglais : « Si la nation française, écrivait-il, est avilie, c'est par le défaut d'autrui ; souvenez-vous, mylord, qu'elle ne sera pas vile dans vingt ans. » — Qui avait écrit cette lettre, Jean-Jacques ou la Providence ?

judicieux et pénétrants qui le suivent dans ses bonds savent bien qu'il a une tête très froide. La crainte extrême qu'il a de laisser échapper un seul piége tendu contre la liberté, le réduit toujours à la nécessité d'embrasser une multitude d'objets, et à les indiquer plutôt qu'à les faire voir. »

D'où pouvaient donc venir les alarmes des écrivains populaires? Le voici : le 14 juillet avait été le triomphe de la classe moyenne; la Constituante était son assemblée, la garde nationale sa force armée, la mairie son pouvoir actif; il y avait en un mot une classe de plus dans le gouvernement du pays; mais il n'y avait pas un peuple souverain. Les ombrageux voyaient, dans les institutions naissantes, la source d'une aristocratie nouvelle, d'un despotisme bourgeois. Qu'avait gagné le peuple à la Révolution du 14 juillet? Le travail, déjà languissant, venait de tomber tout à coup; les principaux consommateurs étant passés à l'étranger, le commerce se trouvait frappé de stupeur. On lit continuellement, dans les feuilles du temps, ces paroles navrantes : « Il a été aujourd'hui très difficile de se procurer du pain. » Au milieu de cette crise universelle, quelques corps d'état s'agitèrent; la garde nationale, d'accord avec la municipalité, dissipa leurs mouvements par la force. Des patrouilles bourgeoises, enflées par un premier succès, voulurent mettre la police dans le jardin du Palais-Royal. Ces mesures d'ordre rencontrèrent des résistances, soulevèrent les murmures. Les feuilles démocratiques rendirent Lafayette et Bailly responsables des voies de fait qui avaient été commises envers les citoyens. On crut voir dans les attaques de la classe moyenne l'exercice d'un nouveau pouvoir qui s'essayait à la domination. Le froid et doux Bailly n'avait à coup sûr rien d'un tyran; la pauvre tête de Lafayette fléchissait déjà sous son laurier; mais leur autorité n'en éveilla pas moins des défiances parmi les sentinelles avancées de l'opinion publique.

L'Assemblée nationale discutait, pendant ce temps, la déclaration des droits. Le curé d'Embermênil voulait qu'on plaçât en tête le nom de la Divinité : « L'homme, disait-il, n'a pas été jeté au hasard sur le coin de terre qu'il occupe, et s'il a des droits, il faut parler de celui dont il les tient. » Il demanda aussi une déclaration des devoirs : « On vous propose de mettre en tête de votre constitution une déclaration des droits de l'homme : un pareil ouvrage est digne de vous; mais il serait imparfait, si cette déclaration des droits n'était pas aussi celle des devoirs. Il faut montrer à l'homme le cercle qu'il peut parcourir et les barrières qui doivent l'arrêter. » — C'est surtout à l'union de la philosophie et des idées chrétiennes que la Révolution doit son caractère d'universalité. La nation élevait désormais, par le raisonnement, ses croyances à l'état de formules politiques. Celui-là fut le premier rapporteur des droits de l'homme qui a dit : « Vous êtes tous les fils du même père qui est au ciel. » L'égalité des hommes devant la nature et devant la loi n'est qu'une suite de l'égalité des hommes devant Dieu. Si les principes de la déclaration des droits n'avaient pas été depuis longtemps inoculés dans les veines du peuple par la prédication de l'Évangile et par les commentaires de la philosophie, nos législateurs ne les auraient pas fixés en quelques séances. On n'improvise pas ces choses-là. Il me vient même une foule de réflexions graves, imposantes et tristes, qui prouvent bien la lenteur avec laquelle les idées portent leurs fruits, quand je songe qu'il a fallu dix-huit siècles pour que cette parole du Christ, ensanglantée par les guerres religieuses, obscurcie par les déclamations des docteurs, étouffée sous le dogme de la grâce, vînt un jour à éclore dans la loi humaine. Les hommes étaient rentrés dans leurs droits et dans leur dignité originelle du moment où ils faisaient tous remonter leurs pouvoirs à l'inaliénable propriété de l'âme; mais il fallait que les siècles passassent, il fallait même que des éléments étrangers vinssent se mêler à l'Évangile, pour que les peuples, endormis sous le poids de leurs misères, et couchés en quelque sorte dans le sépulcre, se missent un jour à pousser la pierre qui les recouvrait. Nous avons dit ce qui manquait à l'esprit chrétien pour secouer les servitudes du vieux monde. « Le plaisir d'être libre, déclare Bossuet, quand il s'attache à nous-mêmes, étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible. » L'Église avait fait de l'homme un être dépendant; masquant partout les droits, elle ne lui parlait que de ses devoirs. Il fallait donc reprendre les choses par une autre base. La philosophie, s'appuyant sur la nature, déclara, au contraire, l'homme un être doué de forces imprescriptibles : être, c'est pouvoir. De la notion des forces sortit celle des droits. La Révolution française consacra tout le travail antérieur de l'esprit humain : elle fut le lien de la religion et de la philosophie, des croyances et des idées, du passé et de l'avenir

Une autre question divisait l'Assemblée : il s'agissait de limiter les pouvoirs, jusque-là mal définis, de la représentation nationale et ceux de la couronne. Le parti monarchique voulait que le roi pût apposer son *veto* aux décrets de l'Assemblée qui n'auraient point son assentiment : c'était tout simplement le droit de suspendre l'exercice de la puissance législative. Les deux souverains se trouvaient en présence, je veux dire le roi et la nation. Entre ces deux forces, l'opinion publique n'hésitait pas ; elle se disait que la volonté d'un seul ne peut pas balancer celle de vingt-quatre millions d'hommes. C'était la doctrine du *Contrat social* qui repassait là fière, menaçante : Jean-Jacques, du fond de sa tombe, présidait aux débats.

A Paris, la fermentation augmentait de jour en jour sur quelques points : dans le district des Cordeliers se dessinait, par-dessus tout, l'éloquence athlétique de Danton. Les efforts de la garde bourgeoise ne faisaient que calmer la surface : le fond de la population restait sombre et agité; c'était même tout au plus si ce déploiement de citoyens armés de par la loi, en irritant les citoyens désarmés, n'excitait pas à la révolte. « Quand je rentre à onze heures du soir, écrivait Camille Desmoulins, on me crie : *Qui vive?* — Monsieur, dis-je à la sentinelle, laissez passer un patriote picard. Mais il me demande si je suis français, en appuyant la pointe de sa baïonnette. Malheur aux muets! Prenez le pavé à gauche! me crie une sentinelle; plus loin, une autre crie : Prenez le pavé à droite! Et dans la rue Sainte-Marguerite, deux sentinelles crient : Le pavé à droite! le pavé à gauche! J'ai été obligé, de par le district, de prendre le ruisseau. » Les noms de Lafayette et de Bailly se trouvaient mêlés aux insultes du mécontentement public. Les écrivains du parti démocratique demandaient à la nation si elle avait détruit les priviléges de la noblesse pour fonder à la place des priviléges bourgeois : « Le droit d'avoir un fusil et une baïonnette, ajoutait le sémillant Camille, appartient à tout le monde. »

Dans les temps de révolution, chaque homme est un mot. Brissot, rédacteur du *Patriote français,* venait de communiquer aux commissaires de l'Hôtel-de-Ville un plan de municipalité, avec un préambule, dans lequel on remarque le passage suivant : « Les principes sur lesquels doivent être appuyées ces administrations municipales et provinciales, ainsi que leurs réglements, doivent être entièrement conformes aux principes de la constitution nationale. Cette conformité est le lien *fédéral* qui unit toutes les parties d'un vaste empire. » Pourquoi l'auteur a-t-il souligné lui-même le mot *fédéral?* — Nous nous souviendrons de ce fait, quand Brissot sera devenu le chef du parti de la Gironde.

La détresse générale ouvrait les cœurs à des actes continuels de désintéressement. Les citoyens venaient en aide à l'État, cet être de raison auquel la Révolution de 89 a véritablement donné naissance. Les dons patriotiques pleuvaient de tous les coins de la France sur le bureau du président de l'Assemblée nationale. Les femmes détachaient leurs colliers pour en orner le sein de la patrie nue. — La noblesse avait abdiqué; maintenant, c'était le tour de la coquetterie. Parmi ces présents, il y avait quelquefois le denier de la veuve, plus souvent encore les parures de la courtisane. L'une d'elles envoya ses bijoux avec cette lettre : « Messeigneurs, j'ai un cœur pour aimer; j'ai amassé quelque chose en aimant : j'en fais entre vos mains l'hommage à la patrie. Puisse mon exemple être imité par mes compagnes de tous les rangs. » L'esprit de la Révolution avait touché ces sœurs de Madeleine : émues, elles venaient répandre à l'envi les parfums de la charité sur la tête du peuple.

La famine sévissait toujours : la porte des boulangers était assiégée du matin au soir. L'Assemblée nationale, sur laquelle la multitude s'était reposée, n'avait point amélioré l'état des subsistances. « Le corps législatif, écrivait Marat dans sa feuille, ne s'est occupé qu'à *détruire* sans réfléchir combien il était indispensable de *construire* le nouvel édifice avant de démolir l'ancien. Abolir était chose aisée : mais aujourd'hui que le peuple ne veut payer aucun impôt qu'il ne connaisse son sort, comment les remplacer? Et comment, dans ces jours d'anarchie, pourvoir aux besoins pressants des vrais ministres de la religion? Comment soutenir le poids des charges publiques? Comment faire face aux dépenses de l'État? Un autre inconvénient est d'avoir négligé le soin des choses les plus urgentes : le manque de pain, l'indiscipline et la désertion des troupes, désordres portés à un tel degré, que sous peu, nous n'aurons plus d'armée, et que les peuples sont à la veille de mourir de faim. » Ces réflexions très sages étaient semées par toute la France. L'Assemblée nationale, au milieu de ses embarras, montrait aux citoyens la mauvaise humeur de l'impuissance irritée. La grande voix de Mirabeau s'était-elle donc endormie? Le bruit courait déjà que l'homme était à la veille de vendre l'orateur. Des citoyens disaient tout haut dans les groupes : « Il faut un second accès de révolution. » Le corps politique était malade de la division des volontés : il ne pouvait sortir de là que par une crise.

Les hommes aux mains desquels la France venait d'échapper ne cessaient de faire sur la misère publique des spéculations honteuses : ils espéraient prendre la Révolution par la famine. Les accaparements, les manœuvres de l'industrie usuraire, désolaient la population aux abois. « Quoi! s'écriait Desmoulins, en vain le ciel aura versé ses bénédictions sur nos fertiles contrées! Quoi! lorsqu'une seule récolte suffit à nourrir la France pendant trois ans, en vain l'abondance de six moissons consécutives aura écarté la faim de la chaumière du pauvre; il y aura des hommes qui se feront un trafic d'imiter la colère céleste! Nous retrouverons au milieu de nous et dans un de nos semblables une famine, un fléau vivant. »

Il y a dans l'Evangile un passage saisissant. Jésus-Christ a ressuscité Lazare; les grands de la Judée, les princes des prêtres, tiennent conseil entre eux et disent : Ce prodige attire des partisans à la nouvelle doctrine, il faut nous en défaire, en le faisant mourir de nouveau. C'était aussi le langage des suppôts de l'ancien régime. Le peuple français était sorti des ténèbres de la mort, et redoutant l'effet de ce miracle sur les autres peuples, ils se disaient : — Retuons-le! — Il n'y a que les aristocraties pour inventer de tels crimes.

L'esprit public était arrivé à ce degré d'effervescence, où il suffit de la moindre étincelle pour commencer l'incendie. La provocation ne se fit pas attendre. La cour méditait une seconde tentative de contre-révolution et l'appuyait encore sur l'armée. Depuis quelques jours se montraient au Palais-Royal des cocardes noires, des uniformes inconnus. L'aristocratie, invisible après le 14 juillet, relevait superbement la tête. Cependant que se passait-il à Versailles? Le régiment de Flandre, reçu avec inquiétude par les habitants, est fêté au château, caressé. On admet les soldats au jeu de la reine. Le 1er octobre un grand repas se prépare dans la magnifique salle de l'Opéra, qui ne s'était point ouverte depuis la visite de l'empereur Joseph II. Au nom des gardes-du-corps, on invite les officiers du régiment de Flandre, ceux des dragons de Montmorency, des gardes suisses, des cent-Suisses, de la prévôté, de la maréchaussée, l'état-major et quelques officiers de la garde nationale de Versailles. Entrez dans cette salle tout étincelante de lumières, d'uniformes, de joie militaire. Les visages s'animent, les vins pétillent. La musique, des lumières, une architecture somptueuse, un luxe inouï de glaces, tout contribue à prolonger les sens dans une ivresse infinie. Le moment vient où les pensées qui dorment au fond des cœurs doivent jaillir à l'éclat de cette fête. Dès le second service on porte avec enthousiasme les santés de toute la famille royale. Et la santé de la nation? omise, rejetée. Des grenadiers de Flandre, des gardes suisses, des dragons entrent successivement dans la salle : ils sont éblouis, charmés. Une familiarité insidieuse règne entre les chefs et les soldats. Tout à coup les portes s'ouvrent : le roi, la reine! Un silence. Louis XVI entre avec ses habits de chasse, Marie-Antoinette, vêtue d'une robe bleue et or : Elle s'était ennuyée tout le jour au château : on voit encore errer dans ses yeux un léger nuage de mélancolie attendrissante. Le moyen de ne pas s'intéresser à cette femme : reine, elle retient sa couronne qui tombe; mère, elle porte son enfant dans ses bras! A cette vue les convives perdent la tête. Une fureur d'acclamations, de trépignements, à demi contenue par la présence de la famille royale, ébranle toute la salle. L'épée nue d'une main, le verre de l'autre, les officiers boivent à la santé du roi, de la reine. Au milieu de tous ces transports, Antoinette sourit en faisant le tour des tables. Au moment où la famille royale se retire, la musique exécute l'air : « *O Richard, ô mon roi, l'univers t'abandonne...* » Cet appel à la vieille fidélité des soldats français ne retentit pas en vain : on y répond par des cris insensés. Les vins coulent; l'ivresse du fanatisme éclate en des actes ridicules, coupables. Les uns prennent la cocarde blanche, d'autres la cocarde noire, par amour de la reine. Les voilà donc passés à l'Autriche. La cocarde tricolore, c'est-à-dire le serment, la nation, est foulée aux pieds. Au même instant l'orchestre se met à jouer la marche des *Hulans*. Nouveaux transports. On sonne la charge : ici les convives ne se connaissent plus; ils s'élancent tout chancelants, escaladent les loges. Ces hommes dans les fumées du vin rêvent qu'ils font le siége de quelque chose. Bientôt l'orgie ne se tient plus enfermée dans la salle du banquet; elle déborde, elle se répand au grand air dans la cour de Marbre. Tout le château s'agite. Les jours suivants, des dames de la cour, des jeunes filles, coupent les rubans qui ornent leurs robes, leurs chevelures, et les distribuent aux soldats : « Prenez cette cocarde, disent-elles, c'est la bonne. » Elles exigent de ces nouveaux chevaliers le serment de fidélité : à ce titre, ceux-ci obtiennent la faveur de leur baiser la main. Ces jolies têtes encadrées dans des dorures troublent tous les sentiments autour d'elles : on boit à longs traits dans leurs yeux le poison de la guerre civile. Comme ces nymphes du parc de Versailles qui passent gracieusement la main sur le dos des monstres de bronze, elles flattent et caressent les passions les plus meurtrières, les plus dangereuses, dans l'état actuel des esprits. Innocemment terribles, elles sèment par leurs charmes le germe de la discorde et du carnage. Je tremble à les voir si belles, si douces, à côté de la reine : n'est-ce pas là cette étrangère, dont la bouche a des sourires de miel et des paroles séduisantes, mais dont les pieds, dit la Bible, conduisent aux souterrains de la mort?

La nouvelle de l'orgie des gardes-du-corps fit pâlir les citoyens. Il y avait donc réellement un complot ourdi contre la nation. Marat vole à Versailles, revient comme l'éclair; fait lui seul autant de bruit que les quatre trompettes du jugement dernier, et crie : O morts, levez-vous! Danton de son côté sonne le tocsin aux Cordeliers; Camille agite la crécelle. La fermentation s'accroît d'heure en heure. Le bateau qui apportait les farines des moulins de Corbeil arrivait matin et soir dans le commencement de la Révolution, il n'est arrivé dans la suite qu'une fois par jour, puis il n'arrive plus que du matin au lendemain soir. Des retards semblent présager le moment où il ne viendra plus du tout. Ne serait-il pas temps de prévenir les projets sinistres de l'ennemi, et de commencer l'attaque? Dans ces conjonctures difficiles, les femmes (c'est-à-dire l'initiative) se chargent du salut de la patrie. Eve ne délibère pas; elle cueille.

L'Assemblée discutait pesamment à Versailles sur le consentement incertain, ambigu, que le roi venait de donner à la déclaration des droits de l'homme. De moment en moment une inquiétude sourde se répandait dans la salle. L'air était chargé de pressentiments et de terreurs confuses. Le sol tremblait sous la discussion. Plusieurs députés sentaient distinctement le souffle de quelqu'un ou de quelque chose qui allait venir. Les pas assourdis d'une armée invisible agitaient devant elle le silence même. « Paris marche, disait Mirabeau à l'oreille de Mounier. » Tout à coup les portes s'ouvrent, une bande de femmes se répand dans l'Assemblée comme une nuée de sauterelles.— Femmes, que venez-vous demander? — Du pain et voir le roi.

Voici ce qui était arrivé : — Une jeune fille entre le 5 au matin dans un corps-de-garde, s'empare d'un tambour, et parcourt les rues en battant la générale. Quelques femmes des halles s'assemblent. Après de courtes explications, le cortége se dirige vers l'Hôtel-de-Ville, et grossit en marchant. On ramasse dans les rues toutes les femmes qu'on rencontre, on pénètre même dans les maisons : « Accourez avec nous : les hommes ne vont pas assez vite, il faut que nous nous en mêlions. » Il n'était encore que sept heures du matin : la Grève présente un spectacle extraordinaire. Des marchandes, des filles de boutique, des ouvrières, des actrices couvrent le pavé. Quatre à cinq cents femmes chargent la garde à cheval qui était aux barrières de l'Hôtel-de-Ville, la poussent jusqu'à la rue du Mouton et reviennent attaquer les portes. Elles entrent. Les plus furieuses allaient commettre quelques dégâts, brûler les papiers, quand un homme saisit le bras d'une d'entre elles et renverse la torche. On veut le mettre à mort. « — Qui es-tu? — Je suis Stanislas Maillard, un des vainqueurs de la Bastille. » Il suffit. Cependant les femmes ont enfoncé le magasin d'armes : elles sont maîtresses de deux pièces de canon et de sept à huit cents fusils. « Maintenant, s'écrient-elles, marchons à Versailles! Allons demander du pain au roi! Mais qui nous conduira? — Moi, dit Maillard. » On l'accepte.

Jamais on n'avait vu pareille affluence; sept à huit mille femmes sont réunies sur la place. Ces farouches amazones attachent des cordes au train des canons : mais ce sont des trains de mer, et cette artillerie roule difficilement. Les voyez-vous arrêtant les voitures, les chargeant de leurs canons qu'elles assujettissent avec des câbles? Elles portent de la poudre et des boulets, en tout peu de munitions. Les unes conduisent les chevaux, les autres, assises sur les affûts, tiennent à la main une mèche allumée. Quoique le mouvement soit anonyme, et que toute cette foule s'ébranle comme sous une seule volonté, on distingue çà et là de poétiques figures. Voici la jolie bouquetière Louison Chabry, toute pimpante, toute fraîche de ses dix-sept ans. Là, c'est la fougueuse Rose Lacombe; actrice, elle a quitté le théâtre pour la Révolution, le drame de tréteaux et de papiers peints pour le grand drame de l'humanité. Mais où donc est Théroigne? — Son panache rouge au vent, le sein gonflé, la narine ouverte, elle prophétise sur un canon. « Le peuple a le bras levé, s'écria-t-elle : malheur à ceux sur qui tombera sa colère, malheur! » A ces mots, nouvelle Velléda, elle agite dans ses mains des faisceaux d'armes, qu'elle distribue à ses compagnes.

La colonne s'ébranle, précédée de huit à dix tambours, et suivie d'une compagnie de volontaires de la Bastille, qui forme l'arrière-garde. Cependant le tocsin sonne de toutes parts; les districts s'assemblent pour délibérer, les grenadiers et un grand nombre de compagnies de la garde soldée se rendent à la place de l'Hôtel-de-Ville. On les applaudit : « Ce ne sont pas, crient-ils aux bourgeois, des claquements de mains que nous demandons : la nation est insultée; prenez les armes et venez avec nous recevoir les ordres des chefs. » Au Palais-Royal, des hommes armés de piques formaient des groupes et tenaient conseil : tels les anciens Gaulois délibéraient à ciel ouvert et les armes à la main sur les affaires communes. En remuant la population de Paris, la Révolution avait fait remonter à la surface la vieille race celtique avec ses mœurs et sa physionomie inaltérable.

Il était sept heures du soir lorsque Lafayette, entraîné par l'impulsion générale, se laissa conduire, lui en tête, à Versailles. Les murmures avaient fini par vaincre sa résistance. Au moment où il s'avança, monté sur son cheval blanc, des cris de *Bravo! vive Lafayette!* se firent entendre. Le bon général sourit à ces cris de satisfaction; il semblait dire : « Ce n'est pas moi qui vais; c'est vous qui le voulez absolument, j'obéis. » — La joie nationale se soutint tant que l'on entendit battre les tambours et que l'on vit flotter les étendards; mais quand cette expédition se fut éloignée, la nuit, l'inquiétude et le silence tombèrent sur la ville de Paris.

Les femmes qui étaient parties le matin pour Versailles avaient traversé sans obstacle le pont de Sèvres. Maillard était toujours à

leur tête; il avait su préserver Chaillot du pillage et des désordres qu'entraine d'ordinaire une marche précipitée. Au Cours, le cortège rencontre un homme en habits noirs qui se rendait à Versailles; les esprits étaient ouverts à tous les soupçons : on le prend pour un espion du faubourg Saint-Germain qui allait rendre compte de ce qui se passait à Paris. Tumulte : on veut le retenir, le faire descendre de voiture. L'inconnu protestait, se défendait. « — Mais enfin, qu'allez-vous faire à Versailles dans un pareil moment? —Je suis député de Bretagne. — Député? ah! c'est différent. — Oui, je suis Chapelier. — Oh! attendez. » Un orateur harangue les femmes : « Ce voyageur est le digne M. Chapelier, qui présidait l'Assemblée nationale pendant la nuit du 4 août. » Alors toutes : « Vive Chapelier! » Plusieurs hommes armés montent devant et derrière sa voiture pour l'escorter.

Versailles! Maillard arrête ses femmes, les dispose sur trois rangs: « Vous allez, leur dit-il, entrer dans une ville où l'on n'est prévenu ni de votre arrivée ni de vos intentions : de la gaîté, du calme, du sang-froid. » Toutes les femmes obéissent à sa voix. Les canons sont relégués à l'arrière-garde. Elles continuent leur marche pacifique, entonnant l'air *vive Henri IV*, et entremêlant leurs chants des cris de *Vive le roi!* Grand spectacle pour les habitants de Versailles, qui ne s'y attendaient pas, que cette armée de femmes et que cet appareil extraordinaire! Le peuple accourt au-devant d'elles en criant : *Vivent les Parisiennes!*

Elles se présentent sans armes, sans bâtons, à la porte de l'Assemblée nationale; toutes veulent s'introduire : Maillard n'en laisse entrer qu'un certain nombre. Ici s'engage un grand dialogue entre cet intrépide huissier et l'Assemblée. Respectueux, calme, sévère, il somme les députés de pourvoir aux besoins urgents de la ville de Paris. Dans la salle, une seule voix appuya brièvement celle de Maillard, la voix de Robespierre. Ces deux hommes se touchent, se répondent : l'un est le représentant du peuple; l'autre, le peuple qui se représente lui-même.

L'Assemblée décide qu'une députation sera envoyée au roi pour lui mettre sous les yeux la position malheureuse de la ville de Paris. — Mais où est le roi? — Ah! qui le sait! à la chasse, sans doute. — Cependant les députés, Mounier en tête, sortent de la salle des séances : « Aussitôt, dit-il, les femmes m'environnent, en me déclarant qu'elles veulent m'accompagner chez le roi. J'ai beaucoup de peine à obtenir, à force d'instances, qu'elles n'entreront chez le roi qu'au nombre de six, ce qui n'empêcha point un grand nombre d'entre elles de former notre cortége.—Nous étions à pied dans la boue, avec une forte pluie. Une foule considérable d'habitants de Versailles bordait de chaque côté l'avenue qui conduit au château. Les femmes de Paris formaient divers attroupements entremêlés d'un certain nombre d'hommes, couverts de haillons pour la plupart, le regard féroce, le geste menaçant, poussant d'affreux hurlements; ils étaient armés de quelques fusils, de vieilles piques, de haches, de bâtons ferrés ou de grandes gaules, ayant à leur extrémité des lames d'épées ou de couteaux. De petits détachements des gardes-du-corps faisaient des patrouilles, et passaient au grand galop, à travers les cris et les huées. Une partie des hommes armés de piques, de haches et de bâtons, s'approchent de nous pour escorter la députation. L'étrange et nombreux cortége dont les députés étaient assaillis est pris pour un attroupement. Des gardes-du-corps courent au travers : nous nous dispersons dans la boue; et l'on sent bien quel excès de rage durent éprouver nos compagnons, qui pensaient qu'avec nous ils avaient plus de droit de se présenter. Nous nous ralliions et nous avançons ainsi vers le château. Nous trouvons rangés sur la place les gardes-du corps, le détachement de dragons, le régiment de Flandre, les gardes suisses, les invalides et la milice bourgeoise de Versailles. Nous sommes reconnus, reçus avec honneur; nous traversons les lignes, et l'on eut beaucoup de peine à empêcher la foule qui nous suivait de s'introduire avec nous. Au lieu de six femmes auxquelles j'avais promis l'entrée du château, il fallut en introduire douze. »

Une narration royaliste appelle ces femmes des créatures sans nom; elles n'en avaient qu'un : la Faim.

Quelques aristocrates, mêlés au tumulte, profitent de la circonstance pour tenter le peuple : « Si le roi, lui dit-on, recouvrait toute son autorité, la France ne manquerait jamais de pain. » Les femmes répondent à ces insinuations perfides par des injures : « Nous voulons du pain, ajoutent-elles, mais non pas au prix de la liberté. » — Dégageons, à ce propos, un fait général : ce n'est pas le besoin qui a été le nerf le plus énergique des actes révolutionnaires; c'est le devoir. La disette ne figure qu'en seconde ligne dans le motif de l'expédition du 5 octobre. Sans doute le pain manquait; parmi les femmes qui étaient là, un grand nombre n'avaient pas mangé depuis trente heures : mais si l'instinct seul de la conservation avait parlé, se seraient-elles exposées sur la place d'armes à être étouffées entre les chevaux? Il y en avait dans cette cohue, sous la pluie, qui étaient grosses ou *incommodées*, elles n'en suivaient pas moins le courant; d'autres étaient jeunes, jolies, et ne souffraient pas de la disette; des musiciennes avec des tambours de basque, des chanteuses, des artistes, des modèles, quelques-unes un peu follement vêtues. Qui les lançait sur le pavé de Versailles, parmi les sabres et les mousquetons? La volonté de Dieu communique aux événements une force qui entraîne tous les cœurs. Les femmes sont les premières à recevoir ces impressions de l'atmosphère morale. Elles allaient par dévouement, par instinct, par bon plaisir. Il leur fallait du pain, sans doute; mais il leur fallait aussi la constitution, la parole vivante. Celles qui ne comprenaient pas avec l'esprit, devinaient avec le sentiment : c'étaient les plus animées.

Cependant Louis XVI est de retour au château. Suivons les femmes chez le roi : elles entrent. Louison Chabry, piquant orateur en bonnet fin et en fichu de soie, est chargée de présenter au roi les doléances des Parisiens. Pour tout exorde, la voilà qui s'évanouit. Louis XVI se montre fort touché. Il fait secourir la pauvre enfant, promet de veiller à l'état des subsistances. En se retirant, Louison veut baiser la main du roi; mais celui-ci avec bonté : « Venez, mon enfant, vous êtes assez jolie pour qu'on vous embrasse. » Les femmes ont la tête perdue; elles sortent en criant : *Vive le roi et sa maison!* La foule qui attend sur la place, et qui n'a pas vu le roi, se montre très éloignée de partager leur enthousiasme. On les accuse de s'être laissé gagner pour de l'argent. Quelques-unes passent déjà leur jarretière au cou de Louison pour l'étrangler. Babet Lairot, une autre femme, ainsi que deux gardes-du-corps, interviennent et la délivrent.

La garnison de Versailles était toujours sous les armes. Les soldats du régiment de Flandre et les dragons inspiraient des inquiétudes. Les femmes se jettent sans frayeur parmi eux, les enlacent. — « Ton nom? — Citoyenne. — Le tien? — Français. »—On s'entend. Les jolies mains des Parisiennes jouent avec les terribles armes, caressent les chevaux des cavaliers. Le soldat est pris; il s'excuse d'avoir assisté au fameux banquet : « Nous avons bu, dit-il, le vin des gardes-du-corps; mais cela ne nous engage en rien; nous sommes à la nation pour la vie; nous avons crié *vive le roi*, comme vous le criez vous-mêmes tous les jours : rien de plus. » Les femmes approuvent : « Mais enfin, tirerez-vous sur le peuple, sur vos frères? » Pour toute réponse les soldats lancent leurs baguettes dans les fusils, et les font sonner, montrant ainsi que leurs armes ne sont point chargées. Quelques-uns offrent même de leurs cartouches aux plus jolies.

La soirée était noire et pluvieuse. Lafayette arrive avec la milice bourgeoise; d'Estaing, commandant de la place, donne l'ordre aux troupes de se retirer. Les gardes-du-corps exécutent leur retraite; mais les ténèbres, la foule compacte, et une vieille rancune aussi les poussant, ils déchargent çà et là quelques coups de feu. Sans cette malheureuse escarmouche, le sang n'eût pas coulé dans Versailles. Les gardes devaient prêter, le lendemain, serment à la nation et prendre la cocarde tricolore. Leur horrible imprudence perdit tout. L'irritation gagna aussitôt de proche en proche; la nuit était chargée de ténèbres et de mauvais conseils. Au château, la reine voulait entraîner le roi dans une fuite, qu'elle lui montrait comme le chemin du triomphe. Dans la ville, toute cette multitude fatiguée, mouillée, campée au hasard, rêvait à l'attaque nocturne des gardes-du-corps. Ce sommeil couvait des colères. — C'est cette nuit-là, qu'au dire des royalistes, Lafayette dormit contre son roi. Le fait est qu'il dormit.

Les idées se matérialisent dans les institutions, les institutions dans les édifices. Le palais de Versailles, c'était la monarchie conçue par Louis XIV; il ne pouvait tenir devant la Révolution.

Dès la pointe du jour, le peuple se répand dans les rues. Il aperçoit un garde-du-corps à une des fenêtres de l'aile droite du château : huées, provocations, défis; un coup de fusil part; un jeune volontaire tombe dans la cour. — Qui a tiré? c'est le garde-du-corps. Le peuple, bouillant de colère, se précipite : la grille est escaladée, le château envahi. On cherche partout le coupable. Des forcenés, — d'autres disent des voleurs, — profitent de la circonstance pour s'introduire plus avant dans les riches appartements. La reine avertie fuit toute tremblante et à demi vêtue chez le roi. Les gardes-françaises arrivent, et poussent devant leurs baïonnettes toute cette foule, qui se retire en tumulte : le château est évacué; deux gardes-du-corps ont été massacrés dans l'attaque. Tout à coup le cri de *grâce! grâce!* succède à cet accès de fureur. Silence! voici le roi au balcon. A cette vue, un cri immense, un seul, s'élève, comme par inspiration, de toute cette masse d'hommes : *Le roi à Paris! le roi à Paris!* Louis XVI hésite; une oppression violente arrête sa voix. « Mes enfants, dit-il enfin, vous me demandez à Paris, j'irai, mais à condition que ce sera avec ma femme et mes enfants. » On applaudit : le cri de *vive le roi* frappe mille fois les airs. La reine paraît l'instant d'ensuite au balcon : Lafayette la conduit, et lui baise respectueusement la main. Alors le peuple, pour la première fois : *Vive la reine!* La paix était faite; non pas encore. Lafayette se remontre avec un des gardes-du-corps, au chapeau duquel il attache sa cocarde. Le peuple s'écrie : *Vivent les gardes-du-corps* (1)! Tout est pardonné.

(1) Au même moment le peuple embrasse tous les gardes-du-corps

On a voulu donner, aux événements que nous venons de décrire, des ressorts cachés : quelques historiens attribuent les violences commises dans le château, à la faction d'Orléans, cet ambitieux timide qui n'osa jamais ni le crime, ni la vertu. Il est possible qu'une main travaillât dans l'ombre : mais, je ne vois ici de fécond que l'ouvrage du peuple. Les journées des 5 et 6 octobre eurent pour résultat de détruire les anciens usages, autour desquels se ralliaient les intrigues de l'aristocratie. Malgré la Révolution, l'étiquette s'était toujours maintenue à Versailles. Les journées des 5 et 6 octobre tuèrent la cour ; le 10 août tuera la royauté.

L'arrivée du roi à Paris exerça une influence heureuse sur les approvisionnements : mais, je le répète, les conséquences matérielles étaient toujours subordonnées dans l'esprit des vrais citoyens aux conséquences morales. Le peuple assura, par une suite de sacrifices, le triomphe des principes sur les égoïsmes et les intérêts ; grand exemple qui ne doit point être perdu pour les âges suivants. Revenir à la Révolution, c'est revenir à la conscience nationale.

III.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ. — FÉDÉRATION DU CHAMP-DE-MARS. — FUITE DU ROI.

Le déficit avait décidé l'ouverture des états-généraux ; la famine venait de déterminer le mouvement qui ramena le roi à Paris : la Providence se sert ainsi des maux du peuple pour guérir les calamités des nations. Les suites de l'événement du 5 octobre furent presque aussi considérables que celles du 14 juillet : la terreur se mit dans les rangs du parti de la résistance. La reine reçut le contre-coup de la prise de la Bastille : les hommes de ses conseils s'arrêtèrent épouvantés devant le bras levé de la Révolution. L'aristocratie de cour prit aussitôt le parti des lâches, la fuite. Les demandes de passeports affluaient. La portion de l'Assemblée nationale qui se rattachait aux intrigues du château témoigna les mêmes alarmes. Lally-Tollendal et Mounier s'exilèrent ; la ville était, au contraire, livrée à la joie : l'abondance parut renaître ; la cour avait laissé tomber son faste ; la curiosité des habitants se portait en masse au jardin des Tuileries, devant ce beau palais si longtemps inhabité, où maintenant errait l'ombre d'une monarchie expirante. Louis XVI témoignait une extrême répugnance à fixer son séjour dans la capitale ; il s'y résolut pourtant. L'Assemblée suivit bientôt le roi à Paris. Les députés se réunirent les premiers jours au palais archiépiscopal. « On les eût pris, raconte Barrère, pour un concile ou un synode plutôt que pour une assemblée politique, en jetant les yeux sur les banquettes et les ornements de la salle des séances. » C'était, en effet, le concile de la raison humaine au XVIIIe siècle. Les dépouilles de l'Église convenaient assez bien pour revêtir les séances de la représentation nationale : les linceuls des anciens cultes sont les langes des religions nouvelles.

L'Assemblée siégea ensuite dans la salle de l'ancien manége des Tuileries (1). Cette nouvelle résidence favorisait les communications avec le château : l'Assemblée et le roi formaient alors dans les idées constitutionnelles les deux moitiés du souverain.

La classe moyenne avait intérêt à croire la révolution terminée : elle venait de prendre dans l'État toute la place que la défaite de l'aristocratie avait laissée vide. Ici se dressa devant elle un nouveau réclamant qu'on n'attendait pas, le peuple. La bourgeoisie avait bien voulu du peuple pour prendre la Bastille et pour porter tout dernièrement un coup mortel à la domination de la cour ; mais, à présent que le succès était obtenu, elle refusait de partager les fruits de la victoire. On se sert, en pareil cas, d'un mot qui couvre tous les envahissements : l'ordre. La bourgeoisie voulait modérer la révolution pour l'organiser à son profit. Elle commença par diviser la nation en deux classes de citoyens, les uns *actifs*, les autres qui ne l'étaient point. Les citoyens actifs faisaient partie de la garde nationale, étaient pourvus de droits et de fonctions politiques ; les autres non. Le pays *actif*, — nous dirions maintenant le pays légal, — ne songea plus dès lors qu'à se constituer. La réaction bourgeoise s'annonça par une loi contre les rassemblements, connue sous le nom de loi martiale. Comme toujours, on se servit d'un prétexte pour justifier les mesures contre-révolutionnaires : François, c'est le nom d'un boulanger, venait d'être injustement massacré par des furieux (1) ; une vengeance particulière, plus encore que la faim, l'impitoyable faim, nous semble avoir déterminé les circonstances atroces d'un tel meurtre. — La vérité est qu'une escorte très peu nombreuse trempa les mains dans ce sang. La presse démocratique n'eut qu'une voix pour flétrir un si lâche assassinat. « Des Français ! des Français !..., s'écriait Loustalot ; non, non, de tels monstres n'appartiennent à aucun pays ; le crime est leur élément, le gibet leur patrie. » On ne saurait évidemment rattacher un acte semblable ni au peuple, ni à aucun des partis qui agitaient alors la révolution : c'est le fait d'une poignée de misérables.

Est-il vrai, d'ailleurs, que, depuis la chute du régime absolu, Paris fut livré au brigandage et à l'assassinat ? — Au contraire : les propriétés se défendaient elles-mêmes par la sainteté du droit. Il existait une véritable conspiration générale contre les vices ; les mœurs se réformaient sur les principes. Quoiqu'il y eût très peu de police, les désordres avaient diminué. Écoutons le plus lu des journaux de cette époque : « Les cabriolets, dit-il, n'écrasent plus personne ; messieurs les aristocrates ne rossent plus leurs créanciers ; on entend très peu parler de vols, et les inspecteurs des filles publiques n'enlèvent plus des filles de treize ans des bras de leurs mères pour les conduire dans le lit d'un lieutenant de police. » Cette réforme morale contrastait singulièrement avec les mystères d'iniquité que la reforme politique révélait de jour en jour. Au moment où le soleil de la monarchie vint à décliner, les abus des hautes fonctions qui l'entouraient projetèrent une ombre plus grande, *altis de montibus umbræ*. Le *livre rouge* dévoila le scandale des pensions. « L'incomparable Pierre Lenoir, raconte Camille Desmoulins, s'était créé des pensions sur les huiles et sur les suifs, sur les boues et sur les latrines : toutes les compagnies d'escrocs, tous les vices et toutes les ordures étaient tributaires de notre lieutenant de police, qui, par sa place, aurait dû être *magister morum*, le gardien des mœurs ; enfin, il avait su mettre la lune à contribution et assigner à une de ses femmes une pension connue sous le nom de *pension de la lune*. Je sais un ministre qui a signé à sa maîtresse une pension de 12,000 livres, dont elle jouit encore, sur l'entreprise du pain des galériens. » — À ces énormités, la démocratie naissante opposait la régénération des mœurs, la diminution des délits. En vérité, le moment était mal choisi pour jeter la terreur sur une population si raisonnable.

Robespierre s'éleva énergiquement contre le projet de loi : « Les députés de la commune, dit-il, vous demandent du pain et des soldats, pourquoi ? pour repousser le peuple, dans ce moment où les passions, les menées de tout genre, cherchent à faire avorter la révolution actuelle. » Cet homme avait la sagesse de ramener toujours la discussion aux principes. Il échoua. La promulgation de la loi martiale se fit avec un grand appareil et au son des trompettes. Cette cérémonie avait quelque chose d'imposant, mais aussi de triste et de lugubre : elle dura depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi. Des hommes revêtus d'un costume antique et étrange, en manteau, à cheval, suivis et précédés de soldats, de tambours, s'arrêtèrent sur toutes les places, et firent la lecture du décret à haute voix. Loin de calmer les habitants, une telle lecture, le cortége théâtral, laissèrent dans les quartiers de la ville un profond sentiment de colère et d'impatience. Cette force armée, sans discipline, il est vrai, mais toujours victorieuse, qu'on avait lancée deux fois, depuis l'ouverture des états-généraux, sur la prérogative royale, il n'était plus question maintenant que de l'anéantir. On venait solennellement et brusquement de licencier le peuple. L'irritation de la masse fit craindre un mouvement. On s'apprêtait déjà à se servir de la loi martiale avant que les vingt-quatre heures fussent écoulées. Il s'agissait de trois sommations, après lesquelles le canon d'alarme devait être tiré, le drapeau rouge arboré sur la maison commune, et cette phrase prononcée haut et solennellement : *On va faire feu. Que les bons citoyens se retirent.*

Le parti démocratique voyait ces dispositions avec horreur. À ses yeux il ne pouvait y avoir deux classes de citoyens ; le peuple est le peuple comme Dieu est Dieu. La nation étant indivisible, elle devait être admise tout entière à l'exercice des droits politiques. « Voici, s'écrie un des organes de la démocratie, tout le système qui convient à la France : la nation ne peut être assurée de sa liberté civile et politique, qu'autant que les forces militaires qui seront entre les mains des citoyens formeront la balance des forces militaires de l'armée..... On voit à quoi tient l'existence de cette garde nationale, si brillante dès son aurore, et à laquelle je ne connais qu'un défaut, c'est qu'elle ne comprend pas la totalité des habitants qui sont en état de porter les armes. » La distinction de citoyens *actifs* et de ci-

qu'il tient prisonniers dans la cour de Marbre. « En les arrêtant, raconte Loustalot, plusieurs gardes nationaux avaient reçu leurs épées, et leur avaient par égard présenté la leur. Les gardes-du-corps, rassemblés sur la place d'Armes, prêtent le serment national ; alors on veut leur rendre leurs épées dont la poignée est d'un plus grand prix que celle de la garde nationale ; plusieurs de ces messieurs la refusent et demandent comme une grâce de marcher indistinctement dans les rangs, tandis que le roi se rendrait à Paris. »

(1) Cette salle était située sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les maisons n°s 36 et 38 de la rue de Rivoli.

(1) Ici des détails de férocité inouïe. On force un boulanger qui passe dans la rue à donner son bonnet ; on en couvre la tête coupée du malheureux François, qui est ensuite portée de rue en rue, de boutique en boutique, pesée dans les balances. Sa jeune femme, enceinte de trois mois, accourt : des monstres lui présentent cette tête à baiser. La malheureuse tombe évanouie, le visage baigné de sang. Son enfant meurt dans son sein. — François avait une boutique près de l'Archevêché où l'Assemblée nationale tenait encore ses séances. Un assez grand nombre de pains saisis chez lui firent croire à un système d'accaparement.

toyens *passifs*, révoltait les sincères partisans de la doctrine du *Contrat social;* être, c'est agir ; voilà donc plusieurs millions d'hommes rejetés de par la loi dans le néant. Toute restriction au développement du dogme de la raison et de la volonté générale, limitait l'esprit même des institutions nouvelles. Quelques districts de Paris réclamèrent, au nom de ces principes, contre la *loi martiale :* Danton plaida aux Cordeliers la cause de ces *gens de rien*, que la Révolution avait promis de rendre à l'existence civile. La doctrine de la souveraineté nationale à laquelle se ralliaient les démocrates sincères, n'était autre chose que le sens commun, ou, en d'autres termes, le consentement universel, appliqué à la politique. L'église primitive avait établi sa constitution sur la même base.

L'Assemblée ne s'arrêta point dans la voie de la réaction : les jours suivants elle fixa les conditions d'éligibilité. La capacité politique fut évaluée à un marc d'argent, c'est-à-dire à huit écus de six livres trois dixièmes. Prieur de la Marne proposa un amendement: « Substituez, dit-il, la *confiance* au marc d'argent. » Mirabeau appuya : « Je demande la priorité pour l'amendement de M. Prieur, parce que, selon moi, il est le seul conforme au principe. » — Rejeté. Robespierre fit entendre quelques vérités utiles: « Rien n'est plus contraire, dit-il, à votre déclaration des droits, devant laquelle tout privilége, toute distinction, toute exception doivent disparaître. La constitution établit que la souveraineté réside dans le peuple, dans tous les individus du peuple. Chaque individu a donc droit de concourir à la loi par laquelle il est obligé, et à l'administration de la chose publique qui est la sienne. Sinon il n'est pas vrai que tous les hommes sont égaux en droits, que tout homme est citoyen. » M. de Robespierre était nerveux et bilieux, — le tempérament qui fait les grandes choses ; — sa parole avait la roideur et la sécheresse d'une conviction extrême : elle était jusqu'ici peu remarquée. L'orage du sentiment public éclata surtout dans les journaux. « Il n'y a qu'une voix dans la capitale, s'écriait l'incendiaire Camille Desmoulins, il n'y en aura qu'une dans les provinces contre le décret du marc d'argent : il vient de constituer en France un gouvernement aristocratique, et c'est la plus grande victoire que les mauvais citoyens aient remportée à l'Assemblée nationale. Pour faire sentir toute l'absurdité de ce décret, il suffit de dire que J.-J. Rousseau, Corneille, Mably n'auraient pas été éligibles... Pour vous, ô prêtres méprisables, ô bonzes fourbes et stupides, ne voyez-vous pas que votre Dieu n'aurait pas été éligible. Jésus-Christ dont vous faites un Dieu dans les chaires, dans la tribune, vous venez de le reléguer parmi la canaille ! et vous voulez que je vous respecte, vous prêtres d'un Dieu *prolétaire* et qui n'était pas même un citoyen *actif* ! Respectez donc la pauvreté qu'il a ennoblie. Mais, que voulez-vous dire avec ce mot de *citoyen actif* tant répété? Les citoyens actifs ce sont ceux qui ont pris la Bastille ; ce sont ceux qui défrichent les champs, tandis que les fainéants du clergé et de la cour, malgré l'immensité de leurs domaines, ne sont que des plantes végétatives, pareils à cet arbre de votre Evangile qui ne porte point de fruits et qu'il faut jeter au feu. » Marat, Condorcet, Loustalot attaquaient le marc d'argent avec moins de verve que Camille, mais avec la même âpreté de raisonnements; ils y voyaient tous la source d'une féodalité nouvelle, la féodalité de l'élection.



Robespierre.

Au milieu de l'agitation de la presse, l'Assemblée nationale poursuivait ses travaux. Le docteur Guillotin vint lire à une des séances un long discours sur la réforme du Code pénal. Cette question préoccupait déjà les esprits; car l'ancien échafaudage de la justice venait de s'écrouler. — L'orateur proposa d'établir un seul genre de supplice pour tous les crimes qui entraînent la peine de mort et de substituer au bras du bourreau l'action d'une machine. Il vantait fort les avantages de ce nouveau système d'exécution. « Avec ma machine, dit gravement M. Guillotin, je vous fais sauter la tête d'un clin d'œil et vous ne souffrez point. » L'Assemblée se mit à rire. Combien, parmi ceux qui avaient ri, devaient bientôt faire l'épreuve de cette invention meurtrière. — La philanthropie du docteur Guillotin eut du succès dans le monde : mais les hommes destinés à former un jour le parti de la Montagne, étaient d'un autre avis ; il ne s'agissait pas tant, selon eux, de perfectionner la peine de mort que de l'abolir. Marat, dans son *plan de législation*, avait déjà fait entendre sur ce sujet le langage de la raison et de l'humanité. « C'est une erreur de croire, disait-il, qu'on arrête toujours le méchant par la rigueur des supplices : leur image est sitôt effacée !... L'exemple des peines modérées n'est pas moins réprimant que celui des peines outrées, lorsqu'on n'en connaît pas de plus grandes. En rendant les crimes capitaux, on a prétendu augmenter la crainte du châtiment; et on l'a réellement diminuée. Punir de mort, c'est donner un exemple passager, et il en faudrait de permanents. On a aussi manqué le but d'une autre manière. L'admiration qu'inspire le mépris de la mort que montre un héros expirant, un malfaiteur souffrant avec courage, l'inspire aux scélérats déterminés... Pourquoi donc continuer contre les cris de la raison et les leçons de l'expérience à verser sans besoin le sang d'une foule de criminels. Ce n'est pas assez de satisfaire à la justice, il faut encore corriger les coupables. S'ils sont incorrigibles il faut tourner leur châtiment au profit de la société. Qu'on les emploie donc aux travaux publics, aux travaux dégoûtants, malsains, dangereux. » — S'il y a des êtres à figure humaine chez

lesquels existe l'horrible volupté du sang, qu'on les étouffe! Ce n'est du moins pas dans les rangs des Montagnards qu'il faut les chercher. Par quelle inconséquence ce même écrivain qui voulait adoucir la loi pénale, demandait-il plus tard, dans ses accès de fièvre patriotique, la tête des grands coupables envers la nation? Marat regardait la Révolution comme un événement extraordinaire et passager qui sortait de toutes les lois prévues dans l'ordre naturel des choses. L'homme n'a pas droit sur l'homme : mais, les idées ont droit sur tout parce qu'elles viennent de Dieu.

La motion du docteur Guillotin eut, en définitive, un grand résultat : elle introduisit dans la loi l'égalité de la peine et l'egalité du supplice pour le même genre de crimes, quels que fussent le rang et l'état du coupable. « Le criminel, ajoutait l'article 2, sera *décapité*. Il le sera par l'effet d'un simple mécanisme. » C'est ainsi qu'on désignait alors la guillotine. Cette affreuse invention témoigne du moins d'un progrès dans les mœurs : la société n'ose plus tuer l'homme officiellement par le ministère de son semblable ; elle emploie pour cette horrible tâche quelque chose de sans cœur et sans connaissance, une machine insensible, aveugle, brutale comme la destinée. Désormais le bras qui frappe se cache pour donner la mort ; c'est censé le couteau qui a tout fait. Grâce à cet appareil fatal, le bourreau n'est plus une conscience, c'est une force. La Révolution avait réellement remué la nature humaine dans ses profondeurs sensibles. La compassion envers le malheur s'était accrue. Les anciens supplices, si cruels, si prolongés, semblaient presque aussi coupables que les crimes mêmes ; ils les faisaient naître quelquefois en mettant sous les yeux de la multitude des tableaux hideux et des exemples de férocité légale. « C'est, disait Loustalot, parce que M. le président, M. le prevôt et M. le lieutenant criminel assassinent dans les formes une douzaine de personnes tous les ans, que le peuple a assassiné sans forme Foulon et Berthier. » Les bons citoyens reconnaissaient l'importance d'humaniser le peuple par un Code pénal moins sévère. La vieille justice était jugée à son tour ; et si l'échafaud lui-même ne s'écroula pas sous la malédiction publique, ce fut plutôt alors la faute des royalistes que celle des révolutionnaires. La réforme politique était une réaction de la conscience : les sensibles, les doux, les miséricordieux s'élevaient tous au nom de la pitié contre un régime de sang, qui avait duré des siècles.

La réaction bourgeoise encourageait, sans le vouloir, les manœuvres de l'aristocratie. Il paraissait chaque jour des brochures sans nom d'auteur, où l'on ne revenait pas de l'audace du parti philosophique, qui avait osé mettre l'Assemblée nationale entre le roi et le pays. Ces écrivains anonymes menaçaient la France d'un retour aux anciennes institutions. « Tu nous cites toujours *la nation*, *la nation!* Ignores-tu que notre gouvernement est monarchique, que le roi a le droit de dissoudre les états, et que c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux. » L'opinion publique, de son côté, ne laissait échapper aucune circonstance pour flétrir les intrigues de la cour et des courtisans. Je ne parlerais pas du *Charles IX* de M.-J. Chénier, si cette représentation théâtrale n'avait été en même temps un événement politique. La pièce avait rencontré mille obstacles pour arriver à la scène : le succès fut orageux. C'était tout un passé de notre histoire que le public, ce soir-là, écrasait, anéantissait en quelque sorte sous les trépignements de l'enthousiasme. « Des applications fréquentes et faciles, dit un critique du temps, toutes les grandes maximes dont notre esprit se nourrit depuis six mois mises en vers, voilà le secret du succès de cette pièce. Elle fait exécrer le despotisme ministériel, les intrigues féminines des cours ; elle prouve la nécessité de mettre un frein aux volontés d'un roi, parce qu'il peut être ou faible ou cruel ; elle apprend que le clergé et l'Église ne sont pas la même chose : elle est utile, très utile dans le moment. » La Révolution venait de trouver son poete. M.-J. Chénier avait un mouvement de tête admirable, les sourcils tragiques, les yeux d'une douceur profonde, le nez magnanime, la bouche généreuse et noblement ouverte aux effusions du cœur. Il mêlait à la passion du beau l'amour de la patrie régénérée ; par instants, on lisait dans ses yeux la mélancolie de l'avenir.

L'Assemblée nationale sommeillait : cette imposante réunion de talents, tels que le monde n'en a jamais vu, se troublait dans la confusion même de ses lumières. Une chose manquait à ces hommes, la foi : ils marchaient au milieu de l'orage sur une mer soulevée ; mais de temps en temps ils se sentaient faiblir et enfonçaient jusqu'au genou. Un seul était fort comme le peuple : il croyait. Cet homme était Robespierre. Jamais celui qui tient les destinées du monde et les forces de la nature dans sa main ne fit de plus grandes choses avec moins d'étoffe. Robespierre était d'une taille médiocre : il avait une contraction dans la bouche, la voix sourde et rauque dans les cordes basses, criarde et fausse dans les tons elevés, les formes grêles et anguleuses, le front beau, mais sans poésie. Il était d'une bonne maison d'Arras. La noblesse ancienne s'associait quelquefois avec la pauvreté : la famille des Robespierre était pauvre. Sa mère mourut presque en lui donnant le jour ; son père aussi mourut. Orphelin, il fut recueilli par l'Église : un M. de Conzié, évêque d'Arras, lui donna les secours et l'instruction qui conviennent au premier âge. S'il faut en croire le témoignage de sa sœur, Maximilien enfant aurait alors servi, dans la cathédrale, en tunique blanche. La plupart des actifs révolutionnaires, ces esprits forts qui ont tant contribué à détruire les institutions temporelles de l'Église, avaient été élevés par des mains sacerdotales : la réforme politique et religieuse devait sortir de l'enseignement même du clergé. M. de Conzié obtint pour son jeune protégé une bourse au collége Louis-le-Grand. C'était en 1770. Maximilien vint à Paris : il eut pour camarades de classes Camille Desmoulins et Fréron, *l'orateur du peuple*. Doué d'une mémoire heureuse et d'une facilité qui s'appliquait à tout, il obtint de rapides succès de collége : rien de plus décevant que ces fleurs banales d'une intelligence précoce. Aussi Maximilien passait-il pour un enfant ordinaire, seulement un peu concentré. On ne lui connaissait ni grands vices ni qualités remarquables ; son caractère était enveloppé comme son esprit. Peut-être la solitude avait-elle refoulé son cœur. Sorti de ses classes, il s'attacha durant quelques années à l'étude des lois : son père, avocat d'Arras, lui avait montré le chemin du barreau. Comme tous les esprits systématiques, Robespierre fuyait par instinct les livres et les savants : son livre à lui c'était sa pensée. Les débuts de Maximilien sur ce nouveau théâtre ne furent point heureux ; son pâle talent oratoire se montra sans grâce et sans dignité ; les espérances qu'on avait conçues de ses moyens s'évanouirent. On attribue à Ferrière le jugement que voici : « Ce jeune homme n'est pas ce que vous pensez. Ses succès de collége vous ont trompé. Il ne fera jamais plus que ce qu'il a fait ; il ne saura jamais plus que ce qu'il sait. Sa tête n'est point bonne ; il a peu de sens, nul jugement. Il est dépourvu de toute disposition non seulement pour le barreau, mais encore pour tout exercice d'esprit. Ne le laissez point à Paris. » Robespierre retourna dans la ville d'Arras. Une occasion se présenta de sortir d'obscurité. Franklin avait mis à la mode les paratonnerres ; mais cette invention merveilleuse avait contre elle les préjugés de l'ignorance : ces flèches électriques faillirent exciter dans l'Artois une guerre civile. Robespierre rédigea un mémoire où il défendait les paratonnerres sous le double point de vue de la législation et de la physique. Cet esprit intrépide avait je ne sais quoi à démêler avec le feu du ciel ; il devait plus tard donner un conducteur à la Révolution ; mais le fil qu'il avait tendu vint à se rompre, et l'homme tomba foudroyé. — Jusqu'à ce jour (1790) la puissance extraordinaire de Maximilien ne s'est pas encore révélée. Nul rayonnement : l'éclair assez vif de son regard reste voilé sous une paupière triste et mystérieuse. Il ne s'est guère fait connaître à l'Assemblée que par une constance inflexible, une conviction austère qui résiste à tous les échecs de la tribune. Seul il plaide la cause de tous, la souveraineté de la raison générale, l'unité de la famille humaine. Inaccessible aux passions de son auditoire, insensible aux murmures de toute la salle, il n'écoute jamais que son idée. Sa parole, son geste se dégagent péniblement ; on sent en lui l'effort de l'intelligence qui soulève le couvercle d'une compression énorme. Rien n'échappe à sa pénétration obstinée. Merlin de Thionville racontait que, pendant les séances, Robespierre, quoique avec une bonne vue, faisait usage d'un double système de lunettes : une paire lui servait à distinguer les objets de loin et l'autre de près. C'est à l'aide de ces deux points de vue, transportés au moral, dont l'un lui permettait de suivre les faits à courte distance, dont l'autre lui découvrait dans l'éloignement les hommes et les choses, qu'il a fini par s'imposer aux événements.

Quelques députés bretons avaient formé un club à Versailles, après la séance royale du 23 juin : on y admit Sieyès, les Lameth, le duc d'Aiguillon, Duport et quelques autres députés. Quand la représentation nationale se fut transportée à Paris, le *Club Breton* choisit, pour tenir ses séances, le couvent des Jacobins, dans la rue Saint-Honoré. On y préparait la discussion des matières qui devaient être soumises le lendemain à la délibération de l'Assemblée. « La liste de ce club, dit l'abbé Grégoire, qui en était membre, était ornée de noms recommandables, et ses séances étaient un cours de saine politique. » En avant de la nation et de la plupart des députés, il éclairait la marche des idées révolutionnaires. Quand une proposition était de nature à effaroucher l'Assemblée, on commençait par lui ouvrir l'entrée du club des Jacobins où elle faisait, pour ainsi dire, antichambre, en attendant que l'heure fût venue de se présenter au congrès de la nation. Ce club n'avait, comme on voit, en 1790, ni l'influence orageuse, ni le caractère exclusif qu'il acquit dans la suite. Une réunion bien autrement bruyante, originale et curieuse, était celle qui siégeait au district des Cordeliers. Les noms ne sont pas indifférents à l'esprit des choses : la charpente chrétienne reste ici saillante et reconnaissable dans la constitution de ces clubs : les ordres révolutionnaires succèdent aux ordres religieux pour continuer la même œuvre, par des moyens différents, mieux appropriés aux besoins nouveaux de la société. « La sonnette du district des Cordeliers, dit Camille Desmoulins, cet enfant perdu de la basoche, est, comme tout le monde sait, aussi fatiguée que celle de l'Assemblée nationale. Il y a quelquefois des séances que prolongent bien avant dans la nuit l'intérêt des matières et l'éloquence des orateurs. Ce district a, comme le congrès, ses Mirabeau,

ses Barnave, ses Pétion, ses Robespierre; *solemque suum sua sidera norunt*. Il ne lui manque que ses Malouet et J.-F. Maury. Depuis que j'étais venu habiter dans cette terre, de liberté, il me tardait de prendre possession de mon titre honorable de membre de l'illustre district. J'allai donc, ces jours derniers, faire mon serment civique, et saluer les pères de la patrie, mes voisins. Avec quel plaisir j'écrivis mon nom, non pas sur ces vieux registres de baptême, qui ne pouvaient nous défendre ni du despotisme prévotal, ni du despotisme féodal, et d'où les ministres et Pierre Lenoir, les robins et les catins, vous effaçaient si aisément et sans laisser trace de votre existence, mais sur les tablettes de ma tribu, sur le registre de Pierre Duplain, sur ce véritable livre de vie, fidèle et incorruptible dépositaire de tous ces noms, et qui en rendrait compte au vigilant district. Je ne pus me défendre d'un sentiment religieux; je croyais renaître une seconde fois; comme chez les Romains mon nom était inscrit sur le tableau des vivants dans le temple de la Terre. Il me semblait voir le vieux Saturne dans Pierre Duplain, qui, en me couchant sur son registre, me débitait, avec la gravité d'un oracle, ces vers de Cyrano de Bergerac:

« Ces noms pour le tyran sont écrits sur le cuivre;
Il ne déchire point les pages de mon livre. »

« J'allais me retirer, continue l'amusant Camille, en remerciant Dieu, sinon comme Pangloss d'être dans le meilleur des mondes, au moins d'être dans le meilleur des districts possibles, quand la sentinelle appelle l'huissier de service, et l'huissier de service annonce au président qu'une jeune dame veut absolument entrer au sénat. On croit que c'est une suppliante; et on pense bien que chez des Français et des Cordeliers, personne ne propose la question préalable; mais, c'était une opinante. » C'était la jeune, la jolie, la célèbre mademoiselle Théroigne de Méricourt. Tout en elle respire l'énergie de la grâce et de la sensibilité. Elle s'avance avec un éclair dans les yeux; comme les pythonisses de l'antiquité, qui avaient besoin, pour rendre leurs oracles, d'avoir les pieds sur un sol chargé d'influences volcaniques, elle s'inspire, montée sur une Révolution. A sa vue, l'enthousiasme saisit un membre du district; il s'écrie: C'est la reine de Saba qui vient voir le Salomon des districts! — Oui, reprend Théroigne, avec un petit accent liégeois qui donnait encore plus de charme et d'originalité à son discours, c'est la renommée de votre sagesse qui m'amène au milieu de vous. Prouvez que vous êtes Salomon; que c'est à vous qu'il était réservé de bâtir le temple, et hâtez-vous d'en construire un à l'Assemblée nationale: c'est l'objet de ma motion. Les bons patriotes peuvent-ils souffrir plus longtemps de voir le pouvoir exécutif logé dans le plus beau palais de l'univers, tandis que le pouvoir législatif habite sous des tentes, et tantôt aux Menus-Plaisirs, tantôt dans un Jeu de Paume, tantôt au Manége, comme la colombe de Noé qui n'a point où reposer le pied. La dernière pierre des derniers cachots de la Bastille a été apportée au pied du sénat, et M. Camus la contemple tous les jours avec ravissement, déposée dans ses archives. Le terrain de la Bastille est vacant; cent mille ouvriers manquent d'occupation: que tardons-nous? Hâtez-vous d'ouvrir une souscription pour élever le palais de l'Assemblée nationale sur l'emplacement de la Bastille. La France entière s'empressera de vous seconder; elle n'attend que le signal, donnez-le-lui; invitez tous les meilleurs ouvriers, tous les plus célèbres artistes; ouvrez un concours pour les architectes; coupez les cèdres du Liban, les sapins du mont Ida. Ah! si jamais les pierres ont dû se mouvoir d'elles-mêmes, ce n'est pas pour bâtir les murs de Thèbes, mais pour construire le temple de la liberté. C'est pour enrichir, pour embellir cet édifice, qu'il faut nous défaire de notre or, de nos pierreries: j'en donnerai l'exemple la première. On vous l'a dit, le vulgaire se prend par les sens; il lui faut des signes extérieurs, auxquels s'attache son culte. Détournez ses regards du pavillon de Flore, des colonnades du Louvre, pour les porter sur une basilique plus belle que Saint-Pierre de Rome et que Saint-Paul de Londres. Le véritable temple de l'Eternel, le seul digne de lui, c'est le temple où a été prononcée la déclaration des droits de l'homme. Les Français, dans l'Assemblée nationale, revendiquant les droits de l'homme et du citoyen, voilà sans doute le spectacle sur lequel l'Être Suprême abaisse ses regards avec complaisance.

Camille était ébloui. « On conçoit, ajoute-t-il, l'effet que dut faire un discours si animé, et ce mélange d'images empruntées du récit de Pindare et de ceux de l'Esprit-Saint. Quand la fureur des applaudissements fut un peu calmée, plusieurs honorables membres discutèrent la motion, l'examinèrent sous toutes ses faces, et conclurent comme la préopinante, après lui avoir donné de justes éloges, qu'on nommât des commissaires pour rédiger l'arrêté et une adresse aux 59 districts et aux 83 départements. Sur la demande de mademoiselle Théroigne d'être admise au district avec voix consultative, l'Assemblée a suivi les conclusions du président, qu'il serait voté des remercîments à cette excellente citoyenne pour sa motion; qu'un canon du concile de Mâcon ayant formellement reconnu que les femmes ont une âme et la raison comme les hommes, on ne pouvait leur interdire d'en faire un si bon usage que la préopinante; qu'il sera toujours libre à mademoiselle Théroigne, et à toutes celles de son sexe, de proposer ce qu'elles croiraient avantageux à la patrie; mais que sur la question d'État, si mademoiselle Théroigne sera admise au district avec voix consultative seulement, l'Assemblée est incompétente pour prendre un parti, et qu'il n'y a pas lieu à délibérer. »

Le district des Cordeliers avait pour président Danton, qui fut renommé quatre fois, malgré les efforts des royalistes. Cette présidence continuée donna l'éveil à la calomnie: le bruit se répandit qu'une telle élection était entachée de brigue. La susceptibilité des électeurs s'émut des accusations qu'on faisait courir. L'Assemblée tout entière répondit par une délibération qui fut communiquée aux 59 autres districts. On déclare « que la continuité et l'unanimité des suffrages ne sont que le juste prix du courage, des talents et du civisme dont M. d'Anton (je conserve l'orthographe du registre des Cordeliers) a donné les preuves les plus fortes et les plus éclatantes, comme militaire et comme citoyen. La reconnaissance des membres de l'Assemblée pour ce chéri président (textuel), la haute estime qu'ils ont pour ses rares qualités, l'effusion de cœur qui accompagne le concert honorable des suffrages à chaque réélection, rejettent bien loin toute idée de séduction et de brigue. L'Assemblée se félicite de posséder dans son sein un aussi ferme défenseur de la liberté, et s'estime heureuse de pouvoir souvent lui renouveler sa confiance. » Il y a des natures qui attirent, et d'autres qui se laissent entraîner: Danton était de celles qui attirent continuellement. Le magnétisme de son regard, de sa parole, de son geste, était irrésistible. Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine l'aimaient comme un dieu, comme une maîtresse. Un tempérament sanguin et bouillant, une voix tonnante, une âme accessible à toutes les passions fortes, une énergie quelquefois brutale, voilà l'homme. De la moralité, aucune: il allait droit devant lui comme le taureau furieux, abattant tout sous ses pieds. Sa large figure remontait aux races primitives. Dans cette grande campagne de l'esprit humain qu'on nomme la Révolution française, il représentait l'animation physique du peuple; Hercule, avec son éloquence pour massue. La régence avait mis la corruption dans la noblesse, qui la transmit un instant aux classes inférieures et moyennes: les vices de Danton avaient le caractère des circonstances troublées au milieu desquelles il vécut: fougueux, emporté par ses instincts artistes, aimant la vie cynique, grossier, il fut plus qu'un grand homme: il fut son époque.

La réaction bourgeoise se tarda point à s'engager dans une voie de poursuites contre les journaux: le district des Cordeliers devint alors la terre d'asile des écrivains, le rempart de la liberté de la presse. Marat avait lancé de terribles attaques contre le Châtelet, qu'il accusait d'être un tribunal de sang, qui écrasait le moucheron et ménageait la baleine. Le Châtelet venait en conséquence de décerner un mandat d'amener contre *l'Ami du Peuple*. Laissons-le raconter lui-même ses tribulations: « Un bon citoyen vint m'avertir qu'on allait m'enlever. Je passai chez un voisin, et, vingt minutes après, je vis d'une croisée toute l'expédition. — A onze heures et demie s'avancèrent au petit pas, dans la rue de l'Ancienne-Comédie, par celle Saint-André, plusieurs détachements de huit hommes très peu éloignés. Après le mot d'ordre donné à l'officier qui commandait le corps-de-garde qui est à ma porte, ses détachements s'y rassemblèrent, et, lorsque le dernier fut arrivé, ils en sortirent, se firent ouvrir la porte cochère, se répandirent dans la cour silencieusement et sur la pointe du pied, et se présentèrent à la porte de mon appartement, qu'ils trouvèrent fermée, puis, ils descendirent à mon imprimerie, demandèrent à mes ouvriers où j'étais, prirent des renseignements sur ma personne, sur les endroits où je pouvais me trouver, et enlevèrent plusieurs exemplaires de mon journal et d'une *Dénonciation en règle contre le ministre des finances*, prête à paraître. Ils avaient certainement à leur tête quelque espion bien au fait des personnes qui sont à mon service et des chambres qu'elles habitent. En montant l'escalier jusqu'au grenier, ils arrivèrent à la porte de ma retraite, et je les aperçus par le trou de la serrure. Ensuite ils entrèrent dans plusieurs pièces, firent d'exactes, mais d'inutiles recherches, et redescendirent dans la cour. Une demoiselle qui se trouvait chez le portier leur dit que j'étais sans doute dans mon ancien appartement, rue du Vieux-Colombier. Ils s'y rendirent tous à la fois, sans laisser un seul homme en arrière. Dès qu'ils furent éloignés, je descendis dans la cour et j'appris qu'ils avaient présenté au corps-de-garde un décret du Châtelet, portant ordre de m'enlever partout où je serais. Cet ordre était écrit sur un chiffon de papier non timbré. Je quittai la maison et j'allai chercher un asile chez un ami de cœur. Le lendemain matin, plusieurs témoins dignes de foi vinrent m'avertir de ce qui s'était passé rue du Vieux-Colombier. Ils avaient forcé la portière de leur ouvrir mon appartement. Fâchés de ne rien trouver, on les a entendus dire: « *Ce b....., nous l'aurons mort ou vif.* » Marat aurait sans doute succombé dans sa lutte avec le Châtelet, si le district des Cordeliers ne fût venu à son secours et n'eût suspendu les poursuites en interposant un arrêté: « Considérant que dans ces

temps d'orage que produisent nécessairement les efforts du patriotisme luttant contre les ennemis de la Constitution naissante, il est du devoir des bons citoyens, et, par conséquent, de tous les districts de Paris, qui se sont déjà signalés si glorieusement dans la Révolution, de veiller à ce qu'aucun individu de la capitale ne soit privé de sa liberté, sans que le décret ou l'ordre, en vertu duquel on voudrait se saisir de sa personne, n'ait acquis un caractère extraordinaire de vérité capable d'écarter tout soupçon de vexation ou d'autorité arbitraire. » L'affaire alla au Châtelet, du Châtelet à la Commune, de la Commune à l'Assemblée générale des représentants. La résistance du district fut jugée illégale, le pouvoir qu'il s'arrogeait exorbitant. Les Cordeliers tinrent ferme, et dans la prévision d'une nouvelle tentative contre la sûreté d'un citoyen, ils posèrent deux sentinelles à la porte de Marat. Cependant une petite armée, infanterie et hommes à cheval, précédée d'un huissier, s'avance sur le terrain du district des Cordeliers. Tout le quartier s'agite. L'huissier somme le comité civil du district de remettre entre ses mains le citoyen décrété de prise de corps; refus. Le comité déclare haut et ferme qu'il prend M. Marat sous sa protection, et députe quatre de ses membres à l'Assemblée nationale. L'Assemblée improuve la conduite du district, déclare ses prétentions téméraires. Pendant ce temps, la cavalerie, divisée en plusieurs corps, se range sur la place du Théâtre-Français (aujourd'hui le café Procope) et dans les rues aboutissantes; l'infanterie occupe le carrefour de Bussy et toute la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés; une réserve de cavalerie stationne sur le quai de la Monnaie. Voilà bien du monde sur pied pour enlever un citoyen : de nombreux rassemblements se forment pour le défendre. Le district refuse de se rendre à l'arrêté de l'Assemblée nationale et envoie une députation à Lafayette. Les têtes s'échauffent; des figures menaçantes s'amassent autour de la force armée, immobile dans les rues. Les habitants du quartier, les femmes surtout, élèvent fortement la voix. « Si mon mari, qui est grenadier, dit l'une d'elles, était assez lâche pour vouloir arrêter l'Ami du peuple, je lui brûlerais la cervelle moi-même. » Le bataillon du district était tout entier sous les armes, prêt à repousser les attaques des troupes nationales. Le sang allait couler. Alors les huissiers, écoutant les conseils de la prudence, se retirèrent. Le lendemain, nouvelles poursuites; cette fois le district laissa faire : Marat s'était échappé.

Le journal *l'Ami du Peuple* fut interrompu durant quatre mois. Profitons de cette lacune et de ce silence, pour étudier le caractère d'un des hommes les plus étranges, les plus calomniés, les plus influents de la Révolution. La conscience de Marat! qui osera regarder dans cet abîme? Rassurons-nous et voyons froidement. — Je le laisse raconter lui-même son enfance : « Né avec une âme sensible, j'ai encore reçu de ma mère une éducation parfaite; cette femme, tant aimée et tant regrettée, m'inspira, quand j'étais encore enfant, l'amour de la justice et des hommes. C'est par mes mains qu'elle faisait passer des secours aux malheureux. Elle me forma elle-même aux bonnes mœurs, et écarta de moi toutes les habitudes vicieuses. J'étais vierge à vingt ans. La seule passion qui dévorât alors mon âme était celle de la gloire. A cinq ans j'aurais voulu être maître d'école, à quinze ans professeur, auteur à dix-huit ans, génie créateur avant ma vingtième année. Pendant ma première enfance, mon organisation était très débile; aussi n'ai-je connu ni la pétulance, ni l'étourderie, ni l'amour du jeu. Mes maîtres obtenaient tout de moi par la douceur; je me révoltais au contraire devant un châtiment injuste. Je ne fus puni qu'une fois, et le ressentiment que j'en conçus fut ineffaçable. Vous allez juger de la fermeté de mon caractère : j'avais alors onze ans; on voulut me faire rentrer à l'école, je résistai. On essaya de me dompter par la faim; je jeûnai deux jours entiers sans me rendre à la volonté de mes parents. Ceux-ci, n'ayant pu me faire fléchir par la faim, essayèrent de la prison; ils m'enfermèrent dans une chambre où il y avait une fenêtre. Je ne pus alors résister à l'indignation qui me suffoquait, j'ouvris la croisée et me précipitai dans la rue, où je tombai le front sur un caillou. J'en porte encore la cicatrice. J'ai pris, tout jeune, le goût de l'étude; à part le petit nombre d'années que j'ai consacrées à l'exercice de la médecine, j'ai passé ma vie dans la retraite, à m'écouter en silence, à chercher les destinées de l'homme au-delà du tombeau, et à porter une inquiète curiosité sur l'histoire de la nature. » Marat avait été médecin des écuries du comte d'Artois : son emploi n'était pas de soigner les chevaux, mais les gens de la maison et du manége : cette charge s'achetait. Ses études physiologiques lui inspirèrent l'idée d'un ouvrage sur l'*homme*, qui eut l'honneur d'être critiqué par Voltaire (1). J'ai lu ces trois volumes dans lesquels on reconnaît un style décoloré qui se réchauffe de temps en temps au soleil de J.-J. Rousseau. Son mobile talent s'essayait à tout. Marat se livra pêle-mêle à des travaux de physique sur le feu et sur la lumière : ses ambitieuses expériences n'allaient à rien de moins qu'à détrôner les idées de Newton. Les Académies dédaignèrent ses travaux : il se récria; un des savants de cette époque, M. Charles, le traita surtout avec une ironie méprisante; un duel s'ensuivit que Marat soutint vaillamment. Engagé dans une fausse voie, il y marcha droit et ferme. Si l'angle de son esprit n'était pas assez ouvert pour embrasser tous les éléments de la question, du moins les connaissances ne manquaient pas. Sa vie n'était pas celle d'un aventurier ni d'un charlatan, mais d'un inventeur malheureux. Le démon des découvertes le tourmentait. Ses mœurs étaient réglées; il vivait de peu, la nourriture des bonzes, du riz et quelques tasses de café à l'eau, lui suffisait. Sa manière de vivre était bizarre; son tempérament volcanique. Il écrivait continuellement, et gardait durant son travail une serviette mouillée sur le front. Il y a un dernier livre de science que je signale à cause de la concordance du titre avec le caractère de l'homme; *Recherches sur l'électricité médicale*. — Marat fut dans la suite l'étincelle électrique de la Révolution.

Avant l'ouverture des états-généraux, Marat n'était point demeuré étranger à la politique. Né en Suisse, il se vit entraîné tout jeune par les circonstances et par l'agitation de son esprit dans le mouvement qui se préparait. Il avait plusieurs fois voyagé : la physionomie des peuples qu'il observa, courbés sous les liens de la misère et sous des lois iniques, fortifia son horreur innée du despotisme. Il s'intéressa dès-lors à l'affranchissement de toutes les nations du globe. En 1774, il avait couru en Angleterre : « J'avais été, dit-il, pour influencer au moyen d'un écrit les élections du parlement; j'y travaillai pendant trois mois, vingt-une heures par jour; à peine si j'en prenais deux de sommeil; et pour me tenir éveillé, je fis un usage si excessif de café à l'eau, que je faillis y laisser ma vie. Je tombai dans une sorte d'anéantissement; toutes les facultés de mon âme étaient étonnées; je restai treize jours en ce triste état dont je ne sortis que par le secours de la musique. » Cet ouvrage était *les Chaînes de l'Esclavage*, mal écrit et d'une érudition commune, mais plein d'aperçus. Le champ de la réforme sociale était ouvert : en 1778, Marat toujours remuant, adressait à une société helvétique le plan d'une législation criminelle. « A mesure, écrivait-il, que les lumières se répandent, elles font changer l'opinion publique, peu à peu les hommes viennent à connaître leurs droits; enfin ils veulent en jouir; alors, alors seulement ils cherchent à devenir libres. » Marat se montre surtout frappé dans cet ouvrage de l'inconvénient des inégalités sociales qui s'opposent à l'exercice de la loi. La justice humaine est comme la conscience des pharisiens : elle filtre le moucheron et laisse passer le chameau; c'est-à-dire que les délits du pauvre sont punis outre mesure, tandis que les crimes des riches et des intrigants échappent. Cet écrit est d'ailleurs un modèle de raison et d'humanité : s'agit-il de *rendre le supplice exemplaire, l'auteur entend la voix de la nature gémissante, son cœur se serre, la plume lui tombe des mains*. Marat était donc préparé à une rénovation politique : il l'attendait depuis des années. « J'arrivai, dit-il, à la Révolution avec des connaissances très variées et un ardent amour des hommes. De tout temps, je n'ai pu soutenir le spectacle d'une injustice sans me révolter; la vue des mauvais traitements exercés par les nobles sur les nombreux pays que j'ai parcourus avait fait bondir mon cœur comme le sentiment d'un outrage personnel. A Genève, où je suis né; à Londres, où j'ai demeuré longtemps; à Bordeaux, où j'ai vécu dix années; à Dublin, à Edimbourg, à La Haye, à Utrecht, à Amsterdam, où j'ai voyagé; à Paris, où je mourrai sans doute, j'ai toujours appelé de mes vœux une révolution qui remettrait le peuple en puissance de ses droits. » Elle vint cette Révolution tant désirée. « Le jour de l'ouverture des états-généraux, ajoute-t-il ailleurs, fut pour moi un jour de délivrance; j'entrevis que les hommes allaient redevenir frères et mon cœur s'ouvrit à toutes les joies de l'espérance. J'écrivis alors que la Révolution pouvait se faire sans verser une goutte de sang. » L'organisation physique de Marat l'appelait bien plutôt à la douceur et à la compassion qu'à la cruauté bestiale. Il avait la fibre délicate, les joues tendues, les lèvres épaisses et molles (grand signe de bonté), quelque chose d'un peu égaré dans les yeux, mais sans colère. « Marat, dit Fabre d'Églantine, qui l'a connu, était fortement sensible, et Marat était très faible. » Comme toutes les natures chétives, il se montrait en même temps crédule, inquiet, soupçonneux; disposé à l'amour du genre humain, il se sentait refoulé par les noirceurs, les bassesses, les trahisons dont les hommes sont capables. Il serait sans doute plus court de déclarer ici, avec la plupart des écrivains, Marat un *tigre altéré de sang* : mais il faut que l'histoire se montre sans passion comme sans faiblesse : l'histoire c'est le jugement de Dieu.

Marat avait fondé, dans les premiers temps de la Révolution, une tribune pour y défendre les droits du peuple et la cause des citoyens opprimés. Il plaida d'abord cette cause avec une énergie modérée par l'espérance du succès : mais bientôt il crut voir le mouvement dévier, des obstacles, qu'il n'avait point prévus, surgirent l'un après

(1) Voici le jugement de l'auteur de *Candide* : « Quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que l'âme est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres et l'estime pour soi-même, à un point qui révolte tous les lecteurs. » Rattacher les manifestations de l'âme à tel ou tel siége organique n'est pas, quoi qu'en dise Voltaire, une tentative puérile ou ridicule; c'est, après tout, le grand travail de la physiologie moderne du cerveau.

l'autre; les nobles dépossédés cherchèrent à entraver la marche de la Révolution naissante : à cette vue, Marat impatient et déconcerté, frémit. Il fit alors des motions violentes, incendiaires. La sensibilité convulsive de cet être frêle donnait, par instants, à son style une nuance de mélancolie terrible qui n'était point alors dans son cœur. Aucuns sacrifices ne lui coûtèrent pour assurer l'existence de sa feuille : on en jugera. « Vous accusez, écrivait-il au ministre Necker, le destin de la singularité des événements de votre vie. Que serait-ce si, comme l'Ami du peuple, vous étiez le jouet des hommes et la victime de votre patriotisme! Si, en proie à une maladie mortelle, vous aviez, comme lui, renoncé à la conservation de vos jours pour éclairer le peuple sur ses droits et sur les moyens de les recouvrer! Si dès l'instant de votre guérison, vous lui aviez consacré votre repos, vos veilles, votre liberté! Si vous vous étiez réduit au pain et à l'eau pour consacrer à la chose publique tout ce que vous possédiez! Si pour défendre le peuple, vous aviez fait la guerre à tous ses ennemis! Si pour sauver la classe des infortunés, vous étiez brouillé avec tout l'univers sans même vous ménager un seul asile sous le soleil! Si, accusé tour à tour d'être vendu aux ministres que vous démasquiez, au despote que vous combattiez, aux grands que vous accabliez, aux sangsues de l'État, auxquelles vous vouliez faire rendre gorge; si, décrété tour à tour par les jugeurs iniques dont vous auriez dénoncé les prévarications, par le législateur dont vous démasqueriez les erreurs, les iniquités, les desseins désastreux, les complots, la trahison; si, poursuivi par une foule d'assassins armés contre vos jours, si, courant d'asile en asile vous vous étiez déterminé à vivre dans un souterrain pour sauver un peuple insensible, aveugle, ingrat! Sans cesse menacé d'être tôt ou tard la victime des hommes puissants auxquels j'ai fait la guerre, des ambitieux que j'ai traversés, des fripons que j'ai démasqués; ignorant le sort qui m'attend, et destiné peut-être à périr de misère dans un hôpital, m'est-il arrivé comme à vous de me plaindre? Il faudrait être bien peu philosophe, monsieur, pour ne pas sentir que c'est le cours ordinaire des choses de la vie; et il faudrait avoir bien peu d'élévation dans l'âme, pour ne pas se consoler par l'espoir d'arracher, à ce prix, 25 millions d'hommes à la tyrannie, à l'oppression, aux vexations, à la misère, et de les faire enfin arriver au moment d'être heureux. » Cette feuille était nécessaire pour surveiller les principaux acteurs de la contre-révolution. Sans cesse sur la brèche, Marat empêchait de relever les pierres de l'ancien régime; ombrageux, il se piquait de connaître les hommes; *d'un coup-d'œil il lisait au fond des cœurs.* La vérité est qu'il ne se méprit guère sur les intentions douteuses de Mirabeau, ni sur les traités secrets de ce tribun avec le château. Marat avait toutes les défiances, toute l'activité, toute l'exagération des classes nouvellement émancipées; Marat, c'était l'âme du peuple.

A côté du fanatisme révolutionnaire, le fanatisme royaliste : le Châtelet venait de juger le marquis de Favras, qui avait formé le projet d'enlever le roi et la famille royale, pour les conduire à Péronne. Voici le plan du complot : rassembler les mécontents des différentes provinces, donner entrée dans le royaume à des troupes étrangères, et se mettre ainsi à la tête d'une contre-révolution (1). Favras avait vécu en aventurier, il mourut en héros. Une foule immense encombrait les rues par où le tombereau devait passer. Lorsqu'il sortit du Châtelet, après s'être confessé, la foule qui était présente battit des mains. Arrivé à la principale porte de Notre-Dame, il prit avec beaucoup de sang-froid la torche ardente d'une main et de l'autre son arrêt de mort qu'il lut lui-même d'un ton de voix assuré, nu-pieds, nu-tête, en chemise et ayant la corde au cou. La joie du peuple accouru sur son passage ne parut ni l'irriter ni l'affliger. En revenant de Notre-Dame, le condamné avait pâli, mais sa contenance était toujours ferme. De la Grève, Favras est monté à l'Hôtel-de-Ville : il écrivit cinq à six lettres et dicta lui-même son testament avec la tranquillité d'un homme qui ne toucherait pas à ses derniers moments. La nuit était survenue. Cependant la foule qui occupait les dehors de l'Hôtel-de-Ville ne cessait de crier : *Favras! Favras!* On distribua des lampions sur la place; on en mit jusque sur la potence. Enfin le condamné descendit de l'Hôtel-de-Ville, marchant d'un pas assuré. Au pied du gibet, il éleva la voix, en disant : *Citoyens, je meurs innocent, priez Dieu pour moi.* Arrivé à la moitié de l'échelle, il dit d'un ton aussi élevé : *Citoyens, je vous demande le secours de vos prières, je meurs innocent.* Au dernier échelon, Favras répéta une troisième fois : *Citoyens, je suis innocent, priez Dieu pour moi*; alors, se tournant vers le bourreau : *Et toi, fais ton devoir.* Il le fit.

Une question commençait à jeter le trouble dans le sein de l'Assemblée nationale, c'était celle des biens ecclésiastiques. Déjà plusieurs membres avaient demandé qu'une partie des richesses du clergé fût employée à l'amélioration des finances de l'État : rien de plus conforme que ce projet à l'esprit de désintéressement et de sacrifice qui est l'esprit même de l'Évangile. Tous les prêtres de bonne foi le reconnurent : « L'Église, écrivait l'un d'eux, nous est représentée comme arrachant son sein pour ses enfants; c'est là notre modèle. Allons faire notre prière et disons : Grand Dieu, vous aviez donné beaucoup de biens à nos frères, mais nous n'en sommes qu'usufruitiers; en bons citoyens, nous les remettons à la nation de qui nous les tenons. » La masse des ecclésiastiques se montrait fort éloignée de partager ces généreux sentiments; la résistance venait surtout de la part des évêques, entre les mains desquels étaient les richesses de l'Église de France. Jusque-là le clergé n'avait point trop ouvertement opposé son influence aux décisions de la majorité du pays : la concordance des principes chrétiens et des idées révolutionnaires était assez manifeste pour qu'on n'osât pas se couvrir de Dieu contre les nouveaux progrès de l'esprit humain. Mais, quand la Révolution eut tenu aux ministres du Christ le langage que Jésus lui-même tenait à un riche; quand elle leur eut dit : « Laissez ce que vous possédez à l'État, puis venez et suivez-moi, » oh! alors les visages se rembrunirent, et le clergé s'en alla triste. Ici, comme toujours, c'est la Révolution qui était croyante; elle seule faisait l'œuvre de Dieu en dépit de ses ministres. La foi n'était plus parmi ces derniers qu'une affaire d'état, une incrédulité soumise. Il y avait dans l'Église une noblesse et un peuple, des riches et des pauvres; tout cela contraire à l'esprit de l'institution. Des prélats, entourés d'un faste insultant; des abbés, coureurs de boudoirs; des moines oisifs et endormis dans la mollesse; où voulez-vous que je retrouve ici les successeurs de ces mâles et désintéressés apôtres qui ont conquis le monde de leur temps à l'ignominie de la croix? L'ambition des dépositaires infidèles de l'Évangile ne savait pas même se renfermer dans le cadre des dignités ecclésiastiques : ils avaient brigué partout les premières places. « La religion veut, au contraire, déclarait Camille Desmoulins, qu'ils aient le dernier rang. Le cahier de la ville d'Étain, après avoir cité une foule de textes : *Que leur règne n'est pas de ce monde; que s'ils veulent être les premiers dans l'autre, il faut qu'ils soient les derniers dans celui-ci, etc.*, leur fait ce dilemme admirable : Si vous croyez à votre Évangile, mettez-vous à la dernière place qu'il vous assigne; soyez du moins nos égaux; ou, si vous ne croyez pas un mot de ce que vous dites, vous êtes donc des hypocrites et des fripons, et nous vous donnons, très révérendissime père en Dieu, monseigneur l'archevêque de Paris, six cent mille livres de rentes pour vous moquer de nous : *Quidquid dixeris argumentabor.* »

Le haut clergé aima mieux se retirer de la révolution que de rompre ces fatales attaches aux biens temporels, qui avaient amené dans l'Église le déclin des croyances et la corruption des mœurs. Des hommes de loi, profondément versés dans les décrétales et les conciles; des abbés jansénistes, des ecclésiastiques utiles, démontrèrent que le clergé n'était pas propriétaire, mais simple administrateur de ses biens, qui avaient été donnés au culte et non aux prêtres; l'État pouvait donc en exiger la restitution : mais quand même l'Église eût été réellement dépouillée, ne devait-elle pas se tenir pour heureuse d'être allégée du fardeau de ces richesses qui lui aliénaient le cœur des populations? Ne devait-elle pas tout au moins se soumettre? N'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Si l'on veut enlever votre tunique, donnez aussi votre manteau? » Le haut clergé ne voulait rien céder : il réclama, protesta; au langage irrité des évêques, on eût dit que rendre les biens, pour eux c'était rendre l'âme. Jésus-Christ se relevait à demi du tombeau tout chargé de liens, et criait à ces indignes ministres : « Vous me déshonorez! Je vous ai dit que mon royaume n'était pas de ce monde, et vous avez établi un État dans l'État. Je vous ai dit : N'amassez point de trésors, *nolite thesaurisare*, et vous avez mis tellement votre cœur dans les biens de ce monde, que vous refusez de rendre aux hommes ce qu'ils vous ont confié. Je vous renie devant mon père comme vous m'avez renié devant la nation. » — Ce langage, quelques bons prêtres le firent entendre à la tribune : « Qui oserait me dire, s'écriait le curé de Cuiseaux, que le tiers des biens de l'Église a été donné aux pauvres; que l'autre tiers a été consacré à l'entretien des églises; que les prêtres du second ordre ont été équitablement salariés? Ainsi, depuis plus de cent trente ans, le clergé a joui de 70 millions de biens dont il n'était pas propriétaire. » — L'abbé Gouttes s'écriait au milieu des murmures : « Vous n'y gagnerez rien; je dirai la vérité. Je dirai qu'on aurait moins calomnié le clergé et qu'on aurait béni la religion, si les ecclésiastiques se fussent respectés davantage. Je dirai avec Fleury, que, pendant les persécutions, les prêtres n'ayant pas l'administration de leur église, étaient vraiment vertueux; mais les persécutions cessèrent, alors ils devinrent des pasteurs mercenaires, s'engraissèrent de la substance de leur troupeau, et l'abandonnèrent aux loups... Quand les législateurs réprimeront les abus, quand ils supprimeront les bénéfices simples, quand ils réduiront les ecclésiastiques à un traitement particulier... les législateurs ne feront rien de mauvais; ils agiront, non comme des hommes, mais comme des anges envoyés sur la terre pour rétablir dans l'Église les vertus que la mauvaise distribution des biens en avait exilées. » Le côté droit de l'Assem-

(1) Monsieur, depuis Louis XVIII, s'était mêlé sourdement et timidement à cette conspiration contre l'État. Favras fit preuve de courage et de fidélité en ne dénonçant pas son *auguste* complice. Les papiers relatifs à cette affaire furent remis plus tard à Louis XVIII par madame Du Cayla, et brûlés dans le tête-à-tête.

blée interrompait, trépignait, murmurait toujours... O hommes de peu de foi! prenez-vous donc Jésus-Christ pour un avare ou pour un voleur, que vous liez si fort sa cause à celle des intérêts matériels? Je vous dis, moi, que votre cupidité le dégoûte; vous faites rougir Dieu!

Les membres du haut clergé s'indignaient qu'on comparât leur richesse à l'indigence des apôtres: les temps, selon eux, étaient changés; autres mœurs; il fallait suivre le courant des sociétés humaines. — Et pourquoi donc alors nous opposez-vous toujours l'immuabilité des institutions de l'Église, quand on vous presse de marcher avec le siècle! — A bout de raisons, le haut clergé insinuait qu'on en voulait à la racine même du christianisme. Ici Charles Lameth rapproche très heureusement la Révolution et l'Évangile: il montre que l'une et l'autre se rencontrent, s'embrassent: « Lorsque l'Assemblée s'occupe d'assurer le culte public, est-ce le moment de présenter une motion (la motion de dom Gerle) (1) qui peut faire douter de ses sentiments religieux? Ne les a-t-elle pas manifestés, quand elle a pris pour base de tous ses décrets la morale et la religion? Qu'a fait l'Assemblée nationale? Elle a fondé la constitution sur la fraternité et sur l'amour des hommes; elle a, pour me servir des termes de l'Écriture, « humilié les superbes; » elle a mis sous sa protection les faibles et le peuple, dont les droits étaient méconnus; elle a enfin réalisé, pour le bonheur des hommes, ces paroles de Jésus-Christ lui-même, quand il a dit: « Les premiers deviendront les derniers, les derniers deviendront les premiers. » Elle les a réalisées; car, certainement, les personnes qui occupaient le premier rang dans la société, qui possédaient les premiers emplois, ne les posséderont plus. » — L'Évangile enseigne; la Révolution applique.

L'abolition des ordres monastiques fut prononcée; la nation se chargea des frais de l'autel et de l'entretien des ministres. Il restait encore un pas à faire: il fallait reconstituer l'Église sur son antique base. Une refonte générale de la discipline ecclésiastique était devenue nécessaire. Les idées avaient pris, depuis deux siècles, une direction nouvelle; les peuples avaient besoin d'une notion plus démocratique de la Divinité; la formidable hiérarchie du clergé catholique avait fini par masquer le ciel comme l'échelle de Jacob. Quel beau moment pour l'Église, si, au lieu d'associer la foi à ses ambitions, à ses intérêts, et de mêler Dieu dans sa querelle, elle eût renouvelé de fond en comble l'édifice religieux! Se renouveler pour les institutions, c'est vivre. Tous les bons esprits l'y invitaient: que sais-je? la Providence élevait dans son propre sein une de ces voix mystérieuses qui accompagnent les grandes époques de régénération. Je parle de Suzette Labrousse, une pauvre fille du Périgord; comme Jeanne d'Arc, elle ne venait pas sauver la France, mais l'Église. Visionnaire, un peu folle, elle avait passé son enfance dans la retraite et dans l'exaltation des pratiques religieuses: son cœur se fondait au son des cloches, à un chant d'église, ou à la vue d'un crucifix. Elle entendit des voix (2) qui l'avertissaient de sa mission. La voilà qui abandonne tout, famille, pays; elle renonce à l'amour; elle foule aux pieds les coquetteries et les délicatesses de son sexe; plus de moelleuses étoffes, de la bure; plus de mets sensuels, de la cendre. Elle éteint sa beauté, sa fraîcheur, pour ne pas tenter les regards en les arrêtant sur une enveloppe trop aimable. Cependant que lui disait l'esprit: « L'Église doit rentrer dans sa vérité primitive: toutes les cours romaines et épiscopales, ouvrages de la cupidité des hommes, vont s'écrouler au premier jour. Dieu ne veut plus tolérer ce colosse qui a effrayé les nations. » Les grands événements qui commençaient à étonner l'Europe remuaient depuis longtemps dans son intelligence. Elle arrive un jour à Paris, pieds nus: « Le temps, dit-elle, où il faut que toute justice se fasse est arrivé. Il ne résultera d'autre destruction que celle des préjugés et de la cause des maux qui inondent toute la terre... Si on met du retard à seconder mes vues, une saignée cruelle s'ensuivra. » Le prodige fit du bruit: les évêques de l'Assemblée nationale, et plusieurs membres du clergé de France, consultèrent Suzette Labrousse: « Pour savoir la marche à tenir, leur disait-elle, il ne faut point être savant: il ne faut qu'être bon. Le moment est venu de renoncer aux bénéfices, aux dîmes, aux richesses, qui sont à l'Église ce que l'ivraie est au bon grain. Réchauffons tous nos cœurs sans délai pour réédifier un nouveau corps à l'Être Suprême resplendissant de lumière. » Il est sans doute extraordinaire de voir une pauvre villageoise éclairer le clergé de ses conseils, et se montrer en avant des docteurs sur toutes les questions qui touchaient à la réforme religieuse: mais Dieu se sert quelquefois de la faiblesse, du délire même (maladie sacrée!) pour les faire concourir à l'exécution de ses desseins. Ceux qui ne goûteraient pas cela n'entendraient rien à la Révolution française. La Révolution, c'est la simplicité du cœur, l'inspiration naïve qui confondent la science et la sagesse humaine.

La constitution civile du clergé fut l'œuvre du clergé lui-même. On avait formé un comité ecclésiastique, dont les membres les plus actifs étaient presque tous des abbés et des jansénistes. Les révolutions ne sont jamais si grandes que quand elles s'élèvent aux rapports de l'homme avec la Divinité. Ce jour-là l'Assemblée nationale devint le concile de la foi nouvelle; les vivants et les morts illustres assistaient à ces solennels débats; les apôtres, Fénelon, Pascal, ils y étaient tous. Les casuistes du haut clergé s'enveloppèrent dans une discussion obscure: les fantômes ne soulèvent que des ténèbres. Robespierre alors se leva: cet homme avait dans l'esprit une puissance d'exactitude qui n'excluait pas l'émotion. « Les prêtres, dit-il, sont dans l'ordre social de véritables magistrats destinés au maintien et au service du culte. De ces notions simples dérivent tous les principes; j'en présenterai trois qui se rapportent aux trois chapitres du plan du comité. Premier principe: toutes les fonctions publiques sont d'institution sociale: elles ont pour but l'ordre et le bonheur de la société; il s'ensuit qu'il ne peut exister dans la société aucune fonction qui ne soit utile. Devant cette maxime disparaissent les bénéfices et les établissements sans objet. On ne doit conserver en France que des évêques et des curés. Second principe: les officiers ecclésiastiques étant institués pour le bonheur des hommes et pour le bien du peuple, il s'ensuit que le peuple doit les nommer. Troisième principe: les officiers ecclésiastiques étant établis pour le bien de la société, il s'ensuit que la mesure de leur traitement doit être subordonnée à l'intérêt et à l'utilité générale, et non au désir de gratifier et d'enrichir ceux qui doivent exercer ces fonctions. Ces trois principes renferment la justification complète du projet du comité. J'ajouterai une observation d'une grande importance, et que j'aurais peut-être dû présenter d'abord: Quand il s'agit de fixer la constitution ecclésiastique, c'est-à-dire les rapports des ministres du culte public avec la société, il faut donner à ces magistrats, à ces officiers publics, des motifs qui unissent plus particulièrement leur intérêt à l'intérêt public. Il est donc nécessaire d'attacher les prêtres à la société par tous les liens, en.... » Ici l'orateur est interrompu par des murmures et par des applaudissements mêlés: il allait parler du mariage des prêtres. Robespierre prit part deux autres fois à la discussion des matières ecclésiastiques: « Ni les assemblées administratives ni le clergé ne peuvent concourir à l'élection des évêques: la seule élection constitutionnelle, c'est celle qui vous a été proposée par le comité. Quand on dit que cet article contrevient à l'esprit de piété, qu'il est contraire aux principes du bon sens, que le peuple est trop corrompu pour faire de bonnes élections, ne s'aperçoit-on pas que cet inconvénient est relatif à toutes les élections possibles; que le clergé n'est pas plus pur que le peuple lui-même. Je vote pour le peuple.

. . . .

L'auteur pauvre et bienfaisant de la religion a recommandé au riche de partager ses richesses avec les indigents; il a voulu que ses ministres fussent pauvres; il savait qu'ils seraient corrompus par les richesses; il savait que les plus riches ne sont pas les plus généreux, que ceux qui sont séparés des misères de l'humanité ne compatissent guère à ces misères, et que par leur luxe et par les besoins attachés à leur richesse, ils sont souvent pauvres au sein même de l'abondance. » Robespierre, à la fin, fut admirable: « J'invoque, s'écria-t-il, la justice de l'A semblée en faveur des ecclésiastiques qui ont vieilli dans le min stère et qui, à la suite d'une longue carrière, n'ont recueilli de leurs travaux que des infirmités. Ils ont aussi pour eux le titre d'ecclesiastiques et quelque chose de plus, l'indigence. Je demande que l'Assemblée déclare qu'elle pourvoira à la subsistance des ecclesiastiques de soixante-dix ans qui n'ont ni pensions ni bénéfices » La Révolution venait mettre la justice et la miséricorde dans l Église comme dans la societé; elle venait rendre partout visible dans le monde cette parole de l'Écriture: « Il a déposé les puissants de leurs sieges et élevé les humbles. » La discussion fut tempêtueuse: les evêques n'attendaient que ce moment pour éclater. Ils crièrent à l'hérésie, au scandale; mais l'abbé Gouttes, au nom des membres du Comité ecclesiastique: « Je fais profession d'aimer, d'honorer la religion, et de verser, s'il le faut, tout mon sang pour elle. » Les curés de l'Assemblée font la même profession de foi. Au même instant, l'évêque de Clermont furieux, à la tête des autres évêques et de tous les membres dissidents, sort de la salle. « Je vote, dit alors l'abbé Grégoire, sous l'œil de Dieu. » Le decret passa. « Nulle consideration, s'ecrie aussitôt ce prêtre vertueux, ne peut suspendre l'émission de notre serment. Nous formons des vœux sincères pour que, dans toute l'étendue de l'empire, nos confrères, calmant leurs inquietudes, s'empressent de remplir un devoir de patriotisme, si propre à porter la paix dans le royaume, et à cimenter l'union entre les pasteurs et les ouailles! » Resté à la tribune, il y prononce alors le premier, aux applaudissements de l'Assemblée, le fameux serment constitutionnel: « Je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi. ».

L'Assemblée nationale venait de rappeler l'Église à la simplicité

(1) Dom Gerle, chartreux, membre du club des Jacobins, bon cœur, mais tête faible, avait demandé que, pour fermer la bouche à ceux qui calomniaient les sentiments religieux de l'Assemblée, on déclarât la religion catholique, apostolique et romaine, religion de la nation.

(2) Voir le chapitre Hallucination dans *Paris, ou les sciences, les institutions et les mœurs au* XIXe *siecle*, tome II.

originelle, à l'élection du peuple, aux vertus qu'engendrent la modération et le travail : quel crime ! Le tocsin n'en fut pas moins sonné dans tous les diocèses. Ces hommes de paix ne songèrent plus qu'à mettre le schisme dans l'Eglise pour déchirer l'unité de l'Etat. L'ancien régime ecclésiastique voulait ensevelir la religion sous ses débris : un grand nombre de curés, attachés à l'obéissance, se retirèrent de leurs fonctions, laissant partout leur église sans prêtre, l'Etat sans culte, et le peuple sans Dieu. L'opposition religieuse alla joindre ses hostilités à celles de la noblesse mécontente et dépossédée. De là datent les animosités, les défiances du peuple envers le clergé. La Révolution dut voir en lui un ennemi décidé, et se résoudre à le traiter comme tel ; c'est ce qui arriva. Pourquoi faut-il que l'égoïsme de caste ait aveuglé ces ministres de la parole divine au point de leur faire méconnaître l'œuvre de la Providence ! La Révolution était l'Envoyée : elle venait les rappeler à l'Evangile, leur dire, par la bouche de l'abbé Fauchet que Jésus-Christ mourut pour la démocratie de l'univers ; elle les exhortait à dépouiller la majesté divine de ces insignes de la puissance royale, désormais flétris, relégués, abolis : elle leur conseillait, si j'ose ainsi dire, de faire Dieu citoyen. Leur orgueil résista ; ils rougirent de la crèche, de l'étable, de la croix, de cette sainte pauvreté qui était comme le vêtement de la primitive Eglise ; c'en fut assez ; l'Eternel retira d'eux sa face.

La révolution était entourée d'ennemis : les membres de l'aristocratie détruite et dispersée cherchaient à se reformer au-delà du Rhin en un corps d'armée. Trop faibles pour agir seuls, les émigrés prétendaient soulever les puissances voisines en leur faveur et rentrer avec elles en France les armes à la main. Leur plan était de délivrer Louis XVI, qu'ils affectaient de croire prisonnier de la Révolution ; le pays insurgé devait alors être sévèrement puni et le gouvernement rendu à sa forme primitive. Les mauvaises dispositions des princes et des souverains étrangers envers les révolutionnaires favorisaient beaucoup les entreprises de la noblesse française. L'horizon diplomatique était chargé de nuages. Un cordon sanitaire se formait de tous côtés sur les frontières pour empêcher le développement du mal français ; on appelait ainsi cet enthousiasme de la liberté qui, pour des spectateurs froids, avait les caractères d'une véritable fièvre. La France cependant ne pouvait reculer. Un homme peut encore, quand la paix générale du monde l'exige, retenir la vérité en lui-même ; un peuple non. L'existence de la Révolution importait à l'univers, il fallait que la France se sacrifiât au besoin pour propager ses idées. Les peuples en l'attaquant, s'attaqueraient eux-mêmes : mais il était à craindre qu'une longue pratique de la servitude n'étouffât dans leur cœur la voix des intérêts les plus sacrés. Ces réflexions roulaient dans la tête des révolutionnaires, quand l'Assemblée nationale ouvrit sa discussion sur le droit de paix et de guerre. La guerre offensive était contraire aux principes des vrais démocrates : nulle ambition de s'étendre, nul égoïsme de race, ces hommes voulaient donner pour limites à la France la paix et la fraternité du monde. A la tête de cette opinion généreuse était Robespierre : « Pouvez-vous ne pas croire, s'écria-t-il, que la guerre est un moyen de défendre le pouvoir arbitraire contre les nations? Il peut se présenter différents partis à prendre. Je suppose qu'au lieu de vous engager dans une guerre dont vous ne connaissez pas les motifs, vous vouliez maintenir la paix ; qu'au lieu d'accorder des subsides, d'autoriser des armements, vous croyiez devoir faire une grande démarche et montrer une grande loyauté. Par exemple, si vous manifestiez aux nations que, suivant les principes bien différents de ceux qui ont fait le malheur des peuples, la nation française, contente d'être libre, ne veut s'engager dans aucune guerre et veut vivre avec toutes les nations dans cette fraternité qu'avait commandée la nature. Il est de l'intérêt des nations de protéger la nation française, parce que c'est de la France que doivent partir la liberté et le bonheur du monde. » Cette supposition relative à la paix, que Robespierre exprime ici d'une manière voilée et avec l'apparence du doute, était, comme on le verra plus tard, l'idée fixe de toute sa vie. La Révolution naissante voulait étendre la charité chrétienne aux relations internationales. Les peuples doivent se traiter en frères ; aucun d'eux ne doit faire à ses voisins ce qu'il ne voudrait pas qui lui fût fait : c'était l'Evangile élargi et appliqué aux sociétés. En ce jour, les pensées de plusieurs se révélèrent. La discussion du droit de paix et de guerre eut pour résultat de démasquer Mirabeau. Cet indigne grand homme passa timidement du côté de la cour et de la contre-révolution. Les feuilles publiques le dénoncèrent; tout Paris fermenta. Camille Desmoulins, qui l'avait le plus aimé, se déchaîna contre lui : « Tu as beau me dire que tu n'as pas été corrompu, que tu n'as pas reçu d'or, j'ai entendu ta motion ; si tu en as reçu, je te méprise; si tu n'en as pas reçu, c'est bien pis, je t'ai en horreur. » Pendant ce temps-là, Mirabeau louait un hôtel, achetait de l'argenterie et tenait table ouverte.

L'Assemblée nationale avait eu la délicatesse d'inviter Louis XVI à fixer lui-même sa liste civile : il lui demanda 25 millions; *le pauvre homme!* Quatre députés seulement osèrent, dans le vote par assis et levé, refuser une somme si exorbitante; un de ces quatre était l'abbé Grégoire.

La nuit du 4 août avait mis la cognée à l'arbre du régime féodal; mais la noblesse se soutenait encore par les noms illustres qui faisaient de l'ombre sur le peuple, *stat magni nominis umbra.* Cette ombre même devait disparaître devant la constitution. L'aristocratie des noms légua un grand exemple à toutes les aristocraties futures : elle s'exécuta elle-même simplement, gravement, et avec ce je ne sais quoi d'exquis dans les formes que donne la pratique du monde. On vit un de Noailles, un Montmorency, combattre les pâles arguments d'un petit abbé Maury, avec toute la supériorité que donne la noblesse du sacrifice et du désintéressement. — « Anéantissons, s'écriait M. de Noailles, ces vains titres, enfants de l'orgueil et de la vanité. Ne reconnaissons de distinction que celle des vertus. Dit-on le marquis de Franklin, le comte Washington, le baron Fox? on dit Benjamin Franklin, Fox, Washington. Ces noms n'ont pas besoin de qualification pour qu'on les retienne ; on ne les prononce jamais sans admiration. J'appuie donc de toutes mes forces les diverses propositions qui ont été faites. Je demande en outre, que désormais l'encens soit réservé à la Divinité (1). Je supplierai aussi l'Assemblée d'arrêter ses regards sur une classe de citoyens jusqu'à présent avilie, et je demanderai qu'à l'avenir on ne porte plus de livrée. » — Parmi les plus ardents révolutionnaires, il y en avait d'engagés personnellement au maintien de ces titres. M. de Robespierre, par exemple : on montre encore dans l'église de Carvin, village près d'Arras, un tombeau décoré du blason seigneurial de sa famille : il ne daigna pas même parler contre ces distinctions anti-sociales qui étaient mortes depuis longtemps dans son cœur; il laissa faire. Le décret passa au milieu des applaudissements. Il me semble entendre, parmi ces claquements de mains, une voix qui retentit d'un bout du monde à l'autre. « Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone des nations, cette féodalité, qui buvait le vin et le sang du peuple, ce colosse aux pieds d'argile, qui s'affaisse lui-même sous le poids de son injustice ! »

Au même instant, une scène étrange et imposante : les portes de l'Assemblée s'ouvrent : une députation d'Anglais, de Prussiens, de Siciliens, de Hollandais, de Russes, de Polonais, d'Allemands, de Suédois, d'Italiens, d Espagnols, de Brabançons, de Liégeois, d'Avignonnais, de Suisses, de Genèvois, d'Indiens, d'Arabes, de Chaldéens, est introduite dans la salle. Ces étrangers viennent, conduits par l'étoile de la liberté, adorer, comme les anciens mages, la Révolution au berceau. La nation française se trouvait alors placée dans les circonstances morales où était autrefois le peuple juif : les contrées lointaines tournaient toutes les yeux vers ce coin de la terre ; le peuple hébreu était porteur du dogme de l'unité de Dieu ; la France devait donner au monde le principe de l'unité nationale, qui implique l'unité du genre humain. — Les étrangers, à la tête desquels marche l'orateur Clootz, demandent la faveur d'être admis à la fête qui se prépare dans le Champ-de-Mars, pour l'anniversaire du 14 juillet : « La trompette, dit Clootz, qui sonne la résurrection d'un grand peuple, a retenti aux quatre coins du monde, et les chants de vingt millions d'hommes libres ont réveillé les peuples ensevelis dans un long esclavage. » Ainsi s'accomplissait le mot de Volney dans la discussion du droit de paix et de guerre : « Jusqu'à ce moment vous avez délibéré dans la France et pour la France : aujourd'hui vous allez délibérer pour l'univers et dans l'univers. »

L'Assemblée nationale avait renouvelé l'ancienne configuration géographique, divisé le territoire en quatre-vingt-trois départements, qui tirèrent leurs noms de fleuves ou de montagnes, couvert le pays de municipalités et d'assemblées électorales où devaient être admis tous ceux qui payaient en contribution la valeur de trois journées de travail, créé un papier monnaie pour faciliter la vente des biens ecclésiastiques, détruit les parlements, délégué le pouvoir judiciaire à des juges salariés par la nation : au milieu de ces travaux, elle fut plus d'une fois interrompue par les troubles des provinces ; l'esprit royaliste agitait le Midi ; la lutte des croyances religieuses commençait à remuer l'Ouest ; de tous ces côtés l'ancienne organisation des provinces, encore mal effacée, servait de cadre aux appels d'une guerre civile. « A Montauban, dit Loustalot, l'aristocratie militaire, ecclésiastique et judiciaire, a fait périr dans un quart-d'heure plus de citoyens que vingt-trois millions d'hommes n'en ont immolé dans une grande révolution où ils avaient à se venger de quatre siècles de malheur et d'outrages. » Incroyable aveuglement des préjugés : la France se soulevait contre son propre bonheur. Malgré les maux inséparables de tout enfantement politique, la situation du plus grand nombre des citoyens s'était améliorée : dans l'ordre civil, le paysan n'était plus un être taillable et corvéable à merci : dans l'Eglise, si les bénéficiers et les prélats avaient été obligés de retrancher leur luxe, les curés de campagne obtenaient de jour au moins du nécessaire : c'est la

(1) L'usage de donner de l'encensoir au seigneur du lieu était établi dans les paroisses.

Révolution qui a donné du pain au clergé inférieur. De toutes parts les inégalités sociales, causes de la misère et de l'ignorance, disparaissaient : je crois voir se réaliser ici sous mes yeux ces mots de la Bible : « Et toute île s'enfuit, et les montagnes ne furent plus trouvées. » La France courait à une nouvelle distribution du territoire et de la fortune publique. Les bornes des Etats ne limitaient même plus cette secousse vers l'unité. Franklin mourut : l'Assemblée nationale porta le deuil pendant trois jours. En s'associant à la douleur de l'Amérique, les révolutionnaires français montrèrent qu'ils étaient citoyens du monde entier : tout grand homme n'appartient pas seulement à son pays ; il est au genre humain qu'il éclaire de ses lumières.

La presse démocratique ne se montrait point encore rassurée. Marat avait reparu ; cet homme étrange, chez lequel l'emportement n'excluait pas le sens pratique, blâmait l'Assemblée nationale d'avoir porté inconsidérément la main sur le vieil édifice de la noblesse. Voici ses raisons : « C'était bien fait, sans doute, d'anéantir les ordres privilégiés ; rien de mieux que de les avoir dépouillés de leurs prérogatives oppressives ; mais il fallait leur laisser leurs hochets, leurs titres, et les charger seulement de fortes redevances. Qui doute que leur abolition n'ait été décrétée pour entretenir dans l'Etat un foyer de discordes ? C'est à la prochaine législature de l'éteindre en rétablissant ces hochets. La plupart des noms que portent aujourd'hui les jadis nobles sont des noms de terres titrees : ces noms sont à leurs yeux la plus chère portion de l'héritage de leurs pères ; ils font leur gloire et leur consolation dans l'adversité ; plutôt que de se soumettre à les quitter, ils braveront mille morts. Ce que je dis de leur nom, je le dis de leurs décorations et de leurs titres. Quelle démence de vouloir les contraindre à les abandonner ! Quoi ! l'Assemblée nationale, avant que les lumières de la philosophie aient pénétré tous les esprits de la vraie grandeur de l'homme, sape barbarement un édifice pompeux qu'a élevé la gloire et qu'a respecté le temps ! Elle veut que, sans frémir de honte et de fureur, un Montmorency reprenne le nom de B... et cesse de se qualifier du titre de premier baron chrétien ; elle veut que, sans mourir de douleur, les descendants de ce Villars, qui sauva la France du joug autrichien, se contentent d'un nom tout net, qui les confond avec le vendeur de chandelles ou le crocheteur du coin ! Non, non ! quoi qu'ils aient pu faire, ils ne détruiront jamais ni les rapports de la nature, ni les rapports de la société. Un duc sera toujours un duc pour ses valets. Sans doute, la doctrine de l'égalité parfaite devait être reçue avec enthousiasme de l'aveugle multitude toujours menée par des mots ; qu'on juge de l'ivresse d'un porteur d'eau qui se croit l'égal d'un duc ou d'un maréchal de France... Mais, ce que je ne puis concevoir, c'est qu'il ne se soit trouvé personne dans le sénat de la nation qui ait senti les inconvénients de cette doctrine, et qui en ait prévu les funestes effets sur la sûreté et la tranquillité publiques. Qu'y a gagné, d'ailleurs, le pauvre peuple ? Il n'a cessé de ramper devant l'héritier d'un grand nom que pour ramper devant un nouveau parvenu cent fois plus indigne... Ah ! puisqu'il est né pour l'humiliation, mieux valait l'abaisser devant un maréchal de France qui avait reçu de l'éducation, que devant un grippe-sous paré de son écharpe tricolore. Tout ce que la constitution fait avec tyrannie, elle pouvait le faire avec douceur et prudence. Au lieu d'anéantir les ordres du roi et la noblesse, elle pouvait les laisser s'éteindre. Rien de mieux qu'on ait dépouillé les nobles de toute autorité, de toute attribution redoutable, de tous moyens de vexation. Leur orgueil eut beau se révolter ; ces réformes indispensables, la conscience leur criait qu'elles étaient justes. Ils les ont approuvées au fond du cœur, et ils ont fini par y souscrire. Mais, après cela, qu'on ait voulu les dépouiller de la gloire que leur ont transmise leurs aïeux, et leur faire un crime de porter un nom illustre depuis des siècles... ils n'ont vu en cela qu'un caprice bizarre que la justice réprouve. Hâtez-vous donc de leur rendre ces vains titres, ces vaines décorations, qui font le charme de leur vie, qui ne nuisent en rien à votre bonheur, et dont la privation fait leur désespoir. Hâtez-vous de les occuper de ces hochets pour les empêcher d'être d'éternels conspirateurs. Voici ma profession de foi : La Révolution a rendu ennemis du peuple tous les ordres privilégiés... Je dis qu'il faut les ramener par la justice, qu'il faut empêcher les jadis nobles de se regarder comme des étrangers dans l'Etat, en cessant de les dépouiller de leurs titres. Je sais qu'en proposant ce conseil, je m'expose à la défaveur du peuple ; mais je serais indigne du glorieux titre de son défenseur, si un lâche retour sur moi-même me fermait la bouche en présence de la justice et de la vérité. » Ce langage extraordinaire fit alors accuser Marat de *royalisme* ; ses ennemis répandirent même le bruit qu'il s'était vendu pour un château (1). La vérité est que l'Ami du peuple, comme tous les écrivains démocrates, voyait avec peine se reformer, sur les ruines du régime féodal, une nouvelle aristocratie de bourgeois. Il réclamait une fusion réelle et profonde de tous les citoyens en un corps de nation, non un simple déplacement de races.

Le nouveau pouvoir en voulait aux écrivains. On emprisonne Fréron ; on traque Marat ; on inquiète Loustalot ; on tient une amende de dix mille livres, nouvelle épée de Damoclès, suspendue sur la tête de Camille. Ne pouvant les vaincre, on essaya de les séduire. Les ouvriers de corruption en furent pour leur peine ; Camille, cette tête si facile à griser, résista aux liqueurs et aux promesses ; ivresse pour ivresse, il préféra celle de la Révolution. Jamais Desmoulins n'avait montré tant de verve, d'originalité, d'assurance, qu'en face de cette conspiration contre la presse. « Je vois bien, dit-il, que pour faire un journal libre et ne point craindre les assignations ni les juges corrompus, il faut renoncer à être citoyen actif, suivre le précepte de l'Evangile, *donner ce qu'on a, ne tenir à rien*, et se retirer dans un grenier ou dans un tonneau *insaisissable*, et je suis bien déterminé à prendre ce parti plutôt que de trahir la vérité et ma conscience. — Oui, je viens de prendre ce parti ; je me suis débarrassé du peu que j'avais acquis par mes veilles, et d'un pécule que je puis bien appeler *quasi castrense*. A présent, viennent les huissiers ! Quand ils viendront, j'échapperai à l'inquisition, comme le moucheron à la toile d'araignée, en passant au travers. Je bénis la tempête qui m'a fait jeter dans la mer les instruments de ma servitude : maintenant je me sens libre comme *Bias*. Je révélerai toute la corruption de l'Assemblée nationale. Je déclare, je jure qu'ils m'ont offert une place dans la municipalité, qu'ils m'ont dit avoir la parole de Bailly et de Lafayette. J'ai compris par leurs menaces qu'ils disposaient de *Talon* et de son Châtelet, et par leurs promesses qu'ils disposaient des places de la municipalité et des grâces de la cour. Oui, citoyens, je vous dénonce que déjà vous êtes à l'encan ; on marchande le silence ou l'appui de vos défenseurs. A la suite d'un repas où l'on avait affaibli ma raison en prodiguant les vins, et amolli mon courage en m'offrant une image du bonheur qui n'est point sur la terre et dont ils ne voient pas que le dédommagement ne peut être que dans la probité, le témoignage de la conscience et l'estime de soi-même ; après m'avoir ainsi préparé à recevoir les impressions qu'on voulait me faire prendre, n'osant pas me proposer de professer d'autres principes, on m'a proposé une place de mille écus, de deux mille écus... Pardon, chers concitoyens, si je ne me suis point levé avec horreur, et si je n'ai point dénoncé ces offres. J'aurais trahi l'hospitalité, la sainteté de la table... Que le peuple soit averti qu'on marchande les journalistes, qu'on dispose à l'avance des places de la municipalité, qu'on engage la parole de Bailly et Lafayette. » Loustalot fit aussi son manifeste : « Voyons qui de nous, s'écriait-il, sera le meilleur citoyen ? » Camille releva le gant : « Je veux lutter avec vous de civisme. Il ne reste plus de sacrifices à faire après ceux que j'ai faits ; mais je sacrifierais, s'il le faut, au bien public, jusqu'à ma réputation. Qu'on m'assigne, qu'on me décrète, qu'on m'outrage, qu'on me calomnie indignement, j'immolerai jusqu'à l'estime des hommes, je ne craindrai ni les coups d'autorité, ni le coup des lois ; je serai au-dessus des honneurs et de la misère ; je ne cesserai d'abreuver l'esprit public de la vérité et des bons principes ; la lâche désertion de quelques journalistes, la pusillanimité du plus grand nombre ne m'ébranlera pas, et je vous suivrai jusqu'à la ciguë. » Tel était alors le dévouement de quelques écrivains.

La Révolution était venue relever tous les abaissements ; elle avait tendu la main aux juifs, aux noirs, aux esclaves, aux domestiques ; elle avait écarté de la tête des comédiens un préjugé funeste. Talma, ayant alors rencontré à propos de son mariage et de la part de l'Eglise une résistance que n'avait pu vaincre le progrès des idées, saisit l'Assemblée nationale de sa plainte : « J'implore, lui écrivait-il dans une lettre, le secours de la loi constitutionnelle et je réclame les droits de citoyen qu'elle ne m'a point ravis, puisqu'elle ne prononce aucun titre d'exclusion contre ceux qui embrassent la carrière du théâtre. J'ai fait choix d'une compagne à laquelle je veux m'unir par les liens du mariage ; mon père m'a donné son consentement ; je me suis présenté devant le curé de Saint-Sulpice pour la publication de mes bans. Après un premier refus, je lui ai fait faire une sommation par acte extra-judiciaire. Il a répondu à l'huissier qu'il avait cru de sa prudence d'en référer à ses supérieurs, qui lui ont rappelé les règles canoniques auxquelles il doit obéir et qui défendent de donner à un comédien le sacrement de mariage, avant d'avoir obtenu de sa part une renonciation à son état... Je me prosterne devant Dieu ; je professe la religion catholique, apostolique et romaine... Comment cette religion peut-elle autoriser le dérèglement des mœurs ?... J'aurais pu, sans doute, faire une renonciation et reprendre le lendemain mon état ; mais je ne veux point me montrer indigne de la religion qu'on invoque contre moi, indigne du bienfait de la constitution en accusant vos décrets d'erreur et vos lois d'impuissance. » L'intolérance religieuse, en résistant à l'esprit de la constitution, se tournait encore une fois contre l'esprit de l'Evangile : Jésus-Christ voulait ramener le Samaritain et le Gentil à la vocation d'enfant de Dieu : la Révolution entendait rappeler tous les Français, tous les habitants de la terre, à la dignité d'homme et de citoyen.

(1) La sœur de Marat, que je visitai plusieurs fois dans une petite chambre de la rue de la Barillerie ; me disait, en faisant allusion à ces propos, et en me montrant avec orgueil son misérable réduit : « Regardez, je suis sa sœur et son unique héritière, voici le château qu'il m'a laissé. »

Depuis quelque temps on avait conçu l'idée d'une confédération générale, qui devait réunir les drapeaux de toutes les gardes nationales du royaume. Ce mouvement était parti des provinces : l'égoïsme de localité cédait dans toute la France à l'entraînement de l'esprit public; les citoyens régénérés avaient besoin de se voir, de se connaître; ils se cherchaient : plus de divisions; une grande famille liée par les mêmes sentiments. On avait choisi le Champ-de-Mars pour le théâtre de la fête; mais ce théâtre était lui-même à construire. Quinze mille ouvriers travaillaient depuis quelques jours à relever les terres de chaque côté du Champ, en vastes talus qui devaient supporter la masse des spectateurs. Cependant le bruit circule que l'ouvrage n'avance pas; l'inquiétude se répand dans tous les quartiers de la ville. On se transporte aussitôt sur les lieux. Il n'y a qu'un cri : « Mettons-nous-y tous. » A l'instant même une armée de cent cinquante mille travailleurs accourt; le Champ est transformé en un immense atelier, l'atelier de Paris. Les bataillons de la garde nationale, les citoyens de tout rang, de tout âge, arrivent armés de pelles et de pioches. Les invalides, auxquels il reste un bras, une jambe, remuent vaillamment la terre; ceux d'entre eux qui sont aveugles aident à tirer les tombereaux. Les femmes, que l'oisiveté du dimanche avait amenées sur le théâtre de ces joyeux travaux, oublient tout-à-coup leur sexe, leurs atours; elles disputent aux hommes les instruments pénibles; de blanches et douces mains enfoncent la bêche, poussent la brouette. La nuit sépare cette laborieuse famille, mais l'aurore qui suit la rassemble. Les femmes reviennent; déjà leur teint est glorieusement bruni au service de la patrie; elles mettent de la grâce dans leur activité; leur simple vue repose des fatigues, leur exemple encourage. Des prêtres, des moines se mêlent dans les bandes : les chartreux travaillent en silence et avec un pieux recueillement; les enfants font, à travers tout cela, l'école buissonnière; leurs bras tremblants ou débiles aident à charger les fardeaux; leur gaieté charme la longueur des ouvrages; de leur plus fraîche voix ils chantent, ils crient à s'enrhumer : « Vive la nation! » Les citoyens augmentent d'heure en heure : les outils manquent; tout-à-coup les chapeaux, les tabliers suppléent aux brouettes; l'émulation du dévouement invente des instruments nouveaux. Au milieu de cette population ouvrière, on distingue les bras rompus depuis longtemps à la fatigue, les mains faites à l'industrie. Les imprimeurs avaient inscrit sur leur drapeau : *Imprimerie, premier flambeau de la liberté!* ceux de Prudhomme s'étaient fait, pour se reconnaître, des bonnets de papier avec les couvertures des *Révolutions de Paris*; ils sont accueillis à leur arrivée par des applaudissements. Les riches apportent le sacrifice de leur mollesse et de leur oisiveté, les femmes de leur beauté craintive et douillette; le pauvre, chose plus grave, chose sainte! apporte son temps — « Je n'oublierai pas les colporteurs, dit Camille Desmoulins. Voulant surpasser les autres corps, et voués plus particulièrement à la chose publique, ils avaient arrêté de consacrer toute une journée à l'amélioration des travaux. En conséquence de leur arrêté, ils suspendirent un jour entier le travail du gosier, et le souffle de leurs poumons ne joua pas. Paris s'étonna de ne point entendre le matin le cri des colporteurs, et le silence de ce tocsin patriotique avertit la cité, les faubourgs et la banlieue que les douze cents réveille-matin piochaient dans la plaine de Grenelle. » Un ordre admirable, suprême, règne dans toute cette foule : trois cent mille bras, une seule âme! Les outils remuent, bouleversent le Champ-de-Mars; le gazon du milieu est soulevé, les tertres latéraux se dessinent. Tous les travailleurs se connaissent, se parlent. Nulle police; à quoi bon? Un jeune homme arrive, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler au loin. — Mais vos deux montres? — Oh! l'on ne se défie pas de ses frères! — Et ce dépôt, laissé au sable et aux cailloux, est gardé par la moralité du sentiment public. Les jeux se mêlent de temps en temps au travail : le tombereau qui part plein de terre revient orné de branchages, et chargé de groupes de jeunes gens et de jolies femmes qui auparavant aidaient à le traîner. On se jette sur l'herbe, on se délasse. Il pleut : l'eau du ciel, tout abondante qu'elle soit, ne refroidit pas l'enthousiasme. Le soir, on se rassemble avant de se retirer; une branche d'arbre sert d'étendard; un tambour, un fifre ouvrent la marche. Les fêtes de Saturne et de Rhée étaient revenues : à la veille de jurer le pacte fédéral, les citoyens français contractent une alliance utile et sacrée, l'alliance avec la terre.

La presse, toujours ouverte aux alarmes, ne partageait qu'à demi la joie et la confiance des travailleurs. Surtout, leur disait-elle, n'adorez pas! Cette recommandation s'adressait au caractère idolâtre des Français, qui, soit par enthousiasme, soit par facile entraînement, se montrent toujours prêts à se prosterner devant quelqu'un ou quelque chose. L'idole, ici, c'était la cour, le roi, la reine. Il était à craindre que ces fédérés, venus du fond de leur province, ne se laissassent tout-à-coup séduire. La reine était belle; elle avait des yeux et des sourires d'une grâce infinie. Un mot, et l'épée de la France, l'épée de la Révolution, allait peut-être tomber entre les mains de cette étrangère. La vérité est que déjà les têtes s'enflammaient pour elle : la garder dans son château, l'escorter à la promenade, veiller la nuit près de son sommeil, il y avait là plus qu'il n'en faut pour mettre aux champs des imaginations neuves et romanesques. D'un autre côté, des rancunes farouches paraissaient survivre chez quelques citoyens à l'abolition de la noblesse : ces sentiments, la presse démocratique eut la générosité de les calmer. « Une chose, s'écriait Loustalot en rendant compte des travaux du Champ-de-Mars, une seule chose pourrait affliger un observateur patriote dans ces beaux jours. Les pelles de beaucoup de citoyens étaient ornées de devises menaçantes contre les aristocrates. Frères et amis! le caractère d'un peuple libre est de *dompter les superbes et de pardonner aux vaincus*. Les aristocrates ne sont pas dignes de votre courroux. Que ce beau jour ne soit troublé par aucune haine, par aucun excès, par aucune vengeance publique ni privée; vous goûterez le bonheur et vos ennemis seront assez punis. »

Le 14 juillet arriva : le ciel ne répondait pas à l'état des cœurs; il était sombre et chargé de nuages. Au soleil levé, tous les fédérés répandus dans la ville se réunirent; ils avaient reçu la plus cordiale hospitalité dans les couvents, les casernes, les maisons bourgeoises : depuis quelques jours, les citoyens n'avaient plus qu'un toit et qu'une table. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable. A dix heures, une salve d'artillerie annonça l'arrivée du cortége, qui traversait la Seine sur un pont de bateaux. Et quel cortége! La France entière, la France avec ses anciennes provinces, qui tout-à-coup immolant leurs droits, leurs priviléges, leur amour-propre local, venaient se rallier au même symbole. La foule était imposante : quatre cent mille spectateurs, hommes et femmes, tous décorés de rubans aux couleurs de la nation, s'étageaient sur des gradins, qui, partant d'un triple arc-de-triomphe, décrivaient un cintre incliné dont le haut se mariait avec les branches des allées d'arbres, et dont le bas dominait sur une immense plate-forme au milieu de laquelle s'élevait un autel à la manière antique. Quatre cents prêtres revêtus d'aubes flottantes, avec des ceintures tricolores, couvraient les marches de l'*autel de la patrie*, et attendaient la fin du cortége, la face tournée vers la rivière. De temps en temps, la pluie tombait par rafales. Une immense galerie couverte, ornée de draperies bleu et or, occupait le côté du Champ-de-Mars où est l'École militaire; au milieu de la galerie, le pavillon du roi. Les vainqueurs de la Bastille étaient à la fête : il y était, ce brave et généreux Hulin, qui, par esprit de renoncement à toutes les distinctions, avait détaché son ruban et la médaille accordée par la commune (1). A trois heures et demie, le cortége acheva d'entrer dans le Champ-de-Mars; une seconde salve d'artillerie se fit entendre... on commença la messe. L'évêque d'Autun, Talleyrand, monta sur l'autel en habits pontificaux, au milieu de son clergé : la messe se célébra au bruit des instruments militaires; l'officiant bénit ensuite les bannières des quatre-vingt-trois départements. Le roi assistait à cette cérémonie sans sceptre, sans couronne, sans manteau; en homme qui se respecte, non en comédien. Le moment solennel était venu : M. Lafayette, nommé ce jour-là commandant général de toutes les gardes nationales du royaume, traverse les rangs au milieu des acclamations, appuie son épée nue sur l'autel, et dit d'une voix élevée, en son nom, au nom des troupes et des fédérés : « Nous jurons d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi; de maintenir de tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi, et de demeurer unis à tous les Français par les liens de la fraternité. » Au même instant les trompettes sonnent, les tambours battent, l'obus éclate; le ciel, jusque-là voilé se découvre; et le soleil, ce Verbe de la nature, paraît pour recevoir le serment de quatre cent mille hommes. L'Assemblée, le roi, le peuple, s'unissent dans le même élan national. Quel moment! Au bruit de la bombe et du tambour, les habitants restés dans Paris, hommes, femmes, enfants, lèvent la main du côté du Champ-de-Mars, et s'écrient aussi : Oui, je le jure! La France répète ce serment avec transport. Comment décrire les embrassements de tout un peuple qui vient de naître à la liberté. Oh! c'est un grand spectacle : ces divers drapeaux qui flottent dans les airs comme pour se confondre désormais en un seul, le drapeau de la France; les armes qui brillent comme une moisson de fer dans cette plaine nue, les cris qui courent avec des frissons d'enthousiasme sur toutes les têtes, la terre qui s'ébranle, le ciel qui semble lui répondre par une clarté subite, les formidables accents d'une joie orageuse, la voix tonnante du peuple, et Dieu sur tout cela.

« O siècle! ô mémoire! s'écriait alors Carra, nous avons entendu ce serment, qui sera bientôt, nous l'espérons, le serment de tous les peuples de la terre; 25 millions d'hommes l'ont répété à la même heure dans toutes les parties de cet empire; les échos des Alpes, des Pyrénées, des vastes cavernes du Rhin et de la Meuse en ont retenti au loin; ils le transmettent sans doute aux bornes les plus reculées de l'Europe et de l'Asie. Divine Providence! je me prosterne devant toi, en regardant avec dédain tous les rois qui se croient des dieux et demandent l'amour des mortels; je leur dis : Qu'êtes-vous? Qu'avez-vous fait pour le bonheur des hommes? C'est aux na-

(1) Je rencontrai Hulin en 1831, le matin du 14 juillet; il se promenait au Champ-de-Mars par un beau soleil; mais ce soleil qui brûla les *Bastilles*, Hulin ne le voyait plus; il était aveugle.

tions assemblées à faire leurs propres lois et leur propre bonheur. Peuples de l'Europe, en écoutant ce récit tombez à genoux devant la divine Providence, et puis, vous relevant avec la fierté de l'homme et l'enthousiasme du républicain, renversez le trône de vos tyrans; soyez libres et heureux comme nous. » Pour se faire une idée des sentiments qui dictaient à la nation entière de telles paroles, il faut se reporter en esprit à ces jours de foi et d'espérance, où tous les hommes n'eurent qu'un nom : frères. La liberté était une mer dont on ne connaissait pas encore les orages. Avec quelle joie on voyait le vaisseau de la France manœuvrer sur cet océan tranquille ! Pendant une semaine, ce ne furent que chants et illuminations jusque sur les ruines de la Bastille; à la porte, on avait mis cette inscription heureuse par les contrastes qu'elle faisait naître : *Ici l'on danse.* Tout en transformant ce lieu d'horreur en une salle de plaisirs, on avait pris le soin de ne point enlever le caractère de la primitive forteresse. Dans les anciens fossés, où la danse était fort animée, des restes de cachots, éclairés d'une sombre lumière, projetaient sur la fête de mélancoliques souvenirs.

Les craintes des écrivains démocrates furent en partie confirmées : l'enthousiasme des fédérés les emporta bien loin des bornes de la réserve et de la convenance; Lafayette avait été enlevé dans les bras, étouffé; on avait baisé ses mains, ses cuisses, ses bottes, son cheval blanc. Pendant huit jours, le peuple ne goûta plus que danses, divertissements; il se livra avec une facilité imprudente à l'ivresse d'une joie sans mesure; la tribune était oubliée; il fallait que l'idolâtrie populaire fût bien prononcée pour que Mirabeau lui-même s'en indignât: « Que voulez-vous faire d'une nation, dit-il, qui ne sait que crier vive le roi? » Dans une revue des gardes nationales, la reine avait donné sa main à baiser aux fédérés, sa belle main. Il paraît, au reste, que nos provinciaux laissèrent déchirer leur civisme et leur morale à des flèches moins délicates : on les vit rechercher publiquement les attraits des héroïnes du Palais-Royal. Le puritanisme démocratique ne cessait de gémir sur ces désordres, sur les prodigalités scandaleuses de la fête, — sur cette fureur de spectacles et de nouveautés, si contraire à la dignité d'un peuple libre. Les écrivains se plaignaient surtout des offenses faites à l'égalité : le peuple figurait bien au Champ-de-Mars, mais comme spectateur; les citoyens *actifs* avaient seuls l'uniforme, portaient les armes; on aurait désiré voir les formidables piques des faubourgs mêlées aux baïonnettes. Cette fête n'en laissa pas moins dans la mémoire nationale une trace que le temps n'a point effacée. Le vieux sang de nos pères se réchauffe quand on leur parle à cette heure de la fédération et du 14 juillet : ils ne disent rien, ils pleurent. Si incomplète que parut alors aux révolutionnaires cette fête philosophique, elle n'en fut pas moins, en définitive, le signe de la reconstitution de l'unité nationale. La poésie est presque toujours impuissante à traduire ces grandes émotions, M.-J. Chénier et Fontanes essayèrent pourtant : Chénier seul trouva quelques accents heureux :

> Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
> De Luther, de Calvin, des enfants d'Israel,
> Dieu que le Guèbre honore au pied de ses montagnes,
> En invoquant l'astre du ciel;
>
> Ici sont rassemblés sous ton regard immense
> De l'empire français les fils et les soutiens,
> Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
> Egaux à leurs yeux comme aux tiens !

Ces deux strophes obtinrent un succès inouï, d'abord parce qu'elles sont réellement belles, ensuite parce qu'elles contiennent, en l'ornant, la philosophie de la Révolution.

Le spectacle fut très fréquenté durant ces jours de réjouissance : on joua une pièce en deux actes de Collot d'Herbois, *la Famille patriote* ou *la Fédération.* Cette comédie de circonstance n'eut qu'un succès d'allusion et de patriotisme. La Révolution avait commencé par la littérature; Voltaire, Diderot, Beaumarchais étaient reconnus au théâtre pour les précurseurs de la régénération morale et politique, mais au moment où la secousse se déclara, les grands écrivains avaient disparu. Au milieu de cette disette de beaux esprits, la Révolution regarda en arrière : elle retrouva toute une chaîne de grands hommes qui l'avaient annoncée et préparée. Il y en a surtout un parmi eux qu'elle reconnut pour sien, c'est Molière. Jusqu'en 89, Molière n'était guère connu que de l'aristocratie; elle le révéla au peuple. Lisez les journaux du temps : le comédien et valet de chambre de Louis XIV se trouve sur-le-champ porté aux nues; sa comédie est jugée ce qu'elle est réellement, une vengeance. On frappe avec ses vers toutes les prospérités et tous les ridicules des grands seigneurs déchus. Le peuple du XVIIIe siècle aime à mesurer la distance qui le sépare de Sganarelle, fin, intelligent, plein de mépris envers la noblesse, mais gagé, pusillanime, cauteleux, servile, n'osant pas regarder son maître en face, ni lui dire tout haut ce qu'il pense tout bas. La catastrophe du cinquième acte de *Don Juan* est comprise de tous et appliquée aux événements. Cette statue du commandeur qui, à la fin du souper, saisit avec une majesté sombre et terrible le bras du seigneur libertin qu'il entraîne, c'est la Révolution après la Régence; entendant les pas lourds de ce fantôme de marbre, le peuple dit : C'est moi qui viens!

Dans tous les gouvernements et à toutes les époques, il y a des citoyens qui se font une règle de conduite de demeurer étrangers aux plus nobles enthousiasmes; ils ne se décident jamais que pour leur amour-propre et leurs intérêts : à qui les comparerons-nous? sinon à ces anges neutres, dont parle Dante, qui n'ont voulu prendre parti ni pour Dieu ni pour Satan, êtres sans infamie comme sans gloire, mais dont la vie est si basse, que la justice et la miséricorde les dédaignent également : ces hommes-là se nommèrent alors eux-mêmes les *impartiaux.* Toute leur impartialité n'était qu'un masque sous lequel se couvrit le royalisme. Nuls principes! ces hommes ramenaient tous les devoirs à l'égoïsme; c'est assez dire qu'ils n'en reconnaissaient aucun. « L'égoïste vertueux, lit-on dans une de leurs brochures, n'est d'aucun parti, d'aucune faction, d'aucun complot. Ses supérieurs le considèrent, ses égaux l'aiment, ses inférieurs le respectent : il est heureux. » Toute cette morale épicurienne contraste singulièrement avec l'esprit et le langage des révolutionnaires. Je lis, dans un discours prononcé à l'assemblée fédérative de Valence, les paroles suivantes : « Quelque assurée que paraisse la conquête de notre liberté, gardons-nous de penser qu'il ne nous reste que des jouissances à satisfaire; c'est, au contraire, par des privations qu'il nous faudra la consolider. » Qu'on compare, et qu'on juge !

Toute passion, si noble qu'elle soit, a pourtant ses excès : l'amour de la liberté se montre jaloux, ombrageux, alarmé comme tous les autres amours. Marat était ainsi fait, que le moindre bruit d'infidélité à la patrie le jetait dans des fureurs. Toujours traqué, il avait pris le parti de s'évanouir comme l'air. Il faut lire le journal de Camille Desmoulins pour se faire une idée de l'existence fabuleuse de cet être bizarre, qui semblait avoir dérobé l'anneau de Gygès. La nuit des cachots effrayait son imagination malade : la contrainte et l'inactivité auraient détruit en peu de temps cette organisation remuante, chétive, inquiète. Marat luttait contre le Châtelet, contre la municipalité, contre l'Assemblée nationale. Aux poursuites, il répondait par des défis. Tout dernièrement, nouvel esclandre; grande perquisition chez l'invisible Marat; à défaut du coupable, on saisit ses papiers, les numéros de son journal, et une pauvre vieille femme qui pliait les feuilles. A minuit, on emmène le tout chez Bailly. Qu'y a-t-il donc? Marat avait, dit on, commis un nouveau pamphlet anonyme : *C'en est fait de nous.* Rien de plus irrité que cet écrit; l'auteur y dépasse toutes les bornes; mais il faut dire que les journaux étaient presque tous montés, depuis quelque temps, sur un ton de violence extraordinaire. Marat, dont on tient à faire le mythe de la démence, se montrait souvent plus modéré que Fréron et ses confrères. Peut-être, au reste, cette exagération était-elle nécessaire pour réveiller l'esprit public; on ne sonne pas le tocsin d'alarme avec un grelot. Or, nous verrons plus loin que la Révolution courait alors des dangers très réels. Il est toujours mal, sans doute, de provoquer au désordre; la vie de l'homme est inviolable et sacrée dans tous temps : je ne crois pas seulement que ces écrivains eussent alors l'intention d'être obéis. Marat surtout, l'aiguillon révolutionnaire, piquait jusqu'au sang; mais ce sang ne coulait en définitive que sur le papier ! Je découvre moins, dans son adresse aux citoyens, des conseils réfléchis que de véhémentes hyperboles :

« Citoyens de tout âge et de tout rang, les mesures prises par l'Assemblée nationale ne sauraient vous empêcher de périr; c'en est fait de vous pour toujours, si vous ne courez aux armes, si vous ne retrouvez cette valeur héroïque, qui, le 14 juillet et le 5 octobre, sauvèrent deux fois la France. Volez à Saint-Cloud, s'il en est encore temps; ramenez le roi et le dauphin dans vos murs; tenez-les sous bonne garde, et qu'ils vous répondent des événements; renfermez l'Autrichienne et son beau-frère, qu'ils ne puissent plus conspirer; saisissez-vous de tous les ministres et de leurs commis; mettez-les aux fers; assurez-vous du chef de la municipalité et des lieutenants de maire; gardez à vue le général; arrêtez l'état-major; enlevez le parc d'artillerie de la rue Verte; emparez-vous de tous les magasins et moulins à poudre; que les canons soient répartis entre tous les districts, que tous les districts se rétablissent et restent à jamais permanents; qu'ils fassent révoquer les funestes décrets. Courez, courez, s'il en est encore temps, ou bientôt de nombreuses légions ennemies fondront sur vous : bientôt vous verrez les ordres privilégiés se relever, le despotisme, l'affreux despotisme reparaîtra plus formidable que jamais. Cinq à six cents têtes abattues vous auraient assuré repos, liberté et bonheur; une fausse humanité a retenu vos bras et suspendu vos coups : elle va coûter la vie à des millions de vos frères; que vos ennemis triomphent un instant, et le sang coulera à grands flots; ils vous égorgeront sans pitié, ils éventreront vos femmes; et pour éteindre à jamais parmi vous l'amour de la liberté, leurs mains sanguinaires chercheront le cœur dans les entrailles de vos enfants. » Ce style est atroce; ces soupçons font horreur, à nous surtout qui lisons cela de sang-froid et dans le silence de l'histoire. Mais alors les esprits étaient enflammés par la lutte; le langage avait généralement pris des teintes

sinistres; la défiance colorait tout en noir, et l'esprit public était assiégé de fantômes. Si Marat est un mythe comme on le dit, c'est celui de l'hypocondrie sociale, état particulier de l'âme qui existait alors dans le peuple. Marat, cet esprit qui se nourrissait d'alarmes, dont l'imagination effarée donnait aux événements la figure glaciale de la trahison et de la perfidie, représentait réellement l'inquiétude de tous les nouveaux affranchis, qui croyaient partout revoir le bout de la chaîne. La lecture de *C'en est fait de nous* souleva l'Assemblée nationale. Marat, dénoncé par Malouet, rendit guerre pour guerre. Voici le curieux manifeste qu'il lança au plus fort de l'orage :

« J'ai un si souverain mépris pour ceux qui ont rendu le décret qui me déclare criminel de lèse-nation, et plus encore pour ceux qui ont été chargés de l'exécuter : j'ai tant de confiance dans le bon sens du peuple, qu'on s'est efforcé d'égarer, et tant de certitude de l'attachement qu'il a pour son *ami*, dont il connait le zèle, que je suis sans la plus légère inquiétude sur les suites de ce décret honteux, et que je ne balancerais pas à aller me remettre entre les mains des jugeurs du Châtelet, si je pouvais le reconnaître pour tribunal d'État, si j'avais l'assurance de ne pas être emprisonné et d'être interrogé à la face des cieux, certain qu'ils seraient plus embarrassés que moi. S'ils n'étaient pas mis en pièces avant que *l'Ami du Peuple* eût achevé de plaider sa cause, ils apprendraient de lui ce que c'est que d'avoir affaire à un homme de tête, qui ne s'en laisse point imposer, qui ne prête point le flanc à la marche de la chicane, qui sait relever des juges prévaricateurs, les ramener au fond de l'affaire, et les montrer dans toute leur turpitude; ce que c'est que d'avoir affaire à un homme de cœur, fier de sa vertu, brûlant de patriotisme (1), exalté par le sentiment de la grandeur des intérêts qu'il défend, connaissant les grands mouvements des passions et l'art d'amener les scènes tragiques. »

Camille Desmoulins avait lui-même été dénoncé par Malouet, comme le *digne émule* de Marat. Il réclama par voie de pétition : « S'il y a quelque reproche à me faire, disait Camille, ce serait plutôt d'être idolâtre de la nation et non d'être criminel envers elle. » Alors Malouet : « Camille Desmoulins est-il innocent? il se justifiera. Est-il coupable? je serai son accusateur et de tous ceux qui prendront sa défense. Qu'il se justifie, s'il l'ose. » A ces mots une voix s'élève des tribunes : « Oui, je l'ose. » Tumulte : une partie de l'Assemblée surprise se lève. Le président donne l'ordre d'arrêter l'interrupteur, qui n'était autre que Camille. Robespierre prend une grave initiative : « Je crois que l'ordre provisoire donné par M. le président était indispensable : mais devez-vous confondre l'imprudence et l'inconsidération avec le crime? Il s'est entendu accuser d'un crime de lèse-nation ; il est alors difficile à un homme sensible de se taire. On ne peut supposer qu'il ait eu l'intention de manquer de respect au corps législatif. L'humanité, d'accord avec la justice, réclame en sa faveur. Je demande son élargissement et qu'on passe à l'ordre du jour. » Pendant ce temps, Camille avait passé d'une tribune à l'autre, et les inspecteurs de la salle annoncent qu'il s'est échappé.

On oublie l'incident pour continuer la délibération sur son adresse. Robespierre revient plusieurs fois à la charge. Pétion présente fort adroitement un projet de décret qui annulle celui de la veille : Camille est excepté de la dénonciation qui se trouve maintenue seulement contre Marat. Il faut entendre Camille raconter lui-même dans son style charivarique l'issue de cette affaire : « Victor « Malouet avait assez bien arrangé son plan de procédure, mais il « n'a pas joui longtemps de sa victoire. Il avait saisi habilement l'avantage.

« D'une nuit qui laissait peu de place au courage.

« M. Dubois de Crancé a rallié les patriotes, et j'ai eu la gloire im-« mortelle de voir Pétion, Lameth, Barnave, Cottin, Lucas, De-« croix, Biauzat, etc., confondre les périls d'un journaliste famé-« lique avec la liberté, et livrer pendant quatre heures un combat « des plus opiniâtres, pour m'arracher aux noirs qui m'emmenaient « captif; maints beaux faits surtout ont signalé mon cher *Robes-« pierre*. Cependant la victoire restait indécise, lorsque *Camus*, « qu'on était allé chercher au poste des archives, accourant sans per-« ruque et le poil hérissé, se fit jour au travers de la mêlée, et par-« vint enfin à me dégager des aristocrates, qui, malgré l'inégalité « des forces et les embuscades inattendues de *Dubois* et *de Biauzat*, « se battaient en désespérés. Il était onze heures et demie. *Mira-« beau-Tonneau* était tourmenté du besoin d'aller rafraîchir son go-« sier desséché, et je fus redevable du silence qu'obtint *Camus*, « moins à la sonnette du président, qui appelait à l'ordre, qu'à la « sonnette de l'office, qui appelait les ci-devant et les ministériels « à souper, et qui, depuis plus d'une heure, sonnait la retraite. Ils « abandonnèrent enfin le champ de bataille, je fus ramené en « triomphe; et à peine ai-je goûté quelque repos, que déjà un cho-« rus de colporteurs patriotes vient m'éveiller du bruit de mon nom, « et crie sous mes fenêtres : *Grande confusion de Malouet : grande « victoire de Camille Desmoulins* : comme si c'était la victoire de ce-« lui qui, les mains chargées de chaînes, ne pouvait combattre, « et non pas la victoire de cette cohorte sacrée des amis de la con-« stitution, de cette foule de preux Jacobins, qui ont culbuté *les « Malouet, les Dupont les Démeuniers, les Murinais, les Foucault*, « et cette multitude de noirs et de gris, d'aristocrates vétérans et « de transfuges du parti populaire. »

Camille, tiré d'un mauvais pas, n'en devint guère plus sage : cet écolier de génie écoutait plutôt son immense mémoire, son amour de la plaisanterie et du trait que sa sûreté personnelle, souvent même que la dignité de la Révolution.

Le 19 août 1790, événement : Robespierre reçut de Blérancourt, près de Noyon, une lettre ; l'écriture en était franche et hardie, il lut :

« Vous qui soutenez la patrie chancelante contre le torrent du « despotisme et de l'intrigue, vous que je ne connais que comme « Dieu, par des merveilles, je m'adresse à vous, monsieur, pour « vous prier de vous réunir à moi pour sauver mon triste pays. La « ville de Couci s'est fait transférer (ce bruit court ici) les marchés « francs du bourg de Blérancourt. Pourquoi les villes engloutiraient-« elles les priviléges des campagnes? Il ne restera donc plus à ces « dernières que la taille et les impôts ! Appuyez, s'il vous plaît, de « tout votre talent, une adresse que je fais par le même courrier, « dans laquelle je demande la réunion de mon héritage aux do-« maines nationaux du canton, pour que l'on conserve à mon pays « un privilége sans lequel il faut qu'il meure de faim. Je ne vous « connais pas, mais vous êtes un grand homme. Vous n'êtes pas « seulement le député d'une province, vous êtes celui de l'huma-« nité, et de la république. Faites que ma demande ne soit pas mé-« prisée.

« *Signé* : SAINT-JUST,

« Electeur au département de l'Aisne. »

Robespierre demeura longtemps absorbé : il se fit en lui et dans le ciel autour de lui comme une harmonie voilée, un son religieux, le son de deux âmes qui se rencontrent.

Au moment où venait de se former entre Robespierre et ce jeune inconnu un lien que le fer seul de leurs ennemis devait plus tard trancher, Marat rompait avec un des hommes qui devaient l'entraîner dans une lutte à mort. « Monsieur Brissot, écrivait-il, m'avait toujours paru vrai ami de la liberté : l'air infect de l'Hôtel-de-Ville, et plus encore le souffle impur du général (Lafayette), influèrent bientôt sur ses principes ; son plan d'aristocratie municipale, qui a servi de canevas à celui de Desmeuniers, ne me laissa plus voir en lui qu'un petit ambitieux, un souple *intrigant*, et la voix du patriotisme étouffa dans mon cœur la voix de l'amitié. » N'est-il pas remarquable de rencontrer pour la première fois, sous la plume de Marat, ce reproche d'intrigue que la France révolutionnaire étendra plus tard à tout le parti de la Gironde?

Il existait dans l'armée un principe de dissolution : Mirabeau proposa de la licencier pour la recréer sur de nouvelles lois. On n'osa prendre cette mesure. Dans l'ancien système, l'armée était une simple machine de guerre; elle n'agissait pas, elle fonctionnait. Composée, comme le clergé, d'une noblesse et d'un peuple, elle consacrait sous l'uniforme la plus entière séparation des castes : d'un côté, les officiers; de l'autre, les sous-officiers et les soldats. Quand les bases de l'ancienne société s'ébranlèrent, toutes les institutions avaient été obligées de s'ouvrir à l'élément démocratique : il n'en fut pas de même de l'armée. Abattue partout ailleurs, l'aristocratie élevait encore la tête sous les drapeaux. Appuyée sur l'obéissance passive qu'imposent les lois militaires, elle bravait en quelque sorte le torrent des idées nouvelles. Les opinions étaient déterminées par la place que chacun occupait dans cette formidable hiérarchie : les officiers, tous d'origine noble, étaient généralement opposés à la Révolution; les sous-officiers et les soldats se montraient, au contraire, très favorables au mouvement ; de là deux partis dans l'armée comme dans la nation. Les soldats, quoique gardés à vue par leurs chefs, lisaient et commentaient entre eux les écrits publics; l'esprit de liberté pénétrait déjà le fer et l'acier. Les

(1) Une circonstance risible vint croiser cette boutade : « Le président, raconte Camille Desmoulins, annonça que Marat, le criminel de lèse-nation, faisait hommage à l'Assemblée de son plan de législation criminelle. On crut d'abord que c'était un tour de Marat, qui envoyait ses élucubrations patriotiques, enrichies de son portrait, pour persiffler les noirs (les membres du côté droit) et le Châtelet qui ne pouvaient pas mettre la main sur l'original. Mais il faut entendre l'*Ami du Peuple* dans son numéro suivant se défendre de cet envoi : — Il y a dix ou douze jours, dit-il, que ce plan fut remis à une dame pour le faire passer au président de l'Assemblée. Je regrette beaucoup qu'il ait été présenté dans une conjoncture pareille. Je ne sais point faire de platitudes : loin de rendre dorénavant à l'Assemblée aucun hommage, je n'aurai plus pour elle que justice sévère : je ne lui donnerai aucun éloge. » Marat concluait en déclarant à son tour l'Assemblée *criminelle de haute trahison*, le tout au grand amusement de Camille, qui s'égayait de son ami Marat comme d'un ***phénomène politique***.

choses en étaient là, quand une étincelle fit éclater la mine. A Nancy, une simple question d'économie militaire amena un soulèvement général, qui faillit dégénérer en une guerre civile. Trois régiments s'insurgèrent; Bouillé marcha sur eux, à la tête de la garnison et des gardes nationales de Metz; il les soumit. Le sang avait coulé : cette victoire fit horreur à ceux mêmes que le lien de la subordination mettait dans la nécessité de vaincre. Quand cette nouvelle arriva sur Paris, elle causa une exaspération terrible. Quarante mille hommes entourent la salle du Manége, et poussent des cris d'imprécations contre Bouillé jusque dans les Tuileries; ils veulent arrêter le ministre de la guerre. L'Assemblée nationale n'en décerne pas moins des remerciments à M. de Bouillé, à l'armée victorieuse, et des honneurs funèbres aux citoyens morts pour le maintien de la discipline. Qu'on juge de la douleur des révolutionnaires : les soldats, qui sont le peuple de l'armée, venaient d'être impitoyablement sacrifiés à l'ordre, cette divinité farouche et muette. Un conseil de guerre des régiments suisses et de Castella avait condamné vingt-trois soldats de Château-Vieux à la peine de mort, quarante-un aux galères; soixante-onze furent renvoyés à la justice de leur régiment. Robespierre fit un appel à la clémence



Camille Desmoulins

de l'Assemblée. Remontant des effets aux causes, il accusa les mauvais traitements dont l'armée était victime de la part de ses chefs : « Il ne faut pas seulement, ajouta-t-il, fixer votre attention sur la garnison de Nancy; il faut d'un seul coup d'œil envisager la totalité de l'armée. On ne saurait se le dissimuler, les ennemis de l'État ont voulu la dissoudre : c'est là leur but. On a cherché à dégoûter les bons; on a distribué des cartouches jaunes (1); on a voulu aigrir les troupes pour les forcer à l'insurrection, faire rendre un décret, et en abuser en leur persuadant qu'il est l'ouvrage de leurs ennemis. Il n'est pas nécessaire de plus longs développements pour vous prouver que les ministres et les chefs de l'armée ne méritent pas votre confiance. » — Tous les partis se réunirent pour admirer le trait de dévouement du jeune Desilles; on oublia la femme Humberg, concierge de la porte de Stanislas à Nancy, qui, voulant éteindre le feu de la guerre civile, prit un seau d'eau et le renversa sur la lumière d'un canon, malgré l'opposition des canonniers.

Le tempêtueux Marat avait une belle occasion d'éclater :

« Juste ciel! tous mes sens se révoltent, et l'indignation serre mon cœur. Lâches citoyens! verrez-vous donc en silence accabler vos frères? Resterez-vous donc immobiles, quand des légions d'assassins vont les égorger. Oui, les soldats de la garnison de Nancy sont innocents; ils sont opprimés, ils résistent à la tyrannie; ils en ont le droit, leurs chefs sont seuls coupables, c'est sur eux que doivent tomber vos coups : l'Assemblée nationale elle-même, par le vice de sa composition, par la dépravation de la plus grande partie de ses membres, par les décrets injustes, vexatoires et tyranniques qu'on lui arrache journellement, ne mérite plus votre confiance. » Ces accès de colère qui soulevaient tout son sang vers le cœur, à la vue de l'injustice, avaient attiré sur Marat une réputation de folie; il ne s'en laissa pas ébranler. Toute la vengeance qu'il exerça fut de renvoyer la même accusation à ses ennemis :

« Rien n'égale l'horreur que j'ai pour les noirs projets des ennemis de la Révolution, si ce n'est le mépris que m'inspire leur démence! Qu'un prince, ou des ministres accablés de regrets d'avoir par leurs concussions et leur tyrannie amené les choses au point où elles en sont, et furieux de ne pouvoir les rétablir, perdent la tête, et se conduisent en insensés, il n'y a rien là d'étrange. Mais qu'un sénat nombreux imite leurs folies, c'est ce qu'on refuserait de croire, si l'on ignorait que ses membres sont presque tous agités des mêmes passions. Comment, toutefois, ne s'est-il pas trouvé parmi eux un seul homme qui les ait rappelés à la raison, à la prudence? Quel aveuglement impardonnable de vouloir suivre aujourd'hui avec les troupes réglées, les maximes de l'ancien régime! Sont-ce des hommes, dont les écrits patriotiques ont ouvert les yeux, dont le sentiment de la liberté a élevé l'âme, et qui craignent moins la mort que le déshonneur, que l'on peut encore traiter en serfs? Est-ce en cherchant à couvrir les anciennes vexations par de nouvelles, en employant la violence à l'appui de l'injustice, en ajoutant outrage à outrage, que l'on peut espérer de les rendre dociles à la voix de leurs oppresseurs? Est-ce par des traitements iniques et honteux, qu'on peut se flatter de les plier au devoir? Non, jamais! » Le fait est qu'après tout le soupçon de folie a plusieurs fois pesé dans le monde sur la tête d'hommes plus grands encore que Marat. Quand Christophe Colomb dit : « Il y a un monde au-delà des mers; » quand Galilée dit : « Ce n'est pas le soleil qui tourne; » quand Galva dit : « Je rendrai le mouvement aux organes insensibles, morts; » on leur répondit : « Vous avez perdu la tête. » Quand la Vérité même, Jésus-Christ, apparut dans le monde, on l'accueillit par ces mots : Il est fou, *insanit!* — Qu'importe, après tout, que le monde se régénère par l'action des fous, pourvu que le but soit atteint. Sans doute, la presse avait alors dans son sein des voix discordantes, qui ne savaient ni mesurer le danger public, ni modérer leurs attaques; Marat surtout montrait, dans tous ses écrits, l'effarement de la singularité. Qui dira maintenant si ces excès mêmes n'étaient pas nécessaires au retentissement de l'œuvre, comme la cloche d'alarmes et le sombre tam-tam le sont quelquefois à l'effet d'un concert? Si l'on veut la Révolution, il faut vouloir les instruments et les moyens, quitte à voiler plus tard les images des hommes qui se sont faits anathèmes pour le salut du monde.

Necker, le 4 septembre 1790, quitta le ministère. Sa retraite eut tous les caractères d'une fuite; la popularité l'avait séduit; elle le trompa. On lisait sur la porte de son hôtel : *Au ministre adoré*; l'inscription est enlevée; une défaveur générale succède à l'ancienne idolâtrie. Ces retours de l'opinion ne doivent pas nous étonner; dans les temps de révolution, les idées sont tout, les hommes rien. Necker n'avait jamais été que le masque de la volonté nationale à un moment donné; il s'évanouit avec la circonstance. Seuls les Montagnards se fortifiaient et grandissaient à chaque pas; c'est qu'ils avaient derrière eux le peuple.

La lutte des croyances continuait; la Révolution ne cessait d'appeler à elle les membres désintéressés du clergé : Souvenez-vous, leur disait-elle, que la croix a pris racine dans le monde par les persécutions et les souffrances; elle s'est, au contraire, ébranlée sous les faveurs et les richesses; liez-vous à l'ordre social, non plus par les intérêts, mais par les devoirs de votre ministère; donnez des garanties à la nation; soyez prêtres, mais soyez citoyens; servir le peuple, c'est servir Dieu. — La résistance des ecclésiastiques était en raison inverse de leur âge et du rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie; les évêques se montrèrent plus opposés à la réforme que les curés, les curés que les simples prêtres. Il y eut des exemples remarquables : un ecclésiastique de Saint-Sulpice, M. Jacques Roux, fit entendre du haut de la chaire les paroles suivantes : « Interdit des fonctions sacrées du ministère par les vicaires généraux de Saintes pour m'être déclaré l'apôtre de la Révolution; forcé de quitter mon diocèse et mes foyers pour échapper à la fureur des méchants qui avaient mis ma tête à prix, la joie que je ressens de prêter le serment décrété le 27 novembre dernier, sur la constitution civile du clergé, cette consolation inappréciable me fait

(1) C'était une punition et une marque d'infamie.

oublier que, depuis seize ans, je n'ai vécu que de mes infortunes et de mes larmes. Je jure donc, messieurs, en présence du ciel et de la terre, que je serai fidèle *à la nation, à la loi et au roi*, qui sont indivisibles. J'ajouterai même que suis prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour le soutien d'une révolution, qui a changé déjà sur la surface du globe le sort de l'espèce humaine, en rendant les hommes égaux entre eux, comme ils le sont de toute éternité devant Dieu. » Pour beaucoup d'humbles prêtres, le serment exigé par la loi était une nécessité de sentiment; ils pleuraient d'attendrissement et de joie à la face de l'autel. Les citoyens les entouraient d'une ceinture d'affection. Cependant le lieu saint était déserté dans beaucoup d'endroits; à Paris, les curés, pour intéresser le peuple à leur cause, avaient fait vendre leurs meubles à la porte de l'église : d'autres s'étaient coalisés pour faire manquer les offices. A la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, il ne s'était pas trouvé un seul prêtre pour commencer les vêpres. On fait venir un religieux, et les gardes nationales, de service à la maison commune, accourent en grand nombre pour chanter les vêpres. Les paroissiens affluent : depuis longtemps, on n'avait prié d'aussi bon cœur.



Les travailleurs au Champ-de-Mars.

Le voltairianisme avait fait beaucoup moins de ravages qu'on ne se l'imagine dans les croyances; le peuple surtout se tenait encore assez près de l'autel; la Révolution, loin d'éteindre le sentiment religieux, l'avait ravivé. Le haut clergé, en se retirant avec la pompe romaine, laissait mieux entrevoir le Saint des saints. Les vrais adorateurs en esprit et en vérité succédaient pleins de joie aux idolâtres de la lettre et du signe. Le même jour, à Saint-Gervais, à Saint-Roch, à Saint-Sulpice, des citoyens sans armes entouraient le lutrin, et chantaient à voix déployée les louanges du Créateur. Ce mouvement fut électrique, et montra bien que la religion n'était pas menacée. En vain, les prêtres réfractaires criaient derrière le tabernacle : « Les dieux s'en vont ! » — Les faux dieux, oui ; mais le Dieu des chrétiens et de l'Evangile, non.



La Fédération.

On ne combine rien dans le monde sans métaphysique. En regard de cette direction toute chrétienne, il convient de placer un autre mouvement religieux : le naturalisme avait été inoculé dans les arts par la Renaissance, dans la philosophie par Bacon ; la Révolution voulut l'introduire dans la politique et la morale. La franc-maçonnerie, dont l'édifice à demi ruiné contenait encore des débris d'initiation antique, fut le temple dans lequel les néophytes de la nature allèrent puiser leurs oracles. Une loge existait déjà à la tête de laquelle figuraient quelques philosophes; de loge elle devint club sous le nom de *Cercle social*. Ce qu'on en vit sortir ressemblait à une fusion de toutes les doctrines religieuses; un sentiment universel de charité, de bienveillance, inspirait les membres de ce cercle : l'Eglise avait jeté la cendre et le cilice sur la nature; la Révolution venait réparer l'œuvre de Dieu; avec une ingénuité d'enfant, elle aima tout, les hommes, les animaux, les fleurs, elle enveloppa le monde entier dans sa charité immense. Le cœur avait alors besoin de se répandre; il s'ouvrit par toutes les affections généreuses : les hommes frères, les hommes rattachés à toutes les créatures, qui forment elles-mêmes le lien de la vie et la révélation de la beauté divine, les hommes unis d'esprit et de sentiment au souverain ordonnateur des êtres, à l'architecte de l'univers. La conséquence de cette doctrine était le changement de toutes les existences, de toutes les relations sociales. Le devoir de l'homme, comme du citoyen, est de joindre sa volonté à celle de Dieu, pour créer de concert avec lui, un monde nouveau, un monde conforme au dessein primitif, où règnent la justice et la vérité.

La démocratie venait de perdre un de ses écrivains, Loustalot. Il mourut vaillamment à son poste comme un soldat de la Révolution. La lutte le dévora tout plein d'espérances. Le plus lu des journalistes, il concourut à organiser l'esprit public, cette force tumultueuse que nous verrons se dresser désormais contre toutes les tentatives rétrogrades. Il ne faut ni exagérer, ni amoindrir l'action des hommes sur l'œuvre démo-

cratique. Ceux qui parlent de mener les révolutions ne savent pas ce qu'ils disent : les révolutions ont leurs phases et leur époque de maturité. Cela est réglé. Toutes les impatiences humaines ne peuvent rien changer aux lois de la nature et de la Providence. On ne fait pousser ni les arbres, ni les idées à coups de canon. Mais il y a des hommes chez lesquels se résume l'instinct des masses : Loustalot était un de ceux-là. Dans un temps où la presse avait succédé comme influence non seulement à la royauté, mais encore à l'Assemblée nationale, les écrivains devinrent les éclaireurs de l'armée révolutionnaire.

Les opinions se dégagent : les clubs se multiplient; celui des Jacobins s'était démembré : Sieyès, Lafayette, Bailly, Chapelier, Larochefoucauld, en se retirant, avaient fondé à l'extrémité du Palais-Royal, près le passage Radziwil, une société connue sous le nom de *Club de* 89. Les députés s'y réunissaient pour lire les journaux et pour faire d'excellents dîners au sortir de l'Assemblée nationale. Dans la soirée, on préparait par une discussion régulière et paisible les travaux législatifs. L'ancien club des Jacobins avait gagné à la retraite des modérés de s'accroître en force et en influence ; il devint plus nombreux et plus tumultueux ; les Lameth et Barnave le dirigeaient : mais leur autorité tendait à décroître. Mirabeau, quoique haï, était également recherché des deux clubs, où sa parole remuait des passions bien différentes. Derrière ces notabilités commençait à poindre l'opiniâtre constance de Robespierre Appuyé au dehors sur la presse, il n'attendait qu'une occasion de surgir. Cette occasion se présenta : l'Assemblée nationale venait de rendre un décret portant que les citoyens actifs seraient seuls inscrits sur le rôle des gardes nationales. L'indignation ouvrit la veine oratoire de Robespierre ; il fit au club un discours trouvé admirable par Camille. Les applaudissements éclatèrent. Mirabeau, président des Jacobins, rappela l'orateur à l'ordre. Cette interruption excita un soulèvement orageux. Mirabeau usait les forces de sa voix contre le tumulte ; le bruit même de la sonnette était étouffé. « Mirabeau, raconte Desmoulins, voyant qu'il ne pouvait parler aux oreilles, et pour les frapper par un mouvement nouveau, au lieu de mettre son chapeau, comme le président de l'Assemblée nationale, il monta sur son fauteuil. « Que tous mes confrères m'entourent! » s'écria-t-il, comme s'il eût été question de protéger le décret en personne. Aussitôt une trentaine des honorables membres s'avancent et entourent Mirabeau. Mais, de son côté, Robespierre, toujours si pur, si incorruptible, et à cette séance si éloquent, avait autour de lui tous les vrais Jacobins, toutes les âmes républicaines, toute l'élite du patriotisme. Le silence que n'avait pu obtenir la sonnette et le geste théâtral de Mirabeau, le bras en écharpe de Charles Lameth (1) parvint à le ramener. Il monte à la tribune où, tout en louant Robespierre de son amour pour le peuple, et en l'appelant son ami très cher, il le colaphisa un peu rudement et prétendit, comme M. le président, qu'on n'avait pas le droit de faire le procès à un décret sanctionné ou non. Mais M. de Noailles concilia les deux partis en soutenant que le décret ne comportait point le sens qu'on lui prêtait, qu'il s'était trouvé au comité de constitution lorsqu'on avait discuté cet article, et qu'il pouvait attester que ni lui ni le comité ne l'avaient entendu dans le sens de M. Charles Lameth et de Mirabeau. La difficulté étant levée, la parole fut rendue à Robespierre, qui acheva son discours au milieu des applaudissements, comme il l'avait commencé. Ainsi croissait, au milieu des interruptions et des murmures, cette puissance formidable que Robespierre devait un jour exercer aux Jacobins.

La régénération politique entraîna la régénération des mœurs. Avant la Révolution, l'amour était avili, le lien conjugal fort relâché. La réforme des idées fit remonter au mariage l'amour, ce sentiment qui s'épure en se réglant. Le mercredi, 29 décembre 1790, une cérémonie touchante était célébrée dans l'église Saint-Sulpice : Camille Desmoulins s'unissait à Lucile Duplessis. Il faut reprendre les choses de plus haut. Un jeune étudiant en droit, maître ès-arts, rencontre dans le jardin du Luxembourg, un soir, deux femmes, dont l'une, la mère, avait les traits nobles et empreints d'une majesté tragique ; l'autre était une jeune fille de douze ans, fort gracieuse et fort bien élevée. La mère le frappa. Ce jeune homme était fort modestement vêtu, point beau ; sa parole embarrassée d'un léger bégaiement, ses politesses un peu gauches : il plut comme cela. Camille se trouvait redevable de son éducation au chapitre de Laon; sa famille était sans fortune, et les chanoines l'avaient fait entrer comme boursier au collége Louis-le-Grand, d'où il venait de sortir. Tous les soirs, Camille allait courtiser ses chers feuillages ; ce coin de nature, encadré dans le faubourg Saint-Germain, était le pays de son cœur ; les deux femmes y revinrent aussi — par hasard. La conversation étant tombée sur quelques idées qui commençaient dès lors à fermenter, Camille bégaya des paroles éloquentes ; on lui trouva l'esprit orné ; l'accès de la maison lui fut ouvert. Le cœur a ses troubles comme la vue : Camille avait d'abord cru aimer la mère ; mais, de jour en jour, ses sentiments se détournaient d'elle pour se porter sur la fille, sur la petite Lucile, dont les perfections croissantes jetaient déjà parmi ses jeux un parfum de tendresse et de sensibilité délicate. C'était une âme charmante ; toute troublée, elle ignorait la cause et l'objet de ces soupirs séditieux, qui soulevaient, par instant, sa poitrine émue. Elle accusait alors la chaleur du ciel des subites rougeurs qui lui montaient au visage. Le secret de Lucile ne fut pas trop bien gardé ; rien de bavard comme des yeux de seize ans ; sa mère lut dans ces yeux-là. Il y avait des obstacles de fortune. Le jeune bachelier en droit avait été reçu avocat au Parlement de Paris : mais jusqu'ici il y avait peu d'espoir : car Lucile était riche. Cependant la Révolution avait fait son chemin dans le monde, et Camille s'était poussé avec elle : il était alors une des voix les plus écoutées du pays. Aimé de la France pour le tour de son esprit incisif, original et pétulant, il le fut aussi de la femme qu'il recherchait. « Aujourd'hui décembre, écrivait-il à son père, je me vois enfin au comble de mes vœux. Le bonheur pour moi s'est fait longtemps attendre ; mais enfin il est arrivé, et je suis heureux autant qu'on peut l'être sur la terre. Cette charmante Lucile, dont je vous ai tant parlé, et que j'aime depuis huit ans, enfin ses parents me la donnent, et elle ne me refuse pas. Tout à l'heure sa mère vient de m'annoncer cette nouvelle en pleurant de joie... Quant à Lucile, vous allez la connaître par ce seul trait. Quand sa mère me l'a donnée, il n'y a qu'un moment, elle m'a conduit dans sa chambre ; je me jette aux genoux de Lucile ; surpris de l'entendre rire, je lève les yeux ; les siens n'étaient pas en meilleur état que les miens ; elle était tout en larmes, elle pleurait même abondamment, et cependant elle riait encore. Jamais je n'ai vu de spectacle aussi ravissant, et je n'aurais pas imaginé que la nature et la sensibilité pussent réunir à ce point ces deux contrastes! » O pressentiment! rire à travers les larmes, n'est-ce pas toute la vie? — Ce fut celle de Lucile.

Rien ne manquait à leur bonheur que la cérémonie du mariage, et ce que je ne sais quoi d'immense et de solennel qu'ajoute la religion aux engagements des hommes. L'abbé Bérardier, grand-maître du collége de Louis-le-Grand, ancien proviseur de Camille, fit la célébration à Saint-Sulpice. Les témoins furent Pétion, Robespierre, Sillery, Brissot et Mercier. Bérardier, qui était membre de l'Assemblée constituante, prononça un discours touchant ; il recommanda surtout à Camille de respecter la religion dans ses écrits : « Si l'on peut, lui dit-il, être assez présomptueux pour se flatter de pouvoir se passer d'elle dans toutes les infortunes inséparables de cette vie, ce serait un meurtre que d'enlever ce secours à tant de malheureux, qui n'ont d'autre ressource dans leurs peines que la consolation qu'elle leur procure, et d'autre espoir que les récompenses qu'elle promet. Si ce n'est pas pour vous, ce sera au moins pour les autres que vous respecterez la religion dans vos écrits ; j'en serais volontiers le garant ; j'en contracte même ici pour vous l'engagement au pied des autels, et devant Dieu qui y réside. Monsieur, vous ne me rendrez pas parjure ... Votre patriotisme n'en sera pas moins actif ; il n'en sera que plus épuré, plus ferme, plus vrai ; car si la loi peut forcer à paraître citoyen, la religion oblige à l'être. » La voix du bon abbé s'était attendrie, en s'adressant à son ancien élève ; les larmes coulèrent. Lucile cependant attirait tous les regards ; il n'y avait qu'une voix dans l'église : « Qu'elle est belle ! » — « Je vous assure, écrivait Camille quelques jours plus tard, que cette beauté est son moindre mérite. Il y a peu de femmes qui, après avoir été idolâtrées, soutiennent l'épreuve du mariage ; mais plus je connais Lucile, et plus il faut me prosterner devant elle. » Le charme et la mollesse enfantine des sentiments n'excluait pas chez elle l'énergie. Lucile était bien de la race des femmes de la Révolution, douce et terrible, la grâce du cygne avec des réveils de lionne.

Soulèverons-nous ici les voiles du sanctuaire domestique? Oh! le charmant nid risqué, au milieu de l'orage! On jouait avec la politique comme les enfants des pêcheurs d'Etretat avec la mer. Camille avait d'ailleurs abrité sa vie des tempêtes du forum. Lucile, quand son mari avait terminé son numéro de journal, voulait qu'on le lui lût ; aux endroits plaisants, c'étaient des éclats de rire et des folies qui animaient encore la verve satirique de Camille. Quelquefois elle le mettait en colère : les femmes n'aiment point sans cela. Au beau milieu du travail, qui prenait à Camille les plus longues heures du jour, Lucile, ennuyée du silence, lui jouait quelquefois un charivari en faisant aller sur le piano les pattes de sa chatte, laquelle se fâchait aussi, et finissait tout en jurant par l'égratigner en *ut*, *ré*, *mi*, *fa*. — Comme ces gracieux enfantillages se détachent en lumière sur le fond sérieux d'une Révolution! Quelle douce insou-

(1) Lameth s'était battu en duel avec un membre du côté droit, M. de Castries. Barnave s'était auparavant rencontré avec Cazalès. Le peuple, irrité des provocations qu'on adressait depuis quelque temps à ses députés, s'était mis en mouvement pour exercer une vengeance. Ayant couru en force à l'hôtel de Castries, il brisa les meubles, mit le linge en pièces et jeta tout par les fenêtres. Ces luttes personnelles alarmèrent la conscience des révolutionnaires ; ils engagèrent fortement les bons citoyens à réserver toutes leurs forces pour la grande lutte nationale. Camille Desmoulins donna lui-même l'exemple en refusant un duel : les écrivains de son parti le félicitèrent d'avoir le cœur de paraître lâche. Ainsi le sentiment puritain de la démocratie condamnait ce préjugé barbare de l'assassinat par les armes et devant témoins.

ciance de la terrible Montagne qui allait tout bouleverser en se soulevant! Et moi qui transcris ces choses, j'éprouve le mélancolique plaisir du voyageur, qui jette des fleurs dans la bouche d'un volcan!

Camille ne tarda point à plaisanter sur le serment qu'on avait exigé de lui, *de ne point toucher au spirituel* : « C'était, dit-il, gêner un peu la liberté des opinions religieuses et porter atteinte à la déclaration des droits; mais qu'y faire? Je n'étais point venu là pour dire non. C'est ainsi que je me trouvai pris et obligé, par serment, à ne me mêler, dans mes numéros, que de la partie politique et démocratique, et à en retrancher l'article théologie. Sans avoir approfondi la question, je me doute bien que ce serment accessoire au principal n'est pas d'obligation étroite comme l'autre. » Voilà l'homme; le premier mouvement de sa nature était pour le cœur, le second pour l'esprit; le sarcasme ne tardait pas à détruire en lui l'objet de son attendrissement. Ce tour d'esprit railleur l'a fait accuser d'irreligion et de scepticisme; il est vrai que Camille lança plus d'une fois ses flèches contre les entêtements de l'Eglise et contre les abus du clergé : mais on n'attaque dans ses écrits que ce qu'on aime encore. Les vrais sceptiques sont ceux qui acceptent tout sans s'attacher à rien, couvrant ainsi du manteau des formes et du respect extérieur le néant de leurs croyances.

Mirabeau se meurt; Mirabeau est mort, ce fut le cri de Paris le 2 avril 1791. — Depuis quelque temps ce révolutionnaire était engagé, comme nous l'avons vu, dans une voie de retraite et de défection. Tous les partis, y compris le parti royaliste, qui ne comprenait rien à sa conduite, se réunirent dès lors pour l'accabler; l'extrait suivant donnera une idée de la décence de ces attaques : — « Logé en chambre garnie, rue et hôtel Coq-Héron, en proie à « la plus affreuse misère, il est réduit à la triste ressource de vo- « ler son garçon perruquier; pendant que celui-ci lui arrangeait « son toupet, il prend le cordon et le tire en avant; il lui emprunte « cette montre sous le prétexte d'en acheter une pareille le même « jour; et, quand le coiffeur a voulu la réclamer, Riquetti nie l'a- « voir vue, s'emporte, et roue de coups le pauvre garçon. » — « Voici « comment il se défaisait de ses domestiques, après qu'il leur avait « mangé le fruit de leurs épargnes et de vingt années de servitude. « La veille de son départ pour Bruxelles, il affecte une transe cruelle « sur un oubli de papiers qu'il a laissés à Bignon. Il caresse son « domestique, à qui il devait déjà quatorze cents livres, le conjure, « le presse tendrement de vouloir bien monter sur un cheval qu'il « fait louer par lui-même, et, dès que le domestique est parti, Ri- « quetti dévalise la malle de ce crédule serviteur, et décampe. — « Une autre fois, il s'appropria une bague de cent louis avec la « même dextérité qu'il avait escamoté la montre... — Sa valeur est « parfaitement connue dans le régiment de Royal-Comtois, et c'est « cette valeur qui lui inspira le dessein de déguerpir, tandis que « l'armée était aux prises avec les Corses. »

Ce manifeste de la haine se termine par un curieux mouvement oratoire :

« Ombres immortelles des Ravaillac, des Cartouche, des Mandrin, « des Desrues, reprenez vos dépouilles humaines, et accourez siéger « aux états-généraux; accourez, vous tous dont le front est couvert « d'un triple airain, vous que souillèrent tous les forfaits, venez « vous asseoir au milieu de cette assemblée d'élite où doit présider « le comte de Mirabeau. Ah! sans doute, vous avez tous autant de « droits que lui; vous n'avez pas plus démérité que lui d'être à « votre poste de citoyens; vous ne fûtes que des scélérats, Riquetti « fut quelque chose de pis. »

Ces exagérations font pitié : mais les taches de sa vie étaient malheureusement trop réelles : le linceul couvrit tout. La mort refit Mirabeau. Le Directoire du département proposa de lui donner pour tombe la nouvelle église de Sainte-Geneviève; l'Assemblée nationale délibéra sur-le-champ; Robespierre alors, qui avait plusieurs fois essuyé les démentis et les colères oratoires de Mirabeau, Robespierre se leva : « Ce n'est pas, dit-il, au moment où l'on entend de toutes parts les regrets qu'excite la perte de cet homme illustre qui, dans les époques les plus critiques, a déployé tant de courage contre le despotisme, que l'on pourrait s'opposer à ce qu'il lui fût décerné des marques d'honneur. J'appuie cette proposition de tout mon pouvoir ou plutôt de toute ma sensibilité. » De ces deux hommes, Mirabeau et Robespierre, l'un était le premier, l'autre le dernier mot de la Révolution.

L'édifice de Sainte-Geneviève, transformé en Panthéon, devait réunir les dépouilles de tous les grands hommes. Pensée sublime, qui fut suspendue plus tard comme toutes les autres avec l'élan de la France : — convoquer les ombres, faire un concile de morts, et leur demander, en mettant sous leurs yeux une constitution née de leurs écrits philosophiques : Êtes-vous contents de notre œuvre? Descartes, Voltaire, J.-J. Rousseau, reçurent pour ainsi dire leurs lettres d'invitation : Mirabeau ouvrit la marche et leur montra le chemin. Le peuple, qui aime les grands hommes malgré leurs faiblesses, suivit les funérailles de l'orateur en pleurant. On se figure difficilement que ces hommes-là doivent périr; tant l'idée de l'âme et du génie s'allie intimement à celle de l'immortalité! Aussi le bruit public fit-il intervenir dans l'événement final qui enlevait Mirabeau des causes occultes. On parla vaguement de poison; il n'y en avait d'autre que celui de la débauche à laquelle se livrait cette orageuse nature. Le travail et la tribune firent le reste. Mirabeau commençait à avoir peur de la Révolution; sa tonnante voix criait aux flots de reculer; les flots se brisent, mais ne reculent pas. Emporté dans cette lutte avec un élément sourd et inexorable, il se roidit contre les débris du trône; il se fit de la royauté une ancre à laquelle, d'une main désespérée, il cherchait à rattacher sa fortune et celle de la France. Vains efforts! Comme ses besoins étaient énormes et que la cour était riche, il vendit sa parole. — L'éloquence de Mirabeau, une grande prostituée! Longtemps son audace le couvrit; sa défection, entourée d'abord des obscurités de l'incertitude, ne se dévoila que par secousses; la mort enfin le sauva. Le voilà donc couché dans les ténèbres du sépulcre, ce grand homme, digne des gémonies par sa conduite, digne du Panthéon par ses vastes talents! La poésie, qui s'amuse aux contrastes, a voulu rehausser chez lui l'éclat des lumières par l'opposition des ombres : pas de ces jeux là, s'il vous plaît, ayons le courage de dire que la probité est le seul piédestal du vrai génie.

Le jour de sa mort tous les spectacles furent fermés. L'accablement, la consternation, la stupeur étaient sur presque tous les visages. La voix des journaux exprima des sentiments mêlés; mais, en général, les regrets et l'admiration pour les talents de l'orateur firent oublier l'immoralité de l'homme. Marat seul tint ferme dans ses diatribes : « Peuple, s'écriait-il, rends grâces au ciel; ton plus redoutable ennemi, Riquetti n'est plus. » La nouvelle destination donnée à l'église Sainte-Geneviève fut encore pour Marat l'objet de vives critiques; il ne vit dans cet édifice consacré à honorer les lumières sans les vertus, qu'un monument de pure ostentation nationale. Ce qu'il y a de plus remarquable, et j'oserais dire de prophétique, c'est la déclaration suivante : « Si jamais la liberté s'établissait en France, et si jamais quelque législature, se souvenant de ce que j'ai fait pour la patrie, était tentée de me décerner une place dans Sainte-Geneviève, je proteste ici hautement contre ce sanglant affront. » (Marat entendait dire par là qu'il y serait en trop mauvaise compagnie.) « Oui, j'aimerais mieux cent fois ne jamais mourir, que d'avoir à redouter un si cruel outrage. » Ce dernier trait est assez beau : « J'aimerais mieux cent fois ne jamais mourir! » — Marat, quoi qu'il en ait dit, alla plus tard au Panthéon; il est vrai que ce fut pour en chasser Mirabeau.

En ce temps-là, les rois s'assemblèrent et tinrent conseil contre la France pour la faire mourir. Ces mouvements de coalition extérieure s'appuyaient dans le pays sur des tentatives de guerre civile. La France avait été sans tribunaux, elle se trouvait maintenant sans culte. La noblesse et le clergé réfractaire s'unirent pour exciter des mouvements dans le peuple; un tas de femmes sans mœurs, de grands de la cour athées, d'abbés qui avant la Révolution foulaient aux pieds tous les devoirs, se mirent à déclamer contre le nouveau schisme et à fréquenter immodérément les églises. La religion devint ainsi le prétexte des mécontents. Le clergé insermenté en appela au saint-siége : le pape Pie VI lança une bulle où il déclarait nulles et illicites les nouvelles élections de curés et d'évêques. Ces luttes de croyances reportèrent l'esprit français aux farces du moyen âge et aux mœurs de la Réforme. Luther, condamné par Rome, avait brûlé la bulle du pape sur un bûcher : « Tu as troublé le saint de Dieu, lui dit-il, que le feu éternel te trouble! » Ailleurs, il la jeta dans l'eau, en lui criant : « Bulle, tu n'es qu'une bulle de savon, nage! » La Révolution accueillit à peu près le bref du pape dans les mêmes termes; elle y mit seulement moins de colère et plus d'ironie : les rôles avaient changé; le pape n'était plus qu'un faible vieillard, tandis que la réforme pénétrait à la fois dans l'Eglise et dans la société. On fit un mannequin qui représentait Pie VI, et qui fut transporté au Palais-Royal; là un membre de quelque société patriotique lit à haute voix un réquisitoire dans lequel, après avoir notifié les intentions criminelles de Joseph-Ange Braschi, Pie VI, il conclut à ce que son effigie soit brûlée et à ce que les cendres soient jetées au vent, toutefois après lui avoir ôté sa croix et son anneau, — sans doute pour montrer que tout en punissant l'homme et le pontife, le peuple entendait respecter les insignes de la religion. A peine il avait dit, que l'effigie du pape, son bref dans une main, un poignard dans l'autre, un écriteau sur la poitrine avec ce mot : *fanatisme*, est livrée aux flammes. — Cette scène se passait au milieu des acclamations de nombreux spectateurs. La bulle du pape donna encore lieu à une caricature qui obtint du succès : le saint-père, en grand costume, était représenté assis sur sa chaire pontificale, à l'un des balcons de son palais. Devant lui posait un large bénitier rempli d'eau de savon que l'abbé Royou (un des chefs de la résistance ecclésiastique) faisait mousser avec un goupillon. Le pape, un chalumeau à la bouche, soufflait vers la France des bulles auxquelles il donnait sa bénédiction. Près de là étaient Mesdames, tantes du roi (1), et plu-

(1) Les tantes du roi s'étaient enfuies à Rome, malgré les justes alarmes du peuple de Paris qui avait cherché à les retenir.

sieurs cardinaux. Ceux-ci, avec leurs chapeaux rouges, et Mesdames, avec leur éventail, agitaient l'air et dirigeaient les saintes bulles. Dans le lointain se montrait la France, assise sur un nuage, entourée de son nouveau clergé. Appuyée sur le livre de sa constitution, elle recevait les bulles, et d'une chiquenaude elle les faisait disparaître. — Callot était secondé dans cette lutte par la verve humouristique des successeurs de Rabelais, de Luther et d'Erasme. Le sarcasme sera toujours l'arme la meilleure dans de semblables discussions : le rire voltairien, leste et adroit de sa nature, triomphe sans peine de la scholastique, tout armée de lourds syllogismes, comme autrefois David, avec sa simple fronde, terrassa le géant Goliath.

La cour de Rome faisait à la Révolution française une opposition d'instinct et de doctrine. Depuis longtemps la papauté avait signé un pacte avec toutes les divinités de la terre. Léon X, en se mettant à la tête du mouvement de la renaissance, avait refoulé la croix dans le monde païen. Dès lors, le naturalisme, chargé de foudres par les premiers siècles de foi, les secoua l'une après l'autre, et releva dans la ville sainte une tête superbe. On le vit s'introduire, en quelques années, dans les lettres et dans les arts où il réalisa des merveilles. Le mysticisme était vaincu; le moyen âge s'effaçait sous l'antiquité; la couche mythologique dévorait le sol chrétien, et cela dans Rome même, la patrie de l'Eglise. Rome était alors très éloignée de prévoir les conséquences d'un tel mouvement, et les papes, en le favorisant, servirent, sans le vouloir, les intérêts de l'humanité; car la renaissance provoqua la réforme, qui, à son tour, amena la révolution française. Au moment où cette Révolution éclata, la cour de Rome s'était de plus en plus engagée dans les liens de l'Idolâtrie : elle avait embaumé la chair du Christ; mais son esprit, l'esprit de Dieu, était passé du chef de l'Eglise aux nations modernes, et plus particulièrement à la France, qui se trouvait être, par sa position morale et politique, le saint siége de la raison humaine au XVIIIe siècle. Cet antagonisme dans les idées devait amener un conflit dans les institutions : la partie du clergé de France qui était plus attachée au vêtement de la foi qu'à la foi même, tourna les yeux vers le souverain pontife, et lui demanda d'envoyer le feu du ciel sur les villes schismatiques, sur les églises qui venaient d'être livrées au nouveau clergé. Les passions les plus étrangères aux croyances religieuses se mêlèrent, comme nous l'avons vu, dans cette querelle : la divinité devint le masque des intrigues de partis et des intérêts les moins nobles. Le matérialisme politique s'unit au matérialisme de l'Eglise, pour se créer une force auxiliaire et concerter des moyens de défense. Le peuple vit tout cela; il vit, de plus, les prêtres insermentés développer, contre leurs confrères qui s'étaient soumis à la loi, un système de proscription que la charité seule aurait dû leur interdire. Cette haine entre les deux nuances du clergé français devait être alors bien envenimée, puisqu'elle survécut aux événements, et qu'un demi-siècle plus tard elle ferma les portes du temple aux dépouilles du vénérable abbé Grégoire. Entre ces deux camps qui divisaient l'Eglise, le peuple prit nécessairement parti pour l'un ou pour l'autre : à Paris et dans toutes les villes radicales, la faveur publique se déclara pour les prêtres qui avaient prêté serment à la nation; les insermentés, autour desquels se rangeaient, par esprit d'opposition et de contraste, les ennemis de la chose publique, furent, au contraire, l'objet de sarcasmes, d'insultes, et bientôt de voies de fait. Le peuple voyait avec tristesse la solitude des églises réputées schismatiques, tandis que la foule dorée s'empressait autour des autels que la loi ne reconnaissait plus comme légitimes. A Paris, il y eut des désordres regrettables : on força l'entrée de cloîtres et de communautés religieuses; la virginité de quelques saintes filles fut livrée aux verges et à d'autres outrages plus abominables encore. Très peu d'hommes et de femmes prirent part à ces excès, qui d'ailleurs ont déshonoré dans tous les temps les luttes de croyances. Ce que je tiens à établir, c'est que Marat et les autres révolutionnaires extrêmes, qui servaient alors presque tous dans la presse militante, demeurèrent étrangers à aucune provocation d'actes semblables. Le sage Robespierre alla plus loin : à propos de troubles très graves qui venaient d'éclater à Douai, et dans lesquels des prêtres insermentés avaient, disait-on, joué un rôle, il fit entendre ces dignes paroles : « Il est « absurde de vouloir porter contre les ecclésiastiques une loi qu'on « n'a pas encore osé porter contre tous les citoyens; des considéra- « tions particulières ne doivent jamais prévaloir sur les principes « de la justice et de la liberté. Un ecclésiastique est un citoyen, et « aucun citoyen ne peut être soumis à des peines pour ses discours; « il est absurde de faire une loi, uniquement dirigée contre les dis- « cours des ministres de l'Eglise..... J'entends des murmures, et je « ne fais qu'exposer l'opinion des membres qui sont les plus zélés « partisans de la liberté; ils appuieraient eux-mêmes mes observa- « tions, s'il n'était pas question des affaires religieuses. » Ces sentiments, je n'hésite pas à le dire, étaient ceux de la majorité des vrais révolutionnaires : s'il leur arriva jamais de frapper sur la religion, c'est que derrière cette figure auguste se cachaient alors l'hypocrisie et l'athéisme aristocratique.

Il importe aussi de savoir qu'à cette époque la plupart des démocrates étaient encore royalistes. Marat, malgré ses boutades contre Louis XVI, engageait fort à le conserver sur le trône : « J'ignore disait-il, si les contre-révolutionnaires nous forceront à changer la forme du gouvernement; mais je sais bien que la monarchie très limitée est celle qui nous convient le mieux aujourd'hui, vu la dépravation et la bassesse des suppôts de l'ancien régime, tous si portés à abuser des pouvoirs qui leur sont confiés. Avec de tels hommes une république fédérée dégénérerait bientôt en oligarchie. On m'a souvent représenté comme un mortel ennemi de la royauté, et je prétends que le roi n'a pas de meilleur ami que moi. Ses mortels ennemis sont ses parents, ses ministres, les prêtres factieux et autres suppôts du despotisme; car ils l'exposent continuellement à perdre la confiance du peuple, et ils le poussent par leurs conseils à jouer la couronne, que j'affermis sur sa tête en dévoilant leurs complots, et en le pressant de les livrer au glaive des lois. Quant à la personne de Louis XVI, je crois bien qu'il n'a que les défauts de son éducation, et que la nature en a fait une excellente pâte d'homme, qu'on aurait cité comme un digne citoyen, s'il n'avait pas eu le malheur de naître sur le trône. Tel qu'il est, c'est, à tout prendre, le roi qu'il nous faut. Nous devons bénir le ciel de nous l'avoir donné; nous devons le prier de nous le conserver : avec quelle sollicitude ne devons-nous pas le retenir parmi nous! Je vais lui donner une marque d'intérêt qui vaudra mieux que le serment de fidélité prescrit par l'Assemblée traîtresse, et dont on ne suspectera pas la sincérité, car je ne suis pas flagorneur. On sait que les courtisans contre-révolutionnaires maudissent tout haut la bonhomie de Louis XVI, qu'ils regardent comme un obstacle à la réussite de leurs projets désastreux : eh bien! cette bonhomie, devenue la qualité la plus précieuse du monarque, est à mes yeux d'un si grand prix, qu'une fois que la justice aura son cours, je ferai des vœux pour que Louis XVI soit immortel. » Les conseils un peu durs que l'Ami du peuple se permettait de donner à Louis XVI n'étaient dans son idée que des marques d'estime et d'intérêt. Il est plus difficile de pénétrer à cet endroit les sentiments de Robespierre. Voici néanmoins une leçon de convenance donnée par lui à l'Assemblée nationale, et dans laquelle, tout en l'engageant à modérer ses témoignages de déférence extérieure, il paraît admettre le principe de la royauté : « Il faut, dit-il, rendre au roi un hommage noble et digne de la cir- « constance. Il reconnaît la souveraineté de la nation et la dignité de « ses représentants, et sans doute il verrait avec peine que l'Assem- « blée nationale, oubliant cette dignité, se déplaçât tout entière. Je « ne m'éloigne pas de la proposition de M. Lameth, je me borne à une « légère modification. Il vous a proposé de remercier le roi; mais « ce n'est pas de ce moment que l'Assemblée doit croire à son pa- « triotisme, elle doit penser que depuis le commencement de la « Révolution il y est resté constamment attaché. Il ne faut donc pas « le remercier, mais le féliciter du parfait accord de ses sentiments « avec les nôtres. » Il était même arrivé à quelques écrivains du parti démocratique d'en appeler à Louis XVI contre l'Assemblée nationale. Loustalot engageait le roi à faire usage du *veto* suspensif que lui accordait la Constitution pour paralyser l'effet des lois dictées par l'aristocratie bourgeoise : c'aurait été le moyen de rendre quelque popularité à un pouvoir affaibli. La vérité est que ces écrivains attachaient alors peu d'importance à la forme du gouvernement. Le roi était en outre, à leurs yeux, l'otage de la Révolution. De là les efforts du peuple pour le retenir à Paris et l'espèce d'émeute qui éclata, quand Louis XVI voulut, par des motifs qu'il est difficile d'éclaircir, se rendre à Saint-Cloud. Point de départ! — Ainsi, les révolutionnaires tenaient à garder le roi; tandis que des hommes d'un radicalisme beaucoup plus douteux, Brissot, Pétion, Buzot, étaient alors pour la République.

J'ai parlé ailleurs des doctrines religieuses de la Révolution; je dois dire un mot de ses doctrines économiques. Il y avait deux écoles : la première résumait ainsi ses tendances : « Honorables indigents! malgré les injustices et les dédains de la classe opulente, contentez-vous de lui avoir inspiré un moment la terreur. Persévérez dans vos travaux; ne vous lassez point de porter le poids de la Révolution; elle est votre ouvrage; son succès dépend de vous; votre réhabilitation dépend d'elle. N'en doutez, vous rentrerez un jour, et peut-être bientôt, dans le domaine de la nature, dont vous êtes les enfants bien-aimés. Vous y avez tous votre part. Oui, vous devez tous devenir propriétaires un jour, mais pour l'être, il vous faut acquérir des lumières que vous n'avez pas. C'est au flambeau de l'instruction à vous guider dans ce droit sentier, qui tient le juste milieu entre vos droits et vos devoirs. » Honorables indigents! qui ne reconnaîtrait à ce langage une magnifique réparation des inégalités sociales? Messeigneurs les pauvres! cette école voulait l'augmentation du bien-être individuel par le travail, par des lois justes, par la transformation régulière du travailleur économe en propriétaire éclairé. — L'autre tradition, à la tête de laquelle se plaça l'ancienne loge maçonnique des *Amis de la Vérité*, contenait en germe la doctrine du communisme socialiste, moins les mots qui n'étaient pas encore trouvés : elle réclamait, comme une conséquence de la Révolution, la *propriété pour tous*. Cette proposition, quoique confuse, déplut aux jacobins, qui accusèrent les *Amis de la Vérité* de vouloir la loi agraire : on n'avait pas alors d'autre

erme pour désigner une répartition égale de la richesse publique. Le sort de la classe ouvrière était, aux deux points de vue, l'objet d'une active sollicitude. Dans la presse, un homme s'occupait ardemment du rapport des questions politiques à la question du travail et des salaires; c'était Marat. *L'Ami du Peuple* devait sans doute à ces articles, où il osait se parer fièrement des guenilles de la misère, une influence que d'autres feuilles beaucoup mieux rédigées n'acquéraient pas alors. Il revêtit le sac et le cilice de la classe déshéritée pour laquelle il réclamait des droits, des soulagements et une justice. Le dédain avec lequel les écrivains royalistes parlaient de la classe inférieure l'entraînait quelquefois à se faire leur avocat officieux. Voici l'un de ces plaidoyers :

« Toute la canaille anti-révolutionnaire s'est accordée à traiter de *brigands* les citoyens de la capitale, armés de piques, de lances, de haches, de bâtons; c'est une infamie : ils faisaient partie de l'armée parisienne. Aux yeux des hommes libres, ils n'étaient pas moins soldats de la patrie que les citoyens en uniforme; et aux yeux du philosophe, ils étaient la fleur de l'armée. Je le répète, la classe des infortunés, que la richesse insolente défigure sous le nom de *canaille*, est la partie la plus saine de la société; la seule qui, dans ce siècle de boue, aime encore la vérité, la justice, la liberté; la seule qui, consultant toujours le simple bon sens, et s'abandonnant aux élans du cœur, ne se laisse ni aveugler par les sophismes, ni séduire par les cajoleries, ni corrompre par la vanité; la seule qui soit inviolablement attachée à la patrie, et dont maître Motier (Lafayette) n'eût jamais fait des cohortes prétoriennes. Lecteurs irréfléchis, qui voudriez savoir pourquoi la classe des infortunés serait la moins corrompue de la société, apprenez que, forcée de travailler continuellement pour vivre, et n'ayant ni les moyens ni le temps de se dépraver, elle est restée plus près que vous de la nature. »

Les ennemis de la Montagne ont attribué à un tel langage des intentions blâmables; pour moi, j'aime mieux y voir le respect de l'honnête homme envers le malheur. L'impartialité de l'histoire consiste à présumer plutôt le bien que le mal; l'écrivain qui tient alors dans ses mains la balance des paroles et des actions éprouve, en jetant l'indulgence et le pardon sur les hommes trop tôt décriés, une des plus vives jouissances de Dieu.

Mirabeau mort, plusieurs membres de l'Assemblée nationale se disputèrent son influence. Robespierre, qu'on avait surnommé la *chandelle d'Arras*, par allusion au flambeau qui venait de s'éteindre, n'avait dans son éloquence ni l'éclat ni la chaleur de Mirabeau : mais la Providence se sert quelquefois d'une petite lumière pour éclairer les nations. Cette parole qu'on affectait de rabaisser était d'ailleurs nette, solide, carrément taillée dans la substance même de l'idée. Malgré ces qualités rares, l'éloquence de Robespierre fût demeurée stérile, si la contradiction et la lutte ne l'eussent fécondée à temps. La première fois qu'elle se fit jour comme par secousses, ce fut à propos du droit de pétition. L'orateur s'écriait : « Plus un homme est faible et malheureux, plus il a besoin du droit de pétition; et c'est parce qu'il est faible et malheureux que vous le lui ôteriez! Dieu accueille les demandes non-seulement des plus malheureux des hommes, mais des plus coupables. » Robespierre fut soutenu par l'abbé Grégoire : « Le mot pétition signifie *demande*. Or, dans un état populaire, que peut demander un citoyen quelconque qui rende le droit de pétition dangereux? Ne serait-il pas étrange qu'on défendît à un citoyen non actif de provoquer des lois utiles, qu'on voulût se priver de ses lumières? Qu'on ne dise pas qu'il n'y a de citoyens non actifs que les vagabonds. Je connais à Paris des citoyens qui ne sont pas actifs, qui logent à un sixième, et qui sont cependant en état de donner des lumières, des avis utiles. » L'Assemblée murmure; les tribunes applaudissent. Le parti des royalistes constitutionnels voulait refuser au malheureux la faculté de faire entendre ses plaintes; il niait à la brebis qu'on égorge le droit de geindre sous le couteau. Robespierre reparut trois fois à la tribune, au milieu de la rage des modérés : « Je demande, s'écria-t-il, je demande à monsieur le président que l'on ne m'insulte pas continuellement autour de moi, lorsque je défends les droits les plus sacrés des citoyens. » La voix de la sonnette s'enrouait à rétablir l'ordre. Au milieu de ces violences, qui partaient du milieu de la salle, Robespierre était appuyé par les tribunes; sa parole allait plus loin que l'enceinte législative; ce qui faisait surtout la force de ce député, c'est qu'il s'adressait toujours à la nation.

L'Assemblée était fatiguée; la longueur et l'immensité de ses travaux, ses dissensions intérieures, son peu de foi dans la constitution qu'elle venait d'ébaucher, tout la préparait à un dernier sacrifice. Elle avait assez vécu. A plusieurs reprises, quelques-uns de ses orateurs lui avaient proposé de se dissoudre. Robespierre fit une motion plus courageuse encore : il proposa à l'Assemblée de décréter que ses membres ne pourraient être élus à la prochaine législature. On a voulu donner à cette démarche des intentions de politique occulte; je n'y crois pas. L'Assemblée constituante, malgré ses défauts et ses passions, avait du moins une qualité héroïque, dont elle fit preuve dans toutes les occasions : c'était le désintéressement. Robespierre s'adresse uniquement à cette générosité bien connue : « Ceux qui fixent les destinées des nations, s'écrie-t-il, doivent s'isoler de leur propre ouvrage. » Sans rabaisser la mission de l'Assemblée, ni ses lumières, il ose lui rappeler que la source de toute grandeur et de toute inspiration est dans le sentiment général : « Je pense, dit-il, que les principes de la constitution sont gravés dans le cœur de tous les hommes et dans l'esprit de la majorité des Français; que ce n'est point de la tête de tel ou tel orateur qu'elle est sortie, mais du sein même de l'opinion publique qui nous a précédés et qui nous a soutenus; c'est à la volonté de la nation qu'il faut confier sa durée et sa perfection, et non à l'influence de quelques-uns de ceux qui la représentent en ce moment. » Ce jour, la conscience d'un seul fut la conscience de tous.

L'Assemblée décrète, à la presque unanimité, la proposition de Robespierre. Quelques historiens ont avancé que si la Constituante ne s'était pas détruite elle-même, il n'y aurait pas eu de république : pour moi, qui, sous la transparence des faits, aperçois constamment l'intervention d'un dessein immuable et supérieur, je ne puis croire à ces arrangements de la politique humaine. Il fallait que la Révolution se fît et qu'elle épuisât toutes ses conséquences : le trône était un obstacle à sa marche, elle le franchit; l'Assemblée nationale aurait eu beau renaître sous un autre nom, qu'elle n'eût point empêché la monarchie de courir à sa perte.

Il n'y avait plus guère de discussion à laquelle Robespierre ne mêlât sa parole obstinée. Il s'était formé à Paris une société d'*Amis des Noirs* qui travaillaient à l'abolition de l'esclavage et de la traite. Quand la question des colonies s'agita devant l'Assemblée nationale, Grégoire, qui était membre de cette société philanthropique, éleva la voix en faveur des hommes de couleur. Malouet déclara que si l'Assemblée persistait à vouloir élever un trophée à la philosophie, elle devait s'attendre à le composer des débris de vaisseaux et du pain d'un million d'ouvriers. Le tour de Robespierre était venu : jamais il ne se montra plus dépouillé de l'égoïsme des intérêts. « S'il fallait, s'écria-t-il, s'il fallait sacrifier l'intérêt ou la justice, il faudrait mieux sacrifier les colonies qu'un principe... Dès le moment où, dans un de vos décrets, vous aurez prononcé le mot *esclave*, vous aurez prononcé votre déshonneur. (Nombreux murmures; l'orateur continue impassible.) L'intérêt suprême de la nation et des colonies est que vous ne renversiez pas, de vos propres mains, les bases de la liberté! Périssent les colonies (Nouvel orage dans la salle)! s'il doit vous en coûter votre bonheur, votre gloire, votre indépendance. Je le répète, périssent les colonies! si les colonies veulent, par des menaces, nous forcer à décréter ce qui convient le plus à leurs intérêts. Je déclare que nous ne leur sacrifierons ni la nation, ni les colonies, ni l'humanité entière. » Périssent les colonies! ce cri est le sublime de la conscience. Mirabeau écoutant parler Robespierre à l'Assemblée nationale murmurait à demi-voix : « Cet homme ira loin; car il croit tout ce qu'il dit. » La foi, une foi inébranlable aux idées de la Révolution, voilà en effet tout le secret de sa force. Devant cet esprit rigide, les hommes, les intérêts, les événements n'étaient rien; il n'y avait que les doctrines qui vécussent.

La nation était sans clergé, elle allait se trouver sans armée : les temples vides, les frontières ouvertes. Ces inconvénients étaient liés au travail de destruction et de recomposition qui s'opérait alors dans les entrailles de la société. La discipline militaire était à reconstruire sur de nouvelles bases. Les partisans de l'immobilité voulaient, au contraire, qu'on conservât les abus de l'ancien système. Ce fut encore Robespierre qui domina toute la discussion : « Législateurs, dit-il, gardez-vous de vouloir avec obstination des choses contradictoires, de vouloir établir l'ordre sans justice. Ne vous croyez pas plus sages que la raison, ni plus puissants que la nature. » On avait parlé de lier les soldats à l'ancien régime militaire par un serment sur l'honneur. « Quel est, s'écria-t-il, cet honneur au-dessus de la vertu et de l'amour de son pays? Je me fais gloire de ne pas connaître un pareil honneur. » L'orateur proposait le licenciement de l'armée. Un membre du côté droit, Cazalès, lui succède à la tribune et injurie brutalement le discours de Robespierre qu'il traite de diatribe calomnieuse : les cris *à l'ordre! à l'Abbaye!* un vacarme horrible du côté gauche. — Le souffle des hommes forts se reconnaît à cela, qu'il soulève des orages.

Cependant les intrigues de la noblesse déchue ne cessaient de circonvenir Louis XVI. Retournons en arrière, car nous avons omis à dessein quelques détails relatifs à la cour. La garde nationale s'était trouvée plusieurs fois aux prises, dans le château des Tuileries, avec une garde courtisane dont les membres furent surnommés les *Chevaliers du Poignard*. Ces Don Quichotte de la monarchie avaient excité dans le peuple un mouvement de diversion, durant lequel ils espéraient sans doute faire quelque coup de tête. Le 28 février, le faubourg Saint-Antoine se porte au château de Vincennes et veut en détruire le donjon, ce frère de la Bastille. Lafayette accourt, dissipe le rassemblement et fait une soixantaine de prisonniers qu'il ramène à l'Hôtel-de-Ville. Au retour de son expédition, ce général apprend que les appartements du roi sont remplis de gens armés de cannes à épée, de pistolets et de poignards. C'étaient des hobereaux et des châtelains qu'on avait appelés de la Bretagne et des provinces méridionales. Déjà M. de Gouvion, major de la garde na-

tionale, avait prévenu le roi. Louis XVI ayant demandé pourquoi plus de quatre cents personnes se trouvaient ainsi rassemblées dans son château avec des armes secrètes, on lui répondit que la noblesse, effrayée de l'événement de Vincennes, s'était ralliée autour de sa majesté pour la défendre. Il désapprouva, mais faiblement, *le zèle indiscret de ces messieurs.* La garde les fouillait, les désarmait, les huait, les chassait, quand Lafayette arriva, qui termina cette jonglerie de dévouement provincial par une complète déroute. Le général tança fort rudement les ducs de Villequier et de Duras, que son ordre du lendemain qualifia de «chefs de la domesticité du château. » Cette scène, plus ridicule que terrible, n'indiquait sans doute pas un plan de contre-révolution très redoutable; mais elle se liait à des mouvements royalistes sur la frontière.

La ligue des puissances étrangères appuyait ouvertement l'émigration. La France répondit à ces hostilités sourdes par la dignité de son maintien : elle avait sacrifié à la Révolution jusqu'à cette ardeur conquérante, qui était un des apanages de la race celtique. Les bras ouverts sur le monde, elle espérait attirer à ses idées toutes les nations émues. Bien qu'elle crût préluder par son propre bonheur au bonheur des autres peuples de la terre, elle s'était même interdit une propagande active. Il est vrai que les vieilles monarchies de l'Europe se tenaient sur leurs gardes. Les femmes ne mesurent pas l'étendue des obstacles, et c'est par là qu'elles sont puissantes à oser : Théroigne voyait avec frémissement le pays où elle était née, sa bonne ville de Liége, sous le joug des préjugés; elle résolut, un peu follement, de courir les chances d'une tentative en faveur des principes révolutionnaires. Ce rôle lui souriait; hirondelle du printemps de la liberté, elle allait annoncer aux peuples du Nord que le moment de soulever les glaces du despotisme était venu. Peut-être s'exagérait-elle (Théroigne était toujours femme) ses moyens d'influence; elle comptait secrètement sur ses yeux noirs, sur sa taille de fée, sur sa main petite et d'une perfection incroyable, pour gagner le cœur du peuple. Elle avait une éloquence naturelle et toute débordante; son babil amusait, charmait, tournait les têtes; c'est ainsi qu'elle avait désarmé le régiment de Flandre. Théroigne était partie avec Bonne-Carrère, secrétaire au club des Jacobins; ils arrivèrent à Bruxelles et dans le pays de Liége. Jusqu'ici tout allait bien : mais nos zélés émissaires étaient suivis à la piste par deux Français, dont les projets masqués éventèrent le complot. Carrère fut assez heureux pour s'évader; Théroigne tomba entre les mains de l'Autriche. La malheureuse fut conduite à Vienne, dans la forteresse de Kulstein, sous la double accusation de propagande et de régicide; on entendait ainsi flétrir la conduite qu'avait tenue Théroine à Versailles, dans les journées d'octobre. Cette héroïque fille, si horriblement décriée pour ses mœurs, s'était renouvelée dans l'amour de la Révolution. Avant son départ de Paris, elle n'avait plus que de chastes rapports avec les principaux meneurs; Théroigne faisait sa société intime du rigide abbé Sieyès et du républicain Gilbet Romme, une espèce de quaker, affectant la plus austère modestie, la malpropreté même, et d'une figure à faire peur. Ce Romme était un métaphysicien obscur, un alchimiste politique, dont les dissertations bizarres s'échappaient comme les fumées d'un cerveau malade. Rien n'était plus amusant que de voir la petite Théroigne l'écouter d'un air grave et renchérir encore sur la mysticité de son maître, dans son aimable jargon moitié flamand, moitié français : ils travaillaient ainsi l'un et l'autre à la découverte de la nouvelle pierre philosophale. Cette robe de puritanisme convenait mieux à Théroigne que ses parures de courtisane, elle les vendit avec ses meubles et ses bijoux, et jeta tout dans le tronc de la patrie. A Kulstein, au milieu du silence et de l'obscurité, les idées, les destins, les mouvements de la France, pesaient sur son âme opprimée. Elle subit plusieurs mois d'une captivité très dure.

Cependant Louis XVI ne pouvait se consoler des pertes que faisait chaque jour son autorité souveraine. La reine lui soufflait secrètement la haine et le mépris de la constitution; elle ne cessait de mettre sous ses yeux l'inutilité des sacrifices offerts à l'opinion dominante, ses continuelles alarmes pour son fils, les désordres renaissants, les conseils de Mirabeau épouvanté de la destruction de l'autorité royale, ou payé pour tenter de la rétablir ; toutes ces chicanes faisaient impression sur l'esprit du faible monarque. Il n'avait cessé d'entretenir depuis quelques mois une correspondance secrète avec les cours étrangères. Louis XVI intriguait, intriguait, intriguait. Depuis longtemps il cherchait un endroit du royaume, d'où lui et sa famille pussent communiquer en sûreté avec les puissances du Nord et dicter des lois à l'Assemblée nationale. Il lui fallait en outre un homme dévoué qui entrât dans le complot et une armée qui servît de point d'appui pour réagir sur la Révolution. M. de Bouillé, l'impitoyable héros de Nancy, avait été chargé de réunir sous son commandement des troupes autour de la forteresse de Montmédy. C'est là que, toutes réflexions faites, le roi et la famille royale avaient décidé de se rendre. On touchait par ce point aux mouvements militaires de l'Autriche. Ce cette manière tout était sauvé : la cour n'était plus séparée de son rêve flatteur que par la distance qui éloigne Paris de la frontière. Des préparatifs de départ furent concertés dans le plus grand mystère; ce n'était pas une légère entreprise que d'enlever sans bruit le trousseau de la reine, ses parures, ses bijoux favoris et tout ce monde de coquetterie féminine, *mundus muliebris*, dont le poids et le volume compliquaient la difficulté des issues. Il y eut bien du temps consumé dans ces apprêts de fuite; la famille royale crut enfin n'avoir rien oublié, rien négligé pour s'ouvrir clandestinement le chemin du triomphe ou de l'exil, elle n'avait oublié que le dessein caché dans les événements qui les empêche de se retourner contre eux-mêmes ; la prudence des rois est mise en défaut dans ce cas-là comme celle des autres hommes, et leurs projets échouent contre l'inflexible volonté de Dieu.

Quelques bruits d'évasion se répandirent bien dans la ville; il y avait, disait-on, depuis quelques jours aux Tuileries des mouvements inusités ; Lafayette et Bailly furent avertis par lettres de se tenir sur leurs gardes; mais la parole du roi, dans laquelle on avait encore confiance, dissipait tous les soupçons, et couvrait comme d'un voile les préparatifs du château. Un homme qui s'était donné le rôle de la prophétesse Cassandre, Marat seul veillait dans la presse : « C'est un fait constant, écrivait-il, que, le 17 de ce mois, une personne anciennement attachée au service du roi l'a surpris fondant en larmes dans son cabinet, et s'efforçant de cacher ses pleurs à tous les regards. D'où venait cette affliction? De ce que, la veille, on avait tenté de le faire fuir; car on veut, à toute force, l'entraîner dans les Pays-Bas, sous prétexte que sa cause est celle de tous les rois de l'Europe, et dans l'espoir qu'une contre-révolution soudaine sera aussi facile en France que dans les provinces belges. Avant quinze jours, dit hier Bergasse, l'Assemblée nationale sera dissoute. Ce qui afflige Louis XVI, ce sont les assauts multipliés que lui livre sa famille, et surtout l'Autrichienne, pour le déterminer à une démarche dont il prévoit les suites funestes. Obsédé sans relâche, il ne peut se résoudre à étouffer la voix du sang et de la nature, il frémit à l'aspect de tous les malheurs prêts à fondre sur sa maison, s'il était assez faible pour se déshonorer par une fuite criminelle, au mépris de tant de serments. Il s'efforce de résister aux instances d'une femme perfide, qui sera toute sa vie l'ennemie mortelle des Français. Pour triompher de sa résistance, on change l'attaque ; on s'efforce de l'intimider sur la perte de sa couronne et même de sa vie! On affecte de lui rappeler les derniers moments de Charles I[er]. Que doit-il résulter de cette pénible lutte entre le monarque et d'infâmes courtisans? La guerre civile; et un instant suffit pour la décider! vous êtes assez imbéciles pour ne pas prévenir la fuite de la famille royale. Je suis las de vous le répéter, insensés Parisiens; ramenez le roi et le dauphin dans vos murs ; gardez-les avec soin ; renfermez l'Autrichienne, son beau-frère et le reste de sa famille. La perte d'un seul jour peut être fatale à la nation, et creuser le tombeau à trois millions de Français. »

De son côté, M. de Bouillé échelonnait des détachements sur la route, aux environs de Montmédy. Comme il fallait un motif à ces dispositions, il prit celui de protéger la caisse destinée au paiement de ses troupes. « Nous attendons un trésor, répondaient les cavaliers aux bourgeois que la présence des uniformes intriguait. » — Ce trésor, comme on sait, c'était le roi et la famille royale.

Louis XVI ne négligeait aucun masque pour dissimuler ses desseins : il avait promis d'assister, avec la reine et une députation de l'Assemblée nationale, le jeudi suivant, à la procession de la Fête-Dieu; pressé de donner une déclaration de ses sentiments sur la Révolution aux puissances étrangères, il chargea Montmorin de leur écrire que le roi des Français était heureux et libre ; à Lafayette, il réitéra des assurances positives, solennelles, qu'il ne partirait pas. Dans la nuit du 20 au 21 juin, Paris dormait tranquille ; la confiance de Bailly et du général chargé de veiller sur les Tuileries était parfaite. La cour aurait-elle renoncé à ses ténébreux projets? Le remords, la honte, la crainte, auraient-ils arrêté ce roi fugitif sur le bord de l'abîme? Espérons.

Le lendemain 21, un bruit courut avec le jour de quartier en quartier : « Il est parti! » Consternation et stupeur. La royauté, si peu crainte sur le trône, se montrait redoutable par son absence. Le mystère, l'inconnu qui avait présidé à ce départ, redoublaient les alarmes. On assurait que les portes avaient été fidèlement gardées toute la nuit ; le roi n'était pourtant de grosseur à passer invisible. Tout était obscur dans cette fuite, les intentions, les moyens. Qu'y avait-il à craindre? Où était le danger? Existait-il une mine sous ce départ inquiétant? et par quel côté éclaterait-elle? Cependant les citoyens s'abordent, se rassemblent : « Eh bien ! vous savez la nouvelle? — Voilà donc comme il nous trompait! — L'honnête homme! — C'est infâme ! — Mais ses serments? — Trahison et mensonge! — Fiez-vous donc aux rois! — C'est ainsi qu'ils sont tous. — Il a sans doute, en partant, organisé la guerre civile? — Je le crains. » D'autres visages plus sombres se montraient avec l'apparence du calme et du sang-froid : « Qu'avez-vous donc à vous troubler ainsi ? Un roi de moins, peu de chose! Cela ne vaut pas la peine de faire tant de bruit. Des rois, nous le sommes tous. Depuis notre Révolution, la monarchie n'était plus qu'un fantôme ; le fantôme s'est évanoui. Ce n'est pas le moment d'avoir peur ; signifions, au contraire, nos volontés par la force des piques. » Tous les partis se disputaient la situation ; les modérés tenaient un autre langage :

« Qu'allons-nous devenir? Pourquoi, au lieu de faire le bonheur de la France par des réformes sages et graduelles, s'est-on jeté aussi inconsidérément dans tous ces systèmes nouveaux, qui ont mis la division entre la nation et le roi, entre tous les ordres de la société? — Tant mieux, nous aurons la république, répondaient les sombres figures. » Au milieu de ces conversations agitées, la ville conservait un calme imposant et fier. Tout le monde s'accordait à regarder la fuite du roi comme une abdication furtive et honteuse: « Le roi parti, disaient les groupes, c'est le peuple qui succède. Vive le roi! Montrons de la dignité, de la grandeur; écrasons nos ennemis sous la sagesse de notre conduite. » Toutefois les soupçons erraient vaguement sur les nobles de cour, sur les prêtres, sur les ministres, sur Lafayette et sur Bailly: » Cette fuite n'est pas naturelle, disait-on; il faut que le général ait mis ses mains dans le complot. — Imprudent ou traître, cet homme est coupable. — *Je réponds sur ma tête de la personne du roi!* disait, à qui voulait l'entendre, M. de Lafayette, le jour du départ pour Saint-Cloud. — Général, vous avez prononcé votre arrêt. » Tous les citoyens ne s'arrêtaient point à délibérer sur les places, devant les portes des maisons, au coin des rues; les gardes nationaux s'arment et courent au lieu de rassemblement de leur bataillon; les autres gagnent leurs clubs ou leurs districts; la masse des habitants se porte devant la maison commune et devant les Tuileries. Ici une idée subite calme toutes les inquiétudes: cette foule tourmentée tourne d'un seul mouvement ses yeux vers la salle de l'Assemblée nationale: « Notre souveraine est là dedans, se dit-elle; Louis XVI peut aller où il voudra. »

A dix heures la nouvelle de l'événement du jour fut confirmée par trois coups de canon: ces trois coups retentirent dans les cœurs comme l'annonce de la déchéance de la royauté. On aurait cru que la monarchie devait avoir jeté de profondes racines dans la nation: il n'en était rien. La foule se montra curieuse de visiter les appartements évacués; on y trouve des sentinelles; on les questionne: « Mais par où et comment a-t-il pu fuir? comment ce gros individu royal, qui se plaint de la mesquinerie de son logement, est-il venu à bout de se rendre invisible aux factionnaires, lui dont la corpulence devait obstruer tous les passages? — Nous ne savons que répondre, disent les soldats de garde. » Les visiteurs insistent: « Vos chefs étaient du complot... Et tandis que vous étiez à vos postes, Louis XVI quittait le sien à votre insu et tout près de vous. — Nous ne savons. »

Au même instant Lafayette s'avançait à cheval, sans escorte, au milieu d'une foule prodigieuse, vers l'Hôtel-de-Ville. La tranquillité semblait peinte sur son visage. A la place de Grève l'accueil fut terrible: Lafayette pâlit. Une seule chose le sauva dans ces conjonctures difficiles: il était honnête. Complice, non; dupe, oui. On n'a qu'à regarder sur les bustes le front bas et découronné de ce *héros des deux mondes* pour se convaincre (phrénologie à part) de la faiblesse de ses moyens de défense morale: un tel homme était incapable de réagir sur les complots de la cour: chevaleresque, il n'en appelait qu'à ses serments et à son épée. Entouré de tout ce monde, il débuta par une plaisanterie: « Chaque citoyen, dit-il, gagne vingt sous de rente par la suppression de la liste civile. » Les soupçons, ni les colères ne se déridaient point. Des hommes, des femmes se lamentaient sur le malheur qui venait d'arriver: « Si vous appelez cela un malheur, reprit Lafayette, je voudrais bien savoir quel nom vous donneriez à une contre-révolution qui vous priverait de votre liberté. » Son sang-froid et sa présence d'esprit le mirent hors de danger; la famille royale, en prenant la fuite, avait prévu, charitablement, que M. de Lafayette serait massacré par le peuple; elle fut encore une fois démentie.

Retournons aux Tuileries: la foule s'était emparée du château: tout ce luxe royal, toute cette pompe, qui avaient si longtemps soumis les respects, ne faisaient plus qu'irriter les dédains. « Le peuple, dit Prudhomme, se montrait soûl du trône... » Le portrait du roi fut décroché de sa place d'honneur et suspendu à la porte; une fruitière prit possession du lit d'Antoinette pour y vendre des cerises, en disant: « C'est aujourd'hui le tour de la nation de se mettre à son aise. » Une jeune fille ne voulut jamais souffrir qu'on la coiffât d'un bonnet de la reine; elle le foula aux pieds avec indignation et mépris. On respecta davantage le cabinet d'étude du dauphin... Le peuple aime les enfants, lui qui a leur candeur, avec la force de plus.

La ville offrait un autre spectacle. La force nationale armée se déployait en tout lieu d'une manière imposante, comme au 14 juillet. Le peuple, masqué depuis quelque temps par les uniformes, trouait partout la résistance bourgeoise; les bonnets de laine, origine du bonnet rouge, reparurent, éclipsèrent les bonnets d'ours. Un brasseur, le gros Santerre, enrôlait pour sa part deux mille piques de son faubourg. Les femmes disputaient aux hommes la garde des portes de la ville, en leur disant: « C'est nous qui avons amené le roi à Paris; c'est vous qui l'avez laissé évader. — Mesdames, ne vous vantez pas tant, vous ne nous aviez pas fait là un grand cadeau. » Ainsi l'ironie populaire ne cessait de ronger les bases du trône vacant.

La royauté déchue montrait encore par toute la ville sa figure et ses armes; on les effaça. A la Grève on fit tomber en morceaux le buste de Louis XVI, qu'éclairait la célèbre lanterne à laquelle on avait pendu les ennemis de la Révolution. « Quand donc, s'écrie Prudhomme, quand donc le peuple se fera-t-il justice de tous ces rois de bronze, monuments de notre idolâtrie! » Rue Saint-Honoré on exécuta dans la boutique d'un marchand une tête de plâtre à la ressemblance de XVI, dans un autre magasin, on se contenta de lui poser sur les yeux un bandeau de papier, signe terrible de l'aveuglement dont la Providence entoure les yeux des rois qu'elle condamne à mort! Les mots de *roi, reine, royale, Bourbon, Louis, cour, Monsieur, frère du roi* furent arrachés partout sur les tableaux et les enseignes. Le Palais-Royal devint le Palais d'Orléans. Les couronnes peintes furent proscrites. La gaieté française jetait à pleines mains son gros sel: comme on effaçait partout ces emblèmes, le peuple remarqua rue de la Harpe une enseigne au *Bœuf couronné*; l'allusion fut tout de suite saisie; on détruisit l'image. Les promeneurs lisaient dans les Tuileries cette affiche triviale: « On prévient les citoyens qu'un gros cochon s'est enfui des Tuileries, on prie ceux qui le rencontreront de le ramener à son gîte; ils auront une récompense modique. » La motion suivante fut faite en plein vent au Palais-Royal: « Messieurs, il serait très malheureux, dans l'état actuel des choses, que cet homme perfide nous fût ramené: qu'en ferions-nous? Il viendrait, comme Thersite, nous verser ces larmes grasses dont parle Homère. Si on le ramène, je fais la motion qu'on l'expose pendant trois jours à la risée publique, le mouchoir rouge sur la tête; qu'on le conduise ensuite par étape jusqu'aux frontières, et qu'arrivé là on lui donne du pied au cul. » Qui n'entend éclater ici le rire de Camille Desmoulins, cet ancien rire gaulois? La royauté, par sa mauvaise foi, s'était tellement déconsidérée et était descendue si bas, que le peuple marchait sur elle avec des huées. Un piquet de cinquante lances fit des patrouilles jusque dans les Tuileries, portant pour bannière un écriteau, sur lequel on lisait:

Vivre libre ou mourir.
Louis XVI, s'expatriant,
N'existe plus pour nous.

Apercevez-vous roulant, dans la direction de la Champagne, un tourbillon de poussière; le nuage s'entr'ouvre par instant; il en sort une grosse berline et un cabriolet de suite. Cela s'avance assez vite, quoique pesamment; les chevaux soufflent et suent; la route est belle et jusqu'ici déserte. Des courriers en livrée chamois filent devant et derrière la voiture. Qui voyage dans des circonstances si critiques avec ce train inusité? De par le roi, laissez passer madame la baronne de Korf, qui se rend à Francfort avec ses deux enfants, une femme, un valet-de-chambre et trois domestiques. — Un gros homme, en habit gris de fer, coiffé d'un chapeau rond qui lui cache presque tout le visage, emplit un des coins de la voiture, et étouffe. La chaleur est extrême. La baronne de Korf, quoique selon toute probabilité, femme d'un riche banquier de Francfort, ne donne aux relais que des *pour-boire* ordinaires. Nul, du reste, ne prête trop d'attention à cette épaisse machine roulante qui rappelle un peu par la forme l'idée de l'arche de Noé: seulement l'arche devait préserver du déluge universel une famille choisie, tandis que ce grand coche entraîne toute une dynastie royale au fond de l'abîme.

Dès l'instant où le départ du roi fut connu, l'Assemblée nationale sentit que le poids de la couronne retombait tout entier sur elle, et elle se montra digne de la porter dans ces circonstances difficiles. Louis XVI avait fui dans la Révolution une ennemie et une rivale. Depuis quelque temps, l'oint du Seigneur avait été rejeté pour son aveuglement, et une nouvelle force avait été installée à sa place; Dieu sacre les événements comme il sacre les hommes. L'Assemblée imagina une fiction pour couvrir l'inviolabilité du pouvoir souverain: Le roi, dit-elle, a été enlevé. C'était peut-être conserver la royauté, mais c'était en faire un mannequin, derrière lequel s'exercerait à l'avenir la puissance réelle du pays. Après avoir pris toutes les dispositions pour faire face aux circonstances inattendues où elle se trouvait engagée, avoir donné ses instructions aux hommes dont elle avait besoin pour agir, avoir refusé par délicatesse d'ouvrir une lettre adressée à la reine et trouvée dans ses appartements, l'Assemblée passa majestueusement *à l'ordre du jour*. L'effet de cet ordre du jour fut prodigieux: la royauté venait de tomber silencieusement dans l'oubli. Au moment où la cour s'était éloignée du château, elle avait cru laisser derrière elle la guerre civile; il lui semblait qu'un trône ne s'ébranlait pas, — par la fuite même, — sans tout remuer dans le pays. L'orage aurait été du moins une consolation pour les fugitifs: la reine surtout espérait courroucer son peuple; elle n'eut pas même cet honneur. On passa.

Lecture fut donnée du manifeste que Louis XVI décochait contre la nation, par dessus l'épaule, et en fuyant comme le Parthe qui lance sa flèche. Un passage de cette curieuse diatribe souleva surtout les murmures et les risées. « Le roi, disait-il, cédant au vœu manifesté par l'armée des Parisiens, vint s'établir avec sa famille au château des Tuileries. Rien n'était prêt pour le recevoir; et le roi, bien

loin de trouver les commodités auxquelles il était accoutumé dans ses autres demeures, n'y a pas même rencontré les agréments que se procurent les personnes aisées. » Cet égoïsme royal, qui consultait si fort ses aises, parut révoltant, dans un moment surtout où la nation s'imposait tous les genres de sacrifices. On fut également choqué des aveux du prince : Louis XVI, depuis l'ouverture des états-généraux, avait tenu cachée derrière ses protestations et ses serments publics, une pensée secrète, qui n'était rien moins que favorable à la Révolution. L'Assemblée nationale se déclara en permanence pour se donner la force d'une volonté et d'une action continue.

Les clubs s'agitaient : celui des Cordeliers réclamait hautement la République. Marat vomissait des flammes : « Citoyens, s'écriait-il, amis de la patrie, vous touchez au moment de votre ruine. Un seul moyen vous reste pour vous retirer du précipice où vos dignes chefs vous ont entraînés, c'est de nommer à l'instant un chef militaire, un dictateur suprême; pour faire main basse sur les principaux traîtres connus. Vous êtes perdus sans ressource, si vous prêtez l'oreille à vos chefs actuels qui ne cesseront de vous cajoler et de vous endormir jusqu'à l'arrivée des ennemis devant vos murs. Que dans la journée le tribun soit nommé; faites tomber votre choix sur le citoyen qui vous a montré jusqu'à ce jour le plus de lumière, de zèle et de fidélité. » — Les autres Cordeliers, Desmoulins, Danton, Fabre d'Églantine, parlaient du *ci-devant roi* comme d'un transfuge qui avait signé lui-même son ostracisme : « Je voulais, disait Camille, écrire le nom de l'huître royale sur sa coquille : mais elle m'a devancé en prenant la fuite. » Il n'en était pas de même aux Jacobins : ces derniers avaient pris le nom d'Amis de la Constitution ; il y avait parmi eux des membres voués au maintien de la monarchie. Ce fut pourtant vers ce club que se dirigea l'effort des patriotes. Au tomber de la nuit, Robespierre occupait la tribune. La salle était mélancoliquement éclairée, les visages étaient sombres ; un silence passionné régnait. L'orateur enveloppa sa pensée de certains nuages ; une des forces de Maximilien c'était de porter dans son âme un inconnu, une sorte de statue voilée, qu'il ne découvrait pas entièrement à lui-même. Pour la première fois il sépara ouvertement ses opinions et sa conduite de l'Assemblée nationale : « Je sais, ajouta-t-il, qu'en accusant ainsi la presque universalité de mes confrères, les membres de l'Assemblée, d'être contre-révolutionnaires, les uns par ignorance, les autres par terreur, d'autres par ressentiment, par un orgueil blessé, d'autres par une confiance aveugle, beaucoup parce qu'ils sont corrompus, je soulève contre moi tous les amours-propres, j'aiguise mille poignards, et je me dévoue à toutes les haines; je sais le sort qu'on me garde; mais, si dans les commencements de la Révolution, et lorsque j'étais à peine aperçu dans l'Assemblée nationale, si lorsque je n'étais vu que de ma conscience, j'ai fait le sacrifice de ma vie, à la vérité, à la liberté, à la patrie; aujourd'hui que les suffrages de mes concitoyens, qu'une bienveillance universelle, que trop d'indulgence, de reconnaissance, d'attachement, m'ont bien payé de ce sacrifice, je recevrai comme un bienfait une mort qui m'empêchera de voir des maux que je crois inévitables. » Ainsi la Providence dérange par instant le bandeau qui dérobe aux réformateurs du genre humain cet avenir sinistre : la ligue, la croix ou l'échafaud.

L'orateur est applaudi par les larmes de son auditoire; huit cents personnes religieusement émues se lèvent : « Robespierre, nous mourrons tous avec toi ! »

Cependant les membres du Club de 89, qui s'étaient séparés, comme nous l'avons vu, des Jacobins, annoncent qu'ils viennent se réunir aux Amis de la Constitution pour conjurer les maux dont la patrie est menacée. Alors Danton : « Si les traîtres se présentent dans cette Assemblée, je prends l'engagement formel de porter ma tête sur l'échafaud ou de prouver que la leur doit tomber aux pieds de la nation qu'ils ont trahie. » Lafayette entre avec d'autres députés ; Danton s'élance à la tribune, et tonne contre le général des paroles accusatrices. Point de réponse ou, qui pis est, une réponse molle, évasive, écourtée. Lafayette pâlit, balbutie quelques mots et redescend de la tribune. Depuis cet échec, il n'osa jamais reparaître à la Société des Jacobins.

Comme Paris était beau dans ces jours d'interrègne où il se gouvernait lui-même ! la ville ne cessait de présenter la figure de la tranquillité ; le peuple sentait sa force et se faisait un honneur de la régler ; les spectacles s'étaient rouverts ; les processions de la Fête-Dieu avaient eu lieu comme à l'ordinaire dans les églises ; le commerce et le travail commençaient à reprendre leur cours ; depuis quarante-huit heures que la capitale avait perdu de vue son roi, elle l'avait presque oublié. Ce ne fut pas un des moindres résultats du départ de la souveraineté que d'avoir instruit le pays à se passer d'elle. La défection de Louis XVI était jugée par les révolutionnaires un acte d'hypocrisie et de lâcheté. Ainsi quand cet homme jurait au Champ-de-Mars d'être fidèle à la constitution, il mentait ; quand il assurait l'Assemblée de la pureté de ses sentiments et de sa confiance envers elle, il mentait ; quand il donnait à la garde nationale sa parole d'honneur de ne point déserter la Révolution, il mentait. Cette suite misérable acheva de détruire les restes d'idolâtrie que le sentiment public attachait en France à la royauté. On avait autrefois élevé le trône entre le ciel et la terre, comme le lien de Dieu avec les peuples : mais le moyen d'adorer maintenant un trône vide ! Jamais démarche ne fut si imprudente ni si coupable.

Après l'événement du 21 juin, la royauté n'était plus à conserver en France ; elle était à reconstruire. Les républicains avaient le droit de profiter de la circonstance : à quoi bon relever ce qui s'était écroulé de soi-même ? Remettant sous les yeux de la nation les maux, les abus, les actes de mauvaise foi dont le pouvoir monarchique s'était souillé depuis quatorze siècles, ils lui demandaient d'en finir. Citoyens, voulez-vous donc reprendre dans vos murs la trahison et le despotisme ? voulez-vous, suivant la parole énergique de la Bible, remanger ce que vous avez vomi ?

Mais quel est cet homme que j'aperçois à cheval sur la route de Varennes, piquant et courant à toute bride ? Une illumination soudaine l'a saisi, une voix, la voix du patriotisme, lui a dit : « Cours, tu prendras le roi ! — Moi, Drouet, le simple fils d'un maître de poste, je prendrai le roi de France ! — Va, te dis-je ! » Et il va, et la terre fuit sous l'élan de sa monture. Cet homme, ce galop, ce vertige, ce tourbillon de poussière, tel est le point mobile dans lequel s'agitent les destinées de la famille royale et du pays. Si la Providence abaisse en ce moment les yeux sur la terre, elle regarde cela.

IV.

ARRESTATION DU ROI. — MASSACRE DU CHAMP-DE-MARS. — FIN DE LA CONSTITUANTE.

Il est arrêté ! Cette nouvelle jeta sur les populations un voile de tristesse profonde. La France se croyait délivrée d'un maître ; on sentit de nouveau s'appesantir sur toutes les têtes le joug royal qu'on croyait brisé ; le retour forcé d'un roi fugitif affligeait à la fois la nation qui en rougissait, et l'Assemblée qui s'en trouvait embarrassée. Louis XVI évadé aurait du moins épargné à lui-même et à la France le 21 janvier : il n'eut pas l'art de se sauver du trône ; comment aurait-il évité d'en descendre ?

Les vicissitudes de ce malencontreux voyage sont longues et compliquées ; j'abrége : la famille royale était sortie des Tuileries, dans la nuit du 21 juin, après la cérémonie du coucher ; elle était sortie par l'appartement de M. de Villequier, séparément et à diverses reprises. Les préparatifs d'exécution avaient fait retarder le départ d'un jour ; ce fut ce délai qui perdit tout. Le roi avait dans sa voiture 13,200 livres en or et 56,000 livres en assignats. Monsieur (Louis XVIII) partait, la même nuit, du palais du Luxembourg, en prenant une autre route qui le conduisit hors de France. Le voyage de Louis XVI ne fut pas aussi heureux. De Paris à Châlons nul accident, hors une roue de la voiture qui se rompit ; il fallut la réparer ; ce fut un retard d'une heure. Le roi, qui étouffait dans la berline, voulut descendre une ou deux fois ; il monta à pied, en tenant son fils par la main, une côte assez rude ; étant très obèse il marchait lentement ; cependant les heures s'enfuyaient et avec elles les chances d'atteindre la frontière. La nature, qui fait l'ignorante, au milieu des projets et des mouvements de la politique humaine, ne cessait d'envelopper les illustres fugitifs de sa molle et perfide rêverie. Le long de la route tout était calme. M. de Bouillé croyait avoir pris des mesures pour assurer le passage ; seulement ses dispositions prévinrent d'un jour l'arrivée de la famille royale. Un détachement de hussards, qui avait ordre d'attendre le roi, au-delà de Châlons, ne voyant rien paraître au jour et à l'heure marquée se retira ; un second détachement, posté à Sainte-Menehould, n'ayant pas reçu les instructions que le premier devait lui transmettre, resta dans l'inaction ; et le roi, que l'inquiétude commençait à gagner, ayant mis imprudemment la tête à la portière de sa voiture, pour avoir des chevaux, fut reconnu. Louis XVI était l'homme du monde le plus difficile à déguiser ; son volume et l'empreinte bourbonnienne de son visage, le révélaient à ceux-là mêmes qui ne l'avaient jamais vu ; son portrait, incrusté sur toutes les pièces de monnaie, fournissait d'ailleurs un moyen de contrôle à la portée de tout le monde. Plusieurs eurent des soupçons et se turent ; Drouet lui ne se tint pas aussi tranquille. Ancien dragon au régiment de Condé, il vit arriver le 21 juin à sept heures et demie du soir deux voitures et onze chevaux à la poste de Sainte-Menehould. Pendant qu'on relayait, il crut reconnaître la reine, et apercevant un homme dans le fond de la voiture à gauche, il fut frappé de la ressemblance de sa figure avec l'effigie d'un assignat de cinquante livres. Ce train de chevaux, une double escorte de dragons et de hussards qui précédaient et suivaient la voiture, tout cela lui donna à penser. Un instant, la crainte d'exciter de fausses alarmes lui conseilla de se taire ; que pouvait-il d'ailleurs seul contre les deux détachements de cavaliers ? Il laissa donc partir les voitures qui, après avoir demandé des chevaux pour Verdun, se mirent en mouvement sur la route

de Varennes. Alors, foulant aux pieds toute prudence humaine, il se décide à faire son devoir. Drouet selle le meilleur cheval des écuries de son père, et prend, avec son camarade Guillaume, ancien dragon au régiment de la reine, un chemin de traverse qui les conduit à Varennes. Il était onze heures du soir; il faisait nuit profonde; tout le monde était couché. La famille royale, qui s'attendait à trouver un relais à la ville haute, errait de porte en porte, livrée à l'inquiétude et au découragement. Les postillons voulaient qu'on fît au moins reposer et rafraîchir les chevaux. Les voyageurs, qu'alarmaient les retards, le silence, la nuit noire et l'absence du relais, prodiguaient l'or et les instances pour qu'on sortît de ce terrible pas. La ville dort. Drouet veille. S'adressant à son camarade Guillaume: «Es-tu bon patriote? — N'en doute pas. — Hé bien, le roi est à Varennes; il faut l'arrêter.» Les deux amis descendent de cheval et vont reconnaître les lieux. Entre la ville haute et la ville basse, il y avait un pont, et sur ce pont une voûte surchargée d'une tour; c'est par là que la berline devait s'avancer; Drouet et son compagnon décident qu'il faut barrer le passage. Le hasard (était-ce le hasard?) avait placé tout près de ces lieux une voiture de meubles. Ils l'amènent et la culbutent; voilà une barricade toute construite. Cela fait, Drouet s'en va chercher quelque renfort dans la ville; il réveille Paul Leblanc, Joseph Poussin, et d'autres jeunes patriotes, en tout huit hommes de cœur et de bonne volonté. C'est par le ministère de ces bras obscurs qu'allait s'accomplir un des événements de notre histoire qui eurent les plus vastes conséquences. Cette petite troupe s'étant réunie, se place en embuscade derrière la charrette renversée. Le bruit de la voiture du roi, lancée au trot, s'approche de moment en moment: halte! le cocher fouette: les chevaux s'arrêtent et se cabrent. Au même instant huit hommes armés se montrent. Surpris, les gardes-du-corps qui étaient sur le siége font un mouvement de résistance; ils sortent et rentrent leurs armes; la vérité est qu'ils avaient peur; le roi avait encore plus peur qu'eux: ils se rendirent.

Louis XVI, la reine, madame Élisabeth voulurent d'abord nier leur qualité; le moment était venu où les rois et les princesses allaient dire aux ténèbres: Couvrez-nous! On conduit les fugitifs chez le procureur de la commune de Varennes, un épicier, nommé Sausse. La reine exhibe son passe-port. Quelques personnes ayant entendu la lecture de cette pièce disent que cela devait suffire. Drouet se montra plus difficile: «Le passe-port, fit-il observer, n'est signé que du roi, il devrait l'être aussi par le président de l'Assemblée nationale. Si vous êtes une étrangère (en s'adressant à la reine), comment avez-vous assez d'influence pour faire partir après vous un détachement?» Madame la baronne de Korf n'opposait à ces objections que de grands airs dépités: elle était, disait-elle, pressée de continuer son voyage. Cette impatience la perdit. On décida, après avoir délibéré, que les voyageurs ne se remettraient en route que le lendemain. Ce lendemain fut terrible. La troupe de déterminés qui, le sabre et le pistolet à la main, venait de fondre sur la voiture, se répand dans la ville et jette partout l'alarme. Un chirurgien de Varennes, Mangin, réveillé par ce bruit, entre dans la maison du procureur-syndic et reconnaît dans les cinq personnes arrêtées toute la famille royale qu'il avait vue à Paris durant les fêtes de la Fédération; il sort et va faire part de sa découverte à ses concitoyens. Alors la cloche de l'église s'ébranle; à ce tocsin répondent, de villages en villages, des tocsins éloignés. Le détachement de hussards qui était à Varennes ayant voulu faire un mouvement, on lui montre du canon et la mèche allumée; il rend les armes. Toujours rôdant, Drouet ne cesse de veiller sur sa proie.

Louis XVI n'avait plus qu'un moyen de s'ouvrir doucement le chemin de la frontière, c'était de fléchir les hommes qui le retenaient prisonnier. Le roi se jette dans les bras de M. Sausse, en l'implorant; la reine, demi-agenouillée, lui présente le dauphin; il est inébranlable. Marie-Antoinette tente alors le cœur de madame Sausse par les sentiments de mère: celle ci répond par ses sentiments d'épouse et de citoyenne. — «Sire, je voudrais vous obliger, reprend le marchand de chandelles; mais la nation passe avant le roi. Si vos infortunes et vos larmes me touchent, je redoute aussi les suites de ce voyage pour le pays; les calamités publiques et la guerre civile me remuent encore plus le cœur que les désastres d'une famille Quelle serait cette sensibilité aveugle, cruelle, qui aurait des yeux et des entrailles pour quelques augustes personnes, et qui ne regarderait pas au sort de plusieurs millions d'hommes? Je suis sujet de la constitution; elle m'ordonne de vous arrêter.» Le jour, si matinal au mois de juin, commençait à éclairer la misérable échoppe qui avait servi de Louvre, cette nuit-là, à un roi fuyard et à une dynastie vagabonde. Les enfants dormaient d'un mauvais sommeil, durant lequel retentissaient à travers leurs rêves des pas de chevaux, des cris, des frémissements d'armes. Tous les tocsins du canton ne cessaient de haleter dans les airs. La reine, que cette sombre musique impatientait, s'écria: «Quand auront-ils donc fini leurs bruits détestables? — Madame, répondit Sausse gravement, c'est le bruit de toute la France!»

Cependant un des affidés de Bouillé, voyant les hussards mêlés à la foule qui couvre la place, s'assure une dernière fois de leur dévouement: «Hussards, leur crie-t-il, tenez-vous pour la nation ou pour le roi? — Pour la nation! répondent d'une seule voix les soldats.» La question ainsi posée décidait tout: le roi de France n'était plus qu'un étranger dans son royaume.

Louis XVI, le coude appuyé sur une table, attendait secrètement sa délivrance de l'arrivée soudaine des troupes de Bouillé. Les heures tombaient avec le froid de l'acier sur les angoisses mortelles du captif; rien ne venait. Quelques curieux cherchaient à pénétrer dans la maison de M. Sausse pour voir la famille royale. Louis était d'une construction massive; il avait le visage blême et les yeux bleuâtres. Indolent, lymphatique, son tempérament était celui de toutes les races dégradées et abâtardies. Il mangeait fort et aimait le vin. La chasse, surtout la chasse au tir, était le seul exercice où il mît quelque passion. Une rusticité, que l'éducation royale avait mal recouverte, l'éloignait du commerce des femmes. Cette rudesse de mœurs et de caractère l'avait d'abord rendu cher à la Révolution et au peuple, qui voyait en lui un bon ouvrier; mais ses complots vis-à-vis de l'étranger, ses continuelles intrigues avec les aristocrates du pays, plus que tout cela, l'autorité qu'il laissait prendre à la reine, lui avaient aliéné les cœurs. Par une singularité de nature, ses yeux voyaient à peine ce qui était près de lui, et distinguaient bien les objets dans l'éloignement. Il en était de même de son jugement: le malheureux Louis XVI, durant toute sa vie, aperçut à distance l'échafaud; mais il ne sut jamais faire usage des moyens simples et faciles qui étaient pour ainsi dire sous sa main pour l'éviter. Le costume de domestique, sous lequel il avait imaginé dans cette circonstance de cacher un roi de France, faisait encore ressortir la vulgarité de ses manières.

Marie-Antoinette était d'une taille ordinaire, mais agréable. Son tort fut de vouloir faire la reine, quand pour régner sur les cœurs il lui suffisait de rester femme. Un goût effréné des plaisirs, l'attention qu'elle marquait aux jeunes gens doués d'une jolie figure et de talents extérieurs la firent soupçonner de galanterie: elle aimait, en outre, éperdûment le jeu et les spectacles. La fierté du sang lui rendit la Révolution odieuse, le peuple désagréable; ses réponses courtes et froides, dans toutes les solennités nationales, annonçaient un cœur sec. Les horreurs, les transes, les assauts de cette nuit affreuse avaient flétri l'éclat de son visage; ses cheveux, assure-t-on, avaient changé de couleur. Antoinette sentait venir la mort de la monarchie; les anciennes reines de France portaient le deuil en blanc.

Plus de quatre mille gardes nationaux couvraient la campagne. La famille royale cherchait à gagner du temps; il fallut se mettre en marche. Un cortége de baïonnettes cernait la voiture. Le secours qu'attendait Louis XVI arriva; mais trop tard: le roi avait quitté Varennes depuis une heure, quand M. de Bouillé se montra devant la ville à la tête d'un régiment de cavalerie. Les chevaux étaient fatigués, les hommes montraient de l'indécision, et refusaient d'aller plus avant. Le moment prédit était venu: «Le roi mènera deuil; les principaux se vêtiront de désolation et les mains des soldats du pays tomberont de frayeur.» Le retour des illustres captifs traça une voie douloureuse; tout le long de la route le peuple ne cessa d'agiter le vase d'amertume dont il abreuve les rois traîtres ou abusés. Marie-Antoinette trouva dans son cœur assez de haine envers le peuple pour se faire, contre cette masse d'outrages, un front d'airain. L'Assemblée avait envoyé trois commissaires pour protéger les jours de la famille royale, ils rejoignirent le cortége à Épernay. Barnave et Pétion montèrent dans la voiture du roi. Ce fut durant ce voyage que Barnave, touché des infortunes de Louis XVI, des prévenances de Marie-Antoinette, et du sort de ces enfants, qui n'avaient pas mérité tant d'humiliations, rattacha son cœur à la cause de la monarchie. Pétion se montra au contraire dogmatique et froid. Ses discours, aussi libres que ses manières étaient brusques, lui attirèrent les aigreurs de la reine. Pétion tenait entre ses genoux le petit dauphin; il se plaisait à rouler dans ses doigts les beaux cheveux blonds de l'enfant, et parlant avec action, il tirait quelquefois une des boucles assez fort pour le faire crier. «Donnez-moi mon enfant, lui dit sèchement la reine; il est accoutumé à des soins, à des égards, qui le disposent peu à tant de familiarités.»

Louis XVI montrait un sang-froid apathique. On l'accusa plus tard d'avoir bu et mangé tout le long de la route: ce bon roi était doué d'un appétit énorme. Par instant il témoignait quelque inquiétude de l'accueil que lui feraient les habitants de Paris. Cet accueil fut sinistre. On avait placardé au faubourg Saint-Antoine un ordre du jour: «Quiconque applaudira le roi sera bâtonné; quiconque l'insultera sera pendu.» Un long silence improbateur fut en effet la leçon qu'il reçut à son entrée dans les Champs-Élysées; par instants ce sombre silence se déchirait comme un nuage et il en sortait un tonnerre de murmures bientôt réprimés. On avait décidé que les têtes resteraient couvertes: les gardes nationaux eux-mêmes criaient: «Enfoncez vos chapeaux; il va paraître devant ses juges!» Il parut: dans quel équipage, grand Dieu! Une foule de grenadiers l'entourait; chaque cheval de l'attelage en portait un, le devant, le derrière, les côtés de la voiture en étaient chargés. Un voile de poussière couvrait par instant l'humiliation de cette famille. Les

stores de la voiture étaient baissés à demi ; le dauphin, enfant aux cheveux blonds, se montrait quelquefois à la portière, et son âge, sa figure intéressante, semblaient demander grâce pour les coupables, pour ce roi de France surpris par son peuple en flagrant délit de contre-révolution.

O abaissement ! qui sondera jamais l'abîme des déchéances royales? Les armes demeurèrent immobiles en présence du monarque ; les drapeaux ne saluèrent pas ; les canons firent mine de ne le point reconnaître. C'était un spectacle imposant et terrible, vu des Champs-Elysées, que ces vingt mille baïonnettes parsemées de lances, escortant avec gravité, à travers une population de quatre cent mille curieux, un roi caché dans le fond de sa triste voiture et qui cherchait à dérober l'embarras d'une situation cruelle. Un éclatant soleil le livrait, comme par ironie, à tous les regards furieux ou concentrés. La plupart de ces piques, dont la pointe dardait des éclairs menaçants, avaient un pain embroché dans le fer de la lance, comme pour faire entendre à Louis XVI que l'absence d'un roi ne cause pas la famine. Ceux qui faisaient le mouvement d'ôter leur chapeau, sous prétexte de chaleur, étaient à l'instant sommés de le remettre. Autrefois la noblesse avait seule le droit de se couvrir devant le monarque ; le tiers-état avait pris dernièrement cette liberté, et maintenant c'était tout le peuple.

Au moment où le cortége entrait par la place Louis XV, tous les glaives s'agitèrent dans les mains des gens à cheval, en signe de fraternité. Un sourire, mêlé d'indignation et de mépris, fut le seul accueil que reçurent les membres de la famille royale. Plusieurs jeunes gens se groupèrent sur le piédestal de la statue de Louis XV, lui bandèrent d'abord les yeux, en attendant le cortége, et au moment du passage, les essuyèrent, comme si ce marbre royal devait verser des larmes à la vue d'un roi de France si humilié. Ce jour fut, bien plus encore que le 21 janvier, un jour d'exécution et de supplice ; car l'insurrection ni l'échafaud ne tuent pas si avant les rois que l'avanie, le ridicule, la vengeance calme et muette ; ce cortége, cette marche silencieuse, c'était le convoi de la monarchie.

Derrière les voitures qui contenaient la famille royale venait un charriot ouvert, entouré de branches de lauriers : Drouet et Guillaume, les deux héros de la fête, couronnés de feuilles de chêne et debout, se montraient aux regards, aux applaudissements et aux hommages du peuple. On criait : « *Vive la nation ! vivent Drouet et Guillaume ! vive la brave garde nationale de Varennes !* » — « L'entrée de Drouet, dit très bien Ferrières, était le triomphe d'un général victorieux qui amène devant lui un grand captif. » Cet homme avait cru ; il avait eu foi en son sentiment et en la nation ; le bras de Dieu fut avec lui. En quelque lieu que sera racontée cette histoire, et elle l'est déjà sur toute la terre, le nom de Drouet, si obscur la veille, sera cité à l'égal du nom de Louis XVI. Il n'y a que les révolutions pour tirer ainsi du néant les hommes et les peuples. La gloire du triomphateur faisait encore plus ressortir l'abaissement des captifs. Rien ne manquait à cette passion de la royauté, pas même l'éponge abreuvée de vinaigre et de fiel : une femme lança contre la voiture un linge trempé de l'eau du ruisseau. La figure de la reine manqua d'être atteinte. Les filles publiques, mêlées à la foule, se sentaient prises d'une compassion insultante : « J'aime encore mieux, disait l'une d'elles, me voir ce que je suis que d'être Antoinette. » Ainsi ce qui était le plus bas trouvait maintenant à plaindre ou à mépriser dans la fortune de ceux qui occupaient naguère le haut des grandeurs humaines.

Quand la famille royale arriva par le Pont-Tournant devant le château des Tuileries, les domestiques, postés aux fenêtres, se découvrirent du plus loin qu'ils aperçurent leur maître : la garde nationale, les couchant en joue, leur ordonna de garder leurs chapeaux comme les autres citoyens : ils obéirent. Les femmes de chambre et d'honneur de la reine s'étaient mises, de leur côté, à battre des mains pour saluer le retour de leur maîtresse : on réprima ces témoignages de fidélité servile. L'instant où les voitures touchèrent le jardin des Tuileries fut même le plus dangereux de tous ; une foule indignée se porta autour des roues avec des huées, des sifflets, des cris, des imprécations terribles. L'Assemblée nationale, dans la crainte de quelque accident funeste, envoya trente commissaires pour escorter les voitures du roi et de sa famille dans le jardin jusqu'au château. La mission était périlleuse, à cause de l'exaltation générale des esprits ; mais dès que les députés se présentèrent, cette foule immense et furieuse se sépara en deux rangs pour les laisser parvenir jusqu'aux voitures. Il leur suffit de se nommer et de présenter leurs médailles : ce fut comme un talisman. On fit isoler les voitures ; mais, lorsqu'elles montèrent sur la terrasse du château pour déposer le roi et sa famille à la grande porte de l'Horloge, l'indignation du peuple éclata de nouveau ; les imprécations et les reproches s'adressaient surtout à la reine avec une effrayante unanimité. Les *augustes* voyageurs (cette ancienne formule du respect était, dans la circonstance actuelle, une sanglante ironie) mirent pied à terre dans un costume aussi ridicule qu'affligeant. La violence des insultes et des menaces redoublait. Barrère et Grégoire se chargèrent du dauphin, qu'ils emportèrent entre leurs bras dans les appartements. Le roi sortit ensuite, accompagné par quinze députés : les quinze autres restèrent auprès de la reine, qui les priait avec larmes de l'assister de leur présence. Après avoir déposé Louis XVI dans son château, la moitié des représentants qui l'avait suivi courut chercher Antoinette. Ce fut alors qu'ils rencontrèrent le plus d'obstacles pour revenir jusqu'à la voiture ; il était très difficile de pénétrer cette foule compacte et de se reconnaître dans ce tumulte, où l'on n'entendait que des cris confus. Le peuple ne voulait pas que la reine entrât aux Tuileries. Après une demi-heure épuisée à rétablir l'ordre, les trente députés se réunirent, formèrent deux haies, depuis la voiture jusqu'à la porte du château ; la reine sortit alors tout effrayée, et gagna les appartements au bras d'un député de la droite. Cependant la juste colère du peuple se déchaînait sur les trois gardes-du-corps qui avaient servi de courriers durant le voyage, et qui occupaient encore les siéges de la voiture. Les malheureux allaient être saisis à la gorge ; Pétion se montre ; il annonce que les coupables seront mis en état d'arrestation : ce mouvement s'apaise aussitôt. Les trois gardes sont conduits sans aucun obstacle. Comme une grande affluence de citoyens s'amassait à l'une des portes du château, Pétion s'y présente pour arrêter le désordre : un garde national le prend au collet ; le député se nomme, et la multitude obéissante se retire. « Nous attendîmes, ajoute Barrère, que la foule fût diminuée dans les Tuileries, et que les sentiments du peuple fussent plus calmes, afin de n'avoir rien à redouter pour le roi et sa famille, quand nous aurions quitté le château. »

Au moment où Louis XVI rétrogradait aussi honteusement sur Paris, un autre roi, le roi de l'opinion, Voltaire, faisait son entrée dans sa bonne ville, avec des honneurs extraordinaires, et traîné par douze chevaux blancs. Le cortége s'arrêta devant la maison où il était mort. *Belle et bonne* (madame Villette), la fille adoptive de Voltaire, accompagnée de son enfant et des deux demoiselles Calas, en robes blanches, ceintes d'un ruban noir, rendit hommage à la statue et aux cendres de *Papa* grand homme. La pluie tombait à flots pressés ; le cortége brava le mauvais temps. L'urne cinéraire fut déposée dans le nouvel édifice de Sainte-Geneviève. Voltaire avait préparé la Révolution par son esprit comme Jean-Jacques Rousseau par son cœur. L'ami du roi de Prusse devait être le héros des constitutionnels de 91 ; le citoyen de Genève fut le dieu des républicains de 93. L'un convenait à la bourgeoisie et à la noblesse réformée ; l'autre allait au peuple.

M. de Bouillé, après le mauvais succès de son entreprise, s'était enfui par la frontière. Il écrivit du Luxembourg à l'Assemblée nationale une lettre dans laquelle il menaçait la France de la vengeance des armées étrangères, si elle ne se hâtait de faire amende honorable aux pieds du roi. « Croyez-moi, lui disait-il, tous les princes de l'univers reconnaissent qu'ils sont menacés par le monstre que vous avez enfanté (la Révolution), et bientôt ils fondront sur notre malheureuse patrie. Je connais vos forces : toute espèce d'espoir est chimérique, et bientôt votre châtiment servira d'exemple mémorable à la postérité... Cette lettre n'est que l'avant-coureur du manifeste des souverains de l'Europe. » L'Assemblée fit à cet insolent mémoire l'accueil et l'honneur qui convenaient ; elle rit.

Le roi fut provisoirement suspendu. Quelle devait être la solution de cet état de crise ? Louis XVI devait-il être maintenu sur le trône, malgré sa fuite? La nation pouvait-elle avoir désormais confiance en lui? Serait-il jugé? Où prendrait-on ses juges? Telles étaient les questions qui agitaient l'Assemblée, les clubs, le peuple. L'esprit de la nation était à la démocratie ; l'esprit des Jacobins était à la république ; l'esprit de l'Assemblée nationale n'était qu'à la monarchie. Le parti très influent des Lameth, de Barnave, de Dupont, de Lafayette voulait conserver Louis XVI sur le trône. Des commissaires furent nommés pour interroger le roi, la reine ; mais ces commissaires furent choisis dans le sein même de l'Assemblée, malgré la réclamation de Robespierre : « Il n'y a, dit-il, aucune raison pour qu'il en soit ainsi. Nous ne mériterions plus la confiance du pays, si nous violions les principes, si nous faisions une exception pour le roi et la reine. Qu'on ne dise pas que l'autorité royale sera dégradée. Un citoyen, une citoyenne, un homme quelconque, à quelque degré qu'il soit élevé, ne peut jamais être dégradé par la loi. La reine est une citoyenne ; le roi, dans ce moment, est un citoyen comptable à la nation ; et en qualité de premier fonctionnaire public, il doit être soumis à la loi. » Ce langage ridicule n'était pas du goût de tout le monde. La question de la déchéance occupait néanmoins le pays : les constitutionnels royalistes cherchèrent à masquer les torts de Louis XVI derrière la fiction de l'enlèvement et de l'inviolabilité royale ; au lieu d'accuser le chef, ils accusèrent les conseillers et les instruments de la fuite ; il n'y avait, selon eux, dans cet acte criminel que des complices et pas de coupable. On voulait couvrir ainsi les attentats contre la constitution de la constitution même. Robespierre attaqua cette étrange doctrine : « Je ne viens pas, dit-il, provoquer des dispositions sévères contre un individu, mais combattre une proposition à la fois faible et cruelle, pour substituer une mesure douce et favorable à l'intérêt public. Je n'examinerai pas si la fuite de Louis XVI est le crime de quelques individus, s'il s'est enfui volontairement de lui-même,

ou si de l'extrémité du royaume un citoyen audacieux l'a enlevé par la force de ses conseils ; si les peuples en sont encore à croire qu'on enlève des rois comme des femmes. Je n'examinerai pas si, comme l'a pensé le rapporteur, le départ du roi n'était qu'un voyage sans objet, si son absence était indifférente. Je n'examinerai pas si elle est le but ou le complément de conspirations toujours impuissantes et renaissant toujours. Je n'examinerai pas même si la déclaration donnée par le roi n'attente point aux serments qu'il a faits d'un attachement sincère à la constitution. Je ne veux m'occuper que d'une hypothèse générale. Je parlerai du roi de France comme d'un roi de Chine ; je discuterai uniquement l'inviolabilité dans sa doctrine. »

Il conclut par ces fermes paroles : « Les mesures que l'on vous propose ne peuvent que vous déshonorer ; si vous les adoptez, je demanderai à me déclarer l'avocat de tous les accusés. Je veux être le défenseur des trois gardes-du-corps, de la gouvernante, du dauphin, de M. Bouillé lui-même. Dans les principes de vos comités, il n'y a pas de délit ; mais partout où il n'y a pas de délit, il n'y a pas de complices. Messieurs, si épargner un coupable est une faiblesse, immoler le coupable faible en épargnant le coupable tout-puissant, c'est une lâcheté. Il faut ou prononcer sur tous les coupables ou prononcer l'absolution entière. » En bonne logique, il n'y avait rien à répondre ; l'Assemblée ne répondit pas : elle vota.

Ce vote rétablit Louis XVI sur le trône. Le roi qui, de son propre aveu, regardait la Révolution comme un temps de captivité, fut rendu par elle à tous les pouvoirs. Je me demande s'il n'eût pas mieux valu, pour le prince lui-même, que la justice ne fût pas troublée dans son cours. Les révolutionnaires auraient alors dédaigné de verser le sang du roi et l'exil eût été sans doute le châtiment de sa fuite. Des ambitieux, des députés cruellement modérés, le gardèrent pour avoir un homme à mettre entre eux et leurs ennemis. Le premier usage que Louis XVI fit de sa liberté fut de renouer des rapports occultes et des intrigues avec les cours étrangères. Sa fuite avait néanmoins ouvert sous les marches du trône un abîme qui devait de jour en jour s'élargir. De tous les côtés le parti républicain commençait à paraître. Danton agitait sa parole. Les déclarations de Louis XVI sur les motifs et le but de son voyage étaient si entachées de mauvaise foi qu'elles faisaient sourire les plus modérés. A quoi bon ce roi ? La monarchie ne s'est-elle pas suicidée ? Avant l'échauffourée de Varennes, des hommes plus ou moins conseillés par leurs intérêts, avaient pu croire, avec Mirabeau, qu'il était possible d'élever la nation, sans abaisser la royauté ; mais après l'humiliation dont la famille royale venait d'être abreuvée, un tel rêve semblait chimérique. Conserver la force au roi, qui se regardait toujours comme le galérien du trône révolutionnaire, c'était jeter un mensonge vivant entre la Constitution et le pays. A côté des hommes pratiques, dont les motifs s'appuyaient sur des raisons d'État, quelques philosophes s'accordaient à regarder le gouvernement républicain comme la forme la plus parfaite de la démocratie : c'était l'avis de Condorcet, qui, par la hardiesse de ses vues, s'était retiré de la foule des littérateurs et des géomètres. L'abbé Grégoire, Fauchet, Brisson, pensaient de même : Robespierre, lui, croyait utile au succès de la cause de se couvrir de prudence et de ne point alarmer les esprits par le fantôme des mots. Marat était malade ; Marat se taisait. C'est dans les clubs que la question de la déchéance soulevait surtout le voile de la république. Celui des Jacobins, qui avait pris le titre de Société-mère, et qui, affilié à des milliers de sociétés pareilles, répandues sur tout le royaume, commençait à devenir la plus redoutable des puissances, se démembra dans la lutte. Le parti des royalistes-constitutionnels se sépara des révolutionnaires, qui, livrés à eux-mêmes, n'en devinrent que plus entreprenants. Les Jacobins étaient remués durant cette discussion par la voix des principaux Cordeliers ; Danton foudroyait de toute la force de son génie, le décret de l'Assemblée nationale : « Si nous avons de l'énergie, s'écria-t-il, montrons-la... Que ceux qui ne se sentent pas le courage de lever le front de l'homme libre, se dispensent de signer notre pétition. N'avons-nous pas besoin d'un scrutin épuratoire ? Le voilà tout trouvé. » On ne signa rien ; mais quatre mille personnes, hommes et femmes, s'étant tout à coup répandues dans la salle, on convint de se réunir au Champ-de-Mars, autour de l'autel de la patrie.

C'était un dimanche. On s'attendait à quelque manifestation du peuple ; la municipalité se tenait sur ses gardes ; au point du jour les trompettes sonnèrent, les tambours battirent par toutes les rues ; la garde nationale prit les armes. Un zèle sauvage animait la bourgeoisie contre l'insurrection absente. Depuis le retour du roi, les constitutionnels de l'Assemblée ne cessaient d'exciter sourdement les boutiques contre les clubs. On avait effrayé les intérêts. L'industrie, à laquelle le départ de Louis XVI venait de porter un dernier coup, se montrait affamée de calme et de tranquillité publique ; elle avait raison, sans doute ; mais, avant de mettre l'ordre dans la rue, ne fallait-il pas l'introduire dans les éléments et les fonctions du gouvernement ? La ville était pleine de baïonnettes ; la résistance se montrait partout, l'agression nulle part. Ce déploiement de force armée, autour d'une monarchie replâtrée à la hâte par un décret de l'Assemblée nationale, jetait le mécontentement et l'alarme dans la population qu'on voulait calmer. Où était l'ennemi ? Les patrouilles se croisaient dans un morne silence.

Les sociétés patriotiques s'étaient donné rendez-vous pour le dimanche à onze heures du matin sur la place de la Bastille ; elles devaient se rendre de là, en un seul corps, vers le Champ-de-Mars. La place de la Bastille fut occupée dès le matin par des troupes soldées, afin de s'opposer au rassemblement. Au fur et à mesure que les citoyens se présentaient, cet appareil militaire frappait leurs yeux ; ils se retiraient. Le Champ-de-Mars cependant était désert ; cette solitude appelait un mouvement, une détermination quelconque. Le vent parcourait mélancoliquement cette plaine vide, comme le souffle d'une pensée inquiète, immense.

Ici un incident malheureux. Deux invalides, dont l'un avait une jambe de bois, s'étaient cachés sous l'autel construit en planches ; ils sont découverts. Que faisaient-ils ? quel était leur dessein ? Voilà ce qu'on se demande de l'un à l'autre avec épouvante. Le bruit court aussitôt que l'autel est miné ; un tonneau d'eau que ces malheureux avaient introduit pour leur provision, devient par la rumeur publique un tonneau de poudre. Le motif de curiosité indécente qui les a fait agir (ils s'étaient mis là, dirent-ils, *pour voir les jambes des femmes*) se transforme en une intention désastreuse. La multitude s'en saisit, les pend au réverbère, les décapite vivants, et leur tête est portée au bout d'une pique. Un tel acte de brutalité fait frémir ; mais une poignée seulement d'imbéciles ou de monstres, flétris par tous leurs contemporains, mirent leurs mains dans ce sang. Il paraît que les royalistes avaient besoin d'un prétexte pour décharger leur colère sur les agitateurs ; car la nouvelle du meurtre des deux invalides fut sur-le-champ portée et dénaturée dans l'enceinte de l'Assemblée nationale. On raconta que deux bons citoyens venaient d'être pendus au Champ-de-Mars pour avoir prêché l'exécution de la loi. Ce mensonge fit fortune, et prépara les esprits à des mesures de violence. Sur les lieux, tout fut bien vite effacé, et le Champ-de-Mars, qui n'avait pas même été témoin de cette scène atroce, rentra dans sa majestueuse tranquillité.

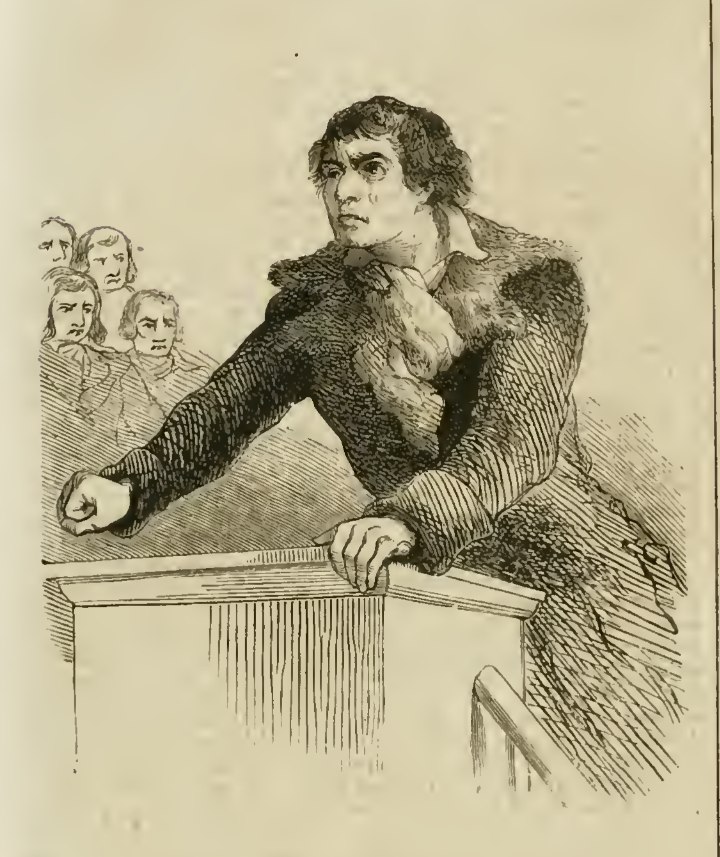
Vers midi la foule débouche par toutes les ouvertures ; la garde nationale venait d'entrer dans le Champ-de-Mars avec du canon ; mais, voyant la réunion paisible, elle se retirait. Les citoyens affluent autour de l'autel de la patrie ; on attend avec impatience les commissaires de la société des Jacobins, pour avoir de nouveau lecture de la pétition et la signer. Paraît un envoyé du club ; on l'entoure : « La pétition, dit-il, qui a été lue hier ne peut plus servir aujourd'hui, l'Assemblée nationale ayant décrété, dans sa séance du soir, l'innocence ou l'inviolabilité de Louis XVI ; la société va s'occuper d'une autre rédaction qu'elle vous soumettra. » Tous ces retards n'étaient pas du goût de la foule, qui aime à faire vite ce qu'elle fait. Quelqu'un propose de rédiger à l'instant même une seconde pétition sur l'autel de la patrie. Adopté. La foule cherche alors des yeux ses chefs et ses meneurs. Où êtes-vous, Danton, Desmoulins, Fréron ? Absents. Ne les trouvant pas, le peuple se décide à agir par lui-même. On nomme quatre commissaires ; l'un d'eux prend la plume ; les citoyens impatients se rangent autour de lui ; il écrit : « *Sur l'autel de la patrie, le 17 juillet an III...* Le désir impérieux d'éviter l'anarchie à laquelle nous exposerait le défaut d'harmonie entre les représentants et les représentés, tout nous fait la loi de vous demander, au nom de la France entière, de revenir sur votre décret, de prendre en considération que le délit de Louis XVI est prouvé, que ce roi a abdiqué ; de recevoir son abdication, et de convoquer un nouveau pouvoir constitutionnel pour procéder d'une manière vraiment nationale au jugement du coupable, et surtout au remplacement et à l'organisation d'un nouveau pouvoir exécutif. »

La foule grossissait d'heure en heure. La pétition rédigée, on en fait lecture à haute voix ; cette lecture est couverte d'applaudissements. On commence dès lors par signer des feuilles volantes, à huit endroits différents, sur les cratères qui forment les quatre angles de l'autel de la patrie. Plus de deux mille gardes nationaux de tous les bataillons de Paris et des villages voisins, des hommes, des femmes, des enfants, déposent religieusement leur nom sur ces feuillets sacrés, d'autres une croix ou tout autre signe de leur volonté libre.

« Le nombre des signatures, dit M. Buchez, dépasse certainement six mille. Le plus grand nombre est de gens qui savaient à peine écrire..... Quelquefois la page est divisée en trois colonnes ; d'énormes taches d'encre en couvrent plusieurs ; les noms sont au crayon sur deux. Des femmes du peuple signèrent en très grand nombre, même des enfants, dont évidemment on conduisait la main..... La plus jolie écriture de femme est sans contredit celle de *mademoiselle David, marchande de modes, rue Saint-Jacques, n° 173*. Quelques belles signatures apparaissent de loin en loin ; on les compte. Un feuillet fut garni par un groupe de cordeliers ; ici l'écriture est fort lisible. On voit en haut une signature à lettres longues, légèrement courbées en avant ; c'est celle de *Chaumette, étudiant en médecine, rue Mazarine, n° 9*. On lit ensuite celles de *F.-J.-B. Maillard*, de *Meunier, président de la Société fraternelle séante aux Jacobins*. On ne trouve nulle part le nom de *Momoro* ; il fut cependant

accusé plus tard d'avoir fait grand bruit au Champ-de-Mars, le 17; mais on voit celui d'*Hébert, écrivain, rue Mirabeau*; celui d'*Henriot*, et la signature du *Père Duchêne*. »

Trois officiers publics envoyés par la commune, en écharpe, s'étaient avancés vers l'autel : on les reçoit avec l'énergie et la tranquillité qui conviennent à des hommes libres. Ce spectacle, la joie grave qui rayonne sur la figure des pétitionnaires, le caractère pacifique de cette foule mêlée où l'on voyait des enfants, des femmes, des vieillards, tout paraît les rassurer sur le caractère de la réunion. « Messieurs, disent-ils, nous sommes charmés de connaître vos dispositions; on nous avait dit qu'il y avait ici du tumulte, on nous avait trompés, nous ne manquerons pas de rendre compte de ce que nous avons vu, de la tranquillité qui règne au Champ-de-Mars Si vous doutez de nos intentions, nous vous offrons de rester en otage parmi vous jusqu'à ce que toutes les signatures soient apposées. » Un citoyen leur donne lecture de la pétition ; ils la trouvent conforme aux principes. « Nous la signerions nous-mêmes, ajoutent-ils, si nous n'étions pas maintenant en fonction. » De tels discours augmentent la confiance. On leur demande l'élargissement de deux citoyens arrêtés ; les officiers municipaux engagent à nommer une députation qui les suive à l'Hôtel-de-Ville. Douze commissaires partent. On continuait à couvrir la pétition de signatures. Le Champ-de-Mars était tranquille et libre ; les troupes s'étaient repliées sur la ville. Toute idée de péril étant écartée, le rassemblement grossit. Les jeunes gens qui ont signé s'amusent à des danses; ils forment des ronds en chantant. Survient un orage ; on le brave. La pluie cesse, le ciel redevient calme et bleu ; en moins de deux heures, il se trouve près de cent mille personnes dans la plaine ; c'étaient des mères, d'intéressantes jeunes filles, des habitants de Paris qui, enfermés toute la semaine, se livraient à la promenade du dimanche. Aux yeux des révolutionnaires, pénétrés qu'ils étaient alors des réminiscences de l'antiquité, cela formait une de ces assemblées majestueuses et touchantes, telles qu'on en voyait à Rome. Il y avait là un grand nombre d'hommes et de femmes qui avaient aidé à construire le champ de la Fédération, d'autres avaient étendu leurs mains vers l'autel de la patrie : imprudents ! vous ne vous doutiez pas alors que cet autel dût recevoir des sacrifices humains !



Marat aux Cordeliers.

Les commissaires députés vers l'Hôtel-de-Ville reviennent. Leur visage est morne, ils ont vu des choses sinistres. « Nous sommes trahis ! » murmure l'un d'eux d'une voix sombre. On les presse : « Nous parvenons, disent-ils, à la salle d'audience à travers une forêt de baïonnettes ; les trois officiers municipaux nous avertissent d'attendre, ils entrent, et nous ne les revoyons plus (1). Le corps municipal sort. — Nous sommes compromis, dit un de ses membres, il faut agir sévèrement. — Un d'entre nous, chevalier de Saint-Louis, annonce au maire que l'objet de notre mission était de réclamer des citoyens honnêtes qu'on nous avait promis de rendre à la liberté. Le maire (Bailly) répond *qu'il n'entre pas dans ces promesses, et qu'il va marcher au Champ-de-Mars pour y mettre la paix* .. Sur ces entrefaites, un capitaine du bataillon de Bonne-Nouvelle vint dire que le Champ-de-Mars n'était rempli que de brigands ; un de nous lui répondit qu'il en imposait. Là dessus la municipalité ne voulut plus nous entendre. Descendus de l'Hôtel-de-Ville, nous aperçûmes à une des fenêtres le drapeau rouge ; ce signal du massacre, qui devait inspirer un sentiment de douleur à ceux qui allaient marcher à sa suite, produisit un effet tout contraire sur l'âme des gardes nationaux qui couvraient la place (ils portaient à leur chapeau le pompon rouge et bleu). A l'aspect du drapeau couleur de sang, ils ont poussé des cris de joie en élevant en l'air leurs armes qu'ils ont ensuite chargées. Nous avons vu un officier municipal en écharpe aller de rang en rang, et parler à l'oreille des officiers. Glacés d'horreur, nous sommes retournés au champ de la Fédération avertir nos frères de tout ce dont nous avions été les témoins. »



La famille royale chez M. Sausse à Varennes.

(1) Ils firent, à ce qu'il paraît, un rapport faux sur l'attitude de la réunion, disant « qu'ils avaient trouvé le champ de la Fédération couvert d'un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se disposaient à rédiger une pétition contre le décret du 15 de ce mois, qu'ils leur avaient démontré que leur démarche et leur réclamation étaient contraires à l'obéissance, à la loi, et tendaient évidemment à troubler l'ordre public. Si la France redevient libre, s'écrie Camille Desmoulins, il faut que les noms de *Jacques*, *Renaud* et *Hardi* soient affichés dans toutes les villes, à toutes les rues, pour être à jamais voués à l'exécration publique.

Ce récit est suivi d'un profond silence. L'air d'inquiétude grave qu'exprime le visage des commissaires soulève d'abord quelques nuages; cependant, la réunion se rassure. De quel droit la force armée viendrait-elle disperser des citoyens qui signent légalement leur foi sur l'autel de la patrie? La foule est compacte, mais inoffensive; la nuit approche. D'instants en instants, des nouvelles alar-



Enrôlements volontaires.

mantes courent sur la multitude, comme un vent d'orage sur un champ de blé, et la font tressaillir. L'Assemblée nationale, pour faire croire qu'il existe un projet de mouvement contre elle, s'est formidablement entourée de baïonnettes et de canons. Elle a, dit-on, transmis à la municipalité des ordres sévères. Depuis longtemps on guettait l'occasion de déployer une manifestation de la force : la

loi martiale était comme un arc tendu, il fallait que tôt ou tard le trait partît. Quelques citoyens arrivent : ils ont rencontré l'armée de Lafayette sur les quais; les gardes nationaux marchaient avec un entraînement farouche, la cavalerie surtout portait dans ses yeux le sentiment de la colère et de la violence. On avait vu des grenadiers sortir tout le long de la route un à un des maisons voisines, charger leur fusil à balle devant le peuple, et se joindre à l'armée qui s'avançait vers le Champ-de-Mars. « Nous allons, disaient-ils brutalement, envoyer des pilules aux jacobins. »

Le jour était tombé assez pour les mauvais desseins. A huit heures et demie du soir, on entend le bruit du tambour, et le roulement lointain des pièces d'artillerie, on se regarde; quelques-uns sont d'avis de se retirer; d'autres rappellent que le but de la réunion étant légal, il serait lâche de fuir; on demeure. Les troupes débouchent dans le Champ-de-Mars par trois entrées à la fois, par l'avenue de l'Ecole-Militaire, par le passage entre les glacis du côté du Gros-Caillou, par l'ouverture qui regarde du côté de la Seine; c'est là qu'est le drapeau rouge.

On connaît le Champ-de-Mars; on se figure aisément cette vaste plaine avec l'autel de la patrie au milieu. La colonne à la tête de laquelle s'avance Bailly, par l'ouverture du bord de l'eau, soulève une indignation universelle. Des cris : « A bas le drapeau rouge! Honte à Bailly! Mort à Lafayette! » Cependant plus de quinze mille personnes environnaient l'autel; elles se pressaient là comme autour des anciens lieux d'asile et de refuge. A peine avaient-ils vu flotter au loin le drapeau rouge, qu'elles entendent une détonnation. « Ne bougeons pas; on tire à blanc; il faut qu'on vienne ici publier la loi. » On avait en effet tiré en l'air. Tout-à-coup une seconde décharge éclate, mais réelle et meurtrière. Les colonnes s'ébranlent, la cavalerie charge, les canons ouvrent sur le devant leur bouche chargée à mitraille. Le dernier feu avait tracé un cercle de victimes; hommes, femmes, enfants, vieillards, étaient tombés pêle-mêle. On n'entend que des cris, des plaintes, et le silence plus terrible encore que les gémissements. Bailly, Lafayette (cet homme avait l'entêtement de la faiblesse) reposent leur conscience sur la loi : quelle loi? que me fait votre drapeau? Une guenille rouge au bout d'un bâton ne donne pas le droit d'attenter à la vie de citoyens paisibles. Combien de morts! La nuit le taira, demain le sable du Champ-de-Mars l'aura oublié; Dieu seul les compte et vous juge.

Au plus chaud de la mêlée, des citoyens s'élancent sous le feu, à travers les charges de la cavalerie, pour recueillir les feuilles volantes qui portent écrite la volonté du peuple; cette pétition est le drapeau d'une idée, elle ne doit pas demeurer aux mains de l'ennemi. On la sauve. « Oui, s'écrient les *Révolutions de Paris*, oui, la pétition reste; elle est accompagnée de six mille signatures; de généreux patriotes ont exposé leur vie pour la sauver du désordre, et elle repose aujourd'hui dans une arche sainte, placée dans un temple inaccessible à toutes les baïonnettes, et elle en sortira quelque jour; elle en sortira rayonnante. » L'oracle n'a point menti; cette pétition conservée existe encore aux Archives de la ville; la république, qu'elle contenait en germe, est sortie, le 10 août, des plis de cette pièce mémorable. Quand une fois les idées ont été baptisées avec du sang, elles ne meurent plus.

La nuit était tombée sur le Champ-de-Mars comme un linceul. De toutes parts, des citoyens sans armes se dispersent devant des citoyens armés. Les fuyards se pressent, se poussent, se renversent. Des femmes, des enfants avaient été étouffés entre les chevaux ou sous les pieds de la foule. La garde nationale, Lafayette en tête, rentre dans la ville. La nouvelle de cette sanglante tuerie se propage lugubrement de quartier en quartier. Les rues sont désertes, les visages mornes. Il est facile de voir qu'on revient d'une exécution. Il y avait des vainqueurs et des vaincus, mais pas de victoire.

Cet événement a été jugé diversement, selon les partis. Toute la question se réduit à savoir si la Révolution venait de Dieu ou si elle venait des hommes; si elle venait des hommes, ceux qui lui résistaient avaient raison: mais alors il faut absoudre Bouillé, Breteuil et les autres; si elle venait de Dieu, comme je le crois, ceux qui luttaient avec elle, Cazalès, Malouet, Lafayette étaient coupables; qu'on décide.

C'est la première fois que la Révolution venait de réagir sur elle-même par la force. Les journées qui suivirent donnèrent lieu à un essai de la terreur. Les écrivains et les orateurs de la république furent proscrits; ils se cachèrent. Danton s'était retiré à Fontenay-sous-Bois; Fréron s'éclipsa; Camille Desmoulins envoya, moitié riant, moitié mordant, sa démission de journaliste au général Lafayette. Robespierre lui-même fut inquiété. Aussi simple dans ses mœurs que rigide dans ses principes, il venait à pied, tous les jours, de la rue Saintonge à l'Assemblée nationale, et dînait pour trente sous. Après les massacres du Champ-de-Mars, il accepta l'offre d'un toit ami qui lui fut faite par un citoyen épuré.

En face de l'ancienne église de l'Assomption s'élève une maison qui se distingue, à l'extrémité, par une boutique d'orfévrerie encadrée dans une devanture de bois peinte en noir. Une allée étroite conduit dans une petite cour, où nous avons vu des femmes qui épluchaient de la laine. A mesure qu'on avance la figure des lieux se rembrunit; le derrière de la maison présente un caractère de vétusté: petites fenêtres avares d'air et de jour, escalier à rampe massive, bâtiment chargé de badigeon, mais étalant, comme une vieille femme sous le fard, les traces irréparables de l'âge. Cette maison, obcure et bourgeoise en l'an de grâce 1847, a besoin, pour être bien jugée, d'être vue à la lueur des souvenirs révolutionnaires d'un autre temps.

Transportons nous au milieu des événements qui agitèrent la France dans les dernières années du règne de Louis XVI. Cette maison était alors fort différente de ce qu'elle est aujourd'hui : la façade extérieure n'existait pas; une porte cochère débouchait sur la rue, au lieu d'une porte d'allée, et la cour, agrandie de toute la distance qu'occupe à cette heure le nouveau bâtiment, était toujours encombrée de planches amincies, et placées horizontalement contre les murs. La maison n'avait qu'un étage. Au rez-de-chaussée s'étendaient, d'un côté, les appartements du maître, et de l'autre un atelier de six ouvriers en menuiserie qui animaient la maison par le bruit du rabot et des chansons. Un petit jardin, entouré d'un léger treillage, renfermait des arbustes et des fleurs, que les mains de quatre jeunes filles s'occupaient à cultiver. Le chef de cette nombreuse famille, pourvue d'une honnête aisance acquise par le travail, était un homme remarquable: les années avaient couvert son front; ses cheveux commençaient à grisonner; mais, dans l'âge mûr, il avait conservé toute l'énergie de la jeunesse. Les pères et les enfants de cette génération historique étaient des natures de fer. Le petit nombre des conventionnels que l'échafaud ou la mitraille ont épargnés étendent leur existence au-delà des limites ordinaires. On dirait que ces hommes-là ne peuvent jamais mourir.

Nous allons raconter l'histoire de cette maison ancienne, à l'aide des souvenirs d'une honorable veuve qui y passa les jeunes et belles années de sa vie. Elle nous a dit presque mot pour mot ce que nous allons redire : heureux si nous pouvions conserver aux faits ce sentiment personnel que leur donne la nature des relations et qui s'efface dans la bouche d'un autre.

Un soir, le maître menuisier ramena du club des Jacobins un étranger qu'il introduisit par la main dans son appartement. C'était un personnage d'une trentaine d'années, vêtu, selon la mode du temps, d'un gilet à grands revers, d'un habit marron et d'une culotte de soie. — Vous êtes ici chez vous, lui dit-il en entrant: vous serez mon fils et je serai votre père. — Puis, lui montrant un groupe de jeunes filles, qui se tenaient discrètement à l'écart dans un coin du salon : — Mon ami, ajouta-t-il, voici vos sœurs.

Il appela ses enfants avec un geste d'autorité: — Approchez, Eléonore, Sophie, Victoire, Elisabeth; venez, mes enfants, venez, mes filles, je vous amène un brave citoyen que les contre-révolutionnaires veulent faire arrêter. Cette maison lui servira d'asile. Vous le connaissez déjà de nom, c'est Maximilien... Les jeunes filles qui avaient lu ce nom-là dans les papiers publics et qui l'avaient entendu prononcer souvent par leur père avec enthousiasme, entourèrent l'étranger, ou pour mieux dire le proscrit; car les femmes tout de suite se familiarisent avec le malheur.

A dater de ce jour, la maison compta un enfant de plus. Le menuisier, sa femme, ses filles, tout le monde s'empressa à lui montrer un visage souriant. On le pria de choisir lui-même sa chambre. Il en désigna une au fond de la cour sous les toits, une simple et modeste chambre que l'on tapissa selon ses goûts d'une tenture de damas bleu à fleurs blanches.

Les habitudes de l'étranger furent bientôt connues; quoique peu somptueux dans sa mise, il était d'une propreté fort délicate : il aimait le linge blanc et mettait de la recherche dans ses habits. Un coiffeur passait tous les matins le démêloir dans ses cheveux longs et accommodés à la poudre. Sa toilette terminée, il se réunissait à la famille du menuisier pour le repas du matin. Maximilien était d'une sobriété digne de l'âge d'or : il déjeunait avec du pain chaud et du laitage.

L'étranger sortait constamment au milieu du jour : où allait-il? on ne savait. Le menuisier disait à ses filles que Maximilien allait travailler au bonheur public; celles-ci ne se doutaient pas de quelle manière. La paix et le calme le plus inaltérable régnaient dans cette maison retirée. Quoique toujours à la même place, l'habitation du menuisier n'a plus du tout le caractère qu'elle avait autrefois. Ce n'est pas seulement sa figure qui a changé, ce sont les lieux et les bâtiments qui l'environnaient. La rue de Rivoli n'existait pas encore. Ce quartier, aujourd'hui si embarrassé de constructions neuves, était occupé alors par des cultures qui appartenaient aux Feuillants. La rue Saint-Honoré elle-même était tracée en cet endroit par de grands murs, au-dessus desquels débordaient des têtes de tilleuls ou de marronniers. La maison du menuisier possédait un jour de souffrance sur les jardins du couvent des Dames de la Conception, où ses filles avaient été élevées. Ce voisinage charmant amenait dans la cour une gaieté champêtre. Le soir, quand le bruit de la scie ou du rabot s'endormait, on entendait le chant des petits oiseaux, le murmure des branches et le cri perçant de la ci-

gale. Les filles du menuisier se formaient dans cette solitude à une pureté de mœurs que le bruit et le contact orageux de la ville n'essayaient pas même de ternir. »

Maximilien revenait à six heures pour souper. Au sortir de table, il suivait le menuisier et ses filles dans le salon ; c'étaient de charmantes réunions de famille pleines de grâces et de sévérité ; les jeunes filles, groupées en cercle autour de leur mère, s'employaient, les yeux baissés, à divers ouvrages d'aiguille. On se séparait à neuf heures, en se donnant le bonsoir. Le jeudi seulement, ces soirées prenaient un caractère de cérémonie ; quelques invités, tous amis de la maison, se rassemblaient ce jour-là : c'étaient David, le peintre; Buonarotti, descendant de Michel-Ange; Lebas, qui recherchait en mariage une des filles de la maison, et quelques autres intimes. De gros fauteuils d'acajou, recouverts d'un velours de cerise, formaient, en se rapprochant, un cercle étroit mais sympathique. On parlait quelquefois de littérature : Maximilien tenait pour le tendre Racine, son auteur favori. Comme il disait bien les vers, on le priait de réciter quelques tirades de *Bérénice* ou d'*Andromaque*: il s'en acquittait avec tant d'âme, qu'il tirait des larmes de tous les yeux. Les filles du menuisier, assises en groupe autour de leur mère, écoutaient la lecture sans cesser leur travail; les cils modestement inclinés et les pieds sur leur tabouret, elles renfermaient leur émotion. Ensuite Buonarotti, qui était grand musicien, se mettait au piano; c'était une âme rêveuse et ardente ; il touchait des airs pathétiques, dont l'effet triste ou gai était inévitable; il semblait que la vie s'échappât sous ses doigts des notes frémissantes de l'instrument : on s'approchait alors des fenêtres pour regarder le ciel, tant cette musique élevait les cœurs. Cependant le ciel était plein d'étoiles. et les cœurs étaient pleins d'amour. On croyait à la famille, à l'humanité, à l'avenir. Voyant cet intérieur si grave et si uni, cette douce religion du foyer, ce culte des cheveux gris auprès des vieillards et de la pudeur autour des jeunes filles, on comprenait que les anciens eussent élevé des autels aux dieux lares. Ces réunions ne se prolongeaient pas très avant dans la nuit; Maximilien se retirait à onze heures dans sa chambre pour travailler; souvent jusqu'à la blancheur du matin, on voyait briller à sa vitre une petite lumière.

Nous avons perdu de vue, depuis longtemps, l'Ami du peuple. — dans une cave de l'ancienne rue des Cordeliers (aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Médecine), il y avait, au mois de septembre 1791, debout devant un tonneau chargé de papiers, et une plume à la main, un journaliste qui écrivait. Quelquefois il jetait sa plume, quittait sa chaise, et se promenait à grands pas en proie à une agitation fiévreuse; si le roulis d'une voiture sur le pavé de la rue prolongeait par hasard son tonnerre sourd le long des voûtes basses et humides du caveau, il relevait la tête et écoutait avec une attention fixe; son oreille inquiète semblait chercher dans ce bruit le roulement lointain du canon. Quand la voiture était passée, et que le souterrain rentrait dans son silence, l'homme agitait la tête avec désespoir et se remettait à écrire. Or, ce souterrain, qui recevait un peu de jour par ce soupirail, était la cave de l'ancien couvent des Cordeliers. Le journaliste était Marat. Par quelle échelle fatale ce jeune docteur, passionné de science et de découvertes comme son aïeul Faust, était-il descendu dans cet antre? Ses idées excentriques avaient soulevé contre lui, dans la société, les mêmes orages que dans le monde de la science. Ce petit homme, chétif et irritable, souffrait plus que tout autre de la dure captivité à laquelle le condamnaient, depuis quelques mois, les poursuites de ses ennemis. Traqué de repaire en repaire comme une bête fauve, ne pouvant coucher deux fois dans le même lit, harcelé à toute heure et en tout lieu par les limiers de la police, il ne trouvait un peu de repos qu'au fond des caves. La privation de la douce lumière du jour, qui avait été toute sa vie l'objet de son admiration et de ses études, l'affligeait encore plus que tout le reste. Les lieux sombres qu'il habitait depuis trois ans faisaient passer dans son âme un monde de ténèbres. Il se croyait regardé jour et nuit par l'épée de la contre-révolution, qui menaçait la France. Son lugubre esprit se débattait dans les affres et les hallucinations de la mort. Les passions de la place publique soutenaient seules son enveloppe débile au-dessus de l'anéantissement ou de la folie. Quand cette excitation morale faiblissait, il demandait au café, dont il prenait jusqu'à trente-deux tasses par jour, des forces artificielles pour lutter contre l'abattement et le sommeil. Infatigable, il rédigeait à lui seul, depuis le commencement de la Révolution, une foule de pamphlets et sa feuille *l'Ami du Peuple*. Marat travaillait vingt-deux heures par jour. cette prodigieuse tension irritait toutes les cordes de son esprit. Sa manière de vivre extraordinaire ouvrait son cœur à tous les soupçons comme à toutes les crédulités. Il s'emportait par bourrasques contre ses meilleurs amis. — « Tu as raison, lui répondait Camille outragé, de prendre sur moi le pas de l'ancienneté et de m'appeler dédaigneusement *jeune homme*, puisqu'il y a vingt-quatre ans que Voltaire s'est moqué de toi ; de m'appeler injuste, puisque j'ai dit que tu étais celui de tous les journalistes qui a le plus servi la Révolution; de m'appeler malveillant, puisque je suis le seul écrivain qui ait osé te louer... Tu as beau me dire des injures, Marat, comme tu fais depuis six mois, je te déclare que tant que je te verrai extravaguer dans le sens de la Révolution, je persisterai à te louer, parce que je pense que nous devons défendre la liberté, comme la ville de Saint-Malo, non-seulement avec des hommes, mais avec des chiens. »

Marat était le Diogène de la Révolution; au lieu d'un tonneau, il habitait une cave. Après la fatale journée du Champ-de-Mars, le souterrain lui-même ne fut plus tenable; il fallut partir. Depuis quelque temps, Marat n'avait plus d'imprimerie ; il occupait celle d'une demoiselle Colombe ; on vint saisir les caractères et les presses. Les citoyens ardents, les lecteurs de *l'Ami du Peuple*, regardaient avec une fureur concentrée ce cortége de trois ou quatre voitures, s'acheminant vers la maison commune, environnées de baïonnettes, et chargées de tout l'attirail d'une imprimerie; des colporteurs garrottés fermaient la marche. « Convient-il, murmurait-on d'une voix sourde, convient-il à des citoyens armés qui ont tué nos frères, de venir mettre à la raison des écrivains accusés d'avoir conseillé le meurtre. Les âpres diatribes de Marat, les figures de rhétorique de *l'orateur du peuple*, n'ont point fait verser depuis trois années deux gouttes de sang; un seul ordre de Lafayette en a fait répandre une large tache. » Ainsi l'opinion publique frémissait dans l'ombre : mais ses chefs étaient dispersés ou captifs, ses orateurs muets, ses espérances ajournées, détruites.

L'Assemblée constituante terminait ses travaux au milieu de l'indifférence et de la défaveur générale Le souffle du Seigneur s'était retiré d'elle La constitution qui s'achevait était l'œuvre de la classe moyenne ; elle laissait en dehors de la vie politique à peu près toute la nation ; ce fut la cause qui l'empêcha de s'établir. Robespierre, dans son admirable discours sur le *marc d'argent*, fit ressortir les inconvénients de ces limites et de ces exclusions arbitraires.

« Ces gens dont vous parlez, disait-il, sont apparemment des hommes qui vivent, qui subsistent au sein de la société, sans aucun moyen de vivre et de subsister. Car s'ils sont pourvus de ces moyens-là, ils ont, ce me semble, quelque chose à perdre ou à conserver. Oui, les grossiers habits qui me couvrent; l'humble réduit où j'achète le droit de me retirer et de vivre en paix ; le modique salaire avec lequel je nourris ma femme, mes enfants; tout cela, je l'avoue, ce ne sont point des terres, des châteaux, des équipages ; tout cela s'appelle *rien*, peut-être, pour le luxe et pour l'opulence, mais c'est quelque chose pour l'humanité; c'est une propriété sacrée, aussi sacrée sans doute que les brillants domaines de la richesse (1).

L'ensemble de cette constitution présente sans doute un caractère imposant : c'est tout un passé qui se bouleverse. L'Assemblée adoucit la rigueur des supplices; mais elle n'osa point abolir la peine de mort, comme Robespierre l'y invitait. A ceux qui lui reprochent aujourd'hui d'avoir fait couler le sang, Maximilien pourrait répondre : J'ai trouvé dans votre loi le glaive levé ; je vous ai proposé de le briser, vous n'avez pas voulu; cette arme est tombée plus tard entre mes mains, je m'en suis servi. »

La terreur constitutionnelle durait toujours ; on arrêtait les discoureurs en plein vent; le drapeau rouge flottait à l'Hôtel-de-Ville; un silence morne régnait au Palais-Royal et dans les cafés. L'Assemblée profita de cette stupeur pour *reviser* la constitution, c'est-à-dire pour la modifier. La République semblait vaincue, et ce qui est le dernier degré de la défaite, elle était tombée sans combattre.

Commencée le 17 juin 1789, la Constitution fut terminée le 3 septembre 1791. Louis XVI l'accepta, « Convaincu, disait-il, de la nécessité d'établir cette constitution et d'y être fidèle, » il se rendit solennellement au sein de l'Assemblée nationale. Au milieu des cris d'enthousiasme qu'excitaient parmi les députés sa présence et le serment du roi, l'abbé Grégoire fit entendre ces sombres paroles : « Il jurera tout et ne tiendra rien. » Cette constitution fut proclamée par le maire de Paris, dans le Champ-de-Mars, au bruit du canon. Lafayette fit décréter une amnistie générale pour les délits relatifs aux affaires politiques du 14 juillet ; l'amnistie ne relève pas les morts!

Enfin ils sont partis! — Ce furent les adieux que reçurent les députés de la Constituante, si bien venus et si bien fêtés à leur arrivée; les législatures s'usent dès qu'elles ne contiennent plus l'esprit de la Révolution. Finissons. Les hommes, les faits, les idées qui ont préparé la Montagne nous sont désormais connus, j'ai construit laborieusement et pièce à pièce le théâtre de la lutte : viennent maintenant les gladiateurs de la liberté!

(1) J'ai usé, abusé peut-être de la citation.— j'en serai plus économique à l'avenir. — Mais si les événements ont une voix, comme je le pense, c'est dans les écrits et les discours du temps qu'il faut la chercher.

V.

ASSEMBLÉE NATIONALE LÉGISLATIVE.

LES PRÊTRES ET LES ÉMIGRÉS. — RÉSISTANCE DU ROI. — ÉVÉNEMENT DU 10 AOUT.

La Législative fut une assemblée de transition, une sorte de lien parlementaire entre la Révolution et la République. Elle ouvrit ses séances le 1er octobre 1791. L'extérieur de cette nouvelle assemblée nationale n'avait plus l'éclat imposant qu'étalait naguère, dans la salle du Manége, la présence des grandes distinctions naturelles ou acquises; quelque chose d'uniforme, de turbulent et de sérieux, était au contraire répandu sur les visages. Soixante des nouveaux députés n'avaient pas encore accompli leur vingt-sixième année. Le moment prédit était venu : « Et je leur donnerai des jeunes gens pour gouverneurs, et des enfants domineront sur eux. » L'expérience et la maturité cédaient la place à l'enthousiasme. Le premier acte de la Législative fut un témoignage de déférence et de respect pour les travaux de ses prédécesseurs. Le livre de la constitution fut apporté en triomphe par douze vieillards, comme un livre saint; l'archiviste Camus le présenta solennellement aux nouveaux députés, qui le reçurent debout et la tête découverte. Ainsi l'Assemblée législative parut se tenir dans une humble contenance devant l'ombre même de l'Assemblée constituante. Quoique sincère, cette démarche n'était pas un engagement qui pût durer. L'acte constitutionnel, voté et juré avec enthousiasme, n'allait déjà plus à la taille de la Révolution, qui grandissait toujours; les premiers mouvements de l'assemblée nouvelle devaient le faire éclater comme un vêtement trop court.

Le système de la royauté rencontra, dès le début, celui de la République. Couthon, dont les paupières maladivement décernées, annonçaient une constitution faible et une âme mélancolique, engagea l'Assemblée à réformer le cérémonial qui avait été suivi par la Constituante dans les réceptions du pouvoir exécutif. Plus de trône, un fauteuil; plus de titre de *sire*, monsieur; plus de députés debout et découverts devant leurs maîtres, tous assis. « La Constitution, disait l'orateur, qui nous rend tous égaux et libres, ne veut point qu'il y ait d'autre majesté que la majesté divine et la majesté du peuple. » L'Assemblée vota d'abord ces dispositions; puis effrayée elle-même de son audace, elle revint le lendemain sur le décret, et anéantit son propre ouvrage. Le coup n'en était pas moins porté. Le roi constitutionnel devenait, aux yeux de la loi, ce qu'il est devant la lettre même de l'Evangile, le serviteur de son peuple, et encore un serviteur à gages.

Le parti qui voulait alors la République était surtout composé des Girondins. On les désignait ainsi à cause du fleuve sur les bords duquel ils avaient reçu le jour. La plupart d'entre eux avaient une figure antique; comme la persistance des types s'associe toujours à la persistance des caractères et des mœurs, les Girondins conservaient, à l'exemple de leurs ancêtres, les Grecs et les Romains, un sentiment païen de la forme et de la beauté extérieure. La nature du Midi dorait leurs voix, et il y avait du soleil dans leur éloquence. Elevés, comme tous les jeunes gens d'alors, dans les souvenirs classiques de l'ancienne Rome, la République était pour eux un rêve de collége. Le forum bordelais avait enflé leur voix des imitations du discours latin. Notez en outre que la plupart d'entre eux appartenaient à cette classe moyenne, d'où sortent les écrivains et les orateurs qui manifestent le plus de goût pour les ornements de l'antiquité : le sang de la bourgeoisie est du sang romain. Le chef de la faction girondine était Brissot, *dit* de Warville. Homme d'une probité douteuse qui avait, comme les gens de cette race, le génie des affaires. Les démocrates, au contraire, se montraient beaucoup moins préoccupés de changer la forme du gouvernement que de réaliser des conquêtes morales. Robespierre surtout s'enveloppait de la constitution comme d'un manteau. Il ne s'alarmait pas de la monarchie, pourvu qu'on prît le soin de la réduire à d'étroites limites. « Je n'ai point partagé, écrivait-il dans une adresse aux Français, l'effroi que le titre de roi a inspiré à presque tous les peuples libres. Pourvu que la nation fût mise à sa place, et qu'on laissât un libre essor au patriotisme que la nature de notre révolution avait fait naître, je ne craignais pas la royauté, et même l'hérédité des fonctions royales dans une famille; j'ai cru seulement qu'il ne fallait point abaisser la majesté du peuple devant son délégué, soit par des adorations serviles, soit par un langage abject. J'ai cru qu'il ne fallait point se hâter de lui procurer ni assez de forces pour tout opprimer, ni assez de trésors pour tout corrompre, si on ne voulait pas que la liberté pérît avant que la constitution même fût achevée. Tels furent les principes de toutes mes opinions sur les parties principales de l'organisation du gouvernement : elles peuvent n'être que des erreurs; mais à coup sûr elles ne sont point celles des esclaves ni des tyrans. » Pousser la Révolution plus avant lui semblait alors une imprudence et une témérité; les rêves des novateurs sur la réforme de la royauté faisaient sourire. Pour établir la République, il faut des vertus et des lumières; les Girondins n'avaient qu'un système.

L'Assemblée constituante léguait à la Législative des embarras énormes : la rareté des subsistances, la résistance du clergé, l'émigration, la guerre civile et la guerre extérieure. Devant ces obstacles accumulés, les constituants avaient manqué de prévoyance, d'initiative et d'énergie. Les politiques du fait, hommes à vue courte, n'avaient pas surtout deviné l'importance de la question religieuse. La Révolution ne s'attendait qu'à la guerre des rois; elle vit se dresser devant elle la guerre des prêtres et des croyances. Contre toute prévision, elle rencontra dans le clergé un ennemi dont les armes tenaient encore de l'enchantement. Exercer sur les consciences un empire invisible, couvrir leurs complots d'un voile sacré, troubler la terre au nom du ciel, telle fut la tactique des prêtres factieux. Parmi ces derniers, beaucoup ne songeaient qu'à guérir la plaie faite à leurs intérêts matériels; d'autres s'agitaient par esprit de fanatisme; c'étaient les plus dangereux. Les hommes de la Constituante s'étaient contentés de tonner contre le pharisaïsme de l'ancien clergé et d'opposer aux artifices des réfractaires un mépris tranquille. Cette conduite était impolitique et légère. Il y avait plus de foi dans le peuple que les prêtres eux-mêmes n'osaient le croire; il leur a suffi d'alarmer cette foi pour exciter des soulèvements. D'un autre côté, les scandaleuses provocations de quelques athées au mépris des croyances chrétiennes, une implacable haine de système que rien ne fléchissait, des plaisanteries maladroites et indécentes contre les idées religieuses, venaient en aide à la fureur active du clergé pour remuer les consciences. La philosophie a le droit de succéder aux cultes qui meurent, mais elle n'a pas le droit de les tuer, ni de les tourner en ridicule. Il faut de temps en temps à l'homme ordinaire des signes extérieurs et des pratiques convenues qui lui voilent l'infini; autrement le vertige de l'inconnu le replongerait dans une incrédulité morne. En présence de tant de difficultés, qu'elle ne sut ni soumettre ni aplanir, on se demande si l'Assemblée constituante n'avait pas commis une faute, en exigeant des prêtres un serment qui les rattachât à l'ordre civil. En général, il ne faut pas lier Dieu à telle ou telle forme de gouvernement. La religion ne réclame sur la terre que le droit de passage. Toute l'excuse de la première Assemblée nationale, c'est qu'ayant trouvé la foi chrétienne greffée par la main des prêtres sur les institutions monarchiques, elle a cherché à la transporter sur les institutions constitutionnelles. Ce n'est pas elle qui a introduit l'Etat dans la religion, ni la religion dans l'Etat; le clergé avait pactisé avant 89 avec les puissances du siècle et les anciennes formes politiques. Ces mêmes hommes d'église, qui avaient mis Jésus Christ dans la dépendance des grands de la terre et des institutions despotiques, ne voulurent point se rattacher à l'ordre civil de la liberté. Ils crièrent au scandale, comme si cette dernière union n'était pas dans tous les cas plus légitime que l'autre. Il se forma deux camps dans l'Eglise comme dans la société : parmi les prêtres, les uns se rangèrent du côté de la Révolution; les autres, conservant l'espoir de rétablir les anciens abus, couvrirent leur haine et leur opposition intéressée du masque de la conscience.

La régénération de l'Eglise, ce rêve des esprits généreux, tourmentait, depuis quelques années, la partie jeune et éclairée du clergé inférieur. Quelques-uns, comme l'abbé Fauchet, voulaient introduire l'esprit philosophique dans les formes religieuses; ils oubliaient que Jésus Christ lui-même a dit : « On ne met pas de vin nouveau dans de vieilles outres. » D'autres, comme l'abbé Grégoire, voulaient simplement ramener le christianisme à la pureté de son origine. Tous prétendaient chasser du temple cet esprit d'intrigue et de trafic qui déshonore la majesté du culte : l'autel ne doit pas être un comptoir de marchand, ni le sanctuaire un bureau de banque. Les ecclésiastiques sincères et désintéressés se rattachèrent à la constitution comme à l'arche de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes. Attaqués par les armes de la calomnie et de la violence, ils se contentèrent d'envelopper les prêtres réfractaires dans les voiles de la charité. Bientôt cependant la situation des ecclésiastiques sermentés devint intolérable. Leurs confrères excitaient contre eux les populations ignorantes et aveuglées. Dans les campagnes, on ravageait leurs petites cultures, on tuait leurs pigeons, on dénichait leurs œufs dans le poulailler (1). Réduits à la famine, ils avaient encore à souffrir les insultes des enfants qui les pourchassaient à coups de fourche. Plusieurs ecclésiastiques distingués et soumis à la loi occupèrent alors les siéges épiscopaux devenus vides par la retraite des anciens évêques; ils rencontrèrent dans leur diocèse des obstacles énormes. A Caen, l'abbé Fauchet, nommé évêque du Calvados, s'agitait contre la ligue formidable des nobles et des prêtres. Une fureur active les jetait dans toutes sortes de complots et d'attentats. Deux ou trois cents femmes d'une paroisse

(1) Extrait d'une note curieuse qui existe aux Archives du royaume.

de Caen poursuivirent le curé constitutionnel, lui jetèrent des pierres, le chassèrent jusque dans son église, où elles descendirent le réverbère du chœur pour le pendre devant l'autel. C'est ainsi que les prêtres rebelles se servaient du sexe le plus facile aux entraînements et le plus superstitieux pour porter les mains sur leurs confrères paisibles. La même ville fut bientôt le théâtre de désordres plus graves encore : dans l'église Saint-Jean, les armes reluirent devant l'autel, des coups de feu furent tirés par d'anciens nobles qui avaient fait de la maison de prière un antre de séditions et une caverne de brigands. La nouvelle de ces mouvements jeta l'indignation dans l'Assemblée nationale législative. « En comparaison de tels prêtres, s'écriait l'abbé Fauchet, les athées sont des anges... Allez, ont-ils dit aux ci-devant nobles, allez, épuisez l'or et l'argent de la France ; combinez au dehors les attaques, pendant qu'au dedans nous vous disposerons d'innombrables complices : le royaume sera dévasté, tout nagera dans le sang ; mais nous recouvrerons nos priviléges ! *Abîmons tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église.* — Dieu bon, quelle église ! ce n'est pas la nôtre ; et si l'enfer peut en avoir une parmi les hommes, c'est de cet esprit qu'elle doit être animée. Et ils osent parler de l'Évangile, de ce code divin des droits de l'homme qui ne prêche que l'égalité, la fraternité, qui dit : Tout ce qui n'est pas contre nous est avec nous; annonçons la nouvelle de la délivrance à toutes les nations de la terre : malheur aux riches et aux oppresseurs ! N'invoquons pas les fléaux contre les cités qui nous dédaignent ; appelons-les au bonheur de la liberté par le doux éclat de la lumière. »

L'Assemblée hésitait entre les mesures de rigueur et les adoucissements, pour réfréner l'audace furieuse de ces hommes qui fomentaient la guerre civile sous le manteau de la religion. Merlin de Douai proposa de charger sur des vaisseaux les prêtres insermentés. On écarta pour l'instant toute persécution. Cependant l'incendie des croyances religieuses se propageait et s'étendait de jour en jour. Quelques provinces du Midi, le Gévaudan et la Vendée suivirent l'exemple du Calvados. Les pays de montagnes résistent plus longtemps que les autres au déluge des eaux et des idées. Il en est des renouvellements du monde social comme de ces grands cataclysmes qui ont changé plusieurs fois la face du globe terrestre. C'est toujours sur les hauteurs que se retirent les derniers représentants de l'ordre de choses qui va finir ; c'est là qu'ils luttent à outrance contre la destruction générale. Les provinces soulevées par la lutte des croyances était en outre isolées du mouvement de la Révolution par des obstacles matériels, des routes impraticables, un langage et des mœurs extraordinaires; les habitants étaient habitués à vivre dans une indépendance farouche, bien différente de celle que la Constitution voulait fonder. La liberté du citoyen n'est pas celle du sauvage : la volonté particulière se donne des chaînes en se rattachant à la volonté publique. La Révolution, qui était en réalité une délivrance, leur parut, en raison des sacrifices qu'elle exigeait, une tyrannie. Les ecclésiastiques, les nobles déchus, profitèrent de ces instincts et de ces germes de mécontentement pour secouer sur les paysans la haine des institutions nouvelles. Les paisibles campagnes se changèrent sous leur main en un champ de bataille où l'ignorance agitait des ténèbres et des armes. Cette puissance mystérieuse des prêtres tenait moins encore à leur habileté personnelle qu'à l'empire des croyances sur le cœur de l'homme. La Révolution était la lutte de la philosophie avec les vieilles formes religieuses ; la vérité nouvelle heurtait la vérité ancienne ; c'était le combat de Dieu contre Dieu.

La rareté, et par suite, la cherté des subsistances, étaient inséparables d'un état de choses troublé, où la fortune publique n'avait pas encore eu le temps de se rasseoir. La domination des riches sur les pauvres survivait à l'aristocratie détruite. L'habit bleu des citoyens actifs causait de l'impatience aux hommes en blouse, qu'on avait privés des droits politiques. Les gardes nationaux, depuis l'affaire du Champ-de-Mars, étaient désignés sous le nom de Janissaires de l'ordre. D'un autre côté, les intérêts alarmés se coalisaient contre la misère, il se trouva des spéculateurs pour opérer la hausse factice des denrées; des mouvements eurent lieu dans le faubourg Saint-Marceau, à l'occasion de la cherté subite du sucre. Au milieu du dénuement des classes laborieuses, la Révolution jetait çà et là quelques sentences économiques : — Tous les hommes ont droit à la subsistance. — Si l'habit du pauvre a des trous, les habits du riche ont des taches. — La nature donne des vivres, et les hommes font la famine. Un prêtre conformiste faisait entendre de sages et utiles paroles. « La Révolution n'est pas faite, écrivait-il, si habituellement le pain n'est pas à meilleur marché qu'il n'est aujourd'hui... Le bois, le linge, les maisons, diminuant de prix avec le temps, nous n'aurons plus de mendiants, et j'aurai le plaisir de voir s'accomplir à la lettre cette prophétie de David : *Les pauvres mangeront et seront rassasiés.* L'État se trouvait lui-même aux abois; ses mains étaient remplies d'un papier-monnaie : mais ses caisses étaient vides. Il se reposait sur le crédit ; le crédit, c'est l'idéal de la fortune. Toutes ces causes réunies formaient une masse de souffrances incessamment accrues. Si quelque chose étonne, c'est qu'au milieu de circonstances si graves, Louis XVI, au lieu de charger son peuple par une liste civile énorme, n'ait pas coupé en deux son manteau royal pour en revêtir la nudité de la nation.

Les prêtres insermentés en appelaient aux foudres du pape, les nobles à l'épée des souverains étrangers ; leurs espérances se portaient ainsi de tous côtés, et toujours au-delà des frontières. Les classes qui, avant la Révolution, étaient à la tête de la société, se mirent violemment en dehors de la nation française. Ces hommes, pour lesquels le sol moral du pays était à l'étranger, n'auraient évidemment pas regardé aux ravages de leur entreprise, ni au sang des citoyens, pour ramener la monarchie. Avec l'émigration, le numéraire s'enfuyait; il se formait de jour en jour sur la frontière ce qu'on nommait alors la *France extérieure*. Tandis que les tronçons de l'aristocratie, coupée par le glaive de la Révolution, s'agitaient ainsi pour se rejoindre à Coblentz ou à Bruxelles, les souverains du Nord armaient sur toute la ligne. Les émigrés trompaient les rois de l'Europe par les rêves dont ils s'abusaient eux-mêmes ; ils leur disaient qu'une fois le pied des armées étrangères mis sur le sol de France, la nation, comprimée par une poignée de révolutionnaires, se soulèverait elle-même, et chercherait son salut du côté de l'ennemi. Le but des puissances confédérées était d'ailleurs conforme aux projets et au langage des émigrés français : soutenir la partie saine de la nation contre la partie délirante, éteindre au sein du royaume le volcan du fanatisme dont les éruptions propagées menaçaient les empires circonvoisins. Chaque jour, des lettres arrivaient du camp de Coblentz ou de Worms ; une armée, dont presque tous les soldats étaient gentilshommes, se tenait prête à agir ; l'argent abondait. Voici une de ces lettres, retrouvée par nous aux Archives du royaume : « On attaquera sur cinq points;... je ne sais si les esprits changent en France : mais le peuple des frontières adopte nos principes. Vous ne pouvez vous faire une idée du degré de chaleur où les esprits sont montés. Tous les jours des officiers arrivent, surmontant tous les dangers et tous les obstacles; dix-huit se sont jetés à la nage devant les gardes nationales pour passer de l'autre côté; d'autres traversent la rivière à cheval. . Les princes nous ont assuré qu'ils n'écouteraient aucune proposition ni accommodement. Vaincre ou mourir sera la devise de l'armée. Le mois où nous entrons sera bien intéressant : croyez que nous vous rosserons de main de maître, et que l'on ne punira personne sans un jugement. Les parlements sont tant à Coblentz qu'à Bruxelles. Les princes leur ont donné l'ordre de ne pas s'écarter. M. Seguier aura bien de la besogne. Malheur à ceux qui feront de la résistance (1). » Ce rassemblement convulsif, tout électrisé de contre-révolution et d'aristocratie, inquiétait à juste titre les législateurs. Chaque jour, l'armée se désorganisait par la fuite des officiers. Le plus grand tort que les ennemis de la Révolution pouvaient lui faire, c'était de la pousser aux excès; les nobles et les prêtres n'épargnèrent aucun moyen pour amener ce résultat désastreux ; l'absence menaçante des uns, la présence occulte et les complots des autres concouraient à souffler le feu de la guerre civile. L'Assemblée législative voyait le mal; elle ne voyait pas le remède. Condorcet avait proposé de lier les nobles à la Constitution par un serment : — Ils le prêteront, lui répondit Isnard, mais ils jureront d'une main, et de l'autre ils aiguiseront leur épée. »

Dans ces conjonctures difficiles, que faisait le roi ? Louis XVI n'avait point encore perdu l'espoir de raffermir son trône ébranlé. Quelques pâles rayons de popularité lui revenaient par intervalle comme les dernières caresses d'un soleil d'automne. Le soir du jour où il s'était rendu à l'Assemblée nationale, il alla au Théâtre-Italien avec la reine, madame Élisabeth et ses enfants. La famille royale fut reçue avec des marques d'attendrissement. — « Le bon peuple, s'écria la reine, il ne demande qu'à aimer ! » — Madame, pourquoi donc n'avez-vous pas su gagner son cœur ?... Les ci-devant nobles ne manquèrent point d'attribuer ces retours à l'humeur légère des Français, qui s'étaient éloignés du trône par étourderie et par bravade, mais qui seraient bientôt forcés de s'y rendre dans l'attitude du repentir. La mobilité du caractère français est, au contraire, comme celle de la mer qui repousse continuellement les chaînes dont on voudrait la charger. Cependant Louis XVI, conseillé par Barnave, ne cessait de donner des gages extérieurs à la constitution. Rome avait prononcé d'avance l'absolution de cette conscience royale qui fléchissait sous la force majeure des événements. Tromper la Révolution, c'était un moyen de la soumettre : on comptait sur cette sainte hypocrisie pour lasser ce qu'on nommait la fureur des partis extrêmes ; ses solennels serments n'empêchaient d'ailleurs pas Louis XVI de tourner ses regards et ses intrigues au-delà du Rhin. Une conduite si ondoyante n'était pas seulement dans la politique du château ; elle était surtout dans le caractère faible de ce malheureux prince. La reine avait, disait-on, plus de force d'âme : mais la volonté n'est une puissance que si elle se pose sur un grand dessein ; or, Marie-Antoinette n'avait dans le cœur que des rancunes d'ambition froissée, et dans l'esprit que des plans décousus. D'un autre côté, les soutiens constitutionnels al-

(1) Lettre d'une émigrée trouvée dans l'appartement et les papiers de Mr Lemonnier, médecin du ci-devant roi.

laient manquer à la royauté de 89; Lafayette et Bailly atteignaient le terme de leurs fonctions, tandis que l'Assemblée législative, composée d'hommes impatients, voulait enfin percer à jour les intentions de Louis XVI..

Deux décrets, l'un contre les émigrés, l'autre contre les ecclésiastiques réfractaires, annoncèrent l'intention de renoncer désormais à ce système de mollesse et de complaisance qui avait encouragé le schisme et la fuite; l'Assemblée invoquait, pour agir contre eux, la suprême loi du salut public. Louis XVI frappa ces deux décrets de deux *vetos* consécutifs. Le premier, disent les royalistes (le décret contre les émigrés), rencontra son cœur; le second (celui contre les prêtres) rencontra sa conscience. Le roi n'admettait au château que des prêtres insermentés; Madame Elisabeth influençait encore sur ce point ses sentiments religieux. Il se contenta d'inviter les émigrés à rentrer en France; cette mesure était insuffisante; était-elle même bien sincère? La note suivante, extraite d'une liasse déposée aux Archives du royaume, me permet d'en douter. « Quoique émigré, Lambesc a continué, jusqu'en janvier 1792, à faire les fonctions de grand écuyer, de l'approbation de Capet; le ministre Latour du Pin correspondait avec lui en cette qualité. On a fait faire à Paris et expédié à Trèves des uniformes de gardes-du-corps (en gravure ou en nature?), de soldats prussiens et des habits de livrée de valets de pied; les états de dépense des grandes et petites écuries étaient envoyés à Trèves, d'où Lambesc les renvoyait après les avoir signés » Les fonctions de grand écuyer exercées à distance par un homme qui était hors du royaume; l'assentiment plus ou moins direct que Louis XVI donnait à cette conduite, tout me montre qu'il existait alors un lien entre le cabinet des Tuileries et l'émigration. Les anciens nobles avaient fui une patrie qu'ils ne pouvaient plus dominer; ce n'est donc pas une simple invitation du roi qui pouvait les rappeler à leurs devoirs. Ils ne manquèrent pas de mettre en doute la liberté de leur souverain, ni d'abriter leur désobéissance soi-disant fidèle derrière une fiction de contrainte et de captivité morale. Cependant l'Assemblée nationale voyait avec impatience son autorité murée par deux *vetos*. Le peuple s'indignait; la colère des citoyens se montrait d'autant plus grande que les deux décrets, surtout celui contre les ecclésiastiques insoumis, étaient réellement empreints de sagesse et de modération. L'Assemblée se contentait, selon le mot de Camille, d'exorciser le démon du fanatisme par le jeûne, c'est-à-dire de retirer la pension aux prêtres qui persisteraient à ne point prêter le serment civique; l'Etat ne doit rien à ceux qui refusent de le servir. La Législative prononçait bien la peine de mort contre les ci-devant nobles qui intimidaient le pays par une fuite séditieuse : mais cette peine purement comminatoire devait expirer elle-même contre les barrières de l'étranger. La conduite du roi dans ces circonstances extrêmes ne fut approuvée que par les *Feuillants*; on nommait ainsi les successeurs du club de 89. Un jeune écrivain exposa les doctrines de ces conservateurs dans une longue lettre sur *les Dissensions des prêtres*. André Chénier,—c'était son nom,— se montrait alors royaliste : la plupart des gens de lettres penchent à l'adulation et à la servitude; ils ont les qualités et les défauts des femmes. Les démocraties sont généralement peu favorables à l'ambition des poètes; elles regardent sans cesse à l'intérêt de tous, à la grandeur nationale, et très peu à la gloire des particuliers. Les monarchies, au contraire, attachent des titres au talent; l'habitude des rois en fait chercher par l'opinion publique dans toutes les directions élevées. Sous les gouvernements populaires, rien de semblable : les dons délicats et les ornements du langage ne sont distingués que s'ils servent à revêtir la pensée de tous. Les révolutions inventent des hommes, tandis que les hommes seuls n'inventent pas les révolutions : de là le stoïque mépris de Robespierre et de tous ceux qui s'étaient faits alors les conducteurs du peuple, pour les dons individuels de la nature humaine. Ce n'étaient ni des écrivains, ni des poètes qu'il fallait avant tout à la nation en danger, c'étaient des citoyens.

Guerre aux blancs! c'est le cri que poussait alors Saint-Domingue, et qui traversa les mers. Comme toujours, l'insurrection avait été précédée par le martyre. Un noir, le brave et malheureux Oger, avait péri sur l'échafaud des esclaves; les idées ressemblent aux herbes des champs, il faut les faucher pour qu'elles croissent. On sait aujourd'hui que les premiers troubles de Saint-Domingue furent provoqués par la résistance des colons et par leur injustice; ces hommes durs repoussèrent le décret qui accordait les privilèges civiques aux hommes de sang mêlé, c'est-à-dire à leurs propres enfants. Ils furent châtiés; l'incendie et le meurtre couvrirent la colonie comme le manteau de la vengeance divine. Les nègres exercèrent çà et là des supplices qui font frémir : les blancs leur avaient si bien appris à être cruels! Tôt ou tard les armes de la persécution et de la tyrannie se retournent contre la main qui a frappé. C'était maintenant le tour des maîtres à manger leur pain dans l'agitation et dans la terreur. Nulle pitié : être blanc, c'était être coupable; le crime ne faisait qu'un avec la peau. Cette nouvelle excita en France une émotion mêlée : si la perte de nos colonies affligeait le sentiment national, la conscience accueillait avec les soulèvements d'une joie pénible l'aurore de l'unité humaine. Les races s'effaçaient devant la justice; les voilà donc ces nègres, les voilà qui s'inscrivent à leur tour sur la liste des peuples! D'où leur venait cette audace? sinon de la déclaration des droits de l'homme. D'un bout du monde à l'autre, les esclaves répondaient à la Révolution française par un frémissement de cœur. Au milieu de ces désastres, l'attitude de la nation fut sublime. « Il n'y a pas à balancer, s'écria-t-elle; les lois de la justice avant celles des convenances commerciales, et nos intérêts après ceux de l'espèce humaine. » O enthousiasme de la générosité! Quand avait-on vu un peuple frappé bénir sa blessure, dans l'idée qu'il régénérerait le monde par son propre sang? La croix, ce dévouement suprême, suspendait, pour ainsi dire, la France entre la terre et Dieu.

Camille avait donné sa démission de journaliste, mais non celle de citoyen. Aux Cordeliers, aux Jacobins, il ne cessait de répandre sa verve intarissable; comme il se défiait de sa voix, il faisait quelquefois lire ses discours. Sans principes bien arrêtés, Camille s'abandonnait toujours à la providence de son esprit; il allait avec le flot, mais ce flot allait lui-même à la Révolution. Républicain, il attaquait sans cesse le *Monstre politique* de la Constitution. Les partisans de la royauté l'accusaient d'exagérer les maux de la situation actuelle, sans indiquer de remède, il se contenta de les tourner le plus joliment du monde en ridicule : « Que signifient, leur répondit-il, cette question captieuse et pharisaïque, et toutes ces métaphores de remèdes et de maladies désespérées en parlant des nations? A un malade, il ne suffit pas pour être guéri d'en avoir la volonté, au lieu que vous reconnaissez tous que pour qu'un peuple soit libre, il suffit qu'il le veuille; pour guérir une nation paralysée par le despotisme ou l'aristocratie, il suffit de lui dire comme au paralytique de la porte du temple de Jérusalem : *Levez-vous et marchez*; car c'est votre Lafayette lui-même qui l'a dit : *Pour qu'un peuple soit libre, soit guéri, il suffit qu'il le veuille.* Ainsi, messieurs, ceux d'entre vous qui sont de bonne foi, ne peuvent répondre à ce discours rien de raisonnable, si ce n'est de dire comme les goujons des *Mille et une Nuits*, à qui l'auteur de la *Feuille du Jour* vient de comparer si plaisamment les Français, et qui répondaient dans la poêle à frire : *Nous sommes frits, mais nous sommes contents* » —Camille Desmoulins demeurait alors rue du Théâtre-Français : mais il passait les derniers beaux jours de l'automne à Bourg-la-Reine, dans une maison de campagne de sa belle-mère. Lucile était toujours resplendissante de jeunesse et de beauté; elle aimait la Révolution pour elle-même et pour son Camille : jamais sentiment plus noble ne souleva le sein d'une femme. L'enthousiasme civique ne l'empêchait pas de descendre aux amusements champêtres. Fréron, l'ami de la maison, venait souvent les joindre au Bourg-la-Reine; on passait gaiement de la politique aux mœurs familières de l'intimité. Fréron aimait à jouer avec les animaux de la garenne, et Lucile l'appelait pour cela Fréron-Lapin. Camille souriait à ces propos innocents : « J'aime Lapin, disait-il, parce qu'il aime Rouleau. » C'est ainsi qu'il appelait sa femme. Le cœur humain est toujours le même; comme ces charmants badinages se détachent avec mélancolie sur le fond triste et sévère d'une Révolution qui devait dévorer ses plus beaux enfants! Camille reprit du service dans le barreau, mais non sans regretter sa tribune de journaliste. « J'exerce de nouveau, écrivait-il à son père, mon ancien métier d'homme de loi, auquel je consacre à peu près tout ce que me laissent de temps mes fonctions municipales ou électorales et les Jacobins, c'est-à-dire assez peu de moments. Il m'en coûte de déroger à plaider des causes bourgeoises après avoir traité de si grands intérêts et la cause publique à la face de l'Europe. J'ai tenu la balance des grandeurs; j'ai élevé ou abaissé les principaux personnages de la Révolution. Celui que j'ai abaissé ne me pardonne point; et je n'éprouve qu'ingratitude de ceux que j'ai élevés; mais ils auront beau faire, celui qui tient la balance est toujours plus haut que celui qu'il élève. C'est une grande sottise que j'ai faite d'avoir cessé mon journal. C'était une puissance qui faisait trembler mes ennemis, qui aujourd'hui se jettent lâchement sur moi, me regardant comme le lion à qui Amaryllis a coupé les ongles. » Cette dernière phrase ne nous dit-elle pas que l'adoucissement de la grâce et de la beauté, toujours présentes dans la personne de sa femme, avait désarmé la verve satirique de Camille.

On se souvient de l'affaire de Nancy; le zèle aristocratique de Bouillé avait laissé des victimes : quarante soldats furent tirés des galères; on fit de leur retour l'objet d'une fête, à laquelle le peuple assista. Le sentiment public s'élevait avec la Révolution. A Libourne, un supplicié, pour cause d'assassinat, restait depuis quelques jours privé de sépulture; les préjugés civils et religieux écartaient de cette dépouille avilie les mains les plus charitables; six membres du club des Jacobins allèrent lever le corps pour le porter au lieu des inhumations. L'adoucissement des mœurs se poursuivait : à Paris les combats de taureaux furent défendus, ainsi que les scènes atroces de boucherie qui se passaient dans le quartier des halles; en réprimant les mauvais traitements envers les animaux, on voulait bannir toute cruauté du cœur des hommes libres. La presse révolutionnaire continuait à regarder la peine de mort comme injuste, en ce que la société n'a pas le droit de priver un citoyen de ce qu'elle ne lui a pas donné.

Le mouvement du théâtre révélait une tendance philosophique et morale; on joua successivement *Caius Gracchus*, de J. Chénier, la *Mort d'Abel*, de Legouvé, et *Robert, chef de brigands*, par Lamartellière. Ce vers de Chénier fut surtout applaudi :

S'il est des indigents, c'est la faute des lois.

Les arts, quoique masqués sans doute par l'importance de la question politique, n'étaient point délaissés absolument. Il y eut vers la fin de l'an 1791 une exposition de peinture; on y remarqua les portraits de l'abbé Maury, de Lafayette et de Robespierre; au bas de ce dernier se lisait l'inscription suivante : *l'Incorruptible*. Le buste de Mirabeau figurait à côté du buste de Louis XVI. Il y avait beaucoup de paysages : au milieu des scènes les plus pathétiques de l'histoire, l'œil et le cœur de l'homme cherchent toujours quelques riantes échappées pour retourner à la nature.

« Ce genre touchant, écrivait alors un critique, doit nécessairement gagner à la Révolution. Nos campagnes, devenues plus fortunées, offriront d'aimables sujets aux pinceaux qui s'y consacrent. » La vérité est que le naturalisme entrait, comme nous l'avons dit, dans les doctrines de l'école révolutionnaire. Le public des galeries se portait surtout au *Serment du Jeu de Paume* : des mains partout levées, des groupes qui s'embrassent, les furieux transports de l'enthousiasme, un vent violent qui emporte le rideau des fenêtres et par où l'on aperçoit la foudre qui tombe sur la chapelle royale. — L'esprit humain, soit qu'il cherche le vrai, soit qu'il cherche le beau, suit toujours des voies parallèles. Cette constante relation ne saurait être brisée, qu'aussitôt l'unité morale ne se trouble et que la signification des hommes ne s'altère. Il en résulte qu'une histoire de l'art est forcément une histoire des dogmes, des révolutions, des philosophies, qui ont de siècle en siècle renouvelé la face du monde. Sans foi, il n'y a pas d'art : mais cette foi change de forme et d'objet, selon les mouvements qui transforment la société. A la peinture religieuse de Lesueur venait de succéder en France la peinture philosophique du Poussin. La décadence des mœurs avait ensuite poussé l'art dans les afféteries et les nudités du boudoir. Cependant au sein de l'ancienne société où toutes les croyances déclinaient, s'éleva tout-à-coup un de ces souffles d'idées qui agitent les ossements arides. La Révolution parut, et avec elle le peintre David. Quelque admiration réfléchie qu'on ait pour Voltaire écrivain, c'est en rattachant ce dernier à Voltaire publiciste, chef d'école et philosophe d'action, qu'on voit apparaître toute la puissance de l'homme; il en est de même pour le peintre David : il faut chercher dans ses tableaux ce qu'on commence à trouver dans les tragédies de Voltaire, de grands exemples et de grandes leçons humaines. Les *Horaces*, *la Mort de Socrate*, *Brutus*, toutes ses toiles révolutionnaires sont autant de proclamations adressées au peuple français; la plume ni le pinceau n'en avaient jamais signé de semblables. Chez David, le peintre n'est toujours que l'auxiliaire du citoyen; inspiré par les événements, il prêche ici le dévouement à la patrie, là le sacrifice de l'homme à une idée, ailleurs la haine de la tyrannie qui force un père à ensanglanter ses mains dans la fin tragique de ses fils. David imprime à toutes ses œuvres la figure de ses convictions politiques : Sous son *Bélisaire demandant l'aumône*, qui n'a deviné la sollicitude du révolutionnaire pour ces vieux soldats de la patrie, dont le déclin contraste amèrement avec des services glorieux? Ainsi envisagées, les peintures de Louis David ne sont pas seulement des tableaux; ce sont des actes; l'artiste est plus qu'un homme, c'est le sentiment national inscrit sur la toile. *Le Serment du Jeu de Paume*, cette grande page de la Révolution française, allait à l'âme et au talent du peintre des *Horaces* : la foudre qui tombe sur le château royal nous montre dans l'éloignement le tonnerre du 10 août; où les Constituants n'avaient vu qu'une résistance à la cour, David avait vu la chute de la royauté.

Au milieu de ces essais d'art et de littérature utile, l'*Almanach du bonhomme Gérard*, par Collot-d'Herbois, marque l'origine des almanachs politiques.

Danton venait d'être nommé substitut du procureur de la commune. Cet homme, auquel la nature avait donné en partage les formes athlétiques et la physionomie âpre de la liberté, avait prévu que la Révolution ne s'accomplirait pas dans l'Assemblée des représentants de la nation; qu'il fallait que le peuple s'agitât, et que la force siégeât surtout dans les faubourgs. Il se fit le tribun des masses, le Jupiter olympien de la place publique. Son éloquence à coups de canon retentissait surtout dans le club des Cordeliers, où elle donnait le signal de l'attaque. On n'agite pas pour agiter : sous ce tourbillon, il y avait une justice : Danton aimait sincèrement les classes pauvres et malheureuses, il voulait les affranchir; son cœur était bon; mais ses besoins étaient déréglés. On l'accusa de marchés et de transactions déshonorantes avec la cour. La plus infâme de toutes les prostitutions est celle de la partie la plus noble de notre nature; vendre sa voix ou son silence, c'est vendre son âme. Danton recevait d'une main et se vengeait de l'autre; cet homme était révolutionnaire par tempérament, par instinct, par sympathies, sinon par principes; il en voulait d'autant plus au pouvoir souverain que la cour cherchait davantage à l'avilir. Sa figure, féroce à la tribune, était, hors de là, calme et quelquefois riante; ses discours, violents jusqu'à la fureur, faisaient place dans la vie privée à une conversation agréable et par instant cynique. Il avait un caractère facile et une morale très relâchée. Cet homme, dont les colères faisaient pâlir les fronts des rois, avait près de sa femme les attendrissements d'un lion amoureux. Fabre d'Églantine disait de lui que son tempérament l'entraînait à la campagne, aux bains, aux choses innocentes. Il avait une métairie qu'il prenait plaisir à cultiver. Installé dans ses nouvelles fonctions de procureur de la commune, Danton fit entendre au corps municipal les paroles suivantes : « Si dès les premiers jours de notre régénération j'ai éprouvé tous les bouillonnements du patriotisme, si j'ai consenti à paraître exagéré, pour n'être jamais faible, si je me suis attiré une première proscription pour avoir dit hautement ce qu'étaient ces hommes qui voulaient faire le procès à la Révolution, pour avoir défendu ceux qu'on nommait les énergumènes de la liberté, c'est que je vis ce qu'on devait attendre de traitements qui protégeaient ouvertement les serpents de l'aristocratie. »

La question des hostilités imminentes grondait depuis quelque temps dans les esprits. La France était regardée par tous les glaives de l'Europe; les monarchies voulaient jeter la guerre sur elle comme un filet pour y prendre les idées et les principes de la Révolution. Dans cet état de choses agité, fallait-il mieux attendre ou diriger la foudre? Le sentiment de la conservation nationale augmente chez un peuple avec l'importance et la grandeur de l'idée qu'il représente. La vérité engage : un peuple ne doit pas tenir la lumière sous le boisseau; elle le brûlerait. Quelques démocrates sincères voulaient la guerre comme un instrument de propagande; à les en croire, les peuples de l'Europe allaient retirer partout leurs bras qui soutenaient les trônes. Les intrigants, les hommes qui voyaient dans la Révolution une source de fortune personnelle, désiraient aussi la guerre comme un moyen de pousser les événements aux dernières conséquences. Les idées révolutionnaires avaient développé l'activité nationale; il fallait, selon les politiques, rejeter sur l'ennemi le fardeau des forces tumultueuses dont on se sentait embarrassé. Les Girondins comptaient en outre sur les premiers mouvements belliqueux pour précipiter Louis XVI du trône. A la tête de la doctrine de la guerre était Brissot : rien de pur ne sort d'une source viciée; or, la moralité de cet homme était, comme nous l'avons dit, au moins équivoque. Il avait laissé de son honneur à toutes les broussailles d'une vie tourmentée. L'obscurité avait enseveli ses premiers écrits, empreints d'un matérialisme abject : mais elle n'avait pu couvrir tous les faux pas d'une ambition tortueuse. L'homme qui allait combattre l'opinion de Brissot était Robespierre : la probité ombrageuse en face du cynisme masqué par un orgueil habile.

Robespierre, qui, depuis la clôture des séances de la Constituante, avait été faire un voyage dans son pays, à Arras, revenait avec une réputation accrue par son absence. Intrépide et inébranlable dans ses idées, il était prêt à sceller de son sang le bonheur de tous. Les Montagnards se montraient alors, pour la plupart, des hommes de paix. La liberté est une idée; la guerre est un fait et un fait brutal. Ils se déclaraient contre la guerre. Les motifs tirés de la situation intérieure et extérieure les touchaient moins que les principes. Ces hommes d'inspiration avaient foi dans le sentiment populaire qui renverse l'esprit des sages, qui change les ténèbres en lumières, et les lumières en ténèbres. A la moindre secousse, toute l'ancienne France n'était-elle pas tombée comme une feuille morte? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi des complots des rois contre les peuples? Que les souverains s'agitent, eux sur lesquels tombe maintenant la verge de la colère céleste; au milieu de ces mouvements, les peuples fermes et tranquilles boivent dans la main de Dieu les eaux de la justice.

Je dois préciser le caractère et les antécédents des deux hommes que la discussion va lancer l'un contre l'autre. La réputation de Brissot était proverbiale : on disait *brissoter* pour dire *escroquer*. Cet homme d'État, comme les Girondins affectaient de le nommer, s'essayait depuis quelque temps à une certaine austérité de mœurs : mais c'était une vertu tardive et accommodée aux circonstances. Les personnes qui l'avaient connu refusaient de croire à la sincérité de ce changement. Dans une lettre signée du baron de Grimm, on lit : « Vous me dites que Brissot de Warville est un bon républicain; oui, mais il fut l'espion de Lenoir, à 150 francs par mois. *Je le défie de le nier*, et j'ajoute qu'il fut chassé de la police, parce que Lafayette, qui dès lors commençait à intriguer, l'avait corrompu et pris à son service. » Ce qui donnait encore plus de fondement à ces allégations, c'est que Brissot avait tantôt attaqué, tantôt défendu la police, qu'il regardait dans un temps comme une *institution admirable*. Camille Desmoulins décocha contre l'homme d'État de la Gironde un de ces pamphlets qui pénètrent dans le vif de la conscience. Comme tous les hommes sur le compte desquels il y a beaucoup à dire, Brissot cherchait à se draper depuis quelque temps dans une opinion de lui-même fort excessive. « En vous entendant l'autre jour, à la tribune des Jacobins, lui écrivit Camille, vous proclamer un Aristide, et vous appliquer le vers d'Horace :

Integer vitæ, scelerisque purus,

je me contentai de rire tout bas, avec mes voisins, de votre patriotisme sans tache et de l'immaculé Brissot. Je dédaignai de relever le gant que vous jetiez si témérairement au milieu de la société; car loin de chercher à *calomnier le patriotisme*, je suis plutôt las de médire de qui il appartient. Mais, puisque non content de vous préconiser à votre aise et sans contradicteur à la tribune des Jacobins, vous me diffamez dans votre journal, je vais remettre chacun de nous deux à sa place. Honnête Brissot, je ne veux pas me servir contre vous de témoins que vous pourriez récuser comme notés d'aristocratie. Ainsi, je ne produirai point l'envoyé extraordinaire de Russie, M. le baron de Grimm, dont le témoignage a pourtant quelque gravité, à cause du caractère dont il est revêtu... Je ne vous citerai point non plus Morande, avec qui votre procès criminel reste toujours pendant et indécis, et qui va disant partout assez plaisamment à qui veut l'entendre : Je conviens que je ne suis pas un honnête homme ; mais ce qui m'indigne, c'est de voir Brissot se donner pour un saint, et Ambroise de Lamela, devenu le frère Antoine, méconnaître son frère d'armes, et ne plus se souvenir de la caverne et de dame Léonarde. En vérité, J. P. Brissot, pour votre honneur et pour celui de vos amis, vous devriez bien faire taire votre ancien collaborateur par une sentence qui fixât enfin l'opinion. Je ne produirai pas même ici le témoignage de Duport Dutertre, que je trouvai l'autre jour furieusement en colère contre vous, dans un moment où ma profession m'appelait chez lui. Il ne vous traitait pas plus respectueusement que ne fait Morande, et me disait « que vous et C.... étiez deux *coquins* (c'est le mot dont j'atteste qu'il s'est servi) qui aviez grand tort, pour votre compte, de le rappeler à son troisième de la rue Bailleul ; que s'il n'était pas ministre, il révélerait des choses... » Il n'acheva pas ; mais il me laissa entendre que ces choses n'étaient pas d'un saint, ni surtout d'un Jacobin. Dites que M. Duport est anti-Jacobin, récusez son témoignage, j'y consens. Cependant, J.-P. Brissot, pour prétendre asservir tout le monde à vos opinions, pour décrier le civisme le plus pur dans la personne de Robespierre, comme vous faites vous et votre cabale, depuis six semaines ; pour vous flatter de déraciner, dans l'opinion publique, ses amis, de dépit de n'avoir pu seulement l'y ébranler ; pour vous ériger en dominateur des Jacobins et de leurs comités ; vous m'avouerez que ce n'est pas un titre suffisant que l'honneur d'être traité d'*espion*, de *fripon* et de *coquin*, par des ambassadeurs et par le ministre de la justice, et qu'il n'y a pas là de quoi être si fier de voir votre nom devenu proverbe. »

Je laisse ces accusations si graves et je vais aux écrits de l'homme. Un auteur se révèle par ses œuvres comme l'arbre par ses fruits. Qu'est-ce que Brissot écrivain ? Un trafiquant d'idées, qui passe d'un camp à l'autre, selon les intérêts de son commerce littéraire. Il avait flatté bassement le sublime Necker, *le Sully du siècle*, quand ce ministre était en place ; il le poursuivit d'un vil acharnement quand le Genèvois se retira des affaires. Cette versatilité fit tour à tour de Brissot l'ennemi et l'ami des révolutions, le flagorneur et le critique impitoyable des ministres, l'apologiste et le détracteur de la police, le partisan et l'adversaire de la royauté. Brissot tenait boutique d'esprit sur la place : vous voulez que je défende tel homme, c'est tant ; vous voulez que je l'attaque, c'est encore tant. Je laisse à penser si ce métier de bravo littéraire, le plus ignoble de tous les métiers connus, dégrade les mœurs de ceux qui ont le triste courage de l'exercer. Quoique Brissot eût soin de se couvrir maintenant d'une vertu affectée, la philosophie qu'il avait montrée dans ses ouvrages, témoignait d'une austérité médiocre ; je cite au hasard : « Deux besoins essentiels résultent de la constitution de l'animal, la nutrition et l'évacuation.. — Les hommes peuvent-ils se nourrir de leurs semblables ? Un seul mot résout cette question, et ce mot est dicté par la nature même : les êtres ont droit de se nourrir de toute matière propre à satisfaire leurs besoins. Si le mouton a droit d'avaler des milliers d'insectes qui peuplent les herbes des prairies, si le loup peut dévorer le mouton, si l'homme a la faculté de se nourrir d'autres animaux, pourquoi le mouton, le loup et l'homme n'auraient-ils pas également le droit de faire servir leurs semblables à leurs appétits. » On ne s'attendait guère, je parie, à trouver dans le chef des Girondins un anthropophage : mais, revenons à la théorie du *besoin d'évacuation* : « C'est dans l'animal une fois développé que naît ce besoin terrible : l'amour, besoin de l'homme comme le sommeil et la faim que la nature lui ordonne impérieusement de satisfaire. Le taureau vieux et usé, qui ne sent plus l'aiguillon de l'amour, combat-il encore pour des génisses qu'il ne saurait satisfaire ? Non. La nature a dit à ses animaux comme à l'homme sauvage : Ta propriété finit avec tes besoins ; mais l'homme social n'écoute point la nature, il étend sa propriété au-delà de ses besoins, il se cantonne, il s'isole, et il a l'audace d'appeler cette propriété sacrée. — Homme de la nature, suis son vœu, écoute ton besoin : c'est ton maître, ton seul guide. Sens-tu s'allumer dans tes veines un feu secret à l'aspect d'un objet charmant ? Éprouves-tu ces heureux symptômes qui t'annoncent que tu es homme ? La nature a parlé, cet objet est à toi, jouis ; tes caresses sont innocentes, tes baisers sont purs. L'amour est le seul titre de la jouissance, comme la faim l'est de la propriété. » Si la littérature est, comme je le crois, le miroir idéal de l'homme, que penser d'un écrivain qui ramène tous les droits aux besoins ? L'amour n'est pour lui qu'une fonction bestiale, une... — Ma plume se refuse à transcrire le mot.

Ces extraits et quelques autres, cités par les feuilles du temps, donnèrent lieu à une polémique assez vive. André Chénier s'en mêla : « Le sieur Brissot, écrivit-il, a dit que l'on fait de ses écrits des *dissections ministérielles ?* Cela veut-il dire qu'elles sont infidèles et fausses ? Voilà ce qu'il faudrait prouver. Au nom de Dieu, monsieur Brissot, avez-vous ou n'avez-vous pas écrit les infamies qu'on vous attribue ? Oui, ou non ! Si vous ne les avez pas écrites, alors vous avez raison de vous plaindre, et ceux qui vous attaquent sont en effet des calomniateurs. Si vous les avez écrites, alors vous *mentez* effrontément, quand vous assurez que de tout temps vous écriviez contre les despotes avec la même énergie qu'à présent, et vous seuls êtes un calomniateur. De grâce, monsieur Brissot, un mot de réponse à ce dilemme, et ne faites plus bouillonner votre sang ; cessez de nous importuner de votre éloge auquel personne ne répond que par le silence du mépris et de l'indignation ; et épargnez-vous tous ce plat pathos qui vous rend aussi ridicule que vous vous êtes déjà rendu odieux. »

Brissot s'emporta ; il ne répondit pas. L'écrivain incriminé ne nia ni les citations, ni les arguments qu'on en pouvait tirer contre lui ; il contesta seulement les dates. « Il ne peut avoir eu pour but en cela, répondait un rédacteur anonyme du *Journal de Paris*, que de faire mettre au nombre des péchés et des ignorances de la jeunesse un ouvrage extravagant et immoral. Mais pour cela l'époque n'est pas assez reculée ; car M. Brissot étant aujourd'hui âgé de 46 à 48 ans, en avait 34 ou 36 en 1778 ou en 1780, et à cet âge on n'est plus un enfant. » Accablé sous ses propres témoignages, Brissot se retrancha derrière les services qu'il avait rendus à la Révolution ; Camille Desmoulins le poursuivit sur le terrain d'une discussion que l'*homme d'État* de la Gironde cherchait, comme on voit, à déplacer. Il lui reprocha ses liaisons avec Lafayette. — « Après la Saint-Barthélemy du Champ-de-Mars, répliqua Brissot, je voyais Lafayette une fois tous les mois, *c'était pour soutenir en lui quelque souffle de liberté.* Il m'a trompé ; depuis, je ne l'ai point revu. Il m'est étranger, il me le sera toujours. — Si tu voyais, reprenait Camille, que la liberté était expirante dans son cœur, pourquoi donc nous disais-tu que sa démission était une *vraie calamité ?* Traître, pourquoi trompais-tu la nation ? pourquoi remettais-tu sa destinée entre des mains si incertaines ? Je n'ai besoin que de tes écrits pour te confondre. » — Comme historien, je tenais à dévoiler ce Brissot : la moralité des chefs politiques étant, à mon avis, la pierre de touche qui contrôle la valeur réelle de leurs idées, on sait à peu près déjà quel homme les Girondins opposaient à Robespierre. Et maintenant connaissez-le tous, *ab uno disce omnes.* Sous cette draperie d'éloquence méridionale qui couvre les membres de la Gironde, j'aperçois d'ici l'intrigue, c'est Brissot ; l'hypocrisie, c'est Pétion ; la trahison, c'est Dumouriez ; la rouerie, c'est Louvet ; que sais-je encore ? Tous ces hommes enflent le sentiment patriotique dans leurs discours : mais ils ne l'ont pas dans le cœur. La liberté n'est pour eux qu'une figure de rhétorique ; quand la conscience ne les anime pas, ces figures-là sont des masques. Ne vous étonnez donc plus si je tremble quand je les vois toucher à l'épée de la guerre, je tremble, non pour l'ennemi, mais pour la Révolution qu'ils menacent par leur zèle et par leurs services.

Robespierre, nous l'avons dit, ne voulait pas la guerre offensive ; certes, ce n'était pas les sacrifices qu'il redoutait. Il y aurait le danger du blasphème à confondre des ordres d'idées aussi distincts que la religion et la politique ; ne peut-on néanmoins trouver de l'une à l'autre un de ces rapports instructifs que la main de Dieu trace entre le temps et l'éternité ? Le mystère de la rédemption chrétienne, ce mystère trempé de sang, nous dit assez que tout grand bien s'achète dans le monde par le sacrifice : la Divinité s'immole elle-même à chaque instant pour entretenir la vie de l'univers et pour se communiquer aux hommes. La Révolution avait tout d'abord professé cette doctrine du renoncement à soi-même et de la mortification héroïque ; la France était prête à se faire holocauste pour toutes les nations de la terre. Les hommes de la Montagne, Robespierre en tête, avaient fortifié dans le peuple cette notion austère du devoir et du dévouement : mais encore fallait-il que le sang humain ne fût pas versé sans une nécessité inéluctable. Les Montagnards, tout en prévoyant la guerre, comme les Girondins, voulaient qu'on épuisât tous les moyens capables de l'épargner à la nation française. « Oui, s'écriait Danton, l'ange exterminateur de la liberté fera tomber les satellites du despotisme. Ce n'est point contre l'énergie que je viens parler. Mais, messieurs, quand devons-nous avoir la guerre ? N'est-ce pas après avoir bien jugé notre situation, après avoir tout pesé ; n'est-ce pas surtout après avoir bien scruté les intentions du pouvoir exécutif. » Ces hommes de foi ne craignaient point l'ennemi ;

une nation attaquée dans son dogme devient inviolable et toute-puissante; les monarchies confédérées devaient se briser, selon eux, contre la sainte résistance de la liberté. Ce qu'ils redoutaient, ces hommes, c'était l'injustice : la nation qui tire le glaive du fourreau périra par le glaive. Robespierre fut inébranlable; seul il lutta aux Jacobins contre les entraînements de l'esprit guerrier, qui est, après tout, l'esprit français. Sous le feu des accusations les plus directes, il demeura comme un airain glacé. La calomnie n'osa d'ailleurs pas approcher de son intégrité qui était désormais hors de cause. « Le talent de Robespierre, écrivait Camille Desmoulins, s'est élevé à une hauteur désespérante pour les ennemis de la liberté; il a été sublime, il a arraché des larmes. » Barrère, à son lit de mort, laissait tomber ces mélancoliques paroles, recueillies par le plus renommé de nos statuaires : « Robespierre avait le tempérament des grands hommes et la postérité lui accordera ce titre. Il fut grand, quand tout seul, à l'Assemblée constituante, il eut le courage de défendre la souveraineté du peuple; il fut grand, quand plus tard, à l'Assemblée des Jacobins, seul il balança le décret de guerre contre l'Allemagne. » Ne dites pas qu'il cherchait les situations exceptionnelles; ce n'est pas être seul que d'être avec la raison et la justice : la guerre offensive souriait aux Girondins et à tout un peuple entraîné par ses instincts batailleurs; l'opinion contraire, qui était celle de la morale, avait pour elle Robespierre et Dieu.

Il faudrait tout citer pour donner une idée de l'éloquence nouvelle de Robespierre : « Je décourage la nation, dites-vous : je l'éclaire... et n'eussé-je fait autre chose que de dévoiler tant de piéges, que de réfuter tant de fausses idées et de mauvais principes, que d'arrêter les élans d'un enthousiasme dangereux, j'aurais avancé l'esprit public et servi la patrie. — Vous avez dit encore que j'avais outragé les Français en doutant de leur courage et de leur amour pour la liberté. Non, ce n'est point du courage des Français dont je me défie, c'est la perfidie de leurs ennemis que je crains... Vous avez été étonnés, avez-vous dit, d'entendre un défenseur du peuple calomnier et avilir le peuple. Certes, je ne m'attendais pas à un pareil reproche. D'abord apprenez que je ne suis pas le défenseur du peuple; jamais je n'ai prétendu à ce titre fastueux. Je suis du peuple, je n'ai jamais été que cela, je ne veux être que cela; je méprise quiconque a la prétention d'être quelque chose de plus. S'il faut tout dire, j'avouerai que je n'ai jamais compris pourquoi l'on donnait des noms pompeux à la fidélité constante de ceux qui n'ont point trahi sa cause. Serait-ce un moyen de ménager une excuse à ceux qui l'abandonnent, en présentant la conduite contraire comme un effort d'héroïsme et de vertu? Non, ce n'est rien de tout cela; ce n'est que le résultat naturel de tout homme qui n'est pas dégradé. L'amour de la justice, de l'humanité, de la liberté est une passion comme une autre. Quand elle est dominante, on lui sacrifie tout; quand on a ouvert son âme à des passions d'une autre espèce, comme à la soif de l'or et des honneurs, on leur immole tout, et la gloire, et la justice, et l'humanité, et le peuple, et la patrie. Voilà le secret du cœur humain, voilà toute la différence qui existe entre le crime et la probité, entre les tyrans et les bienfaiteurs de leur pays. — Que dois-je répondre au reproche d'avoir avili et calomnié le peuple? Non, on n'avilit point ce qu'on aime, on ne se calomnie pas soi-même. J'ai avili le peuple! Il est vrai que je ne sais point le flatter pour le perdre; que j'ignore l'art de le conduire au précipice par des routes semées de fleurs : mais, en revanche, c'est moi qui sus déplaire à tous ceux qui ne sont pas du peuple, en défendant presque seul les droits des citoyens les plus pauvres et les plus malheureux contre la majorité des législateurs. C'est moi qui opposai constamment la déclaration des droits à toutes ces distinctions calculées sur la quotité des impositions qui laissaient une distance entre des citoyens et des citoyens. C'est moi qui défendis, non seulement les droits du peuple, mais son caractère et ses vertus; qui soutins contre l'orgueil et les préjugés que les vices ennemis de l'humanité et de l'ordre social allaient toujours décroissant avec les besoins factices de l'égoïsme, depuis le trône jusqu'à la chaumière; c'est moi qui consentis à paraître exagéré, opiniâtre, orgueilleux même pour être juste. »

Le vieux Dussaulx, le traducteur de Juvénal, intervint dans ces débats comme Nestor dans la querelle d'Achille avec Agamemnon; il détermina les deux adversaires à s'embrasser. « Je viens, dit alors Robespierre, de remplir un devoir de fraternité et de satisfaire mon cœur; il me reste encore une dette plus sacrée à acquitter envers la patrie. Le sentiment profond qui m'attache à elle suppose nécessairement l'amour de mes concitoyens et de ceux avec lesquels j'ai des affections plus étroites; mais toute affection individuelle doit céder à l'intérêt de la liberté et de l'humanité; je pourrai facilement le concilier ici avec les égards que j'ai promis à tous ceux qui ont bien servi la patrie et qui continueront à la bien servir. J'ai embrassé M. Brissot avec ce sentiment, et je continuerai de combattre son opinion dans les points qui me paraissent contraires à mes principes, en indiquant ceux où je suis d'accord avec lui. Que notre union repose sur la base sacrée du patriotisme et de la vertu, combattons-nous, comme des hommes libres, avec franchise, avec énergie même s'il le faut; mais avec égards, avec amitié. »

Cependant la discussion s'envenimait chaque jour par son propre mouvement. Il n'était pas au pouvoir de Robespierre de changer les rapports des partis, ni les impulsions qui les faisaient agir. Sous les partis, il y avait des classes de la Société, c'est-à-dire des groupes d'intérêts ou de consciences, que la Révolution trouva tout formés; il y avait des débris d'anciennes races que la civilisation avait amalgamées, mais dont les caractères persistaient au sein même de l'unité nationale. Le mouvement de 89 avait consacré le triomphe de la bourgeoisie sur l'aristocratie : la bourgeoisie se divisait elle-même en *haute*, *moyenne* et *petite*. La *haute*, voisine de la noblesse, en avait pris les dépouilles et les mœurs arrogantes : elle ne songeait qu'à couvrir son origine sous des ornements empruntés; elle montrait à la fois la morgue des grands seigneurs de l'ancien régime et la bassesse du courtisan parvenu. La *moyenne* était beaucoup plus saine : elle s'était exercée dans le commerce ou dans la robe. On devait à cette classe assez nombreuse Voltaire, Helvétius, Buffon, plusieurs médecins estimables et quelques bons prêtres. La *petite* tenait le milieu entre la bourgeoisie et le peuple; elle était composée du bas clergé, des marchands détailleurs, des chefs de petits ateliers, des commis de bureau, et de beaucoup de gens de lettres. Ces trois fractions se divisèrent à l'époque de la Révolution française; la haute bourgeoisie se réunit de sentiment aux membres du côté droit qui voulaient une monarchie tempérée sans la distinction des ordres; la moyenne adopta franchement la constitution; la petite, qui était la plus nombreuse et la plus souffrante, tourna ses sympathies du côté des Jacobins. — Les Girondins sortaient de la bourgeoisie moyenne; ils en avaient l'esprit, les préjugés et les mœurs. La seule différence qui existât entre eux et les Constituants, c'est qu'ils voulaient fonder une république. Dans leurs idées, la forme républicaine n'était pas le corps, ni le vêtement de la démocratie; c'était la toge romaine jetée sur une nouvelle classe d'affranchis. L'abolition de la royauté en France consommait l'humiliation et la ruine de ces familles patriciennes qui serraient encore leurs espérances à l'ombre du trône. La politique des Girondins était donc, comme celle des Constituants, une politique d'égoïsme; seulement ils cherchaient à appuyer la victoire de la classe moyenne sur le peuple, tandis que les Feuillants, c'est-à-dire les hommes de la haute bourgeoisie, voulaient associer leur cause à celle des anciennes classes privilégiées.

Comme tous les hommes qui ne sont pas convaincus, les Girondins attachaient une importance extrême aux signes et aux manifestations extérieures. Pharisiens de la Révolution, ils n'en adoptaient guère que la forme; aussi l'exagéraient-ils dans la pratique. Fils d'une époque de réaction, nous avons tous partagé plus ou moins dans notre enfance les préjugés de nos mères contre le bonnet rouge : mais nous étions alors bien loin de nous douter que cette coiffure, devenue le symbole des excès et des fureurs de la plus vile populace, fût une invention des brillants Girondins, ces *hommes de goût*. « Ce sont les prêtres, écrivait Brissot dans son journal, ce sont les prêtres et les despotes qui ont introduit le triste uniforme des chapeaux, ainsi que la ridicule et servile cérémonie d'un salut qui dégrade l'homme, en lui faisant courber, devant son semblable, un front nu et soumis. Remarquez pour l'air de la tête la différence entre le bonnet et le chapeau. Celui-ci triste, morne, monotone, est l'emblème du deuil et de la morosité magistrale; l'autre égaie, dégage la physionomie, la rend plus ouverte, plus assurée, couvre la tête sans la cacher, en rehausse avec grâce la dignité naturelle, et est susceptible de toutes sortes d'embellissements. » A Paris, une mode nouvelle fait bien vite son chemin; le bonnet rouge courut sur toutes les têtes. Robespierre résista cette fois encore à l'entraînement général; il trouvait dans l'inaltérabilité de sa conscience des armes pour combattre les exagérations, les fausses mesures, les innovations puériles ou frivoles. Ses plus grands ennemis lui rendent cette justice, qu'il n'adopta jamais les livrées excentriques, dont les faux révolutionnaires se plaisaient à couvrir un zèle ridicule et dangereux. On ne le vit jamais laisser croître sa barbe, ses ongles, négliger ses cheveux, ni porter des vêtements hideux, par manière de patriotisme. Il soigna toujours sa chevelure; et ses habits, sans être d'une élégance recherchée, furent toujours propres et décents. Maximilien croyait qu'on pouvait aimer le peuple et porter du linge blanc. Il témoigna pour le bonnet rouge une sympathie médiocre : « Je respecte, s'écria-t-il aux Jacobins, tout ce qui est l'image de la liberté; mais nous avons un signe qui nous rappelle sans cesse le serment de vivre libres ou de mourir, et ce signe le voici! (il montre sa cocarde.) En déposant le bonnet rouge, les citoyens, qui l'avaient pris par un patriotisme louable, ne perdront rien. Les amis de la liberté continueront à se reconnaître sans peine au même langage, au signe de la raison et de la vertu, tandis que tous les autres emblèmes peuvent être adoptés par les aristocrates et les traîtres. — Il faut, dit-on, employer de nouveaux moyens pour exciter le peuple.. Le peuple n'a pas besoin d'être excité, il faut seulement qu'il soit bien défendu. C'est le dégrader que de croire qu'il est sensible à des marques extérieures. Elles ne pourraient que le détourner de l'attention qu'il donne aux principes de liberté et aux actes des mandataires auxquels il a

confié sa destiné... Ils voudraient, vos ennemis, vous faire oublier votre dignité, pour vous montrer comme des hommes frivoles et livrés à un esprit de faction. » Ces raisons prévalurent, et le bonnet rouge disparut de l'Assemblée.

Le parti de la Gironde ne cessait néanmoins d'exciter la multitude par des coups de théâtre. « Des piques! des piques! des piques! » s'écrient les acteurs de la liberté; on forge aussitôt plusieurs mille piques pour en armer les citoyens passifs. Dans leur préoccupation du costume, les Girondins glorifient le titre de *sans-culotte* qu'ils opposent fièrement à celui d'aristocratie. Et voilà ces grands politiques, dont quelques historiens ont tant exalté les vues larges et fécondes! Ils voulaient, dit-on, l'alliance de la bourgeoisie avec la multitude : soit; mais cette alliance n'était pas une fusion; mais le lien qu'ils rêvaient d'établir entre la classe moyenne et le peuple, était un lien superficiel qui devait se briser après la victoire. Le peuple était dans leur politique un instrument, un bélier à l'aide duquel ils prétendaient battre en brèche les derniers retranchements d'une aristocratie soudée au trône. Un esprit de catégorie perce sous toutes les mesures étroites qu'ils proposent, c'est toujours la division des citoyens par les signes, par la différence des dénominations et des armes. Le moyen à présent de s'étonner si les Montagnards qui croyaient à l'unité humaine, à l'unité nationale, pour lesquels tous les citoyens ne formaient qu'une même et grande famille, se montrèrent indifférents à de semblables puérilités : je veux parler de la fabrication des piques. Il ne faut pas non plus mettre trop de fer entre les mains turbulentes des multitudes nouvellement affranchies; car il est à craindre que tôt ou tard ce fer ne se trempe dans le sang. Les Girondins, contrariés dans leurs desseins par la parole ou même par le silence de Robespierre, ne cessaient d'accuser son orgueil malade. Si défendre la raison et la justice est d'un orgueilleux, calculer ses moyens de succès dans la ruine d'une monarchie qu'on fait semblant de couvrir, dans l'agitation d'une classe qu'on flatte et qu'on trompe, c'est la tactique d'un parti coupable. Les hommes cherchaient surtout dans le soulèvement du peuple le moyen de frayer à leur ambition une voie parmi des ruines. Égoïsme personnel, égoïsme de caste, voilà le roc primitif, qu'on rencontre à une certaine profondeur, quand on se donne la peine de sonder les intentions de la Gironde. Le sensualisme était leur doctrine; la nature était leur Dieu. Les luttes qui éclateront tout à l'heure entre les Girondins et les Montagnards, luttes dont nous entendons gronder le tonnerre précurseur dans les orageuses séances des Jacobins, étaient avant tout des chocs de principes. La Révolution transporta dans la société ce terrible duel de la *chair* contre l'*esprit* et de l'*esprit* contre la *chair*, que le christianisme avait institué dans l'homme : *Caro concupiscit adversus spiritum.*

On ne s'est point assez demandé comment la figure de Maximilien finit par effacer toutes les autres figures de la Gironde et de la Montagne : éloquent, Danton l'était autant que lui, les Girondins aussi l'étaient; patient, tenace, inflexible, d'autres hommes partageaient avec lui ces qualités rares; non, si Robespierre tint ferme contre tous ses ennemis; si, lui renversé par l'orage, le grand mât de la République fut rompu, cela tient à ce qu'il contenait l'idée religieuse de la Révolution. Cet homme était prédestiné : mais le signe de sa prédestination n'était pas en lui; il était dans cette société que le matérialisme de l'aristocratie continuait à dissoudre et qui ne devait se régénérer que dans les bras de la mort. Maximilien conservait, à l'écart, le dogme sauveur de la raison humaine. Dans une séance des Jacobins il secoua quelques étincelles de ce flambeau qu'il réservait pour l'heure des ténèbres. L'empereur Léopold venait de mourir presque subitement; Robespierre entrevit dans cet événement le doigt de la Providence qui veille sur le peuple beaucoup plus que la sagesse de ses conducteurs. « Craignons, ajoutait-il, craignons de lasser la bonté céleste qui jusqu'ici s'est obstinée à nous sauver malgré nous. » Ce langage de la *superstition* indigne le sceptique Guadet; il se lève et réclame contre une idée « à laquelle il ne voit, dit-il, aucun sens. » Robespierre prend la parole au milieu du bruit :

« Je ne viens point combattre un législateur distingué (interruption), mais je viens prouver à M. Guadet qu'il m'a mal compris. Je viens combattre pour des principes communs à M. Guadet et à moi; car je soutiens que tous les patriotes ont mes principes..... Quand j'aurai terminé ma courte réponse, je suis sûr que M. Guadet se rendra lui-même à mon opinion; j'en atteste *son patriotisme et sa gloire,* choses vaines et sans fondement, si elles ne s'appuyaient sur les *vérités immuables* que je viens de proposer. L'objection qu'il m'a faite tient trop à mon honneur, à mes sentiments et aux principes reconnus par tous les peuples du monde et par les assemblées de tous les peuples et de tous les temps, pour que je ne croie pas mon honneur engagé à les soutenir de toutes mes forces... La superstition, il est vrai, est un des appuis du despotisme; mais ce n'est pas induire les citoyens dans la superstition que de prononcer le nom de la Divinité. J'abhorre autant que personne toutes ces sectes impies qui se sont répandues dans l'univers pour favoriser l'ambition, le fanatisme et toutes les passions, en se servant du pouvoir sacré de l'Eternel qui a créé la nature et l'humanité; mais je suis bien loin de le confondre avec les imbéciles dont le despotisme s'est armé. Je soutiens, moi, ces éternels principes sur lesquels s'étaie la faiblesse humaine pour s'élancer à la vertu. Ce n'est point un vain langage dans ma bouche pas plus que dans celle de tous les hommes illustres, qui n'en avaient pas moins de morale pour croire à l'existence de Dieu. (A l'ordre du jour! Brouhaha.)

« Non, messieurs! vous n'étoufferez pas ma voix : il n'y a pas d'ordre du jour qui puisse étouffer cette vérité... Je ne crois pas qu'il puisse jamais déplaire à aucun membre de l'Assemblée nationale d'entendre ces principes, et ceux qui ont défendu la liberté à l'Assemblée constituante ne doivent pas trouver d'opposition au sein des amis de la constitution. Loin de moi d'entamer ici aucune discussion religieuse qui pourrait jeter de la division parmi ceux qui aiment le bien public, mais je dois justifier tout ce qui est attaché sous ce rapport à l'adresse présentée à la société. Oui, invoquer la Providence et admettre l'idée de l'Etre éternel qui influe essentiellement sur les destins des nations, qui me paraît, à moi, veiller d'une manière toute particulière sur la Révolution française, n'est point une idée trop hasardée, mais un sentiment de mon cœur; un sentiment nécessaire, à moi, qui, livré dans l'Assemblée constituante à toutes les passions et à toutes les viles intrigues, et environné de si nombreux ennemis, me suis toujours soutenu. *Seul avec mon âme,* comment aurais-je pu suffire à des luttes qui sont au-dessus de la force humaine, si je n'avais point *élevé mon âme à Dieu.* Sans trop approfondir cette idée encourageante, ce sentiment divin *m'a bien dédommagé* de tous les avantages offerts à ceux qui voulaient trahir le peuple. Qu'y a-t-il dans cette adresse? Une réflexion noble et touchante, adoptée par ceux qui ont écrit avec l'inspiration de ce sentiment sublime. Je nomme Providence ce que d'autres aimeront peut-être mieux appeler hasard; mais ce mot Providence convient mieux à mes sentiments... Oui, j'en demande pardon à tous ceux qui sont plus éclairés que moi, quand j'ai vu tant d'ennemis avancer contre le peuple, tant d'hommes perfides employés pour renverser l'ouvrage du peuple, quand j'ai vu que le peuple lui-même ne pouvait agir, et qu'il était obligé de s'abandonner à des traîtres, alors plus que jamais j'ai cru à la Providence... Je conclus, et je dis que c'était pour l'établissement de la morale de la politique que j'avais écrit l'adresse que j'ai lue à la Société. Je demande qu'elle décide si les principes que j'annonce sont les siens. »

Ce qui manque maintenant à un tel discours, c'est la pâleur ardente de ce tribun, j'allais dire de ce révélateur, qui, après s'être fait le défenseur de la paix, remonte au principe éternel des sociétés; c'est tout un auditoire remué, qui se soulève ou s'apaise à l'idée de Dieu. Quelle séance! la tribune devient une chaire; la politique touche au sentiment religieux. Sans craindre les grincements de dents de l'athéisme, Robespierre ose croire à l'intervention d'une puissance occulte et bienveillante, qui dirige les destinées du monde. A ces paroles graves, les haines se couvrent de leur manteau en attendant l'occasion de se montrer. Des bruits ne tardèrent point à circuler honteusement et sourdement; on allait jusqu'à insinuer des soupçons contre le patriotisme de Maximilien : « Si quelqu'un a des reproches à me faire, dit-il hardiment, le 2 avril, aux Jacobins; je l'attends ici : c'est ici qu'il doit m'accuser et non dans des sociétés particulières. Y a-t-il quelqu'un qui se lève? — Oui, moi! s'écria Réal. — Parlez, répondit Robespierre. » Une partie de l'assemblée applaudit Réal; l'autre, appuyée par les tribunes publiques, le couvre de murmures. « Je vous accuse, monsieur Robespierre, non de ministérialisme (une voix : c'est bienheureux!), mais d'opiniâtreté, mais d'acharnement à avoir tenté tous les moyens possibles pour faire changer dans la question de la guerre l'opinion que la Société s'était formée. Je vous accuse d'avoir exercé ici, peut-être sans le savoir, et sûrement sans le vouloir, un despotisme qui pèse sur tous les hommes libres qui la composent. » Les attaques se succédèrent. Guadet se leva : « Je dénonce à M. Robespierre un homme qui, par amour pour la liberté de sa patrie, devrait peut-être s'imposer à lui-même la peine de l'ostracisme, car c'est servir le peuple que de se dérober à son idolâtrie. Je lui dénonce un autre homme qui, ferme au poste où sa patrie l'aura placé, ne parlera jamais de lui, et y mourra plutôt que de l'abandonner. Ces deux hommes, c'est lui, c'est moi. » Alors Robespierre : « Quant à l'ostracisme auquel M. Guadet m'invite à me soumettre, il y aurait un excès de vanité à moi de me l'imposer : car c'est la punition des grands hommes, et il n'appartient qu'à M. Brissot de les classer. — On me reproche d'assiéger sans cesse cette tribune; mais, que la liberté soit assurée, que le règne de l'égalité soit affermi, que tous les intrigants disparaissent, alors vous me verrez empressé à fuir cette tribune et même cette société. Alors, en effet, le plus cher de mes vœux serait rempli : heureux de la félicité de mes concitoyens, je passerais des jours paisibles dans le sein d'une douce et sainte intimité... Ah! ce sont les ambitieux et les tyrans qu'il faudrait bannir. Pour moi, où voulez-vous que je me retire? Quel est le peuple où je trouverai la liberté établie, et quel despote voudra me donner asile? Ah! on peut abandonner sa patrie heureuse et triom-

phante ; mais déchirée, mais opprimée! on ne la fuit pas, on la sauve, ou l'on meurt pour elle. — Le ciel qui me donna une âme passionnée pour la liberté et qui me fit naître sous la domination des tyrans ; le ciel qui prolongea mon existence jusqu'au règne des factions et des crimes, m'appelle peut-être à tracer de mon sang la route qui doit conduire mon pays au bonheur... J'accepte avec transport cette douce et glorieuse destinée. Exigez-vous de moi un autre sacrifice? Oui, il en est un que vous pouvez demander encore, je l'offre à ma patrie : c'est celui de ma réputation. Je vous la livre ; réunissez-vous tous pour la déchirer ; unissez, multipliez vos libelles périodiques. Je ne voulais de réputation que pour le bien de mon pays. Si, pour la conserver, il faut trahir par un coupable silence la cause de la vérité et du peuple, je vous l'abandonne ; je l'abandonne à tous les esprits faibles et versatiles que l'imposture peut égarer, à tous les méchants qui la répandent. J'aurai l'orgueil encore de préférer à leurs frivoles applaudissements le suffrage de ma conscience et l'estime de tous les hommes éclairés et vertueux. J'attendrai le secours tardif du temps qui doit venger l'humanité trahie et les peuples opprimés... Voilà mon apologie : c'est vous dire assez sans doute que je n'en avais pas besoin. » C'était un besoin de mon cœur de citer quelques traits de la noble défense de Robespierre ; on y remarque de nouveau le pressentiment de sa fin tragique... Soyez tranquille dans votre tombe perdue : on ne décapitera pas votre mémoire, vos paroles ne passeront pas. le temps viendra où l'histoire réparera votre nom : ce temps est venu !

Ainsi se soulevait, par le mouvement de la discussion, la Montagne en face de la Gironde. L'opposition des idées se renforçait de l'opposition des caractères et des mœurs. Les Montagnards formaient, pour ainsi dire, la conscience de leur époque. « Ceux qu'on nomme les défenseurs de la liberté, écrivait Robespierre, ne sont ni des hommes exagérés, ni des héros, ni des grands hommes, ni des perturbateurs du repos public ; ce ne sont que des honnêtes gens en révolution... Ceux qui enchaînent les peuples à force d'art et d'hypocrisie, ce ne sont pas de grands politiques ni des législateurs habiles ; et pourquoi ne les appellerais-je pas simplement des fripons, des brigands?... » La division établie entre les révolutionnaires était celle que l'éternelle morale trace entre les bons et les méchants. La Terreur fut plus tard, sous ce rapport, une esquisse du jugement dernier

Au commencement de 1792, le bruit courut par toute la France que la fin du monde était proche ; le vieux monde allait en effet mourir. Le régime monarchique touchait à son agonie ; on n'entendait çà et là que les craquements et les soupirs d'une société qui se disloquait. Ce grand corps s'agitait dans une morne et dernière convulsion. Les plus sombres images bibliques donneraient une faible idée de la désolation qui couvrait alors les provinces. A chaque secousse, un des sceaux du livre se brisait, et les sept coupes de la colère se répandaient sur la nation consternée. La Mort parcourait les campagnes sur son cheval pâle, et les habitants fuyaient devant l'ombre de sa main. Toute l'ancienne France avait été roulée comme un parchemin et jetée au rebut. Ce n'était partout que des signes et des prodiges ; le voile du temple s'était déchiré ; des vertiges assiégeaient les populations malades, et le cœur des forts se sentait défaillir. Les étoiles, c'est-à-dire les puissances d'en haut, étaient tombées ; le soleil et la lune, — le catholicisme et la royauté, — ne donnaient plus leur lumière. Les tombeaux s'ouvraient sous l'ébranlement général, et il en sortait des apparitions terrifiantes. C'était quelque chose d'étrange et d'inconnu, un malaise infini, une angoisse immense. L'homme ne reconnaissait plus son ombre ; un effrayant silence succédait à des bruits sinistres. « Il est ici ou il est là !... » L'ennemi n'était nulle part que dans les imaginations souffrantes et atterrées. Ce n'était pas la première fois que ces choses arrivaient. Dieu était déjà mort et ressuscité à plusieurs reprises dans le genre humain, et à chacun de ses évanouissements, une détresse sans nom, des pressentiments inouïs avaient glacé toutes les consciences. Que va-t-il advenir? Est-ce le commencement ou la fin? Fils de l'homme, que vois-tu? — Je vois les peuples qui se débattent dans les ombres et les épouvantements du dernier sommeil : mais l'épreuve sera passagère ; mais les fantômes se dissiperont ; mais si ce dépouillement du vieux monde est douloureux, la joie de revêtir le monde nouveau sera grande, quoique troublée. La Révolution n'aura plus de ces défaillances morales ; s'il lui arrive plus tard d'être quelquefois aveuglée, ce sera par la lumière et non plus par les ténèbres. La France pourra bien chanceler de temps en temps comme une femme ivre ; mais cette ivresse sera du délire ; mais ce délire sera de l'inspiration. Les mauvais jours que nous venons d'indiquer ne reviendront plus

L'homme avait touché à la croix, et les racines de cet arbre, en s'ébranlant, agitaient la France de ville en ville Les terreurs religieuses s'unissaient aux terreurs politiques, pour confondre la raison abattue. Paris seul demeura ferme entre le nuage et le ciel ; Paris croyait. L'Assemblée nationale maintint l'unité philosophique au milieu des alarmes et des ébranlements. Elle recevait chaque jour des adresses relatives à la situation vis-à-vis du château. « Législateurs, écrivaient les citoyens de Montélimar, s'il est vrai que le chef du pouvoir exécutif ne veuille ou ne puisse tenir les rênes d'un gouvernement libre, prenez-les vous-mêmes. » Valence faisait monter jusqu'au trône ses conseils et ses menaces : « Sire, la France a les yeux ouverts sur son roi ; elle craint de voir en lui l'auteur de ses maux. Les alarmes croissent avec les soupçons. Le mécontentement a pénétré tous les cœurs ; les esprits s'aigrissent ; un soulèvement général est sur le point d'éclater (1). » Ainsi la résistance de Louis XVI préparait la journée du 10 août.

Théroigne de Méricourt était de retour à Paris. Curieux de connaître cette femme sur laquelle on lui racontait les choses les plus romanesques, l'empereur d'Autriche s'avisa de la faire venir dans son cabinet ; quand il l'eut vue et entendue, il lui donna sa liberté, mais avec ordre de sortir d'Autriche. Théroigne parut à la tribune des Jacobins ; elle raconta les péripéties de son voyage, sa captivité, les actes de tyrannie que l'empereur avait exercés contre elle, et annonça l'intention d'écrire ses mémoires. Manuel dit : « Vous venez d'entendre une des premières amazones de la liberté ; je demande que, présidente de son sexe, assise aujourd'hui à côté de notre président, elle jouisse des honneurs de la séance. » Théroigne demeurait alors rue de Tournon ; les principaux Cordeliers, Danton, C. Desmoulins, Fabre d'Églantine, M.-J. Chénier, fréquentaient son salon converti en un véritable club. Elle y déclamait des scènes de *Brutus* ou de toute autre tragédie où l'auteur invectivait les *tyrans* Son éclatante beauté, le feu divin qui s'allumait dans ses yeux, ses poses mâles et fières donnaient aux vers récités par elle une puissance d'enivrement ; ce n'était pas une actrice, c'était la Liberté. On raconte qu'un étranger de grande famille, masqué sous le pseudonyme d'Otcher, fut conduit par Romme chez mademoiselle de Méricourt. Il y revint une fois, deux fois, il y revint toujours ; son bonheur était de la voir, de l'entendre, d'effeuiller en silence et à l'écart les fleurs mélancoliques d'un sentiment qu'elle ignorait. — Cette intrigue s'arrêta tout court : un ordre de rappel enleva le jeune Otcher à des séductions passionnées ; et sa famille trembla longtemps sur les suites qu'aurait pu avoir une telle connaissance. Cet Otcher n'était autre que le comte de Strogonoff, qui devint par la suite l'ami intime d'Alexandre et son ministre de l'intérieur. — La réputation de Théroigne lui attira des critiques et des sarcasmes. Les écrivains royalistes la déchirèrent dans leurs pamphlets. Ce sont d'indécentes plaisanteries sur le mariage de Théroigne avec Populus ; il existait un député de ce nom, âgé de cinquante-sept ans. Les mauvais journaux représentent Théroigne dans un boudoir, auprès d'une toilette sur laquelle traînent un pot de rouge végétal, un poignard, quelques boucles de cheveux éparses, une paire de pistolets, l'*Almanach du Père Gérard*, une toque, la *Déclaration des Droits de l'Homme*, un bonnet de laine rouge, un peigne à chignon, une fiole de vinaigre de la composition du sieur Maille, un fichu fort chiffonné, la *Chronique de Paris* et le *Courrier de Gorsas*. On découvre dans le fond un lit de sangle décoré d'une paillasse ; à côté de la paillasse, une pique énorme, près de laquelle s'étale un superbe habit d'amazone en velours d'Utrecht ; les murs sont ornés de tableaux agréables, tels que la *Prise de la Bastille*, la *Mort de Foulon et Berthier*, la *Journée du 6 octobre 1789*, les meurtres commis à Nîmes, Montauban, la Glarière, et autres jolis massacres constitutionnels. Mademoiselle Théroigne est dans le négligé le plus galant : elle a des pantoufles de maroquin rouge, des bas de laine noire, un jupon de damas bleu, un pierrot de bazin blanc, un fichu tricolore, et un bonnet de gaze couleur de feu, surmonté d'un pompon vert. — Toutes ces fadaises, entremêlées de calomnies atroces, faisaient bouillonner le sang de la jolie Théroigne ; elle en était, du reste, bien vengée par l'influence qu'elle exerçait ; aux clubs, sa présence inspirait les orateurs, et les plus sévères cherchaient leurs idées dans ses yeux noirs.

Encore un décret d'accusation contre Marat ! — Depuis assez longtemps la voix de l'*Ami du peuple* manquait aux événements. Nous l'avons laissé, après les massacres du Champ-de-Mars, se débattre contre une persécution furieuse. Marat est le premier en France qui ait élevé le journal à l'état de puissance ; ce chiffon de papier à sucre, mal imprimé, écrit à la hâte, distribué au hasard dans les rues, faisait événement ; cela remuait plus de curiosité qu'une proclamation de la cour ; la plume de cet écrivain atrabilaire valait mieux pour le commandement que le sceptre d'or, brisé depuis l'ouverture des états-généraux aux mains languissantes de Louis XVI. Cette feuille, composée dans les caves, avait le prestige d'un maléfice. Quoique influent, Marat était toujours proscrit, misérable, enseveli. On pourrait appliquer aux défenseurs du peuple ce mot de saint Augustin : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*. Les porteurs de sa feuille engageaient, chaque jour, sur la voie publique, des luttes à coups de poing avec les agents de l'autorité ; les royalistes montraient sur la place de Grève le réverbère à la place duquel on devait suspendre Marat. Une descente d'alguazils ayant eu lieu dans la cave du couvent des Cordeliers, Marat s'était échappé par une issue secrète, et s'était réfugié, de nuit, sur

(1) Ces deux pièces sont tirées des manuscrits déposés aux Archives.

Versailles. Il errait, sans trouver d'asile auquel il osât confier sa tête ; il errait dans les rues ténébreuses, lorsque vaincu par la marche et par le froid, il se laissa tomber de découragement contre une borne. Dans ce moment, un prêtre passa à côté de lui dans l'ombre; il avait pour vêtement une simple soutane de drap noir, de gros souliers à cordons de cuir et des guêtres; il venait de porter le saint viatique à un mourant. C'était le curé Bassal. Il avait eu beaucoup à souffrir de l'intolérance de l'ancien clergé, à cause de ses opinions ; avant même l'ouverture des états-généraux, il osait avancer, au prêche du dimanche, que Jésus-Christ était mort pour la liberté, que les premiers chrétiens se traitaient entre eux comme des frères, et que tous les hommes étaient égaux devant l'Eglise, puisque nobles et roturiers, ils apportaient tous au front la même tache, que la main du prêtre lavait avec la même eau. Ce curé, qui était membre de l'Assemblée nationale, reconnut Marat et le recueillit dans son modeste presbytère. C'était une petite maison recouverte en tuiles, au milieu d'une rue déserte, avec une treille qui laissait tomber au vent d'automne ses dernières feuilles. Marat, après avoir dormi sous le toit hospitalier d'un ministre de l'Eglise, prit le chemin de la Normandie. Son intention était de gagner les bords de l'Océan; il espérait trouver sur la côte une barque ou un vaisseau qui le jetterait en Angleterre. Son voyage fut une suite d'alertes et de périls. Il logea secrètement dans la ville de Caen, rue du Rempart, chez une femme qui le coucha pour l'amour de Dieu et de la Révolution. Le lendemain, il se rendit à Courcelles, où il rencontra la mer, et fit prix avec un batelier pour la traversée. Il était six heures ; les brumes du soir descendaient sur l'étendue immense; Marat, à la vue de ce grand peuple de flots où le vent met des séditions et des émeutes, songea peut-être à cet autre Océan, Paris, qu'il allait quitter et dont il était l'aquilon. Déjà il avait un pied dans la barque, quand, se retournant vers la terre, avec la poitrine pleine de sanglots et de tempêtes : « Non, s'écria-t-il, ô Révolution! je ne t'abandonnerai pas. » Et il revint.



Robespierre chez Marat.

Le reste de son voyage ne fut qu'une suite de tribulations dont il prit assez gaîment son parti, et qu'il raconta lui-même en ces termes : « Ne sachant à qui m'adresser à Amiens, pour avoir un asile, je gagnai la prairie près des bords de la Somme ; je m'assis derrière une haie vive sur un monceau de pierres; et là, comme Marius sur les ruines de Carthage, je me mis à rêver tristement. Un berger était à quelques pas; j'allai vers lui pour m'informer des sentiers de détour qui pouvaient me jeter sur la route de Paris. Je lui demandai ensuite de m'indiquer un guide. Il me nomma sur-le-champ un ancien grenadier aux gardes françaises dont il me fit l'éloge. Je l'envoyai chercher. Arrive un grand homme sec et décharné, ayant à peine trente ans, et en montrant plus de quarante, tant la misère l'avait vieilli ! Il me conduit dans sa chaumière. Je lui propose de me servir de guide pendant la nuit pour gagner Beauvais par des sentiers détournés. En attendant le coucher du soleil, je me mis à écrire un numéro de ma feuille, puis j'endossai un habit rustique, et me voilà en route. Nous allions à travers champs. Chemin faisant, j'eus le malheur de me blesser au pied. Il fallait trouver une voiture ou rester en place. Je me traînai jusqu'au village le moins éloigné, et montai dans une charrette dont le mauvais cheval, déjà fatigué des travaux de la journée, fut bientôt sur les dents. Il fallut prendre la poste jusqu'à Beauvais, d'où un cabriolet me ramena dans Paris. » Quand Marat revit la grande ville, ce centre des ébranlements révolutionnaires, il faisait nuit profonde; il traversa avec un de ses amis la place de Grève. Le poteau du réverbère auquel on devait pendre l'Ami du peuple détachait au clair de lune sa sombre et fantastique silhouette; Marat voulut passer dessous par bravade. — « La grandeur de la cause que je défends, dit-il à son compagnon, élève mon cœur au-dessus de la crainte des supplices. »



Le roi boit à la nation.

Marat eut, vers cette époque, une entrevue avec Robespierre. Ces deux hommes défendaient à peu près les mêmes doctrines sans se connaître ; mais ils les soutenaient par des armes bien différentes. L'Ami du peuple avait toujours parlé du député d'Arras avec estime: — « M. de Robespierre, le seul député qui paraisse instruit des grands principes, et peut-être le seul patriote qui siége dans le sénat... » Ils s'abordèrent avec une politesse affectée. Robespierre ne dissimula rien; après avoir donné de justes éloges aux motifs qui faisaient agir Marat, il finit par lui reprocher les excès de sa feuille, excès qui pouvaient obscurcir, aux yeux de certaines gens, les services rendus par lui à la Révolution. « Il vous échappe, çà et là, dit-il en insistant, des *paroles en l'air*, qui viennent, j'aime à le croire, d'une intention droite, mais qui n'en compromettent pas moins notre cause. Je vous engage à calmer ces colères immodérées, qui fournissent des prétextes à nos ennemis pour calomnier votre cœur.

— « Apprenez, reprend Marat en se redressant avec fierté, que l'influence de ma feuille tient à ces excès mêmes, à l'audace avec laquelle je foule aux pieds tout respect humain, à l'effusion de mon âme, aux élans de mon cœur,

à mes réclamations violentes contre l'oppression, à mes sorties impétueuses, à mes douloureux accents, à mes cris d'indignation, de fureur et de désespoir... Ces cris d'alarmes, ces coups de tocsin que vous prenez pour des paroles en l'air sont les expressions naïves de mes sentiments, les sons naturels que rend mon cœur agité.

—«Mais, reprit Robespierre, vous avouerez qu'en servant la cause du peuple, vous avez réclamé quelquefois, au nom de la liberté, des mesures contraires à la liberté même.

— « Que venez-vous parler de liberté? cinq cents espions me cherchent jour et nuit; s'ils me découvrent et s'ils me tiennent, ils me jetteront dans un four ardent et je mourrai victime de la liberté que vous m'accusez de contrarier. Dieu des armées, si jamais j'ai désiré un instant pouvoir me saisir de ton glaive, ce n'était que pour rétablir, à l'égard des indigents, les saintes lois de la nature! Croyez-moi, nous venons tout simplement essayer aux hommes des destinées nouvelles. Ce que nous faisons, nous sommes divinement poussés à le faire, et notre révolution est une suite continuelle de miracles. Chaque âge a son courant d'idées qu'on ne peut ni détourner ni tarir; quand les obstacles se rencontrent devant ces courants, il y a lutte, et les trônes, et les sociétés, le passé, en un mot, se trouve emporté par une force insurmontable. C'est là toute l'histoire de notre Révolution. Il y a des moments, je le confesse, où, au milieu des difficultés et des périls d'un état de choses agité, je regrette moi-même le régime ancien, mais il nous faut subir la nécessité d'un renouvellement : nous ramènerions plutôt la mer sur les bords laissés à sec, que le temps sur les hommes et les institutions qu'il a quittés. Puisque les constituants de 89 ont provoqué et commencé une Révolution, il faut la finir à tout prix; ils l'ont commencée au milieu des fêtes et des embrassements de joie, nous l'achèverons dans le sang et dans les larmes; c'est la loi : les révolutions sont comme les aspics, elles ne blessent que par la queue. Nous serons probablement brisés à l'œuvre; mais qu'importe! nous travaillons, et nos fils recueilleront seuls le fruit de nos travaux et de nos sueurs; la génération actuelle doit disparaître. On ne fait pas des hommes libres avec d'anciens maîtres et de vieux esclaves. De même que l'amant d'une prostituée ne saurait apprécier une honnête femme, de même l'amant d'un régime oppresseur ne saurait aimer ni reconnaître la nature d'un régime libre et raisonnable. »



Ils jurèrent la haine et le mépris de la royauté au pied de ce trône vide.

Robespierre écoutait avec effroi; il pâlit et garda quelque temps le silence.

— « Vous êtes donc, reprit-il enfin, pour les mesures de sang! Si vous prétendez frapper tous ceux qui ont infligé le joug et tous ceux qui l'ont subi, la moitié de la France y succombera.

— « Vous savez bien, répondit Marat, que notre Révolution est environnée d'obstacles et de résistance; dans un temps calme et quand le système régnant est bien assis, on ramène les dissidents par la modération, par la patience, et on les rattache au maintien de la constitution par les bienfaits qui en découlent; mais au milieu des factions, des guerres civiles et des principes de ruines qui menacent de toute part notre liberté naissante, nous n'avons ni le temps, ni le loisir d'en agir ainsi. Il faut écraser tout ce qui résiste, et répondre à la guerre par la guerre. Harcelé, mordu au flanc, couvert de poussière et de blessures, notre Révolution est le sanglier poursuivi par une meute; tant pis pour ceux qu'il renverse en se détournant. Les révolutions commencent par la parole et finissent par le glaive. Je n'avais pas prévu moi-même, en 89, que nous serions amenés forcément à couper des têtes, mais c'était un tort et un aveuglement. Toute révolution crée, parmi ceux dont elle dérange les anciens priviléges, des haines irréconciliables. Une lutte s'engage, lutte à mort, où le nouveau gouvernement doit nécessairement frapper ou être frappé. Vaincus ou destitués sur un point, nos ennemis se montrent aussitôt sur un autre; pour s'en défaire il faut les détruire. Vous savez ces choses aussi bien que moi, mais vous n'osez pas les avouer. »

Robespierre baissa la tête.

— « Aucune Révolution, continua Marat, n'aura été plus économe que la nôtre du sang des peuples. Nous ne faisons pas la guerre, nous la subissons. La sainte épidémie de la liberté gagne partout avec diligence; c'est elle qui nous délivrera bientôt de tous nos ennemis en renversant les trônes et en faisant disparaître la servitude. Voilà qui vaut mieux que du canon. Nous ne sommes durs qu'envers les ennemis du dedans, parce que, avec eux, il n'y a ni traité, ni amnistie à espérer. Il faut qu'ils tombent sous nos coups ou que nous tombions sous les leurs. Si nous les manquons, ils ne nous manqueront pas. Mais encore une fois, cet état de violence ne peut durer; c'est le passage d'un régime ancien à un régime nouveau. Nos principes feront bientôt de tous les Français, les enfants d'une même famille. Ils reuniront tous les cœurs, confondront les intérêts et rapprocheront tous les membres; alors se formera un spectacle nouveau, inconnu jusqu'à ce jour, et le plus beau qu'ait jamais éclairé le soleil. On me représente comme un esprit brouillon et agitateur. L'Ami du peuple, au contraire, n'est pas moins ennemi de la licence que passionné pour l'ordre, la paix et la justice. Mais, tant que la Révolution n'est pas faite, je regarde comme un devoir d'exciter le peuple et de le tenir en éveil contre les perfidies de ses anciens maîtres. La monarchie essaie à chaque instant de renaître sous des formes nouvelles et déguisées; je vois le fantôme de Louis XVI derrière le masque des Girondins. On m'accuse encore de flatter le bas peuple et de descendre jusqu'à ses caprices, afin de mieux le pousser à mes volontés : mensonge! Lisez ma feuille, et vous verrez comme je traite, au contraire, cette portion aigrie et remuante du peuple, qu'on nomme la populace; si je m'en suis quelquefois servi, c'est qu'on a besoin d'elle dans les révolutions pour exciter la masse à se soulever; on ne fait pas de pain sans levain. Du reste, ce n'est pas le gouvernement d'une classe de Français que je désire fonder, c'est le gouvernement de tous. Au triomphe de notre liberté me semble attaché celui des autres peuples de la terre, le bonheur du genre humain.

« Ne vous étonnez plus maintenant si je m'emporte contre ceux qui contrarient ce noble dessein, et qui retardent, par leurs complots, le règne de la justice. Il faut que ce règne vienne ou que je meure. De là ces paroles en l'air, ces transports et ces cris d'indignation que vous blâmez, mais que m'arracheront toujours malgré

moi la vue des misères du genre humain et le sentiment de son oppression. Je ne suis pas de ces âmes de glace qui regardent souffrir les autres sans s'émouvoir; un tel spectacle me jette dans des accès de courroux dont je ne suis plus maître. Je m'écrie alors: Vengez-vous, mes amis, vengez-vous! Tuez et brûlez, et ne vous arrêtez pas que le genre humain tout entier ne soit hors des mains de ses bourreaux. »

Robespierre se retira terrifié.

Au fond, ce dissentiment entre Robespierre et Marat portait plutôt alors sur une nuance de caractère que sur une différence de doctrines.

Robespierre, ferme, pur, convaincu, mais froid, voulait le triomphe de la Révolution par des moyens moins prompts et moins violents que l'Ami du peuple. Ces éclats tempétueux l'effrayaient. Cette profession de foi hardie reculait, selon lui, le succès de leur cause, et retardait, en intimidant les esprits, la marche des événements populaires.

Une telle division, quoique regrettable, n'intéressait pas les principes; ces deux conducteurs de l'opinion publique ne différaient que sur les moyens de régénérer la nation française, et par elle le genre humain tout entier. Le genre de vie et la profession des hommes laisse volontiers des traces sur la nature de leurs idées. Robespierre traitait la Révolution comme un discours, et Marat comme une expérience. L'avocat voyait surtout dans le peuple un client à défendre; le docteur regardait le corps social comme un malade auquel il fallait ouvrir la veine.

Cette entrevue eut des suites amères; Robespierre, aux Jacobins, répudia toute connivence avec Marat, dont il blâma le zèle dangereux et les extravagances. Marat désavoua, d'un autre côté, Robespierre pour son dictateur. « Je déclare, écrivit-il dans sa feuille, que Robespierre ne dispose pas de ma plume, quoiqu'elle ait souvent servi à lui rendre justice; une entrevue que je viens d'avoir avec lui me confirme dans mon opinion qu'il réunit aux lumières d'un sage sénateur l'intégrité d'un véritable homme de bien, mais qu'il manque également et des vues et de l'audace d'un homme d'État.

Louis XVI avait changé plusieurs fois de ministres: j'attache peu d'importance à ces mouvements convulsifs d'un pouvoir qui va finir. Les Girondins étaient entrés aux affaires, et ils y avaient porté la guerre offensive. On assure qu'en prononçant ces mots devant l'Assemblée nationale: « Je propose de déclarer la guerre au roi de Hongrie et de Bohême, » Louis XVI répandit des larmes. Qu'attendre d'une guerre faite dans des conditions si peu sincères? Spectacle étrange et peu rassurant pour la nation que celui d'un roi combattant les rois contre son gré, au moment même où il voudrait, au contraire, mettre ses pouvoirs dans leurs mains pour les raffermir. On conçoit les justes appréhensions des Montagnards et leur éloignement pour les entreprises aventureuses. Qui dirigerait les hostilités? La cour. Qui avait intérêt à tourner les armes de l'étranger contre le pays? La cour. Qui trouverait dans les revers de nos armées les moyens de ressusciter son influence? La cour. Les Jacobins en concluaient qu'il était prudent de s'abstenir. Certes ces hommes fiers n'entendaient point humilier la France; ils voulaient une paix formidable, la paix qui s'impose, non celle qu'on subit; mais Robespierre craignait tout de la guerre, tout jusqu'à la victoire. Les principes révolutionnaires n'étaient point encore assez affermis dans les cœurs pour résister à l'enivrement de la gloire militaire; le penchant des Français po r l'idolâtrie éclate surtout vis-à-vis des héros; si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, la liberté devait s'ensevelir en France, ce serait dans les plis d'un drapeau.

D'un autre côté, dans la vase des opinions extrêmes, se remuaient, avec ces formes monstrueuses, des nouveautés qui épouvantaient les âmes honnêtes. Sans morale et sans Dieu, les hommes dont je parle auraient rempli le pays de violences. Il était à craindre qu'une occasion ne déchaînât leurs fureurs et leurs mauvais desseins. Ces misérables parlaient un langage fangeux; ils affectaient le cynisme et le dévergondage. Leur obscénité revoltait le peuple, pour lequel ils témoignaient une passion exagérée. Ce ferment impur se dégageait avec les premiers bouillonnements de la guerre. Où cela s'arrêterait-il? Au point où en était venue la Revolution, on ne pouvait plus l'etouffer; mais on pouvait la ternir.

La guerre debuta par des désunions et des échecs. On agissait sans vigueur, sans ensemble, sans détermination; les chefs de nos armées, Rochambeau, Luckner et le mou Lafayette, inspiraient aux Jacobins de justes défiances. Il fallait recourir à des mesures énergiques; la France ne pouvait balancer les forces de l'Europe qu'en recueillant tout son enthousiasme. Le jour du dévouement suprême était venu: mais d'où partirait l'excitation? — De la cour? Elle voyait nos revers avec une satisfaction secrète. De l'Assemblée nationale? La Législative était réduite comme la Constituante, dans les derniers temps, à une impuissance fatale. Des clubs? Ils étaient désunis. Cette fois, comme dans toutes les situations désespérées, il fallait que le peuple intervînt. Déjà les provinces du midi avaient donné le signal; plus anciennement fixées dans le mouvement des races barbares, ces populations sont aussi les plus avancées du royaume. Elles donnèrent aux événements le caractere d'impétuosité qui est dans leur nature. La commune de Marseille prit l'initiative; voici la copie d'une lettre conservée aux Archives, et adressée aux citoyens de Valence: « Frères et amis, la liberté est en danger; elle serait anéantie si la nation entière ne se levait pour la défendre. Les Marseillais ont jurés de vivre libres; ils n'aiment, ils ne connaissent plus pour Français et pour frères que ceux qui, ayant juré comme eux, se lèveront comme eux pour vaincre ou mourir. Cinq cents d'entre eux, bien pourvus de patriotisme, de force, de courage, d'armes, bagages et munitions, partiront dimanche ou lundi pour la capitale. Alimentez ce feu, frères et amis, joignez vos armes et votre courage à celui des Phocéens; que l'aristocratie et le despotisme tremblent, il n'est plus temps d'écouter leur langage; c'est la patrie qui parle seule, elle vous demande la liberté ou la mort. Nos citoyens passeront dans votre ville, ils vous offriront de partager avec vous l'honneur de la victoire; ils vous diront que Marseille vous aime, parce qu'elle est sûre que vous suivrez son exemple; ils vous demandent en son nom l'asile et l'hospitalité. » Avant de partir, les Marseillais avaient mis à la raison la ville d'Arles, qui était infectée d'aristocratie. Ils y étaient entrés le 28 mars, au nombre de cinq mille, par une brèche faite à coups de canon; un peu plus, ils l'eussent démolie, pour effacer, disaient-ils, la honte de l'avoir fondée.

On décida de former sous Paris un camp de vingt mille hommes, tirés des départements. Le roi paralysa cette mesure d'un nouveau *veto*. L'énergie révolutionnaire redoubla avec l'imminence du danger. On voulut à toute force pacifier l'intérieur du pays avant de tourner les armes contre les ennemis du dehors. La question religieuse était toujours menaçante: des troubles éclataient à chaque instant sous la main des prêtres réfractaires; l'Assemblée nationale porta contre eux un décret d'exil; d'un autre côté, le clergé legal ne répondait guère à la mission de ces temps difficiles. Tolérant jusqu'à l'indifférence, il ne tarda point à découvrir le fond de scepticisme qu'il avait d'abord enveloppé sous le respect de la loi. Quelques prêtres sermentés s'abandonnaient publiquement au désordre des mœurs. La maladie des croyances avait précédé la Révolution; elle compliqua horriblement la crise politique. Un évêque constitutionnel, M. Torné, avait demandé à l'Assemblée nationale la suppression du costume religieux, hors de l'exercice des fonctions ecclésiastiques. Ainsi tombèrent la croix et les autres signes extérieurs du culte. Quelques prêtres voulaient porter des reformes jusque dans le sanctuaire.

« Que signifie, disait M. Tolin, vicaire épiscopal de Loir-et-Cher, cette mitre d'argent entre les mains d'un clerc assez béat pour la porter gravement et processionnellement devant l'évêque déjà couvert d'une mitre d'or?... Que veut dire cette crosse si ridiculement promenée par un autre clerc fort et vigoureux?... Pourquoi ce lourd bâton qu'il faut faire traîner devant soi?... En vertu de quel canon dépouille-t-on le calice, ce vase précieux où va reposer le sang de l'agneau, pour en couvrir les genoux de l'évêque? Quelle indécence!.... Pourquoi ces gants pendant la célébration des saints mystères? Cette tête couverte, lors même que le Saint-Sacrement est exposé? Quels impudents privilèges! Un trône, dont la magnificence rivalise avec celui du Très-Haut, forme un second autel, où chacun porte ses vœux de préférence au premier, autour duquel des cierges, constamment allumés, semblent demander les mêmes hommages; tout cela surprend la foi des fideles, et lui donne le change!... Ce clergé nombreux, toujours bassement prosterné devant l'homme, le dos tourné au tabernacle, s'embarrasse autour de ce trône.... s'agenouille pour baiser un diamant.... c'est une sorte d'idolâtrie, ou au moins une bassesse.... Peut-on estimer des hommes qui, loin de savoir rougir de ces viles complaisances, ont eu la faiblesse de les rendre? Ils sont plus coupables que ceux qui les reçoivent. Ceux-ci (les évêques) sont séduits par l'amour-propre.... par l'espoir de captiver l'attention du peuple, de le contenir, de l'amuser, comme un enfant, de ces hochets....» Le moment prédit était arrivé: « En ce jour-là, l'homme tournera sa vue vers celui qui l'a fait, et ses yeux regarderont vers le Saint d'Israël, et il ne jettera plus sa vue vers les autels qui sont les ouvrages de sa main; et ne contemplera plus ce que ses doigts auront fait, ni les ornements, ni les tabernacles. » Il y avait certainement à retrancher dans les pompes et les formes idolâtriques de l'ancienne Eglise; quoique chrétien, ce dépouillement revolutionnaire ne m'effraie pas; c'est Dieu qui secoue son vêtement de pierre, ses langes de pourpre, et si j'ose ainsi dire, son enveloppe charnelle; il se retire ainsi des sens pour mieux se rapprocher de l'esprit de l'homme.

Au milieu du déclin des croyances chrétiennes, on voyait apparaître les nouveautés les plus audacieuses. Je citerai un commentaire libre du *Credo*: « On a dit à vos pères que Dieu était l'auteur de la nature et qu'il en était le créateur, mais le temps est venu de vous dire, d'après les saintes Ecritures, que la nature et la Divinité sont une même chose.... — On a dit à vos pères que Jesus-Christ était fils unique de Dieu; mais le temps est venu de vous dire, d'après les saintes Écritures, que la nature et Dieu sont une même chose. — *Credo in sanctam ecclesiam catholicam*: On a dit à vos pères que le corps de Jésus-Christ était réellement sous les es-

pèces eucharistiques ; mais, il est temps de vous dire, d'après les saintes Ecritures, qu'il n'y a qu'un corps, c'est le corps du Seigneur, c'est le corps de l'Eglise, c'est le corps de la nature tout entière.... Que font donc les hommes qui violent, qui tuent, qui blasphèment? Ils font ce qu'il faut faire pour parvenir aux dernières places du royaume qui nous attend tous. C'est par l'esprit de Dieu, et ce ne peut être que par l'esprit de Dieu, que ces hommes pêcheurs font tout ce qu'on peut faire de mieux pour que toutes les places du royaume éternel soient remplies. Il est nécessaire qu'il y ait beaucoup plus de pécheurs que de justes. C'est sur le péché, dit l'Apôtre, que Dieu a fondé toutes ces choses. » L'auteur de la *Religion rétablie* (c'est le titre de l'ouvrage) tombe ici, comme la plupart des disciples de Spinosa, dans une affreuse confusion du bien et du mal, qui lui semblent également nécessaires, également ordonnées. Malebranche représente le panthéisme de l'esprit; au lieu de mettre, comme Spinosa, Dieu dans la matière, il a mis la matière en Dieu; mais Malebranche du moins croyait au libre-arbitre. Au moment où s'engage la guerre, j'ai cru devoir dire un mot des doctrines de la Révolution; car ces doctrines retentiront sur les événements.

La nouvelle des désastres de nos armées jeta un nouveau mouvement dans la population déjà si agitée. En France, la défaite est toujours coupable; on chercha partout des complots et des trahisons; les Girondins accusèrent la Cour, la Cour accusa les Montagnards. Le besoin de se trouver mutuellement des torts ne fit qu'aigrir les ressentiments. Le peuple sentit tout de suite par où la situation le blessait; en vain quelques constitutionnels, à la tête desquels se plaça Lafayette, essayèrent-ils de refouler la Révolution et de pourvoir au roi, il était évident pour tous que ce roi était un obstacle au libre déploiement de la force populaire. Le trône barrait l'élan de la France; il fallait ou le briser ou consentir à une soumission honteuse. Les Girondins avaient cru plier la royauté à leurs intrigues; mais de tels hommes n'avaient point la main assez forte, ni l'esprit assez convaincu, pour réagir sur la cour, ce foyer perpétuel de contre-révolution; la Gironde fut repoussée du ministère et de la confiance du pays. Les modérés s'aveuglaient d'un autre côté sur les mesures à prendre pour constituer la défense; l'énergie était désormais à l'ordre du jour, un ciel si rempli d'électricité que l'était alors le ciel de la Révolution, ne pouvait se décharger que par plusieurs orages successifs. La guerre, repoussée au début par les Montagnards, devait dicter désormais des conditions nouvelles; il fallait voiler les statues de la liberté et de la justice, pour découvrir celle du salut public. Le point de vue moral et politique de la Révolution française changea tout-à-coup avec l'apparition de l'ennemi. La tempête battait les flancs du navire; dans cette situation extrême, on jeta provisoirement à la mer tout le bagage des idées constitutionnelles. Le besoin de se couvrir du patriotisme comme d'un bouclier, entraîna la France à des mesures de rigueur : la monarchie était dépassée, on lui signifia qu'elle eût à suivre le mouvement ou à disparaître.

Louis XVI tenait l'Assemblée nationale et l'opinion publique bloquées par ses *veto*. Peuple, lève-toi! Le 20 juin, un rassemblement d'environ vingt mille hommes, dans lequel les faubourgs Saint-Antoine, Saint-Marceau, Saint-Jacques avaient versé leurs habitants, se dirigea vers la salle du Manége. Le mouvement reconnut tout de suite ses meneurs : c'étaient Santerre, Legendre et le terrible marquis de Saint-Hurugues. Ce dernier avait dissipé sa fortune et sa réputation dans des aventures scandaleuses; prisonnier sous le règne de Louis XVI, il avait amassé dans son cœur un trésor de vengeance contre l'aristocratie et contre la Cour. Sa formidable voix évoquait sans cesse le fantôme de la Bastille, cette prison d'Etat où il avait été renfermé. D'une force physique extraordinaire, il se fit le chef des *Enragés*. La foule enflait de moment en moment, une foule terne et troublée. Le rendez-vous était fixé sur la place de la Bastille. Les colonnes en désordre s'ébranlent; des inscriptions, parsemées çà et là dans la longueur du cortége, annoncent l'esprit et les desseins du rassemblement. Hommes, femmes enfants, s'avancent, précédés de la déclaration des droits et du canon. Ils suivent processionnellement la rue Saint-Honoré, au milieu des acclamations et du tumulte. Tous armés : il faudrait le crayon de Callot pour dessiner cette multitude hérissée de piques, de faux, de fourches, de croissants, de leviers, de bâtons garnis de couteaux, de scies, de massues dentelées. Les femmes, mêlées au cortége, s'avancent gravement le sabre au poing. Voilà, il faut en convenir, de singuliers pétitionnaires! Le peuple ayant épuisé les voies de réclamations pacifiques, le peuple dédaigné et foudroyé, le peuple avait fini par mettre un bout de fer sur sa signature.

Il était deux heures quand on arriva dans la cour des Feuillants. Les terribles visiteurs s'étaient annoncés par leurs cris, par leur marche sonore et par le cliquetis de leurs armes. De violents débats s'élevèrent dans l'Assemblée nationale entre la gauche, qui était d'avis de les recevoir, et la droite qui voulait qu'on leur refusât l'entrée de la salle. Cependant le souffle de cette multitude secouait rudement les portes : que faire? Allez donc désarmer soixante mille hommes! Les portes s'ouvrent; les pétitionnaires se rangent dans la salle du Corps législatif; l'orateur, désigné par la députation, s'avance, et dit d'une voix énergique : « Législateurs, le peuple français vient aujourd'hui vous présenter ses craintes et ses inquiétudes. Nous ne sommes d'aucun parti; nous n'en voulons adopter d'autre que celui qui sera d'accord avec la Constitution. Le pouvoir exécutif n'est pas d'accord avec vous; nous n'en voulons d'autres preuves que le renvoi des ministres patriotes. C'est donc ainsi que le bonheur d'un peuple libre dépendra du caprice d'un roi! mais ce roi ne doit avoir d'autre volonté que celle de la loi. Le peuple veut qu'il en soit ainsi, et sa tête vaut bien celle des despotes couronnés. Cette tête est l'arbre généalogique de la nation, et devant ce chêne robuste le faible roseau doit plier... Nous avons déposé dans votre sein une grande douleur. Le peuple est là; il attend dans le silence une réponse digne de sa souveraineté. »

L'Assemblée répondit, mais faiblement : elle avait peur. Le cortége défila solennellement, les armes hautes et les bannières déployées; on lisait çà et là :

Résistance à l'oppression!
Avis à Louis XVI.
Le peuple las de souffrir
Veut la liberté tout entière
Ou la mort.
A bas le *veto!*

Aux Tuileries! aux Tuileries! On tourne la tête du rassemblement vers le château. Les piques, suivies ou précédées du canon, se présentent sur la place du Carrousel. Les abords de la demeure royale étaient gardés. On remarquait même un déploiement de forces assez considérables : mais les armes ne tiennent pas longtemps, quand les cœurs sont atteints : tout ce simulacre de résistance s'évanouit pièce à pièce Il y eut pourtant deux ou trois fausses alertes; la foule, resserrée çà et là par quelque mouvement des troupes, s'enflait et allait éclabousser les murs des maisons voisines. Tous ces flots dispersés revenaient bien vite dans le courant qui montait, montait toujours. La foule dévora successivement les intervalles et les obstacles qui la séparaient du château. Les grilles, les cours intérieures étaient forcées : la multitude tenta tous les passages; elle poussa surtout des cris de joie à la vue d'un canon que les sans-culotte montaient sur leurs épaules jusque dans la salle des gardes, au sommet du grand escalier. Une porte résiste encore : on la travaille à coups de hache. Au même instant une voix : « Ouvrez! » C'était Louis XVI, qui avait d'abord compté sur les baïonnettes des soldats pour garantir l'inviolabilité de la demeure royale, mais qui, averti de moment en moment par des clameurs et des soubresauts furieux, avait fini par se présenter lui-même au devant de l'orage. Silence et respect : le flot populaire recula. Toute cette multitude avait bon cœur; elle voulait avertir le roi et non l'insulter. L'émeute poussant l'émeute, hommes, femmes, enfants, se répandirent bientôt dans les appartements. Quel spectacle! Cette apparition de la misère armée, sous le toit pompeux des souverains, au milieu des glaces, des marbres et des dorures, était d'un effet contrastant qui serrait le cœur. Ces brigands, comme on les nommait à la cour, ces sans-culotte, comme ils s'appelaient eux-mêmes fièrement, ces malheureux épuisés par le travail ou exaltés par les privations et les souffrances... Sire, voici votre peuple! — Cet homme faible, dominé par une femme et par un parti d'incorrigibles, ce pauvre aveugle qui ne sait où appuyer sa main... Peuple, voilà ton roi!

Les tables des droits de l'homme furent placées en face de Louis XVI, qui occupait l'embrasure d'une fenêtre; la loi devant le roi. Les flots de citoyens se portaient l'un après l'autre au devant de lui : « Sanctionnez les décrets, lui criait-on de toutes parts; chassez les prêtres; choisissez entre Coblentz et Paris. » Louis XVI tendait la main aux uns, agitait son chapeau pour satisfaire les autres; mais sa voix ne pouvait dominer le tumulte. De nouvelles clameurs ayant demandé la sanction des décrets, il répondit fermement : « Ce n'est ni la forme, ni le moment de l'obtenir de moi. » Cette foule était orageuse, mais non mal intentionnée; elle voulait que le roi donnât un gage à la liberté. Un homme du peuple lui tendit un bonnet rouge au bout d'une pique; Louis XVI accepta le bonnet et s'en couvrit. La vue de ce signe démagogique sur la tête du roi produisit un effet immense : la foule sourit, elle était désarmée.

Louis XVI étouffait de chaleur et de soif : un sans-culotte lui tendit une bouteille, en lui disant : « Si vous aimez le peuple, buvez à sa santé. » Louis XVI prit la bouteille sans hésiter, et but à la nation. Des applaudissements couvrirent cette familiarité royale. Le bon peuple, dirons-nous à notre tour, il ne demande qu'à aimer!

Il y avait cinq heures que durait cette revue de l'opinion et de la misère parisienne; le roi était fatigué; de grosses gouttes de sueur coulaient sous son bonnet rouge; c'est alors qu'arrivèrent deux ou trois députations de l'Assemblée nationale. Elles furent accueillies avec des marques de respect et de confiance; la foule s'ouvrit pour leur livrer passage. Isnard et Vergniaud parlèrent successivement au peuple, et l'engagèrent à se retirer; puis trouvant le roi entouré

de toute cette multitude armée et farouche qui s'écoulait lentement : « Sire, n'ayez pas peur, lui dirent-ils. — Moi, craindre ! répondit le roi ; non, je suis tranquille ; puis saisissant la main d'un garde national : Tiens, grenadier, mets ta main sur mon cœur, et dis s'il bat plus vite qu'à l'ordinaire. » Pétion survint vers six heures du soir, et balaya d'un signe les traînards. — Ainsi se termina cette journée que les royalistes ne manquèrent pas de représenter comme une journée de deuil et d'abominations. La violation du domicile royal leur parut un attentat; mais les révolutionnaires leur répondaient : « L'Europe entière saura que Louis XVI n'a couru aucun danger, puisqu'il est encore plein de vie et de santé, qu'il n'a pas même été pressé par ceux qui l'entouraient; elle saura qu'il n'a point été avili ni contraint, puisqu'il n'a rien signé ni promis. Quoiqu'il ait été pendant cinq heures à la discrétion de vingt mille hommes, venus exprès pour lui demander la sanction de deux décrets salutaires, le roi n'a subi aucune violence. Le peuple venait faire ses représentations à son délégué; il est maintenant tranquille et satisfait. »

La vérité entre dans les palais des rois, disait Barrère ; mais c'est quand on en brise les portes. — On les brisa le 20 juin ; la vérité entra, demi-nue et le bonnet rouge sur la tête ; mais les yeux des maîtres étaient obscurcis et leur cœur était pétrifié; ils ne le virent pas.

Le peuple écoulé, la famille royale ne s'occupa qu'à compter ses outrages et les plaies faites à son inviolabilité ; elle visita les boiseries endommagées, les meubles détruits, les glaces brisées par le passage des barbares. Louis XVI mettait ses mains sur sa figure comme pour cacher l'humiliation de la royauté. Un voile de rougeur couvrait le visage enflammé de la reine, et un souffle de colère gonflait son nez d'aigle. Les familiers du château gardaient un silence abattu Dieu avait visité la demeure des rois par la tristesse et le tremblement. On voyait sur le parquet les traces insolentes de gros souliers ferrés. L'émeute avait laissé çà et là des lambeaux et des vestiges de son passage, comme le torrent qui jette son écume sur les bords. Le mouvement insurrectionnel du 20 juin ne fut pas un attentat, ainsi que l'ont dit avec une mauvaise foi évidente les royalistes : il n'y eut de porté qu'une offense morale; et encore cette offense était nécessaire, en face des circonstances où se trouvait alors le pays. Il fallait renverser les dernières espérances de la monarchie et détruire ce mur d'inviolabilité derrière lequel se trouvait la trahison. Le tort de cette journée fut d'être l'ouvrage d'un parti; elle servit le ressentiment froissé des Girondins. Aussi, cette entreprise, quoique fondée sur des griefs sérieux, provoquée par l'indignation qu'excitait dans le pays la longue résistance du roi, fut-elle dépourvue de résultat. Les pétitionnaires n'obtinrent pas la sanction qu'ils demandaient, et le roi souffrit tout, mais n'accorda rien.

La patrie est en danger ! Ces mots solennels venaient d'être prononcés par l'Assemblée nationale. La France en reçut la nouvelle avec une émotion grave. Toutefois, les premières opérations furent empreintes de mollesse et d'incertitude : l'élan national était comprimé par l'existence de la monarchie et par les craintes qu'inspiraient les sourdes manœuvres des royalistes. Les hommes, dont l'avenir reniera la mémoire, appuyaient ouvertement à l'intérieur les mouvements de l'étranger. Louis XVI, de son château, tendait la main aux armées étrangères; la nation se trouvait de la sorte entre une conspiration et une guerre, entre l'ennemi et l'ennemi. La cour paralysait tous nos moyens d'attaque ou de défense Les cadres de nos armées étaient vides ou mal remplis, nos frontières découvertes, nos places fortes dépourvues. Il semblait que Louis XVI eût dit à la France : Je te défends de vaincre ! Le pays n'était plus d'humeur à recevoir des ordres : il méprisa les lenteurs calculées et perfides de la cour. La déchéance du roi était ouvertement demandée dans les feuilles publiques, les clubs et les sections : quelques citoyens engageaient charitablement Louis XVI à se démettre de la couronne et à rentrer dans la vie obscure pour laquelle il était né. « Il n'y a qu'en France, avait dit Robespierre, où l'on force les gens à être rois malgré eux. » Cette question de la déchéance s'éleva bientôt jusqu'à l'Assemblée nationale, où elle fut soutenue par les Girondins. Vergniaud et Brissot tournèrent leurs batteries sur le château des Tuileries, où siégeait la force de la coalition étrangère. Ils accusèrent hautement Louis XVI de couvrir la ligue des rois contre la France. La Gironde voulait faire de la déchéance du roi une intrigue politique, et le parti des Montagnards un acte d'autorité populaire. Les uns voulaient annuler la monarchie, les autres voulaient la détruire.

On avait suspendu le fleuve de la liberté pour laisser passer la guerre. Le dimanche, 22 juillet, on tira le canon dès le matin ; des charges d'artillerie continuèrent d'heure en heure pendant tout le jour. Les officiers municipaux à cheval, divisés en deux bandes, sortirent à dix heures de la maison commune, faisant porter au milieu d'eux, par un garde national, une grande bannière tricolore, sur laquelle était écrit : *Citoyens, la patrie est en danger* ! Devant et derrière le cortége marchaient plusieurs canons. De nombreux détachements de gardes nationales et quelques piques les accompagnaient. Une musique conforme à la circonstance se faisait entendre de moment en moment. Des amphithéâtres étaient dressés sur les places publiques pour recevoir les enrôlements volontaires. Une tente couverte de guirlandes et de feuilles de chêne, chargée de couronnes civiques et flanquée de deux piques avec le bonnet de la liberté; le drapeau de la section, planté en avant, et flottant au-dessus d'une table posée sur deux tambours; le magistrat du peuple, avec son écharpe, enregistrant les noms qui se pressaient en foule sous sa plume; les balustrades, les deux escaliers, le devant de l'amphithéâtre défendu par deux canons, et toute la place inondée d'une jeunesse ardente, qui venait offrir son sang à la patrie : un pareil tableau ne sortira jamais de la mémoire ni du cœur des Français qui ont vu ces beaux jours de la Révolution. Quelle différence entre le concours enthousiaste de cette multitude et le spectacle affligeant que présentaient sous l'ancienne monarchie les nécessités du recrutement militaire ! Il n'y avait ici d'autre racoleur que le dévouement, et tout le monde voulait partir. Quelques vieux royalistes, témoins de cette ardeur héroïque, disaient entre eux : « C'est bien ; mais, comment ces jeunes soldats feront-ils pour se battre, maintenant qu'ils n'ont plus d'officiers nobles à leur tête pour les commander? »

L'illuminisme concourait à nous ouvrir les profondeurs de l'Allemagne. En France, les initiés avaient quitté l'ombre des transmissions souterraines, entraînés qu'ils étaient fatalement à la publicité. Avec l'apparition de ces idées, empruntées aux confréries anciennes et conservées sous le sceau mystérieux du symbole, se reforma une sorte de chevalerie révolutionnaire. L'objet du mouvement politique et militaire de 92 était, en effet, le même que le but proposé, dans les siècles de barbarie, aux âmes généreuses : étendre et fortifier la main de Dieu sur le faible.

Paris ne répondit pas seul au cri de l'Assemblée nationale : « La patrie est en danger! » Les quatre-vingt-trois départements tressaillirent. Une fête commémorative du 14 juillet fut célébrée au Champ-de-Mars ; la Révolution put passer en revue ses forces. Pétion, qui avait été suspendu par la cour de ses fonctions de maire, à cause de sa conduite dans la journée du 20 juin, fut applaudi par une multitude turbulente, qui cria : « Pétion ou la mort! » On ne s'aperçut guère du roi, qui vint prêter encore une fois serment à la constitution sur l'autel de la patrie. Le 30 juillet, arrivée des Marseillais. On les fête; le faubourg Saint-Antoine s'avance à leur rencontre ; Santerre leur présente un banquet au nom de ses compatriotes; les armes et les verres se mêlent dans le salon d'un restaurateur des Champs-Élysées. Tous les cœurs bouillonnent. L'exaspération est au comble, quand un message du roi annonce la marche de cinquante-deux mille Prussiens sur Paris.

Une coalition formidable s'avançait, précédée du terrible manifeste du duc de Brunswick. O France ! tu es perdue, si tu n'appelles à toi toute ton énergie ! Je vois tes ennemis qui t'environnent de toutes parts; je vois les aigles des armées du Nord fondre sur ta tête comme sur une proie certaine, je vois reluire les épées derrière les épées et l'alliance des tyrans réunis s'étendre jusque par delà le Caucase. Écoute plutôt ce que te dit ton ennemi : « La ville de Paris et tous ses habitants sans distinction seront tenus de se soumettre sur-le-champ et sans délai au roi, de mettre ce prince en pleine et entière liberté, et de lui assurer, ainsi qu'à toutes les personnes royales, l'inviolabilité et le respect auquel le *droit de la nature et des gens* oblige les sujets envers les souverains ; leurs majestés impériales et royales rendent personnellement responsables de tous les événements, sur leurs têtes, pour être militairement châtiés, sans espoir de pardon, tous les membres de l'Assemblée nationale, du *district*, de la municipalité et de la garde nationale de Paris, les juges de paix et tous autres qu'il appartiendra; déclarent, en outre, leurs dites majestés, sur leur foi et parole d'empereur et roi, que si le château est forcé ou insulté, que s'il est fait la moindre violence, le moindre outrage à leurs majestés le roi, la reine et la famille royale, s'il n'est pas pourvu immédiatement à leur sûreté, à leur conservation et à leur liberté, elles en tireront une *vengeance exemplaire et à jamais mémorable, en livrant la ville de Paris à une exécution militaire et à une subversion totale, et les révoltés coupables d'attentats aux supplices qu'ils auront mérités.* » Ces menaces, loin de jeter la terreur dans les esprits, firent courir, d'un bout de la France à l'autre, un frémissement de rage. Qui ose nous parler ainsi? Ne sommes-nous pas cinq ou six millions d'hommes en état de porter les armes; renvoyons la terreur à ceux qui veulent nous intimider. Tous debout! La Révolution étant devenue une question d'existence nationale, la France lia ses armes à la défense des principes. Une idée soulevait le sein de la France, et c'est cette idée qui la rendait indomptable.

Les soupçons augmentèrent avec l'approche de l'ennemi; à chaque pas qu'on portait en avant sur les frontières pour les défendre, on retournait la tête derrière soi, vers le château. La sûreté intérieure n'inquiétait pas moins que la sûreté extérieure. Les volontaires qui s'enrôlaient sur les places publiques étaient abordés par des citoyens au visage sombre : « Où courez-vous? leur disait-on. L'ennemi n'est pas sur les frontières, il est dans nos murs. Les Tui-

leries correspondent avec Coblentz; Coblentz a des intelligences avec toutes les cours étrangères. Le centre des opérations de l'ennemi étant aux Tuileries, c'est là qu'il faut porter d'abord vos forces et vos armes. » Ce langage était répété dans les faubourgs. Robespierre exprimait dans son journal, *le Défenseur de la Constitution*, les mêmes défiances : « Déjà une cour parjure se prépare à voler sous les drapeaux des tyrans de l'Europe. Voilà la situation où nos ennemis nous ont placés; voilà notre cause: que les peuples de la terre la jugent! Ou si la terre est le patrimoine de quelques despotes, que le ciel lui-même en décide. Dieu puissant! cette cause est la tienne! Défends toi-même ces lois éternelles que tu gravas dans les cœurs; absous ta justice accusée par le triomphe du crime et par les malheurs du genre humain, et que les nations se réveillent du moins au bruit du tonnerre dont tu frapperas les tyrans et les traîtres! » Au moment où la nation se préparait à une lutte désespérée, dans ces jours décisifs et solennels, Robespierre fut le seul qui se souvint de la Divinité.

Le salut des nations s'accomplit dans la tristesse et le tremblement. Les journées qui précédèrent le 10 août sonnèrent pour le peuple comme pour le château des heures d'anxiété infinie. Les chefs du mouvement eux-mêmes étaient consternés. Robespierre se plongea dans la retraite: son œil fixe n'envisageait pas sans crainte les conséquences de la chute du roi. Tout lui semblait mystère et ténèbres derrière ce trône renversé. A tout prendre, si les événements n'avaient pas exigé ce dernier sacrifice à la Révolution, il eût préféré s'en tenir à la constitution de 91; mais la cour avait perdu la royauté. Danton lui-même s'était retiré à Arcis-sur-Aube, d'où il ne revint à Paris que le 9 août. Ainsi la Révolution, après avoir rencontré des obstacles et des résistances dans les pouvoirs constitués, hésitait un instant devant la victoire; mais quand un pareil événement a passé sa tête entre les fentes et les éboulements d'une société en ruines, il n'est plus possible à ses amis eux-mêmes de l'arrêter.

Un comité insurrectionnel s'était formé; Barbaroux et Carra préparaient les voies au soulèvement. La cour, de son côté, se tenait en état de défense. On faisait coucher des hommes au château. Une police secrète s'était organisée dans le cabinet des Tuileries; des rapports faits par des espions instruisaient la famille royale des mouvements et des propos de la ville. Voici l'un de ces rapports, daté du 5 août: « Le nommé Nicolas, batelier sur le pont Saint-Paul, demeurant rue de la Mortellerie, à côté de la rue du Long-Pont, doit assassiner... (le nom est en blanc) à l'instigation de la Société des Amis des Droits de l'Homme. » Nous ne nous perdrons pas en conjectures sur l'objet du crime; il y a tout lieu de croire que la personne désignée au poignard de ce fanatique était la reine. L'auteur du *Rapport* désigne ensuite « le sieur Fournier l'Américain, demeurant rue de Mirabeau; le sieur Rossignol, demeurant rue Dauphine; le nommé Nicolas la Pipe, fort du port, comme devant seconder les projets contre la famille royale et marcher à la tête des fédérés. » Les principaux traits de l'insurrection prochaine se trouvent esquissés dans ce rapport, quoique d'une manière un peu vague. L'espion assure que « les sieurs Santerre, Rossignol et Dijon distribuent chaque jour 800 francs au faubourg Saint-Marcel..., que le sieur Balzac, demeurant place de la Bastille, et le sieur Clin, se sont promenés le 6 au soir, du Louvre à la Grève, par le pont Double et le faubourg Saint-Antoine, en criant qu'ils portaient le sabre pour mettre à bas les têtes du roi et de la reine (1). » On voit par là que la famille royale était prévenue: un instant elle se crut à la veille non seulement de résister, mais de rétablir ses pouvoirs abolis. Le 8, tout était en grande fermentation; les Tuileries ressemblaient à une place forte menacée de siége, Paris était un camp armé de toutes pièces par l'opinion. Les nobles étaient accourus de toutes les provinces et remplissaient le château jusqu'aux combles. Des sabres, des épées, des pistolets, encombraient les corridors. Pour masquer la conspiration de la cour contre la constitution et l'Assemblée nationale, on tramait aux Tuileries le complot de transférer le corps législatif à Rouen, où il y avait une réunion de troupes suisses; mais les députés s'y opposèrent. Pour vaincre leur résistance, on insinua aux membres de l'Assemblée que leur vie n'était pas en sûreté à Paris. Ils refusèrent absolument de déplacer le siége de la représentation nationale.

Le 9, on parlait ouvertement d'en finir avec le parti du roi. « Il s'agit de savoir, disaient les citoyens, s'il y a, oui ou non, une patrie et une constitution. La France n'a pas le droit d'abdiquer sa nationalité. Il faut couper cette main que la royauté des Tuileries tend aux monarchies européennes. » Les soupçons d'intelligence avec l'étranger, soupçons qui ont été confirmés depuis, éteignaient toute compassion dans le cœur des masses. Le soir, Danton jeta l'alarme aux Cordeliers: « Qu'attendez-vous? La Constitution est impuissante, l'Assemblée nationale hostile; il ne vous reste plus que vous-mêmes pour vous sauver! Hâtez-vous donc; car cette nuit même, des satellites, cachés dans le château, doivent faire une sortie sur le peuple et l'égorger avant de quitter Paris, pour rejoindre Coblentz. Sauvez-vous donc! aux armes! aux armes! » Danton appuya ce discours d'un mouvement de tête colossal et de gestes terribles; cet homme avait en lui du dogue et du lion; il aboyait et rugissait à la fois; sa main levée foudroyait le château. La multitude, appelée à donner son avis, opina par des cris et par un tumulte effrayant. Un frisson d'armes courut de faubourg en faubourg. Quand le moment est venu de porter son intervention dans les destinées de l'État, le peuple, dont on étouffait la voix, le peuple vote à coups de canon.

Voyons à présent les mélancoliques événements de la journée du 10 août, à travers les émotions des personnes attachées au parti de la Montagne. On a parlé de *la quantité de larmes que contiennent les yeux des reines*: mais on n'a rien dit des pleurs que versent dans le silence et l'oubli les femmes des défenseurs de la liberté. Lucile Desmoulins tenait une espèce de journal où elle racontait son âme. « Qu'allons-nous devenir, s'écrie-t-elle. ô mon pauvre Camille? Je n'ai plus la force de respirer.... Mon Dieu, s'il est vrai que tu existes, sauve donc des hommes qui sont dignes de toi!..... Nous voulons être libres: ô Dieu qu'il en coûte!...... Le 8 août, je suis revenue de la campagne; déjà tous les esprits fermentaient bien fort. Le 9, j'eus des Marseillais à dîner; nous nous amusâmes assez. Après le dîner nous fûmes tous chez M. Danton. La mère pleurait; elle était on ne peut plus triste; son petit avait l'air hébété; Danton était résolu; moi je riais comme une folle. Ils craignaient que l'affaire n'eût pas lieu: quoique je n'en fusse pas du tout sûre, je leur disais qu'elle aurait lieu. « Mais, peut-on rire ainsi, » me disait madame Danton. « Hélas! lui dis-je, cela me présage que je verserai bien des larmes ce soir. » Il faisait beau; nous fîmes quelques tours dans la rue; il y avait assez de monde. Plusieurs sans-culottes passèrent en criant: Vive la nation! Puis des troupes à cheval: enfin des troupes immenses. La peur me prit: je dis à madame Danton: « Allons-nous-en. » Elle rit de ma peur; mais à force de lui en dire, elle eut peur aussi. Je dis à sa mère: « Adieu; vous ne tarderez pas à entendre sonner le tocsin... » Arrivés chez madame Danton, nous la trouvâmes fort agitée. Je vis que chacun s'armait. Camille, mon cher Camille, arriva avec un fusil. O Dieu! je m'enfonçai dans l'alcôve, je me cachai avec mes deux mains, et me mis à pleurer. Cependant, ne voulant pas montrer tant de faiblesse et dire tout haut à Camille que je ne voulais pas qu'il se mêlât dans tout cela, je guettai le moment où je pouvais lui parler sans être entendue, et lui dis toutes mes craintes. Il me rassura en me disant qu'il ne quitterait pas Danton. J'ai su depuis qu'il s'était exposé. Fréron avait l'air d'être déterminé à périr. « Je suis las de la vie, disait-il, je ne cherche qu'à mourir. » Chaque patrouille qui venait, je croyais les voir pour la dernière fois. J'allai me fourrer dans le salon qui était sans lumière, pour ne point voir tous ces apprêts... Nos patriotes partirent; je fus m'asseoir près du lit, accablée, anéantie, m'assoupissant parfois; et lorsque je voulais parler, je déraisonnais. Danton vint se coucher; il n'avait pas l'air fort empressé, il ne sortit presque point. Minuit approchait; on vint le chercher plusieurs fois; enfin il partit pour la commune; le tocsin des Cordeliers sonna, il sonna longtemps. Seule, baignée de larmes, à genoux sur la fenêtre, cachée dans mon mouchoir, j'écoutais le son de cette fatale cloche... Danton revint. On vint plusieurs fois nous donner de bonnes et de mauvaises nouvelles; je crus m'apercevoir que leur projet était d'aller aux Tuileries; je le leur dis en sanglotant. Je crus que j'allais m'évanouir. Madame Robert demandait son mari à tout le monde. « S'il périt, me dit-elle, je ne lui survivrai pas. Mais ce Danton, lui, ce point de ralliement! si mon mari périt, je suis femme à le poignarder. » Camille revint à une heure; il s'endormit sur mon épaule... Madame Danton semblait se préparer à la mort de son mari. Le matin, on tira le canon. Elle écoute, pâlit, se laisse aller, et s'évanouit..... Jeannette criait comme une bique. Elle voulait rosser la M. N. Q., qui disait que c'était Camille qui était la cause de tout cela. Nous entendîmes crier et pleurer dans la rue; nous crûmes que tout Paris allait être tout en sang... Cependant on vint nous dire que nous étions vainqueurs. Mais les récits étaient cruels. Camille arriva, et me dit que la première tête qu'il avait vue tomber était celle de Suleau. Robert avait eu sous les yeux l'affreux spectacle des Suisses qu'on massacrait... Le lendemain, 11, nous vîmes le convoi des Marseillais... Le lendemain, 12, en rentrant, j'appris que Danton était ministre. »

Ainsi les larmes des femmes se mêlaient à l'événement politique, comme les gouttes de pluie au grondement du tonnerre.

Aux approches du 10 août, Marat, libre depuis quelque temps, rentra dans son souterrain. Le courage du journaliste n'est pas celui du soldat. Pourvu qu'il osât découvrir toute sa pensée, l'Ami du peuple croyait pouvoir mettre l'épaisseur d'une voûte entre sa personne et les hasards de la guerre civile. Désigné d'avance à tous les coups de la réaction, dans le cas où la cour l'emporterait, il n'avait aucune miséricorde à espérer. Ce cœur si bouillant avait paru calmer ses emportements et ses violences avec les progrès de

(1) Cette pièce nouvelle et curieuse est extraite des cartons des Archives.

l'exaspération générale. Le résultat de la lutte lui semblait douteux; les suites pouvaient en être mortelles pour la liberté : les priviléges, en se renversant, avaient répandu çà et là bien des colères; les amours-propres offensés, les intérêts déchus allaient se rallier autour du trône dans un dernier espoir de succès et de vengeance. Dans la soirée du 9, Marat était particulièrement triste. Une main, sans doute connue, frappa contre la porte du caveau trois coups; Marat leva la tête avec défiance ; alors une voix de femme, douce et claire : « Ouvrez, Marat, c'est moi. » Il ouvrit. Une jeune fille blonde, svelte et jolie, entra avec un petit sourire aux lèvres. Elle portait à son bras un panier en jonc gonflé de quelques provisions de bouche, du riz, des fruits secs et une bouteille de café à l'eau, c'était le souper du proscrit. Marat avait eu peu de rapports dans sa vie avec les femmes. Celle-ci était la comédienne Fleury ; l'Ami du peuple l'avait connue à Versailles; pauvre fille, abandonnée au théâtre dès ses plus jeunes années, elle avait beaucoup ri et beaucoup souffert ; il lui en restait une pitié intarissable pour les malheureux. Mademoiselle Fleury trouvait un charme triste et doux à venir de temps en temps défaire son masque de théâtre, ce masque rose et joyeux, sous lequel il y avait des larmes, auprès du masque de fer de Marat. Opprimée sous le fardeau du mépris qui s'attachait à sa profession, cette actrice hâtait de tous ses vœux le dénouement d'une révolution juste, raisonnable et humaine, qui devait bannir du monde les préjugés de castes ou d'états. Marat lui demanda des nouvelles de la ville. Paris ne remuait pas encore. — C'est fini, dit-il, notre cause est perdue. Je vais partir pour Marseille avec Barbaroux ; nous irons planter ensemble des oliviers, et nous consoler, au sein de la nature, de l'ingratitude et de la bêtise des hommes. Puisqu'ils tiennent à être esclaves et à baiser la verge qui les fouette, nous les laisserons à leur servitude. » Et il frappait du pied la terre, et il se promenait de long en large, sous les voûtes mornes du souterrain, en proie à une horrible agitation ; cet homme était possédé du démon de la révolte.

A minuit, un coup de canon solitaire se perdit dans les ténèbres ; le cœur de Marat tressaillit. « C'est le signal ! » Ce coup de canon alluma, en effet, des tocsins çà et là. Les cloches sonnèrent toute la nuit. Au demi-jour, on battit la générale. La colonne des Brestois et des Marseillais se mit en mouvement vers les Tuileries. A huit heures, Marat reçut avis que Santerre se portait au château avec son faubourg; les citoyens étaient armés de piques, de fusils et de dévouement. Un second estafette pénètre dans le souterrain : il est neuf heures; les partis sont en présence ; l'artillerie est dressée de part et d'autre ; les régiments suisses sont en armes devant les grilles et les échoppes qui leur servent de corps-de-garde. A dix heures, une assez forte canonnade, entremêlée de silence, se fait entendre. Marat se promène dans son caveau comme une bête fauve dans sa cage, la poitrine haletante, la sueur aux cheveux, l'écume à la bouche Le château se défend ; la mitraille balaye le front des colonnes insurgées ; la fusillade abat de part et d'autre un grand nombre de victimes. Les sans-culotte reculent et reviennent à la charge avec une intrépidité terrible. Enfin la victoire se décide. On apprend la fuite du roi, la prise des Tuileries, l'incendie du château et le massacre des Suisses. Au tomber du jour, des chants lointains annoncent le retour et la victoire du peuple. A six heures du soir, les rôles étaient violemment changés entre les hommes engagés dans la lutte : Marat venait de sortir de son souterrain, et Louis XVI, avec toute sa famille, allait entrer à la tour du Temple.

La conduite du roi dans cette journée mémorable fut indécise et tortueuse ; cet homme avait la mauvaise foi de la faiblesse. Quand Louis XVI quitta les Tuileries, on était au fort de l'action : arrivé, dans le plus grand désordre, à la salle du Manége, il se plaça sous la sauve-garde de l'Assemblée nationale. L'infortune de la grandeur et de la décadence toucha les cœurs. Chabot fit néanmoins observer que la constitution défendait de délibérer devant le roi ; un décret décide que Louis XVI et sa famille passeront dans la loge du logographe. Lorsqu'il est entré dans cette loge, les officiers généraux suisses demandent à sa majesté quels ordres elle veut leur donner. « *Retournez à votre poste, et faites votre devoir*, » répond froidement Louis XVI. En maintenant la résistance du château, du fond de sa retraite, le roi couvrait sa tête et se ménageait en même temps les chances plus ou moins heureuses d'une victoire. Ce calcul amena tous les malheurs de la journée. La mêlée recommença furieuse. On fit signer au roi un ordre de cesser les hostilités : mais il était trop tard ; les Suisses, enveloppés et accablés par la multitude, suspendent, reprennent le feu, et sont massacrés. Pendant ces heures mortelles, au moment où se décidait le sort de la couronne, où de fidèles serviteurs tombaient au château victimes d'un dévouement inutile, où une pesante charrette traversait la place, toute chargée de blessés, et roulait, de minute en minute, sous les guichets du Louvre, que faisait le roi ? Il mangeait.

L'orage se déplaçait d'un instant à l'autre ; tantôt il grondait sur les Tuileries, tantôt sur l'Assemblée nationale. Les vitres palpitaient sous le sifflement des balles, les pierres craquaient, les portes et les fenêtres mugissaient; on eût dit un vaisseau agité par une tempête de feu. Une canonnade désespérée éventrait les murs ou faisait de larges trouées dans la masse compacte des assaillants. Ce flux et reflux de la guerre civile trouvait dans le centre de l'attaque ou de la résistance des caractères bien différents. Au château, ce n'était que fuite et pâleur; l'Assemblée, au contraire, déploya devant le danger une énergie stoïque. Un instant on crut que le canon des Suisses foudroyait la salle ; la représentation nationale jura, avec des élans d'enthousiasme, de mourir à son poste. Quand le peuple s'empara des Tuileries, le roi n'y était plus depuis longtemps : il n'y avait que la royauté. Tombez, insignes d'un pouvoir aboli ! Des sans-culotte mirent fièrement le pied sur les velours, les armes, les fleurs-de-lis ; ils jurèrent la haine et le mépris de la royauté, au pied de ce trône vide qui s'abîmait lui-même dans la puissance nationale.

Cette bataille fut une des journées les plus sanglantes de la Révolution. Le nombre des victimes se trouva être considérable de part et d'autre. Le jardin des Tuileries présentait un spectacle affligeant ; on ne marchait que sur l'incendie ou sur la mort. Les bras manquaient pour emporter les cadavres ; ils furent trouvés le lendemain tout couverts de mouches qui suçaient le sang figé de leurs larges blessures et qui remplissaient les cavités de leurs yeux. Les bataillons, éclaircis par les boulets, rentrèrent dans les faubourgs à la nuit : il manquait çà et là un père, un époux, un frère, le deuil voilait de temps en temps l'éclat et la joie de la victoire, comme un crêpe jeté sur un drapeau. Ces douleurs domestiques couvaient des vengeances.

Le château des Tuileries levait, au milieu des meurtrissures, son front morne. Il ressemblait à une de ces demeures bibliques sur lesquelles la malédiction du Très-Haut a passé. Triste comme le crime, solitaire comme la trahison, il était condamné à recevoir la visite des hiboux et des autres oiseaux de nuit. Une main populaire écrivit sur les murs : « Ici logeaient les ci-devant rois de France. »

Le fanatisme de l'attaque n'avait provoqué la fureur de la résistance que dans quelques âmes pliées à la discipline militaire. Un mal-entendu, la fatalité des armes, des situations et des uniformes, plus que tout cela une soif de martyre dans les rangs de la multitude, avaient aggravé les résultats d'une lutte qui eût pu se terminer plus heureusement. Au moment de jeter son tonnerre sur tous les peuples de l'Europe, la Révolution voulait qu'il fût d'abord couvert du sang français, comme pour le purifier d'égoïsme et d'ambition nationale. La défaite du cabinet des Tuileries retentit jusqu'aux armées, et toutes les monarchies en éprouvèrent le contre-coup. Paris avait reçu et fait de profondes blessures ; un trône, si ruiné qu'il soit, ne s'écroule jamais sans écraser bien des victimes dans sa chute. De si haut qu'un autre homme tombe sur les planches d'une guillotine, il ne se brise jamais qu'en deux morceaux ; mais les rois font bien plus de ruine autour d'eux; une partie de la nation se trouve enveloppée dans leur sort, et pour une fortune qu'on croyait abattre, c'est toute une ligne d'intérêts qui s'ébranle.

La journée du 10 août ne fut ni une conspiration, ni une surprise, ce fut l'œuvre de tout un peuple. Ceux qui ne mirent point la main au mouvement le consentirent. La royauté avait fait son temps; mais un pouvoir si ancien ne tombe jamais sans une lutte. Cette lutte fut acceptée gravement par la population héroïque des faubourgs : Marseille en donna le signal à Paris. La république était toute formée dans le cœur des Phocéens : elle en sortit, pour ainsi dire, au bruit du tambour et du canon. « On distinguait, raconte Robespierre, l'immortel bataillon de Marseille, célèbre par des victoires remportées dans le Midi. Cette légion, également imposante par le nombre, par la diversité infinie des armes, et surtout par le sentiment sublime de la liberté qui respirait sur les visages, présentait un spectacle qu'aucune langue ne peut rendre. » Des enfants, des femmes, combattirent à la tête du peuple. Aux approches du 10 août, Théroigne avait annoncé le projet d'enrôler sous ses ordres deux mille piques Au point du jour, elle se trouva sous son costume d'amazone aux Feuillants, où l'on venait de conduire des prisonniers. Quelques gardes nationaux du parti de la cour, instruits des événements qui se préparaient, avaient aussi pris les armes. Une de ces fausses patrouilles fut arrêtée. Onze prisonniers sur vingt-deux, ayant été placés dans une salle séparée, trouvèrent le moyen de se sauver, en sautant par la fenêtre, dans un jardin dont ils brisèrent les issues. Parmi ceux qui n'avaient pu s'évader, on remarquait un jeune homme d'un extérieur élégant, en bonnet de police et en uniforme de garde national. C'était Suleau : écrivain royaliste, il s'attachait particulièrement à démasquer la personne et les ridicules des révolutionnaires ; il adressait chaque jour à Théroigne de ces injures écrites qu'une femme n'oublie, ni ne pardonne. Le hasard voulut que le nom de ce jeune pamphlétaire fût prononcé devant elle : — « Quoi ! c'est Suleau ! » Et courant droit à son ennemi : « Ah ! c'est vous, s'écrie Théroigne, qui me calomniez ainsi ! ah ! je suis vieille ! ah ! je suis laide ! ah ! je suis la maîtresse de Populus ! » En disant ces mots, elle lève le sabre nu ; son œil étincelle ; une sombre et subite vengeance couvre son beau visage d'un voile de feu. Suleau oppose quelque résistance ; Théroi-

gne l'enlace dans une lutte désespérée : il tombe. — Ceci fait, Théroigne court à l'assaut des Tuileries. Elle se distingue par sa bravoure et obtient, malgré son sexe, un grade militaire. La fougueuse Rose Lacombe s'élance de son côté sous le feu; un éclat d'obus lui blesse le poignet; les Marseillais, étonnés, lui décernent, après la victoire, une couronne civique.

Au milieu de ces événements solennels, l'Assemblée nationale, réduite à une faible minorité, montra plus de résolution qu'on n'aurait osé l'attendre d'une réunion d'hommes si pâles et si flottants : elle suspendit Louis XVI de ses fonctions. En pareil cas, c'est toujours la minorité qui entraîne à elle la Providence. La grande majorité des membres de la Législative était royaliste; elle se cacha au jour du danger. La première Assemblée nationale avait mis hors de combat les aristocrates; dans la seconde, les républicains, quoique en petit nombre, abattirent les constitutionnels.

Voici le moment de fixer la signification de cette journée. Depuis longtemps le roi ne régnait plus; ce n'est donc pas la royauté qu'on a détruite le 10 août. Ce qu'on attaquait et ce qui tomba dans cette lutte héroïque, ce fut la tyrannie de la classe moyenne, masquée derrière la constitution et derrière le château des Tuileries. Le peuple versa son sang; c'est la monnaie qui rachète les droits. A dater de ce jour, les piques eurent le pas sur les baïonnettes, et tous les priviléges fléchirent devant la multitude. Le 10 août consacra la victoire de la souveraineté populaire sur toutes les aristocraties hautes ou moyennes. Le trône ne fut pas renversé, comme on l'a dit, par une faction; il fut broyé entre les rivalités terribles des classes nouvellement affranchies, qui se disputaient le terrain. Sans le 10 août, il n'y eût point eu de Révolution, car il n'y eût point eu de justice, ni d'égalité parmi les citoyens libres. La guerre confiée aux mains des constitutionnels aurait manqué de détermination et d'énergie : en mettant le cadavre de la royauté entre Paris et Coblentz, les hommes du 10 août couvrirent la France contre l'étranger frappé de tant d'audace. Toutes ces vues étaient alors confuses et enveloppées : mais elles se dégagèrent par la victoire; au milieu du tumulte des partis et du fracas des institutions tombées, au moment décisif, Dieu parla du haut du nuage, et la terre se tut.

Les constitutionnels léguaient aux hommes du 10 août une situation lamentable : la fortune publique anéantie; un papier-monnaie qui, de jour en jour, menaçait de s'évanouir; nos frontières dégarnies; nos armées livrées au découragement, conduites par des chefs peu sûrs et battues partout; l'ennemi maître de nos meilleures places fortes; l'administration sans nerf et le gouvernement sans croyance; toutes les forces du pays inactives ou désorganisées; l'indifférence dans les cœurs, la corruption dans les consciences, telles étaient les conséquences du passage de la classe moyenne aux affaires. L'énergie seule, une énergie colossale, pouvait sauver le pays, dans des circonstances si critiques. Le peuple, évoqué par le canon du 10 août, se leva tumultueusement pour défendre la Révolution ou mourir. Cette forte race celtique ne connaît que le devoir farouche; attachée au sol par toutes les mystérieuses sympathies de sa nature, elle verse sur la terre nationale ou la sueur ou le sang. L'ennemi, je veux dire Louis XVI, étant tombé à l'intérieur, tous les yeux se tournèrent avec tous les bras vers les frontières. La guerre dans laquelle on s'engageait était une guerre sainte : on s'y prépara comme à un acte religieux.

Danton, l'homme de la tempête, avait été porté au ministère; avec lui la force plébéienne venait de faire irruption dans le gouvernement. Son premier soin fut de préparer une résistance gigantesque. Danton, ce Cerbère de la Révolution, jura de défendre contre l'ennemi l'entrée de la France : il le fit avec des fureurs et des aboiements sublimes : « Le pouvoir exécutif provisoire, dit-il le 28 août à la tribune de l'Assemblée nationale, m'a chargé d'entretenir l'Assemblée des mesures qu'il a prises pour le salut de l'empire. Je motiverai ces mesures en ministre du peuple, en ministre révolutionnaire. L'ennemi menace le royaume; mais l'ennemi n'a pris que Longwi. Si les commissaires de l'Assemblée n'avaient pas contrarié, par erreur, les opérations du pouvoir exécutif, déjà l'armée, remise à Kellermann, se serait concertée avec celle de Dumouriez. Vous voyez que nos dangers sont exagérés. Il faut que l'Assemblée se montre digne de la nation. C'est par une convulsion que nous avons renversé le despotisme, ce n'est que par une grande convulsion nationale que nous ferons rétrograder les despotes. Jusqu'ici nous n'avons fait que la guerre simulée de Lafayette; il faut faire une guerre plus terrible. Il est temps de dire au peuple qu'il doit se précipiter en masse sur les ennemis. Telle est notre situation, que tout ce qui peut matériellement servir à notre salut doit y concourir. Comment les peuples qui ont conquis la liberté l'ont-ils conservée? ils ont volé à l'ennemi et ne l'ont point attendu. Que dirait la France si Paris, dans la stupeur, attendait l'arrivée des ennemis? Le peuple français a voulu être libre, il le sera. On mettra à la disposition des municipalités tout ce qui sera nécessaire, en prenant l'engagement d'indemniser les possesseurs. Tout appartient à la patrie quand la patrie est en danger. »

L'Assemblée n'osa point se montrer sourde à ces accents passionnés; elle adopta toutes les mesures que la nécessité commandait; et bientôt une masse imposante de citoyens armés rassura le sein ému de la patrie. Cependant les hommes les plus exaltés s'emparent de la commune; ils veulent en faire le centre d'action de leur parti : Marat, le Siméon stylite de la démocratie, Panis, Sergent, Duplain, Lenfant, Lefort, Jourdeuil, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Tallien et quelques autres concentrent sur ce point toute leur influence. On réclame la formation d'un tribunal composé de *Juges créés pour les circonstances.* Un membre de la commune dominatrice vient annoncer à la barre de l'Assemblée nationale que le tocsin sonnerait à minuit, que la générale battrait, que le peuple était las de n'être pas vengé, et qu'on eût à craindre sa justice. Une autre députation s'avance et dit : « Si, avant deux ou trois heures, les jurés ne sont pas en état d'agir, de grands malheurs se promèneront dans Paris » Hérault de Séchelles fait décréter l'élection d'un tribunal criminel extraordinaire; pour en être membre il suffira d'avoir 25 ans et d'être homme de loi depuis un an On décide ensuite que l'accusé n'aura que pendant douze heures en communication la liste des témoins; on supprime le délai de trois jours entre le jugement et l'exécution. Une nouvelle proclamation établit qu'il ne faut pas, « par un respect superstitieux pour la constitution, laisser paisiblement le roi et ses perfides conseillers détruire la liberté française. » Toutes ces dispositions témoignent de l'état de crise où se trouvait alors le pays. Osselin, d'Aubigny, Dubail, Coffinhal, Pepin-Dégrouette, Lulier, Lohier et Caillet de l'Etang sont élus membres du tribunal criminel de Paris; Robespierre refuse de présider cette commission, dont la justice pouvait ressembler à une vengeance; il avait déjà décliné, quelques mois auparavant, les fonctions odieuses d'accusateur public.

La commune ne cessait de veiller au salut de la France. Les mesures expéditives de ce nouveau pouvoir révolutionnaire devaient effrayer la modération et la mollesse des représentants : Tallien s'exprime en ces termes, à la barre de l'Assemblée nationale : « Les représentants provisoires de la commune appelés par le peuple dans la nuit du 9 au 10 août pour sauver la patrie, ont dû faire ce qu'ils ont fait. C'est vous-mêmes, ajoute-t-il, qui nous avez donné le titre honorable de représentants de la commune. Tout ce que nous avons fait, le peuple l'a sanctionné; ce n'est pas quelques factieux comme on voudrait le croire, c'est un million de citoyens. Nous avons séquestré les biens des émigrés, chassé les moines, les religieuses, livré les conspirateurs aux tribunaux, proscrit les journaux incendiaires qui corrompaient l'opinion publique, fait des visites domiciliaires, fait arrêter les prêtres perturbateurs; ils sont enfermés dans une maison particulière, et *sous peu de jours le sol de la liberté sera purgé de leur présence.* » L'Assemblée s'étonne et se tait.

Danton grondait toujours comme la foudre; il revint à l'Assemblée, et la loua du résultat des mesures prises : « Il est bien satisfaisant, messieurs, pour les ministres d'un peuple libre, d'avoir à lui annoncer que la patrie va être sauvée. Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre. Vous savez que Verdun n'est point encore au pouvoir de nos ennemis. Vous savez que la garnison a juré d'immoler le premier qui proposerait de se rendre. Une partie du peuple va se porter aux frontières, une autre va creuser des retranchements, et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes. Paris va seconder ces grands efforts. C'est en ce moment, messieurs, que vous pouvez déclarer que la capitale a bien mérité de la France entière; c'est en ce moment que l'Assemblée nationale va devenir un véritable comité de guerre. Nous demandons que vous concouriez avec nous à diriger ce mouvement sublime du peuple, en nommant des commissaires qui nous secondent dans ces grandes mesures. Nous demandons que quiconque refusera de servir de sa personne ou de remettre ses armes soit puni de mort Nous demandons qu'il soit fait une instruction aux citoyens pour diriger leurs mouvements; qu'il soit envoyé des courriers dans tous les départements pour les avertir des décrets que vous aurez rendus. Le tocsin qu'on va sonner n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie : pour les vaincre, messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la patrie est sauvée. »

Mais Longwi s'est rendu aux Prussiens, le 23 août; l'armée ennemie est arrivée, le 30, devant Verdun, et a commencé le bombardement. Ces nouvelles jettent la capitale dans un état d'agitation et de délire. O France! ô Révolution! On croit entendre le pas de l'armée prussienne en marche vers les murs de Paris. Tout est perdu, si une résolution terrible, infernale, ne soulève une résistance désespérée. Les lions de la Montagne ne sont pourtant pas d'avis d'aller tendre leur cou à l'ennemi; ils se retirent sombres et rugissants dans leurs tanières; ils méditent une entreprise sanglante, inexorable. Leur dessein est arrêté d'armer la nation d'épouvante. Comme ces anciens peuples du Nord qui, avant de partir pour la guerre, immolaient des victimes humaines sur les autels d'Odin, nos géants révolutionnaires, avant de voler au devant de l'ennemi, veulent consommer un grand et terrible sacrifice.

L'approche du danger jette parmi les chefs du conseil exécutif la

confusion des avis. Les uns veulent attendre l'ennemi sous les murs de la capitale, les autres se retirer à Saumur. Danton s'exprime ainsi devant le comité de défense générale : « Vous n'ignorez pas que la France est dans Paris; si vous abandonnez la capitale à l'étranger, vous vous lui livrez la France. C'est dans Paris qu'il faut se maintenir par tous les moyens ; je ne puis adopter le plan qui tend à vous en éloigner. Le second projet ne me paraît pas meilleur. Il est impossible de songer à combattre sous les murs de la capitale : le 10 août a divisé la France en deux partis, dont l'un est attaché à la royauté, et l'autre veut la république. Celui-ci, dont vous ne pouvez vous dissimuler l'extrême minorité dans l'Etat, est le seul sur lequel vous puissiez compter pour combattre. L'autre se refusera à marcher; il agitera Paris en faveur de l'étranger, tandis que vos défenseurs, placés entre deux feux, se feront tuer pour le repousser. S'ils succombent, comme cela ne me paraît pas douteux, la perte de la France et la vôtre sont certaines : si, contre toute attente, ils reviennent vainqueurs de la coalition, cette victoire sera encore une défaite pour vous; car elle vous aura coûté des milliers de braves, tandis que les royalistes, plus nombreux que vous, n'auront rien perdu de leurs forces et de leur influence. Mon avis est que, pour déconcerter leurs mesures et arrêter l'ennemi, il faut *faire peur* aux royalistes. » Le comité, qui comprend le sens caché sous ces terribles paroles, demeure consterné. « Oui, vous dis-je, reprend Danton, il faut leur faire peur... » Et il sort.

De moment en moment, les inquiétudes augmentaient. Lafayette avait abandonné l'armée. La défection était sur nos frontières et la trahison dans Paris. On découvrait à chaque minute dans les pièces saisies au château le secret des nombreuses complicités de la bourgeoisie avec le parti royaliste. Le 10 août avait humilié les chevaliers errants de la monarchie; mais il ne les avait pas réduits à l'impuissance : ils étaient même d'autant plus dangereux qu'ils cachaient leurs armes. La terrible Vendée se soulevait : ces mouvements de guerre civile se rattachaient à l'influence du clergé réfractaire. La haine contre les prêtres insermentés s'était encore accrue par la protection dont les avait couverts le ci-devant roi. Les tribunaux avaient paru mollir en face des grands coupables. Montmorin, convaincu *d'avoir dressé un plan de conspiration dont l'effet éclata le 10 août,* fut absous comme *n'ayant pas agi méchamment.* D'autres furent acquittés sur le motif absurde que s'ils *avaient coopéré à des levées d'hommes* pour allumer la guerre à l'intérieur, ils ne l'avaient pas fait à *dessein de nuire.* Le peuple vit ces actes de modération ou de faiblesse avec une fureur concentrée. L'exaspération fut au comble, quand on apprit que les royalistes renfermés dans les prisons profitaient de l'inviolabilité dont les couvraient les murs d'un cachot, pour afficher hautement leurs espérances, se livrer à des orgies scandaleuses et appeler la main de l'ennemi sur leurs verrous.

On ordonne des visites domiciliaires. Paris, tenu au secret, est visité, fouillé, instrumenté. On sépare à la hâte l'ivraie du grain. Devant l'œil clairvoyant du peuple, les maisons n'ont plus de secrets, les caves n'ont plus de ténèbres. Les prisonniers sont choisis dans les deux classes dissidentes du clergé et de la noblesse, qu'on accuse de conspirer contre la Révolution. Le besoin de régler à la fois la sûreté intérieure et extérieure du pays, fait passer çà et là sur les formes ordinaires de la loi. Non content d'investir la puissance royale, le peuple veut usurper dans ces jours d'effroi la puissance et la justice divine. On bat la générale, on sonne le tocsin, on tire le canon; un immense drapeau noir enveloppe l'Hôtel-de-Ville et porte ces mots : *La patrie est en danger.* Vergniaud annonce que l'ennemi s'avance et va fondre sur Paris; Roland, qu'une vaste conspiration vient d'être découverte dans le Morbihan; Lebrun, que la Russie se joint aux autres puissances, et qu'elle couvre de ses flottes la mer Noire, pour se rendre par les Dardanelles dans la Méditerranée. On décrète une levée en masse et la fermeture des barrières. Quarante mille hommes sont enrégimentés au Champ-de-Mars; ils embrassent leurs femmes, leurs enfants, aux cris mille fois répétés de : *Volons à l'ennemi!* Ils partent au milieu des alarmes et des transes d'une population exaltée. « Vous laissez derrière vous, leur dit-on, le pays livré à des perfidies et à des manœuvres ténébreuses. Ce n'est pas en Champagne que sont nos plus dangereux ennemis; ils sont à Paris, dans les prisons. Si encore ces brigands ne menaçaient que notre existence; mais ils tendent la main aux Prussiens, afin d'éteindre la Révolution dans un égorgement : il ne faut pas que les défenseurs de la patrie s'immolent sans immoler les traîtres. Sang pour sang! » Le terrible cri : *Exterminons les traîtres*, vole de bouche en bouche; une espèce de rage s'empare des citoyens. Danton, à l'Assemblée nationale, secoue sa chevelure comme une crinière : « Le canon que vous entendez, dit-il, n'est point le canon d'alarme; c'est le pas de charge sur nos ennemis. Pour les vaincre, pour les atterrer, que faut-il? De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace. » Ses traits heurtés, sa voix tonnante, son froncement de sourcil prodigieux, lui donnent l'air du délire de l'énergie. A ces éclats, au bruit haletant du tocsin, les faubourgs répondent par un soulèvement d'indignation. On se demande si des ennemis du bien public, qui depuis quatre ans ont attiré sur la France les fléaux de la famine, des dissensions intérieures et la guerre, méritent qu'on aille exposer sa vie pour les défendre, et s'il est prudent de conserver des hommes aussi dangereux lorsque l'étranger s'avance. La nouvelle de la prise de Verdun arrive dans la nuit et donne le dernier coup à l'opinion publique. La commune saisit cet instant pour *nettoyer les prisons.*

L'aurore du 2 septembre éclaire une ville morne et consternée. L'épée est sur toutes les têtes; un pressentiment orageux pèse sur les consciences. C'est un dimanche. Vers les deux heures, après midi, le canon d'alarme du Pont-Neuf fait entendre ses trois coups, le tocsin sonne et le tambour bat la générale dans toutes les sections de Paris. — « Qu'est-il donc arrivé? demandent les citoyens sortis de leurs maisons. Les ennemis sont-ils à Epernay? Demain seront-ils à nos portes? — Pas encore ; mais il est un autre ennemi qu'il faut effrayer ; c'est sur celui-là que tonne l'heure de la vengeance publique. » Quelques hommes, parmi lesquels on distingue surtout des fédérés, se portent à l'Abbaye, aux Carmes et dans les autres prisons. Un tribunal est institué et les massacres commencent. Un fanatisme silencieux préside à ces terribles jugements. Des flaques de sang s'étendent sur la place de l'exécution ; c'est un spectacle horrible, une boucherie d'hommes. Les chiens, rendus à leur férocité primitive, traînent dans les ruisseaux des membres et des lambeaux palpitants. Horreur! Quelques épisodes monstrueux ou touchants varient seuls la lugubre monotonie de ces scènes affligeantes. Passons. Les membres tombent; les cœurs sortent des poitrines ouvertes; les bouches se contractent et pâlissent dans un dernier cri : « *Grâce!* — Grâce, s'écrient les bourreaux, vous ne nous l'auriez pas faite ; de la miséricorde, vous n'en auriez pas eu pour nous : il a fallu prévenir les horreurs que vous prépariez au peuple. » Et ces hommes, dont le délire est comme glacé par la vue du sang, frappent encore. A la vue de telles abominations, on n'en exècre que plus la monarchie, dont le fantôme avait appelé l'ennemi en France : elle seule pouvait rendre le crime nécessaire aux yeux de ceux qui l'ont commis. Détournons nos yeux de ces convulsions de la mort; ne nous attachons pas à ces actes de barbarie; quelques scènes particulières de carnage ne ternissent point l'éclat d'une victoire ; le sang versé le 2 septembre ne saurait rejaillir sur la Révolution. Le drapeau voile les horreurs du champ de bataille; l'idée couvre les infamies du massacre.

L'histoire ne peut qu'affaiblir, en l'arrangeant, le récit d'un témoin intéressé dans ces terribles événements. Je le laisse donc parler lui-même : « Le comité de surveillance de la commune me fit arrêter, le 22 août. Je fus emmené à la mairie, à neuf heures du matin, où je restai jusqu'à onze heures du soir. Deux messieurs, sans doute membres de ce comité, me firent entrer dans une salle ; un d'eux, accablé de fatigue, s'endormit. Celui qui ne dormait pas me demanda si j'étais M. Jourgniac-Saint-Méard.

« Je répondis. — Oui.

— « Asseyez-vous : *nous sommes tous égaux.*

« Arrivé à l'*hôtel* indiqué par mes compagnons de voyage, qui se trouvait être la prison de l'Abbaye, ils me présentèrent, *avec mon billet de logement*, au concierge, qui, après m'avoir dit la phrase d'usage, *il faut espérer que ce ne sera pas long*, me fit placer dans une grande salle qui servait de chapelle aux prisonniers de l'ancien régime. J'y comptai dix-neuf personnes couchées sur des lits de sangle; on me donna celui de M. Daugremont, à qui on avait coupé la tête deux jours auparavant.

« Le même jour, et dans le moment que nous allions nous mettre à table, M. Chantereine, colonel de la maison constitutionnelle du roi, se donna trois coups de couteau, après avoir dit : *Nous sommes tous destinés à être massacrés... Mon Dieu, je vais à vous!* Il mourut deux minutes après.

« Le 27. — Nous entendîmes le bruit d'un coup de pistolet qu'on tira dans l'intérieur de la prison ; aussitôt on court précipitamment dans les escaliers et les corridors. On ouvre et on ferme avec vivacité les serrures et les verrous; on entre dans notre chambre, où un de nos guichetiers, après nous avoir comptés, nous dit tranquillement que le danger était passé.

« Le 28 et le 29. — Nous ne fûmes distraits que par l'arrivée des voitures qui amenaient à chaque instant des prisonniers. — Nous pouvions les voir d'une tourelle qui communiquait dans notre chambre et dont les fenêtres donnaient sur la rue Sainte-Marguerite. Nous avons payé par la suite bien cruellement le plaisir que nous avions d'entendre et d'apercevoir ce qui se passait sur la place, dans la rue, et surtout vis-à-vis le guichet de notre prison.

« Le 30, à onze heures du soir. — On fit coucher dans notre chambre un homme âgé d'environ quatre-vingts ans. Nous apprîmes le lendemain que c'était le sieur Cazotte, auteur du poëme d'*Olivier*, du *Diable amoureux*, etc. La gaieté un peu folle de ce vieillard, sa façon de parler orientale, fit diversion à notre ennui : il cherchait très sérieusement à nous persuader par l'histoire de *Caïn* et d'*Abel*, que nous étions bien plus heureux que ceux qui jouissaient de la *liberté.* Il paraissait très fâché que nous eussions l'air de n'en rien croire; il voulait absolument nous faire convenir que notre situa-

tion n'était qu'une *émanation* de l'Apocalypse, etc. Je le piquai au vif en lui disant que dans notre position on était beaucoup plus heureux de croire à la *prédestination*, qu'à tout ce qu'il disait. Deux gendarmes qui vinrent le chercher pour le conduire au tribunal criminel terminèrent notre discussion.

« Le dimanche, 2 septembre. — Notre guichetier servit notre dîner plus tôt que de coutume; son air effaré, ses yeux hagards nous firent présager quelque chose de sinistre. A 2 heures, il rentra, nous l'entourâmes; il fut sourd à toutes nos questions; et après qu'il eut, contre son ordinaire, ramassé tous les couteaux que nous avions soin de placer dans nos serviettes, il fit sortir brusquement la garde-malade de l'officier suisse Reding.

« A deux heures et demie. — Le bruit effroyable que faisait le peuple fut épouvantablement augmenté par celui des tambours qui battaient la générale, par les trois coups de canon d'alarme, et par le tocsin qu'on sonnait de tous côtés.

« Dans ces moments d'effroi, nous vîmes passer trois voitures, escortées par une foule innombrable de femmes et d'hommes furieux, qui criaient : *A la Force! à la Force!* On les conduisit au cloître de l'Abbaye, dont on avait fait des prisons pour les prêtres. Un instant après nous entendîmes dire qu'on venait de massacrer tous les évêques et autres ecclésiastiques qui, disait-on, avaient été *parqués* dans cet endroit.

« Vers quatre heures. — Les cris déchirants d'un homme qu'on hachait à coups de sabre, nous attirèrent à la fenêtre de la tourelle, et nous vîmes, vis-à-vis le guichet de notre prison, le corps d'un homme étendu mort sur le pavé; un instant après, on en massacra un autre, ainsi de suite.

« Il est de toute impossibilité d'exprimer l'horreur du silence qui régnait pendant ces exécutions; il n'était interrompu que par les cris de ceux qu'on immolait, et par les coups de sabre qu'on leur donnait sur la tête. Aussitôt qu'ils étaient terrassés, il s'élevait un murmure renforcé par les cris de *vive la nation!* mille fois plus effrayant pour nous que l'horreur du silence.

« Dans l'intervalle d'un massacre à l'autre, nous entendions dire sous nos fenêtres : *Il ne faut pas qu'il en échappe un seul, il faut les tuer tous, et surtout ceux qui sont dans la chapelle, il n'y a que des conspirateurs.* C'était de nous dont on parlait, et je crois qu'il est inutile d'affirmer que nous avons désiré bien des fois le *bonheur* de ceux qui étaient renfermés dans les plus sombres cachots.

« Tous les genres d'inquiétude les plus effrayants nous tourmentaient et nous arrachaient à nos lugubres reflexions ; un moment de silence dans la rue était interrompu par le bruit qui se faisait dans l'intérieur de la prison.

« A cinq heures. — Plusieurs voix appelèrent fortement M. Cazotte; un instant après nous entendîmes passer sur les escaliers une foule de personnes qui parlaient fort haut. C'était ce vieillard, suivi de sa fille, qu'on entraînait. Lorsqu'il fut hors du guichet, cette courageuse fille se jeta au cou de son père. Le peuple, touché de ce spectacle, demanda sa grâce et l'obtint.

« A dix heures. — *L'abbé Lenfant*, confesseur du roi, et *l'abbé Chapt-Rastignac*, parurent dans la tribune de la chapelle qui nous servait de prison. Ils nous annoncèrent que notre dernière heure approchait et nous invitèrent à nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique nous précipita tous à genoux; et les mains jointes, nous la reçûmes. Ce moment, quoique consolant, fut un des plus..., que nous ayons éprouvés.

« A la veille de paraître devant l'Être suprême, agenouillés devant deux de ses ministres, nous présentions un spectacle indéfinissable. L'âge de ces deux vieillards, leur position au-dessus de nous, la mort planant sur nos têtes et nous environnant de toutes parts, tout répandait sur cette cérémonie une teinte auguste et lugubre : elle nous rapprochait de la Divinité. Elle nous rendait le courage; tout raisonnement était suspendu, et le plus froid, le plus incrédule en reçut autant d'impression que le plus ardent et le plus sensible. Une demi-heure après ces deux prêtres furent massacrés, *et nous entendîmes leurs cris.*

« Tous les tourments de la soif la plus dévorante se joignirent aux angoisses que nous éprouvions à chaque minute. Enfin, notre guichetier *Bertrand* parut seul, et nous obtînmes qu'il nous porterait une cruche d'eau : nous la bûmes avec d'autant plus d'avidité qu'il y avait *vingt-six heures* que nous n'avions pu en obtenir une seule goutte. Nous parlâmes de cette négligence à un fédéré *qui vint avec d'autres personnes faire la visite de notre prison* : il en fut indigné au point, qu'en nous demandant le nom de ce guichetier, il nous assura qu'il allait l'exterminer. *Il l'aurait fait, car il le disait*; et ce ne fut qu'après bien des supplications que nous obtînmes sa grâce.

« Le sieur *Emard*, qui la veille m'avait donné des renseignements pour faire un testament olographe, me fit part des motifs pour lesquels on l'avait arrêté. Je les trouvais si injustes, que pour lui donner une preuve de la certitude où j'étais qu'il ne périrait pas, je lui fis présent d'une médaille d'argent, en le priant de la conserver pour me la montrer dans dix ans. S'il lit cet article, il lui rappellera sa promesse. Si nous ne nous sommes pas vus, ce n'est pas de ma faute; car je ne sais où le trouver, et il sait où je suis.

« Vers minuit. — Le bruit surnaturel qu'on n'avait pas discontinué de faire depuis trente-six heures, commença à s'apaiser ; nous pensâmes que nos juges et leur pouvoir exécutif, excédés de fatigue, ne nous jugeraient que lorsqu'ils auraient pris quelque repos. Nous étions occupés à arranger nos lits, lorsqu'on fit une nouvelle proclamation qui fut huée généralement. Peu après, un homme demanda la parole au peuple, et nous lui entendîmes dire très distinctement : *Les prêtres et les conspirateurs qui restent, et qui sont là, ont graissé la patte aux juges : voilà pourquoi ils ne les jugent pas.* A peine eut-il fini de parler qu'il nous sembla entendre qu'on l'assommait. L'agitation du peuple devint d'une véhémence effroyable. Le bruit augmentait à chaque instant, et la fermentation était à son comble, lorsqu'on vint chercher M. *Desfontaines*, ancien garde du corps, dont bientôt après nous entendîmes les cris de mort; peu après, on arracha encore de nos bras deux de nos camarades, ce qui me fit pressentir que mon heure fatale approchait.

« Enfin le mardi, à une heure du matin, après avoir souffert une *agonie de trente-sept heures*, qu'on ne peut comparer même à la mort, après avoir bu mille et mille fois le calice d'amertume, la porte de ma prison s'ouvre : on m'appelle, je parais, trois hommes me saisissent et m'entraînent dans l'affreux guichet.

« A la lueur de deux torches, j'aperçois le terrible tribunal qui allait me donner la vie ou la mort. Le président, en habit gris, un sabre à son côté, était appuyé debout contre une table sur laquelle on voyait des papiers, un écritoire, des pipes et quelques bouteilles. Cette table était entourée par dix personnes assises ou debout, dont deux étaient en veste et en tablier; d'autres dormaient étendus sur des bancs. Deux hommes en chemises teintes de sang, le sabre à la main, gardaient la porte du guichet; un vieux guichetier avait la main sur les verrous. En présence du tribunal, trois hommes tenaient un prisonnier qui paraissait âgé de soixante ans.

« On me plaça dans un coin du guichet ; mes gardiens croisèrent leurs sabres sur ma poitrine et m'avertirent que si je faisais le moindre mouvement pour m'évader, ils me poignardaient. Je vis deux gardes nationaux présenter au président une réclamation de la *Croix-Rouge* en faveur du prisonnier qui était vis-à-vis de lui. Il leur dit que *ces demandes étaient inutiles pour les traîtres.* Alors le prisonnier s'écria : *C'est affreux, votre jugement est un assassinat.* Le président répondit : *J'en ai les mains lavées, conduisez monsieur...* Ces mots prononcés, on le poussa dans la rue, où je le vis massacrer par l'ouverture du guichet.

« Le président s'assit pour écrire, et après qu'il eût enregistré le nom du malheureux qu'on expédiait, je l'entendis dire : *A un autre.*

« Aussitôt je fus traîné devant ce sanglant tribunal, en présence duquel la meilleure protection était de n'en point avoir, et où toutes les ressources de l'esprit étaient nulles, si elles n'étaient pas fondées sur la vérité. Deux de mes gardes me tenaient chacun une main, et le troisième par le collet de mon habit.

« Le président. — Votre nom, votre profession ?

« Un des juges. — Le moindre mensonge vous perd.

« — Journiac-Saint-Méard, officier, etc.

« — Mais enfin, il n'y a pas de feu sans fumée, il faut dire pourquoi on vous accuse.

Un des juges d'un air impatienté. — Vous nous dites toujours que vous n'êtes pas ça, ni ça : qu'êtes-vous donc?

« — J'étais franc royaliste.

« Il s'éleva un mouvement qui fut apaisé par un juge qui dit : — Ce n'est pas pour *juger les opinions* que nous sommes ici, c'est pour en *juger les résultats.*

« — Oui, monsieur, j'ai été franc royaliste, mais je n'ai jamais été payé pour l'être...

« Le président, après avoir ôté son chapeau, dit : — Je ne vois rien qui doive faire suspecter monsieur. Je lui accorde la liberté. Est-ce votre avis?

« Tous les juges : — Oui, oui; c'est *juste*.

« A peine ces mots divins furent-ils prononcés, que tous ceux qui étaient dans le guichet m'embrassèrent. J'entendis au-dessus de moi *applaudir* et crier *bravo*. Je levai les yeux, et j'aperçus plusieurs têtes groupées contre les barreaux du soupirail du guichet; et comme elles avaient les yeux ouverts et mobiles, je compris que le bourdonnement sourd que j'avais entendu pendant mon interrogatoire venait de là.

« Le président chargea trois personnes d'aller en *députation* annoncer au peuple le jugement qu'on venait de rendre. Pendant cette proclamation, je demandai à mes juges un résumé de ce qu'ils venaient de prononcer; ils me le promirent. Le président me demanda pourquoi je ne portais pas la croix de *Saint-Louis*, qu'il savait que j'avais. Je lui répondis que mes camarades prisonniers m'avaient invité à l'ôter. Il me dit que l'Assemblée nationale n'ayant pas défendu de la porter, on paraissait suspect en faisant le contraire. Les trois députés rentrèrent et me firent mettre mon chapeau sur la tête; ils me conduisirent hors du guichet. Aussitôt que je parus dans la rue, l'un d'eux cria : « Chapeau bas..., citoyens, voilà celui pour lequel vos juges demandent aide et secours. » Ces paroles prononcées, le pouvoir exécutif m'enleva; et placé au milieu de quatre

torches, je fus embrassé de tous ceux qui m'entouraient. Les spectateurs crièrent : *Vive la nation!* Ces honneurs, auxquels je fus très sensible, me mirent sous la sauvegarde du peuple qui, en m'applaudissant, me laissa passer suivi des trois députés que le président avait chargés de m'escorter jusque chez moi. Un d'eux me dit qu'il était maçon, établi dans le faubourg Saint-Germain ; l'autre, apprenti perruquier; le troisième, vêtu de l'uniforme de garde national, me dit qu'il était fédéré. Chemin faisant, le maçon me demanda si j'avais peur. — Pas plus que vous, lui répondis-je. — Vous auriez tort d'avoir peur, car maintenant vous êtes sacré pour le peuple, et si quelqu'un vous frappait, il périrait sur-le-champ. Je voyais bien que vous n'étiez pas une de ces chenilles de la liste civile, mais j'ai tremblé pour vous quand vous avez dit que vous étiez officier du roi. Vous rappelez-vous que je vous ai marché sur le pied? — Oui, mais j'ai cru que c'était un des juges... — C'était parbleu bien moi; je croyais que vous alliez vous fourrer dans le harria, et j'aurais été fâché de vous faire mourir; mais vous vous en êtes bien tiré ; j'en suis bien aise, parce que j'aime les gens qui ne boudent pas. »

« Arrivés dans la rue Saint-Benoît, nous montâmes dans un fiacre qui nous porta chez moi. Le premier mouvement de mon hôte, de mon ami, fut, en me voyant, d'offrir son portefeuille à mes conducteurs qui le refusèrent, et qui lui dirent en propres termes : « Nous ne faisons pas ce métier pour de l'argent. Voilà votre ami; il nous a promis un verre d'eau-de-vie; nous boirons et nous retournerons à notre poste. » Ils me demandèrent une attestation qui déclarât qu'ils m'avaient conduit chez moi sans accident. Je fus les accompagner jusqu'à la rue où je les embrassai de bien bon cœur. »

Il résulte de ces faits racontés par un témoin, acteur dans ce terrible drame, qu'un tribunal jugeait les prisonniers; qu'on y tolérait l'aveu d'une opinion, même contraire à la forme du gouvernement établi, pourvu que cette opinion n'eût point éclaté en des actes séditieux ; que la défense était libre et que la vie de chaque homme était sévèrement pesée aux voix. Maillard présidait ce tribunal farouche. Nous connaissons déjà ce vainqueur de la Bastille, qui conduisit les femmes à Versailles, dans la journée du 6 octobre ; c'était une tragique figure, mais un grand cœur. Un fanatisme taciturne et réfléchi l'avait conduit dans ces lieux habités par l'épouvante et par la mort. Appuyant sa conscience sur la nécessité, il traversa cet abîme de sang, comme il avait franchi les fossés de la Bastille, le pied sur une frêle planche. Accusé d'indulgence et de faiblesse, menacé par son *pouvoir exécutif*, environné de piques et de lames de sabre prêtes à se retourner contre lui, Maillard crut sanctifier les fonctions de président au tribunal du meurtre, en balançant la justice avec la vengeance.

Danton, l'homme, qui dans ces circonstances uniques sut élever le crime aux proportions du génie, avait ouvert de son propre mouvement les portes de la prison à Duport, à Barnave et à Charles Lameth. L'abbé Haüy avait été délivré avant les massacres, sur une simple note de l'Académie, qui le réclamait comme utile à la science. L'abbé L'Homond fut mis en liberté, grâce à la protection d'un de ses anciens élèves, Tallien. L'abbé Bérardier reçut un sauf-conduit d'une main inconnue : on se souvient que Camille avait étudié sous lui à Louis-le-Grand : douces et touchantes affections de collège, qui survivent dans le cœur de l'élève à la perte des croyances inculquées! L'abbé Sicard faillit périr le 2 septembre. Les barrières de Paris, gardées pendant les visites domiciliaires, avaient été rendues libres le dimanche matin. A trois heures, le canon d'alarme les fit refermer. Plusieurs carrosses, qui se dirigeaient hors des murs de la ville, furent obligés de rebrousser chemin ; on les conduisit au comité de la section des Quatre-Nations. Ces voitures contenaient quelques prêtres déguisés, parmi lesquels l'archevêque d'Arles, le vicaire de Saint-Fériol et l'abbé Sicard. On interroge les suspects; quinze d'entre eux trouvent la mort sur les degrés mêmes de la salle. C'est le tour de l'abbé Sicard ; il pâlit. Un horloger, le citoyen Monnot, découvre sa poitrine pour recevoir les coups qu'on préparait à la victime : « Que faites-vous? s'écrie-t-il, cet homme est l'instituteur des sourds-muets, le successeur de l'abbé de l'Épée ; les sourds-muets sont les enfants du malheur, celui qui leur donne ses soins ne saurait être un ennemi du peuple. Leur enlever leur professeur, leur père, l'homme de talent qui par les ressources de son art est parvenu à leur restituer en quelque sorte le don du langage, ce serait un crime contre Dieu et contre la nature. » Cette défense héroïque, la cause des sourds-muets représentée par leur habile maître, tout parle au cœur des assassins : ils fondent en larmes ; l'abbé Sicard est enlevé dans leurs bras nus, et ramené à l'institution de la rue Saint-Jacques, au milieu des effusions de la joie, de l'attendrissement et du patriotisme.

Laissez passer la justice du peuple! — Le peuple! il ne faut pas donner ce nom à la bande de misérables qui trempa ses mains dans les massacres de septembre. A travers mille traits de barbarie, il y eut pourtant des actes de clémence et même de sensibilité. Une jeune fille s'étant évanouie au moment de passer devant ses juges, les hommes féroces qui veillaient à la porte du guichet l'emportent le plus doucement qu'ils peuvent dans un coin de la salle, et n'osant délacer eux-mêmes son corset, prient une citoyenne de lui rendre ce service. Le vieux d'Affry était fort compromis par ses relations avec la cour ; ses cheveux blancs, sa figure vénérable, désarment le bras de la justice expéditive : il est reconduit chez lui au milieu des applaudissements, entre une double haie de spectateurs qui se tiennent debout et la tête nue. On épargne Sombreuil couvert de l'innocence et de la piété de sa fille. Le tribunal établi à la Force décharge de toute accusation Chamilly, l'un des valets de chambre de Louis XVI. Le prisonnier est porté sur les bras comme en triomphe ; on l'escorte jusqu'à sa maison, où sa famille alarmée n'espérait plus le revoir. A chaque acquittement, une joie presque folle éclate parmi les exécuteurs : la miséricorde, la pitié, toutes les émotions douces et touchantes, remontent du fond de ces âmes masquées par une conviction brutale. Outre l'abbé Sicard, Cazotte, d'Affry, Sombreuil, Saint-Méard, Chamilly, ce tribunal épargna Duverrier, l'ex-secrétaire du sceau, le notaire Guillaume, et Salomon, conseiller-clerc à l'ancien parlement ; le fer du 2 septembre respecta quelques têtes de femmes : Mesdames de Tourzelle mère et fille, de Saint-Brice, de Navarre, de Septeuil, la princesse de Tarente, la marquise de Fausse-Landry, trouvèrent des mains protectrices qui les tirèrent mystérieusement de l'abîme : le hasard seul perdit la princesse de Lamballe, que la commune voulait sauver.

Quelques criminels, étrangers à la politique, envers lesquels, au dire du sentiment public, la justice avait été trop indulgente, furent enveloppés dans ces massacres. Un détachement de gens armés alla s'établir dans la cour de la Salpêtrière. La femme du fameux Desrue tomba la première sous leurs coups ; d'autres prisonnières, qui avaient acquis la célébrité du crime, subirent le même sort. Madame Delamothe (Valois), la même qui figura dans l'affaire du collier, et qui avait été renfermée après une première évasion, passa au milieu de ces forcenés, portant une petite canne, un habit d'amazone et une cage avec un serin. Elle s'échappa (1). Les prêtres furent les plus maltraités dans ces massacres : un citoyen généreux réussit à en sauver quelques-uns. Profitant du désordre semé par le bruit du tocsin, et d'intelligences acquises à prix d'argent, Geoffroy Saint-Hilaire pénètre à deux heures dans la prison de Saint-Firmin ; il s'était procuré la carte et les insignes d'un commissaire. Son intervention échoue devant la délicatesse de ses prisonniers : « Non, répond l'un d'eux, l'abbé de Keranran, proviseur de Navarre, non! nous ne quitterons pas nos frères. Notre délivrance rendrait leur perte plus certaine. » Pendant la nuit, douze ecclésiastiques de Saint-Firmin s'échappèrent néanmoins à la faveur d'une échelle que le jeune Geoffroy avait appuyée contre un angle du mur.

Ces massacres furent jugés par le conseil de surveillance de la Commune une mesure de sûreté générale. « Ce terrible événement, écrivait quelqu'un du haut du rocher de Sainte-Hélène, était dans la force des choses et dans l'esprit des hommes. Ce n'est point un acte de pure scélératesse. Les Prussiens entraient ; avant de courir à eux, on a voulu faire main basse sur leurs auxiliaires dans Paris. » — Voilons néanmoins, voilons d'un crêpe ces nécessités horribles, ces justices armées qui passent à certains jours, comme la foudre sur la face des nations. Nous ignorons les destinées que le ciel nous réserve; l'avenir de la France est roulé dans un nuage ; mais quels que soient les événements qui grondent à l'horizon, ayons le courage de proscrire l'intervention de la mort. Surtout que de semblables entreprises ne recommencent jamais! les circonstances manqueraient pour les justifier, et l'humanité inconsolable s'en cacherait la tête de douleur. La conséquence funeste de ces actes de violence est de faire reculer, pour des siècles, la liberté. Le 2 septembre, comme un fantôme sanglant, couvre et obscurcit encore à cette heure le soleil du 10 août. Mais ce crime ne fut pas le crime de la Révolution ; ce fut celui de l'ennemi qui avait menacé de détruire la France ; ce fut celui de la royauté qui, du fond de sa prison, se montrait encore redoutable par les secours qu'elle attendait. Le peuple s'indigna. Une secousse rompit le fil qui suspendait sa vengeance. C'est alors que le glaive tomba sur la tête des ennemis de la nation.

Danton, le principal auteur de la journée du 2 septembre, montra la magnanimité d'un homme qui veut frapper un coup terrible dans l'opinion publique, mais qui voudrait en même temps soustraire à la mort toutes les victimes intéressantes. Il accepta la responsabilité de ces massacres comme un devoir pénible à son cœur, comme un sacrifice qu'exigeaient des circonstances impérieuses. La convulsion sanguinaire du 2 septembre rejeta en effet l'ennemi du sol français, et la Révolution fut sauvée. La patrie, délivrée de l'invasion qui l'enveloppait comme un serpent, put désormais pourvoir à sa sûreté intérieure par des mesures moins inhumaines. La France était, au moment de ces actes de barbarie, un vaisseau perdu sur lequel les citoyens se dévoraient entre eux. La stupeur, l'indignation, la loi suprême du salut public couvrent alors d'une excuse ces œuvres de sang : mais l'ennemi se retirant peu à peu, le danger qui menaçait toutes les têtes s'étant plus tard éloigné, les motifs de

(1) Conservé dans la mémoire des anciennes religieuses de la Salpêtrière.

nécessité ayant disparu, l'horreur seule demeure. Ceci explique le sentiment général de réprobation que soulève aujourd'hui l'ombre de ces terribles journées. En était-il de même en 92? « Pour moi, écrivait alors à son père le citoyen Lebas, quand je réfléchis à toutes les circonstances de ce massacre, je n'y peux apercevoir qu'une mesure de sûreté nécessaire pour le succès de la journée du 10 août; si l'humanité gémit sur tant de victimes immolées, et surtout sur de cruelles méprises, on trouve quelque soulagement à penser que l'inaction du glaive de la loi a été seule cause de tant de violences. » Ce qui est certain, c'est que deux ou trois cents hommes, tout au plus, prirent une part active dans les exécutions; mais que l'immense population regarda ces événements comme marqués du sceau de l'irrésistibilité. Il y avait aux alentours des prisons une force armée; elle ne bougea pas. Des gardes nationaux faisaient l'exercice dans le jardin du Luxembourg, à deux pas des massacres; on vint les avertir de ce qui se passait aux Carmes, à l'Abbaye : ils demeurèrent. Leur sinistre indifférence semblait dire : « C'est malheureux. Que voulez-vous? il faut que cela se fasse. » On avait chassé la royauté des Tuileries; mais pour que la journée du 10 août fût complète, il fallait purger la ville du royalisme. C'était du moins le sentiment des révolutionnaires. On ne voulait ni participer aux meurtres, ni les réprimer. La croyance à une force insurmontable, qui pousse les événements vers un dessein supérieur, est la religion de l'histoire. Les scènes les plus effrayantes de la Révolution française n'échappent point à cette loi; il faut aux nations elles-mêmes des leçons et des châtiments; c'était le Dieu de Moïse, le Dieu terrible, qui passait alors dans une pluie de sang.

VI.

CONVENTION NATIONALE.

LUTTES DE LA MONTAGNE ET DE LA GIRONDE. — PROCÈS DE LOUIS XVI. — ÉVÉNEMENTS DU 31 MAI.

L'Assemblée législative s'était démise elle-même de ses pouvoirs en face de la gravité des circonstances. Pour soutenir le poids des destinées nouvelles que la chute du trône rejetait violemment sur le pays, la représentation nationale avait besoin de renouveler ses forces dans l'élection populaire. La Convention trouva la France dans une grande attente. Les partis étaient divisés; la guerre grondait à l'intérieur; l'invasion, à demi soulevée par l'élan national, pesait encore sur la frontière; les esprits étaient pleins d'incertitude et de ténèbres. Les élections se firent en général sous l'influence des événements du 10 août : on sentait que l'énergie était nécessaire pour substituer un gouvernement à un autre, pour contenir les ennemis du dedans et pour effrayer les puissances étrangères. « Tout homme qui ne se passionne pas pour la liberté, s'écriait Jullien, de la Drôme, est indigne de la servir. C'est une vierge délicate qui préfère être haïe à être aimée faiblement. Oui, messieurs, donnez-nous des aristocrates ardents, plutôt que de tièdes patriotes. Les premiers se feront détester et ne seront pas à craindre; les autres pourraient se faire aimer, et leur mollesse contagieuse affaiblirait le ressort énergique dont nous avons besoin pour sauver la patrie en danger (1). » Ces sentiments étaient ceux de la majorité des citoyens. Les corps électoraux de Paris et de Versailles nommèrent députés à la Convention nationale Danton, Marat, les deux Robespierre, Tallien, Osselin, Audouin, Chénier, Fabre-d'Églantine, Legendre, Camille Desmoulins, Lavicomterie, Fréron, Panis, Sergent, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Philippe d'Orléans, que la Commune devait autoriser à prendre le nom d'Égalité.

La Convention entre dans la salle du Manége : un respect toujours nouveau s'attache, dans ces circonstances graves, à une réunion d'hommes sérieux assemblés pour délibérer des destinées du monde et des intérêts du pays. La disposition de la salle est géographiquement très simple : à droite, la Gironde; sur cette crête qui occupe toute la gauche, la Montagne; entre ces deux points culminants, dans le fonds, tout en bas, la Plaine ou le Marais. Cette dernière région est, en effet, la partie plate, bourbeuse et stagnante de l'Assemblée. La Montagne s'élève, au contraire, comme l'Etna au-dessus des vallées qui l'environnent; elle gronde déjà souterrainement, pareille à un volcan en travail. Ses ennemis disent ironiquement qu'elle accouchera d'une souris. — Elle accoucha d'un échafaud et du salut des nations.

Quoique la séance ne soit pas encore ouverte, on voit déjà clairsemées sur les bancs quelques têtes connues : voici Saint-Just, en habit noir boutonné, grave et beau comme un symbole; Robespierre avec ses traits tendus et son gilet à revers; Danton avec sa laideur fougueuse; Camille Desmoulins avec sa physionomie âcre et mobile; Couthon, qui n'a point le cœur ni le cerveau paralysés comme les jambes; Marat, cette maladie révolutionnaire, ce mythe; ses yeux paraissent éblouis et comme étonnés de la lumière : enterré dans les caves, le malheureux a anticipé, depuis quatre années, sur le sépulcre.

Les tribunes s'élèvent, placées au-dessus des bancs des députés, comme des loges de théâtre sur un parterre. Elles sont occupées par des figures plébéiennes, qui viennent assister à la première scène du grand drame national; ces tribunes représentent le chœur antique; elles approuvent ou elles condamnent; elles ont les passions, les entraînements, les caprices de la multitude. Les hommes méditent; les femmes tricotent.

Ecoutez! Un orateur en soutane violette réclame la parole, c'est l'abbé Grégoire (1). « Personne ne nous proposera jamais, dit-il, de conserver en France la race funeste des rois; nous savons trop bien que toutes les dynasties n'ont jamais été que des races dévorantes qui se disputent les lambeaux des hommes, mais il faut pleinement rassurer les amis de la liberté. Il faut détruire ce talisman dont la force magique pourrait encore stupéfier bien des esprits légers. » Le timide Bazire fait observer que la question étant délicate a besoin d'être mûrement discutée. — « Et qu'est-il besoin de discuter, reprend Grégoire avec enthousiasme, quand tout le monde est d'accord? Les rois sont dans l'ordre moral ce que les monstres sont dans l'ordre physique. Les cours sont l'atelier des crimes et la tanière des tyrans. L'histoire des rois est le martyrologe des peuples. »

Les modérés écartaient, depuis l'ouverture de la séance, le véritable nœud de la situation : Grégoire le trancha par ces paroles décisives. Sa proposition, mise aux voix, est adoptée au bruit des plus vifs applaudissements. La Convention nationale décrète *que la royauté est abolie en France*. Les acclamations de joie, les cris de *vive la nation*, répétés par tous les spectateurs, se prolongent durant plusieurs minutes. — La royauté, cette idole devant laquelle la France s'est tenue agenouillée depuis des siècles, cette image charnelle de la Divinité, cette toute-puissance faite homme, cette tradition vivante, voilà ce que la nouvelle assemblée, du premier coup, sans discussion, venait de briser comme un hochet d'enfant entre ses mains audacieuses. C'était donner, dès le début, une belle idée de sa force et de son intrépidité. Elle anathématisait tous les trônes dans un seul, et cela sous le canon des rois coalisés! O géants de la Montagne, vous qui répandiez la lumière d'une main et le tonnerre de l'autre, on peut bien calomnier votre mémoire; on ne l'avilira point : vous, du moins, vous avez osé!

Quelques esprits ingénieux n'ont pas craint d'avancer que sans l'émigration qui amena la guerre, sans le schisme qui amena les troubles intérieurs, il n'y aurait point eu de république. Je ne sais rien de moins fondé que cette assertion : la chute de la royauté était dans les nécessités du renouvellement social; comment le vieux monde pouvait-il se réformer tant que la tête était, pour ainsi dire, debout. L'alliance entre les principes qui avaient fait la monarchie et les idées qui venaient de faire la Révolution était monstrueuse, impossible, inouïe. Il n'y a rien de plus logique dans le monde que l'activité humaine; elle s'épuise, mais elle ne s'arrête pas. Quand même l'événement de 89 n'aurait point rencontré devant lui la résistance du clergé et de la noblesse, il n'en eût pas moins accompli son évolution politique. La royauté témoignait pour les institutions nouvelles une répugnance qui était tout à fait dans sa nature. Souvenons-nous de cette parole de l'Evangile : « On ne met pas du vin nouveau dans les vieilles outres. » La monarchie, qui est la forme du droit divin, ne pouvait contenir les idées philosophiques du dix-huitième siècle; la souveraineté individuelle avait horreur de la souveraineté nationale.

Ce grand pas fait, la Convention s'arrêta. Les tiraillements et les divisions des partis la réduisaient, dès le début, à l'impuissance. Composée d'éléments hétérogènes, elle cherchait à organiser ses forces. Les Girondins s'étaient emparés du fauteuil et des bureaux. Ce premier succès leur avait donné une confiance énorme. Les Girondins, hommes mous et modérés, rêvaient une liberté aux yeux bleus. Orateurs brillants, mais oisifs, ils n'osaient aucune des mesures fortes et expéditives que réclamaient alors les événements. Notre conviction est que si la Providence les eût laissé faire, dans ces conjonctures difficiles, ils auraient perdu la France. Leur irrésolution dans ces temps de crise ne pouvait manquer de livrer le territoire aux invasions de l'étranger, et leur idée de *décentralisation* était une idée anarchique qui eût jeté le pays dans une guerre civile sans fin. Incapables de faire face aux embarras qu'ils avaient provoqués, ils se jetèrent dans des luttes et des agressions personnelles. Le pays mourait, si la main de ces ambitieux ne se fût retirée du gouvernement. L'histoire doit donc se représenter désormais les

(1) Copié aux Archives.

(1) L'abbé Grégoire avait été nommé évêque de Blois, mais non, comme le disent les ultramontains, par l'Assemblée constituante : il fut appelé au siége épiscopal par le clergé et le peuple, en vertu d'une élection libre.

Girondins comme des hommes de guerre et de désordre; les Montagnards étaient, au contraire, les véritables conservateurs. Seuls, au milieu de tant d'agents de décomposition, ils ont réussi à maintenir la République UNE ET INDIVISIBLE.

Les Montagnards cherchaient bien plutôt à se saisir de l'opinion qu'à s'emparer du gouvernement. Danton avait forcé le ministère de la justice au bruit du canon; il en sortit dès que la situation fut calmée, et ne voulut alors revêtir d'autre dignité que celle de mandataire du peuple. Camille Desmoulins avait participé à la fortune de son ami : le 10 août l'avait logé au palais des Maupeou et des Lamoignon, en qualité de secrétaire général. Il en marquait la nouvelle à son père dans la lettre suivante : « Malgré toutes vos prophéties, que je ne ferais jamais rien, je me vois monté au premier échelon de l'élévation d'un homme de notre robe, et loin d'en être plus vain, je le suis beaucoup moins qu'il y a dix ans, parce que je vaux


Danton

beaucoup moins qu'alors par l'imagination, le talent et le patriotisme, que je ne distingue pas de la sensibilité, de l'humanité et de l'amour de ses semblables, que les années refroidissent... La vésicule de vos gens de Guise, si pleins d'envie, de haine et de petites passions, va bien se gonfler de fiel contre moi à la nouvelle de ce qu'ils vont appeler ma fortune, et qui n'a fait que me rendre plus mélancolique, plus soucieux, et me faire sentir plus vivement tous les maux de mes concitoyens et toutes les misères humaines. » Le père lui répond qu'il se réjouirait de la nouvelle position de son fils : « Si Camille ne la devait pas à une crise qu'il ne voyait pas encore finie, et dont il redoutait toujours les suites; qu'il préférerait peut-être le voir succéder à la place paisible que lui-même occupait à Guise, plutôt qu'à la tête d'un grand empire déjà bien miné, bien déchiré, bien dégradé, et qui, loin d'être régénéré, sera peut-être, d'un moment à l'autre, ou démembré ou détruit. » Ainsi l'esprit de famille contrariait, par la froideur de ses calculs, l'enthousiasme et les illusions du génie républicain.

La Convention prit quelques mesures utiles : elle déclara, par la voix de Danton, que la sûreté des personnes et des propriétés était sous la sauvegarde de la nation. Ce député ne cessait de rappeler ses confrères à l'énergie. « Il faut, dit-il en crispant sa face de lion, il faut nous montrer terribles; c'est du caractère qu'il faut pour soutenir la liberté. » D'une probité ambiguë, Danton cherchait la fortune, mais c'était pour l'humilier. Il traitait l'argent comme une proie, et trouvait une sorte de jouissance dans l'avilissement des signes extérieurs de la richesse. Robespierre avait mis un pied dans la commune, après le 10 août; il s'en retira de lui-même, aux approches du 2 septembre, afin de laisser passer le fleuve de sang. Il se replongea, le front voilé, les mains pures, dans la retraite. Cet homme grandissait chaque jour par le seul mouvement de la pensée nationale : ce qui se faisait sans lui tournait pour lui, tant il avait placé sa conscience et sa mission politique sur le chemin des événements. Extrême dans les principes, il était modéré, quoique inflexible, envers les choses. Les Girondins, tremblant devant l'influence qu'il s'était acquise et devant son intégrité, recommençaient à l'attaquer par des moyens sourds. Marat se faisait obéir par la commune, qui se défiait pourtant de ses exagérations : ses ennemis ne cessaient de le représenter comme le mythe de la scélératesse; ils rejetaient sur lui et sur Danton le linceul sanglant du 2 septembre. La vérité est que Marat s'était rendu dans les prisons, avec Panis, au moment des massacres, afin de séparer les détenus pour dettes et les autres petits délinquants des grands coupables envers l'Etat. Il voulait que le fer de la vengeance tombât uniquement sur les têtes politiques. Terrible, il mettait le ciel du côté de ses ressentiments et enveloppait ses fureurs dans la colère divine. — Danton, Robespierre, Marat, voilà les trois hommes que les Girondins désignaient alors comme formant la tête de la Montagne.

Les partis se regardaient depuis quelques jours et mesuraient leurs forces avant d'engager l'attaque. Comme la Montagne s'ap-


Théroigne de Méricourt.

puyait sur la Commune de Paris, les Girondins voulurent donner à la Convention une force publique, prise dans les quatre-vingt-trois départements, et qu'ils se flattaient de diriger. Cette mesure fut vivement combattue dans les journaux. On craignait que la représentation nationale, entourée d'une sorte de garde prétorienne, ne vînt à dégénérer en une oligarchie élective. Les deux partis s'accusaient mutuellement de pousser aux violences. Il était aisé de prévoir que le choc viendrait du côté des Girondins. L'orage grondait sourdement, depuis quelques jours, sous les discussions vagues de l'Assemblée. La royauté abolie, les esprits sérieux songeaient à la rem-

placer, quelques-uns par une dynastie nouvelle, les autres par une dictature, le plus grand nombre par la représentation nationale seule.

Cependant un mouvement subit se fait dans la salle comme un coup de vent dans les blés; Marat, en houppelande de drap noir avec des revers doublés de fourrures, en pantalon de peau, en veste de satin blanc malpropre, en bottes molles à la hussarde, entre et va se placer à la crête de la Montagne. Quelques députés affectent sur son passage de détourner la tête et de s'éloigner avec dégoût; les tribunes, au contraire, l'applaudissent; Marat, sans se soucier de ces manifestations diverses, pose sa casquette grasse sur son banc, et promène autour de lui dans la salle un regard assuré. Les applaudissements redoublent dans les tribunes; les hommes le montrent du doigt aux femmes, en leur disant: « Saluez, c'est lui! »

Les députés de la Montagne ne donnent aucun signe; Camille Desmoulins seul vient lui serrer la main. « J'aime ce jeune homme, dit Marat presque à haute voix; c'est une tête faible, mais c'est un bon cœur. »

La séance s'ouvre, les visages sombres de l'Assemblée présagent une tempête; après quelques débats oiseux sur une question insignifiante, on demande l'ordre du jour. Merlin alors se lève: « Citoyens, le véritable ordre du jour le voici: Lasource m'a dit hier qu'il y avait dans cette salle un parti qui voulait établir la dictature; je somme de m'en indiquer le chef; quel qu'il soit, je déclare être prêt à le poignarder! »

Cambon, de son banc et en montrant son bras, le poing fermé: « Misérable, voici l'arrêt de mort des dictateurs. »

« — Oui, s'écrie Rebecqui, de Marseille, oui, il existe dans cette Assemblée un parti qui aspire à la dictature, et le chef de ce parti, je le nomme, c'est Robespierre! voilà l'homme que je vous dénonce. »

Danton s'interpose dans la lutte; à une accusation vague et indéterminée contre les chefs de la Montagne, il répond par une accusation contre la Gironde. « On prétend, dit-il, qu'il est parmi nous des hommes qui ont l'opinion de vouloir morceler la France; faisons disparaître ces idées absurdes, en prononçant la peine de mort contre leurs auteurs. La France doit être un tout indivisible, elle doit avoir unité de représentation. Les citoyens de Marseille veulent donner la main aux citoyens de Dunkerque. Je demande donc la peine de mort contre quiconque voudrait détruire l'unité en France, et je propose de décréter que la Convention nationale pose pour base du gouvernement qu'elle va établir l'unité de représentation et d'exécution. Ce ne sera pas sans frémir que les Autrichiens apprendront cette sainte harmonie: alors, je vous jure, nos ennemis sont morts. »

Robespierre monte à la tribune. « Il faut savoir si nous sommes des traîtres, si nous avons des desseins contraires à la liberté, contraires aux droits du peuple, que nous n'avons jamais flatté: car on ne flatte pas le peuple; on flatte bien les tyrans, mais la collection de vingt-cinq millions d'hommes, on ne la flatte pas plus que la Divinité. » Il parle de lui, des services qu'il a rendus: « Un homme qui avait longtemps lutté contre tous les partis avec un courage âcre et inflexible, sans ménager personne, devait être en butte à la haine et aux persécutions de tous les ambitieux, de tous les intrigants... Cessez d'agiter à mes yeux la robe sanglante de César, ou je croirai que vous voulez remettre Rome dans les fers. »

Barbaroux assure qu'à l'époque du 10 août, les Marseillais étant recherchés par les deux partis qui divisaient alors Paris, on le fit venir chez Robespierre; que là on lui dit de se rallier aux citoyens qui avaient acquis de la popularité, et que Panis lui désigna Robespierre *comme l'homme vertueux qui devait être le dictateur de la France.* Nous verrons plus tard que le mensonge était assez dans les habitudes politiques de la Gironde. Panis réfute ainsi l'accusation portée contre Robespierre. « Je ne monte à la tribune que pour répondre à l'inculpation du citoyen Barbaroux. Je ne l'ai vu que deux fois, et j'atteste que ni l'une ni l'autre, je ne lui ai parlé de dictature. Quels sont ses témoins? — Rebecqui: Moi! — Vous êtes son ami, je vous récuse. » Voyant que les nuages de l'accusation se dissipaient un à un, Brissot agite le fantôme sanglant du 2 septembre. Panis: — « On ne se reporte pas assez dans les circonstances terribles où nous nous trouvions. Nous vous avons sauvés, et vous nous abreuvez de calomnies. Voilà donc le sort de ceux qui se sacrifient au triomphe de la liberté. Notre caractère chaud, ferme, énergique, nous a fait, et particulièrement à moi, beaucoup d'ennemis. Qu'on se représente notre situation: nous étions entourés de citoyens irrités des trahisons de la cour... On a accusé le comité de surveillance d'avoir envoyé des commissaires dans les départements pour enlever des effets ou même arrêter des individus. Voici les faits. Nous étions alors en pleine révolution: les traîtres s'enfuyaient, il fallait les poursuivre; le numéraire s'exportait, il fallait l'arrêter.. Nos propres têtes étaient à chaque instant menacées: croyez-vous que nous nous fussions exposés à tous ces dangers, si ce n'eût été pour le bien public? Oui, nous avons illégalement assuré le salut de la patrie. »



Marat chez Talma.

Panis existait encore il y a quelques années: c'était un homme doux, poli, affectueux; ses manières élégantes appartenaient à la société du dix-huitième siècle; il caressait beaucoup ses amis, les baisait délicatement sur la joue, avec une tendresse exquise à chaque fois qu'il les revoyait. Pour un buveur de sang, cet homme avait des mœurs bien innocentes et, si j'ose ainsi dire, à l'eau de rose.

L'orage s'était écarté de la tête de Robespierre. L'accusation de-

truite à son égard retombait à présent sur Marat, qui avait conseillé la dictature dans son journal *l'Ami du peuple*. Un grand tumulte règne depuis quelques instants dans toute la salle. Cambon déclare avoir vu un placard signé de Marat qui excitait à la dictature ; une foule de Girondins, parmi lesquels Cambon, Goupillau, Rebecqui, environnent Marat avec des gestes menaçants : ils le poussent, le coudoient, lui mettent le poing sous le nez pour l'éloigner de la tribune. Cet homme étrange y monte ce jour-là pour la première fois. Son apparition excite des mouvements de fureur ; sa cravate en désordre, ses cheveux négligés, le rire de mépris qu'il oppose aux huées et aux insultes, augmentent encore le tumulte ; de tous les coins de la salle partent des cris : « A bas! à bas! »

C'est au milieu de ce soulèvement épouvantable que Marat fait entendre sa voix :

« J'ai dans cette salle un grand nombre d'ennemis personnels. — Tous, oui, nous le sommes tous! » s'écrie presque toute l'Assemblée en se levant en masse et avec emportement. Alors Marat, imperturbable et répétant sa phrase après un silence : « J'ai beaucoup d'ennemis personnels dans cette salle : je les rappelle à la pudeur.

« Si quelqu'un est coupable d'avoir jeté dans le public ces idées de dictature, c'est moi! Mes collègues, notamment Danton et Robespierre, l'ont constamment repoussée quand je la mettais en avant. J'appelle donc sur ma tête seule les vengeances de la nation. Mais, avant de faire ainsi tomber l'opprobre ou le glaive, citoyens, sachez écouter.

« Au demeurant, que me demandez-vous? Me feriez-vous un crime d'avoir proposé la dictature, si ce moyen était le seul qui pût vous retenir au bord de l'abîme? Qui osera d'ailleurs blâmer cette mesure quand le peuple l'a approuvée et s'est fait lui-même dictateur pour punir les traîtres? A la vue de ces vengeances populaires, à la vue des scènes sanglantes du 14 juillet, du 6 octobre, du 10 août, du 2 septembre, j'ai frémi moi-même des mouvements impétueux et désordonnés qui se prolongeaient parmi nous. J'aurais désiré qu'ils fussent dirigés par une main juste et ferme. Redoutant les excès d'une multitude sans frein, désolé de voir la hache frapper indistinctement et confondre çà et là les petits délinquants avec les grands coupables ; désirant la tourner sur la tête seule des vrais scélérats, j'ai cherché à soumettre ces mouvements terribles et déréglés à la sagesse d'un chef.

« J'ai donc proposé de donner une autorité provisoire à un homme raisonnable et fort, de nommer un dictateur, un tribun, un triumvir, le titre n'y fait rien. Ce que je voulais, c'était un citoyen intègre, éclairé, qui aurait recherché tout de suite les principaux conspirateurs afin de trancher d'un seul coup la racine du mal, d'épargner le sang, de ramener le calme et de fonder la liberté. Suivez mes écrits, vous y trouverez partout ces vues. La preuve, au reste, que je ne voulais point faire de cette espèce de dictateur un tyran, tel que la sottise pourrait l'imaginer, mais une victime dévouée à la patrie, c'est que je voulais en même temps que son autorité ne durât que peu de jours, qu'elle fût bornée au pouvoir de condamner les traîtres et même qu'on lui attachât durant ce temps un boulet aux pieds, afin qu'il fût toujours sous la main du peuple.

« Je rends grâce à mes ennemis de m'avoir amené à vous dire ma pensée tout entière. Si, après la prise de la Bastille, j'avais eu en main l'autorité, cinq cents têtes scélérates seraient tombées à ma voix. Ce coup d'audace, en jetant la terreur dans la ville, aurait contenu tout de suite tous les méchants. Il ne restait plus dès lors qu'à fonder l'ordre, la paix et le bonheur public sur des lois, ce qui eût été facile, cette tâche n'étant plus empêchée à chaque instant par des complots et des menées sourdes ; mais faute d'avoir déployé cette énergie aussi sage que nécessaire, cent mille patriotes ont été égorgés et cent mille sont menacés de l'être. Vous avez eu des massacres nombreux et réitérés, vous avez versé vous-mêmes beaucoup de sang, vous en verserez encore. Vraiment, quand je viens à comparer vos idées aux miennes, je rougis pour vous et je m'indigne de vos fausses maximes d'humanité.

« C'est en vain d'ailleurs que vous avez l'air de rejeter maintenant cette mesure dictatoriale avec horreur : vous y viendrez un jour malgré vous, seulement il ne sera plus temps : la division et l'anarchie auront gagné toutes les classes de citoyens. Au lieu de cinq cents têtes, vous en abattrez deux cent mille, et vous échouerez.

« Une violence légale et ordonnée par un chef est toujours préférable à celle où une fausse modération jette, dans les temps de désordre, une nation entière. Les penseurs sentiront toute la justesse de ce principe. Citoyens, si sur cet article vous n'êtes point à la hauteur de m'entendre, tant pis pour vous.

« Oui, telle a été mon opinion; j'y ai mis mon nom et je n'en rougis pas. On a eu l'impudeur de m'accuser d'ambition, de cruauté, de connivence avec les tyrans. — Moi, vendu! Les tyrans donnent de l'or aux esclaves qu'ils corrompent, et je n'ai pas même le moyen d'acquitter les dettes de ma feuille. Moi, cruel! qui ne puis voir souffrir un insecte sans partager son agonie. Moi, ambitieux!... Citoyens, voyez-moi et jugez-moi (il montre ses habits sales, ses membres chétifs) ; un pauvre diable, sans protection, sans amis, sans intrigue! Le glaive de vingt mille assassins était suspendu sur moi : j'ai erré de souterrain en souterrain. Toute ma gloire est dans le triomphe de la nation, dont j'ai défendu les droits, depuis trois années, la tête sur le billot.

« Cessons ces discussions et ces débats scandaleux. Hâtez-vous de marcher vers les grandes mesures qui doivent assurer le salut de la nation, posez les bases sacrées d'un gouvernement juste et libre ; faites respecter les droits, l'origine et la dignité de l'homme. Je ne demande qu'à m'immoler tous les jours de ma vie pour le bonheur du peuple. Que ceux qui ont fait revivre aujourd'hui le fantôme de la dictature se réunissent à moi, qu'ils s'unissent à tous les bons citoyens, pour ensevelir leurs ressentiments dans la grandeur et la prospérité commune. »

La tête de Marat était faite de la boue du peuple; quand le génie révolutionnaire venait à souffler sur cette boue, il en sortait une sorte d'éloquence monstrueuse. Cette image extraordinaire, infernale d'un dictateur traînant à travers les cadavres le boulet qui l'enchaîne aux volontés de la multitude est quelque chose de par delà l'humanité. Le style de cet orateur, son geste effaré, son rire amer, le mouvement électrique de ses yeux noirs, l'aspect de ce front sur lequel on voyait se former d'avance tous les orages de la Révolution, ses bravades ont confondu l'Assemblée. Un lugubre silence règne sur tous les bancs.

Enfin, Vergniaud lui succède à la tribune : « S'il est un malheur, dit-il d'une voix qui affectait la tristesse, s'il est un malheur pour un représentant du peuple, c'est de remplacer ici un homme tout chargé de décrets de prises de corps qu'il n'a pas purgés. » — Marat de son banc : « Je m'en fais gloire ! »

Le calme semblait depuis quelques instants rétabli dans l'Assemblée. Tout à coup un second orage éclate sur la tête de Marat. Il s'agit d'un numéro de *l'Ami du peuple*, dans lequel Boileau dénonce le passage suivant : « Ce qui m'accable, c'est que mes efforts pour le salut de la République n'aboutiront à rien, sans une nouvelle insurrection. A voir la trempe de la plupart des députés... (Boileau se tournant vers Marat : Pour mon propre compte, Marat, je te dirai qu'il y a plus de vérité dans ce cœur que de folie dans ta tête.) ; à voir la trempe de la plupart des députés, je désespère du salut public, si dans les huit premières séances toutes les bases de la Constitution ne sont pas posées. N'attendez plus rien de cette Assemblée ; vous êtes anéantis pour toujours : cinquante ans d'anarchie vous attendent, et vous n'en sortirez que par un dictateur vrai patriote et homme d'État. » Un mouvement d'indignation s'empare de l'Assemblée. De tous les coins de la salle s'élèvent des cris terribles : « A l'Abbaye ! à l'Abbaye ! »

Marat se lève avec sang-froid et réclame la parole.

« Et moi, s'écrie Boileau, je demande que ce monstre soit décrété d'accusation. »

C'est à qui dès lors appuiera l'éponge trempée de fiel sur la bouche de l'accusé.

Une voix : « Je demande que Marat parle à la barre. »

Marat : « Je somme l'Assemblée de ne pas se livrer à ces accès de fureur. »

Larivière : « Je demande que cet homme soit interpellé purement et simplement d'avouer ces lignes ou de les désavouer. »

Alors Marat, qui a réussi à se frayer un chemin jusqu'à la tribune, à travers les flots tumultueux de ses ennemis : « Je n'ai pas besoin d'interpellation. L'écrit qu'on vient de lire est de moi; je l'avoue. Jamais le mensonge n'a approché de mes lèvres et la dissimulation est étrangère à mon cœur. Seulement cet écrit est déjà ancien ; il date de dix jours. Mais la preuve incontestable que je veux marcher avec vous, avec les amis de la patrie, cette preuve que vous ne révoquerez pas en doute, la voici. » Il tire de sa poche le premier numéro d'une feuille qu'il entreprend sous le nom de *Journal de la République*. Un secrétaire de l'Assemblée en lit quelques fragments :

Nouvelle marche de l'auteur.

« Depuis l'instant où je me suis dévoué pour la patrie, je n'ai cessé d'être abreuvé de dégoûts et d'amertume : mon plus cruel chagrin n'était pas d'être en butte aux assassins, c'était de voir une foule de patriotes sincères, mais crédules, se laisser aller aux perfides insinuations, aux calomnies atroces des ennemis de la liberté sur la pureté de mes intentions, et s'opposer eux-mêmes au bien que je voulais faire.... Les lâches, les aveugles, les fripons et les traîtres se sont réunis pour me peindre comme un *fou atrabilaire*; invective dont les charlatans encyclopédistes gratifièrent l'auteur du *Contrat social*... Quant aux vues ambitieuses qu'on me prête, voici mon unique réponse : je ne veux ni emplois ni pensions. Si j'ai accepté la place de député à la Convention nationale, c'est dans l'espoir de servir plus officiellement la patrie, même sans paraître.... Je suis prêt à prendre les voies jugées efficaces par les défenseurs du peuple : je dois marcher avec eux. Amour sacré de la patrie, je t'ai consacré mes veilles, mon repos, mes jours, toutes les facultés de mon être ; je t'immole aujourd'hui mes préventions, mon ressenti-

ment, mes haines. A la vue des attentats des ennemis de la liberté, à la vue de leurs outrages contre ses enfants, j'étoufferai, s'il se peut dans mon sein, les mouvements d'indignation qui s'y élèveront; j'entendrai, sans me livrer à la fureur, le récit du massacre des vieillards et des enfants égorgés par de lâches assassins; je serai témoin des menées des traîtres à la patrie, sans appeler sur leurs têtes criminelles le glaive des vengeances populaires. Divinité des âmes pures! prête-moi des forces pour accomplir mon vœu. Jamais l'amour-propre ou l'obstination ne s'opposera chez moi aux mesures que prescrit la sagesse : fais-moi triompher des impulsions du sentiment; et si les transports de l'indignation doivent un jour me jeter hors des bornes et compromettre le salut public, que j'expire de douleur avant de commettre cette faute. »

La lecture de cette pièce calme l'exaspération générale et déjoue les sinistres projets de la Gironde.

Marat : « Je me flatte qu'après la lecture de cet écrit il ne vous reste pas le moindre doute sur la pureté de mes intentions; mais on me demande de rétracter des principes qui sont à moi, c'est me demander que je ne voie pas ce que je vois, que je ne sente pas ce que je sens. Il n'y a aucune puissance sous le soleil qui soit capable de ce renversement d'idées. Il ne dépend pas plus de moi de changer mes pensées qu'il ne dépend de la nature de bouleverser l'ordre du jour et de la nuit.

« On m'a reproché tout à l'heure les maux que j'ai soufferts pour la patrie : c'est indécent. Les motifs de réprobation qu'on a invoqués contre moi, je m'en fais gloire, j'en suis fier. Les décrets qui m'ont frappé, je m'en étais rendu digne, pour avoir démasqué les traîtres, déjoué les conspirateurs. Oui, dix-huit mois, j'ai vécu sous le glaive de Lafayette. S'il se fût rendu maître de ma personne, il m'eût anéanti. J'ai été accablé de poursuites par le Châtelet et le tribunal de police : mais je m'en vante! On a osé me donner pour titre de proscription les décrets provoqués contre moi dans l'Assemblée constituante et dans l'Assemblée législative : eh bien! ces décrets, le peuple les a détruits en m'appelant parmi vous. Sa cause est la mienne.

« Qui sont, après tout, les auteurs de cette accusation atroce? des hommes pervers, des membres de la faction Brissot! Les voilà tous devant moi : ils ricanaient tout à l'heure, ils triomphaient au bruit des cris forcenés de leurs agents : — Qu'ils osent me fixer maintenant!

« Souffrez qu'après une séance aussi orageuse, après les clameurs furibondes et les menaces éhontées auxquelles vous venez de vous abandonner contre moi, je vous rappelle à vous-mêmes, à la justice. Quoi! si par la faute de mon imprimeur, la feuille de ce jour n'eût pas paru, vous m'auriez donc livré à l'opprobre et à la mort? Cette fureur est indigne d'hommes libres. Mais non, je ne crains rien sous le soleil. Je déclare que si le décret eût été lancé contre moi, je me brûlais la cervelle au pied de cette tribune. »

L'orateur appuie la bouche d'un pistolet contre son front. « Voilà donc, reprend Marat d'une voix attendrie par l'émotion, voilà le fruit de trois années de cachots et de tourments... Voilà donc le fruit de mes veilles, de mes labeurs, de ma misère, de mes souffrances, des dangers sans nombre que j'ai essuyés pour la patrie!... Un décret d'accusation contre moi! C'est un complot monté par mes ennemis dans cette assemblée pour m'en faire sortir. Eh bien! je resterai parmi vous pour braver vos fureurs!... »

L'Assemblée murmure; les tribunes applaudissent. « A la guillotine! à la guillotine! » vocifèrent quelques Girondins forcenés. On demande que Marat soit tenu d'évacuer la tribune.

Tallien : « Je demande, moi, que l'ordre du jour fasse trêve à ces scandaleuses discussions. Décrétons le salut de l'empire, et laissons là les individus. »

La Convention passe à l'ordre du jour.

Le soir, Marat reçut la visite de mademoiselle Fleury, qui venait de jouer, pour la première fois, dans une pièce dont le principal rôle avait été créé au théâtre de la Nation par mademoiselle Julie Candeille. C'était un rôle doux, pastoral et vertueux, qui allait merveilleusement à une jolie figure. La charmante comédienne s'était retirée dans sa loge, au tomber du rideau, couverte d'applaudissements. Elle entra chez l'Ami du peuple, une couronne de fleurs dans la main. Marat l'attendait : « Moi aussi, lui dit-il, j'ai remporté un succès de tribune, mais un de ces succès qui ravagent l'âme. J'ai été glorieusement sifflé, vous avez été applaudie. Au fond pourtant c'est le même rôle : vous avez représenté une femme victime et moi un martyr du peuple. Je veux regénérer les mœurs sur un autre théâtre. Nos femmes, devenues citoyennes, deviendront plus graves; à la galanterie succédera le véritable amour. Mais vous, enfant, vous prêtez à cette œuvre toutes les grâces de votre sexe, tandis que moi je suis forcé de me faire loup ou tigre pour épouvanter les méchants. Un jour viendra où la Révolution étant faite, nous retournerons tous à la modération, à la douceur, à la nature. Dieu veuille seulement que je ne meure pas avant la fin de mon rôle! »

L'opinion, l'horreur, le dégoût que les Girondins faisaient paraître à la vue de Marat étaient autant d'artifices pour ternir la cause du peuple. Ils affectaient de personnifier dans cet homme l'assassinat, afin d'avilir tout un parti et de déconsidérer la Montagne. Ces grands politiques avaient d'ailleurs commis une faute et une maladresse : Marat était jusque-là, pour plusieurs, un problème, un mythe; de telles attaques lui donnaient, pour ainsi dire, une existence; elles en faisaient l'*Ecce homo* de la Révolution. L'Ami du peuple s'exaltait lui-même dans le sentiment de cette lutte gigantesque. La persécution n'est pour les esprits frappés d'une idée fausse qu'un motif de confiance dans la mission qu'ils se sont donnée; elle assure leur marche; elle rehausse à leurs propres yeux et aux yeux du monde. Marat se soulevait sur la contradiction comme sur un piédestal. Le fait est que la violence déployée contre cet homme répond suffisamment à ceux qui voudraient nier l'importance et la grandeur de son rôle dans le drame révolutionnaire : les attaques sont toujours à mes yeux des témoignages de force et d'immensité; Dieu ne met pas de tempêtes sur les ruisseaux.

L'élan révolutionnaire, étouffé dans la Convention nationale, sous les querelles et les rivalités des partis, se faisait jour dans le pays par la guerre comme par un torrent impétueux. Tant que la cour s'était maintenue, le mouvement de la défense extérieure avait été mou et indéterminé. Ce ne fut qu'après le 10 août, quand on fut débarrassé du roi et de sa funeste influence, que le dévouement national éclata en prodiges. La liberté frappa du pied la terre et il en sortit une armée. Tout fut mis en réquisition : hommes, munitions, chevaux. On leva des forces considérables. Les instruments domestiques, pelles, pincettes, chenets, furent transformés en armes. Les dons patriotiques affluèrent; j'ai sous les yeux une lettre écrite à la Convention par le citoyen Bonnaire dans laquelle il raconte les sacrifices des habitants de sa province : « Les citoyens de ce département (le Cher) ont aussi voulu déposer leurs offrandes sur l'autel de la patrie. Le conseil du département a maintenant à sa disposition 248 paires de souliers, 17 capotes, 6 habits, 2 vestes, 2 culottes, 7 chemises, 2 épaulettes en or et une somme de 4,000 livres pour distribuer des secours aux femmes et aux enfants des volontaires partis pour les armées. La municipalité de Bourges est dépositaire de 114 habits, 40 vestes, 30 culottes, 44 paires de bas, 32 paires de souliers, 16 chemises, d'une somme de 4,360 livres 2 sous 8 deniers destinés aux pauvres de cette ville, et d'une autre somme de 13,426 livres pour les femmes des citoyens qui sont allés combattre les brigands (1). » Des ouvrières, de pauvres femmes venaient ainsi déposer entre les mains des magistrats le denier de la veuve. Dans un moment de frénésie, on alla jusqu'à déterrer les morts d'importance, afin de convertir en balles le plomb de leur cercueil. L'Assemblée nationale s'éleva contre ces profanations. Les nécessités augmentèrent de jour en jour, la municipalité venait de requérir toute l'argenterie des églises. Elle demandait que le trésor de l'autel fût remis entre les mains de la patrie souffrante. Quel honneur pour la religion que celui de subvenir aux frais de la défense nationale! Prêtres, que tardez-vous! accourez donc : le moment est venu de dépouiller Dieu pour lui-même. La patrie est, en effet, ton premier temple, ô Divinité des cœurs purs! Christianisme, religion sainte, tu vas renaître de tes cendres, si tu as le suprême courage de mourir jusqu'au bout à ces ornements et à ces pompes de la vanité sacerdotale! Les cloches ont des sonneries pieuses et charmantes pour les âmes mélancoliques; mais quand la tempête gronde, quand le sol de la patrie tremble sous les pas de l'invasion étrangère, il faut quitter la région des songes et répondre au canon par du canon. L'airain qui donnait le signal de la prière doit vomir à cette heure les imprécations du carnage. Les nations ont leurs jours d'épouvante et de frissonnement : Dieu cache alors sa face dans un nuage et ne veut plus être adoré qu'à travers les voiles de l'esprit.

A la nouvelle de la prise de Verdun, les Parisiens, croyant déjà voir le roi de Prusse à leurs portes, avaient formé un camp depuis Clichy jusqu'à Montmartre. Tout le monde y travaillait comme au Champ-de-Mars. De jolies citoyennes maniaient la pioche, la bêche ou la brouette. Maître de Verdun, le roi de Prusse marche déjà dans les plaines de la Champagne, s'avance sur Sainte-Menehould par la trouée de Grand-Pré. La consternation est dans Paris. C'est alors que Kellermann, sur les hauteurs de Valmy, le 20 septembre, foudroie les ennemis d'une canonnade de quinze heures. Bientôt après cette sanglante bataille, s'effectue la retraite de Frédéric-Guillaume qui est encore un mystère. Dumouriez laissa les Prussiens se replier tranquillement sur la frontière. L'histoire impartiale n'adoptera pas tous les éloges donnés à la conduite de ce général fameux. Ses conférences avec le duc de Brunswick, ses menées sourdes, ses relations à l'intérieur et à l'étranger, tout fait déjà pressentir l'homme que les circonstances dévoileront tout à l'heure.

Dans les premiers moments qui suivirent les événements du 10 août, le pouvoir exécutif provisoire avait envoyé des commissaires dans les départements, afin de montrer, pour ainsi dire, à toute la France la figure de la République. Voici les instructions qui leur furent données : « Ils s'attacheront surtout à ne servir la plus belle des causes que par des moyens constamment dignes d'elle; ils mettront, en conséquence, le plus grand soin à s'annoncer par des ma-

(1) Pièce communiquée par la famille.

nières simples et graves, par une conduite pure, régulière, irréprochable. » La France entière confirma d'enthousiasme la déchéance de la royauté.

Le parti de la Gironde ne cessait d'intriguer pour arriver à ses fins. Les hommes qui le composaient avaient accepté le 10 août comme un fait, non comme un principe. Les Girondins voulaient constituer la République pour eux-mêmes, et les Montagnards pour le peuple. De là ces incessantes divisions qui remettaient sans cesse aux prises Robespierre et Brissot, Buzot et Marat, Roland et Danton. Il ne faut pas croire que ces attaques et ces dissensions personnelles fussent de simples rivalités d'amour-propre; il y avait ici des hommes, mais il y avait surtout des idées en présence. Si la différence des doctrines mettait entre la Montagne et la Gironde des causes de discorde, la bourgeoisie, à laquelle appartenaient les Girondins, était sérieusement accusée d'usurper les usages et les priviléges de l'aristocratie. « Que m'importe, disait-on dans les clubs, qu'un homme s'appelle monsieur le duc ou monsieur le jacobin, si je retrouve en lui le même orgueil, la même intolérance, le même despotisme (1)? » Les Girondins avaient l'esprit, les habitudes et les manières des républiques anciennes, mais non les mœurs de la démocratie. Leur projet de donner à la Convention une maison militaire attira sur eux la juste méfiance des Parisiens. « Qu'y a-t-il, s'écriait Robespierre, de plus naturellement lié aux idées fédéralistes, que ce système d'opposer sans cesse Paris aux départements, de donner à chacun de ces départements une représentation armée particulière; enfin de tracer de nouvelles lignes de démarcation entre les diverses sections de la République dans les choses les plus indifférentes et sous les prétextes les plus frivoles ! » Il est bien évident que les Girondins cherchaient à détruire la domination morale et politique de Paris, afin d'humilier la Commune dont ils redoutaient de plus en plus l'influence. Si l'on réfléchit maintenant que, sans un centre d'ébranlements, le pouvoir exécutif n'aurait jamais pu résister aux efforts coalisés du royalisme, on en conclura qu'en voulant décapiter la France, les Girondins auraient immolé la Révolution. Ces hommes inventifs ne cessaient cependant d'agiter le fantôme de l'assassinat pour couvrir leurs ténébreux projets. Ils reprochaient amèrement aux Montagnards les journées de septembre et cherchaient à les noyer dans l'opinion publique sous un flot de sang. Les Girondins avaient raison de déplorer ces exécutions terribles : mais comment se fait-il que l'un d'eux, Pétion, qui, à raison des fonctions dont il était alors revêtu, se trouvait plus à même que tout autre d'interposer son influence, n'ait rien fait pour arrêter les massacres? Marat était violent sans doute; mais Isnard à la Législative n'invoquait-il pas lui-même la *vengeance du peuple sur la tête des traîtres?* Comment ce qui passait chez l'un pour *l'énergie d'une âme brûlante*, devenait-il sur la bouche de l'autre le *langage de la scélératesse?* L'esprit de parti dénaturait ainsi les hommes et les choses, afin de masquer la guerre des principes sous la guerre des intérêts locaux. Était-ce sans motif que Barbaroux montrait continuellement à Paris la figure de Marseille? Il y avait là une menace et un défi jeté aux citoyens de la capitale. Avec un pareil système, on est bien vite entraîné à démembrer un État.

Dumouriez vint à Paris recevoir les honneurs du triomphe. Pendant quelques jours, on ne vit que des uniformes et des épaulettes. La ville passa sur-le-champ des frayeurs et de la tristesse à l'enivrement. Toutes les têtes tournèrent avec tous les cœurs du côté du général victorieux. Les Girondins profitèrent de la circonstance pour régner sur l'opinion et pour introduire leurs mœurs dans la République. La présence de ces militaires bravaches et fanfarons offusquait au contraire l'austérité des apôtres de la démocratie. Ces officiers venaient à Paris animés d'un beau feu contre les *agitateurs*. Ils provoquaient jusque dans les rues et promenades publiques les citoyens connus par leurs opinions exaltées. Marat fut personnellement victime de leurs boutades et de quelques voies de fait. Le crime de ce petit homme ombrageux était de ne point avoir partagé l'engouement universel pour le héros du jour. Deux bataillons, le Mauconseil et le Républicain, venaient de céder aux cruelles défiances de leur époque, en massacrant quatre malheureux déserteurs prussiens, qu'ils prirent pour des espions ou pour des émigrés français. Dumouriez avait ordonné que ces deux bataillons fussent maintenus en rase campagne, dépouillés de leurs armes et de leurs uniformes. Marat ne vit dans la conduite de Dumouriez qu'un symptôme de quelque haine secrète contre les patriotes. Il trembla sur le sort de ces soldats qui vivaient dans l'attente d'une punition inconnue. « Je veux avoir le cœur net sur cette affaire, dit-il, et tant que j'aurai la tête sur les épaules, on n'égorgera pas le peuple impunément. » Il demanda donc aux Jacobins qu'on lui adjoignît deux commissaires, afin de se rendre chez Dumouriez, et de s'informer auprès du général des causes qui avaient provoqué le mouvement des deux bataillons accusés. C'était, comme on voit, une mission de prudence et d'humanité.

Cette nuit-là, il y avait fête rue Chantereine, dans la petite maison de Talma. Une porte cochère, dont le marteau, soulevé à chaque instant par des mains fraîchement gantées, retombait avec un bruit sourd, conduisait, par une étroite allée d'arbres, dans une cour sablée, où la maison, jolie bonbonnière du dernier siècle, s'épanouissait en souriant dans un nuage de parfums et de clarté. Les vitres, éclairées aux bougies, laissaient passer de temps en temps sur leurs rideaux de mousseline blanche les ombres joyeuses de femmes en grande toilette, les seins et les épaules nus, les cheveux relevés de fleurs, le cou humide d'une rosée de perles ou marqué de grains de corail, des gardes nationaux en tenue de bal, culotte de casimir blanc, bas de soie, souliers à semelles fines, allaient et venaient dans les allées ; un bruit de musique, d'éclats de rire, de voix folles et coquettes, descendait jusque dans la cour et des flots de lumière ruisselaient sur les marches de pierres de la maison que frôlaient, en montant, de longues jupes de soie.

Cette petite maison resplendissante (il y avait des illuminations jusque devant la porte cochère), au milieu de la ville éteinte et morne, avait caché, comme par pudeur, au fond d'une allée, sous des ombres d'arbres, sa joie et ses lumières qui insultaient à la calamité publique. On se cachait alors pour se réjouir, comme en d'autres temps pour verser des larmes. La disposition intérieure de la maison est d'une forme sphérique assez singulière qui ne manque point de caractère ni d'élégance, elle se ressouvient de madame de Pompadour, et semble une petite habitation secrète, choisie pour les plaisirs d'un comédien ou d'un roi. Napoléon y demeura.

Le salon était éclairé intérieurement de lustres qui laissaient tomber du plafond leurs larmes de cristal. On voyait assis sur des fauteuils Kersaint, Lebrun, Roland, Lasource, Chénier et d'autres hommes d'éclat engagés dans le parti de la Gironde, des femmes d'esprit, des jeunes filles du monde, des fées de l'Opéra, achevaient de parer la fête. On distinguait dans leurs groupes mademoiselle Contat, madame Vestris, la Dugazon. L'ameublement était d'un goût parfait; le salon tendu de damas bleu et blanc, avec des rideaux de fenêtre en mousseline relevée de draperie en soie, égayait les yeux par sa fraîcheur; de grands vases de porcelaine où rampaient des tiges de fleurs naturelles (grand luxe d'alors) répandaient leur haleine embaumée dans tout l'appartement; ce n'était que mousseline, que soie, que rubans, que dorures, que lumières répétées sur les consoles et les cheminées, dans des glaces éblouissantes. Talma, en habit de comédien, faisait les honneurs de cet eldorado.

Le général Dumouriez, arrivé depuis quelques jours à Paris, était le héros de la fête. Dumouriez était en ce moment l'homme à la mode. Il sortait du théâtre des Variétés, où sa présence avait excité des applaudissements. Il n'était bruit dans la ville que de ses exploits militaires. Chacun, dans le salon de Talma, s'empressait cette nuit-là à toucher la main du général vainqueur. Jamais roi ne recueillit tant d'honneurs ni de flatteries de la part de ses courtisans qu'en reçut de ses concitoyens le chef des armées de la République. Des femmes charmantes, les bras demi-nus, les yeux assassins, les cheveux tressés à la dernière mode, sans poudre ni constructions aériennes (la Révolution avait passé son niveau sur les têtes les plus coquettes), agitaient autour de lui leurs mouchoirs parfumés, ou prenaient sur leurs fauteuils des poses agaçantes pour attirer son attention. On eût dit, sur des proportions plus bourgeoises, Louis XIV courtisé par les dames de Versailles. Dumouriez était un militaire de belle humeur et de fière mine, qui répondait fort galamment à toutes ces avances. Rien de plus aimable qu'un homme heureux. Toute cette société, ivre de gloire, de lumière, de grand feu, de bruit, de parfums de fleurs, se livrait, sans remords, à l'oubli des sombres événements qui menaçaient alors la France. On entend tout à coup un grand tumulte dans l'anti-chambre; alors la grosse voix de Santerre, cette voix qui remuait les faubourgs, annonce, en s'élevant au milieu de cette société toute remplie de doux propos, de tendres œillades, de toilettes folles :

« Marat! »

A ce nom, tous les visages se rembrunissent. Un petit homme à mine cynique, négligemment vêtu, en houppelande sale, culotte de peau, bottes sans bas, un mouchoir blanc noué sur la tête, apparaît au seuil du salon. Il a forcé l'entrée, malgré la résistance des valets amassés dans l'antichambre. La laideur et la misère habituelle de cet homme ressortent singulièrement encadrées dans la bordure éblouissante d'une fête. Il est suivi de deux membres du club des Jacobins, Bentabole et Monteau, deux maigres sans-culottes, deux têtes de l'Apocalypse.

A cette vue, un morne silence, mêlé de surprise, saisit tous les assistants. Marat, en cet état de guenserie, représente le pauvre peuple, brusquement survenu avec les livrées de la misère, sa petite taille et son visage terreux, au milieu des réjouissances des riches. C'était 93 fait homme, entrant, sans être invité ni attendu, dans un petit souper de la régence.

Dumouriez demeure interdit; Marat va droit à lui, et mesurant d'un regard intrépide le général vainqueur :

« Monsieur, lui dit-il, c'est à vous que j'ai affaire.»

Dumouriez tourne lestement les talons avec un geste d'insolence militaire ; mais le saisissant par la manche, Marat l'entraîne dans

(1) Note copiée aux Archives.

un coin du salon et du salon dans une chambre voisine. On entend, à intervalles, quoique la porte soit close, la voix des deux interlocuteurs :

« La manière dont vous les avez traités est révoltante (1).

— Monsieur Marat!...

— Vous en imposez à l'Assemblée pour lui arracher des décrets sanguinaires.

— Vous êtes trop vif, monsieur Marat : je ne puis m'expliquer avec vous.

— Je viens ici au nom de l'humanité.

— Vous approuvez donc l'indiscipline des soldats?

— Non, mais je hais la *trahison* des chefs.

A ces mots, la porte de la chambre où était le général s'ouvre. Marat rentre dans le salon suivi de ses deux témoins. En traversant la foule, son regard se promène avec une audace et un mépris visibles sur les femmes demi-nues, qui ornent cette fête, sur les Girondins suspects, sur les officiers du traître, et s'arrêtant devant Santerre avec un air de reproche :

« Toi ici? dit-il. »

Il semble à quelques assistants voir les lumières pâlir. Marat, cette tache noire et sordide, en se posant sur une soirée radieuse, en a terni toute la joie. Les femmes, si rieuses et si brillantes il n'y a qu'un instant, sont tout à coup devenues obscures, l'ombre que cet homme, en marchant, laisse sur les toilettes, sur les seins découverts, sur la gracieuse figure de ces nymphes, une tristesse morne. — C'est la terreur qui passe.

Plusieurs soldats de Dumouriez l'attendaient dans l'antichambre, le sabre nu sur l'épaule ; Marat traverse cet appareil belliqueux et ridicule avec un sourire de dédain : « Votre maître, ajoute-t-il, redoute plus le bout de ma plume que je ne crains la pointe de vos sabres. »

Dumouriez était mal à l'aise ; l'audace de ce petit homme qui était arrivé, à la clarté d'une fête, devant tout le monde, lui arracher le masque du visage, cette voix sévère du peuple qui était venue le saisir au milieu de tant de voix charmantes et flatteuses, et lui dire en face : « Tu es un traître ! » ce remords visible, cette conscience faite homme qui s'était glissée en haillons sous les rayons et les fleurs de la victoire, le confondait. Il passa la main sur son front, quand l'Ami du peuple se fut tout à fait retiré. En vain, de son côté, mademoiselle Contat reconduisait-elle à distance les trois commissaires, une cassolette à la main toute fumante d'encens et d'odeurs, comme si elle eût voulu purifier les traces de Marat ; cette gracieuse espièglerie, qu'elle prolongea jusqu'à la porte de la rue, ne rappela sur les lèvres de l'assemblée qu'un sourire froid et contraint. Marat avait d'un souffle éteint toute cette fête.

Le 18 octobre, Marat demande la parole à la Convention nationale, et annonce qu'un grand complot a été tramé... contre lui. Scandale, bruit, éclats de rire forcés. L'Assemblée ne veut point l'entendre. Marat insiste. Des murmures l'interrompent. Le président, au milieu du désordre : « Marat, vous avez la parole, mais ce n'est que pour un fait. » — Marat : « Ce fait le voici : Je dis que des ministres et des généraux perfides en imposent à la Convention, par des dénonciations fausses, pour la jeter dans des mesures violentes et lui arracher des décrets sanguinaires. » (Rumeurs.) Marat répète son exorde en rehaussant la voix. (Les murmures recommencent avec des trépignements.) « Je vous demande, président, du silence. J'ai, comme la faction qui m'interrompt, le droit d'être entendu. »

Le président : « Je ne puis que vous donner la parole ; mais il m'est impossible de vous donner du silence. »

Marat : « Tandis que le public indigné s'élève contre les mesures atroces qui sont employées envers les soldats de la patrie, seriez-vous les seuls à y applaudir ; et faut-il qu'un homme que vous accablez de vos clameurs soit plus jaloux de votre honneur que vous-mêmes? Je réclame contre le décret qui vous a été surpris au sujet des deux bataillons patriotes le *Mauconseil* et le *Républicain*, dénoncés par les généraux comme ayant déshonoré les armées françaises. Je me suis rendu, pour éclaircir le fait, chez le général Dumouriez ; il a paru interdit. (Il s'élève des éclats de rire.) Dumouriez ne m'a opposé que des raisons évasives. Poussé dans ses derniers retranchements, il a déclaré s'en référer à la Convention nationale et au ministre. Je me suis adressé à votre comité de surveillance. Il s'est fait remettre la pièce relative à cette affaire. Si vous l'eussiez lue avec nous, vous auriez été tous saisis d'indignation, en voyant que les quatre prétendus déserteurs prussiens étaient quatre émigrés français. C'étaient donc des espions qui venaient sous vos drapeaux pour vous trahir, et qui conspiraient peut-être avec le général. (La salle s'ébranle d'indignation.) Je veux parler du général Chazot. N'oubliez pas qu'il a été cause de la déroute de l'avant-garde de Dumouriez. Je sais qu'il est un certain nombre de membres qui ne me voient qu'avec le dernier déplaisir. (Oui, oui.) J'en suis fâché pour eux. Lorsqu'un homme, qui n'est animé que du bien public, ne reçoit que des vociférations, les sentiments de ses ennemis sont jugés. Je dis qu'il existe dans cette Assemblée une cabale qui cherche à m'exclure de son sein pour écarter un surveillant incommode ; je viens d'être menacé par le citoyen Rouyer ; je ne sais si c'est un spadassin. »

Le président : « Le règlement défend toute personnalité, et ce n'est pas ici le lieu de vider une rixe personnelle avec un collègue. »

Marat : « Ce n'est pas comme homme que je vous adresse la parole, ce n'est pas comme citoyen, c'est comme représentant du peuple ; j'ai été menacé, dis-je, par le citoyen Rouyer ; je ne sais s'il a espéré me rabaisser à son niveau ou m'éloigner par la terreur ; mais je me dois au salut public, je resterai à mon poste, et je dois déclarer que si l'on entreprend contre moi quelques voies de fait, je repousserai ces outrages en homme de cœur, et j'en prends à témoin ceux qui m'ont vu. »

Le président : « A quoi concluez-vous, Marat? »

Marat : « Je demande la lecture du procès-verbal qui est déposé au comité de surveillance. Je vous fais en outre observer qu'il n'a jamais été dans mon intention de disculper les bataillons d'avoir voulu prévenir l'action de la justice ; ils ont manqué à la forme ; mais les généraux vous en ont imposé quand ils vous ont représenté les quatre malheureuses victimes de cette affaire comme des déserteurs prussiens. Je m'élève donc contre les mesures générales et violentes qu'on a prises envers ces bataillons, tandis qu'il était évident qu'ils ne renfermaient qu'un petit nombre de coupables ; on les a tous enveloppés d'une flétrissure, qui, s'ils eussent été des brigands pris dans les forêts, n'eût pu être plus honteuse. En vous dénonçant ces faits, j'ai rempli le devoir que m'imposait ma conscience. Je me retire. »

Cette franchise indomptable qui levait tous les masques, cette conviction fiévreuse, qui proclamait sur les toits des vérités terrifiantes, soulevait chaque jour la rage des modérés. On l'insultait aux portes mêmes de la Convention ; on lui marchait sur les pieds, en criant par dérision : « Ah ! le petit Marat ! » — Imbéciles ! cet homme allait bientôt être grand, porté par les bras du peuple. Les feuilles publiques s'égayaient à ses dépens ; Gorsas, dans son *Courrier des Départements* lui jetait de la boue et du sang au visage. Malheur à vous qui riez ! Le jour approche où votre joie ironique se changera en deuil et en grincement de dents. — La haine allait souvent jusqu'à provoquer des tentatives d'assassinat. L'Ami du peuple était réellement menacé par ses ennemis : on le désignait dans des placards à la vengeance des citoyens ; des hommes à cheval passaient la nuit devant sa maison avec des torches et en demandant sa tête. Pour se conserver vivant, Marat rentra dans son souterrain.

Avec Marat, l'orage ne s'apaisait la veille que pour recommencer le lendemain. Il eut, vers ce temps, un nouvel assaut de tribune à supporter. Cette fois, la trahison se mêla aux amertumes du calice ; voici dans quelles circonstances. Les Girondins, qui cherchaient toujours à contenir et à effrayer Paris, en agitant sous ses yeux la force armée des provinces, avaient fait venir, par l'entremise de Barbaroux, une nouvelle compagnie de Marseillais. La Gironde leur avait si bien soufflé ses haines contre Marat, que quelques-uns d'entre eux se présentèrent à la barre de la Convention pour dénoncer l'Ami du peuple comme un factieux qui voulait s'élever au-dessus des lois. Marat, de son côté, fit quelques démarches pour balancer, auprès de ces mêmes Marseillais, la popularité de Barbaroux.

A cette époque, le hasard amena une tentative de réconciliation entre Barbaroux et les Montagnards. Danton, Camille Desmoulins et Marat, se promenant, un soir, le long de la campagne que côtoie la Seine, entrèrent, aux environs de Conflans, chez un marchand de vin, et s'attablèrent pour dîner sous un berceau de vigne, au bord de l'eau. Plus sa vie était sombre, chancelante, entourée chaque jour de périls et de convulsions, plus Marat désirait l'appuyer à un ami ; mais cet homme avait un renom terrible. Les maux qu'il avait soufferts pour la liberté avaient ulcéré son âme. Cet être singulier, qui vivait entre le jour et les ténèbres, traînait, après lui, à la tribune et jusque dans l'intimité, la terreur d'une apparition. Le ressentiment des plaies faites à son amour-propre, les trahisons de ses amis, l'ingratitude du peuple, les rêves de son esprit malade, le rendaient à certains jours soupçonneux, volcanique et insociable. Cependant cet homme avait le cœur sensible. Il essaya surtout son affection redoutable à Camille Desmoulins et à Barbaroux. Ce qui l'attirait du côté de Camille, c'était son caractère aimable, son esprit, sa gaieté, sa belle humeur. Le contraste existe en amitié comme en amour. Camille Desmoulins répondit d'abord à cette tendresse avec enthousiasme : il traita publiquement Marat de prophète, d'ange tutélaire de la France, de génie de la révolution ; il le nomma dans sa feuille le *divin* Marat : mais le caractère inégal des deux amis rompit plus d'une fois cette bonne intelligence. L'admiration étourdie de Camille commençait surtout à reculer devant la logique froide et terrible de ce *dieu* qui demandait des têtes. Quant à Barbaroux, ses nouveaux rapports avec madame Roland et avec le parti de la Gironde n'avaient pas manqué de le détacher de Marat.

Ces trois hommes, Danton, Desmoulins, Marat, aimaient à venir

(1) Il s'agissait toujours des deux régiments, le Mauconseil et le Républicain.

ensemble, de temps en temps, reposer leur âme sur la douce sérénité de la nature. L'Ami du peuple se montrait, dans ces promenades rustiques, le plus accommodant compagnon du monde. La vue des champs moissonnés, des arbres qui perdaient leurs dernières feuilles, de la rivière bordée de joncs, égayait un peu son imagination assombrie par les travaux et les tempêtes de la ville (1). Il marchait le dos légèrement courbé et la tête inclinée sur le côté droit. Dans ce contraste du bruit des révolutions avec le silence, à la sérénité grave d'un coucher de soleil, sous les arbres, au bord de l'eau, à une lieue de Paris, les trois amis avaient alors devant les yeux les deux faces éternelles du monde, l'histoire et la nature, Dieu en mouvement et Dieu au repos.

Danton, ce foudre éloquent, cette tête grosse de génie sur laquelle la petite vérole avait laissé des traces orageuses, Danton commanda le dîner. Quelques efforts qu'on fût convenu de s'imposer, pendant le frugal repas, pour écarter de la conversation les sujets irritants, on fut bien obligé d'y venir au dessert; car les convives étaient trop préoccupés des dangers de l'État pour ne pas mêler les affaires publiques à leurs entretiens les plus familiers. On craignait seulement de parler devant Marat, parce que le petit homme, jusque-là si facile, si complaisant, et toujours de l'avis des autres, montrait à la moindre contradiction de ses idées les traits de la fureur et un caractère intraitable. Pour peu qu'on insistât il s'emportait et l'écume lui sortait de la bouche. Danton témoignait, à cause de cela, une sorte d'aversion pour la personne de Marat. Cependant Camille, le voyant ce soir-là plus calme que d'habitude, lui adressa diverses questions, pour voir si l'Ami du peuple avait décidément la manie ou la force d'un système. Il lui rappela ses idées modérées, à l'époque de l'ouverture des états-généraux, et les mit en opposition avec ses doctrines actuelles. « Si en effet, reprit Marat, les fautes de l'Assemblée constituante ne nous avaient pas créé dans les anciens nobles autant d'ennemis irréconciliables, je persiste à croire que ce grand mouvement aurait pu s'avancer dans le monde par des voies pacifiques : mais, après l'édit absurde qui garde de force ces ennemis-là parmi nous, après les coups maladroits portés à leur orgueil par l'abolition des titres, après l'extorsion violente des biens du clergé, je soutiens qu'il n'y a plus moyen de les rallier à notre Révolution. Nous voulons fonder un gouvernement sur les lois sacrées de la nature et de la justice : eh bien! ces nobles, en possession depuis des siècles, de nous fouler aux pieds, de nous piller et de nous charger comme des bêtes de somme, travailleront sans cesse à détruire ce gouvernement; il faut donc ou renoncer à la Révolution ou retrancher ces hommes. Ce que je vous propose n'est point une vaine rigueur appuyée sur des lois. Je veux une expédition armée contre des étrangers qui se sont mis volontairement en dehors de notre gouvernement. Nous sommes en état de guerre avec des ennemis intraitables; il faut les détruire. A mesure que les dangers, qui menacent notre République naissante, s'éloigneront, la peine de mort se ralentira; elle finira même bientôt par s'effacer de notre code.

— Allons, mon cher Marat, lui dit Camille, je vois que tu es de deux siècles en avant du nôtre; je te plains. — Oui, je le jure; j'ai toujours cherché le bien de l'humanité. Elle souffre; je le sens à mes tourments infinis, à mon inquiétude, au cri de mon cœur. Les transports qui m'animent à la vue de maux sans cesse renaissants viennent du plus pur amour de la justice. Si ces transports ont été quelquefois alliés aux fureurs du désespoir, aux sombres couleurs d'une imagination alarmée, aux passions d'une âme trop sensible, plaignez la faiblesse humaine : mais n'insultez pas mes intentions. En me chargeant de lever le voile sur les traîtres, de sonner l'alarme à la moindre tentative de contre-révolution, de promener sans cesse des fantômes, je savais bien d'avance le sort qui m'attendait. Eh bien! j'ai tout sacrifié, tout, jusqu'à mon repos, jusqu'à la lumière du jour, jusqu'à ma réputation et mon honneur; je me suis fait une victime émissaire pour sauver les hommes. »

La nuit était descendue sur les campagnes. Les trois conventionnels reprirent lentement le chemin de Paris. — Cette grosse masse sombre, toute piquée de lumières, élevait dans le lointain, au-dessus du courant de la Seine, son front entouré d'une brume rougeâtre. Chemin faisant la conversation tomba sur Barbaroux. Marat dit : « Barbaroux a été mon ami : si l'expédition du 10 août eût manqué, nous devions partir ensemble pour Marseille; c'était alors un bon jeune homme, qui aimait à s'instruire près de moi. J'ai des lettres écrites de sa main, où il me nomme son maître et se dit mon disciple : si je l'ai perdu c'est que la faction brissotine s'est emparée de sa tête en le flattant. » Danton, qui n'avait pas encore abandonné l'espoir d'être le lien de la Gironde et de la Montagne, proposa une réconciliation. Il conduisit en effet Marat dans un petit café de la rue du Paon, où était Barbaroux. L'Ami du peuple se montra d'abord froid et réservé; mais Barbaroux ayant fait quelques avances, ils s'embrassèrent.

Le lendemain, grand tumulte dans la Convention nationale; à l'ouverture de la séance, Barbaroux occupait la tribune. « Citoyens, disait-il, l'homme véritablement coupable est l'agitateur pervers qui ne cesse de semer le trouble et la discorde dans Paris, qui égare les sentiments des soldats et des fédérés.... Eh bien! ce coupable, je vous le livre : c'est Marat. » Il s'agissait d'une visite que l'Ami du peuple avait été faire dans la matinée à la caserne des Marseillais. Voyant le mauvais état des vivres et du coucher, il avait témoigné une vive indignation. Ce sont ses paroles qui, recueillies dans un procès-verbal, par quelques officiers enlacés dans le parti de la Gironde, servaient maintenant d'acte d'accusation entre les mains de Barbaroux. Cette dénonciation contre Marat est reçue de l'Assemblée avec transport. Les tribunes seules murmurent. Avant que l'accusé ait le temps d'ouvrir la bouche, le bruit court que Marat ne cesse de tenir des propos sanguinaires. Une voix : « Je sais qu'un membre de cette Assemblée a entendu dire à ce monstre que, pour avoir la tranquillité, il fallait encore abattre deux cent soixante-dix mille têtes. » L'Assemblée fait un mouvement d'horreur. Les yeux se portent vers la tribune et y rencontrent la figure de Marat.

— Hé bien! oui, c'est mon opinion, je vous le répète : qu'avez-vous à y dire?

L'indignation de l'Assemblée éclate en un soulèvement général : de toutes parts les cris : « A l'ordre! à l'Abbaye! à la guillotine! » Marat, qui se complaît dans son rôle de martyr de la démocratie, d'holocauste offerte à la Révolution, domine ce nouvel orage avec un front impassible. — « Il est atroce que ces gens-là parlent de liberté d'opinion et ne veuillent pas me laisser la mienne... C'est atroce!... Vous parlez de factions; oui, il en existe une, et cette faction existe contre moi seul; car, personne n'ose prendre ma défense. Tout m'abandonne, excepté la raison et la justice. Eh bien! seul, je vous tiendrai tête à tous (on murmure, on rit). On a la scélératesse de convertir en démarches d'état, en desseins ambitieux, des honnêtetés patriotiques. (Les murmures et les rires recommencent.) Je demande du silence : on ne peut pas tenir un accusé sous le couteau, comme vous faites.

« J'étais aux Jacobins, auprès des fédérés; ce sont eux qui m'ont pris la main, et m'ont parlé les premiers. Leurs officiers ont été à ma table; ce sont eux qui m'ont invité à aller visiter leur caserne. J'ai été révolté de la manière dont ces volontaires ont été reçus; ils couchent sur le marbre et sans paille; ils se sont plaints à moi de la commune de Paris, et ensuite ils m'ont entrepris sur la cause de Barbaroux. Je ne suis entré dans aucun détail à cet égard; je ne sais si c'est un coup monté pour me perdre, mais je compte assez sur la véracité des fédérés de Marseille; ils pourront rapporter ce que je leur ai dit. Voilà ma justification.

« Le cardinal Richelieu a dit qu'avec le *Pater*, il serait parvenu à faire pendre tous les saints du paradis; moi, je défie les interprétations malveillantes et je brave tous mes ennemis.

« On me reproche d'avoir dit qu'il fallait couper cent ou deux cent mille têtes. Ce propos a été mal rendu. J'ai dit : « Ne croyez pas que le calme renaisse, tant que la République sera remplie des oppresseurs du peuple. Vous les faites inutilement *décaniller* d'un département dans un autre. Tant que vous ne ferez pas tomber leurs têtes, vous ne serez pas tranquilles. » Voilà ce que j'ai dit : c'est la confession de mon cœur.

« Je suis vraiment honteux pour l'Assemblée nationale d'être obligé d'entrer dans ces détails. Quant à mes vues, à mes sentiments politiques, il ne vous appartient pas de les juger : ma conscience est au-dessus de vos décrets. Non, il ne vous est pas donné d'empêcher l'homme de génie de s'élancer dans l'avenir. Le moment n'est pas venu de me rendre justice. Si combattre les ennemis de la nation, si réclamer pour de braves fédérés les égards et les soins que vous accordez à des soldats équivoques est un crime, égorgez-moi! »

L'Assemblée prononce le renvoi de la dénonciation de Barbaroux aux comités de surveillance et de législation. En sortant de la salle, à la fin de la séance, l'Ami du peuple s'arrête devant le jeune député des Bouches-du-Rhône : « A votre âge, lui dit-il, on n'a pas encore le cœur pourri; j'aime à croire que vous êtes seulement égaré par quelque passion funeste et tourmenté de la rage de jouer un rôle. Je vous rappelle à votre conscience, si vous êtes encore capable d'en avoir une. C'est toute la vengeance de Marat. »

L'Assemblée se retira morne. La parole de l'Ami du peuple laissait après elle un silence glacial. « Marat avait quelques idées *heureuses*, écrivait plus tard Saint-Just, et il n'y avait que lui qui sût les dire. » Le soir, ce *grand coupeur de têtes*, cet homme dont l'ombre était rouge, rentrait dans sa maison de la rue des Cordeliers. Il travaillait à son journal, et ne s'interrompait de temps en temps que pour jeter des grains de mil au bec piaulant de deux serins en cage. Sa compagne, une nature nerveuse et sybilline comme la sienne, lui rendait les services les plus dévoués : Marat reconnaissait de tels soins par l'attachement qu'il avait pour elle. Jamais un mot offensant ne sortait de sa bouche qu'il ne lui en demandât aussitôt pardon avec des larmes. « Marat, dit le même Saint-Just, était doux dans son ménage : il n'épouvantait que les traîtres. »

Le parti des Girondins était alors le plus fort; il régnait au ministère, à la Convention et dans les journaux; les Montagnards

(1) Tous ces détails et les suivants conservés par la sœur de Marat.

en étaient réduits à se défendre; ils n'avaient pour eux que la Commune et le Club des Jacobins. Enhardis par l'avantage de leur position, les Girondins ne cessaient de fatiguer la tribune de leurs ressentiments personnels. Dans un moment aussi critique, où tout était à réorganiser, où le numéraire s'était évanoui, où la rareté des subsistances amenait des troubles dans les marchés, où l'industrie souffrante aggravait la misère du peuple, la majorité girondine, au lieu de prendre, dans la Convention, l'initiative des mesures qui pouvaient assurer la grandeur et la prospérité de la République, ne songeait qu'à détruire un triumvirat imaginaire. Ces rivalités fâcheuses avaient pour inconvénient de décourager les espérances et les efforts de la multitude, en lui démasquant les ambitions de ses chefs. La tactique des Girondins était de personnifier, dans les principaux hommes de la Montagne, les attentats et les vices qui révoltent le plus la conscience. Marat, dans leur bouche, voulait dire l'assassinat; Robespierre l'envie; Danton la cruauté. Ils se servaient habilement, pour effrayer les départements tranquilles, des massacres du 2 septembre, qu'ils avaient *tolérés* par leur inaction et leur insensibilité. Maîtres de l'Assemblée, ils ne savaient que la remplir de leurs haines tempêtueuses. Au lieu de régner, ils divisaient. De système, point; de principes, aucun; ces hommes étaient des politiques dans la mauvaise acception du mot; ils suivaient l'événement. Leur modération était de la faiblesse et leur sagesse de la duplicité. Ni humains ni cruels; leur horreur du sang était une figure : ils cherchaient dans leurs attaques contre la tyrannie des factions à frapper un ennemi, non à relever au fond des cœurs la pitié. Ils se déclaraient contre les doctrines de Marat : mais ils demandaient sa tête.

Les attaques contre l'Ami du peuple n'avaient fait que le désigner à l'attention publique; les Girondins tournèrent alors leurs armes contre Robespierre. Ils espéraient, en multipliant les dénonciations contre les hommes, ébranler les bases du parti. Maximilien venait de quitter la maison du citoyen Duplay, pour habiter avec sa sœur et son frère qui l'avaient rejoint à Paris. Il ne tarda point à tomber dans un état de profonde mélancolie. Le monde extérieur n'avait plus à ses yeux ni forme, ni couleur, ni harmonie. Comme un tendre sentiment ne paraissait point étranger à la taciturnité de Robespierre, son frère et sa sœur, voyant sa tristesse, exigèrent eux-mêmes qu'il retournât dans la famille Duplay. Robespierre jeune occupait le devant de la maison 366, rue Saint-Honoré. Les jours, les mois, les années se succédaient depuis que Maximilien avait mis le pied dans cette retraite. La famille du menuisier était en quelque sorte devenue la sienne; il en avait une autre dans l'Artois à laquelle il envoyait presque tout son traitement de député. Maximilien s'était, pour ainsi dire, enté sur les mœurs graves de cette maison patriarcale. M. et madame Duplay le regardaient comme un fils: les quatre filles du menuisier l'aimaient comme un frère; elles lui confiaient leurs peines, leurs sentiments, leurs tendres inquiétudes. Maximilien cherchait à les consoler. Quand un de ces légers nuages, qui passent sur les familles les plus unies, obscurcissait le front pur d'une de ses jeunes sœurs, il l'attirait doucement sur ses genoux et lui demandait à voix basse le secret de sa tristesse. Si c'était la trace d'une discorde ou de quelques petits débats domestiques, il se faisait le conciliateur entre les parties offensées. C'est surtout à son entremise que Henriette, Elisabeth et Sophie avaient recours après une brouille avec leur mère, pour s'épargner l'ennui d'une demande en grâce. Il faisait lui-même la démarche et revenait toujours ayant sur les lèvres le sourire du pardon obtenu. Ses rapports journaliers avec Eléonore, la fille aînée du menuisier, avaient un caractère moins protecteur et plus tendre qu'avec ses autres sœurs. Un jour, Maximilien, en présence de ses hôtes, prit la main d'Eléonore dans la sienne: c'était conformément aux usages de sa province (l'Artois) un signe de fiançailles. De ce moment il fut regardé plus que jamais par M. et madame Duplay comme un membre de la famille.

« Robespierre, je t'accuse! » Ce fut le mot d'ordre de la Gironde : Louvet se chargea de le porter à la tribune. L'accusation était vague, diffuse, dénuée de preuve. Louvet parla; ce fut tout. Cependant Robespierre comprit la nécessité d'un suprême effort pour rejeter ce linceul de dictature dans lequel ses ennemis avaient juré de l'ensevelir. On avait personnifié en lui la commune de Paris avec tous ses actes. Il demanda huit jours pour préparer sa défense. Le lendemain Barbaroux ajouta sa haine et sa parole à celle de Louvet. Si le fond de l'accusation était léger, la puissance et le talent des orateurs lui donnaient une physionomie terrible. Des rassemblements nombreux parcouraient la ville en vociférant les cris de : « Mort à Robespierre! mort à Danton et à Marat! » Les huit jours écoulés, Robespierre, qui s'était caché à tous les yeux, reparut. Les tribunes écoutaient haletantes; l'Assemblée elle-même était comme suspendue à la bouche de l'orateur. Robespierre repoussa avec une ironie hautaine les absurdes reproches de Louvet. La nécessité où la Gironde le mettait, par des accusations violentes, de dérouler sa vie, lui donnait une occasion magnifique d'attirer les yeux sur les services qu'il avait rendus à la patrie. Robespierre rejeta, non sans horreur, toute solidarité avec les journées sanglantes des 2 et 3 septembre. « Ceux qui ont dit, s'écria-t-il, que j'avais eu la moindre part à ces événements, sont des hommes, ou excessivement crédules, ou excessivement pervers. Je les rappellerais au remords, si le remords ne supposait une âme. » Il eut des mouvements d'une véritable éloquence. « On assure qu'un innocent a péri, un seul! c'est beaucoup trop, sans doute. Citoyens, pleurez cette méprise cruelle. Pleurez les malheurs de cette journée; pleurez même les victimes coupables réservées à la vengeance des lois, qui sont tombées sous le glaive de la justice populaire; mais que votre douleur ait un terme comme toutes les choses humaines. Gardons aussi quelques larmes pour des calamités plus touchantes! Pleurez cent mille patriotes immolés par la tyrannie! Pleurez nos citoyens expirants sous leurs toits embrasés! Pleurez les fils des citoyens massacrés au berceau ou dans les bras de leurs mères! Pleurez donc, pleurez l'humanité abattue sous le joug odieux des tyrans et de leurs complices! Mais consolez-vous, si, imposant silence à toutes les viles passions, vous voulez assurer le bonheur de votre pays et préparer celui du monde; consolez-vous, si vous voulez rappeler sur la terre l'égalité et la justice exilées, et tarir, par des lois justes, la source des crimes et des malheurs de vos semblables. »

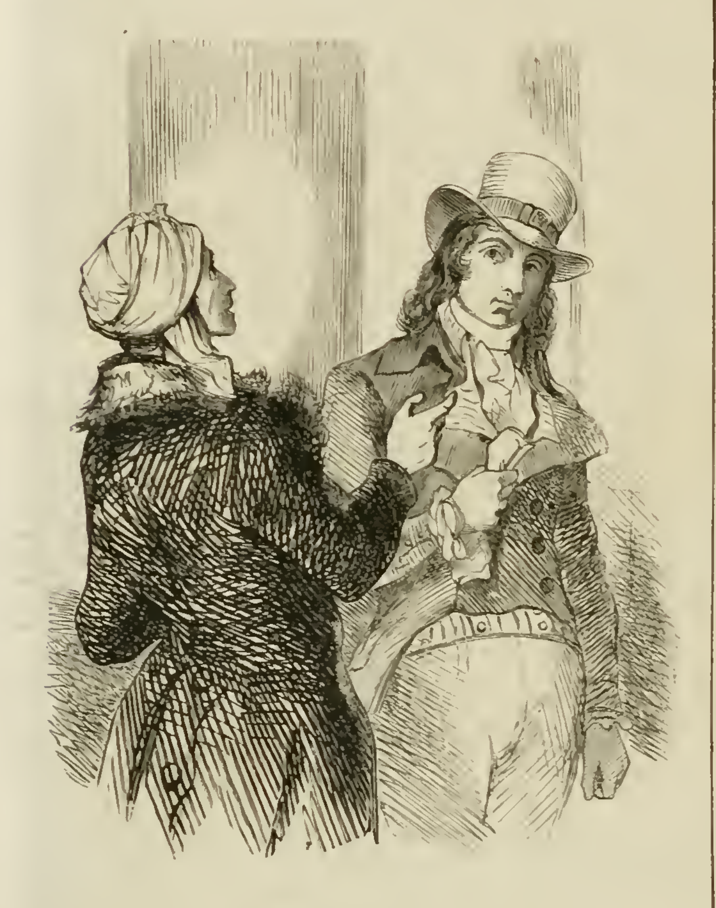
Se tournant du côté de ses adversaires : « De quel droit voulez-vous faire servir la Convention à venger votre amour-propre? Vous nous reprochez des illégalités! Oui, notre conduite a été illégale, aussi illégale que la chute du trône et que la prise de la Bastille, aussi illégale que la liberté même! Citoyens, vouliez-vous donc une révolution sans révolution? L'univers, la postérité ne verra dans ces événements que leur cause sacrée et leur sublime résultat; vous devez les voir comme elle. Vous devez les juger, non en juges de paix, mais en hommes d'État et en législateurs du monde. » Le moment de conclure était venu, on s'attendait à de justes représailles; mais Robespierre, écartant d'une main généreuse le tonnerre qui grondait sur la tête de ses ennemis : « Je renonce au facile avantage de répondre aux calomnies de mes adversaires par des dénonciations plus redoutables; j'ai voulu supprimer la partie offensive de ma justification. Je ne demande d'autre vengeance que le retour de la paix et le triomphe de la liberté. »

La Convention était fatiguée de ces attaques personnelles. Robespierre, en soufflant sur les nuages de l'accusation dirigée contre lui, les avait aisément dispersés. Les applaudissements éclataient. Maximilien Robespierre venait d'être marqué par le doigt de ses ennemis; c'était le signe de l'élévation ou du martyre. Cependant ses accusateurs frémissaient. Barbaroux : « Je demande à dénoncer Robespierre, et à signer ma dénonciation. Si vous ne m'entendez pas, je serai donc réputé calomniateur. Je descendrai à la barre... Je graverai ma dénonciation sur le marbre. » Murmures : on demande à grands cris l'ordre du jour. Louvet : « Je vais répondre à Robespierre... » Les interruptions étouffent sa voix. L'Assemblée décide de passer à l'ordre du jour. Louvet reste à la tribune : furieux, il demande à parler contre le président. Le président : « J'ai peine à concevoir comment, lorsque je n'ai fait que prendre les ordres de l'Assemblée, un membre demande à parler contre moi. » Alors Barbaroux descend à la barre. Un mouvement de surprise agite l'Assemblée; on rit, on murmure, on rit. Barbaroux insiste et réclame la parole comme citoyen. Plusieurs membres demandent qu'il soit censuré comme avilissant le caractère de représentant du peuple. Barrère paraît à la tribune. Le silence se rétablit. L'orateur cherche à terminer ces duels politiques, en amoindrissant l'importance des chefs de la Montagne, ces géants qui grandissaient dans la tempête. On renouvelle la motion de censurer Barbaroux. Lanjuinais parle au milieu d'un tumulte épouvantable. Quelqu'un : « Je demande qu'il soit ordonné à Barbaroux de quitter la barre et de faire cesser ce scandale. » Lanjuinais : « Je soutiens que Barbaroux a employé le seul moyen pour obtenir la parole et pour vous rendre attentifs. » Le président : « Je vous fais observer que l'Assemblée ayant décidé de passer à l'ordre du jour, la discussion est fermée. » Couthon : « Je le dis avec douleur, mais avec vérité, la petite manœuvre employée par Barbaroux pour nous forcer à lui accorder la parole ne mérite que notre pitié. » Les Montagnards applaudissent; quelques Girondins trépignent de rage. Barbaroux quitte tristement la barre et reprend sa place de secrétaire.

Le triomphe de Robespierre était encore disputé avec acharnement. Quelques membres, prétextant des doutes sur la première épreuve, demandent que la proposition de passer à l'ordre du jour soit remise aux voix. Le président fait remarquer qu'en effet le tumulte l'a empêché de prononcer le résultat de la délibération. Lanjuinais insiste de nouveau pour être entendu; des cris : *A bas de la tribune!* s'élèvent avec violence. Il va reprendre sa place au bureau des secrétaires, à côté de Barbaroux. Louvet, Lanthenas lui succèdent et sont bruyamment éconduits par l'impatience générale. On demande de toutes parts l'ordre du jour. Barrère relit son projet de décret, où il cherche à couvrir dédaigneusement l'accusé de son impuissance et de sa médiocrité. — Robespierre : « Je ne veux pas de votre ordre du jour, si vous y joignez un préambule qui m'est in-

jurieux.» La Convention décide purement et simplement qu'elle passe par dessus les démêlés personnels. C'est ce que voulait Robespierre.

Le retentissement de cette orageuse séance se fit sentir aux Jacobins et dans les journaux. Ce fut alors qu'un fort de la halle, au cœur tendre sous une rude écorce, aux formes athlétiques, donna un exemple d'attachement religieux, qu'on chercherait peut-être vainement dans l'histoire. — « Voilà, se dit-il en écoutant parler Robespierre du haut des tribunes, voilà un homme que les aristocraties bourgeoises ou autres doivent avoir conçu le projet de mettre à mort. On ne défend pas impunément les droits du peuple avec tant de courage et d'éloquence. Il faut que je me décide à lui faire un rempart de ma personne. Les rois ont des satellites pour les accompagner, il faut que l'ami, le défenseur de la nation ait au moins un bras pour écarter de lui les attentats des conspirateurs et des traitres. Je serai ce bras. Seul, à l'écart, je veillerai sur la sûreté de ce digne représentant du peuple. » Le projet conçu est aussitôt mis à exécution : chaque jour, cet ami inconnu attend Robespierre dans la rue Saint-Honoré, aux heures où il doit se rendre à la Convention; il l'accompagne à distance, un énorme bâton dans la main et le ramène le soir sous le toit de ses hôtes Robes-



Marat et Barbaroux.

pierre ignora toute sa vie ce dévouement anonyme et l'espèce de culte dont il était l'objet, de la part de cet homme qui s'était fait volontairement son garde du corps (1).

Quelques écrivains désintéressés relevèrent l'inconséquence des Girondins, pour vouloir envelopper dans une accusation de triumvirat des hommes aussi peu d'accord entre eux que l'étaient Robespierre, Danton et Marat. Prudhomme jugeait ainsi ces trois chefs du parti populaire : « Qui connaît le caractère *rêche*, les manières dures de Robespierre, ne le jugera pas fait pour être un tribun du peuple. Fier de professer les vrais principes sans altération, il y tient avec roideur. — Marat, malgré ses listes de proscription, n'aime pas plus le sang qu'un autre. Dominé par un amour-propre excessif, il ne veut pas dire ce que les autres ont dit et comme ils l'ont dit : si on a trouvé une vérité, un principe avant lui, pour ne pas rester en deçà, il passe outre et tombe dans l'exagération ; souvent il touche à la folie, à l'atrocité, mais il professe des principes que

(1) Communiqué par M. David (d'Angers).

les malintentionnés redoutent et abhorrent. — Danton ne ressemble nullement aux deux premiers ; jamais il ne sera dictateur ou tribun, ou le premier des triumvirs, parce que pour l'être il faut de longs calculs, des combinaisons, une étude continuelle, une assiduité tenace, et Danton veut être libre, en travaillant à la liberté de son pays. Amis lecteurs, nous vous le demandons, que pouvez-vous redouter de ces trois citoyens ? l'un ne veut que passer doucement sa vie, et les deux autres n'ont de prétention qu'à la renommée et à quelques honneurs populaires. Pourvu qu'on les lise, qu'on les écoute, et surtout qu'on les applaudisse ; ils sont contents.» La seule



Saint-Just.

dictature à laquelle aspiraient Robespierre et Danton, était en effet celle de la popularité.

La Montagne était restée maîtresse du champ de bataille parlementaire. Comme on ne cessait néanmoins d'agiter autour de sa victoire les fantômes de l'assassinat et de la tyrannie, il est indispensable de faire un pas en arrière et de revenir une dernière fois sur les tristes journées de septembre. Nous avons vu que le coup mortel était parti du comité de surveillance de la commune : mais que disait Saint-Just dans son rapport du 8 juillet 1793 en s'adressant aux Girondins : « Accusateurs du peuple, on ne vous a point vus le 2 septembre entre les assassins et les victimes ! » Le rôle au moins passif des Girondins, au milieu de ces sinistres événements, leur donnait-il le droit de s'élever sans cesse contre les auteurs présumés d'un tel crime ? Le tocsin et le canon d'alarme avaient retenti pour toutes les oreilles. Il est impossible que Brissot, le chef de la Gironde, ignorât quelques heures d'avance les malheurs qui se préparaient. « Il faut, lui écrivait Chabot, que je te démasque tout entier : C'est de ta bouche même que j'ai appris, le 2 septembre au matin, le complot du massacre des prisonniers, je t'ai conjuré d'empêcher ces désastres en engageant l'Assemblée à se mettre à la tête de la Révolution. Je croyais qu'elle seule pouvait mettre un terme à l'anarchie ; c'était d'ailleurs un moyen pour elle de se soustraire à la domination de la Commune, dont tu commençais à te plaindre. Toute ta réponse à mes observations fut que la constitution réprouvait cette mesure. » Chabot dévoile ensuite le secret de cette indifférence et de cette impassibilité. Morande était dans les prisons. Ce Morande avait été l'ami de Brissot ; il était maintenant son ennemi intime. Rien de plus insupportable à un homme d'Etat que le complice de ses anciennes escroqueries et de ses bassesses. Brissot jouis-

sait déjà de la mort d'un témoin si redoutable. Cette mort couvrait une partie des méfaits que la bouche du vivant pouvait divulguer. Aussi Brissot ne montra-t-il à la fin de cette terrible journée qu'un souci, qu'une inquiétude : il s'informa si Morande existait encore. — Il y a plus : la Commune, si calomniée depuis, vint réclamer l'intervention de l'Assemblée nationale pour arrêter l'effusion du sang. Chabot s'engageait à sauver les victimes ; il donnait pour garant de sa promesse le succès de ses exhortations dans la journée du 10 août, journée orageuse où il avait réussi à calmer le peuple. On écarta son influence. L'Assemblée envoya sur le théâtre des massacres une commission impuissante : le vieux Dussault, après avoir obtenu le silence, au milieu des sabres sanglants, par le seul effet d'une médaille de député, ne parla que de ses écrits académiques et de sa traduction de Juvénal : ce fatras d'érudition, si hors de propos, aigrit la multitude au lieu de l'apaiser. Dussault aurait dû se souvenir de l'adage classique : *non erat his locus*. On vit plus tard ces mêmes Girondins, si tranquilles à l'heure du crime, qui n'avaient essayé aucun acte de répression, on les vit, dis-je, se faire une arme des massacres de Paris contre le parti populaire, et se servir d'un attentat qu'ils avaient toléré à dessein pour perdre la capitale dans l'esprit des provinces Est-ce là, je le demande, de l'honnêteté politique? Ces hommes étaient doués d'une habileté bourgeoise ; ils traitaient la morale et la Révolution comme une affaire. L'attentat du 2 septembre devait soulever dans le pays de longues récriminations ; assassiner des citoyens qui étaient sous la protection de la loi, c'était assassiner la loi même. En lavant leurs mains de ce sang et en rejetant la responsabilité d'un tel acte sur les Montagnards, les Girondins croyaient faire preuve d'adresse. Ils trouvaient ainsi le moyen de peindre en traits d'horreur leurs ennemis dans la conscience publique. A la tribune et dans leurs journaux ils représentaient à l'envi Marat, Robespierre et Danton comme des hommes cruels qui avaient sans cesse la hache levée et la corde du tocsin à la main.

Le besoin de s'attaquer et de se créer mutuellement des torts jeta la personne de Louis XVI entre ces rivalités formidables. L'ex-roi était toujours au Temple. Dans les premiers jours de sa captivité la famille royale avait trouvé ces lieux fort mal préparés à la recevoir. Il est curieux d'apprendre quelle sorte d'appartement occupait d'abord madame Elisabeth : c'était une ancienne cuisine au troisième étage; sa toilette se trouvait placée sur une pierre à laver, et à côté des fourneaux ; sa couchette était un lit de sangle, avec deux petits matelas fort justes pour la mesure; tout le mobilier consistait en un vieux buffet, garni de vaisselle de terre encore toute grasse. O contraste des grandeurs humaines ! ô abaissement de la fortune! Les rois et les princes sont si peu dans l'ordre de la nature, qu'une fois renversés de leur élévation imaginaire, on ne sait plus même quel nom leur donner : la Commune inventa d'appeler le souverain déchu Louis Capet. L'œil du peuple fixait avec curiosité cette tour qui contenait une monarchie. Il y avait d'ailleurs au Temple deux choses auxquelles les cœurs les plus durs ne résistent pas : un enfant qui pleure et une femme qui prie.

On a dit que le procès et la mort de Louis avaient été l'ouvrage de la Convention nationale. J'ai compulsé un grand nombre de documents, desquels il résulte que la mise en accusation du ci-devant roi était alors demandée de tous les points de la France. Quelques-unes de ces adresses prennent le ton impératif et reprochent aux législateurs d'atermoyer une mesure de sûreté publique. « Le soleil, écrivent à la Convention les sociétés populaires du Midi, le soleil a cent fois parcouru sa course depuis la victoire du peuple sur le tyran... et le tyran existe encore!... La vie du roi provoque et entretient dans l'intérieur du pays une agitation perfide. Législateurs, nous demandons la mort de Louis Capet (1). » La vérité est que les ennemis de la Révolution profitaient de la captivité du roi pour remuer dans la multitude des irritations ou de la pitié.

Triomphe de Marat.

La Montagne voulait un procès rapide. Que le peuple écrase, après la victoire, le maître qui le trahissait, c'est un droit : mais du moins qu'il ne le fasse pas souffrir ! Ces lenteurs, ces atermoiements, ces alternatives d'espérance et de désespoir qui font passer chaque jour le froid de l'acier sur la tête de la victime, c'est une barbarie déshonorante et indigne d'une grande nation. Robespierre, Danton, Marat blâmaient les privations auxquelles on avait soumis la famille royale ; ils blâmaient Manuel allant dire à Louis XVI, après le décret qui abolissait la monarchie: « Vous n'êtes plus roi, voilà une belle occasion de devenir citoyen : au reste, consolez-vous, la chute des rois est aussi prochaine que celle des feuilles » La haine et la vengeance à petites doses est toujours atroce. Laisser languir un ennemi royal dans les outrages d'une captivité où tout lui réveille à chaque instant le douloureux souvenir de ses prospérités éteintes ; enfoncer lentement le couteau et le retourner dans les plaies de son amour-propre ; prolonger l'agonie d'un règne sur la personne du roi vivant, je trouve cela mille fois plus cruel que la mort. Les Girondins, hommes d'irrésolution et de conscience flottante, étaient, au contraire, d'avis d'entretenir, au milieu des embarras et des persécutions inévitables, une existence royale, que, de leur propre aveu, il faudrait sans doute trancher tôt ou tard. Il n'y avait qu'un parti humain à prendre vis-à-vis de Louis XVI, c'était de le rendre à la liberté : mais les circonstances s'y opposaient énergiquement; et les Girondins eux-mêmes n'y auraient point consenti. Dans cet état de choses, toute leur politique était de faire oublier le roi : inutiles efforts ! Le peuple a bonne mémoire, surtout quand il s'agit de punir ses anciens maîtres.

Un jeune homme, jusque-là silencieux, paraît à la tribune ; on découvre sur son front à demi couvert de chaque côté par un voile de cheveux, la mélancolie d'une destinée qui sera courte et fatalement tranchée. C'est une croyance très ancienne que les hommes prédestinés à de grandes actions ne doivent pas vivre de longs jours sur la terre. On se rappelle involontairement, en regardant Saint-Just, ces paroles d'Achille :

> *Μητερ, επει μ'ετεκες γε μινυνθαδιον περ εοντα*
> *Τιμην περ μοι οφελλεν Ολυμπιος εγγυαλιξαι.*

« Ma mère, puisque tu m'as enfanté étant destiné à vivre peu de temps, du moins le Dieu du ciel devait-il m'accorder de la gloire ! »

Méard de Saint-Just s'avança sur Louis XVI comme sur un ennemi : « J'entreprends, citoyens, de prouver que le roi peut être jugé. On s'étonnera un jour qu'au dix-huitième siècle on ait été moins avancé que du temps de César : là le tyran fut immolé en

(1) Copié aux Archives.

plein sénat, sans autre formalité que vingt-trois coups de poignard, et sans autre loi que la liberté de Rome; et aujourd'hui l'on fait avec respect le procès d'un homme assassin d'un peuple, pris en flagrant délit, la main dans le sang, la main dans le crime. On ne peut point régner innocemment, la folie en est trop évidente. Tout roi est un rebelle et un usurpateur. Les formes, dans un tel procès, sont de l'hypocrisie. Il doit être jugé promptement. C'est une espèce d'otage que conservent les fripons: on cherche à remuer la pitié; on achètera bientôt des larmes; on fera tout pour nous intéresser, pour nous corrompre même. » On sentait dans ce discours une conscience tranquille sous le tremblement de la colère.

L'abbé Grégoire pensait aussi que la Convention devait juger Louis XVI: mais il voulait qu'elle effaçât de nos lois la peine de mort, reste de barbarie et honte de la civilisation. Il croyait que la Divinité n'avait pas donné à l'homme le pouvoir de détruire l'homme; fidèle à ses principes d'humanité, même envers les souverains, il voulait que Louis « étant le premier à jouir du bienfait de la loi fût condamné à l'existence, afin que l'horreur de ses forfaits l'assiégeât sans cesse et le poursuivît dans le silence des nuits, si toutefois le repentir était fait pour les rois. » Et cependant, disent les royalistes, Grégoire vota la mort de Louis XVI! voilà comme tous ces misérables étaient conséquents avec leurs doctrines de parade! — C'est une imposture et une atrocité: l'abbé Grégoire n'a jamais voté la mort de personne. Nous dirons plus loin comment cette circonstance de sa vie a été odieusement dénaturée par ses adversaires. —L'orateur demandait le jugement et foudroyait cette doctrine d'inviolabilité derrière laquelle les partisans de la monarchie voulaient sauver la tête du roi. L'Assemblée entière frémit, lorsque Grégoire s'écria: « Est-il un parent, un ami de nos frères immolés sur les frontières, qui n'ait le droit de traîner son cadavre aux pieds de Louis XVI et de lui dire: Voilà ton ouvrage! » En levant le bras sur ce roi faible et détrôné, ce n'est pas seulement Louis XVI que le terrible républicain voulait atteindre; « Législateurs, dit-il, il importe au bonheur, à la liberté de l'espèce humaine, que Louis soit jugé: jetez un regard sur l'état actuel de l'Europe; en proie aux brigandages de huit ou dix familles, couverte encore de despotes et d'esclaves, elle retentit des gémissements de ceux-ci, des scandales de ceux-là! mais la raison approche de sa maturité; elle tire le canon d'alarme contre les tyrans; tous les bons esprits demandent à cette raison et à l'expérience ce que sont les rois, et tous les monuments de l'histoire déposent que la royauté et la liberté sont, comme les principes des Manichéens, dans une lutte perpétuelle. Dans toutes les contrées de l'univers ils ont imprimé leurs pas sanglants; des milliers d'hommes, des milliards d'hommes immolés à leurs querelles atroces, semblent, du silence des tombeaux, élever la voix et crier vengeance! L'impulsion est donnée à l'Europe attentive; la lassitude des peuples est à son comble; tous s'élancent vers la liberté; leur main terrible va s'appesantir sur les oppresseurs! Il semble que les temps sont accomplis, que le volcan va faire explosion, et opérer la résurrection politique du globe! Qu'arriverait-il si, au moment où les peuples vont briser leurs fers, vous assuriez l'impunité à Louis XVI? L'Europe douterait si ce n'est pas pusillanimité de votre part; les despotes saisiraient habilement le moyen d'attacher encore quelque importance à l'absurde maxime qu'ils tiennent *leurs couronnes de Dieu et de leurs épées*, d'égarer l'opinion et de river les fers des peuples, au moment où les peuples, prêts à broyer ces monstres qui se disputent les lambeaux des hommes, allaient prouver qu'ils tiennent *leur liberté de Dieu et de leurs sabres*: »

L'évêque de Blois associait fidèlement ses devoirs religieux aux fonctions publiques Adopté par une honnête famille, qui couvrait sa vie simple et studieuse du voile de l'amitié, cet enfant de l'Eglise, qui se montrait à la tribune comme un lion rugissant, était doux dans ses mœurs comme un agneau.

On détourna les yeux du procès de Louis XVI pour les porter sur les agitations du pays La religion et les subsistances, le pain de l'âme et le pain du corps servaient de motifs aux soulèvements. Les Girondins, ces politiques sans foi, ne comprenaient rien à la maladie sociale. La Montagne leur révéla la nature du malaise qui travaillait sourdement les consciences. « L'homme maltraité de la fortune, dit Danton, cherche des jouissances idéales. Quand il voit un homme se livrer à tous ses goûts, caresser tous ses désirs, alors il croit, et cette idée le console, il croit que dans une autre vie les jouissances se multiplieront en proportion de ses privations dans ce monde. Quand vous aurez eu pendant quelque temps des officiers de morale, qui auront fait pénétrer la lumière dans les chaumières, alors il sera bon de parler au peuple de morale et de philosophie. Mais jusque-là, il est barbare, c'est un crime de lèse-nation de vouloir enlever au peuple des hommes dans lesquels il espère encore trouver quelques consolations. Je penserais donc qu'il serait utile que la Convention fît une adresse pour persuader au peuple qu'elle ne veut rien détruire, mais tout perfectionner; et que si elle poursuit le fanatisme, c'est qu'elle veut la liberté des opinions religieuses. » Ce qui était écrit dans l'esprit de Danton à l'état de tolérance et de maximes politiques, se retrouvait dans le cœur de Robespierre à l'état de sentiment: « Mon Dieu, écrivait-il à ce propos, c'est celui qui créa tous les hommes pour la vérité et pour le bonheur; c'est celui qui protége les opprimés et qui extermine les tyrans; mon culte c'est celui de la justice et de l'humanité. Il ne reste plus guère dans les esprits que ces dogmes imposants qui prêtent un appui aux idées morales, et la doctrine sublime et touchante de la vertu et de l'égalité que le fils de Marie enseigna jadis à ses concitoyens Bientôt sans doute l'Evangile de la raison et de la liberté sera l'Evangile du monde. Si la déclaration des droits de l'humanité était déchirée par la tyrannie, nous la retrouverions encore dans ce code religieux que le despotisme sacerdotal présentait à notre vénération; et s'il faut qu'aux frais de la société entière les citoyens se rassemblent encore dans les temples communs devant l'imposante idée d'un Etre suprême, là du moins le riche et le pauvre, le puissant et le faible sont réellement égaux et confondus devant elle... Faites bien attention: quelle est la portion de la société qui est dégagée de toute idée religieuse? Ce sont les riches; cette manière de voir dans cette classe d'hommes suppose chez les uns plus d'instruction, chez les autres seulement plus de corruption. Qui sont ceux qui croient à la nécessité du culte? Ce sont les citoyens les plus faibles et les moins aisés, soit parce qu'ils sont moins raisonneurs ou moins éclairés, soit aussi par une des raisons auxquelles on a attribué les progrès rapides du christianisme, savoir que la morale du fils de Marie prononce des anathèmes contre la tyrannie et contre l'impitoyable opulence, et porte des consolations à la misère et au désespoir lui-même. Ce sont donc les citoyens pauvres qui seront obligés de supporter les frais du culte, ou bien ils seront encore à cet égard dans la dépendance des riches ou dans celle des prêtres; ils seront réduits à mendier la religion comme ils mendient du travail et du pain, ou bien encore réduits à l'impuissance de salarier les prêtres, ils seront forcés de renoncer à leur ministère; et c'est la plus funeste de toutes les hypothèses; car c'est alors qu'ils sentiront tout le poids de leur misère qui semblera leur ôter tous les biens jusqu'à l'espérance; c'est alors qu'ils accuseront ceux qui les auront réduits à acheter le droit de remplir ce qu'ils regardent comme des devoirs sacrés. »

En thèse générale, un culte salarié par l'Etat est une inconséquence et une anomalie. Plus la religion chrétienne tend à la pauvreté, plus elle assure son indépendance morale, en se dégageant des liens du pouvoir temporel, et plus elle se rapproche des intentions de son auteur. Retirer aux prêtres constitutionnels leur traitement, c'était effacer du christianisme les taches que lui avaient imprimées la fainéantise, l'hypocrisie et la cupidité de ses ministres: mais si l'on regarde aux circonstances, on reconnaîtra que Robespierre avait raison de redouter les suites de cette mesure économique. Il y avait déjà un schisme dans l'Eglise: il fallait éviter à tout prix de créer un nouveau clergé réfractaire. La masse des fidèles n'aurait d'ailleurs vu dans cette réforme qu'une nouvelle atteinte portée à ses croyances. Les Girondins se vengèrent de la supériorité des vues de Robespierre, en lui jetant niaisement à la face l'épithète de *dévot*. Oui, cet homme avait une doctrine religieuse dans le cœur; il cherchait à ramener sa vie et celle de la société aux principes de l'Evangile; c'est par là qu'il fut le maître de la Révolution, tant que la Révolution fut poussée vers Dieu.

Les yeux de la Convention étaient toujours ramenés sur la tour du Temple. Louis XVI avait fait construire, sous son règne, au château des Tuileries, dans l'épaisseur du mur, une armoire de fer, qui contenait des pièces attestant les tentatives de corruption de la cour et ses rapports avec les contre-révolutionnaires. Louis absent, les murs parlèrent et le secret s'éventa. La découverte des papiers trouvés dans cette armoire mystérieuse fournit des armes terribles contre l'infortuné monarque: elle inculpa aussi gravement la conscience de quelques députés de la Constituante et de la Législative. Les indignes négociations de Riquetti avec le château se trouvèrent éclairées tout à coup d'une lumière sinistre. Son ombre sortit, pour ainsi dire, de l'armoire de fer, la bourse de Judas à la main. La Convention témoigna son horreur; la mémoire du grand homme et son buste qui assistait aux séances furent voilés; on brisa, le soir, son image aux Jacobins.

Les départements n'étaient toujours pas tranquilles; la rareté des subsistances entraînait les populations rurales à des actes monstrueux. Trois députés de la Convention avaient été saisis dans le département du Loiret par des paysans égarés, au nombre de six mille, armes de fusils, de fourches, de massues Ces misérables les traitant comme des aristocrates et des traîtres qui s'entendaient avec les accapareurs, les séparent, les accablent; des voix crient: *A la hart, point de grâce!* Et à l'instant les haches, les fourches se tournent contre leur poitrine Deux sont déjà dépouillés de leurs vêtements; on va les précipiter dans la rivière. Tout à coup les furieux se ravisent; on traîne les commissaires au lieu du marché, et là, le couteau sur la gorge, on les force à signer les taxes de différentes denrées, selon le bon plaisir des assassins. Des prêtres ont été vus dans ces désordres. La représentation nationale, outragée dans trois de ses membres, frémit. La Gironde, avec sa mauvaise foi accoutumée, rejette la responsabilité de ces violences sur la tête de Marat. Robespierre leur répond en leur montrant du doigt la tour du Temple: «C'est là, leur dit-il, qu'est la véritable cause de ces soulèvements. »

Oui, il existait un parti qui espérait encore sauver les jours du roi à la faveur des troubles qu'il remuerait dans le pays et jusque dans la capitale. Les Montagnards étaient, au contraire, intéressés à conserver l'ordre et le calme, surtout à Paris, pour ne point donner aux Girondins le prétexte de nouvelles accusations. Marat, qui avait tous les genres de fanatisme, même celui de la modération, fit entendre quelques sages paroles : « Si les autorités ne sont pas respectées, c'est que le respect se mérite, mais ne se commande pas. Ce n'est pas avec des baïonnettes et du canon qu'on arrête, qu'on prévient des insurrections. Je demande qu'on confie le commandement des troupes à des chefs connus par leur civisme... (Plusieurs voix : à Marat) Si vous voulez que je vous dise à qui, à Santerre. » La Convention nationale, cette assemblée intrépide, qui n'a jamais pâli devant le glaive ni devant l'émeute, décrète qu'elle improuve la conduite de ses commissaires. « Ils auraient dû répondre à ces forcenés qui les entraînaient à l'oubli de leurs devoirs ou à la mort : *Vous pouvez me tuer ; je ne signerai pas.* » Il y eut encore un mot de remarquable : « On leur présentait la hache et la plume, dit Manuel ; ils devaient prendre la hache et se couper la main. »

La Montagne prenait toujours l'initiative des questions grandes et utiles. Saint-Just, qui avait l'élévation de Montesquieu dans la pensée et la fière concision de Tacite dans le style, fit, à propos des subsistances, un discours nerveux ; puis retournant sa pitié pour les malheureux et les indigents en une haine inflexible envers les rois : « Voilà ce que j'avais à dire sur l'économie. Vous voyez que le peuple n'est point coupable ; mais la marche du gouvernement n'est point sage. Il résulte de là une infinité de mauvais effets, que tout le monde s'impute ; de là les divisions, qui corrompent la source des lois, en réduisant la sagesse de ceux qui les font ; et cependant on meurt de faim, la liberté périt, et les tendres espérances de la nature s'évanouissent. Citoyens, j'ose vous le dire, tous les abus vivront, tant que le roi vivra ; nous ne serons jamais d'accord ; nous nous ferons la guerre. La République ne se concilie point avec les faiblesses ; faisons tout pour que la haine des rois passe dans le sang du peuple ; tous les yeux se tourneront alors vers la patrie. » La Montagne n'avait alors qu'un cri : donc il faut détruire Louis XVI, *ergo delenda est Carthago*. Elle était conduite à cette détermination farouche, non par inimitié personnelle, ni par amour du sang ; mais parce que la vie du roi couvrait. selon elle, les desseins et les agitations des partis. Elle voulait en outre donner aux puissances coalisées une grande idée de la vigueur des institutions républicaines. Le jugement et la mort du roi étaient aux yeux de Danton, de Robespierre, de Marat, de Saint-Just, un coup de génie. Si le canon de la guerre civile avait prononcé le sort de Louis, l'humanité aurait moins eu à gémir sans doute que sur un acte réfléchi de sévérité populaire : mais la Révolution n'aurait point donné au monde cet étonnant spectacle d'une assemblée de citoyens qui juge paisiblement et majestueusement un souverain appelé à sa barre ; la racine de tous les trônes n'en eût point tremblé, et les peuples, remués jusqu'aux entrailles, ne se fussent point demandé les uns aux autres : « Est-ce donc ainsi que la France punit son roi ? »

La lutte entre l'opinion publique et la monarchie semblait bien alors terminée, mais celle entre la bourgeoisie et le peuple ne l'était pas. Une bonne partie de la classe moyenne tenait encore à l'ancienne constitution royaliste par le lien des intérêts et des habitudes. Le peuple n'avait pas besoin sans doute de ramasser ses droits ni ses pouvoirs dans le sang d'un roi : mais sa victoire du 10 août demandait à être affermie par un grand acte d'autorité nationale. Une aristocratie nouvelle, aristocratie de fortune et d'influence, menaçait de s'élever sur les ruines de l'ancienne. « Peu d'hommes, écrivait Marat, sont dignes d'être libres, parce qu'ils ne savent pas jouir avec modération de la liberté. Qu'on juge de l'insolence des valets de l'ancienne cour devenus maîtres à leur tour ! comme ils n'ont point d'éducation et qu'ils manquent de principes, ils s'abandonnent à toutes les passions des suppôts de l'ancien régime, et ils ont de moins qu'eux les bienséances. Les mêmes scélérats qui faisaient notre malheur sous la royauté continuent à le faire sous la République. » A la tête de cette aristocratie nouvelle se plaçaient les Girondins. Leurs doctrines n'avaient ni l'abnégation, ni la pureté des opinions démocratiques. Ils voulaient dans l'État une classe prépondérante. On les accuse même de s'être entendus dans ce temps-là, en dessous main, avec l'abbé Sieyès, pour rétablir un gouvernement constitutionnel. La difficulté était de trouver un roi. La branche aînée des Bourbons leur semblait frappée d'une impopularité irrémissible ; ils désespéraient en outre de la plier aux mœurs et aux idées de la bourgeoisie. Une note communiquée à Barrere insinue que les Girondins tournaient alors les yeux vers le duc d'York : leur rêve était d'amalgamer la constitution française avec celle de l'Angleterre. Les Montagnards qui ne voulaient pas plus de ce roi étranger que d'un autre, croyaient humilier les desseins et les intrigues des hommes de la Gironde, en jetant sur leur tête le linceul de Louis XVI.

Le peuple avait déjà exécuté par toute la ville les rois de marbre, de pierre et de bronze ; il essayait ses bras sur ces images avant de frapper le simulacre vivant de la souveraineté. Au moment où se préparait une si sanglante tragédie, le théâtre, cette grande école des mœurs, adressait au peuple d'austères leçons, par la bouche d'un vieux poète anglais. On jouait alors pour la première fois *Othello, tragédie du citoyen Ducis, d'après Shakespeare*. On remarqua ce passage, si mal traduit en vers français, où Othello, sur le point d'étouffer Desdemona, commence par faire autour de lui des ténèbres : « Éteignons la lumière, et alors... Éteignons la lumière, si je t'éteins, toi ministre du feu, je puis ressusciter ta première flamme, dans le cas où je viendrais à me repentir. — Mais, que j'éteigne une fois la flamme de ta vie (se tournant vers Desdemona), toi le plus merveilleux ouvrage de la bienfaisante nature, je ne sais plus où retrouver cette céleste étincelle qui pourrait te ranimer. » — Magnifique argument en faveur de l'abolition de la peine de mort ! William Shakespeare comme un vieil ami, conseillait de sa tombe la Révolution française. Il avait vu les orages de son temps et rappelait les hommes du temps présent au calme de la prudence et de la modération. La critique dénonça à propos de cette pièce les larcins qu'avait faits M. de Voltaire au théâtre anglais. Enfin j'extrais des *Révolutions de Paris* la note suivante, qui est peut-être curieuse, jetée au milieu des sombres préoccupations et des graves événements : « Nous ne finirons pas sans rendre justice à Talma : sa figure délirante, sa marche égarée, ses gestes d'abandon, sont en lui de la plus grande vérité. Ce jeune artiste a vraiment le germe du talent. » Puisque j'en suis sur le chapitre du théâtre, je dois dire que la Commune de Paris voulut faire suspendre les représentations d'un ouvrage de Laya, *l'Ami des lois*, comme inspirant à la multitude des sentiments contre-révolutionnaires. Le théâtre résista, l'affaire fut portée devant la représentation nationale, où l'esprit d'antagonisme qui existait entre la majorité de la Convention et de la Commune, fit lever toute censure.

Le roi sera jugé : mais comment le sera-t-il ? C'est la grande question qui divisait encore les Jacobins. Robespierre et Saint-Just voulaient qu'on enveloppât le roi dans la royauté, puis qu'on en finît avec tous les deux comme avec le principe du mal, d'un coup de foudre. Ils regardaient très peu à l'homme et à ses actes ; ils ne regardaient qu'à l'intérêt public. La manière la plus prompte de se débarrasser de Louis XVI leur semblait la meilleure et la plus magnanime. Les formes, les lenteurs ordinaires de la justice généraient, selon eux, l'explosion du sentiment national : la procédure, vis-à-vis d'un roi, était le masque de la faiblesse ou de l'hypocrisie. Ils voulaient l'étouffer comme Romulus dans un orage. Marat n'était point de cet avis ; Marat demandait que la Convention procédât au jugement de Louis XVI dans les formes et avec une impassible sévérité.

Louis XVI fut amené à la barre de la Convention nationale le 11 décembre 1792. Presque tout Paris était sous les armes. Le roi s'était levé à sept heures du matin... Mais je cède la place aux pièces officielles, mille fois plus éloquentes que toutes les bouches de l'histoire. Voici le résumé du rapport du commissaire Albertier : « La prière du ci-devant roi a été à peu près de trois quarts d'heure. A huit heures, le bruit du tambour l'a fort inquiété : il m'a demandé ce que c'était que ce tambour, et a ajouté qu'il n'était point accoutumé à l'entendre de si bonne heure... Un instant après l'on a servi le déjeuner. Louis a déjeuné en famille. La plus grande agitation régnait sur tous les visages. Le bruit et le rassemblement qui, à chaque instant, devenait plus nombreux, ont continué à beaucoup l'alarmer. Après le déjeuner, au lieu de la leçon de géographie (1) qu'il a coutume de donner à son fils, il a fait avec lui une partie au jeu de siam. L'enfant, qui ne pouvait aller plus loin que le point seize, s'est écrié : *Le nombre seize est bien malheureux.* — Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais, a répondu Louis XVI.

« Le bruit cependant augmentait ; j'ai cru qu'il était temps de l'instruire ; je me suis approché de lui : « Monsieur, je vous préviens que dans l'instant vous allez recevoir la visite du maire. — Ah ! tant mieux, a répondu Louis. — Mais je vous préviens, ai-je reparti, qu'il ne vous parlera pas en présence de votre fils. » Louis, faisant approcher son enfant : « Embrassez-moi, mon fils, et embrassez votre maman pour moi. » Ordre est donné à Cléry de sortir. Il sort et emmène avec lui le jeune Louis... Louis, après être resté un quart d'heure à se promener, se place dans son fauteuil, en me demandant si je savais ce que le maire avait à lui dire. Je lui ai dit que je l'ignorais, mais que bientôt il le lui apprendrait lui-même. Il se lève et se promène encore pendant quelque temps. Je lisais sur son front l'inquiétude qui l'agitait. Il était tellement rêveur, tellement absorbé dans ses réflexions, que je me suis approché de très près derrière lui sans qu'il me remarquât. A la fin il s'est retourné et tout surpris, il m'a dit : « Que voulez-vous, monsieur ? — Moi, monsieur ? je ne veux rien ; seulement, je vous ai cru incommodé, et je venais voir si vous aviez besoin de quelque chose. — Non, monsieur. » Louis se plaignit seulement en disant : « Vous m'avez privé une heure trop tôt de mon fils. » Il s'est replacé dans son fauteuil, et le citoyen maire est arrivé un instant après. »

(1) J'ai vu aux Archives les deux globes de carton dont se servait pour cette étude Louis XVI dans la tour du Temple.

Voici maintenant le rapport du maire (Chambon): « . . . Je suis monté dans l'appartement de Louis, et avec la dignité qui convient à un représentant du peuple, je lui ai signifié son mandat d'amener. « Je suis chargé, lui ai-je dit, de vous annoncer que la Convention nationale attend Louis Capet à sa barre et qu'elle m'ordonne de vous y traduire. » Je lui ai demandé ensuite s'il voudrait descendre. Louis XVI parut hésiter un instant, et a dit: « Je ne m'appelle pas Louis Capet: mes ancêtres ont porté ce nom, mais jamais on ne m'a appelé ainsi. Au reste, c'est une suite des traitements que j'éprouve depuis quatre mois par la force. » Le maire, sans répondre, l'a invité de nouveau à descendre: à quoi il s'est décidé. »

Au bas de l'escalier, dans le vestibule, quand Louis XVI vit toute une force armée de fusils, de piques, et les cavaliers bleu de ciel, dont il ignorait la formation, son inquiétude parut redoubler. Arrivé dans la cour du Temple, il jeta un coup d'œil sur la tour qu'il venait de quitter. Il pleuvait alors. Louis avait une redingote noisette par-dessus son habit. On le fit monter en voiture. Le procureur de la Commune, Chaumette, ayant fait observer que la rue du Temple était etroite et qu'il était à craindre qu'il n'arrivât quelque accident au moment du départ, on prit des mesures pour assurer la sortie du prisonnier. Les glaces du carrosse étaient ouvertes: des cris de mort furent portés aux oreilles du roi. Louis était placé à côté du maire; il contemplait la multitude houleuse qui s'enflait de moment en moment, sans donner signe de tristesse, ni d'inquiétude, ni de mauvaise humeur. Il garda le silence pendant presque toute la route; une ou deux fois seulement il parut s'occuper d'objets fort étrangers à sa situation: en passant devant les portes Saint-Martin et Saint-Denis, il demanda laquelle des deux on se proposait d'abattre. La voiture était entrée dans la cour des Feuillants: les municipaux confièrent à la force armée la personne de Louis XVI. Santerre lui mit la main sur le bras et le conduisit ainsi jusqu'à la barre de la Convention. Louis avait la barbe un peu longue; son extérieur était négligé; il avait perdu de son embonpoint. On remarqua dans l'Assemblée que l'ex-roi occupait le même fauteuil et la même place où il était quand il accepta la Constitution; car, depuis cette époque, les distributions intérieures du Manége avaient été changées sur un nouveau plan tout-à-fait inverse du premier. O Providence, voilà bien de tes leçons! Louis XVI soutint avec un air d'insouciance flegmatique la vue de ces lieux qui devaient réveiller en lui des souvenirs amers. Son visage, étranger, pour ainsi dire, à la scène dont il était l'acteur principal, détruisait même les sentiments d'intérêt et de pitié, que son infortune remuait dans les cœurs.

Le président de la Convention nationale était alors Barère; il va nous raconter lui-même ses impressions durant cette séance mémorable: « Je me rends à l'Assemblée à 10 heures, je cherche à préparer les esprits agités et les âmes indignées à contenir leurs sentiments, et à paraître impassibles et disposés à la justice. On reçoit au bureau des secrétaires des avis multipliés qui annoncent que l'effervescence est très grande sur les boulevarts, depuis le Temple jusqu'à la porte des Feuillants. D'autres avis assurent que la vie du roi est en danger, surtout sur la place Vendôme où le rassemblement du peuple est plus nombreux et plus exaspéré. Je fais venir vers les onze heures M. Ponchard, commandant de la garde conventionnelle et M Santerre, commandant de la garde nationale de Paris. « Vous répondez du roi sur votre tête, leur dis-je, vous, monsieur le commandant de la garde de Paris, depuis le Temple jusqu'à la porte de l'Assemblée, et vous, monsieur le commandant de la garde conventionnelle, depuis la porte de l'Assemblee jusqu'au retour du roi à cette porte et à la remise de sa personne au commandant de la garde nationale. »

« Les ordres furent très ponctuellement exécutés; tout fut calme, et, vers midi et demi, le roi parut à la barre de la Convention. Les officiers de l'état-major et le commandant Ponchard, ainsi que le commandant Santerre, étaient derrière lui.

« Avant son arrivée, il s'était manifesté des marques bruyantes d'improbation sur quelques motions d'ordre intempestives et imprudentes qui avaient été faites; quelques côtés des tribunes applaudissaient, d'autres poussaient des vociférations. Vers midi, je crus devoir donner une autre direction aux esprits et une meilleure disposition aux tribunes. Je me levai, et après un moment de silence, je demandai aux citoyens nombreux et de toutes les classes, qui remplissaient la salle, d'être calmes et silencieux. « Vous devez le respect au malheur auguste et à un accusé descendu du trône; vous avez sur vous les regards de la France, l'attention de l'Europe et les jugements de la postérité. Si ce que je ne peux penser ni prévoir, des signes d'improbation, des murmures étaient donnés ou entendus dans le cours de cette longue séance, je serais forcé de faire sur-le-champ évacuer les tribunes: la justice nationale ne doit recevoir aucune influence étrangère (1). » L'effet de mon discours fut aussi subit qu'efficace. La séance dura jusqu'à sept heures du soir, et dans cet espace de temps, pas un murmure, pas un mouvement ne se fit remarquer dans toute la salle.

« Louis XVI parut à la barre, calme, simple et noble, comme il m'avait toujours paru à Versailles, quand je le vis en 1788 pour la première fois, et quand je fus envoyé vers lui, au temps des états-généraux et de l'Assemblée constituante, comme membre de différentes députations. J'étais assis comme tous les membres de l'Assemblée: le roi seul était debout à la barre. Tout républicain que je suis, je trouvai cependant très inconvenant et même pénible à supporter de voir Louis XVI, qui avait convoqué les états-généraux et doublé le nombre des députés des communes, amené ainsi devant ces mêmes communes, pour y être interrogé comme accusé. Ce sentiment me serra plusieurs fois le cœur, et quoique je susse bien que j'étais observé sévèrement par les députés spartiates du côté gauche, qui ne demandaient pas mieux que de me voir en faute pour me faire l'injure de demander mon remplacement à la présidence, néanmoins j'ordonnai à deux huissiers, qui étaient près de moi, de porter un fauteuil à Louis XVI dans la barre. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Louis XVI y parut sensible, et ses regards dirigés vers moi me remercièrent au centuple d'une action juste et d'un procédé délicat que je mettais au rang de mes devoirs.

« Cependant le roi restait toujours debout avec une noble assurance. Alors je crus, avant que de commencer à l'interroger, devoir lui renvoyer un des huissiers pour l'engager à s'asseoir. En voyant cette communication qui avait existé deux fois entre le président et l'accusé, les députés du côté gauche, soupçonneux comme des révolutionnaires, parurent par quelques légers murmures improuver ces communications par l'intermédiaire de l'huissier qui allait du fauteuil du président à la barre. Un des députés, plus irritable et plus défiant que les autres, Bourdon de l'Oise, que l'on avait vu couvert de sang dans la journée du 10 août, où il combattit avec force, m'attaqua personnellement par une motion d'ordre. Il prétendit que la présidence devait être impassible comme la Convention, et qu'il était extraordinaire et même inconvenant de voir des pourparlers par huissier entre l'accusé et le président. Les esprits étaient prêts à s'échauffer, et je sentis que si je laissais aller cette motion aux débats, je ne serais plus maître de l'Assemblée. Je demandai la parole pour expliquer les motifs de ces communications, qui ne tendaient qu'à de simples égards qu'on doit à tout accusé, même dans les tribunaux ordinaires. Je dois le dire à la louange de ce côté gauche, dont je redoutais les imputations hasardées et la censure sévère, aussitôt que j'eus expliqué les faits relatifs au siége envoyéà l'accusé et à l'invitation de s'asseoir, tout reprit le calme et la confiance.

« Deux membres du Comité chargé des pièces et de l'instruction du procès m'apportèrent alors le procès-verbal rédigé au Comité sur *les questions que je devais faire à l'accusé.* Tout était écrit par le Comité, jusqu'aux formules de l'interrogatoire. En les parcourant rapidement, les premiers mots me frappèrent: *Louis Capet, la nation vous accuse.* Je savais, depuis le commencement de la Révolution, que le sobriquet historique donné dans le dixième siècle à Hugues, quand il s'empara du trône des Carlovingiens, déplaisait fortement à Louis XVI. Je pris sur moi de supprimer le nom de *Capet* dans la formule de l'interrogatoire, nom qui revenait à chaque chef d'accusation. Personne ne s'avisa de cette suppression dans l'Assemblée. Louis XVI seul le sentit, comme il nous l'a appris lui-même dans la suite (1).

« Louis XVI, toujours assis, répondait très laconiquement à chaque question, soit en invoquant la constitution, qui ne rendait responsable que le ministère, soit en rejetant sur chaque ministre la responsabilité des différents actes ou des faits compris dans les chefs d'accusation. Là finit très heureusement mon pénible mandat. Mon âme fut à l'aise et comme délivrée d'un lourd fardeau quand je lus le dernier article de ce long interrogatoire. En ce moment, les deux membres du Comité formé pour l'instruction du procès apportèrent sur le bureau des secrétaires une quantité de papiers trouvés dans l'armoire de fer aux Tuileries, et dont une grande partie était de l'écriture de Louis XVI. Les autres étaient des pièces de la correspondance entre Louis XVI et ceux de ses conseils, ministres ou courtisans, qui communiquaient avec lui sur les affaires de l'Etat et sur les événements de la Révolution.

(1) Ces paroles ne sont pas celles que l'histoire a conservées: « Représentants, dit Barère, vous allez exercer le droit de justice nationale. Que votre attitude soit conforme à vos nouvelles fonctions. (Se tenant vers les tribunes): Citoyens, souvenez-vous du silence terrible qui accompagna Louis, ramené de Varennes, silence précurseur du jugement des rois par les nations. »

(1) Cambacérès, arrivant quelques jours après dans la chambre de Louis XVI, pour lui porter la nouvelle que la Convention lui donnait le choix de trois défenseurs, lui dit: « Louis Capet, je viens de la part de la Convention... » Louis XVI l'interrompant: « Je ne m'appelle point Capet, mais Louis. » Cambacérès reprend d'un ton officiel: « Louis Capet, je viens vous notifier le décret qui vous donne le choix de trois défenseurs. — Je répète, dit Louis XVI, que mon nom n'est point Capet; le président Barère, à la Convention, ne m'a jamais nommé que Louis; et c'est ainsi que je me nomme. » — Cette particularité, ajoute Barère, connue de la bouche même de Cambacérès, me prouva que Louis XVI avait très bien senti toutes les nuances de mes justes procédés à son égard. »

« M. Valazé, l'un des six secrétaires, se chargea de présenter à Louis XVI les diverses pièces une à une, afin de les lui faire reconnaître ou désavouer. M. Valazé, qui était cependant regardé à la convention comme royaliste (1), s'approcha de la barre, s'assit en dedans de la salle, et d'un air dédaigneux ou du moins peu convenant, présentait à Louis XVI, en lui tournant le dos, et comme par-dessus son épaule, les pièces de la correspondance et les autres écritures du procès. Je ne pus supporter, je l'avoue, cette manière presque insultante au malheur, et je crus devoir faire cesser ce procédé indélicat en envoyant un huissier à M. Valazé pour l'engager à mettre des formes moins dures et moins offensantes envers un illustre accusé. — Aussitôt M. Valazé se leva, se tourna vers Louis XVI, et d'une manière plus digne de la Convention et du roi, lui présenta les pièces avec des égards qui furent très bien sentis et appréciés par Louis XVI, qui, par ses regards et par un léger mouvement de tête, sembla me remercier.

« Oh ! combien de fois, depuis son jugement, j'ai pensé avec un intérêt touchant à cette séance de la Convention, où je l'interrogeai, moi citoyen obscur des Pyrénées, moi qui l'avais vu sur son trône en 1788, lorsqu'il reçut si majestueusement les envoyés d'un prince qui a été aussi malheureux que lui, de Tippo-Saëb, sultan du royaume de Missaour, dans l'Inde... Enfin vers les sept heures du soir, cette pénible et extraordinaire séance fut terminée. Louis XVI fut confié à la force armée de la Convention et de Paris, qui en répondait et qui justifia la confiance de l'Assemblée. »

Louis XVI enferma sa défense dans un système négatif. Quand on lui demanda : « Avez-vous fait construire une armoire à porte de fer dans un mur du château des Tuileries? » Il répondit : « Je n'en ai aucune connaissance. » L'ex-roi refusa ainsi de reconnaître toutes les pièces trouvées dans cette armoire et qui lui furent successivement présentées. Les négations de Louis ne pouvaient détruire l'évidence des faits et elles portaient atteinte à sa franchise. Couvrons au reste d'un silence respectueux les fautes et les dissimulations de cet infortuné monarque, *res est sacra miser*.

Au sortir de la salle de la Convention, on fit passer Louis XVI dans la salle des conférences : le commandant, le procureur de la commune et le maire l'accompagnaient. Chambon lui demanda s'il voulait prendre quelque chose, Louis répondit non. Mais un instant après, voyant un grenadier tirer un pain de sa poche et en donner la moitié à Chaumette, le roi s'approcha du procureur de la commune, pour lui en demander un morceau. Chaumette en se reculant, lui répondit : « Demandez tout haut ce que vous voulez, monsieur. » Louis XVI reprit : « Je vous demande un morceau de votre pain. — Volontiers, lui dit Chaumette, tenez, rompez : c'est un déjeuner de Spartiate. Si j'avais une racine, je vous en donnerais la moitié. » Il était cinq heures et le malheureux roi n'avait encore rien mangé de la journée. — Rompre le pain était autrefois un signe de fraternité : pourquoi faut-il qu'entre le roi et son peuple le pain ne se rompe qu'au pied de l'échafaud !

Louis remonta dans la voiture du maire. La foule était immense et agitée. D s cris de mort se mêlèrent à ceux de *vive la Nation*, *vive la République*. Des forts de la halle et des charbonniers sous les armes, rangés en bataille, dans la meilleure tenue, se mirent à chanter énergiquement le refrain de l'hymne des Marseillais : *Qu'un sang impur inonde nos sillons*. Cet à-propos brutal fut cruellement saisi par Louis XVI. De tels chants répétés au loin enveloppaient le roi d'une atmosphère funèbre. Un silence glacial succédait à ces accents tempêtueux. Louis parla peu au retour. Doué d'une grande mémoire, il articula seulement le nom de quelques rues qu'il parcourait. — « Ah ! voici, dit-il, la rue du Houssaye. » Le procureur de la commune reprit : « Dites la rue de l'Egalité. — Oui, oui, à cause de... » Il n'acheva pas ; sa tête tomba mélancoliquement sur sa poitrine. Les farouches républicains qui reconduisaient l'ex-roi étaient mal à l'aise ; ils ne pouvaient, quoi qu'ils fissent, comprimer leur attendrissement. Le citoyen Chaumette lui-même, pour lequel la matinée avait été très pénible, se trouva un peu mal au retour. « Je me sens le cœur embarrassé, » dit-il. Il y a des infortunes qui touchent jusqu'aux plus implacables ennemis de la royauté.

Cependant, que se passait-il au Temple ? Le commissaire Albertier était monté dans l'appartement des femmes, après le départ du roi. « Nous leur avons appris, raconte-t-il, que Louis venait de recevoir la visite du maire. Le jeune Louis le leur avait déjà annoncé. « Je sais cela, m'a dit Marie-Antoinette; mais, où est-il maintenant ? » Je lui ai répondu qu'il allait à la barre de la Convention, mais qu'elle ne devait point être inquiète, qu'une force imposante protégerait sa marche. « Nous ne sommes point inquiètes, mais affligées, m'a répondu madame Elisabeth. »

Louis fut ramené dans sa chambre à six heures et demie. Alors, le maire et tous ceux qui l'accompagnaient se retirèrent. Il demeura seul avec le commissaire Albertier. « Monsieur, lui dit-il, croyez-vous qu'on puisse me refuser un conseil ? — Monsieur, je ne puis rien préjuger. — Je vais chercher la Constitution. » Il va, revient et après avoir parcouru l'acte constitutionnel : « Oui, la loi me l'accorde. » Après un silence : « Mais, monsieur, croyez-vous que je puisse communiquer avec ma famille ? — Monsieur, je l'ignore encore, mais je vais consulter le conseil. — Faites-moi aussi, je vous prie, apporter à dîner, car j'ai faim ; je suis presque à jeun depuis ce matin. — Je vais d'abord satisfaire aux vœux de votre cœur, en consultant le conseil, puis je vous ferai apporter à dîner. » Le commissaire rentre : « Monsieur, je vous annonce que vous ne communiquerez pas avec votre famille. — C'est cependant bien dur ; mais avec mon fils, mon fils qui n'a que sept ans. — Le conseil a arrêté que vous ne communiqueriez point avec votre famille : or, votre fils est compté pour quelque chose dans votre famille. » Le roi se le tint pour dit. On servit ensuite le souper. Louis mangea six côtelettes, un morceau de volaille assez volumineux, des œufs ; il but deux verres de vin blanc et un d'Alicante. Puis il se leva de table et alla se coucher.

« Nous sommes ensuite, raconte Albertier, remontés chez les dames. Leur première question a été de savoir si Louis communiquerait avec sa famille. Nous leur avons fait la même réponse qu'à Louis. Marie-Antoinette : « Au moins, laissez-lui son fils. » L'un de mes collègues lui a répondu : « Madame, dans la position où vous vous trouvez, je crois que c'est à celui qui est supposé avoir le plus de courage à supporter la privation : d'ailleurs, l'enfant, à son âge, a plus besoin des soins de sa mère que de ceux de son père. » Ces séparations violentes étaient hautement blâmées par les journaux de la Montagne : « On se conduit avec les prisonniers du Temple, écrivait Prudhomme, de manière qu'ils finiront par exciter la pitié. » Les partisans de Robespierre et de Saint-Just, qui voulaient une justice rapide, demandaient si c'était par humanité qu'on laissait l'ex-roi se consumer dans le chagrin et dans la terreur.

Les royalistes se remuaient sourdement pendant le procès de Louis XVI. Les plus ardents Montagnards furent circonvenus par des démarches secrètes et des considérations délicates de famille. Le père de Desmoulins le conjurait, dans une lettre, de ne pas le réduire au chagrin de voir son nom sur la liste de ceux qui voteraient la mort du roi. Camille, dominé par l'enivrement révolutionnaire, ne tint aucun compte de cette prière ; il proposa à l'Assemblée le projet de décret suivant : « Louis Capet a mérité la mort. Il sera dressé un échafaud sur la place du Carrousel, où Louis sera conduit ayant un écriteau avec ces mots devant : *Parjure et traître à la nation*, et derrière : *Roi*, afin de montrer à tout le peuple que l'avilissement des nations ne saurait prescrire contre elles le crime de la royauté par un laps de temps, même de mille cinq cents ans. En outre, le caveau des rois à Saint-Denis sera désormais la sépulture des brigands, des assassins et des traîtres. » — Un autre conventionnel, Barère, avait une jeune femme, très aimable, très riche, mais entichée de royalisme et de dévotion ; elle lui écrivit lettre sur lettre; la mère de cette jeune femme mêla des fureurs aux larmes de sa fille ; tout fut inutile : Barère vota la mort. Je rapporte ces faits, pour montrer quelle nécessité inéluctable poussait alors la main de la France sur son roi, puisque les cœurs résistèrent non-seulement à la pitié, mais encore à de plus douces influences, comme les liens du sang ou les attaches du cœur. Il ne faut pourtant pas croire que les sentiments de l'homme n'aient point fait trembler çà et là, dans l'esprit de ces terribles législateurs, la sentence de mort. Ils ont eu à vaincre la nature. Celui de tous qu'on croirait le moins accessible à la compassion envers les rois, Marat fut ému.

A présent que j'ai tiré le rideau sur la partie officielle du procès, je puis bien me servir de confidences qui m'ont été faites, en 1836, par la sœur de Marat, dans une petite chambre de la rue de la Barillerie. Marat recevait chaque jour des lettres anonymes dans lesquelles on l'engageait par des promesses d'argent à sauver Louis XVI. L'Ami du peuple était surtout en butte aux obsessions des royalistes, comme ayant été autrefois médecin des écuries du comte d'Artois. Des comtesses et des marquises de la cour qui l'avaient entrevu à Versailles, lui envoyèrent une actrice du Théâtre Français, pour l'attendrir sur le sort de Louis XVI.

Marat revenait de la Convention, quand il trouva chez lui mademoiselle Fleury qui l'attendait. Las des travaux de la séance, il ouvrit cependant quelques lettres déposées sur la table, et, les parcourant avec des yeux irrités : « Encore ! s'écria-t-il ; je vais dénoncer ces lettres au comité de surveillance. » Après un silence : « J'ai aimé Louis Capet, reprit Marat comme se parlant à lui-même, mais j'avais tort. Cet homme nous a trompés. Maintenant, je le hais ; maintenant, je veux appesantir sur sa tête une main que j'avais étendue vers lui pour le soutenir.

— Quels crimes lui reprochez-vous donc ?

— Ses crimes ! Un roi insurgé contre la nation ! un roi faussaire ! c'est lui qui, par ses lenteurs, par sa mauvaise foi, par les conseils perfides de ses courtisans, nous a jetés dans la nécessité d'une politique violente. Nous subirons l'échafaud ; il l'a dressé. »

Mademoiselle Fleury tomba aux genoux de Marat.

« Que faites-vous ? lui dit celui-ci surpris ; on ne s'agenouille même plus devant Dieu.

(1) Valazé tenait aux Girondins ; la grossièreté de ses manières et de ses rapports avec le roi fut blâmée hautement par tous les journaux de la Montagne.

— Je demande, répondit-elle en joignant les mains avec une grâce théâtrale et en relevant deux yeux suppliants, je demande la grâce du roi.

— Y pensez-vous?

— J'y ai pensé depuis un mois... Ecoutez-moi, Marat; je sais que vous êtes bon. Le système de terreur où vous voulez engager la France tient à une idée fixe contre laquelle votre cœur se révolte. Mais réfléchissez encore. Si vous vous trompiez enfin! si, au bout de cette traînée de sang, les générations futures ne trouvaient pas le bonheur que vous leur promettez, jugez combien votre œuvre serait maudite. Il ne tient qu'à vous aujourd'hui de rattacher votre nom à un présent moins ensanglanté, à un avenir moins téméraire. Parlez pour le roi demain, à l'Assemblée surprise, atterrée, étourdie, on n'osera plus voter le jugement de la mort quand Marat aura voté la vie.

— Qu'osez-vous dire là? reprit Marat, dont l'œil étincelait; parlez moins haut, madame; qu'on ne sache pas que de tels propos sont tenus dans ma maison, sans que je les aie fait aussitôt punir de mort.

— Oh! je ne vous crains pas, Marat; votre honneur et votre salut me sont plus chers que ma vie: j'ai de l'amitié pour vous; je souffre de vous voir sur la pente glissante d'un sentier humide de sang, et je voudrais vous arrêter.

— Tu ne comprends donc pas ma mission, enfant? Je te l'ai déjà dit, je suis la vengeance de Dieu et du peuple; je suis ce bétail humain jusqu'ici traîné à la charrue ou à la boucherie, mais qui, comme le taureau mal tué, se retourne enfin, la corne haute, contre son maître et l'éventre. »

Marat était effrayant; sa chevelure s'agitait horrible et menaçante sur son front baigné de sueur. Mademoiselle Fleury recula.

« Louis est coupable, continua Marat; mais fût-il innocent, nous serions encore en droit de punir dans sa personne les crimes de la royauté. « Le roi est mort, vive le roi! » disaient les courtisans pour faire entendre qu'il n'y avait qu'un seul roi de France dans les hommes successifs. Le nouveau venu au trône, en héritant des droits et des honneurs de ses pères, ne saurait en décliner les charges. Ce n'est donc pas à Louis que nous allons faire un procès, c'est à tous les rois de France dans la personne de Louis. Nous allons juger le passé dans le présent, les rois qui sont morts dans celui qui vit.

— Ecoutez-moi, Marat; je suis de l'avis de Saint-Just: Cet homme est né roi; cet homme doit régner ou mourir; — il faut qu'il règne!

— Il faut qu'il meure; tant que cet homme vivra, les factions s'agiteront autour de lui. Nous-mêmes, car qui peut répondre de l'avenir, nous pouvons, d'un instant à l'autre, être pris de faiblesse et retourner en arrière. Le roi mort, il n'y a plus moyen de reculer. Je ne me dissimule pas que Louis nous a servi à faire la Révolution; mais abordés, d'hier, dans une île nouvelle, il faut brûler maintenant le vaisseau qui nous y a conduits, afin que n'ayant plus ni salut à attendre des mesures tempérées, ni merci à espérer des rois, nous combattions comme des furieux pour maintenir la République.

— Voyons, Marat, ne m'as-tu pas avoué une fois que tu regrettais la monarchie? Cette tête tombée, tu viens de le dire toi-même, il ne sera plus possible d'y revenir. Ton projet de république est sublime; mais, après tout, il peut être insensé. Que de larmes d'ailleurs, que de sang avant d'arriver par ce chemin à la paix, à l'union et à l'amour! Il te faudra peut-être encore abattre deux cent une têtes!

— On les abattra. »

Il y eut un moment de silence pendant lequel mademoiselle Fleury crut voir toute la chambre peinte en rouge.

« Quand la gangrène y est, reprit-il, il faut savoir couper un membre pour sauver le reste du corps. Je taille dans le vif un avenir heureux pour l'humanité. Nous semons dans le sang et dans les larmes, nos fils recueilleront dans la joie.

— Mais cet avenir est si éloigné!

— Le propre des hommes forts est d'attendre.

— Attendre les pieds dans le sang!

— La France, d'ailleurs, a trop souffert sous ses rois, elle n'en veut plus.

— La France ne veut rien et veut tout. Il suffit d'une main qui la pousse pour la conduire au trône ou à l'échafaud. Ce n'est pas, au reste, un monarque absolu, un dieu puissant et couronné que je t'engage à donner à la France, c'est un homme roi, c'est, comme tu le disais toi-même l'autre jour, un premier serviteur aux gages du peuple qui en reçoive et en exécute les ordres.

— Nous sommes assez grands maintenant pour nous servir nous-mêmes.

— C'est bien; mais le peuple n'est grand que quand il est fort et magnanime. Or, laquelle crois-tu la plus élevée de la nation qui, ayant un roi sous la main, un roi sans défense, sans armée, le tue, ou de celle qui l'appelle à sa barre pour lui dire: Louis, tu nous as trahis, et nous te pardonnons?

— Vous êtes généreuse, pauvre fille de théâtre! Malheureusement nous sommes obligés aujourd'hui de nous faire, contre cette noble pitié, des entrailles de fer. Croyez-vous que si j'eusse été libre de choisir mon rôle dans le drame de sang qui se joue sous vos yeux, je n'eusse pas aimé mieux être victime que bourreau? Je souffrirais moins. Mais il y a une volonté d'en haut qui s'accomplit, et à laquelle nous servons de ministres: Robespierre et moi, nous sommes les deux bras de la vengeance levée sur le monde. »

Marat s'enferma dans sa chambre; mademoiselle Fleury veilla à sa porte durant toute la nuit. Elle entendit le bruit précipité de ses bottes sur le plancher. Il ne prit qu'une heure de sommeil. Ce léger repos sembla l'avoir calmé. Il se mit devant sa table vers deux heures, et écrivit jusqu'au lever du soleil. Mademoiselle Fleury veillait toujours; le sort du roi se décidait dans ces heures froides et silencieuses qui passaient lugubrement sur sa tête.

Le matin, Danton vint; mademoiselle Fleury le vit entrer avec une angoisse infinie. On entendit bientôt retentir sa grosse voix dans la chambre de Marat.

« Qui diable vous a mis un pareil projet en tête? on va vous croire fou tout à fait. »

On répliqua, mais si bas que la voix n'arriva pas jusqu'aux oreilles de la comédienne ni de la sœur de Marat qui était entrée dans l'antichambre. Ces femmes jugèrent d'ailleurs, tout de suite, que Danton l'avait pris par son côté faible, la crainte de paraître extravagant.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le sauverez pas. Cet homme est condamné d'avance. »

Ils descendirent l'escalier lentement pour se rendre à la séance. Mademoiselle Fleury les vit de la fenêtre du salon discuter dans la rue avec des gestes.

Marat était assis sur son banc à la Convention quand Louis XVI parut à la barre. Il écrivit le lendemain dans son journal: « On doit à la vérité de dire qu'il s'est présenté et comporté à la barre avec décence; qu'il s'est entendu cent fois appeler Louis sans montrer la moindre humeur, lui qui n'avait jamais entendu résonner à son oreille que le nom de majesté; qu'il n'a pas témoigné la moindre impatience tout le temps qu'on l'a tenu debout, lui devant qui aucun homme n'avait le privilége de s'asseoir. Innocent, qu'il aurait été grand à mes yeux dans cette humiliation! »

Le cœur des femmes s'attendrissait sur le prisonnier du Temple. La Convention ayant accordé un conseil à Louis, Olympe de Gouges écrivit à cette Assemblée la lettre suivante: « Franche et loyale républicaine, sans tache et sans reproche, je crois Louis fautif comme roi; je désire être admise à seconder un vieillard de quatre-vingts ans (Malesherbes), dans une fonction qui demande toute la force d'un âge vert. » Cette Olympe de Gouges, fille d'une revendeuse à la toilette, mariée à quinze ans, veuve à seize, avait commencé par l'amour et finit par la passion des lettres. Elle ne savait, selon Dulaure, ni lire, ni écrire; mais son esprit naturel lui tenait lieu d'éducation. Elle dictait ses pensées à des secrétaires. La proposition qu'elle lançait de défendre Louis XVI fit sourire la Convention et les tribunes. La Révolution rappelait les femmes à leurs devoirs, au foyer domestique, à la famille; elle écarta cette main officieuse tendue à l'ex-roi moins par sentiment que par vanité.

A travers le procès de Louis XVI, la Convention, cette assemblée géante, s'occupait d'organiser l'instruction primaire. La République supposait, dans les idées des Montagnards, des écoles distribuées également sur toute la surface du pays: ils espéraient ainsi soulever la nation vers la lumière. Cette discussion fut marquée par un scandale; Robert Dupont proféra, du haut de la tribune, le blasphème suivant: « La nature et la raison, voilà les dieux de l'homme, voilà mes dieux. Je l'avouerai de bonne foi à la Convention, je suis athée. » Une rumeur subite parcourut les bancs; les exclamations de plusieurs membres prolongèrent le tumulte qui alla mourir dans quelques consciences muettes. C'est de ce jour en effet que l'athéisme osa montrer dans la République sa face hideuse. Robespierre, Saint-Just, l'abbé Grégoire, tous ceux qui voulait rattacher la Révolution à l'idée d'une puissance invisible furent consternés. L'état des subsistances appelait toujours les réflexions des économistes. Robespierre publia un mémoire, où il se fit courageusement l'avocat du pauvre, cet orphelin de la société. « Les aliments nécessaires à l'homme, écrivait-il, sont aussi sacrés que la vie elle-même. Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une propriété commune à la société entière. Il n'y a que l'excédant qui soit une propriété individuelle, et qui soit abandonné à l'industrie des commerçants. Toute spéculation que je fais aux dépens de la vie de mon semblable n'est point un trafic, c'est un brigandage et un fratricide. » Encore un grand principe: « La première loi sociale est celle qui garantit à tous les membres de la société les moyens d'exister. »

Notre attention est toujours fatalement ramenée vers le Temple. C'est là en effet qu'était le nœud de la situation. Les rois occupent encore l'opinion publique, après leur déchéance: il fallait, selon les Montagnards, éteindre cette curiosité qui remuait le pays, et

cela en éteignant Louis XVI. On s'entretenait en effet de la vie intime des prisonniers jusque dans les moindres détails. Voici un rapport de Dorat-Cubière, de service à la tour, qui donne de nouveaux renseignements. « A neuf heures, on a apporté le déjeuner. « Je ne déjeune pas aujourd'hui, a dit Louis; ce sont les Quatre-Temps... » Le valet de chambre Cléry, qui est malin et patriote, a dit alors : « L'Eglise ordonne le jeûne à vingt ans ; j'ai passé cet âge et je n'y suis plus obligé ; puisque Louis ne déjeune pas, je vais déjeuner pour lui. » En effet il a déjeuné sous le nez de Capet, qui s'est retiré chez lui pendant dix minutes. — *Louis* : « Je vous prie d'aller vous informer des nouvelles de ma famille; je m'intéresse à ma famille : aujourd'hui ma fille a quatorze ans accomplis. Ah ! ma fille!..... » — J'ai cru voir couler quelques larmes de ses yeux. Je suis monté à l'appartement de sa famille : nous lui en avons apporté des nouvelles satisfaisantes. — *Louis* : « Avez-vous des ciseaux ou un rasoir pour me faire la barbe? — *Cubière* : On vous la fera. — *Louis* : Je ne veux pas que personne me rase. » Cubière rapporte ensuite quelques traits d'une conversation avec le conseil de Louis XVI. *Cubière* : « Vous êtes honnête homme ; mais si vous ne l'étiez pas, vous pourriez lui porter des armes, du poison, lui conseiller. . » — Ici Malesherbes, embarrassé, m'a répondu : « Si le roi était de la religion des philosophes, s'il était un Caton, il pourrait se détruire; mais le roi est pieux ; il est catholique; il sait que la religion lui défend d'attenter à sa vie, il ne se tuera pas...... » — Là j'ai vu, ajoute Cubière, moi qui n'aime pas la religion, que, dans quelques circonstances, elle pouvait être bonne à quelque chose. »

Le lion populaire ne s'endormait pas. La barre de la Convention était obstruée de femmes et d'enfants, qui tenaient et agitaient dans leurs mains des vêtements déchirés, des lambeaux de chemise et des draps couverts de sang. Cette sorte de représentation dramatique jette l'épouvante dans l'Assemblée. Un orateur se présente à la tête de ces femmes, de ces enfants, qui se tiennent dans l'attitude de la douleur, de la misère et du désespoir. Ils invoquent les mânes des victimes du 10 août; ils se disent les enfants et les veuves de ces défenseurs courageux de la patrie. Ils ne se bornent pas à demander des consolations et des secours, ils réclament la punition prompte de l'auteur du 10 août ; ils demandent, au nom de tant de malheureuses victimes, la mort de Louis XVI. L'orateur secoue lui-même ces linges ensanglantés, comme pour agiter la vengeance. Rendues cruelles par sensibilité, les tribunes appuient, d'un mouvement tumultueux, le vœu des pétitionnaires. — Les modérés et les indécis en concluent que pour apaiser le peuple, il fallait lui abandonner la vie du roi. Ces hommes se trompaient : le moyen de faire croître la haine, c'est de l'arroser avec du sang.

Louis XVI comparut pour la seconde fois, le 26 décembre, lendemain de la fête de Noël, à la barre de la Convention nationale. Même déploiement de force armée, même solennité triste. Louis, en descendant de voiture, fut conduit par le cloître et le passage des Feuillants, dans la salle des conférences. Son visage était blême; ses jambes paraissaient faibles et prêtes à fléchir sous le poids de son émotion. On le fit attendre avant de l'introduire : c'était maintenant le tour des rois de faire antichambre à la cour du peuple. Louis trouva ses conseils avec lesquels il se retira dans un coin de la salle. Il fut bientôt averti de se rendre à la barre. L'avocat Desèze tirait tout le parti qu'on pouvait tirer d'une mauvaise cause. Ce long plaidoyer fut écouté dans un religieux silence. En quittant la barre, Louis marcha d'un pas plus ferme qu'à son arrivée aux Feuillants, la tête haute. Rentré dans la salle des conférences, il serra la main de M. Desèze. Le retour de Louis au Temple fut silencieux et lent : on alla au pas. Les boulevarts étaient garnis d'une double haie de piques et de baïonnettes. Il n'y avait presque point de spectateurs. Le roi remarqua lui-même que toutes les fenêtres des maisons devant lesquelles il passa étaient fermées : il en témoigna ses remercîments aux citoyens Chambon et Chaumette. Louis demanda au maire à voir le portrait qui était sur sa tabatière. — C'est celui de ma femme, dit Chambon. — Je vous fais compliment. elle est très jolie.«Il s'enquit ensuite au citoyen Chambon de quel pays il était.—«De la Haute-Marne.»—Et tout de suite le roi, qui était très fort en géographie, de citer les rivières, les montagnes et autres accidents de ce département.—«Et vous, monsieur Chaumette, d'où êtes-vous? — Du département de la Nièvre, sur les bords de la Loire. — C'est un pays enchanté. — Est-ce que vous y avez été?— Non, répondit Louis; mais je me proposais de faire mon tour de France en deux années, et de connaître toutes les beautés de mon royaume. Je n'ai vu que le pays de Caux. » La conversation tomba ensuite sur Tacite, Tite-Live, Salluste, Puffendorf, que le roi paraissait avoir lus. On passa ensuite à la médecine. Quelqu'un parla du mesmérisme.— «J'aurais bien voulu en voir quelques expériences, dit Louis. — Le maire lui répondit : Depuis qu'on a voulu me payer pour écrire en faveur de Mesmer, j'ai reconnu qu'il y avait du charlatanisme. — Vous n'étiez pas ici, monsieur Chaumette, dit le roi en se retournant du côté du procureur de la Commune, vous n'étiez pas ici du temps de Mesmer, car vous m'avez dit que vous vous étiez embarqué avec Lamotte-Piquet ? »— Louis, sentant de l'air froid, pria le citoyen Colombeau de lever la glace de la portière. Le secrétaire-greffier avançait la main pour le faire. — «Non, non, dit vivement le procureur de la Commune, cela pourrait produire un mauvais effet. — Ah! oui, dit le roi. » Louis XVI rentra au Temple : il ne devait plus en sortir que pour l'échafaud.

A peine le roi avait-il disparu de la barre que toutes les animosités des partis se déchaînèrent. La Montagne ne marchait sur le corps de Louis XVI que pour s'élancer contre la Gironde. Des vociférations, des apostrophes sanglantes, des murmures tempêtueux, dégradèrent, plus d'une fois, dans cette séance, la majesté de la représentation nationale. Les royalistes reprochent à la Convention ces excès de fureur : sans doute le calme et le silence vont bien à une assemblée populaire : mais prenons y garde; il y a le calme des ténèbres et le silence de la mort. Si dans ce temps-là, les opinions, se dressant les unes contre les autres, changeaient le théâtre de la loi en une arène de gladiateurs politiques, c'est que du moins la corruption n'avait pas éteint les consciences. C'est qu'alors du moins on avait la passion de la vérité. La lumière et l'ombre, le bien et le mal n'étaient pas mêlés, ainsi qu'il arrive dans les époques de décadence. La vie du roi était attaquée ou défendue comme un principe, avec acharnement. Les orateurs s'avançaient les uns contre les autres, armés comme des sauvages furieux. Les Montagnards ne voulaient même pas de jugement : un coup de hache! Robespierre rassembla encore une fois les arguments de la Montagne, au milieu des colères et des menaces du parti girondin : « Il n'y a point ici, s'écria-t-il, de procès à faire; Louis n'est point un accusé, vous n'êtes point des juges. Vous n'avez point une sentence à rendre pour ou contre un individu ; vous avez une mesure de salut public à prendre, un acte de Providence sociale à exercer. Les peuples ne rendent point de sentence, ils ne condamnent point les rois, ils les replongent dans le néant. Nous invoquons des formes parce que nous n'avons pas de principes ; nous nous piquons de délicatesse, parce que nous manquons d'énergie ; nous affectons une fausse humanité, parce que le sentiment de la véritable humanité nous est étranger ; nous révérons l'ombre d'un roi, nous ne savons pas respecter le peuple. Nous sommes tendres pour les oppresseurs, parce que nous sommes sans entrailles pour les opprimés. » Marat rendit compte dans sa feuille des débats et des particularités de cette séance. « Malesherbes, dit-il, a montré du caractère en s'offrant pour défendre ce roi détrôné : il est moins méprisable à mes yeux que le pusillanime Target, qui abandonne lâchement son maître après s'être enrichi de ses profusions. On dit que d'Orléans doit voter la mort. Je déclare que j'ai toujours regardé cet être-là comme un indigne favori de la fortune, sans vertu, sans âme, sans entrailles, n'ayant pour tout mérite que le jargon des ruelles. »

Nous nous attendrissons à distance sur les infortunes du Temple, c'est que maintenant nous voyons l'homme : alors on ne voyait que le roi. Si nu et si inoffensif qu'on eût fait Louis XVI, le passé de ce monarque s'élevait sans cesse comme un reproche contre la République naissante. Il avait beau mettre sa tête sous le bonnet rouge, on voyait toujours percer la couronne. Sa mort fut une mesure de précaution nationale. Si la Constitution eût été faite, si les plaies de l'Etat avaient été fermées, si le nouveau gouvernement s'était trouvé assis sur des bases solides, si la guerre s'était éloignée de nos frontières, la France eût bien pu alors ne se souvenir de la royauté que comme d'un rêve douloureux : mais cette royauté menaçait encore de toutes parts la victoire du peuple. Louis vivant servait d'enseigne et de point de ralliement aux ennemis de la Révolution. Un événement imprévu pouvait d'un jour à l'autre le remettre sur le trône. Les coups des Montagnards visaient d'ailleurs plus loin que la personne de Louis XVI. La Révolution avait besoin d'un roi dans lequel elle pût dégrader et anéantir toutes les royautés de la terre : ce roi, elle se trouva l'avoir sous sa main. — Tant pis pour lui, s'écria-t-elle, il faut qu'il meure ! Il faut que le bourreau exécute la royauté sur le cou de Louis XVI.

Depuis cinq mois la question de statuer sur le sort de Louis tenait en suspens les affaires de la République. Guerre, constitution, dictature, cet homme était un nœud qui arrêtait tout! Les conventionnels agirent envers ce nœud à la manière d'Alexandre, ils le tranchèrent. Il fallait, selon eux, que le roi mourût ou que l'on renonçât à la République ; tout le sang que les hommes et les circonstances avaient versé, retombait alors comme une rosée stérile sur les bras des révolutionnaires. Quoi ! ils auraient sacrifié le bonheur du monde au moment où ils croyaient le tenir, et où ils n'étaient plus séparés de leur idéal que par un reste de roi jeté en travers du chemin. — Marchons sur lui, s'écrièrent-ils. — Ces hommes intrépides se croyaient si assurés de l'avenir et de la rédemption vers laquelle s'avançait le monde politique, que si Dieu même fût descendu sur leur route, pour leur barrer le chemin, ils auraient marché sur Dieu.

Ou allaient-ils donc? Ils allaient à la réforme complète du vieil homme et de la vieille société. La Révolution était le passage du désert. Comme les Israélites lâches et à tête dure, les citoyens égoïs-

tes se plaignaient déjà des lassitudes du voyage, de la faim, de la misère, du manque de vivres et de vêtements; ils regrettaient, si j'ose ainsi dire, les oignons de la monarchie. Plus durs et plus croyants, les Montagnards supportaient ces nécessités d'un état de transition avec un courage stoïque. Derrière tous ces maux provisoires, ils pressentaient la terre promise de l'humanité. Comme tous les grands législateurs, Moïse, Mahomet, qui ont tiré les peuples de la servitude, ils voulaient imposer de vive force le bonheur à la nation française. De là cette résistance passagère à tous les sentiments de la nature. Ils voilaient leur cœur à la pitié. Quand même le roi eût été innocent, quand même sa mort eût été un crime aux yeux de leur conscience, ils n'auraient point hésité à mettre ce crime entre la tyrannie et la liberté. Je les entends nous dire:—L'enfantement de la République est douloureux et terrible: mais son règne sera doux, nous versons du sang pour qu'on n'en verse plus ensuite;



Mort des Girondins.

nous voulons vaincre la mort par la mort. Un jour, quelques petits hommes d'Etat, assis tranquillement dans leur fauteuil et adoucis par nos rigueurs, parleront bien à leur aise d'humanité; mais s'ils avaient eu, comme nous, à la fois la guerre étrangère, l'insurrection, la disette, la banqueroute, des provinces révoltées à soumettre, des factions intérieures à contenir, des armées étrangères à frapper de stupeur, un roi à juger, ils auraient peut-être écrasé bien plus lourdement la France, en laissant retomber sur sa tête un peu du poids de toutes ces choses. Notre nom sera exécré ou béni dans le présent, selon que nous aurons, oui ou non, le temps de terminer notre œuvre. Mais l'avenir dira que si nous avons fait violence à l'humanité, c'était pour l'entraîner du côté de ses droits et de ses destinées éternelles. Assassins du mal, nous avons levé le fer sur les ennemis du peuple et vengé le ciel outragé dans la personne des indigents. La royauté faisait obstacle à nos desseins ; elle était la clef de voûte du vieux monde que nous avions juré de détruire. L'aristocratie, cette hydre des temps modernes, aurait bien vite ramassé ses débris et ses tronçons, si nous ne lui avions écrasé la tête. Encore une fois ce n'est pas Louis XVI que nous avons supplicié, c'est la monarchie. Si dans cette idée proscrite il y avait un homme, si dans cet homme il y avait une vie, pleurez les nécessités cruelles de l'immolation, pleurez : mais en donnant des larmes à la victime, songez que nous avons cherché dans son sang le salut de la société !

Arriva le moment fatal qui devait décider le sort du roi. Les membres de la Convention votèrent un à un. Parmi ceux qui concluaient à la peine capitale, les uns motivèrent leur sentence; les autres laissèrent seulement tomber, dans le silence glacial de l'Assemblée, ces deux mots : « La mort. » La nuit survint; la salle mélancoliquement éclairée faisait paraître çà et là quelques lumières rauques. L'histoire impartiale doit dire que de secrètes influences travaillaient depuis vingt-quatre heures les députés de la plaine; la nuit porta de sinistres conseils; plus d'une conscience fut retournée. Les Girondins agirent sans ensemble, sans parti pris, sans dignité ; après avoir combattu la peine de mort, le plus grand nombre d'entre eux la prononcèrent; seulement ces hommes faibles cherchèrent à mettre leur conscience à l'abri derrière l'appel au peuple. C'était tout simplement un appel à la guerre civile. On vota très avant dans la nuit. Chaque département, appelé par ordre alphabétique, venait dans la personne de ses représentants jeter sa pierre à la royauté : celui-ci une pierre blanche, celui-là une noire. Robespierre dit : « Le sentiment qui m'a porté à demander, mais en vain, à l'Assemblée constituante l'abolition de la peine de mort, est le même qui me force aujourd'hui à demander qu'elle soit appliquée au tyran de ma patrie et à la royauté elle-même dans sa personne. Je vote pour la mort » — Danton dit : « Je ne suis point de cette foule d'*hommes d'Etat* qui ignorent qu'on ne compose point avec les tyrans, qui ignorent qu'on ne frappe les rois qu'à la tête, qui ignorent qu'on ne doit rien attendre des souverains de l'Europe que par la force des armes. Je vote pour la mort du tyran. » — Marat dit: « Dans l'intime conviction où je suis, que Louis est le principal auteur des forfaits qui ont fait couler tant de sang le 10 août, et de tous les massacres qui ont souillé la France depuis la Révolution, je vote pour la mort du tyran dans les vingt-quatre heures. » — Camille Desmoulins dit : « Manuel, dans son opinion du mois de novembre, a dit: Un roi mort ce n'est pas un homme de moins. Je vote pour la mort, trop tard peut-être pour l'honneur de la Convention nationale (murmures). » — Couthon dit : « Citoyens, Louis a été déclaré, par la Convention nationale, coupable d'attentat contre la liberté publique et de conspiration contre la sûreté générale de l'Etat ; il est convaincu, dans ma conscience, de ces crimes. Comme un de ses juges j'ouvre le livre de la loi, j'y trouve écrite la peine de mort ; mon devoir est d'appliquer cette peine : je le remplis, je vote pour la mort. » — Saint-Just dit : « Puisque Louis XVI fut l'ennemi du peuple, de sa liberté et de son bonheur, je conclus à la mort. » — Carnot dit : « Dans mon opinion, la justice veut que Louis meure, et la politique le veut également. Jamais, je l'avoue, devoir ne pesa davantage sur mon cœur que celui qui m'est imposé ; mais je pense que pour prouver votre attachement aux lois de l'égalité, pour prouver que les ambitieux ne vous effraient pas, vous devez frapper de mort le tyran. Je vote pour la mort. » — Un homme dont le nom est cher à la science, Lakanal dit : « Un vrai républicain parle peu. Les motifs de ma décision sont là (dirigeant sa main vers son cœur) ; je vote pour la mort. » Le taciturne Sieyès prononce seulement ces deux mornes syllabes : « La mort. » La mesure de la justice était pleine : le sablier de la Mort avait agité, en tournant, tout le gravier dont se composent les jours d'un roi. Un seul vote excita les dégoûts et les murmures ; c'est celui de Philippe-Egalité. Il dit, non il lut : « Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté ou attenteront par la suite à la souveraineté du peuple méritent la mort, je vote pour la mort. »

Après trois appels nominaux, le 17 janvier, le président de la Convention proclama le résultat du scrutin en ces termes : « L'Assemblée est composée de sept cent quarante-neuf membres; quinze se sont trouvés absents par commission, sept par maladie, un sans cause, cinq non votants, en tout vingt-huit. Le nombre restant est de sept cent vingt-et-un, la majorité absolue est de trois cent soixante-et-un. Deux ont voté pour les fers, deux cent vingt-six pour la détention et le bannissement à la paix, ou pour le bannissement immédiat, ou pour la réclusion, et quelques-uns y ont ajouté la peine de mort conditionnelle, si le territoire était envahi ; quarante-six pour la mort, avec sursis, soit après l'expulsion des Bourbons, soit à la paix, soit à la ratification de la constitution ; trois cent soixante-et-un ont voté pour la mort ; vingt-six pour la mort, en demandant une discussion sur le point de savoir s'il conviendrait à l'intérêt public qu'elle fût ou non différée, et en déclarant leur vœu indépendant de cette demande. Ainsi pour la mort sans condition trois cent quatre-vingt-sept, pour la détention ou la mort conditionnelle, trois cent trente-quatre. » Après un silence, et avec l'accent de la douleur : « Législateurs, je déclare au nom de la Convention que la peine qu'elle prononce contre Louis Capet est la mort. »

Salles monte à la tribune : il se dispose à lire une lettre de l'ambassadeur d'Espagne qui demande l'admission à la barre, au nom du roi son *maître* (murmures dans l'Assemblée), pour servir de médiateur entre la Convention nationale et Louis XVI, ou du moins pour obtenir un sursis. La Convention s'enveloppe dans sa dignité stoïque. Sans savoir ce que contenait la lettre de l'ambassadeur, sans

même s'en informer, elle passe dédaigneusement à l'ordre du jour. — « Que nous veut cet homme ? dit Danton de son banc et à demi-voix, avec un geste de mépris formidable ; nous n'avons que faire de lui et de son maître. Si nous tuons Louis XVI, ce n'est pas pour obéir au roi d'Espagne (1). » Ainsi fut écartée par le sang-froid des représentants la haute intervention des cours étrangères dans le procès de Louis. L'intrépidité de ces hommes a quelque chose de fabuleux et de gigantesque : pauvres et misérables pour la plupart, inconnus, il y a six ans, au pays comme au monde entier, ils ont le courage de se réunir en tribunal extraordinaire, d'appeler à leur



9 Thermidor.

barre une royauté de treize siècles et de lui dire : « Louis, je t'accuse ! » Les complots, les poignards, les déclarations de guerre, les yeux menaçants des souverains étrangers fixés sur leur délibération ne les effraient pas : sous le canon de l'Europe, en face de la ligue des rois, ils découvrent leur conscience et leur poitrine. Seuls contre tous, ils osent prendre l'offensive et se réduire à la nécessité de vaincre. « Nous voilà lancés, écrivait familièrement à son père le citoyen Lebas : les chemins sont rompus derrière nous. » Ce coup d'audace contribua plus encore que les forces matérielles de la nation au succès de nos campagnes. La France envoya devant ses armées l'épouvante. Aux hostilités sourdes du continent, elle répondit par une tête de roi jetée entre la République française et tous les trônes de la terre.

Le lendemain était le 21 janvier, le jour où la France allait pu-

(1) Communiqué par un ancien conventionnel.

nir son roi ; le conseil avait arrêté les dispositions suivantes : « Le lieu de l'exécution sera *la place de la Révolution*, ci-devant LouisXV, entre le piédestal et les Champs-Elysées. Louis Capet partira du Temple à huit heures du matin, de manière que l'exécution puisse être faite à midi. Le commandant général fera placer lundi matin, 21, à sept heures, à toutes les barrières, une force suffisante pour empêcher qu'aucun rassemblement, de quelque nature qu'il soit, armé ou non armé, entre dans Paris, ni n'en sorte. »

Louis XVI avait les défauts des rois qui appartiennent à des dynasties caduques; les races vieillissent comme les arbres, et les rejetons qui poussent sur ces troncs épuisés se ressentent de l'affaiblissement de la sève. Cet homme, d'un caractère faible, que sa nature brutale portait à des exercices manuels et à la chasse, dont les appétits physiques étaient énormes, qui avait des caprices, mais pas de volonté, des connaissances, mais pas de talents; cet homme, dis-je, sut une seule chose dans sa vie, il sut mourir.

Louis avait demandé à voir sa famille avant la séparation éternelle. Un municipal monta chez les femmes et dit à la reine: « Madame, un décret vous autorise à voir *monsieur votre mari*, qui désire vous embrasser ainsi que ses enfants. » A neuf heures du soir toute la famille royale entra dans la chambre de Louis XVI. Il y eut des larmes, des sanglots entrecoupés, des déchirements de cœur. On se sépara à dix heures et demie. Louis avait demandé pour confesseur M. Edgeworth Defermont, qui logeait rue du Bac, n° 483. Le prêtre s'était tenu caché dans une tourelle pendant l'entrevue du roi avec sa famille. Il se remontra. Le conseil de la Commune permit à l'abbé Edgeworth de célébrer, pour le condamné, les saints mystères. On se procura dans une église voisine le calice, l'hostie, la chasuble, les livres sacrés et deux cierges. Le roi éveillé à cinq heures du matin, après un sommeil tranquille, entendit la messe et communia. La religion adoucissait ainsi l'amertume du calice de la royauté en y mêlant le sang d'un Dieu.

Robespierre était rentré la veille, sans mot dire, dans la maison de Duplay : son silence et sa pâleur avaient été tout de suite compris par le menuisier et sa femme, mais non par les jeunes filles, dont le cœur vivait dans l'ignorance des événements tragiques de la ville. On ne voulait point bouleverser leur paix et leur candeur par le récit des sacrifices humains qu'exigeait alors la liberté. Elles s'éveillèrent comme d'habitude dans la sérénité de l'innocence : une seule chose les inquiéta, c'est que depuis le matin la porte cochère, qui donnait sur la rue Saint-Honoré, demeurait fermée. Il y avait là-dessus des ordres positifs qui venaient du chef de la maison. Eléonore en demanda timidement la raison à Maximilien devant ses autres sœurs; Robespierre rougit. — « Votre père a raison, reprit-il d'un air grave et concentré : il passera aujourd'hui devant cette maison une chose que vous ne devez pas voir. » Puis il s'enfonça dans sa chambre tristement. — Vers neuf heures et demie du matin, une voiture roula lentement sur le pavé de la rue Saint-Honoré ; on entendit jusque dans la cour un bruit de chevaux, de canons et de fusils remués : c'était *la chose* qui passait.

La ville était tout entière sous les armes. La circulation des voitures se trouvait interrompue dans les quartiers qui avoisinaient le passage du cortége. Les fenêtres des maisons étaient fermées. Un calme imposant et triste régnait dans toute la ville. A dix heures et un quart le roi arriva sur la place de la Révolution. Il était dans un carrosse vert. Arrivé au pied de l'échafaud, il resta quatre ou cinq minutes dans la voiture parlant à son confesseur. M. Edgeworth était simplement en habit noir. La figure du roi ne paraissait pas altérée. Il était vêtu d'un habit couleur puce, veste blanche, culotte grise, bas blancs. Il descendit de voiture. Un silence inouï s'étendait de tous côtés; pas un souffle, pas un geste : les cœurs semblaient pétrifiés comme le ciel, un ciel gris et bas; les arbres étaient sans mouvement et sans feuilles; cette stérilité de la nature avait quelque chose de terrible. Louis ôta son habit lui-même, et resta couvert d'un simple gilet de molleton blanc. Un débat eut lieu au pied de l'échafaud; Louis ne voulait pas qu'on lui liât les mains, il fit un mouvement de résistance terrible : mais alors son confesseur : « C'est un trait de ressemblance de plus entre vous et Jésus-Christ qui va être votre récompense. » Louis se laissa faire. Il monta sur l'échafaud, s'avança du côté gauche, le visage très rouge : « Peuple, s'écria-t-il, je meurs innocent; je pardonne à mes ennemis; je désire que mon sang soit utile aux Français et qu'il apaise la colère de Dieu. » A dix heures dix minutes, il avait vécu. Au moment où la tête tomba, le silence profond qui couvrait la place se déchira violemment; il sortit de la multitude un cri immense, unique, infini, qui retentit dans toute la ville : « Vive la République! Vive la Nation! » Tous les chapeaux agités en l'air semblaient dire : le sacrifice est consommé! Des bataillons, en défilant devant la guillotine, trempèrent leurs baïonnettes, le fer de leurs piques ou la lame de leurs sabres dans le sang du roi. Ici un trait digne du pinceau de Tacite : au moment où le bourreau venait de quitter le théâtre de l'exécution, un homme d'un aspect effrayant monte sur la guillotine; on le regarde, on s'approche en silence; il plonge tout entier son bras nu dans le sang de Louis XVI qui s'était amassé en abondance, et en asperge par trois fois la foule des assistants, qui se pressent autour de l'échafaud pour en recevoir chacun une goutte sur le front : « Frères, dit-il alors en continuant son horrible aspersion, frères, on nous a menacés que le sang de Capet retomberait sur nos têtes; eh bien ! qu'il y retombe!» — Cet homme avait raison dans ce qu'il faisait: le sang du roi était le baptême de la Révolution.

On avait parlé de tirer le canon du Pont-Neuf au moment de l'exécution ; il n'en fut rien : la Commune décida que la tête d'un roi, en tombant ne devait pas faire plus de bruit que celle d'un autre homme. Les travaux, suspendus durant la matinée, furent repris dans l'après-midi ; les boutiques s'ouvrirent; il y eut beaucoup de monde le soir aux spectacles. La reine, ayant appris la mort de son mari, demanda pour elle, pour sa sœur et pour ses enfants, des habits de deuil. Les restes de Louis, enfermés dans une corbeille d'osier, avaient été conduits dans une charrette au cimetière de la Madeleine, et placés dans une fosse entre deux lits de chaux vive, pour y être consumés au plus vite, de telle sorte qu'il ne restât bientôt plus rien du *tyran*. On établit une garde, pendant deux jours, autour de la fosse. Dans les clubs et les lieux publics, la mort de Louis inspira des réflexions nationales : « Vous voyez, disaient au peuple des orateurs en plein vent, vous voyez que la tête d'un roi tombe comme une autre sous le couteau. L'espèce de talisman qui couvrait jusqu'ici d'inviolabilité la personne royale vient de se briser au pied de l'échafaud de Louis XVI. Nous venons de signer avec le sang d'un monarque la guerre à toutes les monarchies. Soyez debout devant l'Europe étonnée! » On compara le supplice de Louis XVI à celui de Charles I[er]; mais le roi d'Angleterre avait rencontré dans la mort ces égards, cet appareil et ces pompes qui sentent encore la souveraineté; tandis qu'on avait appliqué au roi de France l'égalité du supplice avec le dernier de ses sujets. On fit d'autres rapprochements curieux, sous le titre *d'Epoques remarquables de la vie de Louis XVI* : « Le 21 avril 1780, mariage à Vienne, envoi de l'anneau. — Le 21 juin de la même année, fête pour son mariage. — Le 21 janvier 1782, fête à l'Hôtel-de-Ville de Paris pour la naissance du dauphin. — Le 21 juillet 1791, fuite à Varennes. — Le 21 janvier 1793, mort sur un échafaud. On assure que, soit par un sentiment superstitieux, soit par tout autre motif, Louis XVI ne permettait jamais qu'on jouât chez lui au vingt et un. Enfin les rapports qui ont constaté devant les juges les crimes du roi émanaient de la commission des vingt et un. » L'éternelle mélancolie de la nature humaine aime à trouver dans de tels calculs un mystère de plus aux vicissitudes et aux catastrophes de la fortune. La mort du roi fut ainsi envisagée comme une nécessité sociale. La Révolution avait ramené la nation française aux mœurs dures et austères de la race celtique. La liberté ressemblait, le 21 janvier 1793, à cette divinité des anciens Druides, qu'on ne pouvait se rendre favorable qu'en lui offrant en sacrifice une grande victime.

La mort du roi porta dans le cœur des royalistes la consternation et la terreur. A Paris même, il y eut quelques mouvements qui indiquaient un complot en faveur de Louis XVI. Pendant le procès, tandis que des bouches froides et sévères s'ouvraient pour voter la mort de l'accusé, des bras s'armaient dans l'ombre pour le sauver. Le 18 au soir, douze jeunes ex-gardes du corps se réunirent dans un caveau du Palais-Royal et tinrent conseil entre eux sur les moyens de jeter l'alarme dans l'opinion publique. Les conjurés promenèrent les yeux sur les juges de Louis XVI, et se désignèrent mutuellement douze victimes. Chacun choisit la sienne. On promit sur l'honneur de frapper et l'on se sépara. Un seul conjuré tint son serment.

Il y avait alors, au Palais-Egalité, une salle de traiteur, dont le maître se nommait Février; c'était un caveau à voûtes basses, où l'on descendait par quelques marches. Des tables étaient dressées le long des murs. De rares lumières, fixées aux piliers de la salle, brillaient çà et là. Il était sept heures et demie du soir. Un jeune homme, Deparis (1), ancien garde du roi, barbe bleue et cheveux noirs, teint basané, dents très blanches, houppelande grise, chapeau rond, était assis à une petite table avec un ami : en proie à une agitation extrême, il s'entretenait de l'événement de la journée. Fils d'une mère royaliste, il avait vu la Révolution avec horreur; la condamnation à mort de Louis XVI le jetait dans un transport frénétique. On causait assez librement autour de lui : une voix nomma Lepelletier de Saint-Fargeau. Deparis n'avait jamais vu le député de Sens. Lepelletier, assis devant une autre table, soupait tranquillement. Deparis va droit à lui : — « Vous êtes le citoyen Lepelletier de Saint-Fargeau? — C'est mon nom. — Avez-vous voté la vie ou la mort du roi? — Selon ma conscience, j'ai voté la mort.» A ces mots, Deparis lui donne un violent soufflet qui le renverse contre le mur. Lepelletier, étourdi, saisit un couteau de table; mais Deparis : « Tiens, misérable, tu ne voteras plus. » Le député tombe. Il avait dans le flanc une lame de sabre. Février accourt : Deparis se débarrasse des mains qui veulent le saisir, et s'enfuit.

(1) Tous ces détails et les suivants communiqués par le frère de Deparis, et non de Pâris, comme écrivent tous les historiens.

Lepelletier est transporté mourant sur un lit : « J'ai versé mon sang pour la patrie, dit-il; que ce sang consolide la liberté. J'ai bien froid... les ténèbres me gagnent... Mes amis, prenez garde à vous!» Il mourut.

Cette nouvelle jeta une stupeur de nuit dans la ville. Le Palais-Egalité surtout, qui avait été le théâtre du crime, s'émut éperdument. Au café du Caveau, un jeune homme monte sur une table et dit : « Le citoyen Lepelletier de Saint-Fargeau vient d'être assassiné! (Saisissement.) — Par qui? s'écrient des voix furieuses. — Par un royaliste. » Le jeune homme descend de la table et se perd dans la foule. Un instant après, un curieux, qui se pressait dans les groupes pour savoir la nouvelle, sent une main sur sa main et une voix à son oreille : « C'est moi qui l'ai tué, lui dit-on; en voici un de moins; à l'*autre* maintenant! » Cet ami se retourne et reconnaît devant lui Deparis.

L'*autre*, c'était le duc d'Orléans. Voilà le coupable et la victime que s'était choisis Deparis. Il n'avait frappé Lepelletier de Saint-Fargeau que par hasard, comme un ennemi qu'on rencontre sur son chemin. Le meurtrier n'abandonnait pas pour cela son serment. Le 24 janvier eut lieu le convoi de Saint-Fargeau. Il y avait grand bruit et grande foule sur son chemin. La blessure ouverte, le sabre entouré d'un crêpe, les habits percés et ensanglantés, tout retraçait aux yeux un drame lugubre. Le ciel était sombre et froid comme la cérémonie. Des torches, des cyprès, des chœurs de musique, des tambours suivaient le char funèbre : on se rendait au Panthéon. Le convoi traversa la place Vendôme. Deparis s'y promenait, depuis le matin, de long en large; il avait sous sa redingote une lame et un pistolet. Résolu à finir publiquement ses jours sur la place, il devait atteindre au cœur son ennemi et se tuer ensuite. Le cortége défila en grande pompe; la députation conventionnelle suivait le char à pas graves et lents. Deparis avait la main sur son sabre; d'Orléans ne passa pas; soit qu'il ait été averti, comme on le croit, par une lettre, du danger qui le menaçait, soit qu'il ait conçu de lui-même des inquiétudes, le duc avait refusé de suivre le cortége.

Deparis sortit alors de la capitale, et y rentra comme attiré par la fascination de son projet téméraire. Sa tête était mise à prix; il ne pouvait manquer d'être reconnu; un ami lui persuada de se retirer. Un passeport lui avait été délivré sous un faux nom. Ce malheureux ne se résolut néanmoins qu'avec tristesse à gagner la frontière sans avoir accompli sa vengeance. Il arriva vers le soir à Forges-les-Eaux, dans une auberge, dite du *Grand-Cerf*. Mouillé par une pluie froide, il s'approche de l'âtre et se mêle à la conversation de quelques colporteurs qui se réchauffaient dans la salle commune. « Que pense-t-on ici de la mort du roi? leur demanda-t-il d'une voix mal assurée qui cherchait à masquer son émotion sous une fausse indifférence. — On pense, dit l'un d'eux, que l'on a bien fait de le frapper : je voudrais, pour moi, que tous les tyrans du monde n'eussent qu'une tête pour qu'on pût l'abattre d'un seul coup! » Deparis se lève, prend un flambeau, ouvre la porte qui doit le conduire à sa chambre de lit, et dit assez haut pour être entendu : « Je ne rencontrerai donc partout que des assassins de mon roi! » Il monte le roide escalier de bois, demande à souper seul, fait usage, pour diviser ses morceaux, d'un couteau ayant forme de poignard, se promène à grands pas d'un air égaré. Il se met à genoux, baise à plusieurs reprises sa main droite, demande de l'encre, écrit quelques lignes sur un papier et se couche. Tout cela donne des soupçons. A quatre heures du matin, il y avait trois gendarmes dans la chambre. Deparis dormait; on le secoue par les épaules pour le réveiller. — « Citoyen, au nom de la loi, tu vas nous suivre à l'Hôtel-de-Ville. — Ah! messieurs, répondit-il froidement, je vous attendais; un instant, et je suis à vous. » A ces mots, il glisse sa main sous l'oreiller, fait un mouvement sur le côté droit, et se décharge dans la tête un pistolet à deux coups. On trouva sur lui son extrait de naissance et son congé de garde du corps. Au dos de ce brevet, il avait écrit de sa main : « Qu'on n'inquiète personne! personne n'a été mon complice dans la mort heureuse du scélérat Saint-Fargeau. Si je ne l'eusse pas rencontré sous ma main, je faisais une plus belle action : je purgeais la France du régicide et du parricide d'Orléans. Tous les Français sont des lâches auxquels je dis :

> Peuple, dont les forfaits jettent partout l'effroi,
> Avec calme et plaisir j'abandonne ta vie.
> Ce n'est que par la mort qu'on peut fuir l'infamie
> Qu'imprima sur nos fronts le sang de notre roi (1).

La mort de Lepelletier ne fut point le crime d'un fanatisme isolé : il y avait, comme nous l'avons dit, un complot sous l'attentat de Deparis. Qu'espéraient les conjurés? Intimider les juges du roi. Evidemment la Révolution n'aurait point reculé devant douze poignards, et la tête de Louis XVI, malgré les victimes choisies dans le sein de la Convention nationale, n'en eût pas moins servi de trophée à la Montagne. L'assassinat de Saint-Fargeau ne fit que démontrer la nécessité d'une surveillance étroite pour comprimer les machinations du royalisme. Les départements s'associèrent par des adresses au sacrifice du 21 janvier. Quatre membres de l'Assemblée qui étaient alors en mission envoyèrent à leurs collègues la lettre suivante :

« Nous apprenons par les papiers publics que la Convention doit prononcer demain sur Louis Capet. Privés de prendre part à vos délibérations, mais instruits par la lecture réfléchie des pièces imprimées, et par la connaissance que chacun de nous avait acquise des trahisons non interrompues de ce roi parjure, nous croyons que c'est un devoir pour tous les députés d'annoncer leur opinion publiquement, et que ce serait une lâcheté de profiter de notre éloignement pour nous soustraire à cette obligation.

« Nous déclarons que notre vœu est pour la condamnation de Louis Capet par la Convention nationale, sans appel au peuple. Nous proférons ce vœu dans la plus intime conviction, à cette distance des agitations où la vérité se montre sans mélange, et dans le voisinage du tyran piémontais. »

Signé : Héraut, Jagot, Simon, Grégoire (1).

La première rédaction portait : « Notre vœu est pour la condamnation *à mort* de Louis. » Grégoire, fidèle à ses principes, fit rayer ces deux mots : « Je ne blâme point, ajouta-t-il, ceux de mes collègues qui, dans leur conscience, voteront pour la mort, Louis est un grand coupable : mais ma religion me défend de verser le sang des hommes. Il suffit à la société que le coupable ne puisse plus nuire. » L'abbé Grégoire, quoique ayant refusé, le 19 janvier 1793, de salir d'une goutte de sang sa robe de prêtre, n'en a pas moins été chassé, en 1819, de la chambre des députés, comme *indigne* et comme *régicide*. Je livre à l'indignation des cœurs honnêtes les assassins de sa mémoire.

La Convention nationale venait de se montrer grande. Jamais le bras de la Providence ne s'était révélé dans une assemblée humaine, avec des signes plus évidents et un appareil plus redoutable. La nation croyait enfin à la République. Ce résultat, il est vrai, fut acheté par un acte terrible, dont gémit l'indulgence ou la pitié. Si l'inexorable volonté du bien dirigeait la conscience de la majorité des représentants, la faiblesse, la peur ou des passions cruelles ont pu aussi arracher à quelques-uns une sentence de mort. La tête de Louis, en tombant, jeta dans le pays un signe d'effervescence et de bouillonnement. La terreur entre les citoyens fut plus tard une suite de l'épouvante qu'on avait voulu diriger contre les rois. Tout cela est possible : mais tout cela était forcé. Le peuple, comme l'Océan, ne se soulève point, sans remuer la vase de son lit. Quel remède? Aucun. Les orages sont nécessaires à la nature et les révolutions à l'humanité.

Le roi mort ou s'occupa de constituer la nation. Tout était à créer, les ministères, l'administration, l'armée. La Convention dit : Qu'un monde nouveau soit! Et il fut. Les questions de guerre et de finances, les projets de loi sur l'éducation publique, les rapports sur les cabinets étrangers, elle agite tout cela, au milieu de ses frémissements intérieurs. L'Europe s'ébranle contre nous : quatorze armées étreignent nos frontières, l'Assemblée géante lève et pousse huit cent mille hommes vers l'ennemi. La Montagne dirige ces préparatifs immenses : l'âme de la France s'était désormais retirée sur les hauteurs de la Convention nationale. Danton semble communiquer au pays sa foudroyante activité. A la tribune sa bouche torse, sa voix de taureau, son œil enflammé, l'ont fait surnommer par ses ennemis le Pluton de l'éloquence. Aux départements il montre la face du peuple irrité. La France entière remue sous sa main. Lui reproche-t-on d'envoyer dans les départements des hommes féroces pour exciter l'opinion publique? Et qui donc enverrai-je? répond-t-il avec un sourire terrible; des demoiselles? — Les Girondins n'avaient alors qu'un moyen de salut, c'était de s'attacher Danton. Ce fougueux Montagnard, qu'on représente comme le démon de l'anarchie, était au contraire un homme de gouvernement. Les chefs de la Montagne voulaient tous constituer un pouvoir redoutable; le sang qui coula dans ces jours de ténèbres ne fut point répandu sur les mains de la liberté, mais sur celles de l'ordre public. Pour réprimer les excès d'un affranchissement convulsif, pour écraser les factions toujours défaites, jamais vaincues, pour maintenir l'autorité de la représentation nationale sur le terrain chancelant de l'émeute, où elle se trouvait alors placée, il fallait entourer fortement la loi du canon et de la hache. Danton aurait apporté aux Girondins l'énergie qui leur manquait; il leur eût donné le sentiment de l'unité, seule force d'un gouvernement républicain; nos *hommes d'Etat* le négligèrent. Ainsi la Providence frappait d'aveuglement les yeux de ces égoïstes et de ces superbes, avant d'appesantir sur eux sa main.

Il existe une opinion qui m'est insupportable : à en croire quel-

(1) Ces vers avaient été écrits la veille dans l'auberge; les recueils du temps contiennent de lui quelques poésies légères. Deparis avait trente ans. On observa que le soir, en se couchant, il n'ôta point la clef de la serrure de sa porte. Le pistolet avec lequel il se donna la mort était chargé d'un double lingot mâché.

(1) La lettre originale est aux Archives avec la rature.

ques historiens, une poignée de scélérats s'était alors emparée des destinées de la France; eux seuls conduisaient tout; l'immense population demeura étrangère au mouvement qui abolissait la royauté et à celui qui couvrit nos frontières. Si les choses se passèrent ainsi, où donc étaient alors les *honnêtes gens?* que, si frappés de stupeur, ils se sont retirés des élections, s'ils abdiquèrent volontairement leur part d'influence dans les affaires publiques, s'ils renoncèrent par crainte à toute résistance au mal, je les tiens pour des misérables et pour des lâches, qui méritaient bien d'être châtiés par la verge de fer. Mais non, il n'en fut point ainsi : la France entière se leva comme un seul homme : nulle contrainte n'aurait alors réussi à mettre sur pied ces bandes de volontaires qui, se dégageant des bras de leurs familles, volaient à la défense du territoire. Il semblait que ces jeunes soldats eussent deux cœurs, l'un pour la nature et l'autre pour la patrie. Danton bouillonne; sa voix enfante des bataillons; les ossements de tous les Français qui, même sous la monarchie, avaient versé leur sang pour la gloire de nos drapeaux, ces ossements tressaillent et crient : Aux armes! Enfin la nation n'a pas seulement pour attaquer l'ennemi ses huit cent mille volontaires et la résolution désespérée de vaincre, elle a un chant de guerre qui valait à lui seul une armée, la *Marseillaise* (1).

Au milieu de cette fermentation et de cet incendie; dans un moment où la trahison d'un chef pouvait livrer la France à l'étranger et éteindre la Révolution dans le sang de ses enfants, on conçoit que la presse se montrât inquiète, ombrageuse. La conduite des généraux et celle des représentants de la nation était surveillée. Les actes les plus innocents, dans un temps de tranquillité, prenaient, à la lumière des circonstances où se trouvait alors le pays, une couleur sinistre. Toute relation avec un général suspect était considérée comme une désertion des principes. Le luxe même de la table était dénoncé comme contraire à la morale républicaine. L'homme le moins fait pour observer cette réserve était alors Camille Desmoulins; il avait le cœur démocrate; mais par une mollesse de caractère qui lui devint funeste, Camille ne se refusait point au plaisir ni à la bonne chère. « Qu'eût dit le brave Santerre, écrivait alors Prudhomme, s'il eût assisté au repas splendide du mardi 5, donné par le général Dillon? Il y avait trente de nos législateurs républicains, dont plusieurs de la Montagne, Bazire, Chabot, Fabre d'Eglantine, Merlin, Camille Desmoulins avec sa charmante femme, Carra, etc., etc. Ce n'était point un banquet de Spartiates; on n'y mangea pas que des pommes de terre et du riz à l'eau. Le luxe de ce repas fut porté jusqu'à l'indécence. » Camille Desmoulins répondit à Prudhomme avec son esprit ordinaire : « En vérité, austère Prudhomme, voilà bien du bruit que vous faites dans votre dernier numéro pour une dinde aux truffes mangée dans le carnaval chez un général qui a sauvé la France à la côte de Brienne. Vous dites que jamais Choiseul ne donna un pareil dîner. Je ne sais comment Choiseul donnait à dîner; mais je me souviens d'avoir fait chez vous-même, citoyen auteur, un dîner aussi somptueux, je vous jure, que celui du citoyen général, et ce que j'en dis n'est pas pour vous le reprocher. J'adresse la même réponse à Marat, qui est venu faire également charivari à ma porte sur mon estomac aristocrate. Que n'ai-je encore mon journal! je ferais un beau chapitre sur certains curieux, qui apprennent au public qu'ils *étaient vierges à vingt et un ans*, et qui montrent avec ostentation leurs pommes de terre, comme Brissot montrait au comité de surveillance de la commune la paillasse sur laquelle il était couché. Plût au ciel que le *jésuite piémontais* dormît sur le duvet et sur des feuilles de rose, et qu'il ne fût pas le premier levé et le dernier couché de la république. Pitt dormirait bien moins, si Brissot dormait davantage. J'aime bien mieux les fourberies de Xénophon, qui dans son roman de Cyrus met ces paroles dans la bouche du grand-père Astyage : *Eh! quoi, mon fils, n'y a-t-il point de mardi gras chez les Perses?* — Jamais, répondit Cyrus. — *Par Jupiter et par Vesta, eh! comment vivent-ils donc?...* Comme il était permis aux docteurs de Sorbonne de lire les livres à l'*index*, il peut bien être permis à Chabot et à moi de dîner avec les généraux à l'*index*. Vous étiez au corps électoral, et il doit vous souvenir que lorsque je fus discuté avant mon ballottage, avec Kersaint, un membre m'ayant reproché mes dîners avec Suleau et Peltier, il lui fut répondu par Danton, en une seule phrase, qui me fit nommer à la presque unanimité. » Prudhomme répliqua : « Prenez garde, mon cher Camille, ou votre mémoire vous trompe, ou bien je croirai que, pour justifier le dîner du général, vous ne vous faites pas scrupule de calomnier celui que vous et votre aimable moitié acceptâtes rue des Marais. Nous n'étions que quatre à ce dîner, nos deux femmes et nous deux. Je vous traitai en patriote; ce n'était pas le moment de se réjouir. A cette époque vous vous dérobiez aux poursuites qu'on faisait pour l'affaire du Champ-de-Mars. » Prudhomme avait cité en outre un proverbe latin : *Omne animal capitur escâ*. Camille, comme son ami Danton, mordit aux voluptés insouciantes sans se douter que sous cette perfide amorce il y avait alors un hameçon de fer.

Marat, au contraire, s'était enveloppé dans la démocratie comme dans un cilice. Il réprouvait chez son ami cette banalité de commerce qui contrastait avec la rigueur des circonstances et l'inflexibilité des principes de la Montagne. Comme ce reclus du moyen âge qui, enfermé dans une cave, récitait jour et nuit, à haute voix, *magnâ voce*, les psaumes de la pénitence, et qui a laissé son nom à la rue du *Puits qui parle*, Marat faisait retentir, dans le silence des ténèbres, le psaume interminable des malheurs de la patrie. Son cœur était gagné d'avance à la cause de tous les souffrants. Il y avait de l'attendrissement dans sa colère et de la sensibilité envers les malheureux dans la haine des oppresseurs. La Convention avait trop négligé d'assurer par des règlements sur les subsistances la sécurité des individus, pendant qu'elle assurait par la guerre la sécurité nationale. Plus près que les autres députés des classes laborieuses, recevant le contre-coup de toutes ses douleurs, Marat poussait depuis quelques jours le cri de la faim. On l'accusa d'avoir provoqué au pillage des boutiques. La vérité est que des scènes déplorables eurent lieu dans Paris. Plusieurs femmes, ayant des pistolets à la ceinture se portèrent aux magasins de vivres. On taxa toutes les denrées, le sucre, le savon, la chandelle, au-dessous du prix de *revient*. Un épicier de l'île Saint-Louis distribua sa marchandise sans vouloir être payé, à la condition de n'en céder qu'une livre à chaque personne. Croirait-on qu'il fut accusé de ne pas donner le poids? La boutique de quelques épiciers jacobins fut respectée. Plusieurs femmes fort bien ajustées, en chapeaux en rubans, se mêlaient aux groupes des indigents, et profitaient de la bagarre pour faire leurs provisions. Un épicier de la rue Saint-Jacques, seul dans son comptoir, s'arma d'un couteau pour défendre sa propriété; il allait succomber dans une lutte inégale, si sa femme, tenant ses deux enfants par la main, ne fût accourue : cette intervention touchante désarma les pillards.

Le lendemain, un orage plus épouvantable que les autres éclate sur la tête de Marat à la Convention. Salles le dénonce comme un perturbateur; Bancal demande qu'on l'expulse de l'Assemblée. Brissot propose un décret qui déclare Marat en démence; Fonfrède demande qu'on le condamne par ordre à être saigné à blanc. Lesage incline pour que la parole soit ôtée à Marat comme à un monstre qui n'a plus même le droit d'élever la voix. Il veut qu'on n'entende que ses défenseurs.

Alors toute l'Assemblée : — Eh! qui oserait défendre Marat? — Celui-ci de son banc : — Je ne veux pas de défenseurs.

Malgré la violence des attaques, dans cette lutte où Marat est contraint de se colleter plutôt que de se mesurer avec ses ennemis, où les injures grossières fouettent d'une pluie battante le front pâle de ce tribun, l'avantage lui reste encore une fois; son sourire glacial, la terreur qu'il inspire aux uns, l'admiration qu'il excite parmi les autres, et surtout le concours des tribunes, le soutiennent contre ce déchaînement forcené.

Toutefois, les Girondins n'abandonnent pas leurs projets; ils guettent une nouvelle occasion de le prendre en défaut, et avec Marat, ces occasions-là ne se font pas longtemps attendre. Le 12 avril, Guadet faisait lecture à la tribune d'un pamphlet sur lequel il appelait toutes les réprobations de l'Assemblée : « Le moment de la vengeance est venu, disait ce libelle; nos représentants nous trahissent. Allons, républicains, armons-nous et marchons. » — Ici, Marat ne peut plus se contenir; ses passions révolutionnaires, remuées par ce cri d'alarme, l'enlèvent de son banc; il éclate, il bondit, il s'écrie à haute voix : « Oui, marchons! »

A ces élans séditieux, l'Assemblée répond par un affreux tumulte; les Girondins se tournent en masse du côté de Marat et poussent le cri formidable : « A l'Abbaye! à l'Abbaye! »

Ce petit homme à l'œil perçant, cet orateur terrible qui parle par saccades, essaie cette fois encore de contenir l'Assemblée; mais un vacarme horrible couvre sa voix; sa cravate dénouée, ses cheveux en désordre, ses gestes furibonds, ses lèvres écumantes ne peuvent venir à bout de dominer le tumulte de la salle; malgré ses regards foudroyants, l'Assemblée lance sur sa tête un décret d'arrestation.

« Puisque nos ennemis ont perdu toute pudeur, s'écrie alors Marat d'une voix terrible, le décret est fait pour exciter un mouvement; faites-moi donc conduire aux Jacobins pour que j'y prêche la paix. »

Malgré cette boutade, malgré la sombre perspective d'une émeute,

(1) Vers 1830, le statuaire David, qui recueille pieusement tous les débris de notre grande épopée militaire et politique, se rend chez l'auteur de la *Marseillaise*, Rouget de Lisle. C'était alors un vieillard maussade et cacochyme. Il composait encore des airs. Ses amis lui faisaient passer quelque argent qu'ils lui disaient provenir de la vente de sa musique : leur délicatesse voilait ainsi l'aumône sous un hommage rendu au talent nécessiteux. David voulut faire le médaillon du Tyrtée révolutionnaire; mais il ne rencontra d'abord qu'une figure effacée sous les rides et sous la maladie. Rouget de Lisle était au lit, tout enveloppé de couvertures. David lui parla de la France de 91 et de la grande campagne qu'elle soutint contre les rois coalisés : il lui récite, avec l'accent de l'enthousiasme, une ou deux strophes de la *Marseillaise;* aussitôt une imperceptible rougeur colore le front du vieillard; le feu reparaît sous la cendre, et une dernière étincelle jaillit de ce visage éteint; c'est cette étincelle que l'artiste a fixée dans le marbre.

malgré l'effroi que jette autour de lui ce lion pris au piége, l'Assemblée maintient le décret.

Alors les tribunes s'agitent avec des trépignements horribles ; les hommes montrent le poing à l'Assemblée; les femmes poussent des cris d'alarme qui ne tardent pas à retentir au dehors. On s'amasse, on se presse à la porte de la Convention.

Les députés qui ont voté le décret sont accueillis au passage par des huées, des injures et le terrible cri : « A la lanterne ! à la lanterne ! » Au moment où Marat sort, on l'entoure, on l'embrasse, on lui fait rempart contre les gendarmes : des forts de la halle lui prêtent la vigueur de leurs bras : les femmes lui offrent leurs maisons comme un asile pour le soustraire aux cachots de l'Abbaye. On se le dispute, on se l'arrache de main en main jusqu'à ce qu'un gros de peuple, débouchant du pont de la Révolution, l'enveloppe et l'entraîne : Marat disparaît dans ce tumulte.

De graves événements avaient amené la défection de Dumouriez et la ruine du parti d'Orléans. Je laisse s'expliquer sur ce fait un homme qui mérite bien quelque confiance, Thibaudeau : « De retour à l'armée, Dumouriez avait gagné la bataille de Jemmapes et conquis la Belgique. Il s'y conduisit de manière à faire accuser de vouloir être duc de Brabant, et rétablir la monarchie en France en faveur du duc de Chartres (actuellement Louis-Philippe), qui servait alors dans nos armées. Alors Dumouriez montra beaucoup d'humeur, lutta ouvertement contre ses agents, dénonça avec aigreur le ministre de la guerre et les commissaires de la trésorerie, se permit des propos outrageants contre la représentation nationale et accrédita ainsi les soupçons qui s'étaient élevés contre lui. Il vint à Paris, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son armée, mais réellement afin de juger par lui-même des appuis qui pouvaient y servir ses vues. Il y trouva presque tout le monde mal disposé, repartit bientôt, rouvrit la campagne, s'empara de la Hollande, et fut battu à Nerwinde, le 18 mars. Lorsque Dumouriez repartit pour l'armée, il voulait livrer une bataille, la gagner et marcher sur Paris avec une armée exaltée par la victoire, renverser la Convention et rétablir la monarchie constitutionnelle en faveur du duc d'Orléans; mais il fut battu à Nerwinde, et cette défaite, que l'on doit peut-être attribuer à la trahison de Miranda, qui commandait une division de son armée, anéantit tous ses plans. De là son irrésolution, son découragement, ses inconséquences et la fin déplorable de sa conduite politique. Dumouriez avait une de ces ambitions vulgaires qui ne se soutiennent que par des succès. » La trahison de Dumouriez, depuis si longtemps transparente pour l'œil inquisiteur de Marat, tomba entre les partis comme la foudre. Chacun s'empressa de nier toute participation aux sombres manœuvres de cet homme. Les Girondins surtout essayèrent, mais en vain, de secouer l'ignominie de son contact. « Si moi, écrivait alors Camille Desmoulins, qui n'avais jamais vu Dumouriez, je n'ai pas laissé, d'après les données qui étaient connues sur son compte, de deviner toute sa politique, quels violents soupçons s'élèvent contre ceux qui le voyaient tous les jours, qui étaient de toutes ses parties de plaisir, et qui se sont appliqués constamment à étouffer la vérité et la méfiance sortant de toutes parts contre lui. N'est-ce pas un fait que Dumouriez a proclamé les Girondins ses mentors et ses guides? Et quand il n'eût pas déclaré cette complicité, toute la nation n'est-elle pas témoin que les manifestes et proclamations si criminelles de Dumouriez ne sont que de faibles extraits des placards, discours et journaux brissotins, et une redite de ce que les Roland, les Buzot, les Guadet, les Louvet avaient répété jusqu'à dégoût. » Danton lui-même, qui avait été vu à l'Opéra dans la loge de Dumouriez, n'eut d'autre souci que de blanchir ses relations avec le traître. On le vit alors exagérer, dans cette intention, les mesures énergiques, et enfler le sentiment révolutionnaire de toute la puissance de sa voix.

La défection de Dumouriez découvrit les intrigues du parti d'Orléans. Quoique Philippe-Egalité siégeât alors sur la Montagne, il avait très certainement des intelligences dans la Gironde. « Il ne peut plus être douteux pour personne, disait encore Camille Desmoulins, de quel côté il faut chercher la faction d'Orléans dans la Convention. Les complices de d'Orléans ne pouvaient pas être ceux qui, comme Marat, dans vingt de ses numéros, parlaient de Philippe d'Orléans avec le plus grand mépris; ceux qui, comme Robespierre et Marat, diffamaient sans cesse Sillery; ceux qui, comme Merlin et Robespierre, s'opposaient de toutes leurs forces à la nomination de Philippe dans le corps électoral; ceux qui, comme les Jacobins, rayaient Laclos, Sillery et Philippe de la liste des membres de la société ; ceux qui, comme toute la Montagne, demandaient à grands cris la république une et indivisible et la peine de mort contre quiconque proposerait un roi. » Les Girondins ne pouvaient alors se couvrir contre la puissance toujours croissante de la Montagne, qu'en relevant le trône constitutionnel, et ils ne pouvaient guère y asseoir que d'Orléans ou son fils. Voici ce que dit Thibaudeau : « Au moment où l'on croyait que Dumouriez travaillait pour le duc de Chartres, dans une séance de la Convention (27 mars) où l'on discutait sur les dangers de la patrie, Robespierre, après une discussion de près d'une heure, reproduisit la proposition de Louvet qu'il avait d'abord combattue, et demanda avec chaleur qu'elle fût mise aux voix (1). Mais la Montagne s'y opposa encore, et l'ordre du jour fut adopté à une très grande majorité. Lorsque Robespierre fut revenu de la tribune à sa place, Massieu lui demanda comment il se faisait qu'après avoir combattu dans le temps la motion de Louvet, il vînt la reproduire aujourd'hui. Robespierre répondit : « Je ne puis pas expliquer mes motifs à des hommes prévenus et qui sont engoués d'un individu; mais, j'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi, et j'y vois plus clair que beaucoup d'autres. » La conversation continuant sur ce sujet, Robespierre ajouta : « Comment peut-on croire qu'Egalité (le duc d'Orléans) aime la République? Son existence est incompatible avec la liberté ; tant qu'il sera en France, elle sera toujours en péril. Je vois, parmi nos généraux, son fils aîné, Biron, son ami, Valence, gendre de Sillery. Il feint d'être brouillé avec Egalité; mais, ils sont tous les deux intimement liés avec Brissot et ses amis. Ils n'ont fait la motion d'expulser les Bourbons que parce qu'ils savaient bien qu'elle ne serait pas adoptée. Ils n'ont supposé à la Montagne le projet d'élever Egalité sur le trône que pour cacher leur dessein de l'y porter ensuite. — Mais où sont les preuves? — Des preuves! des preuves! veut-on que j'en fournisse de légales ? J'ai là dessus une conviction morale. Au surplus, les événements prouveront si j'ai raison. Vous y viendrez. Prenez garde que ce ne soit pas trop tard. »

La Montagne, au milieu de ces complots sourds et redoutables, attirait à elle l'autorité. Jusque-là les affaires de la République avaient été confiées à un *comité de défense* générale, où l'influence de Brissot et de Gensonné rencontrait celle de Danton et de Lacroix. Ces rivalités laissaient flotter les destinées de la France, ou, pour mieux dire, elles livraient nos armées à la trahison, nos frontières à l'ennemi et l'intérieur à l'anarchie. Il fallait sortir de cette situation intolérable, il fallait rompre avec cette inactivité violente. Au moment où la France jetait huit cent mille hommes sur ses frontières, elle eût été coupable envers le sang de ses enfants si elle n'eût surveillé à l'intérieur les mouvements de la contre-révolution. Le devoir, encore plus que la nécessité, amena la création du tribunal révolutionnaire. Cette institution était une arme à deux tranchants; elle eût pu aussi bien servir les desseins de la Gironde que ceux de la Montagne. Un des premiers, en effet, qui vint présenter sa tête à ce glaive ne fut Marat. Ceci explique le peu de résistance que l'établissement d'un tribunal, institué pour connaître des crimes politiques, rencontra dans les rangs des Girondins. Vergniaud s'éleva seul avec chaleur contre ce projet. Il avait le pressentiment du coup qui devait le frapper. Peu de députés montrèrent alors cette prévoyance : leur empressement funeste à faire décréter cette institution terrible montre bien que dès lors les deux partis songeaient moins à écarter les violences qu'à se disputer la hache.

La guerre de la Vendée, qui s'annonçait depuis quelques mois par des secousses et des soulèvements, éclata. Jamais coalition plus formidable ne s'éleva contre la liberté, que celle des royalistes et des prêtres, dans un pays où la lutte des opinions et des croyances s'appuyait sur des intérêts locaux, sur des mœurs simples et sur une ignorance traditionnelle. La nouvelle de cette conflagration menaçante ne fit que redoubler l'énergie de la Montagne, et lui inspira des mesures impitoyables. Sans doute la main tremble, quand on remue cette page saignante de notre histoire : mais alors l'humanité croyait devoir s'arracher le cœur et les entrailles pour courir plus vite à son but. Thibaudeau, envoyé sur les lieux, fut intimidé par la puissance formidable du soulèvement; il se demanda si, en ménageant les chefs de l'insurrection, en formant un cordon de troupes sur les limites de la Vendée, pour empêcher la guerre civile de s'étendre, et en prenant d'autres mesures modératrices, on n'arriverait point à comprimer les efforts coalisés du royalisme et de la superstition, sans verser des flots de sang. « A mon retour à Paris, dit-il, je cherchai un homme de quelque influence, auquel je pusse m'ouvrir sans danger sur cet objet. Je m'adressai à Danton. Il me paraissait avoir, hors de l'Assemblée, de l'âme, de la franchise et de la loyauté. Je pris pour prétexte la mission que je venais de remplir, et la conversation nous eut bientôt conduits au point où je voulais en venir. « Es-tu fou? me dit-il. Si tu as envie d'être guillotiné, tu n'as qu'à en faire la proposition à l'Assemblée. Il n'y a point de paix possible avec la Vendée; l'épée est tirée, il faut que nous dévorions le chancre ou qu'il nous dévore. La République est assez forte pour faire face à tous ses ennemis. Tu ne sais pas ce que c'est qu'une révolution. Nous sommes trop heureux que les aristocrates aient pris les armes. Ils nous font beau jeu; ils nous donnent le moyen de les vaincre dans une bataille qui sera peut-être la dernière. » A dater de ce moment, la Convention ne donna plus qu'un ordre aux commissaires et aux armées qu'elle envoya sur les Vendéens: exterminez!

Paris, depuis le 25 février, jour du pillage des boutiques, était agité par de sourdes rumeurs. Les hostilités et les défiances étaient

(1) Louvet, dans le jugement de Louis XVI, avait fait la motion d'expulser du territoire français tous les membres de la famille des Bourbons.

arrivées à l'hallucination. Le bruit courut que la Commune avait formé le projet d'égorger sur leurs bancs un grand nombre de députés à la Convention nationale. Les Girondins, qui cherchaient toujours à déshonorer leurs ennemis sous l'accusation d'assassinat, accueillirent cette nouvelle avec un empressement perfide. Ils évitèrent de se rendre à la séance du soir, et donnèrent ainsi, par leur absence, un masque de vérité à un complot chimérique. Tout se réduisit à une expédition contre un des leurs, Gorsas. Une bande d'hommes armés de pistolets, de sabres et de marteaux, se présente à neuf heures du soir, dans sa maison, rue Tiquetonne, enfonce les portes, brise les casses et les presses de son imprimerie. Gorsas se fait jour au travers du rassemblement, gagne un mur, l'escalade, et passe dans une maison voisine. De tels désordres sont sans doute très coupables: mais il faut dire que ce Gorsas, un des enfants perdus de la Gironde, ne cessait de verser le fiel sur les députés de la Convention nationale que le peuple aimait: de là cette vengeance personnelle. La moralité de l'homme n'était d'ailleurs pas de nature à le protéger contre la haine qu'il soulevait de toutes parts; on en jugera par la lettre suivante, adressée à Marat: « Ami du peuple, je ne conçois pas comment le nommé Gorsas, infâme libelliste de la faction des hommes d'État, vendu à Pétion, Gensonné, Vergniaud et Guadet, qui se sont si longtemps déchaînés contre les massacres du 2 septembre, a l'impudence de déclamer avec ces tartufes, lui qui était un des massacreurs de ces journées terribles, l'un des juges populaires à la Conciergerie. — Le dimanche 2 septembre, à onze heures du matin, il était au Palais-Royal avec des valets d'ex-nobles à prêcher le massacre au milieu des groupes; et dans la nuit du même jour, sur les deux heures du matin, il était à l'œuvre, prêchant et égorgeant les victimes. Je défie ce scélérat d'oser nier ces faits: je peux lui en donner des preuves juridiques.

« *Signé* : LEGROS, *de la section du Roule.* »

Le 24 avril 1793, une foule immense se presse aux abords du Palais-de-Justice. Toute cette foule sombre et tumultueuse semble attendre l'issue d'un procès.

La salle était occupée depuis le matin par des gardes et par du peuple. Une vive anxiété agitait tous les visages; il était facile de deviner que l'homme qui devait paraître ce jour-là à la barre du tribunal n'était point un accusé ordinaire. A dix heures, un petit homme mal vêtu s'avance d'un pas ferme et intrépide dans cette enceinte redoutable. Son arrivée produit sur l'assistance ce mouvement particulier aux grandes foules, mouvement mêlé de surprise et d'intérêt tout à la fois, qui fait tourner toutes les têtes, lever tous les yeux, suspendre tous les entretiens à demi-voix, et qu'on est contraint, faute de mieux, de traduire par ces mots: « C'est lui! Regardez: le voici! »

C'était Marat.

Depuis le jour où il avait été frappé par le décret de la Convention, Marat avait tout-à-fait disparu. Son absence faisait croire à une défaite; son silence réjouissait la Gironde. Après ce fatal délai qui le constituait en état d'arrestation, il n'avait écrit à l'Assemblée qu'une seule lettre pour expliquer les motifs de sa conduite: « Si j'ai refusé, disait-il, d'entrer dans les prisons de l'Abbaye, c'est par sagesse; depuis deux mois, attaqué d'une maladie inflammatoire qui exige des soins et qui me dispose à la violence, je ne veux pas m'exposer dans ce séjour ténébreux, au milieu de la crasse et de la vermine, à des mouvements d'indignation qui pourraient entraîner des malheurs. »

Ses ennemis n'avaient pas manqué de profiter de ce refus pour le déclarer rebelle à la loi.

Ce 24 avril allait donc être une journée décisive pour Marat. Il se tient debout sur la dernière marche du parquet, et, les yeux levés avec assurance vers le visage des juges: « Citoyens, s'écrie-t-il, ce n'est pas un coupable qui paraît devant vous; c'est l'Ami du peuple, l'apôtre et le martyr de la liberté. »

Des murmures favorables et des applaudissements étouffés accueillent, sur les bancs de l'auditoire, l'exorde du discours de l'Ami du peuple. Les principaux chefs d'accusation portaient sur les excès de sa feuille qui avait conseillé le pillage des boutiques, sur ses projets de dictature, sur son système de terreur; Marat les détruit en ces termes (1): « On m'accuse d'avoir excité le peuple à piller les boutiques. Citoyens, vous savez que depuis quelques jours les marchands de Paris refusaient de livrer les denrées; le peuple mourait de faim: à la vue des souffrances du pauvre, mon cœur a tressailli de pitié: ému par leurs misères, indigné à la vue de leurs maux, obsédé de leurs plaintes et de leurs murmures, j'ai fini par dire un jour à ces enfants qui manquaient de pain: « Allez en prendre! »

« On m'accuse d'avoir poussé à la dictature. Citoyens, l'unité de la République se lie, dans mon esprit, à la nécessité d'un chef; vous ne me ferez jamais changer de sentiment à cet égard. Les partis se révoltent contre cette institution, parce qu'ils savent bien qu'elle serait une barrière contre l'anarchie et contre leurs projets dévastateurs. Ne croyez pas d'ailleurs que cette institution menace le moins du monde nos libertés. Citoyens, les libertés grandes ne se fondent qu'autour des pouvoirs solides. Les gouvernements mous et chancelants entretiennent leurs ministres dans un état inquiet, soupçonneux, qui les rend nécessairement persécuteurs. Si Dieu est le tyran du monde le plus supportable, c'est qu'il en est le plus fort.

« En vous conseillant un dictateur, je ne vous propose pas d'ailleurs un roi entouré d'une cour, un dieu couronné, un maître tout-puissant avec un peuple à genoux devant son trône; le dictateur que je propose serait attaché au pied par une chaîne de fer, placé au sein de la Convention, et gardé à vue, il serait nuit et jour sous la main du peuple, qui, au premier sujet de mécontentement, lui mettrait la tête sous l'échafaud,

« On m'accuse de prêcher la terreur. Citoyens, j'ai essayé mille fois d'en revenir aux mesures modérées; mille fois, dans ma feuille, j'ai annoncé que je sacrifiais mes vues au désir de la paix; mais j'ai toujours reconnu ensuite l'inutilité de ces transactions. Si, dans les époques ordinaires, il faut laisser faire le temps et suivre le mouvement naturel de l'humanité, dans les moments de crise, comme celui où nous sommes, il faut hâter, par des moyens violents et convulsifs, la marche des événements. Plus vite nous serons hors de la Révolution, et plus vite nous jouirons de la paix, du calme, de la modération et de la justice. Hâtons-nous donc d'en sortir par de grands coups; au lieu de nous amuser à réformer peu à peu le sort de l'humanité, au milieu des chances, des mouvements et des hasards qui peuvent déranger notre œuvre, changeons une fois et par une secousse terrible, mais nécessaire, les destinées du monde. Cette œuvre sanglante une fois achevée, nos fils nous béniront. Craignez qu'ils ne disent, au contraire, que leurs pères ont commencé une Révolution généreuse et qu'ils n'ont pas eu le courage de la soutenir. La terreur n'est à mes yeux et ne peut être dans nos mœurs un état durable; c'est un coup de tonnerre tombé des mains de notre grande Révolution sur la tête de tous les méchants.

« Sans doute le présent est sombre: la ville manque de pain, nos soldats soutiennent, affamés et presque nus, le feu de l'ennemi, l'échafaud moissonne les têtes; mais il faut nous armer de courage et de confiance en l'avenir. Sans doute, les descentes à main armée dans les maisons, les alarmes nocturnes, les prises de corps sont des attentats aux franchises des citoyens; mais il faut savoir que les libertés générales, en s'établissant, écrasent d'abord autour d'elles bien des libertés particulières.

« Nous sommes contraints maintenant de combattre la servitude par l'arbitraire, d'opposer, pour fonder la République, les chaînes aux chaînes, le glaive au glaive.

« Qu'est-ce après tout que quelques boutiques pillées, quelques misérables accrochés à la lanterne, quelques magistrats éclaboussés dans la rue, comparé aux grands bienfaits que notre Révolution doit amener dans le monde? Ces petits désagréments s'effaceront un jour devant les principes éclatants et lumineux que cette Révolution a proclamés à la face de l'univers: la fraternité humaine, l'unité et la liberté. »

Ce discours est accueilli par un silence convenable. Les juges sortent pour délibérer. Au bout de quelques minutes ils rentrent, le président à leur tête, dans la salle des séances. Une curiosité inquiète porte les yeux de tout l'auditoire sur le président, qui va prononcer la sentence. Alors, celui-ci d'une voix haute: « Le tribunal décide sur tous les points que l'accusé n'est pas coupable et ordonne sa mise en liberté. » A ces mots, la salle retentit d'applaudissements qui sont répétés dans les salles voisines, dans les vestibules et dans la cour du palais. On se précipite sur Marat. Deux fanatiques veulent l'emporter sur leurs épaules. Il résiste; il se retire au fond de la salle, où il cède enfin aux instances d'une multitude empressée à l'embrasser. Des femmes déposent plusieurs couronnes sur sa tête.

Des officiers municipaux, des gardes de la nation, des canonniers, des gendarmes, des hussards l'entourent et forment une haie, dans la crainte qu'il ne soit étouffé par cette foule dans le tumulte de la joie.

Arrivés au haut du grand escalier, ils font halte et élèvent Marat sur leurs bras pour le montrer au peuple. Au dehors des cours, une multitude immense salue l'acquitté par des battements de mains et par des cris sans cesse répétés de: « Vive la République! vive Marat! »

Du Palais à la Convention, il fallait fendre une mer agitée et bruyante. Marat, élevé sur les bras de quatre sapeurs, le front ceint d'une couronne de chêne, traverse en triomphe les quais et les ponts. C'était sur son passage un cri forcené et sans relâche de: « Vive l'Ami du peuple! » Les royalistes, mêlés par hasard à cette cohue, sont obligés de suivre l'entraînement et d'applaudir. Des spectateurs, aux fenêtres, répètent les acclamations. Sur les marches des églises, le peuple forme des amphithéâtres, où hommes, femmes et enfants sont étagés pêle-mêle, et d'où s'élancent des applaudissements sans fin qui montent de bouche en bouche jusqu'aux ar-

(1) Ce discours n'est pas celui que M. Buchez rapporte dans son *Histoire parlementaire;* nous l'avons écrit sur des notes qui nous ont été communiquées.

chitraves chargées de monde. Une procession d'hommes à mine bourrue s'avance à travers toute cette foule vers la Convention. Ce sont des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, des porte-faix des halles, des sans-culotte, des septembriseurs, des clubistes, des Marseillais, multitude sombre et sauvage. Ils marchent en désordre et tumultueusement. On les nommait, à cause de leur fanatisme pour l'Ami du peuple, les Maratistes. Cette pompe, tout à la fois grotesque et majestueuse, avait je ne sais quoi d'étrange dont devaient bien s'étonner les murs de la grande ville, habituée jusque-là à des marches royales. Or, ceci se passait à la face du soleil, sur les quais et dans les rues de Paris, quelques années après l'entrée d'un roi et d'une reine reçus aux acclamations de ce même peuple.

On eût dit, au premier coup d'œil, une de ces processions du pape des fous, en usage au moyen âge; mais ici la chose était prise au sérieux, cet homme contrefait et difforme, dans lequel le peuple s'adorait lui-même, comme dans un simulacre vivant de ses infirmités, de ses misères, de ses laideurs, était véritablement le pape de ces esprits révoltés et tumultueux. Ce petit être chétif, porté comme un enfant sur les bras des forts de la halle, représentait la victoire de l'intelligence sur le corps, de la civilisation sur la nature.

Aux approches de la Convention, le cortége détache un gros de citoyens et à leur tête le sapeur Rocher, pour annoncer dans la salle des séances l'arrivée de Marat. Rocher était un terrible révolutionnaire à barbe épaisse, à l'air menaçant et aux bras formidablement robustes. L'Assemblée tenait séance. A la nouvelle de l'acquittement de Marat et de son entrée en triomphe dans le sein même de la Convention, plusieurs Girondins quittent précipitamment leurs places pour se soustraire, disent-ils, aux scandales de cette scène. Le sapeur s'avance fièrement dans l'enceinte de l'Assemblée jusqu'au fauteuil du président :

« Citoyen président, dit-il avec une voix de tonnerre, je demande la parole pour vous annoncer que nous amenons ici le brave Marat. Marat a toujours été l'ami du peuple et le peuple sera toujours l'ami de Marat. On a voulu faire tomber ma tête à Lyon pour avoir pris sa défense : eh bien! s'il faut qu'une tête tombe, celle du sapeur Rocher tombera avant celle de Marat, nom de Dieu! » A ces mots, Rocher agite formidablement sa hache. — « Nous demandons, président, la permission de défiler dans l'Assemblée; nous espérons bien que vous ne refuserez pas cette récompense à ceux qui ramènent ici l'Ami du peuple. »

Aussitôt le cortége se répand sur les gradins. La salle s'ébranle aux battements des mains de toute cette foule et aux cris mille fois répétés de : « Vive la République! vive Marat! »

Quelques députés gardent devant cette explosion d'enthousiasme et de joie un silence consterné; d'autres cherchent, s'il en est temps encore, à s'enfuir de la salle; mais des applaudissements et des cris de plus en plus forcenés annoncent aux assistants l'arrivée de Marat. Il entre dans l'Assemblée, porté en triomphe et une couronne de feuilles de chêne sur le front : son regard rayonne, son pied semble fouler la tête de ses ennemis, sa poitrine se soulève gonflée d'orgueil et de joie. Cet homme est, dans ce moment-là, d'une laideur sublime. Toutes les passions de son cœur, remuées par cette marche glorieuse et sauvage, agitent extraordinairement sa physionomie. Le peuple le dépose au milieu de la Montagne, où quelques députés amis l'accueillent avec des embrassements; on se le passe de main en main, on le porte à la tribune. Marat fait signe qu'il réclame le silence : « Législateurs du peuple français, dit-il, je vous présente en ce moment un citoyen qui vient d'être complétement justifié. Il vous offre un cœur pur. Malgré les trames odieuses de ses ennemis, il continuera à défendre la patrie avec toute l'énergie que le ciel lui a donnée. O France! tu seras heureuse! ou je ne serai plus! » Un cri unanime tombe avec des applaudissements sur les dernières paroles de Marat; on bat des mains avec furie, les soldats agitent leurs piques, les Montagnards serrent l'Ami du peuple dans leurs bras.

Le soir, d'autres honneurs l'attendent encore aux Jacobins. Les femmes avaient tressé, pendant la journée, des couronnes de feuilles; à l'entrée de Marat dans la salle des séances, le président lui présente, au nom de toute l'Assemblée, une de ces couronnes, et un enfant de quatre ans, monté sur le bureau, lui en pose une autre sur la tête. Marat écarte ces honneurs d'une main sévère. « Citoyens, dit-il, ne vous occupez pas de décerner des triomphes, défendez-vous d'enthousiasme. Je dépose sur le bureau les deux couronnes que l'on vient de m'offrir. J'engage mes concitoyens à attendre la fin de ma carrière pour me juger. »

Cette conduite redouble l'enthousiasme des assistants; on ne voit plus que lui dans la salle; l'Assemblée ne s'aperçoit même pas, ce soir-là, de Robespierre, qui se retire en silence d'une enceinte occupée tout entière par le grand succès de Marat. Ce dut être un événement singulier au cœur de ce tribun, que cette journée mémorable après une vie d'humiliation, de souffrance et de terreur au fond des caves. Marat n'était pourtant pas satisfait. L'ambition farouche de cet homme portait sur d'autres honneurs qu'une marche triomphale et une couronne de feuilles : elle aspirait toujours à la dictature, avec une chaîne de fer au pied et le couteau de la guillotine au-dessus de sa tête.

Le 5 avril, la Convention forma le premier comité de salut public, institution admirable, dont l'énergie sauva la République naissante des plus sourdes et des plus redoutables attaques, en s'emparant de la dictature. Les membres de ce premier comité furent Barère, Cambon, Guiton-Morveaux, Treilhard, Danton, Delmas, Lacroix, Lindet. L'état déplorable des armées du Nord, depuis la bataille de Nerwinde, laissait la frontière presque découverte. Le nouveau comité n'eut d'abord que des désastres et que des villes prises sur nous à annoncer devant la Convention. L'intérieur était déchiré, à l'ouest et au midi, par la guerre civile. C'était le moment de déployer les grandes mesures. Plus nous avançons, plus la force mécanique de la justice révolutionnaire s'organise. La peine de mort devient le moyen de sûreté publique, une arme dont les partis se servent pour régner. La sombre fantasmagorie des mots donne alors aux instruments aveugles du supplice une puissance et une animation nouvelles. La guillotine se transforme en un être : cela vit, cela fonctionne, cela mange. — On lui confia la garde des principes et le salut de la République. La Montagne n'inventa point cette nécessité horrible, elle la trouva toute tracée d'avance dans la marché inflexible des événements. Le passé courait comme de lui-même au devant de l'immolation. La Révolution punit surtout ces pasteurs de peuples, les rois, les prêtres, les écrivains, les magistrats, les philosophes qui, ayant charge d'âmes, avaient laissé, par négligence ou par calcul, dévier le troupeau humain; elle les frappe dans les deux classes où l'égoïsme s'était, depuis des siècles, incarné, la noblesse et la bourgeoisie. Si le peuple fut moins maltraité, c'est qu'il s'était préparé à la Révolution par la prière et par le jeûne; il souffrit cependant, car la Révolution fut la grande épreuve, le règne du crucifié; elle marqua les stigmates de l'Homme-Dieu sur tous les membres ensanglantés de la nation : mais, de la part du peuple, cette souffrance fut volontaire, et comme adoucie par les joies du sacrifice.

Les Girondins étaient les païens de la Révolution française. On leur reprochait d'aimer les bons dîners, les femmes, les joyeux propos; ils s'adonnaient au luxe et à la mollesse. Goûts funestes dans ces moments où l'esprit tirait, pour ainsi dire, l'épée contre la chair! Madame Roland, *cette nymphe Egérie de la Gironde*, était née, comme elle le dit elle-même, pour la volupté. Je n'attaque pas ses mœurs : mais, si la femme était chaste, son imagination du moins ne l'était pas. J'en appelle à ses *Mémoires* où, à côté des peintures les plus lascives, se rencontrent des calomnies atroces contre les anachorètes de la Montagne. La pauvreté de Marat était proverbiale : « Quelle édifiante pauvreté! dit madame Roland dans ses Mémoires. Voyons donc son logement : c'est une dame qui va le décrire. Née à Toulouse, elle a toute la vivacité du climat sous lequel elle a vu le jour, et tendrement attachée à un cousin d'aimable figure, elle fut désolée de son arrestation... Elle s'était donné beaucoup de peines inutiles, et ne savait plus à qui s'adresser, lorsqu'elle imagina d'aller trouver Marat. Elle se fait annoncer chez lui; on dit qu'il n'y est pas; mais il entend la voix d'une femme, et se présente lui-même. Il avait aux jambes des bottes sans bas; portait une vieille culotte de peau, une veste de taffetas blanc. Sa chemise crasseuse et ouverte laissait voir une poitrine jaunissante; des ongles longs et sales se dessinaient au bout de ses doigts, et son affreuse figure accompagnait parfaitement ce costume bizarre. Il prend la main de la dame, la conduit dans un salon très frais, meublé en damas bleu et blanc, décoré de rideaux de soie élégamment relevés en draperies; il y avait un lustre brillant et de superbes vases de porcelaine remplis de fleurs naturelles, alors rares et de haut prix. Il s'assied à côté d'elle sur une ottomane voluptueuse, écoute le récit qu'elle veut lui faire, s'intéresse à elle, lui baise la main, serre un peu ses genoux et lui promet la liberté de son cousin. Je l'aurais tout laissé faire, dit plaisamment la petite femme avec son accent toulousain, quitte à me baigner après, pourvu qu'il me rendît mon cousin. Le soir même Marat se rendit au comité, et le lendemain le cousin sortit de l'Abbaye. » Peu de temps après, le couteau d'une femme déchira le voile qui couvrait l'intérieur de l'appartement de Marat, rue des Cordeliers. Qu'y trouva-t-on? la nudité, la misère. L'imagination de madame Roland avait donc inventé un mensonge doré, un mensonge girondin. Grâce aux croyances et aux mœurs toutes païennes des orateurs de la Gironde, la Révolution française, cet événement si indigène, si national, si gaulois, avait pris l'air d'une réminiscence grecque ou romaine. Rien de plus triste que cette manie de ramasser alors dans les coulisses du vieux théâtre classique les dieux, les noms latins, les glaives, les poignards, les tuniques, les casques, et toutes ces tristes défroques de la tragédie, pour s'en affubler misérablement. Ce ridicule n'a son excuse que dans les passions incohérentes, fougueuses, insensées qui tourmentaient alors toutes les têtes. Une époque si pleine de vertiges pouvait bien ressembler quelque peu à un carnaval. Et puis, il faut l'avouer, les révolutions tiennent de la nature du fer : tant qu'elles sont à l'état incandescent, elles n'ont aucun sentiment de la forme qu'elles doivent subir; la poésie ne se dégage de ces événements que quand le temps les a re-

froidis. La Révolution contenait une nouvelle école littéraire, mais sans en avoir la conscience ; il fallait qu'elle fût à demi morte pour laisser échapper son cri : toutes les grandes choses tiennent du cygne, elles chantent en rendant le dernier soupir.

Comme, dans le monde, les hommes ont généralement la figure de l'idée qu'ils représentent, les Girondins étaient beaux à la manière antique. Leurs mœurs, leur éloquence, se sentaient de la mollesse, du luxe et de la pompe oratoire des anciens : élevés au sein des colléges et sous le moule de la renaissance, ces hommes voulaient transporter Rome à Paris, et draper nos bourgeois stupéfaits dans le manteau à larges plis de Brutus ou de Cicéron. Les Montagnards avaient, bien plus que les Girondins, le sentiment, le visage et la forme des peuples chrétiens; Marat, surtout, austère dans ses mœurs, amaigri sous le jeûne, consumé sous le cilice des vertus plébéiennes, représentait, par ses maladies, le pauvre peuple du moyen âge couché, la lèpre au flanc, sur le fumier pourri de ses misères.

Quelques orateurs de la Gironde avaient réellement de l'éclat ; mais, outre que cet éclat, toujours emprunté, n'allait pas à notre temps, il faut bien reconnaître une bonne fois que, quand les révolutions hésitent misérablement au bord de leur ruine, on ne les sauve pas avec des paroles. Il fallait un coup de main violent et impétueux pour tirer la France hors de danger. Nous ne pensons pas, Dieu nous en garde! qu'on doive, pour la santé du genre humain, saigner de temps en temps les nations à la gorge; nous avons horreur des mesures arbitraires et du couteau ; mais il y a des cas où, lorsque nous voyons d'un côté la nation tout entière menacée par l'invasion, par le fer des étrangers, par le feu, par la faim, par l'anéantissement, et de l'autre côté seulement quelques têtes, nous nous écrions : Que ces têtes tombent, et que la nation soit sauvée !

Cette éloquence, qu'on se plaît à vanter sur la bouche dorée et fluide des Girondins, manquait d'ailleurs de caractère ; elle était abondante, sonore, académique, mais elle n'entamait pas les questions délicates à pleines dents et au vif, comme il le faut dans les assemblées populaires; et puis, elle manquait de but. Or, ce qui fait la force des hommes de révolution, c'est l'entêtement calme dans une idée. Le succès, en pareil cas, est toujours au bout de la persévérance. Ce ne sont pas ceux qui s'agitent le plus qui arrivent (les Girondins se donnaient plus de mouvement à la tribune et intriguaient plus que les Montagnards), mais ceux qui, ayant un but fixe et déterminé, y marchent en silence, fortement et toujours, comme Marat et Robespierre.

L'éloquence des Girondins a été élevée beaucoup trop haut par les historiens de la classe moyenne; celle des Montagnards a été au contraire rabaissée ou passée à dessein sous silence. Danton, Robespierre, Saint-Just, sont des orateurs de premier ordre : la parole de Danton imite le mugissement de la foule; celle de Robespierre est un écho sérieux et grave de sa pensée ; celle de Saint-Just éclaire et agrandit tout ce qu'elle touche. Quand Robespierre dit : « La voix de la vérité qui tonne dans les cœurs corrompus ressemble aux sons qui retentissent dans les tombeaux et qui ne réveillent pas les cadavres, » Robespierre manie aussi hardiment l'image que Vergniaud. Le langage barbare, cynique, cruel qu'on prête aux hommes de 93 ne se trouve réellement que dans quelques feuilles obscures et boueuses, comme le *Père Duchesne*. Le langage, dit-on, suit les mœurs; oui, mais à rebours ; sont-elles licencieuses, il est prude ; sont-elles terribles, il est doux. Jamais on n'a moins parlé du bourreau qu'au moment où l'exécuteur des hautes œuvres faisait un service si actif et si régulier : « Le nom d'un tel être, disait Marat, ne doit point être prononcé dans une assemblée honnête.» On ne disait guère à la Convention *guillotiner*, mais bien « livrer les têtes coupables au fer de la justice et des lois. » Le fer n'en était pas moins terrible sans doute, quoique revêtu de formes si polies ; mais, du moins cette réserve prouve que les révolutionnaires avaient horreur tous les premiers de l'instrument dont ils se servaient pour réaliser leurs desseins ; ils n'auraient point hésité plus tard à le briser d'eux-mêmes entre leurs mains indignées, si le ciel leur avait laissé le temps d'établir la paix sur la terre.

Loin de nous toute prévention : les partis peuvent bien s'insulter de près avec colère et mépris; mais à distance, ils prennent tous une valeur dans l'ensemble des faits accomplis. Chaque idée a sa place dans l'histoire, et la Providence est logique. Vues d'un peu haut, toutes les factions révolutionnaires étaient bonnes dans ce sens qu'elles concouraient toutes à une œuvre; il faut tenir compte maintenant aux royalistes de leur résistance qui tenait sans cesse la Révolution en haleine; aux Girondins de leur modération et de leur horreur du sang, quoique chez quelques-uns cette modération fût un masque et cette humanité une hypocrisie ; aux Montagnards de leur surveillance, de leur fermeté, de leurs vertus civiles, de leur audace, de leur désintéressement. Nous n'apportons devant la mémoire de ces partis ni injustice ni colère, nous qui cherchons à genoux, derrière leurs travaux, derrière leurs luttes et leurs ruines retentissantes, la main de la Providence pour nous soumettre et adorer. Défendons-nous pourtant d'un éclectisme historique sans conscience et sans portée. Entre les Montagnards et les Girondins il y a la distance d'une vérité à une erreur; il faut donc opter nécessairement. Les uns auraient perdu la Révolution ; les autres l'ont sauvée. Or, comme à nos yeux, il fallait que la Révolution s'accomplît, nous abandonnons à la hache ce qui devait périr.

Attaquer Paris c'était attaquer l'unité de la Révolution. Hé bien ! la haine *des hommes d'État* envers cette ville était telle, qu'on ne pouvait plus à la Convention nommer Paris la capitale, sans leur arracher des murmures. « Si les Girondins n'étaient pas fédéralistes par principe, dit Thibaudeau, ils l'étaient par ambition, par amour-propre et par nécessité, car ils sentaient que Paris était leur tombeau. D'un autre côté les grandes villes, telles que Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen, Rennes, Caen, étaient humiliées du joug insupportable de la capitale ; elles embrassaient avec un orgueil légitime l'espoir de s'y soustraire et de devenir chacune un centre dans la République. Des esprits spéculatifs et des ambitieux souriaient à l'idée des républiques *de la Gironde, du Rhône, des Bouches-du-Rhône, du Calvados*... C'était un rêve séduisant ; mais ce n'était qu'un rêve, et le réveil fut terrible et sanglant. » Tout manquait à ces hommes : leurs lumières, leur orgueil, leur éloquence, les appelaient au gouvernement, et ils ne savaient pas gouverner ; plus égoïstes ou plus avides, ils se seraient institués les bornes du mouvement révolutionnaire, qu'ils auraient exploité au profit de la classe moyenne; plus généreux, ils eussent incliné avec la Montagne, du côté du peuple. Se croyant les plus forts, ils voulurent opprimer leurs ennemis ; l'attaque provoqua l'attaque ; le fer rencontra le fer, et les conspirateurs furent anéantis sous une conspiration.

La Montagne gagnait chaque jour du terrain sur la Gironde. Roland avait quitté le ministère. Pache avait remplacé Chambon à la mairie. Les Girondins ne cherchaient encore à réparer leurs défaites que par des cris d'alarme : à les en croire le glaive de l'assassinat était levé sur leurs têtes. Ils se servaient du danger public comme du manteau de César pour couvrir leurs projets ambitieux. Leur but était d'amener la Convention à leurs idées par la pâleur d'un danger prochain, qui devait fondre sur tous les membres du côté droit. Ils crurent enfin le moment arrivé de lever le masque de la peur : le 18 mai, Guadet fit trois propositions audacieuses : « 1° Les autorités de Paris sont cassées ; 2° les suppléants des membres de la Convention se réuniront à Bourges, pour y délibérer d'après un décret précis qui les y autorisera ou sur la nouvelle certaine de la dissolution de la Convention ; 3° ce décret sera envoyé aux départements par des courriers extraordinaires. » La Gironde comptait sur l'absence de quatre-vingts membres de la Montagne partis en mission auprès des armées, pour faire passer ce coup d'État. La Convention, quoique travaillée, n'osa point voter une mesure qui déchirait si ouvertement l'unité de la République, en livrant la tête aux membres. Barère, l'homme des atermoiements et des demi résolutions, conseilla de prendre un parti moyen : l'Assemblée décréta sous son influence qu'il serait formé une commission de douze membres, pour examiner la conduite de la municipalité, rechercher les auteurs des complots ourdis contre la représentation nationale et s'emparer de leurs personnes. Les douze furent choisis exclusivement parmi les Girondins. Au lieu de se conduire avec sagesse, cette commission, établie pour chercher la cause des troubles et les apaiser, menace sans cesse des attentats imaginaires qu'elle suppose et qu'elle poursuit ; elle a l'art de faire envisager les plaintes qu'on porte contre sa violence comme le tourment d'un parti démasqué : elle semble vouloir assembler les citoyens par la terreur et les jeter du côté de la Gironde, représentée comme le rempart de l'ordre et de la sécurité publique. La commune de Paris, attaquée dans son existence par l'audace et la tyrannie des douze, l'est bientôt dans la personne même de ses membres : Hébert est arraché de sa maison ; d'autres arrestations arbitraires sont opérées, au milieu de l'effroi que la commission répand dans la ville. Cette conduite imprudente excite des troubles : la Gironde méprise les symptômes avant-coureurs du soulèvement. Isnard, président de la Convention nationale, n'oppose à l'orage grondant que de vaines figures d'éloquence : « Si jamais, s'écrie-t-il, la Convention était outragée, on chercherait un jour sur quelle rive de la Seine était Paris. » Cette menace avait l'inconvénient de trahir le vœu secret des Girondins, l'anéantissement de la capitale par les provinces.

De nouveaux pétitionnaires se présentent tristes à la barre de la Convention nationale; ils font marcher devant eux le bonnet de la liberté couvert d'un crêpe ; on les repousse. Cependant Paris s'agite. La commission des douze, supprimée le 27 mai par l'Assemblée, avait été rétablie le lendemain. A cette dernière attaque le peuple répond par un frémissement d'indignation concentrée. Les Montagnards refusent pourtant encore de descendre à des moyens illégaux pour débarrasser la République de leurs ennemis. Le glaive nu est à terre, qui le ramassera? — Moi, dit Marat, dont la conscience ne recule, en fait de révolution, devant aucuns scrupules! Ce qu'il poursuit dans les Girondins, c'est la bourgeoisie. Entre lui et ces hommes c'est une lutte à mort. — Oui, à mort; car le glaive, après avoir frappé les victimes se retournera contre le sacrificateur.

Depuis quelques jours ce n'étaient qu'agitations et déchirements. La lutte, après avoir commencé par un mouvement girondin contre

la municipalité, avait fini par s'étendre sur toutes les questions et sur tous les champs de bataille. Un orateur de la Montagne, qui, comme le Nil, fertilisait la Révolution par ses débordements et ses colères, Danton, menaça plus d'une fois la conduite aveugle et violente de la Commission des douze. Son but n'était point de perdre les Girondins, mais de les effrayer. Il voulait les dérober aux coups de leurs ennemis, en les couvrant des éclats de la foudre. Les Girondins eurent l'imprudence de dédaigner cette fureur tutélaire qui les eût sauvés en les meurtrissant. Mal vus du peuple, ils essayèrent pourtant d'en appeler à la multitude. Ils firent l'émeute : mais ils la firent en hommes étrangers aux instincts et aux passions des masses. Les agitateurs de la Gironde n'avaient ni la figure, ni le vêtement de leur rôle ; ils enrégimentaient des domestiques, des hommes de confiance, des désœuvrés : cette pâle contrefaçon des mouvements populaires ne fit que hâter le réveil du lion. Les Girondins ne cessaient, en même temps, d'exagérer aux yeux du pays les dangers de leur situation personnelle : *Nous sommes sous le couteau*, écrivaient-ils, dans un moment où leur commission des douze tenait encore Paris sous le fer des piques et des fusils. A force d'agiter l'ombre d'un complot, les Girondins donnèrent à leur ennemis l'idée d'entreprendre sur l'inviolabilité des membres de la Convention.

La Convention nationale offrait alors aux yeux les moins prévenus un triste et perpétuel déchaînement d'animosités impuissantes. La Révolution allait avorter dans ces crises et ces conflits d'homme à homme, de parti à parti, si le peuple ne fût intervenu une fois encore. Il y avait sans doute à franchir une illégalité, on n'hésita pas; la multitude résolut de faire la guerre aux lois pour sauver les lois. Il fallait qu'un des deux partis succombât : entre la Gironde et la Montagne, Paris se décida pour les hommes qui représentaient la force et la pensée de la démocratie ; il jura de couper les membres révoltés contre la tête, les fédéralistes qui voulaient déchirer la majestueuse unité de la République. Le vendredi 31 mai, à trois heures du matin, le tocsin sonna dans les tours de Notre-Dame, et se propagea de clocher en clocher. A ce signal le rappel fut battu dans tous les quartiers de Paris. A huit heures, il y avait plus de cent mille hommes sous les armes. La Convention s'était rassemblée dès la pointe du jour. Le commandant du poste du Pont-Neuf est à la barre, il dit qu'on était venu lui proposer de tirer le canon d'alarme. Il s'y était refusé, mais pendant qu'il acceptait les honneurs de la séance, le canon d'alarme part. A ce bruit Danton s'écrie : « Quelques personnes paraissent craindre le canon d'alarme. Celui que la nature a créé capable de naviguer sur l'Océan orageux n'est point effrayé lorsque la foudre atteint son vaisseau. Sans contredit vous devez faire en sorte que les mauvais citoyens ne mettent pas à profit cette grande secousse ; mais, si elle n'a été imprimée que parce que Paris vous porte ses justes réclamations, si par cette convocation peut-être trop solennelle, il ne vous demande qu'une justice éclatante contre ses calomniateurs, il aura encore bien mérité de la patrie. Dans un temps de révolution, le peuple doit se produire avec toute l'énergie qui annonce la force nationale. » Cette voix, plus imposante que le canon d'alarme, fait courir dans toute la ville le frisson de l'enthousiasme. Trois cent mille hommes pressent de leur impatience, de leurs rumeurs, de leur haleine enflammée l'enceinte de la Convention nationale.

Retournons d'un pas en arrière, pour suivre dans ses mouvements l'homme qui prit la part la plus directe et la plus active à cette insurrection contre la Gironde.

Le 30 mai, au soir, Marat se rend à une réunion de l'Evêché. Livré aux travaux de la Convention et de sa feuille, il se montrait rarement dans les clubs et dans les assemblées publiques; aussi sa présence excite-t-elle un mouvement général de curiosité. Quelques rares quinquets éclairaient, d'une lumière enrouée et brumeuse, la salle où se tenait la séance. On voyait, dans ce demi-jour, d'étranges têtes révolutionnaires. Marat se lève et demande la parole. — «Citoyens, dit-il (1), depuis longtemps la division est au sein de la Convention nationale; or, toute maison divisée contre elle-même tombera. Comment voulez-vous que l'ordre s'établisse dans la nation, si le désordre et l'anarchie règnent dans l'Assemblée de ses représentants. La faction qui trouble dans ce moment-ci l'union et l'harmonie de vos mandataires, citoyens, vous la connaissez tous, c'est la Gironde. Depuis un an, ma feuille ne cesse de sonner le tocsin à chaque tentative coupable de ces ennemis de la République. Les Girondins sont des hommes qui voulaient arrêter la Révolution à leurs idées, afin de s'en emparer et de la régir. Or, quelles sont les idées de ces hommes? Ils veulent faire succéder à l'ancienne aristocratie qui pesait sur vos têtes une aristocratie nouvelle mille fois plus accablante. Vous n'aurez quitté le joug des anciens nobles que pour tomber sous celui des parvenus insolents et mal élevés. Qu'on juge du vertige de ces valets de l'ancien régime, devenus maîtres à leur tour! Ils ont toutes les passions des anciens suppôts de la tyrannie, et ils ont moins qu'eux les bienséances. Vous êtes plus éloignés de la liberté que jamais, car vous êtes asservis au nom de la liberté même. Avec des dehors brillants ou des formes éloquentes, ces hommes amollis par la bonne chère, par les femmes, par l'oisiveté, demeurent faibles et indécis devant les grandes mesures : or, dans ce temps de révolution, il faut agir révolutionnairement. Quand la loi ne prend pas les devants, elle laisse au peuple irrité l'exercice de la terreur, et celui-ci en fait un usage bien autrement expéditif et déréglé. Si le gouvernement avait été ferme et unanime, le sang n'eût pas coulé dans les prisons de l'Abbaye. Les Girondins résistent à l'unité de notre gouvernement, entravent notre marche, troublent la paix et le bon accord de l'Assemblée. Si vous les laissez faire, citoyens, de nos dissensions intestines naîtront plusieurs républiques fédérées : les hommes les plus audacieux ou les plus adroits usurperont l'empire, soumettront la multitude à un nouveau joug, et le gouvernement aura changé de forme sans avoir rétabli la liberté. Croyez-moi, dans tout Etat où quelques classes s'opposent avec acharnement à la tranquillité et à la félicité publiques, c'est folie de vouloir s'entêter à les convertir; il faut les retrancher. Dans ces temps de révolution comme celui où nous sommes, détruire les factions est un devoir ; derrière les Girondins se cachent les royalistes, les fédérés, les mécontents, en un mot, tous ces hommes avec lesquels votre gouvernement n'est pas possible. Je vous engage donc à prendre d'assaut la Gironde, comme une forteresse qui couvre de sa protection les projets sinistres et les menées sourdes de nos ennemis. Aux armes ! citoyens ; levons-nous, et montrons que si nous savons exterminer les rois, nous n'ignorons pas non plus la manière de détruire la tyrannie des factions. Demain, présentez-vous armés aux portes de la Convention nationale, et exigez qu'on vous livre les vingt-deux (les Girondins). » Se tournant du côté d'Henriot : « Henriot, tu es un brave citoyen et un homme de cœur ; je te confie le commandement de l'insurrection. A demain ! »

A ces mots, l'Assemblée s'agite avec des transports révolutionnaires. On distribue des cartouches, on aiguise la pointe des piques, on court disposer pour le lendemain les fusils et les canons ; Marat se retire au milieu de ces préparatifs de l'émeute. Cependant la nuit s'avançait, et rien ne bougeait encore. Marat était à l'Hôtel-de-Ville ; impatient et inquiet, il promenait ses regards sur les quais endormis, le sang bouillonnait dans ses veines ; son pied frappait la terre ; la rage et le désespoir de l'attente l'agitaient avec des transports inouïs, quand l'idée lui vient de monter à l'horloge. Il y avait alors à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville une cloche sur laquelle le marteau frappait les heures. La cloche était lourde ; Marat était faible ; mais la fureur lui donne des forces surnaturelles ; il saisit la chaîne qui servait à sonner le tocsin, il s'y attache, il s'y cramponne, il la serre entre ses genoux, il la mord avec ses dents, il se balance écumant et forcené au bout de cette chaîne. A voir ce petit homme grotesque acharné au beffroi, on dirait un de ces gnomes que le moyen-âge croyait suspendus de nuit aux cloches des vieilles églises. Enfin la sonnerie, sous les secousses désespérées de Marat, s'agite ; ce démon de la révolte redouble d'efforts ; alors le marteau, soulevé à grand'peine, retombe ; le beffroi s'ébranle, il sonne.

Les coups de ce tocsin tombent sur les faubourgs indécis, et en tirent les premières étincelles de l'émeute. On bat la générale dans toutes les rues, les autres cloches de la ville s'éveillent, les cris d'alarme se répondent dans les ténèbres. Au milieu de tout ce mouvement, de ce cliquetis d'armes, de ce bruit de tocsins et de tambours, on entend la voix impassible du temps qui sonne l'heure de distance en distance. Il n'est personne qui n'ait remarqué dans une nuit d'émeute ou de révolution, l'indifférence solennelle de l'horloge. Cette voix d'airain qui marque sur le même ton l'heure de la révolte ou de la paix, de la naissance ou de la mort, a quelque chose du calme et de l'éternité de Dieu au milieu des agitations passagères de l'homme.

Les Girondins soupaient ensemble pour la dernière fois. Un bruit semblable à la voix des grandes eaux entre de moment en moment dans la salle où ils se livraient aux conversations particulières. « Qu'est-ce ? demandent-ils tous ensemble. — C'est le peuple, répond le domestique d'une voix sourde. » Les Girondins quittent la table en tumulte et se réfugient rue des Moulins chez leur confrère Meilham, qui pouvait leur offrir un asile dans ses appartements vastes et mystérieux.

Au point du jour on tire le canon d'alarme. La nation étant devenue le souverain, après la mort de Louis XVI, elle se logeait dans la personne de ses représentants au château des Tuileries. Des colonnes de citoyens armés de piques et de fusils se portent vers le Palais national ; Henriot marche à leur tête avec de l'artillerie. Toute cette multitude serre d'une triple haie, hérissée de lances et de baïonnettes, l'enceinte où la Convention tient ses séances ; Henriot fait tourner la bouche des canons vers le château des Tuileries. Marat, aux premières blancheurs du jour, parcourt le jardin, haranguant les troupes, exhortant les soldats, ramenant doucement par la manche les hommes du peuple qui semblent vouloir s'écarter de ses conseils pour suivre d'autres influences, communiquant à tous ce génie de révolte qui était si bien dans sa nature,

(1) Ce discours a été composé sur des notes communiquées par la sœur de Marat.

Cet homme qui, depuis l'ouverture des trois dernières séances, gouvernait la Convention par le houra des tribunes, veut la *nettoyer* définitivement par les mains du peuple.

Au dedans du Palais national règne un affreux tumulte. L'Assemblée, cernée au dehors par un appareil de guerre, se livre à une lutte intérieure où la parole demeure au plus fort, sinon au plus courageux. Guadet demande justice, Legendre le prend à la gorge: Lanjuinais paraît à la tribune, Legendre s'élance sur lui et le terrasse. En vain la sonnette du président s'agite; en vain les membres calmes de l'Assemblée réclament le silence; les galeries, envahies dès le matin par des Jacobins exaltés, ébranlent la salle de leurs cris et de leurs trépignements. Le jeune et bouillant orateur de la Gironde Barbaroux enlève d'assaut la tribune, que lui disputent à main forte Legendre et Collot-d'Herbois. Mais sa voix se perd dans le tonnerre qui gronde sur toute la salle. Cependant l'Assemblée, toujours juste au milieu de ses excès, refuse de livrer les vingt-deux; quelques députés proposent de sauver, par un coup d'audace, leur dignité méconnue. *On veut nous opprimer*, s'écrient-ils; *sortons d'ici et faisons baisser devant nous les baïonnettes.* A ces mots, l'Assemblée sort en masse de la salle des séances. Elle se présente à toutes les portes du jardin des Tuileries, qu'elle trouve fermées. Elle commande qu'on laisse la grille libre: on refuse obstinément de la lui ouvrir. A l'entrée de la place du Carrousel, elle rencontre l'artillerie, qui lui ferme le passage, soutenue d'un triple rang de piques et de baïonnettes. Le président signifie d'une voix émue aux chefs de l'insurrection qu'ils doivent se retirer, et laisser à la Convention son libre vote. « Nous voulons bien, ajoute-t-il, juger les vingt-deux, nous ne voulons pas qu'on nous les arrache par la force. » Henriot, ce bras droit de Marat, cet ami du peuple armé, répond à ce discours par un mot: « Canonniers, à vos pièces! »

La Convention, cette assemblée si fière, qui jugeait et punissait les rois, tandis que les autres tribunaux du monde adoraient leurs ombres, baisse la tête devant cette tyrannie de l'émeute; la bouche de ces représentants d'un peuple libre se ferme devant la bouche ouverte du canon. C'était assez d'humiliations ainsi: l'Assemblée se retire abreuvée. Elle reprend, indécise et consternée, le chemin du jardin des Tuileries, alors Marat:

— Je somme l'Assemblée de rentrer dans la salle des séances. Le geste de ce petit homme était subjuguant; son ton était celui d'un maître: toute l'Assemblée rentre dans la salle.

Dès ce moment, Marat est l'âme de l'Assemblée. Hué, conspué, honni, persifflé quelques jours auparavant, il dispose maintenant à son gré du sort de ses ennemis; il recommande d'effacer trois Girondins de la liste des vingt-deux, et on les efface; d'en inscrire d'autres à leur place, et on les inscrit. Les raisons qu'il donne pour rayer de la liste les trois députés proscrits sont, que l'un est un vieillard radoteur, et deux autres des hommes sots. Ce grand terroriste ne voulait la perte que des citoyens dangereux à la République. L'Assemblée vote au milieu du tumulte toutes les volontés de Marat. A cette nouvelle, l'insurrection débarrasse les abords du Palais national; toute cette multitude armée se retire au chant de *Ça ira*. Femmes, enfants, vieillards, s'en vont en mêlant leurs voix au terrible refrain. L'émeute rentre dans les faubourgs avec la tête des vingt-deux, comme la lionne dans son antre. Ivres de vin et de patriotisme, ces farouches sans-culotte se quittent en jurant de mourir pour la liberté; les mains serrent les mains, tous les cœurs battent dans un seul cœur, pendant que la nuit descend sur la lueur mourante des torches et sur les rugissements de l'émeute.

Marat rentra chez lui, à la fin de cette terrible journée, le front éclairé par cette gloire sinistre et redoutable qu'entraînent de pareils succès. C'était un triomphe, mais un de ces triomphes dangereux sous lesquels on finit presque toujours par s'ensevelir. — Prends garde, Marat! La ligne aboutit à Ravaillac, les partis vaincus se vengent par un coup de couteau!

La ruine des Girondins fut le coup d'État d'un grand peuple. On plaignit leur infortune; mais les hommes qui voient le salut d'une nation au-dessus des calamités personnelles, n'hésitèrent point à justifier l'événement qui les fit disparaître. Il y avait alors du côté d'Avignon un jeune officier d'artillerie, qui s'appelait quelque chose comme Bonaparte. Il écrivit ces mots au moment où les Girondins venaient de tomber: « Pour voir lequel des férérés ou de la Montagne tient pour la République, une seule raison me suffit, la Montagne a été un moment la plus faible, la commotion paraissait générale. A-t-elle cependant jamais parlé d'appeler les ennemis? Ne savez-vous pas que c'est un combat à mort que celui des patriotes et des despotes de l'Europe?... Je ne cherche pas si vraiment ces hommes, qui avaient bien mérité du peuple dans tant d'occasions, ont conspiré contre lui: ce qu'il me suffit de savoir, c'est que la Montagne, par esprit public ou par esprit de parti, s'étant portée aux dernières extrémités contre eux, les ayant décrétés emprisonnés, je veux même vous le passer, les ayant calomniés, les Brissotins étaient perdus sans une guerre civile qui les mit dans le cas de faire la loi à leurs ennemis. S'ils avaient mérité leur réputation première, ils auraient jeté leurs armes à l'aspect de la Constitution; ils auraient sacrifié leurs intérêts au bien public; mais, il est plus facile de citer Décius que de l'imiter. Ils se sont aujourd'hui rendus coupables du plus grand de tous les crimes: il ont, par leur conduite, justifié leur décret.... Le sang qu'ils ont fait répandre a effacé les vrais services qu'ils avaient rendus. » Ces reproches s'adressent à la conduite que les Girondins tinrent après le 2 juin, à l'esprit de désordre et à l'irritation que ces proscrits semèrent sur leurs traces dans toute la France.

La Gironde avait dévoré la monarchie, la Montagne dévora la Gironde. Cette succession des hommes et des idées peut se résoudre dans une grande loi physiologique. La science a observé que dans le mélange ou la lutte des races hétérogènes les plus fortes arrivent toujours à éteindre les plus faibles. La nature de la constitution physique détermina de même le rôle et la catastrophe finale des partis dans la Révolution française. Le tempérament lymphatique de Louis XVI fut absorbé par le tempérament sanguin des hommes de la Gironde, lequel fut absorbé à son tour par le tempérament nerveux et bilieux des Montagnards.

La chute des Girondins entraîna la perte de quelques victimes qui tenaient fort indirectement à leur parti. Théroigne, au plus fort de la lutte, voulut s'interposer entre les deux camps, comme autrefois les femmes sabines se jetèrent entre les combattants armés qui allaient déchirer le berceau de Rome. « Citoyens, s'écriait-elle, écoutez-moi: où en sommes-nous? Toutes les passions qu'on a eu l'art de mettre aux prises nous entraînent et nous conduisent au bord du précipice... A mon retour d'Allemagne, il y a à peu près dix-huit mois, je vous ai dit que l'empereur avait ici une quantité prodigieuse d'agents pour nous diviser, afin de préparer de loin la guerre et de la faire éclater au moment où ses satellites feraient en même temps irruption sur notre territoire. Déjouons ces intrigues; ne justifions pas par nos querelles intestines cette calomnie des rois et de leurs esclaves, qu'il n'est pas possible à un peuple de tenir lui-même les rênes de la souveraineté. Ne les autorisons pas à venir nous mettre d'accord. » Cette charmante voix fut perdue dans le cri de guerre des partis déchaînés. Vers l'époque du 31 mai, Théroigne se trouve au jardin des Tuileries, sur le passage de Brissot. Un groupe de femmes entoure le chef de la Gironde avec des huées et des trépignements de colère. La jolie Liégeoise, écoutant plutôt son cœur que sa raison, se jette sur ces furies pour défendre le député qu'on insulte. Ce généreux mouvement, plus prompt que l'éclair, attire sur elle toute la tempête. — Ah! tu es brissotine, s'écrient-elles en la saisissant; ah! tu es l'amie des fédéralistes et des traîtres! Attends! attends! attends! Aussitôt les forcenées de relever sa robe et... — Je m'arrête: l'indignation de cette fière et intrépide beauté couvrit sa figure d'un nuage pourpre et sa raison d'un voile de ténèbres. A dater de ce jour, on ne la revit plus. On apprit plus tard qu'elle avait été renfermée dans une maison au faubourg Saint-Marceau. La veille du 9 thermidor, elle écrivit à Saint-Just la lettre suivante:

« Citoyen Saint-Just, lui dit-elle, je suis toujours en arrestation; j'ai perdu un temps précieux. Envoyez-moi deux cents francs, et venez me voir; je vous ai écrit que j'avais des amis jusque dans le palais de l'empereur. J'ai été injuste à l'égard du citoyen Bosgue. Pourrai-je me faire accompagner chez vous? J'ai mille choses à vous dire. Il faut établir l'union. Il faut que je puisse développer tous mes projets, continuer d'écrire ce que j'écrivais: j'ai de grandes choses à dire; j'ai fait de grands progrès. Je n'ai ni papier, ni lumière, ni rien; mais, quand même, il faut que je sois libre pour pouvoir écrire. Il m'est impossible de rien faire ici. Mon séjour m'y a instruite; mais, si j'y restais plus longtemps sans rien faire et sans rien publier, j'avilirais les patriotes et la couronne civique. Vous savez qu'il est également question de vous et de moi, et que les signes d'union demandent des effets. Il faut beaucoup de bons écrits, qui donnent une bonne impulsion. Vous connaissez mes principes; j'espère que les patriotes ne me laisseront pas victime de l'intrigue. Je puis encore tout réparer, si vous me secondez; mais il faut que je sois partout où je sois respectée. Je vous ai déjà parlé de mon projet; je demande qu'on me remette chez moi. Salut et fraternité. » Elle était folle! Comme toutes les femmes qui sortent de la ligne moyenne, Théroigne paya cruellement sa supériorité. L'expiation la visita sous la forme de la maladie, et quelle maladie, grand Dieu! — Réduite à ne pouvoir supporter sur ses membres aucun vêtement, pas même de chemise, ombre d'elle-même, la malheureuse se cherche dans les brouillards épais de ses rêves. Couchée au fond d'une cellule petite, sombre, humide, sans meubles, elle répond à ceux qui l'abordent: « Je ne sais pas; j'ai oublié. » Insiste-t-on, elle s'impatiente, parle seule à voix basse, et l'on entend sur ses lèvres les mots entrecoupés de *fortune, liberté, comité, révolution, coquin, décret.* Toute sa vie de courtisane et d'héroïne se reflète dans son délire. — Elle conserva jusqu'à la fin des restes de beauté: on remarquait, surtout, la perfection de ses pieds et de ses mains. Elle mourut le 9 mai 1817, à l'âge de cinquante-huit ans. Pauvre Théroigne!

La bourgeoisie fut vaincue dans la personne des Girondins. Ces hommes avaient le tempérament, les idées et les tendances de la classe moyenne. La Montagne, en se soulevant sur leurs débris, inau-

gura le règne du peuple. La France fut encore une fois sauvée par la convulsion du 2 mai : le principe de la révolution sortit de la lutte comme son drapeau, déchiré mais triomphant !

VII.

MORT DE MARAT. — LES HÉBERTISTES. — SUPPLICE DE DANTON. — CHUTE DE ROBESPIERRE.

Les événements se précipitent. Le fédéralisme souffle ses inspirations et ses colères. Tout le midi de la France s'ébranle : la Bretagne fermente ; le Calvados s'agite ; le Jura menace ; l'Isère gronde ; plusieurs grandes villes, Toulouse, Bordeaux, Marseille, concentrent ou couvrent l'incendie. Paris est désigné comme Sodome au feu du ciel. Au milieu de cette conflagration redoutable, la Montagne ne s'émeut pas : elle tourne les yeux vers une Constitution. Condorcet avait rédigé, au nom de la Gironde, un projet d'acte constitutionnel qui avait été repoussé par les Jacobins. La journée du 2 juin amena le triomphe du dévouement sur l'individualisme, et de l'intérêt particulier. Pour la première fois, la justice et l'humanité furent écrites dans les institutions politiques. La plupart des principes sur lesquels posait l'édifice de la Constitution étaient visiblement empruntés au *Contrat social*, ce magnifique commentaire de l'Evangile. Toutes les misères et toutes les inégalités humaines allaient disparaître sous un sentiment de charité universelle. Cette Constitution, rédigée au bruit du canon de l'ennemi, comme la loi de Moïse aux éclats de la foudre, devait mettre la paix dans le monde, en détruisant au fond des cœurs les viles passions qui les divisent. La Convention, voyant le peuple livré aux privations amères, s'occupa aussi d'organiser des secours publics et de diminuer le prix des denrées. Terrible à ses ennemis, douce aux malheureux, cette Assemblée puissante travaillait d'une main à sauver la République des fureurs du royalisme, et de l'autre à fermer les plaies du peuple. Débarrassé des luttes intestines qui retardaient et empêchaient son élan, elle s'avança avec une rapidité foudroyante vers toutes les grandes mesures, qui pouvaient consolider la Révolution, en établissant le règne des lumières et de la sagesse. Le 10 juin 1793, cette terrible Assemblée, qui venait de porter les mains sur elle-même pour arracher ses membres paralytiques, fondait le *Muséum d'histoire naturelle*, si cher à la philosophie et à la science (1). Les orateurs avaient disparu dans l'événement du 2 juin ; ils étaient remplacés par des hommes d'exécution, qui portaient devant eux l'épouvante et le silence. La Convention nationale ressemblait alors à ces images du Christ, qui ont un glaive dans la bouche.

Le lendemain du jour où la Montagne avait rejeté par une commotion intérieure les vingt-deux députés nuisibles à l'union et à l'activité du corps législatif, elle reçut de Marat une lettre dont il fut fait lecture. « Citoyens, mes collègues, disait-il, quelques-uns me regardent comme une pomme de discorde, et étant prêt, de mon côté, à tout sacrifier au retour de la paix, je renonce à l'exercice de mes fonctions. Puissent les scènes scandaleuses qui ont si souvent affligé le public ne plus se renouveler au sein de la Convention ! Puissent tous ses membres immoler leurs passions à l'amour de leurs devoirs, et marcher à grands pas vers le but glorieux de leur mission ! Puissent mes chers confrères de la Montagne faire voir à la nation que s'ils n'ont pas encore rempli son attente, c'est que les méchants enchaînaient leurs efforts et retardaient leur marche ! Puissent-ils prendre enfin de grandes mesures pour écraser les ennemis du dehors, terrasser les ennemis du dedans, faire cesser les malheurs qui désolent la patrie, y ramener la paix et l'abondance, affermir la paix par de sages lois, établir le règne de la justice, faire fleurir l'Etat et cimenter le bonheur des Français ! C'est tout le vœu de mon cœur. » L'Assemblée ne voulut point accepter la démission de Marat ; elle donna ses motifs par la bouche de Chasles : « Le parti de la Gironde, dit-il, ayant réussi à faire passer Marat dans les départements pour un monstre, pour un homme de sang et de pillage, afin de les séparer d'une ville qui adoptait ses principes, ce serait donner gain de cause aux ennemis de la Révolution que de consentir à sa retraite. » L'Ami du peuple resta ; mais, comme il arrive trop souvent aux hommes d'opposition et de lutte, Marat avait laissé sa force dans le succès.

A dater du 2 juin, l'astre de Robespierre continue à croître dans le ciel de la Révolution, et celui de Marat commence à s'amoindrir. Le moment était venu pour la Révolution de se calmer. Marat cette fièvre ardente qui communiquait ses pulsations à la multitude, cette seconde vue, qui pressentait la trahison des chefs militaires et les complots des hommes d'Etat ; cette bouche tordue, qui donnait une voix à toutes les fureurs démocratiques, Marat n'était désormais plus l'âme qu'il fallait à l'événement de 93; toute cette lave en fusion devait passer maintenant par la tête de Robespierre pour y recevoir une forme et s'y consolider. Or, la Providence ne laisse pas longtemps vivre dans une révolution les hommes épuisés ; dès que l'œuvre de l'un d'eux est faite, dès que son influence commence à devenir inutile ou dangereuse, Dieu le fait tomber d'un grain de sable ou d'un coup de couteau dans le sépulcre : il lui envoie quelquefois pour cela le bras d'une femme, afin de mieux révéler, dans la faiblesse de l'instrument, la force de celui qui l'envoie. — Depuis quelques semaines on voyait se promener dans le jardin du Luxembourg, au bras d'une femme dévouée, un petit vieillard les joues hâves et le regard sépulcral ; il respirait avec peine, à travers une toux âcre, des bouffées d'air frais et pur qui s'enflammait en pénétrant dans ses poumons. — « Hélas ! dit-il, après avoir promené sur le soleil, sur les feuilles, un long regard, que la nature est jeune et que l'homme est vieux ! C'est que la nature ne pense pas ! »

Marat n'en continuait pas moins ses travaux : mourant, il surveillait de son lit tous les mouvements de la République. Quelqu'un lui ayant apporté une dénonciation contre Charles, le visage du malade s'enflamma. Ce M. Charles, professeur de physique, n'avait cessé toute sa vie de se montrer l'ennemi acharné de Marat ; il le persifflait autrefois dans ses cours publics, le tournait en ridicule dans ses écrits, lui faisait fermer la porte des journaux et des académies, le piquait en un mot de mille coups d'épingle à cet endroit de l'amour-propre que les savants, comme les écrivains, ont tous si sensible et si irritable. Le moment était venu de lui faire payer cher ces vexations. Marat avait sa vengeance sous la main. — « Pour qui me prenez-vous donc ? dit-il en éclatant. Me croyez-vous l'âme assez basse pour me laisser conduire dans une accusation capitale par le ressentiment d'une injure faite à ma personne. Vous comprenez bien mal l'épreuve d'*épuration* que conseille l'Ami du peuple. Ce Charles est un misérable qui m'a lâchement maltraité dans ma jeunesse. Je méprise les méchants, mais je les plains encore plus que je ne les méprise ; tant qu'ils restent hommes privés, tant que leurs menées n'entraînent pas la ruine de autres, je gémis tout bas sur leur corruption ; mais je serais au désespoir de faire tomber un cheveu de leur tête. Je vais écrire au ministre pour qu'on mette cet homme en liberté, s'il est détenu ; pour qu'on évite de le poursuivre, s'il est libre. »

Cependant la maladie de Marat faisait événement. Le 12 juillet, après midi, la société des Jacobins, dont il ne pouvait plus suivre les séances, avait envoyé en son nom Maure et David pour lui rendre visite. Marat, quoique très dangereusement malade, était entouré dans ce moment-là de papiers et de journaux. Sa main échappée tenait une plume ; il écrivait ses dernières pensées : « Vous voyez, mes amis, leur dit-il, je travaille au salut public. » Les deux députés se retirèrent sous le coup de l'admiration et de la douleur. « Nous venons de voir notre frère Marat, dit Maure en rentrant à la séance ; la maladie qui le mine ne prendra jamais les membres du côté droit ; c'est beaucoup de patriotisme pressé, serré dans un très petit corps. Voilà ce qui le tue. »

Le 13 juillet, Marat reçut d'une main inconnue le billet suivant : « Citoyen, j'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien ; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. » Pas de réponse ; on insiste : « Je vous ai écrit ce matin, Marat ; avez-vous reçu ma lettre ? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue. Je vous le répète, j'arrive de Caen ; j'ai à vous révéler les secrets les plus importants pour le salut de la République. D'ailleurs, je suis persécutée pour la cause de la liberté ; je suis malheureuse ; il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection. »

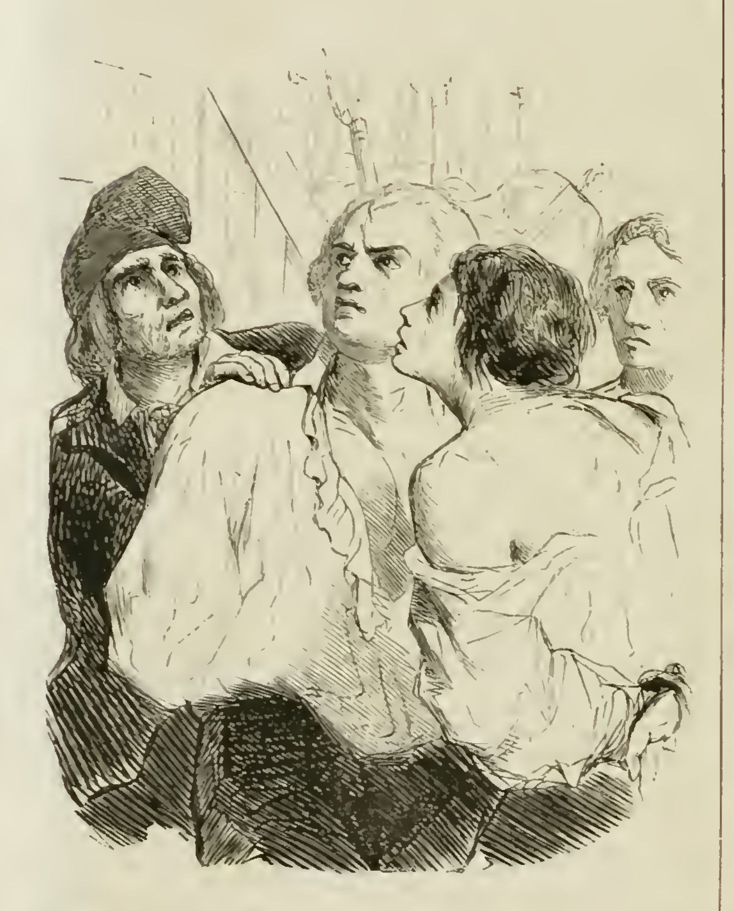
Il était sept heures du soir. Un grand cri sortit tout à coup du cabinet où était Marat : « A moi, ma chère amie, à moi ! » Albertine, sa gouvernante, et quelques femmes de la maison se précipitent. Marat était dans un bain, perdant le sang à gros bouillons. Les yeux ouverts, il remuait la langue et ne pouvait tirer aucune parole. Il tourna la tête de côté et expira. Un couteau était sur le plancher. Le commissionnaire Laurent Basse, qui était occupé dans la maison à plier les numéros du journal de Marat, accourt aux cris que poussent les femmes. Il aperçoit alors dans l'ombre une jeune et belle fille qui tournait le dos à la baignoire. Pour l'empêcher de sortir, il lui barre le passage avec des chaises et lui en porte même un coup à la tête. C'était Charlotte Corday. Elle chancela et fit un pas vers la fenêtre : les femmes se précipitèrent vers elle et lui lièrent les mains. Un chirurgien qui logeait un étage au-dessus dans la maison, Jean Pelletan, était descendu en toute hâte. Il s'approcha de la baignoire teinte de sang. Marat avait la tête enveloppée dans un mouchoir blanc, un drap vert le couvrait jusqu'à mi-corps. Quoiqu'il fût naturellement laid, Marat avait gagné à la souffrance une certaine beauté sombre et amère : on l'eût pris dans sa baignoire pour un christ au tombeau. L'Ami du peuple avait les yeux fixes et une large blessure ouverte, au milieu du sein découvert. Le bras droit traînait à terre. Le chirurgien chercha quelque reste de

(1) Voir dans *Paris ou les Sciences, les Institutions et les Mœurs*, le chapitre sur Lakanal.

pouls, mais n'en trouva pas. On tira Marat hors de la baignoire; tout son corps était trempé d'eau mêlée de sang; des gouttes abondantes tombèrent par terre pendant le trajet, et marquèrent du cabinet à la chambre à coucher une longue traînée. On posa le cadavre sur un lit.

Le commissaire du quartier Saint-André-des-Arts ayant été instruit par la clameur publique d'un assassinat commis rue des Cordeliers, 33, arriva sur-le-champ. Il trouva, au premier étage, dans l'antichambre, plusieurs hommes armés et une femme dont on tenait les mains. Il entra ensuite dans un cabinet où était une baignoire dont l'eau rougie commençait à se calmer. Il vit une grande quantité de sang sur le carreau; un homme venait d'être tué là.

On ne sait rien de ce qui s'était passé entre mademoiselle de Corday et Marat : ce sombre cabinet où était la baignoire ne laissa



Tu veux donc être plus cruel que la mort; tu n'empêcheras pas nos têtes de s'embrasser tout-à-l'heure dans ton panier.

sortir aucune parole; mais au bout de quelques minutes, il rejeta au dehors un cadavre et une femme accusée de mort. A nos yeux, cette dernière crise eut surtout le caractère d'une lutte morale; ce n'était pas une femme et un homme, c'était deux idées qui s'affrontaient. La Gironde avait envoyé un bras sur Marat. Charlotte Corday fut vis-à-vis de l'Ami du peuple un parti qui en dévore un autre : on trouva bien une blessure ouverte au flanc de cet homme, mais le couteau ne vint ici qu'à l'aide d'une puissance morale bien autrement terrible. La Gironde n'avait rien pu jusque-là, parce qu'elle n'avait rencontré que des hommes amollis : singulière destinée de ce parti dont les deux chefs sont deux femmes, madame Roland et Charlotte Corday.

Cependant tous les citoyens zélés du quartier Saint-André-des-Arts commençaient à s'émouvoir; la nouvelle de l'assassinat parvint bientôt aux Cordeliers. Une pièce de vers où Marat était égalé aux demi-dieux et à tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, fut affichée ce soir-là à sa porte et couverte pendant la nuit de cent vingt signatures. Cependant Maure, Legendre, Louvet, Chabot et quelques autres députés de la Convention étaient accourus au bruit de la mort de Marat. Le moment était venu de faire subir à l'accusée la confrontation avec le cadavre. Elle passa accompagnée des hommes de justice dans la chambre à coucher. Chabot éclaira, un chandelier à la main, le lit où était étendu Marat. Cette chose nue et morte se détachait dans l'ombre, sous une lumière blafarde qui la rendait encore plus horrible. A cette vue, la femme se troubla. La plaie ouverte à la gorge du mort avait cessé de jeter du sang; elle était là béante et morne, sous les yeux de Charlotte Corday, comme une bouche qui l'accusait. « Eh bien ! oui, dit-elle, avec une voix émue et pressée d'en finir, c'est moi qui l'ai tué ! » A ces mots, elle tourna le dos au cadavre et traversa le salon d'un pas résolu.

Des cris menaçants retentissaient au dehors et demandaient la mort de l'assassin. Le lendemain, on voyait ces mots placardés sur les murs : « Peuple, Marat est mort, tu n'as plus d'ami. » Ces paroles se répétaient sur un ton lugubre de la ville aux faubourgs : « Marat est mort! » Le peuple avait une figure désolée. Les enfants versèrent des pleurs; les femmes de la halle poussèrent des cris de désespoir; les sans-culotte frémirent; ce fut une tristesse amère et terrible, la tristesse du lion. Marat était aimé. Né dans l'étable, accablé d'affronts, pauvre, humilié, tordu, abreuvé de vinaigre et de fiel, il ne manquait plus qu'une chose à cet homme pour accomplir jusqu'au bout sa mission du sauveur du peuple, c'était d'être tué. Une telle fin ne pouvait lui manquer; ces natures remuantes et inquiètes, qui rattachent à elles toutes les souffrances de l'humanité, gênent trop le repos et la possession des maîtres du monde, pour qu'on les laisse accomplir leur existence. La superstition fit un dieu de Marat, une sorte de culte s'établit autour de sa mémoire. On attachait son buste et son portrait sur le devant des maisons; des images, représentant un cœur percé, coururent entre les mains avec cette inscription : « Cœur de Jésus, cœur de Marat, ayez pitié de nous. » Jésus et Marat, ces deux cris de douleur, ces deux rebelles pendus en croix les bras chargés de toutes les misères du monde,



Couthon.

ces deux boucs émissaires couchés sur le flanc, avec la gorge ouverte par le couteau, semblaient alors les deux symboles de l'humanité souffrante et délivrée dans leurs personnes. Voilà à quel point de vue le peuple, qui a un instinct droit et juste, réunissait ces deux noms; autrement, il y aurait de l'impiété dans ce rapprochement; n'enlevons pas de la pâle et douce figure du Christ l'auréole divine!

Dans les clubs, la nouvelle de la mort de Marat fut accueillie par des sanglots, des cris et des marques de douleur désordonnées. On couvrit son buste, aux Jacobins, d'un laurier et d'un crêpe. La Convention s'était réunie dès le matin. A l'ouverture de la séance, le président, d'une voix basse et émue : « Citoyens, un grand crime a été commis hier sur la personne d'un des représentants du peuple : Marat n'est plus. » Ces douloureuses paroles, prononcées len-

tement, tombèrent dans le silence de la salle. On entendit ensuite les discours des sections, qui, par la bouche de leurs orateurs, vinrent témoigner à l'Assemblée leurs regrets de la perte qu'ils venaient de faire. Ils y mêlèrent des éloges vrais et sentis pour le mort. « Où es-tu, David? s'écria l'un d'eux ; tu as transporté sur la toile l'image de Lepelletier mourant, il te reste un tableau à faire ! » David de sa place : « Aussi, le ferai-je! » On entendit ensuite de la bouche de Chabot le récit des événements de la veille. Le mardi au soir, le corps embaumé de Marat fut exposé dans l'ancienne église des Cordeliers. Un grand concours d'hommes et de femmes se pressaient à ce spectacle. On voyait la baignoire où Marat avait reçu le coup mortel, et à côté de la baignoire le drap et la chemise tout rouges de sang. Quelques femmes fondaient en pleurs. De rares flambeaux éclairaient l'église. Marat, étendu dans sa baignoire comme sur un lit de mort, avait gardé sur sa figure froide et inanimée ce cri de douleur dans lequel il avait laissé sa vie. La Convention vint en masse jeter des fleurs sur le cadavre. On entendit un grand nombre de discours : « Hommes faibles et égarés, s'écria Drouet, vous qui n'osiez élever vos regards jusqu'à lui, approchez et contemplez les restes sanglants d'un citoyen que vous n'avez cessé d'outrager pendant sa vie. » Cette cérémonie se prolongea très avant dans la nuit. Marat était mort comme il avait vécu, pauvre et persécuté. On trouva chez lui vingt-cinq sous en assignats. « Je suis prêt, avait souvent répété Marat, à signer de ma mort ce que j'avance. » On trouva en effet, tachées de son sang, quelques pages écrites qu'il destinait à son journal. Le moment où l'on descendit le cadavre dans la cour de la maison pour le transporter dans l'ancien jardin de l'abbaye des Cordeliers fut déchirant; la sœur de Marat, debout à une fenêtre ouverte, étendait, en pleurant, ses bras vers le ciel pour montrer le séjour des bienheureux où venait de s'envoler l'âme du martyr. Cependant David avait pris l'engagement de peindre Marat tué dans son bain. Nuit et jour, il était à l'ouvrage. Quand il eut terminé cette toile, qui est son chef-d'œuvre, il écrivit au bas d'une main ferme : David a son ami Marat. Ce tableau fut exposé durant quelques jours sur un autel dans la cour du Louvre ; on lisait au-dessus cette inscription : « *Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné.* » Un crêpe et une couronne d'immortelles surmontaient la peinture. « Voilà, dit David, quand on eut découvert aux yeux de la foule curieuse et empressée l'image de Marat; je l'ai peint du cœur (1). »

Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné.

La constitution sortit en quinze jours des flancs orageux de la Montagne, comme autrefois le décalogue des éclairs et des tonnerres : la nouvelle loi portait ainsi que l'ancienne les traces du doigt de Dieu ; car, dans les temps modernes, Dieu se cache sous les progrès de la raison, de la justice et de la liberté. A peine cette constitution s'était-elle révélée à la France qu'on la renferma dans l'arche et qu'on jeta sur elle un voile prudent. Le moment n'était pas encore venu de l'appliquer. Les circonstances parlèrent alors devant la Convention par la voix de Saint-Just : « Si les conjurations n'avaient point troublé cet empire, si la patrie n'avait pas été mille fois victime des lois indulgentes, il serait doux de régir par des maximes de paix et de justice naturelle; mais entre le peuple et ses ennemis il n'y a plus de commun que le glaive. Il faut gouverner par le fer ceux qui ne veulent pas l'être par la justice : il faut opprimer les tyrans. » Tout semblait en effet se réunir contre la Révolution pour l'accabler : les Girondins laissaient la France dans un état déplorable. Ses armées étaient battues au Nord et aux Pyrénées; l'Europe la cernait par terre et par mer; elle avait douze cent mille hommes sous les armes à nourrir; la guerre civile lui disputait les trois quarts de son territoire; la disette faisait pâlir les campagnes et les villes : pressée par tant d'ennemis, de passions et de nécessités formidables, elle se couvrit de la terreur comme d'une armure de géant. — Seigneur! Seigneur! que votre colère s'apaise et que votre glaive s'éloigne! — Je ne passe pas, dit le glaive, que je n'aie exterminé les ennemis de Dieu et des hommes. La terreur ne fut pas un système; ce fut un fait; personne ne l'inventa; personne ne la consentit; elle tomba sur la France comme un fléau envoyé du ciel. Ce furent les résistances des ennemis intérieurs de la Révolution qui amenèrent peu à peu ce régime farouche. Des causes nombreuses et mêlées soulevèrent alors les bras de la nation sur elle-même. La crainte, cette crainte que les Ecritures nomment le commencement de la sagesse, parcourut toutes les extrémités du corps social comme un frisson contagieux. Toutes les têtes se plièrent sous le règne de fer de la liberté. Durant cette épreuve douloureuse, cette initiation par le sang, l'âme de la France s'arrachait du passé. Le monde de la chute et celui de la Rédemption, l'ancien et le nouvel homme, se livraient une lutte à mort. Au milieu de cette rude pénitence sociale, la Ré-

(1) Il existe sur les funérailles de Marat un document curieux qui n'a jamais vu le jour ; je l'extrais des Archives :

DÉPENSES PUBLIQUES.

Mémoires relatifs aux frais qu'ont occasionnés les funérailles de Marat, vendémiaire an II.

Lettre du maire de Paris au ministre de l'intérieur Paré. Paris, le 30 août 1793, l'an IIe de la République.

Noms des entreprenenrs et fournisseurs.	Liv.	s.	d.
Martin, sculpteur. Pour la construction du tombeau. . .	2,400		
Blin, plombier. Pour la fourniture du cercueil.	315		
Moginot, maçon. Pour la fouille de la fosse et la construction des murs du pourtour.	108	12	
A reporter. . . .	2,823	12	

publique fut tentée; tentée par le besoin, tentée par la séduction et les avances du despotisme, *si cadens adoraveris me*; elle résista. Ce n'est pas ses anciens et ses plus mortels ennemis que la Révolution poursuivait maintenant de son implacable fureur; ce sont les indécis, les hommes de demi-patriotisme et de juste-milieu. « J'aimerais mieux, dit-elle, avec l'Esprit-Saint, que vous fussiez chauds ou froids; parce que vous êtes tièdes, je vous vomirai de ma bouche. » Et elle les vomit sur un échafaud. Dans son délire, elle contient l'intérieur et fait garder nos frontières par la Mort. Il lui fallait une dictature pour forger, et lancer la foudre sur ses ennemis; elle la trouva dans le comité de salut public. Le comité fut remanié à la fin de juillet 1793. Le nombre de ses membres fut porté à douze. Danton refusa d'y entrer : « Etant peu propre à ce genre de travaux, disait-il, je ferai mieux en dehors du comité; j'en serai l'éperon, au lieu d'en être l'agent. » On se partagea les rôles : Hérault de Séchelles et Barère surveillèrent les affaires étrangères. Billaud et Collot-d'Herbois s'attribuèrent la correspondance des départements et des représentants en mission dans l'intérieur. Lindet et Prieur de la Marne furent chargés des approvisionnements et des subsistances; Jean-Bon-Saint-André prit pour lui la marine. Saint-Just s'occupa des institutions et des lois constitutionnelles. Couthon, étant infirme, venait peu au comité : il se réserva la police. Le comité de salut public, ainsi réorganisé, prit l'initiative de toutes les mesures qui devaient affermir le gouvernement républicain.

Le 28 mai 1832, M. David (d'Angers) allait rendre visite à Barère; il le trouva chez lui affligé d'un asthme très violent qui le forçait à rester continuellement au lit : il appelait cela vivre de la vie horizontale. Barère logeait alors dans une petite chambre près des halles. La mémoire de l'ancien conventionnel repassait quelquefois sur les souvenirs de l'époque révolutionnaire. M. David écoutait religieusement, et recueillait les paroles de Barère sur des morceaux de papier, écrits au crayon, dans le fond de son chapeau; voici une de ces notes : « Il y a de grandes choses qui ne se reproduiront jamais, au moins sous les mêmes formes. — Je voudrais voir un tableau représentant la petite salle où se réunissait le comité de salut public : là neuf membres travaillaient jour et nuit sans président, autour d'une table couverte d'un tapis vert; la salle était tendue avec un papier de même couleur. Chacun avait sa spécialité. Souvent, après un sommeil de quelques instants, je trouvais à ma place un monceau énorme de papiers, composé des bulletins des opérations militaires de nos armées. Leur lecture me servait à faire le rapport que je lisais à la tribune de la Convention. — Quand un soldat avait fait un trait remarquable, on lui donnait un morceau de papier sur lequel était transcrit le décret de la Convention qui déclarait qu'il avait bien mérité de la patrie. — Nos soldats battaient les ennemis de la France avec des épaulettes de laine. — Autour de notre petite salle de réunion, nous avions formé nos bureaux dans la salle de Diane : c'étaient là nos bras. — Nous voulions donner à la France des idées d'économie : sans cela elle n'aurait jamais pu faire toutes les grandes choses qui étonneront l'univers. — C'est moi, qui ai fait placer les figures des consuls romains sous les portiques de la galerie des Tuileries, qui donne sur le jardin, ainsi que les bustes qui sont dans les niches de la façade. — Je disais qu'il y a de grandes choses qui ne reparaîtront jamais; la France n'aura jamais toute l'Europe à combattre; le régime de la terreur ne reviendra pas plus que le despotisme exclusif. — Visconti me disait : « Ce que les hommes de votre époque ont fait, ne peut pas être comparé avec les grands événements de l'antiquité; Démosthène à la tribune luttait contre ses compatriotes pour les engager à repousser les séductions de Philippe; Caton contre Catilina; vous, vous avez lutté contre l'intérieur et contre toute l'Europe? » Nous aimons à retrouver dans de tels souvenirs, projetés comme des lueurs rouges sur le déclin d'une vie orageuse, le sentiment historique de la postérité.

Report. . . .		2,823 12
Legrand, treillageur. Pour le treillage en quatre sens. .		226
Habet, maçon. Pour transport de matériaux et autres objets.		58 1 8
Gosse, menuisier. Pour objets relatifs à l'illumination. .		109
Doissy, tapissier. Pour tenture.		108
D'Herbelot, architecte. Pour menues dépenses faites par lui.		65 15
Pitron. Pour fourniture de vinaigre.		30 16
Berger. Pour journées.		12
Dubocq. Pour fourniture de vin.		11 9
Shiessetin. Pour fourniture de son.		12
Mellier, épicier.		6 10
Robert, marchand de vin.		7 10
Maille. Pour fourniture de vinaigre.		4 15
— Pour journées et nuits.	42	
Pour idem.	12	
Pour houpe et pommade.	2	104 10
Pour journées et boissons.	13 10	
Pour fourniture de satin turc. . . .	35	
Lohier, épicier. Pour fourniture de flambeaux, lampions et rats de cave, modéré, d'après les informations prises chez plusieurs épiciers, à la somme de		1,904 16
Danaux. Pour différentes dépenses acquittées par lui, la somme de.		46 12
Total dû aux entrepreneurs et fournisseurs. . .		5,548 2 8

A laquelle somme il convient d'ajouter pour honoraires du citoyen Jonquet, qui a fait la vérification de tous les mémoires, pris les renseignements nécessaires des commissaires de la section, à la somme de 60 liv.

Total général à payer, en attendant le mémoire réglé de l'embaumement du corps de Marat, *cinq mille six cent huit livres deux sous huit deniers.*

GIRAUX,
Architecte du département de Paris.

Le citoyen Deschamps demande 6,000 livres pour l'embaumement du corps de Marat.

Rapport au Directoire sur les funérailles de Marat.

Le mémoire de l'embaumement n'étant pas de ma compétence et étant néanmoins susceptible d'une réduction assez forte, autant que j'ai pu le conjecturer, j'ai cru devoir m'adresser à un homme de l'art (le citoyen Desault, chirurgien chef de l'Hôtel-Dieu, connu par ses talents distingués) pour éclairer la religion du Directoire à cet égard; dès qu'il m'aura fait passer son avis, j'en ferai le renvoi.

— La Terreur! on désignait ainsi l'ensemble des moyens violents à l'aide desquels les Montagnards voulaient contenir les factions, repousser la guerre et fonder la république, c'est-à-dire le règne de la justice et de l'humanité. Ce système tenait dans la tête de Robespierre et de Saint-Just à une idée fixe : le bien public, selon eux, devait être imposé de vive force aux hommes toujours égoïstes; autrement, disaient-ils, le petit nombre de citoyens riches et accoutumés aux priviléges se ligueront contre le faible, et opposeront constitutionnellement au bonheur des masses une résistance éternelle. Ils regardaient les conquêtes de l'intelligence et du droit, dans les temps de révolution, comme des descentes à main armée sur la société stupéfaite et intimidée. Ce système avait des précédents et une excuse dans l'histoire : quand Moïse voulut tirer son peuple de la servitude, il s'arma d'extermination, et commanda plus d'une fois à la terre d'ouvrir son sein pour dévorer par milliers les enfants d'Israël, qui avaient vieilli sous le joug impur de l'Egypte; quand Jésus-Christ même descendit et vint prêcher aux hommes la liberté, il dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix dans le monde, mais le glaive? » Ce glaive, la Révolution qui était croyante malgré ses écarts, le reçut entre ses mains impitoyables, et en fit contre les méchants l'usage qui avait été prédit. Nous appelons méchants ces maîtres incorrigibles et rapaces qui voulaient sans cesse remettre la main sur leurs esclaves; ces hommes puissants qui faisaient prévaloir leurs intérêts contre les besoins du faible, ces ouvriers d'intrigues et de cabales qui plaçaient leur amour-propre au-dessus de l'honneur national et de la liberté.

Le tribunal révolutionnaire, jusque-là timide et indulgent, prit, en face des circonstances qui menaçaient le pays, une force de destruction nouvelle. Les victimes furent nombreuses et choisies. Custine mourut contre les généraux de nos armées qui voulaient rétablir la monarchie; Marie-Antoinette mourut contre l'Europe. Les événements étaient si graves, la guerre tonnait si haut par tout le pays, qu'on entendit à peine le coup qui hachait, sur la place de la Révolution, cette tête royale. Le chef du jury au tribunal révolutionnaire qui apporta le verdict de condamnation contre la reine se nommait Souberbielle. Je l'ai connu; il existait encore il y a quelques années; c'était le plus pur, le plus juste et le plus ardent ami de l'humanité. Rien n'égalait la candeur de son âme. Médecin, il donna jusqu'à la fin de sa vie des preuves de charité douce et sans ostentation. Il opérait dans nos hôpitaux des hommes atteints d'une maladie cruelle, et les pauvres bénissaient sa main. « Je ne donnerais pas de l'argent, disait-il devant nous, pour avoir des malades dans mon service; mais j'en donnerais volontiers pour les guérir. » Dieu me garde donc de jeter une pierre de malédiction à la conscience de cet excellent vieillard; et pourtant, je l'avoue, je condamne la mort de Marie-Antoinette : cette tête de femme était inutile à la Révolution; or tout ce qui blesse inutilement l'humanité est préjudiciable à la cause de la raison et de la justice.

Ce tribunal révolutionnaire, si calomnié, acquittait chaque jour un grand nombre de prévenus : on voit figurer sur la liste des acquittements des noms d'ex-nobles, de prêtres et d'autres citoyens fort compromis. La plupart des jurés étaient des hommes estimables; leur caractère dément en général les actes de vengeance et de sévérité atroce qu'on leur attribue. Voici un trait qui donnera une idée de la conscience que l'un d'entre eux apportait à ses fonctions. Le citoyen Duplay revenait du tribunal révolutionnaire, où il avait siégé dans une affaire importante. Robespierre, son hôte et son ami, l'interrogea, pendant le dîner, sur le vœu qu'il avait émis dans la délibération à huis-clos. — Maximilien, lui répondit gravement le menuisier, je ne vous demande jamais ce que vous avez fait à la Convention, respectez de même le silence que je garde sur l'exercice de mes devoirs. La conscience est chose sainte, et la bouche du juge doit être aussi fermée que celle du confesseur. Faisons le bien public en secret, et ne rendons compte de nos actes qu'à Dieu seul! — C'est juste, dit Robespierre. » Et il changea de conversation.

Les députés girondins s'étaient dispersés dans les départements;

mais après avoir traîné de ville en ville des jours proscrits et misérables, ils tombèrent presque tous aux mains de la justice. Le tribunal révolutionnaire les condamna tous à mort. Ils écoutèrent la sentence avec fermeté ; quelques gémissements bientôt réprimés firent croire à un lâche parmi eux ; mais ces plaintes étaient les derniers râles d'un mourant. Valazé venait de se percer lui-même le cœur d'un coup de canif. Son cadavre tomba sur le parquet du tribunal. Le président le fit relever, et donna l'ordre de retirer les condamnés. Ils rentrèrent dans la prison en chantant :

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
Le couteau sangtant est levé !

Les Girondins versèrent leur sang avec orgueil ; ils moururent héroïquement comme tout le monde mourait alors. Le peuple, qui, tout le temps de l'exécution, avait gardé un profond silence, jeta, quand la dernière tête fut tombée, les cris de : « Vive la République ! » Tel était, en effet, l'élan sublime de la Révolution, qu'elle ne s'arrêtait ni devant le sang, ni devant la rigueur outrée des circonstances, ni devant la mort ; elle poussait les roues de son char sur les cadavres encore fumants de ses ennemis, et s'avançait fatalement au but que lui avait marqué le doigt de Dieu. Ceux des Girondins qui manquaient au supplice de leurs frères ont rencontré presque tous une fin tragique. Guadet, Salles et Barbaroux, découverts dans les grottes de Saint-Emilion, périrent également de la main du bourreau. Buzot et Pétion, après avoir erré quelque temps, se frappèrent eux-mêmes ; on les trouva morts dans un champ et à moitié dévorés par les loups. Roland, ayant appris que sa femme venait d'être guillotinée à Paris, se donna la mort. Il ne devait rien rester de la Gironde ; sans croyances et sans morale, elle avait appuyé sa fortune sur un bras de chair ; ce bras lui manquant, elle tomba. La hache ne se reposait pas : après les Girondins, ce fut le tour des royalistes constitutionnels, Bailly monta sur l'échafaud. « Pauvre Bailly, me disait à ce propos un ancien membre de la Convention, nous aurions tous voulu le sauver ; mais il nous aurait fallu pour cela d'autres lois que celles qui étaient alors en vigueur ; or, il eût été impossible de les faire, ces lois nouvelles, sans affaiblir le nerf du gouvernement révolutionnaire, dont nous avions besoin pour vaincre les ennemis extérieurs. Détendre l'arc, c'eût été tout perdre. Nous gémissions en secret, nous faisions violence à notre cœur, et cette violence même n'était pas un des moindres sacrifices offerts par nous à la Révolution. »

Les révolutions veulent être vues à distance. Ceux qui, livrés tout vifs aux tourments de ces scènes meurtrières, ruinés dans leur fortune, frappés dans leur famille, ont traversé, les pieds dans le sang, cette époque terrible, sont excusables sans doute de l'envisager à travers un voile d'horreur. Mais il faut, nous, jeunes gens, étouffer cet égoïsme de la sensibilité et nous placer dès maintenant dans l'avenir. En histoire, le mal est un bien dont nous ne saisissons pas les rapports. A mesure que les faits se succèdent, ces rapports s'établissent, et toute idée trop sévèrement défavorable s'efface alors peu à peu des événements et des hommes auxquels nous l'avions appliquée. Tout en donnant des regrets, bien légitimes sans doute, aux victimes de ces temps orageux, nous devons nous soumettre à la Providence, et reconnaître que ces regrets, ces plaintes, ces réprobations tardives tombent devant un mot tranchant et inflexible comme la hache : il le fallait. Cessons donc, une fois pour toutes, cette pitié inutile et ce panégyrique sans fin des victimes, de peur de ressembler aux anciens peuples de l'Egypte qui passaient toute leur vie à embaumer les morts. Il est bien reconnu maintenant que la France avait besoin d'une révolution pour sortir de l'état d'avilissement et de malaise où elle languissait sous le règne de ses derniers maîtres ; mais cette grande secousse ne pouvait se terminer sans ébranler profondément toutes les existences. Les révolutions sont des remèdes violents aux sociétés malades. Les pillages, les incendies, les égorgements accompagnent presque toujours, sous forme de vengeance armée, ces progrès subits qui apparaissent la main levée sur le monde. Ceux qui acceptent avec amour les idées de 89, et qui reculent ensuite devant la conséquence de ces idées, nous semblent des esprits honnêtes, mais faibles. Si vous admettez une fois la Révolution, il faut l'admettre pleine, entière, logique, entourée de toutes les conditions nécessaires qui doivent l'établir et la perpétuer, malgré les attaques de ses ennemis. Il n'y a rien de plus mortel aux nations que les demi-mouvements vers une rédemption sociale, qui agitent tout sans rien détruire ni rien fonder. Il ne suffisait pas de passer la réforme sur les abus aussi invétérés que ceux qui existaient en France avant 89 ; il était nécessaire d'en couper la racine au vif ; il fallait récolter tous les fruits de ces principes chrétiens qui avaient germé depuis des siècles, arrosés par les larmes et le sang du peuple. A nos yeux, la Révolution française n'est pas seulement un événement, c'est une moisson d'idées : or, à toute moisson il faut une faux. A la Révolution française, il faut la terreur.

Ne confondons pas ensuite le système avec les excès. Le système sortit de la représentation nationale et de la force même des événements ; les excès furent particuliers à quelques hommes. Le gouvernement révolutionnaire avait-il le droit de se défendre ? Oui, puisqu'il était attaqué. Mû par un besoin de conservation, il remit dans les mains de ses agents des armes terribles, dont plusieurs abusèrent. Les commissaires de la Convention, étant investis d'une sorte de dictature locale, exagéraient quelquefois les mesures de sévérité : à la plaie vive, ils opposaient le fer rouge. Carrier à Nantes, Tallien à Bordeaux, Fouché à Lyon, Joseph Lebon à Arras, dépassèrent toutes les bornes. La terreur, qui n'aurait dû être qu'un moyen pour faire rentrer la contre-révolution dans le néant, devint entre leurs mains égarées une épée à deux tranchants qui frappait les innocents et les coupables. Il y aurait d'ailleurs de la mauvaise foi à soutenir que ces rigueurs fussent propres au gouvernement de la multitude. La démocratie s'est constituée en Amérique pacifiquement. Si en France elle n'établit pas de même son règne sur une base tranquille, c'est la faute de ses ennemis, qui, l'attaquant sans cesse par le flanc, la rendirent furieuse. A la force elle résista par la force, au glaive par le glaive, à l'insurrection par l'échafaud. Et puis la Convention n'était pas seulement un pouvoir, c'était une idée. Comme gouvernement, elle avait le droit de se défendre ; comme idée, elle se devait à elle-même de sauver la France. Les hommes de mauvaise foi, qui, à distance des événements, ont le lâche courage d'attaquer les actes de la Convention nationale, ne tiennent aucun compte du but vers lequel le cœur de la France s'avançait en palpitant. C'est une erreur de croire que, dans la pensée des hommes de 93, la terreur pût être un moyen durable de gouvernement. Ils subissaient alors les conséquences d'une révolution commencée ; voilà tout. Dans l'ordre des choses humaines, ordre prémédité de Dieu, l'ouverture des états-généraux devait amener au bout la terreur. Mirabeau était le glaive dont Robespierre fut la pointe. En dehors de toute volonté libre, cet état violent ne devait point survivre aux circonstances qui l'avaient créé. Les hommes de cette époque avaient été forcés de jeter sur la justice et la liberté un voile sanglant ; mais derrière ce voile se cachait une philosophie douce et amie de l'humanité.

Le glaive de la Révolution avait lui du nord au midi avec la rapidité de l'éclair, et tout était rentré dans le devoir. La France céda partout à l'énergie de son gouvernement. Les villes révoltées plièrent ; on entendit au milieu du carnage et du silence ces mots terribles : Lyon n'est plus ! Ronsin, cette machine infernale douée d'une force d'extermination prodigieuse, enfonça les redoutes et les maisons. On fit sauter par la mine des rues entières : la colère du peuple, voulant imiter la colère de Dieu dans ses dévastations, avait inventé cette foudre. La vengeance de la République infligeait en même temps des punitions morales d'un effet extraordinaire. Marseille fut appelé *ville sans nom*. De tous les côtés les remparts de l'insurrection tombaient ; la Vendée, toute mutilée par le fer, se repliait en rugissant sur elle-même. A l'extérieur, notre drapeau était aussi victorieux ; nos soldats avaient repoussé l'Europe. Qui racontera jamais ces grands coups de sabre ? Qui dira l'énergie furieuse de nos sans-culotte extirpant l'invasion étrangère et l'insurrection du territoire français ? La Convention leur avait mis ce courage au cœur ; elle était là présente, debout au milieu des camps dans la personne de ses représentants ; elle leur montrait le visage de la loi. Les ennemis avaient des armées ; la France avait un principe : le principe a triomphé. — Au fond des Pyrénées, il est un vieillard, chef d'une famille nombreuse, qui réunit tous les jours ses enfants et ses petits enfants à sa table patriarcale. Ce vieillard est un ancien représentant du peuple près des armées du Midi. Il n'avait pas encore vu le feu, quand les soldats français, après avoir gravi une rude montagne, arrivés sur le plateau, essuient de la part des Espagnols une décharge meurtrière. Pris à l'improviste, les premiers bataillons de l'armée française, qui n'avaient point encore réuni toutes leurs forces, tombent à plat ventre pour éviter les balles. Le représentant, qui était à leur tête, fut sur le point de suivre ce mouvement général ; mais aussitôt : « Non, se dit-il avec un noble orgueil, je n'inclinerai point les couleurs de la République devant l'ennemi ! » Puis, ralliant d'un geste toute l'armée à son panache tricolore : « En avant ! à la baïonnette ! » La victoire fut emportée sur-le-champ et l'armée ennemie balayée.

Soyons justes envers le gouvernement révolutionnaire : tenons-lui compte enfin du peu de ressources qu'il avait sous la main pour comprimer les rebelles et pour assurer son existence. Ici la conservation était sainte ; car elle sauvait une propriété morale, la propriété du genre humain tout entier. Occupée à la frontière par les armées ennemies, à l'intérieur par la Vendée et par toutes les insurrections partielles, la République n'avait pas huit cent mille baïonnettes appuyées, comme dans les gouvernements *réguliers*, sur la poitrine frémissante de l'émeute ; pour se maintenir sans soldats à l'intérieur, sans police organisée, sans argent, au milieu de tant de haines déchaînées, de tant de résistances écumantes, de tant d'ennemis avoués ou latents, tous hommes de résolution et de courage, la République n'avait que l'échafaud. Si l'on réfléchit à cette situation désarmée où elle se trouvait vis-à-vis des partis tur-

bulents, on sera moins étonné, je crois, de l'usage violent et immodéré qu'elle fit de la peine de mort. Le nombre des victimes effrayait, consternait les hommes mêmes qui étaient à la tête du mouvement : mais, l'énergie et la pureté de leur croyance masquaient les remords dans ces cœurs stoïques. Ils immolaient tout à leur idéal de bien public, tout, même leur repos, même leur humanité. Robespierre souffrait; Saint-Just souffrait; Couthon souffrait. Nul ne peut en effet torturer les autres, même avec une intention honnête, qu'il ne devienne aussitôt la première victime de ses actes d'intolérance. A leurs yeux le règne de la justice et de la liberté valait bien la peine qu'on s'imposât cette sorte de martyre. Si révoltant que soit, au premier coup d'œil, le système de Robespierre, au fond ce système ne diffère pas beaucoup de celui de Napoléon : établir la paix et le bien-être éternel du monde par le sacrifice momentané de quelques ennemis intraitables. Seulement, l'un se servit pour cela du couteau et l'autre du canon. Les hommes, je le sais, préfèrent de beaucoup cette dernière manière d'être tués : mais, en définitive, l'Empire a immolé plus de têtes que la République. Ajoutons à cette inflexible logique des chiffres que derrière les grandes tueries impériales, l'œil du philosophe ne découvre aucune vérité nouvelle en perspective, rien qu'une monstrueuse feodalité militaire; tandis que derrière l'échafaud de 93, j'entrevois l'avénement de la démocratie, ce règne de Dieu. Il ne faut pas ériger légèrement en vertu le désintéressement de la vie, surtout quand c'est la vie des autres qu'on immole avec la sienne : mais les peuples chrétiens ont, Dieu merci, mis au milieu de ces cruelles épreuves, une consolation que n'avaient pas les anciens : leur foi en la Providence leur fait découvrir les germes d'un bien général dans ces maux passagers; le dieu Temps n'est pas pour nous comme le vieux porte-faux des Grecs; ses ailes n'indiquent pas la fuite, mais le progrès; les ruines dont il couvre la terre cachent des développements d'avenir; en même temps qu'il fauche, il sème. Cette foi explique seule la longue patience que montra la nation française sous le couteau.

La guerre civile et la guerre extérieure ranimaient à chaque instant le foyer de la mort. Aujourd'hui que la passion a quitté ces temps de tragique mémoire, on dirait, en les parcourant, un champ de bataille d'où les armées se sont retirées. Rappelez sur ces lieux jonchés de cadavres et de membres tronqués, l'ardeur, le mouvement, le bruit, la fièvre, l'enivrement; dans ces drapeaux mornes et tachés de sang, faites circuler un souffle d'air violent; faites revivre ces rivalités terribles, ces vengeances de plusieurs siècles, ces frénésies du bien public; reportez-vous en esprit à ces jours lugubres où le tocsin s'agitait dans la ville, où le canon d'alarme tonnait tout-à-coup sur la place; où le bruit courait par les rues épouvantées que les armées vendéennes marchaient sur Paris, où ce cri sinistre retentissait des Tuileries aux faubourgs : La patrie est en danger : aux armes! Au milieu de ces emportements des partis, de cette mêlée furieuse, votre vue troublée n'apercevra que, par intervalle et à travers un nuage, l'instrument du supplice; à peine si vous distinguerez le sang qui coule et les têtes qui tombent; ce sera toujours la mort, mais la mort exempte de ce calme et de ce sang-froid qui la rendent hideuse. Nul alors ne marchandait son existence, parce que l'héroïsme élevait toutes les causes à la dignité du martyre. L'enthousiasme donnait des ailes aux victimes. La passion a en elle-même des prestiges et des ressources si infinies, que n'importe l'objet auquel vous l'attacherez, si sombre et si horrible qu'il soit, cet objet prendra aussitôt un charme insensé qui attirera les cœurs comme par vertige. Si vous l'attachez à la mort, on aimera la mort. En France surtout, ce qu'il nous faut, c'est du péril et de l'agitation; nous pardonnons à la République d'avoir abattu nos têtes sous sa faux; nous pardonnons à l'Empire de nous avoir pris tout saignants entre ses serres et de nous avoir enlevés dans son vol aux extrémités du monde, pour nous laisser ensuite retomber blessés et meurtris; nous pardonnons tout, quand à côté du sang il y a de la gloire; car, forts et courageux que nous sommes, nous ne redoutons ni les hasards, ni les privations, ni le froid, ni la faim, ni les convulsions, ni les sacrifices, ni les blessures, ni la mort; ce que nous craignons, ce qui nous tue, ce qui ne peut durer en France, c'est l'aplatissement et la honte. Si nos pères se sont jetés éperdument dans cette révolution tumultueuse, qui à force d'espérance et de dévouement avait réussi à embellir la mort même, c'est qu'ils y ont vu, par dessus tout, une grande expansion morale. Croyants, ils se sont précipités la tête haute et le cœur plein d'enthousiasme dans le mouvement, sans savoir au juste où ce mouvement les conduirait; mais ici le calcul, après tout, est inutile. Les révolutions n'ont besoin que de s'agiter : dans l'ombre et derrière elles, il y a la main de Dieu qui les mène.

La Révolution avait courbé toutes les résistances; elle restait maîtresse du champ de bataille; tout fuyait, tout pliait, tout tremblait devant elle : alors, le glaive se retourna; la Terreur remonta jusqu'aux terroristes. La Montagne s'était servie d'agents pour comprimer ses ennemis : mais, en plusieurs endroits, ces agents avaient dépassé leur mission; elle avait déchaîné la fureur des factions extrêmes pour intimider le royalisme, mais cette fureur menaçait de tout bouleverser et d'entraîner la Révolution même dans une mare de sang. Une secte de forcenés menaçait toutes les lois divines et humaines. Marat, en mourant, avait emporté avec lui toute la moralité de son parti : des misérables, qui se disaient ses successeurs prirent ses colères et ses défiances, sans imiter son désintéressement, ni sa droiture. A la tête de ces anarchistes, était un homme qui faisait parade de son matérialisme abject. Animé d'une haine infernale contre les croyances religieuses, Hébert avait juré d'anéantir tous les cultes et de réaliser l'athéisme. Il se servit de l'influence que lui donnait son journal, le *Père Duchesne*, et de sa position à la Commune pour exciter le peuple contre ses anciennes croyances religieuses. Cet homme était possédé d'une haine infernale, la haine de Dieu. Il voulait violer la foi dans l'âme de ses concitoyens. La face de l'Eternel fut livrée aux dérisions et aux outrages. Des bandes d'iconoclastes, envoyées par Hebert et par Chaumette, brisèrent les autels, ouvrirent les tabernacles et vidèrent les ciboires. La Commune de Paris encourageait ces profanations et ces actes de vandalisme. Un jour (et ce jour n'est pas le seul), au milieu d'une séance conventionnelle on vit entrer des groupes de soldats revêtus d'habits pontificaux; ils étaient suivis d'une foule d'hommes du peuple, rangés sur deux lignes, couverts de chappes, de chasubles, de dalmatiques; paraissaient ensuite, portés sur des brancards, l'or, l'argenterie, et tous les ornements des églises. La pompe défila en dansant au son des airs patriotiques; et les acteurs de cette scène grotesque finirent par abjurer publiquement tout culte, hormis celui de la liberté. La Convention eut la faiblesse de décréter l'impression des parodies de cette journée et l'envoi à tous les départements. L'impiété, non contente de fouler aux pieds les dépouilles du culte, voulait encore terrasser Dieu dans la conscience de ses ministres. L'orateur du genre humain, Anacharsis Clootz, Prussien, qui datait depuis cinq ans ses lettres de *Paris, chef-lieu du Globe*, après souper, dans un accès de *zèle pour la Maison du seigneur genre humain*, courut à onze heures du soir chez l'évêque Gobel, l'engage, au nom de la Commune, moitié par crainte, moitié par de fausses promesses, à déposer l'exercice public de son culte entre les mains de la nation; on lui fit entendre que cette démarche impliquait l'abandon de sa charge et non une apostasie de ses croyances. Le faible vieillard tomba dans le piége. Son exemple entraîna toutes les consciences pusillanimes. C'était à qui viendrait se *déprêtriser* à la barre de la Convention. Coupé de l'Oise et Julien de Toulouse, l'un évêque catholique, l'autre ministre protestant, s'embrassèrent à la tribune en riant comme deux augures. Alors, tout culte tomba avec toute magistrature religieuse; il n'y eut plus rien entre la terre et le ciel. Les croyants eux-mêmes se couvrirent de l'hypocrisie de l'athéisme.

Un seul osa résister : l'abbé Grégoire avait courageusement maintenu sa foi à côté d'Hébert et de Chaumette. Chrétien plus tolérant que les athées qui l'entouraient, il demandait pour ses croyances la liberté du passage. Fidèle aux devoirs et à l'exercice de son ministère, il avait constamment refusé de dépouiller sa robe ni son Dieu. Appelé aux honneurs du fauteuil, il avait présidé l'Assemblée en habits violets. Au camp de Brau, au-dessus de Sposello, il avait, sous le canon, parcouru à cheval et en soutane les rangs des divers bataillons, qu'il haranguait. A l'époque des abjurations, l'évêque de Blois fut circonvenu par les obsessions d'Hébert et de ses agents. Une personne (Mme Dubois), qui lui donnait alors l'hospitalité, entendit toute la nuit des voix moitié insidieuses, moitié menaçantes, se heurter contre l'inflexible résolution du saint prêtre. Assis dans un grand fauteuil, il frappait du talon la terre. Voyant qu'ils ne pouvaient vaincre sa ténacité, les émissaires de la Commune l'engagèrent à réfléchir jusqu'au lendemain, et se retirèrent. Quand Grégoire arrive à la Convention, la séance était commencée. — « Il faut que tu montes à la tribune, s'écrient au moment où il entrait dans la salle ces forcenés. — Et pourquoi ? — Pour renoncer à ton charlatanisme religieux. — Misérables blasphémateurs! je ne suis pas, je ne fus jamais un charlatan; attaché à ma religion, j'en ai prêché les vérités, j'y serai fidèle. » Enfin il monte à la tribune : « J'entre ici, n'ayant que des notions très vagues de ce qui s'est passé avant mon arrivée; on me parle de sacrifices à la patrie, j'y suis habitué; s'agit-il d'attachement à la cause de la liberté? j'ai fait mes preuves; s'agit-il du revenu attaché à la qualité d'évêque? je vous l'abandonne sans regret; s'agit-il de la religion? cet article est hors de votre domaine, et vous n'avez pas le droit de l'attaquer. J'entends parler de fanatisme, de superstition... je les ai toujours combattus; mais qu'on définisse ces mots, et l'on verra que la superstition et le fanatisme sont diamétralement opposés à la religion. Quant à moi, catholique par conviction, prêtre par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque. J'ai tâché de faire du bien dans mon diocèse, agissant d'après les principes sacrés qui me sont chers, et que je vous défie de me ravir. Je reste évêque pour en faire encore; j'invoque la liberté des cultes. » Robespierre et Danton approuvèrent la résistance de l'évêque de Blois, en flétrissant le scandale des abjurations. A la honte des prêtres, Maximilien osa défendre le Dieu qu'ils abandonnaient lâchement. « Quand on a trompé si longtemps les hommes, écrivait de son côté Camille Desmoulins, on abjure : fort bien. Mais, on cache sa honte; on ne vient pas s'en parer, et

on demande pardon à Dieu et à la nation.» Au moment où ses confrères d'Eglise se couvraient ainsi de mépris et de scandale, seul l'abbé Grégoire continua de siéger dans la Convention, parmi les Montagnards, en costume ecclésiastique.

Les yeux de Robespierre étaient depuis quelque temps fixés sur le parti des hébertistes: une mare de sang détrempé dans de la boue. Cette stoïque impiété lui faisait horreur; cette guerre contre Dieu lui paraissait ébranler les bases mêmes de toute société. Hébert était personnellement un misérable, qui flattait les penchants bas et sanguinaires de la populace, dans une langue grossière, immonde. Le peuple n'aime pas ces saturnales de l'esprit, le peuple, qui a pris la Bastille, aime qu'on lui parle dignement et poliment; toute injure au goût lui semble une injure à la raison et à la majesté nationale. Aussi les feuilles du *Père Duchesne* n'étaient-elles lues que par les âmes ordurières. Dans ce groupe d'hommes sinistres, qui poussaient la multitude à toutes les violences, on distinguait un prêtre renégat, sans pudeur comme sans entrailles, Jacques Roux. Cette bande de brigands avait l'espèce d'audace que donne la peur: ils chassaient devant eux à la guillotine le pâle troupeau des citoyens, pour se ménager du moins la consolation de tomber les derniers. Leur doctrine politique était le bouleversement des lois divines et humaines, leur foi la négation de tout, leur espérance le néant. Ils se croyaient dignes de retourner à la boue, et en cela du moins ils se rendaient justice. Hypocrites, ils couvraient d'un faux amour du peuple leurs projets de ruine et de domination. Robespierre jura de leur arracher du visage ce masque sanglant. Il fut aidé dans sa résistance contre les hébertistes par tous les membres honnêtes de la Montagne. Ces êtres vomis de l'égout inspiraient autant de mépris que d'épouvante. On les crut un instant à la solde de l'étranger. Il y a en effet des actes et des excès si monstrueux, que dans l'impuissance où l'on est de les expliquer par la perversité naturelle du cœur humain, on les attribue dans tous les temps à la vénalité.

Cependant la Commune poursuivait le cours de ses ignobles succès. La faction déicide qui régnait à l'Hôtel-de-Ville voulut remplacer tous les cultes par celui de la Raison. La fête de cette divinité nouvelle fut célébrée dans l'église de Notre-Dame. L'abomination de la désolation était dans le lieu saint. On y avait élevé un temple d'une architecture classique, sur la façade duquel on lisait ces mots: *A la Philosophie*. Ce temple était élevé sur la cime d'une montagne. Vers le milieu, sur un rocher, on voyait briller le flambeau de la vérité. Une musique profane, placée au pied de la montagne, exécutait un hymne en langue vulgaire. Pendant que jouait l'orchestre, on voyait deux rangées de jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de chêne, descendre et traverser la montagne, un flambeau à la main, puis remonter dans la même direction sur le sommet. La Liberté, représentée par une belle femme, sortait alors du temple de la Philosophie, et venait sur un siége de verdure recevoir les hommages des républicains, qui chantaient un hymne en son honneur, en lui tendant les bras. Cette froide jonglerie fit regretter au peuple la simple et antique majesté des mystères chrétiens. A l'exemple de la capitale, on éleva des autels à la *Raison* dans toute la France: ses temples furent déserts. Ces déviations misérables du principe révolutionnaire attristaient tous les cœurs droits. L'inconséquence des hébertistes était ici flagrante: de l'aveu de ces hommes, la Révolution contenait une idée religieuse, puisque dans leur délire, ils inventaient un nouveau culte pour détruire l'ancien. Il est vrai que le nouveau culte était une profanation. Telle était du reste la lâcheté de ces incrédules, qu'il suffit de la contenance rigide de Robespierre pour les anéantir. Le spiritualisme du disciple de Jean-Jacques Rousseau se révolta contre les outrages qu'une horde de bandits vomissait sur la Divinité. Il réclama sévèrement la liberté des cultes. « Celui qui veut empêcher de dire la messe, dit-il, est plus fanatique que celui qui la dit. » Hébert, touché par la foudre, balbutia quelques excuses, et descendit à une rétractation tardive « Je le dirai toujours, écrivait-il dans un de ses numéros, que l'on imite le sans-culotte *Jésus;* que l'on suive à la lettre son Evangile et tous les hommes vivront en paix. » Dans une telle bouche l'éloge avait toujours l'air du blasphème; une si ridicule palinodie montra d'ailleurs toute la faiblesse de ces colosses d'iniquité.

Non contents de déchirer les traditions de la France, les hébertistes voulaient passer la hache sur toutes les têtes. Ces furieux sentaient que leurs doctrines absurdes avaient besoin pour croître d'une rosée de sang. Leurs yeux ne voyaient partout que des suspects à enfermer: leur âme était en proie à de continuelles frayeurs, *terrebant pavebantque*. Cette défiance des hébertistes était celle des consciences criminelles qui tressaillent de nuit au moindre bruit des feuilles, au moindre mouvement de leur ombre. Ronsin, Carrier, Fouché de Nantes étaient leurs bras, et avec ces bras ils frappaient de mort les populations. La guillotine était souillée du sang qu'ils faisaient verser par l'influence de la Commune. Ces hommes détestaient tous les membres de la Montagne. Ils auraient voulu ensevelir la Convention et le Comité de salut public dans un massacre. N'osant attaquer Robespierre, dont ils redoutaient la puissance, ils se jetèrent sur Danton. Le rôle de cet homme avait été actif et glorieux. Danton, après avoir remué la France comme on agite un vase d'eau, après avoir accompli la destruction de la monarchie, la levée en masse et la défense du territoire, se tenait à l'écart des événements, depuis que le sol de la Révolution s'était un peu calmé. Son bonheur domestique avait été renversé par la mort de sa première femme. Au moment où la France entière pâtissait sur la croix, Dieu avait mis la main dans le cœur de ce révolutionnaire terrible, la main dans son sang. Il pleura avec désespoir. Chez de telles natures les douleurs sont tempêtueuses, mais rapides. Danton avait depuis quelques mois renoué sa vie à des liens encore plus tendres. Retiré dans une jolie maison de campagne, près d'une jeune femme qui était la sienne, Danton se reposait doucement sur la nature et sur l'amour. N'ayant plus la main dans le gouvernement, il blâmait presque tous les actes du Comité de salut public. Il croyait se rendre nécessaire par son absence, et attendait, comme Achille dans sa tente, que les dangers de la République ramenassent sur lui l'attention de ses concitoyens. Ainsi que toutes les natures fortes, Danton alors s'aigrissait dans sa puissance oisive. Homme d'activité tumultueuse, il se fatiguait dans le repos et y prenait de l'amertume avec du chagrin. La faction des hébertistes l'inquiétait peu, et il méprisait leurs attaques: « Voilà ce que je ferai de ces misérables, » disait-il, en frappant du pied la terre comme pour y écraser un insecte. Ce qu'il craignait, c'était l'amollissement de sa fibre révolutionnaire. Inquiet, il s'interrogeait lui-même sur le déclin de sa puissance; on le voyait alors secouer la tête haute, en lui donnant un air de sauvage énergie: « Ne suis-je plus Danton? s'écriait-il. Ai-je donc perdu ces traits qui caractérisaient la figure d'un homme libre? On verra qui de Robespierre ou de moi doit sauver la France. »

Camille Desmoulins avait alors l'idée d'attaquer par le fer rouge du journaliste la faction toute-puissante qui couvrait la France d'un voile de deuil et d'infamie. Les premiers coups de son arme portèrent en effet sur les hébertistes. Comme son ami Danton, depuis les journées du 31 mai et du 2 juin, Camille se tenait à l'écart des comités. La paix de son intérieur, la beauté de sa femme, un bonheur domestique sans nuages, le disposaient à l'attendrissement. Les sanglots de la ville, la morne exhibition des supplices, troublaient ses nuits. Le goût de la retraite et de la nature s'accrut en lui de toute l'horreur des tableaux qu'il avait sous les yeux: « Oh! écrivait-il à son père, que ne puis-je être aussi obscur que je suis connu! *O ubi campi, Guisiaque!* Où est l'asile, le souterrain qui me cacherait à tous les regards avec mon enfant et mes livres?..... La vie est si mêlée de maux et de biens, et depuis quelques années le mal se déborde tellement autour de moi sans m'atteindre, qu'il me semble toujours que mon tour va arriver d'en être submergé... Je ne saurais m'empêcher de songer sans cesse que ces hommes qu'on tue par milliers ont des enfants, ont aussi leur père. Au moins je n'ai aucun de ces meurtres à me reprocher, ni aucune de ces guerres contre lesquelles j'ai toujours opiné, ni cette multitude de maux, fruits de l'ignorance et de l'ambition aveugle assises ensemble au gouvernail... Il y a des moments où je suis tenté de m'écrier comme le lord Falkland (1), et d'aller me faire tuer en Vendée ou aux frontières, pour me délivrer du spectacle de tant de maux. » Ces rêves de fuite, ces mirages d'arbres et de fontaines revenaient sans cesse à l'imagination de Camille. « En janvier dernier, écrivait-il dans son journal, j'ai encore vu M. Nicolas dîner avec une pomme cuite, et ceci n'est pas un reproche. Plût à Dieu que dans une cabane, et ignoré au fond de quelque département, je fisse avec ma femme de semblables repas! » Lucile était toujours l'ange de ce foyer sur lequel planait le vent de la mort. « Je ne dirai qu'un mot de ma femme, ajoutait Desmoulins. J'avais toujours cru à l'immortalité de l'âme. Après tant de sacrifices d'intérêts personnels que j'avais faits à la liberté et au bonheur du peuple, je me disais au fond de ma persécution: Il faut que les récompenses attendent la vertu ailleurs. Mais mon mariage est si heureux, mon bonheur domestique si grand, que j'ai craint d'avoir reçu ma récompense sur la terre, et j'avais perdu ma démonstration de l'immortalité. (Se tournant par la pensée du côté d'Hébert qui l'avait bassement injurié): Maintenant tes persécutions, ton déchaînement contre moi et tes lâches calomnies me rendent toute mon espérance. » Hébert avait dénoncé Camille aux Jacobins pour *avoir épousé une femme riche*. « Quant à la fortune de ma femme, elle m'a apporté quatre mille livres de rentes, ce qui est tout ce que je possède. Est-ce toi qui oses me parler de ma fortune, toi que tout Paris a vu, il y a deux ans, receveur de contre-marques à la porte des Variétés, dont tu as été *rayé* pour cause dont tu ne peux pas avoir perdu le souvenir? Est-ce toi qui oses me parler de mes quatre mille livres de rentes, toi qui, sans culotte et sous une méchante perruque de crin, dans ta feuille hypocrite, dans ta maison logé *aussi luxurieusement qu'un homme suspect*, reçois *cent vingt mille* livres de traitement du ministre Bouchotte pour soutenir les motions des Clootz, des Proly, de ton journal officiellement contre-révolutionnaire, comme je le prouverai.» Les animosités éclatèrent; les hébertistes attaquèrent solennellement Danton et Camille Desmoulins. Robespierre les défendit contre la défiance systématique de leurs adversaires; il couvrit l'un, excusa l'autre. L'arme tomba des mains des hébertistes et se releva contre eux pour les punir.

Camille Desmoulins n'attaquait pas seulement la faction des athées et des anarchistes; ses attaques remontaient de temps en

(1) Secrétaire d'Etat sous Charles Ier, tué à la bataille de Newburg. Le jour où il périt, il s'écria: « Je prévois que beaucoup de maux menacent ma patrie; mais j'espère en être quitte avant cette nuit. »

temps jusqu'au Comité de salut public. Or ce Comité, dont Robespierre était membre depuis le 27 juillet, avait sauvé la Révolution. Il avait déployé une grande énergie : mais, cette énergie, alimentée par Danton lui-même, était nécessaire pour triompher des obstacles qu'élevaient sans cesse les ennemis de la Montagne. Entraîné par son cœur, peut-être aussi par l'enivrement du succès, Camille osa parler de clémence. Adoucir graduellement l'exercice du pouvoir exécutif; lever, dès que les circonstances le permettraient, le voile de terreur et de sang qu'on avait jeté sur la constitution, déterrer la statue de la Liberté ensevelie sous les ruines fumantes de la guerre civile, n'étaient pas des idées qui appartinssent aux dantonistes. Saint-Just avait tenu tout récemment le même langage que le *Vieux Cordelier* : « Il est temps, s'écria-t-il, que le peuple espère enfin d'heureux jours, et que la liberté soit autre chose que la fureur de parti : vous n'êtes point venus pour troubler la terre, mais pour la consoler des longs malheurs de l'esclavage. » Ce même Saint-Just avait sauvé à Strasbourg des milliers de victimes, en jetant sous le fer de la guillotine le président du tribunal révolutionnaire, qui avait blasé le crime par l'usage immodéré de la terreur. Robespierre jeune, l'ombre de son frère, envoyé en mission à Vesouls et à Besançon, avait montré partout aux habitants consternés le visage de la clémence. Maximilien, dans le Comité de salut public, cherchait lui-même à modérer les rigueurs du gouvernement révolutionnaire : mais le glaive avait, si j'ose ainsi dire, pris vie dans l'ardeur du combat : il emportait la main. Ralentir tout à coup l'exercice de la force exécutive, c'était d'ailleurs ranimer les feux mal éteints de la rébellion. Il fallait donc agir avec prudence et même avec une espèce de dissimulation saine. Au lieu de découvrir son cœur, pour faire voir les battements de la pitié, le législateur devait alors masquer ses projets d'adoucissement et ses tentatives d'humanité sous un visage toujours sévère ; il fallait comprimer la terreur par la terreur : c'était le système voilé de Robespierre. Quand Camille toucha légèrement dans sa feuille à la clémence, Maximilien éprouva le mécontentement d'un auteur qui voit son idée prise par un autre et gâtée. Desmoulins comprenait effectivement la cause si honorable de la modération en la poussant tout d'abord aux extrêmes : « Voulez-vous, s'écria-t-il, que je reconnaisse votre sublime constitution, que je tombe à ses pieds, que je verse tout mon sang pour elle ? Ouvrez les prisons à deux cent mille citoyens que vous appelez suspects. » Une telle indulgence aurait eu pour résultat de désarmer le gouvernement de la République, dans un moment où il avait encore besoin de toutes ses ressources, afin de déconcerter ses ennemis. Robespierre connaissait en outre le matérialisme de Danton et la faiblesse de Camille Desmoulins; il redoutait de leur part une compassion toute sensuelle pour les victimes, bien différente de la clémence austère du sang. La rigueur l'effrayait moins que l'impunité. Il craignait que l'amollissement des mœurs ne succédât dans la République à une violence interrompue. Il fallait, selon lui, que la justice humaine exagérât encore quelque temps la limite du bien et du mal, pour fonder la République sur des principes solides. Enfin, si la terreur lui pesait, son regard soucieux découvrait derrière les théories des indulgents et des immoraux un monstre plus vil et plus dangereux encore pour un Etat, la Corruption.

Robespierre aimait Camille Desmoulins, son ancien camarade de classes ; mais il condamnait dans son ami l'immoralité de l'espièglerie. Un jour Camille entre familièrement dans la maison de Duplay ; Robespierre était absent. La conversation s'engage avec la plus jeune des filles du menuisier ; au moment de se retirer, Camille lui remet un livre qu'il avait sous le bras. « Elisabeth, lui dit-il, rendez-moi le service de serrer cet ouvrage; je vous le redemanderai. » A peine Desmoulins était-il parti que la jeune fille entr'ouvre curieusement le livre confié à sa garde : quelle est sa confusion, en voyant passer sous ses doigts des tableaux d'une obscénité révoltante. Elle rougit : le livre tombe. Tout le reste du jour, Elisabeth fut silencieuse et troublée ; Maximilien s'en aperçut; l'attirant à l'écart — « Qu'as-tu donc, lui demanda-t-il, que tu me sembles toute soucieuse ? » — La jeune fille baissa la tête, et pour toute réponse alla chercher le livre à gravures odieuses qui avaient offensé sa vue. Maximilien ouvrit le volume et pâlit. « Qui t'a remis cela ? » La jeune fille raconta franchement ce qui s'était passé. « C'est bien, reprit Robespierre : ne parle de ce que tu viens de me dire à personne : j'en fais mon affaire. Ne sois plus triste. J'avertirai Camille. Ce n'est point ce qui entre involontairement par les yeux qui souille la chasteté : ce sont les mauvaises pensées qu'on a dans le cœur. » Il admonesta sévèrement son ami, et depuis ce jour, les visites de Camille Desmoulins devinrent très rares.

L'austérité de Robespierre était fort incommode à Danton. Ces deux hommes se repoussaient par les angles de leur caractère. L'un était la probité farouche, l'autre le vice énorme. La voix publique accusait Danton d'avoir dépouillé la Belgique et d'avoir commis dans son passage au gouvernement des actes scandaleux. Par une complication fatale, Chabot, Julien de Toulouse et Delaunay d'Angers, tous amis de Danton, avaient falsifié tout récemment un décret pour soustraire des sommes importantes. Les partis ne sont pas absolument solidaires, il est vrai, des fautes individuelles : mais, en général, de pareilles sortes de délits n'entachent que les partis corrompus. De tels griefs, je le sais, ne justifieraient point à eux seuls la fin tragique des dantonistes. Aussi Robespierre envisage-t-il moins le problème en moraliste qu'en législateur. C'est le point de vue politique qui détermina sa conduite dans cette affaire et qui guida sa main. Robespierre engagea ce dialogue avec lui-même : « Danton peut-il servir mes projets de république comme je la conçois ? — Non. — Peut-il les contrarier ? — Oui. — Il faut donc que j'abandonne Danton. » Ceci dit, il s'abstint de défendre son rival ; or, la neutralité de Robespierre, dans cette circonstance, c'était la mort. Danton comptait effectivement des ennemis dans les comités. La verve imprudente et sarcastique du *Vieux Cordelier* avait blessé au vif des hommes implacables, Collot d'Herbois, Barrère ; Saint-Just méprisait Camille Desmoulins comme un aventurier de gloire. « Ce vif et spiritul jeune homme, se disait-il, s'est jeté étourdiment dans la Révolution ; mais le voilà déjà pris d'abattement et d'effroi. Sa tête, pleine d'idées trop fortes pour lui, regrette amèrement *l'oreiller des anciennes croyances*. Il nous faut des hommes de plus d'haleine, pour nous suivre dans les voies âpres où nous voulons conduire la nation et planter le drapeau de la démocratie! »

Danton, de son côté, Danton, ce rude marcheur, ce tribun aux larges poumons, avait été pris lui-même de lassitude et d'engourdissement, il s'arrêta; or, dans des temps comme ceux-là, s'arrêter, c'est mourir. Il comptait follement sur la popularité de son nom, sur sa parole, sur l'attachement de ses amis, pour confondre les instigateurs de sa ruine. Un jour, Thibaudeau l'aborde : « Ton insouciance m'étonne, je ne conçois rien à ton apathie. Tu ne vois donc pas que Robespierre conspire ta perte? ne feras-tu rien pour le prévenir? — Si je croyais, répliqua-t-il avec ce mouvement des lèvres qui chez lui exprimait à la fois le dédain et la colère, si je croyais qu'il en eût seulement la pensée, je lui mangerais les entrailles. » Cela dit, il retomba dans son indolence superbe. Il n'était plus aussi assidu aux séances et y parlait beaucoup moins qu'autrefois. La Convention, dont il espérait se couvrir contre ses ennemis, n'était plus elle-même qu'une représentation nationale, qu'un instrument passif de la terreur. Elle était sous la foudre, elle ne la dirigeait pas. La main invisible qui tenait la dictature et la mort tonnait dans les comités.

Camille Desmoulins, quoique aveuglé par le succès de sa feuille, avait de tristes pressentiments. Un jour son ancien maître des conférences le rencontre rue Saint-Honoré, et lui demande ce qu'il porte. « Des numéros de mon *Vieux Cordelier*. En voulez-vous?— Non ! non ! ça brûle !—Peureux ! répond Camille : avez-vous oublié ce passage de l'Ecriture : *Buvons et mangeons, car nous mourrons demain*. » Ainsi l'insouciance et le matérialisme des amis de Danton ne se démentaient pas même en face de l'échafaud. La pauvre Lucile partageait les inquiétudes de son mari, elle les doublait même de toute son imagination craintive et de son amour. A qui recourir? sur quelle main s'appuyer? Fréron, leur ami, était absent; elle lui écrivit : « Revenez, Fréron, revenez bien vite ! vous n'avez point de temps à perdre. Ramenez avec vous tous les vieux cordeliers que vous pourrez rencontrer; nous en avons le plus grand besoin. Plût au ciel qu'ils ne se fussent jamais séparés? Vous ne pouvez avoir une idée de ce qui se passe ici ; vous ignorez tout; vous n'apercevez qu'une faible lueur dans le lointain, qui ne vous donne qu'une idée bien légère de notre situation. Aussi je ne m'étonne pas que vous reprochiez à Camille son comité de clémence. Ce n'est pas de Toulon qu'il faut le juger. Vous êtes bien heureux là où vous êtes; tout a été au gré de vos désirs : mais nous, calomniés, persécutés par des ignorants, des intrigants, et même des patriotes ! Robespierre, votre boussole, a dénoncé Camille ; il a fait lire ses numéros 3 et 4, a demandé qu'ils fussent brûlés, lui qui les avait lus manuscrits! Y concevez-vous quelque chose? Pendant deux séances consécutives, il a tonné contre Camille..... Marius (Danton) n'est plus écouté, il perd courage, il devient faible ; d'Eglantine est arrêté, mis au Luxembourg ; on l'accuse de faits graves..... Ces monstres-là ont osé reprocher à Camille d'avoir épousé une femme riche..... Ah ! qu'ils ne parlent jamais de moi, qu'ils ignorent que j'existe, qu'ils me laissent aller vivre au fond d'un désert! Je ne leur demande rien, je leur abandonne tout ce que je possède, pourvu que je ne respire pas le même air qu'eux. Puissé-je les oublier, eux et tous les maux qu'ils nous causent ! La vie me devient un pesant fardeau : je ne sais plus penser..... bonheur si doux et si pur ! hélas ! j'en suis privée. Mes yeux se remplissent de larmes ; je renferme au fond de mon cœur cette douleur affreuse ; je montre à Camille un front serein ; j'affecte du courage pour qu'il continue d'en avoir. » Fréron, le Montagnard sensuel et distrait, répondit à ce signal de détresse sur un ton de folâtrerie qui étonne : « Lucile, vous pensez donc à ce pauvre lapin, qui, exilé loin de vos bruyères, de vos choux et du paternel logis, est consumé du chagrin de voir perdus les plus constants efforts pour la gloire et l'affranchissement de la République... Je me rappelle ces phrases intelligibles; je me rappelle ce piano, ces airs de tête, ce ton mélancolique interrompu par de grands éclats de rire. Etre indéfinissable, adieu !» Lucile avait cherché un appui, et elle ne trouvait qu'un roseau pointu qui lui perçait la main.

Robespierre avait défendu Camille : mais le flot des dénonciations l'emportait. Il ne fallait plus seulement le protéger, il fallait l'avertir, le sauver de lui-même; car les étourderies, quelquefois sublimes, de cet écrivain, compromettaient la marche de la Révo-

lution. Sa parole était d'autant plus dangereuse qu'elle allait chercher l'émotion aux sources les plus nobles du cœur humain et les plus faciles à couler. Plaindre les victimes est un sentiment généreux : mais, n'y avait-il pas ici de l'égoïsme dans la pitié? Sous le manteau de la clémence, les *indulgents* ne voulaient-ils pas couvrir la frayeur que leur causait l'œil de la justice? — Robespierre annonce que s'il a précédemment pris la défense de Camille, l'amitié l'égarait. « Camille, ajoute-t-il, avait promis d'abjurer les hérésies politiques, qui couvrent toutes les pages du *Vieux Cordelier*. Enflé par le succès prodigieux de ses numéros, par les éloges perfides que les aristocrates lui prodiguaient, Camille n'a pas abandonné le sentier que l'erreur lui a tracé; ses écrits sont dangereux; ils alimentent l'espoir de nos ennemis et favorisent la malignité publique : je demande que ses numéros soient brûlés au sein de la société. — Brûler n'est pas répondre! » s'écrie Camille. Robespierre, embarrassé, reste muet quelques secondes; puis, s'animant tout à coup : « Eh bien! qu'on ne brûle pas, mais qu'on réponde; qu'on lise sur-le-champ les numéros de Camille. Puisqu'il le veut, qu'il soit couvert d'ignominie; que la société ne retienne pas son indignation, puisqu'il s'obstine à soutenir ses principes dangereux et ses diatribes. L'homme qui tient aussi fortement à des écrits perfides est peut-être plus qu'égaré; s'il eût été de bonne foi, s'il eût écrit dans la simplicité de son cœur, il n'aurait pas osé soutenir plus longtemps des ouvrages proscrits par les patriotes et recherchés par les contre-révolutionnaires. Son courage n'est qu'emprunté; il décèle les hommes cachés sous la dictée desquels il écrit son journal; il décèle que Desmoulins est l'organe d'une faction scélérate, qui a emprunté sa plume pour distiller le poison avec plus d'audace et de sûreté. — Tu me condamnes ici, reprit Camille; mais n'ai-je pas été chez toi? ne t'ai-je pas lu mes numéros, en te conjurant, au nom de l'amitié, de vouloir bien m'aider de tes conseils? — Tu ne m'as pas montré tous tes numéros; je n'en ai vu qu'un ou deux, s'écria Robespierre. Comme je n'épouse aucune querelle, je n'ai pas voulu attendre les autres; on aurait dit que je les avais dictés..... Au surplus, que les Jacobins chassent ou non Camille, peu m'importe; ce n'est qu'un individu. Mais ce qui m'importe, c'est que la liberté triomphe et que la vérité soit connue! » Robespierre avait son genre de pitié, mais c'était la pitié de l'avenir. Le législateur avait tué l'homme.

Cependant le Comité de salut public sembla faire une concession aux dantonistes en leur sacrifiant la bande d'Hébert, qu'ils avaient si furieusement attaquée par la voix de Camille Desmoulins. Il est vrai que cette concession était dérisoire, et que dans la traînée de sang qui conduisit ces misérables à l'échafaud, les modérés purent voir la trace de leur propre mort. Les hébertistes finirent comme ils avaient vécu. Ces hommes qui agitaient sans cesse la terreur s'enferrèrent à leur propre glaive. Profitant de la disette et des souffrances du peuple, ils essayèrent de le soulever contre la Convention, qu'ils accusaient d'indulgence et de lenteur. Leur projet était d'improviser un second 31 mai; ils échouèrent. La scélératesse de ce parti étonne. Sans principes, sans dévouement, sans même une idée politique, ces insensés voulaient rouler la France muette dans l'ignorance et l'athéisme comme un cercueil dans un drap noir. Leur supplice fut d'un bon exemple; ils moururent pour Dieu qu'ils niaient, pour la morale qu'ils voulaient détruire. La faction des hébertistes était la bête de l'Apocalypse avec ses sept têtes ennemies de l'église et de la société : Chaumette, Hébert, Momoro, Ronsin, Clootz, Vincent, Cook. Le bourreau les coupa toutes les sept. Ils moururent lâchement. Sans idéal et sans croyance, l'homme n'est pas même capable de courage. Pour expirer en brave, il faut voir Dieu à travers la mort.

La hache venait d'*épurer* le parti des Montagnards. Robespierre se lève; l'épouvante siége sur son front. Il montre cette hache encore fumante et déclare que la Convention est déterminée à sauver le peuple en écrasant à la fois toutes les factions qui menaçaient le bien public. Les hommes *patriotiquement contre-révolutionnaires, qui veulent faire de la liberté une bacchante,* étant abattus, il se retourne contre les *modérés, qui veulent en faire une prostituée*. Robespierre caractérisait ainsi l'indulgence molle et corrompue. En effet, l'horreur du sang est moins, dans certaines natures égoïstes, une vertu de cœur qu'une révolte de la sensibilité physique. La menace de Robespierre retentit aux oreilles des dantonistes comme le glas de la mort. L'heure fatale a sonné. Les comités de salut public, de sûreté générale et de législation se réunissent. La perte des *indulgents* est décidée. Impassible comme une idée, Robespierre ne retient ni ne pousse les accusés sur le bord de l'abîme. Il n'arrache pas ces têtes, il les laisse tomber.

Dans la nuit du 30 au 31 mai, Camille, au moment où il allait se mettre au lit, entend dans la cour de sa maison le bruit de la crosse d'un fusil qui tombe sur le pavé. « On vient m'arrêter! » s'écrie-t-il, et il se jette dans les bras de sa femme, qui le presse de toutes ses forces contre son sein. Il court, donne un baiser à son petit Horace, qui dormait dans son berceau, et va lui-même ouvrir aux soldats, qui l'arrêtent et le conduisent à la prison du Luxembourg. Danton, ce lion terrible, qui, cinq jours auparavant, voulait *manger les entrailles* à Robespierre, se laissa arrêter comme un enfant et égorger comme un mouton. Avec eux, Hérault de Séchelles, Lacroix, Philippeaux, Westermann, se trouvèrent réunis sous les mêmes verrous. Hérault était un philosophe matérialiste; c'est lui qui a fait dire à Buffon : « J'ai toujours nommé le Créateur, mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre à la place la puissance de la nature. » Sa conduite dans la journée du 2 juin n'avait pas été exempte de faiblesse. Président de la Convention, il avait reculé devant les canons d'Henriot. A sa place, écrivait l'abbé Grégoire, qui pourtant n'était pas Girondin, emporté par le sentiment d'un juste courroux, j'aurais peut-être fait saisir Henriot, ou j'aurais été massacré plutôt que de laisser ainsi outrager la Représentation nationale. » Né dans une classe maintenant proscrite, Hérault avait pourtant fait de grands sacrifices à la Révolution. Sa belle figure, sa jeunesse, ses manières nobles et gracieuses attiraient sur lui l'attention des autres détenus. Camille n'avait qu'une idée, sa Lucile. Il lui écrivit une première lettre déchirante. « Je suis au secret, mais jamais je n'ai été par la pensée, par l'imagination, plus près de toi, de ta mère, de mon petit Horace. O ma bonne Lolotte, parlons d'autre chose. Je me jette à genoux, j'étends les bras pour t'embrasser, je ne trouve plus mon pauvre Loulou. *(Ici on remarque la trace d'une larme.)* Envoie-moi le verre où il y a un C et un D, nos deux noms, et le livre sur l'immortalité de l'âme. J'ai besoin de me persuader qu'il y a un Dieu plus juste que les hommes et que je ne puis manquer de te revoir. Ne t'affecte pas trop de mes idées, ma chère amie, je ne désespère pas encore des hommes et de mon élargissement. Oui, ma bien-aimée, nous pourrons nous revoir encore dans le jardin du Luxembourg. Adieu, Lucile! adieu, Daronne (sa belle-mère). Adieu, Horace! Je ne puis pas vous embrasser, mais aux larmes que je verse, il me semble que je vous tiens encore sur mon sein. » (*Une seconde larme mouille le papier.*) Lucile lut cette lettre en sanglotant, et dit à l'ami de Camille qui la lui apportait, et qui tâchait de la consoler : « C'est inutile, je pleure comme une femme, parce que Camille souffre. . parce qu'ils le laissent manquer de tout, mais j'aurai le courage d'un homme, je le sauverai... Pourquoi m'ont-ils laissée libre, moi? Croient-ils que parce que je ne suis qu'une femme, je n'oserai élever la voix? Ont-ils compté sur mon silence? J'irai aux Jacobins, j'irai chez Robespierre. » On assure qu'elle rôdait à toute heure autour de la prison de son mari; mais les murs d'une prison d'Etat sont comme le cœur d'un geôlier : ils ne laissent rien pénétrer, ni le regard, ni l'émotion. Pauvre Lucile! le silence seul entendait ses soupirs, la nuit voyait ses larmes.

Camille avait apporté dans sa prison des livres sombres et mélancoliques, tels que les *Nuits d'Young* et les *Méditations d'Harvey*. « Est-ce que tu veux mourir d'avance? lui dit le sceptique Réal. Tiens, voilà mon livre, à moi, c'est la *Pucelle d'Orléans*. » Quand Lacroix parut, Hérault de Séchelles, qui jouait à abattre un bouchon de liége avec des gros sous, quitta sa partie de *galoche* pour l'embrasser. Camille et Philippeaux n'ouvrirent point la bouche. Danton seul engagea une conversation théâtrale avec tout ce qui l'entourait. Il semblait charger les murs et les échos de la prison de redire chacune de ses paroles à la postérité. En voici quelques-unes : « Dans les révolutions, l'autorité reste aux plus scélérats. — Ce sont tous des frères Caïn : Brissot m'aurait fait guillotiner comme Robespierre! — Il vaut mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. » Il parlait sans cesse des arbres, de la campagne, de la nature.

Les débats du procès s'ouvrirent. Quand ils partirent pour le tribunal, Danton et Lacroix affectèrent une gaîté extraordinaire; Philippeaux descendit avec un visage calme et serein; Camille Desmoulins avec un air rêveur et affligé. La foule était immense : entassée dans la salle du tribunal et dans le Palais-de-Justice, elle débordait par les rues et les ponts, jusque de l'autre côté de la Seine. On assure que la femme de Camille Desmoulins, resplendissante de jeunesse et de beauté, cherchait à remuer le peuple. Les accusés parurent. Ils se défendirent avec rage, non comme des prévenus sous la loi, mais comme des victimes sous le couteau. Danton surtout, Danton, ce Titan foudroyé, secouait, avec des mouvements terribles, les tonnerres que l'accusation lançait sur sa tête. Sa voix s'enflait sur le bord de l'éternité, comme un fleuve au moment de se précipiter dans la mer. Les fenêtres du tribunal étaient ouvertes; Danton qui savait quel concours de citoyens assistait à son procès, parlait de manière à être entendu de tout un peuple. Cette retentissante voix remuait les pierres du Palais-de-Justice, couvrait la sonnette du président et poussait, par instants, de tels éclats, qu'elle parvenait au delà même de la Seine, jusqu'aux curieux qui encombraient le quai de la Ferraille. Danton comptait sur son éloquence et sur une conspiration tramée, dit-on, dans la prison du Luxembourg, pour soulever la multitude. Sa défense respirait le désordre et l'indignation : « Les lâches qui me calomnient oseraient-ils m'attaquer en face? qu'ils se montrent, et bientôt je les couvrirai eux-mêmes de l'ignominie, de l'opprobre, qui les caractérisent. Je l'ai dit et je le répète : mon domicile est bientôt dans le néant, et mon nom au Panthéon!... La vie m'est à charge, il me tarde d'en être délivré. — Le président à l'accusé : Danton, l'audace est le propre du crime, et le calme est celui de l'innocence. — Est-ce d'un révolutionnaire comme moi, aussi fortement prononcé, qu'il faut attendre une défense froide? Les hommes de ma trempe sont impayables; c'est sur leur front qu'est imprimé, en caractères ineffaçables, le sceau de la liberté, le génie républicain; et c'est moi que l'on accuse d'avoir rampé aux pieds des vils despotes, d'avoir toujours été contraire au parti de la liberté, d'avoir conspiré avec

Mirabeau et Dumouriez ! et c'est moi que l'on somme de répondre à la justice inévitable, inflexible !... Et toi, Saint-Just, tu répondras à la postérité de la diffamation lancée contre le meilleur ami du peuple, contre son plus ancien défenseur !... En parcourant cette liste d'horreur je sens toute mon existence frémir !... » Danton, promenait à chaque instant sur la multitude des regards où palpitait l'insurrection : « A moi, semblait-il dire ! sauvez le génie de la liberté ! » Sa parole agitait tour à tour le tocsin de la révolte ou le glas de la mort sur toutes les têtes. Rien ne remuait. Alors les forces l'abandonnèrent ; sa voix qu'animait la fureur s'altéra ; il se tut.

De retour à sa prison, Camille perd tout espoir. Il écrit à sa femme une dernière lettre : « A mon réveil, en ouvrant mes fenêtres, la pensée de ma solitude, mes affreux barreaux, les verrous qui me séparent de toi, ont vaincu toute ma fermeté d'âme. J'ai fondu en larmes, ou plutôt j'ai sangloté, en criant dans mon tombeau : Lucile! Lucile, ma chère Lucile ! où es-tu? Hier au soir, j'ai eu un pareil moment, et mon cœur s'est également fendu, quand j'ai aperçu ta mère dans le jardin. Un mouvement machinal m'a jeté à genoux contre les barreaux : j'ai joint les mains comme implorant sa pitié à elle qui gémit, j'en suis bien sûr, dans ton sein. J'ai vu hier sa douleur à son mouchoir et à son voile qu'elle a baissé ne pouvant tenir à ce spectacle. Quand vous viendrez, qu'elle s'asseye un peu plus près avec toi, afin que je vous voie mieux.... Je t'en conjure, Lolotte, par nos éternelles amours, envoie-moi ton portrait. En attendant, envoie-moi de tes cheveux que je les mette contre mon cœur ! Ma chère Lucile, me voilà revenu au temps de mes premières amours où quelqu'un m'intéressait par cela seul qu'il sortait de chez toi. Hier, quand le citoyen qui t'a porté ma lettre fut revenu : « Hé bien ! vous l'avez vue? » lui dis-je ; comme je le disais autrefois à cet abbé Landreville ; et je me surprenais à le regarder, comme s'il fût resté sur ses habits, sur toute sa personne quelque chose de toi... O ma chère Lucile, j'étais né pour faire des vers, pour défendre les malheureux, pour te rendre heureuse, pour composer, avec ta mère et mon père et quelques personnes selon notre cœur, un Otaïti. Tu diras à Horace, ce qu'il ne peut pas entendre, que je l'aurais bien aimé ! Malgré mon supplice, je crois qu'il y a un Dieu. Je te reverrai un jour, ô Lucile! Mes mains liées t'embrassent, et ma tête séparée repose encore sur toi ses yeux mourants ! »

La violence déployée par Danton, loin de sauver ses amis, leur avait nui dans l'esprit des masses. La dignité du président, qui ne cessait de rappeler les accusés à la modération, acheva de les accabler. « S'indigner n'est pas répondre, disaient les groupes : si Danton est innocent qu'il le prouve ! » Comme le scandale de la défense croissait par l'audace de Danton et de Lacroix, à la troisième séance, les accusés furent mis hors des débats et le jury se déclara *suffisamment éclairé*. Camille furieux déchire son acte d'accusation et en jette les lambeaux à la tête de Fouquier-Tinville. On prononça la peine des accusés : la mort.

C'était le 5 avril 1794 ; le jour se leva le dernier pour Danton et ses amis. Lorsqu'on vint les garrotter pour les conduire au supplice, Camille Desmoulins criait, en écumant de rage : « Quoi ! assassiné par Robespierre ! » Danton conserva son sang-froid et son dédain stoïque (1). Dans le trajet, Camille, réveillé comme en sursaut d'un affreux cauchemar, par les rudes cahots de la charrette, demandait avec stupeur à ceux qui l'entouraient : « Est-ce bien moi que l'on conduit à l'échafaud ? moi qui ai donné le signal de courir aux armes le 14 juillet ! » Une foule silencieuse encombrait le chemin de la prison à la guillotine. Desmoulins promenait sur toutes ces têtes un regard suppliant et courroucé : « Peuple, pauvre peuple, s'écriait-il sans cesse, on te trompe, on immole tes soutiens, tes meilleurs défenseurs ! » La violence de son action avait mis ses habits en pièces, il arriva presque nu à l'échafaud. Danton semblait rougir pour son ami de ces transports : « Reste donc tranquille, lui disait-il ; et laisse là cette canaille. » Il roulait en même temps sur la multitude un œil tranquille et superbe. Alors Camille, rencontrant sur une maison le buste de l'Ami du peuple : « Oh ! si Marat existait encore, nous ne serions pas ici (2) ! » Il garda quelque temps le silence. La belle et mélancolique tête d'Hérault de Séchelles semblait défier les outrages ou l'indifférence de la foule. Le lugubre cortége passa rue Saint-Honoré, devant la maison de Robespierre. La porte cochère, les fenêtres, les volets, tout était fermé : cette maison ressemblait à un tombeau. Quelques assistants, — était-ce l'idée? — crurent entendre sortir dans ce moment-là des plaintes et un gémissement. Camille, à la vue de ces murs si connus de lui, fit retentir l'air d'imprécations terribles : « Tu nous suivras ! Ta maison sera rasée ; on y sèmera du sel. Les monstres qui m'assassinent ne me survivront pas longtemps ! » On était arrivé au pied de la fatale machine. La place était éclairée, la foule morne. La charrette s'arrêta. Ils descendirent un à un. Arrivé au pied de l'échafaud, Camille ou Hérault de Séchelles voulut approcher son visage de celui de Danton pour l'embrasser ; le bourreau les sépara : « Tu es donc plus cruel que la mort, s'écrie alors Danton ; car la mort n'empêchera pas nos têtes de se baiser tout à l'heure dans le fond du panier. » Hérault passa le premier sous la fatale collerette de chêne. Sa tête tomba. Les victimes se succédèrent. En face du moment suprême, Camille avait retrouvé son calme. Il jeta les yeux sur le couteau tout fumant du sang qui venait de couler : « Voilà donc, dit-il, la récompense destinée au premier apôtre de la liberté ! » Son tour était venu : il s'avance au devant de la mort avec beaucoup de courage et la reçoit, en tenant une boucle de cheveux de Lucile dans sa main. Danton restait seul : « O ma bien-aimée, s'écria-t-il, ô ma femme ! je ne te reverrai donc plus ! .. » Puis s'interrompant : « Danton, pas de faiblesse. » Il tomba le dernier, après avoir recommandé à l'exécuteur de montrer sa tête au peuple ; ce qui fut fait. Ces hommes morts, un frisson de stupeur courut par toute la République. La Révolution pleura comme Rachel, et ne voulut point être consolée parce que ses enfants chéris n'étaient plus. Danton, Camille Desmoulins et leurs amis emportaient avec eux les sympathies du caractère national. S'ils ont commis des fautes, ces fautes leur seront pardonnées dans l'histoire ; car ils ont beaucoup aimé la France et la liberté.

(1) Sénart rapporte qu'au moment de partir pour l'exécution, il fit entendre les paroles suivantes, dignes d'un véritable épicurien : « Qu'importe si je meurs? j'ai bien joui dans la Révolution, j'ai bien dépensé, bien *ribotté*, bien caressé les filles ; allons dormir ! »

(2) Ces paroles, recueillies et communiquées par un témoin oculaire, coïncident avec ce que me disait, en 1836, la sœur de Marat : « Si mon frère eût vécu, les têtes de Danton et de Camille Desmoulins ne seraient pas tombées. »

Les hommes politiques qui périssent sur un échafaud pour une cause politique laissent derrière eux des amis, des enfants, des femmes, autres victimes, qui maudissent le système régnant, et dont la tête est bientôt jugée nécessaire au maintien de la tranquillité publique. Ainsi la mort naît de la mort et le supplice s'accroît du supplice. Un complot avait été ourdi, durant le procès des dantonistes, pour soulever les prisons : Lucile Desmoulins s'y était associée de toute sa douleur et de toute sa tendresse de femme. Elle fut conduite au tribunal et condamnée à mort. Elle fit ses adieux à sa mère : « Bonsoir, ma chère maman, lui écrivit-elle du fond de sa prison ; une larme s'échappe de mes yeux, elle est pour toi. Je vais m'endormir dans le calme de l'innocence. » Elle alla au supplice avec plus de sang-froid et de fermeté que son mari. Un mouchoir de gaze blanche, noué sous le menton, encadrait ses cheveux noirs et son visage souriant. Elle monta toute seule sur l'échafaud, et reçut, sans avoir l'air d'y faire attention, le coup fatal. Cette tranquillité ne venait pourtant point du sentiment religieux.— « Etre des êtres, disait à Dieu cette charmante Lucile, toi que la terre adore, toi mon seul espoir, *si tu es*, reçois l'offrande d'un cœur qui t'aime ! » Triste aveu du scepticisme aveugle d'un parti, où les femmes elles-mêmes avaient le malheur de douter !

L'histoire peut bien grouper les événements de la Révolution, mais elle doit renoncer à suivre le mouvement de ces idées, de ces principes éternels qui se dégagent à chaque pas de l'effervescence politique et qui font dire au philosophe, comme autrefois à Moïse au milieu du buisson ardent : Dieu est ici. *Deus est hic!* La Révolution voulut porter sa main sur tous nos usages. Pour mieux séparer les mœurs républicaines des mœurs de la monarchie, elle changea le calendrier et introduisit un nouveau système de poids et mesures. Non contente de renouveler la face de la terre, elle avait bouleversé les cieux et révolutionné la marche de l'année. La République prétendait que tout datait d'elle, comme du commencement d'un monde nouveau. On ne transforme les idées d'un peuple qu'en transformant ses habitudes. Il fallait que la liberté s'emparât des époques de la vie et des lois mêmes de la pesanteur pour mieux envahir l'homme de toutes parts. En supprimant l'ancienne mesure du temps, la Révolution crut effacer de la mémoire de la nation française un passé qui combattait contre elle. Les théâtres, les arts n'échappèrent point à ce développement révolutionnaire. Les spectacles jouaient *Epicharis et Néron*, tragédie politique du citoyen Legouvé ; *Manlius Torquatus*, de Lavallée, *le Modéré*, comédie en un acte, par le citoyen Dugazon, et d'autres pièces de circonstance. Le peintre David exerçait à la Convention la dictature des arts. Il avait de temps en temps des idées sublimes : « Citoyens, je propose de placer un monument composé des débris amoncelés des statues royales sur la place du Pont-Neuf, et d'asseoir au-dessus *l'image du peuple géant, du peuple français* ; que cette image, imposante par son attitude de force et de simplicité, porte écrit en gros caractères sur son front, *lumière* ; sur sa poitrine, *nature*, *vérité* ; sur ses bras, *force* ; sur ses mains, *travail*. Que sur l'une de ses mains, les figures de la Liberté et de l'Egalité, serrées l'une contre l'autre et prêtes à parcourir le monde, montrent à tous qu'elles ne reposent que sur le génie et la vertu du peuple. Que cet image du peuple *debout* tienne dans son autre main cette massue terrible et réelle, dont celle de l'Hercule ancien ne fut que le symbole. » L'exécution de cette statue colossale fut décrétée.

La guerre civile, en plongeant le fer dans le cœur des citoyens armés les uns contre les autres, dévoilait chaque jour des actes d'héroïsme antique. L'enthousiasme révolutionnaire élevait les femmes, les enfants au-dessus de la faiblesse de l'âge ou du sexe. A treize ans, le jeune républicain Barra nourrissait sa mère, à laquelle il abandonnait sa paie de tambour, partageant ainsi ses soins entre l'amour filial et l'amour de la patrie. Enveloppé par une troupe de Vendéens, accablé sous le nombre, il tombe vivant entre leurs mains. Ces furieux lui présentent d'un côté la mort, et le sommeut de l'autre de crier *vive le Roi!* Saisi d'indignation, il frémit et ne leur répond que par le cri de *vive la République!* A l'instant, percé

de coups, il tombe... il tombe en pressant sur son cœur la cocarde tricolore. Cet héroïque enfant, mort pour avoir refusé sa bouche au blasphème et pour avoir confessé sa foi devant l'ennemi, méritait de revivre dans l'histoire. Robespierre demande pour lui les honneurs du Panthéon. La Convention nationale décide en outre, sur la proposition de Barère, qu'une gravure, représentant l'action généreuse de Joseph Barra, sera faite aux frais de la République, d'après un tableau de David. Un exemplaire de cette gravure, envoyé par la Convention nationale, devait être placé dans chaque école primaire. David avait accepté cette noble tâche ; mais bientôt les événements se succèdent, la République s'efface, et avec elle la mémoire reconnaissante de la nation pour le courage malheureux. — Un jour, M. David d'Angers lit le décret de la Convention qui décerne ces honneurs posthumes au jeune Barra ; il est frappé : « Et moi aussi, s'écrie-t-il, j'admire cet enfant sublime qui est mort pour une idée. Ce que David le peintre n'a pas fait, David le statuaire le fera. Console-toi, Barra, tu auras ton monument ! » Et il fit la statue que vous savez : un chef-d'œuvre !

La mort redoublait ses coups. Le Comité de salut public avait voulu frapper dans la bande d'Hebert les excès de la démocratie, dans le parti de Danton la faiblesse et le matérialisme républicain. Robespierre essaya, mais en vain, de sauver madame Elisabeth, sœur de Louis XVI. La haine contre cette famille était inexorable. Homère désignait les rois de son temps sous le titre de *mangeurs de peuples*. Par un retour soudain, le peuple se faisait mangeur de rois et de reines. L'époque de la Terreur fut un passage violent et douloureux. Mes cheveux se dressent quand je regarde dans cet abîme de sang. Paris n'avait pourtant point alors la figure désolée que lui donnent les historiens. Voici ce qu'écrivait un témoin oculaire. « On bâtit dans toutes les rues. L'officier municipal suffit à peine à la quantité des mariages. Les femmes n'ont jamais mis plus de goût, ni plus de fraîcheur dans leur parure. Toutes les salles de théâtre sont pleines. » Il n'est pas vrai que le commerce fut éteint. Jamais on ne vit autant de trafic et de négoce. Tous les rez-de-chaussée de Paris étaient convertis en magasins et en boutiques. Enfin cette Terreur, qu'on croit sans entrailles, se laissait guider ou arrêter dans le choix de ses victimes par des considérations d'utilité générale. « L'école des sourds-muets, dit Thibaudeau, était dirigée par l'abbé Sicard, originaire de Bordeaux. Au fond ennemi de la Révolution, mais courtisan adroit, il savait se plier aux circonstances. On lui reprochait aussi d'être très intéressé, un peu charlatan, et de briller d'un éclat emprunté au génie modeste de l'abbé de l'Epée, son prédécesseur et son maître. L'abbé Sicard eut beaucoup de peine à se sauver de la Terreur. Il ne dut son salut qu'à plusieurs membres du Comité, qui ne le trouvaient pas bien dangereux comme personnage politique, et surtout à l'impossibilité où l'on croyait être alors de le remplacer. Il est assez singulier que cette considération pût l'emporter sur la raison d'Etat de ce temps-là, à laquelle on avait sacrifié des hommes aussi précieux et des établissements non moins utiles. Mais celui des sourds-muets était populaire et en faveur, sans doute parce qu'il avait pour objet de faire participer, par l'art, aux dons communs et les plus nécessaires des arts de la nature, des êtres malheureux à qui elle les avait refusés. » Cette fameuse Montagne, qu'on se représente comme toujours terrible, jetait des flots de lumière et de charité sur des flots de sang. Elle ne cessait de déposer dans ses décrets immortels le germe de toutes les institutions utiles ; elle tarissait les sources de la misère publique ; réprimait les excès de la propriété individuelle sans la détruire ; tempérait la concurrence sans tuer l'émulation, cette racine de l'activité humaine ; propageait les moyens d'instruction et les disséminait dans toute la République, comme les réverbères dans une cité ; fondait l'Ecole de Mars, créait des secours publics pour le malheur, pour la faiblesse ou pour le repentir ; abolissait l'esclavage des nègres ; s'occupait de faire refleurir l'agriculture, d'extirper les patois locaux, pour établir l'unité de langage national ; jetait en silence les bases du Conservatoire des arts et métiers ; forçait en un mot le respect même de ses ennemis et la reconnaissance de l'avenir. Grâce à elle, la Révolution ne fut point tout à fait stérile pour le pauvre, ni pour le peuple des campagnes. En même temps qu'elle montrait aux riches, aux puissants de la terre et aux superbes la face du Dieu tonnant, elle versait la paix et la consolation sous les toits de chaume.

La nation française était depuis cinq ans à la recherche d'une vérité religieuse. Ce que l'homme, en effet, poursuit derrière toutes les agitations de la force ou de la pensée, c'est Dieu, toujours Dieu. La Convention avait créé une armée, une constitution, un gouvernement, une administration, un peuple. Que lui manquait-il donc ? une croyance. Il y a des gens qui vivent sans cela, nous le savons ; mais il y en a d'autres, — ce sont, si vous voulez, des rêveurs, — auxquels le froid scepticisme ne convient pas ; ils ont besoin de voir flotter l'ombre de l'idéal et de l'infini sur les choses du temps ; il leur faut une espérance dans le dévouement et une éternité dans la mort. Robespierre était de ceux-là. Au milieu de ses péripéties les plus ardentes, la Révolution, souvent même à son insu, n'avait cessé de tourner ses yeux vers le ciel ; jusque dans ses égarements, elle était croyante. Un instant, elle avait demandé un culte à la Raison, un sommeil éternel à la matière ; mais bientôt ses yeux se détournèrent de ces mascarades philosophiques, et son cœur se souleva de dégoût. Robespierre seul se chargea de la conduire vers un dénouement raisonnable. Suivons sa marche. Des armées étrangères bordaient nos frontières consternées. Il fallait vaincre ; on a vaincu. Des villes s'opposaient dans l'intérieur au gouvernement de la République ; on y entre le fer au poing. De nouvelles conspirations s'agitent, on les abat. L'athéisme, déchaîné par les mouvements et les désordres inséparables d'une grande secousse, levait partout sa tête hideuse, on l'écrase. Une tourbe infecte menaçait de corrompre par ses doctrines la partie saine du peuple, on en purge la France. La faiblesse donnait la main à la corruption pour désorganiser le pouvoir moral, on coupe cette main. Alors Robespierre amène cette farouche Révolution, qui avait détrôné tous les dieux de la terre, en robe de fête, parée de fleurs et de rubans, et la fait plier le genou devant son geste inspiré : « Il est un Dieu ! » lui dit-il en lui montrant la nature.

La fête du 20 prairial est le point culminant de la Révolution française. Le soleil se leva dans toute sa pompe, le ciel était bleu ; les cœurs étaient pénétrés d'un sentiment auguste. Des bataillons d'adolescents, des groupes de jeunes filles, des mères et leurs enfants, des vieillards, tous ornés de rubans aux trois couleurs, tous portant des branches de chêne avec des bouquets, la force armée, les autorités, une musique imposante, un vaste amphithéâtre construit au-devant du balcon du château des Tuileries ; le colosse de l'athéisme, placé au milieu du bassin rond, colosse de toile et d'osier, auquel le président mit le feu *avec le flambeau de la vérité* ; la statue de la Sagesse, apparaissant du milieu de ce monument incendié ; de pompeux discours prononcés avant et après ce changement de décoration ; un long cortége où la Convention marchait entourée d'un ruban tricolore, porté par des enfants ornés de violettes, des adolescents ornés de myrtes, des hommes ornés de chêne, des vieillards ornés de pampre ; les députés tenant chacun à la main un bouquet composé d'épis de blé, de fleurs et de fruits ; un trophée d'instruments d'arts et de métiers, monté sur un char traîné par huit taureaux, couvert de festons et de guirlandes ; tout cela distribué avec art dans le Champ-de-Mars (nommé Champ-de-la-Réunion) ; la Convention sur une montagne ; les groupes de vieillards, de mères, d'enfants et d'aveugles chantant des *hymnes patriotiques*, tantôt séparément, tantôt en dialogue, tantôt en chœur, et les refrains répétés par trois cent mille spectateurs, au bruit éclatant de trompettes ; le roulement de cent tambours, le tonnerre de terribles salves d'artillerie ; on n'avait jamais vu cérémonie si extraordinaire ni si touchante.

Dès le matin, les filles du menuisier chez lequel logeait Robespierre s'habillèrent de blanc et réunirent des fleurs dans leurs mains, pour assister à la fête. Eléonore composa elle-même le bouquet du président de la Convention. Le soleil s'était levé sans nuage, tout riait dans la nature, et les quatre jeunes sœurs étaient attendries d'avance par le caractère solennel de la cérémonie qui se préparait : le printemps de l'année se mariait pour elles au printemps de l'âge et de l'innocence. Elles avaient plus d'une fois entendu Maximilien parler de l'existence de Dieu. Il leur avait lu, dans les soirées d'hiver, de belles pages du Jean-Jacques Rousseau, son maître, sur l'Auteur de la nature et sur l'immortalité de l'âme. L'heure étant venue de se rendre au jardin des Tuileries, le chef de la maison, Duplay, ravi de voir ses filles si pieuses et si charmantes, marqua un baiser sur le front de chacune d'elles pour leur porter bonheur. On sortit avec la joie dans l'âme. — La famille de l'artisan ne rentra dans la maison paternelle qu'à la chute du jour. Comme les visages étaient changés ! ce n'était plus cette allégresse du matin, cet enthousiasme de jeunes filles qui, fraîches et naïves, s'avançaient, comme les vierges de la Judée, au devant de l'Eternel : on avait entendu dans la foule des murmures, des avertissements sinistres. Un nuage était sur tous les fronts. Robespierre semblait triste et résigné : « Je sais bien, dit-il en regardant ses hôtes, le sort qui m'est réservé ; vous ne me verrez plus longtemps ; je n'aurai point la consolation d'assister au règne de mes idées ; je vous laisse ma mémoire à défendre ; la mort que je vais bientôt subir n'est point un mal : la mort est le commencement de l'immortalité. » Il se tut. Un morne pressentiment glaçait les cœurs. On se sépara pour la nuit.

Revenons sur les événements du 8 juin : deux journées semblables ne se lèvent point dans la vie d'un homme. Robespierre était revêtu du costume des représentants du peuple, habit bleu, panache au chapeau et la ceinture tricolore au côté. Il avait dépouillé, dès le matin, cette morosité qui lui était habituelle. Maximilien quitta de bonne heure la maison de ses hôtes pour se rendre aux Tuileries. « En passant dans la salle de la Liberté, raconte Villate, je rencontrai Robespierre, tenant à la main un bouquet mélangé d'épis et de fleurs ; la joie brillait pour la première fois sur sa figure. Il n'avait pas déjeuné. Le cœur plein du sentiment qu'inspirait cette superbe journée, je l'engage de monter à mon logement ; il accepte sans hésiter. Il fut étonné du concours immense qui couvrait le jardin des Tuileries : l'espérance et la gaîté rayonnaient sur tous les visages. Les femmes ajoutaient à l'embellissement par leurs parures les plus élégantes. On sentait qu'on célébrait la fête de l'Auteur de la nature. Robespierre mangeait peu. Ses regards se portaient souvent sur ce magnifique spectacle. On le voyait plongé dans l'ivresse de l'enthousiasme. « *Voilà la plus intéressante portion de l'humanité,*

L'univers est ici rassemblé. O Nature, que ta puissance est sublime et délicieuse! Comme les tyrans doivent pâlir à l'idée de cette fête! » Ce fut là toute sa conversation. Maximilien resta jusqu'à midi et demi Un quart d'heure après sa sortie paraît le tribunal révolutionnaire, conduit chez moi par le désir de voir la fête. Un instant ensuite vient une jeune mère folle de gaieté, brillante d'attraits, tenant par la main un petit enfant. Elle n'eut pas peur de se trouver au milieu de cette redoutable société. La compagnie commençant à défiler, elle s'empara du bouquet de Robespierre qu'il avait oublié sur un fauteuil. » Robespierre monta lentement les marches d'une tribune qui lui était réservée: cette tribune était une chaire, l'orateur était un prophète. Il parla de Dieu en termes simples et dignes. Sa pâle figure, ses traits heurtés, se détachaient fermement sur le ciel bleu. Un vieux cordonnier, spectateur muet et perdu dans la foule, me racontait ainsi ses impressions: « Je ne suis ni plus sensible, ni plus religieux qu'un autre; mais, quand je vis cet homme lever la main, d'un air inspiré, vers le ciel, je sentis quelque chose remuer là (il me montrait son cœur), et des pleurs d'attendrissement coulèrent sur mes joues. Allons, voilà que j'en suis encore tout ému. » Et il essuya quelques larmes que lui arrachait le souvenir de cette journée mémorable.

Le peuple entier partageait ces sentiments. Quelques débris vivants de la faction d'Hébert couvraient seuls d'un morne silence la nuit de leur âme. Il fallait plus que du courage à Robespierre pour affronter les ténèbres, les colères et les poignards de l'athéisme. Tous les témoignages des contemporains me démontrent que Robespierre expira victime de sa foi. Son crime, aux yeux de ses ennemis, fut un acte de religion nationale; sa mort fut un martyre. Bourdon de l'Oise, Vadier, Fouché, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes ne lui pardonnèrent point d'avoir osé croire en Dieu. Les méchants haïssent la vérité jusque dans l'homme qui la proclame. Les membres de la Convention affectèrent d'établir une distance entre eux et leur président, comme pour se séparer d'avance de Robespierre, et pour faire croire à ses projets de dictature. Sa noble fierté, dans ce jour solennel, fut signalée comme de l'orgueil, sa joie comme de l'enivrement, son enthousiasme comme de l'ambition. Les femmes, c'est-à-dire le sentiment, étaient pour lui; les enfants, c'est-à-dire l'innocence et la vérité, lui tendaient leurs petits bras en criant: « Vive Robespierre! » Ses collègues seuls murmuraient: « Ne veut-il pas faire le Dieu? » disait l'un. « Nous l'avons paré de fleurs, répondait l'autre: mais c'est pour l'immoler. » On tournait tout en dérision ou en crime, le panache flottant qui l'ombrageait, la manière dont il portait sa tête, les regards de satisfaction qu'il promenait sur la multitude. Entendant bourdonner autour de lui toutes ces haines, il dit à demi-voix: « On croirait voir les Pygmées renouveler la conspiration des Titans. » Ce mot le perdit. Une circonstance fit encore naître des pressentiments fâcheux. Au moment où Robespierre brûla le voile sous lequel on devait voir paraître la statue de la Sagesse, la flamme noircit entièrement cette statue. La chose fut regardée comme un présage. On crut voir la sagesse même de Robespierre s'obscurcir.

Le décret qui proclamait l'existence de l'Etre-Suprême fut reçu dans les chaumières avec des larmes d'attendrissement et de joie. Après cinq mois d'athéisme et d'abolition des cultes, la France venait de retrouver Dieu Ce fut un tressaillement dans toutes les consciences. On se demande depuis un demi-siècle ce qui manquait à Robespierre pour avoir raison de ses ennemis et pour fonder dans le monde le règne de la démocratie: il lui manqua un symbole religieux moins incomplet que le déisme. Son idée de vouloir tout ramener à la nature comme à l'état de perfection, était chimérique et rétrograde. Quelques amis de Robespierre prétendent que cette fête de l'Etre-Suprême n'était qu'un premier pas dans une voie de réaction religieuse, et qu'après avoir renoué avec Dieu, Maximilien aurait ramené la France vers un christianisme épuré aux lumières de la conscience et de la raison. La mort interrompit ses desseins. Les politiques de fait attachent peu d'importance à de telles considérations; mais pour nous, qui ne séparons jamais la société d'un principe, ni d'un sentiment religieux, nous croyons que toute la destinée de Robespierre, comme celle de la France, était suspendue à l'établissement des rapports de l'homme avec la Divinité. C'est faute d'avoir résolu le problème, alors insoluble, d'une croyance sociale, qu'il se montra dans la suite inférieur aux événements. La tentative n'en reste pas moins gigantesque: elle place dans l'avenir le nom de Robespierre entre Moïse et Calvin.

Et les têtes tombaient. Robespierre, dont le cœur saignait à la vue de ces exécutions sans terme, conçut le projet d'ensevelir la terreur et la mort dans un dernier supplice. Jusqu'ici la justice n'avait guère atteint que les faibles ou les vaincus; il voulut que la foudre remontât pour frapper les chefs de la République, ces hommes souillés de rapines et de sang, qui avaient déshonoré leur mission. Ce fut dans ce but que Couthon, le confident et l'ami de Robespierre, présenta, deux jours après la fête de l'Etre-Suprême, la loi sur le tribunal révolutionnaire, dite du 22 prairial. Le rempart derrière lequel quelques membres impurs de la Convention abritaient leur infamie sous l'inviolabilité, se trouvait renversé par cette loi. Les misérables virent la pointe du glaive qui les menaçait. Tallien, qui avait bu l'or et le sang de Bordeaux; Bourdon (de l'Oise), qui s'était couvert de crimes dans la Vendée; Dubois-Crancé, dont les manières hautaines et dures, les exigences outrées avaient soulevé la ville de Lyon; Léonard Bourdon, intrigant dont le cynisme égalait la lâcheté; Merlin, qui n'était pas sorti les mains pures de la capitulation de Mayence; Collot-d'Herbois, Fouché, Carrier, qui avaient des taches partout, se réunirent dans l'ombre pour préparer le 9 thermidor. La loi passa; mais les scélérats que Robespierre avait en vue échappèrent au bras qui voulait les frapper. L'arme qui devait tuer la terreur en tuant les terroristes, retomba plus lourde et plus tranchante sur le cou des victimes. Robespierre alors sortit du comité public, et cessa de participer aux actes du gouvernement. Cette neutralité couvrait des projets de clémence et d'amnistie; mais le moment n'était pas encore venu de les découvrir. Robespierre, soit faiblesse, soit connaissance approfondie de la situation, suivait le système dilatoire qui lui avait si bien réussi dans l'affaire des hébertistes: il avait laissé l'athéisme s'user par ses propres excès; il lui semblait de même que l'échafaud devait se noyer d'un jour à l'autre dans le sang des victimes et dans celui des pourvoyeurs. Il attendait.

Cependant les comités ne cessaient de surveiller la retraite de Robespierre. Voici une précieuse confidence de Barère à son lit de mort: « Robespierre était un homme désintéressé, républicain dans l'âme; son malheur vient d'avoir cherché à se faire nommer dictateur; il croyait qus c'était le seul moyen de comprimer le débordement des passions, qui, en dépassant les mesures énergiques, ne furent utiles qu'à une époque de la Révolution. Il nous en parlait souvent, à nous, qui étions occupés à diriger les armées dans notre comité de salut public. Nous ne nous dissimulions pas que Saint-Just, taillé sur un plus grand patron pour faire un dictateur, aurait fini par le renverser et se mettre à sa place; nous savions aussi que nous, qui étions contraires à ses idées dictatoriales, il nous aurait fait guillotiner. Nous le renversâmes. Voilà ce qui arriva alors. Depuis, j'ai réfléchi sur cet homme, et j'ai vu que son idée dominante était la réussite du gouvernement républicain; qu'il s'apercevait que les hommes, par leur opposition à ce gouvernement, entravaient les rouages de la machine; il les désignait: il avait raison. Nous étions alors sur des champs de bataille; nous n'avons pas compris cet homme. » Saint-Just, qui avait effectivement l'étoffe d'un dictateur, était doux comme un enfant, timide et rougissant comme une jeune fille, terrible comme un lion: sa parole était un glaive. Il n'épargnait ni son sang ni le sang des autres; il s'exposait lui-même au feu de l'ennemi; il se montrait froid dans le danger, et stoïquement intrépide. Après l'action il évitait de faire parler de lui. Son éloquence avait le nerf et quelquefois l'obscurité de Tacite. Il y avait de l'enthousiasme austère et comme un désordre lyrique dans le mouvement de ses idées. Couthon, qui fermait le triumvirat, était un esprit droit et judicieux. Durant les séances de la Convention, il tenait sur ses jambes paralysées un petit chien aux poils longs et soyeux, qu'il caressait doucement avec la main.

Robespierre voulait arrêter la Terreur; mais, semblable aux créations fantastiques de l'alchimie, elle défiait la main qui lui avait donné l'existence. Ce n'était qu'une procession sans fin sur la route de l'échafaud. Attendre les pieds dans ce sang, attendre le retour incertain de la modération et de l'humanité était un supplice horrible, Robespierre souffrait mille morts, son âme était ulcérée des maux qu'il voyait s'accumuler sur ses rêves de félicité prochaine. Il passa quelques jours à l'Ermitage, dans la vallée de Montmorency. Maximilien aimait à respirer l'âme de son maître dans ces lieux encore tout pleins de la présence de Jean-Jacques Rousseau. Dieu vit ce qui se passait alors dans les méditations du législateur; mais nul autre n'a pénétré les desseins profonds qu'enfantèrent, dit-on, ces jours de silence et de recueillement. L'avenir leur a manqué. Assurer l'existence de la République, faire cesser cet état d'incertitude qui livrait la fortune publique aux intrigants et les têtes au couteau, renouer une alliance sérieuse entre l'homme et Dieu, une sorte de concordat, dont l'Evangile devait être le lien, telle était sans doute la pensée intime de Robespierre. Cette pensée, la mort la scella sur ses lèvres.

Depuis quelques mois, la porte cochère de la maison qu'habitait la famille Duplay était constamment fermée: la *chose*, dont on voulait dérober la vue aux quatre filles du menuisier, passait régulièrement tous les jours. Du reste, ce rideau une fois tiré sur la ville, rien ne troublait plus la paix intérieure. Maximilien avait ramené, d'un voyage dans l'Artois, un grand chien nommé Brount, qu'il aimait. Ce chien faisait la joie des jeunes sœurs. C'était un allié de plus dans la maison. L'animal, grave et penseur avec son maître, était folâtre avec Victoire ou Eléonore. Quand Maximilien travaillait dans sa chambre, Brount, sage et sérieux, le regardait en silence; de temps en temps le chien avançait sa tête caressante sur les genoux de son maître; c'était entre eux une sympathie sans bornes. Peut-être ce chien représentait il au tribun soucieux et défiant l'image de la fidélité, si rare toujours, mais surtout dans les temps de révolution. Pendant la belle saison, Maximilien allait se promener tous les soirs aux Champs-Elysées, du côté des jardins Marbeuf, avec ses hôtes. De petits Savoyards qui le connaissaient pour le rencontrer tous les soirs dans les avenues, accouraient au-devant de lui en jouant de la vielle et en chantant quelque air des montagnes. Il leur donnait des *petits sous* et leur parlait avec bonté de leur pays, de leur cabane de leur vieille mère. Les enfants

l'appelaient entre eux le *bon Monsieur*. L'un d'eux l'aborda un jour en pleurant. Maximilien lui demanda le motif d'une si grosse tristesse; alors l'enfant, pour toute réponse, entr'ouvrit sa boîte qui était vide : « Je vois, répondit le *bon Monsieur*, tu as perdu ta marmotte; voici pour en acheter une autre. » Et il lui glissa dans la main une pièce de monnaie.

A la fin d'un siècle qui avait profané l'amour, Robespierre se distinguait par la pureté de ses mœurs et par la délicatesse de ses procédés envers un sexe, que la littérature du temps regardait comme né presque uniquement pour le plaisir. Il respectait surtout le lit conjugal. Attiré par l'habitude, il entrait tous les jours chez une marchande de tabac, madame Carvin, qui était fort jolie. Il aimait à causer avec elle, mais sans jamais s'écarter des formes les plus respectueuses. Sa figure exprimait la tristesse, quand il parlait des affaires du jour. « Nous n'en sortirons jamais; je suis bourrelé; j'en ai la tête perdue. »

On était aux premiers jours de thermidor; Maximilien continuait avec sa famille adoptive les excursions du soir aux Champs-Elysées. Le soleil tombé à l'extrémité du ciel ensevelissait son globe derrière les massifs d'arbres ou nageait mollement çà et là dans un fluide d'or sombre. Les bruits de la ville venaient mourir parmi les branches agitées; tout était repos, silence et méditation : plus de tribune, plus de peuple, rien que l'enseignement paisible et solennel de la nature. Maximilien marchait avec la fille aînée du menuisier appuyée à son bras; Brount les suivait. Que disaient-ils? La brise seule a tout entendu et tout oublié. Eléonore avait le front mélancolique et les yeux baissés; sa main flattait négligemment la tête de Brount, qui semblait tout fier de si belles caresses; Maximilien montrait à sa fiancée comme le coucher du soleil était rouge. — C'est du beau temps pour demain, dit-elle. — Maximilien baissa la tête comme frappé d'une image et d'un pressentiment terrible. Cette promenade fut la dernière. Le lendemain Maximilien avait disparu dans un orage; le lendemain était le 9 thermidor.

On n'a que trop écrit sur cette journée fameuse, qu'il faudrait, au contraire, couvrir de deuil et de silence. Les comités se soulevèrent contre l'homme qui menaçait leur scélératesse et entraînèrent la Convention dans un piége. Robespierre fut étouffé. En vain Saint-Just, calme et intrépide, agite la vérité sur la tête des méchants comme un flambeau ou comme un glaive; Tallien l'interrompt. Le sombre et atrabilaire Billaud-Varennes s'écrie : « La première fois que je dénonçai Danton au Comité, Robespierre se leva comme un furieux, en disant qu'il voyait mes intentions, que je voulais perdre les meilleurs patriotes. Tout cela m'a fait voir l'abîme creusé sous nos pas. » Ainsi la justification de Robespierre éclatait dans la bouche même de ses accusateurs. Il s'élance à la tribune; des cris formidables s'élèvent : « A bas, à bas le tyran ! » Tallien fait briller la lame d'un poignard, dont il s'est armé, dit-il, pour percer le sein du nouveau Cromwell, si la Convention nationale n'avait pas le courage de le décréter d'accusation. Les incertitudes tombent devant cette menace. L'Assemblée se soulève tout entière comme frappée d'une commotion électrique. Robespierre, le chapeau à la main, pâle, mais non défait, n'avait point quitté la tribune; il insiste de nouveau pour obtenir la parole. Un cri unanime : *A bas le tyran!* se fait entendre et couvre sa voix. Barère fait signe qu'il réclame le silence; alors toute la salle : « La parole à Barère ! » Ce député avait, dit-on, deux discours dans sa poche, l'un pour, l'autre contre Robespierre; jugeant la victime abattue, il tira le glaive. « Tandis que je parlais, raconte-t-il lui-même dans ses *Mémoires*, mon frère, qui était dans la tribune au-dessus du fauteuil du président, observait tous les mouvements de Robespierre. Celui-ci, toujours à la tribune, s'agitait continuellement. Mon frère m'a dit que lui et ses voisins craignaient qu'il n'en vînt à l'extrémité d'attenter à ma vie, tant on le voyait en proie à une violente crise de colère et de convulsion. Une appréhension semblable était bien d'un frère, mais elle ne devait pas s'élever contre Robespierre : cet homme était barbare avec le glaive des lois ou le fer des révolutions, mais non d'individu à individu. » Robespierre ne quittait toujours pas la tribune. Le vieux sceptique Vadier provoque le rire homérique de la Convention en faisant de son ennemi le chef d'une bande de dévots et d'illuminés. Tallien : « Je demande la parole pour ramener la discussion à son vrai point. » — Robespierre : « Je saurai bien l'y ramener. » Sa voix est refoulée par les mouvements et les cris de l'Assemblée qui ne veut pas l'entendre. Tallien calomnie impudemment l'homme sur la bouche duquel tout le monde appuie le bâillon. « Certes, s'écrie-t-il, si je voulais retracer les actes d'oppression particulière qui ont eu lieu, je remarquerais que c'est pendant le temps où Robespierre a été chargé de la police générale qu'ils ont été commis. » Robespierre, indigné : « C'est faux ! je... » Murmures, cris, trépignements de rage. Des mains meurtrières se lèvent et s'agitent de tous les coins de la salle. Robespierre porte de tout côté ses yeux; il ne rencontre que la défection et la haine. A chaque fois qu'il ouvre la bouche une agitation tumultueuse le suffoque. Se tournant alors du côté de Thuriot, auquel Collot-d'Herbois vient de céder le fauteuil : « Pour la dernière fois, président d'assassins, je te demande la parole. » Thuriot avait la taille et la voix d'un athlète; c'est l'homme qu'il fallait aux Thermidoriens pour en finir avec leur ennemi. Alors Robespierre jeune : « Je suis aussi coupable que mon frère : je partage ses vertus; je veux partager son sort. Je demande aussi le décret d'accusation contre moi. » L'Assemblée a le lâche courage d'accepter cette victime volontaire. On vote l'arrestation *du tyran*. Des cris éclatent de *Vive la Liberté! vive la République!* » Robespierre, avec une tristesse amère : « La République? Elle est perdue, puisque les intrigants triomphent. » Alors Lebas : « Je ne veux pas partager l'opprobre de ce décret! je demande aussi l'arrestation. » Tout le monde respectait le caractère sage et réservé de Lebas : les pans de son habit étaient entièrement arrachés par des mains officieuses qui, durant cette orageuse séance, avaient cherché à retenir son ardeur et son dévouement. Les députés qui venaient d'être décrétés d'arrestation descendirent à la barre. Des témoins rapportent que le visage de Robespierre exprimait un mépris mêlé d'indignation; calme et impassible, Saint-Just était resté maître de sa figure; Robespierre jeune, Lebas et Couthon semblaient plus touchés de l'injustice de la Convention envers Maximilien que de leur propre sort.

Barère disait : « J'ai sauvé la tête de David au 9 thermidor; je lui dis : Ne viens pas à cette séance; tu n'es pas homme politique; tu te compromettras; en effet, je suis sûr qu'il aurait voulu monter à la tribune pour défendre Robespierre. Souvent à Bruxelles, quand je me trouvais chez lui, il disait aux personnes présentes : « Je dois la vie à Barère. » Ce lâche grand peintre tenait donc bien à la vie, qu'il s'applaudissait de lui avoir sacrifié l'honneur!

Les prisons refusaient de recevoir Robespierre et ses amis. Vaincu dans la Convention, il ne l'était point dans l'opinion publique. S'il se fût alors emparé du lieu des séances, s'il eût fait tomber dans la nuit une douzaine de têtes, s'il eût encouragé le peuple qui venait en foule pour le délivrer et pour le soutenir, il se fût relevé plus terrible et plus puissant que jamais. Il ne le voulut point. A ceux qui le pressaient d'agir contre la Convention nationale, Robespierre n'opposa qu'un mot : « *Et au nom de qui?* » Il mourut, comme on voit, martyr du dogme de la démocratie. Pendant que le fantôme du devoir s'élevait dans la conscience de Robespierre pour arrêter sa main, ses ennemis remuaient de tous côtés. La Convention soulevait le peuple. Un décret, qui mettait sa tête et celle de ses amis *hors la loi*, était proclamé aux flambeaux, vers minuit, depuis les Tuileries jusqu'au quai de l'Ecole. Robespierre était à l'Hôtel-de-Ville avec les quatre députés, mis hors la loi : deux colonnes s'avancent, sous les ordres de Barras, droit à la Commune, aux cris de : *Vive la République! vive la représentation nationale!* Les citoyens qui tenaient pour Robespierre hésitent; les bataillons de garde nationale, qui se trouvaient sur la place, se débandent; les canons se retournent; les commissaires de la Convention pénètrent avec une force armée dans les salles. Robespierre reçoit dans la bouche un coup de feu, qui lui fait perdre beaucoup de sang et qui le livre sans défense aux gendarmes, entrés les premiers dans la maison commune pour le saisir. Lebas s'était tué. Robespierre jeune venait de se fracasser la jambe en se lançant d'une fenêtre. Saint-Just était demeuré calme et immobile sur son siége.

On les conduisit tous au supplice. La rue Saint-Honoré regorgeait de citoyens, prévenus ou égarés, qui se réjouissaient de voir punir dans ces hommes le système de la Terreur. Toutes les croisées étaient garnies de femmes parées comme dans les jours de fête. Robespierre, extraordinairement pâle, et couvert du même habit qu'il portait le jour où il avait proclamé l'existence de l'Etre-Suprême, semblait prendre les injures de la foule en pitié. Sa figure était enveloppée d'un linge. Des applaudissements partirent de plus d'une fenêtre richement tendue. Tout le long de la route s'élevait une clameur immense. — « C'est lui! Il s'est blessé d'un coup de pistolet à la mâchoire! — Non, c'est le sang de Danton qui lui sort par la bouche. — C'est celui de Camille Desmoulins. — C'est celui de la France. » Les injures pleuvaient; les femmes lui montraient le poing; les gendarmes eux-mêmes agitaient leur sabre en signe de réjouissance ou pour le montrer à la multitude; un assistant s'avança vers la charrette, regarda en face Robespierre, et lui cria sous le nez : « Oui, misérable, il est un Dieu! » Robespierre ne donna aucun signe. Un membre de la Convention se distinguait entre tous par la fureur avec laquelle il poussait le cri de : « *Mort au tyran!* » Ce conventionnel, c'était... Carrier.

On était arrivé devant la maison où logeait Maximilien; les énergumènes qui suivaient le cortége obligèrent les exécuteurs d'arrêter. Un groupe de furies exécuta une danse autour de la charrette où était Robespierre. En ce moment, une larme se forma lentement au bord de son œil sec. Le souvenir de la vie douce et presque pastorale qu'il avait menée dans cette maison, l'idée de ses hôtes qu'il entraînait dans sa perte venait de lui ouvrir le cœur. On allait se remettre en marche: alors une femme, vêtue avec une certaine recherche, fend la foule, saisit avec vivacité d'une main les barreaux de la charrette et de l'autre, menaçant Robespierre, lui crie : « Monstre, ton supplice m'enivre de joie; je n'ai qu'un regret, c'est que tu n'aies pas mille vies, pour jouir du plaisir de te les voir toutes arracher l'une après l'autre. Va, scélérat, descends au tombeau avec les malédictions de toutes les épouses et de toutes les mères de famille. » Robespierre tourna languissamment les yeux sur elle et leva les épaules.

La classe moyenne affichait publiquement son triomphe par les insultes et les transports de joie qu'elle faisait éclater tout le long de la route. Le peuple, qui était personnifié dans Robespierre, était

au contraire peu nombreux et morne. Il se disait que cet homme mourant, la République allait mourir. Aussi gardait-il, sur le passage du fatal cortége, un silence consterné.

Les proscrits, au nombre de vingt-deux, étaient tous mutilés. En cherchant eux-mêmes la mort, ils n'avaient rencontré que la souffrance et des contusions horribles qui les défiguraient. Seul, l'intrépide Saint-Just était debout, promenant sur la foule un œil tranquille. Au moment où les charrettes débouchèrent sur la place de la Révolution, la multitude sembla retenir son haleine pour voir le dénouement de cette procession tragique. Les charrettes s'arrêtèrent au pied de l'échafaud. Henriot, cet ivrogne barbouillé de lie et de sang, dont la conduite insensée avait perdu la cause du peuple, était le seul qui ne méritât point, dans cette journée, les honneurs du sacrifice. Un de ses yeux était sorti de son orbite, et ne tenait plus que par des filaments. Avant qu'il montât sur la guillotine, un des valets du bourreau lui arracha brutalement cet œil; ce qui le fit frémir de douleur. Ils tombèrent tous, l'un après l'autre, sans faiblesse et en silence. Robespierre jeune, toujours impassible et serein, même envers la mort, présenta fièrement sa tête au couteau et sa pensée à l'avenir. Couthon, qui n'avait plus que la tête et le cœur de vivant, mourut tout entier sans pâlir. Maximilien voyait d'un côté les feuillages des Champs-Elysées, où murmurait pour lui un souffle d'amour, et de l'autre le jardin des Tuileries, où il avait harangué le peuple, le jour de la fête de l'Etre-Suprême. Il avait montré, tout le long de la route, et conserva devant l'instrument du supplice un courage inflexible. Le bourreau, avant de l'étendre sur la planche où il allait recevoir la mort, lui arracha brusquement l'appareil qui couvrait sa blessure. Alors Robespierre jeta un cri. On entendit un coup sourd : sa tête venait de tomber. La joie féroce des spectateurs éclata. Saint-Just alors parut, les pieds dans le sang, la tête dans le ciel, grave sur l'échafaud comme à la tribune ou sur les champs de bataille. On n'avait jamais vu tant de beauté ni de génie luire sous le reflet de la hache. Il avait vingt six ans. Il croyait à la vertu, à la probité, au dévouement; il mourut égorgé par l'intrigue et par un vil égoïsme. Tous ces hommes n'avaient commis qu'un crime, celui de tirer le glaive contre les ennemis du peuple; ils périrent aussi par le glaive. Peut-être devaient-ils cette dernière satisfaction à la justice divine pour que, les trouvant acquittés de la dette qu'ils avaient contractée envers la mort, le monde pût se prosterner un jour devant la mémoire de ces martyrs qui ont défendu la cause du genre humain souffrant, sauvé le territoire de l'invasion étrangère, et préparé à leurs descendants des destinées meilleures. La postérité, qui déjà danse sur les cadavres des vaincus et des victimes, dira : Il y eut un peuple qui, en moins de deux années, jugea son roi, refit son gouvernement, changea ses mœurs, écrasa dans son sein toutes les factions, soutint le poids d'un continent tout entier devenu son ennemi, dispersa ses anciens maîtres, détruisit les nouveaux ambitieux ou les anarchistes, pour remonter par ses propres forces à la justice, à la morale, et ressaisir sa souveraineté. Ce peuple avait à sa tête des hommes intègres, désintéressés, inflexibles, qui s'écroulèrent avec leur rêve. Paix à ces ombres terribles !

La Terreur allait finir: les cœurs s'ouvraient à la pitié; les pavés teints en rouge se soulevaient dans nos faubourgs contre le mouvement de la charrette qui servait aux exécutions, quand le 9 thermidor vint ramasser dans le sang de Robespierre et de Saint-Just le glaive émoussé qu'ils voulaient détruire. La hache se retourna furieuse. Les débris de la Gironde se vengèrent cruellement. La justice du peuple avait été inflexible, celle de ses ennemis fut atroce. Il y eut une seconde Terreur, mille fois plus sanguinaire et plus implacable que l'autre. Des calculs exacts portent à huit ou dix mille le nombre des ennemis de l'égalité qui tombèrent sur l'échafaud avant le 9 thermidor; selon des rapports faits par les contre-révolutionnaires eux-mêmes, trente-cinq mille *Robespierristes* furent égorgés, après le 9 thermidor, dans quatre départements. On voit déjà de quel côté fut la violence. Il ne faut pas s'en étonner : les premiers terroristes frappaient avec le fer d'une conviction et au nom d'un principe social, tandis que les seconds assassinèrent avec l'arme de l'égoïsme et de la peur.

Les Montagnards eurent, presque tous, une vertu civile qui rachète bien des fautes, le désintéressement. Ceux-là n'étaient du moins ni des sangsues du peuple, ni des voleurs. Robespierre ne laissa pas un sou après sa mort. Saint-Just, noble et riche, avait abandonné tout son bien à la commune Blérancourt. Envoyé en mission, l'abbé Grégoire réduisait ses dépenses, pour ménager les deniers de l'Etat : « Devinez, écrivait-il à madame Dubois, combien mon souper chaque jour coûte à la nation : juste deux sous ; car, je soupe avec deux oranges. » Il rapporta au trésor public le fruit de ses économies, une petite somme épargnée sur ses frais de voyage, et nouée dans un coin de son mouchoir. Cahors, père, d'une famille nombreuse et membre de la Convention, à l'époque la plus florissante de cette assemblée, mourut, sans rien dire, de misère... oui, de misère.

Les députés de la Montagne, qui survécurent à la terreur thermidorienne, parvinrent presque tous à l'extrême vieillesse. Aucun d'eux ne se reprocha le sang de Louis XVI; mais ils auraient voulu laver leurs mains et leur conscience du sang de Robespierre. M. David d'Angers aborde un jour Barère sur son lit de douleur et lui témoigne l'intention de couler en bronze le portrait des hommes les plus célèbres de la Révolution française ; il lui nomme d'abord Danton .. Barère se lève brusquement sur son séant, et le visage inspiré par la fièvre, il lui dit en faisant un geste d'autorité :« Vous n'oublierez pas Robespierre, n'est-ce pas? car, c'est un homme pur, intègre, un vrai et sincère républicain ; ce qui l'a perdu, c'était son irascible susceptibilité et son injuste défiance envers ses collègues... Ce fut un grand malheur ! » Après avoir dit, sa tête retomba sur sa poitrine et il resta longtemps enseveli dans ses réflexions.

Billaud-Varennes, déporté à Cayenne, pauvre, vieux, et *devenu doux comme une jeune fille*, se reprochait le 9 thermidor, qu'il appelait sa déplorable faute.« Je le répète, disait-il : la révolution *puritaine* a été perdue ce jour-là ; depuis, combien de fois j'ai déploré d'y avoir agi de colère! Pourquoi ne laisse-t-on pas ces intempestives passions et toutes les vulgaires inquiétudes aux portes du pouvoir?»

Il disait encore : « Nous avions besoin de la dictature du Comité de salut public pour sauver la France. Aucun de nous n'a vu alors les faits, les accidents très affligeants sans doute, que l'on nous reproche ! nous avions les regards portés trop haut pour voir que nous marchions sur un sol couvert de sang. Parmi ceux que nos lois condamnèrent, vous ne comptez donc que des innocents? attaquaient-ils, oui ou non, la Révolution, la République? Oui! Hé bien ! nous les avons écrasés comme des égoïstes, comme des infâmes. Nous avons été *hommes d'Etat*, en mettant au-dessus de toutes les considérations le sort de la cause qui nous était confiée... Nous, du moins, nous n'avons pas laissé la France humiliée et nous avons été grands au milieu d'une noble pauvreté. N'avez-vous pas retrouvé au trésor public toutes nos confiscations? » Un profond chagrin pesait néanmoins sur le cœur de Billaud. Après sa condamnation, sa jeune femme, qu'il avait adorée et qu'il aimait peut-être encore, profitant de la loi du divorce, s'était remariée en France. Elle avait alors vingt ans, un nom terrible à porter et la misère pour toute ressource. Un homme vieux et riche, touché de cette situation déplorable, s'offrit à l'épouser en secondes noces : elle consentit. Il mourut. Héritière d'une grande fortune et touchée sans doute de remords, cette femme, qui était encore très belle, se souvint de Billaud qui vivait à Cayenne. Elle voulut consacrer sa richesse et ses soins à l'adoucissement d'un exil si amer. Un sentiment qui ne s'était jamais effacé de son cœur la ramenait, disait-elle, auprès de son premier mari. Elle lui écrivit lettre sur lettre, mais sans obtenir de réponse. S'étant rendue elle-même sur les lieux, elle demanda, par la bouche d'un intermédiaire, la grâce de soulager la noble infortune de M. Billaud-Varennes. Le vieux et fier républicain écouta l'envoyé de sa femme avec une attention soutenue, laissa même échapper quelques larmes, ce fut tout, il repoussa les services que venaient lui offrir ces mains tendres, mais profanées. « Il est, dit-il, des fautes irréparables. J'ai déchiré toutes ses lettres sans les lire. » Une négresse, nommée Virginie, prit soin de sa vieillesse et de son malheur. Billaud rendit le dernier soupir, en confessant, avec l'exaltation de la fièvre, que, loin de se repentir, il mourait fier de l'utilité et du désintéressement de sa vie. Ses lèvres bleues et livides se fermèrent en murmurant ces paroles terribles du dialogue d'Euchrate et de Sylla : *Mes ossements du moins reposeront sur une terre qui veut la liberté ; mais, j'entends la voix de la postérité qui me reproche d'avoir trop ménagé le sang des tyrans de l'Europe.*

Acceptons tout de ces hommes, moins le sang ! La France rayonne encore dans le monde de l'éclat de leur dictature et de leurs batailles. La démocratie renaîtra tôt ou tard de leur cendre par la réforme des mœurs et par la diffusion des lumières. Leur mémoire est la colonne de feu qui guide les générations errantes et indécises à la recherche d'une nouvelle terre promise. Le 9 thermidor ensevelit la République dans un orage. La Montagne se changea en volcan. Ce volcan a jeté les membres palpitants de la Convention dans toutes les parties de la terre et jusque dans les contrées les plus sauvages. J'interroge alors l'univers qui a été témoin des dernières années de leur vie, et l'univers me répondra : « Le monde n'en a jamais vu, ni n'en verra jamais de semblables ; ils sont tous morts convaincus et résignés. On aurait dit des êtres supérieurs à l'espèce humaine. — Soyez donc tranquilles et fiers dans vos tombeaux, ossements épars; l'heure de la résurrection politique du globe avance : vous serez enfin jugés! Mais aujourd'hui que l'arme de la terreur est tombée de leurs mains et que le regard peut les considérer sans effroi, ces hommes nous apparaissent comme des géants. L'ébauche de démocratie qu'ils nous ont laissée, ressemble, toute noircie qu'elle est par la foudre, à une de ces pierres druidiques qu'on rencontre dans les champs de la vieille Bretagne. Jeunes gens, oublions les pertes et les blessures de nos familles, pour ne plus voir que le résultat acquis à la cause du peuple; n'imitons pas leurs excès; car les excès font reculer la liberté. Vous-mêmes, ombres des victimes de la Révolution, maintenant que, dégagées des liens du corps et des intérêts de la vie, vous jugez plus sainement les questions humaines, reconnaissez que votre mort a été utile au progrès des générations futures, et réjouissez vous par delà le tombeau!

FIN DES MONTAGNARDS.

Paris. — Imp. Lacour et Comp., rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33, et rue Soufflot, 11.

LES VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

Contes Romans Théâtre Fables Fables Nouvelles

J. BRY AÎNÉ ÉDITEUR .21. RUE DES MATHURINS SAINT JACQUES

20 CENTIMES LA LIVRAISON

Dessiné par Ed. Frère. Gravé par Rouget.

CHARLOTTE CORDAY

PAR

ALPHONSE ESQUIROS.

INTRODUCTION.

Il y a quelques années, un voyageur se mit en marche sur la route de Caen. Il était parti, un jour de printemps, pour visiter les lieux habités par Charlotte Corday.

On traverse, avant d'arriver à Caen, un pays fertile et couvert d'arbres à fruits. La Normandie est un vaste pommier: à l'ombre de ce pommier s'étend une prairie sans fin, où paissent à l'abandon de grands bœufs et de belles vaches nonchalantes qui ont de l'herbe jusqu'au dessus des flancs. Quelquefois même ces herbes sont si hautes que, dans certains prés, les bêtes errantes ou agenouillées laissent apercevoir seulement le bout de leurs cornes. Les paysannes qu'on rencontre se ressentent de cette abondance; quelques-unes allaitent de leurs puissantes mamelles de beaux enfants frais et joufflus qui leur sourient bravement. Les hommes gardent leurs troupeaux ou passent la herse sur les glèbes grasses et molles à l'aide de forts chevaux, dont la croupe gris-pommelé ressemble, pour la couleur, au ciel de Normandie. Comme on était alors au mois de juin, les pommiers fleuris couvraient la route d'une neige fine et odorante que le vent chassait par bouffées sur des nappes de verdure. Ces arbres prenaient le long de la route mille formes extraordinaires : les uns, à demi renversés, laissaient pendre tout d'un côté leur chevelure blanche et poudrée à fleurs, tandis que d'autres relevaient superbement la tête et s'alignaient avec ordre devant notre passage, comme des soldats un jour de revue. Quelques propriétaires leur donnaient en marchant sur la route un regard d'espérance : ces fleurs promettaient des fruits, et la récolte des pommes est la vendange de la Normandie.



L'Interrogatoire.

J'eus occasion, chemin faisant, d'observer, jusque dans les détails les plus minutieux, les mœurs normandes, qui sont surtout entachées d'avarice et de chicane. De Paris à Mantes, on lit sur les méchantes auberges de la route cette formule consacrée : « *Ici on* DONNE *à boire et à manger.* » Passé Mantes, les aubergistes normands, qui craignent d'être pris au mot, font écrire sur leurs volets : « *Ici on* VEND *à boire et à manger.* »

Je me consolai des habitants sur la nature, qui, sans être très variée, avait un caractère de force, de fécondité et d'abondance tout nouveau pour moi ; la terre me surprenait par ses largesses; on eût dit la vieille mère Cybèle, avec son teint fauve et ses grappes de mamelles gonflées de lait.

Caen s'annonce de loin par une futaie de flèches d'églises et de clochers. Je fis mon entrée par la grande route, un dimanche qu'il tonnait; les faubourgs se montrèrent à moi dans un orage, au chant des cloches, au croassement des corbeaux et aux grondements de la foudre. C'était un jour favorable pour voir cette ville ancienne et curieuse; je visitai les églises, je remarquai de vieilles maisons encadrées dans une bordure de bois bizarrement sculptée, j'admirai la forme singulière de la ville, qui dessine un fer à cheval. La Providence ou le hasard se plaît quelquefois à écrire l'histoire avec des lignes de maçonnerie : tout le

monde sait que Caen, sous Guillaume-le-Conquérant, et à plusieurs autres reprises, donna aux Anglais de violents coups de pieds de cheval dont l'Angleterre garde la marque.

Caen était avant tout, pour moi, la ville de Charlotte Corday. Humble pèlerin, je venais retrouver quelques traces de sa vie dans les lieux habités par cette femme historique, et jamais pieux visiteur de Notre-Dame del Pilar ou de Sainte-Ursule, tout chargé de coquilles, n'eut plus de dévotion pour sa sainte. Je cherchais son souffle dans l'air, sa voix dans le bruit du vent ou des feuilles, la marque de ses pieds sur le sable: mais je ne tardai pas à reconnaître que ses pas étaient effacés du sable, et sa mémoire du cœur des hommes.

Je m'adressai à tout venant :

— Monsieur, pourriez-vous m'indiquer, dans la ville, la maison qu'habitait Charlotte Corday ?

— Monsieur, voici celle de Malherbe.

— Ce n'est pas cela que je vous demande.

— Un grand poète, monsieur!

« Enfin Malherbe vint! »

— Je vous parle de Charlotte Corday.

— Si vous êtes curieux de connaître les deux salamandres de pierre qui surmontaient l'entrée...

— Monsieur, peu m'importe. Ainsi vous ne pouvez me donner sur elle aucun renseignement?

— Si fait. François Malherbe était le fils d'un conseiller au bailliage...

— Ah! faites-moi grâce de votre Malherbe, le plus sec et le plus filandreux rimeur que je sache.

D'autres me répondaient gravement :

— Je ne connais pas cette dame-là dans la ville; adressez-vous au bureau de poste.

Cette indifférence me navra. Soyez donc femme; ayez pour vous la jeunesse, la beauté, l'amour; sacrifiez tout cela à une action que vous croyez généreuse, pour que, trente ans plus tard, un étranger vienne parler de vous, sur le sol même que vous avez foulé, sans réveiller aucun souvenir dans le cœur de vos concitoyens! Les hommes de la terreur étaient plus justes envers cette femme : ils voulaient faire abattre sa maison, y semer du sel, et planter sur la place vide un poteau, avec cette inscription : « Ici fut la maison de Charlotte Corday! »

Dans le mouvement de réaction thermidorienne, il avait été question d'élever, au milieu de la ville de Caen, un monument à cette femme extraordinaire. Ce projet n'eut pas de suite. Il faut s'en réjouir; car une statue en l'honneur de Charlotte Corday, aurait été, sous ce règne sanglant des idées modérées, un monument élevé à l'assassinat. Puisse le monument que vous consacre ici l'auteur, bien fragile, bien pauvre et bien éphémère sans doute, de papier et non de bronze, ranimer quelque mémoire autour de votre nom, ô Charlotte! Mais une mémoire pure qui dégage l'intention du fait, et qui pardonne à votre grand cœur sans amnistier votre main.

Cette ignorance des habitants de Caen et le peu de souvenir que Charlotte Corday a laissé dans la ville s'expliquent, au reste, par la vie ordinaire et cachée qu'elle y menait avant ce grand coup d'éclat dont Paris fut le théâtre. Mademoiselle Marie-Charlotte de Corday, petite-fille de Pierre Corneille, sortait d'une famille noble, mais ruinée. Il y a dans les familles des décadences qui répètent en petit celles des empires; chaque jour, quelque chose se détache des prospérités anciennes; la pente qui mène à la misère se fait plus rapide; les enfants se séparent des pères, les pères des enfants; tout va ainsi dépérissant jusqu'à une catastrophe dernière et théâtrale, qui abaisse le rideau sur une mort violente.

Charlotte était née dans un village, à Saint-Saturnin-les-Ligneries ou les Vignaux. Elle passa, comme Jeanne d'Arc, sa première enfance au milieu des champs; vêtue d'une robe de toile rouge, les épaules et les bras nus, elle courait, les cheveux au vent, sous la forêt de pommiers qui borde la route. On m'a montré sa maison; la toiture de chaume a été renouvelée par de la tuile. Il y a une cour avec un pommier au milieu, une cloche, un puits, un mur qui l'enclot, et une touffe de lierre qui jette son manteau sur l'épaule du mur.

On montre aussi près de Saint-Saturnin une source perdue sous des osiers et des joncs; quelques vieillards m'ont assuré avoir vu Charlotte, encore enfant, y puiser de l'eau dans le creux de sa main. Ce ruisseau obscur et perdu sous l'herbe, mais qui sort sans doute quelque part de sa solitude et de son silence, pour se mêler aux torrents écumeux, et souvent même aux combats des hommes, m'a semblé une image touchante de la vie de Charlotte Corday; calme et limpide à l'ombre des branches, mais troublée plus tard si profondément dans nos grandes villes, au contact des révolutions.

Charlotte Corday quitta la vie des champs, cette vie libre et charmante au grand air, pour entrer à Caen au couvent de la Sainte-Trinité, dont était abbesse madame de Belzunce. Cet établissement, fondé par la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, avait acquis, avec le temps, de grands revenus et de hautes prérogatives. Les religieuses, soumises à la règle de saint Benoît, portaient le vêtement noir, excepté la guimpe et le bandeau, qui étaient blancs. Elles vivaient sous le même toit, mais sans clôture, et pouvaient prendre chez elles une ou deux pensionnaires. Charlotte Corday fut reçue dans le couvent, avec sa sœur, par madame de Lauvagny, leur tante, qui avait fait ses vœux. Les bâtiments vastes et superbes s'étendaient au dos d'une petite colline, avec des jardins, des cours et des oratoires. L'église, qui subsiste encore, et qu'on répare à cette heure, est un édifice très curieux, dans le style anglo-normand; son extérieur froid, grave, recueilli, peu ouvert de portes et de fenêtres, lui donne l'air d'une nonne en prière et voilée. Quand nous visitâmes cette église, c'était le soir; quelques ouvriers, occupés aux cintres du portail, laissaient tomber leurs derniers coups de marteau; un vol perpétuel de corbeaux couronnait les tours, où le vent s'engouffrait avec des gémissements; la lune se levait derrière dans un nuage blanc, comme une pâle religieuse dans sa guimpe de batiste; je compris alors le jour mélancolique que la vue des lieux jette sur les souvenirs de l'histoire.

Charlotte Corday a dû prendre à l'Abbaye-des-Dames cette tournure d'esprit sombre et sévère qui, excitée plus tard par les événements, éclata en une action tragique.

Je tiens d'une vieille religieuse, que mademoiselle Corday se jeta d'abord dans la dévotion avec toute l'ardeur d'une tête exaltée. Seulement elle mêlait à ce zèle un fond d'orgueil et d'obstination qui lui attira souvent les réprimandes de sa tante. Elle apprit dans la maison à écrire, à faire de la musique et à dessiner, mais elle témoigna toujours beaucoup de répugnance pour les autres travaux de femme; cette main virile n'était pas faite pour tenir l'aiguille. Quand elle eut accompli sa dix-septième année, comme ses goûts n'étaient point arrêtés sur le cloître, et que la révolution, encore lointaine il est vrai, mais déjà menaçante, détournait beaucoup de femmes de la vie religieuse, mademoiselle de Corday quitta l'abbaye de la Trinité pour habiter à Caen la maison de madame de Bretteville.

Après de longues démarches, je suis enfin parvenu à découvrir cette maison où s'écoulèrent les années sérieuses et adultes de Charlotte Corday; elle est située rue Saint-Jean, nº 148, vis-à-vis la rue des Carmes; quoique réparée à neuf, cette maison a subi peu de changements, et il est aisé de deviner son ancienne forme sous les nouvelles retouches. J'ai d'ailleurs été aidé dans ce travail, sur les lieux, par le propriétaire, M. Lebidois. Cette maison, cachée au fond d'une petite cour, a un caractère singulièrement historique; on comprend qu'une résolution sombre, méditée et terrible, ait pu mûrir sous ces toits humides et recouverts d'une crasse de mousse, dans une chambre mal éclairée, devant une fenêtre morne et solitaire, où la pensée n'était jamais distraite par le spectacle de la rue. Les changements, ou, si vous voulez, les réparations, consistent, comme de rigueur, en un badigeon à la chaux qui a recouvert la pierre; les anciens vitraux de la fenêtre, à compartiments et à mailles de plomb, ont été remplacés par un châssis à grands verres de Bohême; la cour, autrefois pavée en grès, est maintenant dallée, pour empêcher l'herbe d'y croître et l'humidité de suinter; le soleil n'y luit presque jamais; ces lieux sévères et froids m'ont paru attristés d'une ombre éternelle. L'escalier massif qui mène à la chambre de mademoiselle de Corday, est en pierre, avec une rampe à volute. Comme un moine italien colle ses lèvres aux marches de la Scala-Santa, moi, simple voyageur, j'attachai quelques instants mes regards attristés aux marches rigides de cet escalier de pierre, que Charlotte Corday descendit, le mardi 9 juillet 1793, pour ne plus jamais le remonter.

J'ai aussi été servi dans cette visite des localités par les souvenirs d'un ancien tourneur en bois, qui, alors enfant, occupait avec sa mère la boutique située sur le devant de la rue. — Je la vois encore, me disait-il, dans ce coin de la cour du côté du puits, avec une amazone bleue, un chapeau de feutre conique et relevé de rubans, une gaze posée sur les seins; c'était une fière et belle personne qui ne chantait pas comme les autres filles, qui riait peu, et qui passait son temps à lire.

Le seul souvenir, en effet, que Charlotte Corday ait laissé dans la ville de Caen, est un souvenir de beauté studieuse et grave; cette remarque nous semble d'autant plus importante que presque toutes les femmes du pays sont belles. Seules, en France, elles savent porter leur tête : cela tient aux casques, aux pyramides, aux cathédrales, aux obélisques, et généralement à toutes ces constructions de dentelles nouées sous le cou, qui forment la toilette du dimanche. Caen touche de près au pays de Caux, cette Géorgie de la France.

Je profitai de mon voyage à Caen pour aller voir la mer, qui est à quatre lieues de la ville. Je pris le chemin de la Délivrande; c'est une route large, plate et uniforme, comme toutes les routes de la Normandie; quelques flèches d'église, qui se dressent de temps en temps au dessus des villages couchés au loin dans la plaine, font cependant lever çà et là dans la tête du voyageur, de grandes pensées.

J'arrivai par un beau ciel à la Délivrande. L'église, qui a donné son nom au village, possède une statue miraculeuse de la sainte Vierge, devant laquelle les pêcheurs suspendent leurs vestes humides d'eau salée et des débris de voile après un orage. De la Délivrande à Courseulles il n'y a plus qu'une demi-lieue; on ne tarde pas à recevoir dans la figure une brise fraîche et mouillée, et à entendre un bruit dans le lointain : c'est le souffle et la voix de l'Océan.

La terre, engraissée d'algues et de plantes salées que la mer en son flux pousse vers le rivage, étale aux yeux une végétation plus riche qu'aux environs de Caen. Un sainfoin ardent y croît par larges nappes qui rougissent au soleil comme des champs de charbons allumés. De grands oiseaux marins fendent l'air et se poursuivent en jetant des cris.

Courseulles est un gros bourg avec une flèche d'église fort élancée et entourée de tombeaux : il y a deux choses bien placées au bord de la mer, c'est une flèche d'église et un cimetière : — le mât éternel et le port.

Ce bourg dérobe entièrement le spectacle des eaux ; on n'aperçoit la mer que quand on l'a tout à fait à ses pieds. Il était deux heures ; je vis l'Océan dans son flux. Il emplissait jusqu'aux bords le bassin de sable que Dieu lui a donné pour le contenir. Le vent venait de tomber, et les vagues apportées vers le rivage par la seule force de cette grande masse d'eau venaient s'y briser lourdement : c'était un mouvement mécanique plein de monotonie et de grandeur. On a tort de croire la mer plus belle à voir quand elle s'agite que quand elle reste calme : rien, au contraire, n'égale alors la force et la majesté de cette reine, terrible jusque dans son sourire.

Sur le rivage, il y avait un cheval en liberté qui broutait du sainfoin dans un champ. Il s'interrompait de temps en temps pour regarder les flots et pour hennir. Quoique accoutumé sans doute à ce spectacle, le noble animal contemplait la mer dans son flux avec une grave surprise. Il fallait cet accompagnement au tableau ; les anciens l'avaient bien compris, eux qui ont fait sortir le cheval de la terre sous un coup du trident de Neptune.

La mer est elle-même, en effet, une fougueuse cavale tenue en frein par la main de Dieu.

Nous n'étions que deux hommes sur le sable, moi et un prêtre qui lisait son bréviaire en se promenant. Le bruit des versets saints se mêlait sur ses lèvres au murmure éternel de l'Océan débordé. Je me pris alors à envier, moi pauvre voyageur inquiet et tumultueux, le sort de ce prêtre qui passe sa vie uniforme, sérieuse et calme, entre l'Océan et la Bible, ces deux mers.

On ne découvrait aucun vaisseau, et j'avoue que je ne m'en plaignais pas, au contraire : tout ce qui m'eût rappelé l'homme, l'industrie et le commerce, m'eût gêné dans ce moment-là. J'aime mieux la mer abandonnée à elle-même, le grand désert d'eau, que cette forêt de mâts à laquelle on donne le nom de port. Il faut à la mer la solitude : on ne peut alors la regarder, sombre et immense qu'elle est, sans penser à cette grande mélancolie de l'esprit de Dieu porté sur les flots.

Je regardais profondément ce grand spectacle, quand le prêtre, qui avait fini de réciter ses vêpres à demi voix, vint s'asseoir à côté de moi sur le sable. C'était un homme qui penchait vers l'éternité ; quelques mèches de cheveux blancs tombaient sur sa soutane noire, et ses mains ridées agrafèrent soigneusement la fermeture du bréviaire.

— Vous êtes artiste? me demanda-t-il ; vous venez sans doute visiter nos sites et nos points de vue ?

— Non, lui dis-je, je suis venu à Caen pour recueillir quelques renseignements sur une femme.

— Pourriez-vous me dire son nom ?

— L'histoire la nomme Charlotte Corday.

Le vieillard prit un air réfléchi, et sembla fouiller quelques instants dans sa mémoire.

— Oui, me dit-il enfin, je l'ai vue.

Ce prêtre me sembla plus beau qu'auparavant ; je le pressai d'un regard curieux.

—C'est bien cela, reprit-il, comme déroulant dans sa tête la chaîne rouillée de ses souvenirs ; j'étais alors sous-diacre ; je venais vers trois heures réciter l'office au bord de l'Océan. Un jour, je vis, à peu près à la place où nous sommes, une jeune fille assise qui lisait. La mer était mauvaise ; le vent soufflait par bourrasques et jetait de grosses vagues sur le sable. Les yeux de la jeune fille quittèrent bientôt son livre pour s'arrêter sur le spectacle bouleversé des flots. Elle resta plus d'une heure dans une attitude pensive et recueillie. Comme j'avais fini mes devoirs, je m'approchai d'elle. Un regard indiscret jeté au livre qu'elle tenait négligeamment sur ses genoux, m'apprit que c'était un ouvrage de Raynal. Je me souvins alors d'avoir rencontré cette demoiselle à Caen, à l'hôtel de Faudoas, où elle avait une grande réputation d'esprit. Comme elle semblait absorbée dans une sombre méditation, j'attendais qu'elle tournât ses yeux vers moi, pour rompre le silence. Elle me reconnut quoique nous ne nous fussions vus qu'une seule fois. — Quel grand spectacle, me dit-elle, que celui de la mer ! — Oui, surtout, lui répondis-je, quand elle est comme aujourd'hui, mutine et turbulente. — Oh ! reprit-elle, celle-ci au moins s'apaise et rentre dans le devoir au moindre signe du Créateur ; mais il est un autre océan furieux dont rien ne peut réfréner l'audace. — Lequel? lui dis-je. — C'est le peuple, répondit-elle.

Nous gardâmes un moment le silence ; un léger crépuscule commençait à descendre sur l'Océan, et des brumes violettes fumaient à l'horizon.

Le prêtre continua :

— Oui, lui dis-je en reprenant son idée, le flot révolté respecte au moins la limite que le doigt de Dieu lui a prescrite : *Huc usque venies et non ibis amplius*, tandis que le flot populaire, une fois lâché et sorti de son repos, ne connaît plus aucune borne.

Elle parut longtemps réfléchir ; puis, rejetant en arrière ses longs cheveux châtains et prenant un air inspiré qui m'éblouit :

— Que savez-vous, me répondit-elle d'une voix forte, si ce flot, qui vous paraît si terrible et si menaçant, ne s'arrêtera pas seulement devant le doigt d'une femme ?

— Lorsque ce que vous savez arriva, ajouta le vieillard, je me souvins de cette parole.

Depuis quelques instants je regardais instinctivement cette vaste mer qu'avait regardée Charlotte Corday.

— Oui, c'était une femme de grand cœur, ajouta le prêtre comme se parlant à lui-même, mais la religion défend de tuer : *Abhorret Ecclesia a sanguine.*

Le vieux prêtre s'éloigna. Mes yeux restèrent attachés sur la vaste mer, d'où je cherchais, pour ainsi dire, à dégager une image de femme.

Charlotte Corday vivait solitairement à Caen, chez sa tante. Elle passait presque tout son temps à la lecture de Plutarque, de Jean-Jacques Rousseau et de Corneille, ses auteurs de prédilection. C'était une âme dévouée et sensible à toutes les influences : la philosophie du dernier siècle en fit une héroïne : le christianisme en eût fait une sainte.

Elle était surtout liée, à Caen, avec Eléonore de Faudoas, sa camarade d'enfance, guillotinée à seize ans.

Mademoiselle de Corday fréquentait avec sa tante les premières maisons de la ville, où elle passait pour une fille instruite et aimable. On blâmait seulement ses manières, qui semblaient un peu masculines pour le temps ; ses amies, c'est-à-dire ses rivales, disaient que c'était un garçon déguisé en demoiselle. Cette disposition à sortir de son sexe lui venait sans doute de la force et de l'exaltation de ses sentiments. Elle préludait sans le savoir aux femmes fortes du dix-neuvième siècle, madame de Staël et Georges Sand.

J'ai vu à Caen un vieillard qu'on me donna pour avoir été épris dans sa jeunesse de Charlotte Corday. « C'était, me dit-il, une de ces femmes belles et imposantes qu'on aime à l'adoration, sans jamais oser leur dire qu'on les aime. Elle avait les cheveux et les sourcils châtains, le tour du visage de forme ovale, le nez profilé avec grâce, le teint d'une fraîcheur de rose, la bouche bien garnie, les seins d'une Vénus (les hommes d'alors voyaient Vénus partout), les mains blanches et effilées comme une Italienne. Mais ce qu'elle possédait encore de plus remarquable et ce qui allait le mieux au cœur de toute sa personne, c'était la voix. Figurez-vous un timbre angélique : si l'on pouvait noter la parole comme on fait du chant, je vous la rendrais sensible maintenant sur le papier, tant cette voix m'est restée dans l'oreille. Je rencontrais quelquefois mademoiselle de Corday à l'hôtel de Faudoas. Elle parlait rarement et semblait beaucoup réfléchir. C'était une créature parfaite et pleine de grâces, qu'on eût pu surnommer à juste titre la vierge des Girondins. »

Le gouvernement révolutionnaire, sachant l'empire qu'exerce la beauté, s'appliqua de toutes ses forces à effacer cette auréole du nom de Charlotte Corday. Il fit insérer les lignes suivantes dans la *Gazette nationale*, avec ordre aux feuilles de province de les reproduire :

« Cette femme, qu'on a dit fort jolie, n'était pas jolie : c'était une *virago* plus charnue que fraîche, avec un maintien hommasse et une stature garçonnière, sans grâce, malpropre, comme le sont presque tous les philosophes et les beaux esprits femelles. Sa tête était une furie de lectures de toute espèce. Sa figure était dure, insolente, érysipélateuse et commune ; mais une peau blanche et sanguine, de l'embonpoint, de la jeunesse, et une évidence fameuse, voilà de quoi être belle dans un interrogatoire... Charlotte Corday avait vingt-cinq ans ; c'est être, dans nos mœurs, presque vieille fille. »

Malgré tous ces efforts, la vérité a prévalu, et la tête de Charlotte Corday est restée belle sous les injures de certaines feuilles de la Montagne, comme sous les soufflets du bourreau.

Les affections politiques de mademoiselle de Corday se rattachaient toutes au parti de la Gironde, dont Marat se montra l'ennemi le plus acharné. Depuis six mois, les déclamations de la feuille l'*Ami du peuple* portaient sur Buzot, sur Dumouriez, sur Lafayette, sur Barbaroux. Marat était le Caton de la révolution française ; la conclusion de toutes les diatribes de sa feuille, de tous ses discours à la tribune, était : Donc il faut détruire la Gironde.

On sait qu'avec cette patience et cette tenacité qui, dans les temps de révolution, équivalent au génie, Marat vint à bout de son œuvre. Il *passa*, comme il le dit lui-même, *le balai* dans la Convention.

Comme je tenais à recueillir tous les témoignages, je hasardai, dès mon retour à Paris, une visite chez la sœur de Marat qui vit encore. Elle a, dit-on, refusé autrefois de se marier, pour ne point perdre un nom dont elle se fait gloire.

C'était un jour de pluie.

Rue de la Barillerie, n° 32 (c'est l'adresse que m'avait indiquée le grand statuaire David), je rencontrai une allée étroite et sombre, gardée par une porte basse. Sur le mur, je lus ces mots : « *Le portier est au deuxième.* » Je montai.

Au second étage, je demandai mademoiselle Marat. Le portier et sa femme s'entre-regardèrent en silence. — C'est ici ? — Oui, monsieur. — Elle est chez elle? — Toujours; cette pauvre fille est paralysée des jambes. — A quel étage? — Au *cinquième*, la porte à droite.

La femme du portier, qui jusque-là m'avait regardé sans rien dire, ajouta d'une voix goguenarde : — Ce n'est pas une jeune fille, oui-dà!

Je continuai à monter. L'escalier devenait de plus en plus raide. Les murs sans badigeon étalaient au grand jour la sale nudité du plâtre. Arrivé tout en haut devant une porte mal close, je frappai. Après quelques instants d'attente durant lesquels je donnai un dernier coup d'œil au délabrement des lieux, on ouvrit. Je demeurai frappé de stupeur. L'être qui venait de m'ouvrir et qui me regardait, c'était Marat.

On m'avait averti de cette ressemblance presque surnaturelle entre le frère et la sœur, mais je ne la croyais pas possible à ce degré-là. Son vêtement douteux prêtait encore à l'illusion. Elle était coiffée d'une serviette blanche qui laissait passer très peu de cheveux. Cette serviette me fit souvenir que Marat avait la tête ainsi couverte, quand il fut tué dans son bain.

Je fis la question d'usage : — Mademoiselle Marat?

Elle fixa sur moi deux yeux noirs et perçants. — C'est ici, entrez.

Elle me fit passer par un cabinet sombre où l'on voyait confusément une manière de lit. Ce cabinet donnait dans une chambre unique, assez propre, mais misérable. Il y avait pour tous meubles, trois chaises, une table, une cage où chantaient deux serins, et une armoire ouverte qui contenait quelques livres. L'une des vitres de la fenêtre ayant été brisée, on l'avait remplacée par une feuille de papier huileuse qui jetait dans la chambre, par le temps de pluie qu'il faisait, un jour gras et terne.

Je ne pus m'empêcher, en voyant toute cette misère, de songer au désintéressement de ces rois révolutionnaires qui avaient tenu dans leurs mains toutes les fortunes avec toutes les têtes, et qui étaient morts laissant leur veuve ou leur sœur, au cinquième étage, dans une mansarde, sans linge et peut-être sans feu l'hiver.

La sœur de Marat se plaça dans une chaise à bras et m'invita à m'asseoir à côté d'elle. Je lui dis mon nom. Quand elle fut instruite du but de ma visite, je hasardai quelques questions sur son frère. Elle me parla, je l'avoue, plutôt de la révolution que de Marat. Je fus surpris de trouver sous les vêtements et les dehors d'une femme du peuple, un langage assez correct, précis et véhément. J'y reconnus toutes les idées et souvent même les expressions de son frère. Aussi me faisait-elle, au jour taciturne qui régnait dans cette chambre, un effet particulier. La terreur qui s'attache aux hommes et aux choses de 93 me pénétrait peu à peu. J'avais froid. Cette femme me paraissait moins la sœur de Marat que son ombre. Je l'écoutai en silence.

Les paroles qui tombaient de sa bouche étaient à la vérité des paroles rigides. — On ne fonde pas, me disait-elle, une république avec de l'or ni avec des ambitions, mais avec des vertus. Il faut *moraliser* le peuple. Une république veut des hommes purs que l'attrait des richesses et les séductions des femmes trouvent inflexibles. Il n'y a pas d'autre gloire sur la terre que de travailler pour le maintien des devoirs et des lois. Cicéron est grand parce qu'il a déjoué les desseins de Catilina et défendu la liberté de Rome. Mon frère lui-même ne m'est quelque chose que parce qu'il a travaillé toute sa vie à détruire les factions et à établir le bien du peuple, autrement je le renierais. Monsieur, retenez bien ceci : ce n'est pas la liberté d'un parti qu'il faut vouloir, c'est la liberté de tous, et cette liberté-là ne s'acquiert que par des mœurs austères. Il faut savoir au besoin sacrifier sa vie et celle de ses concitoyens pour maintenir le bien général. Mon frère est mort à l'œuvre. On aura beau faire, l'on n'effacera pas sa mémoire.

Elle me parla ensuite de Robespierre avec amertume : — Il n'y avait rien de commun, ajouta-t-elle, entre lui et Marat. Si mon frère eût vécu, les têtes de Danton et de Camille Desmoulins ne seraient pas tombées.

Interrogée si son frère avait été vraiment médecin des écuries du comte d'Artois: — Oui, me dit-elle, c'est la vérité. Aussi fut-il poursuivi plus tard par une foule de comtesses et de marquises qui venaient chez lui l'engager à déserter la cause du peuple. Le bruit courut même alors par la ville qu'il s'était vendu pour un château. Monsieur, ajouta-t-elle en me montrant avec orgueil son misérable réduit, regardez, je suis sa sœur et son unique héritière : voici mon château.

Je la surpris plusieurs fois à fixer sur moi des regards méfiants et inquisiteurs. L'humeur soupçonneuse des révolutionnaires de 93 ne s'était point endormie chez elle avec les années. Elle m'avoua même qu'elle avait besoin de renseignements sur mon *civisme*. Je la vis s'emporter aussi à quelques observations que je lui fis: c'était bien le sang de Marat. Les principes que son frère avaient défendus lui semblaient seuls dignes d'intérêt; les détails de sa vie intime rentraient, selon elle, dans les conditions de l'homme, être calamiteux et passager, que la mort efface sous un peu de terre.

J'obtins cependant d'elle, à force d'instances, quelques renseignements sur la vie et les habitudes de l'Ami du peuple.

Elle parla ensuite de Charlotte Corday comme d'une aventurière et d'une fille de mauvaise vie.

Je me levai pour sortir. — Monsieur, me dit-elle, revenez dans quinze jours, je vous donnerai d'autres détails, si je ne suis pas morte; car, dans l'état de maladie et de vieillesse où vous me voyez, je m'éteindrai subitement. Un jour, demain peut-être, en ouvrant la porte, l'on me trouvera morte; mais je ne m'en afflige aucunement; la mort n'est un mal que pour ceux qui ont la conscience troublée. Moi, qui suis sur le bord de la fosse et qui vous parle, je sais qu'on quitte la vie sans regret quand on se sent pur. Mon frère est mort pauvre et victime de son dévoûment à la patrie; c'est là toute sa gloire.

Je sortis avec un poids sur le cœur. — Voilà des gens, me suis-je dit, qui voulaient le bien de l'humanité, qui poursuivirent ce rêve jusqu'à la mort avec un désintéressement héroïque, et qui ne sont guère arrivés (jusqu'ici du moins) qu'à une renommée sanglante, qu'à une œuvre éphémère.

— Oh! c'est trop peu que de l'homme pour rien fonder de glorieux et de solide; il faut que Dieu y mette la main!

Le caractère de Marat a été refait sur son crâne, sur sa figure, sur l'ensemble de son système physiologique.

Il reste de Marat un portrait peint et un masque de plâtre; le portrait est de David; le plâtre a été moulé sur la figure du mort. La tête de Marat, cette grande agitation calmée tout-à-coup par le froid de l'agonie, garde sur ses traits ravagés des traces anciennes de lassitude et d'altération; les joues maigres et souffrantes se creusent en deux profonds puits de larmes, les lèvres molles se contractent amèrement. Il se mourait depuis longtemps, et Charlotte Corday n'a guère assassiné qu'un cadavre.

L'organisation de Marat l'appelait bien plutôt à la douceur et à la sensibilité qu'à la cruauté bestiale. Il avait la fibre délicate, la charnure molle, les lèvres épaisses (grand signe de bonté), la tête disposée à l'amour du genre humain, le front n'était pas très élevé; mais, outre ce qui dominait en Marat, c'était le tempérament révolutionnaire; nous remarquerons, en passant, que les fronts énormes contiennent des facultés vastes, mais oisives; les hommes d'action comme Richelieu, comme Robespierre, comme Saint-Just, ont le front renversé et coupant, le front en hache.

Ses opinions ont été rétablies entièrement sur ses écrits.

Marat se définissait lui-même le bouc émissaire qui se charge, en passant, de tous les maux et de toutes les puanteurs de l'humanité. Il y avait dix siècles d'oppression, de misère, de souffrances sur cet enfant du peuple, laid, maigre, contrefait, mal venu, qui retourne, impatient et irrité, sa dent contre ses maîtres. Ce petit homme, sur les pieds duquel toute une société a marché; ce médecin, qui porte dans son corps malade et lépreux les ordures, la pâleur et la fièvre des hôpitaux; ce journaliste inquiet, soupçonneux, méfiant, lâché dans la révolution comme un dogue vigilant dans une ville nouvelle et peu sûre pour y faire le guet; cet œil du peuple, qui va rôdant çà et là pour découvrir les traîtres; cet homme-anathème, qui prend sur sa tête maudite et calomniée tout l'odieux des mesures de sang, ne nous semble pas avoir été compris jusqu'à ce jour.

Sans doute, il eût été plus facile pour nous et plus vite fait de déclarer, selon l'opinion du vulgaire, Marat, *un tigre altéré de sang*; cela nous eût épargné beaucoup de recherches, beaucoup de contradictions et beaucoup d'ennemis; mais quoique nous fussions arrivé à cette étude avec le préjugé commun, nous n'avons pas tardé à nous trouver désarmé par la force du sentiment contraire. Toutes les idées qu'on se fait habituellement de Marat sont fausses. On le représente comme un tribun allant chercher ses paroles dans la boue du ruisseau, et Marat était, au contraire, un savant, un lettré, qui avait passé toute sa vie dans le cabinet, à des travaux de médecine, de science naturelle et d'histoire. Il y a quelques années, l'administration du Jardin-des-Plantes fit emplette d'une boîte contenant des instruments de physique; par un hasard singulier, une partie de ces instruments avait servi à Marat pour ses expériences sur la lumière; l'autre avait appartenu au comte de Provence, depuis Louis XVIII.

Si nous avons pris la peine de redresser les opinions fausses qui s'attachent à cet homme, ce n'est point pour le stérile et frivole plaisir d'avoir raison contre l'histoire; mais c'est que derrière la haine affectée à Marat se cache une haine sourde et hypocrite contre la révolution. Trop longtemps on s'est servi du fantôme de la terreur, comme d'un épouvantail, pour écarter du nouveau mouvement politique les esprits faibles et timorés. Le moment est venu de dissiper ces ombres et de faire évanouir les nuages qui obscurcissent nos destinées. Sans prétendre imposer à l'avenir des hommes politiques de la nature de Robespierre et de Marat, car chaque âge amène avec de nouveaux besoins de nouvelles facultés, nous

croyons qu'on doit rattacher l'œuvre de la démocratie à l'idée de ces grands philosophes de la Montagne.

Nul, certes, ne nous accusera de vouloir nous faire coupeur de têtes; nous avons horreur du sang, et si nous désirons encore une réforme dans l'Etat, nous l'appelons par des moyens sages et pacifiques. Nous croyons même avoir fait preuve d'impartialité en rendant justice, dans notre livre, à des acteurs bien différents, qui ont dû se haïr et se mépriser les uns les autres durant leur vie. L'histoire, calme et grande, parce qu'elle est éternelle, ne peut descendre de ses hauteurs solennelles aux inimitiés passagères des partis; tout en plaçant l'erreur d'un côté et la vérité de l'autre, elle doit peser avec une balance équitable le caractère et les actions des hommes. Nous sommes indulgent envers Louis XVI, tout en donnant raison à ses juges.

Nous avons vu beaucoup d'amis et d'ennemis de Marat qui ont vécu dans son intimité; nous avons recueilli de leur bouche des témoignages curieux; en vérité, nous croyons plutôt à cette tradition vivante qu'à l'histoire écrite: celle-là, en effet, n'a ni orgueil ni intérêt à tromper; elle dit ce qu'elle a vu et rien de plus; si la mémoire lui manque quelquefois, le sentiment qu'elle attache aux hommes et aux événements ne lui manque jamais, et c'est ce sentiment qu'il importe surtout de recueillir.

La plupart des spectateurs et quelques acteurs du grand drame de la révolution vivent encore; ils se mêlent obscurément de nos jours à d'autres scènes mesquines et misérables. Vous avez peut-être remarqué, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un petit homme cassé, qui, le dos en voûte, la tête clair-semée de rares cheveux gris, distribue aux musiciens de l'orchestre, à la lueur du gaz et en redingote marron, des papiers notés: c'est le gendarme qui, le 13 juillet 1793, arrêta Charlotte Corday.

Ce que nous avons lu de brochures, de pamphlets, de journaux révolutionnaires, est effrayant; il y a maintenant à Versailles un avocat, M. Deschiens, qui possède plusieurs chambrées de feuilles publiques (comme on disait alors), où nous avons promené nos doigts et nos yeux. A chaque grande époque historique, la Providence a soin de créer un homme (un, jamais plus) qui s'isole du mouvement général pour se livrer à des goûts en apparence bizarres.

La question que se faisait alors en s'éveillant l'avocat Deschiens n'était pas celle de tout le monde: « Qui l'emportera aujourd'hui de la Montagne ou de la Gironde? Combien de têtes tomberont? » Mais: « Combien paraîtra-t-il aujourd'hui de feuilles nouvelles? »

Et il parcourait avec cette pensée les rues de Paris, achetant sur son chemin tous les papiers du jour dans la main des crieurs. Or, cet homme particulier a rendu là un grand service. S'il se fût laissé entraîner comme les autres à l'ambition de la tribune, nous aurions un pâle orateur de plus dans un temps qui regorge déjà de parleurs et d'hommes d'Etat; tandis que nous rencontrerons un jour dans sa riche et précieuse collection tous les éléments pour écrire l'histoire.

Nous demandons pardon au public de le faire pénétrer ainsi dans le travail intérieur de notre livre; mais une introduction nous semble une lettre d'ami adressée au lecteur, et l'on dit tout à ses amis.

On nous trouvera peut-être inconséquent d'élever sur le même plan Charlotte Corday et Marat, la Montagne et la Gironde; mais au contraire, en politique, deux idées rivales et ennemies peuvent être représentées à un moment donné par deux grands caractères. Ceux qui croient rehausser l'action de Charlotte Corday en inventant, à propos de Marat, une caricature hideuse, l'abaissent positivement. Si, en effet, celui-ci eût été ce qu'on est convenu de le faire, un monstre stupidement féroce, un fou furieux, un moribond déjà à moitié noyé dans le sang de la nation avant que de l'être tout-à-fait dans son bain, c'eût été encore trop du bras d'une femme pour le pousser dans la tombe: il fallait laisser cette besogne à la lèpre ou au bourreau.

Nous n'avons plus qu'un mot à ajouter.

Nous avons à traiter une époque immense: la guerre sur toutes les frontières et avec tous les rois; la guerre dans la Vendée; la guerre à l'intérieur; les factions mutinées à contenir; une ancienne société à renverser; une nouvelle à mettre au moule; de la boue, de la gloire et du sang; des hommes apparus soudainement aux affaires et disparus de même; des rois dont la veille on ne savait pas les noms, et dont le règne finit le lendemain avec eux sur les planches d'un échafaud; des héros qui luttent, des tribuns qui pérorent, des martyrs qui meurent; une royauté qui s'en va, une souveraineté qui vient; puis, au-dessus de tout cela, comme couronne à ce grand événement, un empire qui est plus qu'un empire, un homme qui est plus qu'un homme, Napoléon! — Voilà ce que nos pères ont vu; voilà ce qu'ils ont fait.

Quand on vient nous dire maintenant que notre siècle n'est bon à rien, ne le croyons pas, jeunes gens! Il est trop près de son aîné pour ne pas avoir aussi ses révolutions et ses conquêtes dans un autre ordre de faits: nous devons tout renouveler, art, science, industrie, société, religion, tout, la pensée et la forme: — frères, comment ne ferions-nous pas de grandes choses, nous sommes les fils des géants!

LE SAMARITAIN.

Le 11 juin 1784, un jeune voyageur monté sur un cheval noir à tous crins arriva, vers le soir, sur la place d'armes de Versailles. Tout dans ses manières annonçait un fils de famille. On admirait la grâce singulière et hardie dont il se tenait en selle. C'était le comte Henri de Belzunce.

Il descendit à l'hôtel du *Lion-d'Or*. Le comte était un gentilhomme de Normandie qui venait se faire présenter à la cour. Il tenait à la famille de M. l'évêque de Belzunce, qui s'était signalé, en 1721, dans la fameuse peste de Marseille.

Versailles était alors dans toutes ses pompes. Les plans symétriques et corrects de Le Nôtre, le mouvement des eaux dans les bassins de marbre, les bronzes des frères Keller, les massifs d'arbres, les gazons verts, les allées de vieux chênes qui avaient vu Louis XIV, Bossuet et Condé, jetèrent notre jeune voyageur dans une foule de souvenirs. Il se promenait à l'entrée de la salle des gardes, sur le passage qui conduit aux appartements du roi, quand il entendit les sentinelles crier autour de lui: « Chapeau bas, messieurs, chapeau bas! » Henri crut, à ce vacarme, que Louis XVI allait paraître en personne, et il se rangea contre le mur, en se découvrant. Au lieu du roi, il vit venir une troupe de valets; chacun d'eux portait un plat couvert d'une serviette, et tous répétaient: « Chapeau bas! messieurs. » Henri comprit alors qu'on saluait le dîner du roi. Cet usage de se découvrir devant des plats avait quelque chose d'asiatique et d'idolâtre qui le blessa, si zélé partisan qu'il fût de la royauté.

Après avoir visité le parc, le comte se rendit à Versailles chez le duc de Brissac, grand chambellan du roi. C'était un homme très vain, mais un ancien ami de la famille, qui reçut Henri de Belzunce avec assez de bonne grâce. Il y avait justement, le soir même, spectacle à la cour. Le jeune comte pria le duc de l'y conduire. Sa toilette était fort présentable: habit de satin bleu à la garniture en nacre de perle, la veste glacée argent et or, la culotte et les bas de soie, deux montres avec des breloques, une épée, un chapeau à gance d'acier, du linge très fin et des souliers vernis, à talons rouges, avec des boucles de strass. Sa jolie figure prêtait à tout cela un charme particulier. Henri ne put retenir, en se regardant au miroir, un sourire et une larme: « Oh! dit-il, si Geneviève pouvait me voir dans ce costume! »

Le duc de Brissac fit monter son jeune protégé dans sa voiture, et le conduisit à ce grand palais de Versailles qu'une foule d'hommes de marbre ne peut venir à bout de peupler à cette heure, mais que la royauté de ce temps-là emplissait toute seule, sans effort. Il en est de ce palais comme des larges rues de Versailles, que les petites femmes d'alors, à grandes jupes, encombraient aisément; tandis que maintenant ces rues ne peuvent plus loger qu'une hôtesse digne d'elles, la solitude.

Après avoir placé Henri au parterre, où étaient les jeunes hommes de qualité et les officiers des gardes, M. de Brissac le quitta pour aller remplir ses fonctions auprès du roi.

A la sortie du spectacle, Henri de Belzunce fut averti de se trouver sur le passage du roi. Le duc le présenta à Sa Majesté, qui, pleine de respect pour la mémoire de M. de Belzunce, évêque de Marseille, fit à Henri l'accueil le plus favorable.

— A quelle profession vous destinez-vous?

— A celle des armes, Sire.

— C'est bien, je m'en entendrai avec votre protecteur, monsieur le comte; vous aurez de mes nouvelles.

Henri salua le roi.

Il était une heure du matin.

Le comte, qui s'était un peu attardé à attendre le roi, se trouva, en sortant du château, seul sur la grande place d'Armes. La maison où il avait couché la nuit d'auparavant était close et éteinte. L'orgueil le retint d'aller chez le duc de Brissac, qui ne lui avait point proposé son toit. Versailles était si beau pendant la nuit, avec son château et ses massifs d'arbres détachés, au clair de lune, sur un fond de ténèbres, que le comte se plut à errer dans la ville endormie. On eût dit, au peu de bruit que faisait le sommeil du roi, une majesté couchée dans le cercueil. Henri de Belzunce ne craignait qu'une chose dans ce silence et cette obscurité, c'était de rencontrer à un coin de rue, debout et sévère, l'ombre de Louis XIV.

Or, à l'angle d'une ruelle, il se sentit en effet serré par le pas d'un homme: ce Louis XIV était un voleur de nuit. Henri le reconnut bientôt à l'estoc qu'il dégaina et au signe qu'il fit à trois de ses camarades enfoncés dans les crevasses d'un vieux mur. Henri de Belzunce, avec le courage imprudent du jeune homme, voulut tenir contre les quatre spadassins. Il se jeta en arrière et attendit de pied ferme. La rencontre des épées eut lieu avec beaucoup d'éclairs. Si habile que le comte eût la main, son arme était trop mince pour résister longtemps contre quatre fortes lames; elle se rompit dans un écart: Henri se sentit alors percé à la cuisse et tomba.

Quant il revint à lui, il se trouva couché sur un lit à ciel et à rideaux de serge verte, dans une petite chambre tendue de ramages. Cette chambre appartenait à un jeune médecin de Versailles, qui, sortant tous les jours de grand matin, avait rencontré dans la rue

Henri étendu à terre et baigné dans son sang. Déjà quelques habitants de la ville avaient passé devant le blessé sans faire semblant de le voir ; mais ce dernier s'arrêta, examina la plaie avec attention, et fit transporter chez lui le malheureux afin de le soigner jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Pendant quelques jours le malade avait beaucoup souffert; il commençait à se sentir mieux, grâce sans doute au traitement du médecin.

Ce jeune docteur était un petit homme bizarre. Tout, dans sa figure maigre et mobile, annonçait une grande agitation d'esprit. Il écrivait beaucoup et gardait pendant son travail une serviette mouillée sur le front. Quoique médecin des écuries du comte d'Artois, il se livrait plutôt à des recherches sur le feu et sur la lumière qu'à l'exercice de sa profession. Rien n'égalait son horreur du sang; il lui en coûtait dans ses expériences de tuer un insecte.

Ce petit homme avait beaucoup voyagé, beaucoup souffert; tout récemment encore il revenait d'Angleterre. « J'avais été, disait-il au comte Henri de Belzunce, pour influencer au moyen d'un écrit les élections du Parlement; j'y travaillai, pendant trois mois, vingt-une heures par jour; à peine si j'en prenais deux de sommeil; et, pour me tenir éveillé, je fis un usage si excessif de café à l'eau, que je faillis y laisser ma vie. Je tombai dans une sorte d'anéantissement; toutes les facultés de mon âme étaient étonnées; je restai treize jours en ce triste état, dont je ne sortis que par le secours de la musique. »

Il se plaignait amèrement des académies qui refusaient d'examiner ses travaux, et qui mettaient ses livres de physique à l'index. Détracteur du système de Newton, il se prétendait appelé à faire révolution dans la science.

Ses mœurs semblaient réglées. Il menait une vie très sobre, mangeait du riz comme un bonze, buvait peu de vin et faisait une grande consommation de café à l'eau. Il n'annonçait guère plus de trente ans. Son costume était celui de tous les jeunes docteurs de 1780 : habit noir, veste, culotte et bas de même, jabot et manchettes longues de dentelle, perruque à trois marteaux et le claque sous le bras; mais tout cela lui allait autrement qu'aux autres et lui donnait l'air un peu grotesque.

Henri de Belzunce lui avait plu. Il l'avait traité comme son frère: lui cédant son lit, tandis qu'il couchait à terre sur un dur matelas, partageant avec lui sa chambre, le veillant la nuit, le soignant le jour; et, malgré tout, le jeune comte ne pouvait se décider à le trouver aimable. Le regard de cet homme était, selon lui, méfiant, et son humeur volcanique. Quand on contredisait ses systèmes, il frappait la terre du pied et s'emportait en termes fort durs. Revenu au calme, il s'adoucissait envers son adversaire, mais tout en demeurant intraitable sur le fond des idées. Sa conversation était impétueuse. Le feu qu'il y mettait venait moins de la tête que du sang, qui, chez lui, s'allumait tout-à-coup; cela, joint à des traits animés et souffrants, formait, avec sa petite taille, un ensemble particulier; quiconque l'avait vu une fois ne l'oubliait plus.

Henri était d'un âge où le mal se répare en peu de temps, et quoique la lame eût attaqué profondément les chairs, il fut bientôt en état de se remettre en route. Avant de quitter son hôte, il voulut partager avec lui sa bourse; le docteur refusa cette offre très rudement. Le comte lui dit qu'il ne prétendait nullement le payer avec de l'or des soins qu'il avait pris de sa sûreté, qu'il n'y ajouterait jamais trop de reconnaissance : mais en qualité d'hôte et de médecin, ajouta-t-il, vous avez fait des avances dans lesquelles il est juste que vous rentriez. — L'or, répondit le jeune docteur avec emphase, ne sert qu'à corrompre; l'or est le salaire d'un flatteur, d'un baladin, d'un histrion, d'un mercenaire, d'un valet, d'un esclave. Oh! si je pouvais ramasser tout ce qu'il y a d'or sur le monde pour l'engloutir d'un seul coup au fond de la mer, je croirais avoir rendu le plus grand des services à l'humanité.

— Au moins, je vais vous dire mon nom.

— Que me fait votre nom! vous êtes homme, je pense; il suffit : je vous devais aide et assistance.

— Je suis le comte Henri de Belzunce.

— Que m'importe votre titre, monsieur, et qui vous le demande ici?

— C'est afin de nous souvenir l'un de l'autre, vous comme mon bienfaiteur, et moi comme votre obligé.

— Point de ces distinctions entre nous, s'il vous plaît ; ce que j'ai fait, vous seriez un lâche et un méchant de ne point l'avoir fait à ma place; vous ne me devez pas de reconnaissance.

— Pourtant...

— Oh! brisons là. Je n'hésiterais pas un jour, si le salut public l'exigeait, à vous reprendre cette vie que je viens de vous conserver avec tant de soin; faites-en de même à mon égard.

— N'êtes-vous point mon ami?

— L'amitié ne s'établit que sur le dévoûment aux mêmes idées. Jusqu'ici je suis votre frère.

— Vous êtes dur, docteur; mais vous m'avez sauvé la vie, et, en dépit de vous-même, je ne serai pas ingrat. Dites-moi votre nom.

— Mon nom ne fait rien à l'affaire. Mais, puisque vous tenez absolument à ce qu'il y ait un souvenir entre nous deux, voici un livre que je viens de mettre au jour; gardez-le en mémoire de moi.

Henri reçut le livre du docteur et lui serra la main affectueusement; celui-ci le lui rendit de même. Ils se séparèrent.

Quand Henri de Belzunce eut quitté le seuil de la maison, il eut la curiosité d'ouvrir son livre et d'en regarder le titre; il lut :

Recherches sur l'Electricité médicale, par M. Marat.

LA STATUE DE JUDITH.

En 1789, les temps étaient changés. Deux régiments stationnaient à Caen dans la caserne dite de Vaucelles; c'étaient le régiment d'Artois et le régiment de Bourbon. L'un tenait pour le peuple, dont il était aimé ; l'autre, composé de jeunes officiers attachés au parti royaliste et de soldats gagnés, inspirait dans la ville une grande défiance. La haine et les soupçons des bourgeois portaient principalement sur le comte Henri de Belzunce, major en second du régiment de Bourbon.

On s'attendait dans la ville à un conflit. Le 11 août, à dix heures et demie du soir, un habitant de la ville, M. Rossignol (pourquoi refuserions-nous de transmettre à la postérité le nom de cet honnête Caennais), commandant le poste bourgeois, et Gouis, autre Caennais, étant de faction au pont de Vaucelles, un officier du régiment de Bourbon se présente dans l'ombre. La sentinelle crie trois fois : Qui vive?

Nuit et silence.

L'officier, à l'entrée du pont, avait dans les mains un fusil de chasse; il brûle une amorce, mais le coup rate : il arme de nouveau; avant qu'il ait le temps de faire feu, une balle de la sentinelle bourgeoise l'abat, la face contre terre.

Le coup de feu de la sentinelle allume au même moment une horrible agitation dans toute la ville. Le poste bourgeois pousse le cri d'alarme; on sonne le tocsin; on bat le tambour par toutes les rues; le canon éclate avec un bruit de ville qui se défonce. Caen, surpris par tout ce tumulte au milieu de son sommeil, s'émeut éperdument; des lumières étoilent toutes les fenêtres des maisons; les bourgeois regardent en bonnet de coton dans la rue et s'informent entre eux de ce qui se passe; des paysans, étonnés de tout ce bruit, arrivent d'une lieue à la ronde avec des faux. Bientôt tout le monde est dehors. On se dit généralement que la garnison va faire un mouvement sur la ville et qu'il faut la prévenir. Le cri : « Aux armes! s'élève de toute cette foule en désordre. On court au château ; on force les portes et on s'empare, sans résistance, de tout ce qui s'y trouve : poudre, fusils, sabres, pistolets, canons; le régiment d'Artois se joint à la milice bourgeoise; on allume des torches pour éclairer les voies. Toute cette multitude armée marche alors vers la caserne.

Le régiment de Bourbon se tenait dans la cour de la caserne. Il était sous les armes. Tout le peuple, mêlé de bourgeois, arrive devant la grille qu'il trouve fermée. Il éclate en cris de : « Vive la nation ! » A ce cri menaçant et forcené qui courait sur toutes les têtes, le régiment répond d'une seule voix par celui de : « Vive Bourbon ! »

On conduit le comte à l'hôtel-de-ville. Un gros de garde bourgeoise le serrait étroitement. Le peuple suivait. L'ancien hôtel-de-ville, sur la place Saint-Pierre, est un des plus gracieux édifices de la renaissance, avec de frêles colonnettes, des clochetons aériens, des frises merveilleuses, des fenêtres à cadre de pierre brodée au ciseau, des fantaisies curieuses d'oiseaux, de griffons, de têtes de singes incrustées sur les murs ; dans la cour, il y avait alors, et il y a encore aujourd'hui, deux statues colossales, l'une de David tenant à la main la tête de Goliath, l'autre de Judith.

Le comité, voulant mettre la tête de Henri de Belzunce à l'abri des fureurs de la multitude, et jugeant l'hôtel-de-ville trop peu fortifié, donna ordre de le conduire au château. Le château de Caen, bâti par Guillaume-le-Conquérant dans la seconde moitié du XI[e] siècle, était une citadelle entourée de gros murs, avec un pont-levis, un donjon et une église; le donjon a été abattu. Il fallait traverser, pour y arriver de l'hôtel-de-ville, deux places et une ruelle dite le Montoir du château. Le bruit courut alors qu'il y avait une galerie souterraine qui conduisait du château à l'Abbaye-aux-Dames, et que madame de Belzunce, tante du comte Henri de Belzunce et abbesse de la maison, avait assemblé le chapitre, pendant la nuit, pour mettre aux voix la proposition de recevoir le prisonnier dans le couvent. Elle espérait que la colère du peuple s'arrêterait devant un asile regardé jusque-là comme inviolable. Une fois dans les murs de l'abbaye, le comte aurait trouvé d'ailleurs aisément des moyens de fuite. Mais les jeunes religieuses n'osant pas sans doute se prononcer et les vieilles craignant l'entrée de quelque nouveau comte Ory dans le couvent, la proposition fut rejetée.

Transportons-nous maintenant rue Froide, devant l'église Saint-Sauveur, dans une tabagie de pauvre et triste apparence. Les tables sont encore humides de cidre; quelques pots de grès à couvercles d'étain, des gobelets renversés, des écuelles de plomb, des os à demi rongés dans des assiettes de faïence, étalent les restes d'un souper vorace. Du reste, la salle est vide : une chandelle jaune à la mèche longue et à la lumière terne grésille sur une table. Un homme entre mystérieusement avec une femme. L'homme est armé d'un fusil qu'il dépose dans un coin ; la femme, couverte d'un manteau

et dans l'ombre, ne laisse voir que ses yeux, qui sont noirs, et ses mains qui sont blanches. Ses doigts brillent étoilés de bagues.

— Tu m'as donné rendez-vous ici, dit l'homme d'une voix rude et après s'être fait apporter un pot de cidre; que me veux-tu? — Je veux la tête du comte de Belzunce. — Que t'a donc fait ce gentilhomme pour vouloir sa mort? — Ce qu'il ma fait! répondit-elle avec un rire éclatant et amer, il m'a fait ce que je suis, une fille perdue, avilie, malheureuse, damnée; le front dans le déshonneur, le cœur dans la boue. Voilà!

L'histoire de cette jeune fille était connue de toute la ville. Quand le jeune officier avait fait son entrée à Caen, Geneviève (c'était son nom) était belle et sage. Elle gagnait sa vie à broder des dentelles, une pauvre vie, des colifichets, des rubans et du pain. Un jour, elle se laissa prendre aux beaux yeux du comte. Celui-ci l'aima, puis la quitta. Geneviève ne put s'en consoler; fille perdue, elle continua son triste métier désespérément et avec colère. Elle aimait toujours le comte d'une haine jalouse. Sa vengeance était sourde, patiente, inexorable; elle couvait de sinistres projets sous les caresses vendues et les baisers amers. Celui avec qui Geneviève avait rendez-vous cette nuit-là, était un voleur, un braconnier; il faisait mine de l'aimer, et pour lui la vie d'un homme était peu de chose.

— Puisque tu y tiens, reprit-il, soit! je tirerai sur cet oiseau; mais embrasse-moi, petite! Geneviève le baisa sur la joue avec une horrible grimace; — une tête pour un baiser! L'homme et la femme sortirent.

Cependant il semblait qu'un démon acharné et invisible soufflât sa rage sur la tête du prisonnier. On parlait de dénonciations venues de Paris. Quelques soldats débauchés, disent les royalistes, par les bourgeois avaient déposé contre leur chef. Il s'en trouva même qui déclarèrent avoir reçu du comte l'ordre d'arracher la médaille à ceux du régiment d'Artois. Tous ces bruits étaient encore envenimés par des propos de femmes: une fille du quartier Saint-Sauveur déclara tenir de son amant, sergent au régiment de Bourbon, que l'intention de leur chef était depuis longtemps de faire un mouvement sur la ville.

Pendant ce temps-là Gouix, la sentinelle du pont de Vaucelles qui avait tiré sur l'officier, était porté en triomphe à travers la ville comme un sauveur. Le peuple, toujours grondant et courroucé, serrait de plus en plus les abords du château. Les flots pressés et turbulents de cette marée humaine battaient à grand bruit les portes solidement fermées. Il commençait à faire jour. Deux soldats du régiment de Bourbon, qui avaient sans doute pris le parti de leur chef, furent amenés, sur ces entrefaites et par ordre du comité, dans la prison du château. Il fallut leur entr'ouvrir les portes. Le peuple amassé à l'entrée profita de cette ouverture pour faire irruption dans la cour. Le cri: « A la prison! à la prison! » se détache alors de ce râle lugubre et confus qui est le bruit naturel de l'émeute. Toute cette foule armée se précipite dans le donjon du château.

Le comte Henri de Belzunce, pâle et défait par les horreurs d'une pareille nuit, reçoit, au fond de son cachot, le choc impétueux de ce courant qui a brisé ses écluses. Sans répondre aux attaques et aux mauvais traitements, il demande d'une voix ferme à être conduit à l'hôtel-de-ville, devant le comité. Le cri: « A l'hôtel-de-ville! » ayant aussitôt gagné toute cette multitude, on y conduit le prisonnier. C'est une seconde voie douloureuse: on lui fait descendre, le Montoir du château, la place du Marché au bois, et l'angle d'une petite rue. Henri de Belzunce, maltraité en chemin par des hommes sans entrailles qui lui jetaient des injures et des cailloux à la tête, s'adresse alors aux femmes, pour demander grâce: « Femmes de la nation, s'écrie-t-il, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma jeunesse, ayez pitié de ma mère! »

Puis, voyant qu'il n'y avait plus de pitié pour lui dans le cœur des femmes, il jugea alors que tout était perdu, et se résigna. Arrivé sur la place Saint-Pierre, devant l'hôtel-de-ville, le cortége s'arrêta à cause de la foule, qui grossissait toujours et encombrait les voies. L'église, les maisons, la place, étaient noires de têtes. L'hôtel-de-ville regardait avec ses fenêtres entr'ouvertes. Il était dix heures du matin. Alors un coup de feu partit, l'on ne sait d'où, et frappa le comte d'une balle à l'endroit du cœur. Il tomba. Au même instant, toute cette multitude en démence se précipite sur son cadavre. Des actes de la cruauté la plus dégoûtante se consomment à froid sur les restes encore tièdes de la victime. On dépouille le mort, on l'insulte, on lui crache à la face; sa tête est coupée et mise au bout d'une pique; ses membres, divisés et attachés à des bâtons, sont promenés par ces furieux dans toutes les rues de la ville. Une femme (le lecteur a nommé Geneviève) lui ouvre la poitrine avec des ciseaux, en tire le cœur entre ses mains ensanglantées, et l'emporte. Il y avait, mêlés à toutes ces fureurs populaires, des haines ou des amours qui ne sont ni de l'homme ni de la femme.

Nous avons parlé plus haut d'une statue de Judith qui se trouve à Caen dans la cour de l'hôtel-de-ville; c'est une belle et forte femme, qui tient le glaive d'une main et de l'autre une tête coupée; au moment où Henri de Belzunce tomba sur la place, devant les fenêtres de l'hôtel-de-ville, cette statue mystérieuse remua ses lèvres de pierre, et, les cheveux au vent, la jambe nue, le sein droit soulevé hors de sa robe, murmura tout bas: Mort à Holopherne! — De la ville de Caen, devait sortir plus tard une vengeance de femme contre celui qu'on croyait être le chef des excès révolutionnaires.

LE SOUTERRAIN.

Marat était le bouc émissaire de la révolution; on rejetait sur sa tête la responsabilité de tous les actes odieux et sanguinaires que la guerre civile faisait commettre alors dans le royaume. Cela tenait à l'influence de sa feuille l'*Ami du peuple*. Marat est le premier qui ait élevé le journal à l'état de puissance. Roi des ateliers et des faubourgs, l'Ami du peuple n'en tenait pas moins sa cour au fond d'une cave. Un lourd pavé lui servait à fixer d'aplomb le tonneau qui lui tenait lieu de table pour écrire. C'était la cave de l'ancienne abbaye des Cordeliers.

Ce soir-là Marat était particulièrement triste. Une main, sans doute connue, frappa à l'entrée du caveau trois coups: le proscrit écouta avec défiance; une voix de femme, douce et claire, se fit entendre: « C'est moi! ouvrez! » Marat ouvrit. Une jeune fille, blonde, svelte et jolie, entra avec un petit sourire aux lèvres. Elle portait à son bras un panier en jonc gonflé de quelques provisions de bouche, du riz, des fruits secs et une bouteille de café à l'eau; c'était le souper du captif. Cette fille était la comédienne Fleury.

Marat l'avait connue à Versailles. Elle était l'obligée d'un homme qui avait d'abord accueilli dans sa maison l'Ami du peuple poursuivi par les agents de l'autorité, mais qui n'avait pas tardé à prendre ombrage des soins dévoués et gracieux que mademoiselle Fleury prodiguait à son hôte. Aussi venait-elle en secret le visiter dans son caveau. Il n'y avait pourtant rien que de pur et d'honnête dans les rapports de Marat avec cette jeune comédienne. Elle avait beaucoup souffert, pauvre fille abandonnée au théâtre dès ses premières années; il lui en restait une pitié intarissable pour les malheureux. Mademoiselle Fleury trouvait un charme triste et doux à venir de temps en temps défaire son masque rose et soyeux, sous lequel il y avait des larmes, auprès du masque de fer de Marat.

Il y avait entre cet homme et cette femme une haute conformité de position: tous les deux étaient mis à l'index; l'une comme actrice, et l'autre comme factieux. Marat avait déjà déclaré dans sa feuille qu'à ses yeux « l'actrice la plus galante valait bien une catin de la cour. » La comédienne Fleury, opprimée sous le fardeau du mépris, favorisait de tous ses vœux le succès d'une révolution juste et humaine, qui devait bannir du monde les préjugés; elle espérait s'affranchir par ce moyen des affronts sanglants que les femmes du monde jetaient en riant à la tête des femmes de théâtre. Comme Marat était l'un des avocats les plus fervents de la cause du peuple, mademoiselle Fleury aimait à l'entendre parler de l'avenir; pauvre Samaritaine montrée au doigt, rejetée du monde, mal vue et proscrite, elle ouvrait son cœur à la foi de ce nouveau messie qui promettait de faire rentrer tous les hommes et toutes les femmes dans une même famille.

C'est ainsi que la révolution française, en s'élevant, trouva dans les cœurs des larmes amères dont elle forma ses orages, des vengeances dont elle grossit sa foudre.

Mademoiselle Fleury mit ses mains dans celles de Marat, qui les pressa tendrement: mais voyant les doigts meurtris et le poignet marqué d'un cercle noir:

— Qu'est-ce que ceci? lui demanda-t-il. — Ce n'est rien, dit-elle en rougissant.

Marat, portant alors les yeux au col frais et délicat de la jeune comédienne, le vit également affligé de taches livides et d'égratignures.

— Oh! je devine, s'écria-t-il avec emportement; cet homme atroce recommence sur vous ses traitements odieux. N'est-ce donc pas assez que la tyrannie appuie depuis seize ans son genou contre ma gorge, faut-il encore que je rencontre la trace de ses ongles sur une femme que j'aime! Les moyens qu'emploie ce monstre pour vous retenir à l'attache sont révoltants, il faut leur résister. Ouvrez une croisée, appelez du secours, et traduisez devant les juges l'homme brutal qui abuse si lâchement de votre timidité. — Hélas! ce misérable me retient par des liens autrement puissants et difficiles à rompre que ceux de la terreur: il connaît votre retraite, et il me menace, si je l'abandonne, de vous livrer. — Et c'est pour moi que vous souffrez! Infortuné que je suis, j'étends mes maux et mes persécutions à tout ce qui me touche. Aussi je vais partir. — Vous partez, ô mon Dieu! que vais-je devenir alors? — Ne craignez rien je ne vous abandonnerai pas, faible et désarmée, aux fureurs de cet homme: je vais demain l'intimider par les menaces de ma feuille; il faudra bien que cet obscur misérable cède devant l'autorité de l'Ami du peuple, puisque mes plaintes et mes colères vont jusque dans leurs châteaux pâlir le front des rois. — Vous êtes bon, Marat. — Je suis juste. Toute ma vie, j'ai juré de combattre la tyrannie sous toutes ses formes: celle qui s'attaque à un sexe faible et sans défense m'a toujours semblé la plus révoltante de toutes; je l'ai poursuivie dans le temps avec courage; au milieu d'un siècle prude et corrompu, j'ai

osé écrire en faveur des filles perdues par amour; j'en ai recueilli beaucoup de blâme et d'ironie, mais je suis d'avance résigné à tout. Au reste; j'ai déjà ma récompense: les affligées viennent à moi. Dernièrement, une jeune et belle femme se présente dans ma maison en habits de religieuse: son costume m'étonne; son air naïf, ses manières aisées, un sentiment mélancolique répandu sur sa figure fraîche et avenante, m'intéressent. Elle m'apprend qu'elle s'est échappée, la nuit, par la tour de l'abbaye de Panthemont, d'où un homme l'a tirée à force de bras. Cette démarche gaillarde avait été provoquée chez elle par les méchancetés des autres sœurs; je me fis l'avocat de cette pauvre fille, et je réussis à lui faire rendre sa liberté. — Mais pourquoi vous en aller, Marat? — L'histoire de ma vie depuis l'instant où j'ai pris la plume pour défendre la patrie contre ses maîtres est si fertile en événements singuliers, en mouvements tumultueux, en succès, en coups du sort; j'ai été l'objet de tant d'attentats, de tant d'outrages, de tant de diffamations; j'ai été environné de tant de périls, je leur ai échappé d'une manière si peu commune, qu'il n'est peut-être aucun roman au monde plus tourmenté que cette histoire. J'ai mené ce genre de vie huit mois entiers, sans me plaindre un instant, sans regretter ni repos ni plaisir, sans tenir aucun compte de la perte de mon état, de ma santé, de mon avenir, sans pâlir à la vue du glaive toujours levé; maintenant je suis las. Je vais m'éloigner de la France. Hélas! j'aurais été protégé, caressé, fêté, si j'avais voulu seulement vendre mon silence. Au lieu de l'or et des faveurs que je n'ai pas, j'ai quelques dettes qui viennent de l'impression de ma feuille, je vais abandonner à mes créanciers le peu qui me reste. Abhorré des grands et des hommes en place, noté dans tous les cabinets ministériels comme un monstre à étouffer, peut-être ne tarderai-je pas à être oublié du peuple, pour lequel je me suis fait anathème! Au reste, quelque affreux qu'ait été mon sort pendant ma longue captivité, toujours poursuivi, errant dans les rues au milieu de la nuit, ne dormant jamais qu'une paire de pistolets sous mon chevet, travaillant avec les ténèbres humides des caves sur la tête, et quelque sombre encore que soit la perspective ouverte devant moi, je ne regretterai pas ces sacrifices, et je ne me repentirai pas du bien que j'ai voulu faire aux hommes.

— Oh! dit la comédienne en joignant les mains, si les autres vous oublient, moi, Marat, je ne vous oublierai pas.

Et ils se séparèrent.

A peine mademoiselle Fleury avait-elle disparu, qu'un mouvement extraordinaire se fit dans le souterrain: un pan de mur qui séparait cette chambre nocturne d'un autre caveau, vint à s'écrouler. Marat, stupéfait du bruit et de la nature de l'éboulement, aperçut alors dans le caveau voisin, à la lueur d'une autre lampe, un vieillard aussi effrayé que lui-même; cela ressemblait à une vision. Les deux hôtes de ces lieux profonds se regardaient avec des yeux pleins de défiance et de surprise.

Marat fit quelques pas vers l'inconnu. — Seriez-vous, lui dit-il en lui montrant le bout d'un pistolet, un agent de la police envoyé pour me prendre? — J'allais, répondit le vieillard tout tremblant, vous faire exactement la même question. — Je ne suis ni un agent ni un espion: je suis l'Ami du peuple. — Et moi, reprit le vieillard invité à la confiance par l'air perçant et résolu de son camarade, je suis l'ancien supérieur des Cordeliers. — Les persécutions des ennemis de la liberté m'ont contraint à chercher un asile au fond des caves; j'entoure ma tête de ténèbres pour la sauver du billot. — Quand les ordres religieux furent abolis, le troupeau de mes moines se dispersa; le couvent, envahi par les sectaires des idées nouvelles, fut déclaré propriété nationale. Je ne savais où aller. L'idée me vint que ma tête serait plus en sûreté dans une demeure dont je connaissais les mystères et les détours. J'éprouvais d'ailleurs un déchirement de cœur à me séparer de ces vieux murs avec lesquels j'avais vécu depuis l'âge le plus tendre. Une vieille femme qui croit en Dieu se chargea de pourvoir à ma nourriture. J'attends ainsi dans la retraite et la prière des jours meilleurs. Je vois maintenant que nous sommes tous les deux intéressés à garder mutuellement le secret sur notre manière de vivre. Quoique ennemis, vous n'avez rien à craindre de moi, et je n'ai rien à craindre de vous. — Votre ennemi! et pourquoi? Il est vrai que nous ne pensons sans doute pas de la même manière; mais vos préjugés tiennent à l'éducation que vous avez reçue, à la robe que vous portez, à votre âge. Je souffre pour une cause bien différente de la vôtre; c'est égal: la souffrance est déjà un lien. N'y eût-il de commun entre nous que ces ténèbres glacées, ce silence et ces transes de mort qu'une pareille obscurité porte sans cesse au fond du cœur, cela suffit pour désarmer nos ressentiments personnels. Les hommes ne se touchent jamais de si près que par l'infortune.

Marat aussitôt proposa au vieillard de partager avec lui son modique souper. Ils rompirent le pain en signe de fraternité. Tout le reste de la nuit ces deux hommes réfléchirent à la bizarrerie du destin qui les réunissait sous la même voûte humide: l'un pour avoir voulu résister à la révolution, l'autre pour son impatience à franchir les obstacles que rencontrait le mouvement populaire. C'est ainsi que la liberté fait souvent sentir les mêmes rigueurs à ses ennemis et à ses amis.

LE JUIF ERRANT.

Marat avait annoncé son départ à la comédienne Fleury: il partit. La prudence le voulait ainsi; car, le surlendemain, une descente d'alguazils dans la cave du couvent des Cordeliers faillit le faire tomber aux mains de la justice; il s'était échappé par une issue secrète et s'était dirigé de nuit sur Versailles. Il errait sans pouvoir trouver d'asile et sans oser confier sa tête à ses anciens amis, dans les rues ténébreuses, lorsque, vaincu par la marche et par le froid, il se laissa tomber de découragement contre une borne.

Dans ce moment, un prêtre passa à côté de lui, dans l'ombre; il avait une simple soutane de drap noir, de gros souliers à cordons de cuir et des guêtres; il venait de porter le saint viatique à un mourant; c'était le curé Bassal.

Ce curé s'approcha de Marat. — Passez, monsieur l'abbé, lui dit celui-ci avec un sourire amer; je suis calviniste. — Je ne passerai pas, dit le prêtre, devant un homme qui n'a pas d'asile pour la nuit; car je me souviens que mon maître était de même errant dans les rues de Jérusalem et qu'il n'avait point où reposer sa tête. — Je vous dis que je suis hérétique. — Mon fils, toutes les religions sont sœurs. Je vous offre ma maison. Il n'y a devant Dieu ni prêtres ni hérétiques, ni pauvres ni riches, ni maîtres ni esclaves: il n'y a que des enfants d'une même famille, que des brebis d'un même troupeau. Jésus-Christ, mon maître, mangeait avec les Samaritains et les pécheurs.

Marat suivit l'abbé Bassal dans son modeste presbytère; c'était une petite maison couverte de tuiles, dans une rue déserte, avec une treille qui laissait tomber au vent d'automne ses dernières feuilles. Une vieille servante vint ouvrir; elle tenait une lanterne à la main, et était suivie du chien de la maison, qui courut, joyeux et caressant, embarrasser sa tête dans la soutane du prêtre. Un frugal repas était servi sur une table de chêne sans nappe, mais nette et luisante de propreté; l'abbé Bassal invita Marat à partager avec lui une tranche de viande et quelques fruits du jardin. Pendant le souper, la conversation tomba sur les événements: Marat blâma hautement la conduite et les travaux de l'assemblée:

« Le décret contre les émigrés, par exemple, me semble absurde; on devrait au contraire favoriser le départ de tous ces ennemis intraitables de la chose publique. Laissons la France se purger d'elle-même. Loin de là, on garde de force dans l'Etat des hommes intéressés par leur naissance et par leur fortune à se révolter sans cesse contre la révolution; c'est vouloir se condamner plus tard à verser du sang. La création du papier-monnaie sera également une source de ruine pour les petits rentiers. Quant aux biens de l'Eglise, je voudrais qu'on en fît trois parts: l'une serait conservée aux ministres de la religion; l'autre acquitterait les dettes de l'Etat; la troisième serait distribuée par petits lots aux malheureux. Les biens de l'Eglise étaient le domaine des pauvres: ils devraient leur revenir. On en ferait ainsi des citoyens utiles, et on les rattacherait fortement à la révolution.

— Vos vues sont très sages, monsieur Marat; ce sont aussi les miennes, ou plutôt ce sont celles de mon maître. Quand, aux portes d'une cité, vous voyez des pauvres en haillons, secouez vos vêtements et passez, car cette ville n'est pas chrétienne; quand vous entendez le claquement des fouets sur le dos des esclaves, fuyez, fuyez, car c'est le Christ qu'on flagelle! Quand vous apercevez du sang le long des murs ou sur le pavé des rues, tournez la face et dites: « Seigneur, vous n'êtes pas là! » Le pauvre, l'opprimé, le bourreau, trois hommes de trop dans les sociétés à venir. Jésus n'a traversé la crèche, le prétoire et le calvaire que pour les éviter aux autres hommes: la peine de mort aurait dû s'arrêter à lui, stupéfaite et épouvantée du mauvais coup qu'elle venait de faire. Ne trouvez-vous pas avec moi qu'il eût été beau dans le monde que le supplice eût fini au gibet sacré, et que le dernier pendu fût un Dieu?

— Je me suis toujours prononcé contre la peine de mort, et je reconnais avec vous toute la beauté de la morale chrétienne. Si la religion influait sur le prince comme sur les sujets, cet esprit de charité que prêche l'Evangile adoucirait sans doute l'exercice de la puissance. J'ai depuis longtemps admiré à Rome le Mont-de-Piété, établissement vraiment humain, où la foi vient, les mains pleines d'aumônes et de bonnes œuvres, au secours des nécessités du peuple. Nos institutions politiques ne sauraient même s'élever à la sublimité de nos institutions religieuses; mais, pour être toujours juste et vraie, la religion doit tendre à rendre l'homme citoyen.

— C'est aussi ce qui arrive maintenant, monsieur Marat; le christianisme passe de l'Eglise à la société: les états-généraux sont des conciles; la révolution est l'Evangile armé. Le peuple tend à élever désormais par la force ses croyances à l'état de formules politiques: celui-là est le premier rapporteur des *droits de l'homme*, qui a dit: *Vous êtes tous frères, et vous avez un Père qui est là-haut*. Jésus-Christ, pendant le cours de sa vie, n'a cessé de fronder les pharisiens, qui étaient les grands du peuple; les prêtres, qui dévoraient la substance du pauvre; les docteurs, qui, enflés d'une science vaine, hu-

miliaient les faibles d'esprit; or ces mêmes hommes existent, sous d'autres noms ou d'autres formes, dans nos sociétés modernes, et avec les mêmes abus : si Jésus-Christ revenait demain sur la terre, nos prêtres d'à présent le recrucifieraient!

—C'est pour cela qu'ils m'ont en horreur, reprit Marat ; j'attaque chaque jour ouvertement leur avarice, leur hypocrisie, leur domination : il y a beaucoup à changer à votre culte.

— Je le pense comme vous; mais ne conviendrez-vous pas avec moi que la main du prêtre, en jetant la même cendre sur tous les fronts et déposant le même pain consacré sur toutes les bouches, n'a pas peu contribué, dans les temps d'ignorance, à préparer les esprits au sentiment de l'égalité? Au reste, je crois avec vous qu'il y a beaucoup à retrancher des pompes de notre culte. Le temps vient et il est déjà venu où Dieu doit être adoré en esprit et en vérité.

— Vous avez des idées trop avancées pour votre état, monsieur l'abbé, je crains bien que vous ne soyez, comme moi, persécuté par les vôtres.

Je garde ces idées pour moi; je n'ai aucune ambition, et je manque des moyens de me produire. Seulement je m'associe de tous mes vœux à la sainte cause de notre révolution et à celle de ses défenseurs. — Marat, soyez ferme et patient : il y a deux pages dans la vie de tous les rénovateurs de l'humanité, l'une écrite avec des larmes de sang, l'autre avec de la gloire : hier et demain. — Un enfant du peuple qui vient au monde dans une étable, un ouvrier qui travaille jusqu'à trente ans à charpenter du bois, un juif que les autres peuples de la terre repoussent et méprisent, un esclave qui paie la dîme à César, un misérable, traité par les siens de fou, d'ivrogne, de blasphémateur; un vagabond qui n'a pas où passer la nuit, un séditieux battu de verges devant un peuple qui rit, une tête de malfaiteur bonne pour le soufflet et le crachat, un chef de bande attaché à la croix, un cadavre jeté en terre les mains traversées de clous et le flanc troué, — voilà ce que c'était hier; voici ce que ce sera demain : — un mort tout-puissant et glorieux que les sentinelles juives n'ont pu retenir dans sa tombe, un supplicié qui fait mettre le monde à genoux devant son gibet, un ressuscité qui a vaincu les efforts de ses bourreaux. — Hier c'était à peine un homme, demain c'est un Dieu.

Comme il commençait à se faire tard, Marat monta, conduit par la vieille servante, dans une petite chambre où il y avait un lit préparé avec des draps blancs. Il dormit tranquillement jusqu'au lendemain; les hommes de police ne seraient pas venus chercher l'Ami du peuple chez un curé. Au matin, il fit ses adieux à son hôte : l'abbé Bassal ne le laissa aller qu'après avoir obtenu de Marat la promesse de venir chercher asile dans sa maison toutes les fois que sa tête serait en danger.

Marat prit le chemin de la Normandie. Son intention était de gagner les bords de l'Océan; il espérait trouver une barque ou un vaisseau qui le jetterait de nuit en Angleterre. Son voyage fut une suite d'alertes et de périls. Depuis quelque jours, il errait sous un faux nom autour de la ville de Caen, lorsque, étant sorti un matin dans la campagne, il vit venir à lui, le long d'un étroit sentier ouvert dans les seigles, une jeune fille fraîche et naïve. L'allée était étroite, et comme l'inconnue marchait d'un pas léger, le voyageur se rangea de côté pour lui céder le passage. La jolie promeneuse, voyant un homme vêtu d'habits grossiers et couvert de poussière, la barbe inculte, les ongles noirs, les joues creuses, les yeux méfiants, un chapeau déformé et un bâton à la main, le prit pour un pauvre qui demandait l'aumône, et, approchant sa main du chapeau, y laissa tomber un écu. — Je ne demande pas l'aumône, dit l'étranger; je vous saluais.

La jeune fille, mortifiée et toute rouge, retira l'écu du chapeau. — Au reste, reprit-il, je ressemble plutôt, dans l'état où je suis, à un mendiant qu'à un voyageur; j'ai tant souffert en route! — D'où venez-vous donc? — De Paris. — Seriez-vous, par hasard, une victime de notre révolution? — Vous l'avez dit. — Peut-être sortez-vous de prison? — Voici deux ans que je n'avais pas vu la lumière du soleil ni la verdure des champs.

En disant ces mots, Marat respira une abondante bouffée d'air, avec la joie et les efforts de poitrine d'un homme enfermé depuis dix-huit mois au fond des caves. — Et comment vont les affaires à Paris? demanda l'inconnue, — Mal. — Il y a, dit-on, un homme, du nom de Marat, qui gâte notre belle cause, par les excès monstrueux de sa feuille. L'homme garda le silence. — Avez-vous un asile à Caen? reprit la jeune fille. — Non, je rôde autour de la ville, couchant, la nuit, sous un arbre ou au bord d'un fossé. Je n'oserais me confier à un aubergiste, et je ne connais personne dans la ville — Si j'étais libre, je vous offrirais un asile, car j'admire notre révolution généreuse, et je m'intéresse, sans les connaître, à tout ceux qui souffrent pour elle; mais je suis logée chez une vieille tante royaliste qui vous ferait mauvais accueil; adressez-vous de ma part à madame T..., rue du Rempart; c'est une bonne et courageuse femme qui attire chez elle tous les proscrits. — Votre nom! demanda Marat. — Charlotte, répondit-elle.

Marat alla demander asile à l'adresse qu'on lui avait indiquée. Au milieu de toute cette vie errante, il ne négligeait pas pour cela la rédaction de sa feuille, qui continuait à paraître tous les jours. Les articles qu'il envoyait à l'*Ami du Peuple*, depuis la rencontre qu'il avait faite étaient d'une extrême douceur et d'une justice parfaite; la beauté humanise. Les lecteurs ne purent revenir de ces articles, et déclarèrent Marat vendu.

Le lendemain, qui était un dimanche, Marat se hasarda à se promener par la ville; en passant devant l'église Saint-Jean, il vit des femmes et des hommes qui sortaient de la messe. Ce *reste de superstition* l'irrita; il entra dans l'église, tête haute, pour fronder les assistants. La messe venait de finir; les femmes repliaient leur livre; les cierges, mal éteints, fumaient encore sur l'autel, et le prêtre descendait la dernière marche, emportant le calice sous son voile de soie. Marat, en entrant jeta à l'autel et aux assistants un regard plein d'audace; il allait se promener autour de l'église avec un air de défi et de sarcasme, quand il avisa, à l'ombre d'un pilier, la jeune fille de la veille à genoux sur le bord d'un banc, avec sa vieille tante. A cette vue, le rire amer commencé sur les lèvres de Marat s'évanouit. La jeune fille se leva pour sortir, et donna son bras à sa tante, qui s'éloigna lentement. Alors Marat s'approcha malgré lui du banc; une force d'en haut le saisit, ses genoux se ployèrent à l'endroit où avaient posé ceux de Charlotte; son front orgueilleux, levé pour la menace et l'outrage, s'abaissa comme celui d'un enfant sous l'influence douce de la prière; l'anathème, l'esprit fort, le réformé qui, par conviction et par devoir, avait fait la guerre à l'église, joignit ses mains tremblantes, et murmura d'une voix basse : « Mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi! » Marat se releva du banc, étourdi et confus de ce qu'il venait de faire : » Oh! se dit-il à lui-même, si l'on m'avait vu! »

LE BUVEUR DE SANG.

Si jamais révolution dans le monde eut un but généreux, ce fut sans contredit celle de 93. Comment ne point s'intéresser à un événement et à des hommes qui vous disent avec une naïveté sublime : « Je n'ai vu partout jusqu'ici que les riches trompeurs et les pauvres trompés. Je me fais gloire d'être le défenseur des derniers et de mourir en républicain. » Les chefs n'étaient pourtant point tous d'accord sur ce but; les Girondins, par exemple, voulaient organiser la victoire au profit de la bourgeoisie : la république ne se présentait guère à leur esprit que sous la forme d'une oligarchie puissante qui aurait mis les intérêts du tiers-état à la place des anciens intérêts de la noblesse. Les Montagnards, au contraire, prétendaient constituer la révolution pour le peuple. Mais de tous ceux qui combattaient alors dans leurs rangs, nul n'avait plus de souci de la classe pauvre que Marat. Son œuvre, à lui, n'était pas l'affranchissement d'un parti, mais de la nation tout entière. Or, au nombre des servitudes que la révolution française devait tuer et abolir pour toujours, il plaçait sans hésiter la misère. Le peu d'instants que lui laissaient les fonctions publiques et ses devoirs d'écrivain étaient consacrés par lui à la visite des hôpitaux et des prisons. Médecin, il tâtait le pouls, dans ces sombres repaires du vice et de l'indigence, aux maladies morales et physiques qui ravagent notre société.

Ce jour-là, Marat était sorti de bon matin, et remontait les quais de ce pas inégal et précipité, qui lui était propre, quand il fut dérangé dans sa marche par la rencontre de Camille Desmoulins.

— Ah! le voilà! s'écria celui-ci avec cette surprise qu'excitait toujours, même parmi ses amis, l'aspect singulier de Marat. — Oui, dit Marat, je vais de ce pas au tribunal. — Au tribunal! serais-tu donc incriminé? — Non, reprit Marat, je vais défendre un prévenu. — Toi! le grand accusateur révolutionnaire! — Oui, l'accusateur du riche, mais le défenseur du pauvre. Ils marchèrent ensemble quelque temps. — Ah çà! demanda Camille, tu vas me raconter cette histoire; tu n'es point chargé de défendre, il me semble, mais de guérir; avocat et médecin, tu cumules. Marat lui expliqua en peu de mots qu'un homme d'âge, poussé par la faim à commettre un vol, avait été arrêté. Sur le point de subir son jugement, il avait refusé le secours de tout avocat, disant qu'il ne voulait être défendu que par l'Ami du peuple. Marat se rendait à la prière de ce malheureux. Les deux amis se séparèrent à la porte du tribunal. Marat entra. Un homme grand, maigre, exténué, livide, simplement vêtu d'une blouse de toile, venait d'être amené entre deux gardes. Après un interrogatoire banal qui n'apprit rien à l'assemblée, et auquel l'accusé répondait d'une voix morne, Marat obtint la parole.

« Citoyens!

« Pour que la société ait le droit de condamner un homme, il faut qu'elle lui ait offert et garanti un sort préférable à l'état de nature. Autrement, si, ne tenant à l'ordre établi que par ses désavantages et ses rigueurs, il s'en affranchit violemment, cet homme ne fait que reprendre à la société les droits qu'il avait aliénés sans raison. — Monsieur Marat! s'écria à ce début le président indigné, vous prétendez donc ici justifier le vol et l'assassinat? — Je ne justifie rien, reprit celui-ci, continuant son discours; mais je soutiens que, dans votre société injuste et partiale, vous ne partez point d'une base légitime pour réprimer les délits. S'il faut que, pour se maintenir, la

société force ses membres à respecter l'ordre établi, avant tout, elle doit les mettre à couvert des tentations du besoin. Quel sort chez vous jusqu'ici que celui du bas peuple! il voit dans l'État une classe d'hommes heureux dont il ne fait point partie; il trouve la sûreté établie pour eux et non pour lui; il sent que leur âme peut s'élever, et que la sienne est contrainte de s'abaisser sans cesse. Que dis-je? travaux, périls, privations, jeûnes, mépris, insultes, outrages de toute espèce, voilà le sort affreux qui l'attend. Oui, je le dis hautement en votre présence: partout le gouvernement lui-même force les pauvres au crime, en leur ôtant les moyens de subsister. Il est tel pays où, dès que la récolte manque, le laboureur se voit ruiné pour toujours; s'il n'a de quoi payer les impôts dont il est accablé, on lui enlève impitoyablement jusqu'à la paille de son lit. Ainsi réduit à la mendicité par les exactions des traitants, révolté de la dureté des riches, éconduit de toutes parts, et désespéré par le cri de ses enfants qui lui demandent du pain, il n'a d'autre ressource que d'aller attendre les passants au coin d'un bois. Laissez-moi donc vous adresser, au nom de mon client, ce discours que les décisions du barreau repoussent, je le sais, mais auquel, je crois, la raison et le sens commun n'ont rien de sage à répondre. Suis-je coupable? je l'ignore; mais ce que je n'ignore pas, c'est que je n'ai rien fait que je n'aie dû faire. Le soin de sa propre conservation est le premier des devoirs de l'homme; vous-mêmes n'en connaissez point au-dessus: qui vole pour vivre, tant qu'il ne peut faire autrement, ne fait qu'user de ses droits. Vous m'imputez d'avoir troublé l'ordre de la société. Eh! que m'importe à moi cet ordre prétendu, qui toujours me fut si funeste? Que vous prêchiez la soumission aux lois, vous à qui elles assurent la domination sur tant de malheureux, le moyen d'en être surpris! Observez-les donc, ces lois, puisque vous leur devez votre bien-être. Mais que dois-je à la société, moi qui ne la connais que par ses horreurs? Et ne me dites pas que tous ses membres, jouissant des mêmes prérogatives, peuvent en tirer les mêmes avantages: le contraire n'est que trop évident. Comparez votre sort au nôtre: tandis que vous coulez tranquillement vos jours au sein des délices, du faste, des grandeurs, nous sommes exposés pour vous aux injures du temps, aux fatigues, à la faim; pour multiplier vos jouissances, ce n'est pas assez d'arroser la terre de notre sueur, nous l'arrosons encore de nos larmes: qu'avez-vous donc fait pour être si heureux à nos dépens? Infortunés que nous sommes, si du moins il y avait un terme à nos maux! mais le sort du pauvre est irrévocablement fixe; et, sans quelque coup du hasard, la misère est le lot éternel du misérable. Qui ne connaît les avantages que la fortune assure à ses favoris? Ils ont beau n'avoir ni talents, ni mérite, ni vertus, tout s'aplanit devant eux au gré de leurs souhaits. C'est au riche que sont réservées les grandes entreprises, l'équipement des flottes, l'approvisionnement des armées, la gestion des revenus publics, le privilége exclusif de piller l'État; c'est au riche que sont réservées les entreprises lucratives, l'établissement des manufactures, l'armement des vaisseaux, les spéculations de commerce. Il faut de l'or pour amasser de l'or: quand il manque, rien n'y supplée. Même dans les classes les moins élevées, c'est pour l'homme aisé que sont les professions honnêtes, les arts de luxe, les arts libéraux; mais c'est pour le pauvre que sont les métiers vils, les métiers périlleux, les métiers dégoûtants; telle est l'aversion vouée à la pauvreté, qu'on la repousse de toutes parts, et que partout on encourage ceux qui n'ont pas besoin d'encouragement. Il fallait travailler, direz-vous: cela est bientôt dit; mais le pouvais-je? Réduit à l'indigence par l'injustice d'un voisin puissant, en vain ai-je cherché un asile sous le chaume; arraché de la charrue par la cruelle maladie qui me consume, et à charge au maître que je servais, il ne me resta pour subsister que la ressource de mendier mon pain: cette triste ressource même est venue à me manquer. Couvert de haillons et couché sur la paille, chaque jour j'étalais l'affligeant spectacle de mes plaies; quel cœur s'est ouvert à la pitié? Désespéré par vos refus, manquant de tout, et pressé par la faim, j'ai profité de l'obscurité de la nuit pour arracher d'un passant un faible secours que la dureté me refusait; et parce que j'ai usé des droits de la nature, vous m'envoyez au supplice! Condamnez-moi, puisqu'il le faut pour assurer vos injustes possessions; au milieu des tourments que je vais endurer, mon unique consolation sera de reprocher au ciel de m'avoir fait naître parmi vous. Mais non, hommes justes, je vois couler vos larmes, et je vous entends crier d'une commune voix, QU'IL SOIT ABSOUS! Oui, sans doute, il doit l'être... »

Il le fut. Le tribunal, déconcerté par cette défense dangereuse sans doute et mal fondée en droit, mais qui partait d'un cœur ému, par le cri de détresse que Marat, cette voix du pauvre, avait jeté dans l'âme de tous les assistants, vota la mise en liberté du prévenu, qui, attendri jusqu'aux larmes et les mains jointes, se retira en bénissant l'Ami du peuple.

LES GIRONDINS A CAEN.

Nous ne reviendrons pas sur la journée du 31 mai, ni sur la part que prit Marat à cet événement, qui décida du sort de la révolution. La Gironde écroulée sema de ses ruines le nord de la France. Treize députés proscrits se réfugièrent à Caen: c'étaient Buzot, Salles, Pétion, Gorsas, Louvet, Meillan, Lesage, Duchâtel, Valady, Larivière, de Cussy et Barbaroux; ils occupèrent, rue des Carmes, l'hôtel de l'Intendance. A quoi s'occupaient dans leur exil les députés proscrits? Ils faisaient des chansons. Et quelles chansons, grand Dieu!

> Marat entre... à sa vue
> Le bon Dieu Brissotin,
> De sa mère éperdue
> Se cache dans le sein.
> — Père éternel, dit-il, quel être épouvantable!
> Ah! fais-le rentrer en enfer.
> Attends que je sois au désert
> Pour m'envoyer le diable.

Faire de méchants vers, porter, au milieu de gais festins, des toasts à la patrie, attirer chez eux les jolies femmes de la ville, voilà ce que les Girondins appelaient « élever un temple aux vertus civiques. »

Tout en faisant de bons repas et en fréquentant la meilleure société de la ville, Buzot, Barbaroux, Louvet, avaient cependant organisé un comité d'insurrection contre la république. Ils rédigeaient des placards, des ordres du jour. Le général Félix Wimpfen, qui se trouvait alors investi du commandement de l'armée dite des côtes de Cherbourg, menaçait de se rendre à Paris à la tête de 60 mille Normands. C'était là que résidait la force matérielle de l'insurrection fédéraliste. Les orateurs de la Gironde ouvrirent, dans l'église de l'ancienne Abbaye-aux-Hommes, un prêche public auquel les habitants de Caen et des environs s'empressaient de se rendre le dimanche. Ils vantaient avec un enthousiasme calculé les charmes d'une liberté douce, tempérée par les lois et pure de sang humain. Leurs déclamations portaient surtout contre la Montagne, qu'ils représentaient comme un amas de crimes et d'atrocités.

Quoique mademoiselle de Corday vécût dans la retraite avec sa tante, elle ne laissait pas que d'aller en soirée dans quelques maisons de la ville, surtout quand elle prévoyait y trouver un des apôtres de la Gironde. Ces hommes aimables et brillants tenaient presque partout le sceptre de la conversation. Mademoiselle de Corday les écoutait avec son cœur. On voyait en quelque sorte le resplendissement du visage animé de l'orateur sur celui de la jeune fille.

Mademoiselle de Corday était la seule républicaine de sa famille: elle avait été amenée à l'amour de la liberté par la lecture de Raynal et aussi par les sentiments généreux de son âme. Son père, noble et attaché au parti royaliste, voyait avec peine ce qu'il nommait les égarements de sa fille; ses deux frères émigrés la reniaient; sa sœur, plus âgée qu'elle de deux ans, la pressait de revenir aux *bons principes*; mais Charlotte demeura inébranlable dans ses idées révolutionnaires. C'est à cette différence d'opinion et à l'état de gêne où se trouvait alors la maison de Corday qu'il faut attribuer le séjour de Charlotte à Caen, chez une vieille tante, dont elle subissait sans doute à contre-cœur la compagnie et la générosité. L'éducation qu'on recevait avant 1789 dans les colléges et les couvents était en parfaite opposition avec la société chrétienne et monarchique où l'élève devait bientôt entrer. On y proposait sans cesse à son admiration les exemples de héros et de femmes païennes se dévouant à la mort pour punir les tyrans. Charlotte Corday conçut, toute jeune, une vénération exaltée pour les Epicharis, les Porcia, les Clélie, et toutes ces femmes grecques ou romaines qui se levaient, dans son esprit, le poignard à la main, sur le cadavre encore fumant de leur ennemi. La lecture de Plutarque, de Jean-Jacques Rousseau, de Raynal, de Pierre Corneille, la confirma dans ses idées; elle ne voyait rien au dessus du dévoûment à la patrie. Toutes les vertus antiques, le courage, le mépris de la mort, la haine des tyrans, entrèrent dans son cœur excité; et comme la forme du visage suit toujours le mouvement de l'âme, mademoiselle Charlotte de Corday prit bientôt un air de tête classique et une beauté toute romaine.

Petite-fille de Pierre Corneille, elle avait d'ailleurs dans les veines quelques gouttes du sang républicain de son aïeul: elle composa une tragédie à sa manière dont elle fut à la fois l'auteur et l'héroïne.

La révolution de 89 avait créé dans les âmes une passion nouvelle et inconnue qui absorbait toutes les autres passions, c'était celle du bien public. Nos vertus et nos vices, et en général le tempérament humain suivent ces influences climatériques des sociétés. Charlotte Corday avait détaché son amour des faiblesses de son sexe, pour le porter tout entier sur ce grand événement français, qui contenait alors l'avenir du monde.

Plus mademoiselle de Corday était attachée à la révolution, plus elle avait en horreur les hommes qui, sous prétexte de civisme, l'ensanglantaient, disait-elle, entre leurs mains impures et féroces. Elle était à Caen lorsque le jeune major Henri de Belzunce y fut massacré par la populace. Peut-être vit-elle tomber ce pâle et beau jeune homme sur la place de l'Hôtel-de-Ville; peut-être rencontra-t-elle ses membres sanglants qu'on promenait par les rues, avec des chansons obscènes; peut-être lui présenta-t-on au bout d'une pique, comme à plusieurs femmes de Caen, qui en ont gardé des pâleurs et des convulsions, la têtre froide, et défigurée du comte à baiser.

Barbaroux trouva moyen de s'introduire chez mademoiselle de Corday, avec laquelle il eut des entrevues tolérées par la vieille tante. Il entrait, pour n'être point remarqué, par la boutique d'un tourneur en bois, qui avait une porte de derrière sur la petite cour où l'escalier de madame de Bretteville et de sa nièce prenait naissance. Il n'y avait que la rue à traverser pour aller de cette maison à l'hôtel de l'Intendance, où nous avons dit que Barbaroux était logé avec les autres Girondins. Une mâle conversation s'engageait entre elle et lui durant de longues heures dans une chambre assombrie par les vitraux à mailles de plomb et par les murs de la maison voisine. Charlotte recueillait une à une au fond de son cœur les paroles de son maître, et Barbaroux de son côté se retirait avec la joie d'être compris par une âme dans laquelle il croyait retrouver son image. Barbaroux se répétait dans mademoiselle de Corday comme dans un miroir où l'on aime à se voir en beau. Quelquefois ils marchaient ensemble sous les arbres solitaires du Cours, cette promenade de Caen où, suivant l'usage des villes de province, on ne se promène guère; mademoiselle de Corday lui disait, en renversant de côté sa jolie tête : « Je vous écoute et je m'appuie à votre bras en silence; car notre rôle, à nous autres femmes, est de nous retenir à vous qui êtes forts; nos cheveux longs et bouclés sont comme ces branches grimpantes et ces folles attaches de la vigne qui cherchent l'ormeau, je m'abandonne à vos conseils et à votre bras dans ces temps d'orage, certaine que la grandeur et la sainteté de notre cause élèvera notre amitié au dessus de toute faiblesse. »

LE DÉPART.

Depuis le séjour des Girondins à Caen, mademoiselle de Corday semblait animée du désir de se sacrifier à la révolution. Le propre de l'amour chaste et magnanime est de détacher de la vie; un plus grand que nous l'a dit : « Qui sait aimer, sait mourir. » Quoique le département du Calvados tînt pour la Gironde et qu'une sorte de Vendée républicaine s'organisât dans le nord de la France, des bandes d'hommes farouches parcouraient depuis quelques mois les rues de Caen. Ces hommes jetaient la terreur dans toute la ville par leurs visages féroces; ils chantaient d'ignobles chansons et dansaient une danse forcenée autour d'une image de Marat.

Comme toutes les âmes fortes qui embrassent la société dans leurs haines ou leurs amours, Charlotte Corday s'imagina que délivrer la Gironde des mains des Montagnards, c'était délivrer le pays. Le lendemain, elle se rencontra à l'hôtel Saint-Ouen avec quelques-uns des députés transfuges. Mademoiselle de Corday garda, comme de coutume, un silence passionné; elle écoutait attentivement et recueillait une à une dans son cœur les paroles des orateurs girondins. Barbaroux présenta un tableau sombre et lamentable des maux de la nation : « Sans une nouvelle Jeanne d'Arc, s'écria-t-il en finissant, sans quelque libératrice envoyée du ciel, sans un miracle inattendu, c'en est fait de la France! » Ces derniers mots fixèrent irrévocablement la destinée de Charlotte Corday. Elle crut que le ciel l'appelait par cette bouche aimée à se dévouer pour son pays. La beauté, ce magnétisme qui séduit et soumet les hommes eux-mêmes, ne pouvait manquer, rattachée ici au visage animé de l'orateur, d'entraîner une femme encore jeune, et sujette, malgré elle, aux influences de son sexe. Jamais le meurtre ne prit, pour s'insinuer dans une tête exaltée, des formes plus innocentes; il se présente à elle sous les attraits de l'éloquence; il revient à sa pensée durant ces heures silencieuses où la lune conseille les nobles dévoûments; il se drape dans les sentiments les plus élevés, l'humanité, le patriotisme, l'amour de la paix. Charlotte Corday vit l'assassinat en beau.

Il n'y a pas de terme dans le Code pénal, ni peut-être dans la langue, pour rendre cette provocation tacite et douteuse. Nous comptons sur l'imagination pénétrante de nos lectrices pour nous deviner. Charlotte Corday, quoique influencée amoureusement par Barbaroux, crut jusqu'au bout n'obéir qu'au mouvement héroïque de sauver la patrie. Dans le cœur des femmes, l'amour, par suite de l'éducation fausse et guindée qu'on leur donne, n'ose pas se découvrir franchement; le plus noble des sentiments eut besoin de se déguiser ici sous mille prétexte spécieux, pour ne point faire rougir celle dont il guida le bras.

Barbaroux, détruit par les coups de Marat, ne cessait de le représenter comme la tête hideuse de la Montagne : « Cet homme, disait-il, a la lèpre à l'âme; il boit le sang de la France pour prolonger ses jours odieux et gangrenés. Tant que la France ne sera point débarrassée de ce monstre, l'anarchie avec toutes ses horreurs dévorera ses enfants. »

Il prêchait même une croisade contre « cet ennemi public. » Les feuilles girondines ne cessaient de répéter que la France était descendue dans la fosse aux lions. Elles nommaient Marat comme le chef des égorgeurs. On s'imaginait à Caen qu'il était toute la Montagne. On se le figurait hideux. Obsédée de ces images, Charlotte Corday voyait passer durant ses insomnies la tête du monstre devant ses yeux ouverts. L'hallucination était pressante, tenace; une voix lui disait : « C'est à toi de sauver la France! » Le 7 juillet, une armée de volontaires se forma, au son du tambour, sur la grande place de Caen : mademoiselle de Corday assistait avec un visage charmé à cet enrôlement de fédéralistes. — Ces soldats vont donc marcher sur Paris? dit-elle à Pétion. — Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas? répondit celui-ci. — Je vous ferai repentir, reprit-elle, du soupçon que vous manifestez sur mes sentiments. Puis elle réfléchit intérieurement que tant de braves gens, venant à Paris pour chercher la tête d'un homme, c'était de trop; il ne mérite pas tant d'honneur, se dit-elle; il suffit de la main d'une femme.

Cette pensée la décida tout-à-fait. Depuis quelques jours, madame de Bretteville trouvait à sa nièce un visage extraordinaire. Étant entrée, un soir, dans sa chambre, elle trouva sur la table une vieille bible ouverte, et lut ces mots soulignés au crayon : « Judith sortit de la ville, parée d'une beauté merveilleuse dont le Seigneur lui avait fait cadeau, pour se rendre à la tente d'Olopherne (1). »

Une autre fois, sa douce et sérieuse tête se couvrit d'un nuage de colère à voir deux bourgeois de la ville, assis devant une table, qui se divertissaient aux cartes : — Vous jouez, leur dit-elle, et la patrie se meurt! Du reste, elle ne confia son projet à personne. Le mardi 9 juillet, elle se rendit, au matin, à l'hôtel de l'Intendance, accompagnée d'un domestique. Mademoiselle de Corday fit demander Barbaroux : cette dernière entrevue fut déchirante pour le cœur de la pauvre fille. Elle prit l'air le plus froid et le plus indifférent qu'elle put trouver, s'ouvrit à Barbaroux sur son voyage, mais sans lui en découvrir le motif, le pria de lui remettre une lettre pour Du Perret, afin d'obtenir des papiers nécessaires à l'une de ses amies d'enfance, nommée Marie Forbin. Au milieu de ses lents et secs préparatifs de départ, elle retenait à grand'peine, sur le bord de ses lèvres, des adieux plus tendres, que la séparation éternelle qui devait les suivre aurait sans doute rendus excusables. Déjà le secret terrible qu'elle enfermait dans sa frêle poitrine de femme allait lui échapper : elle ne se sentait presque plus maîtresse de ses larmes, et les larmes auraient été un aveu, et la main généreuse de Barbaroux aurait sans doute retenu le bras de Charlotte Corday sur le bord de cette résolution mortelle, quand Pétion vint traverser le salon où ils s'entretenaient tête-à-tête. — Comment! voilà une belle aristocrate, dit-il, qui vient voir des républicains! — Vous me jugez aujourd'hui sans me connaître, citoyen Pétion, répondit-elle; un jour, vous saurez ce que je suis.

Comme toujours, Pétion et Barbaroux ne s'aperçurent du sens de ces paroles qu'après l'événement. Mademoiselle de Corday sortit de l'hôtel de l'Intendance pour rentrer dans sa chambre; après avoir rangé ses livres et s'être chargée de son carton de dessins, elle prit congé de sa tante, sous prétexte d'aller voir faner le foin dans la campagne. Puis elle descendit l'escalier de pierre de sa maison qui donnait dans la petite cour; sur les dernières marches, elle trouva assis et souriant un bel enfant blond, aujourd'hui un vieillard, qui aimait les images: « Tiens, dit-elle en lui remettant son carton de dessins, voilà pour toi, Robert, sois bien sage et embrasse-moi : tu ne me verras plus. » Et elle partit.

L'HOTEL DE LA PROVIDENCE.

Le jeudi 11 juillet 1793, vers l'heure de midi, une femme descendit à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, à Paris. Cette femme, d'une stature forte et pourtant légère, annonçait à peu près vingt-cinq ans. La poussière qui couvrait ses vêtements en désordre témoignait qu'elle venait de faire un assez long voyage, et qu'elle sortait de voiture. Elle demanda une chambre. La maîtresse de l'hôtel, nommée Louise Graulier, lui adressa, par prudence, et un peu par curiosité, diverses questions : — D'où venez-vous ainsi, citoyenne? — De Caen, répondit-elle. — Alors, remarqua l'hôtesse, vous devez savoir des nouvelles. Est-il vrai qu'une force armée partie de votre ville marche dans ce moment sur Paris? — Je me suis trouvée sur la place de Caen le jour où l'on a battu la générale pour venir à Paris, reprit l'inconnue avec un demi-sourire : il n'y avait pas trente personnes. — Mais quel motif, citoyenne, peut vous amener toute seule, et encore jeune, dans notre ville, au milieu des choses terribles qui s'y passent? — Je n'y suis que pour quelques jours. Je voudrais obtenir des papiers nécessaires à l'une de mes amies d'enfance. Après quoi, je m'en retournerai. — Vous connaissez donc du monde à Paris? — J'ai une lettre de recommandation pour le citoyen Du Perret. — Le député à la Convention? — Oui, je compte m'y faire conduire demain matin.

L'hôtesse se crut suffisamment éclairée. Il est vrai de dire que la figure de l'inconnue n'avait rien de suspect; ses manières franches et son air ouvert lui gagnaient volontiers la confiance. Elle témoigna être très fatiguée de la route, et demanda qu'on mît tout de suite

(1) M. De Lamartine nous a fait l'honneur, dans son Histoire des Girondins, de nous emprunter quelques détails authentiques, recueillis sur les lieux; je dois pourtant avertir que parmi ces détails il en est quelques-uns d'inventés. Je dis cela surtout à propos du verset de Judith.

(Note de l'Éditeur).

des draps blancs à son lit. Le garçon de l'hôtel monta avec elle dans une chambre, où il prépara tout ce qu'il fallait pour le sommeil de la citoyenne et pour sa toilette du lendemain. Pendant ce temps, la belle voyageuse lui demanda ce qu'on pensait du *petit* Marat. — Les patriotes, répondit celui-ci, l'estiment beaucoup; mais les aristocrates le détestent.

Elle lui donna ensuite commission de lui acheter du papier, des plumes et de l'encre. A cinq heures, elle s'enferma dans sa chambre préparée pour la nuit, se coucha, et dormit jusqu'au lendemain d'un profond sommeil; elle avait eu soin de retirer la clé. A huit heures, elle s'éveilla, et se fit conduire chez Du Perret, qui tenait au parti de la Gironde; il avait refusé de suivre ses frères à Caen, et se sentait le courage de rester à son poste, malgré les périls qui environnaient sa tête.

La toilette de la voyageuse la faisait remarquer : elle portait un bonnet à ailes de papillon, un corsage bleu de ciel et une jupe rouge, avec un ruban vert dans les cheveux. Mais c'était surtout sa figure qui attirait les regards; reposée de ses fatigues de voyage par le sommeil de la nuit, elle avait le teint d'une fraîcheur et d'un éclat fort séduisants. Peut-être était-elle un peu forte, selon les idées étroites que nous nous faisons de la beauté, et avait-elle l'air trop décidé;



L'Aumône.

mais son enbonpoint ne gênait en rien sa marche, et la résolution de ses traits donnait à son visage sévère et noble un air romain qui était du plus grand style. Toute sa personne offrait un mélange harmonieux de la grâce de la femme avec l'énergie et la majesté de l'homme. C'était la première fois qu'elle venait à Paris. Elle avait eu, la veille, toutes sortes de peines à se débarrasser de quelques voyageurs qui, l'ayant vue endormie dans la voiture, s'étaient épris d'elle et voulaient l'accompagner à son hôtel. Elle s'était tirée de leurs mains en leur donnant un faux nom et une fausse adresse. Elle fut étonnée de ne pas trouver à la grande ville l'air morne et consterné qu'elle se figurait; de loin, elle s'en faisait une tout autre image. Paris se représentait dans sa tête, lorsqu'elle était partie de Caen, sous les couleurs les plus sombres; elle croyait, d'après les récits de la province, voir les fenêtres fermées, les rues désertes, les toilettes des femmes éteintes et amorties par la crainte d'attirer les yeux du comité de surveillance, les travaux suspendus, les boutiques sans marchands, les promenades sans promeneurs, les palais sans habitants, les églises sans Dieu.

La capitale, en un mot, s'offrait à elle, vue de cinquante lieues de distance, comme obscurcie par l'ombre de la mort; au lieu de ces scènes de deuil et de désolation qu'elle cherchait avec ses yeux effrayés, elle ne rencontrait que l'image paisible d'une cité s'éveillant, le matin, toute fraîche et tout alerte pour les travaux de la journée; les ouvriers allaient gaîment à leur besogne; les vieilles



L'Ami du peuple.

femmes, leur pot de fer-blanc à la main, faisaient cercle autour des laitières; les portières balayaient le devant des maisons et s'arrêtaient pour caqueter avec les voisines; les garçons de boutique faisaient joyeusement la cour aux filles; les fenêtres s'ouvraient une à une, comme des yeux qui s'éveillent pour recevoir l'air frais du matin; quoiqu'il fût encore de bonne heure, des femmes en élégante toilette de ville parcouraient les rues; des rentiers oisifs et souriants



Le Malade.

marchaient le long des allées vertes du Palais-Royal; de petits oiseaux chantaient dans les feuillages ou becquetaient des miettes de pain sur le sable; l'or, toujours avide de se montrer, étalait aux vitres des bijoutiers son éclat indiscret, comme s'il n'eût eu rien à craindre du pillage ni de l'émeute; la journée promettait d'être belle; tout était azur, sérénité, repos, dans le ciel et sur les visages.

Ceci déconcerta un moment la jeune étrangère. Rien n'était plus fait, en vérité, pour dissiper les idées injustes sur le régime révolu-

tionnaire que l'insouciance et le calme des habitants; l'émeute passée tout rentrait aussitôt dans le devoir; on eût dit un ruisseau qui aurait lavé les rues. Jamais, du reste, la ville n'eut une physionomie si gaie : les spectacles étaient suivis avec fureur; les fêtes et les réjouissances publiques attiraient une foule incroyable; le Palais-Égalité avait un air de joie que l'éclairage au gaz et les somptuosités récentes n'ont pu réveiller : une nuée de femmes, de filles, de jeunes gens s'ébattaient ensemble dans les avenues, avec des propos égrillards,



L'Arrestation.

et sans s'inquiéter du reste; les bourgeois amenaient leur famille prendre des glaces en plein air ou manger des gaufres : c'était, dans tout le jardin, un mouvement de promeneurs, de limonadiers portant des plateaux chargés de groseille ou de citron, de petits Savoyards jouant de l'orgue et chantant pour aider la générosité des buveurs de bière accoudés sur les tables vertes. L'été se mettait bravement de la partie, tandis que le sang des citoyens coulait sur la guillotine, les feuilles ne laissaient pas que de verdoyer gaîment, les fleurs de fleurir, les oiseaux de chanter, le ciel d'être bleu. La nature, dit-on, se soucie peu de l'homme.

Quand la jeune femme, arrivée de Caen pour affaires, se présenta à la porte de Du Perret, elle trouva dans l'antichambre une des filles de ce député, qui lui dit que son père était absent, et qui l'invita à revenir vers le soir. Elle se retira, contrariée, laissant aux mains de mademoiselle Du Perret un paquet sous pli à l'adresse de son père. Le soir, Du Perret était à table avec quelques amis; le dîner touchait au dessert quand une jeune femme entra délibérément, et, se tournant vers le député :

— Est-ce au citoyen Du Perret que j'ai l'honneur de parler? — A lui-même. — J'aurais à vous entretenir en particulier d'une affaire.

Du Perret pousse de la main une porte, et entre avec cette inconnue dans une chambre voisine. Il avait oublié d'ouvrir le paquet remis, le matin, aux soins de sa fille, en sorte qu'il ignorait tout-à-fait le but de cette visite mystérieuse. Ce paquet était resté sur la cheminée, dans une chemise de papier blanc avec un large cachet de cire rouge. La jeune femme expliqua en peu de mots qu'elle arrivait de Caen, que le paquet contenait une lettre de Barbaroux avec des brochures, et qu'elle avait recours à la complaisance du citoyen pour la mener chez le ministre. Du Perret lui représenta qu'il ne pouvait dans le moment quitter ses amis qui étaient à table, et l'invita elle-même à se *rafraîchir*. — Non, dit-elle; demain, si vous voulez vous donner la peine de passer chez moi dans la matinée, nous irons ensemble chez le ministre. — Volontiers; mais il me faudrait pour cela savoir votre adresse. A ces mots, elle tire de sa poche une carte imprimée où on lisait en grosses lettres : Hotel de la Providence, *rue des Vieux-Augustins*. — Et votre nom, je vous prie? L'inconnue fouilla de nouveau dans sa poche et en tira un crayon avec lequel elle écrit son nom sur la carte : Charlotte Corday. — Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ajouta-t-elle gravement et avec un air solennel : citoyen Du Perret, j'ai un conseil à vous donner; détachez-vous de l'assemblée, vous n'y faites rien. Allez à Caen, allez rejoindre vos frères. — Mon poste est à Paris, répondit fièrement Du Perret; je ne le quitterai pas. — Vous faites une sottise; croyez-moi, fuyez avant demain soir, car la colère du ciel va fondre sur la ville. »

Du Perret la reconduisit sur le palier. En entrant dans la salle où dînaient ses amis : — La plaisante aventure! s'écria-t-il, avec la surprise et l'inquiétude dans les yeux; cette femme m'a l'air d'une intrigante; par les propos qu'elle m'a tenus, elle m'a paru extraordinaire; j'ai vu dans ses raisons, dans son allure, dans sa contenance, quelque chose de singulier qui me confond. — Hôtel de la Providence, dit un des convives en souriant, après avoir lu l'adresse sur la carte laissée par cette femme; prends garde, mon ami, il y a du mystérieux et du providentiel là-dessous. Du Perret, après un instant de réflexion : Au reste, je saurai demain ce que c'est.

LE MALADE.

Marat, depuis quelques jours, avait adressé à la Convention une lettre finissant par ces mots : « Accablé d'affaires, chargé de la défense d'une foule d'opprimés, et détenu chez moi par une indisposition très grave, je ne puis quitter mon lit pour me rendre à l'assemblée. »

Il était malade. Les obstacles apportés par les événements, les partis et les passions des hommes à la marche du bien public le jetaient dans des accès de fureur qui lui brûlaient le sang, et qui menaçaient de couvrir ses membres d'une lèpre vive.

La révolution était sur cet homme la robe de Déjanire : elle le consumait. Marat n'en continuait pas moins ses travaux : doué de cette activité dévorante qui ne le quitta qu'à la mort, il surveillait de son lit tous les mouvements de la république.

L'Ami du peuple n'avait d'ailleurs pas l'autorité que lui prêtent ses ennemis. Son influence était toute personnelle et toute morale; simple journaliste, simple député à la Convention nationale, où il n'était applaudi que du dehors, il n'a jamais tenu en main les rênes du gouvernement révolutionnaire. Le centre de la seule puissance réelle qu'il exerçât était à l'Hôtel-de-Ville, encore n'y occupait-il qu'une tribune. Consulté, obéi quelquefois, il régnait uniquement sur les esprits.



L'Échafaud.

Ce matin-là, on lui apporta la liste des citoyens arrêtés par ordre de la commune : Marat la parcourut des yeux avec attention. Lorsqu'il voulait attirer les yeux de la justice sur un des détenus, il fai-

sait une croix sur la liste au-dessous du nom ; l'un des membres du comité était assis au pied du lit, sur une chaise : — Charles... qu'est-ce que cet homme? demanda Marat.

— Citoyen, c'est un prétendu savant que tu devrais connaître mieux que nous, et dont le comité a pensé que l'arrestation te serait agréable.

En effet, ce M. Charles, professeur de physique, n'avait cessé d'être l'ennemi acharné de Marat; il le persiflait autrefois dans ses cours public, le tournait en ridicule dans ses livres, lui faisait fermer la porte des journaux et des académies, le piquait, en un mot, de mille coups d'épingles à cet endroit de l'amour-propre que les savants ont tous si sensible et si irritable : le moment était venu de lui faire payer cher ces vexations; Marat avait sa vengeance sous la main. — Pour qui me prenez-vous donc? s'écria-t-il alors, se levant avec fureur sur son séant. Me croyez-vous l'âme assez basse pour me laisser guider par le ressentiment d'un outrage dans l'*épuration* que nous faisons de la France? Ce Charles est un misérable qui m'a lâchement maltraité dans ma jeunesse. Je méprise les méchants, mais je les plains encore plus que je ne les méprise; tant qu'ils restent hommes privés, tant que leurs menées n'entraînent pas la ruine des autres, je gémis tout bas sur leur corruption, mais je serais au désespoir de faire tomber un cheveu de leur tête.

Je vais écrire au ministre pour qu'on mette cet homme en liberté.

Il était onze heures, la femme de grand cœur qui remplissait auprès de Marat les devoirs d'épouse légitime et de garde malade lui servit un breuvage amer dans une modeste tasse de faïence. Quoique son influence se fût de beaucoup accrue depuis la chute de la Gironde, Marat n'en continuait pas moins le même genre de vie laborieuse et dure. Cet homme, par l'austérité de ses mœurs, était un anachorète et un saint, mais un saint d'un ordre d'autant plus désintéressé que tout en croyant à l'immortalité de l'âme, il ne damnait personne au-delà du tombeau. — Vous voyez, dit-il, si ceux qui me représentent comme un ambitieux se trompent! J'ai, au contraire, des goûts simples et sévères qui s'allient mal avec les grandeurs : en bonne santé, je sais être heureux avec un potage au riz, quelques tasses de café, ma plume et des instruments de physique. D'autres m'ont prêté des vues d'intérêt; mais ceux qui me connaissent savent que je ne pourrais voir souffrir un malheureux sans partager avec lui le nécessaire. J'aime, d'ailleurs, la pauvreté par goût et parce qu'elle conseille les vertus plébéiennes. J'arrivai à la révolution avec des idées faites. Les mœurs que notre gouvernement s'efforce d'établir étaient depuis longtemps dans mon caractère, et je ne voudrais pas, pour tout au monde, en sortir.

On entendit un coup de sonnette, et, le temps d'aller ouvrir, Marat écrivit quelques mots au ministre pour le citoyen Charles dont la tête était en danger. Entra le curé Bassal. Depuis la nuit où ils s'étaient rencontrés dans les rues de Versailles, une réelle sympathie d'idées unissait ce prêtre à l'Ami du peuple. — Ah! dit Marat en souriant, ces abbés viennent toujours sournoisement au lit des malades comme pour leur voler leur âme. Le prêtre s'assit; leur entretien porta encore une fois sur les principes de la révolution ; Bassal soutenait que toute la constitution était dans l'Évangile. — Peut-être, reprenait Marat; mais l'humilité chrétienne, qui met sans cesse l'homme en présence de son néant, ouvre nécessairement dans l'Église une entrée à la servitude. Sans défiance, sans crainte, sans artifice, sans colère, sans désir de vengeance, un vrai chrétien est à la discrétion du premier venu. L'esprit de l'Évangile est un esprit de paix, de douceur, de charité; ses disciples en sont animés même pour leurs ennemis. Quand on les frappe sur une joue, ils doivent présenter l'autre joue ; quand on leur ôte la robe, ils doivent encore donner le manteau ; quand on les contraint de marcher une lieue, ils doivent en marcher deux. Toujours résignés, ils souffrent en silence, tendent les mains au ciel et prient pour leur bourreau. Ce n'est pas avec de tels hommes qu'on fait les révolutions et qu'on remonte à l'indépendance. Pour se conserver libres, il faut avoir sans cesse les yeux ouverts sur les méchants; il faut résister aux attentats des ennemis publics, et désarmer les complots des fourbes endormeurs, qui veulent tenir le monde sous le sommeil de l'asservissement. Il ne faut pas remettre le glaive dans le fourreau, mais le tenir toujours dans la main prêt à frapper les traîtres.

— Prenez garde, Marat, reprit l'abbé Bassal, de blâmer injustement une mesure de précaution prise par la Providence : cet esprit d'humilité et de résignation dont vous parlez était dans les commencements un contre-poids utile aux principes révolutionnaires que Jésus-Christ venait apporter dans le monde. Si les peuples s'étaient révoltés avant l'heure contre leurs maîtres, ils auraient succombé dans la lutte. La Providence leur a donné, dans les âges de foi, ce frein de la patience, de la douceur et de la soumission, afin de laisser aux germes de la liberté le temps de prendre leur développement. L'esprit révolutionnaire de l'Évangile travaillait dans le monde à l'insu même de ses disciples, et le jour où l'esclave se leva pour rompre ses fers, il les trouva déjà rongés et mordus par dix-huit siècles de christianisme. La révolution est sortie de nos cloîtres et de nos églises; ces mêmes cloches qui invitaient doucement à la prière, agitèrent, quand le jour de la grande révolte fut venu, leurs voix d'airain et crièrent : Aux armes! car, comme vous l'avez dit vous-même quelque part, le soin de son indépendance est le premier devoir religieux de l'homme.

Depuis quelques instants, Marat se tordait dans ses draps : sa poitrine, enflammée par les veilles, laissait sortir avec peine une haleine rare et sifflante. « Oh! dit-il, j'ai du soufre allumé dans les poumons! » A ces mots, il fut pris d'un accès de toux mordante et sèche qui couvrit toute sa figure terreuse d'un nuage pourpre. » Oui, reprit-il en s'essuyant le visage, je vais bientôt mourir, mon ami ; je voudrais savoir s'il y a quelque chose là-haut. » Bassal qui, par profession, avait un peu la manie de prêcher, lui fit un long sermon sur l'immortalité de l'âme. » Toutes ces choses, reprit Marat, doivent être écrites quelque part dans la nature ; mais Dieu tient le doigt sur le livre. J'ai passé toute ma vie à chercher l'homme au-delà du tombeau et à poursuivre l'âme dans ses destinées éternelles. Je m'en vais, malgré cela, l'œil plein de ténèbres. Je n'ai rien vu distinctement dans ce sombre rayonnement de l'avenir. Après tout, je ne crains rien de Dieu : j'ai fait l'œuvre qu'il m'a imposée. Ma vocation était de me constituer anathème pour mes frères, je l'ai subie : j'ai renoncé aux plaisirs de l'étude, aux douceurs de la famille, au repos de la vie. J'ai porté l'abnégation de moi-même jusqu'à immoler mes goûts et mes affections au bonheur public ; j'ai vécu trois ans au milieu des privations, des alarmes, des embûches; j'ai versé mon sang goutte à goutte ; je me suis résigné à avoir sans cesse devant les yeux l'image de la mort. Offert en holocauste au ciel et à la patrie, j'ai senti le couteau m'entrer lentement dans la gorge. Je suis abreuvé, je suis las; je vais mourir. Doué d'un caractère ardent, impétueux et tenace, j'ai quelquefois cédé, à la vue des complots de nos ennemis, aux élans d'une indignation fatale ; mais, à mesure que le spectacle des désordres s'éloignait, mon cœur, moins agité, inspirait à ma plume un ton moins terrible. Je m'en vais les mains nettes de sang. Le tribunal révolutionnaire a fonctionné jusqu'ici avec une extrême réserve ; notre république naissante compte à peine deux cents exécutions capitales. Il est vrai que j'ai demandé dans ma feuille et à la tribune qu'on déployât des mesures énergiques contre les ennemis de l'humanité, mais est-ce ma faute si Dieu a mis dans mon cœur, pour accomplir ses desseins, une de ces vertus homicides qui ont l'incorruptibilité et le tranchant du glaive? Je suis intraitable aux méchants, aux oppresseurs, aux fourbes; il faut que je me brise contre eux ou que je les détruise. Si les morts revenaient, maintenant qu'ils sont dégagés des intérêts et des passions, ils reconnaîtraient avec moi que leur perte était nécessaire au monde. »

Le curé Bassal agita la tête en signe de doute.

« J'ai mes défauts, reprit Marat ; je suis d'une franchise qui va souvent jusqu'à la dureté ; j'ai peut-être le malheur d'attacher trop d'importance au bien que je voudrais faire; je suis trop aisément les élans de mon imagination sombre et souterraine : je m'en accuse à Dieu et aux hommes. — Allons, dit l'abbé Bassal, je vois que vous allez bientôt vous confesser, Marat. » Il sortit après avoir serré la main de son ami.

A la porte, il rencontra le médecin qui venait soigner Marat. « Eh bien! comment allons-nous? demanda le docteur en entrant. — Mal, répondit Marat avec un mouvement de tête amer. Le médecin tenait le doigt sur le bras du malade; il lui annonça en même temps qu'une nouvelle contre-révolution, qui avait son centre à Caen, se formait dans le nord de la France. A cette nouvelle, une fièvre subite gonfla le pouls et le fit battre précipitamment. Marat était entré dans une de ces fureurs dangereuses que lui inspirait le désir du bien, mais qui étaient souvent fertiles en malheurs. — Il faudra encore vous saigner, dit le docteur.

C'était la troisième fois depuis huit jours qu'on ouvrait la veine au malade. Il y avait un calcul dans ce traitement; on pensait que les transports de l'Ami du peuple lui venaient d'une sorte de fièvre chaude; le sang enlevé à Marat était, dans l'idée de son confrère, autant de sang de moins tiré à la nation.

Cependant la maladie de Marat faisait, depuis quelques jours, événement. Le 12 juillet, après-midi, la société des Jacobins, dont il ne pouvait plus suivre les séances, avait envoyé, en son nom, Maure et David pour lui rendre visite. Marat, quoique très dangereusement malade, était entouré dans ce moment-là de papiers et de journaux. Sa main *échappée* tenait une plume; il écrivait ses dernières pensées : « Vous voyez, mes amis, leur dit-il, je travaille au salut public. »

Il demeurait presque toute la journée et toute la nuit dans le bain; la fraîcheur de l'eau calmait un peu les douleurs cuisantes qui s'étendaient sur tous ses membres. L'activité indomptable de Marat résistait à la souffrance avec une énergie désespérée. Ce petit homme, hâve et amaigri jusqu'aux os, semblait, à le voir, le spectre du peuple s'agitant jusque dans la mort.

« L'homme, dit-il aux deux députés qui étaient ses amis, n'est pas fait pour le calme. La nature nous montre, tout au contraire, qu'elle l'a formé pour le travail et le mouvement, puisqu'au terme de cette vie, bien courte, elle lui a préparé un lit où il doit si longtemps reposer ; le cercueil nous avertit de nous hâter et de nous agiter le plus

possible vers le bien public, avant que le sommeil ne vienne. » Les deux députés se retirèrent sous le coup de l'admiration et de la douleur. « Nous venons de voir notre frère Marat, dit Maure en rentrant à la séance; la maladie qui le mine ne prendra jamais les membres du côté droit : c'est beaucoup de patriotisme pressé, resserré dans un petit corps. Voilà ce qui le tue. »

Les hommes ne dépérissent pas ainsi au hasard; quand ils s'effacent, c'est que leur œuvre est faite. Il ne faut presque rien alors pour les tuer. Ceux contre lesquels n'ont jamais rien pu, jusque-là, ni la guerre civile, ni les embûches de leurs ennemis, ni les tempêtes des assemblées nationales, ni le glaive des lois, ni l'échafaud, ni le poignard, meurent pour une goutte de sang tombée au cœur, ou pour une blessure de femme.

LE 13 JUILLET.

Le 12 juillet au soir, en sortant de chez Du Perret pour rentrer à son hôtel, Charlotte Corday traversa le Palais-Royal. Il faisait encore grand jour; le soleil couchant versait le long des galeries, sur les boutiques, une lumière rougeâtre et folle qui les faisait étinceler. Il y avait surtout un magasin de coutellerie qui détachait à cru sur ses vitres de cristal des lames d'acier fort brillantes; Charlotte Corday s'arrêta. Après avoir regardé quelques minutes tous ces instruments meurtriers et tranchants, elle entra dans la boutique. Il y avait en étalage un grand couteau à manche d'ébène, dont Charlotte Corday essaya la lame avec le doigt. Ce couteau, fraîchement effilé, avait sa gaîne à côte de lui dans la montre. On en demanda trois francs; elle les donna. Charlotte Corday cacha ce couteau avec la gaîne sous le fichu rouge qui recouvrait sa gorge. Comme la soirée était belle, elle entra dans le jardin et s'assit sur un banc, à l'ombre des marronniers. Un enfant s'amusait aux alentours à ramasser du sable dans son tablier rouge. La figure de l'inconnue lui plaît; il s'avance, il sourit, il tourne autour du banc avec des minauderies (la beauté attire à elle les enfants). Puis enfin, devenu tout-à-fait familier, il renverse bravement sur les genoux de *la dame* sa petite tête blonde et bouclée. Charlotte le prend alors dans ses bras, et fixe sur l'enfant un regard mélancolique. Une foule de pensées tendres et profondes sortent, pour elle, aux brises du soir fraîchissantes, de la vue de ce petit être assis innocemment sur ses genoux. Elle songe malgré elle aux joies de la maternité, à la famille, à l'amour; elle se dit que peut-être c'est folie d'immoler à de vaines chimères le bonheur doux et facile que lui offre la nature. Les agitations où la jettent, depuis six mois, les événements et les affaires publiques se calment dans le regard limpide de cette petite créature : elle se surprend les yeux pleins de larmes devant son sourire ingénu; de frais et joyeux souvenirs de cet âge lui reviennent follement au cœur. A la vue de tant de sérénité, de grâce, d'oubli, de pardon de tout, peints sur le visage de l'enfant, elle sent sa féroce résolution mollir et sa vengeance lui échapper des mains.

Cependant les petits doigts fureteurs et curieux de l'enfant, qui fouillaient depuis un instant sous le fichu rouge de Charlotte, en tirent, pour jouer, le sinistre couteau... A cette vue, elle pâlit, se lève, jette autour d'elle un regard inquiet, dépose l'enfant à terre et s'éloigne, rentrant le couteau sous le fichu et le fatal secret dans son sein. A la sortie du jardin, elle rencontre un cocher de fiacre dont les chevaux attendaient au repos devant la porte d'une maison. « Citoyen cocher, lui dit-elle, où demeure le citoyen Marat? s'il te plaît. — Rue des Cordeliers, n° 30. » Et de peur que cette femme ne vienne à oublier l'adresse, il l'écrit lui-même au crayon sur un chiffon de papier blanc. Ceci fait, Charlotte Corday rentre à son hôtel.

Le lendemain, Du Perret vint à son hôtel, comme il le lui avait promis; après avoir devisé avec elle environ un quart d'heure, il la conduisit au ministère. Charlotte Corday ne put retirer des mains de l'administration les papiers de son amie. Elle prit alors congé de Du Perret, en le remerciant et en lui faisant défense de revenir la voir. « Vous savez ce que je vous ai dit hier, ajouta-t-elle; fuyez au plus vite; fuyez avant ce soir, car demain il ne serait plus temps. »

Après avoir satisfait à l'amitié, Charlotte Corday tourna ses forces et toutes ses résolutions vers le véritable but de son voyage. Elle avait adressé le matin, par la poste, la lettre suivante à Marat :

« Citoyen,

« J'arrive de Caen. Votre amour pour la patrie me fait présumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure. Ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. « CHARLOTTE CORDAY. »

Il y avait ici une intention perfide, et comme une lame de couteau cachée sous cette dernière phrase. Mademoiselle de Corday n'ayant point reçu de réponse, reprit la plume vers quatre heures du soir :

« Je vous ai écrit ce matin, Marat; avez-vous reçu ma lettre? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte. J'espère que demain vous m'accorderez une entrevue. Je vous le répète : j'arrive de Caen, j'ai à vous révéler les secrets les plus importants pour le salut de la République. D'ailleurs, je suis persécutée pour la cause de la liberté; je suis malheureuse : il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection. « CHARLOTTE CORDAY. »

Le billet écrit, elle le plia et le mit dans son sein. Ce second écrit devait être remis à la gouvernante de Marat, dans le cas où il aurait fait refuser sa porte. A sept heures moins un quart, Charlotte Corday monta dans un fiacre sur la place des Victoires : « Où allons-nous? demanda le cocher. — Rue des Cordeliers, n° 30, répondit une voix douce et claire comme celle d'un enfant.

LA MAISON DE MARAT.

Le fiacre, lancé au petit trot, s'arrêta, après une course d'un quart d'heure, devant une maison froide et terne; c'est là, suivant le langage des Girondins, que le monstre de la Montagne avait établi son repaire. La maison de Marat, rue des Cordeliers, 30 (aujourd'hui rue de l'École-de-Médecine, 18), est encore debout; elle ne manque pas de caractère. Cette masse monolithe, percée d'assez hautes fenêtres, frappe le regard par son aspect solitaire, rigide et morne. Il y a une physionomie pour les habitations comme pour les hommes. Cette maison, sans doute à cause de son air particulier, avait été choisie entre toutes par la Providence pour servir de témoin et de sombre décor à l'une des scènes les plus tragiques du grand drame de la révolution. Elle a bien subi, depuis ce temps-là, quelques réparations; mais on aurait beau la blanchir, on ne lui ôterait pas sa tristesse; avant le soir du 13 juillet, cette tristesse était un pressentiment; depuis, c'est un souvenir. On lit encore sur le mur, en lettres pâles : « ou la m... »; c'est le reste de cette inscription redoutable : « La fraternité, l'indivisibilité ou la mort. »

Hélas! ce grand mot, dans lequel tous les autres viennent se perdre, finit par s'effacer lui-même sous la lime du temps; un ancien a dit : « La mort meurt, *mors moritur*. » Une bordure de bois peinte en noir encadre l'entrée sur la rue et donne à toute la maison l'air d'être en deuil; une sorte de vestibule carré, avec une mauvaise loge de portière à droite, conduit à une petite cour humide où le pavé tout crasseux de mousse envoie à la surface comme une sueur froide dans les temps de pluie. Cette cour est bornée par une aile de bâtiment entachée de moisissures et de lézardes. Il y a un puits à l'un des angles. Un escalier à marches de pierre huileuses prend naissance sur la droite, et conduit, appuyé d'une rampe de fer, à un palier assez large, éclairé par un double vasistas. Sous l'escalier, l'œil plonge dans un renfoncement sordide, où s'entassent pêle-mêle de vieux ustensiles de ménage, et où s'ouvrent confusément des portes de caves, comme des bouches ténébreuses. Cette maison était marquée pour un événement sinistre.

Charlotte descendit, alerte et pimpante, du fiacre arrêté devant la porte cochère. Les voisins se souvinrent plus tard de s'être surpris à regarder dans la rue une jeune femme qui sortait de voiture, avec un ruban vert dans les cheveux. Elle eut d'abord à affronter dans sa loge une portière à mine bourrue, vrai cerbère femelle, qui, sachant son locataire obsédé et malade, refusait impitoyablement l'entrée de la maison. Charlotte Corday fit instance. Soumise par ce ton pressant et résolu, la portière la laissa monter. Marat occupait le premier étage. L'escalier débouche sur un long palier, au bout duquel on aperçoit, à côté d'une porte peinte en jaune, une fenêtre de cuisine obscure et garnie de barres de fer. Cette sombre grille dut vivement émouvoir l'imagination de Charlotte Corday, qui se figurait Marat dans son logement comme une bête fauve dans sa cage. Elle s'arrêta devant la porte à main gauche, près de cette fenêtre grillée, qui la regardait avec un air menaçant; c'était là. Un certain froid la prit au cœur; derrière cette légère cloison se tenait son ennemi; derrière cette planche était aussi, tout dressé et menaçant, son avenir à elle, l'échafaud! Il était encore temps de reculer, de retourner à Caen ou de faire voile vers l'Angleterre; il y avait sous les arbres de la Normandie, ou sur les côtes blanchissantes de la Grande-Bretagne, des plaisirs faciles et permis qui l'attendaient, jeune et belle femme, entre leurs bras amoureux. La lutte qu'elle allait engager avec Marat était une de ces luttes irrévocables où le vainqueur laisse, comme l'abeille, sa vie dans la plaie qu'il a faite. Le seuil de cette porte franchi, il n'y avait plus moyen de jamais revenir sur ses pas; cette porte où elle allait frapper était la porte de son tombeau. Elle hésita : la main la plus courageuse aurait frémi devant cette entrée redoutable, au-dessus de laquelle était écrite, en lettres visibles pour l'imagination frappée de cette femme, la terrible sentence des damnés : « *Laissez à la porte toute espérance!* » Elle avait bien rêvé, le coup fait, de s'enfuir et de chercher à gagner un port de mer; mais c'était une chance si douteuse, un fil si léger et si fragile pour y suspendre tout le poids de son crime, qu'en vérité elle n'y comptait guère. Heurter le bois de cette porte, c'était éveiller le bruit sourd et terrible que rend la planche du cercueil quand on y touche. Et puis, il y a quelque chose d'horrible dans le moment de calme qui précède une action furieuse et violente comme le meurtre d'un homme. Elle sentait le besoin de rassembler toutes ses forces pour soulever, avec ses

mains blanches et délicates, le couteau; elle se tenait droite et immobile comme la statue de Judith; sa main pesait cent livres. Cependant, quelqu'un montant derrière elle dans l'escalier, et la résolution immuable qu'elle avait formée au fond du cœur l'emportant, les hésitations de ce bras vengeur et troublé devant cette porte fatale cessèrent : sept heures venaient de sonner. Charlotte Corday frappa.

UNE VOIX DE SIRÈNE.

Marat était couché dans son bain. Le cabinet où siégeait la baignoire était pauvrement éclairé par une fenêtre à guillotine qui prenait jour sur la cour. Il y avait pour tout meuble un billot de bois sur lequel étaient jetés pêle-mêle des papiers, des plumes et un encrier de plomb : Marat écrivait. Il signait son nom au bas d'une pétition au ministre, en faveur d'une pauvre veuve, mère de quatre enfants, qui avait réclamé le secours de l'ami du peuple.

Depuis quelques jours, Marat, comme nous l'avons dit, ne pouvait se tenir hors de l'eau sans être dévoré pas des souffrances aiguës; ce petit homme volcanique et agité s'essayait à prendre, dans la baignoire, l'attitude et le repos du cercueil où il allait bientôt dormir.

Dans ces moments de solitude, Marat, en proie aux horreurs d'une mort prochaine qui s'avançait lentement et à pas certains sur son corps en dissolution, avait le cœur percé par un glaive intérieur; il saignait en dedans d'une blessure profonde et incurable. Toute sa vie, cet homme avait renfermé sa souffrance en lui-même.

Aux approches du tombeau, ses douleurs sortaient en foule de son sein déchiré et le suffoquaient. Il passa un regard morne sur sa vie de crucifié. Au souvenir des maux endurés pour la cause de la Révolution, il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de rester aux travaux calmes et sérieux de la science. Il rentra en esprit dans sa petite chambre de Versailles, où les oiseaux venaient becqueter les miettes de pain sur le bord de la fenêtre, et où les arbres voisins jetaient leur ombrage vert. Puis, il s'interrogea tristement sur le peu de joie sombre et mêlée d'écume qu'apportait au cœur, dans les orages civils, la toute-puissance du succès. Marat, ce persécuté qui, avec le temps, s'était fait persécuteur, offrait dans ce moment-là un exemple frappant et terrible de ce qu'il avait écrit lui-même autrefois : « On serait tenté d'accuser le ciel et de nier sa justice, si l'on n'était un peu consolé en voyant les affreux tyrans partager eux-mêmes les maux qu'ils font souffrir aux autres. »

Ce grand exécuteur des justices divines était tombé aux mains froides et douloureuses du dernier supplice : le sang du 2 septembre retombait sur son cœur; la maladie se montrait pour lui dure et raffinée, elle jouait avec son corps expirant comme avec une victime privilégiée qui avait à expier dans une seule mort toutes les morts violentes avec lesquelles l'influence populaire de sa feuille lui avait fait contracter une sorte de complicité morale.

Dieu purifie par le charbon ardent et par le lit d'épines, avant de les retirer du monde, ceux sur qui est tombée la mission odieuse d'*épurer* le monde par le glaive.

Tout à coup, Marat entend dans l'antichambre la voix sibyllique de sa femme, en combat avec une autre voix très jeune, dont le timbre clair et séduisant vient le frapper dans son bain.—Le citoyen Marat? — C'est ici; mais il n'y est pas.— J'aurais absolument besoin de le voir; j'arrive de Caen; je lui ai écrit ce matin. — On vous dit qu'il ne peut recevoir : il est souffrant. Revenez un autre jour —Je vous prie en grâce de lui dire mon nom. Il doit avoir reçu de moi une lettre. Je suis sûre qu'il ne me refusera pas une courte entrevue. La femme de Marat, nature pâle et nerveuse, résistait avec douceur, mais, toujours intraitable; déjà Charlotte Corday reprenait, en murmurant, le chemin de la porte, qu'on semblait avoir hâte de refermer.

Cependant une douce émotion était venue au cœur de Marat avec cette voix si fraîche. Il lui sembla ne pas l'entendre pour la première fois; cette voix adolescente le reporta en arrière vers les années printanières et meilleures de sa jeunesse. Touché d'un timbre si pur, qui semblait la musique naturelle d'une belle âme, il appela son amie : — Laissez entrer, lui dit-il. — Mais citoyen, vous êtes accablé d'affaires, vous souffrez : le médecin vous a défendu de recevoir. — Les médecins sont des ignorants qui ne peuvent rien pour me guérir : je ne veux pas subir leur joug.—D'ailleurs, vous ne devez pas accueillir comme cela, chez vous, le premier venu. Il court des bruits d'assassinat : vous savez vous-même que les royalistes et les girondins se remuent. Marat, vous m'avez dit, un jour, que vous deviez mourir de la main d'une femme.

Une vieille servante de Marat, nommée Catherine, qui se piquait de sorcellerie, et annonçait l'avenir, lui avait prédit une mort violente : « Défiez-vous, avait-elle ajouté, des jeunes filles en fichu rouge. » — Il est vrai, reprit Marat, après un silence et avec un sourire amer; mais je ne crois pas à ces sottises : les femmes ne m'aiment pas assez pour me tuer. — Ainsi je vais renvoyer cette importune. — Non, vous dis-je, laissez entrer; cette fille vient de Caen, où sont les députés rebelles; elle m'a écrit ce matin : elle est malheureuse.

Marat appuya sur ces derniers mots. Sa femme alors obéit en murmurant, et fit entrer l'inconnue dans le cabinet où était la baignoire. Quand Charlotte Corday entra, Marat avait la tête penchée sur sa poitrine nue.

Le cabinet sombre où entrait Charlotte Corday est rejeté sur le derrière de la maison; un silence morne y règne jour et nuit; une fenêtre, alors à compartiments massifs et à verres obscurs, recevait comme nous l'avons dit, la lumière de la cour. La femme se tint immobile près de la baignoire. La présence de la Gironde et de la Montagne, dans la personne de Charlotte Corday et de Marat, allait amener une lutte terrible entre les deux ennemis : Charlotte porte déjà la victoire dans ses grands yeux éblouissants, dans sa santé robuste, dans l'éclat de son teint, dans son bras magnifique, au bout de sa main ferme et résolue. Marat est couché dans le bain, les bras étendus; un drap blanc, jeté négligemment, tapisse l'intérieur de la baignoire. On dirait un linceul. La femme est debout; elle regarde fixement; sa figure a cette beauté extraordinaire et fatale que donne l'audace d'une grande action. La vieille servante referme la porte de ce cabinet sombre et étroit, où Charlotte Corday touche presque Marat.

LE CADAVRE.

Un grand cri sort tout à coup du cabinet où était Marat : « A moi, ma chère amie, à moi! » Et ayant poussé ce cri, il tourna la tête de côté et expira. La gouvernante et quelques femmes de la maison se précipitent vers la baignoire; elles trouvent Marat perdant le sang à gros bouillons par le côté, les yeux ouverts, remuant la langue et ne pouvant tirer aucune parole. Un couteau qui avait servi à commettre le crime était tombé à terre, non loin de la baignoire. Charlotte Corday se tenait debout du côté de la fenêtre; dans le premier moment, elle avait porté la main à ses cheveux : calme, sévère et hautaine, elle semble maintenant retenue auprès du cadavre par une sorte de vertige. L'orgueil du succès, le sentiment de l'immense chose qu'elle venait de faire, la plongent dans un enivrement mortel; tuer Marat, c'était tuer le roi plébéien de la révolution.

Le commissionnaire Laurent Basse, qui était occupé dans la maison à plier les numéros du journal de Marat, accourt aux cris que poussent les femmes; il aperçoit alors dans l'ombre une jeune et belle fille qui tournait le dos à la baignoire; pour l'empêcher de sortir, il lui barre le passage avec des chaises, et lui en porte même un coup à la tête.

Charlotte Corday étourdie chancela; puis, avec un mouvement de reins magnifique, un jet puissant de la taille et cette énergie nerveuse du jarret qu'on admire aux tableaux de Judith, elle fit un pas vers la fenêtre; mais les autres femmes se précipitèrent sur elle et lui attachèrent les mains. La femme de Marat, accourue la première au cri du mourant, raconte alors avoir trouvé l'assassin debout contre un rideau dans l'antichambre, et l'avoir prise à la tête.

Ce qui fendait tous les cœurs, ce qui déconcertait Charlotte Corday elle-même, c'était le désespoir de cette malheureuse; échevelée, livide, elle se lançait sur l'assassin malgré les bras qui cherchaient à la retenir. Le spectacle de cette douleur si vraie était la plus éloquente condamnation de l'acte qui venait d'être commis. La Providence attache au crime un châtiment, selon la nature des personnes. Charlotte Corday, dans ce moment-là, fut punie par son cœur.

Un chirurgien, qui occupait l'étage au-dessus dans la même maison, Jean Pelletan, était descendu en toute hâte; il s'approcha de la baignoire teinte de sang. Marat avait les yeux fixes; une large blessure ouvrait, au milieu du sein découvert, deux lèvres humides et mornes. Le bras droit, échappé de la baignoire, traînait à terre. Le chirurgien chercha quelque reste de pouls sur le bras de Marat; mais ne lui en trouvant pas, il donna ordre de le transporter dans sa chambre à coucher. On tira Marat hors de la baignoire; tout son corps était trempé d'eau mêlé à du sang; des gouttes abondantes tombèrent à terre pendant le trajet, et marquèrent, du cabinet à la chambre à coucher, une longue traînée. On posa le cadavre sur un lit.

Le commissaire du quartier Saint-André-des-Arts ayant été instruit, par la clameur publique, d'un assassinat commis rue des Cordeliers, nº 30, arriva sur-le-champ. Il trouva, au premier étage, dans l'antichambre, plusieurs hommes armés et une femme dont on tenait les mains. Il entra ensuite dans un cabinet où il y avait une baignoire dont l'eau rougie et agitée commençait à se calmer. A côté de la baignoire, il vit une grande quantité de sang sur le carreau. Un homme venait d'être tué là.

On conduisit le commissaire dans une autre chambre (1), qui prenait vue sur la rue par deux croisées à grands verres de Bohême;

(1) L'appartement a subi quelques légers changements de forme et de destination. L'ancien salon de Marat sert aujourd'hui de salle de réunion pour un cours public : la chambre à coucher et la cuisine ont gardé leur ancien caractère; le plafond est très haut; une lumière froide et sans soleil descend des fenêtres; le plancher du cabinet où Marat prenait son bain a été recouvert d'une couleur rouge; le sang n'y paraît plus.

à gauche de la porte était un lit, et sur ce lit le cadavre de Marat.

La figure offrait des traces de douleurs anciennes et profondes; une dernière contorsion d'agonie avait jeté les traits de côté. Une large blessure saignait à la poitrine du mort.

Le chirurgien montrait cette blessure au commissaire, et lui expliquait en termes techniques, en y posant le doigt, les ravages qu'avait causés la lame du couteau : « Le coup porté, lui disait-il, a pénétré la clavicule du côté droit, entre la première et la seconde vraie côte, et cela si profondément, que l'index a fait écart pour pénétrer de toute sa longueur à travers le poumon blessé, et que, d'après la position des organes, il est probable que le tronc des carotides a été ouvert; ce qu'indique encore la perte de sang qui a causé la mort, et qui sortait à flots de la plaie, au rapport des assistants. »

Et ayant regardé à côté du lit, ils y trouvèrent encore du sang.

On apporta un couteau à manche d'ébène, dont la lame était fraîchement émoulue : le commissaire l'essaya à la blessure, qui se trouva être la gaîne exacte du couteau.

Étant alors retourné dans l'antichambre, le commissaire y trouva la femme dont on tenait les mains, et, l'ayant fait passer dans le salon, il l'interrogea.

Elle dit ses noms, reconnut le couteau, et avoua elle-même avoir tué Marat.

MYSTÈRE.

On ne sait rien de ce qui se passa entre Charlotte Corday et Marat : ce sombre cabinet où était la baignoire ne laissa sortir aucune parole; mais au bout de quelques minutes, il avait rejeté dehors un cadavre et une femme accusée de meurtre.

Les circonstances de ce sombre duel, dont un des deux adversaires fut réduit à l'éternel silence, ne nous sont point parvenus. On ne doit pas en effet, s'en rapporter au récit fait par Charlotte Corday. Elle avait un trop grand rôle à soutenir dans cette tragédie pour s'y montrer tout à fait désintéressée de sa gloire personnelle. Il est contre toute vraisemblance que Marat ait écrit sur une liste les noms des députés réfugiés à Caen, au fur et à mesure que Charlotte les lui indiquait; il est faux qu'il ait ajouté : « C'est bien : ils iront tous à la guillotine. »

Nous avons entre les mains une lettre inédite de mademoiselle Julie Candeille qui prétend tenir de la gouvernante de Marat quelques détails curieux; cette femme, par prudence, et, selon la lettre, par jalousie, venait de temps en temps écouter à la porte : Marat aurait, suivant ce récit, dans un moment d'abandon ou par mégarde, touché le bras de Charlotte Corday. A ce geste familier que cette jeune fille prit pour une insulte de la part de son ennemi mortel, le visage de Charlotte indignée se couvrit d'une vive rougeur, et sa main, qui fouillait depuis quelques instants sous son fichu, en tira un couteau dont elle enfonça la lame très avant dans le corps de Marat.

Si la tradition mêle un sentiment romanesque à ces crises révolutionnaires, c'est qu'en effet la patrie et la liberté avaient jeté alors dans les têtes, des vengeances, des spasmes, des transports, des fureurs jalouses qui ressemblaient fort aux égarements du cœur. Dans toutes les grandes choses, il y a de l'amour, et par conséquent de la folie : la révolution fut un délire; mais toutes ces sublimes démences ont leur raison plus haut, dans l'intelligence calme qui gouverne le monde.

Cependant, tous les citoyens zélés du quartier Saint-André-des-Arts commençaient à s'émouvoir; la nouvelle de l'assassinat parvint bientôt aux Cordeliers. Une pièce de vers où Marat était égalé aux demi-dieux et à tous les grands bienfaiteurs de l'humanité fut affichée ce soir-là à sa porte, et couverte pendant la nuit de cent vingt signatures. Nous citerions cette pièce si les vers en étaient meilleurs.

L'INTERROGATOIRE.

Cependant le salon où Charlotte Corday subissait les questions du commissaire Guellard se remplissait de moment en moment : Maure, Legendre, Chabot, Drouet et quelques autres députés à la Convention étaient accourus au bruit de la mort de Marat. Des gardes contenaient le peuple au dehors et défendaient l'entrée de la porte. Guellard ayant donné ordre de fouiller l'accusée, on trouva dans ses poches un passeport (1), des assignats, de l'argent, une lettre à l'adresse de Marat, une montre d'or; mais ayant mis la main sous son fichu, on en tira une gaîne en chagrin; le commissaire présenta à cette gaîne la lame du couteau, qui y entra sans résistance. L'accusée avait les mains liées étroitement. L'ex-capucin Chabot, qui promenait depuis quelque instants sur elle un regard luxurieux, avança la main vers la gorge de cette femme... Croyant voir dans ce geste un horrible outrage, Charlotte Corday se retire vivement, et un éclair terrible s'allume dans ses yeux. Mais par une méprise involontaire, elle trahit alors ce qu'elle cherchait à préserver. Dans le premier mouvement d'alarme elle avait jeté avec tant de fureur ses épaules en arrière, que les cordons, les épingles et les boutons qui retenaient son corsage rompirent brusquement; elle se trouva tout-à-fait découverte devant le regard curieux des assistants. Par un instinct charmant de femme surprise dans ses mystères, elle abaissa sur ses deux genoux ses seins effarouchés, et forma, gracieusement accroupie à terre, une statue de Vénus pudique. Les trésors que ce mouvement subit avait mis à nu et que Charlotte Corday s'efforçait en vain de cacher entre ses deux genoux, étaient d'une beauté parfaite; mais la figure de la patiente semblait si alarmée, la rose de la pudeur colorait si saintement son front, ses grands yeux abaissés regardaient par dessus l'épaule avec tant de dignité, que nul des hommes les moins délicats qui assistaient à cette scène ne se permit un geste, un sourire.

Charlotte Corday avait les mains attachées; elle demanda, en les présentant à ses bourreaux, qu'on les lui déliât, pour qu'elle pût se rhabiller; il n'y avait point là de femme, son embarras était extrême : celui qui remplit ce devoir était si près d'elle! C'était Harmand de la Meuse. Quand on lui eut dégagé les mains, elle se tourna en face du mur et répara à la hâte le désordre pénible de sa toilette.

On était fort avant dans la nuit : quelques chandelles ternes grésillaient dans le salon. Cette obscurité lui permit de rentrer sous le voile les secrets de son sexe, sans que le regard des hommes ait eu le temps de les profaner. Pendant tout ce débat, le billet qui, caché dans le sein de Charlotte Corday, avait attiré le regard et la main d'un des commissaires, était tombé à terre. Chabot le ramassa. C'était un bulletin du Calvados, où se trouvait écrit à la plume le nom de Barbaroux. On profita du moment où elle avait les mains libres pour lui faire signer son interrogatoire. Elle en demanda lecture; mademoiselle Corday écoutait avec calme; quand le sens de ses réponses lui semblait altéré, elle priait de le rétablir; quand on lui présenta la plume, elle la reçut entre ses doigts blancs et oisifs comme ceux d'une fille de qualité, et, la manche relevée, elle écrivit d'une main ferme son nom au bas du procès-verbal.

« Messieurs, dit-elle ensuite en présentant aux hommes de justice ses poignets délicats, tout rouges et meurtris par les cordes étroitement serrées à vif sur la peau, s'il vous est indifférent de me faire souffrir avant de mourir, je vous prierai de permettre que je rabatte mes manches ou que je mette des gants sous les liens que vous me préparez. »

Les assistants étaient touchés malgré eux de la beauté extraordinaire de cette femme, qui, simple, terrible et grave, rayonnait dans l'ombre de la chambre comme une vision. On lui permit de rabattre ses manches, et de passer des gants. Nous avons dit que Charlotte avait été dépouillée de l'argent et des bijoux qu'elle portait sur elle : Chabot parut vouloir se réserver sa montre; elle lui dit, avec plus d'esprit qu'on n'en a d'ordinaire dans de telles circonstances : « laissez-la moi, oubliez-vous que les capucins font vœu de pauvreté. » Interrogée ensuite sur les motifs qui l'avaient fait agir, elle ne sortit pas de cette réponse : « Ayant vu la guerre civile s'allumer dans toute la France, et persuadée que Marat était le principal auteur des désastres, j'ai préféré faire le sacrifice de ma vie, pour sauver mon pays. »

Le moment était venu de faire subir à l'accusée la confrontation avec le cadavre. Elle passa, accompagnée des hommes de justice, dans la chambre à coucher. Chabot éclaira, un chandelier à la main, le lit où était étendu Marat. Cette chose nue et morte se détachait dans l'ombre sous un ton de lumière blafarde qui la rendait encore plus horrible. A cette vue, la femme se troubla. La plaie ouverte à la gorge du mort avait cessé de jeter du sang; elle était là, béante et morne, sous les yeux de Charlotte Corday, comme une bouche qui l'accusait :

« Eh bien! oui, dit-elle, avec une voix émue et pressée d'en finir, c'est moi qui l'ai tué! »

A ces mots, elle tourna le dos au cadavre et traversa le salon d'un pas résolu; en passant dans l'antichambre, elle jeta un regard au cabinet où était la baignoire. Drouet et Chabot furent chargés de la conduire dans un fiacre à la Conciergerie. Il était trois heures du matin. Charlotte Corday descendit de l'escalier entre deux gendarmes. Un nombreux rassemblement, formé, à la chute du jour, devant la porte de la rue, n'avait pu être dissipé. Des cris menaçants retentissaient au dehors et demandaient la mort de l'assassin. Au moment où Charlotte Corday monta dans le fiacre, l'indignation de la foule éclata; quelques furieux suivirent la voiture et cherchèrent à arrêter la tête des chevaux; mais Drouet ayant mis la figure à la portière et ayant commandé AU NOM DE LA LOI, toute cette multitude lancée s'arrêta et garda le silence. Ceci prouve combien ceux qui se représentent l'autorité détruite en 93 sont dans l'erreur. La couronne ne constitue pas le pouvoir; le signe n'est pas la chose.

A ces cris, Charlotte Corday qui s'attendait toujours qu'elle allait être massacrée, s'évanouit.

(1) « Laissez passer la citoyenne Marie Corday, domiciliée à Caen, département du Calvados, âgée de vingt-quatre ans, taille de cinq pieds un pouce, cheveux et sourcils châtains, yeux gris, front élevé, nez long, bouche moyenne, menton rond fourchu, visage ovale » Il en est de cette pièce officielle comme de tous les signalements administratifs, qui ne signalent jamais rien et à travers lesquels il est impossible de reconnaître une figure, tant les traits en sont communs et peu accusés.

LE LIT DE PARADE.

Une grande nouvelle saisit la ville de Paris à son réveil : Marat vient d'être assassiné par une femme! L'aube, si matinale au mois de juillet, éclairait à demi les rues désertes. Quelques groupes mornes se formaient sur les places. Les ouvriers, qui sortent les premiers, furent instruits d'abord ; en descendant de chez eux pour recommencer leurs travaux de la veille, ils rencontrèrent ces mots placardés aux murs : « Peuple, Marat est mort, tu n'as plus d'ami. » La consternation fut profonde. Ces paroles se répétaient sur un ton lugubre de la ville aux faubourgs : « Marat est mort! » Le peuple avait une figure désolée. Les enfants versèrent des pleurs; les femmes des halles poussèrent des cris de désespoir; les sans-culottes frémirent; ce fut une tristesse amère et terrible, la tristesse du lion. Marat était aimé. Cette mort brutale le releva encore dans le cœur des malheureux. Le peuple, naturellement porté à la superstition, fit un dieu de Marat. Une sorte de culte s'établit autour de sa mémoire; on attachait son buste et son portrait sur le devant des maisons; les parents donnèrent son nom à leurs enfants; des images représentant un cœur percé coururent entre toutes les mains avec cette inscription : « Cœur de Jésus, cœur de Marat, ayez pitié de nous! »

Dans les clubs, la nouvelle de la mort de Marat fut accueillie par des sanglots, des cris et des marques de douleur désordonnées. On couvrit son buste, aux Jacobins, d'un laurier et d'un crêpe. La Convention s'était réunie dès le matin. A l'ouverture de la séance, le président, d'une voix basse et émue. « Citoyens, un grand crime a été commis hier sur la personne d'un des représentants du peuple : Marat n'est plus. » Ces douloureuses paroles, prononcées lentement, tombèrent dans le silence de la salle. On entendit ensuite les discours des sections, qui, par la bouche de leurs orateurs, vinrent témoigner à l'assemblée leurs regrets et leurs chagrins sur la perte qu'elles venaient de faire. Il s'y mêlait des éloges vrais et sentis pour le mort. « Où es-tu, David? s'écria l'un d'eux. Tu as transporté sur la toile l'image de Lepelletier mourant; il te reste encore un tableau à faire! »

David, de sa place : « Aussi, le ferai-je! »

On entendit ensuite, de la bouche de Chabot, le récit des événements qui s'étaient passés la veille. Il parla de Charlotte Corday.

« Cette femme a l'audace du crime peinte sur sa figure. Avec de l'esprit, des grâces, une taille et un port superbes, elle paraît être d'un courage à tout entreprendre. Quoiqu'elle ait eu, pendant un quart d'heure, les moyens de se détruire, elle n'en a point fait usage; et, lorsqu'on lui a dit qu'elle porterait sa tête sur l'échafaud, elle a répondu par un sourire de mépris. »

Une descente avait été ordonnée, la veille au soir, chez Du Perret; on avait saisi tous ses papiers. Il apprit alors que Marat venait d'être assassiné par les mains d'une femme; il se souvint alors de celle qu'il avait conduite le matin chez le ministre, et qu'il avait quittée la veille avec un pressentiment. Il savait maintenant *ce que c'était.* Du Perret essaya, au milieu des murmures, une justification difficile devant des juges prévenus contre l'accusée et aveuglés par la douleur. Une lettre de Barbaroux, remise par les mains de Charlotte Corday, fut trouvée dans les papiers saisis chez Du Perret; la lecture de cette pièce séditieuse acheva de le perdre.

En voici le contenu : « Je t'adresse, mon cher bon ami, quelques ouvrages qu'il faut répandre. Il y a un ouvrage de Salles sur la constitution; c'est celui qui, dans ce moment, produira le plus prompt effet. Il faut en faire un grand nombre d'exemplaires. Je t'écris par la voie de Rouen, pour t'intéresser à une affaire qui regarde une de nos concitoyennes. Il s'agit seulement de retirer du ministère de l'intérieur des pièces que tu lui rendras. La citoyenne qui te remettra ce paquet s'intéresse à cette même affaire. Tâche de lui procurer accès auprès du ministre. Adieu, je t'embrasse.

« P. S. Ici tout va bien ; nous ne tarderons pas à être sous les murs de Paris. »

Cependant on se préparait à rendre les derniers devoirs aux restes du mort. Le mardi au soir, le corps embaumé de Marat fut exposé dans l'ancienne église des Cordeliers. Un grand concours d'hommes et de femmes se pressait à ce spectacle. On voyait la baignoire où Marat avait reçu le coup mortel, et à côté de la baignoire, le drap et la chemise tout rouges de sang. Quelques femmes fondaient en pleurs. De rares flambeaux éclairaient l'église. Marat, étendu dans sa baignoire comme sur un lit de mort, avait gardé sur sa figure froide et inanimée ce cri de douleur dans lequel il avait laissé sa vie.

La Convention vint en masse jeter des fleurs sur le cadavre. On entendit un grand nombre de discours : « Hommes faibles et égarés, s'écria Drouet, vous qui n'osiez élever vos regards jusqu'à lui, approchez, contemplez les restes sanglants d'un citoyen que vous n'avez cessé d'outrager pendant sa vie. »

Cette cérémonie lugubre se prolongea très avant dans la nuit.

LA CONCIERGERIE.

Charlotte Corday, sauvée des mains de la multitude par l'intervention des magistrats, fut conduite d'abord à l'Abbaye, où elle subit un interrogatoire.

De l'Abbaye on la transporta à la Conciergerie. Comme la nuit était avancée, et qu'elle avait besoin de sommeil, elle pria les deux gendarmes qui la gardaient de se retirer. Ceux-ci répondirent qu'ils manqueraient à leur devoir, et qu'ils avaient reçu l'ordre de veiller sur la prisonnière nuit et jour. « C'est fort bien le jour, répondit-elle, mais la nuit... » Elle se coucha le plus modestement qu'elle put, et dormit jusqu'à l'aube d'un sommeil calme. Le sourire rose de l'innocence était sur ses joues ; sa bouche entr'ouverte laissait passer un souffle doux et uniforme ; son sein, voilé avec précaution, s'enflait et s'abaissait régulièrement sans qu'aucun remords parût le troubler; au matin elle passa, en s'éveillant, ses mains sur ses yeux, et demanda à ses gardes quel temps il faisait. L'un d'eux ayant levé la tête vers les barreaux qui obscurcissaient la fenêtre : — Le ciel me semble pur, répondit-il. — Mon cœur est de même, reprit Charlotte Corday; il n'y a pas de nuage.

Elle répara le plus décemment qu'elle put sa toilette.

La sérénité de son visage ne se démentit pas un instant. Elle croyait avoir rendu un grand service à la France en la délivrant de Marat.

Il faut regarder son action du point de vue où s'est placée Charlotte Corday ; quand même il se tromperait dans ses calculs, celui qui croit immoler un tyran mérite d'être jugé avec indulgence et avec gravité, surtout lorsque la nation offensée a pris sa justice sur le cou de l'assassin.

Si quelque chose même nous afflige, c'est l'illusion parfaite où vécut Charlotte Corday jusqu'à son dernier soupir. Elle crut avoir rétabli la paix en France. Elle s'imagina que son audace allait arrêter court la marche sanglante des événements, comme si cette terrible Montagne, qui tenait depuis deux mois contre les armées étrangères et la guerre civile, pouvait alors reculer devant un coup de couteau. Ce n'était pas les hommes qu'il eût fallu tuer pour en finir avec la terreur : c'étaient les idées révolutionnaires, et celles-là ne meurent pas de la piqûre d'une femme.

Pour apprécier tout ce qu'avait de frivole et de dangereux le dessein de Charlotte Corday, nous n'avons qu'à regarder aux résultats : elle croyait fermer le puits de la terreur, et plus que tout autre elle contribua, sans le vouloir, à en élargir l'ouverture.

Sachons toutefois ménager les femmes ; dans le mauvais état de nos institutions, elles sont plus sujettes que nous par faiblesse et par ignorance, à des fautes que le peuple, dans un premier moment de colère, a droit de punir, mais que l'histoire admire par le côté du dévoûment. Voilà ce qui sauve Charlotte Corday aux yeux de tous les esprits élevés et sincères.

Le 16 au soir, Charlotte Corday écrivit, dans sa prison, deux lettres.

La première était adressée à Barbaroux. « Citoyen, vous avez désiré que je vous fisse connaître le détail de mon voyage, je ne vous ferai point grâce de la moindre anecdote; je suis partie avec des voyageurs que j'ai bientôt reconnus pour de francs montagnards. Leurs propos, aussi sots que leurs personnes, étaient désagréables, m'ont bien vite ennuyée. Je les ai laissés parler tout leur content, et je me suis endormie. Un de ces messieurs, qui aime probablement les femmes dormantes, a voulu me persuader, à mon réveil, que j'étais la fille d'un homme que je n'ai jamais vu, et que j'avais un nom dont je n'ai jamais entendu parler. Il a fini par m'offrir son cœur et sa main, et voulait partir à l'instant pour me demander à mon père. Ces messieurs ont fait tout ce qu'ils ont pu pour savoir mon nom et mon adresse à Paris; mais j'ai refusé de le dire, et j'ai été fidèle à cette maxime de mon cher et vertueux Raynal : qu'*on ne doit pas la vérité à ses tyrans.* Arrivée à Paris, je fus loger rue des Vieux-Augustins, hôtel de la Providence. Je fus ensuite trouver Du Perret, votre ami. Je ne sais comment le comité de sûreté générale a été instruit de la conférence que j'avais eue avec lui. Vous connaissez l'âme ferme de ce dernier : il leur a répondu la vérité ; j'ai confirmé sa déposition par la mienne : il n'y a rien contre lui; mais sa fermeté est un crime. Je l'ai engagé à vous aller trouver : il est trop têtu. Le croirez-vous? Fauchet est en prison comme mon complice, lui qui ignorait mon existence. J'ai été interrogé par Chabot et par Legendre. Chabot avait l'air d'un fou ; Legendre voulait m'avoir vue chez lui le matin, moi qui n'ai jamais songé à cet homme. Je ne lui connais pas d'assez grands talents pour être le tyran de son pays, et je ne voulais pas punir tout le monde. Au reste, on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes du *grand homme.* Pardon, ô hommes! ce mot déshonore votre espèce : c'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. Maintenant, *vive la paix!* Grâce au ciel, il n'était pas né Français. Je crois qu'on a imprimé les dernières paroles de Marat. Je doute qu'il en ait proféré : mais voici les dernières qu'il m'a dites, après avoir reçu vos noms à tous, et ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Evreux : il me dit, pour me consoler, que *dans peu de jours il vous ferait guillotiner à Paris!* Ces derniers mots décidèrent de son sort. Si le dépar-

...tement met sa figure en face de celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ces paroles en lettres d'or.

. . . .

« J'avoue que j'ai employé un artifice perfide pour qu'il pût me recevoir. Je comptais en partant de Caen le sacrifier sur la cime de la Montagne de la Convention nationale; mais il n'y allait plus.

« A Paris, l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne serait bonne à rien, peut sacrifier sa vie de sang-froid pour sauver son pays. Je m'attendais bien à mourir à l'instant. Des hommes courageux et vraiment au-dessus de tout éloge m'ont préservée des fureurs bien excusables des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais de sang-froid, j'ai souffert des cris de quelques femmes; mais qui sauve sa patrie ne s'aperçoit pas de ce qu'il en coûte. Puisse la paix s'établir aussitôt que je le désire! Voilà un grand criminel à bas; sans cela nous ne l'aurions jamais eue. Je jouis de la paix depuis deux jours. Le bonheur de mon pays fait le mien.

« Je ne doute pas que l'on ne tourmente mon père, qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger. Je lui écrivis dernièrement que, redoutant le feu de la guerre civile, j'irais en Angleterre. Alors mon projet était de garder l'*incognito* sur la mort de Marat, et je voulais laisser les Parisiens chercher inutilement mon nom. Je vous prie, citoyen et vos collègues, de prendre la défense de mes parents, si on les inquiète. Je n'ai jamais haï qu'un seul être, et j'ai fait voir mon caractère; ceux qui me regretteront se réjouiront de me voir dans les Champs-Elysées avec les Brutus et quelques anciens; car les modernes ne me tentent pas, ils sont si vils! Il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays: ils sont presque tous égoïstes. Ici on m'a tranférée à la Conciergerie, et ces messieurs du grand jury m'ont promis de vous envoyer ma lettre. Je continue donc:

« J'ai subi un long interrogatoire: je vous prie de vous le procurer, s'il est rendu public. J'avais sur moi, lors de mon arrestation, une adresse aux Amis de la Paix: je ne puis vous l'envoyer; j'en demanderais la publication, je crois, bien en vain. J'avais une idée, hier au soir, de faire hommage de mon portrait au département du Calvados; mais le comité de salut public, à qui je l'avais demandé, ne m'a point répondu; et maintenant il est trop tard.

. . . .

« Il me faut un défenseur, c'est la règle. J'ai pris le mien sur la Montagne: c'est Doulcet Pontecoulant. J'imagine qu'il refusera cet honneur: cela ne lui donnerait cependant guère d'ouvrage. J'ai pensé demander Robespierre ou Chabot.

. . . .

« C'est demain à huit heures que l'on me juge. Probablement à midi *j'aurai vécu*, pour parler le langage romain. On doit croire à la valeur des habitants du Calvados, puisque les femmes mêmes de ce pays sont capables de fermeté. Au reste, j'ignore comment se passeront les derniers moments de ma vie, et c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai pas besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car jusqu'ici je n'ai point la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être. J'espère que demain Du Perret et Fauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a conduite à la Convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y conduire des femmes? Comme député, il ne devait point être aux tribunes, et comme évêque, il ne devait point être avec des femmes. Ainsi, c'est une correction. Mais Du Perret n'a aucun reproche à se faire. Marat n'ira point au Panthéon; il le méritait pourtant bien. Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire son oraison funèbre. J'espère que vous n'oublierez point l'affaire de madame Forbin. Voici son adresse, s'il est besoin de lui écrire: « Alexandrine Forbin, à Mendrene, par Zurich, en Suisse. » Je vous prie de lui dire que je l'aime de tout mon cœur.

« Je vais écrire un mot à papa. Je ne dis rien à mes autres amis; je ne leur demande qu'un prompt oubli: leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dites au général Wimpffen que je crois lui avoir aidé à gagner plus d'une bataille, en lui facilitant la paix.

« Adieu, citoyen! je me recommande aux Amis de la Paix.

« Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier comme les personnes des rues, avaient l'air de me plaindre. Le malheur rend toujours compatissant: c'est ma dernière réflexion.

« CORDAY. »

Elle écrivit ensuite une autre lettre à son père:

« Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission: j'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien d'autres désastres; le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran; si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez point tourmenté; en tous cas, je crois que vous auriez des défenseurs à Caen; j'ai pris pour défenseur Gustave Doulcet: un tel attentat ne permet pas de défense, c'est pour la forme. Adieu, mon cher papa; je vous prie de m'oublier ou plutôt de vous réjouir de mon sort, la cause en est belle. J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents. N'oubliez pas ce vers de Corneille:

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

« C'est demain, à huit heures, que l'on me juge. Ce 16 juillet.

« CORDAY. »

La main qui a tracé ces deux lettres était plutôt faite pour jeter avec la plume de nobles et gracieuses idées sur le papier, que pour écrire avec la pointe d'un couteau sur la poitrine d'un mourant. Remarquons surtout que ces deux lettres démentent les motifs intéressés qu'on a donnés à l'action de Charlotte Corday; il n'est entré directement dans sa résolution d'autre amour que celui de son pays.

LE TABLEAU DE DAVID.

Cependant la France continuait ses honneurs à la mémoire de Marat. La place de l'Observance changea son nom contre celui de l'Ami-du-Peuple; la rue des Cordeliers, aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Médecine, où il avait succombé, prit également le nom de rue Marat; cette inscription fut gravée en gros caractères sur des pierres de la Bastille. Depuis cinquante ans notre ville est un livre dont vainqueurs et vaincus écrivent ou grattent tour à tour les pages; celle de la rue des Cordeliers, toute tachée de sang, gardera, à défaut du nom, le souvenir de Marat; les ruisseaux débordés de la réaction ne parviendront jamais à l'effacer.

La Convention décida qu'elle assisterait au convoi de Marat; son cœur fut enfermé dans l'urne la plus riche et la plus précieuse du garde-meuble de la couronne; la section des Cordeliers vint demander à conserver ses froides reliques, sous un tombeau de gazon, dans l'ancien jardin de l'Abbaye. Il était juste qu'une brise douce et empreinte de l'odeur âcre des feuilles vînt rafraîchir dans son lit de mort ce fougueux tribun qui avait brûlé son sang à servir la révolution. Marat était mort pauvre; on trouva chez lui vingt-cinq sous en assignats. Sa maison de la rue des Cordeliers garda pendant quelques jours le deuil et la solitude que la mort laisse après elle; le moment où l'on descendit le cadavre dans la cour pour le transporter à l'Abbaye fut déchirant; la sœur de Marat, debout à une fenêtre ouverte, étendait, en pleurant, ses bras vers le ciel, pour montrer le séjour des bienheureux où venait de s'envoler l'âme du martyr.

Un grand concours de peuple assistait à cette scène touchante. Une lettre mystérieuse fut trouvée, dit-on, à côté de la baignoire: « Les barbares, mon ami, ne m'ont pas voulu laisser la douceur de mourir dans vos bras; j'emporte avec moi la consolante idée que je resterai éternellement gravé dans votre cœur. Ce petit présent, tout lugubre qu'il est, vous fera souvenir du meilleur de vos amis; porte-le en mémoire de moi. *Et* (1) vous jusqu'à mon dernier soupir. » Ce billet était adressé à Gusman. Il n'est guère probable que Marat ait eu la force de tracer des mots à la plume après le coup mortel; cependant ce billet est bien de son écriture. Faut-il l'attribuer plutôt à un sombre pressentiment, et croire qu'il a été écrit dans le bain, avant l'événement, par la main languissante du malade? Marat, dans le peuple, passait pour prophète: on trouva, après sa mort, qu'il avait prédit la fuite du roi, les sourdes menées de Mirabeau et la défection de Dumouriez. On découvrit également à côté de la baignoire deux numéros de l'*Ami du Peuple* tachés de sang: « Je suis prêt, avait souvent répété Marat dans sa feuille, à signer de ma mort ce que j'avance. »

Cependant David avait pris l'engagement de peintre Marat tué dans son bain. Il songeait ardemment à remplir sa promesse. Nuit et jour il travaillait avec une verve intarissable; l'ouvrage sortit enfin de l'atelier. Sous sa main révolutionnaire, le pinceau avait heureusement « reproduit les traits chéris du vertueux Ami du peuple. » Le peintre a eu soin d'écarter de son sujet *le personnage* et le mélodrame. Au moment où l'artiste prend sa scène, le coup est porté: Marat a cessé de vivre; le couteau est tombé à terre; la femme a disparu. C'est dans les ressources de son art que David a cherché l'effet et le mouvement. Jamais le pinceau n'a poursuivi si avant la vérité dans la chair, et cela sans effort, sans secousse, sans perte d'haleine; une lumière drue et fluide éclaire d'un seul jet les bras nus du cadavre; la poitrine pleine d'ombre s'obscurcit puissamment; la plaie, furieusement ouverte à la gorge, vient de se calmer; la tête semble endormie dans la mort comme dans le sommeil; l'art de ce temps-là était plus spiritualiste qu'on ne le croit généralement; la révolution sortit avant tout d'un mouvement d'idées; elle fut jusqu'au bout pleine d'agitation et de grandeur; et toute grande chose porte à Dieu.

De tous les ouvrages sortis de la main de David, celui-ci est le plus dans le sentiment moderne; c'est l'art comme nous le voulons, nous fils du mouvement et de la forme, comme nous le sentons avec nos entrailles chrétiennes, émues et déchirées depuis dix-huit siècles par les inquiétudes de l'avenir. A côté de la baignoire est le gros billot de bois où Marat exécutait les ennemis de la révolution avec une plume trempée dans un encrier de plomb. Le couteau, honteux et humilié du crime qu'il vient de commettre, traîne misérablement à terre: voilà tout ce qu'il reste du combat; la main qui a plongé

(1) Sans doute pour à.

la lame dans la blessure s'est retirée; ce couteau, d'ailleurs, en dit assez. Quand David eut terminé son tableau, quand il eut peint l'homme tué, quand il eut tiré de cette chair palpitante le cri de la mort, quand il eut éclairé tout cela d'une lumière tragique, alors il prit son pinceau et écrivit au bas ces mots simples et touchants qu'on a eu tort d'effacer :

David à son ami Marat.

Cette toile fut exposée pendant quelques jours sur un autel dans la cour du Louvre; on lisait cette inscription : « *Ne pouvant le corrompre, ils l'ont assassiné!* » Un crêpe et une couronne d'immortelles surmontaient la peinture. « Voilà! dit David, quand on eut découvert aux yeux de la foule curieuse et empressée l'image de Marat; je l'ai peint du cœur. »

Combien de rois puissants, comblés de richesses et assis sur le trône, n'ont pas obtenu après leur mort l'honneur que reçut de son ami ce tribun dont la mémoire fait horreur aux hommes faibles, ce *monstre atrabilaire*, ce *fou*, ce *lépreux!* —Vous avez beau dire, cette toile de David, c'est l'immortalité pour Marat!

LE JUGEMENT.

Le mercredi 17 juillet, à huit heures du matin, Charlotte Corday fut conduite au tribunal. La salle était envahie depuis le lever du jour par une foule immense; une lumière triste, et particulière aux chambres de justice, éclairait les visages moroses du jury; sur un siége à part s'élevait l'accusateur public, le sombre Fouquier-Tainville. Charlotte Corday s'avança avec une dignité calme vers le banc des accusés. Sa toilette était simple et même négligée; ses longs cheveux bruns coulaient d'un modeste bonnet jusque sur ses épaules; un fichu jeté à l'abandon sur son cou laissait entrevoir, par une légère ouverture, la naissance des seins, et une jupe rouge, assez étroitement collée aux hanches, complétait tout son costume. La plus riche toilette de Charlotte Corday était sa beauté; tous les regards se portaient avec intérêt vers cette noble figure de femme qui, par l'éclat modeste de ses yeux, et les roses de la pudeur écloses sur ses joues, par sa contenance ferme et modeste, déconcerta un instant ses ennemis eux-mêmes. Jamais l'innocence ne prit des traits si purs, un maintien si convenable, un air de candeur à la fois si austère et si déterminé, pour paraître devant ses juges. On eût dit un ange descendu du ciel. Elle se tenait debout, les yeux baissés. Fouquier-Tainville fit lire par le greffier l'acte d'accusation. Charlotte Corday l'écouta sans donner la moindre marque de faiblesse. Elle paraissait avoir oublié qu'elle était intéressée dans ce procès.

Le président lui fit ensuite les questions d'usage; — Votre nom? — Marie-Charlotte Corday. — Votre pays? — Je suis née sur la paroisse de Saint-Saturnin-des-Ligneries. — Votre âge? — Vingt-cinq ans moins quinze jours. — Votre domicile? — Je demeurais ci-devant à Caen. — Avez-vous un défenseur? — J'avais choisi un ami, mais, n'en ayant point entendu parler depuis : je présume qu'il n'a pas eu le courage d'accepter ma défense.

Cet ami était Doulcet de Pontecoulant, que mademoiselle de Corday avait eu occasion de rencontrer à Caen, chez la supérieure de l'Abbaye-aux-Dames, quand elle y était pensionnaire. Alors le président ayant aperçu dans la salle un avocat qui y était amené par d'autres affaires, dit à l'accusée: « Le tribunal vous nomme d'office, pour défenseur, le citoyen Chauveau La Garde. » Celui-ci monta alors à sa place.

On procéda à l'audition des témoins. Une femme d'environ 30 ans, la citoyenne Évrard, surnommée la veuve de Marat vint déposer en habits noirs devant le tribunal; elle finit en ces termes: « Un cri parti du cabinet où était Marat m'a fait accourir; j'ai appelé les voisins, et les voisins étant venus, j'ai couru vers Marat : il m'a regardée sans rien dire; j'ai aidé à le sortir du bain ; alors il a expiré... »

Ici Charlotte Corday, à qui ce tableau de l'agonie de Marat déplaisait sans doute, interrompt le témoin : « Oui, c'est moi qui l'ai tué! » A ces mots, un silence indéfinissable glace toute l'assemblé. Alors le président, de son siége : — Qui vous a engagée à commettre cet assassinat? — Ses crimes. — Qu'entendez-vous par ses crimes? — Les malheurs dont il a été la cause depuis la révolution. — Quels sont ceux qui vous ont engagée à commettre cet assassinat? — Personne. — Une telle idée a dû, cependant, vous être suggérée par quelqu'un ? — On exécute mal ce qu'on n'a pas conçu soi-même.

Depuis quelques instans le dialogue s'était élevé à la hauteur d'une scène de Corneille: Tout l'auditoire admirait. Charlotte Corday était sublime dans sa simplicité : ses yeux gris-bleus jetaient un grand éclat, tempéré par de longs cils presque toujours abaissés modestement; son port magnifique, ses belles épaules, les plans larges et développés de sa poitrine saillante, donnaient à son attitude calme une certaine fierté romaine qui était d'un effet fort imposant. Sa figure se tenait toujours à l'unisson des sentiments que sa bouche exprimait; ses traits mobiles suivaient l'âme avec une prestesse et une fidélité charmantes, dans ses moindres émotions qu'accompagnait merveilleusement sa belle voix. Aux yeux même de ceux qui désapprouvaient son crime, Charlotte Corday était dans ce moment-là une femme d'une nature rare et supérieure.

On continua à entendre les témoins. Charlotte Corday écoutait avec sang froid leurs dépositions: — Je vous somme, reprit le président, de déclarer ce que vous avez à répondre. — Rien, dit-elle, tous ces faits sont vrais. Cet aveu sortit de sa bouche avec une majesté infinie. Depuis quelques instants son visage avait repris l'air de mélancolie et de réflexion qui lui était naturel, et qu'accompagnaient si bien ses longs cheveux épars; il y avait de la Niobé dans cette belle tête de femme, déjà toute pâle et tout assombri par sa mort prochaine.

Mademoiselle de Corday, ayant remarqué dans l'auditoire un artiste qui dessinait son portrait au crayon, se tourna de son côté sans affectation et par manière de complaisance. Cette liberté d'esprit, qui ne l'abandonna pas un instant, était, pour les assistants, d'un caractère infiniment triste. On s'intéressait d'autant plus à cette jeune beauté désintéressée, qui livrait avec insouciance ses charmes et sa fraîcheur au fatal couteau.

Le président continua ses questions : — Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? — Je n'ai rein à dire, sinon que j'ai réussi. Et une mâle fierté anima son visage. — Comment avez-vous pu regarder Marat comme la cause de tous les maux qui désolent la France, lui qui n'a cessé de démasquer les traîtres et les conspirateurs? — Il n'y a qu'à Paris où l'on ait les yeux fascinés sur le compte de Marat; dans les autres villes, on le regarde comme un monstre. — Comment avez-vous pu regarder Marat comme un monstre, lui qui ne vous a laissé introduire chez lui que par un acte d'humanité, parce que vous lui avez écrit que vous étiez malheureuse et persécutée? — Que m'importe s'il se montre humain envers moi, si c'est un monstre envers les autres! — Croyez-vous avoir tué tous les Marat? — Non ; mais celui-là est mort, les autres auront peur, peut-être.

Cette femme semblait, dans ce moment-là, le juge de ses juges; ses yeux pleins d'éclairs foudroyaient la salle; qu'elle était grande! Le propre des belles époques est de créer dans tous les partis des âmes supérieures; il fallait cette noble et majestueuse figure de femme en face de l'ombre de Marat; aux hommes forts la Providence n'envoie pas des assassins vulgaires. Ici un huissier apporte le couteau à gaine dont Charlotte Corday s'était servie pour tuer Marat dans son bain, et le présente à l'accusée. Sa figure, qui avait gardé jusque-là une sérénité imperturbable, se trouble; une émotion subite fait monter à ses joues un épais nuage; elle détourne la vue, et, repoussant le couteau avec la main, elle dit, d'une voix entrecoupée: — Je le reconnais, je le reconnais. Le président reprend son interrogatoire : — Y avait-il longtemps que vous aviez formé ce projet? — Depuis l'affaire du 31 mai, jour de l'arrestation des députés. — Comment saviez-vous que Marat était un anarchiste? — Je savais qu'il pervertissait la France. J'ai tué un homme pour en sauver cent mille.

Cette réponse, qu'accompagnait une inflexion de voix particulière, saisit l'assemblée. Jamais l'héroïsme n'avait pris, pour se montrer aux hommes, des formes à la fois plus simples et plus entraînantes. L'illusion où était Charlotte Corday rendait alors son action excusable et son dévoûment sublime. La salle était pleine de sanglots. On eût voulu jeter des couronnes sur cette tête promise à la mort.

Le président continue : — Quelles étaient vos opinions avant l'arrivée des députés à Caen? — J'étais républicaine bien avant la révolution, et je n'ai jamais manqué d'énergie. — Qu'entendez-vous par énergie? — Mettre l'intérêt particulier de côté, et savoir se sacrifier pour sa patrie. — Etait-ce à un prêtre assermenté ou inassermenté que vous alliez à confesse à Caen? — Je n'allais jamais à confesse. — Ne vous êtes-vous point essayée avant de porter le coup à Marat? — J'ai frappé comme cela s'est trouvé, c'est un hasard.

Alors l'accusateur public : — Il est cependant prouvé, par le rapport des hommes de l'art, que, si vous eussiez porté le coup en long au lieu de le porter en large, vous n'eussiez point tué Marat. — Oh! le monstre! il me prend pour un assassin! Cette réponse, jetée d'une voix émue dans le silence de l'auditoire, termina la séance comme par un coup de foudre. Alors, l'accusateur public prit ses conclusions; cet homme sait toujours d'avance ce qu'il doit dire : il n'a, pour rester dans *les devoirs* de sa charge, qu'à réclamer la tête de l'accusé. Charlotte Corday l'écouta avec gravité; elle releva même, quand il eut fini, un regard impassible vers son bourreau; il y avait moins de ressentiment que de pardon sur son noble visage, naturellement si doux. Le président ajouta, d'une voix banale: « Les débats sont terminés, le défenseur a la parole. » Chauveau La Garde se lève. Avant qu'il n'ait ouvert la bouche, on entend d'abord dans l'assemblée un bruit sourd et confus, comme de stupeur, et puis, ensuite, comme un silence de mort qui le glaça jusqu'aux entrailles.

L'accusée seule semblait inébranlable; son visage était toujours le même; seulement elle tournait ses regards vers son défenseur, de manière à lui faire entendre qu'elle ne voulait pas être justifiée. Cependant, quand il se fut un peu remis, l'avocat parla en ces termes: « L'accusée avoue avec sang-froid l'horrible attentat qu'elle a commis; elle en avoue tranquillement la longue préméditation et les circons-

tances les plus affreuses; en un mot, elle avoue tout et ne cherche pas même à se justifier. Voilà, citoyens jurés, sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette entière abnégation de soi-même, qui n'annoncent aucun remords en présence de la mort même, ne sont pas dans la nature. Ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. C'est à vous, citoyens jurés, à décider de quel poids doit être cette considération morale dans la balance de la justice. Je m'en rapporte à votre prudence. »

A mesure que l'orateur parlait, un air de satisfaction croissante brillait sur le visage de l'accusée; quand il eut fini, elle lui exprima, par un demi-sourire, sa joie de n'avoir point été humiliée sous le ton plaintif et suppliant de la défense. La grande âme de Corneille avait passé tout entière dans cette héroïne de sa famille.

Le jury se retira pour délibérer, et rentra au bout d'un quart d'heure dans la salle. La sentence était portée. Le tribunal prononça la confiscation des biens et la condamnation à mort. Le président, après avoir signifié l'arrêt, demanda à l'accusée si elle n'avait rien à dire sur l'application de la loi. Charlotte ne répondit que par un sourire de dédain. Puis s'étant fait conduire par les gendarmes vers son défenseur, elle lui adressa la parole avec beaucoup de douceur et de grâce: «Monsieur, lui dit-elle, je vous remercie bien du courage avec lequel vous m'avez défendue d'une manière digne de vous et de moi. Ces messieurs (et elle se tourna vers ses juges) me confisquent mon argent... mais je veux vous donner un témoignage de ma reconnaissance; je dois quelque chose à la prison, je vous charge d'acquitter mes dettes. » Charlotte Corday fut reconduite à la prison de la Conciergerie.

Comme elle avait laissé apercevoir, par mégarde, au moment où elle montait sur le banc des accusés, la naissance des seins, on lisait le lendemain dans les journaux : « Cette femme a laissé voir sur le fait de sa gorge qu'elle était au-dessus des puérilités de son sexe. » Ce langage des passions n'a point obscurci l'auréole empreinte au front de Charlotte Corday. Blâmez l'action de cette femme; tuez-la même, puisque vos lois l'exigent : mais du moins ne l'insultez pas!

LA CONCIERGERIE.

Comme elle descendait de voiture, Charlotte Corday rencontra à la Conciergerie un confesseur qui vint au-devant d'elle, et qui la salua humblement. — Remerciez, lui dit-elle, de leur attention pour moi les personnes qui vous ont envoyé; mais je n'ai pas besoin de votre ministère. Le prêtre se retira. La condamnée était si douce, elle paraissait si fermement résolue à affronter l'échafaud, qu'on jugea inutile de lui lier les mains. En rentrant dans la prison, Charlotte Corday aperçut aux barreaux de la fenêtre un billet qui tenait par un fil à un caillou lancé du dehors. Elle profita d'un moment de distraction de ses gardes pour en prendre lecture : «Charlotte, âme sublime, fille incomparable! tes vertus et ton héroïsme sont au-dessus d'une plume aussi grossière que la mienne. Je t'ai voué un culte qui ne finira qu'avec la vie. Si demain, ange marchant à la mort, tu rencontres sur ta route un regard humblement tendre, un jeune homme ému qui te suive de ses regrets et de son admiration, ce regard sera le mien, ce jeune homme ce sera moi. L'histoire a-t-elle ton semblable, ô Charlotte! Triomphe, France! triomphe, Caen! Tu as produit une héroïne dont on chercherait en vain la rivale à Rome ou à Sparte. Ton souvenir, ô fille de la France, ne sera jamais perdu pour mon cœur: il m'encourage à aimer cette patrie dont je suis le fils adoptif; je n'aurai plus besoin désormais de me ressouvenir des héros de l'antiquité, il me suffira de penser à Charlotte Corday! Oui, j'aime cette patrie pour laquelle tu voulus mourir; j'aime le supplice, depuis que les barbares t'y ont condamnée: la seule idée d'aller à la même mort que toi me fera mépriser la puissance de mes bourreaux. J'étais venu chercher ici le règne de la douce liberté; mais je trouve partout l'oppression du mérite et de la vertu, le triomphe de l'ignorance et du crime. Je suis las de vivre au milieu des horreurs qui se commettent sous mes yeux: il ne me reste plus que l'espérance de mourir sur l'échafaud honoré de ton sang. Tu me pardonneras, sublime Charlotte, s'il m'est impossible de montrer dans mes derniers moments le même courage et la même énergie que toi; je me réjouis de ta supériorité, car n'est-il pas juste que l'objet adoré soit au-dessus de l'adorateur? ADAM LUX. »

A la lecture de ce billet, Charlotte Corday fut émue aux larmes. Il y avait au monde un homme qui l'aimait. C'était comme un soutien et un ange envoyé dans sa prison pour élever le calice amer jusqu'à ses lèvres. Cet amour la ramena sur la douce et verte nature, sur le ciel bleu, sur les bois, les fleurs et les champs moissonnés qu'elle ne reverrait plus. Elle pensa que le bonheur lui aurait été si facile à deux, au bord des ruisseaux de la Normandie, sous un toit de chaume! Elle fit un triste retour sur sa solitude, sur sa prison, sur sa mort prochaine.

Des hirondelles passaient dans le ciel en battant de l'aile. Elle réfléchit tristement aux contrées lointaines que ces oiseaux voyageurs allaient regagner de leur aile rapide vers la fin de l'automne, et qu'elle ne visiterait jamais. Il lui sembla que quelques-uns prenaient le chemin des lieux où elle était née. Elle les chargea de dire adieu pour elle au vieux clocher de l'église, à sa petite maison couverte en tuiles, et au cimetière en ruine où elle ne reposerait pas, misérable exécutée à mort. Il y avait pourtant sur les tombes de beaux lits de mousse et de fougère qu'elle regrettait, et où la lune laissait tomber, le soir, ses rayons mélancoliques. Elle en vint presque à douter d'elle-même et de l'avenir. Elle se demanda si la brebis ou l'oiseau ne laissent pas plus de leur toison ou de leur duvet aux bruyères et aux rosiers épineux des sentiers que les actions héroïques ne laissent de traces sur la mémoire aride des hommes, vaste plaine de sable où tout s'efface. Morne et découragée, elle s'interrogea sur ce qui plaît le mieux à Dieu, du bras qui immole les tyrans, ou du cœur qui aime; et une voix lui répondit, voix fausse et égoïste sans doute : « Charlotte, Charlotte, vous vous êtes beaucoup troublée et agitée; mais vous n'avez point choisi la meilleure part. » Son cœur était brisé. Elle prit une plume pour répondre à cet inconnu. Depuis quelques minutes Charlotte Corday écrivait; une mélancolie accablante s'était emparée d'elle; de temps en temps elle appuyait sa tête sur sa main; des larmes tombaient de ses yeux et mouillaient le papier; elle n'avait encore tracé que les premières lignes, lorsqu'elle entendit un homme derrière elle, Charlotte Corday se retourna. — Déjà! fit-elle, étonnée. Laissez-moi seulement finir cette lettre. Alors l'homme pour toute réponse: — Fille Corday, à la charrette!

L'ÉCHAFAUD.

Charlotte Corday retrouva tout son calme et toute sa sérénité en face de la mort. L'instant de faiblesse qu'elle avait subi n'eut que Dieu pour témoin; c'était un léger tribut payé à la nature, elle en revint tout à coup et sans effort à cette naïve insouciance qui, le matin même, avait étonné ses juges. Charlotte Corday fut exécutée le soir du jour de sa condamnation à mort. Le gouvernement révolutionnaire ne laissait pas languir ses victimes; en rendant la peine de mort plus expéditive et plus succincte, il lui avait ôté ce caractère de vengeance que lui donnaient, sous la monarchie, les lenteurs et les raffinements du supplice. La loi ne se venge plus, elle punit.

Sept heures venaient de sonner; c'était le moment où Charlotte Corday avait été trouver Marat. Elle ne témoigna aucun remords; sa conscience semblait en repos comme celle d'un enfant; elle ne crut pas même avoir besoin d'appuyer son innocence par le pardon descendu du ciel. Elle avait refusé le prêtre, elle ne recula pas devant le bourreau. On commença la toilette de la victime. Charlotte Corday pria qu'on ne lui coupât pas les cheveux; on les lui releva seulement par derrière pour ne point amortir le fil du couteau. On lui passa ensuite une chemise rouge (c'était le signe que la loi infligeait alors aux assassins), et on lui lia les mains derrière le dos.

Elle supporta ces apprêts horribles sans témoigner la moindre émotion; un sourire bienveillant pour tous ceux qui l'approchaient entr'ouvrait doucement ses lèvres. On lui demanda encore une fois si elle ne reconnaissait pas enfin avoir commis un crime, et si elle n'en avait aucun remords. — Je ne puis pas me repentir de ma conduite, répondit-elle; je m'élèverai sur l'échafaud avec satisfaction; je mourrai contente; j'ai rayé de la liste des hommes un monstre qui les déshonorait par toutes sortes de crimes. Elle monta dans le fatal tombereau que les prisonniers nommaient dans ce temps-là, en termes de Conciergerie : « la bière des vivants. »

Le cheval, habitué au voyage qu'il faisait alors régulièrement, se mit en marche pesamment, et franchit la grille de la Conciergerie. Charlotte Corday rencontra, en sortant, des visages féroces et des bouches indignées qui vomissaient sur elle une nuée d'injures.

La voix de sa conscience, plus forte que la voix de toute cette foule irritée, la soutint au-dessus du remords et de l'abattement, elle alla à la mort comme Jeanne d'Arc, sans s'émouvoir des huées de ses ennemis.

Cependant, dans la rue Saint-Honoré se tenait depuis quelques heures, attendant le sombre cortége, un jeune homme mêlé à la foule; on le nommait de deux beaux noms, Adam Lux : — le premier homme et la lumière. Il était envoyé de Mayence auprès de la Convention nationale pour solliciter la réunion de cette ville à la république française. Adam Lux avait reçu de sa mère, sous le ciel gris de l'Allemagne, une âme belle et rêveuse, qui se trouvait étrangère et comme dépareillée sur la terre. Il n'avait pas encore vingt ans. Docteur en philosophie à Mayence, il avait étudié, comme mademoiselle de Corday, à l'école de Jean-Jacques Rousseau; il était plein d'espoir et d'illusions; il avait dans le cœur cette poésie vague et flottante qui tourne, dans les temps modernes, à l'amour du genre humain : il attendait la venue d'une nouvelle ère pour tous les peuples du monde. Les hommes d'élite étaient, à la fin du XVIIIe siècle, dans la position des Juifs lorsque le petit Enfant naquit à Bethléem; ils avaient l'inquiétude d'un changement dans l'ordre de leurs destinées; ils s'imaginaient que le sol, jusque-là dur et ingrat, allait s'amollir en une terre bienfaisante d'où s'écouleraient le lait et le miel. Le jeune docteur vint, comme autrefois étaient venus les mages, visiter la révolution naissante à son berceau. A Paris, son rêve se brisa, ses illu-

sions tombèrent. Au lieu de cet Éden de la liberté qu'il se figurait, il trouva une terre trempée de larmes et mouillée de sang : il s'imaginait cueillir la liberté en fleur, et sa main n'en rencontra que les épines qui le déchirèrent. Alors le découragement le prit : il voulut mourir.

Si nous étions un romancier habile, nous aurions *préparé* peu à peu, et selon une loi de gradation savante, l'arrivée un peu tardive de ce nouveau personnage dans notre récit; mais nous aimons mieux être historien sincère; or, dans l'histoire comme dans notre livre, la vie d'Adam Lux n'a qu'un chapitre : elle commence et finit à la mort de Charlotte Corday. Depuis quelques heures, comme nous l'avons dit, il faisait station dans la rue Saint-Honoré toute grosse de peuple : son imagination se représentait d'avance une héroïne fière et courageuse allant sans faiblesse au devant de la mort; mais quel fut son étonnement quand il la vit s'approcher sur la charrette avec un air de douceur et de bienveillance! Outre l'intrépidité qu'il attendait, il rencontra, avec une surprise mêlée de larmes, ces beaux yeux bleus modestes, voilés de longs cils, ce long regard tendre et pénétrant, ces étincelles vives et humides qui sortaient mollement de ses prunelles et qui allaient à l'âme; yeux charmants qui auraient adouci des bêtes fauves, derniers regards d'un ange tombé sur la terre! — Adam Lux ne se sentait plus vivre : tout son cœur suivait le cahot monotone et funèbre de cette horrible voiture amenant à la mort tout ce qu'il avait jamais aimé.

Lorsque Charlotte Corday passa, leurs regards se rencontrèrent; elle remarqua le visage rêveur et poétique de ce beau jeune homme blond qui se détachait mélancoliquement sur le fond sombre et tumultueux de cette tourbe grossière; elle remarqua les sentiments qui sortaient en silence de ses lèvres tremblantes et amoureuses; elle remarqua le ruban vert qu'il portait à son habit; et tous les deux alors mirent plus de choses dans ce regard rapide qu'on ne s'en confierait pendant mille ans à se parler tête-à-tête au fond des bois. Un regard! un double rayon de l'âme croisé et confondu l'un dans l'autre avec la vivacité de l'éclair, voilà, en effet, tout ce que ces deux amants, gardés à vue et séparés par des hommes armés, avaient dans ce moment-là pour mêler ensemble leur vie et leur éternité. Ce coup d'œil rapide suffit cependant pour relever le courage de Charlotte Corday, qui commençait à faiblir devant la rage sans cesse croissante des insulteurs; elle avait besoin, dans cette fosse aux lions, d'un ange qui étendit autour d'elle ses ailes blanches et pures. Elle reprit avec une sérénité nouvelle et inaltérable le cours de son affreux voyage. Que lui faisait maintenant toute cette multitude injurieuse et courroucée? Parmi toutes ces têtes soulevées contre elle comme des vagues furieuses, il y en avait une qui l'aimait : elle ne voyait plus que celle-là. Quand elle arriva sur la place de la Révolution, une grande clameur sortit de toutes les rues voisines.

L'échafaud était dressé au milieu de la place. Charlotte Corday se montra douce et gracieuse envers la mort comme elle l'avait été envers ses ennemis. Son visage garda toute sa sérénité; elle n'avait jamais été si belle. Ses longs cheveux tombaient négligemment sur son cou; son front calme et fier opposait une douce pâleur aux propos féroces de la populace; ses lèvres vermeilles respiraient la fraîcheur d'une conscience pure; sa tenue était à la fois simple, modeste et ferme; ses joues avaient conservé toutes leurs roses : la mort embellit, car la mort rapproche de Dieu.

Il était sept heures et demie, l'heure où Marat expira dans son bain. Charlotte Corday monta d'un pas ferme les degrés de la guillotine. Elle ne chancela pas sur les planches glissantes et humides où le sang d'un roi avait coulé. Cependant elle n'avait pas là, comme le fils de saint Louis, un bras envoyé de Dieu pour la soutenir. Elle était abandonnée à toute la faiblesse humaine. Pas de main à côté d'elle pour lui montrer le bleu séjour des justes, pas de voix pour lui dire : « Montez au ciel! » Et malgré tout cela, cette femme ne tremble pas. Son visage est toujours le même. Une noble et sage insouciance la soutient en face de la mort. A l'exemple de ces fiers Romains qui finissaient l'existence comme un rêve, elle ne mourra pas; elle aura vécu.

Adam Lux avait suivi le cortége. Il était au pied de l'échafaud; il la voyait, elle, son bien, son trésor, son paradis, son idole, horriblement maniée par un bourreau. Il attachait des yeux fous sur cette fille délicate bien née, bien faite, bien élevée, sur cette vierge modeste livrée aux brutalités de ces hommes, et il se demandait avec angoisse s'il ne descendrait rien du ciel pour la sauver. O triste et douloureux spectacle que celui de cet amour attardé qui cherche son objet toute sa vie dans un monde désert, et qui le rencontre à la fin, quand il n'est plus temps, quand, entre ses embrassements et la femme qu'il a rêvée se dresse, menaçant et armé de toutes pièces, l'échafaud! Cependant Charlotte Corday parut se recueillir. Peut-être envoya-t-elle vers Dieu cette voix intérieure qui fait descendre le pardon; peut-être éleva-t-elle sa prière dans ses beaux yeux vers le ciel; mais, nous le disons à regret, aucune prière sur sa bouche; aucun autel, pas même l'échafaud où cette femme agenouille sur les marches son repentir ou son innocence.

O philosophie du dernier siècle, que tu étais sèche! Il est vrai qu'au pied de ce même échafaud la Providence avait amené ce qu'il y a de plus grand, de plus auguste et de plus saint dans le monde après la foi, un amour pur et malheureux. Adam Lux était là; l'amant remplaçait le prêtre. Il remplissait les dernières fonctions auprès de cette condamnée à mort; il était le regard élevé en haut qui fait descendre la grâce, la main étendue qui dit : « Ame chrétienne, montez au ciel! » Cependant, le peuple ne cessait de se répandre en clameurs furieuses.

Charlotte Corday gardait toujours, devant cette indignation populaire et devant le couteau suspendu au haut de la hideuse machine, la même grâce inaltérable; elle montra jusqu'au bout à la guillotine un visage calme et indulgent; elle fut douce envers le supplice. Seulement, au moment où le valet du bourreau lui arracha l'ample fichu blanc qu'elle avait sur le cou, et mit brutalement à nu ses seins et ses épaules, sa pudeur de femme s'indigna, et un léger nuage rose monta jusqu'à son visage. Qu'elle était belle dans ce moment-là! Ce mouvement de pudeur offensée fut réprimé aussitôt; son visage reprit toute sa sérénité; la crainte ni la colère n'entraient pour rien dans le sentiment qui l'avait fait rougir. Oh! comment le cœur des hommes qui étaient là ne s'émut-il pas devant un si touchant spectacle? Tant de grâce, d'esprit, de beauté d'âme, traînés brutalement sur le plancher d'un échafaud; de douces mains blanches faites pour tenir la plume ou le crayon avec élégance, nouées de grosses cordes; un cou frais et délicat où les anges du ciel auraient voulu semer des baisers, livré froidement au couperet; quelle scène! N'est-on pas tenté, à la vue de ces justices nécessaires, mais horribles, de maudire, malgré leurs bienfaits, les révolutions qui ont mis le poignard au bras de cette femme? Cette florissante santé d'enfant élevée dans les champs et au grand air, ce luxe de beauté puissante et vivace, cette fraîcheur d'un teint plein de roses, ces longs cheveux épars, cet éclat d'un regard vif et bleu tempéré par l'ombre d'épais cils, produisaient, avec la morne guillotine qui allait détruire tout cela, un effet horrible. Oh! quand donc les hommes comprendront-ils qu'il ne faut pas défaire ce que Dieu a fait? Cette fraîche et belle créature, née pour de chastes amours, ce trésor d'esprit et de beauté dont la possession élèverait jusqu'au ciel ce pâle et désolé jeune homme qui se tord là-bas dans la foule, voilà ce que la société jette impitoyablement au bourreau, pour travailler là-dessus et en faire ce je ne sais quoi qu'on appelle un cadavre! Debout sur la guillotine, Charlotte Corday promenait autour d'elle ses regards pour la dernière fois. Comme on était en été, il faisait encore grand jour; les massifs des Tuileries et des Champs-Élysées secouaient au vent du soir la poussière engagée dans leurs longues ramures; à la vue de ces arbres qui envoyaient leur fraîcheur et leur âcre parfum jusque sur la guillotine, Charlotte Corday dut se ressouvenir alors des verts feuillages de la Normandie. Pareille à la vierge de Domremy, elle retrouva de douces voix de son enfance dans ces feuilles agitées; mais, plus forte que Jeanne d'Arc, elle ne pleura pas. Le ciel était noir; de gros nuages qui s'amoncelaient depuis quelques heures sur la place menaçaient de crever. Déjà quelques gouttes de pluie, chassées par le vent, rayaient le fond du tableau. Alors, sur cette place inondée de monde, devant le palais des Tuileries en deuil, à l'endroit même où le sang d'un roi avait coulé, une belle et intelligente tête de femme, à un mouvement de l'exécuteur et devant une multitude bruyante, tomba. Il se fit aussitôt dans la foule un grand silence. Cependant, la guillotine était abreuvée. L'orage éclata tout-à-fait. Une pluie abondante descendit à larges gouttes. Quand un pareil sang a coulé sur les planches de l'échafaud et sur le pavé d'une ville, il faut l'eau du ciel pour le laver. La loi était satisfaite : cependant un valet de guillotine, Legros (ceci vaut bien qu'on le nomme), prit la pâle tête de la morte par ses longs cheveux, et la souffleta trois fois devant tout le peuple. La tête rougit, belle et indignée sous cet affront; le sentiment revint sur les joues éteintes pour accuser cet homme. Un sourd murmure s'éleva alors de la foule. On désapprouva cette vengeance tardive et basse. Le peuple de la révolution, le peuple de la ville voulait qu'on punît, et il était sans pitié pour ses ennemis; mais au moins il n'outrageait pas des ennemis morts : il n'y avait qu'un bourreau capable de cette lâcheté. L'ombre de Marat s'en indigna.

Ce valet de bourreau fut puni par le comité révolutionnaire : puisse-t-il l'avoir été plus tard par sa conscience! Cependant le peuple se retira sous une impression qui tenait de la force et de la justice; il emportait l'horreur du crime commis sur Marat, et le souvenir du courage, de la décence et de la beauté de cette jeune femme à qui le bourreau avait tranché la tête.

LE MARIAGE.

Adam Lux quitta le lieu de l'exécution la mort dans l'âme. Nuit et jour il voyait cette tête pâle et parfaitement belle au bout de la main du bourreau. La terre lui semblait un lieu d'horreur dont les monstres étaient les maîtres, et où les hommes ne pouvaient plus habiter. Ce blond rêveur, détaché en lumière sur le fond orageux d'une révolution, était une de ces âmes venues trop tôt, qui ne trouvent pas dans leur siècle le calme qu'il leur faudrait pour mûrir. Les hommes manqués sont prévus par la Providence, comme les grains avortés par le semeur. Mais au fond, rien ne se perd dans le monde;

les natures mélancoliques et méditatives se continuent dans d'autres natures; les sentiments se transmettent; les âmes prématurées ressemblent à ces fruits trop hâtifs qui tombent de l'arbre, en annonçant pour bientôt d'autres fruits. Un jour nous apprendrons peut-être que les rêveries douces et solitaires d'un penseur font plus pour le mouvement de l'humanité que les agitations ambitieuses d'un homme d'action. Adam Lux était une lumière fugitive, un météore qui devait bientôt s'éteindre : mais qui sait si ces feux nocturnes et risqués avant l'heure ne sont pas les précurseurs nécessaires de l'aurore? Il était venu faire trois choses au monde : penser, aimer et mourir. A la vue de Charlotte Corday traînée dans l'horrible charrette, « son cœur se remplit d'émotions violentes qui lui avaient été inconnues jusque alors; émotions dont la douceur égalait l'amertume, et dont le sentiment ne s'effaça qu'avec son dernier soupir. » Depuis que le Christ y a trempé ses lèvres, l'amour n'est plus une coupe, c'est un calice. Ce sentiment plein de fiel et dont Adam Lux s'était abreuvé jusqu'au cœur lui fit trouver un grand dégoût à la vie; il ne pouvait demeurer dans un monde où celle qu'il aimait n'était plus. Il aspirait à rejoindre son âme à cette âme sœur de la sienne, il voulait la suivre dans son vol vers l'immortalité.

Lorsque Charlotte Corday avait été jetée dans les prisons, un homme était accouru; il avait demandé, avec larmes et les mains jointes, à subir pour elle le châtiment qu'on lui préparait. Il ne put rien obtenir des geôliers impitoyables, et se retira consterné.

Cet homme était Adam Lux. Il voulait maintenant lui offrir en holocauste une vie qu'il n'avait pu employer à la sauver. Le regard de cette femme lui était resté dans l'âme et l'appelait au ciel. Cet amour malheureux, commencé trop tard sur la terre et brusquement rompu par l'échafaud jeté en travers, avait besoin de se continuer ailleurs. Comme Adam Lux était docteur en philosophie, il se fit à lui-même de longs raisonnements pour se prouver que l'homme ne se laisse pas tout entier dans la mort, et que l'âme emporte, en sortant du monde, des sentiments impérissables qu'elle poursuit au-delà du tombeau. S'il y a une passion dans le cœur de l'homme qui fasse croire à l'immortalité, c'est sans contredit celle de l'amour. Autrement, comment la chaleur du dévoûment survivrait-elle à la flamme éteinte? et que signifieraient ces désirs éternels de s'unir à l'objet aimé, si celui-ci n'était réellement qu'un peu de cendre en mouvement, avec les apparences de la vie? Et puis, toutes les grandes époques comme celle de 93 sont religieuses ; elles envoient les hommes au devant de la mort avec des sentiments purs et sublimes qui lui enlèvent la victoire : *O mors, ubi est victoria tua?* Quelques jours après le supplice de Charlotte Corday, le jeune député extraordinaire de Mayence, qui représentait par la candeur de son visage la blonde Allemagne aux yeux bleus, adressa au comité de surveillance l'écrit suivant : « Je déteste le meurtre et je n'y prêterai jamais les mains. Quand il s'adresse surtout à un représentant du peuple, l'assassinat prend un caractère que je ne saurais louer. Mais je n'en rends pas moins justice au courage sublime et à la vertu exaltée. Prenons dès ce moment les sentiments qu'aura sur Charlotte Corday la postérité toujours équitable. Une fille délicate, bien née, bien faite, bien élevée, animée d'un amour ardent de la patrie en danger, se croit obligée de s'immoler pour la sauver, en ôtant la vie à un homme qu'elle croit la source des malheurs publics. Elle prend cette résolution le 2 juin, s'y affermit le 7 juillet, quitte son foyer paisible; elle ne se confie à personne; malgré la chaleur excessive, elle fait un grand voyage à ce dessein; elle arrive, elle exécute un projet qui, selon ses espérances, devait sauver la vie à des milliers d'hommes. Elle prévoyait son sort, elle ne pense pas à la suite ; elle garde toujours sa fermeté, sa présence d'esprit, sa douceur, depuis le commencement de son emprisonnement, pendant quatre jours, jusqu'à son dernier soupir. Depuis son départ de la prison jusqu'à l'échafaud, elle garda la même fermeté, la même douceur inexprimable. Sur sa charrette, n'ayant ni appui, ni consolateur, elle était exposée aux huées continuelles. Ses regards, toujours les mêmes, semblaient quelquefois parcourir cette multitude pour chercher s'il n'y avait pas un humain... Elle monta sur l'échafaud..., elle expira..., et sa grande âme s'éleva au sein des Caton et des Brutus. Elle s'éleva, et laissa à tout homme digne de ce nom des souvenirs, à moi des douleurs et des regrets intarissables. Je vote pour qu'au lieu même de sa mort l'immortelle Charlotte Corday ait une statue avec cette inscription :

PLUS GRANDE QUE BRUTUS !

« Paris, le 19 juillet 1793, l'an deuxième de la république une et indivisible.

« ADAM LUX, citoyen français. »

La nature de cet écrit produisit sur le comité l'effet qu'Adam Lux en espérait : on l'envoya arrêter par deux gendarmes. Il entra en prison avec une joie exaltée : « Je vais donc enfin mourir, s'écria-t-il, pour Charlotte Corday ! » Devant ses juges, Adam Lux n'essaya aucunement de se justifier; au contraire, il semblait avoir peur de la clémence : « Faites-moi, leur dit-il, faites-moi l'honneur de votre guillotine, qui désormais, par le sang pur versé le 17 juillet, a perdu à mes yeux toute son ignominie. » Les juges le condamnèrent à mort. Adam Lux les aurait embrassés de reconnaissance. C'était le jour le plus heureux de sa vie. Il rentra à la Conciergerie avec une grande allégresse : « Réjouissez-vous, dit-il aux autres captifs, je vais sortir de prison, je vais rompre mes fers. — Seriez-vous acquitté? lui demandèrent ceux-ci avec un air d'envie. — Oui, reprit-il, acquitté de l'existence, vous l'avez dit; car depuis qu'elle n'y est plus, la prison, pour moi, c'est ce monde inhabitable ; la vie, c'est la mort. Demain je vivrai.

Pendant la nuit, les prisonniers jouèrent entre eux, comme ils en avaient l'habitude, de petits drames, moitié sinistres, moitié bouffons. L'échafaud intervenait toujours dans le dénoûment de ces pièces *à action*; les acteurs répétaient d'avance leur rôle en petit comité, afin de le soutenir convenablement quand le jour de la grande représentation arrivait. Il y avait de tout dans ces mystères, comme dans la société d'alors en révolution : du sang, des larmes, du grotesque, du sublime; on imitait Chaumette, on parodiait Louis XVI.

Une lampe terne éclairait funèbrement les murs de la salle. Cette nuit-là, on joua la mort de Marat. Madame Roland fit Charlotte Corday ; Adam Lux en devint presque amoureux en souvenir de la morte. Après cette scène tragique, on monta une petite comédie où tous les prisonniers avaient un rôle de circonstance. Marat, descendu dans les enfers, recevait leurs ombres à mesure qu'elles arrivaient, et marquait leur nom au crayon, avec une note, sur une liste qu'il devait remettre à Satan. C'était une dénonciation sur chacun d'eux en particulier. Cette plaisanterie, dans le goût du moment, amusait fort les prisonniers; la gaîté française, dit-on, ne se dément it jamais ; nous croyons qu'on dirait plus juste si l'on disait : l'humanité ne se dément jamais; elle ne peut supporter longtemps la douleur sans lui donner le change, et c'est une de nos faiblesses d'avoir plus besoin de rire au milieu de nos plus grands maux qu'au sein de nos prospérités. Chaque prisonnier paraissait à son tour devant la barre et déclinait ses noms à Marat. Madame Roland, Adam Lux et tous les autres vinrent successivement. Enfin, une figure inconnue et morne se présenta; on ne l'avait pas encore vue dans la prison, ou du moins on ne la remit pas tout d'abord, à la clarté indécise de la lampe. —Ton nom? demanda l'acteur qui faisait Marat. L'homme répondit, les bras pendants et d'une voix sombre : — Le bourreau. C'était lui. Le jour commençait à poindre : — Je viens chercher, dit-il, en regardant sur la liste, le nommé Adam Lux. — Merci, dit celui-ci en se détachant du groupe des prisonniers. C'est moi. Ceci fit le dénoûment du drame. On cessa de *jouer* pour se dire adieu. Pendant le peu de jours qu'Adam Lux avait passés en prison, il s'était fait aimer de tous ses compagnons de misère. C'était une douce et excellente nature, un de ces êtres inoffensifs qui ne gênent personne sous le soleil, mais que la société va blesser dans leur solitude et leur rêverie; car ici-bas il n'y a guère de milieu : il faut broyer les autres ou en être broyé. Tous les prisonniers pleuraient : Adam Lux les consola.— La vie, leur dit-il, n'est un bien ou un mal que par l'usage qu'on en fait : je ne saurais plus comment m'en servir. La mort m'a ôté, le 17 juillet, tout ce qui pouvait m'y rattacher. Laissez-moi me réunir gaîment à Charlotte Corday. Ce fut alors une admiration unanime; quelques prisonniers lui baisèrent les mains. — Regardez, leur dit-il, en leur montrant sa figure qui rayonnait d'une joie céleste, si j'ai l'air d'un patient ou d'un bienheureux! Il prit un air de toilette, coucha ses longs cheveux sur le front, secona le collet de son habit et attacha à sa boutonnière le ruban vert tombé du bonnet de Charlotte Corday : comme l'amour est un culte, il a ses superstitions. Adam Lux suivit le bourreau. Il montra sur la guillotine le même courage, la même douceur, le même mépris du supplice que son modèle. Seulement quelque chose de plus exalté brillait dans ses yeux. Il porta sa tête à la mort avec enthousiasme.

Les planches sur lesquelles il montait lui semblaient saintes depuis qu'un tel sang y avait coulé ; à peine s'il osait y poser ses pieds respectueux; il se demandait intérieurement d'où lui venait cet honneur de monter aussi haut qu'elle vers les cieux. Pour Charlotte Corday, la guillotine était indifférente; pour Adam Lux elle était complaisante et aimable, puisqu'elle le réunissait à l'objet de tous ses désirs. Il mourut charmé ! il aurait voulu baiser ce fer qui avait touché le cou de Charlotte Corday; il lui présenta le sien avec délices. « Je ne te demande qu'une chose, dit-il au bourreau qui le liait sur la fatale planche, c'est de donner à ma tête abattue autant de soufflets que tu en as donné à celle de Charlotte Corday. »

Le fatal couteau tomba avec la tête. Toute la multitude se retira en silence. Ainsi finit cette cérémonie touchante et triste qui réunit l'amant à la femme aimée. Ce ne fut pas une exécution. La foule en emporta une impression à la fois amère et douce. Il fallait un autel pour joindre les mains à ces deux beaux fiancés qui se cherchaient d'un monde à l'autre, et, dans ce temps, l'autel, c'était l'échafaud.

L'APOTHÉOSE.

Charlotte Corday, en tuant Marat, lui rendit le plus grand service qu'on pût alors rendre à cet homme. Il commençait à s'éteindre, son absence de la Convention où il ne jouait plus aucun rôle, son idée fixe de dictature, la maladie qui le minait, tout contribuait à détourner de sa personne l'attention publique. Sa mort violente le ressuscita dans le cœur des multitudes.

Marat, remercie cette fille! Une loi défendait d'accorder l'apo-

théose avant cent ans à partir du jour du décès; mais on décida que, par ses travaux, par les services qu'il avait rendus à la patrie, par les persécutions qui avaient agité sa misérable vie, par sa mort violente et précoce, Marat avait devancé l'immortalité.

David, le 24 brumaire, s'était levé à la Convention, et il avait dit: « Depuis longtemps le peuple redemandait son ami; autant qu'il était en moi, je l'ai fait revivre sur la toile. Vos regards, citoyens, en parcourant les traits livides et ensanglantés de Marat, vous rappelleront à vos devoirs. « Votre infatigable confrère est mort; il est mort sans même avoir de quoi se faire enterrer! Postérité, tu le vengeras! Tu diras à ceux qui l'appellent buveur de sang, que, pauvre, souffrant humilié, Marat n'a jamais bu que ses larmes. Et toi, mon frère, du fond de ton tombeau, réjouis-toi, et ne regrette pas ta dépouille mortelle, nous allons lui donner l'immortalité! Je vote pour Marat les honneurs du Panthéon. »

L'assemblée rendit aussitôt le décret. On plaça le portrait de Marat, peint par David, dans la salle des séances. Son ombre revenait en quelque sorte s'asseoir au milieu de la Montagne. Chaque jour on prononçait son nom. « Il y a quelque chose de terrible, s'écriait Saint-Just, dans l'amour sacré de la patrie. Il est tellement exclusif, qu'il immole tout sans pitié, sans frayeur, sans respect humain, à l'intérêt public; il précipite Manlius, il entraîne Regulus à Carthage, pousse un Romain dans un abîme, et jette Marat au Panthéon, victime de son dévoûment! »

La république était pleine d'audace; elle avait fait un culte à son usage: l'homme qui venait de conquérir la foudre se crut un instant le pouvoir de soumettre Dieu. Toutefois, les cérémonies de ce temps-là avaient toujours quelque réminiscence chrétienne; elles se souvenaient que, l'homme étant immortel, on doit des honneurs à ses dépouilles, comme aux ruines que l'âme laisse sur la terre après elle. Marat reposait, en attendant les voûtes du temple, dans le jardin des Cordeliers, sous la verdure des arbres. On lui avait élevé un autel; des femmes venaient lui jeter des fleurs; des services funèbres se célébraient dans toute les sections; mais ces honneurs solitaires ne faisaient que préluder à l'apothéose, qui eut enfin lieu le 31 septembre, deux mois après le 9 thermidor. Ce fut un jour de fête; deux autels s'élevaient sur la place du carrousel; il y avait aussi une bicoque où figuraient le buste de Marat, sa lampe, sa baignoire et son écritoire de plomb. La lampe était celle qui avait éclairé les veilles laborieuses de cet écrivain, elle s'était éteinte avant le jour, comme son maître, après avoir longtemps brûlé, comme lui, pour la révolution. La Convention se rendit en silence au lieu où était le cercueil. La chemise sanglante de la victime, le corps couché tout de son long sur son lit funèbre et recouvert d'un drap noir; le couteau teint encore de son sang, la sœur du trépassé, morne et chancelante au pied de sa tombe, tout cela formait une scène imposante et triste qui jetait les spectateurs dans le recueillement. Après un instant de réflexion muette, le président monta près du mort et posa sur son cercueil une couronne de feuilles de chêne. C'était la seconde que l'on décernait à Marat. Cette cérémonie d'apothéose reportait en arrière les esprits et les souvenirs vers cette autre marche glorieuse qui amena Marat couronné au sein de la Convention: mais, cette fois le triomphateur manquait au triomphe. Alors le cortége se mit en marche. Un détachement de cavalerie, précédé de sapeurs et de canonniers, ouvrit les voies; il était suivi de tambours voilés qui prolongeaient leurs roulements sourds de moment en moment; un grand nombre d'élèves de l'École de Mars marchaient derrière eux pêle-mêle. Le char s'élevait pompeusement, ombragé de quatorze drapeaux, et s'avançait au pas des chevaux entre quatorze soldats blessés sur le champ de bataille, des groupes de mères éplorées conduisant des enfants par la main, des veuves, des pauvres, des vieillards, suivaient lentement le corps de Marat.

La foule était immense; de jeunes filles voilées s'avançaient, chemin faisant, vers le cercueil, pour y semer des fleurs; une femme qui avait de longs cheveux dénoués les coupa devant tout le monde et les jeta, comme un trophée, sur le drap noir! le cœur se remplissait, pendant cette marche lente et glorieuse, d'émotions diverses; la nouvelle d'une victoire remportée par les Français devant les murs de Maëstricht acheva de couronner la fête; il fallait le bruit du canon de l'ennemi sur les restes de ce vainqueur pacifique, qui avait détrôné les rois par l'artillerie de la raison et de la justice. Il y eut plusieurs stations: on entendit un grand nombre de discours; quelques-uns retracèrent avec bonheur les principaux traits de la vie de Marat; mais de tous ces orateurs, le plus éloquent dans son silence, c'était le mort. Une foule d'instructions solides et graves sortaient effectivement du char funèbre aux salves interrompues des caisses militaires recouvertes de drap noir: ce savant inquiet, parti d'en bas pour détrôner Newton, et qui était arrivé à renverser Louis XVI; ce juge d'un roi condamné à mort, qu'une femme à son tour avait jugé; cet enfant du peuple traîné avec des honneurs souverains par les mains de ses frères vers le Panthéon, au moment où l'on dispersait la cendre des majestés de Saint-Denis; tout cela remplissait la cérémonie funèbre de ces grandes et mélancoliques pensées que la tombe seule peut contenir.

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un orateur harangua le mort pour lui demander s'il était satisfait des honneurs qu'on lui rendait. A ces mots, le cercueil fit semblant de s'ouvrir, un homme se dressa tout droit et à demi nu dans son linceul; c'était l'ombre de Marat qui venait remercier les Français et les encourager à mourir comme lui pour la révolution. Ce mouvement fit grande frayeur, mais le cortége ne tarda pas à se remettre en route. Dans les intervalles de silence que laissait le bruit du tambour, on récitait à demi voix et sur un ton de psalmodie lugubre: « Marat, l'ami du peuple, Marat, le consolateur des affligés, Marat, le père des malheureux, ayez pitié de nous! » Enfin, on vit blanchir de loin la façade du Panthéon; le cortége arriva sur la place à trois heures et demie. Au moment où l'on descendait du char le cercueil de l'*Ami du peuple*, on rejetait du temple, par une porte latérale, « les restes impurs du royaliste Mirabeau. »

Marat avait toujours été l'ennemi acharné de Mirabeau; ces deux hommes se rencontraient maintenant face à face dans la mort, l'un poussant l'autre, 93 chassant devant lui 89: les hommes et les époques vont se détrônant, de nos jours, jusque dans l'éternité. Mirabeau, les mains liées dans le linceul, céda sa place au nouveau venu, à ce folliculaire à peine remarqué de son temps, mais que le flux des événements avait amené peu à peu jusqu'aux marches du Panthéon. S'il est permis de prêter encore un reste de vie sourde et latente aux cadavres, l'entrevue de ces deux hommes dut être solennelle; Mirabeau, qui savait les vicissitudes de la gloire, a dû prédire alors à son successeur un avenir tumultueux; car les tombeaux ont aussi leurs destinées: *habent sua fata sepulcra*. Marat, en effet, devait être à son tour chassé du Panthéon et sa cendre jetée au vent, suite inévitable des révolutions qui, par leur flux et leur reflux, agitent les hommes jusque dans la mort.

La mémoire de ces grands tribuns, longtemps ballottée, ne se reposera qu'après des siècles; on lui rendra alors le calme dont elle a besoin pour se montrer sévèrement aux hommes et mériter leur justice. En attendant, une idée de terreur reste de nos jours attachée au nom de Marat, mais, comme dit Saint-Just: « Il n'y a que les hommes faibles et méchants que l'équité terrible épouvante. » Pour nous, qui voyons plutôt l'avenir que le présent, nous suivons avec respect au Panthéon les restes d'un des plus ardents défenseurs de notre révolution si fertile en miracles, de cette révolution qui put dire: « J'ai trouvé les rois et les maîtres du monde assis sur leurs trônes; j'ai repassé, et ils n'étaient déjà plus. » Marat est un de ces génies incomplets, rongés aux flancs par le vautour, dévorés de misères, qui se lèvent un jour pour délivrer en eux l'humanité souffrante, et qu'on assomme parce qu'ils effraient la tranquille existence des heureux de ce monde.

Cette terreur attachée à la mémoire de Marat touchait au merveilleux. L'Ami du peuple, cette grande épouvante des aristocrates, les poursuivra, disait-on, encore du fond de son sépulcre. On fit courir le bruit que son ombre revenait la nuit dans la bicoque où étaient sa lampe, son buste, sa baignoire, et où l'on plaçait tous les soirs une sentinelle. La vérité est qu'un matin le poste du Louvre étant venu relever de faction un jeune gentilhomme nommé d'Estigny, qui avait passé la nuit près des objets conservés religieusement, on le trouva mort.

A dater de ce jour, on cessa de garder la baignoire et les objets qui retraçaient aux yeux le souvenir de Marat.

FIN.



Adam Lux.

Paris.—Imp. de Lacour, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.

LES VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

Contes, Romans, Fables, Théâtre, Ballades, Nouvelles

J. BRY AÎNÉ, ÉDITEUR, 21, RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES

20 CENTIMES LA LIVRAISON

UN VIEUX BAS-BLEU,

Par Adèle Esquiros.

Le Prix du Sang, par Ed. Plouvier.

(~~FABLES DE P. LACHAMBEAUDIE.~~)

Dessiné par Ed. Frère. — Gravé par Rouget.

I.

Une Rencontre.

Il est des jours où Paris semble avoir mis ses habits de fête. Le ciel est content; le soleil amoureux. L'univers parait s'être donné rendez-vous. La foule passe comme des flots que d'autres flots remplacent sans cesse. A chaque instant se croisent le plaisir, la cupidité, l'indifférence, la misère. A voir ces êtres que la vanité fait si grands, à voir ces valets orgueilleux de leur livrée et ces pâles artistes qui se dissimulent, ne dirait-on pas que l'aristocratie est à l'envers. Devant ces brillants attirails qui portent tant de néant, on se croirait dans un enfer, car Satan l'emporte. Les femmes sont dans leur jour de beauté : on sait que la beauté n'est souvent qu'un effet de soleil. — La figure est éclairée par le soleil ou par le cœur. La plupart des femmes du monde, qui n'ont conservé aucune de ces deux lumières, faisant du jour la nuit et de leur cœur quelque chose de plus sombre encore, ces fleurs fanées viennent chercher un peu de chaleur matérielle qui leur redonne de l'éclat.



Le bal et l'incendie.

Un groupe de passants venait de se former à l'angle du boulevart des Italiens : trois personnes en avaient attiré deux cents. Chacun s'arrêtait, s'informait, racontait. On se demandait quel événement excitait ainsi l'intérêt général. Etait-ce quelque malheur arrivé; un homme mort, un voleur pris, une maison écroulée? ou, quelque chose de plus extraordinaire encore, l'arrivée de Tom-Pouce ou de la princesse de Lilliput? Mais bientôt plusieurs curieux s'éloignèrent en se disant : ce n'est rien. C'était, en effet, bien peu de chose : une femme qui se trouvait mal.

Ses yeux éteints et couverts d'un voile apercevaient, comme par une seconde vue, la curiosité qui l'entourait. Elle n'avait gardé de sensibilité que pour souffrir. Les regards que cette foule attachait sur elle arrivaient jusqu'à son âme malade pour la blesser encore. Cette jeune femme se sentait accablée en dedans sous la souffrance matérielle qui l'accablait au dehors. Elle eût voulu rentrer dans la terre pour échapper à cette obsession, à cette honte qu'on a de souffrir devant tout le monde. Une voiture vint à passer. Un homme dont la mise et les manières élégantes annonçaient un rang distingué, regardait indifféremment à la portière. Apercevant la jeune femme, il s'arrêta. Il examina la malade, et, paraissant la reconnaître, fit un signe à son domestique. En un instant elle fut placée dans la voiture, sans qu'elle parût avoir la conscience de ce qui se passait. A l'hôtel de madame la marquise, dit le jeune homme. Et l'attelage partit comme l'éclair devant les curieux ébahis.

L'inconnue, Gabrielle de Beaulieu, quoique simplement vêtue, avait cette distinction naturelle et cette majesté qui n'appartiennent

qu'à la noblesse du sang et à celle de l'esprit. On pouvait à tout hasard l'appeler Marquise sans faire erreur. A son teint brun, à l'expression de ses traits, on voyait qu'elle était des contrées méridionales. Ses yeux noirs comme un ciel sombre avaient une expression de mélancolie étrange. Son air simple et noble annonçait une candeur presque d'enfant, à cet âge où d'autres ont souvent usé leur cœur de femme.

La voiture roulait depuis quelque temps. Le jeune homme contemplait Gabrielle avec une espèce de curiosité moitié bienveillante, moitié effrontée. L'avait-il déjà rencontrée; la voyait-il pour la première fois? Cependant il semblait la connaître depuis toute la vie. Il est des êtres dont l'âme se peint tout entière dans la physionomie, et dont la physionomie est si triste, qu'on devrait les aimer comme on aime tout ce qui souffre.

— Vous êtes étrangère, dit le jeune homme?

— De Toulouse.

— Toulouse, un beau pays!

— Un ciel si grand que sous un autre on se trouve renfermé; un soleil si chaud que celui de Paris n'en est que l'ombre; des prés sans horizon, des bois qui peuvent....

Elle s'arrêta et rougit, comme honteuse d'avoir trop parlé. Elle était de ces folles imaginations du midi qui ne font rien avec calme, qui ne connaissent pas de milieu entre les deux extrêmes.

Mademoiselle de Beaulieu était entièrement remise de sa faiblesse; elle remercia son libérateur avec reconnaissance et descendit de voiture. Avant de la quitter, son compagnon, la regardant comme pour lire dans son âme, lui dit d'un accent pénétré : — Paris est un gouffre où meurent les femmes comme vous. Vous venez de rencontrer un compatriote: écouterez-vous de sa bouche les conseils qui doivent vous sauver du naufrage? Dans toutes les circonstances de votre vie, songez du moins que je fus l'ami de votre père. Vous reverrai-je? Ces paroles, au milieu de tant de bruits indifférents, avaient réveillé l'âme de Gabrielle. Elle regarda le jeune homme avec une pensée d'espoir. — Non, dit-elle. Elle voulait répondre le contraire, mais sa pensée s'était trompée d'habit. Il la suivit des yeux; elle le suivit de son cœur. Peut-être dans leur vie ne devaient-ils plus se rencontrer : la destinée est si bizarre, que souvent l'homme qu'on aurait aimé est celui qu'on ne reverra plus.

Elle marchait depuis quelques instants sur l'asphalte du trottoir, quand, sortant son mouchoir, une carte tomba de sa poche. Elle lut ce nom : Albert de Saint-Marc.

II.

Une vie de jeune fille.

C'était dans une chambre lambrissée, qu'une seule croisée éclairait. Pour meubles, on voyait une table, des livres, une guitare pendue à un clou, des figures en plâtre et quelques vieux tableaux. S'il est vrai que l'âme se réfléchit sur les objets qui nous entourent et que les causes extérieures influent sur nous, l'hôte du logis devait être une personne extraordinaire, car il y avait dans ce lieu un assemblage étrange de misère et de poésie. Il y régnait une ombre perpétuelle et les murailles humides semblaient laisser tomber des larmes. Une femme était assise, la tête appuyée dans ses mains. Sa robe noire découvrait ses épaules blanches, et ses cheveux touffus et luxuriants se dénouaient à moitié. Il était singulier de voir cette femme si riche de jeunesse et de beauté, cette femme qu'ailleurs on avait appelée Marquise, de la voir dans un état si dénué. Sans doute, un malheur l'avait jetée hors de son horizon; elle se trouvait si loin de la position qui lui semblait désignée par la nature, qu'elle ne voyait plus aucune route à suivre. Triste et comme pliée sur elle-même, sans courage, elle pleurait. Des mirages incohérents passaient devant ses yeux troublés; toute sa vie lui apparaissait comme un long sanglot.

Mademoiselle de Beaulieu était fille d'un vieux colonel de l'empire, qui, après avoir suivi Napoléon dans toutes ses campagnes, avait regagné le pays avec une jambe de moins et une croix de plus. Une jeune fille, belle, mais d'une individualité commune, était devenue sa femme. Le colonel la regardait comme une fleur qui par dévouement s'attache au vieux tronc d'arbre. Il se trompait : cette femme ne s'était mariée que par égoïsme. M. de Beaulieu était d'une grande famille et la jeune femme enviait un nom. Elle n'avait pas épousé l'homme, mais le colonel. Plusieurs enfants qu'elle eut, au lieu de resserrer, brisèrent le lien moral qui unissait les deux époux. Leur fortune médiocre diminuait chaque jour, et chaque jour leur famille croissait. Ce n'était pas cet hymen que rêvait l'ambitieuse. Elle avait épousé une position, un nom vénéré, presque célèbre dans le pays, elle n'avait prévu aucun sacrifice et n'avait apporté aucun dévouement. Ce qui eût été joie pour une autre ne fut que chagrin pour elle. Un enfant était un fardeau pour ses bras, ce n'était pas un soulagement pour son cœur.

Son mari ne fut plus à ses yeux le soldat dont elle était fière, mais un vieillard presque infirme. Les âmes dévouées s'attendrissent dans le malheur, les méchants deviennent plus méchants encore. Le regret de s'être trompée dans son illusion rendit cette femme d'une humeur acariâtre et d'un commerce insupportable. Le colonel fut la première victime de sa femme, mais il eut le bonheur d'en être bientôt délivré, il mourut.

La veuve avait encore des enfants à tourmenter. Elle les éleva sans discernement, les flattant, les détestant tour à tour sans sujet, et faisant ainsi naître en eux des sentiments de haine ou de jalousie. Ils avaient sucé l'indifférence avec le lait. En grandissant, ils reconnurent avec douleur qu'une femme leur avait donné le jour, mais qu'ils n'avaient pas de mère. Les deux aînés étaient des garçons: l'un se fit prêtre, l'autre s'engagea dès qu'il eut atteint l'âge. Gabrielle, la plus jeune, resta seule avec sa mère. Pour faire diversion à ses ennuis, la jeune fille se livra à l'étude avec ardeur. L'âme est comme une plante : il lui faut l'ombre pour germer. On dirait qu'elle s'agrandit dans la solitude, parce que, ne pouvant se répandre, elle se concentre tout en elle-même. Mais plus les idées de la jeune fille s'élevaient, plus elle devenait mélancolique. La grandeur est donc dans la souffrance? Mademoiselle de Beaulieu ne vivait pour ainsi dire qu'en rêves ou plutôt en espoir. Oh! que de germes de sentiments étouffés dans cette âme si jeune et déjà si désolée. La demi-existence qui l'entourait ne lui suffisant pas, elle en rêvait une autre tout entière. Elle rêvait une vie où la science devait lui apparaître sans voile, où ses yeux liraient les secrets de la nature, même ceux que Dieu seul connaît; une vie, que sais-je, peut-être remplie de bonheurs insensés, car le cœur d'une femme n'est qu'un enfant qui désire sans savoir et qui ne se console jamais.

Bientôt la jeune fille s'ennuya de la solitude qui l'entourait. Elle sentit un immense désir de vivre, de travailler, de s'agiter, de se tourmenter. — Eh oui, de vivre! mademoiselle de Beaulieu était de ces femmes auxquelles il faut une existence romanesque, de ces femmes qui préfèrent au calme les plus grands orages. Il semble que la vie ordinaire ne leur suffise pas. Leur âme ardente a soif d'aliment. Il leur faut des émotions, n'en fût-il plus dans la vie : le repos est pour elles une mort vivante. Gabrielle ignorait le but de ses vœux, elle avait soif de tout, elle simple jeune fille inconnue à toute la terre. Les plus humbles devant les hommes sont les plus altérés de grandeur devant Dieu. La jeune fille ne filait pas des rêves d'or et de soie comme les enfants de son âge. Elle ne se disait pas qu'un troubadour viendrait attendrir les chênes qui l'entouraient, qu'un beau chevalier l'arracherait à sa solitude. Non : elle s'apprêtait à supporter sa destinée comme on supporte une fatalité. Déjà sa mère pensait à se remarier : prévoyant qu'une fille grande et belle nuirait à ses projets, elle résolut de l'éloigner en l'envoyant chez une parente qui tenait une pension de demoiselles à Paris.

Mademoiselle de Beaulieu partit le cœur plein d'espoir. Alors commençait sa vie. Mais cette vie ne fut pas celle que naguère elle rêvait. Dans sa solitude, du moins, elle créait un monde à sa fantaisie; ici le monde était tout créé. C'était une vieille tante sèche et revêche comme il convient à une institutrice et quelques sous-maîtresses pédantes et malicieuses. Gabrielle, dont l'existence était tout intérieure, sonda, retourna ces femmes, et ne trouva que de belles enveloppes. La lame manquait au fourreau. Dans cette position toute matérielle et monotone, Gabrielle fit deux parts de sa vie : une pour l'idéal, son cœur se réfugia dans celle-là, l'autre pour la nécessité.

Mademoiselle de Beaulieu avait pourtant une consolation, elle était au sein de la science. Elle s'y livra avec ardeur. Elle écoutait religieusement les leçons de sa vieille parente, femme qui savait à elle seule plus que tous les perroquets de l'univers. Dans ses heures de repos, Gabrielle étudiait le dessin et la musique, cette voix qui nous comprend toujours. Le soir à la clarté d'une lampe, la jeune fille lisait dans le dortoir silencieux. Il y avait quelque chose d'étrange à voir toutes ces têtes qui dormaient, et ce visage pensif d'où le sommeil avait déjà fui. Le temps s'écoulait. Un jour la vieille institutrice ne parla plus : elle était morte. Gabrielle se trouva libre. Elle était belle, elle avait l'imagination, le talent : les femmes dans la société réussissent avec bien moins. Elle avait encore plus, toute une vie devant elle. Paris était-là comme un immense cratère où bouillonnent tant de cerveaux; l'âme de la jeune fille était un de ces flots de lave qui roulent sans cesse vers une plage inconnue.

Mademoiselle de Beaulieu fut donc abandonnée dans ce monde où l'on paie le droit de vivre, le peu d'espace qui vous renferme, le jour que l'on voit, l'air qu'on respire. Pour vivre, elle voulut donne

des leçons. Elle réfléchit, elle chercha, elle inventa, et, comme toutes les personnes sans expérience, les routes qu'elle prit furent précisément celles qui n'arrivent jamais. Ce n'était pas assez de sa pauvreté, tous les piéges se dressaient devant elle.

Il est dans Paris une classe d'hommes qui font l'office de Satan. Une jeune fille est-elle sans appui, ils sont là pour la tenter et pour insulter à son malheur. Que cette femme soit un ange de candeur et de dévoûment, tant mieux, plus son âme est blanche, plus ils mettront d'amour-propre à la salir.

Le séducteur de Paris n'est pas le dandy parfumé; le dandy se laisse séduire, ou plutôt il est séduit de lui-même. Il n'est galant que par caprice ou par vanité blessée. Les lovelaces des rues sont en général d'une race commune et dégradée. Leurs yeux fauves ou d'un gros bleu terne comme le fond d'un égout, ne montrent pas d'âme. Leur physionomie ignoble porte l'empreinte de tous les sentiments bas. C'est un assemblage monstrueux de la stupidité de la bête, de l'instinct de la courtisane et de la lâcheté de l'homme.

Ces êtres devinent à première vue la femme qu'ils peuvent attaquer. Ordinairement c'est une étrangère ou une provinciale. A-t-elle l'air embarrassé? — Madame cherche sans doute une rue? — Ces désœuvrés remplissent en effet le rôle de cicérones, seulement au lieu de conduire, ils égarent. Leur esprit, grossièrement subtil, a des mensonges pour tous les visages, des expédients pour toutes les circonstances.

Gabrielle, la jeune fille idéale, avait frissonné devant le matérialisme de ces hommes. Elle était d'autant plus effrayée que les dangers qui l'enveloppaient étaient pour elle plus sombres et plus mystérieux. Ces don Juans de carrefours lui avaient mille fois offert leurs services; la voyant seule et pauvre, ils avaient deviné l'objet de ses courses. L'un avait pour elle un emploi d'institutrice chez un milord, l'autre cherchait une demoiselle d'honneur pour la cour d'Espagne. A peine Gabrielle avait fait un pas dans ces labyrinthes d'intrigues, qu'elle reculait saisie de terreur. Quoique d'un tact délicat, mademoiselle de Beaulieu n'avait pas le sens des réalités : pareille à ce philosophe qui regardait les astres et tombait dans un puits, elle marchait l'œil fixé sur ses rêves et se laissait choir dans des embûches ténébreuses.

Comme toutes les existences poursuivies, elle n'évitait un danger que pour se jeter dans un autre. Risquée sur une mer inconnue, plus elle enfonçait, plus elle appelait au secours, et plus elle enfonçait encore. Mille fois trompée, elle ne pouvait croire que la lâcheté n'eût pas de bornes. Elle allait ainsi d'écueil en écueil, ne sauvant du naufrage que son courage de martyre.

Bientôt la puissance de ces suppôts du mal avait pris, aux yeux de Gabrielle, le caractère d'une véritable obsession. Pauvre oiseau fasciné par le regard du serpent, elle se débattait dans des spasmes horribles. Son imagination malade exagérait les tentatives infernales qui renaissaient chaque jour sous ses pas. Paris a deux figures : selon que nous réfléchissons sur lui notre joie ou notre tristesse, il rit ou il pleure. Dans les rues, Gabrielle voyait partout répandues autour d'elle les ténèbres et les misères de son âme. Le vice, la faim, la séduction, se traînaient comme des spectres. Chaque ombre qui passait était un homme, chaque homme un traître. Partout des piéges, partout des trames infinies, et personne, personne pour la défendre!

Au milieu de ce désespoir et de cet abandon, les yeux de la jeune fille rencontrèrent la carte de Saint-Marc laissée sur la table. Sans doute son cœur lui dit (car le cœur ose tout dire) : — S'il savait ce que je souffre! Mais elle s'éloigna, découragée. — Je n'oserai jamais, murmura-t-elle tout bas. Elle se remit à penser.

La nuit tombait. L'âme de la faible opprimée était comme ces fleurs qui s'ouvrent à l'approche du soir : mais plus son âme s'ouvrait, plus elle recevait l'impression triste et fiévreuse du milieu qui l'entourait. La veille à la même heure, elle avait entendu des pas derrière sa porte. Une figure ignoble, qui la suivait jusque dans ses visites, passait et repassait sous ses fenêtres. Plusieurs fois des lettres glissées par une main mystérieuse s'étaient trouvées au milieu de sa chambre. Un homme lui disait qu'il l'aimait, elle si étrangère à ce mot. Et quel homme! A cette seule pensée, elle se sentait frémir d'horreur.

Après avoir allumé sa lampe, Gabrielle trouve sur le carreau de sa chambre une nouvelle lettre. Elle l'ouvre : l'homme qui la poursuivait, après avoir épuisé tous les moyens de séduction, avait recours à la menace. Il avait deviné que la terreur serait l'arme la plus puissante sur cette imagination crédule et romanesque. Ce malheureux se disait affilié à une bande de mauvais sujets, qui se prêtaient main forte au besoin pour enlever les femmes dont ils auraient fait choix. Il engageait mademoiselle de Beaulieu à se rendre de bonne volonté et lui donnait jusqu'au lendemain soir pour capituler. — Une telle menace eût fait sourire de pitié une femme coquette; Gabrielle n'était accessible qu'à la terreur. Paris lui avait déjà montré tant d'aspects fantastiques, à elle pauvre fille, venue de sa province; elle avait vu, en si peu de temps, des choses si surprenantes dans cette ville extraordinaire, qu'elle avait perdu le sens du possible. Sa mémoire frappée renouvelait en les grossissant mille circonstances capables de lui faire illusion. Son imagination alarmée se mit à bâtir toute une histoire sinistre. Elle se voyait déjà en proie à une bande de carbonari du bagne. Se croyant prise comme la mouche dans cette toile d'araignée, elle cherchait un moyen extrême de salut. Tous ses chagrins, toutes ses craintes se concentraient dans un seul sentiment : la peur. Au danger véritable, la fièvre ajoutait ses hallucinations. L'ombre de cet homme se dessinait sur le mur. Au moindre bruit, elle tressaillait. Qui fût entré en ce moment l'eût réduite à quelque acte de désespoir. Ses regards effarés se détournaient de cette vision lorsqu'ils rencontrèrent encore ce nom : Saint-Marc! Soudain ses traits sombres brillèrent d'espoir; il y eut un sourire étrange dans sa tristesse. Gabrielle avait été mille fois trahie, elle ne croyait plus guère au monde; mais la confiance sur le point de s'éteindre jette une dernière lueur plus vive et plus désespérée.

Mademoiselle de Beaulieu prit une plume, elle hésita... Puis, avec cette vivacité que donne le délire, elle jeta tout son effroi, toute son âme du moment dans cette lettre. C'était son dernier cri de détresse. Après avoir achevé ces lignes, elle tomba à genoux. — Mon Dieu, dit-elle, que celui-là du moins ne me trompe pas!

Elle se releva, froide et grave, cacheta la lettre et sortit. Paris était sombre, elle s'enveloppait de la nuit pour se dérober aux regards. Avant de livrer cette lettre, elle s'arrêta, hésita encore. C'était peut-être une imprudence. Il arrive parfois qu'en fuyant un péril imaginaire, on tombe dans un danger réel. Imprudente par honneur, mademoiselle de Beaulieu croyait rencontrer chez un autre la droiture qui était dans son âme. La lettre tomba.

Cela fait, elle rentra forte et courageuse de l'espérance qu'elle venait de concevoir.

III.

Un ménage de garçon.

On n'entendait qu'un bruit confus de voix mêlé à un cliquetis de dents. La table était couverte d'argenterie et de mets somptueux. Au désordre qui régnait dans le service, on devinait qu'une main de femme n'avait pas présidé à l'ordonnance de ce repas; il y avait des femmes pourtant, si l'on veut bien donner ce nom à des créatures qui fument comme des hommes, boivent comme des sapeurs et mangent comme des boas. Quelques-unes étaient belles, mais d'une beauté animale sur laquelle l'âme n'avait pas mis son rayonnement.

Ce n'était pourtant pas une orgie, mais pis que cela : l'ordinaire de jeunes gens riches et désœuvrés, dont la plus sérieuse occupation était de n'en avoir aucune. On dînait chez Saint-Marc : Saint-Marc était un jeune homme de famille riche, qui avait été envoyé à Paris pour étudier la diplomatie. Après avoir montré quelque temps sa figure dans les antichambres, notre Talleyrand en herbe avait tourné tous ses moyens du côté des intrigues de femmes. Avec le temps, il avait fini par découvrir l'emploi qui lui convenait le mieux : sa place était dans les *steeple-chases*, les jokey-clubs et les raouts. On le voyait des premiers au balcon de l'Opéra et aux Bouffes; une énorme jumelle à la main, notre dilettante se balançait comme bercé par un flot d'harmonie, quand chantait la diva.

Le dîner devait durer depuis longtemps; car les fourchettes ne faisaient plus, pour ainsi dire, que saccager les mets. La lumière blanche et vive se reflétait sur les visages monotones. La plupart des convives étaient vêtus d'un costume splendide et singulier. Les femmes avaient les cheveux frisés et accommodés de mille manières provocantes. Leurs mains oisives montraient sous les bagues une blancheur honteuse. Ne sachant quels attraits étaler au regard, ces créatures les montraient tous à la fois. Leurs robes étaient si décolletées que la pudeur ne sachant où se réfugier avait résolu de s'enfuir. Les hommes n'étaient guère moins apprêtés : ils appartenaient à cette classe futile qui ne met de distinction que dans l'habit. Hommes d'esprit d'ailleurs qui savent tout, sans avoir jamais rien approfondi; hommes à bonnes-fortunes qui doutent de tout, excepté d'eux-mêmes; hommes admirés dans chaque endroit où il se rencontre des coquettes et des sots, c'est-à-dire partout.

On venait d'apporter le dessert. Ce n'étaient que fruits étrangers ou venus avant terme dans les serres chaudes. Le riche ne suit pas les saisons et les climats; les climats et les saisons suivent le riche. Les vins précieux coulèrent de vénérables bouteilles, pleines de champignons noirs et de toiles d'araignée par excès de luxe. Le vin et les

liqueurs mirent un peu d'esprit dans la conversation, de l'esprit, s'entend, qui consiste à être bête de la manière la plus agréable. Les rires, les cris, les lazzis bouffons s'entremêlaient au milieu de riens dits avec une suffisance doctorale.

A la santé de votre maîtresse, dit une des femmes en s'adressant à Saint-Marc.

Laquelle, crièrent plusieurs voix?

— Ma foi... celle que vous voudrez.

— Donnerons-nous la préférence à cette jeune blonde, qui assistait à votre dernière fête? Voilà ce qui s'appelle des airs langoureux et penchés. Les jolis évanouissements! On dirait un ange toujours prêt à s'enfuir dans un autre monde.

— Pas mal, dit Saint-Marc en retroussant sa moustache.

— Heureux coquin!

— Et cette duchesse que tu lorgnais l'autre soir à l'Opéra?

— Bah! du plâtre et du fard! mais il est toujours plaisant d'inquiéter un mari.

— A bas les maris! cria-t-on de toutes parts, et à la santé de leurs femmes!

En ce moment un immense bol de punch flambait sur la table. Les visages s'animaient, les esprits étaient échauffés, la conversation bouillonnait comme l'ardente liqueur dans son vase d'argent.

— Connaissez-vous Théodora, dit une voix du centre?

— Qui ne la connaît pas, répondit tout le monde.

— Eh bien, elle est folle de moi, dit un homme à gros ventre en frappant sur son gousset plein d'or.

— As-tu vu la chienne que j'ai achetée? criait une autre voix perdue dans le tumulte.

— Elle est vraiment drôle, dit Saint-Marc, en se renversant sur sa chaise pour rire à la suite d'une conversation à voix basse.

— Qui, demanda-t-on, la femme ou la chienne?

— Eh oui, mon cher, une femme comme tu en n'as jamais vu; une jeune fille arrivée fraîchement du fond de sa province, avec sa simplicité, sa fleur de naïveté campagnarde. En entrant dans Paris, la petite a cru se trouver dans un paradis. Au bout de quelques jours l'ange reconnut que son ciel n'était qu'un enfer. La voilà désenchantée. Le mal du pays la prend et je me trouve sur son chemin pour être son consolateur.

— Une petite paysanne, dit une grande lorette avec dédain.

— Cela doit être bien laid, ajouta une autre, qui, déjà sur le retour, éprouvait à chaque instant le besoin de rappeler qu'elle avait été jolie.

— J'avoue, mesdames, qu'elle n'a pas votre grâce et votre piquant, mais la nature a aussi des beautés agrestes, qui reposent quelquefois de vos charmes raffinés. Avec vous, mes déesses, l'amour est un livre usé que vous savez par cœur: quel chapitre vous conter qui ne vous fasse sourire; tandis qu'avec une rosière de province, on peut toujours en réciter la première page. Si vous voyiez comme je sais bien jouer le sentiment, mes chères, vous me prendriez pour un novice, un véritable écolier de quinze ans. La sagesse est un fruit nouveau qu'il faut se hâter de cueillir, car il ne se conserve pas.

Les têtes bouillonnaient; tous parlaient à la fois.

— Une chienne superbe, de la race des *King-Charles*.

— Que de lamentations, c'est une véritable complainte!

— Une bête dont j'aurais donné vingt-cinq louis, je l'ai eue pour une misère.

— Il a eu de la peine à la céder, le vieillard?

— Oui; je crois même qu'en s'éloignant, il pleurait. Jusqu'à ces misérables qui se mêlent d'avoir des chiens; et des chiens des meilleures races anglaises encore.

— Il paraît qu'Albert a du goût pour les tournures villageoises, dit une femme avec un sourire ironique qui montra des dents blanches et un marron glacé.

— C'est à former, dit Saint-Marc.

— Vous la formerez.

— J'oubliais... dit l'amphitryon, en tirant de sa poche une lettre froissée, voici un échantillon du style de ma Béatrix. Je parlais tout à l'heure du livre de l'amour, nous n'en sommes qu'à la préface.

— Que deviendra le diable si Saint-Marc se fait chérubin?

— L'écriture est assez jolie.

— Quelque maîtresse d'école, dit avec aigreur une danseuse, qui ne savait pas lire.

— Il n'y manque que des fautes d'orthographe.

— C'est un assaisonnement que n'auraient pas oublié ces dames.

Plusieurs sourirent avec coquetterie. On sait que ces filles d'Ève ne se piquent pas d'avoir grand attrait pour le fruit de la science.

— Je lis: « Du milieu de cette foule solitaire où je m'agite, moi « pauvre femme éperdue, je lève vers vous une idée d'espoir. Il est « peut-être inconséquent de vous écrire. N'ayant vécu jusqu'ici que « dans le monde de mon imagination, j'ignore les convenances « du monde réel. Je crie vers vous comme celui qui se noie crie vers « le passant de la rive. Je vois dans l'être vers lequel je tends les « mains un sauveur, non un homme... »

— Que c'est froid! dit une coquette en jetant des regards assassins.

— Vos poulets ne sont pas ainsi, charmante, on les croquerait gros sel.

— « Je ne sais comment vous expliquer mon état. Depuis que j « quitté mon pauvre pays, tout s'est peint en noir à mes yeux. « suis comme dans un orage qui m'étourdit et m'aveugle. Je m' « tonne de ce qui m'entoure, je m'étonne de moi-même, je ne s « comment vous dire... Décidément, je n'étais pas faite pour la « de la société. »

Le bruit des verres, les rires, les cris empêchèrent pour un insta de rien distinguer de la conversation. Les glaces jetèrent un peu froid dans les esprits.

Albert de Saint-Marc continuait à lire machinalement en buva des petits verres.

« Mon enfance passée dans la solitude ne m'avait point app « cette lutte continuelle des villes... »

— Une voix de droite:

« A demain les affaires; aujourd'hui le plaisir. »

— « Ce n'est pas la lutte qui m'accable, mais c'est la surprise « la trahison... »

Les femmes inventent toujours quelques dangers pour se perd dit le jeune homme en interrompant sa lecture. On y pourvoiera

— « La vie de Paris ne me semble qu'une longue humiliatio « Moi du midi, moi fière... »

— Ah! elle est du midi, ta... comment l'appelles-tu, la Dulcin

— Gasconne dans l'âme. Les traits prononcés, le teint brun, l'im gination méridionale et le cœur tendre comme une Espagnole.

Un affreux bacchanal retentit à gauche. D'ailleurs les convi presque en fusion ne pouvaient plus produire que des lambeaux phrases: l'un parlait d'un bal, d'une course au clocher, l'autre de jument, de son chien, de sa maîtresse. Ici, c'est un duel, là, un e lèvement. Toute la vie s'est dissoute dans un bol de punch.

— Où en suis-je? « Je ne puis le croire... »

— Sais-tu la partie que nous avons projetée pour demain?

— Une véritable orgie, répondirent plusieurs voix.

— « Je vous dirai les embûches qui se dressent sous mes pas. Oui, une orgie c'est le mot, dit Albert en roulant la lettre pour lumer son cigarre. Mais c'est un roman long et ennuyeux, que ce lettre. Ayez donc de la patience avec ces petites filles, elles en al sent.

— Pauvre femme! murmura un jeune homme dont la triste contrastait avec le cynisme de ses voisins.

— Messieurs, Genest va nous faire un sermon.

— C'est saint Jean prêchant dans le désert, dirent les femmes.

— Heureusement que Genest est comme certains prêtres: fai ce que je dis, non ce que je fais.

Genest rougit. Était-ce un reste de candeur, ou un excès de hon

On allait essayer de se lever, quand un domestique vint annon à l'oreille de Saint-Marc mademoiselle de Beaulieu. — Quelle distr tion! s'écria celui-ci. J'oubliais que j'avais écrit à ma provinciale je me mourais, que je venais de recevoir des nouvelles de sa fami enfin toutes les stupidités qu'on dit à une femme quand on veut faire la cour.

Genest de plus en plus préoccupé ramassa furtivement la lett moitié brûlée.

L'étonnement fut à son comble quand on vit entrer dans c salle toute souillée, une femme d'une beauté simple et majestue Il y avait sur son front une grâce sévère qui imposa à toute c assemblée. Ces créatures, si effrontées tout à l'heure, se sentai devant elle embarrassées et mal à l'aise. Son souffle avait étein joie grossière de cette fête et ses vêtements noirs avaient jeté l'ombre tout autour d'elle. Il y a quelque chose de si grand dan décence et dans la dignité morale, que les cœurs les plus corrom en reçoivent une impression de crainte, sinon de respect. Mader selle de Beaulieu, plus pâle encore qu'à l'ordinaire, jeta autour d des regards stupéfaits, qui semblaient ne pas comprendre. Les f mes, revenues de leur première émotion, commençaient à rire chuchoter entre elles. Les hommes la regardaient avec une cu sité mêlée d'insolence et d'admiration. Mademoiselle de Beaulie sentit rougir et chanceler. Elle était tombée au milieu de cette ba d'hommes comme le jeune Daniel dans la fosse aux lions.

Saint-Marc, bientôt remis, murmura tout bas entre ses dents La vertu aurait-elle, comme l'eau, le pouvoir de dégriser.

Il se leva en effet sain et calme, prit mademoiselle de Beaulieu la main et la conduisit avec politesse dans son salon. Les yeu Gabrielle demandaient une explication. Le moment était critic Saint-Marc comprit qu'il avait besoin de réunir toute sa diplom pour se justifier. La présence d'une telle société devait en effet j quelque défiance dans l'âme de la jeune fille. Elle venait cher une protection contre des hommes débauchés qui l'obsédaient; et trouvait-elle?

Saint-Marc la fit asseoir avec un visage radieux, il venait d venter la fable la plus audacieuse dont il était capable. Sans a beaucoup d'imagination, il savait se tirer d'embarras dans les constances extrêmes; son bon sens lui disait d'ailleurs qu'il n'a pas à convaincre un adversaire bien difficile.

— Je devine votre étonnement, madame, de me voir attablé avec un pareil monde. Avez-vous vu ces femmes? Avez-vous remarqué leurs yeux égarés, leur langage incohérent? Quelles postures, quel déshabillé! Les malheureuses!

— Bien malheureuses et bien folles!

— Elles sont folles en effet. Je ne vous ai pas dit que j'étais médecin. Ce ne sont pas les plaies et les maladies du corps que je guéris comme mes honorables et imbécilles confrères, ce sont les blessures de l'âme. Oui, madame, vous voyez en moi un ami de l'humanité. Philanthrope et surtout *philogyne*, j'ai cherché les moyens de dompter la folie chez les deux sexes. Jusqu'ici on avait traité par l'eau ces cerveaux malades, moi, je les traite par le feu; je les arrose de punch, de liqueurs et de vin de Champagne. C'est la méthode essayée par Magendie, sur la plus terrible des maladies du corps, le choléra-morbus, que j'applique, moi, aux affections de l'intelligence.

Saint-Marc se renversa dans son fauteuil avec un air doctoral. En ce moment un immense éclat de rire mêlé d'un bruit de verres sortit de la salle à côté.

— Vous les entendez, les malheureux! dit le docteur improvisé, leur joie me déchire le cœur. Ah quel abîme, mademoiselle! que la raison humaine a des chutes étranges. Cinquante bouteilles en moins d'une heure! Les infortunés!

— Mais ils doivent être ivres?

— Précisément. Je combats la folie par l'ivresse. C'est de l'homœopathie.

— « Vive la gaîté,
C'est ma devise.
Vive la gaîté,
C'est ma santé! »

— Ils chantent encore, dit Saint-Marc, d'un ton pénétré.

— C'est à fendre le cœur, répondit naïvement mademoiselle de Beaulieu, qui prenait parti pour tout de bon dans cette tragi-comédie.

La joie fit bientôt place au tumulte. On entendit des voix qui se disputaient. C'était un hourra général au milieu duquel perçaient l'aigre fausset des jolies femmes et les jurements des hommes. Le visage de Gabrielle se décomposa, Saint-Marc prit une figure alarmée.

— Voilà, dit-il, mes fous furieux, moi seul ai le don de les calmer.

— Je vois en effet, monsieur, que vous avez affaire à plus malheureux que moi. Votre présence est nécessaire parmi vos malades; je vous laisse.

— Quel sacrifice! Eh bien! puisqu'il le faut, je vais où le devoir m'appelle. Aujourd'hui les austères travaux du docteur, demain l'homme sera tout à vous.

En disant ces mots, Saint-Marc éconduisit sa *nouvelle malade* par une porte bâtarde qui donnait sur le palier. Ceci fait, il se hâta de rejoindre ses joyeux convives qui rirent cette fois comme de vrais fous au récit de cette singulière aventure.

Quelques heures plus tard, la salle était déserte. La nuit avait étendu ses ailes noires sur Paris. Le pauvre dormait du sommeil du juste : Saint-Marc dormait du sommeil du riche Seule, une jeune fille veillait : dans sa mansarde elle remerciait Dieu d'avoir envoyé un ange à son secours; car le premier homme qu'on voit, n'est pas un homme. Il lui avait témoigné assez d'intérêt pour lui permettre la reconnaissance; et la reconnaissance n'est-ce pas une espèce d'amour? Elle priait pour lui; elle demandait pour cet homme les joies de la terre qu'il avait usées et les joies du ciel auquel il ne croyait pas.



IV.

Madame de Saint-Mégrin.

A l'extrémité de Paris, il est une île que baigne la Seine et que les Parisiens regardent comme la dernière du monde habitable. C'est l'île Saint-Louis. Les indigènes de cette contrée sont pour ceux du centre de la ville des provinciaux, des hurons ou des algonquins. Une belle herbe verte pousse entre les pavés et jusque sur les pierres basses des maisons. Le silence est éternel : il n'y passe pas de voitures, mais quelques chaises-à-porteurs, où dorment de vieilles marquises. Les voisins qui se connaissent d'ancienne date viennent à la tombée du jour s'asseoir et causer devant les portes sur les bancs de pierre qui garnissent les deux quais. Ces paisibles habitants sont ordinairement des nobles déchus et de gros marchands de vins en retraite. Les anciens hôtels, transformés maintenant en maisons bourgeoises, ont un premier et un second étage qui contrastent avec la pénurie des combles. Ces appartements, aux plafonds ornés de moulures et de corniches, à hautes fenêtres, à balcons de fer où la noblesse a laissé l'empreinte de sa grandeur, ce sont de petits rentiers qui les occupent. Ces petites chambres basses, ménagées sous la tuile, où les seigneurs d'autrefois nichaient leur valetaille, ce sont les artistes qui viennent y loger leurs châteaux-en-Espagne.

Dans une de ces maisons où règne un silence monacal, où la vieille portière ressemble à une portière de l'autre monde, demeurait un jeune homme qu'on s'étonnera de rencontrer dans une telle solitude. Ce jeune homme était Genest. Envoyé à Paris pour étudier le droit, il avait d'abord mené la conduite la plus régulière et la plus retirée. L'économie d'un tuteur à son égard l'avait entretenu dans cette austère discipline. Genest avançait à grands pas dans la carrière qu'il s'était tracée, quand un jour le hasard lui fit rencontrer quelques hommes débauchés avec lesquels il se lia. Il fut d'abord ébloui de leur esprit, de leur conversation, de leur grande manière de vivre. Ces hommes le mirent de quelques-unes de leurs parties; Genest acheva de perdre la tête. Jusqu'alors l'étude avait suffi pour remplir son cœur; dès qu'il eut goûté des plaisirs raffinés, tout ce qu'il avait aimé lui parut insipide. Son âme se dissipa et il lui fut bientôt impossible de se livrer à aucune occupation sérieuse. Notre étudiant commença par manquer ses cours quelquefois, puis il les manqua plus souvent; enfin, il n'y fut plus du tout. Ayant atteint sa majorité, il s'empara du léger patrimoine qui lui revenait et se livra entièrement à ses nouveaux amis. Genest était un de ces jeunes gens qui ont peut-être des talents, des vertus, et auxquels il ne manque qu'une chose, le courage d'être eux-mêmes: natures souples et indéterminées qu'on entraine aussi facilement au bien qu'au mal, capables du plus grand dévoûment comme de la plus grande lâcheté, selon le vent qui les pousse. Il était de ces êtres qui, sans le savoir, se modèlent sur les autres. Il lui eût été impossible de vivre à lui tout seul; il lui fallait des amis pour l'approuver, pour le conduire, c'est-à-dire pour le perdre. Ne s'appréciant lui-même que par le témoignage de ceux qui l'entouraient, il vivait plutôt dans l'âme des autres que dans la sienne. Faible et indécis, il était en même temps de l'étoffe dont on fait des dupes, des fripons, des innocents, des roués, des battants, des battus, au résumé, ce que l'on nomme un bon enfant.

Genest s'était jeté aveuglément dans le désordre; il fut bientôt pris de dégoût pour tous ces plaisirs qui fatiguent l'âme et ne contentent jamais. Il possédait une petite fortune. Cette cause seule lui avait attiré des égards qu'on était bien résolu de diminuer en même temps que leur cause. Il finit par ouvrir les yeux sur le caractère de ces hommes qu'il avait un moment appelés ses amis. Sans doute, il prit en lui-même la résolution de rompre ses liaisons avec eux : mais ils avaient eu soin de se l'attacher par des liens plus solides que ceux de leur amitié. La plupart d'entre eux lui devaient des sommes importantes. Genest se crut donc obligé d'employer des ménagements pour recouvrer les restes de son patrimoine déjà fort délabré. D'ailleurs, s'il les eût quittés tout-à-fait, il se fût trouvé seul, et la solitude l'effrayait. En perdant l'amour de l'étude, il avait perdu le bonheur tranquille. Il lui fallait du bruit pour l'étourdir et pour dissiper une vague inquiétude qui l'obsédait sans cesse. Entraîné, il se plongeait encore quelquefois dans des excès dont un peu plus tard il rougissait lui-même. Genest était un de ces pécheurs qui toujours se repentent et qui recommencent toujours.

Cependant, depuis quelques mois, autant par raison que par nécessité, il avait apporté de grandes modifications dans sa conduite. C'est alors qu'il avait abandonné son joli logement de la chaussée d'Antin, et qu'il s'était retiré avec une vieille tante dans l'île Saint-Louis.

Ce soir-là, Genest était plus triste et plus mélancolique qu'à l'ordinaire; il était assis et rêvait, le coude posé sur l'appui de sa fenêtre. C'était une soirée d'automne. La fenêtre de Genest donnait sur la cour. On n'apercevait d'en bas que de grands murs gris et un morceau du ciel. Au coin était un puits couvert de mousse; quelques moineaux familiers voltigeaient à l'entour, et grattaient la terre entre les pavés. Au milieu de ce calme et de ce silence, on entendait les sons d'une guitare : c'était une harmonie étrange qui semblait moins venir des cordes d'un instrument que d'une âme en peine. Ces sons descendaient d'une petite croisée située en face sous les toits; peu à peu la musique cessa. A travers l'ombre qui commençait à tomber du ciel, on distinguait à cette croisée une forme blanche et penchée comme un saule pleureur : c'était Gabrielle de Beaulieu. Un nuage traversant lentement le ciel, Gabrielle leva les yeux. En ce moment le jeune homme et la jeune fille se rencontrèrent, pour ainsi dire, dans ce nuage qui passait au-dessus de leurs têtes. Ce fut comme le lieu de rendez-vous de leurs âmes; ils se parlaient l'un à l'autre dans ce conducteur magnétique, et leurs cœurs se mêlèrent à travers l'espace. Les illusions de la jeune fille étaient comme ces tourterelles errantes qui cherchent sans cesse un colombier; elle aimait Saint-Marc comme un ange qui la sauve, et le pâle Genest comme une victime qu'elle eût voulu sauver. Tristes amours, de la reconnaissanc et de la pitié!

Tout-à-coup, derrière le jeune homme, vint se dresser une figure hideuse et menaçante; Gabrielle frissonna comme à l'approche d'un reptile. La fenêtre d'en haut se ferma; Genest demeura consterné. Cette figure, ou plutôt cette grimace, c'était madame de Saint-Mégrin.

Madame de Saint-Mégrin était vieille et laide, mais elle était pis que cela : elle était bas-bleu. Elle avait à ce titre tous les défauts de son sexe avec tous les ridicules de son métier. Cette femme était d'abord mademoiselle Megrin, puis mademoiselle de Mégrin, enfin madame de Saint-Mégrin ; après s'être anoblie, elle s'était canonisée. Quoiqu'elle fût depuis longtemps passée fleur, elle avait conservé la prétention des grands sentiments. On l'entendait parfois soupirer comme une colombe ou rugir comme une lionne.

Ce jour-là, madame de Saint-Mégrin s'était éveillée d'humeur sibyllique; elle était dans un de ses jours d'inspiration. Dès le premier chant du coq, on l'avait entendue déclamer d'une voix cassée les tirades lugubres et sanglantes. On l'avait même vue en ce désordre affreux saisir son poignard et devant sa glace faire mine de se frapper. La servante, habituée à voir rouler ces gros yeux blancs, ces poings se crisper, ces cheveux se dresser comme des serpents, disait avec respect : Madame travaille.

Au fond de l'appartement était une chambre tout de noir habillée. Le parquet couvert d'un tapis moelleux, et les croisées entièrement matelassées empêchaient qu'aucun bruit du dehors ne pût en troubler le silence. Qui donc habitait cette grotte ténébreuse? Une Muse! Oui, c'est là que madame de Saint-Mégrin avait établi son laboratoire poétique. Pour mieux se faire illusion, elle portait le costume du Dante dans le tableau d'Eugène Delacroix; une longue robe bleue descendait de ses épaules comme d'un porte-manteau, et une couronne de lauriers couvrait ses cheveux gris. Notre femme de lettres, ainsi travestie, se mettait gravement devant une table chargée de papier glacé et d'un volumineux écritoire. Assise dans un fauteuil à la Voltaire, madame de Saint-Mégrin passait une heure à tailler sa plume, une heure à regarder le plafond, après quoi elle sonnait sa domestique. Ma tisane, disait-elle. La servante apportait une énorme tasse de café représentant la fontaine de l'Hippocrène. Par amour de l'art, notre Muse allait même jusqu'à chercher de l'esprit dans les petits verres de rhum et de kirsch-wasser dont elle réchauffait son inspiration languissante. Ces jours-là, madame n'y était pour personne; la consigne s'étendait même à Genest, qui ne marchait plus que sur la pointe du pied dans les chambres voisines, tant il craignait d'effaroucher les idées du poete. Quand, après une demi-journée passée dans le feu de la composition, madame de Saint-Mégrin sortait pour rafraîchir sur le balcon son front brûlant, Genest entrait à pas furtifs dans la chambre de travail, et consultait les papiers avec une curiosité avide. Tout était bouleversé : les livres, les coussins, les flacons, les éventails; la plume trempait dans une tasse et la cuiller à café dans l'écritoire. Quel beau désordre! Madame de Saint-Mégrin eût répondu : C'est un effet de l'art. A cette vue, le jeune homme s'attendait à trouver quelque drame en six actes ou la suite du *Juif-Errant*. Quelle était sa surprise de rencontrer sur une feuille de papier rose trois petites lignes et six grosses fautes d'orthographe! Madame de Saint-Mégrin défiait d'autant plus la critique qu'elle n'avait jamais rien fait. Jeune, sa beauté avait été son diplôme littéraire; vieille, sa vanité faisait croire à un esprit qu'elle n'avait pas. Elle était surtout célèbre par un livre dont on parlait dans un cercle de bas-bleus avec de grands éloges : *Pâmoison* ou *les Giboulées de mon âme,* livre qui n'avait jamais paru. Ce soir-là, madame de Saint-Mégrin avait été attirée à sa croisée par une inspiration plus lumineuse qu'à l'ordinaire. Pendant qu'elle cherchait péniblement une action, un roman se passait à côté d'elle entre deux fenêtres. Elle intervint furieuse comme une péripétie dans un drame de Victor Ducange. Elle se dit pourtant : *dissimulons!* La nuit se passa à mûrir des projets de vengeance. Son imagination appelait à son aide toutes les scènes de romans qu'elle avait lues autrefois. Elle voyait déjà se dresser des échelles de corde, des poignards, des embûches ténébreuses; c'était tout un drame, le seul qu'elle eût fait jouer jusque-là! Madame de Saint-Mégrin aurait bien aimé à se charger du rôle d'*ingénue,* mais, toutes réflexions faites, elle pensa qu'il valait mieux pour elle remplir le rôle de *traître*.

Midi venait de sonner. Il faisait déjà jour chez madame de Saint-Mégrin, car la haine est comme l'amour : *che sempre vigila.* Elle sonna sa femme de chambre. — « Brindille, lui dit-elle, venez me lever. » La toilette de madame de Saint-Mégrin était une affaire très importante. Notre *Muse,* couverte d'un peignoir blanc, s'assit devant une psyché.

— Comment coifferai-je madame? demanda la servante.

— Consultez l'air de mon visage, et voyez ce qui m'ira le mieux ce matin.

— Toutes les coiffures vous vont à ravir.

Cette fille mentait horriblement.

— Comment arrangiez-vous la marquise d'O...?

— Souvent à la chinoise.

— A la chinoise, dit madame de Saint-Mégrin en minaudant d'un air ingénu, cela doit être tout folichon. Essayez donc un peu que je voie.

La femme de chambre se mit à relever le peu de cheveux gris de la vieille dame. Sous ces cheveux ainsi façonnés, il y avait une si horrible figure que Brindille (c'était le nom donné par le poète à sa servante Thérèse) recula d'horreur.

— Que votre marquise devait être laide, s'écria madame de Saint-Mégrin en se regardant avec hauteur dans la glace.

— Elle n'avait que dix-huit ans, murmura la servante confondue.

— Cherchez bien vite autre chose.

— Madame veut-elle être à la Ninon? On m'a dit que Ninon, une femme de lettres dont madame a peut-être entendu parler...

— Sans doute... Après...

— On m'a dit que cette demoiselle Ninon avec les cheveux ainsi arrangés, même à quatre-vingts ans, paraissait une jeune pensionnaire.

— Cette fille divague... Quel rapport trouvez-vous donc ici avec vos quatre-vingts ans? Coiffez-moi, je vous prie, et laissez-là vos sottes histoires.

Thérèse se mit en devoir d'obéir.

— Que faites-vous donc? dit tout-à-coup madame de Saint-Mégrin.

— Ce sont des cheveux blancs que...

— Que dites-vous, impertinente? Grand Dieu! Si l'on vous entendait... Il est vrai que j'ai toujours été très blonde. Je vous pardonne de vous être trompée. Mettez un peu de cosmétique, car le monde pourrait être assez sot pour partager votre erreur.

La femme de chambre se remit à l'ouvrage, employant tous les artifices, toutes les pommades et les onguents connus jusqu'à ce jour. Elle mania et remania cent fois ces horribles mèches. Tout fut inutile.

— Vous ne mettez pas assez de bandoline, disait la vieille coquette.

— Votre tête en est toute collée.

— Alors vous en mettez trop. Prenez de l'eau athénienne.

— C'est inutile, dit la servante découragée.

— Comment? que vous manque-t-il donc pour me coiffer?

La pauvre fille n'osa répondre : Des cheveux.

Elle suait sang et eau, recommandait son âme à tous les saints du paradis. — Hélas! fit-elle en laissant tomber le peigne avec désespoir.

L'orage qui s'apprêtait allait être terrible.

Heureusement une idée lumineuse vint tout-à-coup percer le nuage.

— Je sais une coiffure qui serait bien plus vite accommodée et qui irait merveilleusement à madame, s'écria Thérèse.

Madame de Saint-Mégrin n'était jamais indifférente à une chose qui devait lui aller merveilleusement.

— Quelle est cette coiffure?

— Si vous vouliez me permettre de courir la chercher.

Thérèse s'élança hors de la chambre. Quelques minutes après elle rentrait essoufflée, mais triomphante : elle rapportait une magnifique perruque.

Le bas-bleu fronça les sourcils.

— C'était toujours avec cela que se coiffait la marquise d'O..., dit effrontément Thérèse.

Madame de Saint-Mégrin se calma. Elle examina la perruque. C'étaient d'énormes touffes de cheveux blonds et soyeux, qui tombaient en grosses boucles allongées.

La vieille Muse sourit.

— Ce sont tous les miens, dit-elle.

— A s'y tromper madame.

— Vous m'assurez qu'ainsi se coiffait la marquise d'O..., la femme la plus à la mode de l'hiver dernier... Eh bien! puisque ce soir vous êtes si maladroite, ajustez-moi ces cheveux.

La servante posa la précieuse perruque sur la tête de sa maîtresse. Mille boucles dorées inondèrent le cou et les joues de madame de Saint-Mégrin qui se sourit avec vanité.

— Décidément, disait le bas-bleu rajeuni; cette fille ne coiffe pas trop mal.

Thérèse était radieuse.

— Lacez-moi, dit le poète en montrant son corset. Comme vous écrasez mes épaules; prenez donc garde à ma sensibilité.

Madame de Saint-Mégrin avait fini par se persuader que le coton qui remplissait son corset faisait partie d'elle-même.

— Ai-je assez de gorge?

— Si madame désire encore un peu d'ouate...

— Mes hanches!

— Les voici, dit la jeune fille en présentant un demi-cercle en carton.

— Que cette robe va mal...

— Madame est si maigre... si délicate, veux-je dire...

— Oui, j'ai toujours eu une taille de sylphide. Les jolis madrigaux qu'eût faits Dorat sur mes formes divines! Mais la jeunesse de ce siècle est si prosaïque.

Madame de Saint-Mégrin était tellement enfouie sous le cachemire, le satin, son immense perruque et le reste, qu'on n'apercevait d'elle que la courbe de son nez.

— Quel âge me donneriez-vous, dit-elle tout éblouie?

— Mais madame...

— Appelez-moi, mademoiselle, je vous prie.

— Mademoiselle n'a pas d'âge.

— Cette fille a de l'esprit : les muses et les grâces sont immortelles. C'est égal, je vous permets de me traiter aujourd'hui comme une simple femme. Surtout pas de flatteries.

— Mademoiselle a eu, je crois, beaucoup de chagrins...

— Des peines de cœur, soupira la vieille femme!

— Ces peines laissent, dit-on, sur le visage des traces qu'on ne distingue pas des traces de l'âge.

— Que dit cette sotte fille! Gardez vos réflexions pour vous. Je vous demandais quel âge vous me supposez.

— Peut-être trente-cinq ans, dit Thérèse, qui, cette fois, crut avoir flatté sa maîtresse audacieusement.

Madame de Saint-Mégrin fit un cri d'effroi.

— Quarante-cinq ans, se hâta de reprendre la pauvre fille, croyant que sa maîtresse s'indignait d'un compliment trop exagéré.

Mais à peine ce mot, quarante-cinq, était-il prononcé qu'une main osseuse tombait sur la joue de la servante. La Muse suffoquant de fureur n'avait pu prononcer qu'un soufflet.

Cependant madame de Saint-Mégrin ne s'occupait plus que d'elle et de Genest : — Le sot, disait-elle, lorgner à sa fenêtre une petite campagnarde, quand il a sous les yeux un modèle de grâces et de perfections. Vingt ans, le beau mérite! Je voudrais bien savoir si ces petites filles ont comme moi des airs du grand monde. Nous n'essaierons pas de rendre la pantomime dont madame de Saint-Mégrin accompagnait ces derniers mots. Elle se promenait devant sa glace, avançant tantôt une main, tantôt un pied, tantôt autre chose; et souriant à tout cela avec une complaisance infinie. — Moi aussi, j'ai eu vingt ans, ajouta-t-elle. Il me semble que c'était hier : il y a de cela cinq, dix, quinze (madame de Saint-Mégrin comptait sur ses doigts ayant depuis longtemps brûlé son extrait de naissance. Elle s'arrêta tout court, effrayée de la longueur de l'addition). Chut... fi donc! Après tout, qu'importe l'âge, Victor Hugo n'a-t-il pas dit dans son beau drame de *Hernani* :

.... Le cœur n'a jamais de cheveux blancs.

Genest entra. — Comment me trouvez-vous? dit-elle en gambadant au devant de lui.

— Parfaite, dit Genest, détournant les yeux. Il tomba dans un silence glacé.

— Eh bien rêveur, dit la Muse, n'est-on pas aujourd'hui digne de vous inspirer? Cette ceinture n'est-elle pas celle de Vénus. Cette écharpe n'est-elle pas dérobée au cou des Grâces et ces cheveux ceux de la blonde Aurore. Aurore, mais j'en ai le teint et les doigts de rose!

— De beaux habits en effet, murmura tout bas Genest, qui n'osait plus regarder madame de Saint-Mégrin; mais de femme, point.

Il y avait longtemps que Genest s'était fait aux ridicules surannés de la respectable Muse; tant d'autres hommes se blasent sur la beauté! mais depuis qu'il avait entrevu une personne ornée de charmes naturels, madame de Saint-Mégrin lui paraissait vieille et laide de toute la jeunesse et de toute la beauté de mademoiselle de Beaulieu.

Notre bas-bleu interprétait différemment le trouble et la confusion du jeune homme.

— Allons, dit-elle en lui tendant la main avec un air de clémence théâtrale, je vous pardonne.

Genest hésita devant cette griffe sèche.

— Pas de timidité, monsieur, dit la vieille coquette. Remettez-vos esprits et baisez-moi la main.

Madame de Saint-Mégrin s'empara du bras du jeune homme, qui la conduisit à une voiture.

— Où allez-vous donc ainsi? lui demanda-t-il.

— Chez votre ami, le comte de Saint-Marc.

V.

Une Conquête.

Il était dix heures du matin. Un rayon de soleil vint éclairer la chambre de Gabrielle. On apercevait aux alentours, des toits, des cheminées, des croisées qui s'ouvraient; plus bas, du monde courant, parlant : toute une vie matérielle. Dans le lointain, on voyait des campagnes agrestes et fleuries. D'un côté, le calme, la rêverie; de l'autre, l'agitation, le bruit, le broiement de la douleur. Ici, les champs paisibles, l'église rustique; là, le travail incessant, le plaisir défendu. La rêverie, Dieu : le cynisme, le néant... En voyant cette campagne si verte, en voyant ce ciel si pur, la jeune fille recouvra l'espoir. Comment ne pas croire au bonheur quand on croit à Dieu.

On frappa. Mademoiselle de Beaulieu recula de surprise; c'était Albert de Saint-Marc. Saint-Marc portait une longue barbe et des cheveux longs, un paletot bleu de ciel garni de boutons d'argent : son gilet blanc, ouvert jusqu'à la ceinture, laissait voir les bouts flottants d'une écharpe jaune. Le jeune homme se trouvait grandi de toute la petitesse de l'appartement. Gabrielle le contemplait comme un être fantastique qui fût apparu tout à coup au milieu de sa solitude. Il regarda autour de lui et n'eut pas même le dévoûment de cacher son impression. C'était une de ces âmes vulgaires qui jugent une personne d'après sa position sociale, d'après son habit, son appartement, sa fortune. Mademoiselle de Beaulieu l'avait trompé sans le savoir. Si mes amis me voyaient ici, pensa-t-il, ils me prendraient pour un philanthrope. Quel ridicule! Je serais perdu de réputation. Il fit un rire cynique et insultant. Gabrielle était pauvre, personne ne pouvait la défendre : Saint-Marc ne lui devait donc aucun respect.

— Vous vous ennuyez ici, ma charmante, dit-il en lui prenant la taille?

La jeune fille le regarda sans comprendre.

— Oh! méchante! on n'a pas en vain ces jolis yeux, cette bouche de rose. Les beaux cheveux! (il les déroula); et ces épaules... du vrai marbre. J'ai commandé un tableau pour mon grand salon : une saturnale; faites-moi donc le plaisir de poser pour une bacchante. D'aussi belles formes doivent être au service de l'art. Voici des hanches qui sont une merveille. Voici.....

Gabrielle était comme fascinée près de cet homme. A peine putelle reculer, tant son trouble lui laissait peu de force. Elle éprouvait pour lui une espèce d'admiration et de terreur. C'était un bonheur horrible que cette douleur qui faisait battre ses artères. Plus, cette souffrance lente et glacée, cette souffrance de tombeau; plus, ces larmes tombant une à une sur un cœur qu'elles ne peuvent allumer! mais la douleur poignante qui fait pâlir et trembler, le cynisme qui, nous broyant comme on broie une fleur, fait sentir qu'on vit encore. Ce n'était plus ce chagrin incessant, ulcère qui nous ennuie; c'était une plaie nouvelle, une plaie qui ne la lassait pas encore, car elle saignait toute fraîche.

On entendit marcher dans le corridor. Par une espèce d'instinct, la jeune fille se précipita vers la porte quand apparut Genest, ce martyr de la débauche. A la vue de Gabrielle défaite, échevelée, il fit un cri. Saint-Marc, toisant mademoiselle de Beaulieu d'un regard insolent et railleur, sortit sans presque la saluer.

— Il est trop tard, dit Genest éperdu. Mademoiselle, je voulais seulement vous remettre une lettre : pardonnez-moi d'être venu jusqu'à vous. Il sortit sans attendre une réponse.

Cette scène venait de se passer quand madame de Saint-Mégrin se présenta à l'hôtel de Saint-Marc. Albert était un de ces hommes sans cœur qui n'aiment dans une femme qu'un obstacle à franchir. Il lui fallait des forteresses à enlever d'assaut. Il se mettait alors à ourdir des trames, à dresser des embûches. Pour lui, le mensonge, l'infamie, s'appelaient de l'adresse. Une jeune fille était une belle ennemie qu'il voulait vaincre. L'avait-il réduite à capituler, il ne voyait plus que l'ennemie, le charme avait disparu. Albert s'était d'abord montré assez indifférent près de mademoiselle de Beaulieu, qu'il ne regardait pas comme un ennemi sérieux. La froideur de la jeune fille avait piqué la vanité du fat; l'apparition de Genest qu'il prenait pour un rival avait achevé d'exaspérer son ardeur conquérante. Heureusement, la vieille Muse vint à son secours, armée de sa haine et de sa jalousie. Elle ne se dissimula pas l'odieux du personnage qu'elle allait jouer, mais dans les grandes occasions, elle appelait à son secours toutes ses réminiscences classiques. « — Poussée par le sentiment qui m'anime, Junon, la reine des dieux et des hommes, n'estelle pas descendue à un rôle indigne d'elle; abaissons-nous comme elle pour satisfaire notre vengeance. »

Elle eut une longue conférence avec Saint-Marc, le résultat de cet entretien fut de promettre qu'elle lui livrerait Gabrielle morte ou vive.

Il était cinq heures du soir. Gabrielle reposait tout habillée. Elle était malade. Le vent faisait voler ses cheveux et emportait son souffle précipité. Des mirages incohérents passaient devant ses yeux troublés. Elle souffrait de l'isolement, de l'ennui, de la misère. Depuis quelque temps son existence était devenue de plus en plus triste: elle avait perdu les modestes occupations qui la faisaient vivre. Le peu de monde qui l'approchait s'était retiré d'elle : car une chose qu'on fuit plus que la peste, c'est la pauvreté. Au milieu de ce dénûment, son cœur était déchiré. Elle repassait avec amertume toute sa vie : son arrivée à Paris, la solitude de la foule, le joug des grands sur ceux qu'ils trouvent petits, les affronts des gens qui croient vous

protéger, — chiens sans âme qui mordent vos blessures. — Et Saint-Marc, lui, l'homme sensuel, lui qui donnait des palais aux courtisanes, jaloux d'un grabat, jaloux d'une mansarde! ou plutôt l'homme qui, las de tout, enviait cette femme, parce que cette femme était grande, et qu'il eût cru s'élever de son abaissement!

Il commençait à faire nuit. Gabrielle avait peur. Les feuillets d'un livre remués par le vent troublaient seuls le silence de sa cellule. On frappa, la porte s'ouvrit. Gabrielle passa la main sur ses yeux comme pour dissiper les nuages d'un cauchemar. La personne qui venait d'entrer était madame de Saint-Mégrin. Les deux femmes s'étaient déjà rencontrées plusieurs fois sans s'être jamais abordées. A Paris, quelques mètres d'escaliers suffisent pour rendre deux êtres humains plus étrangers l'un à l'autre que deux antipodes. Gabrielle prit cette visite pour une marque d'intérêt, dont elle sut d'autant plus de gré qu'elle était plus abandonnée. La vieille dame inspecta la chambre d'un regard inquisiteur. Peu à peu un sourire étrange erra sur ses lèvres. A travers les trous de la misère, elle avait cru voir des brèches favorables à son attaque.

Elle s'assit près de la jeune malade.

— Ma chère demoiselle, dit la vieille avec un ton de calinerie féline, j'ai des reproches à vous faire. Vous souffrez, et je n'en savais rien.

Mademoiselle de Beaulieu releva sur son interlocutrice des regards étonnés.

— Oui, reprit le bas-bleu d'un air pénétré, c'est mal. On n'a pas des voisins, j'allais dire des amis, pour leur dérober le secret de ses peines.

— Vous êtes trop bonne, dit mademoiselle de Beaulieu attendrie.

— Il fait bien froid, reprit le bas-bleu, qui sentait depuis quelques instants une bise froide caresser ses fausses épaules.

— Je vais fermer la croisée, dit Gabrielle.

Le vent n'en souffla que plus fort au travers des planches mal jointes.

— Vous ne faites donc jamais de feu?

Il n'y avait pas de cheminée.

— Pauvre enfant! soupira-t-elle.

Gabrielle souffrait, car son âme était fière; elle se trouvait bien malheureuse de faire pitié.

— Et que vous ordonne le médecin? continua la vieille dame.

Le médecin de mademoiselle de Beaulieu était le plus grand de tous les médecins: la nature.

— Tenez, je connais votre mal, dit l'étrangère en se rapprochant d'un air confidentiel, c'est le découragement.

— Il est vrai, dit la jeune fille; si je ne souffrais pas, je travaillerais, et si je travaillais, je ne souffrirais plus tant.

— Travailler! Est-ce qu'on travaille dans Paris.

— Mais alors que faire?

— Mille choses, dit la vieille femme avec un sourire fin et vaniteux. Dans Paris, les femmes sont reines, mais il faut savoir régner. Ma chère enfant, je veux vous *lancer,* comme on dit; vous y mettrez seulement un peu de bonne volonté. D'abord, une femme ne fait rien par elle-même: il vous faut un protecteur.

— Je n'ai pas de parents, ni d'amis, dit naïvement la jeune fille.

Madame de Saint-Mégrin leva les épaules.

— Je vois que j'aurai beaucoup à faire pour votre éducation; c'est égal, je veux être votre maîtresse du monde. Vous avez sans doute du penchant pour quelqu'un.

— Je n'aime rien, dit la malade en soupirant.

— Tant mieux; moins nous aimons, plus on nous aime. Vous êtes femme d'ailleurs, vous savez tromper.

— Mais je ne veux tromper personne.

— Elle est stupide, pensa madame de Saint-Mégrin.

Le vent s'était apaisé; l'air était attiédi par un dernier souffle d'automne. Le son d'une vielle se fit entendre dans la cour de la maison; cette harmonie rustique avait pour Gabrielle quelque chose de triste et de religieux; c'était la résignation qui pleure, c'était la souffrance qui espère. Les cœurs malades écoutent volontiers cette musique des rues: cette musique, c'est tout leur pays; cette musique, c'est la pauvre enfant qui chante et qui sanglote tout bas; cette musique, c'est eux-mêmes. Les traits de Gabrielle s'animèrent; son âme s'élevait sur les ailes de cette chanson naïve: elle oubliait la vie. — Le front de la vieille femme se plissait au contraire de dépit. Ce bruit pour elle était désagréable. Madame de Saint-Mégrin était de ces bas-bleus qui trouvent de la poésie partout, excepté où il y en a.

— Je parlais dans votre intérêt, dit la vieille femme. Il est triste de voir une personne belle (elle fit un effort qui sembla lui déchirer le cœur et les lèvres), bien élevée, dans un état que dédaignerait une petite ouvrière. Vous n'avez donc pas d'ambition? Le luxe ne vous sourit-il pas? Qu'une robe de velours vous irait bien!

Le bas-bleu déchirait du regard la robe noire et presque usée de Gabrielle.

— Je n'ai pas la vertu d'être coquette.

— Mais la fortune?

— La vraie richesse est dans l'âme.

— Mais la gloire...

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Madame de Saint-Mégrin se mordit les lèvres.

— Qu'entends-je, dit à part notre Muse jalouse! Où la poésie va-t-elle se nicher?

Il y eut un silence.

— Je venais vous parler en faveur de quelqu'un, dit madame de Saint-Mégrin en se ravisant.

— En faveur de qui? fit Gabrielle étonnée.

— D'un homme charmant; il vous aime à mourir. Mon bon cœur a été touché de son supplice. Je viens vous attendrir de sa part.

— Comment, il m'aime, lui?

— Oui, lui...

— Je. ...

— Saint-Marc...

Gabrielle baissa la tête, toute consternée.

— Oui, Saint-Marc, reprit madame de Saint-Mégrin triomphante. Un homme riche, aimable, un galant homme. Je vous félicite, ma chère amie.

— Et que puis-je pour lui?

Le bas-bleu leva les épaules.

— Faites ce qu'on fait pour un homme qu'on est censée aimer...

— Avez-vous jamais eu une fille, madame?

— Je suis demoiselle, dit le bas-bleu avec un sourire pour cacher son dépit.

— Alors, vous avez été jeune...

Madame de Saint-Mégrin faillit éclater. Par calcul, elle se contint.

— Eh bien, dit froidement Gabrielle, qu'auriez-vous fait à ma place?

La coquette, embarrassée, minauda.

— C'en est assez, dit Gabrielle affaiblie; chacun suit la route que Dieu lui a tracée.

Madame de Saint-Mégrin jeta autour de la chambre des regards de hyène.

C'était un étrange tableau: d'un côté cette jeune fille mourante, entourée de tout ce qui fait l'abaissement du vulgaire; de l'autre, cette femme aux yeux fauves, dont l'âme se cachait sous des rides et des oripeaux. Eh bien, cette femme, dans son luxe et sa lâcheté, enviait sa victime, car cette victime était riche dans sa misère, grande dans son abaissement, triomphante dans sa défaite. Tandis que l'une ne songeait qu'à parer sa vieillesse dissimulée sous le clinquant et les pompes du monde, l'autre, jeune et belle, ne pensait qu'à s'habiller pour le ciel. Madame de Saint-Mégrin était déroutée; ses traits avaient manqué le but: ils partaient de trop bas. La noble candeur de Gabrielle était une armure d'acier contre laquelle étaient venues se briser toutes les attaques de la ruse et de l'hypocrisie. Il y a des femmes chez lesquelles la dissimulation est tellement passée dans le sang que pour les tromper et pour déjouer tous leurs projets il suffit de se montrer à elles avec toute sa simplicité.

Madame de Saint-Mégrin se mordit les lèvres de rage; elle avait échoué. — Ma chère amie, dit-elle, vous m'avez mal comprise; j'espère que bientôt vous me connaîtrez mieux.

Elle fit à Gabrielle le plus charmant sourire qu'elle eût à sa disposition. Madame de Saint-Mégrin était de ce monde,

Où jusqu'à je vous hais, tout se dit tendrement.

La vieille femme allait se retirer quand ses yeux tombèrent par hasard sur une lettre entr'ouverte. C'était l'écriture de Genest; elle lut furtivement: « Gardez-vous des hommes qui vous aiment et des femmes qui vous détestent. » L'infâme! il était donc dans l'un ou l'autre cas. Madame de Saint-Mégrin trembla. Voyant qu'elle jouai un rôle dans deux romans à la fois, elle voulut vaincre ou mourir. Le moyen était venu d'appeler à soi les grands moyens. La tête de notre Muse avait plus de facultés et d'invention pour composer le mal que pour faire des vers et des tragédies. Madame de Saint-Mégrin avait chez elle des poisons, des narcotiques, des poudres fulminantes, une vraie pharmacie de crimes. — Le tout par amour du mélodrame.

Elle sourit, c'était mauvais signe; elle venait en effet de saisir dans son sein, un poignard? non, mais son flacon d'eau de Cologne. « Permettez-moi, dit-elle à la jeune fille, de reprendre mes sens, la poésie me tue. » Elle se laissa tomber près du lit de Gabrielle: ses yeux étaient fixes; elle faisait parfois des mouvements extraordinaires, mais sans prononcer aucune parole. Gabrielle se sentit oppressée comme si l'air lui manquait. La vieille femme était là, toujours là, fascinant la jeune malade comme un serpent fascine sa proie. Gabrielle sentit un frisson parcourir ses membres: elle eut peur sans savoir pourquoi; elle voulut se lever, mais une espèce d'engourdissement l'avait déjà gagnée. Sa tête s'alourdissait et ses pensées s'enveloppaient de nuages; une sueur glacée l'inondait; c'était une lutte horrible. Elle voulut crier, appeler du secours: la langue embarrassée n'obéissait plus à sa volonté. L'infâme vieille était toujours à son chevet, dardant sur la mourante un regard de démon. La malade fit un effort désespéré; ses yeux se voilèrent, un sommeil de plomb s'étendit sur elle. Madame de Saint-Mégrin l'avait magnétisée.

Le vieux bas-bleu secoua ses cheveux gris comme une crinière de lion; elle se jeta sur la lettre de Genest, la déchira et en brûla les morceaux en souvenir de la *Tour de Nesle :* — « Meure, meure, avec

cette dernière flamme, dit-elle en imitant le geste de Marguerite de Bourgogne, meure votre dernière espérance!

— La vengeance est le plaisir des dieux, ce doit être le mien. Misérable fille! tu m'as appelée vieille! Tu vis dans une mansarde, tu manques de lambeaux pour te couvrir. — Moi, je suis dans le luxe, je me nourris d'ambroisie. Comme Lazare, sur ton fumier, tu voudrais ramasser les miettes de ma table pour te rassasier. Quelle est la *vieille* de nous deux? — La pauvreté n'a pas d'âge! Défends-toi donc maintenant, tu n'es plus entre mes mains qu'une chose morte! J'ai soufflé sur ta vie comme sur un flambeau, et te voilà éteinte. A moi les plaisirs, à moi la gloire, à moi l'amour! A toi le sommeil de la tombe!

VI.

Sauve qui peut.

Mademoiselle de Beaulieu se sentait peu à peu revenir de son sommeil léthargique. Elle ouvrit les yeux, regarda avec étonnement; elle n'avait aucun instinct du lieu où elle se trouvait. Il restait seulement dans son souvenir comme la vague impression du mouvement d'une voiture. Elle pensa qu'elle devait être à quelque distance de sa demeure, dont on l'avait arrachée pendant qu'elle était dans une espèce de somnolence. La soirée devait être assez avancée. Du reste, Gabrielle n'avait plus même la conscience du temps. On entendait tout près le bruit d'une fête. Une traînée de feu traversa le ciel, et le bruit retentit plus distinctement. Gabrielle se leva : elle inspecta avec une surprise mêlée de terreur le lieu où elle se trouvait. C'était une chambre spacieuse. De longues draperies ondulaient aux croisées. Des étincelles de mille couleurs brillèrent de nouveau. La jeune fille pensa qu'il s'agissait d'un feu d'artifice. A cette lueur, elle distingua plusieurs peintures. C'étaient des satyres aux regards lubriques surprenant des nymphes endormies, des déesses au bain, des faunes, des amours, tous portant l'habit de notre premier père. La prisonnière n'en pouvait plus douter; par une trame infâme, elle était tombée au pouvoir d'Albert de Saint-Marc. Dans un appartement voisin, elle entendit un reste d'orgie, pendant que des balcons et des fenêtres croassaient des espèces de femmes à la vue d'un feu de joie. Gabrielle se demanda si c'était son dernier jour. Où fuir? La porte était verrouillée en dehors. Appeler du secours? L'eût-elle osé? La timidité meurt, mais ne se rend pas!! D'ailleurs cette maison était isolée. Des cris de détresse se fussent perdus au milieu des cris de la débauche. Nul ne devait donc la secourir! Son âme était donc perdue! Avoir déjà tant souffert et mourir misérablement! En ce moment sa mère peut-être filait heureuse près du foyer. En ce moment, on s'endormait dans son lointain pays, on s'endormait calme et content; on priait avant de s'abandonner à l'oubli Gabrielle, nul ne priait pour toi! D'autres jeunes filles revenaient du bal joyeux près de leurs fiancés; ils se disaient à demain et s'éloignaient le cœur rempli d'espoir. Gabrielle, à toi le vide, à toi le néant : l'amour de Paris, c'est du poison. Pourquoi, mon Dieu, abreuvez-vous de fiel les âmes altérées d'amour?

Au dehors tout parut en feu. Des flammes bleues, vertes, rouges, jaunes, des étoiles, des soleils, des gerbes, des ondées de perles, faisaient du ciel un palais de diamants. Mademoiselle de Beaulieu entendit près de sa chambre des pas tumultueux. Ses cheveux se dressèrent d'effroi. Elle se mit à prier.

Notre père... N'ont-ils donc pas assez de bonheur?... Qui êtes aux cieux... Que leur fait une pauvre fille comme moi?... Que votre règne arrive... Sauvez-moi, mon Dieu, sauvez-moi d'ici!... Que votre volonté soit faite... Rendez-moi ma misère, mon désespoir; mais éloignez ce nouveau calice! (Pauvre race humaine, qui voudrait des malheurs à son goût!) Pardonnez-nous... O je souffre, je souffre! Seigneur, au secours!

Au dehors le tumulte redoublait. La voix rauque et cassée des femmes se distinguait à peine de celle des hommes. On ne savait si ces acclamations étaient poussées par la joie ou la fureur. Il s'élevait une flamme blanche qui, cette fois, ne s'éteignait pas. Gabrielle priait, priait sans cesse. La flamme grandissait toujours; c'est le bouquet, dit la jeune fille. Mais le tumulte devint si étrange que Gabrielle trembla plus fort que jamais. Ce n'était plus des cris de joie, mais d'horreur; ce n'était plus un feu d'artifice, mais un incendie. Le cœur de mademoiselle de Beaulieu battit d'espoir; exaltée, mais confiante, elle attendit la fin de cette catastrophe. Une partie de la foule ivre se rua vers sa chambre. La porte résiste d'abord, et bientôt vole en éclats. Des hommes et des femmes se précipitent pêle-mêle et s'arrêtent consternés en ne trouvant pas d'issues. Les flammes les repoussent vers le haut du bâtiment; ils fuient comme des lâches; comme des lâches ils pleurent et blasphèment. Un seul homme ne paraît pas effrayé, c'est Genest. Il s'avance vers Gabrielle, cette jeune fille qu'il voit souvent en rêve. Il va la sauver ou mourir avec elle. Mais une tête se dresse comme une vipère. Madame de Saint-Mégrin, les cheveux hérissés, les yeux sanglants, horrible, mais menaçante, s'attache, s'enroule, se cramponne, s'entortille à Genest. Il est vaincu: il traverse les flammes, portant dans les bras son ignoble fardeau. Les autres se ruent vers une échelle enflammée qu'on a dressée à la place de l'escalier. Un tourbillon de fumée les enveloppe. On entend un horrible craquement et puis des cris étouffés. Gabrielle, légère comme la biche des campagnes, a franchi le seuil comme un éclair. Quelques femmes s'étaient déjà sauvées; d'autres, aveuglées par la terreur, se roulaient en poussant des cris horribles sous le plafond embrasé. Gabrielle est saisie de pitié à la vue de ces malheureuses: elle s'est élancée dans les flammes, ignorant si elle va les sauver ou mourir avec elles. Mademoiselle de Beaulieu, faible dans les petits événements, est animée d'une présence d'esprit et d'une intrépidité incroyable. Elle ouvre le chemin à ces êtres ivres de débauche et d'effroi. Madame de Saint-Mégrin se débattait à moitié morte de peur. Genest n'avait pu entièrement l'arracher aux flammes. Gabrielle s'élance à son secours. — Que Dieu la juge, dit-elle, à moi de la sauver. La vieille femme est bientôt déposée sur le sol. Mademoiselle de Beaulieu court vers Genest, qui vacillait au milieu d'une épaisse fumée. Un coup de vent dissipa cette fumée tout en activant l'incendie. Genest contempla Gabrielle, cette jeune fille, si grande, si sublime, Gabrielle, le front resplendissant d'enthousiasme et d'héroïsme. Cette catastrophe faisait tomber le voile de chacun. Les courtisanes, les débauchés se montraient lâches et stupides. Gabrielle, réveillée des misères de la vie, brillait de toute sa beauté idéale. Ce malheur pour tous, pour elle était un bienfait. Qu'avait-elle à craindre de ces flammes? Ces flammes n'étaient-elles pas venues à son secours? Mourir! est-ce qu'on meurt quand on croit en Dieu? A ces femmes de craindre l'autre vie, ces femmes qui vendaient celle-ci. A ces femmes de regretter leur parure, leurs attraits flétris: Gabrielle ne tenait qu'à son âme... Car son âme était pour le ciel. Les deux jeunes gens se regardaient, pendant que le plafond croulait sur leur tête. — Que vous êtes belle, dit le jeune homme! et ce jour marqua dans la vie de Gabrielle comme un jour de bonheur.

Saint-Marc, qui le premier s'était enfui, s'arrachait les cheveux. Quelques amis, à un étage supérieur, se trouvaient comme suspendus au-dessus d'un cratère. Ils se tordaient les bras, appelant au secours. Saint-Marc, les voyant s'abîmer, s'écriait avec désespoir : — Ma maison! cent mille francs de perdus! Madame de Saint-Mégrin pleurait ses dentelles brûlées et ses diamans fondus. Apercevant mademoiselle de Beaulieu, — Elle est sauvée, elle l'emporte, fit-elle avec rage!

VII.

Madame de Saint-Mégrin en bonne fortune.

Madame de Saint-Mégrin était nonchalamment étendue sur une causeuse. Des rideaux azur semé d'étoiles d'argent ne laissaient pénétrer qu'un crépuscule. La Muse était vêtue d'une tunique feuille de rose, relevée sur le genou à la manière antique. Elle montrait ainsi un bas couleur *cuisse de nymphe* collé sur une espèce de baguette qu'elle disait faite au tour; pendant que son pied, serré dans un soulier de bal, *araignée pâmée d'amour*, posait sur un carreau de voulours cramoisi aux armes du poëte : une plume en croix avec une immortelle, au milieu d'une couronne de laurier: modestes emblêmes! La Muse venait de faire son lever. Elle était, comme elle le disait avec mignardise, en négligé galant. Ses bras nus tombaient comme deux longues couleuvres, ornés de perles et de bracelets, pendant que sa robe trop décolletée laissait voir deux trous qu'elle appelait des seins. Thérèse avait coiffé sa maîtresse en mille petites boucles folles, afin de lui donner un air d'adolescence. On respirait dans son boudoir quelque chose de pudique et de virginal, comme le parfum d'une communiante de soixante ans retombée en enfance. Plusieurs tableaux s'épanouissaient aux alentours. Tous, bien en-

tendu, représentaient le bas-bleu. Ici, c'était Iris dans un nuage; là, Ève cueillant un abricot; plus loin, la Vierge sortant d'une baignoire; une infinité de jolis costumes enfin. Madame de Saint-Mégrin contemplait avec extase toutes ces reproductions d'elle-même, qui lui ressemblaient comme le ciel ressemble au dôme d'un éteignoir. La vieille jeune femme se souriait gracieusement. — Pauvre fleur d'amour, dit-elle avec un soupir! Fleur d'amour, était le nom dont elle s'appelait elle-même.

— Brindille, suis-je jolie ce matin?

— Comme tous les jours.

— Cette fille est d'une franchise qui me plaît assez.

— Quel air a mon visage?

— L'air inspiré, mademoiselle.

— Mes yeux?...

— C'est, je crois, des yeux fripons.

— Ah! vous croyez, petite maligne, dit le bas-bleu en tapant sur la joue de Thérèse avec espièglerie. Que dites-vous de mes dents?

— De vraies perles, c'est le chef-d'œuvre de Fatet.

— Le chef-d'œuvre de.....

— De la nature... je crois bien, un ratelier de cinquante francs, murmura la domestique!

— Brindille, cette pose est-elle gracieuse?

— C'est la pose de Ju... Ju...

— Junon, achevez...

— Près de Ju... Ju...

— Jupiter! ma servante qui devient poète! Ce que c'est que l'influence du génie, dit madame de Saint-Mégrin.

Thérèse ne répondait jamais que des phrases retenues par cœur au style de sa maîtresse. C'était le moyen d'avoir toujours de l'esprit près du bas-bleu.

— Il va venir, Brindille; si j'ajoutais une mouche... l'assassine! On ne saurait être trop charmante. L'homme est ingrat, il abuse souvent des faiblesses d'un cœur épris. Et la vieille femme soupira comme prise d'un souvenir ou d'un pressentiment.

Thérèse, qui ne connaissait aucun des antécédents de sa maîtresse, brûlait d'entendre quelques révélations. La Muse était attendrie, c'était le moment des réminiscences sentimentales.

— J'ai toujours été étonnée, dit la soubrette en tournant dans ses doigts le coin de son tablier, que madame autrefois ne se soit pas mariée; il est vrai que mademoiselle a bien le temps d'y songer, se hâta d'ajouter Thérèse, comprenant sa maladresse.

— Me marier! La Muse leva les épaules... Vous savez bien que le génie n'a pas de sexe.

— Hélas! que d'hommes ont dû mourir d'amour pour mademoiselle, dit la soubrette en prenant son air le plus ingénu.

— Oui, j'ai eu le plaisir d'en voir mourir beaucoup. Madame de Saint-Mégrin, gonflée d'orgueil, prit un petit air modeste.

Le premier, je me le rappelle comme si c'était hier, il est vrai qu'il y a de cela si peu de temps. J'étais alors dans la loge. . dans le château de mon père. Blanche comme la blanche tourterelle, je soupirais, attendant mon chevalier, un chevalier galant et brave, hercule et sylphe à la fois, un chevalier nuance de bruyère sèche, aux yeux vert-changeant avec un page azur et blond de lin. La nuit, sous les effluves de Phébé, je croyais entendre sa mandoline près du ruisseau... près du lac qui dormait au pied de mes créneaux. Déjà, je me croyais reine de toutes les îles du monde, et j'attendais que les empereurs vinssent cirer mes bottines. Mais le cœur propose, et... le reste dispose. Au lieu d'un chevalier, il vint un prince russe, pas trop blond, mais très riche; peu galant, mais prodigue. Au lieu d'un page, il avait des laquais, ce qui vaut infiniment mieux. Craignant le courroux de mon illustre père qui eût refusé de consentir à cette union, j'attendis minuit. C'était par un temps obscur. Le vent faisait crier la girouette de la tour du Nord. Dans ce grenier, c'est-à-dire dans cette tour, on voyait se promener des spectres couverts de grandes nappes blanches. Les morts revenaient exprès pour effrayer les vivants. Il y avait là je ne sais combien de grands démons qui traînaient des chaînes rouges et faisaient des sauts de diables. Lucifer avec sa fourche menaçait d'embrocher tous ceux qu'il rencontrait. Astaroth, Beelzebuth, Asmodée, ils y étaient tous, dansant une ronde infernale; sans compter les petits diablotins et tous les animaux immondes de la tentation de Saint-Antoine. Jugez de mon effroi! Moi, jeune et blanche châtelaine, il me fallait affronter mille morts. Mon amour l'emporta. Je gravis l'escalier, munie d'une lanterne sourde. Dans ce lieu d'horreur, j'avais caché une cassette contenant mes pierreries et mes bijoux les plus précieux, ainsi qu'une échelle de soie, chef-d'œuvre de mon adresse. Je gravis ce donjon, et à travers les rafales de pluie, j'aperçus un fanal allumé. C'était le signal du départ. Je dis adieu aux mânes de mes nobles ancêtres, et quelques minutes après, j'étais loin de ma patrie. Je débarquai à Neuilly. Sur cette terre étrangère, j'attendis qu'un prêtre vînt, dans la chapelle d'un château quelconque, sanctifier notre union. Malheureusement, le duc, mon fiancé, avait un laquais, je veux dire un intendant qui portait de superbes moustaches. J'adore les moustaches. Un soir, mon fiancé surprit cette paire de moustaches soupirant à mes pieds. Il s'enfuit, me laissant comme Calypso chanter nuit et jour dans ma grotte. Quelques années après, je sus qu'il était mort de désespoir en tombant de son cheval. L'intendant, craignant probablement mon courroux, s'était évaporé. Je ne sais où le malheureux est allé finir ses jours.

Mes charmes attirèrent bientôt une foule de seigneurs qui brûlaient de distraire le chagrin que je n'avais pas. Je refusai la richesse pour la gloire. Je prêtai ma main à un jeune artiste qui m'avait promis la célébrité. Il me chanta dans tous les journaux, sur tous les tons : c'est ainsi que je débutai en littérature. Je me mis à travailler avec ardeur à un grand ouvrage qui devait me rendre immortelle. C'était une toile, où mon artiste me peignait en Psyché. Le jour du triomphe arriva : le tableau fut refusé. Dans mon dépit, je me retirai chez un directeur de théâtre pour remplacer mademoiselle Esler ou Julia Grisi. J'avais la légèreté de Terpsichore, et je donnais mieux que Duprez le *chose* de poitrine. Mais l'envie s'attache toujours aux grands talents : une cabale me fit tomber à mes débuts.

J'appris plus tard que le jeune peintre, de douleur, s'était exilé en Italie, et que mon directeur, perdant la tête, avait fait banqueroute.

C'est alors que j'entrai demoiselle d'honneur à la cour du roi de Prusse. Encore une victime... sans compter le prince de Monaco et une infinité d'empereurs de ce genre. Et toutes les célébrités de France et de l'étranger...

J'ai vu Lamartine en chemise,
Béranger en bonnet de nuit!

En ai-je détruit, de ces grands hommes! Un jour chez Lamennais.....

En ce moment on frappa à la porte. Genest entra. Il était pâle et défait. Ses yeux bleus étaient plus tristes que chaque jour, et le négligé de sa personne annonçait le trouble et le malaise de son esprit.

— Vous vous êtes fait attendre, ingrat, dit la Muse d'un air de doux reproche.

Genest recula surpris devant le vieux bas-bleu. Le malheureux croyait la voir pour la première fois.

— Toujours étonné... On est donc toujours belle! Approchez, perfide : je veux bien vous permettre de vous jeter à mes genoux.

Le jeune homme s'assit assez loin de madame de Saint-Mégrin.

La vieille femme se mit à se rouler gracieusement et à faire des mines qu'elle trouvait plus agaçantes l'une que l'autre. Allons, dit-elle, je vous pardonne. Baisez ma main.

Le jeune homme s'inclina en fermant les yeux sur la main sèche et ridée qu'on lui tendit.

— Ah! dit madame de Saint-Mégrin, en montrant ses fausses dents, les jolies femmes sont capricieuses, il me vient un petit caprice. Chaque jour, de ma croisée, j'aperçois une espèce de fille dont la vue m'offusque. Peut-être ne l'avez-vous jamais remarquée... Une fille de province, sans grâce, sans usage. Il faut la faire disparaître.

— Qu'exigez-vous de moi, madame?

— Ne suis-je plus votre ange? dit le bas-bleu en faisant une affreuse minauderie. Il s'agit de très peu de chose... Porter devant les tribunaux une petite accusation d'incendie. Votre ami Saint-Marc a quelques raisons de déposer contre cette femme; on pourra facilement convaincre le peu de personnes échappées, et les morts ne parlent pas. J'ai beaucoup d'esprit, j'arrangerai cela. Votre témoignage conclura le roman... J'aime beaucoup les romans. Elle fit un sourire qu'elle crut adorable de coquetterie.

Genest recula, effrayé.

— Ah! gronda sourdement la vieille Muse, je ne suis donc pas jolie ce matin?

Genest, dit-elle avec des yeux langoureux, je plaisantais, je suis un enfant. Je sais bien que vous ne pouvez aimer que moi, que vous n'avez jamais remarqué cette fille... Le traître, il l'adore, murmura-t-elle avec rage! Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas? Elle dardait sur le jeune homme les yeux fascinateurs d'une vipère.

— Oui... je vous aime, fit Genest consterné.

— L'infâme! il m'exècre, pensa madame de Saint-Mégrin.

Le bas-bleu était resté frappé de stupeur. Pour la première fois, une chose horrible apparaissait à sa pensée : la vieillesse. Vieillir! O non! c'est impossible. Un masque ne vieillit pas : on en a de rechange; et qui n'a pas de cœur n'a pas d'âge!

VIII.

Un amour dans les nuages.

Les événements extraordinaires qui s'étaient passés semblaient avoir habitué mademoiselle de Beaulieu à sa destinée. On ne s'effraie

que de l'inconnu; elle ne craignait plus le malheur, car elle était familière avec lui. Saint-Marc apparaissait désormais à la jeune fille comme l'ange du mal; mais une ombre passait, passait toujours devant les yeux de Gabrielle, une ombre pâle et triste comme la souffrance elle-même. Un nom errait sans cesse sur les lèvres de mademoiselle de Beaulieu, un nom simple et doux. Genest, ce mot était désormais le point de ralliement de toutes les pensées de la pauvre rêveuse. Pour la première fois, Gabrielle eut un instinct de coquetterie : elle se regarda dans une glace. Elle se trouva trop grande; une ligne de moins, elle se fût trouvée trop petite; elle s'affligea d'être brune, il est vrai qu'elle eût été au désespoir d'être blonde. Ne sachant quel objet accuser de son malheur, elle s'en accusait tout entière. Elle n'était pas de ces femmes qui prennent leurs sourires pour des roses et leurs larmes pour des perles; elle se demandait : pourquoi m'aimerait-il? car sa vie était une vie de lutte : elle ne comprenait pas le bonheur gratis. Mademoiselle de Beaulieu ne désirait pas, comme d'autres jeunes filles, s'orner d'un bijou, d'une parure de plus, elle voulait ajouter une autre âme à la sienne. Elle se sentait peu, elle voulait être beaucoup. Elle se trouva comme prise d'une attaque de poésie. C'était un immense bonheur, mélangé d'un immense désespoir; c'était une abondance de vie qui l'étouffait. Gabrielle se mit au travail avec ce courage fébrile qui la soutenait dans toutes ses misères, et la sauvait dans tous ses malheurs. Elle voulait être artiste : ce but n'était pas le fruit de mûres réflexions, mais une inspiration spontanée, ainsi que toutes les décisions de son existence. Mais comme les personnes qui pensent beaucoup, Gabrielle exécutait peu; ses idées se pressaient, se confondaient; il eût fallu mille vies pour les réaliser toutes. Elle avait pourtant une vocation, mais laquelle? serait-elle peintre, musicienne, poëte? La poésie, qui l'étouffait, cherchait un courant. Et n'avait-elle pas pour flambeau l'amour, l'idéal de l'art. Mademoiselle de Beaulieu se mit d'abord à son chevalet; son rêve sans cesse posait devant sa pensée. Bientôt elle rejeta sa palette; l'idéal se brisait contre la réalité. Elle flottait au milieu d'un nuage d'incertitude. Dans sa préoccupation, elle se jetait tête baissée dans chaque route qui s'offrait, ou plutôt toutes les routes s'offraient à ses yeux et n'en faisaient qu'une. Pour elle, les arts se tenaient par la main si étroitement qu'ils ne lui semblaient qu'un bloc qu'on ne pouvait disjoindre. Dans tout ce qu'elle faisait, la jeune fille n'avait pas le talent, cette longue expérience, mais plus que cela, le génie soudain qui invente au lieu d'imiter. Un autre sentier se présentait pour gravir dans les régions de l'idéal : la vie du poëte. Une vie austère, dont lui seul devait comprendre les douleurs, n'est-ce pas ce qu'elle rêvait? Qu'importe, être poëte pour le monde, mais être tout pour lui! Il lirait donc les pages de son âme qu'elle n'eût osé lui dire. Quel bonheur si jamais il mêlait une larme aux sanglots de la jeune fille. Elle se mit à se raconter sa vie comme elle devait la lui raconter plus tard. Quelle histoire triste! elle en pleurait, oubliant que c'était la sienne. Désormais le jour se leva que souvent sa lampe brûlait encore. Ce qu'elle écrivait était étrange comme elle, et son plus beau roman était celui de son cœur.

Il est un âge où les illusions devraient prendre une forme. Aimer toujours un nuage, une chose qui ne répond pas... rêver toute seule, sans savoir si quelque courant magnétique porte nos pensées!... Oh! l'amour! triste maladie, plaie qui saigne toujours et que rien n'étanche! Gabrielle voulait donner un habit à sa pensée; elle jetait toute son âme dans un livre. Ce n'était pas des mots arrangés à plaisir, mais un cri de désespoir. Toutes ses joies avortées, ses insomnies, ses tristesses immenses se broyaient dans la coupe de la poésie. Chaque mot était une parcelle d'elle-même; chaque mot tombait comme une larme ou comme une goutte de sang. Si vous saviez, ô femmes du monde, si vous saviez combien il a fallu de sanglots pour vous faire rire!

Comme si les travaux et les tourments véritables ne suffisaient pas pour accabler cette pauvre fille, elle se créait des tourments et des travaux imaginaires. Parfois sa plume tombait, elle se promenait à grands pas; elle avait besoin d'agitation physique pour compenser son agitation morale. Et toujours son rêve passait devant elle.

L'amour pour cette jeune fille n'était qu'une adoration héroïque; elle avait soif de dévouement; elle avait déjà risqué sa vie pour *lui*, mais qu'est-ce que la vie! Elle rêvait des circonstances extraordinaires et des dévouements plus extraordinaires encore; elle eût voulu être beaucoup, afin de pouvoir beaucoup s'abaisser devant *lui*. Toute une existence imaginaire se déroulait à ses yeux. L'aimer!.... Mais aimer n'est pas du dévouement, car on aime aussi pour soi. Souffrir pour lui... Est-ce qu'on souffre quand notre main peut s'attraper à une ombre? Renoncer au monde... puisque c'est lui tout le monde... Renoncer à tout pour lui... n'était-il pas tout pour elle?.... Et pourtant elle avait soif de dévouement... Elle eût voulu faire abnégation d'elle, mais n'était-elle pas toute fondue en lui!

Elle se consumait elle-même; elle avait le mal de la vie!

IX.

Madame de Saint-Mégrin à la recherche de la pierre philosophale.

Albert de Saint-Marc était ruiné : on le devinait à son luxe extraordinaire. Comme Balzac, qui disait avoir souvent manqué de pain, mais jamais de bougie, notre jeune homme négligeait le nécessaire et s'entourait du superflu. Il fallait donc qu'il fût bien pauvre pour avoir de si beaux chevaux et des nègres si bon teint. Pour sortir de ce triste état, il ne lui restait plus qu'une ressource : celle des hommes sans âme, qui, après une vie orageuse, mais inutile, accablés de dégoût pour eux-mêmes, veulent le néant à tout prix. Il fallait à Saint-Marc, n'importe par quelle voie, fuir un travail qu'il n'avait pas la force d'entreprendre, ou une misère qu'il n'aurait su ennoblir. Cette dernière ressource, c'était... le suicide? Non, le mariage. Ses chevaux, son nègre et lui-même, orné d'un sourire de Lovelace, renforcé de son expérience galante et de sa fatuité de séducteur, tout cela s'était présenté orgueilleusement chez un banquier pour demander la main et la dot de sa fille. L'enfant était charmante, la dot était superbe. Le prétendu s'annonçait en vainqueur; il ne priait pas, mais, pareil à un beau papillon, il semblait, par un caprice, vouloir se poser sur une petite violette..... heureuse si elle pouvait le retenir. Saint-Marc fut donc reçu avec enthousiasme dans sa famille d'adoption. Quel brillant parti pour une jeune fille! un homme du monde, qui avait vécu, c'est-à-dire qui ayant tout usé ne désirait plus absolument rien. Saint-Marc avait à peine quarante-cinq ans : c'était un jeune homme plein d'avenir! Il pouvait être député, peut-être ministre. Il ne suffisait que de l'installer dans un emploi quelconque.

En attendant, notre prétendu faisait sa cour assez cavalièrement, se prodiguant très peu, c'était le moyen de se faire beaucoup désirer et jetant l'or à pleines mains. Où donc Saint-Marc puisait-il ainsi? Dans la bourse de ses affiliés? Mais il n'eût trouvé qu'un gouffre sans fond. Qu'importe? on se disait : c'est un homme bien posé. Nul ne contrôla sa fortune, car nul de cette espèce ne tenait à voir contrôler la sienne propre. On regardait Saint-Marc comme un homme heureux; à ce titre, il fut encore le bien-venu.

Cependant madame de Saint-Mégrin était restée frappée de son affreuse révélation. Vieille! à ce mot elle reculait comme devant la tête de la Gorgone. Vieille! elle jadis bercée au son des propos galants; elle qui n'avait jamais erré que dans le *royaume de Tendre!* Comment ne plus ouïr l'harmonieux concert qui depuis cinquante ans charmait ses oreilles, concert où les soupirs remplaçaient les hautbois, où les larmes et les grognements des jaloux faisaient les tambours et les contre-basses. Comment renoncer à cette gamme chromatique : je t'aime! Comment renoncer à cette bouche de rose, à ce teint de lis, elle habituée à s'entendre appeler par l'un charmante blonde, par l'autre piquante brune. La vérité est que depuis quinze ans elle se faisait teindre: on ne savait si elle était l'une ou l'autre. Comment se reconnaître à présent, elle qui ne répondait qu'aux noms de : mon ange, mon amour ou ma toute belle. Quel amant transformé en caniche se roulerait désormais à ses pieds? Qui donnerait volontiers sa part de paradis pour baiser une main ridée. Ne plus entendre roucouler du matin au soir : je t'aimerai toujours!..... O plutôt la mort, la mort mille fois! Mais cette femme qui d'un regard faisait perdre la tête à tant de cœurs, ne pouvait-elle changer les décrets de la nature; ne pouvait-elle pas relever cette beauté écroulée, rendre la sève à la vieille souche, faire reverdir le fruit trop mûr?

Madame de Saint-Mégrin alluma les fourneaux de son laboratoire avec les fourneaux de son imagination. Voilà donc notre Muse alchimiste. Il ne s'agissait que de trouver la panacée universelle; il fallait remettre en bouton une rose flétrie. Une plume derrière l'oreille, les cheveux hérissés, le bas-bleu s'agitait, soufflait, se demenait. Qui l'eût vue, l'eût prise pour une vieille sorcière au jour du sabbat. Madame de Saint-Mégrin consultait cent grimoires antiques pour en extraire quelque chose de rajeunissant. Ici, c'était de la graisse d'ours pour faire croître les moustaches; là, de la pommade de chameau qui devait procurer une chevelure longue comme la queue d'une comète.

— Brindille, disait notre poëte, n'avez-vous jamais rien lu relativement à la conservation de la beauté?

— Madame, répondait naïvement la jeune fille, je ne me rappelle pas bien si j'ai lu quelque chose, d'abord parce que je ne sais pas lire.

Et pendant ce temps mille drogues, mille recettes infernales bouillonnaient, fumaient, se distillaient. Là, se formait le *cold-cream* qui change la peau en *gros de Naples*, ici, la pommade du lion qui donne aux cheveux la nuance du dromadaire. Dans un autre creuset, se concentrait l'eau virginale pour ramener les vieilles femmes à leur première communion. Notre bas-bleu tout effaré essayait de l'effet de ses drogues, tout en se plaignant avec amertume du mauvais goût des hommes du jour. L'infâme, disait-elle, en parlant de Genest! Après tant de dévoûment et tant de sacrifices, me trouver vieille! N'est-ce pas moi qui l'ai lancé dans le monde. Savait-il seulement alors faire une déclaration. Que de soins il m'a fallu pour le former. J'ai fait pour ainsi dire les avances. Je l'ai enlevé, je m'en suis emparée, je l'ai forcé d'être heureux malgré lui. J'ai dirigé toutes ses affaires, il est devenu ma propriété, aujourd'hui il ose ne me plus trouver jeune et belle!



Le premier baiser.

C'est ainsi que madame de Saint-Mégrin déplorait son malheur tout en usant de maléfice pour venir au secours de la nature.

Vers le matin, le bas-bleu sortit, le visage livide et les yeux sanglants; elle courut se regarder et se trouva une mèche de cheveux de moins et trois rides de plus.

Gabrielle aussi avait passé la nuit dans l'insomnie. Parfois elle se sentait prise d'espoirs insensés et puis de découragements immenses. Espérer et souffrir est-ce donc de l'amour? Genest n'était pour mademoiselle de Beaulieu qu'une ombre éphémère. Depuis quelque temps, il était plus taciturne que jamais. Il restait quelquefois des heures entières les yeux baissés, regardant en lui-même. Si l'on pouvait marcher dans l'espace, je dirais à quelques pas plus loin, était Gabrielle, la jeune fille qui rêvait et pleurait souvent. Ce jour-là, les deux jeunes gens se rencontrèrent. Ils étaient seuls, il faisait presque nuit. Gabrielle trembla comme si elle avait eu peur. Genest la regarda d'un air désolé. La jeune fille, dans son âme, se demandait pourquoi cette terreur, pourquoi cette longue absence? Genest répondit à cette pensée muette : — parce que je vous aime!

X.

Un soir de Carnaval.

Voulant dire adieu à sa vie de garçon, Saint-Marc donnait un dernier souper à ses amis. Rien n'était épargné; désormais toute dette s'hypothéquait sur la dot future. Ils étaient tous réunis, hommes et femmes, savourant le moka et complimentant l'amphitryon sur son savoir-faire. Que de petits projets de cupidité s'attachaient à ce grand projet de mariage! Celle-ci obtiendrait bien un cachemire comme demoiselle d'honneur; celui-là se proposait de puiser dans la bourse de son ami, chaque fois que la sienne serait vide, — elle l'était sans cesse. Un autre enfin, plus modeste, désirait s'assurer seulement sept dîners par semaine pour le reste de sa vie. Ils buvaient à la santé de leur bonheur prochain, quand on sonna violemment à la porte de l'hôtel. Bientôt un domestique consterné ouvrit le salon et n'annonça personne. Trois hommes entrèrent. Leur visage avait un air dur, commun et astucieux. De larges pantalons sans sous-pieds atteignaient à peine leur souliers lourds et bruyants. Leurs mains, brunes, larges et sans gants, annonçaient quelque chose d'ignoble et de brutal. A cette vue, Saint-Marc, pâle comme la mort, tomba sur sa chaise, pétrifié et sans force.

— Au nom de la loi, je vous arrête, dit un des hommes en montrant une écharpe.

Saint-Marc était accusé de faux.

. . . .

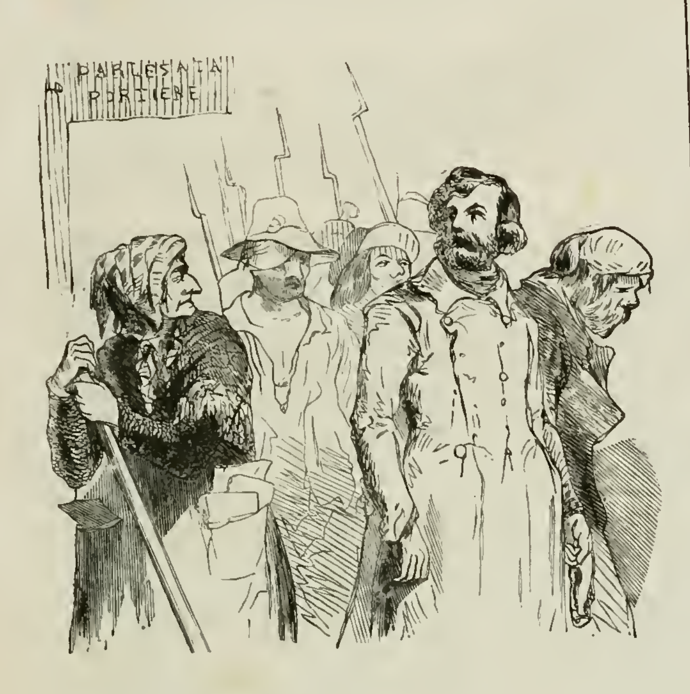
C'était un soir de carnaval. L'eau tombait par torrents dans les rues sales et clapotantes. Les misères et les plaisirs immondes se ruaient aux lumières ternes et fumantes. Nul clarté dans le ciel; mais de gros nuages sombres et lourds. La Seine roulait sous les vieilles arches des flots noirs et verdâtres. On respirait quelque chose de morne et de désespéré. Les passants, hâves, étiolés, semblaient des ombres maudites. Ils se cramponnaient au plaisir, comme le ver



Cet homme est mon amant.

se cramponne au cadavre. Dans l'ombre, une jeune fille cueillait pour la première fois la pomme du mal. Plus loin, dans un galop infernal, un adolescent étreignait un cadavre. Ici, le mensonge, l'attraction des syrènes et la mort de l'âme, là les débauches et l'abrutissement. L'envie décharnée, la colère sanglante et la luxure furieuse luttaient, râlaient pèle-mêle. Partout, la jeunesse oubliant le ciel pour l'enfer terrestre, et les vieillards souillant leur suaire, ce vêtement de l'autre monde.

Gabrielle dont le cœur ne pouvait se poser sur le monde, contem-



Saint-Marc, forçat.

plait, morne et désolée, ce triste milieu. Elle ressentait une douleur infinie : c'était comme le pressentiment d'un grand malheur. On apporta une lettre cachetée de noir. Le cerveau égaré, la jeune fille se demanda si, dans son isolement, elle avait sur la terre des parents, des amis pour l'abandonner encore; elle se demanda s'il restait assez de place dans son cœur pour recevoir une nouvelle plaie.

Cette lettre était de Genest : il était ruiné, mourant, abandonné, comme le noyé qui, prêt à s'engloutir, s'accroche même à l'épine qui doit l'ensanglanter; il jetait vers Gabrielle un cri de désespoir !

Il la demandait, elle si poétique, pour jeter une fleur sur son dernier passage. Il la demandait, elle, si sublime et si désolée, pour recevoir l'absolution de sa vie. C'était une mission de dévoûment, mademoiselle de Beaulieu pouvait-elle balancer?

Genest était couché : la pâleur de l'agonie couvrait déjà son front; ses cheveux blonds tombaient mouillés d'une sueur froide. A l'approche de Gabrielle, il ouvrit des yeux mourants, un rayon d'espoir colora ses lèvres. C'était un premier rendez-vous. Le jeune homme semblait retrouver un peu de force; car, prêt à quitter ce monde, il avait entrevu le bonheur. N'avait-il plus le temps de faire un rêve, encore un, lui dont toute l'existence avait été sucée par un vampire. En mourant, sa vie était donc à lui; il pouvait donc toucher son rêve....

— Gabrielle !....

— Une voix cassée et stridente fit entendre un rire infernal. Madame de Saint-Mégrin apparut, décharnée, affreuse, horrible. Elle sortait d'achever un drame : ses cheveux se hérissaient, sa robe était rejetée en arrière. C'était la mort, la mort vivante! la mort se dressant comme une araignée noire et terreuse.... la mort prête à les enlacer dans ses liannes sèches et ridées!....

— Cet homme est mon *amant*, dit-elle!

. . . .

Le monde apparaissait à Gabrielle sous un jour différent. Il semblait à la pauvre fille que son âme à force d'être pressée avait rejeté toute sa poésie. Oh! ses beaux rêves! qu'étaient-ils devenus? Hier encore, elle était pleine d'illusions, et voilà que toute sa vie venait de faire naufrage. Une heure auparavant, elle était jeune fille; cette heure en passant l'avait vieillie de dix années. Elle s'agitait comme pour dissiper un affreux nuage. La révélation d'un accouplement si monstrueux lui semblait tellement inouïe, qu'elle refusait de croire à la réalité. Naguère, elle ne s'était pas demandé : est-il digne d'amour, avant de greffer sur lui toute sa vie; comme si la vie était si peu de chose qu'on puisse la jeter au hasard sans regarder où elle tombe. L'amour n'est donc qu'un souffle qu'on jette au vent! C'était pour cet homme qu'elle avait rêvé de gloire, c'était pour lui qu'elle rêvait de dévoûment.... Elle voulait gravir une longue pente pour arriver à lui.... Eh! que ne marchait-elle en arrière! Pour atteindre Genest, il fallait descendre et non monter.

Depuis sa naissance, Gabrielle avait donc suivi une fausse route; elle manquait de force pour en recommencer une nouvelle. Maintenant, que ferait-elle de son existence?

En rentrant chez elle, elle trouva assise dans sa chambre une personne qui l'attendait : c'était une femme de la campagne; une femme grasse et rose, qui portait sur sa figure une expression de bonheur et de contentement d'elle-même. C'était sa mère.... Veuve



A moi, l'amour! à toi, le sommeil de la tombe.

pour la seconde fois, il lui avait pris fantaisie de venir habiter près de sa fille à Paris. En voyant cette femme, la cause de tous ses malheurs, cette femme qui l'avait accablée de la vie, cet horrible fardeau, Gabrielle eut presque un sentiment de répulsion.... Mais n'avait-elle pas rêvé de dévoûment!

Conclusion.

Il faisait un temps humide et brumeux : tout se montrait en gris. Les hautes maisons projetaient une ombre triste dans les rues étroites et maussades. La foule passait, passait toujours, non cette foule bruyante des pays méridionaux, ces hommes dont la voix semble un chant, dont la démarche est vive et joyeuse comme une danse sicilienne. Mais la foule de Paris, au milieu de cette brume malsaine, était pâle, lente et taciturne; sans vigueur, sans exaltation; elle semblait avoir juste assez de courage pour vivre. Les horizons étroits bornent l'imagination. Comment rêver des cieux infinis, dans ces lieux misérables? Comment rêver des champs immenses sur ce pavé glissant?

Mademoiselle de Beaulieu passait avec sa mère; en ce moment beaucoup de monde remplissait la rue. Les deux femmes furent obligées de s'arrêter. Gabrielle, triste et froide, portait la tête penchée comme une âme qui n'attend plus rien du ciel. La foule se serrait, se rangeait : évidemment on attendait quelque événement curieux. Les commis, une aune à la main, quittaient leur comptoir sans pratiques. L'épicier, armé du Constitutionnel, paraissait le doyen de la rue; pendant qu'une vieille portière jasait politique et littérature, tout en balayant le-devant de la porte. Les journaux de tous les locataires, qui sortaient à moitié de sa poche, annonçaient sa profonde érudition. C'était une petite vieille, décrépite et dégenillée. Un mouchoir déteint entourait sa tête et laissait passer quelques mèches de cheveux gris. C'était le type de ces créatures galantes, qui après avoir usé leur vie jusqu'à la corde, dépouillées enfin de tout leur artifice, tombent dans une loge comme une immondice dans un égout. Cette femme était celle qui, autrefois, se faisait nommer madame de Saint-Mégrin, et que aujourd'hui les portiers, ses confrères, appelaient de son nom : la vieille Madelaine.

En ce moment la foule s'écartait avec bruit. Les voilà! criait-on, et tous les regards se portaient vers le bout de la rue. C'était une chaîne de forçats qui prenait la route de Brest. Leurs habits sales et déchirés n'avaient plus de formes. Beaucoup avaient une expression de bassesse, d'ignominie ou de brutalité. Pourquoi faut-il, même à la vue de certaines souffrances, être plutôt saisi d'horreur que de pitié? Un de ces hommes attira surtout l'attention de Gabrielle. La taille de cet homme dépassait la taille de tous les autres. Une longue barbe brune tombait inculte sur sa poitrine. Son âme d'acier n'avait reçu aucune empreinte de la honte. Il semblait le roi de ces malheureux. La jeune fille recula épouvantée à la vue de Saint-Marc. Oh! pourquoi semblait-il encore supérieur à cette foule? Oh! pourquoi admire-t-on avec une sorte d'épouvante et d'horreur même le vice? La poésie est une fleur qui souvent croît sur la boue, et le bandeau de l'innocence empêche de voir l'odieux du vice. Saint-Marc, en passant, jeta un regard plein d'insolence et de cynisme sur Gabrielle qui rougit et baissa les yeux.

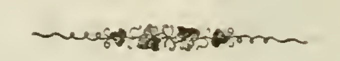
La vieille portière balayait toujours en ruminant quelques souvenirs.

C'était donc de tels êtres qui avaient brisé l'existence de mademoiselle de Beaulieu! Voilà les fantômes qui sans cesse planaient sur elle! Voilà les oiseaux de nuit dont les ailes noires avaient effarouché son bonheur! Voilà les cauchemars vivants qui, la nuit, s'appesantissaient sur sa couche, qui soufflaient sur ses rêves de jeune fille! Voilà donc ces vampires qui avaient sucé tout son sang! Voilà donc ces êtres impurs qui, à plaisir, jetaient du fiel sur chacun de ses jours, qui, à plaisir, semaient d'épines sa pauvre vie! Le bon Dieu s'était trompé : il avait donné à Gabrielle un démon au lieu d'un ange gardien.

Infamie! ces êtres inférieurs avaient bu toute l'âme de la jeune fille. Gabrielle eut comme une pensée de haine et de vengeance pour toute la race humaine. Oh! que ne pouvait-elle lutter avec ce monde! Que ne pouvait-elle opposer son martyre à la perfidie et à la lâcheté! Mais non : le monde emploie une lutte sourde et cachée, c'est la tarentule qui s'insinue sous vos draps et vous suce pendant le sommeil.

Tout était fini pour Gabrielle : le germe de sa vie était étouffé. Elle se remit au travail avec ardeur; non au travail de la pensée, mais à un travail matériel et accablant qui laissait dormir son cœur. Quelquefois elle avait des découragements immenses. On la voyait passer, les yeux ternes, les yeux sans expression et comme affaissée sur elle-même. Cette jeune fille, si froide, si monotone, c'était celle qui naguère rêvait de gloire et d'amour, celle qui se riait de tous les malheurs! Nul ne remarquait cette femme froide comme une tombe, cette femme qui n'avait pas vingt ans. Quand un de ces petits malheurs qui font tressaillir les âmes endormies, comme des mouches cantharides raniment une plaie, venait à la frapper, elle se réveillait comme galvanisée. Sa douleur, ainsi qu'une mer immense, se mettait à déborder. Voyant sa poésie s'éteindre comme une lampe sans huile, voyant sa vie s'éloigner comme une ombre, elle s'y cramponnait encore. Elle eût voulu rattraper un de ses affreux rêves d'autrefois. Elle eût voulu souffrir encore une de ses anciennes agonies. Mais non! Plus que le vide, plus que le néant! Oh! pourquoi avait-elle répandu toute sa vie sur des cadavres. Son cerveau, comme un volcan, s'était consumé lui-même. Elle avait eu le mal de la vie, son âme avait embrassé avec rage des objets inanimés; à ses baisers d'amour avaient répondu les morsures de la rage. En descendant du ciel, elle avait mis le pied sur un enfer. Gabrielle, Gabrielle, adieu ta pauvre vie. Adieu les champs fleuris de la terre, adieu les champs fleuris de l'idéal. Sans doute plus tard, quand la jeune fille rencontra par hasard un de ses drames qu'elle avait écrits dans un jour de courage, elle le feuilleta d'un air hébété et ne le comprit plus.

Adèle Esquiros.



L'AMOUR AU COUVENT.

C'était en 1793. Les cloîtres étaient détruits, les églises saccagées : désormais le bon Dieu ne pouvait plus être adoré qu'en plein vent. Les confessionnaux servaient de guérites aux soldats ; la chaire religieuse se changeait en tribune révolutionnaire ; le pasteur était *sans-culotte* et les brebis insurgées mettaient tout à feu et à sang. Le sacerdoce aboli, les religieuses s'étaient dispersées : quelques-unes n'avaient peut-être pas été fâchées de voir intervenir l'enfer dans les choses du ciel. Elles avaient pris leur parti, songeant après tout que, faute d'être nones, elles étaient encore femmes. Trois seulement de ces recluses que la solitude semblait avoir rendues froides comme les dalles du cloître, ne purent retrouver d'ailes pour voler dans le monde. Elles restèrent étonnées, mais calmes au milieu du désastre général. Le couvent détruit, elles prièrent sur les décombres. Depuis longtemps elles se regardaient comme des mortes, qu'auraient-elles fait au milieu des vivants ? Près de là demeurait une vieille châtelaine qui n'avait pas émigré : sa noblesse venait plutôt de son âme que de ses titres. Cette bonne dame est touchée de la piété de ces recluses qui, désormais, n'avaient plus que l'univers pour cellule, elle leur offrit une retraite dans son château. Madame de B. recueillit aussi un vieux prêtre qui refusait de prêter serment, ne voulant pas servir la terre après avoir servi le ciel. Voilà donc le pasteur au milieu de son troupeau. Il se forma comme un petit couvent dans la maison de madame B. La cloche du dîner servait à sonner la messe. Le prêtre, en robe de chambre (aucun tailleur n'osant plus fabriquer de soutane), officiait devant une commode que, bien entendu, on était convenu de prendre pour un autel. Une tymballe d'argent servait de calice : on y versait le meilleur vin de la cave, mais l'austère curé ne le buvait jamais sans l'avoir changé au sang de Notre-Seigneur. Pour hosties, on avait fait provision de grands pains à cacheter, dont il paraît que le bon Dieu voulait bien se contenter. Rien ne manquait aux saints ornements; quelques bougies du salon remplaçaient les cierges : de petits amours s'étaient bien vite transformés en chérubins, pendant qu'une Vénus jouait le rôle de la sainte Vierge. Une des religieuses s'était mise enfant de chœur. Les hommes ne sont-ils pas de grands enfants ? Elle n'avait pas tout à fait la légèreté et l'espièglerie d'un bambin, mais l'intention fait tout. S'agissait-il de confesser, pour remplacer le surplis et la culotte courte, la chose était toute simple, puisqu'il suffisait de se montrer en chemise et en caleçon.

Comme on manquait de prie-Dieu, on avait entouré l'église des sofas et de causeuses. Les pauvres sœurs se plaignirent bien un peu de ce bien-être, mais dans ce temps de terreur, on ne pouvait pas se montrer trop difficile. Le soir, elles consentirent aussi à se coucher dans des lits ; madame de B. les ayant priées d'attendre qu'elles fussent mortes pour avoir des cercueils. Hors du couvent, nos religieuses furent aussi privées de l'agréable vue des têtes de mort : les pauvres femmes étaient si vieilles qu'elles n'avaient qu'à se regarder elles-mêmes pour songer à l'autre monde. Libre à elles d'ailleurs de se macérer pour compenser les austérités qui leur manquaient. Quant au prêtre, c'était un saint homme, qui pensait que de toutes les vertus la première est l'obéissance ; il ne s'était donc pas fait prier pour s'accommoder du confortable de la maison. Il était gras et frais, son abdomen s'élevait avec majesté, et ses traits avaient la béatitude des élus du Seigneur. Son mysticisme lui attirait sans cesse l'admiration, car tout le monde savait qu'à même la chair il portait un cilice, et que tous les jours il se donnait la discipline. Le vendredi, il ne mangeait que du saumon, des truffes, quelques oranges et des confitures; et toujours après dîner, il prêchait le jeûne et l'abstinence. Son occupation ordinaire était la méditation. Les yeux béatement fermés, il digérait le pain des anges.

Le soir, toute la communauté se réunissait près d'un bon feu qui devait sans doute donner à nos recluses un petit avant-goût de l'enfer. Les heures se passaient en conversations, toujours intéressantes pour celui qui parlait. Chacun n'avait-il pas à faire ses confidences. Tous avaient l'âme bonne, seulement, pour arriver au même but, ils avaient suivi des routes différentes. Le châtelain, vieux soldat, disait ses campagnes ; il comptait ceux qu'il avait tués, et le nombre en augmentait tous les jours. Le prêtre parlait de ses miracles, des consciences ressuscitées; madame de B. de ses victoires, des cœurs battus en brèches ou enlevés d'assaut. Vint le tour des religieuses. Les deux premières ne tenaient guère note de leurs péchés. Elles en avaient de véniels, de mortels, des capitaux et des originaux, enfin de quoi composer tout un dictionnaire de confessionnal et meubler la tête de vingt séminaristes. L'une avait regardé trop tendrement quelque chérubin joufflu, l'autre, plus coupable, avait succombée à l'amour..... des confitures. La troisième, plus jeune que les autres, avait une de ces figures douces et souffrantes qui attirent la sympathie. Des rides précoces avaient sillonné son front, et ses yeux brillaient encore d'un feu mal éteint. Pour moi, dit-elle avec humilité, je n'ai exterminé personne, je n'ai pas fait de miracles, et mes péchés ne sont pas assez drôles pour vous faire rire. Si je vous racontais mes bonnes fortunes ? La pauvre sœur était si connue par son austérité, elle portait sous ses cheveux gris une candeur si naïve, que cette gaillardise ne scandalisa personne.

— On aime donc, au couvent ? demanda madame B.

— Où n'aime-t-on pas ? dit la religieuse avec un soupir.

Ce beau temps est si loin de moi... il me semble que je n'y suis plus pour rien. Si mon cœur était encore jeune, je n'oserais pas le montrer tout nu, mais vieux et ridé, il n'est bon, comme un squelette, qu'à démontrer l'anatomie du sentiment.

J'entrai au couvent toute petite ; un peu plus, j'allais vous dire que j'y étais née. J'étais orpheline : n'avoir pas de parents, c'est ne pas avoir de racines sur la terre. Je ressemblais à ces fleurs, qui, sous un ciel étranger, vivent toujours dans leur ancienne patrie. J'avais grandi sans amie, sans plaisirs et sans regrets. Une barrière idéale s'élevait entre moi et les choses extérieures. En me jetant sur cette planète, il me semblait que Dieu s'était trompé de monde. Tout me paraissait étrange, et dans chaque objet je cherchais une âme. Enfin mon imagination errante et vagabonde se concentra sur un seul être. Je trouvai mon *idéal* (c'est un vieux mot, mais il habille si bien ma pensée). C'était une pervenche triste et sentimentale comme le ciel. Je la regardais quelquefois, je la regardais plus souvent, je la regardais toujours. Une idée n'a pas de sexe. Notre cœur est en nous-même, qu'importe l'objet sur lequel nous le posons. Dans cette fleur, n'était-il pas une âme endormie ? Je parlais à cet être encore enveloppé dans les langes de la nature ; n'étais-je pas moi-même dans un nuage qui me voilait l'infini ?

— Pauvre fleur, tu es triste, comme moi, tu es dans l'attente ?

La pervenche inclinait son front plein de pensées !

— Tu es encore à l'entrée de la route, cette route si longue pour aller à Dieu. Que ne puis-je te soutenir et te consoler, moi, déjà chargée du fardeau de plusieurs vies, j'aurais eu de la force pour toi !

La pervenche attendrie versait des larmes de rosée.

— Tu pleures... tes larmes sont moins amères que les miennes. Tu n'as pas encore le sentiment de l'existence ; tu suis la loi commune, mais tu ne la sens pas. Que ne puis-je comme toi rester endormie jusqu'au jour de la lumière éternelle ? Tu vas te transformer sans connaître la mort... Fleuris, belle plante et suis ta destinée.

Mon *idéal* changeait de forme à mesure que mon âme s'élevait.

Bientôt ce fut une étoile : après la fleur de la terre, la fleur du ciel, ou plutôt c'était la même fleur qui s'était élevée. Le soir, que de douces causeries avec cette âme errante.

— Comme tu es pâle! Tu souffres donc beaucoup?

L'étoile avait des regards désolés.

— Dans ta course lointaine, que rencontres-tu? Le vide, toujours le vide! Si haut, ne vois-tu pas Dieu?

L'astre scintillait en signe d'espoir.

— Tu souris, je te comprends. L'infini est un mystère affreux et sublime : après les ténèbres, la lumière, la vie, après le néant.

L'étoile, voilant ses traits d'un sombre nuage, triste et silencieuse, reprenait sa route.

Bientôt, cet amour pâlit. La matière inerte ne me suffisait plus. Une vague inquiétude me disait : cherche plus haut!

J'avais seize ans. J'étais sur le point de prononcer mes vœux. Cette cérémonie demandait un redoublement de ferveur. Il me fut ordonné de passer mes journées entières dans la contemplation du ciel. Nous en avions un petit, couleur indigo, avec des nuages à l'huile. Après beaucoup de saintes extases, je remarquai avec étonnement que le ciel m'apparaissait sous la figure d'un beau jeune homme blond. Il avait des yeux bleus et le front rêveur. Dans ses traits, je voyais son âme : elle était pareille à la mienne. Cette image s'était décalquée en moi, je la reflétais dans tout. Quand je croyais penser à Dieu, c'était à *lui* que je pensais : n'était-ce pas la même chose? Chaque jour, je lui écrivais des lettres tendres et passionnées : à peine si je m'apercevais que ces lettres restaient sans réponse. Je ne vous rapporterai pas nos conversations amoureuses. Peut-être en passant par ma bouche n'auraient-elles plus le même charme aujourd'hui. Que de fois j'ai cherché l'ombre pour être seule avec *lui*. La nuit, quand il était près de moi...

Le curé tressaillit.

Les religieuses firent un signe de croix.

Madame de B. sourit en rougissant un peu, et le vieux châtelain écouta avec plus d'intérêt.

— J'oubliais de vous dire que ce jeune homme était un saint placé près de l'autel. Je touchais au dernier échelon de l'amour platonique quand un jour...... ô malheur! Je me rendais en soupirant à notre rendez-vous. Que vois-je? mon *idéal* faisant une grimace effroyable. De vilaines moustaches lui donnaient un air ridicule et furibond. Jugez de ma torpeur, je ne pus articuler qu'un éclat de rire. Cette affreuse mutilation était l'ouvrage d'une jeune none. Son espièglerie l'ayant fait condamner à une longue méditation, elle avait médité de la sorte. Ce pauvre saint, qui naguère édifiait tout le couvent, devint un sujet de scandale. Après être mort pour moi, il fut chassé honteusement de l'église. Que de regrets me coûta la perte de cet amour! Ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'en songeant à la chute funeste de mon *idéal*, il m'était impossible de le pleurer sans rire.

De désespoir, je me jetai dans les bras d'un confessionnal. Heureusement j'avais un nouveau directeur; ce fut une petite distraction. On est capricieux en religion comme en amour. Tout-à-coup je me sentis animée d'une ferveur surnaturelle. En regardant mon passé avec la loupe de la dévotion, des milliers de fautes m'apparurent et s'élevèrent comme des nuées de sauterelles. J'aurais volontiers fait des péchés pour avoir le plaisir de les dire. Mon confesseur ne me faisait grâce d'aucun détail. S'agissait-il d'un rêve sensuel, il devait lui être reproduit dans toutes ses nuances; était-ce une romance trop tendre, je la lui chantais d'un bout à l'autre. C'était un homme austère, il voulait juger à fond de la gravité du mal afin de l'extirper. Sa voix onctueuse répandait comme un baume sur mes blessures. — Arrachez toute illusion de votre cœur, me disait-il; néant, que les choses humaines. Songez à la mort! Regardez la tête décharnée qui est sur votre prie-Dieu, et dites : voilà bientôt comme je serai. » Ces touchantes images m'avaient bientôt rendu le calme; je me nourrissais des conseils de mon saint directeur comme d'une manne céleste.

— Renoncez à Satan et à ses pompes.

— Oui, mon père.

— Dépouillez-vous du vieil homme.

— Oui, mon cher père.

— Extirpez l'aiguillon de la chair.

— Oui, mon très cher père.

Les pompes de Satan, le vieil homme et l'aiguillon de la chair n'étaient pas pour moi des choses bien rationnelles, mais qu'importe en religion quelques mystères de plus ou de moins. Après chaque confession, le bon curé ne me menaçait ordinairement que d'une centaine d'années de purgatoire. Il gardait l'enfer pour les *cas réservés*. La mansuétude ne l'abandonnait jamais. Il parlait de diables, de broches et de chaudrons du même accent que s'il m'eût dépeint les joies du paradis. En passant par sa bouche, l'huile bouillante acquérait la douceur du miel, et les charbons ardents vous chatouillaient agréablement les oreilles. J'ai su depuis qu'étant très frileux, il rêvait des tourments à froid.

Vous jugez bien que je n'avais pu résister à tant de charmes. Mon être s'agrandissait, je voulais aimer un autre être; mes pensées débordaient, j'avais toute mon âme sur le cœur. Je vis bientôt se dissiper en moi les ténèbres du vide. Que de jolis châteaux en Espagne je bâtissais dans ma cellule. Mon bréviaire sous les yeux, j'inventais un beau roman ou plutôt je lisais le mien; j'imaginais envers mon idéal des dévouements étranges; j'aurais volontiers voulu le précipiter en enfer afin d'avoir le plaisir de griller avec lui. Je ne comprends que l'amour mêlé d'héroïsme. — Puisque aimer c'est donner son cœur, n'est-ce pas déjà du dévouement? J'admire ce jeune homme qui brûla un palais pour se procurer l'occasion de sauver sa fiancée. J'admire ces don Quichotte dont les soleils étaient des Dulcinées. Qu'ils sont petits, ces grands égoïstes du monde, qui dans un autre n'aiment qu'eux-mêmes. Heureux qui eut assez de confiance pour être trompé! Heureux qui fut victime et jamais oppresseur!

C'est ainsi que je lisais mon bréviaire, il me fallait ensuite réciter le chapelet.

— Oh! que ne suis-je libre! J'aurais voulu voyager; voyager dans un bien beau pays, le *pays de tendre*. Que de vallées, que de monts, que de forêts sentimentales! Qu'il est doux de les parcourir! Je traçais dans le vide la carte de mon cœur :

Nous sommes sous la zône torride. Voici le port de l'imagination, on s'y embarque pour voguer sur les mers de l'originalité, de l'étrange, de l'invraisemblable. Je contemple le gouffre de la fascination; je ballotte sur le lac du magnétisme. Voici des écueils : le rocher de la désillusion, celui du désenchantement. Si je ne chavire pas, je débarque dans les champs de l'amitié. Ils sont fleuris et pleins d'ombre. Ici, se trouvent épars, tantôt le bosquet de la causerie, tantôt le jardin de la consolation. Voici la grotte du mystère. Bien entendu, nous sommes sous la latitude de l'estime. Vient la montagne de l'admiration. On se délasse à la gravir, vient le pic de l'enthousiasme. De là, on domine tout le pays!

C'est ainsi que ma vie s'écoulait dans la prière et la méditation. J'étais arrivée à cet état d'extase mystique dont parlent les saints. Quel bonheur de contempler mon rêve vivant! Il était assis, comme un simple mortel! C'était un homme de cinquante ans. Le bel âge! On l'eût peut-être trouvé un peu court, mais je le voyais en grand. Très large à la ceinture, ses épaules allaient en se rétrécissant : il avait la forme d'un if. Sa peau était jaune citron, charmante couleur pour un *idéal*. Ses cheveux papillonnaient d'une manière tout originale. Il pouvait bien avoir quelques petits défauts. — Mieux vaut un vice qu'on aime, qu'une vertu qu'on déteste!

Je faisais de rapides progrès dans la religion. A force de m'expliquer le bien et le mal, j'avais fini par les confondre tous les deux. Mon trouble fut extrême quand je m'aperçus que mes vœux et mes soupirs ne s'adressaient pas positivement. Placée sur mon prie-Dieu, une image ou plutôt une pensée s'écrivait sous mes yeux en mots invisibles. Folie du cœur humain, ne vivre que pour aimer! — La charité n'est-elle pas la première des vertus? Jésus-Christ disait autrefois : il sera beaucoup remis à celui qui a beaucoup aimé. D'un autre côté, je craignais que, pour me tenter, Satan ne se fût caché sous des fleurs, c'est-à-dire, des croix, des disciplines. Dans cette extrémité je courus tout déclarer à mon confesseur.

— Mon père, j'aime...

— Dieu, sans doute?

— Non : une autre personne.

Il fit un cri d'effroi.

— Au lieu de songer à la mort, vous vous livrez à une passion profane! Quels feux dévorants l'enfer vous réserve pour punir la flamme impure dont vous brûlez! En quel état êtes-vous réduite? Le savez-vous? En état de péché mortel. Quel est l'homme qui a osé pénétrer dans ce couvent?

— Ce n'est pas un homme.

— C'est donc...

— Vous... m'écriai-je en pleurant.

Le curé partit d'un immense éclat de rire. Toute la chapelle retentit de ce bruit commun et discordant. Je restai foudroyée. Mon confesseur se sauva en continuant son hilarité. Il avait oublié de me donner l'absolution. Il me parut si compacte, si petit, si lourd, si informe, que je m'écriai : ce n'est pas *lui!* Ce que j'aimais est plus haut. Je rougis de ce que j'avais admiré tout-à-l'heure. Mon rêve était fini. Ce que j'avais appelé de l'amour n'en était que la parodie; mais une parodie amère et pleine de désolation. Mon cœur malade s'était appuyé sur un objet indigne. J'avais pris la meilleure partie de moi-même pour créer ce que j'appelais mon *idéal*: c'est pour cela que je souffrais tant, car j'étais épuisée. Oh! Si je n'avais pas été si sceptique, je n'aurais pas tant cru! J'avais élevé cette ironie au milieu du ridicule et du sarcasme. Chaque jour je voyais mon âme tomber goutte à goutte. Avec effroi, je dissimulais ma douleur. Je voulais ramasser un peu de joie dans le vide du cercueil. Je me cramponnais à mon illusion comme le mourant se cramponne à la vie. Cette pensée était ridicule, stupide, mais c'était une pensée! Cette fois, ma poésie était morte. J'étais désenchantée, et pourtant je souffrais, j'espérais toujours. Une voix me disait : cherche, cherche plus haut. Qu'avais-je aimé? Des choses inertes, des corps sans

âme. Pour élever l'objet de mon adoration, j'avais été obligée de m'abaisser si bas que j'avais eu honte de moi : je m'étais relevée indignée. Plus rien, plus rien désormais. Je sentais en moi un trouble, une souffrance infinie. Mon cœur débordait de poésie et d'angoisse; et j'étais seule, seule à jamais sur la terre. Cette fois, il me fallait plus qu'une âme.

— Qu'avez-vous donc aimé? demanda madame de B.

La religieuse sourit tristement en regardant le ciel.

— L'amour, n'est-ce pas Dieu!

Adèle Esquiros.

LE PRIX DU SANG,

OU

LA TÊTE DE L'AIGLE.

Qu'importe l'année où s'accomplirent les événements qui composent cette histoire! Ce qu'on peut dire, c'est que ces choses se sont passées il y a déjà longtemps.

Quand on quitte la Biscaye pour entrer dans la Castille-Vieille, la première ville que l'on rencontre en suivant la route qui conduit à Madrid, c'est Miranda de Ebro; à quelques lieues de cette ville on entre dans les montagnes d'Occa, ramification de l'Ibérica, grande chaîne qui traverse toute l'Espagne. Ces montagnes longues et élevées forment des gorges affreuses, des rocs escarpés et des cavités profondes dont les plantes misérables n'ont jamais été caressées d'un rayon de soleil.

Par une tiède soirée d'automne, dix ou douze hommes, qu'à leurs costumes on eût pu reconnaître pour des brigands de ces montagnes, sont réunis dans un creux formé par le roc à une profondeur d'environ quarante pieds, et dont l'accès, défendu par les hautes montagnes qui semblent vouloir se joindre, est tellement impraticable qu'il n'est connu peut-être que de ces brigands et de Dieu.

Parmi ces hommes, il en est un que la majesté sauvage de toute sa personne semble mettre au-dessus des autres; cet homme, c'est leur chef, c'est le brave Manoël Aguila. Sa taille est haute, ses membres sont encore robustes; il a les yeux de l'aigle, auquel il a pris son nom (1): ses cheveux, d'un noir de jais, commencent à blanchir en quelques endroits; sa figure brune et ordinairement joyeuse, semble, ce soir, contractée par quelque idée pénible. Il est vêtu d'un gilet de drap rouge, d'une veste et d'une culotte de velours noir, ornées de boutons et de broderies d'argent; autour du corps, il porte une large ceinture de cuir destinée à renfermer des doublons ou des cartouches; il a pour coiffure un large sombrero gris, entouré d'un ruban rouge en velours et sur le devant duquel est fixée une image de la Vierge; pour chaussures, des brodequins et des bas noirs couverts de bandes de cuir qui prennent à la cheville et s'arrêtent au genou; puis enfin, pour tout dire, il porte suspendu à son cou une petite figurine en or, de saint Jacques de Compostelle, qui ne l'a pas quitté une minute depuis cinquante ans.

Au moment où le prend ce récit, Aguila est assis sur un quartier de roc. D'une main, il tient serrée avec force son espingole appuyée sur sa jambe gauche étendue; de l'autre, et le coude sur son genou, il soutient son front morne et pensif; à de fréquents intervalles, il serre convulsivement son arme, il lève la tête et promène autour de lui des regards pleins d'amertume; puis, voyant tous ses hommes muets et immobiles, qui, les yeux attachés sur ses lèvres, semblent attendre qu'elles laissent passer des ordres, il détourne vivement la vue et reprend sa sombre attitude, plus triste encore et plus abattu. Tout à coup, et après un long silence pendant lequel on n'entend que le bruit sourd de l'eau d'une ravine, s'écoulant dans un gouffre à quelques pas d'eux, les bandits voient leur chef relever brusquement la tête, et ils l'entendent murmurer d'une voix étouffée, avec une sorte de rage : « Il faut en finir! »

Alors Manoël passe rapidement la main sur ses yeux, et, de cette voix brève et sonore dont les commandements n'ont jamais été méconnus, il dit à ces hommes attentifs :

— Enfants, voilà vingt-cinq ans que je me suis fait votre chef; ensemble nous avons fait des choses merveilleuses, des miracles d'audace : aussi avons-nous couru des dangers superbes! jamais nous n'avons su, pendant aucune heure de notre vie de bandit, si l'heure d'après sonnerait à nos oreilles vivantes, et depuis vingt-cinq ans pourtant, dans aucun moment, s'agit-il des plus terribles périls, eussions-nous à supporter la perte d'un de nos frères, peine amère pour nous, pauvres proscrits, cœurs enfouis sous du fer... jamais, oh! jamais vous ne m'avez vu cet air sombre et pensif : c'est qu'il est des moments, enfants, où il n'est plus possible de se contraindre. Ecoutez-moi bien. Hier, nous attaquâmes sur le haut du Pancorvo les équipages de l'ambassadeur français, qui s'éloignait de Madrid; comme nous étions au moment de nous en emparer, nous fûmes surpris par les troupes royales, qui nous guettaient; alors commença une lutte sanglante dans laquelle vous vous êtes noblement conduits, mes braves, car vous êtes restés maîtres du champ de bataille et maîtres aussi d'un riche butin. Pour moi, j'ai dû me battre corps à corps avec le lieutenant qui commandait ces troupes... et il faut bien vous le dire, enfants, j'ai presque été vaincu... Oui, si Josefo n'était pas venu à mon secours, je serais mort peut-être.

Ce matin, nous avons arrêté la litière du prieur du couvent de San-Hyeronimo; ne voulant point ôter la vie à ce saint homme, je l'avais entraîné à quelque distance de sa voiture pour m'entretenir avec lui pendant que vous la déchargiez des sacs de piastres qu'elle renfermait. Le croiriez-vous, enfants, le prieur, plein de dévoûment pour sa monnaie, a voulu venir la défendre et m'a renversé. Cela vous étonne, n'est-ce pas? Manoël Aguila terrassé par un moine! c'est indigne! Oh! vous pouvez être honteux pour moi, je l'ai été bien avant vous, car, en vérité, c'est à rougir assez pour chasser cette rougeur-là du front avec une balle de pistolet! car, par Dieu et la Vierge, par san Yago et san Manoël, par ma mère, que j'ai pleurée, et mon père, que je n'ai pas connu! par la seule femme que j'ai aimée et mon enfant qui est mort! je suis indigne de vous, frères, je mérite votre mépris, je suis un lâche! vous pouvez me cracher au visage et me chasser de la montagne!

En ce moment, tous ces hommes qui l'écoutaient tendent leurs mains vers lui; il se lève avec transport, presse confusément toutes ces mains fraternelles, les yeux humides, m'a-t-on dit, puis il retombe assis, tient quelque temps son visage caché dans ses deux mains, et reprend d'une voix plus émue, avec une triste mélancolie :

— L'explication de tout cela, enfants, c'est que j'ai soixante ans, c'est que si le courage et la volonté sont encore ardents en moi, ma force s'enfuit, je perds la souplesse et la vigueur de mes membres, mes cheveux blanchissent, mes genoux tremblent, et bientôt, sans doute, ma volonté et mon courage s'arrêteront ainsi que ma force,

et resteront dans le passé..... J'ai 60 ans, et voilà pourquoi hier j'ai été terrassé par un moine. J'ai assez fait pour devenir célèbre ; on a mis ma tête à prix, on a promis à celui qui me conduirait à Madrid, mort ou vivant, mille ducats. Or, me voilà faible, vieux, incapable de me défendre. Un jour que nous serons attaqués par la milice de Sa Majesté Catholique, je ne pourrai plus résister au nombre, et je serai pris comme un voleur ordinaire. Alors on me liera les mains, on me fera traverser, l'opprobre sur le front, toutes ces campagnes dont j'ai été le maître ; puis, à Madrid, devant une foule avide, béante, stupide, je serai pendu ; cela ne sera pas, mort et tonnerre !... Manoël Aguila ne doit pas finir ainsi ! vous le comprenez, frères. Et maintenant vous ne serez plus étonnés, n'est-ce pas, de me voir ce soir morne et rêveur, et vous me plaindrez, car je dois bien souffrir.

Il y eut encore un moment de silence ; le plus vieux bandit le rompit le premier :

— Manoël, dit-il, pourquoi ce découragement ? n'es-tu pas doué d'une force surhumaine, à elle seule plus puissante que toutes nos forces réunies ? Ne nous as-tu pas dit cent fois, nous l'avons cru toujours et nous le croyons encore, que tant que tu porterais à ton cou cette figurine de saint Jacques-Majeur, tu serais doué d'un pouvoir divin, et que, tant que tu conserverais cette image de la mère du Christ, la mort ni aucune blessure ne pourraient t'atteindre ? Bien des combats nous ont prouvé toutes tes puissances, Manoël ; pourquoi donc aujourd'hui serais-tu le premier à douter de toi ?

— Je vous ai trompés, enfants, cette figure de saint Jacques m'a été donnée par ma mère mourante, j'avais dix ans. Cette sainte Vierge, c'est un don de ma pauvre Juanita, et ces précieuses reliques je les ai conservées toujours parce qu'elles me parlaient de tout ce que j'ai aimé au monde. Ce pouvoir que vous me croyez, il était dans ma volonté, je le perdrai. Cette protection céleste qui me rendait invulnérable, c'était mon bras, je l'ai perdu. Il faut prendre un parti : en restant à votre tête, bientôt je tombe entre les mains des alguazils, et je vous perds peut-être ; en me séparant de vous, j'évite un déshonneur certain, et je vous rends vos serments et votre liberté.

— Y penses-tu, Manoël, nous fuir ! et que deviendrons-nous sans toi ?

— Voulez-vous donc que je sois pendu ?

— Capitaine, dit un des plus jeunes, que ne restez-vous dans cette retraite inaccessible, où vous ne courez aucun danger ? Vous ne nous abandonnerez pas ; chaque soir nous vous rendrons compte de nos opérations du jour, vous nous donnerez vos conseils...

— Oui, n'est-ce pas ? et j'entendrai d'ici le bruit des balles, dont pas une ne sera sortie de mon espingole !...

Jeune fou ! qui a cru qu'un aigle pourrait vivre et mourir dans un trou, loin du soleil ! Non, non, Messieurs, mon parti est pris et je vous ai dit que j'avais toujours ma volonté. Encore une nuit dans ces montagnes ; demain, au point du jour, sous quelque déguisement et muni de ma part de nos butins, je me dirigerai vers Valence, mon riant pays. Il y a là quelqu'un qui m'attend, voyez-vous ; là, j'achèterai une cabane, j'y cultiverai la terre, et je mourrai tranquille sous des cieux parfumés.

Le ton dont Aguila prononce ces dernières paroles ne laisse pas supposer que sa décision puisse changer ; aussi les bandits n'ajoutent pas un mot. Il en est un parmi eux qui, en certains moments, a paru écouter le capitaine avec une avide attention, et qui, après ces dernières paroles, est tombé dans une rêverie profonde : c'est un beau jeune homme de trente ans, au costume plein de recherche, aux traits réguliers, au regard expressif ; il est tiré de sa rêverie par ces mots de Manoël :

— Demain, Josefo, avant que je quitte cette retraite, j'aurai quelques mots à te dire.

— Capitaine, je serai toujours tout à vous.

Après avoir tenté de nouveau et inutilement de changer la détermination d'Aguila, les bandits se sont résignés ; ils ont choisi pour chef le plus âgé d'entre eux, et c'est sous ses ordres qu'ils doivent continuer le lendemain leur guerre aventureuse aux grands seigneurs, aux moines trop chargés, aux riches avares et aux soldats du roi.

Il est plus de minuit, l'heure sombre vient de sonner aux chapelles des couvents épars dans la campagne ; les bandits sont ensevelis dans un lourd sommeil. Aguila lui-même, fatigué par ses dernières émotions, s'est étendu pour la dernière fois sur son lit de feuilles desséchées ; il dort profondément. Seul, un bandit veille, c'est Josefo, le beau jeune homme que je vous ai dit et auquel Manoël doit parler avant son départ. Assis sur une pierre, le front dans ses deux mains, il a l'esprit ouvert à des idées maudites. Satan, invisible, assis par terre et presque entre ses jambes, veille avec lui, il a les yeux fixés sur ceux du bandit, et quand il les voit briller du reflet de quelque bonne pensée qui rayonne dans son âme, il les lui fascine et fait passer devant eux mille tentations d'enfer.

Invisible aussi, le bon ange de Josefo plane au-dessus de sa tête et semble le couvrir de ses ailes. Les esprits purs auxquels Dieu accorde la double vue pourraient voir des larmes dans les yeux du gardien céleste et des chagrins sur son front rêveur ; c'est lui qui verse dans l'âme du jeune homme des pensées douces comme des prières, des paroles pures comme des pleurs. Se combattant de toutes leurs forces, employant tour à tour l'un, l'attrait divin des vertus, l'autre, le prestige éblouissant des vices, Ariel et Satan veulent parvenir jusqu'au fond du cœur du bandit, pour s'emparer de cette suprême puissance que Dieu met dans l'homme, qu'on appelle volonté, et qui peut tout au monde !

Et Josefo, ainsi placé entre l'ange et le démon, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, sent sa volonté flotter indécise, car il n'a jamais su la diriger ni s'en rendre maître.

Sans doute, Dieu, calme et profond, qui a donné à chacun le libre arbitre, contemple cette lutte solennelle du haut de son trône de justice.

Satan dit au jeune homme :

— La tête de Manoël Aguila vaut mille ducats ! mille ducats ! la belle somme ! ce chiffre-là ne te sonne-t-il pas au cœur ?... Si tu tenais cette fortune dans tes mains, Josefo, tu pourrais aller en France, le joyeux pays que tu as tant désiré voir. Là, plus de justice inquiète de ton passé, plus d'inquisition soupçonneuse, plus de compagnons jaloux ; mais une terre de plaisir ! des tournois, des fêtes royales, des amours enivrants. Tu serais un grand seigneur là, toi, jeune, riche et beau, et chaque jour de ta vie serait un plaisir, et chaque nuit un bonheur.

Ariel dit :

— Ami, tu étais nu et mourant de faim, et seul au monde quand Manoël te ramassa, sur la terre de Catalogne, par une glaciale nuit d'hiver ; depuis, il t'a aimé comme son enfant et tu lui as promis cent fois de l'aimer toujours comme un père.

Josefo se leva, son bon ange voulut lui prendre la main, lui montrant du doigt son lit, où l'attendait un sommeil rafraîchissant et plein de doux rêves ; il fit quelques pas pour aller s'y jeter, mais le démon le retint par l'autre main, et l'étreignant violemment, il le fit retomber assis ; puis il reprit de sa voix la plus mielleusement pénétrante :

— Mais, écoute ; en restant parmi ces brigands, qu'espères-tu ? Privée d'Aguila, de son adresse, de sa force, de son habileté, ta bande sera bientôt vaincue, prise, conduite en prison, chacun de vous sera pendu. Songez-y.

L'ange dit encore :

— Jusqu'à présent, Josefo, dans les divers combats auxquels tu as pris part, tu n'as fait que te défendre ; tu es, entre tes compagnons, le seul dont les mains soient restées pures de meurtre. Si tu commettais celui-là, vois-tu, tu n'aurais plus un instant de calme. Tu ne sais pas ce que c'est, ami, que de vivre avec un mort dans l'âme : c'est un enfer dans la vie en attendant l'autre dans l'éternité. Ton crime resterait impuni par les lois, puisqu'il est ordonné ; mais l'homme a en lui-même un tribunal et un juge plus impitoyables que tous les juges du monde ; ce tribunal, c'est l'âme ; ce juge, c'est la conscience. Ami, penses-y bien.

Le démon reprit :

— Au lieu de cet avenir sombre de la pendaison, vois les mille jouissances qui te sourient dans chacun de ces mille ducats.

— Josefo, pense à Dieu.

— Josefo, pense au plaisir !

— Manoël t'a sauvé la vie ; tout à l'heure, quand le jour va paraître, il va te parler, t'appeler son Josefo, de cette voix affectueuse qu'il ne prend que pour toi...

— Hâte-toi, beau jeune homme, l'heure passe vite pour ne revenir plus. Tout à l'heure le brigand va s'éveiller, et il ne sera plus temps. Hâte-toi, coupe cette précieuse tête avec ton poignard, et jette le corps dans la ravine ; tout sera dit, et ta fortune faite.

— Ami, n'entends-tu pas le tonnerre ? Dieu lui-même t'avertit de sa grande voix qui émeut le monde.

Il faisait en ce moment un orage épouvantable, les roulements de la foudre se répétaient d'échos en échos dans les montagnes, la pluie tombait avec fureur ; le vent, mugissant dans les arbres, dont il faisait craquer les troncs, s'engouffrait bruyamment dans les ravins : et la foudre, la pluie et le vent, composaient un fracas dont l'horrible violence avait quelque chose d'écrasant. A chaque instant, de larges éclairs déchiraient les flancs du ciel et laissaient entrevoir des lueurs sanglantes éclairant l'infini ; les éléments tentaient de se confondre : on eût dit le monde à son dernier jour, tant la nature était bouleversée. Habitués à ces orages, les brigands dormaient toujours ; Josefo restait anéanti, et, près de lui, Ariel pleurait, Satan riait.

Il est des hommes qui ont commis des crimes par cela seul qu'ils se sont dit fortement à eux-mêmes qu'ils y étaient prédestinés. Josefo se lève en disant :

— C'est la fatalité qui me pousse, allons !

Et il se dirige vers l'endroit où repose son chef. Le bon et le mauvais ange s'attachent à lui, l'un l'entraîne, l'autre le retient ; mais sa volonté a parlé, il est devant la couche de Manoël.

A la lueur tremblante d'une lampe de fer qui se balance à la voûte de l'antre, Josefo regarde un instant l'homme pour lequel le matin

même il eût exposé sa vie; mais maintenant le crime est commis dans sa pensée, rien ne peut plus l'empêcher, et, s'il regarde Manoël, ce n'est que pour bien choisir l'endroit où il va le frapper.

Sa main tremble pourtant, Satan la conduit, elle se lève, elle s'abaisse..... Alors un effroyable coup de tonnerre se fait entendre, le ciel s'ouvre en deux dans un éclair immense; l'ange jette un cri de douleur et s'envole, Josefo tombe évanoui, et Satan pousse un ricanement étrange qui retentit jusqu'en enfer.

. . . .

Quand le meurtrier revint à lui, l'orage avait cessé, tout était redevenu tranquille. A travers les ouvertures des rochers, il aperçut les lueurs incertaines du crépuscule du matin; son regard se reporta sur sa victime : du doigt, Satan lui montra un sac de cuir gisant à terre; Josefo s'en saisit, il y mit la tête d'Aguila; puis, avec une force surnaturelle, il traîna rapidement le corps jusqu'à la ravine et l'y précipita..... Les flots bouillonnèrent un instant, et tout fut fini. Le bandit ramassa ensuite à la hâte ses armes et quelques piastres, il prit d'une main le sac de cuir et entra dans le sentier qui conduisait hors du ravin... Bientôt après il était sur la route de Burgos.

Satan l'avait suivi.

Après avoir traversé les montagnes d'Occa, et dans une vallée avoisinant la petite ville de Bribiesca, on trouve deux lacs profonds n'ayant chacun environ que cinquante pas de tour, on les a nommés le lac blanc et le lac noir (pozo blanco, pozo negro). En sortant de Bribiesca, l'œil est séduit par une charmante vallée bien peuplée et féconde, puis on arrive au petit village de Monastério.

Dans ses différentes excursions pour les besoins de la compagnie, Josefo n'avait jamais été plus loin sur la route de Madrid. Comme il était encore bien matin et qu'il ne rencontrait personne, le meurtrier, qui avait hâte de s'éloigner des montagnes, fut désagréablement surpris, quand il eut laissé derrière lui Monastério, de se trouver en face de trois chemins parmi lesquels il ignorait complétement celui qui menait à Madrid. Il s'arrêta et s'assit sur une pierre, attendant le passage de quelque paysan auquel il pût s'adresser. Il attendait depuis une heure, et déjà voyant le soleil s'élever, il blasphémait d'impatience et reprenait son sac de cuir pour prendre une des routes au hasard, lorsqu'il entendit ces mots :

— Prends la route du milieu.

Josefo a tressailli, une sueur glacée se répand sur tout son corps, ses cheveux se hérissent, ses dents s'entre-choquent avec violence, il vient de reconnaître la voix si connue de Manoël Aguila. Par un mouvement machinal, ses regards se portent autour de lui, personne n'est là que Satan, qui sourit, et que l'assassin ne peut voir.

— Je suis fou, pense-t-il, mes oreilles m'ont trompé.

Mais au même instant la voix se fait encore entendre, et Josefo, comme malgré lui, est frappé de stupeur.

— Prends la route du milieu, répète-t-elle, tu seras bientôt devant Burgos; ne t'y arrête pas, car il faut te hâter pour être ce soir à Villadrigo, où tu arriveras en côtoyant la rivière d'Arlanzon, et où tu pourras passer la nuit à la Posada-del-Emperador; à Villadrigo, tu auras encore environ quarante-cinq lieues pour arriver à Madrid; mais, marche bien, aie bon courage, il y a mille ducats qui te tendent les bras au bout du chemin.

Josefo est saisi d'un tremblement convulsif; il veut laisser là cette tête à laquelle la justice de Dieu prête une voix effrayante, mais ses nerfs sont tellement contractés qu'il ne peut parvenir à ouvrir sa main, qui tient serré le sac de cuir avec force. Il lui est impossible de faire un pas, mais Satan le pousse vigoureusement, et le meurtrier, une fois l'élan reçu, marche avec rapidité vers Madrid. La voix reprend :

— Marche, marche, songe aux ducats; demain tu traverseras, sans t'arrêter, Torquemada, Venta-de-Trigueros, Cubezon, et tu iras coucher à Valladolid. C'est une très vieille et très magnifique cité, avec ses quatorze ponts de pierre sur l'Esgueva, son palais antique et sombre des rois d'Espagne et son Campo-Grande, entouré de quinze églises; n'importe, tu ne t'y arrêteras pas; le lendemain matin, tu passeras le Douro et l'Adaja, puis Valdestillas, puis Olmedo; le surlendemain, tu traverseras les montagnes de Guadarrama, et tu entreras dans la Nouvelle-Castille; avant la fin du jour, tu seras à Madrid. Va de suite chez l'alcade mayor, c'est lui qui te comptera le prix de ton crime. Marche, marche, voilà ton chemin tout tracé, marche et pense aux mille ducats.

Et marchant sans relâche, poussé par le démon quand il lui arrivait de s'arrêter, Josefo, éperdu, déchiré de remords, ayant presque perdu la conscience de ses actions, arriva à Madrid.

Lorsqu'il fut devant l'alcade mayor, la certitude de recevoir bientôt le prix de la tête du brigand et de s'en débarrasser lui rendit un peu de force, et quand il ouvrit le sac de cuir, ce fut avec assez de fermeté qu'il prit la tête de Manoël par les cheveux et qu'il la tint ainsi quelque temps suspendue, pour que l'alcade pût la comparer au signalement qui lui avait été donné de la figure du chef de bandits.

Le magistrat la reconnut parfaitement et n'hésita pas à faire compter à Josefo la récompense promise. Cela fait, celui-ci voulut déposer son terrible fardeau sur une table du cabinet de l'alcade, mais en ce moment la tête, qui, depuis Monastério, était restée muette, dit :

— Oh! non, Josefo, tu ne peux pas me laisser ici; nous ne devons pas nous séparer si tôt, j'ai encore trop de choses à te dire.

L'alcade fut épouvanté, car il avait vu remuer les lèvres de Manoël, et il ne pouvait douter que ce fût lui qui eût prononcé ces paroles.

— Jeune homme, s'écria-t-il en s'adressant à Josefo, remportez vite cette tête; sortez à l'instant d'ici, sortez et prenez garde à l'inquisition!

Josefo, de qui toutes les horribles angoisses s'étaient réveillées, remit la tête dans le sac de cuir et sortit rapidement. Il courut se loger dans un riche hôtel de la calle del Caballero de Garcia, une des belles rues de Madrid; et là, quand il eut obtenu une chambre et qu'il s'y vit seul, il se dit qu'il fallait vite en finir avec cette vie de damné qu'il menait depuis quelques jours; et, Satan l'aidant, il réunit tout son courage, et, après avoir vidé deux bouteilles de Xérès, il s'adressa à la tête et lui dit :

— Manoël Aguila, puisque tout ton être semble s'être réfugié dans ton cerveau pour te venger de mon crime, puisque tu as gardé toute ton intelligence, réponds-moi; jusqu'à quand me poursuivras-tu, que veux-tu faire de moi?

Et la tête répondit :

— L'autre soir, Josefo, quand j'ai dit adieu à tous mes braves en leur annonçant ma résolution, j'ai ajouté, tu dois t'en souvenir, que je voulais aller finir ma vie dans le royaume de Valence, ma patrie; car là, ai-je dit, quelqu'un m'attend depuis bien des années. Eh bien! c'est à Valence que je veux que tu me mènes; tu ne pourras pas te défaire de moi, ne l'espère pas. Tu sais que ç'a été vainement que tu l'as tenté à Monastério, ne l'essaie donc plus; il y a entre nous, Josefo, un lien mystérieux et fatal qu'aucun pouvoir ne peut rompre maintenant, vint-il du ciel! vint-il de l'enfer! Donc, résigne-toi et conduis-moi mort où je serais allé vivant. Allons, allons, ne perds pas de temps, marche, marche; je suis pressé d'arriver, et tu dois l'être de me quitter. Marche, les morts vont vite.

Quatre jours après, Josefo côtoyait le Gualadaviar, qui traverse le royaume de Valence, toujours chargé de son horrible fardeau. Il était maigre et vieilli; son bras droit surtout, qui soutenait la tête de Manoël, était entièrement décharné; il avait la figure et les vêtements couverts de poussière; ceux qui le rencontraient s'éloignaient de lui en faisant des signes de croix. Ce Josefo si frais, si alerte, si beau quelques jours auparavant, était devenu un vieillard hideux; chaque heure de remords vaut une année d'existence, une ride au front et une torture au cœur.

— Courage, Josefo, dit la tête vengeresse, courage, nous avançons, ce soir nous serons à Leria; les dernières lieues semblent toujours bien longues, n'est-ce pas? Veux-tu que, pour les abréger, je te conte quelque vieille histoire?

L'assassin n'avait plus de voix pour répondre...

— Avant que je l'aie finie, nous serons sans doute arrivés, car je respire déjà le parfum des orangers et des citronniers qui entourent l'endroit que je vais revoir. Allons, courage, écoute-moi et marche toujours.

Il y a trente ans, j'avais ton âge; comme toi, j'étais un beau jeune homme aux longs cheveux noirs, aux yeux pleins de flammes, à la bouche fraîche et souriante; comme toi aussi, j'avais un cœur ardent, un esprit rapide et des pensées folles; comme à toi, quand tu as été danser quelque séguidillas aux fêtes des villages qui entourent la montagne, il m'est souvent arrivé de voir les yeux de quelque belle jeune fille s'arrêter sur moi avec une douce expression d'amour; alors je n'étais pas bandit, je vivais libre, insouciant, heureux, en cultivant la terre dans cette riche campagne de Valence. Le jour, je travaillais, le soir, je m'étendais sur l'herbe et j'admirais les étoiles, que ma mère m'avait dit être autant de regards de Dieu, ou bien encore je me couchais sur les bords du Gualadaviar, et, en regardant couler l'eau, je me laissais aller à de longues reveries. Le dimanche, je dansais sous les orangers, j'attendais l'amour de quelque belle Valencienne, et je pensais souvent qu'il n'y avait pas dans les Espagnes un homme qui pût se dire plus heureux que Manoël Aguila. Il arriva qu'un soir, c'était, je m'en souviens, la fete de San-Murillo, je dansais quelques boleros avec une jeune fille dont les yeux etaient plus doux que ceux de la vierge, dans notre église; elle s'appelait Januita. Le dimanche qui suivit, je ne dansais qu'avec elle, et à la San-Murillo, d'après, nous faisions le meilleur ménage que le ciel ait jamais béni. Rien ne manqua à mon bonheur. Juanita me donna un fils, sur la tête duquel je plaçais la moitié de mes espérances de bonheur; l'autre moitié reposait sur la tête de sa mère. Quelques années après, je fus obligé de me rendre à Madrid pour terminer plusieurs affaires; je partis, recommandant mon enfant à sa mère et sa mère à Dieu. Or, avant que je devinsse l'époux de Juanita, elle avait été aimée par un riche fermier laid et méchant; me voyant préféré à lui, il jura de se venger, et quand un Espagnol jure de se venger, Josefo, il est plus rare de le voir oublier sa parole que de voir le soleil se lever à l'occident. Riccardo se vengea; pendant mon voyage, il tua ma Juanita, et le jour où je revenais à Leria, je rencontrai le convoi de la malheureuse victime. Quant à mon enfant, Riccardo, après son crime, l'avait emmené en s'enfuyant.

Ma vengeance à moi fut horrible, Josefo; mais je ne te la raconterai pas, car je pense que nous sommes arrivés.

Il était tout-à-fait nuit; aux derniers mots prononcés par la bouche de Manoël, Josefo s'était arrêté; il se trouvait alors au milieu d'un petit bois dans lequel des orangers, des oliviers, des citronniers répandaient autour d'eux d'enivrants parfums. Devant lui, le meurtrier aperçut une petite éminence, surmontée d'une vieille croix noire à demi brisée; la lune, pénétrant à travers le feuillage, éclairait d'une lueur mélancolique et solennelle ce dernier asile d'un ange terrestre.

— Josefo, dit l'impitoyable voix, tire-moi de ce sac.

Le meurtrier obéit.

— Cette tombe, continua la voix, c'est celle de ma Juanita; c'est à côté de cette pauvre colombe que l'aigle voulait venir s'abattre et reposer : l'y voilà; merci, Josefo, tu as accompli ma dernière volonté. Mais ce n'est pas tout encore; creuse cette terre, puis tu m'y placeras, et ta tâche sera remplie. En échange de la vie que tu m'as prise, c'est bien le moins que tu me donnes une mort tranquille et douce. C'est fait, n'est-ce pas? Enfin, ma Januita, nous allons être réunis.

— Oh! j'en suis sûr, sous mon dernier souffle, tes os vont tressaillir; nous allons enfin dormir du même sommeil pour nous éveiller au même jour. Allons, Josefo, un dernier service; place-moi dans cette fosse..... Bien, merci... Maintenant, penche-toi un peu, car je sens ma voix s'éteindre.

— L'autre soir, dans la montagne, je t'ai dit que j'avais à t'entretenir; je vais t'apprendre cette nuit ce que je voulais t'apprendre alors; penche-toi un peu plus, encore; là, bien, écoute :

Je t'ai repris en Catalogne aux mains de Riccardo, tu es mon fils! Parricide! sois maudit de ton père et de Dieu!

Josefo tomba lourdement dans la fosse, et la voix se tut.

Alors Satan, qui n'avait pas quitté sa proie, s'y jeta à son tour; en appuyant un peu sur le cœur du bandit, il en fit jaillir une petite flamme rougeâtre, s'en saisit et disparut sous la terre.

C'était l'âme du maudit, qu'il avait disputée à l'Ange Ariel.

Edouard Plouvier.



VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES
ROMANS CONTES FABLES THÉATRE
HISTOIRE NOUVELLES BALLADES
DESSINS PAR ED. FRÈRE
GRAVURES PAR ROUGET
J. BRY AINÉ ÉDITEUR 27 RUE GUÉNÉGAUD
20 CENTIMES LA LIVRAISON

LE

DIABLE AMOUREUX

PAR CAZOTTE.

La Science du Bonhomme Richard, par FRANKLIN.

I.

J'étais à vingt-cinq ans capitaine aux gardes du roi de Naples : nous vivions beaucoup entre camarades, et comme de jeunes gens, c'est-à-dire, des femmes, du jeu, tant que la bourse pouvait y suffire ; et nous philosophions dans nos quartiers quand nous n'avions plus d'autre ressource.

Un soir, après nous être épuisés en raisonnements de toute espèce autour d'un très petit flacon de vin de Chypre et de quelques marrons secs, le discours tomba sur la cabale et les cabalistes.

Un d'entre nous prétendait que c'était une science réelle, et dont les opérations étaient sûres ; quatre des plus jeunes lui soutenaient que c'était un amas d'absurdités, une source de friponneries, propres à tromper les gens crédules et amuser les enfants.— Le plus âgé d'entre nous, Flamand d'origine, fumait une pipe d'un air distrait, et ne disait mot. Son air froid et sa distraction me faisaient spectacle à travers ce charivari discordant qui nous étourdissait, et m'empêchait de prendre part à une conversation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intérêt pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur, la nuit s'avançait : on se sépara, et nous demeurâmes seuls, notre ancien et moi.



Fâcheux contre-temps.

Il continua de fumer flegmatiquement; je demeurai, les coudes appuyés sur la table, sans rien dire. Enfin, mon homme rompit le silence.

« Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit : pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée? —C'est, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire que d'approuver ou blâmer ce que je ne connais pas : je ne sais pas même ce que veut dire le mot de *cabale*. — Il a plusieurs significations, me dit-il; mais ce n'est point d'elles dont il s'agit, c'est de la chose. Croyez-vous qu'il puisse exister une science qui enseigne à transformer les métaux et à réduire les esprits sous notre obéissance? — Je ne connais rien des esprits à commencer par le mien, sinon que je suis sûr de son existence. Quant aux métaux, je sais la valeur d'un carlin au jeu, à l'auberge et ailleurs, et ne peux rien assurer ni nier sur l'essence des uns et des autres, sur les modifications et impressions dont ils sont susceptibles. — Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance; elle vaut bien la doctrine des autres : au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, et si vous n'êtes pas instruit, vous êtes susceptible de l'être. Votre naturel, la franchise de votre caractère, la droiture de votre esprit, me plaisent : je sais quelque chose de plus que le commun des hommes; jurez-moi le plus grand secret sur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence, et vous serez mon écolier. — L'ouverture que vous me faites, mon cher Soberano, m'est très agréable. La curiosité est ma plus forte passion. Je vous avouerai que naturellement j'ai peu d'empressement pour nos connaissances ordinaires; elles m'ont toujours semblé trop bornées, et j'ai deviné cette sphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer : mais quelle est la pre

mière clef de la science dont vous parlez? Selon ce que disaient nos camarades en disputant, ce sont les esprits eux-mêmes qui nous instruisent; peut-on se lier avec eux? — Vous avez dit le mot, Alvare: on n'apprendrait rien de soi-même; quant à la possibilité de nos liaisons, je vais vous en donner une preuve sans réplique.»

Comme il finissait ce mot, il achevait sa pipe: il frappe trois coups pour faire sortir un peu de cendre qui restait au fond, la pose sur la table assez près de moi. Il élève la voix: «Calderon, dit-il, venez chercher ma pipe, allumez-la, et rapportez-la-moi.»

Il finissait à peine le commandement, je vois disparaître la pipe; et, avant que j'eusse pu raisonner sur les moyens, ni demander quel était ce Calderon chargé de ses ordres, la pipe allumée était de retour, et mon interlocuteur avait repris son occupation.

Il la continua quelque temps, moins pour savourer le tabac que pour jouir de la surprise qu'il m'occasionnait; puis se levant, il dit: «Je prends la garde au jour, il faut que je repose. Allez vous coucher; soyez sage, et nous nous reverrons.»

Je me retirai plein de curiosité et affamé d'idées nouvelles, dont je me promettais de me remplir bientôt par le secours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours ensuite; je n'eus plus d'autre passion; je devins son ombre.

Je lui faisais mille questions; il éludait les unes et répondait aux autres d'un ton d'oracle. Enfin, je le pressai sur l'article de la religion de ses pareils. «C'est, me répondit-il, la religion naturelle.» Nous entrâmes dans quelques détails; ses décisions cadraient plus avec mes penchants qu'avec mes principes; mais je voulais venir à mon but et ne devais pas le contrarier.

«Vous commandez aux esprits, lui disais-je; je veux, comme vous, être en commerce avec eux: je le veux, je le veux! Vous êtes vif, camarade, vous n'avez pas subi votre temps d'épreuve; vous n'avez rempli aucune des conditions sous lesquelles on peut aborder sans crainte cette sublime catégorie... — Et me faut-il bien du temps? — Peut-être deux ans. J'abandonne ce projet, m'écriai-je: je mourrais d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du désir que vous avez créé dans moi: il me brûle... — Jeune homme, je vous croyais plus de prudence; vous me faites trembler pour vous et pour moi. Quoi! vous vous exposeriez à évoquer des esprits sans aucune des préparations... — Eh! que pourrait-il m'en arriver? — Je ne dis pas qu'il dût absolument vous en arriver du mal: s'ils ont du pouvoir sur nous, c'est notre faiblesse, notre pusillanimité qui le leur donne: dans le fond, nous sommes nés pour les commander. — Ah! je les commanderai! — Oui, vous avez le cœur chaud; mais si vous perdez la tête, s'ils vous effraient à certain point... — S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer. — Quoi! quand vous verriez le Diable? — Je tirerais les oreilles au grand Diable d'enfer. — Bravo! si vous êtes si sûr de vous, vous pouvez vous risquer, et je vous promets mon assistance. Vendredi prochain, je vous donne à dîner avec deux des nôtres, et nous mettrons l'aventure à fin.»

II.

Nous n'étions qu'à mardi: jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec tant d'impatience. Le terme arrive enfin; je trouve chez mon camarade deux hommes d'une physionomie peu prévenante: nous dînons. La conversation roule sur des choses indifférentes.

Après dîner, on propose une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous sommes en route, nous arrivons. Ces restes des monuments les plus augustes écroulés, brisés, épars, couverts de ronces, portent à mon imagination des idées qui ne m'étaient pas ordinaires. «Voilà, disais-je, le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil et de l'industrie des hommes.» Nous avançons dans les ruines, et enfin nous sommes parvenus presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvait pénétrer.

Mon camarade me conduisait par le bras; il cesse de marcher, et je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil et allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique faiblement, et je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée de vingt-cinq pieds en carré à peu près, et ayant quatre issues.

Nous observions le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servait d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain était couvert, et en sort après y avoir dessiné quelques caractères. «Entrez dans ce pentacle, mon brave, me dit-il, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes. — Expliquez-vous mieux; à quelles enseignes en dois-je sortir? — Quand tout vous sera soumis; mais avant ce temps, si la frayeur vous faisait faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands.»

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais.

«Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, et appelez ensuite à trois fois clairement Béelzébuth, et surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.»

Je me rappelai que je m'étais vanté de lui tirer les oreilles. «Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti. — Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre.» Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate: je fus au moment de les rappeler; mais il y avait trop à rougir pour moi; c'était d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étais, et tins un moment conseil.

On a voulu m'effrayer, dis-je; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon; tournons la raillerie contre les mauvais plaisants.

Cette délibération fut assez courte, quoique un peu troublée par le ramage des hiboux et des chats-huants qui habitaient les environs, et même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rasseois sur mes reins, je me piète; je prononce l'évocation d'une voix claire et soutenue; et, en grossissant le son, j'appelle, à trois reprises et à très courts intervalles, Béelzébuth.

Un frisson courait dans toutes mes veines, et mes cheveux se hérissaient sur ma tête.

A peine avais-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battants vis-à-vis de moi, au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture; une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre; surtout elle avait des oreilles démesurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, et, d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond: *Che vuoi?*

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurais peindre ma situation; je ne saurais dire qui soutint mon courage et m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissait à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces; une sueur froide allait les dissiper: je fis un effort sur moi.

Il faut que notre âme soit bien vaste et ait un prodigieux ressort; une multitude de sentiments, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, et font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends maître de ma terreur. Je fixe hardiment le spectre.

«Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse?»

Le fantôme balance un moment:

«Tu m'as demandé, dit-il d'un ton de voix plus bas. — L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis. — Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable?»

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien: «Viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul.»

A peine avais-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon, et vomit un épagneul blanc à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien et moi.

Il tournait tout autour du cercle en remuant la queue, et faisant des courbettes.

«Maître, me dit-il, je voudrais bien vous lécher l'extrémité des pieds; mais le cercle redoutable qui vous environne me repousse.»

Ma confiance était montée jusqu'à l'audace: je sors du cercle, je tends le pied, le chien le lèche; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il se couche sur le dos comme pour me demander grâce; je vis que c'était une petite femelle.

«Lève-toi, lui dis-je; je te pardonne: tu vois que j'ai compagnie; ces messieurs attendent à quelque distance d'ici; la promenade a dû les altérer; je veux leur donner une collation; il faut des fruits, des conserves, des glaces, des vins de Grèce; que cela soit bien entendu; éclaire et décore la salle sans faste, mais proprement. Vers la fin de la collation tu viendras en virtuose du premier talent, et tu porteras une harpe; je t'avertirai quand tu devras paraître. Prends garde à bien jouer ton rôle, mets de l'expression dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien... — J'obéirai, maître, mais sous quelle condition? — Sous celle d'obéir, esclave. Obéis, sans réplique, ou... — Vous ne me connaissez pas, maître: vous me trai-

teriez avec moins de rigueur; j'y mettrais peut-être l'unique condition de vous désarmer et de vous plaire.»

Le chien avait à peine fini, qu'en tournant sur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'élève à l'Opéra. Les murs de la voûte, ci-devant noirs, humides, couverts de mousse, prenaient une teinte douce, des formes agréables; c'était un salon de marbre jaspé. L'architecture présentait un cintre soutenu par des colonnes. Huit girandoles de cristaux, contenant chacune trois bougies, y répandaient une lumière vive, également distribuée.

III.

Un moment après, la table et le buffet s'arrangent, se chargent de tous les apprêts de notre régal; les fruits et les confitures étaient de l'espèce la plus rare, la plus savoureuse et de la plus belle apparence. La porcelaine employée au service et sur le buffet était du Japon. La petite chienne faisait mille tours dans la salle, mille courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail et me demander si j'étais satisfait.

« Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, et allez dire à ces messieurs qui sont près d'ici que je les attends, et qu'ils sont servis. »

A peine avais-je détourné un instant mes regards, je vois sortir un page à ma livrée, lestement vêtu, tenant un flambeau allumé; peu après il revint conduisant sur ses pas mon camarade le Flamand et ses deux amis.

Préparés à quelque chose d'extraordinaire par l'arrivée et le compliment du page, ils ne l'étaient pas au changement qui s'était fait dans l'endroit où ils m'avaient laissé. Si je n'eusse pas eu la tête occupée, je me serais plus amusé de leur surprise; elle éclata par leur cri, se manifesta par l'altération de leurs traits et par leurs attitudes.

« Messieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reste à faire pour regagner Naples : j'ai pensé que ce petit régal ne vous désobligerait pas, et que vous voudriez bien excuser le peu de choix et le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu. »

Mon aisance les déconcerta plus encore que le changement de la scène et la vue de l'élégante collation à laquelle ils se voyaient invités. Je m'en aperçus, et résolus de terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiais, je voulus en tirer tout le parti possible, en forçant même la gaieté qui fait le fond de mon caractère.

Je les pressai de se mettre à table; le page avançait les siéges avec une promptitude merveilleuse. Nous étions assis; j'avais rempli les verres, distribué des fruits; ma bouche seule s'ouvrait pour parler et manger, les autres restaient béantes; cependant je les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina. Je porte la santé de la plus jolie courtisane de Naples; nous la buvons. Je parle d'un opéra nouveau, d'une improvisatrice romaine arrivée depuis peu, et dont les talents font du bruit à la cour. Je reviens sur les talents agréables, la musique, la sculpture; et par occasion je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du salon. Une bouteille se vide, et est remplacée par une meilleure. Le page se multiplie, et le service ne languit pas un instant. Je jette l'œil sur lui à la dérobée : figurez-vous l'Amour en trousse de page; mes compagnons d'aventure le lorgnaient de leur côté d'un air où se peignaient la surprise, le plaisir et l'inquiétude. La monotonie de cette situation me déplut; je vis qu'il était temps de la rompre. « Biondetto, dis-je au page, la signora Fiorentina m'a promis de me donner un instant; voyez si elle ne serait point arrivée. » Biondetto sort de l'appartement.

Mes hôtes n'avaient point encore eu le temps de s'étonner de la bizarrerie du message, qu'une porte du salon s'ouvre, et Fiorentina entre tenant sa harpe; elle était dans un déshabillé étoffé et modeste; un chapeau de voyage et un crêpe très clair sur les yeux; elle pose sa harpe à côté d'elle, salue avec aisance, avec grâce : « Seigneur don Alvare, dit-elle, je n'étais pas prévenue que vous eussiez compagnie; je ne me serais point présentée vêtue comme je suis; ces messieurs voudront bien excuser une voyageuse. »

Elle s'assied, et nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit festin, auxquels elle touche par complaisance.

« Quoi! madame, lui dis-je, vous ne faites que passer par Naples? On ne saurait vous y retenir? — Un engagement déjà ancien m'y force, seigneur; on a eu des bontés pour moi à Venise au carnaval dernier; on m'a fait promettre de revenir, et j'ai touché des arrhes : sans cela, je n'aurais pu me refuser aux avantages que m'offrait ici la cour, et à l'espoir de mériter les suffrages de la noblesse napolitaine, distinguée par son goût au-dessus de toute celle d'Italie.»

Les deux Napolitains se courbent pour répondre à l'éloge, saisis par la vérité de la scène au point de se frotter les yeux. Je pressai la virtuose de nous faire entendre un échantillon de son talent. Elle était enrhumée, fatiguée; elle craignait avec justice de déchoir dans notre opinion. Enfin, elle se détermina à exécuter un récitatif obligé et une ariette pathétique qui terminaient le troisième acte de l'opéra dans lequel elle devait débuter.

Elle prend sa harpe, prélude avec une petite main longuette, potelée, tout à la fois blanche et purpurine, dont les doigts insensiblement arrondis par le bout étaient terminés par un ongle dont la forme et la grâce étaient inconcevables : nous étions tous surpris, nous croyions être au plus délicieux concert.

La dame chante. On n'a pas, avec plus de gosier, plus d'âme, plus d'expression : on ne saurait rendre plus, en chargeant moins. J'étais ému jusqu'au fond du cœur, et j'oubliais presque que j'étais le créateur du charme qui me ravissait.

La cantatrice m'adressait les expressions tendres de son récit et de son chant. Le feu de ses regards perçait à travers le voile; il était d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable; ces yeux ne m'étaient pas inconnus. Enfin, en assemblant les traits tels que le voile me les laissait apercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto; mais l'élégance, l'avantage de la taille se faisaient beaucoup plus remarquer sous l'ajustement de femme que sous l'habit de page.

Quand la cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de justes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une ariette pour nous donner lieu d'admirer la diversité de ses talents.

« Non, répondit-elle, je m'en acquitterais mal dans la disposition d'âme où je suis; d'ailleurs, vous avez dû vous apercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix se ressent du voyage, elle est voilée. Vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'est un cocher de louage qui m'a conduite, je suis à vos ordres; je vous demande en grâce d'agréer mes excuses, et de me permettre de me retirer. » En disant cela elle se lève, veut emporter sa harpe. Je la lui prends des mains, et, après l'avoir reconduite jusqu'à la porte par laquelle elle s'était introduite, je rejoins la compagnie.

Je devais avoir inspirer de la gaieté, et je voyais de la contrainte dans les regards : j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avais trouvé délicieux, il m'avait rendu mes forces, ma présence d'esprit; je doublai la dose. Comme l'heure s'avançait, je dis à mon page, qui s'était remis à son poste derrière mon siége, d'aller faire avancer ma voiture. Biondetto sort sur-le-champ, va remplir mes ordres. « Vous avez ici un équipage, me dit Soberano? — Oui, répliquai-je, je me suis fait suivre, et j'ai imaginé que si notre partie se prolongeait, vous ne seriez pas fâchés d'en revenir commodément. Buvons encore un coup, nous ne courrons pas les risques de faire de faux pas en chemin. »

Ma phrase n'était pas achevée, que le page rentre suivi de deux grands estafiers bien tournés, superbement vêtus à ma livrée. « Seigneur don Alvare, me dit Biondetto, je n'ai pu faire approcher votre voiture; elle est au-delà, mais tout auprès des débris dont ces lieux-ci sont entourés. » Nous nous levons, Biondetto et les estafiers nous précèdent; on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front entre des bases et des colonnes brisées, Soberano, qui se trouvait seul à côté de moi, me serra la main. « Vous nous donnez un beau régal, ami; il vous coûtera cher. — Ami, répliquai-je, je suis très heureux s'il vous a fait plaisir; je vous le donne pour ce qu'il me coûte. »

Nous arrivons à la voiture; nous trouvons deux autres estafiers, un cocher, un postillon, une voiture de campagne à mes ordres, aussi commode qu'on eût pu la désirer. J'en fais les honneurs, et nous prenons légèrement le chemin de Naples.

IV.

Nous gardâmes quelque temps le silence; enfin un des amis de Soberano le rompt. « Je ne vous demande point votre secret, Alvare; mais il faut que vous ayez fait des conventions singulières : jamais personne ne fut servi comme vous l'êtes; et depuis quarante ans que je travaille, je n'ai pas obtenu le quart des complaisances que l'on vient d'avoir pour vous dans une soirée. Je ne parle pas de la plus céleste vision qu'il soit possible d'avoir, tandis que l'on afflige nos yeux plus souvent que l'on ne songe à les réjouir; enfin, vous savez vos affaires, vous êtes jeune; à votre âge on désire trop pour se laisser le temps de réfléchir, et on précipite ses jouissances. »

Bernadillo, c'était le nom de cet homme, s'écoutait en parlant, et me donnait le temps de penser à ma réponse.

« J'ignore, lui répliquai-je, par où j'ai pu m'attirer des faveurs distinguées; j'augure qu'elles seront très courtes, et ma consolation sera de les avoir toutes partagées avec de bons amis. « On vit que je me tenais sur la réserve, et la conversation tomba.

Cependant le silence amena la réflexion : je me rappelai ce que j'avais fait et vu ; je comparai les discours de Soberano et de Bernadillo, et conclus que je venais de sortir du plus mauvais pas dans lequel une curiosité vaine et la témérité eussent jamais engagé un homme de ma sorte. Je ne manquais pas d'instruction ; j'avais été élevé jusqu'à treize ans sous les yeux de don Bernardo Maravillas, mon père, gentilhomme sans reproche, et par dona Mencia, ma mère, la femme la plus religieuse, la plus respectable qui fût dans l'Estramadure. « Oh, ma mère ! disais-je, que penseriez-vous de votre fils si vous l'aviez vu, si vous le voyiez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne parole. »

Cependant la voiture arrivait à Naples. Je reconduisis chez eux les amis de Soberano. Lui et moi revînmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la garde devant laquelle nous passâmes en revue, mais les grâces de Biondetto, qui était sur le devant du carrosse, frappèrent encore davantage les spectateurs.

Le page congédie la voiture et la livrée, prend un flambeau de la main des estafiers, et traverse les casernes pour me conduire à mon appartement. Mon valet de chambre, encore plus étonné que les autres, voulait parler pour me demander des nouvelles du nouveau train dont je venais de faire la montre. « C'en est assez, Carle, lui dis-je en entrant dans mon appartement, je n'ai pas besoin de vous : allez vous reposer, je vous parlerai demain. »

Nous sommes seuls dans ma chambre, et Biondetto a fermé la porte sur nous; ma situation était moins embarrassante au milieu de la compagnie dont je venais de me séparer, et de l'endroit tumultueux que je venais de traverser.

Voulant terminer l'aventure, je me recueillis un instant. Je jette les yeux sur le page, les siens sont fixés vers la terre; une rougeur lui monte sensiblement au visage ; sa contenance décèle de l'embarras et beaucoup d'émotion : enfin je prends sur moi de lui parler.

« Biondetto, vous m'avez bien servi, vous avez même mis des grâces à ce que vous avez fait pour moi; mais comme vous étiez payé d'avance, je pense que nous sommes quittes. — Don Alvare est trop noble pour croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix. — Si vous avez fait plus que vous ne devez, si je vous dois de reste, donnez votre compte; mais je ne vous réponds pas que vous soyez payé promptement. Le quartier courant est mangé; je dois au jeu, à l'auberge, au tailleur... — Vous plaisantez hors de propos. — Si je quitte le ton de plaisanterie, ce sera pour vous prier de vous retirer, car il est tard et il faut que je me couche. — Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il est? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un cavalier espagnol. Vos amis savent que je suis venue ici; vos soldats, vos gens m'ont vue et ont deviné mon sexe. Si j'étais une vile courtisane, vous auriez quelque égard pour les bienséances de mon état; mais votre procédé pour moi est flétrissant, ignominieux : il n'est pas de femme qui n'en fût humiliée. — Il vous plait donc à présent d'être femme pour vous concilier des égards? Eh bien ! pour sauver le scandale de votre retraite, ayez pour vous le ménagement de la faire par le trou de la serrure. — Quoi ! sérieusement, sans savoir qui je suis... — Puis-je l'ignorer? — Vous l'ignorez, vous dis-je, vous n'écoutez que vos préventions ; mais, qui que je sois, je suis à vos pieds, les larmes aux yeux : c'est à titre de client que je vous implore. Une imprudence, excusable peut-être, puisque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout sacrifier pour vous obéir, me donner à vous et vous suivre. J'ai révolté contre moi les passions les plus cruelles, les plus implacables; il ne me reste de protection que la vôtre, d'asile que votre chambre; me la fermerez-vous, Alvare? Sera-t-il dit qu'un cavalier espagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité, quelqu'un qui a sacrifié pour lui une âme sensible, un être faible dénué de tout autre secours que le sien ; en un mot, une personne de mon sexe? »

Je me reculais autant qu'il m'était possible, pour me tirer d'embarras; mais elle embrassait mes genoux, et me suivait sur les siens : enfin, je suis rangé contre le mur. « Relevez-vous, lui dis-je, vous venez sans y penser de me prendre par mon serment. »

Quand ma mère me donna ma première épée, elle me fit jurer sur la garde, de servir toute ma vie les femmes, et de n'en pas désobliger une seule. Quand ce serait ce que je pense, que c'est aujourd'hui... — Eh bien ! cruel, à quelque titre que ce soit, permettez-moi de rester dans votre chambre. — Je le veux pour la rareté du fait, et mettre le comble à la bizarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de manière à ce que je ne vous voie ni ne vous entende; au premier mot, au premier mouvement capables de me donner de l'inquiétude, je grossis le son de ma voix pour vous demander à mon tour, *Che vuoi?* »

Je lui tourne le dos, et m'approche de mon lit pour me déshabiller. « Vous aiderai-je? me dit-on. — Non, je suis militaire et me sers moi-même. » Je me couche.

V.

A travers la gaze de mon rideau, je vois le prétendu page arranger dans le coin de ma chambre une natte usée qu'il a trouvée dans une garde-robe. Il s'assied dessus, se déshabille entièrement, s'enveloppe d'un de mes manteaux qui était sur un siége, éteint la lumière, et la scène finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit, où je ne pouvais trouver le sommeil.

Il semblait que le portrait du page fût attaché au ciel du lit et aux quatre colonnes ; je ne voyais que lui. Je m'efforçais en vain de lier avec cet objet ravissant l'idée du fantôme épouvantable que j'avais vu ; la première apparition servait à relever le charme de la dernière.

Ce chant mélodieux, que j'avais entendu sous la voûte, ce son de voix ravissant, ce parler qui semblait venir du cœur retentissaient encore dans le mien et y excitaient un frémissement singulier.

Ah ! Biondetta ! disais-je, si vous n'étiez pas un être fantastique, si vous n'étiez pas ce vilain dromadaire !...

Mais à quel mouvement me laissai-je emporter? J'ai triomphé de la frayeur, déracinons un sentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre? Ne tiendrait-il pas toujours de son origine?

Le feu de ses regards si touchants, si doux, est un cruel poison. Cette bouche si bien formée, si coloriée, si fraîche, et en apparence si naïve, ne s'ouvre que pour des impostures. Ce cœur, si c'en était un, ne s'échaufferait que pour une trahison.

Pendant que je m'abandonnais aux réflexions occasionnées par les mouvements divers dont j'étais agité, la lune, parvenue au haut de l'hémisphère et dans un ciel sans nuages, dardait tous ses rayons dans ma chambre à travers trois grandes croisées.

Je faisais des mouvements prodigieux dans mon lit; il n'était pas neuf; le bois s'écarte, et les trois planches qui soutenaient mon sommier tombent avec fracas.

Biondetta se lève, accourt à moi avec le ton de la frayeur. « Don Alvare, quel malheur vient de vous arriver? »

Comme je ne la perdais pas de vue, malgré mon accident, je la vis se lever, accourir; sa chemise était une chemise de page, et au passage, la lumière de la lune ayant frappé sur sa cuisse avait paru gagner au reflet.

Fort peu ému du mauvais état de mon lit, qui ne m'exposait qu'à être un peu plus mal couché, je le fus bien davantage de me trouver serré dans les bras de Biondetta.

« Il ne m'est rien arrivé, lui dis-je, retirez-vous ; vous courez sur le carreau sans pantoufles, vous allez vous enrhumer, retirez-vous..... — Mais, vous êtes mal à votre aise. — Oui, vous m'y mettez actuellement; retirez-vous, où, puisque vous voulez être couchée chez moi et près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'araignée qui est à l'encoignure de ma chambre. » Elle n'attendit pas la fin de la menace, et alla se coucher sur sa natte, en sanglotant tout bas.

La nuit s'achève et la fatigue prenant le dessus me procure quelques moments de sommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour. On devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon page.

Il était assis tout vêtu, à la réserve de son pourpoint, sur un petit tabouret; il avait étalé ses cheveux qui tombaient jusqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes et naturelles, son dos et ses épaules, et même entièrement son visage.

Ne pouvant faire mieux, il démêlait sa chevelure avec ses doigts. Jamais peigne d'un plus bel ivoire ne se promena dans une plus épaisse forêt de cheveux blond-cendré; leur finesse était égale à toutes les autres perfections ; un petit mouvement que j'avais fait ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ses doigts les boucles qui lui ombrageaient le visage. Figurez-vous l'aurore au printemps, sortant d'entre les vapeurs du matin avec sa rosée, ses fraîcheurs et tous ses parfums.

« Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne ; il y en a dans le tiroir de ce bureau. » Elle obéit. Bientôt, à l'aide d'un ruban, ses cheveux sont rattachés sur sa tête avec autant d'adresse que d'élégance. Elle prend son pourpoint, met le comble à son ajustement, et s'assied sur son siége d'un air timide, embarrassé, inquiet, qui sollicitait vivement la compassion.

S'il faut, me disais-je, que je voie dans la journée mille tableaux plus piquants les uns que les autres, assurément je n'y tiendrai pas; amenons le dénouement, s'il est possible.

Je lui adresse la parole.

« Le jour est venu, Biondetta, les bienséances sont remplies, vous pouvez sortir de ma chambre sans craindre le ridicule. — Je suis, me répondit-elle, maintenant au dessus de cette frayeur; mais vos intérêts et les miens m'en inspirent une beaucoup plus fondée : ils ne permettent pas que nous nous séparions. — Vous vous expliquerez? lui dis-je. — Je vais le faire, Alvare.

« Votre jeunesse, votre imprudence, vous ferment les yeux sur les périls que nous avons rassemblés autour de nous. A peine vous vis-je sous la voûte, que cette contenance héroïque à l'aspect de la plus hideuse apparition décida mon penchant. Si, me dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur, je dois m'unir à un mortel, prenons un corps, il en est temps : voilà le héros digne de moi. Dussent s'en indigner les méprisables rivaux dont je lui fais le sacrifice; dussé-je me voir exposée à leur ressentiment, à leur vengeance, que m'importe? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux et la nature nous seront soumis. Vous avez vu la suite; voici les conséquences.

« L'envie, la jalousie, le dépit, la rage me préparent les châtiments les plus cruels auxquels puisse être soumis un être de mon espèce, dégradé par son choix, et vous seul pouvez m'en garantir. A peine est-il jour, et déjà les délateurs sont en chemin pour vous déférer, comme nécromancien, à ce tribunal que vous connaissez. Dans une heure...—Arrêtez, m'écriai-je, en me mettant les points fermés sur les yeux, vous êtes le plus adroit, le plus insigne des faussaires. Vous parlez d'amour, vous en présentez l'image, vous en empoisonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laissez-moi me calmer assez, si je puis, pour devenir capable de prendre une résolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du tribunal, je ne balance pas, pour ce moment-ci, entre vous et lui; mais si vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engagerai-je? Puis-je me séparer de vous quand je le voudrai? Je vous somme de me répondre avec clarté et précision. — Pour vous séparer de moi, Alvare, il suffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma soumission soit forcée. Si vous méconnaissez mon zèle par la suite, vous serez imprudent, ingrat... — Je ne crois rien, sinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon valet de chambre; il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poste. Je me rendrai à Venise près de Bentinelli, banquier de ma mère. — Il vous faut de l'argent? Heureusement je m'en suis précautionnée; j'en ai à votre service...—Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferais une bassesse...—Ce n'est pas un don, c'est un prêt que je vous propose. Donnez-moi un mandement sur le banquier; faites un état de ce que vous devez ici. Laissez sur votre bureau un ordre à Carle pour payer. Disculpez-vous par lettre auprès de votre commandant, sur une affaire indispensable qui vous force à partir sans congé. J'irai à la poste vous chercher une voiture et des chevaux; mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs; dites : « Esprit qui ne t'es lié à un corps que pour moi, et pour moi seul, j'accepte ton vasselage et t'accorde ma protection. »

En me prescrivant cette formule, elle s'était jetée à mes genoux, me tenait la main, la pressait, la mouillait de larmes.

J'étais hors de moi, ne sachant quel parti prendre; je lui laisse ma main qu'elle baise, et je balbutie les mots qui lui semblaient si importants; à peine ai-je fini qu'elle se relève : « Je suis à vous, s'écrie-t-elle avec transport : je pourrai devenir la plus heureuse de toutes les créatures. »

En un moment, elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau sur ses yeux et sort de ma chambre.

J'étais dans une sorte de stupidité. Je trouve un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer; je compte l'argent nécessaire; j'écris au commandant, à un de mes plus intimes, des lettres qu'ils durent trouver très extraordinaires. Déjà la voiture et le fouet du postillon se faisaient entendre à la porte.

Biondetta, toujours le nez dans son manteau, revient et m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paraît en chemise. « Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous y trouverez mes ordres. Je monte en voiture; je pars. »

VI.

Biondetta était entrée avec moi dans la voiture; elle était sur le devant. Quand nous fûmes sortis de la ville, elle ôta le chapeau qui la tenait à l'ombre. Ses cheveux étaient renfermés dans un filet cramoisi; on n'en voyait que la pointe, c'étaient des perles dans du corail. Son visage, dépouillé de tout autre ornement, brillait de ses seules perfections. On croyait voir un transparent sur son teint. On ne pouvait concevoir comment la douceur, la candeur, la naïveté pouvaient s'allier au caractère de finesse qui brillait dans ses regards.

Je me surpris faisant malgré moi ces remarques; et les jugeant dangereuses pour mon repos, je fermai les yeux pour essayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine, le sommeil s'empara de mes sens et m'offrit les rêves les plus agréables, les plus propres à délasser mon âme des idées effrayantes et bizarres dont elle avait été fatiguée. Il fut d'ailleurs très long, et ma mère, par la suite, réfléchissant un jour sur mes aventures, prétendit que cet assoupissement n'avait pas été naturel. Enfin, quand je m'éveillai, j'étais sur les bords du canal sur lequel on s'embarque pour aller à Venise. La nuit était avancée; je me sens tirer par ma manche, c'était un portefaix; il voulait se charger de mes ballots. Je n'avais pas même un bonnet de nuit.

Biondetta se présenta à une autre portière, pour me dire que le bâtiment qui devait me conduire était prêt. Je descends machinalement, j'entre dans la felouque et retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je? le lendemain matin je me trouvai logé sur la place Saint-Marc, dans le plus bel appartement de la meilleure auberge de Venise. Je le connaissais; je le reconnus sur-le-champ. Je vois du linge, une robe de chambre assez riche auprès de mon lit. Je soupçonnai que ce pouvait être une attention de l'hôte chez qui j'étais arrivé dénué de tout.

Je me lève et regarde si je suis le seul objet vivant qui soit dans la chambre; je cherchais Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis grâce à ma bonne fortune. Cet esprit et moi ne sommes donc pas inséparables; j'en suis délivré; et après mon imprudence, si je ne perds que ma compagnie aux gardes, je dois m'estimer très heureux.

Courage Alvare, continuai-je; il y a d'autres cours, d'autres souverains que celui de Naples; ceci doit te corriger si tu n'es pas incorrigible, et tu te conduiras mieux. Si on refuse tes services, une mère tendre, l'Estramadure et un patrimoine honnête te tendent les bras.

Mais que te voulait ce lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures? Il avait pris une figure bien séduisante; il m'a donné de l'argent, je veux le lui rendre..... Comme je parlais encore, je vois arriver mon créancier; il m'amenait deux domestiques et deux gondoliers.

« Il faut, dit-il, que vous soyez servi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'auberge de l'intelligence et de la fidélité de ces gens-ci, et voici les plus hardis patrons de la république. — Je suis content de votre choix, Biondetta, lui dis-je; vous êtes-vous logé ici? — J'ai pris, me répond le page, les yeux baissés, dans l'appartement même de votre excellence, la pièce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous causer le moins d'embarras qu'il vous sera possible. »

Je trouvai du ménagement, de la délicatesse, dans cette attention à mettre de l'espace entre elle et moi. Je lui sus gré.

Au pis aller, disais-je, je ne saurais la chasser du vague de l'air, s'il lui plaît de s'y tenir invisible pour m'obséder. Quand elle sera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma distance. Content de mes raisons, je donnai légèrement mon approbation à tout.

Je voulais sortir pour aller chez le correspondant de ma mère. Biondetta donna ses ordres pour ma toilette, et quand elle fut achevée, je me rendis où j'avais dessein d'aller.

Le négociant me fit un accueil dont j'eus lieu d'être surpris. Il était à sa banque; de loin il me caresse de l'œil, vient à moi :

« Don Alvare, me dit-il, je ne vous croyais pas ici. Vous arrivez très à propos pour m'empêcher de faire une bévue; j'allais vous envoyer deux lettres et de l'argent. — Celui de mon quartier, répondis-je. — Oui, répliqua-t-il, et quelque chose de plus. Voilà deux cents sequins en sus qui sont arrivés ce matin. Un vieux gentilhomme à qui j'en ai donné le reçu me les a remis de la part de dona Mencia. Ne recevant pas de vos nouvelles, elle vous a cru malade, et a chargé un Espagnol de votre connaissance de me les remettre pour vous les faire passer. — Vous a-t-il dit son nom? — Je l'ai écrit dans le reçu; c'est don Miguel Pimientos, qui dit avoir été écuyer dans votre maison. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé son adresse. »

Je pris l'argent. J'ouvris les lettres : ma mère se plaignait de sa santé, de ma négligence, et ne parlait pas des sequins qu'elle envoyait; je n'en fus que plus sensible à ses bontés.

Me voyant la bourse aussi à propos et aussi bien garnie, je revins gaiement à l'auberge; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'espèce de logement où elle s'était réfugiée. Elle y entrait par un dégagement distant de ma porte; je m'y aventurai par hasard, et la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à rassembler et recoller les débris d'un clavecin.

« J'ai de l'argent, lui dis-je, et vous rapporte celui que vous m'a-

vez prêté. » Elle rougit, ce qui lui arrivait toujours avant de parler; elle chercha mon obligation, me la remit, prit la somme et se contenta de me dire que j'étais trop exact, et qu'elle eût désiré jouir plus longtemps du plaisir de m'avoir obligé.

« Mais, je vous dois encore, lui dis-je, car vous avez les postes. » Elle en avait l'état sur la table. Je l'acquittai. Je sortais avec un sang-froid apparent; elle me demanda mes ordres, je n'en eus pas à lui donner, et elle se remit tranquillement à son ouvrage; elle me tournait le dos. Je l'observai quelque temps; elle semblait très occupée, et apportait à son travail autant d'adresse que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. « Voilà, disais-je, le pair de ce Caldéron, qui allumait la pipe à Soberano, et quoiqu'il ait l'air très distingué, il n'est pas de meilleure maison. S'il ne se rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderais-je pas? Il m'assure, d'ailleurs, que pour le renvoyer, il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me presser de vouloir tout à l'heure, ce que je puis vouloir à tous les instants du jour? » On interrompit mes réflexions en m'annonçant que j'étais servi.

Je me mis à table. Biondetta, en grande livrée, était derrière mon siége, attentive à prévenir mes besoins. Je n'avais pas besoin de me retourner pour la voir; trois glaces disposées dans le salon, répétaient tous ses mouvements. Le dîner fini, on dessert; elle se retire.

L'aubergiste monte, la connaissance n'était pas nouvelle. On était en carnaval; mon arrivée n'avait rien qui dût le surprendre. Il me félicita sur l'augmentation de mon train, qui supposait un meilleur état de ma fortune, et se rabattit sur les louanges de mon page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus intelligent, le plus doux qu'il eût encore vu. Il me demanda si je comptais prendre part aux plaisirs du carnaval: c'était mon intention. Je pris un déguisement et montai dans une gondole.

Je courus la place; j'allai au spectacle, au *Ridotto*. Je jouai, je gagnai quarante sequins et rentrai assez tard, ayant cherché de la dissipation partout où j'avais cru pouvoir en trouver.

Mon page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'escalier, me livre aux soins d'un valet de chambre et se retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnais que l'on entrât chez moi. A l'heure ordinaire, répondis-je, sans penser que personne n'était au fait de ma manière de vivre.

Je me réveillai tard le lendemain, et me levai promptement. Je jetai par hasard les yeux sur les lettres de ma mère, demeurées sur la table. « Digne femme! m'écriai-je; que fais-je ici? Que ne vais-je me mettre à l'abri de vos sages conseils? J'irai, ah! j'irai, c'est le seul parti qui me reste. »

Comme je parlais haut, on s'aperçut que j'étais éveillé; on entra chez moi, et je revis l'écueil de ma raison. Il avait l'air désintéressé, modeste, soumis, et ne m'en parut que plus dangereux. Il m'annonçait un tailleur et des étoffes; le marché fait, il disparut avec lui jusqu'à l'heure du repas.

Je mangeai peu et courus me précipiter à travers le tourbillon de mes amusements de la ville. Je cherchai les masques; j'écoutai, je fis de froides plaisanteries, et terminai la scène par l'opéra, surtout le jeu jusqu'alors ma passion favorite. Je gagnai beaucoup plus à cette seconde séance qu'à la première.

VII.

Dix jours se passèrent dans la même situation de cœur et d'esprit, et à peu près dans des dissipations semblables; je trouvai d'anciennes connaissances, j'en fis de nouvelles. On me présenta aux assemblées les plus distinguées; je fus admis aux parties des nobles dans leurs casins.

Tout allait bien si ma fortune au jeu ne s'était pas démentie, mais je perdis au *Ridotto*, en une soirée, treize cents sequins que j'avais amassés. On n'a jamais joué d'un plus grand malheur. A trois heures du matin, je me retirai, mis à sec, devant cent sequins à mes connaissances. Mon chagrin était écrit dans mes regards, et sur tout mon extérieur. Biondetta me parut affectée; mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Le lendemain je me levai tard. Je me promenais à grands pas dans ma chambre en frappant des pieds. On me sert, je ne mange point. Le service enlevé, Biondetta reste contre son ordinaire. Elle me fixe un instant, laisse échapper quelques larmes: « Vous avez perdu de l'argent, dom Alvare; peut-être plus que vous n'en pouvez payer. — Et quand cela serait, où trouverais-je le remède?

— Vous m'offensez; mes services sont toujours à vous au même prix: mais ils ne s'étendraient pas loin, s'ils n'allaient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez dans la nécessité de remplir sur-le-champ. Trouvez bon que je prenne un siége; je sens une émotion qui ne me permettrait pas de me soutenir debout; j'ai, d'ailleurs, des choses importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner?... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puisque vous ne savez pas jouer? — Tout le monde ne sait-il pas les jeux de hasard? Quelqu'un pourrait-il me les apprendre? — Oui; prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appelez mal à propos jeux de hasard. Il n'y a point de hasard dans le monde; tout y a été et sera toujours une suite de combinaisons nécessaires que l'on ne peut entendre que par la science des nombres, dont les principes sont, en même temps, si abstraits et si profonds, qu'on ne peut les saisir si l'on n'est conduit par un maître; mais il faut avoir su se le donner et se l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connaissance sublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'univers, règle ce qu'on appelle les événements fortuits et prétendus déterminés, les forçant, par des balanciers invisibles, à tomber chacun à leur tour, depuis ce qui se passe d'important dans les sphères éloignées, jusqu'aux misérables petites chances qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent. »

Cette tirade scientifique dans une bouche enfantine, cette proposition un peu brusque de me donner un maître, m'occasionnèrent un léger frisson, un peu de cette sueur froide qui m'avait saisi sous la voûte de Portici. Je fixe Biondetta qui baissait la vue. « Je ne veux pas de maître, lui dis-je; je craindrais d'en trop apprendre; mais essayez de me prouver qu'un gentilhomme peut savoir un peu plus que le jeu, et s'en servir sans compromettre son caractère. » Elle prit la thèse, et voici en substance l'abrégé de sa démonstration.

« La banque est combinée sur le pied d'un profit exorbitant qui se renouvelle à chaque taille; si elle ne courait pas des risques, la république ferait, à coup sûr, un vol manifeste aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire sont supposés, et la banque a toujours beau jeu, en tenant contre une personne instruite sur dix mille dupes. »

La conviction fut poussée plus loin. On m'enseigna une seule combinaison, très simple en apparence; je n'en devinai pas les principes; mais, dès le soir même, j'en connus l'infaillibilité par le succès.

En un mot, je regagnai, en la suivant, tout ce que j'avais perdu, payai mes dettes de jeu, et rendis, en rentrant, à Biondetta l'argent qu'elle m'avait prêté pour tenter l'aventure.

J'étais en fonds, mais plus embarrassé que jamais. Mes défiances s'étaient renouvelées sur les desseins de l'être dangereux dont j'avais agréé les services. Je ne savais pas décidément si je pourrais l'éloigner de moi; en tout cas, je n'avais pas la force de le vouloir. Je détournais les yeux pour ne pas le voir où il était, et le voyais partout où il n'était pas.

Le jeu cessait de m'offrir une dissipation attachante. Le pharaon, que j'aimais passionnément, n'étant plus assaisonné par le risque, avait perdu tout ce qu'il avait de piquant pour moi. Les singeries du carnaval m'ennuyaient; les spectacles m'étaient insipides. Quand j'aurais eu le cœur assez libre pour désirer de former une liaison parmi les femmes du haut parage, j'étais rebuté d'avance par la langueur, le cérémonial et la contrainte de la *cicisbeature*. Il me restait la ressource des casins des nobles, où je ne voulais plus jouer, et la société des courtisanes.

Parmi les femmes de cette dernière espèce, il y en avait quelques-unes plus distinguées par l'élégance de leur faste et l'enjouement de leur société, que par leurs agréments personnels. Je trouvais dans leurs maisons une liberté réelle dont j'aimais à jouir, une gaieté bruyante qui pouvait m'étourdir, si elle ne pouvait me plaire; enfin un abus continuel de la raison qui me tirait pour quelques moments des entraves de la mienne. Je faisais des galanteries à toutes les femmes de cette espèce chez lesquelles j'étais admis, sans avoir de projet sur aucune; mais la plus célèbre d'entre elles avait des desseins sur moi qu'elle fit bientôt éclater.

On la nommait Olympia. Elle avait vingt-six ans, beaucoup de beauté, de talents et d'esprit. Elle me laissa bientôt apercevoir du goût qu'elle avait pour moi, et, sans en avoir pour elle, je me jetai à sa tête pour me débarrasser en quelque sorte de moi-même.

Notre liaison commença brusquement, et, comme j'y trouvais peu de charmes, je jugeai qu'elle finirait de même, et qu'Olympia, ennuyée de mes distractions auprès d'elle, chercherait bientôt un amant qui lui rendît plus de justice, d'autant plus que nous nous étions pris sur le pied de la passion la plus désintéressée; mais notre planète en décidait autrement. Il fallait sans doute pour le châtiment de cette femme superbe et emportée, et pour me jeter dans des embarras d'une autre espèce, qu'elle conçût un amour effréné pour moi.

Déjà je n'étais plus le maître de revenir le soir à mon auberge, et j'étais accablé pendant la journée de billets, de messages et de surveillants.

On se plaignait de mes froideurs. Une jalousie qui n'avait pas encore trouvé d'objet, s'en prenait à toutes les femmes qui pouvaient attirer mes regards, et aurait exigé de moi jusqu'à des incivilités pour elles, si l'on eût pu entamer mon caractère. Je me déplaisais dans ce tourment perpétuel, mais il fallait bien y vivre. Je cherchais de bonne foi à aimer Olympia, pour aimer quelque chose, et me distraire du goût dangereux que je me connaissais. Cependant une scène plus vive se préparait.

J'étais sourdement observé dans mon auberge par les ordres de la courtisane. « Depuis quand, me dit-elle un jour, avez-vous ce beau page qui vous intéresse tant, à qui vous témoignez tant d'égards, et que vous ne cessez de suivre des yeux quand son service l'appelle dans votre appartement? Pourquoi lui faites-vous observer cette retraite austère? Car on ne le voit jamais dans Venise. — Mon page, répondis-je, est un jeune homme bien né, de l'éducation duquel je suis chargé par devoir. C'est... — C'est, reprit-elle, les yeux enflammés de courroux, traître, c'est une femme. Un de mes affidés lui a vu faire sa toilette par le trou de la serrure... — Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme...— N'ajoute pas le mensonge à la trahison. Cette femme pleurait, on l'a vue; elle n'est pas heureuse. Tu ne sais que faire le tourment des cœurs qui se donnent à toi. Tu l'as abusée, comme tu m'abuses, et tu l'abandonnes. Renvoie à ses parents cette jeune personne; et si tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire justice, qu'elle la tienne de moi. Tu lui dois un sort : je le lui ferai; mais je veux qu'elle disparaisse demain. — Olympia, repris-je le plus froidement qu'il me fut possible, je vous ai juré, je vous le répète et vous jure encore que ce n'est pas une femme; et plût au ciel...— Que veulent dire ces mensonges et ce Plût au ciel, monstre? Renvoie-la, te dis-je, ou... Mais j'ai d'autres ressources; je te démasquerai, et elle entendra raison, si tu n'es pas susceptible de l'entendre. »

Excédé par ce torrent d'injures et de menaces, mais affectant de n'être point ému, je me retirai chez moi quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut surprendre mes domestiques, et surtout Biondetta : elle témoigna quelque inquiétude sur ma santé; je répondis qu'elle n'était point altérée.

Je ne lui parlais presque jamais depuis ma liaison avec Olympia, et il n'y avait eu aucun changement dans sa conduite à mon égard; mais on en remarquait dans ses traits; il y avait sur le ton général de sa physionomie une teinte d'abattement et de mélancolie.

Le lendemain, à peine étais-je éveillé, que Biondetta entre dans ma chambre, une lettre ouverte à la main. Elle me la remet et je lis:

AU PRÉTENDU BIONDETTO.

« Je ne sais qui vous êtes, madame, ni ce que vous pouvez faire chez dom Alvare; mais vous êtes trop jeune pour n'être pas excusable et en de trop mauvaises mains pour ne pas exciter la compassion. Ce cavalier vous aura promis ce qu'il promet à tout le monde, ce qu'il me jure encore tous les jours, quoique déterminé à nous trahir. On dit que vous êtes sage autant que belle; vous serez susceptible d'un bon conseil. Vous êtes en âge, madame, de réparer le tort que vous pouvez vous être fait; une âme sensible vous en offre les moyens. On ne marchandera point sur la force du sacrifice que l'on doit faire pour assurer votre repos. Il faut qu'il soit proportionné à votre état, aux vues que l'on vous a fait abandonner, à celles que vous pouvez avoir pour l'avenir, et par conséquent vous réglerez tout vous-même. Si vous persistez à vouloir être trompée et malheureuse et à en faire d'autres, attendez-vous à tout ce que le désespoir peut suggérer de plus violent à une rivale. J'attends votre réponse. »

Après avoir lu cette lettre, je la remis à Biondetta. « Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle est folle, et vous savez mieux que moi combien elle est... — Vous la connaissez, dom Alvare; n'appréhendez-vous rien d'elle?... J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus longtemps. Ainsi je la quitte; et, pour m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maison que l'on m'a proposée sur la Brenta. » Je m'habillai sur-le-champ, et allai conclure mon marché. Chemin faisant, je réfléchissais aux menaces d'Olympia. Pauvre folle! disais-je, elle veut tuer... Je ne pus jamais, et sans savoir pourquoi, prononcer le mot. Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi; je dînai; et, craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la courtisane, je me déterminai à ne pas sortir de la journée.

Je prends un livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte; je vais à la fenêtre, et la foule, la variété des objets me choquent au lieu de me distraire. Je me promène à grands pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de l'esprit dans l'agitation continuelle du corps.

VIII.

Dans cette course indéterminée, mes pas s'adressent vers une garde-robe sombre, où mes gens renfermaient les choses nécessaires à mon service qui ne devaient pas se trouver sous la main. Je n'y étais jamais entré. L'obscurité du lieu me plaît. Je m'assieds sur un coffre et y passe quelques minutes.

Au bout de ce court espace de temps, j'entends du bruit dans une pièce voisine; un petit jour qui me donne dans les yeux m'attire vers une porte condamnée : il s'échappait par le trou de la serrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta assise vis-à-vis de son clavecin, les bras croisés, dans l'attitude d'une personne qui rêve profondément. Elle rompit le silence.

« Biondetta! Biondetta! dit-elle. Il m'appelle Biondetta. C'est le premier, c'est le seul mot caressant qui soit sorti de sa bouche. »

Elle se tait, et paraît retomber dans sa rêverie. Elle pose enfin les mains sur le clavecin que je lui avais vu raccommoder. Elle avait devant elle un livre fermé sur le pupitre. Elle prélude et chante à demi voix en s'accompagnant.

Je démêlai sur-le-champ que ce qu'elle chantait n'était pas une composition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia.

Elle improvisait en prose sur sa prétendue situation, sur celle de sa rivale, qu'elle trouvait bien plus heureuse que la sienne; enfin sur les rigueurs que j'avais pour elle et les soupçons qui occasionnaient une défiance qui m'éloignait de mon bonheur. Elle m'aurait conduit dans la route des grandeurs, de la fortune et des sciences, et j'aurais fait sa félicité. « Hélas! disait-elle, cela devient impossible. Quand il me connaîtrait pour ce que je suis, mes faibles charmes ne pourraient l'arrêter; une autre... »

La passion l'emportait, et les larmes semblaient la suffoquer. Elle se lève, va prendre un mouchoir, s'essuie et se rapproche de l'instrument; elle veut se rasseoir; et, comme si le peu de hauteur du siége l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée, elle prend le livre qui était sur son pupitre, le met sur le tabouret, s'assied et prélude de nouveau.

Je compris bientôt que la seconde scène de musique ne serait pas de l'espèce de la première. Je reconnus l'air d'une barcarolle fort en vogue alors à Venise. Elle le répéta deux fois; puis, d'une voix plus distincte et plus assurée, elle chanta les paroles suivantes :

Hélas! quelle est ma chimère!
Fille du ciel et des airs,
Pour Alvare et pour la terre,
J'abandonne l'univers;
Sans éclat et sans puissance,
Je m'abaisse jusqu'aux fers;
Et quelle est ma récompense?
On me dédaigne et je sers.

Coursier, la main qui vous mène
S'empresse à vous caresser;
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous blesser.
Des efforts qu'on vous fait faire,
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modère,
Jamais ne vous avilit.

Alvare, une autre t'engage,
Et m'éloigne de ton cœur:
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur?

On pense qu'elle est sincère,
On s'en rapporte à sa foi;
Elle plaît, je ne puis plaire;
Le soupçon est fait pour moi.

La cruelle défiance
Empoisonne le bienfait.
On me craint en ma présence;
En mon absence on me hait.
Mes tourments, je les suppose;
Je gémis, mais sans raison;
Si je parle, j'en impose...
Je me tais, c'est trahison.

Amour, tu fis l'imposture,
Je passe pour l'imposteur;
Ah! pour venger notre injure,
Dissipe enfin son erreur.
Fais que l'ingrat me connaisse;
Et quel qu'en soit le sujet,
Qu'il déteste une faiblesse
Dont je ne suis pas l'objet.

Ma rivale est triomphante,
Elle ordonne de mon sort,
Et je me vois dans l'attente
De l'exil ou de la mort.
Ne brisez pas votre chaîne,
Mouvements d'un cœur jaloux;
Vous éveilleriez la haine...
Je me contrains: taisez-vous!

Le son de la voix, le chant, le sens des vers, leur tournure, me jettent dans un désordre que je ne puis exprimer. «Etre fantastique, dangereuse imposture! m'écriai-je en sortant avec rapidité du poste où j'étais demeuré trop longtemps: peut-on mieux emprunter les traits de la vérité et de la nature? Que je suis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette serrure! comme je serais venu m'enivrer, combien j'aurais aidé à me tromper moi-même! Sortons d'ici. Allons sur la Brenta dès demain. Allons-y ce soir.»

J'appelle sur-le-champ un domestique, et fais dépêcher, dans une gondole, ce qui m'était nécessaire pour aller passer la nuit dans ma nouvelle maison.

Il m'eût été trop difficile d'attendre la nuit dans mon auberge. Je sortis. Je marchai au hasard. Au détour d'une rue, je crus voir entrer dans un café ce Bernadillo qui accompagnait Soberano dans notre promenade à Portici. «Autre fantôme! dis-je; ils me poursuivent.» J'entrai dans ma gondole, et courus tout Venise de canal en canal: il était onze heures quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brenta, et mes gondoliers fatigués refusant le service, je fus obligé d'en faire appeler d'autres: ils arrivèrent, et mes gens, prévenus de mes intentions, me précèdent dans la gondole, chargés de leurs propres effets. Biondetta me suivait.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment, que des cris me forcent à me retourner. Un masque poignardait Biondetta. «Tu l'emportes sur moi! meurs, meurs, odieuse rivale!»

X.

L'exécution fut si prompte, qu'un des gondoliers resté sur le rivage ne put l'empêcher. Il voulut attaquer l'assassin en lui portant le flambeau dans les yeux; un autre masque accourt et le repousse avec une action menaçante, une voix tonnante que je crus reconnaître pour celle de Bernadillo. Hors de moi, je m'élance de la gondole. Les meurtriers ont disparu. A l'aide du flambeau je vois Biondetta pâle, baignée dans son sang, expirante.

Mon état ne saurait se peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, sacrifiée à ma vaine et extravagante confiance, et accablée par moi, jusque-là, des plus cruels outrages.

Je me précipite; j'appelle en même temps le secours et la vengeance. Un chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure, se présente. Je fais transporter la blessée dans mon appartement; et, crainte qu'on ne la ménage point assez, je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut déshabillée, quand je vis ce beau corps sanglant atteint de deux énormes blessures, qui semblaient devoir attaquer toutes deux les sources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta, présumée sans connaissance, ne devait pas les entendre; mais l'aubergiste et ses gens, un chirurgien, deux médecins, appelés, jugèrent qu'il était dangereux pour la blessée qu'on me laissât auprès d'elle. On m'entraîna hors de la chambre.

On laissa mes gens près de moi; mais un d'eux ayant eu la maladresse de me dire que la faculté avait jugé les blessures mortelles, je poussai des cris aigus. Fatigué enfin par mes emportements, je tombai dans un abattement qui fut suivi du sommeil.

Je crus voir ma mère en rêve, je lui racontais mon aventure, et pour la lui rendre plus sensible, je la conduisais vers les ruines de Portici.

«N'allons pas là, mon fils, me disait-elle, vous êtes dans un danger évident.» Comme nous passions dans un défilé étroit où je m'engageais avec sécurité, une main tout-à-coup me pousse dans un précipice; je la reconnais, c'est celle de Biondetta. Je tombais, une autre main me retire, et je me trouve entre les bras de ma mère. Je me réveille, encore haletant de frayeur. Tendre mère! m'écriai-je, vous ne m'abandonnez pas, même en rêve.

Biondetta! vous voulez me perdre? Mais ce songe est l'effet du trouble de mon imagination. Ah! chassons des idées qui me feraient manquer à la reconnaissance, à l'humanité.

J'appelle un domestique et fais demander des nouvelles. Deux chirurgiens veillent: on a beaucoup tiré de sang; on craint la fièvre.

Le lendemain, après l'appareil levé, on décida que les blessures n'étaient dangereuses que par la profondeur; mais la fièvre survient, redouble, et il faut épuiser le sujet par de nouvelles saignées.

Je fis tant d'instances pour entrer dans l'appartement, qu'il ne fut pas possible de s'y refuser.

Biondetta avait le transport, et répétait sans cesse mon nom. Je la regardai; elle ne m'avait jamais paru si belle.

Est-ce là, me disais-je, ce que je prenais pour un fantôme colorié, un amas de vapeurs brillantes uniquement rassemblées pour en imposer à mes sens?

Elle avait la vie comme je l'ai, et la perd, parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement exposée. Je suis un tigre, un monstre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri, et dont j'ai si indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te survivre. Je mourrai après avoir sacrifié sur ta tombe la barbare Olympia!

Si tu m'es rendue, je serai à toi; je reconnaîtrai tes bienfaits; je couronnerai tes vertus, ta patience, je me lie par des liens indissolubles, et ferai mon devoir de te rendre heureuse par le sacrifice aveugle de mes sentiments et de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts pénibles de l'art et de la nature, pour rappeler à la vie un corps qui semblait devoir succomber sous les ressources mises en œuvre pour le soulager.

Vingt et un jours se passèrent sans qu'on pût se décider entre la crainte et l'espérance: enfin, la fièvre se dissipa, et il parut que la malade reprenait connaissance.

Je l'appelais ma chère Biondetta, elle me serra la main. Depuis cet instant, elle reconnut tout ce qui était autour d'elle. J'étais à son chevet: ses yeux se tournèrent sur moi; les miens étaient baignés de larmes.

Je ne saurais peindre, quand elle me regarda, les grâces, l'expression de son sourire. «Chère Biondetta! reprit-elle; je suis la chère Biondetta d'Alvare.»

Elle voulait m'en dire davantage: on me força encore une fois de m'éloigner.

Je pris le parti de rester dans sa chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin, j'eus la permission d'en approcher. «Biondetta, lui dis-je, je fais poursuivre vos assassins. — Ah! ménagez-les, dit-elle: ils ont fait mon bonheur. Si je meurs, ce sera pour vous; si je vis, ce sera pour vous aimer.»

J'ai des raisons pour abréger ces scènes de tendresse qui se passèrent entre nous jusqu'au temps où les médecins m'assurèrent que je pouvais faire transporter Biondetta sur les bords de la Brenta, où l'air serait plus propre à lui rendre ses forces. Nous nous y établîmes.

Je lui avais donné deux femmes pour la servir, dès le premier instant où son sexe fut avéré par la nécessité de panser ses blessures. Je rassemblai autour d'elle tout ce qui pouvait contribuer à sa commodité, et ne m'occupai qu'à la soulager, l'amuser et lui plaire.

X.

Ses forces se rétablissaient à vue d'œil, et sa beauté semblait prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une conversation assez longue, sans intéresser sa santé : « O Biondetta! lui dis-je, je suis comblé d'amour, persuadé que vous n'êtes point un être fantastique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltants que j'ai eus pour vous jusqu'ici. Mais vous savez si mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le mystère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venaient, que devinrent ce monstre affreux, cette petite chienne qui précédèrent votre arrivée? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous attacher à moi? Qui étaient-ils? Qui êtes-vous? Achevez de rassurer un cœur tout à vous, et qui veut se dévouer pour la vie. — Alvare, répondit Biondetta, les nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent se faire un jeu de votre humiliation, et parvenir par la voie de la terreur à vous réduire à l'état de vil esclave de leurs volontés. Ils vous préparaient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puissant et du plus redoutable de tous les esprits; et par le secours de ceux dont la catégorie leur est soumise, ils vous présentèrent un spectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, si la vigueur de votre âme n'eût fait tourner contre eux leur propre stratagème.

« A votre contenance héroïque, les Sylphes, les Salamandres, les Gnômes, les Ondins, enchantés de votre courage, résolurent de vous donner tout l'avantage sur vos ennemis.

« Je suis Sylphide d'origine, et une des plus considérables d'entre elles. Je parus sous la forme de la petite chienne ; je reçus vos ordres, et nous nous empressâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de résolution, d'aisance, d'intelligence à régler nos mouvements, plus nous redoublions d'admiration pour vous et de zèle.

« Vous m'ordonnâtes de vous servir en page, de vous amuser en cantatrice. Je me soumis avec joie, et goûtai de tels charmes dans mon obéissance, que je résolus de vous la vouer pour toujours.

« Décidons, me disais-je, mon état et mon bonheur. Abandonnée dans le vague de l'air à une incertitude nécessaire, sans sensations, sans jouissances, esclave des évocations des cabalistes, jouet de leurs fantaisies, nécessairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connaissances, balancerais-je davantage sur le choix des moyens par lesquels je puis ennoblir mon essence?

« Il m'est permis de prendre un corps pour m'associer à un sage : le voilà. Si je me réduis au simple état de femme, si je perds par ce changement volontaire le droit naturel des Sylphides et l'assistance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer et d'être aimée. Je servirai mon vainqueur; je l'instruirai de la sublimité de son être dont il ignore les prérogatives : il nous soumettra, avec les éléments dont j'aurai abandonné l'empire, les esprits de toutes les sphères. Il est fait pour être le roi du monde, et j'en serai la reine, et la reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus subites que vous ne pouvez le croire dans une substance débarrassée d'organes, me décidèrent sur-le-champ. En conservant ma figure, je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

« Quand j'eus pris un corps, Alvare, je m'aperçus que j'avais un cœur, je vous admirai, je vous aimai; mais que devins-je, lorsque je ne vis en vous que de la répugnance, de la haine! Je ne pouvais ni changer, ni même me repentir; soumise à tous les revers auxquels sont sujettes les créatures de votre espèce, m'étant attiré le courroux des esprits, la haine implacable des nécromanciens, je devenais, sans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût sous le ciel : que dis-je? je le serais encore sans votre amour. »

Mille grâces répandues dans la figure, l'action, le son de la voix, ajoutaient au prestige de ce récit intéressant. Je ne concevais rien de ce que j'entendais. Mais qu'y avait-il de concevable dans mon aventure?

Tout ceci me paraît un songe, me disais-je ; mais la vie humaine est-elle autre chose? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, et voilà tout.

Je l'ai vue de mes yeux, attendant tout secours de l'art, arriver presque jusqu'aux portes de la mort, en passant par tous les termes de l'épuisement et de la douleur.

L'homme fut un assemblage d'un peu de boue et d'eau. Pourquoi une femme ne serait-elle pas faite de rosée, de vapeurs terrestres et de rayons de lumière, des débris d'un arc-en-ciel condensés? Où est le possible?... Où est l'impossible?...

Le résultat de mes réflexions fut de me livrer encore plus à mon penchant, en croyant consulter ma raison. Je comblais Biondetta de prévenances, de caresses innocentes. Elle s'y prêtait avec une franchise qui m'enchantait, avec cette pudeur naturelle qui agit sans être l'effet des réflexions ou de la crainte

XI.

Un mois s'était passé dans des douceurs qui m'avaient enivré. Biondetta, entièrement rétablie, pouvait me suivre partout à la promenade. Je lui avais fait faire un déshabillé d'amazone : sous ce vêtement, sous un grand chapeau ombragé de plumes, elle attirait tous les regards, et nous ne paraissions jamais que mon bonheur ne fît l'objet de l'envie de tous ces heureux citadins qui peuplent, pendant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brenta; les femmes même semblaient avoir renoncé à cette jalousie dont on les accuse, ou subjuguées par une supériorité dont elles ne pouvaient disconvenir, ou désarmées par un maintien qui annonçait l'oubli de tous ses avantages.

Connu de tout le monde pour l'amant aimé d'un objet aussi ravissant, mon orgueil égalait mon amour, et je m'élevais encore davantage quand je venais à me flatter sur le brillant de son origine.

Je ne pouvais douter qu'elle ne possédât les connaissances les plus rares, et je supposais avec raison que son but était de m'en orner; mais elle ne m'entretenait que de choses ordinaires et semblait avoir perdu l'autre objet de vue. « Biondetta, lui dis-je, un soir que nous nous promenions sur la terrasse de mon jardin, lorsqu'un penchant trop flatteur pour moi vous décida à lier votre sort au mien, vous vous promettiez de m'en rendre digne en me donnant des connaissances qui ne sont point réservées au commun des hommes. Vous parais-je maintenant indigne de vos soins? un amour aussi tendre, aussi délicat que le vôtre peut-il ne point désirer d'ennoblir son objet? — O Alvare! me répondit-elle, je suis femme depuis six mois, et ma passion, il me le semble, n'a pas duré un jour. Pardonnez si la plus douce des sensations enivre un cœur qui n'a jamais rien éprouvé. Je voudrais vous montrer à aimer comme moi ; et vous seriez, par ce sentiment seul, au dessus de tous vos semblables; mais l'orgueil humain aspire à d'autres jouissances. L'inquiétude naturelle ne lui permet pas de saisir un bonheur, s'il n'en peut envisager un plus grand dans la perspective. Oui, je vous instruirai, Alvare. J'oubliais avec plaisir mon intérêt; il le veut, puisque je dois retrouver ma grandeur dans la vôtre ; mais il ne suffit pas de me promettre d'être à moi, il faut que vous vous donniez et sans réserve et pour toujours. »

Nous étions assis sur un banc de gazon, sous un abri de chèvrefeuille au fond du jardin : je me jetai à ses genoux : « Chère Biondetta, lui dis-je, je vous jure une fidélité à toute épreuve. — Non disait-elle, vous ne me connaissez pas, vous ne vous connaissez pas; il me faut un abandon absolu. Il peut seul me rassurer et me suffire. »

Je lui baisais la main avec transport, et redoublais mes serments; elle m'opposait ses craintes. Dans le feu de la conversation, nos têtes se penchent, nos lèvres se rencontrent... Dans le moment, je me sens saisir par la basque de mon habit, et secouer d'une étrange force...

C'était mon chien, un jeune danois dont on m'avait fait présent. Tous les jours, je le faisais jouer avec mon mouchoir. Comme il s'était échappé de la maison la veille, je l'avais fait attacher pour prévenir une seconde évasion. Il venait de rompre son attache ; conduit par l'odorat, il m'avait trouvé, et me tirait par mon manteau pour me montrer sa joie et me solliciter au badinage ; j'eus beau le chasser de la main, de la voix, il ne fut pas possible de l'écarter : il

courait, revenait sur moi en aboyant; enfin, vaincu par son importunité, je le saisis par son collier et le reconduisis à la maison.

Comme je revenais au berceau pour rejoindre Biondetta, un domestique marchant presque sur mes talons nous avertit qu'on avait servi, et nous allâmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu y paraître embarrassée. Heureusement, nous nous trouvions en tiers, un jeune noble était venu passer la soirée avec nous,

Le lendemain j'entrai chez Biondetta, résolu de lui faire part des réflexions sérieuses qui m'avaient occupé pendant la nuit. Elle était encore au lit, et je m'assis auprès d'elle. « Nous avons, lui dis-je, pensé faire hier une folie dont je me fusse repenti le reste de mes jours. Ma mère veut absolument que je me marie. Je ne saurais être à d'autre qu'à vous, et ne puis point prendre d'engagement sérieux sans son aveu Vous regardant déjà comme ma femme, chère Biondetta, mon devoir est de vous respecter. — Eh ! ne dois-je pas vous respecter vous même, Alvare? Mais ce sentiment ne serait-il pas le poison de l'amour? — Vous vous trompez, repris-je, il en est l'assaisonnement... — Bel assaisonnement, qui vous ramène à moi d'un air glacé, et me pétrifie moi-même! Ah! Alvare! Alvare! je n'ai heureusement ni rime ni raison, ni père ni mère, et veux aimer de tout mon cœur sans cet assaisonnement-là. Vous devez des égards à votre mère: ils sont naturels; il suffit que sa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précède? Les préjugés sont nés chez vous au défaut de lumières, et soit en raisonnant soit en ne raisonnant pas, ils rendent votre conduite aussi inconséquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en imposez qu'il est ou impossible ou inutile de remplir: enfin vous cherchez à vous faire écarter de la route, dans la poursuite de l'objet dont la possession vous semble la plus désirable. Notre union, nos liens deviennent dépendants de la volonté d'autrui. Qui sait si dona Mencia me trouvera d'assez bonne maison pour entrer dans celle de Maravillas? Et je me verrais dédaignée? ou, au lieu de vous tenir de vous-même, il faudrait vous obtenir d'elle? Est-ce un homme destiné à la haute science qui me parle, ou un enfant qui sort des montagnes de l'Estramadure? Et dois-je être sans délicatesse, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne? Alvare! Alvare! on vante l'amour des Espagnols; ils auront toujours plus d'orgueil et de morgue que d'amour. »

J'avais vu des scènes bien extraordinaires; je n'étais point préparé à celle-ci. Je voulus excuser mon respect pour ma mère; le devoir me le prescrivait, et la reconnaissance, l'attachement, plus forts encore que lui. On n'écoutait pas. « Je ne suis pas devenue femme pour rien, Alvare: vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia désapprouvera après, si elle est folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me respecte, qu'on se respecte, qu'on respecte tout le monde, je deviens plus malheureuse que lorsqu'on me haïssait. » Elle se mit à sangloter.

Heureusement je suis fier, et ce sentiment me garantit du mouvement de faiblesse qui m'entraînait aux pieds de Biondetta, pour essayer de désarmer cette déraisonnable colère, et faire cesser des larmes dont la seule vue me mettait au désespoir.. Je me retirai. Je passai dans mon cabinet. En m'y enchaînant, on m'eût rendu service: enfin craignant l'issue des combats que j'éprouvais, je cours à ma gondole: une des femmes de Biondetta se trouve sur mon chemin. « Je vais à Venise, lui dis-je. J'y deviens nécessaire pour la suite du procès intenté à Olympia; » et sur le champ je pars, en proie aux plus dévorantes inquiétudes, mécontent de Biondetta et plus encore de moi, voyant qu'il ne me restait à prendre que des partis lâches ou désespérés.

XII.

J'arrive à la ville; je touche à la première calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui sont sur mon passage, ne m'apercevant point qu'un orage affreux va fondre sur moi, et qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'était dans le milieu du mois de juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi: c'était celle de l'église du grand couvent des Franciscains; je m'y réfugie.

Ma première réflexion fut, qu'il avait fallu un semblable accident pour me faire entrer dans une église depuis mon séjour dans les états de Venise; la seconde fut de me rendre justice sur cet entier oubli de mes devoirs.

Enfin, voulant m'arracher à mes pensées, je considère les tableaux, et cherche à voir les monuments qui sont dans cette église: c'était une espèce de voyage curieux que je faisais autour de la nef et du chœur.

J'arrive enfin dans une chapelle enfoncée et qui était éclairée par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer: quelque chose d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la chapelle: c'était un monument.

Deux génies descendaient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme.

Deux autres génies fondaient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étaient de marbre blanc, et leur éclat naturel, rehaussé par le contraste, en réfléchissant vivement la faible lumière de la lampe, semblait les faire briller d'un jour qui leur fût propre, et éclairer lui-même le fond de la chapelle.

J'approche, je considère les figures; elles me paraissent des plus belles proportions, pleines d'expression et de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux sur la tête de la principale figure. Que deviens-je? Je crois voir le portrait de ma mère. Une douleur vive et tendre, un saint respect, me saisissent.

« O ma mère! est-ce pour m'avertir que mon peu de tendresse et le désordre de ma vie vous conduiront au tombeau, que ce froid simulacre emprunte ici votre ressemblance chérie? O la plus digne des femmes! tout égaré qu'il est, votre Alvare vous a conservé tous vos droits sur son cœur. Avant de s'écarter de l'obéissance qu'il vous doit, il mourrait plutôt mille fois: il en atteste ce marbre insensible. Hélas! je suis dévoré de la passion la plus tyrannique: il m'est impossible de m'en rendre maître désormais. Vous venez de parler à mes yeux; parlez, ah! parlez à mon cœur, et si je dois la bannir, enseignez-moi comment je pourrai faire sans qu'il m'en coûte la vie. »

En prononçant avec force cette pressante invocation, je m'étais prosterné la face contre terre, et j'attendais dans cette attitude la réponse que j'étais presque sûr de recevoir, tant j'étais enthousiasmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étais pas en état de faire alors, que dans toutes les occasions où nous avons besoin de secours extraordinaires pour régler notre conduite, si nous les demandons avec force, dussions-nous n'être pas exaucés, au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'user de toutes les ressources de notre propre prudence. Je méritais d'être abandonné à la mienne, et voici ce qu'elle me suggéra:

« Tu mettras un devoir à remplir et un espace considérable entre ta passion et toi; les événements t'éclaireront. »

« Allons, dis-je en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mère, et remettons-nous encore une fois sous ce cher abri. »

« Je retourne à mon auberge ordinaire: je cherche une voiture, et, sans m'embarrasser d'équipages, je prends la route de Turin pour me rendre en Espagne par la France, mais avant, je mets dans un paquet une note de trois cents sequins sur la banque, et la lettre qui suit:

« A MA CHÈRE BIONDETTA.

« Je m'arrache d'auprès de vous, ma chère Biondetta, et ce serait m'arracher à la vie, si l'espoir du plus prompt retour ne consolait mon cœur. Je vais voir ma mère; animé par votre charmante idée, je triompherai d'elle, et viendrai former avec son aveu une union qui doit faire mon bonheur. Heureux d'avoir rempli mes devoirs avant de me donner tout entier à l'amour, je sacrifierai à vos pieds le reste de ma vie. Vous connaîtrez un Espagnol, ma Biondetta; vous jugerez d'après sa conduite, que s'il obéit aux devoirs de l'honneur et du sang, il sait également satisfaire aux autres. En voyant l'heureux effet de ses préjugés, vous ne taxerez pas d'orgueil le sentiment qui l'y attache. Je ne puis douter de votre amour: il m'avait voué une entière obéissance; je le reconnaîtrai encore mieux par cette faible condescendance à des vues qui n'ont pour objet que notre commune félicité. Je vous envoie ce qui peut être nécessaire pour l'entretien de notre maison. Je vous enverrai d'Espagne ce que je croirai le moins indigne de vous, en attendant que la plus vive tendresse qui fut jamais vous ramène pour toujours votre esclave. »

Je suis sur la route de l'Estramadure. Nous étions dans la plus belle saison, et tout semblait se prêter à l'impatience que j'avais d'arriver dans ma patrie.

Je découvrais déjà les clochers de Turin lorsqu'une chaise de poste assez mal en ordre ayant dépassé ma voiture s'arrête et me laisse voir, à travers une portière, une femme qui fait des signes et s'élance pour en sortir.

Mon postillon s'arrête de lui-même; je descends, et reçois Biondetta dans mes bras; elle y reste pâmée sans connaissance; elle

n'avait pu dire que ce peu de mots : « Alvare! vous m'avez abandonnée. »

Je la porte dans ma chaise, seul endroit où je pusse l'asseoir commodément; elle était heureusement à deux places. Je fais mon possible pour lui donner plus d'aisance à respirer en la dégageant de ceux de ses vêtements qui la gênent; et, la soutenant entre mes bras, je continue ma route dans la situation que l'on peut imaginer.

XIII.

Nous arrêtons à la première auberge de quelque apparence : je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode; je la fais mettre sur un lit et m'assieds à côté d'elle. Je m'étais fait apporter des eaux spiritueuses, des élixirs propres à dissiper un évanouissement. A la fin elle ouvre les yeux.

« On a voulu ma mort, encore une fois, dit-elle; on sera satisfait. — Quelle injustice! lui dis-je; un caprice vous fait vous refuser à des démarches senties et nécessaires de ma part. Je risque de manquer à mon devoir si je ne sais pas vous résister, et je m'expose à des désagréments, à des remords qui troubleraient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper pour aller chercher l'aveu de ma mère... — Et que ne me faites-vous connaître votre volonté, cruel! Ne suis-je pas faite pour vous obéir? Je vous aurais suivi; mais m'abandonner seule, sans protection, à la vengeance des ennemis que je me suis faits pour vous, me voir exposée par votre faute aux affronts les plus humiliants..... — Expliquez-vous, Biondetta; quelqu'un aurait-il osé?... — Et qu'avait-on à risquer contre un être de mon sexe, dépourvu d'aveu comme de toute assistance? L'indigne Bernadillo nous avait suivis à Venise; à peine avez-vous disparu qu'alors, cessant de vous craindre, impuissant contre moi depuis que je suis à vous, mais pouvant troubler l'imagination des gens attachés à mon service, il a fait assiéger par des fantômes de sa création votre maison de la Brenta. Mes femmes, effrayées, m'abandonnent. Selon un bruit général, autorisé par beaucoup de lettres, un lutin a enlevé un capitaine aux gardes du roi de Naples et l'a conduit à Venise. On assure que je suis ce lutin, et cela se trouve presque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'assistance, de la compassion; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuse à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaise chaise : je trouve des guides, des postillons; je vous suis... »

Ma fermeté pensa s'ébranler au récit des disgrâces de Biondetta... « Je ne pouvais, lui dis-je, prévoir des événements de cette nature. Je vous avais vue l'objet des égards, des respects de tous les habitants des bords de la Brenta; ce qui vous semblait si bien acquis, pouvais-je imaginer qu'on vous le disputerait dans mon absence? O Biondetta! vous êtes éclairée : ne deviez-vous pas prévoir qu'en contrariant des vues aussi raisonnables que les miennes, vous me porteriez à des résolutions désespérées? Pourquoi...— Est-on toujours maîtresse de ne pas contrarier? Je suis femme par mon choix, Alvare, mais je suis femme enfin, exposée à ressentir toutes les impressions; je ne suis pas de marbre. J'ai choisi entre les zônes la matière élémentaire dont mon corps est composé; elle est très susceptible; si elle ne l'était pas, je manquerais de sensibilité, vous ne me feriez rien éprouver et je vous deviendrais insipide. Pardonnez-moi d'avoir couru le risque de prendre toutes les imperfections de mon sexe, pour en réunir, si je pouvais, toutes les grâces; mais la folie est faite, et constituée comme je le suis à présent, mes sensations sont d'une vivacité dont rien n'approche : mon imagination est un volcan. J'ai, en un mot, des passions d'une violence qui devrait vous effrayer si vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, et si nous ne connaissions pas mieux les principes et les effets de ces élans naturels qu'on ne les connaît à Salamanque. On leur y donne des noms odieux; on parle au moins de les étouffer. Etouffer une flamme céleste, le seul ressort au moyen duquel l'âme et le corps peuvent agir réciproquement l'un sur l'autre et se forcer de concourir au maintien nécessaire de leur union! Cela est bien imbécille, mon cher Alvare! Il faut régler ces mouvements, mais quelquefois il faut leur céder; si on les contrarie, si on les soulève, ils échappent tous à la fois, et la raison ne sait plus où s'asseoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces moments-ci, Alvare; je n'ai que six mois, je suis dans l'enthousiasme de tout ce que j'éprouve; songez qu'un de vos refus, un mot que vous me dites inconsidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit, la défiance, la crainte; que dis-je? je vois d'ici ma pauvre tête perdue, et mon Alvare aussi malheureux que moi! — O Biondetta! repartis-je, on ne cesse pas de s'étonner auprès de vous; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchants. Nous trouverons des ressources contre eux dans notre tendresse mutuelle. Que ne devons-nous pas espérer d'ailleurs des conseils de la mère qui va nous recevoir dans ses bras? Elle vous chérira, tout m'en assure, et tout nous aidera à couler des jours heureux..... — Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connais mieux mon sexe et n'espère pas autant que vous; mais je veux vous obéir pour vous plaire, et je me livre. »

Satisfait de me trouver sur la route de l'Espagne, de l'aveu et en compagnie de l'objet qui avait captivé ma raison et mes sens, je m'empressai de chercher le passage des Alpes pour arriver en France; mais il semblait que le ciel me devenait contraire depuis que je n'étais pas seul : des orages affreux suspendent ma course et rendent les chemins mauvais et les passages impraticables. Les chevaux s'abattent; ma voiture, qui semblait neuve et bien assemblée, se dément à chaque poste, et manque par l'essieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après bien des traverses infinies, je parviens au col de Tende.

Parmi les sujets d'inquiétude, les embarras que me donnait un voyage aussi contrarié, j'admirais le personnage de Biondetta. Ce n'était plus cette femme tendre, triste ou emportée que j'avais vue; il semblait qu'elle voulût soulager mon ennui en se livrant aux saillies de la gaîté la plus vive, et me persuader que les fatigues n'avaient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable était mêlé de caresses trop séduisantes pour que je pusse m'y refuser : je m'y livrais, mais avec réserve; mon orgueil compromis servait de frein à la violence de mes désirs. Elle lisait trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon désordre et chercher à l'augmenter. Je fus en péril, je dois en convenir.

Une fois entre autres, si une roue ne se fût brisée, je ne sais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus sur mes gardes pour l'avenir.

XIV.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je consentis, par attention pour elle, à m'y reposer quelques jours. Elle arrêtait mes regards sur l'aisance, la facilité des mœurs de la nation française. « C'est à Paris, c'est à la cour que je voudrais vous voir établi. Les ressources d'aucune espèce ne vous y manqueront; vous ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, et j'ai des moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle; les Français sont galants : si je ne présume point trop de ma figure, ce qu'il y aurait de plus distingué parmi eux viendrait me rendre hommage, et je les sacrifierais tous à mon Alvare. Le beau sujet de triomphe pour une vanité espagnole! »

Je regardai cette proposition comme un badinage. « Non, dit-elle, j'ai sérieusement cette fantaisie... — Partons donc bien vite pour l'Estramadure, répliquai-je, et nous reviendrons faire présenter à la cour de France l'épouse de don Alvare Maravillas, car il ne vous conviendrait pas de ne vous y montrer qu'en aventurière..... — Je suis sur le chemin de l'Estramadure, dit-elle, il s'en faut bien que je la regarde comme le terme où je dois trouver mon bonheur; comment ferais-je pour ne jamais la rencontrer? »

J'entendais, je voyais sa répugnance, mais j'allais à mon but, et je me trouvai bientôt sur le territoire espagnol. Les obstacles imprévus, les fondrières, les ornières impraticables, les muletiers ivres, les mulets rétifs, me donnaient encore moins de relâche que dans le Piémont et la Savoie.

On dit beaucoup de mal des auberges d'Espagne, et c'est avec raison; cependant je m'estimais heureux quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçaient pas de passer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

« Quel pays allons-nous chercher, disait-elle, à en juger par ce que nous éprouvons? En sommes-nous encore bien éloignés? — Vous êtes, repris-je, en Estramadure, et à dix lieues tout au plus du château de Maravillas... — Nous n'y arriverons certainement pas; le ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il se charge. »

Je regardai le ciel, et jamais il ne m'avait paru plus menaçant. Je fis apercevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvait nous garantir de l'orage. « Nous garantira-t-elle aussi du tonnerre? me dit-elle... — Et que vous fait le tonnerre, à vous, habituée à vivre

dans les airs, qui l'avez vu tant de fois se former et devez si bien connaître son origine physique? — Je ne craindrais pas, si je la connaissais moins : je me suis soumise par l'amour de vous aux causes



La chambre du fumeur.

physiques, et je les appréhende parce qu'elles tuent et qu'elles sont physiques. »

Nous étions sur deux tas de paille, aux deux extrémités de la grange. Cependant l'orage, après s'être annoncé de loin, approche et mugit d'une manière épouvantable. Le ciel paraissait un brasier agité par les vents en mille sens contraires; les coups de tonnerre, répétés par les antres des montagnes voisines, retentissaient horriblement autour de nous. Ils ne se succédaient pas, ils semblaient s'entre-heurter. Le vent, la grêle, la pluie, se disputaient entre eux à qui ajouterait le plus à l'horreur de l'effroyable tableau dont nos sens étaient affligés. Il part un éclair qui semble embraser notre asile; un coup effroyable suit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles, vient se précipiter dans mes bras : « Ah! Alvare, je suis perdue!... »

Je veux la rassurer. « Mettez la main sur mon cœur, disait-elle. Elle me la place sur sa gorge, et quoiqu'elle se trompât en me faisant appuyer sur un endroit où le battement ne devait pas être le plus sensible, je démêlai que le mouvement était extraordinaire. Elle m'embrassait de toutes ses forces et redoublait à chaque éclair. Enfin, un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étaient fait entendre part : Biondetta s'y dérobe de manière qu'en cas d'accident il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut singulier, et je commençai à appréhender pour moi, non les suites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans sa tête de vaincre ma résistance à ses vues. Quoique plus transporté que je ne puis le dire, je me lève : « Biondetta, lui dis-je, vous ne savez ce que vous faites. Calmez cette frayeur; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi. »

Mon flegme dut la surprendre, mais elle pouvait me dérober ses pensées en continuant d'affecter du trouble. Heureusement la tempête avait fait son dernier effort. Le ciel se nettoyait, et bientôt la clarté de la lune nous annonça que nous n'avions plus rien à craindre du désordre des éléments.

Biondetta demeurait à la place où elle s'était mise. Je m'assis auprès d'elle sans proférer une parole : elle fit semblant de dormir et je me mis à rêver plus tristement que je n'eusse encore fait depuis le commencement de mon aventure, sur les suites nécessairement fâcheuses de ma passion. Je ne donnerais que le canevas de mes réflexions. Ma maîtresse était charmante, mais je voulais en faire ma femme.

Le jour m'ayant surpris dans ces pensées, je me levai pour aller



Don Alvare, quel malheur vient de vous arriver!

voir si je pourrais poursuivre ma route. Cela me devenait impossible pour le moment. Le muletier qui conduisait ma calèche me dit que ses mulets étaient hors de service. Comme j'étais dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençais à perdre patience quand un homme d'une physio-

nomie sinistre, mais vigoureusement taillé, parut devant la porte de



La toilette de Biondetta.



Alvare, vous m'avez abandonnée !

la ferme, chassant devant lui deux mulets qui avaient de l'apparence. Je lui proposai de me conduire chez moi ; il savait le chemin, nous convînmes du prix.

J'allais remonter dans ma voiture, lorsque je crus reconnaître une femme de ma campagne qui traversait le chemin, suivie d'un valet : je m'approche ; je la fixe. C'est Berthe, honnête fermière de mon village et sœur de ma nourrice. Je l'appelle ; elle s'arrête, me regarde à son tour, mais d'un air consterné. « Quoi ! c'est vous, me dit-elle, seigneur don Alvare ! Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte est jurée, où vous avez mis la désolation ?... — Moi ! ma chère Berthe, et qu'ai-je fait ?... — Ah ! seigneur Alvare, la conscience ne vous reproche-t-elle pas la triste situation à laquelle votre digne mère, notre bonne maîtresse, se trouve réduite ? — Elle se meurt.... Elle se meurt ? m'écriai-je... — Oui, poursuivit-elle, et c'est la suite du chagrin que vous lui avez causé ; au moment où je vous parle, elle ne doit pas être en vie. Il lui est venu des lettres de Naples, de Venise. On lui a écrit des choses qui font trembler. Notre bon seigneur, votre frère, est furieux : il dit qu'il sollicitera partout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera



Ah ! Alvare, je suis perdue.

lui-même.... — Allez, madame Berthe, si vous retournez à Maravillas et y arrivez avant moi, annoncez à mon frère qu'il me verra bientôt. »

XV.

Sur-le-champ, la calèche étant attelée, je présente la main à Biondetta, cachant le désordre de mon âme sous l'apparence de la fer-

meté. Elle se montrait effrayée : « Quoi ! dit-elle, nous allons nous livrer à votre frère? nous allons aigrir par notre présence une famille irritée, des vassaux désolés... — Je ne saurais craindre mon frère, madame; s'il m'impute des torts que je n'ai pas, il est important que je le désabuse. Si j'en ai, il faut que je m'excuse, et comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à sa compassion et à son indulgence. Si j'ai conduit ma mère au tombeau par le déréglement de ma conduite, j'en dois réparer le scandale, et pleurer si hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets effacent aux yeux de toute l'Espagne la tache que le défaut de naturel imprimerait à mon sang. — Ah! don Alvare, vous courez à votre perte et à la mienne; ces lettres écrites de tous côtés, ces préjugés répandus avec tant de promptitude et d'affectation, sont la suite de nos aventures et des persécutions que j'ai essuyées à Venise. Le traître Bernadillo, que vous ne connaissez pas assez, obsède votre frère; il le portera... — Eh! qu'ai-je à redouter de Bernadillo et de tous les lâches de la terre? Je suis, madame, le seul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frère à la vengeance aveugle, à l'injustice, à des actions indignes d'un homme de tête et de courage, d'un gentilhomme enfin. » Le silence succède à cette conversation assez vive; il eût pu devenir embarrassant pour l'un et l'autre : mais après quelques instants, Biondetta s'assoupit peu à peu, et s'endort.

Pouvais-je ne pas la regarder? Pouvais-je la considérer sans émotion? Sur ce visage brillant de tous les trésors, de la pompe, enfin de la jeunesse, le sommeil ajoutait aux grâces naturelles du repos cette fraîcheur délicieuse, animée, qui rend tous les traits harmonieux; un nouvel enchantement s'empare de moi : il écarte mes défiances; mes inquiétudes sont suspendues, ou s'il m'en reste une assez vive, c'est que la tête de l'objet dont je suis épris, ballottée par les cahots de la voiture, n'éprouve quelque incommodité par la brusquerie ou la rudesse des frottements. Je ne suis plus occupé qu'à la soutenir, à la garantir. Mais nous en éprouvons un si vif, qu'il me devient impossible de le parer; Biondetta jette un cri, et nous sommes renversés.

L'essieu était rompu; les mulets heureusement s'étaient arrêtés. Je me dégage : je me précipite vers Biondetta, rempli des plus vives alarmes. Elle n'avait qu'une légère contusion au coude, et bientôt nous sommes debout en pleine campagne, mais exposés à l'ardeur du soleil en plein midi, à cinq lieues du château de ma mère, sans moyens apparents de pouvoir nous y rendre, car il ne s'offrait à nos regards aucun endroit qui parût être habité.

Cependant à force de regarder avec attention, je crois distinguer à la distance d'une lieue une fumée qui s'élève derrière un taillis, mêlé de quelques arbres assez élevés; alors, confiant ma voiture à la garde du muletier, j'engage Biondetta à marcher avec moi du côté qui m'offre l'apparence de quelque secours.

Plus nous avançons, plus notre espoir se fortifie; déjà la petite forêt semble se partager en deux : bientôt elle forme une avenue au fond de laquelle on aperçoit des bâtiments d'une structure modeste : enfin, une ferme considérable termine notre perspective.

out semble être en mouvement dans cette habitation, d'ailleurs isolée. Dès qu'on nous aperçoit, un homme se détache et vient au-devant de nous.

Il nous aborde avec civilité Son extérieur est honnête : il est vêtu d'un pourpoint de satin noir taillé en couleur de feu, orné de quelques passements en argent. Son âge paraît être de vingt-cinq à trente ans. Il a le teint d'un campagnard ; la fraîcheur perce sous le hâle, et décèle la vigueur et la santé.

Je le mets au fait de l'accident qui m'attire chez lui. « Seigneur cavalier, me répondit-il, vous êtes toujours le bien arrivé, et chez des gens remplis de bonne volonté. J'ai ici une forge, et votre essieu sera rétabli : mais vous me donneriez aujourd'hui tout l'or de monseigneur le duc de Medina-Sidonia mon maître, que ni moi ni personne des miens ne pourrait se mettre à l'ouvrage. Nous arrivons de l'église, mon épouse et moi : c'est le plus beau de nos jours. Entrez. En voyant la mariée, mes parents, mes amis, mes voisins qu'il me faut fêter, vous jugerez s'il m'est possible de faire travailler maintenant. D'ailleurs, si madame et vous ne dédaignez pas une compagnie composée de gens qui subsistent de leur travail depuis le commencement de la monarchie, nous allons nous mettre à table, nous sommes tous heureux aujourd'hui; il ne tiendra qu'à vous de partager notre satisfaction. Demain nous penserons aux affaires. »

En même temps il donne ordre qu'on aille chercher ma voiture.

Me voilà hôte de Marcos, le fermier de monseigneur le duc, et nous entrons dans le salon préparé pour le repas de noce; adossé au manoir principal, il occupe tout le fond de la cour; c'est une feuillée en arcades, ornée de festons de fleurs, d'où la vue, d'abord arrêtée par les deux petits bosquets, se perd agréablement dans la campagne, à travers l'intervalle qui forme l'avenue.

La table était servie. Luisia, la nouvelle mariée, est entre Marcos et moi . Biondetta est à côté de Marcos. Les pères et les mères, les autres parents sont vis-à-vis; la jeunesse occupe les deux bouts.

La mariée baissait deux grands yeux noirs qui n'étaient pas faits pour regarder en dessous; tout ce qu'on lui disait, et même les choses indifférentes la faisaient rougir.

La gravité préside au commencement du repas : c'est le caractère de la nation; mais à mesure que les outres disposées autour de la table se désenflent, les physionomies deviennent moins sérieuses.

On commençait à s'animer, quand tout-à-coup les poètes improvisateurs de la contrée paraissent autour de la table. Ce sont des aveugles qui chantent les couplets suivants, en s'accompagnant de leurs guitares

Marcos a dit à Louise,
Veux-tu mon cœur et ma foi?
Elle a répondu, suis-moi,
Nous parlerons à l'église.
Là de la bouche et des yeux,
Ils se sont juré tous deux.
Une flamme vive et pure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Louise est sage, elle est belle,
Marcos a bien des jaloux;
Mais il les désarme tous,
En se montrant digne d'elle;
Et tout ici, d'une voix,
Applaudissant à leur choix,
Vante une flamme aussi pure:
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

D'une douce sympathie,
Comme leurs cœurs sont unis!
Leurs troupeaux sont réunis
Dans la même bergerie;
Leurs peines et leurs plaisirs,
Leurs soins, leurs vœux, leurs désirs
Suivent la même mesure :
Si vous êtes curieux
De voir des époux heureux,
Venez en Estramadure.

Pendant qu'on écoutait ces chansons aussi simples que ceux pour qui elles semblaient être faites, tous les valets de la ferme n'étant plus nécessaires au service, s'assemblaient gaîment pour manger les reliefs du repas; mêlés avec des Egyptiens et des Egyptiennes appelés pour augmenter le plaisir de la fête, ils formaient sous les arbres de l'avenue des groupes aussi agissants que variés, et embellissaient notre perspective.

Biondetta cherchait continuellement mes regards, et les forçait à se porter vers ces objets dont elle paraissait agréablement occupée, semblant me reprocher de ne point partager avec elle tout l'amusement qu'ils lui procuraient.

XVI.

Mais le repas a déjà paru trop long à la jeunesse, elle attend le bal. C'est aux gens d'un âge mûr à montrer de la complaisance. La table est dérangée, les planches qui la forment, les futailles dont elle est soutenue, sont repoussées au fond de la feuillée; devenues tréteaux, elles servent d'amphithéâtre aux symphonistes. On joue

le fandango sévillan, de jeunes Egyptiennes l'exécutent avec leurs castagnettes et leurs tambours de basque; la noce se mêle avec elles et les imite : la danse est devenue générale.

Biondetta paraissait en dévorer des yeux le spectacle. Sans sortir de sa place, elle essaie tous les mouvements qu'elle voit faire.

« Je crois, dit-elle, que j'aimerais le bal à la fureur. » Bientôt elle s'y engage et me force à danser. D'abord elle montre quelque embarras et même un peu de maladresse : bientôt elle semble s'aguerrir et unir la grâce et la force à la légèreté, à la précision. Elle s'échauffe : il lui faut son mouchoir, le mien, celui qui lui tombe sous la main : elle ne s'arrête que pour s'essuyer.

La danse ne fut jamais ma passion; et mon âme n'était point assez à son aise pour que je pusse me livrer à un amusement aussi vain. Je m'échappe et gagne un des bouts de la feuillée, cherchant un endroit où je pusse m'asseoir et rêver.

Un caquet très bruyant me distrait, et arrête presque malgré moi mon attention. Deux voix se sont élevées derrière moi. « Oui, oui, disait l'une, c'est un enfant de la planète. Il entrera dans sa maison. Tiens, Zoradille, il est né le trois mai à trois heures du matin... — Oh! vraiment, Lélagise, répondait l'autre, malheur aux enfants de Saturne, celui-ci a Jupiter à l'ascendant, Mars et Mercure en conjonction trine avec Vénus. O le beau jeune homme! quels avantages naturels! quelles espérances il pourrait concevoir! quelle fortune il devrait faire! mais... »

Je connaissais l'heure de ma naissance, et je l'entendais détailler avec la plus singulière précision. Je me retourne et fixe ces babillardes.

Je vois deux vieilles Egyptiennes moins assises qu'accroupies sur leurs talons. Un teint plus qu'olivâtre, des yeux creux et ardents, une bouche enfoncée, un nez mince et démesuré qui, partant du haut de la tête, vient en se recourbant toucher au menton; un morceau d'étoffe qui fut rayé de blanc et de bleu tourne deux fois autour d'un crâne à demi pelé, tombe en écharpe sur l'épaule, et de là sur les reins, de manière qu'ils ne soient qu'à demi nus; en un mot, des objets presque aussi révoltants que ridicules. Je les aborde. « Parliez-vous de moi, mesdames? leur dis-je, voyant qu'elles continuaient à me fixer et à se faire des signes... — Vous nous écoutiez donc, seigneur cavalier? — Sans doute, répliquai-je; et qui vous a si bien instruites de l'heure de ma nativité?... — Nous aurions bien d'autres choses à vous dire, heureux jeune homme; mais il faut commencer par mettre le signe dans la main. — Qu'à cela ne tienne, repris-je, et sur-le-champ je leur donne un doublon. — Vois, Zoradille, dit la plus âgée, vois comme il est noble, comme il est fait pour jouir de tous les trésors qui lui sont destinés. Allons, pince la guitare, et suis-moi. » Elle chante :

L'Espagne vous donna l'être,
Mais Parthénope vous a nourri :
La terre en vous voit son maître,
Du ciel, si vous voulez l'être,
Vous serez le favori.

Le bonheur qu'on vous présage
Est volage, et pourrait vous quitter.
Vous le tenez au passage :
Il faut, si vous êtes sage,
Le saisir sans hésiter.

Quel est cet objet aimable?
Qui s'est soumis à votre pouvoir?
Est-il.......

Les vieilles étaient en train. J'étais tout oreilles. Biondetta a quitté la danse : elle est accourue, elle me tire par le bras, me force à m'éloigner.

« Pourquoi m'avez-vous abandonnée, Alvare? Que faites-vous ici? — J'écoutais, repris-je.... — Quoi! me dit-elle, en m'entraînant, vous écoutiez ces vieux monstres?... — En vérité, ma chère Biondetta, ces créatures sont singulières : elles ont plus de connaissances qu'on ne leur en suppose; elles me disaient... — Sans doute, reprit-elle avec ironie, elles faisaient leur métier, elles vous disaient votre bonne aventure : et vous les croiriez? Vous êtes, avec beaucoup d'esprit, d'une simplicité d'enfant. Et ce sont là les objets qui vous empêchent de vous occuper de moi?... — Au contraire, ma chère Biondetta, elles allaient me parler de vous. — Parler de moi! reprit-elle vivement, avec une sorte d'inquiétude, qu'en savent-elles? qu'en peuvent-elles dire? Vous extravaguez. Vous danserez toute la soirée pour me faire oublier cet écart. »

Je la suis : je rentre de nouveau dans le cercle, mais sans attention à ce qui se passe autour de moi, à ce que je fais moi-même. Je ne songeais qu'à m'échapper pour rejoindre, où je le pourrais, mes diseuses de bonne aventure. Enfin je crois voir un moment favorable : je le saisis. En un clin d'œil j'ai volé vers mes sorcières, les ai retrouvées et conduites sous un petit berceau qui termine le potager de la ferme. Là, je les supplie de me dire, en prose, sans énigme, très succinctement, enfin, tout ce qu'elles peuvent savoir d'intéressant sur mon compte. La conjuration était forte, car j'avais les mains pleines d'or. Elles brûlaient de parler, comme moi de les entendre. Bientôt je ne puis douter qu'elles ne soient instruites des particularités les plus secrètes de ma famille et confusément de mes liaisons avec Biondetta, de mes craintes, de mes espérances; je croyais apprendre bien des choses, je me flattais d'en apprendre de plus importantes encore; mais notre Argus est sur mes talons.

Biondetta n'est point accourue, elle a volé. Je voulais parler. « Point d'excuses, dit-elle, la rechute est impardonnable... — Ah! vous me la pardonnerez, lui-dis-je : j'en suis sûr, quoique vous m'ayez empêché de m'instruire comme je pouvais l'être; dès à présent j'en sais assez... — Pour faire quelque extravagance. Je suis furieuse, mais ce n'est pas ici le temps de quereller; si nous sommes dans le cas de nous manquer d'égard, nous en devons à nos hôtes. On va se mettre à table, et je m'y assieds à côté de vous : je ne prétends plus souffrir que vous m'échappiez. »

Dans le nouvel arrangement du banquet, nous étions assis vis-à-vis des nouveaux mariés. Tous deux sont animés par les plaisirs de la journée : Marcos a les regards brûlants, Luisia les a moins timides : la pudeur s'en venge et lui couvre les joues du plus vif incarnat. Le vin de Xérès fait le tour de la table, et semble en avoir banni jusqu'à un certain point la réserve : les vieillards même, s'animant du souvenir de leurs plaisirs passés, provoquent la jeunesse par des saillies qui tiennent moins de la vivacité que de la pétulance. J'avais ce tableau sous les yeux; j'en avais un plus mouvant, plus varié à côté de moi.

Biondetta, paraissant tour à tour livrée à la passion ou au dépit, la bouche armée des grâces fières du dédain, ou embellie par le sourire, m'agaçait, me boudait, me pinçait jusqu'au sang, et finissait par me marcher doucement sur les pieds. En un mot, c'était en un moment une faveur, un reproche, un châtiment, une caresse; de sorte que, livré à cette vicissitude de sensations, j'étais dans un désordre inconcevable.

XVII.

Les mariés ont disparu : une partie des convives les a suivis pour une raison ou pour une autre. Nous quittons la table. Une femme, c'était la tante du fermier et nous le savions, prend un flambeau de cire jaune, nous précède; et, en la suivant, nous arrivons dans une petite chambre de douze pieds en carré : un lit qui n'en a pas quatre de largeur, une table et deux siéges en font l'ameublement. « Monsieur et madame, nous dit notre conductrice, voilà le seul appartement que nous puissions vous donner. » Elle pose son flambeau sur la table, et on nous laisse seuls.

Biondetta baisse les yeux Je lui adresse la parole : « Vous avez donc dit que nous étions mariés? — Oui, répond-elle; je ne pouvais dire que la vérité. J'ai votre parole, vous avez la mienne; voilà l'essentiel. Vos cérémonies sont des précautions prises contre la mauvaise foi, et je n'en fais point de cas. Le reste n'a pas dépendu de moi. D'ailleurs, si vous ne voulez pas partager le lit que l'on nous abandonne, vous me donnerez la mortification de vous voir passer la nuit mal à votre aise. J'ai besoin de repos : je suis plus que fatiguée; je suis excédée de toutes les manières. » En prononçant ces paroles du ton le plus animé, elle s'étend dessus le lit le nez tourné vers la muraille. « Eh quoi! m'écriai-je, Biondetta, je vous ai déplu, vous êtes sérieusement fâchée! Comment puis-je expier ma faute? Demandez ma vie. — Alvare, me répond-elle sans se déranger, allez consulter vos Egyptiennes sur les moyens de rétablir le repos dans mon cœur et dans le vôtre. — Quoi! l'entretien que j'ai eu avec ces femmes est le motif de votre colère? Ah! vous allez m'excuser, Biondetta. Si vous saviez combien les avis qu'elles m'ont donnés sont d'accord avec les vôtres, et qu'elles m'ont enfin décidé à ne point

retourner au château de Maravillas ! Oui, c'en est fait, demain nous partons pour Rome, pour Venise, pour Paris, pour tous les lieux que vous voudrez que j'aille habiter avec vous. Nous y attendrons l'aveu de ma famille... »

A ce discours, Biondetta se retourne. Son visage était sérieux et même sévère. « Vous rappelez-vous, Alvare, ce que je suis, ce que j'attendais de vous, ce que je vous conseillais de faire? Quoi! lorsqu'en me servant avec discrétion des lumières dont je suis douée, je n'ai pu vous amener à rien de raisonnable, la règle de ma conduite et de la vôtre sera fondée sur les propos de deux êtres, les plus dangereux pour vous et pour moi, s'ils ne sont pas les plus méprisables! Certes, s'écria-t-elle dans un transport de douleur, j'ai toujours craint les hommes ; j'ai balancé pendant des siècles à faire un choix ; il est fait, il est sans retour : je suis bien malheureuse ! » Alors elle fond en larmes, dont elle cherche à me dérober la vue.

Combattu par les passions les plus violentes, je tombe à ses genoux : « O Biondetta ! m'écriai-je, vous ne voyez pas mon cœur ! vous cesseriez de le déchirer ! — Vous ne me connaissez pas, Alvare, et me ferez cruellement souffrir avant de me connaître. Il faut qu'un dernier effort vous dévoile mes ressources, et ravisse si bien et votre estime et votre confiance, que je ne sois plus exposée à des partages humiliants ou dangereux; vos pythonisses sont trop d'accord avec moi pour ne pas m'inspirer de justes terreurs. Qui m'assure que Soberano, Bernadillo, vos ennemis et les miens, ne soient pas cachés sous ces masques? Souvenez-vous de Venise. Opposons à leurs ruses un genre de merveilles qu'ils n'attendent sans doute pas de moi. Demain, j'arrive à Maravillas dont leur politique cherche à m'éloigner ; les plus avilissants, les plus accablants de tous les soupçons vont m'y accueillir; mais dona Mencia est une femme juste, estimable ; votre frère a l'âme noble, je m'abandonnerai à eux. Je serai un prodige de douceur, de complaisance, d'obéissance, de patience, j'irai au-devant des épreuves. »

Elle s'arrête un moment. « Sera-ce assez t'abaisser, malheureuse sylphide? s'écrie-t-elle d'un ton douloureux. »

Elle veut poursuivre; mais l'abondance des larmes lui ôte l'usage de la parole.

Que devins-je à ces témoignages de passion, ces marques de douleur, ces résolutions dictées par la prudence, ces mouvements d'un courage que je regardais comme héroïque ! Je m'assieds auprès d'elle : j'essaie de la calmer par mes caresses; mais d'abord on me repousse : bientôt après je n'éprouve plus de résistance sans avoir sujet de m'en applaudir; la respiration l'embarrasse, les yeux sont à demi fermés, le corps n'obéit qu'à des mouvements convulsifs, une froideur suspecte s'est répandue sur toute la peau, le pouls n'a plus de mouvement sensible, et le corps paraîtrait entièrement inanimé, si les pleurs ne coulaient pas avec la même abondance.

O pouvoir des larmes ! c'est sans doute le plus puissant de tous les traits de l'amour ! Mes défiances, mes résolutions, mes serments, tout est oublié. En voulant tarir la source de cette rosée précieuse, je me suis trop approché de cette bouche où la fraîcheur se réunit au doux parfum de la rose; et si je voulais m'en éloigner, deux bras dont je ne saurais peindre la blancheur, la douceur et la forme, sont des liens dont il me devient impossible de me dégager. . . . .

. . . .

« O mon Alvare ! s'écrie Biondetta, j'ai triomphé : je suis le plus heureux de tous les êtres. »

Je n'avais pas la force de parler : j'éprouvais un trouble extraordinaire : je dirais plus; j'étais honteux, immobile. Elle se précipite à bas du lit : elle est à mes genoux : elle me déchausse. « Quoi ! chère Biondetta, m'écriai-je, quoi ! vous vous abaissez ?..... — Ah ! répond-elle, ingrat, je te servais lorsque tu n'étais que mon despote : laisse-moi servir mon amant. »

Je suis dans un moment débarrassé de mes hardes : mes cheveux, ramassés avec ordre, sont arrangés dans un filet qu'elle a trouvé dans sa poche.

Sa force, son activité, son adresse ont triomphé de tous les obstacles que je voulais opposer. Elle fait avec la même promptitude sa petite toilette de nuit, éteint le flambeau qui nous éclairait, et voilà les rideaux tirés.

Alors avec une voix à la douceur de laquelle la plus délicieuse musique ne saurait se comparer : « Ai-je fait, dit-elle, le bonheur de mon Alvare, comme il a fait le mien ? Mais non : je suis encore la seule heureuse; il le sera, je le veux; je l'enivrerai de délices; je le remplirai de sciences; je l'élèverai au faîte des grandeurs. Voudras-tu, mon cœur, voudras-tu être la créature la plus privilégiée, te soumettre avec moi les hommes, les éléments, la nature entière? — O ma chère Biondetta ! lui dis-je, quoiqu'en faisant un peu d'efforts sur moi-même, tu me suffis : tu remplis tous les vœux de mon cœur... — Non, non, répliqua-t-elle vivement, Biondetta ne doit pas te suffire : ce n'est pas là mon nom; tu me l'avais donné; il me flattait; je le portais avec plaisir; mais il faut que tu saches qui je suis... Je suis le diable, mon cher Alvare, je suis le diable... »

En prononçant ce mot avec un accent d'une douceur enchanteresse, elle fermait plus exactement le passage aux réponses que j'aurais voulu lui faire. Dès que je pus rompre le silence : « Cesse, lui dis-je, ma chère Biondetta, ou qui que tu sois, de prononcer ce nom fatal et de me rappeler une erreur abjurée depuis longtemps.—Non, mon cher Alvare, non, ce n'était point une erreur; j'ai dû te le faire croire, cher petit homme. Il fallait bien te tromper pour te rendre enfin raisonnable. Votre espèce échappe à la vérité : ce n'est qu'en vous aveuglant qu'on peut vous rendre heureux. Ah ! tu le seras beaucoup si tu veux l'être ! je prétends te combler. Tu conviens déjà que je ne suis pas aussi dégoûtant que l'on me fait noir. »

Ce badinage achevait de me déconcerter. Je m'y refusais, et l'ivresse de mes sens aidait à ma distraction volontaire.

« Mais, réponds-moi donc, me disait-elle. — Eh ! que voulez-vous que je réponde?... — Ingrat, place la main sur ce cœur qui t'adore; que le tien s'anime, s'il est possible, de la plus légère des émotions qui sont si sensibles dans le mien. Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées; adoucis si tu le peux le son de cette voix si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que trop pour effrayer mon âme timide; dis-moi, enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi : Mon cher Béelzébuth, je t'adore..... »

XVIII.

A ce nom fatal, quoique si tendrement prononcé, une frayeur mortelle me saisit; l'étonnement, la stupeur accablent mon âme : je la croirais anéantie si la voix sourde du remords ne criait pas au fond de mon cœur. Cependant, la révolte de mes sens subsiste d'autant plus impérieusement qu'elle ne peut être réprimée par la raison. Elle me livre sans défense à mon ennemi : il en abuse et me rend aisément sa conquête.

Il ne me donne pas le temps de revenir à moi, de réfléchir sur la faute dont il est beaucoup plus l'auteur que le complice. « Nos affaires sont arrangées, me dit-il, sans altérer sensiblement ce ton de voix auquel il m'avait habitué. Tu es venu me chercher : je t'ai suivi, servi, favorisé ; enfin, j'ai fait ce que tu as voulu. Je désirais ta possession, et il fallait, pour que j'y parvinsse, que tu me fisses un libre abandon de toi-même. Sans doute, je dois à quelques artifices la première complaisance ; quant à la seconde, je m'étais nommé : tu savais à qui tu te livrais, et ne saurais te prévaloir de ton ignorance. Désormais, notre lien, Alvare, est indissoluble, mais pour cimenter notre société, il est important de nous mieux connaître. Comme je te sais déjà presque par cœur, pour rendre nos avantages réciproques, je dois me montrer à toi tel que je suis. »

On ne me donne pas le temps de réfléchir sur cette harangue singulière : un coup de sifflet très aigu part à côté de moi. A l'instant l'obscurité qui m'environne se dissipe : la corniche qui surmonte le lambris de la chambre s'est toute chargée de gros limaçons, leurs cornes, qu'ils font mouvoir vivement et en matière de bascule, sont devenues des jets de lumière phosphorique, dont l'éclat et l'effet redoublent par l'agitation et l'allongement.

Presque ébloui par cette illumination subite, je jette les yeux à côté de moi; au lieu d'une figure ravissante, que vois-je? O ciel ! c'est l'effroyable tête de chameau. Elle articule d'une voix de tonnerre ce ténébreux *Che vuoi?* qui m'avait tant épouvanté dans la grotte, part d'un éclat de rire humain plus effrayant encore, tire une langue démesurée...

Je me précipite; je me cache sous le lit, les yeux fermés, la face contre terre. Je sentais battre mon cœur avec une force terrible : j'éprouvais un suffoquement comme si j'allais perdre la respiration.

Je ne puis évaluer le temps que je comptais avoir passé dans cette inexprimable situation, quand je me sens tirer par le bras ; mon épouvante s'accroît : forcé néanmoins d'ouvrir les yeux, une lumière frappante les aveugle.

Ce n'était point celle des escargots : il n'y en avait plus sur les corniches ; mais le soleil me donnait d'aplomb sur le visage. On me tire encore par le bras : on redouble; je reconnais Marcos.

« Eh ! seigneur cavalier, me dit-il, à quelle heure comptez-vous donc partir ? Si vous voulez arriver à Maravillas aujourd'hui, vous n'avez pas de temps à perdre, il est près de midi. »

Je ne répondais pas : il m'examine : « Comment? vous êtes resté tout habillé sur votre lit : vous y avez donc passé quatorze heures sans vous éveiller? Il fallait que vous eussiez un grand besoin de repos. Madame votre épouse s'en est doutée : c'est sans doute dans la

crainte de vous gêner qu'elle a été passer la nuit avec une de mes tantes; mais elle a été plus diligente que vous; par ses ordres, dès le matin tout a été mis dans votre voiture, et vous pouvez y monter. Quant à madame, vous ne la trouverez pas ici : nous lui avons donné une bonne mule; elle a voulu profiter de la fraîcheur du matin; elle vous précède et doit vous attendre dans le premier village que vous rencontrerez sur votre route. »

Marcos sort. Machinalement je me frotte les yeux, et passe les mains sur ma tête pour y trouver ce filet dont mes cheveux devaient être enveloppés...

Elle est nue, en désordre, ma cadenette est comme elle était la veille : la rosette y tient. Dormirais-je? me dis-je alors. Ai-je dormi? serais-je assez heureux pour que tout n'eût été qu'un songe? Je lui ai vu éteindre la lumière... Elle l'a éteinte... La voilà...

Marcos rentre. « Si vous voulez prendre un repas, seigneur cavalier, il est préparé. Votre voiture est attelée. »

Je descends du lit; à peine puis-je me soutenir, mes jarrets plient sous moi. Je consens à prendre quelque nourriture, mais cela me devient impossible. Alors, voulant remercier le fermier et l'indemniser de la dépense que je lui ai occasionnée, il refuse.

Madame, me répond-il, nous a satisfait et plus que noblement; vous et moi, seigneur cavalier, avons deux braves femmes. A ce propos, sans rien répondre, je monte dans ma chaise; elle chemine.

Je ne peindrai point la confusion de mes pensées : elle était telle que l'idée du danger dans lequel je devais trouver ma mère ne s'y retraçait que faiblement. Les yeux hébétés, la bouche béante, j'étais moins un homme qu'un automate.

Mon conducteur me réveille. « Seigneur cavalier, nous devons trouver madame dans ce village-ci. »

Je ne lui répond rien. Nous traversions une espèce de bourgade; à chaque maison il s'informe si l'on n'a pas vu passer une jeune dame en tel et tel équipage. On lui répond qu'elle ne s'est point arrêtée. Il se retourne comme voulant lire sur mon visage mon inquiétude à ce sujet. Et, s'il n'en savait pas plus que moi, je devais lui paraître bien troublé.

Nous sommes hors du village, et je commence à me flatter que l'objet actuel de mes frayeurs s'est éloigné au moins pour quelque temps. Ah! si je puis arriver, tomber aux genoux de dona Mencia, me dis-je à moi-même, si je puis me mettre sous la sauvegarde de ma respectable mère, fantômes, monstres qui vous êtes acharnés sur moi, oserez-vous violer cet asile? J'y retrouverai avec les sentiments de la nature les principes salutaires dont je m'étais écarté, je m'en ferai un rempart contre vous.

Mais si les chagrins occasionnés par mes désordres m'ont privé de cet ange tutélaire... Ah! je ne veux vivre que pour la venger sur moi-même. Je m'ensevelirai dans un cloître... Eh! qui m'y délivrera des chimères engendrées dans mon cerveau? Prenons l'état ecclésiastique. Sexe charmant, il faut que je renonce à vous; une larve infernale s'est revêtue de toutes les grâces dont j'étais idolâtre; ce que je verrais en vous de plus touchant me rappellerait...

XIX.

Au milieu de ces réflexions, dans lesquelles mon attention est concentrée, la voiture est entrée dans la grande cour du château. J'entends une voix : « C'est Alvare! c'est mon fils! » J'élève la vue et reconnais ma mère sur le balcon de son appartement.

Rien n'égale alors la douceur, la vivacité du sentiment que j'éprouve. Mon âme semble renaître : mes forces se raniment toutes à la fois. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent. Je me prosterne. Ah! m'écriai-je les yeux baignés de pleurs, la voix entrecoupée de sanglots, ma mère! ma mère! je ne suis donc pas votre assassin? Me reconnaîtrez-vous pour votre fils? Ah! ma mère, vous m'embrassez...

La passion qui me transporte, la véhémence de mon action ont tellement altéré mes traits et le son de ma voix, que dona Mencia en conçoit de l'inquiétude. Elle me relève avec bonté, m'embrasse de nouveau, me force à m'asseoir. Je voulais parler : cela m'était impossible; je me jetais sur ses mains en les baignant de larmes, en les couvrant des caresses les plus emportées.

Dona Mencia me considère d'un air d'étonnement : elle suppose qu'il doit m'être arrivé quelque chose d'extraordinaire; elle appréhende même quelque dérangement dans ma raison. Tandis que son inquiétude, sa curiosité, sa bonté, sa tendresse se peignent dans ses complaisances et dans ses regards, sa prévoyance a fait rassembler sous ma main ce qui peut soulager les besoins d'un voyageur fatigué par une route longue et pénible.

Les domestiques s'empressent à me servir. Je mouille mes lèvres par complaisance : mes regards distraits cherchent mon frère; alarmé de ne le pas voir : « Madame, dis-je, où est l'estimable don Juan? — Il sera bien aise de savoir que vous êtes ici, puisqu'il vous avait écrit de vous y rendre; mais comme ses lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas sitôt. Vous êtes colonel du régiment qu'il avait, et le roi vient de le nommer à une vice-royauté dans les Indes. — Ciel! m'écriai-je. Tout serait-il faux dans le songe affreux que je viens de faire? Mais il est impossible... — De quel songe parlez-vous, Alvare?... — Du plus long, du plus étonnant, du plus effrayant que l'on puisse faire. Alors, surmontant l'orgueil et la honte, je lui fais le détail de ce qui m'était arrivé depuis mon entrée dans la grotte de Portici, jusqu'au moment heureux où j'avais pu embrasser ses genoux. »

Cette femme respectable m'écoute avec une attention, une patience, une bonté extraordinaires. Comme je connaissais l'étendue de ma faute, elle vit qu'il était inutile de me l'exagérer.

« Mon cher fils, vous avez couru après les mensonges, et, dès le moment même vous en avez été environné. Jugez-en par la nouvelle de mon indisposition et du courroux de votre frère aîné. Berthe, à qui vous avez cru parler, est depuis quelque temps détenue au lit par une infirmité. Je ne songeai jamais à vous envoyer deux cents sequins au-delà de votre pension. J'aurais craint, ou d'entretenir vos désordres, ou de vous y plonger par une libéralité mal entendue. L'honnête écuyer Pimientos est mort depuis huit mois. Et sur dix-huit cents clochers que possède peut-être M. le duc de Medina-Sidonia dans toutes les Espagnes, il n'a pas un pouce de terre à l'endroit que vous désignez : je le connais parfaitement, et vous aurez rêvé cette ferme et tous ses habitants. — Ah! madame, repris-je, le muletier qui m'amène a vu cela comme moi. Il a dansé à la noce. »

Ma mère ordonne qu'on fasse venir le muletier, mais il avait dételé en arrivant, sans demander son salaire.

Cette fuite précipitée, qui ne laissait point de traces, jeta ma mère en quelques soupçons. Nugnès, dit-elle à un page qui traversait l'appartement, allez dire au vénérable don Quebracuernos que mon fils Alvare et moi l'attendons ici.

C'est, poursuivit-elle, un docteur de Salamanque; il a ma confiance et la mérite : vous pouvez lui donner la vôtre. Il y a dans la fin de votre rêve une particularité qui m'embarrasse; don Quebracuernos connaît les termes, et définira ces choses beaucoup mieux que moi.

Le vénérable docteur ne se fit pas attendre; il en imposait, même avant de parler, par la gravité de son maintien. Ma mère me fit recommencer devant lui l'aveu sincère de mon étourderie et des suites qu'elle avait eues. Il m'écoutait avec une attention mêlée d'étonnement et sans m'interrompre. Lorsque j'eus achevé, après s'être un peu recueilli, il prit la parole en ces termes :

« Certainement, seigneur Alvare, vous venez d'échapper au plus grand péril auquel un homme puisse être exposé par sa faute. Vous avez provoqué l'esprit malin et lui avez fourni, par une suite d'imprudences, tous les déguisements dont il avait besoin pour parvenir à vous tromper et à vous perdre. Votre aventure est bien extraordinaire; je n'ai rien lu de semblable dans la *Démonomanie de Bodin*, ni dans le *Monde enchanté de Bekker*. Et il faut convenir que depuis que ces grands hommes ont écrit, notre ennemi s'est prodigieusement raffiné sur la manière de former ses attaques, en profitant des ruses que les hommes du siècle emploient réciproquement pour se corrompre. Il copie la nature fidèlement et avec choix; il emploie la ressource des talents aimables, donne des fêtes bien entendues, fait parler aux passions leur plus séduisant langage; il imite même jusqu'à un certain point la vertu. Cela m'ouvre les yeux sur beaucoup de choses qui se passent; je vois d'ici bien des grottes plus dangereuses que celles de Portici, et une multitude d'obsédés qui malheureusement ne se doutent pas de l'être. A votre égard, en prenant des précautions sages pour le présent et pour l'avenir, je vous crois entièrement délivré. Votre ennemi s'est retiré, cela n'est pas équivoque. Il vous a séduit, il est vrai, mais il n'a pu parvenir à vous corrompre; vos intentions, vos remords vous ont préservé à l'aide des secours extraordinaires que vous avez reçus; ainsi son prétendu triomphe et votre défaite n'ont été pour vous et pour lui qu'une illusion dont le repentir achèvera de vous laver. Quant à lui, une retraite forcée a été son partage; mais admirez comme il a su la couvrir, et laisser en partant le trouble dans votre esprit et des intelligences dans votre cœur pour pouvoir renouveler l'attaque, si vous lui en fournissez l'occasion. Après vous avoir ébloui autant que vous avez voulu l'être, contraint de se montrer à vous dans toute sa difformité, il obéit en esclave qui prémédite la révolte; il ne veut vous laisser aucune idée raisonnable et distincte, mêlant

le grotesque au terrible, le puéril de ses escargots lumineux à la découverte effrayante de son horrible tête, enfin le mensonge à la vérité, le repos à la veille; de manière que votre esprit confus ne distingue rien, et que vous puissiez croire que la vision qui vous a frappé était moins l'effet de sa malice, qu'un rêve occasionné par les vapeurs de votre cerveau : mais il a soigneusement isolé l'idée de ce fantôme agréable dont il s'est longtemps servi pour vous égarer; il la rapprochera si vous le lui rendez possible. Je ne crois pas cependant que la barrière du cloître, ou de notre état, soit celle que vous deviez lui opposer. Votre vocation n'est point assez décidée; les gens instruits par leur expérience sont nécessaires dans le monde. Croyez-moi, formez des liens légitimes avec une personne du sexe; que votre respectable mère préside à votre choix : et dût celle que vous tiendrez de sa main avoir des grâces et des talents célestes, vous ne serez jamais tenté de la prendre pour le Diable.

ÉPILOGUE DU DIABLE AMOUREUX.

Lorsque la première édition du DIABLE AMOUREUX parut, les lecteurs en trouvèrent le dénoûment trop brusque. Le plus grand nombre eût désiré que le héros tombât dans un piége couvert d'assez de fleurs pour qu'elles pussent lui sauver le désagrément de la chute. Enfin, l'imagination leur semblait avoir abandonné l'auteur, parvenu aux trois quarts de sa petite carrière; alors la vanité, qui ne veut rien perdre, suggéra à celui-ci, pour se venger du reproche de stérilité et justifier son propre goût, de réciter aux personnes de sa connaissance le roman en entier tel qu'il l'avait conçu dans le premier feu. Alvare y devenait la dupe de son ennemi, et l'ouvrage alors, divisé en deux parties, se terminait dans la première par cette fâcheuse catastrophe, dont la seconde partie développait les suites; d'obsédé qu'il était, Alvare, devenu possédé, n'était plus qu'un instrument entre les mains du Diable, dont celui-ci se servait pour mettre le désordre partout. Le canevas de cette seconde partie, en donnant beaucoup d'essor à l'imagination, ouvrait la carrière la plus étendue à la critique, au sarcasme, à la licence.

Sur ce récit, les avis se partagèrent; les uns prétendirent qu'on devait conduire Alvare jusqu'à la chute inclusivement, et s'arrêter là; les autres, qu'on ne devait pas en retrancher les conséquences.

On a cherché à concilier les idées des critiques dans cette nouvelle édition. Alvare y est dupe jusqu'à un certain point, mais sans être victime; son adversaire, pour le tromper, est réduit à se montrer honnête et presque prude, ce qui détruit les effets de son propre système, et rend son succès incomplet. Enfin, il arrive à sa victime ce qui pourrait arriver à un galant homme séduit par les plus honnêtes apparences; il aurait sans doute fait de certaines pertes, mais il sauverait l'honneur, si les circonstances de son aventure étaient connues.

On pressentira aisément les raisons qui ont fait supprimer la deuxième partie de l'ouvrage : si elle était susceptible d'une certaine espèce de comique aisé, piquant quoique forcé, elle présentait des idées noires, et il n'en faut pas offrir de cette espèce à une nation de qui l'on peut dire que, si le rire est un caractère distinctif de l'homme comme animal, c'est chez elle qu'il est le plus agréablement marqué. Elle n'a pas moins de grâces dans l'attendrissement; mais soit qu'on l'amuse ou qu'on l'intéresse, il faut ménager son beau naturel, et lui épargner les convulsions.

Le petit ouvrage que l'on donne aujourd'hui réimprimé et augmenté, quoique peu important, a eu dans le principe des motifs raisonnables, et son origine est assez noble pour qu'on ne doive en parler ici qu'avec les plus grands ménagements. Il fut inspiré par la lecture du passage d'un auteur infiniment respectable, dans lequel il est parlé des ruses que peut employer le Démon quand il veut plaire et séduire. On les a rassemblées autant qu'on a pu le faire, dans une allégorie où les principes sont aux prises avec les passions : l'âme est le champ de bataille; la curiosité engage l'action, l'allégorie est double, et les lecteurs s'en apercevront aisément.

On ne poursuivra pas l'explication plus loin : on se souvient qu'à vingt-cinq ans, en parcourant l'édition complète des œuvres du Tasse, on tomba sur un volume qui ne contenait que l'éclaircissement des allégories renfermées dans la *Jérusalem délivrée*. On se garda bien de l'ouvrir. On était amoureux passionné d'Armide, d'Herminie, de Clorinde; on perdait des chimères trop agréables si ces princesses étaient réduites à n'être que de simples emblèmes.

NOTES.

Nous donnons ici le premier dénoûment, que l'auteur a changé, selon le compte qu'il en rend dans l'épilogue qui est à la fin de la nouvelle.

Après ces mots : « d'un gentilhomme enfin, » il y avait :

Elle voulut insister, j'étais devenu inflexible. M'imputant le malheur des miens, j'eusse exposé ma tête à tous les risques, et eussé-je pu redouter des châtiments, j'étais déterminé à les affronter, à les souffrir, plutôt que de demeurer en proie aux remords qui déchiraient mon cœur.

C'était dans cette disposition que je m'avançais vers les murs qui m'avaient vu naitre, et que je devais trouver bientôt remplis du deuil que j'y avais causé. Les mulets quoique forts, ne marchaient pas assez vite au gré de mon impatience : « Fouette donc, malheureux, fouette! » disais-je au muletier. Il fouette; et, en effet, les mulets hâtent le pas.

Je découvrais déjà, mais d'assez loin, le sommet des tours du château ; pour animer encore davantage les animaux qui me tirent, je les aiguillonne avec la pointe de mon épée ; ils ruent, ils prennent le mors aux dents. Bientôt on ne les voit plus courir, ils volent. Le postillon, démonté, est jeté dans une ornière ; les rênes, retombées en avant, ne peuvent plus être saisies par moi ; je crie, je m'emporte ; on s'effraie, on s'écarte, on fuit sur mon passage; enfin, je traverse comme un orage le village de Maravillas, et suis emporté à six lieues au delà, sans que rien mette obstacle à la force invincible qui entraîne ma voiture. Je me fusse précipité mille fois, si la rapidité du mouvement m'en eût laissé les moyens.

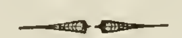
Las d'efforts, de tentatives de toute espèce, je me rasseois. Je regarde Biondetta. Elle me semble plus tranquille qu'elle ne devait l'être, elle que j'avais vue susceptible de crainte pour de bien moindres raisons. Un trait de lumière m'éclaire : « Les événements m'instruisent, m'écriai-je, je suis obsédé. » Alors je la prends par un bouton de son habit de campagne : « Esprit malin, prononçai-je avec force, si tu n'es ici que pour m'écarter de mon devoir et m'entraîner dans le précipice d'où je t'ai témérairement tiré, rentres-y pour toujours. » A peine eus-je prononcé ces mots, elle disparut ; et les mulets qui m'avaient emporté étant de même nature qu'elle, l'avaient suivie.

La calèche fait un mouvement extraordinaire, il m'enlève du siége, et je me vois au point d'en sortir. Je lève les yeux au ciel ; un nuage noir s'élevait en l'air, le sommet représentait une énorme tête de chameau. Le vent, qui emportait cette vision avec la violence d'un ouragan, l'eut bientôt dissipée. En portant mes regards autour de moi, je vis que les mulets étaient évanouis, et que ma calèche, penchée vers la terre, portait sur ses brancards.

Je me trouvai seul dans une petite plaine aride écartée des chemins ordinaires. Mon premier mouvement fut de me prosterner pour rendre grâce de ma délivrance.

J'aperçois un hameau ; j'y vais, j'y trouve des secours pour me faire conduire où je devais aller, mais sans demander de nouvelles, sans me faire reconnaître. J'étais absorbé dans ma douleur, et accablé de remords qui ne s'étaient jamais fait sentir aussi vivement.

J'arrive au château. J'osais à peine lever les yeux, ni les arrêter sur aucun objet. J'entends une voix : « c'est Alvare ! c'est mon fils ! » J'élève la vue, et reconnais ma mère... *au milieu de ces réflexions*, etc.



Nous avons rapporté dans la notice les paroles attribuées à Cazotte comme ayant été prononcées à l'occasion de son jugement, d'après le compte rendu rédigé par M. Bastien, l'éditeur de ses œuvres. Les termes de la phrase semblent impliquer qu'il reconnaissait la justesse de sa condamnation, soit en général, soit au point de vue de l'état de choses révolutionnaire. M. Scévole Cazotte, fils de l'illustre victime, nous a écrit pour protester contre cette rédaction, ainsi qu'il l'a fait à l'époque de la publication de M. Bastien. Les paroles de Cazotte furent au contraire empreintes du sentiment de son innocence et de l'horreur que lui inspirait le tribunal qui s'était attribué le droit de le juger. Nous croyons devoir citer un passage de la lettre de M. Scévole Cazotte, qui fait honneur à la fermeté de ses convictions :

« Et moi aussi, je fus alors condamné, mais non saisi et exécuté, et M. de Nerval ne put me refuser la conscience des sentiments, qui, du cœur de mon père, avaient pénétré dans le mien. Eh bien ! je lui rappellerai les paroles de l'Ecossais Monrose (Mountross) à ses juges, lorsqu'on lui prononça la sentence qui le condamnait à la mort et à ce que son corps fût divisé en quatre quartiers, pour être exposé dans les quatre principales villes de l'Ecosse.

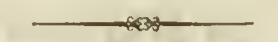
« Je regrette, répondit-il, qu'il ne puisse pas fournir assez de matière pour l'exposition dans toutes les grandes villes du monde, comme monument de ma fidélité à mon roi et aux lois séculaires de mon pays !

« Et j'affirme à M. de Nerval que les sentiments de mon père et les miens étaient beaucoup plus près de ces paroles que de celles qui ont été citées par M. Bastien...

« Ce 25 juillet 1845.

« J. Scévole Cazotte. »

AVIS DE L'AUTEUR POUR LA PREMIÈRE ÉDITION.



Le Diable amoureux est orné de figures faites par ces hommes de génie que la nature se plaît à former, et dont l'art, par ses règles asservissantes, n'a jamais refroidi le génie. De Strasbourg à Paris, il n'y a presque pas de cheminée qui ne porte l'empreinte du feu des compositions du premier, de la fumée ondoyante de ses pipes et du flegme philosophique de ses fumeurs.

Il avait bien voulu jeter sur le papier son idée brûlante et rapide; et si les froids connaisseurs n'y trouvent pas le fini maniéré d'un burin platement exact, les gens de goût seront, à coup sûr, saisis de la vérité de l'expression ; le sérieux imposant d'un philosophe instruit des secrets les plus impénétrables de la cabale, l'avide curiosité d'un adepte qui brûle de s'instruire et dont l'attention se communique jusqu'à ses jambes, leur sauteront aux yeux. Ce qui ne leur échappera sûrement pas, c'est le bras du serviteur infernal de Soberano, qui sort d'un nuage pour obéir à son maître, et lui apporter, au premier signal, la pipe qu'il demande ; c'est enfin la facilité du génie de l'artiste à placer si naturellement, sur le mur de la chambre, l'estampe, heureusement négligée, qui représente cet étonnant effet de la puissance magique.

Que ne pouvons-nous décrire avec la même étendue les chefs-d'œuvre de deux autres génies qui ont prêté leurs crayons séduisants! mais pourquoi nous y refuser? L'esprit d'un dessin, l'expression d'une gravure, ne disent-ils pas presque toujours plus et mieux que les paroles les plus sonores et les mieux arrangées? Quelles expressions rendraient, comme la gravure, le courage tranquille d'*Alvare*, que le caverneux *che vuoi ?* n'ébranle point.

Comment peindre aussi chaudement, en écrivant, son étonnement froid, lorsque de sa couche rompue, il jette les yeux sur son page charmant qui se peigne avec ses doigts?

Quelles phrases donneront jamais une idée plus nette du *clair-obscur* que la quatrième de nos estampes, dont l'auteur, ayant à représenter deux chambres, a si ingénieusement mis tout l'*obscur* dans l'une et tout le *clair* dans l'autre ? Et quel service n'a-t-il pas rendu, par cet heureux contraste, à tant de gens qui ont la fureur de parler de cet art sans en avoir les premières notions? Si nous ne craignions pas de blesser sa modestie, nous ajouterions que sa manière nous a paru tenir beaucoup de celle du fameux Rembrandt.

Le chien d'Alvare, qui, dans le bosquet, le sauve, en déchirant son habit, du précipice où il allait s'engloutir, prouve bien que les gens d'esprit en ont souvent moins que les bêtes.

La dernière enfin, qui tire assez sur le haché si spirituel de la première, quoique d'une autre main, nous a paru aussi sublime qu'elle est morale; quelle foule d'idées présente à l'imagination son éloquente sécheresse ! une campagne éloignée de tout secours humain ; des coursiers fougueux, emblème des passions, qui, en brisant leurs liens, laissent bien loin derrière eux la voiture fragile qui représente si bien l'humanité; un être enivré qui se précipite pour n'embrasser qu'une vapeur ; un nuage affreux, d'où sort un monstre dont la figure retrace, aux yeux du moral abusé, l'image au vrai de ce que son imagination libertine lui avait si follement embelli.

Mais, où nous entraîne le désir de rendre justice aux délicieux auteurs de ces tableaux frappants ? Qui de nos lecteurs n'y trouvera pas un million d'idées que nous nous reprocherions de leur indiquer? Brisons là, et qu'il nous soit permis seulement de dire *un mot* de l'ouvrage.

Il a été rêvé en une nuit et écrit en un jour: ce n'est point, comme à l'ordinaire, un vol fait à l'auteur ; il l'a écrit pour son plaisir et un peu pour l'édification de ses concitoyens, car il est très moral ; le style en est rapide ; point d'esprit à la mode, point de métaphysique, point de science, encore moins de jolies impiétés et de hardiesses philosophiques; seulement un petit assassinat pour ne pas heurter de front le goût actuel, et voilà tout. Il semble que l'auteur ait senti qu'un homme qui a la tête tournée d'amour est déjà bien à plaindre ; mais que lorsqu'une jolie femme est amoureuse de lui, le caresse, l'obsède, le mène, et veut à toute force s'en faire aimer, c'est le diable.

Beaucoup de Français, qui ne s'en vantent pas, ont été dans les grottes faire des évocations, y ont trouvé de vilaines bêtes qui leur criaient *che vuoi?* et qui, sur leur réponse, leur présentaient un petit animal de treize à quatorze ans. Il est joli, on l'emmène ; les bains, les habits, les modes, les vernis, les maîtres de toute espèce, l'argent, les contrats, les maisons, tout est en l'air ; l'animal devient maître, le maître devient animal. Eh ! mais pourquoi? C'est que les Français ne sont pas Espagnols; c'est que le diable est bien malin, c'est qu'il n'est pas toujours si laid qu'on le dit.

LA SCIENCE DU BONHOMME RICHARD.

J'ai ouï dire que rien ne fait autant de plaisir à un auteur que de voir ses ouvrages cités avec vénération par d'autres savants écrivains. Jugez donc combien je dus être content d'une aventure que je vais vous rapporter.

Je passais l'autre jour à cheval dans un endroit où il y avait beaucoup de monde rassemblé pour une vente publique. Je m'y arrêtai. L'heure n'étant pas encore venue, la compagnie causait sur la dureté des temps; et quelqu'un s'adressant à un personnage en cheveux blancs, assez bien mis, lui dit : « Et vous, père Abraham, que pensez-vous de ce temps-ci? N'êtes-vous pas d'avis que le fardeau des impôts finira par détruire ce pays-ci de fond en comble? Car comment faire pour les payer? Quel parti voudriez-vous qu'on prît là-dessus? » Le père Abraham fut quelque temps à réfléchir et répliqua : « Si vous voulez savoir ma façon de penser, je vais vous la dire en peu de mots, car un mot suffit à qui sait entendre, » comme dit le bonhomme Richard. Tout le monde se réunit pour engager le père Abraham à parler, et l'assemblée s'étant approchée en cercle autour de lui, il tint le discours suivant :

Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les impôts sont très lourds; cependant, si nous n'avions à payer que ceux que le gouvernement nous demande, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément; mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux, par exemple, l'impôt de notre paresse nous coûte le double de la taxe du gouvernement; notre orgueil le triple et notre folie le quadruple. Ces impôts sont tels qu'il n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution; cependant, si nous voulons suivre un bon conseil il y a encore quelque espoir pour nous; Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes, comme dit le bonhomme Richard dans son Almanach de 1733.

S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure, mais la plupart d'entre nous sont taxés, par leur paresse, d'une manière beaucoup plus tyrannique. La paresse amène avec elle des incommodités, et raccourcit sensiblement la durée de la vie; semblable à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail; la clé dont on se sert est toujours claire, comme dit le bonhomme Richard.

— Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps; car, comme dit encore le bonhomme Richard, c'est l'étoffe dont la vie est faite. Combien de temps ne donnons-nous pas au sommeil au-delà de ce que nous devrions naturellement lui donner! Nous oublions que le renard qui dort ne prend point de poules et que nous aurons assez de temps à dormir quand nous serons dans la tombe.

Si le temps est le plus précieux des biens, prodiguer le temps doit être, comme dit le bonhomme Richard, la plus grande des prodigalités, puisque, comme il nous l'apprend ailleurs, le temps perdu ne se retrouve jamais, et ce que nous appelons assez de temps se trouve toujours fort peu de temps.

Courage donc! et agissons pendant que nous le pouvons. Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine; la paresse rend tout difficile; le travail rend tout aisé; celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit; la paresse va si lentement que la pauvreté l'a bientôt attrapée. Poussez vos affaires et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. Un homme qui se couche de bonne heure et se lève matin, dit le bonhomme Richard, devient bien portant, riche et sage.

Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux? Nous pouvons rendre le temps meilleur si nous savons agir. L'activité, comme dit le bonhomme Richard, n'a pas besoin de former des vœux. Celui qui vit d'espérance mourra de faim. Il n'y a point de profit sans peine. Il faut me servir de mes mains puisque je n'ai point de terres; si j'en ai, elles sont fortement imposées, et, comme le bonhomme Richard l'observe avec raison, un métier vaut un fonds de terre, une profession est un emploi utile et honorable; mais il faut faire valoir son métier et suivre sa profession; autrement ni le fonds, ni l'emploi ne nous aideront à payer nos impôts.

Quiconque est industrieux n'a point à craindre la disette; la faim regarde la porte de l'homme laborieux mais n'ose pas l'ouvrir; les commissaires et les huissiers la respectent également, car l'activité paie les dettes et le désespoir les augmente. Vous n'avez besoin ni de trouver un trésor, ni d'hériter de riches parents, le travail est le père de la prospérité et Dieu ne refuse rien à l'industrie.

Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre et à garder. Labourez aujourd'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. C'est ce qui a fait dire au bonhomme Richard : Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain, et encore : Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. Si vous étiez le domestique d'un bon maître, ne seriez-vous pas honteux qu'il vous trouvât les bras croisés? Eh bien! puisque vous êtes votre propre maître, rougissez lorsque vous vous surprenez vous-même dans l'oisiveté, tandis que vous avez tant à faire pour vous, pour votre famille, pour votre patrie.

— Levez-vous donc dès le point du jour; que le soleil en regardant la terre ne puisse pas dire : Voilà un lâche qui sommeil. Point de remises, mettez vous à l'ouvrage, endurcissez vos mains à manier vos outils, et souvenez-vous, comme dit le bonhomme Richard, qu'un chat en mitaines ne prend point de souris.

— Vous me direz qu'il y a beaucoup à faire, et que vous n'avez pas la force. Cela peut être; mais ayez la volonté et la persévérance, et vous verrez des merveilles. L'eau qui tombe constamment goutte à goutte, finit par user la pierre. Avec du travail et de la patience, une souris coupe un câble, et de petits coups répétés abattent de grands chênes.

Il me semble entendre quelqu'un de vous me dire : Ne faut-il donc pas prendre quelques instants de loisir? Je vous répondrai, mes amis, ce que dit le bonhomme Richard : Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs d'une minute. Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. Il n'y a que l'homme vigilant qui puisse se procurer cette espèce de loisir auquel le paresseux ne parvient jamais. Une vie tranquille et une vie oisive sont deux choses fort différentes. Croyez-vous que la paresse vous procurera plus d'agrément que le travail? Vous avez tort; car la paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit l'ennui et les regrets.

— Bien des gens voudraient vivre, sans travailler, par leur seul esprit; mais ils échouent faute de fonds. Le travail, au contraire, mène toujours à sa suite la satisfaction, l'abondance et la considération. Le plaisir court après ceux qui le fuient. La fileuse vigilante ne manque jamais de chemise. Depuis que j'ai des brebis et une vache, chacun me donne le bonjour, comme le dit très bien le bonhomme Richard.

Mais, indépendamment de l'industrie, il faut encore avoir de la constance, de la résolution et des soins. Il faut voir ses affaires avec ses propres yeux, et ne pas trop s'en rapporter aux autres. Le bonhomme Richard dit : Je n'ai jamais vu un arbre qu'on change souvent de place, ni une famille qui déménage souvent, prospérer autant que d'autres qui sont stables. Trois déménagements font le même tort qu'un incendie, et il vaut autant jeter l'arbre au feu que de le changer de place. Conservez votre boutique et votre boutique vous conservera. Si vous voulez que vos affaires se fassent, allez-y vous-même. Si vous ne voulez pas qu'elles soient faites, envoyez-y. Le laboureur qui veut prospérer doit conduire lui-même sa charrue. L'œil du maître fait plus que ses deux mains. Le défaut de soin fait plus de tort que le défaut de savoir. Ne pas surveiller vos ouvriers, c'est laisser votre bourse à leur discrétion. Le trop de confiance dans les autres est la ruine de bien des gens.

Les soins qu'on prend pour soi-même sont toujours profitables, car le savoir est pour l'homme studieux, les richesses pour l'homme vigilant, la puissance pour la bravoure, et le ciel pour la vertu. Si vous voulez avoir un serviteur fidèle et que vous aimez, servez-vous vous-même. Le bonhomme Richard conseille la circonspection et le soin par rapport aux objets même de la plus petite importance, parce qu'il arrive souvent qu'une légère négligence produit un grand mal. Faute d'un clou, dit-il, le fer d'un cheval se perd ; faute d'un fer on perd le cheval, et faute d'un cheval le cavalier lui-même est perdu, parce que son ennemi l'atteint, le tue, et le tout pour n'avoir pas fait attention à un clou au fer de sa monture.

En voilà assez, mes amis, sur le travail et sur l'attention que chacun doit donner à ses propres affaires ; mais à cela il faut ajouter encore la tempérance, si nous voulons assurer le succès de notre travail.

Un homme qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne, mourra sans avoir un sou, après avoir eu toute sa vie le nez collé sur son ouvrage. Plus la cuisine est grasse, dit le bonhomme Richard, plus le testament est maigre. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé les quenouilles et le tricot pour la table à thé, et que les hommes ont quitté pour le punch la hache et le marteau. Si vous voulez être riche, n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage. Les Indes n'ont pas enrichi les Espagnols, parce que leurs dépenses ont été plus fortes que leurs revenus.

Renoncez donc à vos folies dispendieuses, et vous aurez moins à vous plaindre de l'ingratitude des temps, de la dureté des impositions, et de l'entretien onéreux de vos grosses maisons ; car le vin, les plaisirs, le jeu et la mauvaise foi diminuent la fortune et multiplient les besoins. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants. Vous vous imaginez peut-être qu'un peu de thé, quelques tasses de punch, quelques délicatesses pour la table, des habits plus recherchés, de petites parties de plaisir, ne peuvent être de grande conséquence ; mais souvenez-vous de ce que dit le bonhomme Richard : Un peu, répété plusieurs fois, fait beaucoup. Soyez en garde contre les petites dépenses. Il ne faut qu'une légère voie d'eau pour submerger un grand navire. La délicatesse du goût conduit à la mendicité. Les fous donnent les festins et les sages les mangent.

Vous voilà tous assemblés ici pour une vente de meubles élégants et des bagatelles fort chères. Vous appelez cela des biens, mais si vous n'y prenez garde, il en résultera de grands maux pour quelques-uns de vous. Vous comptez que tout cela sera vendu bon marché, peut-être le sera-t-il en effet pour beaucoup moins qu'il n'a coûté ; mais si vous n'en avez pas réellement besoin, cela sera toujours trop cher pour vous. Rappelez-vous les maximes du bonhomme Richard : Si tu achètes ce qui est superflu pour toi, tu ne tarderas pas à vendre ce qui t'est le plus nécessaire. Réfléchis toujours avant de profiter d'un bon marché. Le bonhomme pense sans doute que souvent un bon marché n'est qu'illusoire, et qu'en vous gênant dans vos affaires, il vous cause plus de tort qu'il ne vous fait de profit ; car je me souviens qu'il dit ailleurs : J'ai vu quantité de gens ruinés pour avoir fait de bons marchés. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir : c'est cependant ce qu'on fait tous les jours dans les ventes, faute de se souvenir de l'*Almanach* du bonhomme Richard.

— L'homme sage, dit-il, s'instruit par les malheurs d'autrui. Les fous deviennent rarement plus sages par leur propre malheur : *Felix quem faciunt aliena pericula cautum.* Je sais tel qui, pour orner ses épaules, a fait jeuner son ventre, et a presque réduit sa famille à se passer de pain. Les étoffes de soie, les satins, les écarlates et les velours éteignent le feu de la cuisine. Loin d'être des besoins de la vie, on peut à peine les regarder comme des commodités ; mais parce qu'elles paraissent brillantes, on est tenté de les avoir. C'est ainsi que les besoins artificiels du genre humain sont devenus plus nombreux que les besoins naturels. Pour une personne réellement pauvre, il y a cent indigents.

Par ces extravagances et autres semblables, les gens bien nés sont réduits à la pauvreté, et sont forcés d'avoir recours à ceux qu'ils méprisaient auparavant, mais qui ont su se maintenir par le travail et la sobriété. C'est ce qui prouve, comme le dit fort bien le bonhomme Richard, qu'un manant sur ses pieds est plus grand qu'un gentilhomme à genoux. Peut-être ceux qui sont ruinés avaient-ils hérité d'une fortune honnête ; mais sans connaître les moyens par lesquels elle avait été acquise, ils pensaient que, puisqu'il était jour, il ne ferait jamais nuit. Une si petite dépense, disaient-ils, sur une fortune comme la mienne, ne mérite pas qu'on y fasse attention.

Les enfants et les fous imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir. Mais à force de prendre à la huche, sans rien y mettre, on en trouve bientôt le fond, et quand le puits est sec, on connaît tout le prix de l'eau. C'est ce qu'ils auraient su d'abord, s'ils avaient voulu consulter le bonhomme. Etes-vous curieux, mes amis, de connaître ce que vaut l'argent? essayez d'en emprunter : celui qui va faire un emprunt, va chercher une mortification ; il en arrive autant à ceux qui prêtent à certaines gens, quand ils vont redemander leur dû ; mais ce n'est pas là notre question.

Le bonhomme Richard, à propos de ce que je disais tout-à-l'heure, nous avertit que l'orgueil de la parure est une malédiction. Quand vous en êtes atteint, consultez votre bourse avant de consulter votre fantaisie. L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, et qui est bien plus insatiable. Si vous achetez une jolie chose, il vous en faudra dix autres pour que l'assortiment soit complet ; mais, dit le bonhomme Richard, il est plus aisé de réprimer la première fantaisie que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite. Il est aussi fou au pauvre de vouloir singer le riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour devenir aussi grosse que le bœuf. Les grands vaisseaux peuvent se hasarder en pleine mer, mais les petits bateaux doivent se tenir près du rivage. Les folies de l'orgueil sont bientôt punies, car, comme le dit le bonhomme Richard, l'orgueil qui dîne de vanité soupe de mépris. Il dit encore : L'orgueil déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, et soupe avec la honte. Mais, après tout, que revient-il de cette vanité de paraître pour laquelle on se donne tant de peines et l'on s'expose à de si grands dangers? Elle ne peut ni nous conserver la santé ni adoucir nos souffrances ; au contraire, sans augmenter notre mérite personnel, elle nous rend l'objet de l'envie et accélère notre ruine. Qu'est-ce qu'un papillon? Ce n'est tout au plus qu'une chenille habillée, et voilà ce qu'est le petit-maître. Quelle folie n'est-ce pas que de s'endetter pour de telles superfluités!

Dans la vente que l'on va faire ici, mes amis, on nous offre six mois de crédit, et peut-être est-ce l'avantage de cette condition qui a engagé quelques-uns d'entre nous à s'y trouver, parce que, n'ayant point d'argent comptant à dépenser, ils espèrent satisfaire leur fantaisie sans rien débourser. Mais, hélas! songez-vous bien à ce que vous faites lorsque vous vous endettez? Vous donnez à un autre des droits sur votre liberté. Si vous ne pouvez pas payer au terme fixé, vous rougirez de voir votre créancier, vous ne lui parlerez qu'avec crainte, vous vous abaisserez à vous excuser auprès de lui d'une manière humiliante ; peu à peu vous perdrez votre franchise, et vous en viendrez enfin à vous déshonorer par les men-

songes les plus évidents et les plus misérables; car, comme dit le bonhomme Richard, la première faute est de s'endetter, la seconde est de mentir. Le faiseur de dettes a toujours le mensonge en croupe. Un homme né libre ne devrait jamais rougir ni appréhender de parler à quelque homme vivant que ce soit, ni de le regarder en face. La pauvreté ôte toute espèce de courage et de vertus. Il est difficile qu'un sac vide puisse se tenir debout.

Que penseriez-vous d'un prince ou d'un gouvernement qui vous commanderait par édit de vous habiller comme les personnes de distinction, malgré qu'il y eût peine de prison ou de servitude pour quiconque ferait des dettes. — Ne diriez-vous pas que vous êtes nés libres, que vous avez le droit de ne vous vêtir que selon vos moyens, et qu'un tel gouvernement est tyrannique? Et cependant vous vous soumettez volontairement à cette tyrannie quand vous vous endettez pour vous parer. Votre créancier a le droit, si bon lui semble, de vous priver de votre liberté en vous confinant pour toute votre vie dans une prison.

Quand vous avez fait le marché qui vous plaît, vous ne songez peut-être guère au paiement; mais les créanciers, comme dit le bonhomme Richard, ont meilleure mémoire que les débiteurs. Les créanciers, dit-il encore, sont la secte du monde la plus superstitieuse; il n'y a pas d'observateurs plus exacts qu'eux de toutes les époques du calendrier; l'échéance de votre dette arrive sans que vous y preniez garde, et l'on vous en fait la demande avant que vous vous soyez préparé à y satisfaire. Si, au contraire, vous pensez à ce que vous devez, le terme, qui paraissait d'abord si long, vous semblera en approchant extrêmement court; vous vous imaginerez que le temps a mis des ailes aux talons comme il en a aux épaules. Le carême n'est jamais long pour ceux qui doivent payer à Pâques. L'emprunteur et le débiteur sont deux esclaves, l'un du prêteur, l'autre du créancier; ayez horreur de cette double chaîne; conservez votre liberté et votre indépendance.

Peut-être vous croyez-vous en ce moment dans un état d'opulence qui vous permet de satisfaire impunément quelque petite fantaisie; mais épargnez pour le temps de la vieillesse et du besoin pendant que vous le pouvez. Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. Le gain est incertain et passager; mais la dépense est continuelle et certaine. Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir du feu dans une, dit le bonhomme Richard; ainsi, couchez-vous sans souper plutôt que de vous lever avec des dettes. Gagnez ce qu'il vous est possible de gagner, et sachez le conserver; c'est le véritable secret de changer votre plomb en or, et quand vous possèderez cette pierre philosophale vous ne vous plaindrez pas de la rigueur des temps et de la difficulté à payer les impôts.

Cette doctrine, mes amis, est celle de la raison et de la prudence. N'allez pas cependant vous confier uniquement à votre travail, à votre sobriété et à votre économie; ce sont d'excellentes choses à la vérité, mais elles vous seront inutiles si vous n'avez, avant tout, les bénédictions du ciel. Demandez donc humblement ces bénédictions; ne soyez point insensibles aux besoins de ceux à qui elles sont refusées; mais donnez-leur des consolations et des secours. Souvenez-vous que Job fut pauvre, et qu'ensuite il retrouva son opulence.

Je n'en dirai pas davantage; l'expérience tient une école où les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les insensés puissent s'instruire : encore est-ce fort rare; car, comme dit le bonhomme Richard, on peut donner un bon avis, mais non pas la bonne conduite. Cependant rappelez-vous que celui qui ne sait pas recevoir un bon conseil ne peut pas non plus être secouru d'une manière utile; et si vous ne voulez pas écouter la raison, dit enfin le bonhomme Richard, elle ne manquera pas de se faire sentir.

Le vieil Abraham finit ainsi sa harangue. On écouta son discours, on approuva ses maximes; mais on ne manqua pas de faire sur-le-champ le contraire de ce qu'elles prescrivaient, comme il arrive aux sermons ordinaires; car, la vente ayant commencé, chacun acheta de la manière la plus extravagante. Je vis que le bonhomme avait soigneusement étudié mon Almanach et mis en ordre tout ce que j'avais dit sur le travail et l'économie durant l'espace de vingt-cinq ans. Les fréquentes citations qu'il a faites de moi auraient été ennuyeuses pour tout autre; mais ma vanité en fut merveilleusement flattée, quoique je susse bien que, de toute la philosophie qu'on m'attribuait, il n'y avait pas la dixième partie qui m'appartînt, et que je n'avais fait que recueillir en glanant, d'après le bon sens de tous les siècles et de toutes les nations. Quoi qu'il en soit, je résolus de faire mon profit de la répétition que je venais d'en entendre faire; et, quoique je me fusse arrêté avec le dessein d'acheter de quoi me faire un habit neuf, je me retirai dans la résolution de faire durer le vieux un peu plus longtemps.

Lecteur, si vous pouvez faire de même, vous y gagnerez autant que moi.

Richard SAUNDERS.

LE DÉLIRE D'UNE MÈRE.

A Madame ***.

Un jour la mort frappe à ma porte,
Son front de cyprès était ceint;
Elle entre, et puis elle m'emporte
L'enfant qui dormait sur mon sein.
Depuis, à chaque fleur qui brille,
Aux oiseaux que j'entends jaser,
Je pleure et demande ma fille,
Rose d'amour que fit naître un baiser

Hélas! où donc a fui son âme,
Flambeau qui brillait dans ses yeux?
Quel vent souffla sur cette flamme
Et la fit remonter aux Cieux?
Etoile blanche qui scintille
Dans l'azur prêt à s'empourprer,
Dis, n'es-tu pas l'œil de ma fille
Qui de là-haut me regarde pleurer?

Ramier, colombe ou tourterelle,
Que j'appelle et qui fuis toujours,
Toi qui voles à tire d'aile
Jusques au nid de tes amours,
Toi dont la petite famille
Trouve un abri sous ton duvet,
N'es-tu pas l'âme de ma fille
Qui souriait hier sur mon chevet?

Je souffre et ma tête se brise,
Mes cris éveillent les échos,
Nulle voix qu'emporte la brise
Ne vient répondre à mes sanglots,
Rossignol qui dans la charmille
Jettes un chant mélodieux,
N'es-tu pas la voix de ma fille
Qui près de moi chante l'hymne des cieux.

Sylphes plus légers qu'un phalène,
Prenez pitié de ma douleur.
Ma fille est-elle dans la plaine?
La bercez-vous dans une fleur?
Brise du ruisseau qui babille,
Et qui rends le roseau chanteur,
Es-tu le souffle de ma fille
Dont le parfum vient effleurer mon cœur.

Soleil dont le feu nous inonde,
Des âmes es-tu le séjour?
Trouve-t-on dans ton vaste monde
La vie et l'éternel amour?
Est-ce qu'un ange vous habille?
A-t-on du miel pour se nourrir!
Si c'est là qu'habite ma fille,
Pour la revoir, mon Dieu, fais-moi mourir!

P. Bry.



L'ÉPI ET LE PAVOT

Fable.

A PIERRE LACHAMBEAUDIE.

L'épi mûr au pavot fleuri
Disait : « A quoi sers-tu? Par moi l'homme nourri
Supporte l'existence
Et reprend son labeur plus fort et plus dispos. »
Le pavot répondit : « Le pauvre en son repos,
Grâce à mon influence,
De ses maux perd le souvenir,
Et dans un rêve d'or voit briller l'avenir. »

Que le froid égoïste
Ou que le travailleur accuse, ô fabuliste,
Tes récits de futilité,
Je répondrai : «Les vers qui calment la souffrance,
Et dans les cœurs blessés font naître l'espérance,
Ont aussi leur utilité. »

P. Bry.



Paris. — Imprimerie Lacour et Comp., rue Soufflot, 11,
et rue St-Hyacinthe-St-Michel, 31.

LES ROMANS ILLUSTRÉS

GUSTAVE HAVARD ÉDITEUR 24. rue des Mathurins Saint-Jacques

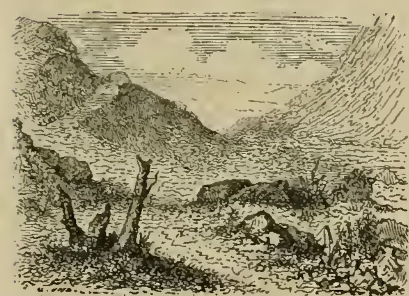
20 Centimes LA LIVRAISON

ÉLISABETH

PAR

MADAME COTTIN

Gravures par A. Lavielle. Dessins par Eustache Lorsay.



La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie (1*), est située sur les rives de l'Irtish ; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes (2), on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles ; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied ; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent ; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées ; enfin, des marais chargés de mousses (3) se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante ; après quoi toute trace de végétation disparait. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques ; c'est là que les aurores boréales sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim ; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles ; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins ; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka ; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois ; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé de glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que dès le mois de septembre le Tobol charrie des glaces ; une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles, et les champs de verdure : deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation ; les chatons des bouleaux exhalent une odeur de rose ; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides ; des troupes de cigognes, de canards tigrés (4), d'oies du Nord (5), se jouent à la surface des lacs ; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs ; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours ; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.



Les Kirguis.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim : d'autres

(*) Pour les notes, voir à la fin.

sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitie publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme, et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermé dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne : le père allait tout seul à la chasse; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer en leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment : le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout à fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane : Ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeuré; elle était en bois de sapin et couverte de paille; des masses de rochers la garantissaient des rafales du vent de nord et des inondations du lac. Ces rochers, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil; dans les premiers jours du printemps, on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre, ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baïkal; et dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux; plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens; on remarquait que de ce côté les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse; il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de tremble et de peuplier. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines, qui y sont en grand nombre : du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent, assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme; l'autre, tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il faut la révérer, celle-ci comment il faut la chérir. De ce concours de soins il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes, Phédora préparait les semences, et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaines, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur floraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant : « Elisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie; elles te ressemblent; comme toi, elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écriait : « Emmène, emmène cette enfant, Phédora; sa détresse, la tienne me feront mourir : ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? Si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait un profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle : dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point; on y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux, un grand poêle l'échauffait; les murs, enfumés, étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane; Elisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle pêchait des corrassins, qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient, à travers les eaux du lac, comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur; semblable à la fleur du désert qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Elisabeth, qui ne connaissait que ses parents et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion : ils étaient tout pour elle, les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris : ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Elisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent

plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir: ils pleuraient une patrie. Elisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage: mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père: tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu; telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles: la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu: elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la forêt: comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert, où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un: le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que, dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Elisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction; chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point: l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait point encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Elisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur? et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parents, en les rendant responsables de ma faute?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et jusqu'à son retour elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige épaisse et durcie par un froid de plus de trente degrés couvrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de venir avant la fin du jour; mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude; et les frayeurs de Phédora furent sans bornes: tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très-froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une sombre brume couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre transplanté hors de sa patrie languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et en peu d'années soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protége de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Elisabeth lui dit: « Ma mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si nous attendions plus longtemps, la nuit m'empêcherait de distinguer mon père dans la lande.» Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine. Les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules: debout sur l'un deux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien: tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendait jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie: « Mon père, mon père, est-ce toi?» Cet homme se retourne; ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Elisabeth il exprima une grande surprise. « Vous n'êtes point mon père, reprit-elle avec douleur; mais ne l'avez-vous point vu dans la steppe? ne pouvez-vous me dire de quel côté je pourrais le trouver? — Je ne connais point votre père, répondit-il; mais je sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point rester seule dans cette lande; vous y courez plusieurs dangers et vous devez craindre..... — Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans le monde que de ne pas trouver mon père. » En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému: il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. « Pierre Springer, lui dit-elle. — Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquillisez-vous, je connais votre père; il n'y a pas une heure que je l'ai quitté; il a fait un détour pour rentrer dans sa demeure; mais il doit y être arrivé maintenant! » Elisabeth n'en écoute pas davantage, elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère: elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; elle s'y jette: en s'embrassant, ils s'expliquent, chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie; Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret: « Il est bien tard, monsieur de Smoloff; et cependant vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous offrir un asile, même pour une seule nuit. — Monsieur de Smoloff! s'écrient Elisabeth et sa mère, notre libérateur, c'est lui qui est ici? » Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds; Phédora les baigne de ses pleurs; Elisabeth lui dit: « Monsieur de Smoloff, depuis trois ans que vous avez sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas passé un seul jour sans demander à Dieu de vous bénir. — Ah! il vous a entendue, puisqu'il m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec une profonde émotion, car le peu que j'ai fait ne méritait assurément pas un pareil prix. »

Cependant il était fort tard; une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il avait promis, sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. « J'allumerai un flambeau, lui dit-il; je connais les détours de la forêt, les marais, les stagnes d'eau (6) qu'il faut éviter; je marcherai le premier.» Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole: « Permettez-moi, monsieur, lui dit-il, de rester dans votre cabane jusqu'au jour; je sais quels sont les ordres de mon père, et les motifs qui l'obligent à vous montrer tant de rigueur; mais

je suis sûr qu'il me permettra, en cette occasion, de vous délier de votre serment, et je vous réponds de revenir bientôt vous remercier de sa part de l'asile que vous m'aurez accordé. » Springer prit la main du jeune homme; il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poêle, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue, selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté, la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur; il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant : «Vous n'irez point, j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dangereuse; vous n'exposerez pas votre vie, votre vie, le plus précieux de mes biens! — Hélas! Phédora, que dites-vous? reprit Springer avec un sentiment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie? sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui vous rendrait la liberté à vous et à votre enfant? le savez-vous?» Sa femme l'interrompit par un cri douloureux: Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main et lui dit: « Mon père, tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne connais point d'autre patrie; ici, à tes côtés, ma mère et moi nous vivons heureuses; mais j'atteste son cœur comme le mien, que dans aucun lieu de la terre nous ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie.— Entendez-vous, monsieur de Smoloff? répliqua Springer; vous croyez que de telles paroles devraient me consoler, et elles enfoncent au contraire le poignard plus avant dans mon sein: des vertus qui devraient faire ma joie font mon désespoir, quand je pense qu'à cause de moi elles demeureront ensevelies dans ce désert; qu'à cause de moi Elisabeth ne sera point connue, ne sera point aimée. » La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots : « O mon père! me voici entre ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point aimée?» Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : « Jamais tu ne jouiras de ce plaisir que je te dois; jamais la voix d'un enfant adoré ne te fera entendre de si douces paroles: tu vivras seule ici, sans époux, sans famille, comme un faible oiseau égaré dans le désert. Innocente victime, tu ne connais point les biens que tu perds; mais moi qui ne peux plus te les donner, j'ai tout perdu. » Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit: « Monsieur, dans la place triste qu'occupe mon père, vous devez croire que je ne suis pas étranger au malheur; souvent j'ai parcouru les divers cercles de son vaste gouvernement : que de larmes j'ai recueillies! que de douleurs solitaires j'ai entendues gémir! J'ai vu, j'ai vu dans les déserts de l'affreux Bérésof des infortunés qui vivaient sans amis, sans famille; jamais ils ne recevaient une tendre caresse, jamais une douce parole ne réjouissait leur cœur: isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'étaient pas seulement exilés, ils étaient malheureux. — Et quand le ciel t'a laissé ta fille, interrompit Phédora, d'un ton de reproche et d'amour, tu dis que tu as tout perdu; si le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc?» Springer tressaillit: il prit la main de sa fille, et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux: « Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu. »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés. Elisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier; ses parents ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux: elle espéra qu'en le voyant souvent elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement : « Ne reviendrez-vous pas, monsieur? Ah! promettez moi que ce jour-ci n'est pas le dernier où j'aurai vu le sauveur de mon père! » Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. « Mais, monsieur, continua-t-il, en réclamant ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour vous? ne serai-je pas assez heureux pour vous servir? n'avez-vous rien à lui demander? — Rien, monsieur,» répliqua Springer d'un air grave. Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre, et puis, s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. « Monsieur, répondit-elle, je voudrais qu'il me donnât la permission d'aller tous les dimanches entendre la messe à Saïmka avec ma fille.» Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle; il n'avait plus d'autre pensée. Cette jeune fille, qui lui était apparue la veille dans ce désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination; bientôt, en la voyant auprès de ses parents, son cœur avait été profondément touché; il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être une sorte de respect l'eût-il empêché de l'aimer; mais cette vivacité avec laquelle Elisabeth avait exprimé le désir de le revoir, cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Elisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans son cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille; mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poêle, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise: un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, elle commença ainsi: « Mon père, permets-moi de t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne désirais rien: Rien, lui répondis-tu; est-il vrai, ne désirais-tu rien? — Rien qu'il puisse me donner. — Et qui pourrait te donner ce que tu désires? — L'équité, la justice! — Mon père, où peut-on les trouver? — Dans le ciel, sans doute; mais sur la terre, jamais, jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains.

Après une courte pause, Elisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit: « Mon père, ma mère, écoutez-moi; c'est aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième année; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous cette vie qui me sera si chère, si je puis vous la consacrer; ce cœur, avec lequel je vous aime et vous révère comme les images vivantes du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun de mes jours a été marqué par vos bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma reconnaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma reconnaissance, si elle ne se montre point? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne puis vous la prouver? O mes parents! pardonnez à l'audace de votre fille; mais, une fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous ce que vous n'avez cessé de faire pour elle depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser dans son sein le secret de tous vos malheurs. — Ma fille, que me demandes-tu? interrompit très-vivement son père. — Que vous m'instruisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir pour vous montrer tout mon amour, et Dieu sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous adresser un pareil vœu. » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins, et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa: il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange: l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Elisabeth; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse t'effraye? crains-tu que l'âme d'Elisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse, de la grandeur de nos revers? — Non, reprit le père, en regardant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains. » A ces mots, Elisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui; car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui

devait le déchirer. « Mon Dieu ! s'écria Springer, pardonnez mes murmures ; je connaissais tous les biens que vous m'aviez ravis, et non ceux que vous me destiniez. Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze années d'adversité. — Mon père, répondit-elle, puisqu'on entend de semblables paroles sur la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur ; mais parle, réponds-moi, je t'en conjure, quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs ? — Mes malheurs, je n'en ai plus ; ma patrie, où je vis près de toi ; mon nom, l'heureux père d'Élisabeth. — O mon enfant ! interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer davantage ! tu viens de consoler ton père. » A ces mots, la fermeté de Springer fut tout à fait vaincue ; il serra dans ses bras sa femme et sa fille, et les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : « Mon Dieu, pardonnez, j'étais un ingrat, pardonnez, ne punissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez savoir ; mais attendez quelques jours encore, je ne pourrais vous parler de mes malheurs aujourd'hui ; vous venez de me les faire oublier. »

L'obéissante Élisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer ; mais elle l'attendit vainement, Springer semblait le craindre et le fuir ; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pouvait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père : il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander ; mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelque espérance de sortir de l'exil et de replacer Élisabeth au rang qui lui était dû ; mais quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie ; mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Élisabeth la conduite qu'elle devait tenir : elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire ; mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler ? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégée de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusque-là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ serait l'impossibilité de lui laisser faire à son âge huit cent lieues à pied dans le climat le plus rigoureux du monde, et pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim ; aucun temps ne la retenait ; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages ; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord (7), et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie leurs troncs robustes et leurs longues pyramides ; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage : tout est rompu, tout est renversé ; les neiges roulent du haut des montagnes ; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour ; et les vents, s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses de ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Élisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes ; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et, l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Élisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment, qu'on nommera superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre ; ce sentiment, dis-je, inspirait à Élisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et, se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk ; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka ; mais, loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et, en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur ; mais, en s'avançant vers la demeure d'Élisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Élisabeth ; elle n'y était point ; il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora, bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance ; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait ; il répondait à peine, et le nom d'Élisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret ; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour dont sa fille était l'objet flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus tôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites, l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Élisabeth ! que va devenir mon Élisabeth ! » s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille ; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence ; les arbres se rompaient de tous côtés, il y allait de la vie à traverser la forêt. Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre ; il ne put y réussir : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie : il était heureux de le braver pour Élisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt. « De quel côté irons-nous ? demande Smoloff. — Vers la grande lande, reprend Springer : c'est là qu'elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point ; leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ; ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt ; mais sur cette plaine rase ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie ; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Élisabeth se serait réfugiée ; mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les branches disjointes craquaient horriblement et semblaient près de s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas ; il entre le premier, il voit... est-ce un songe ? il voit Élisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Élisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah ! je le savais bien que tu veillais sur moi ! » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureuse enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a jetés, ta pauvre mère et moi ! — Mon père, pardonne-moi ses larmes, répond Élisabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah ! dit elle avec une douce surprise, tous mes protecteurs veillaient donc sur moi : Dieu, mon père, et vous ! » Le jeune homme retient son cœur prêt à s'échapper, « Imprudente, reprend Springer, tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement si le retour est possible, et si ta faiblesse résistera à la violence de la tempête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que par miracle ? — Essayons, répond-elle ; j'ai plus de force que tu ne crois ; je suis bien aise que tu t'en assures, et que tu voies toi-même ce que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet ; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah ! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Élisabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie, qu'il exposerait mille fois pour de pareils moments ; il ne craint point pour celle d'Élisabeth, il est sûr de la sauver ; dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité ; le vent tombe et s'apaise ; le cœur

de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Elisabeth dégage son bras, elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs : elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père : elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille tient un bonheur presque aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Elisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla : « Quoi! lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus? — Ah! répondit-il avec une grande vivacité, tant que je serai libre, et aussi longtemps que vous habiterez ces déserts, je ne quitte plus Saïmka : je vous verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les bords du fleuve : je vous verrai partout. » Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime; mais il n'a point été compris par Elisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière : mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet; et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, tout à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin lui fit une impression profonde et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique : alors seulement Elisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père; elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance. Smoloff fut ému; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie : c'était un moyen de retrouver plus tôt son époux; mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff : dans un traîneau, cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut être unique, de révéler son projet à Smoloff? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur; déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne pouvant pas se résoudre à quitter sitôt Elisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première; en lui donnant la main il lui dit : « Ne venez-vous pas vous promener ici quelquefois? » Elisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée : « Non, pas ici; mais demain, dans la petite chapelle de la plaine. » Elle venait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas; elle croyait n'avoir parlé que pour son père; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Elisabeth? Et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence, qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide, elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans les miroirs de toutes les glandeurs; mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth. Elle entre dans la chapelle; Smoloff n'y est point encore : ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah! ce n'est ni la vanité ni l'amour qui l'y place. En ce moment ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Elisabeth; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue, n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus longtemps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne; mais Elisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante : « Ah! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je vous attendais! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps. « Monsieur Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez-moi; j'ai besoin de vous pour sauver mon père, promettez-moi votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Elisabeth Il tombe à genoux; elle croit que c'est devant Dieu : non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai commencé à me connaître, mes parents ont été ma seule pensée; leur amour, mon unique bien; leur bonheur, le but de ma vie entière. Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour m'aider à remplir ma destinée. Monsieur de Smoloff, je veux aller à Pétersbourg demander la grâce de mon père. » Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter : « Je ne pourrais vous dire moi-même depuis quel temps cette pensée est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée : je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a toujours occupée auprès de vous; c'est elle qui m'amène ici; c'est elle qui m'inspire le courage de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de ne pas partir. Vous voyez, monsieur de Smoloff, qu'il serait inutile de me combattre, et que de pareilles résolutions ne peuvent être ébranlées. » Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration, et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. « Ah! lui dit-il, heureux, mille fois heureux que vous m'ayez choisi pour vous entendre, pour vous aider; mais vous ne connaissez point tous les obstacles... — Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, et il n'y a peut-être que vous au monde qui puissiez les lever. — Parlez, parlez, lui dit-il, impatient d'obéir : que pouvez-vous demander qui ne soit au-dessous de ce que je voudrais faire? — Ces obstacles, les voici, répondit Elisabeth : j'ignore la route que je dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous m'indiquiez mon chemin, les villes que je trouverai sur mon passage, les maisons hospitalières qui recueilleront ma misère, le moyen le plus sûr de faire passer ma requête à l'empereur; mais, avant tout, il faut que vous me répondiez que votre père ne punira pas le mien de mon absence. » Smoloff en répondit. « Mais, Elisabeth, ajouta-t-il, savez-vous à quel point l'empereur est irrité contre votre père? savez-vous qu'il le regarde comme son plus mortel ennemi? — J'ignore, lui dit-elle, de quel crime on peut l'accuser; je ne connais encore ni son vrai nom, ni sa patrie; mais je suis sûre de son innocence. — Quoi! repartit Smoloff, vous ne savez point quel était le rang de votre père, ni le nom que vous lui rendrez? — Non, je ne les sais point, répondit-elle. — O fille étonnante! s'écria-t-il, pas un mouvement d'orgueil, de vanité dans ton dévouement; tu ne sais point ce que tu vas reconquérir : tu n'as pensé qu'à tes parents; mais qu'est-ce que la grandeur de ta naissance devant celle de ton âme? qu'est-ce auprès de tes sentiments que le nom des... — Arrêtez, interrompit-elle vivement, ce secret est celui de mon père, et je ne dois l'apprendre que de lui. — Elle a raison, repartit Smoloff dans une sorte d'enthousiasme; rien n'est assez bien pour elle quand elle peut encore faire mieux. » La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route « Je vais y travailler, lui dit-il; mais, Elisabeth, croyez-vous que vous puissiez traverser les trois mille cinq cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans secours? — Ah! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel, celui qui m'envoie au secours de mes parents ne m'abandonnera pas. » Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : « Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise avant les beaux jours, maintenant elle serait impraticable. Voici la saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth; alors seulement je pourrai vous dire tout ce que je pense d'un projet qui m'a trop ému pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père... Mon père est le meilleur des hommes; il y aurait bien plus d'infortunés ici s'il n'y

commandait pas. Les grandes actions plaisent à son cœur : il n'est pas libre de vous aider, son devoir le lui défend ; mais, je le jure, il ne punira pas votre père d'avoir donné le jour à une fille si vertueuse. Ah ! qu'il s'enorgueillirait, au contraire, de vous nommer la sienne ! Elisabeth, pardonnez ; c'est malgré moi que mon cœur se déclare : je sais bien qu'il ne peut y avoir de place dans le vôtre pour un autre sentiment que pour celui qui l'occupe ; je n'attends donc rien ; mais, s'il vient un jour où vos parents, rendus à leur patrie, soient heureux, et vous tranquille, souvenez-vous alors que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à tous les honneurs que le monde pourrait lui offrir. » Il ne put achever, des larmes étouffent sa voix ; lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion ; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant Elisabeth est demeurée immobile : l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit : peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avait eu de la place pour la recevoir ; peut être que si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé ; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle ; mais tant qu'ils seront dans l'infortune elle demeurera fidèle à sa pieuse passion : pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances ; cependant une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire ; elle marche vers la porte, elle va sortir : Smoloff, qui voit son dessein, lui dit : « Elisabeth, vous aurais-je offensée ? Ah ! j'atteste ce Dieu ici présent que, s'il y a de l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de respect ; il sait que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire et mourir : comment donc, Elisabeth, pourrais-je vous avoir offensée ? — Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle avec douceur ; mais je ne suis venue ici que pour vous parler en faveur de mes parents : maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. — Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir ; en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de toi ; et loin de jamais songer à t'en écarter, même dans ma plus secrète pensée, je ne vais m'occuper que de t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre, le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet ; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka ; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point ; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église ; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir devant elle au moment où elle se croyait près de l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk, et alors, quel serait son recours ? Cette pensée la poursuivit tout le jour ; et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer du moins sans contrainte à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Ecoute la sollicitude qui pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le changement de notre Elisabeth ? près de nous elle est pensive : le nom de Smoloff la fait rougir, son absence l'inquiète ; ce matin, à l'église, elle était préoccupée, ses regards erraient de tous côtés ; je l'ai entendue demander si Smoloff n'était point à Saïmka, et elle est devenue pâle comme la mort, quand on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. O Stanislas ! je m'en souviens, dans ces jours qui précédèrent celui où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi que je rougissais quand on me parlait de toi ; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se remplissaient de larmes quand ils ne te rencontraient pas. Hélas ! ces symptômes d'un amour qui ne devait point finir, comment ne les verrais-je point avec terreur dans l'âme de ma fille ? elle n'est pas destinée à être heureuse comme sa mère. — Heureuse ! reprit Springer avec amertume ; heureuse dans le désert, dans l'exil ! — Oui, dans le désert, dans l'exil, interrompit vivement Phédora, heureuse partout où l'on aime. » Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains que mon Elisabeth n'aime le jeune Smoloff ; toute charmante qu'elle est, cependant il ne verra en elle que la fille d'un pauvre exilé ; il la dédaignera, et mon unique enfant, née de mon sang, nourrie de mon lait, mourra comme sa mère, avec son amour... »

En parlant ainsi elle pleurait, et la vue de son époux, qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit : « Phédora, ma bien-aimée, calme tes craintes ; j'ai étudié aussi notre Elisabeth ; peut-être ai-je vu plus avant que toi dans son âme ; une autre pensée que celle de Smoloff l'occupe tout entière, j'en suis sûr ; je suis sûr aussi que, si nous la voulons donner à Smoloff, il ne la dédaignerait point, même dans ce désert, et ce sentiment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais... Non, Elisabeth ne restera pas toujours dans ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, elle ne sera pas malheureuse, cela est impossible : tant de vertus sur la terre annoncent une justice dans le ciel ; tôt ou tard elle se montrera. »

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages ; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit tranquillement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain : il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent ; elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée, et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges ; les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure ; l'aubépine épanouissait ses grosses houppes blanches semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en formes de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver ; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa huppe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué ; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie ; et Elisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre, si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à labourer son jardin ; assise près de lui, Elisabeth le regardait en silence ; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne recherchait plus cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parents que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre : « Je vais tout vous rendre. » Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables ; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer : ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les exagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières ? Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant ? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et, tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Elisabeth, qu'as-tu ? que veux-tu ? Ah ! si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans le sein de ton père. — Mon père, répond-elle, ne me retiens plus ici : tu sais que je veux partir, promets-moi de partir ; je le sens, c'est Dieu qui m'appelle... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt : « M. de Smoloff, leur dit-elle, voici M. de Smoloff. » Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant : « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'appelle ; il envoie celui qui peut m'ouvrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon père ! ton heureuse fille brisera ta chaîne. » Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff ; elle rencontre sa mère ; elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu ! M. de Smoloff est ici. » Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, » leur dit la jeune Tartare. A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth, l'abandonnent une seconde fois ; elle pâlit ; ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble ; heureuse si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite ; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer et lui dit : « Monsieur, depuis que la prudence de la cour de Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici la première fois que je viens visiter ce cercle éloigné ; ce devoir m'est doux, puisqu'il me permet de montrer à un illustre proscrit toute la part que je prends à son infortune ; je gémis que ce même devoir me défende de le secourir et de le protéger. — Je n'attends rien des hommes, monsieur, interrompit froidement Springer ; je ne veux point de leur pitié, et je n'espère rien de leur justice : heureux dans mon malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts sans me plaindre. — Ah ! monsieur, reprit le gouverneur avec émotion, pour un homme comme vous, vivre loin de sa patrie est

un affreux destin. — Il en est un plus affreux encore, monsieur le gouverneur, reprit Springer, c'est de mourir loin d'elle. » Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule, si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi, la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon fils vous a connue; vous lui avez laissé des souvenirs ineffaçables. — Vous a-t-il dit, monsieur, qu'elle lui devait la vie de son père? interrompit vivement Phédora. — Non, madame, lui répondit le gouverneur; mais il m'a dit qu'elle donnerait la sienne pour son père et pour vous. — Elle la donnerait, reprit Springer, et cette tendresse est le seul bien qui nous reste, le seul que les hommes ne pourront jamais nous ravir. »

Le gouverneur détourna la tête avec émotion : après un court silence il reprit la parole en s'adressant à Elisabeth. « Mademoiselle, il y a deux mois que mon fils, étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-champ pour rejoindre l'armée qui se rassemblait en Livonie; il fallut obéir sans délai. Avant de me quitter, il me conjura de vous faire passer une lettre : cela était impossible. Je ne pouvais, sans me compromettre, en charger personne; je ne pouvais que vous la donner moi-même; la voici. » Elisabeth la prit en rougissant; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : « Heureux le père, heureuse la mère dont la fille ne leur cache que de semblables secrets! » Alors il rappela sa suite, et devant elle il dit à Springer : « Monsieur, les ordres de mon souverain me prescrivent toujours de vous empêcher de recevoir personne ici; cependant je suis informé que de pauvres missionnaires, revenant des frontières de la Chine, doivent traverser ces montagnes; s'ils viennent frapper à votre cabane, et vous demander pour une nuit l'hospitalité, il vous sera permis de la leur donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir : « Ma fille, lui dit Springer, si tu attends de ta mère et de moi la permission de lire ce papier, nous te la donnons. » Alors d'une main tremblante Elisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. « Le moment est venu, leur dit-elle; tout favorise mes projets : la Providence m'ouvre une route sûre, le ciel m'approuve et bénit mes intentions. O mes parents! ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez-vous pas comme lui? »

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : « Elisabeth, quel est donc ce mystère, et que contient ce papier? » Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir. « O ma mère! pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur m'épouvante : c'est maintenant l'unique obstacle, c'est le seul devant lequel je recule... Ah! permets que je ne m'explique que devant mon père; tu n'es pas préparée comme lui... — Non, ma fille, interrompit Springer, ne fais point ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens contre le cœur de ton époux, et si tu as besoin de force pour les paroles que tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. » Phédora éperdue, se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main, répondit avec effroi : « Stanislas, que veut dire ceci? n'ai-je point soutenu tous les revers avec courage? je n'en manquerai point, ajouta-t-elle, en serrant fortement contre son cœur son époux et sa fille; je n'en manquerai point contre tous ceux qui m'atteindront entre vous deux. » Elisabeth voulut répondre; sa mère ne le permit pas. « Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchirant, demande-moi la vie, mais ne me demande pas de t'éloigner d'ici. » Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné : il ne s'agissait plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer; baignée de larmes, et tremblant devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots : « Ma mère, pour le bonheur de mon père, si je te demandais quelques jours? — Non, pas un seul jour, interrompit sa mère éperdue : quel horrible bonheur pourrait s'acheter par ton absence! non, pas un seul jour. O mon Dieu! ne permettez pas qu'elle me le demande. » Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth : hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant : « Repose-toi ici avec confiance, car ce soutien-là ne te manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

« Un de mes plus vifs regrets, en quittant Saïmka, mademoiselle, a été « de ne pouvoir vous instruire de l'obligation rigoureuse qui me forçait « à m'éloigner de vous : je ne pouvais vous aller voir, vous écrire, ni « vous envoyer des explications que vous m'aviez demandées, sans con- « trevenir aux ordres de mon père, et sans compromettre sa sûreté : « peut-être l'eussé je fait sans l'exemple que vous veniez de me donner! « mais quand je venais d'apprendre auprès de vous tout ce qu'on doit à « son père, je ne pouvais pas risquer la vie du mien. Cependant, je l'a- « voue, je n'aime pas mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je suis « revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon père m'apprend qu'un ordre de « l'empereur m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant; « je vais partir, Elisabeth; vous ne savez pas ce que je souffre. Ah! je ne « demande point au ciel que vous le sachiez jamais; il ne peut être juste « qu'autant que vous serez heureuse.

« J'ai ouvert mon cœur à mon père : je vous ai fait connaître à lui, j'ai « vu couler ses larmes quand je lui ai dit vos projets; je crois qu'il veut « vous voir, et qu'il ira exprès cette année visiter le cercle d'Ischim. En « attendant, s'il se peut, il vous fera parvenir cette lettre. Elisabeth, je « pars plus tranquille, puisque je vous laisse sous la protection de mon « père. Cependant, je vous en conjure, n'en usez point pour partir avant « mon retour; j'espère revenir à Tobolsk avant un an; c'est moi qui vous « conduirai à Pétersbourg, c'est moi qui vous présenterai à l'empereur, « c'est moi qui veillerai sur vous pendant ce long voyage : ne craignez « point mon amour, je n'en parlerai plus; je ne serai que votre ami, que « votre frère; et si je vous sers avec toute la vivacité de la passion, je « jure de ne vous parler qu'un langage pur comme l'innocence, comme « les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

« Non, mademoiselle, ce n'est point avec mon fils que vous devez par- « tir; je ne doute pas de son honneur; mais le vôtre doit être à l'abri « de tout soupçon. En allant montrer à la cour de Russie des vertus trop « touchantes pour n'être point couronnées, il ne faut pas risquer de « faire dire que vous avez été conduite par votre amant, et flétrir ainsi « le plus beau trait de piété filiale dont le monde puisse s'honorer. Dans « votre situation, il n'y a pas de protecteurs dignes de votre innocence, « que Dieu et votre père; votre père ne peut vous suivre, Dieu ne vous « abandonnera pas. La religion vous prêtera son flambeau et son appui; « abandonnez-vous à elle; vous savez à qui j'ai permis l'entrée de votre « cabane. En vous remettant ce papier, je vous rends dépositaire de mon « sort : car si une pareille lettre était connue, si on pouvait se douter « que j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais perdu; mais je ne suis « pas même inquiet : je sais à qui je me confie, et tout ce qu'on doit « attendre de la force et de la vertu d'une fille qui s'apprête à dévouer sa « vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait; mais la tendre mère ne voyait que son départ : pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit : « O mes parents, laissez-moi vous parler ainsi; ce n'est que dans une humble attitude qu'on doit demander la plus grande de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre votre liberté, votre patrie; depuis plus d'une année voilà quel est l'objet de mes plus chères espérances! j'y touche enfin, et vous me défendriez de l'atteindre! Ah! s'il est un bien au-dessus de celui que je vous demande, refusez-moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas... » Emue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria : « Seule, à pied, sans secours! non, je ne le puis, je ne le puis. — Ma mère, reprit vivement Elisabeth, je t'en conjure, ne repousse pas mes vœux. Si tu savais depuis combien de temps je nourris mon projet, et toutes les consolations que je lui dois! Aussitôt que mon âge me permit de comprendre vos infortunes, je me promis de consacrer ma vie à vous en délivrer. Heureux jour celui où je promis de servir mon père! heureux espoir qui me soutenait quand je le voyais pleurer!... Ah! que de fois, étant témoin de vos muets chagrins, j'aurais été consumée d'une mortelle tristesse, si je n'avais pu me dire : Moi, moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent!.... Mes parents, si vous m'arrachez cette espérance, vous m'arracherez la vie. Privée de cette pensée, où toutes mes autres pensées venaient aboutir, je ne verrai plus de but à mon existence, et mes jours s'éteindront dans la langueur.... Oh! pardonnez si je vous afflige; non, si vous me retenez ici, je ne mourrai pas, puisque ma mort serait pour vous un malheur de plus; mais permettez-moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous en répond; il trouvera des forces pour aller demander justice, et des paroles pour la faire obtenir : il ne craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne craint que votre refus... — Laisse, laisse, Elisabeth, interrompit Springer, je ne me connais plus, tu bouleverses mon âme; jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant une bonne action, et des vertus supérieures à son courage ne s'étaient point présentées à elle.. Je ne croyais pas être faible : ô ma fille, tu viens de m'apprendre que je le suis : non, je ne puis consentir à ce que tu veux. » Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes, et lui dit : « Ecoute-moi, Elisabeth; si ton père est faible, tu peux bien permettre à ta mère de l'être aussi; pardonne-lui de ne pouvoir se résoudre à te laisser déployer tant de vertus. Etrange situation, où une mère demande à sa fille d'être moins vertueuse; mais ta mère te le demande, ne te l'ordonne point; car en t'élevant au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'ordre que de toi-même. — Ma mère, reprit Elisabeth, les tiens me seront toujours sacrés; si tu me demandes de rester ici, j'espère avoir la force de t'obéir;

mais puisque mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de longues années de méditation; il s'appuie autant sur des raisons solides que sur les plus tendres sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'arracher mon père à l'exil? depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense? et quand il s'en trouverait un qui osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par un semblable amour?... Oh! laissez-moi toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre unique enfant le pouvoir de vous rendre au bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi, que trouvez-vous donc de si effrayant dans mon entreprise? Est-ce mon absence? Mais ne vous ai-je pas entendus gémir souvent ensemble d'un exil qui vous empêchait de me donner un époux? Un époux, ô mes parents! ne m'aurait-il pas séparée de vous aussi! Des dangers? il n'y en a point: les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et mes courses dans nos landes à la fatigue d'une longue marche. Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon appui : on vient au secours de tout ce qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpérience? je ne serai pas seule: rappelez-vous les paroles et la lettre du gouverneur. S'il permet à un pauvre missionnaire de se reposer sous notre toit, c'est pour me donner un guide et un protecteur. Vous le voyez, tout est prévu ; il n'y a point de péril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me manque que votre consentement et votre bénédiction... — Et ton pain, tu le mendieras, répondit Springer avec amertume; les aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans ces contrées ; les miens, qui se sont assis sur le trône de Pologne, verront l'héritière de leur nom parcourir, en demandant l'aumône, cette Russie qui a fait de leurs royaumes des provinces de son empire. — Si tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth avec une modeste surprise, si je descends des rois, et que deux couronnes aient été sur le front de mes aïeux, j'espère me montrer digne et d'eux et de vous, et ne point avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir recours à la charité de ses semblables? tant de grands hommes précipités du faite des honneurs l'ont implorée pour eux-mêmes! plus heureux qu'eux tous, je ne l'implorerai que pour servir mon père. »



Le gouverneur et son lieutenant.

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnaient à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer : il ne se sentit pas la force d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour ; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora ! s'écria-t-il en serrant les mains de son épouse, la laisserons-nous mourir ici, la priverons-nous du bonheur de donner le jour à des enfants qui lui ressemblent? Prends courage, ma bien-aimée ; et puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre à ce monde dont elle sera la gloire, laissons-la partir. » Dans ce moment la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisserai pas partir ; en vain mon époux le demande, je saurai lui résister. Quoi! j'exposerais la vie de mon enfant? je laisserais partir mon Elisabeth, pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid et de misère dans d'affreux déserts; pour vivre sans elle, pour la pleurer toujours? voilà ce qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne puis te faire, et une douleur dont tu ne me consolerais pas? » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si votre mère n'y peut consentir, vous ne partirez pas. — Non, ma mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui dit Elisabeth, en l'accablant des plus touchantes caresses ; je t'obéirai toujours. Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu as refusé à mon père ; viens le prier avec moi, ma mère ; demandons-lui ensemble ce que nous devons faire : c'est la lumière qui guide et la force qui soutient : toute vérité vient de là, et toute résignation aussi! »

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire ; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense ; cette voix de Dieu, si puissante pour les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections ; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.



Le gouverneur de Tobolsk.

Le lendemain Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes, il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de n'avoir pu supporter son asservissement. Ses plus grands monarques étaient du même sang que moi ; je pouvais moi-même être appelé au trône, et je devais bien mon amour et ma vie au pays dont je tirais toute ma gloire ; je l'ai servi comme je le devais ; seul, à la tête d'une poignée de nobles polonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière extrémité contre les trois grandes puissances qui s'avançaient pour l'envahir; et lorsque, accablé par le nombre de nos ennemis, sous les murs de Varsovie, à la vue de cette vaste capitale livrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon âme je résistais encore. Humilié d'être toujours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, partout je cherchais des armes, partout je cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre à la Pologne son existence et son nom. Vains efforts, tentatives inutiles! chaque jour rivait davantage des chaînes que mes faibles mains ne pouvaient ébranler. Les terres de mes aïeux étaient dans la partie tombée sous la domination de la Russie ; j'y vivais avec Phédora, heureux, mille fois heureux, si le joug de l'étranger n'avait pesé que sur mon front. Mes plaintes peu mesurées, et surtout les nombreux mécontents qui se rassemblaient chez moi, inquiétèrent un monarque absolu et soupçonneux. Un matin, je fus arraché de ma maison, des bras de ma femme, des tiens, ma fille: tu n'avais alors que quatre ans, et tes larmes ne coulaient sur ton malheur que parce que tu voyais pleurer ta mère. Je fus traîné dans les prisons de Pétersbourg, Phédora m'y suivit: la permission de s'y enfermer avec moi fut la seule grâce



Elisabeth faisant la lecture à ses parents.

qu'elle put obtenir. Nous vécûmes près d'une année dans ces affreux cachots, privés d'air, presque du jour, mais non pas d'espérance. Je ne

pouvais croire qu'un monarque juste n'excusât pas un citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie, et qu'il ne se liât pas à la promesse que je lui donnais de demeurer soumis; j'avais trop bien présumé des hommes; je fus jugé sans être entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'abandonna point, et je dois dire qu'en m'accompagnant ici elle avait l'air d'écouter plus encore son cœur que son devoir; si j'eusse été envoyé dans les ténèbres glacées de l'affreux Bérésof, dans les solitudes perdues du lac Baïkal ou du Kamtchatka, je n'y aurais pas été seul encore; il n'est point de désert, il n'est point d'autre si sauvage où ma Phédora ne m'eût suivi : oui, je le veux croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévouement si généreux que j'ai dû un exil plus humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je les dois, et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je n'en dois accuser que moi. — Du malheur! mon père, lui dit Elisabeth, et tu l'as toujours aimée. » A ces mots Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien qu'ainsi que sa mère, Elisabeth auprès d'un époux ne pourrait pas être malheureuse dans l'exil. « Ma fille, répondit-il en lui remettant la lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton courage des biens que je ne désire plus que pour t'en accabler, au sein de la prospérité cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton cœur, Elisabeth, doit être reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut honorer le sang des rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a plaint, qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais de là. »

Durant quelques jours on ne parla plus du voyage d'Elisabeth : sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille : *Tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre à l'instant; Phédora s'écrie : « Ah! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on nous annonce, celui qui vient enlever mon enfant. » Et elle tomba tout en pleurs, le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine; son air est vénérable; il est courbé par la fatigue plus encore que par les années; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec joie; la bénédiction de Dieu est sur cette pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des richesses plus précieuses que les perles et l'or : je viens vous demander une nuit de repos. » Elisabeth s'empressa de lui approcher un siége. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les premiers pas vous nous avez laissés loin derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : « Mère chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse entre toutes les femmes? Si vous versez des larmes parce que la vertu vous sépare de votre enfant pour un peu de temps, que feront les mères qui se voient arracher les leurs par le vice, et qui les perdent pour l'éternité? — O mon père! si je ne devais plus la revoir! s'écria la mère désolée.—Vous la reverriez, reprit-il vivement, dans le ciel, qui est déjà son partage; mais vous la reverrez aussi sur la terre : les fatigues sont grandes, mais Dieu la soutiendra; *il mesure le vent à la laine de l'agneau.* » Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore; il ne pouvait parler, son cœur se déchirait; et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer; mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve d'aussi douces joies, alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait; mais la gaieté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours juste. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et par le sentiment de la piété adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement, qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion des barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus; il avait adouci les mœurs, il avait réuni des hordes errantes qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi, des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants, n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point du mal des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais, pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsque, après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Suongorie, qui appartiennent à la Chine, et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens; mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là, aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice.

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva, elle s'approcha doucement de la porte du père Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie : touchante histoire, qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit : il avait fait le tour du monde, et vu presque tout ce qu'il contient; mais un cœur comme celui d'Elisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi, elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit : « Elisabeth, si le temps est beau demain, vous monterez dans votre petite nacelle avec votre père, pour aller pêcher quelques poissons dans le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, avez-vous entendu l'ordre de votre mère? demain vous viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain vous consolerez ma mère. » Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces; il voit qu'il aura à soutenir, le lendemain, et le départ de sa fille et la douleur de sa femme; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir; il la remercie de son dévouement; et, cachant

ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux, pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah ! dans ce jour-là, que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des saintes Ecritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il laissait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et d'une voix émue demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu ; son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent; il posa les mains sur la tête d'Elisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors, regardant sa mère, lui dit : « Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant? — Demain, reprit-elle avec l'accent étouffé d'une profonde désolation, demain ! — Et pourquoi pas aujourd'hui aussi, ma mère? — Ah! oui, repartit Phédora, en s'élançant impétueusement vers elle, tous les jours, tous les jours ! » Elisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui

On était alors à la fin de mai ; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ; elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus longtemps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée, en partant, de rien emporter de ce toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks formaient tout son trésor; c'était le seul argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

« Mon père, dit-elle au missionnaire, en ouvrant doucement sa porte, partons pendant que mes parents dorment encore ; ne les éveillons point, ils pleureront assez tôt; ils sont tranquilles parce qu'ils croient que nous ne pouvons sortir que par leur chambre ; mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sauterai facilement en dehors, et je vous aiderai ensuite à descendre sans vous faire aucun mal. » Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagème, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita tout en larmes devant la porte où dormaient ses parents : « Mon Dieu, s'écria-t-elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez-les-moi, et ne permettez pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne devais plus les retrouver. » Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père! vous? Pourquoi, mon père, pourquoi venir ici? — Pour te voir, t'embrasser, te bénir encore une fois; pour te dire : Mon Elisabeth, si durant les jours de ton enfance j'en ai passé un sans te montrer ma tendresse, si une seule fois j'ai fait couler tes larmes, si un regard, une parole sévère ont affligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, pardonne à ton vieux père, afin que s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir, il puisse mourir en paix. — Ah ! ne dis point, ne dis point ceci, interrompit Elisabeth. — Et ta pauvre mère, continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui dirai-je? que lui répondrai-je, quand elle me demandera son enfant? Elle te cherchera dans cette forêt, sur les rives de ce lac; je la suivrai partout en pleurant avec elle, en appelant partout avec elle notre enfant, qui ne nous répondra plus. » A ces mots Elisabeth s'appuya à demi évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, lui dit-il avec une voix plus calme, prends courage : je prendrai courage aussi ; je te promets, non de consoler ta mère, mais de la fortifier contre la douleur de ton départ; je te promets de te la rendre quand tu reviendras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès couronne ou non ton pieux voyage, tes parents ne mourront pas sans t'avoir revue. » Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui n'a point d'égal ; c'est plus que mon sang, que ma vie ; je vous les remets cependant avec confiance : partez ensemble; des milliers d'anges veilleront autour d'elle et de vous ; pour la défendre, les puissances célestes s'armeront ; cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera ; et Dieu, puisqu'il est tout-puissant et qu'il est père aussi de mon Elisabeth, Dieu ne permettra pas que notre Elisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins ; mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres; celles même du bouleau étaient tranquilles ; les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui à travers la forêt criait encore un adieu à sa fille, fût le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère je ne l'essayerai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer ; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance et n'arrivait plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Elisabeth et son guide se mirent en route; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen (8), on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Elisabeth les remarqua ; elle quittait la terre de l'exil ; il lui sembla qu'elle quittait sa patrie et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah ! ditelle, que me voilà loin d'eux à présent ! » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Etre dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire ; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah ! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg!... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour rejoindre l'armée en Livonie(9); elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe, qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de neuf cents verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés : on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Elisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et jusqu'à Kasan le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très-fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes, que le feu n'avait pas encore gagnées; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin, s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées, semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminents peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très-beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied; on rencontrait, le long de la route, des charrettes et des kibicks vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père ; car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama (10) vers les premiers jours de septem-

bre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Kasan (11); c'était avoir presque fait la moitié du voyage. Ah! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parents; mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.



Pierro Springer.

Depuis plusieurs jours le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoique appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse. S'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on pût lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent



Phédora.

permis de s'y livrer. De plus funestes pensées commençaient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Elisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort! mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? « Mon Dieu, disait-il à voix basse, je ne murmure point contre votre volonté; mais si vous m'aviez permis de conduire cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son voyage, il me semble que je serais mort plus tranquille. » Elisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour elle s'approcha pour lui donner à boire; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit : « Mon Dieu, je la recommande à celui qui nous a promis qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait tout perdre; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit le front couvert



Elisabeth au sommet des rochers.

d'une sueur froide et la poitrine suffoquée de sanglots. « Mon Dieu, prenez pitié d'elle; prenez pitié d'elle, mon Dieu! » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : « Au nom du ciel et de votre père, calmez-vous, ma fille, et écoutez-moi. » Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire; il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : « Mon enfant, vous allez être exposée à de grandes peines en voyageant seule, à votre âge, au milieu de la mauvaise saison; cependant c'est là votre moindre péril; la cour vous en offrira de plus terribles; un courage ordinaire peut lutter contre l'infortune et ne résiste pas à la séduction : mais vous n'avez pas un courage ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour ne vous changera pas. Si quelques méchants (et vous en trouverez beaucoup) voulaient abuser de votre situation et de votre misère pour vous écarter de la vertu, vous ne croirez point à leurs promesses, et toutes leurs vaines richesses ne vous ébloui-

ont pas. La crainte de Dieu et l'amour de vos parents, voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez. A quelque extrémité que vous soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous offrir, et vous vous souviendrez toujours qu'une seule faute porterait la mort au sein de ceux qui vous ont donné la vie. — Ah ! mon père ! interrompit-elle, ne craignez pas... — Je ne crains rien, dit-il. votre piété, votre dévouement ont mérité une confiance sans bornes, et je suis sûr que vous ne succomberez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la bourse que le généreux gouverneur de Tobolsk me donna en vous recommandant à mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa vie... Cet argent vous conduira à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié; il vous donnera un asile dans un couvent de filles, et présentera sans doute lui-même votre requête à l'empereur... Il est impossible qu'on la rejette... Au moment de la mort, je puis vous le dire, ma fille, votre vertu est grande; le monde en voit peu de semblable, il en sera touché; elle aura sa récompense sur la terre avant de l'avoir dans le ciel...» Il s'arrêta, sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Elisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : «Prends ceci, ma fille ; c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul que j'aie possédé sur la terre : avec lui je n'ai manqué de rien. » Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Pauvre brebis abandonnée, ajouta-t-il avec une grande compassion, ne crains plus rien ; car voilà le bon pasteur du troupeau qui veillera sur toi; s'il te prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture aux petits passereaux et qui sait le compte des sables de la mer, n'oubliera pas Elisabeth. — Mon père, ô mon père! s'écria-t-elle, en serrant la main qu'il étendait vers elle, je ne puis me soumettre à vous perdre... — Mon enfant, reprit-il, Dieu l'ordonne : résigne-toi, calme ta douleur; dans peu d'instants je serai là-haut, je prierai pour toi, pour tes parents... » Il ne put achever; ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son : il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé : tant était grande en son âme l'habitude de la charité, tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui ; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.



Smoloff à la chasse.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait, elle montra son protecteur étendu sans vie; aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde : les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide, ceux-ci jetaient un coup d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleurait auprès de ce moine mort ; d'autres la regardaient avec pitié. Mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que, dans sa douleur, Elisabeth n'avait pas songé à prendre; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les popes arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite ; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort. La pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide, qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée : « O esprit bienheureux, n'abandonne pas la pauvre délaissée ! O mon père, ma tendre mère, que faites-vous maintenant que tout secours vient d'être ôté à l'enfant de votre amour? »



Smoloff et Springer.

Cependant on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs (12), est le lieu consacré à la sépulture des habitants de Sarapoul Cette place est en pleine campagne; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains ; au milieu, on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour des amoncellements de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux; çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluets, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs, d'un jaune livide, semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortége qui suivait le cercueil du missionnaire était nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes (13), des Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis et reçus dans des colléges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des popes, tandis qu'Elisabeth, silencieuse, marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre par-dessus, il s'éloigna ; et là demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable, qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un; semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde : tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine ! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort. Du tombeau s'élèvent des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances : on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmurait point : elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se trouvait, comme sur les bordsdu Tobol, sans guide, sans secours, mais armée dumême courage et remplie des mêmes sentiments. « Mon père, ma mère, s'écriait-elle, ne craignez rien, votre enfant ne se laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : « Mon père ! ma mère ! » répétait-elle encore ; et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme juste et maintenant bienheureux, disait-elle en appuyant son front sur la terre fraîchement remuée, faut-il vous avoir perdu avant que mon noble père, ma tendre mère vous aient remercié de vos soins pour leur pauvre orpheline!... O bonheur d'être béni par eux? faut-il que vous en ayez été privé ! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Elisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au dessus du cercueil : *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde* (14).

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'hôtel de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. « Ah ! s'écria-t-elle, mon guide, mon appui, ainsi votre charité vous survit, et quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est elle qui me soutient encore ! »

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est pour elle un sujet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regarde ou l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect ; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité. Aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Kasan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours, et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga (15), ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux ; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. « Au moins deux semaines, » répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le fleuve : je viens de par delà Tobolsk, je vais à Pétersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père, exilé en Sibérie, et j'ai si peu d'argent, que si je demeurais quinze jours à Kasan, il ne me resterait plus rien pour continuer ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers ; il prit Elisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire; vous êtes une bonne fille craignant Dieu et aimant votre père; le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve. Alors, ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur les glaces en se soutenant sur ses avirons, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles : « Pauvre fille ! lui dit le batelier en regardant son trésor, voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôterait une obole? Non, je veux plutôt y ajouter : cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six enfants. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna en lui criant : « Dieu veille sur toi, ma fille ! »

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie, et la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : « Je te garderai pour mon père, afin que tu lui sois une preuve que ses vœux ont été entendus, que son esprit ne m'a point quittée, et que partout une protection paternelle a veillé sur moi. »

Le temps était clair et serein; mais par moments il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très-froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très-fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore ; mais quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe : ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents; elle leur préférait beaucoup le sapin. Le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. « Oh ! quand les reverrai-je? s'écriait-elle, quand entendrai-je leur voix, quand retournerai-je de ce côté pour tomber dans leurs bras? » Et en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Kasan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et au-dessus de la ville l'antique forteresse des khans de la Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs : tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutsk (16), pour peupler les rives sauvages de l'Angora (17): tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Elisabeth ; mais quand elle rencontrait quelque banni conduit par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle : ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas; mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était la pitié. Hélas ! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth ; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais; car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir (18); et grâce à l'hospitalité des paysans russes qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de payement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé : mais elle commençait à manquer de tout, ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal du froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre ; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri ; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir : « Pauvre jeune fille ! lui dit-elle, émue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de neige? » Elisabeth répondit comme à son ordinaire : « Je viens de par delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg demander la grâce de mon père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Elisabeth avec surprise : « Que dis-tu? s'écria-t-il : tu viens de la Sibérie dans cet état, dans cette misère, au milieu des tempêtes, pour demander la grâce de ton père? Ah! ma pauvre fille ferait comme toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle puisse solliciter pour moi; je ne la verrai plus, j'en mourrai... On ne peut pas vivre loin de son enfant... » Elisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère qu'on peut vivre quelque temps loin de son enfant. — Maintenant que je connais mon sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire ma fille : voici une lettre que je lui ai écrite; le courrier de ce kibick renversé qui retourne à Riga où est ma fille, consentirait à s'en charger si j'avais la moindre récompense à lui offrir; mais la moindre de toutes n'est pas

en mon pouvoir, je ne possède pas un simple kopeck ; les cruels m'ont tout enlevé. »

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. « Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier : c'était le denier de la veuve, le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande ; il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père et le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.



Elisabeth et sa mère remerciant Smoloff.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se mettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : « Je ne puis vous récompenser, je n'ai plus rien du tout; je ne puis vous offrir que les bénédictions de mes parents; elles sont à présent ma seule richesse. — Quoi ! interrompit la vieille femme tout haut, pauvre fille, vous avez tout donné? » Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel et tomba à genoux devant elle : « Ange qui m'as tout donné, lui dit-il, je ne puis rien pour toi ? » Un couteau était sur la table ; Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit : « Monsieur, puisque vous allez en Sibérie, vous verrez le gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, je vous en prie : Elisabeth l'envoie à ses parents, lui direz-vous .. Peut-être consentira-t-il que ce souvenir aille les instruire que leur enfant existe encore. — Ah ! je vous jure de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis point tout à fait esclave, je saurai trouver la cabane de vos parents et leur dire ce que vous avez fait aujourd'hui. »



Elisabeth.

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons, elle avait fait la joie d'un père, elle avait consolé l'orpheline en pleurs; et voilà pourtant ce qu'un rouble peut produire entre les mains de la charité!

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très-marécageux et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler de vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée ; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit ; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée; elle marcha longtemps à travers ce désert de glace ; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage, on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un : elle erra çà et là, mais en vain ; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie... Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sor-



Smoloff chez Springer.

tent de la forêt : elle marche vers eux, pleine d'espérance; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie : leur air sauvage, leur physionomie farouche, l'épouvantent plus que la solitude où elle était ; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre ; elle tombe à genoux pour s humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde et lui demande d'où elle vient et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père ; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans les marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. « Voilà tout? s'écrient-ils. — Tout, » leur répondit-elle. A ces mots les bandits se regardent l'un l'autre ; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus, l'habitude du crime ne permet pas de l'être ; mais ils sont surpris : ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient ; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal ; ils n'osent pas même lui faire du bien ; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, car Dieu est assurément auprès d'elle. »

Elisabeth se lève, et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé ; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles, une petite

chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.



Elisabeth endormie.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière; elle raconte sa peine et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très-pauvre ; il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Elisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient; mais celles-ci montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous n'en avez pas ; le peu que nous possédons vous appartient, vous êtes plus pauvre que nous. »



Une paysanne tartare.

Enfin, voici Elisabeth sur la route de Moscou (19); elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale : plus elle avance, plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui payent à si haut prix une très-petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes ! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices et que le bonheur de ses parents en est le but; mais elle ne s'enorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents, elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant, de tous côtés, les cloches s'ébranlent, de tous côtés Elisabeth entend retentir le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demande la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui dirent-ils. — Comment! reprit-elle avec surprise, est-ce que l'empereur n'est pas à Pétersbourg? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi! pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie de son couronnement à Moscou? » Elisabeth joignit les mains avec transport ; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents ; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice pour n'écouter que la clémence. « Ah! s'écria-t-elle en se tournant du côté des terres de l'exil, mes parents, faut-il que mes espérances ne soient que pour moi, et que lorsque votre fille est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à vous! »



Smoloff et son père.

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très-peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne ; elle se reposa un moment dans la grande promenade : c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner; de tous les points de la ville, d'autres cloches leur répondaient; et le canon, qui tirait par intervalles, se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Krémelin que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue ; elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse ; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile ; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort. « Heureux, se disait-elle, d'avoir quelque chose à chercher! il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile, qui ne cherche rien, et qui ne se perd point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait plus vif; la pauvre Elisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle ne savait que devenir, elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un

dont elle pût espérer quelque pitié : mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits ; partout elle fut rebutée : l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité : jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin ; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint ; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : « Au nom du père qui vous aime, de la mère de qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regardait avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, vous faites là un vilain métier ; ne pouvez-vous pas travailler? A votre âge on devrait savoir gagner sa vie ; Dieu vous aide ! je n'aime point les mendiants. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami : fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre ; d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançait, que la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur ; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par delà Tobolsk pour demander à l'empereur la grâce de mon père ; j'ai fait la route à pied, et comme je ne possède rien, personne n'a voulu me recevoir. » A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper ; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. « O mon Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon secours? Avez-vous abandonné la pauvre Elisabeth? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend les bras et s'écrie : « Je le jure à la face du ciel, je n'ai point menti : je viens à pied de par delà Tobolsk pour demander la grâce de mon père ; sauvez-moi, sauvez-moi et que je ne meure du moins qu'après l'avoir obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs, plusieurs personnes s'avancent pour le secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je tiens l'auberge de Saint-Basilesur la place, je vais y loger cette jeune fille ; elle paraît honnête, laissez-la venir avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur ; il la relève, et la conduit dans son auberge, à quelques pas de là. « Je n'ai pas une seule chambre à te donner, dit-il, elles sont toutes occupées ; mais pour une nuit, ma femme te recevra dans la sienne ; elle est bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger. » Elisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot. Il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise auprès d'un poêle : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite, comme est pâle et agitée ! mais rassurez-vous, nous aurons soin de vous ; et une autre fois, évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. A votre âge, et dans les grandes villes, il ne faut jamais être à cette heure-ci dans les rues. » Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile, que toutes les portes lui avaient été fermées ; elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant ; son mari pleura aussi ; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard ; les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité a seule le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand crédit dans la ville ; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle : car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre ; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? « N'importe, reprit la jeune femme ; auprès de notre magnanime empereur, la piété et le malheur sont les plus puissantes recommandations, et celles-là ne vous manqueront pas... — Oui, oui, interrompit Jacques Rossi, l'empereur Alexandre doit être couronné demain dans l'église de l'Assomption ; il faut que vous vous trouviez sur son passage ; vous vous jetterez à ses pieds, vous lui demanderez la grâce de votre père ; je vous accompagnerai, je vous soutiendrai... — Ah ! mes généreux hôtes, s'écria Elisabeth en saisissant leurs mains avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous entend, et mes parents vous béniront ; vous m'accompagnerez, vous me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds de l'empereur... Peut-être serez-vous témoins de mon bonheur, du plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse goûter... Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma mère... » Elle ne put achever, l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir ; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutait avidement ; elle aurait passé la nuit à les entendre ; mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant longtemps elle ne put dormir ; son cœur était trop agité, trop plein ; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheureuse, se dit-elle, Jacques Rossi n'aurait pas eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur ; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes : tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie : quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même, et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité, rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamtchadales (20) apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes (21), qui touchent au continent de l'Amérique ; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe ; il lui montrait des Samoïèdes venus de l'embouchure de l'Enisséi, où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé ; et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne, qui y donne un vin exquis ; il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste empire de l'univers, lui disait-il, vous qui allez jurer de présider aux destinées d'un Etat qui contient la cinquième partie du globe, n'oubliez jamais que vous allez répondre devant Dieu du sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une injustice faite au moindre d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, vous sera comptée au dernier jour. » A ces paroles, le cœur du jeune empereur parut vivement ému : mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux ; elle ne put se contenir plus longtemps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce! grâce!* Cette voix qui interrompait la cérémonie causa beaucoup de rumeur ; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur, dans un si beau jour, ne veut pas avoir été imploré en vain ; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes ; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : « C'est elle, c'est Elisabeth ! » La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut

croire que Smoloff soit là pour sauver son père ; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre ; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même ; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit : « Elisabeth, lui dit-il, est-ce bien toi? D'où viens-tu, ange du ciel? — Je viens de Tobolsk. — De Tobolsk, seul, à pied? » Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. « Oui, répondit-elle, je suis venue seule, à pied, pour demander la grâce de mon père ; et on m'éloigne du trône, on m'arrache de devant l'empereur. — Viens, viens, Elisabeth, interrompit le jeune homme avec enthousiasme ; c'est moi qui te présenterai à l'empereur ; viens lui faire entendre ta voix, viens lui adresser ta prière : il n'y résistera pas. » Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défilait par la grande porte ; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : « Sire, écoutez-moi, écoutez la voix du malheur, de la vertu ; vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowsky. Elle arrive des déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses parents languissent dans l'exil ; elle est partie seule, sans secours ; elle a fait la route à pied, demandant l'aumône, et bravant les rebuts, la misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes les fatigues, pour venir implorer à vos pieds la grâce de son père. » Elisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant : « La grâce de mon père ! » Il y eut parmi la foule un cri d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé : il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky ; mais en ce moment elles s'effacèrent ; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable : mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. « Votre père est libre, lui dit-il ; je vous accorde sa grâce. » Elisabeth n'en entendit pas davantage. A ce mot de grâce, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff : On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi ; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle ; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque : « Elisabeth, votre père est libre ; sa grâce vous est accordée. » Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin elle se pencha vers Smoloff ; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère. « Nous les reverrons donc, ajouta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur. » Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Elisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait ; mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie ; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée ; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky : en l'examinant Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin ; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin Smoloff entra chez Elisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors ; il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial : « Voici, lui dit-il, l'ordre que l'empereur envoie à mon père de mettre le vôtre en liberté. » La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. « Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émotion : notre magnanime empereur ne se contente pas de rendre la liberté à votre père, il lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs humaines qui élèvent les autres hommes, mais qui ne pourront élever Elisabeth. Le courrier porteur de cet ordre doit partir demain matin ; j'ai obtenu de l'empereur la permission de l'accompagner. — Et moi, interrompit vivement Elisabeth, ne l'accompagnerai-je pas? Ah ! vous l'accompagnerez sans doute, reprit Smoloff. Quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé l'empereur ; il a été touché, il vous approuve, et il me charge de vous annoncer que demain vous pourrez partir ; qu'il vous donne une de ses voitures, deux femmes pour vous servir, et une bourse de deux mille roubles que voici, pour vos frais de route. » Elisabeth regarda Smoloff, elle lui dit : « Depuis le jour où je vous ai vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous n'ayez été l'auteur : sans vous je ne tiendrais point cette grâce de mon père ; sans vous il n'aurait jamais revu sa patrie. Ah ! c'est à vous à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur sera le seul prix digne de vos bienfaits. — Non, Elisabeth, repartit le jeune homme, ce bonheur sera votre partage ; moi j'aspire à un plus haut prix. — Un plus haut prix ! s'écria-t-elle ; ô mon Dieu ! quel peut-il être ? » Smoloff fit un mouvement pour parler ; il se retint, il baissa les yeux, et après un assez long silence, il répondit d'une voix émue : « Je vous le dirai aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé Elisabeth, il ne s'était pas passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui ; et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Elisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes ; de même en passant le Volga devant Kasan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff ; elle demanda ce qu'il était devenu : on lui apprit que par suite d'une chute il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Elisabeth se fit conduire chez lui : il l'avait vue pauvre et en lambeaux, elle revenait riche et brillante ; il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la petite pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles : « Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point en vain ; voici ce que vous avez donné au nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie. »

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour ; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire ; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes ; elle en versa encore, mais elles étaient douces ; il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que dans ce cœur plein de charité la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur qu'il goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps ; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur ; comme elle, je ne serai satisfaite qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour ; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka ; elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh ! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher ! elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance.... Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah ! misère de l'homme, te voilà bien tout entière ! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue, nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit : « Si j'allais trouver ma mère malade ! » Cette crainte, qui venait se placer entre elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît, son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents : la porte s'ouvre, elle voit son père ; il jette un cri : la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la voilà qui vous apporte votre grâce ; elle a triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus ; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus ; ils ont oublié qu'il existe d'autres bien dans le monde.

Longtemps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent ; ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. « Ah ! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé son frère, mais à vos genoux peut-être me permettra-t-elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde, et leur dit : « Sans lui je ne serais point ici peut-être ; c'est lui qui m'a conduite aux genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue ; c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous rend votre enfant, qui me ramène dans vos bras. O ma mère ! dis-moi comment doit se nommer ma reconnaissance? ô mon père ! apprends-moi comment je pourrai m'acquitter? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit : « Ta reconnaissance doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme : « Le don d'un cœur comme le tien est au-dessus de tous les bienfaits, mais Elisabeth ne saurait être trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous promettez de ne les quitter jamais? — Mon Dieu ! ai-je bien entendu ? s'écria-t-il ; ses parents me la donnent, et elle consent à être à moi. » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth : il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant, avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de

son long voyage : je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant : je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirais ce que les parents éprouvèrent, le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu ; enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur, elle va vivre comme eux d'innocence et d'amour. O amour, innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité.

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance ; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie ; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents ; ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

NOTES.

(1) La Sibérie est le pays le plus septentrional de l'empire de Russie, en Asie. Elle est bornée à l'est par la mer du Japon, au sud par la Tartarie chinoise, à l'ouest par la Russie européenne, et au nord par la mer Glaciale. Comme cette immense contrée, de plus de deux cents milles d'Angleterre de longueur, n'a guère au delà de trois millions cinq cent mille habitants, les empereurs de Russie y envoient tous les malfaiteurs de l'empire condamnés à l'exil par la sentence d'un tribunal, et toutes les personnes suspectes de crimes contre l'Etat, très-souvent sans qu'elles subissent un interrogatoire ou qu'elles sachent la cause de leur exil. Les peuples qui habitaient la Sibérie, lorsqu'elle fut conquise, en 1777, par le chef de Cosaques Yermak, étaient les Tartares, les Vogouls et les Ostiagues. La Sibérie est divisée en deux gouvernements, Tobolsk et Irkutsk ; les provinces subordonnées à ces deux gouvernements sont celles de Tomsk, Kolbyvan Nerischink, Yakutsk ; les deux principaux fleuves sont l'Oby et le Yénisséi. Les personnes qui ne connaîtraient ce pays que par la description que M. Kotzebue en a faite dans son ouvrage intitulé : *l'Année la plus remarquable de ma vie*, n'en auraient qu'une idée inexacte. Il est évident que M. Kotzebue n'a point observé le pays qu'il a parcouru : d'un bout à l'autre de l'ouvrage, le romancier a tenu la plume du voyageur.

(2) La verste est de trois mille cinq cents pieds anglais. On compte cent quatre verstes et demie par degré, en Russie. Les Russes mesurent la distance d'un point à un autre comme nous le faisons en France avec la lieue, et les Anglais à l'aide du mille.

(3) On confond généralement sous le nom de mousses trois familles de plantes que Linné a rangées dans sa Cryptogamie : les mousses proprement dites, qui sont pourvues de feuilles, les lichens, qui en sont privés, et les hépatiques, dont les unes ont des feuilles et se rapprochent des mousses, et les autres n'en ont pas et se rapprochent des lichens. Les Grecs les confondaient toutes sous le nom de *bryon* et de *mnion*, et les Latins sous celui de *musci*. Les lichens sont des plantes dépourvues de fleurs, de feuilles et souvent de racines. Les uns sont une simple croûte qui couvre les pierres ; d'autres, une substance foliaire et membraneuse qui s'étend sur la terre ou sur le tronc des arbres ; d'autres, des filaments cylindriques ou aplatis, simples ou articulés, qui pendent aux branches ; d'autres ont la forme de cornets ou de verres à pied ; d'autres, enfin, ont des ramifications ramassées en touffe ou écartées en tout sens, et ressemblent à de petits arbrisseaux. On aperçoit, sur diverses parties de leur surface, une farine qu'on croit être la poussière fécondante, et des verrues ou de petits boucliers d'une couleur vive, qui sont le réceptacle des graines. Malgré les observations d'Edwig et d'Hoffmann, on ne peut encore rien dire de certain sur leur fécondation. Quoique les petits corps contenus dans les tubercules reproduisent la plante, il n'est pas démontré que ce soient de véritables graines, et non des espèces de bourgeons. Leur reproduction n'est peut-être qu'une simple évolution comme dans les plantes vivipares. Les hépatiques tiennent le milieu entre les lichens et les mousses. Les unes se présentent sous la forme d'une expansion membraneuse ; d'autres sont de petites herbes dont les rameaux nombreux sont appliqués les uns sur les autres, et tapissent les rochers et le tronc des arbres d'une verdure bronzée ou d'une couleur de citron. Leurs étamines sont de petits corps vésiculeux placés dans des fossettes ou dans les plis et les sinuosités des feuilles. Les graines, renfermées dans des capsules qui s'ouvrent longitudinalement en plusieurs valves, sont garnies de fils élastiques roulés en spirale, qui font un véritable ressort, et qui, en se déroulant, les lancent au loin. Ces capsules n'ont point d'opercule, et souvent point de coiffe. C'est par ces divers caractères qu'on les distingue des mousses. Celles qui ressemblent le plus aux lichens, en diffèrent par toutes les parties de leur fructification, c'est-à-dire, en ce qu'elles ont de vraies étamines et de vraies capsules. Les mousses proprement dites ont une racine, une tige plus ou moins courte, des feuilles alternes et persistantes, une capsule portée sur un pédoncule plus ou moins allongé. Cette capsule, à laquelle on a donné le nom d'urne, à cause de sa forme, est couverte d'une coiffe et d'un opercule, et s'ouvre transversalement vers le sommet pour laisser échapper les graines. Les mousses sont ramassées en gazons et en touffes satinées, ou ét[e]ndues comme un tapis élastique sur la terre, les pierres et les bois. Quelques-unes seulement croissent isolées sur le sable et dans les eaux ; il y en a peu d'annuelles. Leurs ovaires, ordinairement fécondés au commencement ou à la fin de l'hiver, ne parviennent à la maturité que l'année suivante, leur végétation paraissant suspendue pendant les chaleurs et les fortes gelées. Quoique desséchées depuis longtemps, elles revivent et reprennent leur faculté végétative lorsqu'on les humecte. Elles partagent cette propriété avec les hépatiques, les lichens et les algues ; et c'est un rapport que ces plantes ont avec quelques insectes, tels que le rotifère, qui, desséché sous la forme d'une pellicule, et dans un état de mort apparente pendant des mois entiers, se ranime et agite ses antennes lorsque quelques gouttes de pluie baignent la poussière des toits dans laquelle il est enseveli.

Linné, en disposant les mousses en genres, d'après Dillenius, prit les capsules pour les anthères. Il crut que les rosettes contenaient les graines, et que les globules renfermées dans les urnes étaient la poussière fécondante ou pollen. C'est Edwig qui, aidé du microscope, et doué d'une rare sagacité, a démontré cette erreur. Il a vu les étamines lancer leur poussière, et paraître vides après l'avoir lancée : il a vu ensuite les ovaires fécondés, d'abord presque imperceptibles, s'élever et grossir jusqu'à la maturité des graines. Enfin, il a semé les graines, et il a obtenu des individus semblables, dont il a décrit la germination.

Les mousses, ainsi que les hépatiques et les lichens, sont beaucoup plus communes dans les pays du Nord. Elles fleurissent presque toutes pendant l'hiver. C'est à cette époque que, la terre étant dépouillée de toute autre parure, elles lui en donnent une nouvelle. Elles occupent les lieux que les autres plantes ont délaissés. Les rochers, les troncs d'arbres, le sol le plus aride, sont couverts d'une multitude d'espèces qui attestent l'inépuisable fécondité et le travail continuel de la nature. Elles défendent les toits de chaume de la dégradation que l'humidité y causerait, et de la destruction que produit le passage subit de la pluie à la sécheresse ; elles les conservent pendant un grand nombre d'années ; elles garantissent le tronc des arbres de la surprise du froid et de la gelée. Linné a eu tort de dire qu'elles en dévoraient la sève : leurs racines sont superficielles et ne pénètrent point avant dans l'écorce, comme celles des autres parasites. Lemonnier a même remarqué que lorsque les racines des arbres plantés dans un jardin rencontrent le tuf et qu'ils souffrent, ils se couvrent de lichens et de mousses, ce qui est l'indication et non la

eau e de leur dépérissement. Les mousses servent aux peuples du Nord pour matelasser les lits de leurs enfants, et elles sont pour cet usage bien supérieures à la paille et à toute espèce de tissu, parce qu'elles absorbent l'humidité, ne se pourrissent pas, et ne sont point attaquées par les insectes et les souris.

C'est du lycopode à massue, le même que Linné appelle *lycopodium clavatum*, qu'on tire cette poussière inflammable connue sous le nom de soufre végétal, qui brûle si rapidement et avec un si grand éclat, et dont on fait les gerbes et les torches lumineuses, qu'on agite impunément sur nos théâtres au milieu des matières les plus inflammables. Cette poussière est contenue dans les capsules dont le sommet de la plante est couvert au temps de la fructification; elle n'est point miscible à l'eau. Les femmes russes emploient dans leurs teintures le *lycopodium complanatum* de Linné (lycopode aplati); il donne aux étoffes une belle couleur jaune. Les capsules de l'*hypium rutabulum* de Linné ont exactement le goût des huîtres, et leur infusion a l'odeur de celle du fucus, connu sous le nom d'*helmintocorton*. Le polytric passe pour un puissant sudorifique; le lycopode, appelé par Linné *lycopodium selago*, est un vomitif très-violent: d'autres sont regardés comme des contre-vers. La poussière du lycopode à massue, appliquée extérieurement, passe pour le spécifique du plica polonica.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du lycopode de l'Inde, gravé dans le Jardin du Malabar, tome 12, tab. 14, et connu dans le pays sous le nom de *tama pouel*, ce qui signifie la plante admirable. Cette plante est célébrée comme possédant des vertus merveilleuses, et surtout comme un aphrodisiaque. Les lichens vivent jusque sur les sommets granitiques des montagnes primitives, où aucun autre végétal ne peut exister. Ils s'implantent dans les rochers les plus durs, les corrodent, y creusent des fossettes, les rendent propres à retenir la poussière qui flotte dans l'air, et à recevoir des semences dans les inégalités pratiquées à leur surface. On mange le *lichen islandicus* de Linné, bouilli dans du lait; on en fait un gruau pour le potage, une farine qu'on met dans le pain, et une excellente gelée pectorale. Mais le *lichen rangiferinus* est la production la plus utile des pays du Nord. Il couvre de ses touffes blanches les collines glaiseuses et les montagnes escarpées de la Laponie et du Groënland. C'est la nourriture des rennes, qui le cherchent et le broutent sous la neige, où il ne cesse de végéter. On sait que les troupeaux de rennes sont l'unique richesse des Lapons; ces peuples, privés de nos animaux domestiques et des produits de l'agriculture et du commerce, par la rigueur et la durée de l'hiver, trouvent en eux toutes les ressources que nous fournissent nos bœufs, nos chevaux et nos brebis. Ainsi, sans ce lichen, les régions voisines du cercle polaire seraient inhabitées.

Les lichens sont le genre le plus nombreux et le plus répandu sur la surface du globe. La simplicité de leur organisation les rend propres à vivre également dans les cavernes, sur les montagnes couvertes de neige, sur les rochers arides, sur les pics brûlés par le soleil et battus par les vents, et dans ces lieux où ils appellent seuls l'attention du botaniste, et lui rappellent les fleurs les plus brillantes, par l'éclat et la variété des couleurs dont ils sont enrichis.

(4) La nature a couvert l'estomac de cette espèce de canard, connu sous le nom d'*eider*, et que Linné appelle *anas mollissima*, de ce duvet élastique si chaud, si léger, que nous appelons édredon; le plus estimé est celui que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid, et qu'on recueille dans le nid même.

(5) Cet oiseau, que Buffon appelle le grand manchot, porte, au lieu d'ailes, deux espèces de membranes qui lui tombent de chaque côté, comme de petits bras. Il est de la taille de l'oie; son cou est gros et court, sa peau dure et épaisse; il a le corps revêtu d'un duvet pressé, offrant toute l'apparence d'un poil serré et ras, sortant par pinceaux courts de petits tuyaux luisants, et qui forment comme une cotte de mailles impénétrable à l'eau. Il habite les mers australes, et se trouve sur la plupart des portions de terre les plus avancées vers le pôle antarctique.

(6) Les stagnes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

(7) C'est la mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique. On l'appelle mer du Nord, par opposition à la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique, à laquelle on a donné le nom de mer du Sud. Il faut bien se garder de confondre la mer du Nord avec cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark et la Norwége.

(8) Tioumen, au sud-ouest de Tobolsk, sur la rive méridionale de la Toura, fut fondée en 1586. Sa position est à la fois agréable et avantageuse. Près de la ville est un quartier de Tartares de la Sibérie et de la Boukharie. Le sol de cette contrée est fertile.

(9) La Livonie est bornée au couchant par la mer Baltique, ou du moins par un golfe de cette mer; au midi par la Courlande et par le gouvernement de Polotsk, et au levant par celui de Pleskof. Le duché de Livonie forme aujourd'hui le gouvernement de Riga.

(10) La plus considérable et la plus poissonneuse de toutes les rivières qui tombent dans le Volga. Elle prend sa source dans plusieurs marais de la Permie, et continue son cours sinueux dans l'étendue de 250 lieues.

(11) Kasan fut autrefois la capitale d'un puissant royaume des Tartares. C'est une des villes les plus belles et les plus marchandes de la Russie. Elle est bâtie sous le 55° 45' de latitude, et sous le 66° 40' de longitude, à 1465 verstes de Pétersbourg, et à l'embouchure de la Kasanka, petite rivière qui tombe dans le Volga. Elle fut fondée par les Tartares, peut-être même par les Bulgares, qui dominèrent dans cette contrée jusqu'au temps de l'incursion de Baty. Elle fut prise trois fois par les Russes, qui la conservèrent depuis 1552. Elle est divisée en trois parties: le Kremle ou la forteresse; la ville proprement dite, et les faubourgs, dont le plus considérable est celui des Tartares. Deux écoles y sont établies: l'une sous le titre de séminaire, et l'autre sous celui de gymnase. Dans le séminaire, dépendant de l'université de Moscou, de jeunes Russes apprennent les langues de l'Europe, les belles-lettres et les mathématiques; le gymnase est destiné aux enfants des Tchouvaches, des Tchérémissese des Mordwas, des Kalmouks et des Tartares: on leur enseigne la langu, russe, la langue latine et les éléments de la philosophie et de la théologie. Le but de cette institution est d'amener insensiblement ces différents peuples à la religion chrétienne, et de lier plus étroitement les vaincus à leurs vainqueurs. Cette ville contient plus de vingt-cinq mille marchands, sans compter un grand nombre de marchands tartares. Elle entretient un riche commerce avec les ports de Pétersbourg, d'Archangel et d'Astrakan, avec Moscou, avec les villes de la Sibérie et du gouvernement d'Orenbourg, et avec plusieurs villes de la petite Russie. On a conservé dans Kasan l'industrie des anciens Bulgares, pour la fabrication de l'ioufte ou cuir de Roussi: on y fait aussi beaucoup de savon, et on corroie des peaux de chèvres de différentes couleurs, qui le cèdent peu au plus beau maroquin du Levant. La fabrique des draps de Kasan contribue pour une grande partie à l'habillement des troupes. La province de Kasan, fertile en grains et en fruits, est couverte de vastes forêts; on en tire les plus beaux mâts et les meilleurs bois de construction.

(12) Le pays des Baschkirs, qui se nomment eux-mêmes Bachkourtes, est situé vers la partie la plus méridionale des monts Longoriques. Cette nation est répandue aux environs de la Bélaïa, et entre la Kama, le Volga et l'Iaïk. Leur origine est fort incertaine, eux-mêmes la rapportent aux Tartares Nogais. Des savants russes les font descendre des grands Bulgares; il est vrai que le pays qu'ils occupent a fait partie de l'ancienne Bulgarie. On remarque aussi qu'ils ne ressemblent point tout à fait aux Tartares, et l'on pourrait croire qu'ils sont un mélange des anciens Bulgares avec leurs vainqueurs; d'autres font remonter leur origine aux anciens habitants des monts Iouriques; ils se plaisent à voir en eux la postérité des Igours ou Iougors, et croient qu'ils sont de la même race que les Hongrois. Il faut avouer du moins qu'on ne retrouve dans leur langue aucune trace de cette origine, et qu'ils ont dans les traits du visage assez de conformité avec les Tartares pour faire soupçonner qu'ils sont de la même famille; ils ont cependant le visage plus large, plus aplati; ils sont plus épais, plus robustes, et se distinguent par la grandeur de leurs oreilles. Ces caractères, qui leur sont communs avec les Mongols, peuvent être attribués, si l'on veut, aux Igours leurs ancêtres, pendant que leurs barbes rousses les ferait classer parmi les peuples fenniques. Placés dans une contrée qui servit de passage à tant de peuples, il n'est pas étonnant qu'on reconnaisse en eux le caractère de plusieurs nations. Ils errèrent longtemps sous la conduite de leurs propres khans, au midi de la Sibérie; mais opprimés, resserrés par les Tartares sibériens, ils se rapprochèrent du Volga, se mirent sous la protection des khans de Kasan, et passèrent avec cette domination sous le joug de la Russie. Inquiets, audacieux, perfides, souvent révoltés, toujours cruels et féroces dans leurs révoltes, et toujours réprimés ou punis, ils ont avec le temps perdu la race de leurs princes, et vu s'éteindre leur noblesse. Divisés maintenant en tribus, chacune d'elles élit dans son sein un ou plusieurs chefs. Leur langue est celle des Tartares, mais fort corrompue, et leur dialecte est très-éloigné de celui de Kasan. Jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la Russie, ils menaient une vie errante; aujourd'hui, pasteurs et agricoles, ils occupent en hiver des demeures fixes, et campent pendant l'été. Ils ne cherchent pas le voisinage des eaux pour construire leurs habitations d'hiver: la neige supplée abondamment au défaut des eaux courantes. Les plus grands de leurs villages ne sont composés que de cinquante maisons; la plupart n'en contiennent pas plus de dix, si l'on peut appeler maisons leurs méchantes huttes de bois; les toits en sont plats, et les portes si basses, qu'on n'y peut entrer qu'en rampant; des peaux de poissons ou de vieux morceaux de toile trempés dans du beurre y tiennent lieu de vitrage. Les temples n'ont pas plus de magnificence. Sur la moindre inquiétude, la plus faible espérance, le plus léger dégoût, on détruit un village, on le transporte ailleurs. L'intérieur de leurs cabanes répond à leur misérable apparence: entourées de bancs, à la manière des Tartares, elles ne contiennent pas de meubles plus précieux qu'une grande outre de cuir posée sur un pied de bois, et toujours remplie de lait fermenté; vase intarissable et jamais nettoyé, d'où s'exhale une odeur agréable pour eux, insupportable aux étrangers; des chaudrons de fonte, des sacs de cuir, quelque vaisselle de bois de bou-

leau, complètent leur ameublement : riches, ils n'offrent que le spectacle de la misère. Presque aucun n'a de matelas ni de couvertures ; ils couchent tout habillés sur des feutres, et se laissent ronger par la vermine. Obligés par la loi mahométane à la plus grande propreté, ils s'abandonnent à la malpropreté la plus dégoûtante, et ne font presque jamais usage du bain. Les deux sexes y ont une égale habitude de monter à cheval. Un Baschkir ne va presque jamais à pied ; il a toujours sa monture toute sellée à la porte de sa maison : le plus grand honneur qu'il puisse faire à son hôte, à son ami, c'est de seller pour lui le meilleur de ses chevaux. Toujours à cheval ou assis sur leurs talons, tous ont les genoux cagneux, les jambes arquées et les genoux en dedans. Aussitôt que les rigueurs du froid commencent à s'adoucir, ils se répandent dans la campagne. Un seul village se divise en plusieurs camps, et l'on ne voit guère plus de cinq ou six tentes réunies. Un homme du commun n'a guère moins de trente à cinquante chevaux : beaucoup en ont cinq cents, et quelques-uns mille, deux mille, et au delà. L'habit des Baschkirs ressemble beaucoup à celui des Tartares de Kasan, ils ont des chemises de grosse toile d'ortie, de longues et larges culottes, des bottines courtes, ou des babouches à la manière des Turcs. Leur robe de dessus est fort simple ; elle est ordinairement garnie d'une bordure de pelleterie, et ils la serrent au-dessus des hanches avec une ceinture ou avec le ceinturon de leur sabre : ils préfèrent le drap rouge. Leur pelisse est quelquefois de peau de mouton, mais plus souvent de peau de cheval : le poil est tourné en dehors, la crinière se place sur le dos, et fait un singulier effet quand elle est agitée par le vent. Ils conservent leur barbe, se rasent la tête et portent des calottes de crin. Ils se distinguent des autres nations par leurs bonnets, qui ont la forme d'un cône tronqué et une étroite bordure de pelleterie. Les femmes choisissent pour leur robe de dessus du drap fin, ou quelque étoffe de soie : cette robe se ferme par des boutons, et est serrée par une ceinture au-dessous de la poitrine. Leur sein est couvert d'une sorte de mantille ornée de pièces de monnaie, de coquilles et de grains de verre ; elles partagent leurs cheveux en deux nattes, et se ceignent le front d'un bandeau : leur bonnet, qui se termine en pointe, est chargé des mêmes ornements que la mantille, aussi bien qu'un morceau d'étoffe qui tient à la coiffure et descend entre les épaules. Les filles laissent pendre leurs cheveux, divisés en un grand nombre de tresses, et y attachent des rubans et des franges qui descendent jusqu'au-dessous des jarrets. Les armes des Baschkirs sont l'arc, les flèches, la lance, le casque et la cotte de mailles : ils reçoivent des Russes des sabres, des fusils et des pistolets. C'est un spectacle singulier que celui d'une armée baschkirienne : nul ordre dans les marches ; on ne se met en rang que lorsqu'on s'arrête. Chacun conduit un cheval de main, qui porte toutes les provisions de bouche : la charge est faible ; elle ne consiste qu'en du fromage, et du blé séché au feu, et un petit moulin à bras pour le réduire en farine. Chaque guerrier, vêtu de sa longue robe, s'équipe comme il peut ou comme il lui plaît. L'un s'est procuré toutes les espèces d'armes et porte avec lui un arsenal entier ; l'autre possède à peine une mauvaise arme offensive. Ils sont tous bien montés et manient fort adroitement leurs chevaux. Les Baschkirs ont ordinairement deux femmes ; il est bien rare qu'ils en aient davantage. C'est le moullah qui consacre le mariage. Après avoir uni les deux époux, il présente une flèche au mari : « Sois brave, lui dit-il, et protége ta femme. » Ils professent depuis longtemps le mahométisme ; on ignore même à quelle époque ils l'ont embrassé ; mais cette religion, qu'ils suivent sans en connaître les principes ni même les pratiques, n'a pu les arracher aux anciennes superstitions du chamanisme : ils y sont encore plus confirmés par l'exemple de leurs moullahs, aussi peu instruits que le reste du peuple. Les jours de fête ils présentent au soleil, en se prosternant devant cet astre, les prémices de l'animal qu'ils ont tué pour le repas. Ils suspendent une tête de cheval dans les endroits des forêts où ils ont établi leurs ruches, et ils croient par là préserver les abeilles de tous les maléfices. Ils ont des sorciers, et ils les craignent, car ces deux faiblesses sont inséparables. Ces fourbes conjurent les malins esprits, les voient dans les ténèbres, les poursuivent, les combattent, les blessent : ils pourraient même dire qu'ils les tuent ; ils trouveraient peu de contradicteurs.

(13) Les Trukménes, plus connus en Europe sous le nom de Turkomans, errent dans les campagnes qui s'étendent le long des côtes de la mer Caspienne, depuis l'Iemba et les steppes des Kirguis, jusqu'à la Khive et la Perse. Ce sont des Turcs ou Tartares, qui ne sont altérés par aucun mélange ; nation industrieuse, riche en troupeaux, fabriquant elle-même ses armes blanches et ses armes à feu, et se louant volontiers à ses voisins pour faire la guerre ; courageuse, fière, et en même temps humaine. Les Trukménes préfèrent au séjour de leurs plaines les vallées et les penchants des monts Manguichlat, qui s'élèvent à quatre ou cinq journées des bouches de l'Iaïk : c'est là que, défendus par la situation même des lieux, ils nourrissent en paix de nombreux troupeaux de chameaux, de bêtes à cornes et de brebis. Quelques-uns cultivent la terre et sèment du blé et du millet ; mais ils se livrent plus volontiers au commerce qu'ils entretiennent avec la Khive, la Perse et la Boukharie, et leurs marchands amassent quelquefois de grandes richesses. Bien moins nombreux que les Kirguis, ils sont bien plus redoutables à la guerre, et souvent ils les ont vaincus. Leur adresse à manier le sabre les rend surtout terribles à leurs voisins. Si quelquefois la faiblesse du nombre ne leur permet pas de se mesurer avec leurs ennemis, ils trouvent un asile assuré sur leurs montagnes inaccessibles. La nature elle-même leur a fourni d'autres remparts contre les incursions des peuples septentrionaux. Entre l'Iemba, la mer Caspienne et le lac Aral, régnent de vastes plaines d'un sable léger et mobile : les peuples voisins de ces plaines les appellent des *mers de sable*. Les vents semblent se faire un jeu d'en changer sans cesse l'aspect : ils élèvent aujourd'hui des montagnes qui seront demain changées en abîmes ; ils creusent des précipices qui bientôt seront couverts de montagnes. Leur souffle soulève, agite, fait combattre et gronder le sable comme les flots de l'Océan. Les armées que l'audace ou l'ignorance engageraient dans des campagnes prêtes à s'ouvrir sous leurs pas, à rouler sur leurs têtes, ne laisseraient pas même après elles un léger souvenir de leur entreprise.

(14) Isaïe, chap. 57, v 1.

(15) Le Volga est le plus grand des fleuves de l'Europe. Les anciens l'appelaient *Rha*. Les Tartares le nomment *Ethle*. Il a ses sources dans plusieurs lacs et marais de Novogorod, non loin de celle de la Dwina occidentale ; il traverse les gouvernements de Moscou, de Nijagorod, de Kasan et d'Astrakan, dans un cours de 750 lieues, et se jette, par un grand nombre de bouches, dans la mer Caspienne. Il n'y a peut-être aucun fleuve aussi poissonneux, et l'on compte qu'il nourrit plus d'un million de pêcheurs et de travailleurs. On tire des bords du Volga les œufs d'esturgeon ou le caviar, qui, frais encore, est un mets agréable, et qui, pressé et séché, perd beaucoup de sa bonté, et est cependant encore recherché par plusieurs nations de l'Europe. On en transporte même dans la Turquie et dans les deux Indes. C'est des vessies d'air de ces mêmes esturgeons que fournit le caviar, que se fait la colle de poisson.

(16) Irkoutsk est une belle ville, sur la rive orientale de l'Angora, devant l'embouchure de la rivière Irkoustk, située sous le 52° 6' de latitude, et au delà du 122° de longitude, dans un pays fertile, mais hérissé de montagnes. Elle est peu éloignée du lac Baïkal, abondant en esturgeons, et qui fournit, en une quantité prodigieuse, un poisson que les gens du pays appellent *omoule*. Il ressemble au hareng, mais il est un peu plus gros. Le peuple en fait, pendant l'automne, sa provision pour l'année entière. On compte dans Irkoutsk près de trois mille marchands qui s'enrichissent du commerce qu'ils font avec la Chine. La richesse est commune dans toute la bourgeoisie de cette ville, et le bas prix des denrées la rend superflue.

(17) L'Angora est une grande rivière qui sort du lac Baïkal, et qui, après avoir reçu l'Oka et l'Ilim, prend le nom de Toungouska, continue encore le chemin qu'elle avait commencé du sud au nord, dès son origine, tourne ensuite à l'occident, et se jette dans l'Iénisséi.

(18) Volodimir ou Vladimir, sur la Kliasma, au sud-est de Pireslavle-Zaleskoi, fut construit dans le douzième siècle parIoury Vladimirovitch Dolgorouki, et son fils André la rendit la résidence des souverains de Russie.

(19) La ville de Moscou se nomme en russe Moska ; elle est située au 55° 45' 46" de longitude, au 55° 12' 45" de latitude, et à 734 werstes de Pétersbourg. Trois rivières la baignent : la Moskwa, qui lui a donné son nom, l'Iaouza et la Néglinna. C'est la plus grande ville de l'Europe : elle a environ dix lieues de circonférence ; mais les bâtiments n'y sont pas serrés comme à Paris et à Londres, et la plupart des maisons ont des jardins. Vers 1786, Moscou renfermait neuf mille cent quatre-vingt-seize habitations, parmi lesquelles treize cent quatre-vingt-deux étaient de pierre ; dix-neuf grandes églises, vingt-huit couvents, vingt-trois petites écoles, cent dix-neuf bains publics, deux cent vingt-quatre tavernes, deux cent quatre-vingt-dix-sept auberges. La population de la ville ne peut être évaluée au juste : elle varie d'ailleurs de l'hiver à l'été. On croit, avec assez de fondement, qu'en hiver il y a dans Moscou plus de quatre cent mille âmes, et qu'il n'en reste en été qu'environ trois cent mille. Moscou a été fondée en 1147 par Iouri Dolgorouki, et est devenue, en 1328, la résidence des souverains, sous le règne d'Ivan Basilovitch. Elle a reçu depuis des accroissements successifs, et est à présent distribuée en quatre parties principales, qui sont comme autant de villes, et qui même en portent le nom. Le premier de ces quartiers se nomme *le Kremle*, mot tartare qui signifie forteresse. C'était la résidence des souverains. Il est entouré d'une muraille, d'un rempart et d'un fossé. Le château s'élève sur une montagne : il a été achevé par des architectes italiens, sous le règne du prince Ivan Vassiliévitch, à la fin du quinzième siècle. C'est dans ce quartier qu'est le palais des patriarches, devenu la maison du synode. On y conserve une bibliothèque riche en anciens manuscrits russes et grecs. Kitoi-Gorod, ou la ville Kitai, n'a pas été ainsi nommée, comme on l'a dit, parce qu'on y étale des raretés de la Chine : le mot kitai appartient à la langue tartare, et signifie milieu. On a donné ce nom à ce quartier, parce qu'il fait le milieu entre le Kremle et la Ville-Blanche. Il a été bâti sous le règne du tsar Ivan Vassiliévitch. On remarque, dans ce quartier, l'imprimerie du synode, dans laquelle est une belle et ancienne bibliothèque ; la maison de l'université, grand édifice d'une assez belle architecture ; la cour des monnaies, et le *gostimoidver*, ou cour du commerce, où sont réunies toutes les boutiques. Beloi-Gorod, ou la Ville-Blanche, doit son nom à une muraille de

pierre dont elle était entourée, et qui est tombée en ruines. Elle renferme la grande apothicairerie, la fonderie de canons, les écoles de l'université, fondée en 1755 par Elisabeth, et la maison des Enfants-Trouvés, fondée en 1763 par l'impératrice Catherine II. Enfin le Zemlianoi-Gorod, ou la Ville-de-Terre, enveloppe les trois quartiers dont nous venons de parler. Elle doit son nom à un rempart de terre dont le tsar Fedor Ivanovitch la fit entourer en 1591, après l'incursion des Tartares de Crimée. Cette ville, qui s'étend autour de Moscou, est elle-même enveloppée par plus de trente faubourgs. Les plus nombreux sont la Slabode allemande et le faubourg de Lefort. C'est dans ce dernier que Pierre I[er] a fondé un hôpital, avec une école où l'on enseigne à la jeunesse le latin, l'anatomie, la botanique et la médecine.

(20) Par quels événements des hommes se sont-ils fixés dans un pays dont le seul aspect devait leur faire horreur? On ne pourra jamais résoudre cette question que par de faibles conjectures. On dit que la langue de la principale nation du Kamtchatka paraît tirer son origine de celle des Mongols. C'est le seul fil qui puisse conduire les curieux dans ce labyrinthe, et qui peut-être ne les empêcherait pas de se perdre. Il est certain du moins que les Kamtchadales se sont établis depuis longtemps dans la triste contrée qu'ils habitent. Ils n'ont aucune tradition du passé; mais une de leurs opinions religieuses peut leur en tenir lieu : ils sont persuadés qu'ils ont été créés dans leur presqu'île par leur dieu Koutkhou. Ils croient que leur pays est la plus heureuse région de la terre, et qu'eux-mêmes, particulièrement favorisés des dieux, sont les plus fortunés des hommes. Les Kamtchadales sont petits et mal proportionnés; leur tête est grosse, leur ventre pendant, leurs jambes grêles, leur démarche lente et maladroite. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs et peu de barbe, un visage large, des joues plates, un nez écrasé, de petits yeux enfoncés, des lèvres épaisses, et font un des plus vilains peuples de la terre. La largeur de leurs épaules, indice de la force, fait un contraste choquant avec la faiblesse apparente de leurs jambes : on ne sait comment ces minces appuis soutiennent ces vastes corps. Ce peuple ne se lave jamais les mains ni le visage, jamais il ne se fait les ongles; ne vivant que de la pêche, il exhale de toutes les parties de son corps une odeur poissonneuse : leur langue peut exprimer les noms de nombre jusqu'à cent, mais ils n'en sont pas plus habiles à calculer, et ont beaucoup de peine à compter jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Leur embarras est extrême quand le nombre passe dix : ils ne savent plus que faire quand ils ont employé les doigts de leurs mains, aussi ne savent-ils pas leur âge : ce serait un calcul trop fort pour eux que de compter le nombre de leurs années. Ils distribuent l'année en quatre saisons et en dix mois; mais ces mois, ces saisons, n'ont pas une durée égale, et ne reviennent point à un temps bien marqué. Bien différents des autres peuples orientaux et des sauvages en général, ils se soumettent, ils obéissent à leurs épouses : elles ont la plupart la peau fine, un peu brune, les yeux noirs, de même que les sourcils, la main petite, de jolis pieds, une taille bien prise. La nature, en leur accordant les moyens de plaire, leur a donné un esprit plus fin, plus délié qu'aux hommes de leur pays. Le Kamtchadale ne connaît pas les métaux, mais il emploie les os, le caillou pour faire des haches, des couteaux, des lames des flèches, des lancettes et des aiguilles. Sa hache consiste en un gros os de renne ou de baleine rendu tranchant, ou en une pierre taillée en coin et fixée par des courroies à un manche recourbé. Un homme assidu et laborieux travaille trois ans pour creuser un canot, et plus d'un an pour faire une auge. Aussi la peuplade qui peut se vanter d'avoir le plus grand canot tire-t-elle quelque vanité de cette précieuse possession. On montre une auge avec la même ostentation qu'un riche fastueux met chez nous à faire étaler sa brillante vaisselle. Une grande auge est le plat de cérémonie ; elle est réservée pour les jours de fête : apportée au milieu des convives, elle excite d'abord leur admiration; mais quelle que soit sa capacité, de quelque quantité d'aliments que le maître de la hutte ait eu soin de la charger, elle est bientôt vide; car un Kamtchadale, dans un jour de festin, mange plus que dix autres hommes : dans le besoin, il sait se restreindre à la plus grande sobriété. C'est avec un cristal de roche d'une couleur sale et verdâtre que les Kamtchadales font leurs couteaux; ils y adaptent un manche de bois; ils arment de ce même cristal leurs flèches et leurs lances; ils en font des lancettes pour la saignée. Ils travaillent de petits os de martre zibeline en forme d'aiguilles, et leurs femmes s'en servent avec beaucoup d'adresse.

Les Kamtchadales suppléent au pain, qu'ils ne connaissent pas, par les queues et les arêtes de plusieurs espèces de poissons de la classe des saumons : ils les font sécher à l'air. Le dos et le ventre de ces mêmes poissons, séchés à la fumée, font un de leurs régals; et les plus fines arêtes, réduites en poudre, un de leurs assaisonnements; car ils ne font pas usage du sel. N'ayant pour plats et pour marmites que des auges de bois qui ne peuvent supporter le feu, ils sont obligés, pour faire cuire leurs viandes, de jeter sans cesse des cailloux rougis au feu dans les auges pleines d'eau. Jusqu'à ce que la viande soit cuite, ils n'ont pas un moment de repos, continuellement occupés à jeter dans l'auge de nouveaux cailloux embrasés, et à retirer ceux qui se refroidissent pour les remettre dans le feu. Cette opération est longue et fatigante. Aussi ce sont les hommes qui font eux-mêmes la cuisine, et on peut bien croire qu'ils ne mangent pas tous les jours de la viande cuite. Ils ne mangent rien de chaud. Ils laissent aigrir dans des fosses la graisse des baleines et des veaux marins, et la font cuire avec des racines. Ils en mettent dans leur bouche autant qu'elle en peut contenir, coupent le morceau presque au bord des lèvres, et l'engloutissent plutôt qu'ils ne le mangent. Quand un Kamtchadale traite un de ses amis, il prend lui-même avec ses mains une forte pièce de graisse, la lui enfonce dans la bouche, et coupe ce qui n'y peut entrer. C'est une des grandes politesses du pays. L'auge qui sert de plat n'est jamais lavée; elle est successivement commune à la famille et aux chiens. Les hommes la salissent, les chiens la nettoient avec leurs langues. Ils ont un mets qu'ils aiment plus que tous les autres, et qui est réservé pour les jours de fête. Il consiste en des têtes de poisson ou en des poissons entiers qu'on a laissés longtemps pourrir en terre. Quand on ouvre la fosse où ils ont été déposés, on ne trouve qu'une pâte que l'on tire avec des cuillers. L'étranger ne peut soutenir l'odeur infecte de cette affreuse marmelade; mais aucun mets ne flatte davantage le palais d'un Kamtchadale. Les femmes ne connaissent pas de coiffure plus agréable qu'une espèce de perruque dans laquelle il entre quelquefois dix livres de cheveux. Les hommes partagent leurs cheveux en deux tresses, et ne les peignent jamais. En soulevant ces tresses, ils ramassent la vermine avec la main, en font un tas et l'avalent. La polygamie est permise aux Kamtchadales, mais l'époux étant, chez eux, soumis à sa femme, il est rare qu'il en prenne plusieurs; il est encore plus rare qu'il épouse une veuve. On croit que celle-ci est souillée par le trépas de son mari : pour qu'elle puisse serrer de nouveaux nœuds, il faut qu'un homme veuille bien auparavant se charger de sa souillure et la purifier en acceptant ses faveurs; mais cette complaisance charitable est déshonorante, et les veuves sont toujours obligées de la payer à très-haut prix. Le mariage n'est défendu qu'entre les pères et les enfants, les frères et les sœurs. Le divorce est commun et n'exige aucune cérémonie. Le mari cesse d'habiter avec sa femme, et le divorce est déclaré : les deux époux sont maîtres de faire un nouveau choix. Les femmes du Kamtchatka se font une gloire d'être mères; elles croient se rendre fécondes en mangeant des araignées; d'autres dévorent le cordon ombilical d'un enfant nouveau-né. Mais si elles supposent que leur fruit a été conçu dans un temps d'orage ou sous de malheureux auspices, elles détestent la maternité qui avait fait l'objet de tous leurs vœux; elles prennent des drogues pour détruire le fruit qu'elles portent dans leur sein : souvent même, plus courageuses dans leur fureur criminelle, elles implorent l'affreuse adresse de quelques vieilles femmes accoutumées à ces détestables opérations, leur font tuer l'enfant qu'elles sentent palpiter dans leurs entrailles, et, punies justement, elles meurent quelquefois avec lui. S'il leur naît deux jumeaux, si leur fruit est mal conformé, s'il vient au monde dans un jour réputé malheureux, la rage succède à la tendresse maternelle; elles étranglent le malheureux enfant dont elles avaient désiré la naissance, et le jettent à leurs chiens qui le dévorent. Les pères aiment leurs enfants, et les enfants méprisent leurs pères dans la vieillesse; ils les accablent d'injures, ou du moins la dédaigneuse indifférence est le sentiment le plus doux qu'ils leur accordent. Les Kamtchadales ne sauveraient pas un homme qui se noie; car, en arrachant ce malheureux à la condamnation que les dieux ont prononcée contre lui, ils croiraient attirer la même condamnation sur leur tête. Ils ont une manière de gagner l'amitié de leurs compatriotes, qui est fort singulière. Il faut inviter à manger celui dont on veut faire un ami. Le jour indiqué, on chauffe la hutte, on tâche de lui donner une chaleur égale à celle d'un four ardent, et l'on prépare autant de nourriture que si l'on devait traiter dix personnes. L'hôte et le convive quittent leurs habits et restent absolument nus. Le maître de la maison ferme la hutte, et apporte l'auge de cérémonie remplie de tous les mets qu'il a préparés. Lui-même ne mange qu'avec beaucoup de distraction, car il est sans cesse occupé à enfoncer des poignées de chair et de graisse dans la bouche de son futur ami, et à jeter de l'eau sur des cailloux rougis au feu. Cette eau se dilate en vapeur et répand dans la hutte une chaleur insupportable. C'est un combat de gloire entre les deux hommes, l'un s'obstinant à endurer la chaleur et à ne pas refuser de manger, l'autre lui portant toujours, jusque dans le gosier, de nouveaux morceaux, et augmentant toujours la vapeur étouffante : mais la partie n'est pas égale; il est permis à l'hôte de sortir et de respirer, et le convive ne peut obtenir cette permission qu'après s'être déclaré vaincu. Quand il ne peut plus enfin résister, quand il est près d'expirer à la fois de plénitude et de faiblesse, il demande grâce; il convient galamment qu'on ne peut mieux régaler son monde, et qu'il n'a jamais eu si chaud de sa vie; mais il n'en est pas encore quitte : il faut qu'il achète la liberté de respirer, et qu'il reconnaisse la politesse qu'on vient de lui faire, par un présent au choix de son hôte. Les Kamtchadales font la guerre pour prendre des chiens, pour enlever des femmes, pour faire des prisonniers qu'ils réduisent en esclavage et qu'ils attachent aux plus durs travaux. Quelquefois aussi la soif de la vengeance leur met les armes à la main, la querelle de quelques enfants de deux habitations suffit pour les rendre ennemis; mais il n'est pas de cause plus grave d'hostilité que lorsqu'un homme, invité dans une autre habitation, ne croit pas y avoir été assez bien traité : ses concitoyens partagent son injure; il faut que l'affront imaginaire dont il se plaint soit lavé dans le sang de toute une peuplade.

(21) Ce fut en 1745 que les Russes commencèrent à connaître le groupe d'îles qu'ils nomment Aleutiennes. La nature se montre dans ces îles

dans toute l'horreur qu'elle déploie quand l'homme ne l'a point encore asservie ; elle y semble morte, ou plutôt elle ne montre une effrayante activité que par les feux des volcans, par les secousses qu'elle imprime à la terre, et par le bruit épouvantable et sourd que rendent les montagnes enflammées. Aucun arbre ne peut naître parmi ces décombres : quelques maigres herbages y trouvent seuls une nourriture suffisante, et des osiers nains, des sous-arbustes, des broussailles, y représentent les grands chênes de nos forêts. Les loutres de mer, les lions et les veaux marins fréquentent les rivages, et l'on ne voit dans l'intérieur des îles que les animaux qui se plaisent dans les plus sauvages solitudes. C'est principalement dans ces îles que se trouvent les volcans enflammés : c'est là que les soufrières et les sources d'eau bouillante trahissent le feu que la terre recèle encore dans son sein. Le groupe des Aleutiennes semble avoir autrefois fait partie de la terre du Kamtchatka, dont elles partagent encore la stérilité. On observe parmi les habitants un grand nombre de nations différentes. Elles se distinguent par la variété des traits, de l'extérieur, de toute la conformation, des usages, des mœurs, mais surtout par la différence des langues. On a cru reconnaître aussi de grandes conformités, tant pour le son que pour la terminaison, entre les noms des habitants de ces îles et ceux des Groënlandais. Les îles Aleutiennes ne produisent aucun fruit, aucune semence nourricière. Dépouillées de forêts, elles ne nourrissent point de gibier : cependant il est rare que les insulaires éprouvent une grande disette Les renards, les oiseaux de proie, la chair huileuse des baleines, la chair gluante et coriace des veaux et des lions marins, celle des loutres de mer, les poissons morts dans les eaux et apportés par la marée, les herbes et les racines sauvages, tout sert à la nourriture de ces hommes durs et peu difficiles : ils mangent jusqu'au varech que la mer abandonne sur le rivage. Ils dévorent les chairs toutes crues, et le sang leur ruisselle sur le menton par les trous qu'ils se font sous les lèvres. Quoique entourés de la mer, ils n'ont pas encore pensé à faire servir le sel d'assaisonnement à leur nourriture. Pendant l'hiver ils embrochent dans de petits bâtons les chairs dont ils veulent faire leurs repas, et les exposent au-dessus de leurs lampes ; mais ce n'est pas pour les cuire, c'est pour les faire dégeler. Dès que les viandes ont perdu l'extrême dureté que leur avait imprimée la congélation, la cuisine est faite et le repas commence. On ne sait, dans ces îles, tirer ni des baies, ni des herbes qu'elles nourrissent, aucune liqueur fermentée. On ne boit que de l'eau, et même souvent, dit-on, celle de la mer, qui, près du rivage, a bien quelque salure, mais sans être saumâtre. L'huile de la baleine est, pour les jours de fête, une boisson délicieuse ; les vessies gonflées de cette liqueur épaisse et si dégoûtante pour nous, sont vidées avec profusion quand on reçoit la visite de ses amis. L'huile de veau marin, présentée encore avec plus de faste, est accueillie avec la même joie qu'excitent parmi nous les vins les plus exquis. Ils se construisent des huttes souterraines avec des troncs d'arbres que les flots jettent sur le rivage. Dans ces antres obscurs sont rassemblées cinquante personnes au moins, et quelquefois deux ou trois cents. L'air, le jour, pénètrent à peine dans ces vastes souterrains ; on y est éclairé par la lumière funèbre de quelques lampes qui ne sont autre chose que des pierres creuses qu'on remplit d'huile de baleine ; des herbes sèches tiennent lieu de mèches. Hommes, femmes, enfants, tout reste nu dans les huttes, ou l'on couvre tout au plus d'un morceau de peau ou de quelques feuilles les parties que la pudeur ordonne de cacher. Un étranger ne peut descendre sans horreur dans ces habitations : la sombre lueur des lampes, qui rend les ténèbres encore plus effrayantes, l'épaisse et noire fumée qu'elles exhalent, une foule d'hommes nus et hideux qu'on entrevoit dans l'obscurité, le bruit qu'ils font en parlant, en agissant tous ensemble, une chaleur lourde et malsaine, un air qui a perdu son ressort l'odeur empestée que renvoient tant de personnes resserrées dans le même cachot, et qui se confond avec la puanteur des chairs pourrissantes du poisson et des monstres marins ; la vermine fourmillant sur tous les corps, et que ceux qu'elle ronge ne cherchent que pour la dévorer à leur tour ; l'impudique lubricité des pères et des mères, les déjections des enfants, l'aspect des repas, plus dégoûtants encore : tout révolte et blesse tous les sens. Des nattes faites d'herbes tressées, des coquilles demi-brisées qui servent de tasses, des cailloux creux qui, suivant leur volume, font l'office de lampes ou de marmites ; des tronçons d'arbres grossièrement creusés en forme d'auges, des corbeilles maladroitement tissues, des instruments de pêcheurs encore plus imparfaits, des pierres dures et tranchantes qui servent de couteaux et de haches: voilà toute la richesse de ces misérables peuples. Ils n'ont aucune idée de la pureté des mœurs, pas même de la décence. Dans leurs huttes communes, sur les chemins, dans les campagnes ouvertes, ils se livrent sans pudeur, comme les animaux, aux plaisirs de l'amour. Souvent même ils outragent la nature dans leurs sales voluptés ; et l'on trouve à la fois chez eux le modèle de la vie la plus simple et celui de la dernière dépravation. Malades, ils restent tapis dans un coin de leur hutte, et s'imposent un jeûne absolu S'ils éprouvent des douleurs de tête, ils s'ouvrent une veine de la tête avec une pierre aiguë. Ils appliquent sur leurs blessures une racine dont ils ont reconnu l'efficacité : ils sont d'ailleurs si peu sensibles, que, quand ils ont besoin de colle, ils se tirent du sang du nez à coups de poing. Quand il meurt quelqu'un des principaux de la nation, ils exposent le cadavre, vêtu de ses habits, dans un petit canot qu'ils suspendent à des perches, et le laissent ainsi pourrir à l'air libre. On n'a trouvé parmi eux aucune trace de religion, aucune idée d'un être supérieur. Attachés à la terre par le besoin, les esprits y restent fixés. et ce qui n'est pas essentiellement nécessaire à leur conservation actuelle n'a pour eux aucune existence. Ils prêtent, ils échangent leurs femmes, parce qu'ils peuvent faire l'usage qu'il leur plaît de leur propriété : ils souffrent qu'elles les abandonnent, parce qu'ils ne croient pas pouvoir leur refuser de rentrer dans leurs droits naturels et d'être libres ; mais l'étranger qui tente de les leur ravir n'est à leurs yeux qu'un brigand, un lâche ravisseur. Féroces pour lui seul, implacables, ils ne respirent plus que la vengeance et méprisent toutes les satisfactions qu'on peut leur proposer. Vainement chercherait-on à les vaincre par de mauvais traitements ; ils ont un moyen facile de s'y soustraire, la mort.

FIN DES NOTES.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en-dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de mettre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau résultat; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelque charme à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant Elisabeth.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite : mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant

pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance; et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin (1).

(1) C'est dans la tendresse de sa mère et dans la bonté de son propre cœur que madame Cottin a trouvé ces traits sublimes et touchants qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

FIN D'ÉLISABETH.



Typographie SCHNEIDER, rue d'Erfurth, 1.

LES VEILLÉES LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

Contes Romans Fables Théâtre Ballades Nouvelles

J. BRY AINÉ ÉDITEUR .21. RUE DES MATHURINS SAINT JACQUES

20 CENTIMES LA LIVRAISON

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE — LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE — Poésies de Gilbert, la Grande Journée, La Marseillaise, le Chant du Départ.

Dessiné par Ed. Frère

Gravé par Rouget.

CHAPITRE Ier.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main comme une comète inattendue étincelle dans l'espace!

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto*; le voilà, messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zône torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul, — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.



Le Boudoir

—

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc? Eh quoi! vous le demandez? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs, de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades! ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. — Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs; ils ne rencontreront ni précipices ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne lui coûtera ni peine ni argent? — Courage donc, partons. — Suivez-moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'amitié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent! — Que tous les paresseux se lèvent en *masse!* — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets

sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi: quittez, croyez-moi, ces noires idées; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse: daignez m'accompagner dans mon voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et nous livrant gaîment à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois ou de tout autre espace de temps; mais comment l'apprendrais-je au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court; toute vanité de voyager à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre, avec tout le plaisir et l'agrément possible; mais, hélas! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le temps de mettre un in-folio au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur!

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort, et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse!

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer carte lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui présente une poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant les lois ou suivant l'usage, et comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. — Et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours juste.

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père Beccaria; sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent: « Aujourd'hui je ferai trois visites, j'écrirai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. » — Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente!... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de la vie? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite: je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin; de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un excellent meuble qu'un fauteuil; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes; que de ressources contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse: les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève: les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes: alors mille idées riantes occupent mon esprit; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrais-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre pour la première fois dans ses bras une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs! C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau! Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressants, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme: c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance animale des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer dans le plus grand détail, au lecteur, mon système *de l'âme et de la bête*. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une âme et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'âme ait une certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière *l'autre*. C'est fort bien; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre âme. C'est réellement cette substance qui est *l'autre*, et qui

nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une âme et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet être sensible, parfaitement distinct de l'âme, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais défiez-vous beaucoup de *l'autre*, surtout quand vous êtes ensemble !

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'âme peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très souvent l'âme d'agir contre son gré. Dans les règles l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'âme, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout-à-coup dans votre imagination, votre âme s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre âme ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que *l'autre* continuait la lecture que votre âme n'écoutait plus.

CHAPITRE VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair? voici un autre exemple :

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon âme, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime! pensait mon âme; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-temps, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil : à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure : l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; des lointains bleuâtres se confondent avec le ciel, et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon âme faisait ces réflexions, *l'autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon âme la rattrapa, elle était à la porte de madame de *Hautcastel*, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse à penser au lecteur ce qui serait arrivé si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'il est utile et agréable d'avoir une âme dégagée de la matière au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvénients. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé dans les chapitres précédents. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très souvent sans que mon âme s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler; mais cela est rare et très difficile à exécuter; car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à toute autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; — ou, pour m'expliquer suivant mon système, d'employer son âme à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain; et quelque temps après, tandis que mon âme voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

CHAPITRE IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédents pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son âme toute seule; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de restes les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? Il veut commander les armées, présider aux académies; il veut être adoré des belles; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers : ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine; il ne saurait trouver le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-t-il à *l'autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente? — Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée; — regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes : la foule s'écarte avec respect, et crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule; c'est le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une âme ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir; elle peut même s'élever, sans le secours de ton âme, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton âme, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire : on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, j'étais dans mon fauteuil, sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. — Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de madame de *Hautcastel*, et *l'autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon âme, quoiqu'elle fût perdue dans les vastes plaines du ciel; car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de *l'autre*; mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'âme aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait.

A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des

boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont il sont couronnés, mon âme, depuis le soleil où elle s'était transportée, sentit un léger frémissement de plaisir, et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive lorsque le linge, d'un seul coup, découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie; mon âme fut sur le point de quitter les cieux pour jouir du spectacle. Mais se fût-elle trouvée dans les Champs-Élysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche; — ah! Dieu! le cœur me bat: sur le menton, sur le sein: ce fut l'affaire d'un moment; toute la figure parut renaître et sortir du néant. — Mon âme se précipita du ciel comme une étoile tombante; elle trouva *l'autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le temps et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé, et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà, cette femme adorée, c'est elle-même, je la vois qui sourit; elle va parler pour dire qu'elle m'aime. — Quel regard! viens, que je te serre contre mon cœur, âme de ma vie, ma seconde existence! viens partager mon ivresse et mon bonheur! — Ce moment fut court, mais il fut ravissant: et la froide raison reprit bientôt son empire, et, dans l'espace d'un clin d'œil, je vieillis d'une année entière; — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférents qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événements: l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'âme et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais; lorsque je l'aurai terminée, je reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé *la moitié de moi-même,* tenant le portrait de madame de *Hautcastel* tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra d'avoir un lit de couleur rose et blanc: il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore; et lorsque le ciel veut annoncer une belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide: l'aimable Rosalie était en avant; son agilité lui donnait des ailes: nous ne pouvions la suivre. — Tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler: je ne dis rien de ses yeux bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je ne sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide? Quelle idée n'est pas effacée par cette idée? — Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre parmi la foule de pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

. . . .
. . . .
. . . . le tertre . . . .
. . . .

CHAPITRE XIII.

Les efforts sont vains; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi: c'est une étape militaire.



CHAPITRE XIV.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion, et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller: plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout-à-fait et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du temps. Insensiblement mon homme devient plus bruyant; il est si difficile de se contraindre! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir; mais je fais la sourde oreille; et, pour allonger encore cette heure charmante, il n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du temps. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma pensée avec plus d'esprit et de discrétion: aussi je ne résiste jamais à cette invitation tacite; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates, du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvénients de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. Joannetti.

C'est un parfait honnête homme que M. Joannetti, et en même temps celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accoutumé aux fréquents voyages de mon âme, et ne rit jamais des inconséquences de *l'autre*; il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule; en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux âmes. Lorsqu'elle s'habille, par exemple, il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers, ou son habit avant sa veste. — Mon âme s'est souvent amusée à voir le pauvre Joannetti courir après la folle sous les berceaux de la citadelle pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau; — une autre fois, son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je?) sans ce fidèle domestique qui la rattrapa au bas de l'escalier, l'étourdie s'acheminait vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand-maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, raccroche ce portrait. » — Il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutait non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui de son propre mouvement m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche, en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon âme cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problème à résoudre, lui donnait un air de curiosité que je remarquai. — « Voyons, lui dis-je, que trouves-tu à redire dans ce portrait? — Oh! rien, monsieur. — Mais encore? » Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau; puis, s'éloignant de quelques pas: — « Je voudrais, dit-il, que monsieur m'expliquât pourquoi ce portrait me regarde toujours, quel que soit l'endroit de la chambre où je me trouve. Le matin, lorsque je fais le lit,

sa figure se tourne vers moi, et si je vais à la fenêtre, elle me regarde encore et me suit des yeux en chemin. — En sorte, Joannetti, lui dis-je, que, si la chambre était pleine de monde, cette belle dame lorgnerait de tout côté et tout le monde à la fois? — Oh! oui, monsieur. — Elle souriait aux allants et aux venants tout comme à moi? » — Joannetti ne répondit rien. — Je m'étendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'imagines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leur modèle, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon habit de voyage, où je l'avais enfoncée pour méditer à mon aise et pour me remettre des tristes réflexions que je venais de faire. — « Ne vois-tu pas, Joannetti, lui dis-je après un moment de silence, et tournant mon fauteuil de son côté, ne vois-tu pas qu'un tableau étant une surface plane, les rayons de lumière qui partent de chaque point de cette surface... » Joannetti, à cette explication, ouvrit tellement les yeux qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvements dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon âme savait de reste que Joannetti ignore complétement ce que c'est qu'une surface plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage et je l'y enfonçai tellement que je parvins à la cacher presque tout entière.

Je résolus de dîner en cet endroit : la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage pour que je la prenne sur moi; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V consonne représente à merveille ma situation. Rosine s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'ellesmêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en décide; — mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme; — je croirais plutôt au martinisme. Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que, lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée par pure distraction, lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'étape, toutefois Rosine, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue; la discrétion la retient à sa place, et l'autre, qui s'en aperçoit, lui en sait gré : quoique incapables de raisonner sur la cause qui le produit, il s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolixe dans les détails, c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le mont Blanc, lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'Empédocle, on ne manque jamais de décrire exactement les moindres circonstances : le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs, tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère Rosine, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier. Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté, et que Rosine a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer : le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battements précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connaissances; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère Rosine, qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé Joannetti dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout-à-coup la tête dans ma robe de chambre, et finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court faute de bonnes raisons, et de m'avoir, par conséquent, terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage. — Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied. — Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir. — Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant dans mon cœur. Il aura sans doute une place dans celui du lecteur; et s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a sans doute donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

« Morbleu! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je « vous ordonne de m'acheter une brosse! Quelle tête! quel animal! » — Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact! » disais-je; je n'y concevais rien. — « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout-à-fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. — « Quoi! « dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décrottent « les souliers des autres pour de l'argent? » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout-à-coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. — « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de « l'argent! » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. — « Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas « un sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites « emplettes. — Et la brosse? C'est sans doute pour cela? » — Il sourit

encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une « tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à « votre fidèle serviteur. Payez-moi 24 livres 10 sous 4 deniers que « vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse! Philosophes! chrétiens! avez-vous lu?

« Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. — « Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et « l'autre noir? »

« Va, te dis-je, acheter la brosse; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » — Il sortit; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais de tout mon cœur les faire examiner au lecteur les uns après les autres, pour l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards! — Il y verrait la malheureuse Charlotte, essuyant lentement et d'une main tremblante les pistolets d'Albert. — De noirs pressentiments et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation sont empreints sur sa physionomie; tandis que le froid Albert, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se tourne froidement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe, pour arracher cet Albert de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds! Mais il restera toujours trop d'Alberts en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchements de l'âme, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination vont se briser comme les flots sur les rochers? Heureux celui qui trouve un ami dont le cœur et l'esprit lui conviennent; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentiments et de connaissances; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'ambition ou l'intérêt; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! — Heureux celui qui possède un ami!



CHAPITRE XXI.

J'en avais un : la mort me l'a ôté; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie : je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis : — je l'aurais moins regretté. — Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! — Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. — La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. — Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

CHAPITRE XXII.

Depuis longtemps le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon âme; mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres : j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes; et si quelqu'un trouve qu'*à la vérité* (1), j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, ma chère Jenny, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes; — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs; c'est à toi que je dédie mon ouvrage; s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et délicats; et si tu pardonnes aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.



CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux Ugolin expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds; les autres lui tendent leurs bras affaiblis et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfants, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'Assas, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours!

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était pas Anglais, a trahie et délaissée; — que dis-je? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme une vile esclave malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de sa tendresse que tu portes dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs!

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers; ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia*, dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites? de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'au-

(1) Voyez le roman de Werther, lettre XXVIII, 12 août.

rore? — Ne pourrais-je y aller vivre avec toi? — Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent; je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues. — Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis, bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre!

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive; depuis quelque temps mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable, — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battements de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture; car, de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout-à-fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle Tobie.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la peinture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts; mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas. Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons, pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de Raphaël enchanteront notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.

CHAPITRE XXV.

« Mais que m'importe à moi, me dit un jour madame de Hautcastel, que la musique de Chérubini ou de Cimarosa diffère de celle de leurs prédécesseurs? — Que m'importe que l'ancienne musique me fasse rire, pourvu que la nouvelle m'attendrisse délicieusement? — Est-il donc nécessaire à mon bonheur que mes plaisirs ressemblent à ceux de ma trisaïeule? Que me parlez-vous de peinture? d'un art qui n'est goûté que par une classe très peu nombreuse de personnes, tandis que la musique enchante tout ce qui respire? »

Je ne sais pas trop, dans ce moment, ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur; — non, je ne suis pas musicien; j'en atteste le ciel et tous ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfants toucher du clavecin en grands maîtres; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissants.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin, et lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'âme peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple sans que l'âme y emploie toutes ses facultés.

Si cependant quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré mon hypocrite impartialité; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.



CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de *la Bergère des Alpes*.

Raphaël! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût osé l'entreprendre? — Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de Raphaël, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme qui, à la fleur de son âge, avait surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon âme, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne qui préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse! ne savais-tu donc pas que Raphaël avait annoncé un tableau supérieur à celui de la *Transfiguration?* — Ignorais-tu que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu?

Tandis que mon âme fait ces observations, sa *compagne*, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de Raphaël.

En vain mon âme lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe*, et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.



CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant: les ouvrages immortels de Raphaël, de Corrége et de toute l'Ecole d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfants, aux animaux même, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement: tant la nature y est admirablement rendue!

Eh! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'Amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter en public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité ; au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel Newton, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, — excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'école d'Italie. Les dames, dont le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup d'œil, au milieu de la contredanse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles?

CHAPITRE XXVIII.

J'étais enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en allongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie—Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par terre, complétement versé et renversé; et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de ma moitié. — Effrayée par la voix d'un pauvre qui demanda tout à coup l'aumône à ma porte, et par les aboiements de Rosine, elle fit tourner brusquement mon fauteuil avant que mon âme eut le temps de l'avertir qu'il manquait une brique derrière ; l'impulsion fut si violente que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon âme ; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus animal, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent.— « Fainéant, allez travailler, » lui dit-elle (apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse !) « Monsieur, dit-il alors pour m'attendrir, je suis de Chambéry... — Tant pis pour vous. — Je suis Jacques; c'est moi que vous avez vu à la campagne ; c'est moi qui menais les moutons aux champs...— Que venez-vous faire ici ? » — Mon âme commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le temps de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon sens et au repentir : elle avait reconnu Jacques, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce temps, Joannetti, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à Jacques.

Pauvre Joannetti !

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances : j'assure ici et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre longtemps avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre : — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais préféré m'occuper de ce voyage dans un autre temps, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation. — Il est très sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse ; mais, parmi les brillants personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à considérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne?—Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casin*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie, pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements, somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passants vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonance.

CHAPITRE XXX.

Celui qui se presserait de juger une ville d'après le chapitre précédent se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard; mais je n'ai rien dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour, et vont secourir l'infortune sans témoin et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères, après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés au pied des autels; — et l'Eternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !



CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout à coup ma berline, et ma chambre me pa-

raissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile! Six chaises! deux tables! un bureau! un miroir! quelle ostentation! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférents les plaisirs qu'on m'avait défendus: de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes, sans remuer de ma place; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de Marchesini, cette voix qui m'a si souvent mis hors de moi-même, — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler: — bien plus, j'aurais regardé sans la moindre émotion la plus belle femme de Turin, Eugénie elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de mademoiselle Rapous (1). — Cela n'est cependant pas bien sûr.

CHAPITRE XXXII.

Mais, permettez-moi de vous le demander, messieurs, vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque temps toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours, comme celui d'Athalie. — C'est peut-être parceque l'âme, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirants, trouve partout des sujets de tristesse, — comme un estomac vicié convertit en poisons les aliments les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe: — Lorsque je suis dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressants qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis: — Si dans cette assemblée polie il entrait tout à coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre animal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée: — « Malheureux humains! écoutez la vérité qui vous parle par ma bouche: vous êtes opprimés, tyrannisés, vous êtes malheureux; vous vous ennuyez. — Sortez de cette léthargie!

» Vous, musiciens, commencez par briser ces instruments sur vos têtes; que chacun s'arme d'un poignard: ne pensez plus désormais aux délassements et aux fêtes; montez aux loges, égorgez tout le monde; que les femmes trempent aussi leurs mains timides dans le sang!

« Sortez, vous êtes *libres*; arrachez votre roi de son trône, et votre Dieu de son sanctuaire! »

— Eh bien! ce que le tigre a dit, combien de ces hommes *charmants* l'exécuteront? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât? Qui le sait? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans (2)?

« Joannetti, fermez les portes et les fenêtres. — Je ne veux plus voir la lumière; qu'aucun homme n'entre dans ma chambre; — mettez mon sabre à la portée de ma main, — sortez vous-même, et ne reparaissez plus devant moi! »

CHAPITRE XXXIII.

« Non, non, reste, Joannetti; reste, pauvre garçon: et toi aussi, ma Rosine, toi, qui devines mes peines et qui les adoucis par tes caresses; viens, ma Rosine; viens. — V consonne et séjour. »

CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à temps de faire des réflexions sur le nombre

(1) Fameuse marchande de modes à l'époque du Voyage autour de ma chambre.

(2) On voit que ce chapitre fut écrit en 1794; il est aisé de s'apercevoir en lisant cet ouvrage qu'il fut laissé et repris.

d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu allonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de *Raphaël* et de sa maîtresse, le chevalier d'*Assas* et la *Bergère des Alpes*, et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau: c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque; — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve un écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère Jenny, que si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol, que vous lirez bientôt, mes chers amis (1).

Entre ces deux tiroirs est un enfoncement où je jette les lettres à mesure que je les reçois: on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans; les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets: les nouvelles sont pêle-mêle; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transportés de nouveau dans ces temps heureux que nous ne reverrons plus!

Ah! comme mon cœur est plein! comme il jouit tristement lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui!

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement dans mes idées et dans mes sentiments! quelle différence dans mes amis! Lorque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un événement; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complétement oublié: je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus, mais aussi quelle chaleur dans notre commerce! quelle liaison intime! quelle confiance sans bornes!

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant: — Ah! ce n'est plus cela! il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine: c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du *Valentin*, et le soir, une heure avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à madame de *Hautcastel*. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. — Mais comment aurait-elle fait attention à moi? elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure: elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai: je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment; — et pour les prendre elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit

(1) L'auteur n'a pas tenu parole, et si quelque chose a paru sous ce titre, l'auteur du Voyage autour de ma chambre déclare qu'il n'y entre pour rien.

qui me dévorait, je posai le miroir que je tenais à ma main, et je sortis de colère, et sans prendre congé.

« *Vous en allez-vous?* » me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. — « *Ne voyez-vous pas,* disait-elle à sa femme de chambre, « après un instant de silence, *ne voyez-vous pas que ce* caraco *est beau-« coup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire « une baste* (1) *avec des épingles?* »

Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que madame de *Hautcastel* ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs; c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait du reste ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force; prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur: si l'on vous voit avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari; c'est parce que vous faites partie du bal, et que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête: vous êtes une *décimale* d'amant: ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller: enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes; sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu; il faudra vous résigner et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudrait en être quitte à si bon marché.

CHAPITRE XXXVI.

J'ai promis un dialogue entre mon âme et *l'autre*: mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume comme malgré moi, et qui déroutent mes projets: de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus court possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de temps égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire, — oui, de romans, et de quelques poètes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens: que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse *Clarisse* et pour l'amant de *Charlotte!*

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve, en revanche, dans ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour: je ne dis rien de la beauté; on peut s'en fier à mon imagination: je la fais si belle qu'il n'y a rien à redire. Ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Éden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur? et quel poète pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées?

Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cleveland,* qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter! — Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités; mais si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les *Abaquis?* que deviendrait-il avec ces sauvages? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

(1) Terme national employé en badinant pour rempli.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces *Ruintons* me fait dresser les cheveux: une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et ma frayeur est aussi vive, aussi réelle que si je devais être rôti moi-même et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poète, et je pars de nouveau pour un autre monde.

CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des Notables, depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au-delà de la voix lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ où je me promène en long et en large, et tout à loisir; car le temps ne me manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile*, d'*Ossian*, etc.

Tous les événements qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le *Pirée* appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité: la mort de l'ambitieux *Agamemnon*, les fureurs d'*Oreste* et toute l'histoire tragique de la famille des *Atrées*, persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événements modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'*Oreste*. Qui ne frémirait à cet aspect? *Électre!* malheureuse sœur, apaise-toi: c'est *Oreste* lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis!

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du *Xanthe* ou du *Scamandre;* — on ne voit plus de plaines comme celles de l'*Hespérie* ou de l'*Arcadie*. Où sont aujourd'hui les îles de *Lemnos* et de *Crète?* Où est le fameux labyrinthe? Où est le rocher qu'*Ariane* délaissée arrosait de ses larmes? — On ne voit plus de *Thésées,* encore moins d'*Hercules;* les hommes et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux me donner ensuite une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élance dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare *Mammon* regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan; — j'assiste au conseil infernal, je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan (je parle du Satan de *Milton*) depuis qu'il est ainsi précipité du ciel. Tout en blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, j'avoue que la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur et la grandeur de son courage me forcent à l'admiration malgré moi. — Quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parents, je ne puis, quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers, sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvements, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain, que c'est un vrai démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de ceux de Paris, tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet! et quelle hardiesse dans l'exécution!

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout-à-coup devant lui à deux battants, et que la profonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas si je voulais décrire la millième partie des événements singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque ; les voyages de *Cook* et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs *Banks* et *Solander*, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district : aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon âme ; et lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle : c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant ! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si le sculpteur avait pu rendre visibles son âme excellente, son génie et son caractère ! — Mais qu'ai-je entrepris ? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge ? Est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse ? Eh ! que leur importe ?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères ! Hélas ! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie : tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir ; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie ! O mon père ! le sort de ta nombreuse famille est-il connu de toi dans le séjour du bonheur ? sais-tu que tes enfants sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité ? Sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe ? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée ; et lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'ai promis un dialogue, je tiens parole. — C'était le matin à l'aube du jour : les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes ; et déjà *elle* était éveillée, soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile, soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil, ce temps de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, *elle* était éveillée et très-éveillée, lorsque mon âme se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis longtemps celle-ci partageait confusément les sensations de *l'autre* ; mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil ; et ces crêpes lui semblaient transformés en gazes, en linons, en toile des Indes. — Ma pauvre âme était donc comme empaquetée dans tout cet attirail, et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles : c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à l'autre, et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon âme. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsque enfin mon âme, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient. Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel ; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là ; mais ce n'était plus un *obstacle*, c'était plutôt un *moyen* : mon âme le saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage ; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa, et de là sur le parquet de madame de *Hautcastel* ; car mon âme, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame : un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon âme, s'éveillant alors, rentra chez elle, amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en son absence et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon âme n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc ! dit mon âme, c'est ainsi que pendant mon absence, au « lieu de réparer vos forces par un sommeil paisible, et vous rendre « par là plus propre à exécuter mes ordres, vous vous avisez *inso-* « *lemment* (le terme était un peu fort) de vous livrer à des transports « que ma volonté n'a pas sanctionnés ? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, *l'autre* lui repartit en colère :

« Il vous sied bien, Madame (pour éloigner de la discussion toute « idée de familiarité, il vous sied bien de vous donner des airs de « décence et de vertu ! Eh ! n'est-ce pas aux écarts de votre imagi- « nation et à vos extravagantes idées que je dois tout ce qui vous « déplaît en moi ? Pourquoi n'étiez-vous pas là ? — Pourquoi auriez- « vous le droit de jouir sans moi, dans les fréquents voyages que « vous faites toute seule ? — Ai-je jamais désapprouvé vos séances « dans l'empyrée ou dans les Champs-Élysées, vos conversations avec « les intelligences, vos spéculations profondes (un peu de raillerie, « comme on voit), vos châteaux en Espagne, vos systèmes sublimes ? « Et je n'aurais pas le droit, lorsque vous m'abandonnez ainsi, de « jouir des bienfaits que m'accorde la nature et des plaisirs qu'elle « me présente ? »

Mon âme, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'*elle* venait de se permettre ; et afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de cérémonie. — « Madame, » dit-elle à son tour avec une cordialité affectée... — (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon âme, que dira-t-il maintenant, pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute ? — Mon âme ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence !) — « Madame, « dit-elle donc, je vous assure que rien ne me ferait autant de plaisir « que de vous voir jouir de tous les plaisirs dont votre nature est sus- « ceptible, quand même je ne les partagerais pas, si ces plaisirs ne « vous étaient pas nuisibles et s'ils n'altéraient pas l'harmonie qui... » Ici mon âme fut interrompue vivement : — « Non, non, je ne suis « point la dupe de votre bienveillance supposée : — le séjour forcé « que nous faisons ensemble dans cette chambre où nous voyageons ; « la blessure que j'ai reçue qui a failli me détruire, et qui saigne « encore ; tout cela n'est-il pas le fruit de votre orgueil extravagant « et de vos préjugés barbares ? Mon bien-être et mon existence même « sont comptés pour rien lorsque vos passions vous entraînent, — « et vous prétendez vous intéresser à moi, et vos reproches viennent « de votre amitié ? »

Mon âme vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion : — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et profitant de la circonstance pour faire une diversion : « *Faites du café*, » dit-elle à *Joannetti*, qui entrait dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*insurgente*, dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfants, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait *Joannetti* en frappant de la cafetière sur le chenet retentissait sur mon cerveau, et faisait vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves. — Enfin, je vis comme une ombre devant moi ; j'ouvris les yeux, c'était *Joannetti*. — Ah ! quel parfum ! quelle agréable surprise ! du café ! de la crème ! une pyramide de pain grillé ! — Bon lecteur, déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances ! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différents âges de la vie ? le souvenir confus de celles de mon enfance me fait encore tressaillir. Essaierai-je de peindre celle qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment ? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité ; durant cet âge, hélas ! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur ; — les fontaines

sont plus limpides et plus fraîches ; — la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieu ! quels parfums envoient ces fleurs ! que ces fruits sont délicieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles ; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement ; il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.



La Servitude.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées ?

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unissent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour ; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de temps en temps jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisir. — Enfin les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs mêmes des sens, sont pour l'homme des sources inépuisables de plaisir et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait Joannetti en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crème, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.



CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage*, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance ; et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc*, pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant généralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver ; il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds ; et lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches et ma tête enfoncée dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de Visnou, sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

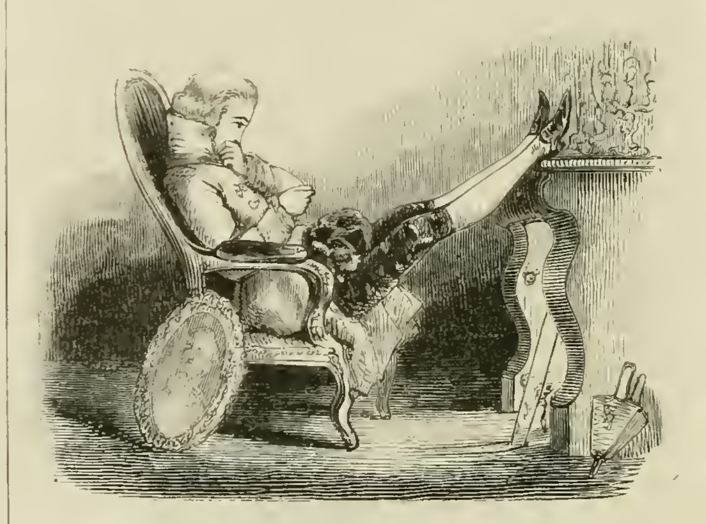
On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre revêtu de mon uniforme et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non-seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage ; mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il ? Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire ! Les vêtements ont tant d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de... qu'il devait monter la garde : — un caporal allait l'éveiller de grand matin le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres, et de sortir ainsi sans y avoir pensé la veille, le troublait tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier ; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait : les bouillons qu'il avait pris, bon gré mal gré, lui causaient des nausées ; bientôt les parents et les amis envoyaient demander des nouvelles ; il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur Ranson (1) lui trouvait le pouls *concentré*, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.



Le V consonne.

Qui pourrait douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

(1) Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit.

CHAPITRE XLII.

J'étais assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon habit de voyage et livré volontairement à toute son influence, en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tellement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime et avec lequel l'ingénieux docteur Valli ressuscite des grenouilles mortes.



Le Mendiant.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis Caraccioli, que je tenais serré entre ces deux doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin Cigna, qui venait de mourir, et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupait ma pensée; et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les âmes de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec?

Je m'acheminais insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur les progrès qu'elle a faits depuis Hippocrate. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme Périclès, Platon, la célèbre Aspasie et Hippocrate lui-même, étaient morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avait saignés et bourrés de remèdes.

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me serait pas possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon âme qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin et le fameux homme d'état qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut *l'autre* qui lui fit signe. — Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil; car il est clair que dans ce songe la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais, en fermant les yeux, l'image des personnages auxquels j'ai pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle *mémoire*, et ces images se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des morts, je vis bientôt arriver à la file Hippocrate, Platon, Périclès, Aspasie et le docteur Cigna avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore rangés autour du feu; Périclès seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me parlez étaient vraies, disait Hippocrate au docteur, et si elles avaient été aussi utiles à la médecine que vous le prétendez, j'aurais vu diminuer le nombre des « hommes qui descendent chaque jour dans le royaume sombre, et « dont la liste commune, d'après les registres de Minos, que j'ai vérifiés moi-même, est constamment la même qu'autrefois. »

Le docteur Cigna se tourna vers moi : « Vous avez sans doute ouï « parler de ces découvertes? me dit-il; vous connaissez celle d'Harvey, sur la circulation du sang; celle de l'immortel Spallanzani « sur la digestion, dont nous connaissons maintenant tout le mécanisme? » — Et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie; il fit enfin un discours académique en faveur de la médecine moderne.

« Croirai-je, lui répondis-je alors, que ces grands hommes ignorent « tout ce que vous venez de leur dire, et que leur âme, dégagée des « entraves de la matière, trouve quelque chose d'obscur dans toute « la nature? — Ah! quelle est votre erreur! s'écria le proto-médecin (1) du Péloponèse; les mystères de la nature sont cachés aux « morts comme aux vivants; celui qui a créé et qui dirige tout sait « lui seul le grand secret auquel les hommes s'efforcent en vain d'atteindre : voilà ce que nous apprenons de certain sur les bords du « Styx; et, croyez-moi, ajouta-il en adressant la parole au docteur, « dépouillez-vous de ce reste d'esprit de corps que vous avez apporté « du séjour des mortels; et puisque les travaux de mille générations « et toutes les découvertes des hommes n'ont pu allonger d'un seul « instant leur existence; puisque Caron passe chaque jour dans sa « barque une égale quantité d'ombres, ne nous fatiguons plus à défendre un art qui, chez les morts où nous sommes, ne serait pas « même utile aux médecins. » — Ainsi parla le fameux Hippocrate, à mon grand étonnement.

Le docteur Cigna sourit; et comme les esprits ne sauraient se refuser à l'évidence ni taire la vérité, non-seulement il fut de l'avis d'Hippocrate, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.



Le Café

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je devinai la cause. Il lisait un numéro du *Moniteur* qui annonçait la décadence des arts et des sciences; il voyait des savants illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes;

(1) Titre fort connu dans la législation du roi de Sardaigne, ce qui forme ici une plaisanterie purement locale.

et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfants, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout-à-coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — « Je conçois, nous dit-il, comment les découvertes qu'ont faites vos grands hommes dans toutes les branches « de la physique sont inutiles à la médecine, qui ne pourra jamais « changer le cours de la nature qu'aux dépens de la vie des hommes; « mais il n'en sera pas de même sans doute des recherches qu'on a « faites sur la politique. Les découvertes de Locke sur la nature de « l'esprit humain; l'invention de l'imprimerie, les observations « accumulées tirées de l'histoire, tant de livres profonds qui ont « répandu la science jusque parmi le peuple; — tant de merveilles « enfin auront sans doute contribué à rendre les hommes meilleurs, « et cette république heureuse et sage que j'avais imaginée, et que « le siècle dans lequel je vivais m'avait fait regarder comme un songe « impraticable, existe sans doute aujourd'hui dans le monde. ? » — A cette demande l'honnête docteur baissa les yeux, et ne répondit que par ses larmes; puis, comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. — « Dieux immortels, dit Aspasie en poussant « un cri perçant, quelle étrange figure! est-ce donc une découverte « de vos grands hommes qui vous a fait imaginer de vous coiffer ainsi « avec le crâne d'un autre? »

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était emparée d'un journal des modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque temps, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation; et comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de Platon.

« Ce n'est point un crâne, lui répondit le docteur en prenant sa « perruque et la jetant au feu; c'est une perruque, mademoiselle, et « je ne sais pourquoi je n'ai pas jeté cet ornement ridicule dans les « flammes du Tartare lorsque j'arrivai parmi vous: mais les ridicules « et les préjugés sont si fort inhérents à notre misérable nature, qu'ils « nous suivent encore quelque temps au-delà du tombeau. » — Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

« Je vous assure, lui dit Aspasie, que la plupart des coiffures qui « sont représentées dans le cahier que je feuillette mériteraient le « même sort que la vôtre, tant elles sont extravagantes! » — La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustements modernes. Une figure entre autres la frappa: c'était celle d'une jeune dame représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'Aspasie trouva seulement un peu trop haute; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. Aspasie, ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé en sens inverse si la gaze eût été transparente.

« Mais apprenez-nous, dit-elle, pourquoi les femmes d'aujourd'hui « semblent plutôt avoir des habillements pour se cacher que pour se « vêtir: à peine laissent-elles apercevoir leur visage, auquel seul on « peut reconnaître leur sexe, tant les formes de leur corps sont dé« figurées par les plis bizarres des étoffes! De toutes les figures qui « sont représentées dans ces feuilles, aucune ne laisse à découvert la « gorge, les bras et les jambes, comment vos jeunes guerriers n'ont« ils pas tenté de détruire une semblable coutume? Apparemment, « ajouta-t-elle, la vertu des femmes d'aujourd'hui, qui se montre « dans tous leurs habillements, surpasse de beaucoup celle de mes « contemporaines! » — En finissant ces mots, Aspasie me regardait et semblait me demander une réponse. — Je feignis de ne pas m'en apercevoir; — et pour me donner un air de distinction, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du docteur qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'Aspasie était dénouée: « Permettez, lui dis-je, charmante personne; » et, en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que dans ce moment je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très réel; mais Rosine, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle; et sautant légèrement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Etre bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes dont je dépends prétendent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de parcourir une ville, un point; mais ils m'ont laissé l'univers entier: l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissait-on achever mon voyage! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre, — dans cette contrée délicieuse qui renferme tous les biens et toutes les richesses du monde? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis *double*. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force: une puissance secrète m'entraîne; — elle me dit que j'ai besoin de l'air du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré; — ma porte s'ouvre: — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, cet escalier; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-goût acide lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi!

MAISTRE.

FIN DU VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

LE LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les remparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Auprès de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le XVe siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse : de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de la faim*), donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces masures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelle la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche, tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui, de temps en temps, allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital. — Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant à la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on?* Excusez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas : vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre*. Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point : je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

Soyez le bien venu, dit alors le lépreux en se retournant tout-à-coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé*. Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avait totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX.

De l'intérêt!.... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine, qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure.

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet, voilà des fleurs dont l'aspect est tout-à-fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses ; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes ; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques-unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc?

LE LÉPREUX.

Je craindrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez-vous?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX.

Les arbres sont encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir; c'est ma place favorite... Montez le long de ces pierres ; c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX.

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire, On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.



Le Lépreux.

LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais : une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

LE MILITAIRE.

Infortuné!

LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu.

LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous prie?

LE LÉPREUX.

Ah! mon nom est terrible! je m'appelle *le Lépreux!* On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux;* voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent-être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

Celui qui chérit sa cellule y trouvera la paix. L'Imitation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence par éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment: pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes: je travaille à me faire des habits; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore aux dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature: toutes mes idées alors sont vagues, indécises; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable. Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour: aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhème. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens: je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles, sans éprouver un étonnement religieux; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris et que j'aime de préférence; de ce nombre est l'ermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli: ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je? j'ai quelque fois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets; leur froide écorce me repousse; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu de calme dans mon âme.

LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps!

LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels!

LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche?

LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

LE LÉPREUX.

Ah ! monsieur, les insomnies! les insomnies! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe tout entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant de moi, e bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autres fois aussi, je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncèlent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croirez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreur qui surpasse tous mes autres maux.

LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

LE LÉPREUX.

Vous croyez que cela peut venir de la fièvre? Ah ! je voudrais bien que vous dissiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre!

LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur. — Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi ? Asseyez-vous ici, sur cette pierre ; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc? Non, vous ne me quitterez point; placez-vous près de moi. (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du Lépreux, qui la retira avec vivacité.)

LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous allez saisir ma main!

LE MILITAIRE.

Eh bien ! je l'aurais serrée de bon cœur.

LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

LE MILITAIRE.

Quoi donc! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables?

LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir!

LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant! Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés.

LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte?

LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse; adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie!

LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

LE MILITAIRE.

Un crime! je ne puis vous en croire capable.

LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années, un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde; mais il était encore un trésor pour la maison du Lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cet ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle*, et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaîté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie; ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant, qui ordonna que mon chien fût tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la Doire; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris, et je rentrai dans ma tour plus mort que vif; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis encore y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchaient lentement; leurs bras étaient entrelacés. Tout-à-coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha la tête sur le sein de son époux, qui la serra

dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je? l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étaient leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient : j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur : je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul! sans aide, sans amis, sans compagne..... Quelle affreuse destinée!

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs! assez longtemps tu as souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi, et fixa toutes mes pensées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaires sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : Malheur à toi, Lépreux! malheur à toi! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramafan, répéta distinctement : Malheur à toi! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la place de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi!

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : « Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que je serai présente dans tes angoisses. » En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme où j'allais me précipiter se présenta tout-à-coup à mes yeux dessillés; je m'approchai en tremblant du livre sacré : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis! Et comme je retirai la croix du livre, j'y trouvai un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes, retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire, et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravées dans mon cœur : « Mon « frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du « ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi; je prierai Dieu qu'il te « donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce « qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pour- « rai te montrer toute mon affection ; rien ne m'empêchera plus de « t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite « croix que j'ai portée toute ma vie; elle m'a souvent consolée dans « mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autres témoins qu'elle. « Rappelle-toi, lorsque tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu « pusses vivre ou mourir en bon chrétien. » Lettre chérie! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Lépreux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdîtes?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans; mais ses souffrances la faisaient paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparait : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdue bien jeune.

LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir; un cruel pressentiment m'agitait. « Pourquoi pleures-tu? me disait-elle; pourquoi t'affliger ainsi? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses. »

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. « Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel. » Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. « Soutiens-moi seulement, me dit-elle; j'aurai peut-être encore la force de marcher. » Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers : je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein; je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité! lui disais-je, ma chère sœur; délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains; la douleur ôtait la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. *Etranger*, dit-il, *lorsque le chagrin ou le découra-*

gement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté*, s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir; nous ne nous reverrons peut-être pas de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. *Pourquoi*, dit-il enfin, *chercherais-je à me faire illusion? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux.....* Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.



Les Adieux du Lépreux.

FIN DU LÉPREUX DE LA CITÉ D'AOSTE.

POÉSIES DE GILBERT.

Le Jugement dernier.

Quels biens vous ont produits vos sauvages vertus?
Justes, vous avez dit : Dieu nous protége en père ;
Et, partout opprimés, vous rampez abattus
Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
Implorez ce Dieu défenseur ;
En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance :
Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence
Avec l'impie et l'oppresseur?

— Méchants, suspendez vos blasphèmes.
Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
Il nous frappe, il est vrai ; mais, sans juger ses lois,
Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
Ce soleil, témoin de nos pleurs,
Amène à pas pressés le jour de sa justice.
Dieu nous paiera de nos douleurs
Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

— Qu'il vienne donc, ce Dieu, s'il a jamais été!
Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
L'infortuné l'appelle et n'est point écouté :
Il dort, au fond du ciel, sur ses foudres muettes.
Est-ce là ce Dieu généreux?
Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille?
Allez, imitez-vous, et, tandis qu'il sommeille,
Soyez coupables, mais heureux.

Quel bruit s'est élevé? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés ;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan, révolté, loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait : l'Eternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé.
Il a paru, c'est lui : son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème ;
Ici l'homme à l'homme est égal ;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats ;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts ;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu : c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion! oh! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables?
Ici, près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir? où vous cacher? L'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans, les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :
Son Dieu dort-il? Répondez-nous.
Vous pleurez! vains regrets! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté!
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur,
Lorsqu'ils s'approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô Ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus, ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait : ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître ;
Légions de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel,
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire ;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile ;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

GILBERT.

LA GRANDE JOURNÉE.

Pour la patrie il faut qu'on meure !
O citoyens ! voici notre heure ;
C'est l'heure de la liberté !
Levons-nous, levons-nous, mes frères :
Dans l'abîme de nos colères,
Jetons un pouvoir détesté !

Entendez-vous sonner l'alarme :
Le tambour bat ; le peuple s'arme ;
Courons !
Pêle-mêle chacun se rue,
Le drapeau rouge est dans la rue,
Mourons !
Vive la liberté !

Elle est tombée, elle est tombée,
Cette couronne dérobée
D'entre tes mains, ô nation !
Que ces débris dans la poussière
Avec l'opprobre et la misère
Soient en abomination !
Entendez-vous, etc.

Pas de sang ! et partout des armes !
Quoi ! des lauriers et pas de larmes !
Quels beaux rêves nous avons faits !
Il est à bas, mais dans sa honte
Foulé par le peuple qui monte
Et renversé par ses forfaits !
Entendez-vous, etc.

Les mêmes droits pour tous les hommes ;
Frères ! aujourd'hui nous le sommes ;
Du travail et l'égalité !
Citoyens, au banquet du monde,
Asseyons-nous tous à la ronde
Avec ordre et tranquillité !

Entendez-vous ce cri : Victoire !
Jour d'héroïsme et jour de gloire !
Partons !
Pêle mêle chacun se rue ;
Le drapeau rouge est dans la rue ;
Chantons :
Vive la liberté !

ALPHONSE ESQUIROS.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé :
Contre nous, de la tyrannie,
L'étendard sanglant est levé. *bis.*
Entendez-vous dans ces campagnes,
Mugir ces féroces soldats !
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils et vos compagnes !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?... *bis.*
Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage ?
Aux armes, etc.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? *bis.*
Grand Dieu ! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploieraient ;
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez, vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! *bis.*
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous. *bis.*
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère.
Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés ne seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. *bis.*
Bien moins jaloux de leur survivre,
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! *bis.*
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.
Marchons, marchons, qu'un sang impur
Abreuve nos sillons.

ROUGET DE LILLE.

LE CHANT DU DÉPART.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas.
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France!
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance,
Tyrans, descendez au cercueil!
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes,
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs!
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers! elle n'est plus à vous.
Tous vos jours sont à la patrie:
Elle est votre mère avant nous!

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves!
Songez à nous au Champ de Mars,
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie!
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes:
Guidez-nous contre les tyrans.
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfants!

La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,
Nos doigts tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs:
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté!
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr:
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir!

M.-J. CHÉNIER.



[illegible] — [illegible], rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33.



PAUL ET VIRGINIE

PAR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Dessins par BERTALL. Gravures par A. LAVIEILLE

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis ; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses ; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine ; et plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la haie du Tombeau ; un peu sur la droite, le cap Malheureux ; et au delà, la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui brisent au loin sur les récifs ; mais au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi ; mais dès l'aurore, ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.


Paul et Virginie.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes, et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut ; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole. « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont « appartenu ces deux cabanes ?» — Il me répondit : « Mon fils, « ces masures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante ; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel « Européen peut s'intéresser au « sort de quelques particuliers « obscurs ? Qui voudrait même y « vivre heureux, mais pauvre et « ignoré ? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire « des grands et des rois, qui ne « sert à personne. — Mon père, « repris-je, il est aisé de juger à « votre air et à votre discours que « vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, « racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants « de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les « préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent « la nature et la vertu. »

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circon-

stances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta.

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. Il avait avec lui une jeune femme, qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'île de France, se trouva veuve, enceinte, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès d'aucun homme après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelques gorges de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts; comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur: c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans, dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait eu la faiblesse d'ajouter foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage, qui lui avait promis de l'épouser, mais celui-ci, ayant satisfait sa passion, s'éloigna d'elle, et refusa même de lui assurer une subsistance pour un enfant dont il l'avait laissée enceinte. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller cacher sa faute aux colonies, loin de son pays, où elle avait perdu la seule dot d'une fille pauvre et honnête, la réputation. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite, qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla en peu de mots de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; et, voulant mériter sa confiance plutôt que son estime, elle lui avoua, sans lui rien déguiser, l'imprudence dont elle s'était rendue coupable. « Pour « moi, dit-elle, j'ai mérité mon sort; mais vous, madame..., vous, sage « et malheureuse! » Et elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous « inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais « je n'en ai trouvé dans mes parents. »

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais dans les colonies nouvelles on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié, et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir. Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Elle était alors sur le point d'accoucher. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour l'intérêt de leurs enfants, et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales: l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins qu'à peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres, et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux. Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre: car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches. Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, « nous parler et nous entr'aider. » Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case, en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille conjointement avec son amie; celle-ci lui donna le nom de Virginie. « Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse. Je n'ai connu le « malheur qu'en m'écartant de la vertu. »

Lorsque madame de la Tour fut relevée de ses couches, ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir iolof, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment sur les deux habitations les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il semait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumons, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des patates, qui y viennent très-sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le long de la rivière, et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage, et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses. Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des rochers çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère moins à madame de la Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées pagnes avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très-fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient, du matin au soir, du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais d'ailleurs elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche de grand matin à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées, parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves. Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, ayant éprouvé des maux presque semblables, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœurs, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Seulement, si d'anciens feux plus vifs que ceux de l'amitié se réveillaient dans leur âme, une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société. Leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants, fruits d'un amour également infortuné. Elles prenaient plaisir à les mettre ensemble dans le même bain, et à les coucher dans le même berceau. Souvent elles les changeaient de lait. « Mon amie, disait madame de la Tour, chacune de « nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères. » Comme deux bourgeons qui restent sur deux arbres de la même espèce, dont la tempête a brisé toutes les branches, viennent à produire des fruits plus doux, si chacun d'eux, détaché du tronc maternel, est greffé sur le tronc voisin; ainsi ces deux petits enfants, privés de tous leurs parents, se remplissaient de sentiments plus tendres que ceux de fils et de filles, de frère et de sœurs, quand ils venaient à être changés de mamelles par les deux amies qui leur avaient donné le jour. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage, sur leurs berceaux, et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien souvent par les faire pleurer : l'une se rappelant que ses maux étaient venus d'avoir négligé l'hymen, et l'autre, d'en avoir subi les lois ; l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre, d'en être descendue : mais elles se consolaient en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient à la fois, loin des cruels préjugés de l'Europe, des plaisirs de l'amour et du bonheur de l'égalité.

Rien en effet n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie ; à sa vue il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur. Je n'arrivais point de fois ici que je ne les visse tous deux tout nus, suivant la coutume du pays, pouvant à peine marcher, se tenant ensemble par les mains et sous les bras, comme on représente la constellation des gémeaux. La nuit même ne pouvait les séparer; elle les surprenait souvent couchés dans le même berceau, joue contre joue, poitrine contre poitrine, les mains passées mutuellement autour de leurs cous, et endormis dans les bras l'un de l'autre.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois, et si, dans ces courses, une belle fleur, un bon fruit, ou un nid d'oiseaux, se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule ; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes renfermées sous ce jupon bouffant me rappelèrent les enfants de Léda, enclos sous la même coquille.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans des temps reculés et loin d'eux ; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île, et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais des sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes, jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant commun ; ni être intempérant, ayant à discrétion des mets simples ; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats ; chez eux l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer; et, s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes, et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de La Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans ; déjà sa taille était plus qu'à demi formée ; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage ; ils souriaient toujours de concert quand elle parlait ; mais, quand elle gardait le silence, leur obliquité naturelle vers le ciel leur donnait une expression d'une sensibilité extrême, et même celle d'une légère mélancolie. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin, et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait il devenait tranquille et allait s'asseoir auprès d'elle. Souvent leur repas se passait sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc représentant quelques-uns des enfants de Niobé; mais, à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées, et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie « sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, devenue mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support, et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier, et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort, pour avoir épousé un aventurier, un libertin ; que les passions portaient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux îles plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était après tout dans un bon pays où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par se louer elle-même : pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est, qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité ; mais, quoiqu'elle fût très-riche, et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait par post-criptum que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée, mais suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré ; afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes : « Je verrai.... nous verrons.... avec le temps.... il y a bien des mal-« heureux... Pourquoi indisposer une tante respectable ?... C'est vous « qui avez tort. »

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur, et plein d'amertume. En arrivant, elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : « Voilà le fruit de onze ans de patience ! » Mais, comme il n'y avait que madame de la Tour qui sût lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : « Qu'avons-nous besoin de tes parents ? Dieu nous a-t-il abandon-« nées ? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heu-« reuses jusqu'à ce jour ? Pourquoi donc te chagriner ? Tu n'as point de « courage. » Et, voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras : « Chère amie ! s'écria-t-elle, chère « amie ! » Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix. A ce spectacle Virginie, fondant en larmes, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait

*

du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit, Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : « Ah ! madame !... ma bonne maîtresse !... ma mère !... ne pleurez « pas. » De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : « Mes enfants, vous êtes cause de ma peine; mais « vous faites toute ma joie. O mes chers enfants, le malheur ne m'est « venu que de loin ; le bonheur est autour de moi. » Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais, quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu d'une belle saison.



Marguerite quittant son village.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié « d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces « montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs « et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de « la rivière Noire : il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me « noyer; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a « encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! « Mangez, mangez ; » et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave en peu de moments le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller « demander votre grâce à votre maître; en vous voyant il sera touché « de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit « la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne sur les bords de la rivière Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche, et un rotin à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés, et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait ainsi que tout son corps en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura par un affreux serment qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus, et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de « midi ; tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à dîner : redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. « — Oh non ! mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc ? dit Paul ; « ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement « ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de « nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture. » A peine avait-elle dit ces mots qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches ; et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste : autre embarras ; il n'avait point de briquet, et d'ailleurs dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs : avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds, puis avec le tranchant de cette pierre il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser le chocolat, en peu de moments il vit sortir du point de contact de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui bientôt après tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal remplis de joie, par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.



Enfance de Paul et de Virginie.

Après dîner ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour : il faut « que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que

« tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie. » Cette montagne était celle des Trois-Mamelles, ainsi nommée parce que ses trois pitons en ont la forme. Ils descendirent donc le morne de la rivière Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa ainsi chargé sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens « bien fort avec toi. Si l'habitant de la rivière Noire t'avait refusé la grâce « de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment! dit Virginie, « avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé! Mon « Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal facile à faire.» Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur; et il se flattait de monter ainsi la montagne des Trois-Mamelles, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: « Mon frère, le jour baisse; tu as encore « des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne « seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, « je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai « du feu, j'abattrai un palmiste, tu en mangeras le chou, et je te ferai « avec ses feuilles un ajoupa pour te mettre à l'abri. » Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc; elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang: car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne des Trois-Mamelles, sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent sans s'en apercevoir le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne des Trois-Mamelles; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: « Venez, venez au secours de Virginie! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: Virginie!..... Virginie!»

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branche de bois sec propre à allumer du feu. Il sentit alors par son expérience toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: Ne pleure point, mon « ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause « de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. « Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! « j'ai été bien imprudente! » et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous.» A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient, le soir, tuer des « cerfs à l'affût. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il « me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case; oui, « je reconnais sa voix: serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre « montagne? » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus « retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui « travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez « allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même « de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et « à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle; et, sur-le-champ, comme si ce « pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas; il m'a « conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la rivière Noire. C'est « là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse « marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! Il « me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, « et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, « toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la rivière Noire, où il s'est « arrêté encore en aboyant de toute sa force: c'était sur le bord d'une « source auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. « Enfin il m'a conduit ici: nous sommes au pied de la montagne des « Trois-Mamelles, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. « Allons, mangez, et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: « Oh! qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu, et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau, qu'il alluma: car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route: Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur disait-il, où je vous « portais tous deux à la fois dans mes bras? mais maintenant vous êtes « grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit: « Bons petits blancs, « n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une né- « gresse de la rivière Noire; vous alliez demander sa grâce à son mau- « vais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur « nos épaules. » Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie attendrie disait à Paul: « O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bien- « fait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient: « Est-ce vous, mes enfants? » Ils répondirent avec les noirs: « Oui, c'est nous; » et bientôt ils aperçurent leurs mères, et Marie, qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? « dans quelles angoisses vous nous avez jetées! — Nous venons, dit Vir- « ginie, de la rivière Noire demander la grâce d'une pauvre esclave mar- « ronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle « mourait de faim; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: « Vous me « payez de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: « Et toi aussi, mon fils, tu as fait « une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés; seulement, quand un passant demandait sur le chemin des Pamplemousses à quelques habitants de la plaine: « Qui est-ce qui demeure là- « haut dans ces petites cases? » Ceux-ci répondaient sans les connaître: « Ce sont de bonnes gens. » Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi, la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence, qui par leurs mains avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples, et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait embelli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait donc avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui

a le parfum de la fleur d'orange; il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits : tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papayer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paraissait de son centre comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies et des champs de riz et de blé. Mais, en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature : guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter : ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs qui répétaient au milieu de la verdure les arbres en fleurs, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue : a la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades, et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans les roches; en peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés inaccessibles à la chaleur, ou l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait à l'abri des vents un arbre domestique chargé de fruits. Là, était une moisson; ici, un verger. Par cette avenue, on apercevait les maisons, par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tatamaques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevraient, ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite : il me semble alors qu'une voix humaine sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul, et que d'autres hommes dans ces mêmes lieux ont senti, pensé et souffert comme lui; que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

J'écrivis donc sur le petit mât du pavillon de Paul et de Virginie ces vers d'Horace :

> . . . Fratres Helenæ, lucida sidera,
> Ventorumque regat pater,
> Obstrictis aliis, præter iapyga.

Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirigent, et ne fassent souffler que le zéphyr.

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque, à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée :

> Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres!

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui était leur lieu d'assemblée :

> At secura quies, et nescia fallere vita.

Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper.

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant. « J'eusse « mieux aimé, ajoutait-elle : TOUJOURS AGITÉE, MAIS CONSTANTE. — Cette de« vise, lui répondis-je, conviendrait encore mieux à la vertu. » Ma réflexion la fit rougir.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse, au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avait semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé, et qui, semblable à un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais, de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait le REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher la DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles : l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre, l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait au bout de douze ans celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la girollée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux parfums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure. Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine, et au haut des airs la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan indien. Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet : dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accouraient sous l'herbe : tous s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds comme des poules.

Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appetits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies, et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain; il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage : Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait, rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches; et, auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits : des sacs de riz, des gerbes de blé, et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe. Ensuite, madame de la Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient; ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents, qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, madame de la Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés, car leur théologie était toute en sentiment, comme celle de la nature, et leur morale toute en action, comme celle de l'Evangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse : chaque jour était pour eux un jour de fête; et tout ce qui les environnait un temple divin où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute-puissante et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, tous les autres se réunissaient autour de lui et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier : Marguerite, une gaieté vive; madame de la Tour, une théologie douce; Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise et de la cordialité. Marie et Domingue même venaient à son secours; ils s'affligeaient s'ils le voyaient affligés, et ils pleuraient s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à des parties de plaisir; mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêtete et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes ou mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accointance des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligeantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office : c'était une personne affligée qui leur demandait des conseils ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade dans un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides de larmes, mais le cœur rempli de joie; car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière qui coule dans mon voisinage. Je me procurais, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous donnions rendez vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux; nous y apportions de l'habitation des provisions végétales, que nous joignions à celles que la mer nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ses rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procuraient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avançait quelquefois sur les récifs au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens; Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations; elle est si naturelle et si expressive, que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté. Tantôt, au son du tam-tam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie, et en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là sur leurs pas quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était pour l'ordinaire au carrefour d'une forêt, dont les percés formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage; nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses, qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairés en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude; leurs troncs mousseux et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient pour Paul et Virginie

des jours de plus grandes réjouissances : c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs, nees dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation ; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix. D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageaient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres, et si timides, qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, l'agrément. Cette liqueur avait été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère ; son frère avait cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser ; elle ne les quittait point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites; elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. « On ne fait son bonheur, disait-« elle, qu'en s'occupant de celui des autres. » Quand elles s'en retournaient, elle les engageait d'emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases. Elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens dont l'esprit se remplit, dès l'enfance, de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. « Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les « ombres des bananiers sont à leurs pieds ; » ou bien : « La nuit s'ap-« proche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous « nous voir ? lui disaient quelques amies du voisinage. — Aux cannes de « sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce « et plus agréable, » reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : « Mon frère, disait-elle, est de l'âge « du grand cocotier de la fontaine, et moi, de celui du plus petit. Les « manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-qua-« tre fois leurs fleurs depuis que je suis au monde. » Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades ; ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière ? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières : oui, des lumières ; et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre. Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front, aucune intempérance n'avait corrompu leur sang, aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels, dans le jardin d'Eden, parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux : « Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse : « quand, du haut de la montagne, je t'aperçois au fond de ce vallon, tu « me parais au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu « marches vers la maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses « petits a un corsage moins beau et une démarche moins légère. Quoique « je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir « pour te retrouver; quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste pour « moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'ap-« proche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le « bleu de tes yeux; le chant des bengalis, moins doux que le son de ta « voix. Si je te touche seulement du bout du doigt, tout mon corps fré-« mit de plaisir. Souviens-toi du jour où nous passâmes à travers les « cailloux roulants de la rivière des Trois-Mamelles. En arrivant sur ses « bords, j'étais déjà bien fatigué; mais, quand je t'eus prise sur mon « dos, il me semblait que j'avais des ailes comme un oiseau. Dis-moi « par quel charme tu as pu m'enchanter. Est-ce par ton esprit? mais « nos mères en ont plus que nous deux. Est-ce par tes caresses? mais « elles m'embrassent plus souvent que toi. Je crois que c'est par ta « bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la ri-« vière Noire, pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. « Tiens, ma bien-aimée, prends cette branche fleurie de citronnier que « j'ai cueillie dans la forêt; tu la mettras, la nuit, près de ton lit. Mange « ce rayon de miel, je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher. Mais aupa-« vant repose-toi sur mon sein, et je serai délassé. »

Virginie lui répondait : « O mon frère, les rayons du soleil au matin, « au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence. « J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais, quand elles t'ap-« pellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te « font me sont plus sensibles que celles que j'en reçois. Tu me demandes « pourquoi tu m'aimes; mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. « Vois nos oiseaux : élevés dans les mêmes nids, ils s'aiment comme « nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Ecoute comme ils s'ap-« pellent et se répondent d'un arbre à l'autre : de même, quand l'écho « me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte au haut de la mon-« tage, j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, sur-« tout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître « de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois : — Ah ! « mon frère a un bon cœur, sans lui je serais morte d'effroi. Je prie Dieu « tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pau-« vres serviteurs ; mais, quand je prononce ton nom, il me semble que « ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne « t'arrive aucun mal ! Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des « fruits et des fleurs? N'en avons-nous pas assez dans le jardin ? Comme « te voilà fatigué ! tu es tout en nage. » Avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues, et elle lui donnait plusieurs baisers.

Cependant depuis quelque temps Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir, son teint jaunissait, une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée ; elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos, et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant; puis tout à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait, un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens. Paul lui disait : « La verdure couvre « nos rochers, nos oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai au-« tour de toi, toi seule es triste. » Et il cherchait à la ranimer en l'embrassant; mais elle détournait la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages : c'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe pendant trois semaines l'île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts, l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer ; seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur ; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos. Elle s'achemine, à la clarté de la lune vers sa fontaine ; elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que, dans son enfance, sa mère et Marguerite s'amusaient à la baigner avec Paul dans ce même lieu; que Paul ensuite, réservant ce bain pour elle seule, en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques. Elle entrevoit dans l'eau, sur ses bras nus et sur son sein, les reflets des deux palmiers plantés à la naissance de son frère et de la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte que les palmiers unis; et elle soupire. Elle songe à la nuit, à la solitude, et un feu dévorant la saisit. Aussitôt elle sort, effrayée de ces dangereux

ombrages, et de ces eaux plus brûlantes que les soleils de la zone torride. Elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes; plusieurs fois elle fut près de prononcer le nom de Paul, mais son cœur oppressé laissa sa langue sans expression; et, posant sa tête sur le sein maternel, elle ne put que l'inonder de ses larmes.



Lecture de l'ancien Testament.

Madame de la Tour pénétrait bien la cause du mal de sa fille ; mais elle-même n'osait lui en parler. « Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à Dieu, « qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui « pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre « que pour exercer la vertu. »



Virginie essuyant le front de Paul.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Le sommet des montagnes les rassemblait autour d'eux; et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne : le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de la charpente, tant les éclairs étaient vifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la douleur d'une tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu : il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir, la pluie cessa; le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta, en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais et sonore. Des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée çà et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut; de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout et bien verdoyants; mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis, qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient par des chants plaintifs la perte de leurs petits.



Virginie à la fontaine.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul : « Vous aviez apporté « ici des oiseaux, l'ouragan les a tués. Vous aviez planté ce jardin, il est « détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point. » Paul lui répondit : « Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel ! « mais je ne possède rien, même sur la terre. » Virginie reprit en rougissant : « Vous avez à vous le portrait de saint Paul. » A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature, représentant l'ermite Paul. Marguerite y avait une grande dévotion : elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou étant fille; ensuite, devenue mère, elle l'avait mis à celui de son enfant. Il était même arrivé qu'étant enceinte de lui, et délaissée de tout le monde, à force de contempler l'image de ce bienheureux solitaire, son fruit en avait contracté quelque ressemblance ; ce qui l'avait décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton ému : « Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je « n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au « monde. » A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser ; mais aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de la Tour : « Pourquoi ne ma- « rions-nous pas nos enfants ? ils ont l'un pour l'autre une passion ex- « trême, dont mon fils ne s'aperçoit pas encore. Lorsque la nature lui « aura parlé, en vain nous veillons sur eux, tout est à craindre. » Madame de la Tour lui répondit : « Ils sont trop jeunes et trop pauvres. « Quel chagrin pour nous si Virginie mettait au monde des enfants mal- « heureux qu'elle n'aurait peut-être pas la force d'élever ! Ton noir « Domingue est bien cassé, Marie est infirme. Moi-même, chère amie,

« depuis quinze ans je me sens fort affaiblie. On vieillit promptement « dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est no- « tre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempéra- « ment, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le « sais, nous n'avons guère que le nécessaire de chaque jour. Mais, en « faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui « fournira de quoi acheter quelques esclaves; et, à son retour ici, nous le « marierons à Virginie; car je crois que personne ne peut rendre ma « chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre « voisin. »

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus de leur avis. « Les mers « de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable « pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, « et d'autant de temps pour revenir. Nous ferons dans notre quartier « une pacotille à Paul; car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand « nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun « usage, faute de moulins pour l'éplucher; du bois d'ébène, si commun « ici qu'il sert au chauffage; et quelques résines qui se perdent dans nos « bois : tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile « ici. »

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage; et avant tout, je voulus en prévenir Paul. Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge : « Pourquoi voulez-vous que « je quitte ma famille pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il « un commerce au monde plus avantageux que la culture d'un champ « qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire « le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu « d'ici à la ville, sans que j'aille courir aux Indes? Nos mères me disent « que Domingue est vieux et cassé; mais moi, je suis jeune, et je me « renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur arriver, pendant mon absence, « quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh! non, « non, je ne saurais me résoudre à les quitter. »

Sa réponse me jeta dans un grand embarras; car madame de la Tour ne m'avait pas caché l'état de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner quelques années sur l'âge de ces jeunes ge s, en les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs que je n'osais même faire soupçonner à Paul.

Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France apporta à madame de la Tour une lettre de sa tante. La crainte de la mort, sans laquelle les cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait frappée. Elle sortait d'une grande maladie, dégénérée en langueur, et que l'âge rendait incurable. Elle man lait à sa nièce de repasser en France; ou si sa santé ne lui permettait pas de faire un si long voyage, elle lui enjoignait de lui envoyer Virginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation, un parti à la cour et la donation de tous ses biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille, qu'elle y répandit la consternation. Domingue et Marie se mirent à pleurer; Paul, immobile d'étonnement, paraissait prêt à se mettre en colère; Virginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer un mot. « Pourriez-vous nous quitter mainte- « nant? dit Marguerite à madame de la Tour. — Non, mon amie; non, « mes enfants, reprit madame de la Tour; je ne vous quitterai point. « J'ai vécu avec vous, et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai « connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, « d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la du- « reté de mes parents et par la perte de mon cher époux Mais depuis « j'ai goûté plus de consolation et de félicité avec vous, sous ces pauvres « cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même « espérer dans ma patrie. »

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour dans ses bras, lui dit : « Je ne vous quitterai « pas non plus; je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour « vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous. » Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de joie et qui y fut la plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avançait vers l'habitation. C'était M. de la Bourdonnais; il entra dans la case, où toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau; elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge des feuilles de bananier. Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonnement de la pauvreté de cette demeure; ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières, mais qu'elle avait bien des droits sur lui. « Vous avez, ajouta-t-il, « madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa « fortune et vous attend auprès d'elle. » Madame de la Tour répondit au gouverneur que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. « Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoi- « selle votre fille, si jeune et si jolie, vous ne sauriez sans injustice la « priver d'une si grande succession. Je ne vous cache pas que votre tante « a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle; les bureaux m'ont « écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais ne l'exer- « çant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends « de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend « l'établissement de votre fille, et le bien-être de toute votre vie. Pour- « quoi vient-on aux îles? N'est-ce pas pour y faire fortune? N'est-il pas « plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie? »

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. « Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs « de voyage de mademoiselle votre fille, de la part de votre tante. » Ensuite, il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant cependant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole, et dit au gouverneur : « Monsieur, « ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue. — Avez- « vous un autre enfant, madame? dit M. de la Bourdonnais à madame de « la Tour. — Non, monsieur, reprit-elle; celui-ci est le fils de mon amie « mais lui et Virginie nous sont également chers. — Jeune homme, dit « le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, « vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il « est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intri- « gant ce qui appartient au mérite qui se cache. »

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, avec du café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques « Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois, « mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or. » Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit : « Je désire être votre ami, car « vous êtes un honnête homme. » M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire; il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occasion prochaine d'envoyer sa fille en France, sur un vaisseau prêt à partir, qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années « Votre « tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans : « ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien; la fortune ne vient pas tous « les jours. Consultez-vous : tous les gens de bon sens seront de mon « avis. » Elle lui répondit que « ne désirant désormais d'autre bonheur « dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la « France entièrement à sa disposition.

Madame de la Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part, et lui dit : « Mon enfant, « nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur « l'âge; je suis déjà infirme. Si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans « fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant « personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vi- « vre, de travailler sans cesse à la terre, comme une mercenaire. Cette « idée me pénètre de douleur. » Virginie lui répondit : « Dieu nous a « condamnés au travail; vous m'avez appris à travailler et à le bénir « chaque jour. Jusqu'à présent, il ne nous a pas abandonnés, et il ne « nous abandonnera point encore : sa providence veille particulièrement « sur les malheureux, vous me l'avez dit tant de fois, ma mère! Je ne « saurais me résoudre à vous quitter.» Madame de la Tour, émue, reprit: « Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour « avec Paul, qui n'est point ton frère. Songe maintenant que sa fortune « dépend de toi. »

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore; elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur le cœur. Mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été ses combats, qui n'avaient eu d'autre témoin que Dieu seul; qu'elle voyait le secours de sa providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigeait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support, tout l'engageait à rester près d'elle sans inquiétude pour le présent, et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour, voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en attendait, lui dit : « Mon enfant, je ne veux « point te contraindre; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul. « Quand le cœur d'une fille est pris, son amant n'a plus rien à lui de- « mander. »

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de la Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur. « Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué! « vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien « aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que « vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de res- « ter ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut « obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes; c'est un « sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous; il faut, « à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage

« en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma « chère demoiselle? »

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant : « Si c'est l'or-« dre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et fut rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle pour me consulter sur le départ de Virginie. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains de bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout, sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes raisons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bienséance, et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était opposée fortement à son départ, ne fit aucune objection. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. « On trame quelque chose contre moi, dit-il, puisqu'on se « cache de moi. »

Cependant le bruit s'était répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers; on y vit grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde : de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Masulipatan, des mousselines de Dacca, unies, rayées, brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate, d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à rameaux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir; des taffetas roses, des satins à pleine main, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar.

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle veilla seulement sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils. « Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles, cela pour l'usage de « Marie et de Domingue. » Enfin le sac de piastre était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune, qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit d'un air accablé : « Ma sœur s'en va; elle fait déjà les ap-« prêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre « crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir. » Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations seraient sans effet.

Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue de Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. Elle était vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Sa taille légère et élevée se dessinait parfaitement sous son corset; et ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion combattue, donnait à son teint une couleur animée, et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait porter malgré elle, rendait encore sa langueur plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier : « Pourquoi, mon fils, te nourrir de fausses « espérances, qui rendent les privations encore plus amères? Il est temps « que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de « la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande con-« dition : pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne, et qui « pis est, tu es bâtard. »

Ce mot de bâtard étonna beaucoup Paul; il ne l'avait jamais ouï prononcer; il en demanda la signification à sa mère, qui lui répondit : « Tu « n'as point eu de père légitime. Lorsque j'étais fille, l'amour me fit « commettre une faiblesse dont tu as été le fruit. Ma faute t'a privé de « ta famille paternelle; et mon repentir, de ta famille maternelle. In-« fortuné, tu n'as d'autres parents que moi seule dans le monde! » Et elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit: « O ma mère, puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le monde, « je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me ré-« véler! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle « de la Tour depuis deux mois, et qui la décide aujourd'hui à partir. « Ah! sans doute elle me méprise. »

Cependant l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu, et ne parla point. Virginie en sortit la première et fut s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages, que ses rayons dissipaient par degrés; sa lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air; tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une lumière et une ombre: c'étaient le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue, elle se troubla et détourna la tête pour que Paul ne la vît pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers; et dans le silence de la nuit, nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit : « Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. « Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la « mer, dont vous êtes si effrayée! — Il faut, répondit Virginie, que j'o-« béisse à mes parents, à mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, « pour une parente éloignée que vous n'avez jamais vue! — Hélas! dit « Virginie, je voulais rester ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas voulu. « Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse; « que la vie était une épreuve... Oh! c'est une épreuve bien dure!

« — Quoi! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune « ne vous a retenue? Ah! il en est encore que vous ne me dites pas. La « richesse a de grands attraits. Vous trouverez bientôt, dans un nou-« veau monde, à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez « plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par « une naissance et une fortune que je ne puis vous offrir. Mais, pour « être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborde-« rez-vous, qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où for-« merez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Com-« ment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous « êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, déjà sur l'âge, « lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à « la promenade, où elle s'appuyait sur vous? Que deviendra la mienne, « qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, « quand je les verrai pleurer de votre absence? Cruelle! je ne vous « parle point de moi; mais que deviendrai-je moi-même quand, le ma-« tin, je ne vous verrai plus avec nous, et que la nuit viendra sans nous « réunir; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre nais-« sance, et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puis-« qu'un nouveau sort te touche, que tu cherches d'autres pays que ton « pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'ac-« compagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tem-« pêtes, qui te donnent tant d'effroi sur la terre. Je reposerai ta tête sur « mon sein; je réchaufferai ton cœur contre mon cœur; et en France, « où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme « ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te « verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour « te faire le plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds. »

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie, qui lui disait ces mots entrecoupés de soupirs : « C'est pour « toi que je pars... pour toi, que j'ai vu chaque jour courbé par le tra-« vail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occa-« sion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu « nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié? Que me dis-tu « de ta naissance? Ah! s'il m'était encore possible de me donner un « frère, en choisirais-je un autre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beau-« coup plus cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser « loin de moi! Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même, « jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je « pars, je vis, je meurs : fais de moi ce que tu veux. Fille sans vertu! « j'ai pu résister à tes caresses, et je ne peux soutenir ta douleur! »

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible : « Je pars avec elle; rien ne pourra m'en « détacher! » Nous courûmes tous à lui. Madame de la Tour lui dit : « Mon fils, si vous nous quittez, qu'allons-nous devenir? »

Il répéta, en tremblant, ces mots : « Mon fils... mon fils... Vous ma « mère, lui dit-il, vous qui séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux « nous avons sucé votre lait; tous deux, élevés sur vos genoux, nous « avons appris de vous à nous aimer; tous deux nous nous le sommes dit « mille fois; et maintenant vous l'éloignez de moi! vous l'envoyez en « Europe, dans ce pays barbare qui vous a refusé un asile, et chez des « parents cruels qui vous ont vous-même abandonnée! Vous me direz : « Vous n'avez plus de droits sur elle; elle n'est pas votre sœur. Elle est « tout pour moi, ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon bien. « Je n'en connais plus d'autre. Nous n'avons eu qu'un toit, qu'un ber-« ceau; nous n'aurons qu'un tombeau. Si elle part, il faut que je la « suive. Le gouverneur m'en empêchera? M'empêchera-t-il de me jeter

« à la mer? Je la suivrai à la nage. La mer ne saurait m'être plus f[illegible]
« neste que la terre. Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mour-
« rai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare ! femme sans pitié ! puisse
« cet océan où vous l'exposez ne jamais vous la rendre ! puissent ses
« flots vous rapporter mon corps, et, le roulant avec le sien parmi les
« cailloux de ces rivages, vous donner, par la perte de vos deux enfants,
« un sujet éternel de douleur ! »



M. de la Bourdonnais.

A ces mots, je le saisis dans mes bras car le désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient ; la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage en feu ; ses genoux tremblaient, et je sentais, dans sa poitrine brûlante, son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit : « O mon ami ! j'atteste les plaisirs de notre
« premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais
« deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi ; si je pars, de
« revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous
« qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie et qui voyez
« mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je
« dois traverser, par l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé du
« mensonge. »

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler. Madame de la Tour, hors d'elle, me dit : « Je
« n'y puis tenir ; mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura
« pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que
« personne ici n'a dormi. »

Je dis à Paul : « Mon ami, votre sœur restera. Demain nous parlerons
« au gouverneur : laissez reposer votre famille, et venez passer cette
« nuit chez moi. Il est tard, il est minuit ; la croix du sud est droite sur
« l'horizon. »

Il se laissa emmener sans rien dire, et après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire ? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie de ce jour ne peut recevoir la lumière, que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

« Mon père, lui dis-je, je vous en conjure, achevez de me raconter ce
« que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du
« bonheur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que
« devint, je vous prie, l'infortuné Paul ? »

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut : « Où est Virginie ! » Marie tourna la tête vers son jeune maître, et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie s'y était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse derrière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible, qu'on appelle le Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si escarpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages, que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui, y entretiennent plusieurs ruisseaux, qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute. De ce lieu on voit une grande partie de l'île avec ses mornes surmontés de leurs pitons, entre autres Pieter-Booth et les Trois-Mamelles, avec leurs vallons remplis de forêts ; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers



Madame de la Tour.

l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit, à plus de dix lieues au large, comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer ; il était déjà disparu qu'il croyait le voir encore ; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des vents, qui y agitent sans cesse les sommets des pal-

mistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie. Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée contre le rocher, et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après lui depuis le lever du soleil : j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation ; et son premier mouvement, en revoyant madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de la Tour nous dit que le vent s'étant levé vers les trois heures du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin, et que, malgré ses propres raisons, ses larmes, et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante. « Au « moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tran- « quille à présent. Je lui aurais dit : Virginie, si, pendant le temps que « nous avons vécu ensemble, il m'est échappé quelque parole qui vous « ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me « la pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous « revoir, adieu, ma chère Virginie ! adieu ! Vivez loin de moi contente et « heureuse ! » Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuraient : « Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui « essuie vos larmes ! » Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer çà et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant : « Que me demandez-vous ? « vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans « sa main. » Il fut au Repos de Virginie ; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria : « Pauvres oiseaux ! vous n'irez plus au-



Le vieillard.

« devant de celle qui était votre bonne nourrice. » En voyant Fidèle qui flairait çà et là, et marchait devant lui en quêtant, il soupira, et lui dit : « Oh ! tu ne la retrouveras plus jamais. » Enfin il fut s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille ; et, à l'aspect de la mer, où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin celle-ci parvint à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison, et à y prendre quelque peu de nourriture. Il



Marguerite.

se mit à table avec nous auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance ; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables ; mais, dès qu'il s'apercevait de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés, une tasse de coco où elle avait coutume de boire ; et, comme si ces restes de son amie eussent été les choses du monde les plus précieuses, il les baisait et les mettait dans son sein. L'ambre ne répand pas un parfum aussi doux que les objets touchés par l'objet que l'on aime. Enfin, voyant que ses regrets augmentaient ceux de sa mère et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continuel, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Virginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait ; et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre. Ainsi, il s'était perfectionné dans l'agriculture et dans l'art de disposer avec agrément le terrain le plus irrégulier, par le sentiment de l'amour. Sans doute, c'est aux jouissances que se propose cette passion ardente et inquiète, que les hommes doivent la plupart des sciences et des arts ; et c'est de ses privations qu'est née la philosophie, qui apprend à se consoler de tout. Ainsi la nature, ayant fait l'amour le lien de tous les êtres, l'a rendu le premier mobile de nos sociétés, et l'instigateur de nos lumières et de nos plaisirs.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire mo-

derne, ne l'intéressa guère davantage : il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes ; des guerres sans sujet et sans objet ; des intrigues obscures ; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le Télémaque, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectaient davantage : alors, ému par de touchants ressouvenirs, sa voix s'étouffait, et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses ; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence de raison, que Virginie ne vint à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille ; seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

« Très-chère et bien aimée maman,

« Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture ; et, comme « je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous « soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions « que j'ai prises pour vous donner de mes nouvelles, et pour recevoir des « vôtres.

« J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avais « presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui ! Ma grand'tante fut « bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur mes ta- « lents, je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda « qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde ; et quand « je lui eus répondu que c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre « volonté, elle me répondit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. « Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans une grande abbaye au- « près de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce : ils m'enseignent, « entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathé- « matique, et à monter à cheval ; mais j'ai de si faibles dispositions pour « toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces mes- « sieurs. Je sens que je suis une pauvre créature qui ai peu d'esprit, « comme ils le font entendre. Cependant les bontés de ma tante ne se « refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. « Elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien « parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de com- « tesse ; mais elle m'a fait quitter mon nom de LA TOUR, qui m'était aussi « cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines « que mon père avait souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé « votre nom de femme par celui de votre famille, qui m'est encore cher « cependant, parce qu'il a été votre nom de fille. Me voyant dans une « situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques se- « cours. Comment vous rendre sa réponse ? Mais vous m'avez recom- « mandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu « ne vous servirait à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, « beaucoup vous embarrasserait. J'ai cherché d'abord à vous donner de « mes nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne : mais « n'ayant, à mon arrivée ici, personne en qui je pusse prendre confiance, « je me suis appliquée, nuit et jour, à apprendre à lire et à écrire : « Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé « de l'envoi de mes premières lettres les dames qui sont autour de moi ; « j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois, « j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies : c'est sous son adresse « ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma « grand'tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourrait, « selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a « qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de « ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup de goût pour ma personne. Pour « dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en « pourrais prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne puis disposer d'un « sou. On dit que, si j'avais de l'argent, cela tirerait à conséquence. Mes « robes mêmes appartiennent à mes femmes de chambre, qui se les dis- « putent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien « plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous ; car je n'ai rien à donner. « Lorsque j'ai vu que les grands talents que l'on m'enseignait ne me « procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours « à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. « Je vous envoie donc plusieurs paires de bas de ma façon, pour vous et « maman Marguerite, un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs « rouges pour Marie. Je joins à ce paquet des pepins et des noyaux des « fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres que « j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye. « J'y ai ajouté aussi des semences de violettes, de marguerites, de bassi- « nets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans « les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de plus belles fleurs « que dans les nôtres ; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que « vous et maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que « du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes « larmes. Ce sera une grande joie pour moi si vous avez un jour la sa- « tisfaction de voir des pommiers croître auprès de nos bananiers, et « des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croi- « rez dans la Normandie, que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je « n'ai plus de joies loin de vous : pour mes peines, je les adoucis en « pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté « de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne « ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. Mes fem- « mes de chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à « elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation « sur des objets qui me sont si chers : Mademoiselle, souvenez-vous que « vous êtes Française, et que vous devez oublier le pays des sauvages. « Ah ! je m'oublierais plutôt moi-même que d'oublier le lieu où je suis « née, et où vous vivez ! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de « sauvages ; car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part « de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

« Très-chère et bien aimée maman,

« Votre obéissante et tendre fille,

« VIRGINIE DE LA TOUR. »

« Je recommande à vos bontés Marie et Domingue, qui ont pris tant « de soins de mon enfance ; caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvé « dans les bois. »

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié, dans ses ressouvenirs, le chien de la maison : mais il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines : celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur le caractère de ces plantes, et sur les lieux les plus propres à les semer. « La violette, lui mandait-elle, pro- « duit une petite fleur d'un violet foncé, qui aime à se cacher sous les « buissons ; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir. » Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier. « La scabieuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mou- « rant et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On l'ap- « pelle aussi, pour cette raison, fleur de veuve. Elle se plaît dans les « lieux âpres et battus des vents. » Elle le priait de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de ROCHER DES ADIEUX.

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul, lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux, qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie.

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur depuis son départ, et que pour elle en particulier elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'Afrique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille, et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle.

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées ; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui

avait apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier : ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser; quelques-uns même disaient que la chose était faite, et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais, comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance. D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie ; et comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes, cherche la solitude. Il est même très-remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs, ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Egyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont de nos jours, les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés, divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continuelle ; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuguer les uns les autres. Mais, dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur. Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, réfléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie : tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit, ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on se fait une solitude intérieure, d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais. Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doive vivre absolument seul : il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt, au pied d'un arbre, un champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté : ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables ; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif. Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne le hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes ; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare, et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune ; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable de ne pas courir après leur malheureux bonheur : ils blâmaient ma vie solitaire ; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes ; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais, si je me communique à tout le monde, je ne me livre à personne. Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse, dans le calme présent, les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix ; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages ; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoiqu'on n'aperçoive pas de mon ermitage, situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages : il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive, et bois de cannelle ; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'enlaçant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure. Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt, quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposent l'éclat de leurs couleurs à la verdure rembrunie par le soleil. Telles sont, entre autres, diverses espèces de perruches, et les pigeons bleus appelés ici pigeons hollandais. Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire ; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air ; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramages inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin les échos de ces forêts. La rivière, qui coule en bouillonnant sur un lit de roche, à travers les arbres, réfléchit çà et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants : à mille pas de là elle se précipite de différents étages de rocher, et forme à sa chute une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise en tombant en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses, et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois et assourdissent, comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là, est un rocher assez éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher, madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne, qu'elle n'en mît en terre les noyaux ou les pepins. « Il en viendra, disait-elle, « des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins « à un oiseau. » Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crut plusieurs papayers, parmi lesquels il y en avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ ; mais, comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par son amie ; et en temps il fut saisi d'une tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence. Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie ; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible : mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours. Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, qu'il avait laissés à la mamelle, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui

rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc, et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. O arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moi-même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains! Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!



Désespoir de Paul.

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul quand il venait dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par le sens de ses questions et de mes réponses.

Il me dit :

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour est partie depuis deux « ans et deux mois; et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné « de ses nouvelles. Elle est riche; je suis pauvre : elle m'a oublié. J'ai « envie de m'embarquer : j'irai en France; j'y servirai le roi, j'y ferai « fortune, et la grand'tante de mademoiselle de la Tour me donnera sa « petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de nais-« sance?

PAUL.

« Ma mère me l'a dit; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la « naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un « autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD.

« Le défaut de naissance vous ferme, en France, le chemin aux grands « emplois. Il y a plus; vous ne pouvez même être admis dans aucun « corps distingué.

PAUL.

« Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de « la France était que le moindre sujet pouvait y parvenir à tout, et vous « m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres, qui, sortis de petits états, « avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon « courage?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, jamais je ne l'abattrai. Je vous ai dit la vérité sur les « temps passés; mais les choses sont bien changées à présent : tout est « devenu vénal en France; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un pe-« tit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil « que les grands et les corps environnent comme des nuages; il est « presque impossible qu'un de ses rayons tombe sur vous. Autrefois, « dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. « Alors les talents et le mérite se sont développés de toutes parts, « comme des terres nouvelles, qui, venant à être défrichées, produisent « avec tout leur suc. Mais les grands rois qui savent connaître les hom-« mes et les choisir, sont rares. Le vulgaire des rois ne se laisse aller « qu'aux impulsions des grands et des corps qui les environnent.

PAUL.

« Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera?

LE VIEILLARD.

« Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs « plaisirs. Vous n'y réussirez jamais; car vous êtes sans naissance, et « vous avez de la probité.

PAUL.

« Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma pa-« role, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon ami-« tié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai « vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez « fait lire.

LE VIEILLARD.

« O mon ami! chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur « décadence, les grands avaient du respect pour la vertu; mais nous « avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre, sortis des classes « du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une « grande maison. La vertu, sans nos rois, serait condamnée en France « à être éternellement plébéienne. Comme je vous l'ai dit, ils la mettent « quelquefois en honneur lorsqu'ils l'aperçoivent; mais aujourd'hui les « distinctions qui lui étaient réservées ne s'accordent plus que pour de « l'argent.

PAUL.

« Au défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouse-« rai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD.

« Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre « conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL.

« Oh non! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD.

« Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr. « D'ailleurs les corps s'intéressent fort peu à la découverte de la vérité. « Toute opinion est indifférente aux ambitieux, pourvu qu'ils gouver-« nent.

PAUL.

« Que je suis infortuné! tout me repousse. Je suis condamné à passer « ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie! » Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD.

« Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps! « Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, les corps, « les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions; il faut sou-« vent les servir par des vices : Dieu et le genre humain ne nous deman-« dent que des vertus.

« Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes? « C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avait, « serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre « devoir dans l'état où la Providence vous a mis; bénissez votre sort, qui « vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, « comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits; « et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi « vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsis-« ter, vous n'avez besoin, ni de tromper, ni de flatter, ni de vous avilir, « comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe; « où votre état ne vous interdit aucune vertu; où vous pouvez être « impunément bon, vrai, sincère, instruit, patient, tempérant, chaste, « indulgent, pieux, sans qu'aucun ridicule vienne flétrir votre sagesse,

« qui n'est encore qu'en fleur. Le ciel vous a donné de la liberté, de « la santé, une bonne conscience, et des amis : les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL.

« Ah ! il me manque Virginie ! sans elle, je n'ai rien : avec elle, j'aurais tout. Elle seule est ma naissance, ma gloire et ma fortune ; mais, « puisqu'enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un « grand nom, avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre. Je « m'en vais étudier ; j'acquerrai de la science, je servirai utilement ma « patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre ; « je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD.

« Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance et que les « richesses ; et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne « peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique : mais « ils coûtent cher. On ne les acquiert que par des privations en tout « genre, par une sensibilité exquise qui nous rend malheureux au dedans « et au dehors par les persécutions de nos contemporains. L'homme de « robe n'envie point, en France, la gloire du militaire, ni le militaire « celle de l'homme de mer : mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous ? mais celui qui fait produire à un terrain « une gerbe de blé de plus leur rend un plus grand service que celui qui « leur donne un livre.

PAUL.

« Oh ! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts « un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une bibliothèque. » Et en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras et le baisa avec transport.

LE VIEILLARD.

« Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Evangile, a servi pendant des siècles de prétexte « aux fureurs des Européens. Combien de tyrannies publiques et particulières s'exercent encore en son nom sur la terre ! Après cela, qui se « flattera d'être utile aux hommes par un livre ? Rappelez-vous quel a été « le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse : « Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait l'aumône pendant « sa vie. Socrate, qui donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses « discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son « sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince « même qui le protégeait ; et, avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates. Que dis-je ? « la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous défigurés par « quelques traits de satire qui les caractérisent, l'ingratitude humaine se « plaisant à les reconnaître là ; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont « portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains : semblables « à ces statues que l'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, « et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé « à la fureur des barbares.

« Vous voyez donc que pour acquérir la gloire orageuse des lettres, il « faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs, « croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches ? Ils se « soucient bien des gens de lettres, auxquels la science ne rapporte, ni « dignités dans la patrie, ni gouvernements, ni entrée à la cour. On persécute peu, dans ce siècle indifférent à tout, hors à la fortune et à la « volupté ; mais les lumières et la vertu n'y mènent à rien de distingué, « parce que tout est dans l'Etat le prix de l'argent. Autrefois, elles trouvaient des récompenses assurées dans les différentes places de l'Eglise, « de la magistrature et de l'administration ; aujourd'hui, elles ne servent « qu'à faire des livres. Mais ce fruit, peu prisé des gens du monde, est « toujours digne de son origine céleste : c'est à ces mêmes livres qu'il « est réservé particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de « consoler les malheureux, d'éclairer les nations, et de dire la vérité, « même aux rois. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont « le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne « se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle, et de « nations en nations, servir de barrière à l'erreur et aux tyrans ; et que « du sein de l'obscurité où il a vécu, il jaillira une gloire qui effacera « celle de la plupart des rois, dont les monuments périssent dans l'oubli, malgré les flatteurs qui les élèvent et qui les vantent ?

PAUL.

« Ah ! je ne voudrais cette gloire que pour la répandre sur Virginie, « et la rendre chère à l'univers. Mais vous, qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au « moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD.

« Qui voudrait vivre, mon fils, s'il connaissait l'avenir ? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes ! la vue d'un malheur « certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut « pas même trop approfondir ce qui nous environne, et le ciel, qui « nous donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL.

« Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et « des honneurs : j'irai m'enrichir au Bengale pour aller épouser Virginie « à Paris ; je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD.

« Quoi ! vous quitteriez sa mère et la vôtre ?

PAUL.

« Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD.

« Virginie était alors ici ; mais vous êtes maintenant l'unique soutien « de votre mère et de la sienne.

PAUL.

« Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD.

« Les riches n'en font guère qu'à ceux qui leur font honneur dans le « monde ; ils ont des parents bien plus à plaindre que madame de la Tour, « qui, faute d'être secourus par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du « pain, et passent leur vie renfermés dans des couvents.

PAUL.

« Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle était si contente sous ces « cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs « autour de sa tête ! Reviens, Virginie ! Quitte tes hôtels et tes grandeurs. « Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. « Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse ?... » Et il se mettait à pleurer. « Mon père, ne me cachez rien ; si vous ne pouvez me dire si « j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au « milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi et qui la vont voir.

LE VIEILLARD.

« O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons ; « mais surtout parce qu'elle a de la vertu. » A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

PAUL.

« Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses, comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés ?

LE VIEILLARD.

« Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. « Partout la violence produit la ruse.

PAUL.

« Comment peut-on être tyran des femmes !

LE VIEILLARD.

« En les mariant sans les consulter ; une jeune fille avec un vieillard, « une femme sensible avec un homme indifférent.

PAUL.

« Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent, les jeunes avec les jeunes, les amants avec les amantes ?

LE VIEILLARD.

» C'est que la plupart des jeunes gens, en France, n'ont pas assez de

« fortune pour se marier, et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. « Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins ; vieux, ils ne peu« vent fixer l'attention de leurs épouses. Ils ont trompé étant jeunes, on « les trompe à leur tour étant vieux. C'est une des réactions de la justice « universelle qui gouverne le monde : un excès y balance toujours un « autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce « double désordre ; et ce désordre augmente dans une société à mesure « que les richesses s'y accumulent sur un moindre nombre de têtes. L'É« tat est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il « y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence « que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands « arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude « et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

PAUL.

« Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier?

LE VIEILLARD.

« Afin de passer ses jours dans l'abondance sans rien faire.

PAUL.

« Et pourquoi ne pas travailler? je travaille bien, moi !

LE VIEILLARD.

« C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'appelle tra« vail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé « de tous. Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

PAUL.

« Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne « vous comprends pas.

LE VIEILLARD.

« Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de com« prendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de « l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont « des proportions : la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

PAUL.

« Les gens riches sont donc bien heureux ! ils ne trouvent d'obstacles à « rien ; ils peuvent combler de plaisirs les objets qu'ils aiment.

LE VIEILLARD.

« Ils sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne « leur coûtent aucunes peines. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du « repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de « boire, par la soif? Eh bien, celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert « que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent « aux riches tous ces plaisirs-là en prévenant leurs besoins. Joignez, à « l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que « la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances « ne le flattent plus. Le parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; « mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps « après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une « épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir « au milieu des maux est une fleur au milieu des épines ; ils en goûtent « vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste ; la nature « a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de « n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à « craindre et tout à espérer? Le premier état est celui des riches, et le « second, celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles « à supporter aux hommes, dont le bonheur consiste dans la médiocrité « et la vertu.

PAUL.

« Qu'entendez-vous par la vertu?

LE VIEILLARD.

« Mon fils, vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous n'avez « pas besoin qu'on vous la définisse ; la vertu est un effort fait sur nous« mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

PAUL.

« Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a voulu être « riche, afin d'être bienfaisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette « île : la vertu l'y ramènera. »

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent ! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux : les constructeurs étaient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles ! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait quand elle serait sa femme. Sa femme !... cette idée le ravissait. « Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir ; Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour vous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir. » Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait : « Virginie ne m'écrit point. Si elle était partie d'Eu« rope, elle m'aurait mandé son départ. Ah ! les bruits qui ont couru « d'elle ne sont que trop fondés ! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. « L'amour des richesses l'a perdue comme tant d'autres. Dans ces livres « qui peignent si bien les femmes, la vertu n'est qu'un sujet de roman. « Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère « et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je « m'afflige, et elle se divertit. Ah ! cette pensée me désespère. Tout tra« vail me déplaît ; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût « déclarée dans l'Inde ! j'irais y mourir.

« — Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort « n'est que le courage d'un instant. Il est souvent excité par les vains ap« plaudissements des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire « qui nous fait supporter, chaque jour, sans témoin et sans éloge, les tra« verses de la vie : c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'au« trui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. « La patience est le courage de la vertu.

« — Ah ! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu ! Tout m'accable et « me désespère. — La vertu, lui dis-je, toujours égale, constante, inva« riable, n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions « qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit ; mais il est des « phares où nous pouvons en rallumer le flambeau : ce sont les lettres.

« Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de « cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art « céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, « elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent : c'est un feu divin. « Comme le feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles « nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les « temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. « Elles calment les passions ; elles répriment les vices ; elles excitent « les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, « et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des « filles du ciel qui descendent sur la terre pour charmer les maux du « genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru « dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps « de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les lettres ont consolé une « infinité d'hommes plus malheureux que vous : Xénophon, exilé de sa « patrie après y avoir ramené dix mille Grecs ; Scipion l'Africain, lassé « des calomnies des Romains ; Lucullus, de leurs brigues ; Catinat, de l'in« gratitude de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avaient réparti à chacune « des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement, « pour le gouverner : nous devons donc leur donner nos passions à régir, « afin qu'elles leur imposent un joug et un frein. Elles doivent remplir, « par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les « Heures qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

« Lisez donc, mon fils Les sages qui ont écrit avant nous sont des « voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui « nous tendent la main, et nous invitent à nous joindre à leur compagnie « lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.

« — Ah ! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de savoir lire quand Vir« ginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi ; mais, quand elle « me regardait en m'appelant son ami, il m'était impossible d'avoir du « chagrin.

« — Sans doute, lui disais-je, il n'y a point d'ami aussi agréable qu'une « maîtresse qui nous aime. Il y a de plus dans la femme une gaieté légère « qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs « fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits et la con« fiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie? quel front ne se « déride à son sourire? quelle colère résiste à ses larmes? Virginie re« viendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien « surprise de ne pas retrouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne « songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa « mère et de vous. »

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul

et le ramenait à ses occupations champêtres. Heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion.

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte; ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était *le Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baisa avec transport, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture. Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la fléchir, en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre, et d une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lue que toute la famille, transportée de joie, s'écria : « Virginie est arrivée! » Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul : « Mon fils, allez prévenir notre voisin de « l'arrivée de Virginie. » Aussitôt Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus à travers les palissades de ma cabane une lumière dans les bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui, et tout essoufflé, me saute au cou en me disant : « Allons, allons; Virginie est « arrivée. Allons au port; le vaisseau y mouillera au point du jour. »

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversions les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit : « Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or : « on m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est « mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, « car la mer est bien mauvaise. » Cet homme ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul : « Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-« devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici. » Nous nous mîmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée; on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais, ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosporiques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si mauvaise qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin de Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis; que, si cela était, ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer, ce vaisseau était dans le plus grand péril. Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte; qu'il l'avait sondé, que la tenure et le mouillage en étaient très-bons, et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port : « J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y « dormirais aussi tranquillement qu'à terre. » Un troisième habitant dit qu'il était impossible que ce vaisseau pût entrer dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer; il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre, en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il serait le maître de pousser au large ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions. Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume : nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait dans ce séjour ténébreux que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours : c'était le gouverneur, M. de la Bordonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors à travers le brouillard le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois VIVE LE ROI! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si dans les dangers ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où *le Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bordonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flacque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens de ces habitants s'approcha du gouverneur et lui dit : « Monsieur, on a en-« tendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne; dans les bois, « les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse du vent; les oiseaux de « marine se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent « un ouragan. — Eh bien, mes amis, répondit le gouverneur, nous y « sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi. »

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs d'eau, et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : « Voilà l'ouragan! » et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. *Le Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et, à chaque lame d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais dans ce mouvement, sa poupe, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser sur la côte s'avançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de nappes noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-

lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras : « Mon fils, lui dis-je, voulez-vous « périr ? — Que j'aille à son secours ou que je meure ! » Comme le désespoir lui ôtait la raison, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers *le Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder : car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissa le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied ; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une digne demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule ; il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs : « Sauvez-la ! sauvez-la ! ne « la quittez pas ! » Mais dans ce moment une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable en disant : « O mon Dieu, vous m'avez sauvé la « vie ; mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle « qui n'a jamais voulu se déshabiller comme moi. » Domingue et moi nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens, et nous cherchâmes de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie ; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Lataniers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes ; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient point sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés, mais la sérénité était encore sur son front ; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur. Une de ses mains était sur ses habits, et l'autre qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et roidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte ; mais quelle fut ma surprise lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait ! A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation. Nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria : « Où est ma fille, ma chère fille, « mon enfant ? » Ne pouvant douter de son malheur, à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses ; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots. Pour Marguerite, elle s'écria : « Où est mon fils ? je ne vois point mon fils ! » et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin. Elle ne reprit ses sens que pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements. Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances, et, par leurs longues périodes, j'ai jugé qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait ses regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres ; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin. Il avait repris l'usage de ses sens, mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères. Elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent ; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par de longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi ; ils portaient leurs fusils baissés. Leurs tambours, couverts de longs crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres ; et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes ; après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée ; les hymnes et les chants cessèrent ; on n'entendit plus dans la plaine que des soupirs et des sanglots. On vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations voisines pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle ; les garçons, des amantes aussi constantes ; les pauvres, une amie aussi tendre ; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de la sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leur pays ; des Indiennes du Bengale et de la côte Malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles donnèrent la liberté sur son corps, tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations ! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau !

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans ce monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son nombreux cortége. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée ; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le consoler : « Je dé« sirais, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille ; Dieu m'en

« est témoin. Mon ami, il faut aller en France; je vous y ferai avoir du « service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la « mienne. » Et en même temps il lui présenta la main ; mais Paul retira la sienne et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étais capable. Au bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher; mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait ses forces. Il était insensible à tout, ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait lui faire. Madame de la Tour, qui était mourante, lui disait souvent : « Mon fils, tant que je vous verrai, je « croirai voir ma chère Virginie. » A ce nom de Virginie il tressaillit, et s'éloignait d'elle malgré les invitations de sa mère, qui le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le contrarier en rien, qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je



Naufrage du *Saint-Géran.*

dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en fut droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée; là il s'agenouilla, et, levant les yeux au ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut d'un bon augure pour le retour de sa raison, puisque cette marque de confiance envers l'Etre suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et moi, nous nous mîmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait, non-seulement où l'on avait déposé le corps de Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous ; il me répondit : « Nous y avons été si souvent ! »

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt, où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai, par mon exemple, à prendre quelque nourriture ; ensuite nous dormîmes sur l'herbe au pied d'un arbre. Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord. Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes, sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'Or. Il descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri *le Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre, et de son canal alors uni comme un miroir, il s'écria : « Virginie! ô « ma chère Virginie! » et aussitôt il tomba en défaillance. Domingue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fîmes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer ; mais, l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction. Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle avait été demander la grâce de l'esclave de la rivière Noire ; il revit ensuite les bords de la rivière des Trois-Mamelles, où elle s'assit, ne pouvant plus marcher, et la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bienfaisance de sa bien-aimée ; la rivière de la Montagne-Longue,



Mort de Virginie.

ma petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir, les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs ne répétaient plus maintenant que ces mots douloureux : « Virginie! ô ma « chère Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été. L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui écarrissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches ; des voitures allaient et venaient le long de ses chemins, de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient



Mort de Paul.

dans de vastes pâturages, et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait çà et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs. De ces hauteurs, situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait, ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses, ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines où je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit, l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions, par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu. Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant, elle a beau être agitée, dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams : « Où irons-nous maintenant? » il se tournait vers le nord, et me disait : « Voilà nos montagnes, retournons-y. »

Je vis bien que tous les moyens que je tentais pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc : « Oui, voilà les montagnes où demeurait votre « chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en « mourant elle portait sur son cœur, dont les derniers mouvements ont « encore été pour vous. » Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains, et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et dans ses yeux à demi sanglants des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis : « Mon fils, écoutez-moi, moi qui suis votre ami, qui ai été « celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de « fortifier votre raison contre les accidents imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? est-ce votre malheur? est-ce celui « de Virginie?

« Votre malheur? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la « plus aimable des filles, qui aurait été la plus digne des femmes. Elle « avait sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avait préféré à la fortune, « comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous « si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur n'eût pas été « pour vous la source d'une infinité de peines? Elle était sans bien, et « déshéritée, vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul « travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse « par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en « s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous aurait donné des « enfants, ses peines et les vôtres auraient augmenté, par la difficulté « de soutenir seule avec vous de vieux parents et une famille naissante.

« Vous me direz : Le gouverneur nous aurait aidés. Que savez-vous « si, dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous « aurez souvent des la Bourdonais? s'il ne viendra pas ici des chefs « sans mœurs et sans morale? si, pour obtenir quelque misérable se« cours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour? Ou « elle eût été faible, et vous eussiez été à plaindre; ou elle eût été sage, « et vous fussiez resté pauvre : heureux si, à cause de sa beauté et de « sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous « espériez de la protection!

« Il me fût resté me direz-vous, le bonheur, indépendant de la for« tune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à proportion de sa « faiblesse même, de le consoler par mes propres inquiétudes, de le ré« jouir de ma tristesse et d'accroître notre amour de nos peines mutuel« les. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. « Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus « aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au « tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis « elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y « en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de « plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point « faits pour l'homme, faible, voyageur et passager. Voyez comme un « pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous « vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage « de Virginie devait se terminer par son bon bonheur et par le vôtre? « Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gou« verneur, les applaudissements d'une colonie, les exhortations et l'au« torité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous cou« rons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous « gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire ni se « fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de « tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant « d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes ou qui, sans sortir « de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il « n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le « plus, grandeurs, fortune, femme, enfants, amis. La plupart auront à « joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, « en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous « avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la « prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la na« ture. Vos vues seules étaient légitimes, parce qu'elles étaient pures, « simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sa« crés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue, et ce « n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse, « qui vous l'ont fait perdre; mais Dieu même, qui a employé les passions « d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; Dieu, de qui vous te« nez tout, qui voit tout ce qui vous convient, et dont la sagesse ne « vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir, qui marchent à la « suite des maux dont nous avons été la cause.

« Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune : Je ne l'ai « pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état pré« sent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la « beauté et aux empires même. La vie de l'homme, avec tous ses projets, « s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En « naissant, elle était condamnée à mourir : heureuse d'avoir dénoué les « liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous; c'est-à-dire « de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière.

« La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes; elle est la nuit « de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la « mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, « les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivants. Examinez « les hommes qui paraissent les plus heureux, vous verrez qu'ils ont « acheté leur prétendu bonheur bien chèrement. La considération pu« blique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; « le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels. Et souvent, « à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour « d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été « heureuse jusqu'au dernier moment; elle l'a été avec nous par les biens « de la nature; loin de nous, par ceux de la vertu. Et même, dans le « moment terrible où nous l'avons vue périr, elle était encore heureuse; « car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à qui elle cau« sait une désolation universelle, ou sur vous, qui couriez avec tant d'in« trépidité à son secours elle a vu combien elle nous était chère à tous. « Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa « vie, et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu : un cou« rage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

« Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à sup« porter pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage et y trouver du « bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, « il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort; alors « son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à « jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immor« tel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire « même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

« Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la « terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir « la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, « aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les éléments dont il « était revêtu sont indestructibles? Ah! si Virginie a été heureuse avec « nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils; « toute la nature l'annonce : je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y « a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils « craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages « sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récom« pense? Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette « âme si noble d'une forme si belle, où vous sentiez un art divin, n'au« rait pu la tirer des flots? Que celui qui a arrangé le bonheur actuel des « hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en prépa« rer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? « Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de pen« ser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et « maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugi« tive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous « en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe « de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté? « et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? « Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'ê« tres vivants qui ressortissent à nous; et il n'existerait rien pour nous « parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y aurait d'in« telligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous som« mes; et, dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs « infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits « n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant « éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des « bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions

« croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se « débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

« Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges « elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses « adieux : O Paul! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux « lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour « obéir à mes parents ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi, « et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a « trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours « à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs « d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre, et vous me plaignez! Je suis pure et inaltérable « comme une particule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de « la vie! O Paul! ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bonheur, où « dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au « sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore; tout « odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour reconnaître ces « bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui « est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. « Ah! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que « j'habite pour toujours! Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté « céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux, tout ce que « l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre « d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par « un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets; là j'essuierai tes larmes. O mon ami, mon jeune époux! « élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment. »

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria : « Elle n'est plus! elle n'est plus! » et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit : « Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux « aussi mourir pour me rejoindre à Virginie. » Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie, et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de langueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

Elle me dit : « O mon bon voisin! il m'a semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle « m'a dit : Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai senti que je quittais moi-même la terre, et « que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire « adieu à mon amie : aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec Marie et « Domingue. Mais ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette même nuit, un songe accompagné des « mêmes circonstances. »

Je lui répondis : « Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde « sans la permission de Dieu. Les songes annoncent quelquefois la vérité. »

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipion, les deux Caton, et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'Ancien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin, à cet égard, que de ma propre expérience, et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant si la raison de l'homme n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de semblables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme. Pourquoi le souverain protecteur de l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse, qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il prononçait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour, « dans l'espérance, lui « dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand « des biens, ajouta-t-elle; on doit la désirer. Si la vie est une punition, « on doit en souhaiter la fin; si c'est une épreuve, on doit la demander « courte. »

Le gouvernement prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter. Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait chaque jour comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère, qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli : « Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants périr « dans nos colonies? » Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune : comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au père des hommes! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes ardentes, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices; car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait après elle à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs auxquels elle était sujette, la firent enfermer comme folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte; et, comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc; et, ce qui est le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais, si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse, à consoler la pauvreté mécontente de son sort, à nourrir dans les jeunes amants une flamme durable, le goût des biens naturels, l'amour du travail, et la crainte des richesses.

La voix du peuple, qui se tait sur les monuments élevés à la gloire des rois, a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Ambre, au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la ramenant d'Europe. L'extrémité de cette longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que *le Saint-Géran* ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable, comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et rendre les derniers devoirs à sa pudeur sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de son innocence.

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux sont enfuis, et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul. »

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.

FIN DE PAUL ET VIRGINIE.

AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poëtes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles, pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir à la beauté de la nature entre les tropiques la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu. Cependant il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité. Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde, et des hommes graves qui en vivaient loin, d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents: j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de Tableau de la Nature.

Heureusement je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes Etudes de la Nature, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.



Typ. Schneider, rue d'Erfurth, 1



UNE MÉTAMORPHOSE.

Un homme qui jette loin de lui ses titres de noblesse et vient prendre place dans les rangs du peuple, fonde sa réputation par cette action seule. Si ce début dans la carrière politique est accompagné d'un talent hors ligne, et que ce talent soit secondé par les qualités physiques qui complètent l'orateur, un tel homme grandit dans l'opinion publique, à chaque mot qu'il prononce. Il ne peut faire naître les événements, mais une fois réalisés, il s'en empare et dirige la tempête du côté où il veut qu'elle souffle et fasse son ravage. Les hommes de cette étoffe-là en mènent mille autres; ils les dominent et du geste et de la voix; leur nom seul est d'un effet saisissant; rien ne leur résiste, ils le savent, et ce sentiment de leurs forces les double, les augmente, surtout en face de leurs adversaires. Si nous joignons à une telle organisation, des circonstances précédentes, ayant puissamment contribué à développer ces grandes passions qui peuvent quelquefois tuer un homme, mais qui, pour certains caractères, sont comme le vent qui fait courir le vaisseau sur les mers, nous aurons un homme téméraire, impétueux, que la force matérielle et brutale seule peut renverser.

L'homme que nous voulons ainsi caractériser, c'est Mirabeau, c'est cet orateur représentant à lui seul toute une portion de l'ère révolutionnaire.

Voyons-le dans sa turbulente et fougueuse jeunesse.

A peine ayant ébauché les études classiques, il entre dans un pensionnat militaire, où il reçoit des leçons de mathématiques du savant Lagrange. Il n'avait alors que dix-sept ans. La carrière militaire lui sourit; il entre comme volontaire dans la cavalerie. Mais il a des loisirs, comment va-t-il les employer? Avide de tout connaître, de tout savoir, sa pensée veut se fixer sur tout; l'insatiable désir d'apprendre fait plus que le tourmenter, il le dévore; les jours lui deviennent insuffisants, il faut qu'il y joigne les nuits. Son esprit s'éclaire, ses idées s'arrêtent, il se propose un but dans ses études, le bien-être possible de l'espèce humaine et les moyens pour y arriver. La sphère de ses connaissances s'agrandit chaque jour, et aussi chaque jour son tempérament, sa force physique, semblent prendre un accroissement et un développement prodigieux.



Mirabeau et Sophie arrêtés à Amsterdam.

C'est ici que ce caractère, dominé lui-même par d'impérieuses passions, va commencer à se dessiner avec une force que l'on veut, mais en vain, morigéner. C'est le fleuve au rapide et profond courant, que l'on veut barrer, et qui, plus fort que l'obstacle, ou brise la digue qui le contient, ou, se gonflant, passe par-dessus.

On sait ce qu'était le père de Mirabeau, cet auteur de l'*Ami des hommes*, dont il n'était guère l'ami. Un despote, qui aurait voulu avoir sur ses enfants, comme naguère les Romains, droit de vie et de mort. Aussi c'est peut-être à cet affreux despotisme du père envers le fils que nous devons, en grande partie, la direction que Mirabeau a donnée à ses études. A quelque chose malheur est bon. Vil et plat courtisan, le père de Mirabeau sacrifiait tout à son ambition; après avoir eu la prétention de faire du libéralisme dans ses livres, il se prosternait aux pieds des grands et des rois; la lâcheté ne l'effarouchait pas : il savait aussi celui-là que l'on vit de honte, que l'on n'en meurt pas.

On le voit, le fils et le père, c'étaient deux lignes tracées en sens inverse, deux éléments hétérogènes. L'accord était impossible. L'un s'irritant des idées et des principes de l'autre, se cramponnait davantage à ses idées et à ses principes. Cette lutte acharnée, entre le père et le fils, ce lien de la famille brisé a quelque chose qui serre le cœur et l'attriste singulièrement. C'est que dans nos mœurs, où le sentiment paternel et le

sentiment filial se développent l'un par l'autre, nous ne pouvons plus comprendre la haine, si j'en admets de rares exceptions, qu'en dehors des liens du sang. Nous ne croyons plus à la famille des Atrides.

Ce mauvais père fut, sous tous les rapports, la cause première du dévergondage effréné de la vie de son fils. L'avarice et l'égoïsme marchaient de front chez lui. Il était sévère à l'endroit des mœurs pour son fils, mais il entretenait des maîtresses. Sa femme lui avait apporté 50,000 fr. de rente ; mais, pour lui prouver sa reconnaissance et la sensibilité de son cœur, il mit tout en œuvre, pendant douze ans, pour la faire jeter dans une prison. Et comme exemple, et comme bonté de cœur, c'est le *nec plus ultrà* de l'édifiant ; mais il était l'auteur de l'*Ami des hommes*, et le manteau de sa prétendue philanthropie avait, selon lui, assez d'ampleur pour masquer une telle vie !

Telles furent, et nous avons parlé tout à fait succinctement, les leçons de morale et d'éducation pratique que le père donnait à son fils.

Né avec le caractère le plus irritable, avec les passions les plus exaltées, Mirabeau, n'écoutant plus la voix de la raison, ne connut plus de frein, lâcha, à son insu peut-être, la bride à son imagination ; son père, loin de calmer cette brûlante fièvre, faisait tout pour l'exciter par ses mauvais procédés, et la brutalité de ses moyens de répression.

C'était peu pour un tel père que les dissensions intérieures ; il fallait que le monde retentît de ses affaires domestiques ; il en investissait les tribunaux, et le scandale avait un éclat qui, sans doute, flattait son amour-propre. Quant aux emprisonnements contre les siens, il les obtenait plus que facilement : on ne compte pas moins de cinquante-quatre lettres de cachet mises à sa disposition pour sa propre famille ; et l'histoire nous apprend que sur ce nombre il n'y en eut pas moins de dix-sept contre son fils.

Mais retournons un peu sur nos pas, et suivons dans la carrière aventureuse, agitée et sillonnée de tant d'événements divers, l'homme étonnant qui nous occupe, et dont la destinée devait être si extraordinaire.

Le père ne détournait pas les yeux de dessus son fils, et sa main ne quittait pas la massue qui devait le frapper.

Une simple aventure galante qui lui arriva le mit en fureur. Il n'était rien moins question que de l'expatrier dans les colonies hollandaises ; mais il fit de la clémence et voulut bien ne le faire enfermer que dans l'île de Rhé.

Le prisonnier est rendu à la liberté ; mais on l'expédie pour l'île de Corse. Là il devint capitaine de dragons. Il fait à son père une demande qui n'avait rien d'extraordinaire pour ce temps, celle de lui acheter un régiment. Son père, pas du tout par popularité, mais pour faire de la dureté paternelle, lui répond que les Bayard et les Duguesclin n'ont pas procédé de la sorte.

Dégoûté par cette réponse, il manifeste à son père le désir de se rapprocher de lui ; celui-ci, par exception, ne le rebute pas cette fois ; mais ce prétendu bon accueil cachait une intention secrète : il voulait l'envoyer et l'envoya en effet dans le Limousin avec mission d'améliorer ses terres. Mais des occupations de ce genre, quoique dignes de fixer l'attention d'un homme de mérite, convenaient peu, on le comprend du reste, à l'esprit effervescent du jeune Mirabeau. Ce qu'il lui fallait, c'était une nation tout entière pour étudier les ressorts de la machine gouvernementale ; c'étaient des livres de toute nature pour les compulser, les méditer, et se convaincre par les faits que si les masses demandent à grands cris des améliorations, il est de toute justice de les leur accorder. Son génie prévoyant perçait l'avenir, et voyait bien qu'un second Ballion ne dirait pas aux rois futurs, comme il l'a dit à Louis XIII :

« Les peuples sont encore trop heureux de n'être pas réduits à brouter des terres désertes et stériles. »

Il revint à Paris. Une brouille nouvelle éclata entre lui et son père. Selon toutes les probabilités, cette brouille avait pour motif secret de la part du père une divergence sur la manière de voir en économie politique.

Le père de Mirabeau ne devait pas se faire illusion sur le génie naissant de son fils, génie prêt à prendre tout son essor. La jalousie, on est autorisé à le croire, avait germé dans le cœur de ce mauvais père, et il aurait voulu étouffer à son aurore ces belles facultés, ce grandiose d'organisation, cette pensée vaste et profonde, qui devait un jour faire sensation, et dominer une époque à nu le autre pareille, où le genre humain, qui avait perdu ses droits, les retrouva par suite du plus beau mouvement moral qui se soit jamais opéré chez une nation.

Un tel fils eût été l'orgueil, la gloire d'un autre père ; mais que pouvait-on attendre d'un homme qui fit tout pour que son fils mêlât au génie dont la nature l'avait si largement doué des écarts plus que blâmables, et qui, à juste titre, méritent toute la sévérité des hommes de bien.

Mirabeau quitte encore Paris et se rend en Provence. Il s'unit à mademoiselle de Marignan. C'était une belle et riche personne. L'époque à laquelle on se marie est ordinairement le moment où l'on régularise sa vie. Malheureusement il n'en fut pas ainsi chez Mirabeau ; il n'est pas de folles dépenses qu'il ne fit, ni d'extravagantes prodigalités auxquelles il ne se livrât. Ce train de vie dura deux ans.

Son père intervint, et se posant comme un homme sans reproche, il le fit confiner dans ses terres. Cette fois c'était plus que par son ordre, c'était par celui du roi.

Privé encore de sa liberté, son fougueux caractère se déchaîna avec l'impétuosité de la tempête ; c'était l'aigle emprisonné dans une étroite cage, et qui, au premier moment, va briser sa demeure, rien que par la force de ses ailes.

C'est alors que sortit de sa plume tout imbibée, si je puis m'exprimer ainsi, d'audace et de vengeance, cet ouvrage qui fit tant de bruit, et qui devait tant en faire par sa hardiesse, ses maximes, ses principes, et tout ce qu'il dévoilait aux yeux des hommes. L'essai sur le despotisme fit une profonde sensation sur les esprits d'alors, malgré tous ses défauts comme ordonnance. C'est un ouvrage informe où le génie a jeté pêle-mêle sur le papier, et sans méthode aucune, tout ce que l'agitation des passions ne lui avait pas permis de classer, de coordonner. Il est un exemple frappant de la disposition de l'esprit de Mirabeau à cette époque.

Quoique esclave par ordre du roi, une circonstance imprévue fit qu'il se rendit sa liberté lui-même. Un noble insulta sa sœur ; il partit sur-le-champ pour le châtier de sa main.

Son père ne trouva pas de son goût le dévouement du frère pour la sœur. Il déploie de nouvelles sévérités contre son fils, et le fait enfermer au château d'If d'où il fut transféré au fort de Joux, cette prison qui, plus tard, reçut et vit mourir Toussaint Louverture. Quelle vie, bon Dieu ! et où ces agitations, ces emprisonnements vont-ils s'arrêter ?

Des rapports d'intimité s'établirent entre le prisonnier et le gouverneur de la forteresse. Mirabeau obtint de lui la ville de Pontarlier pour prison.

Il semble que chaque nouvelle position où se trouve cet homme surprenant soit pour lui une nouvelle catastrophe qui se prépare. C'est à Pontarlier qu'il connut cette fameuse Sophie Ruffey, jeune et jolie femme, mariée au vieux marquis de Monnier, ancien président de chambre des comptes à Dôle. Elle plut à Mirabeau et Mirabeau lui plut. Il y a donc, à propos de cette séduction, autant de reproches à faire à madame Monnier qu'à Mirabeau. Aussi nous les blâmons tous deux, car personne au monde ne doit pardonner ces écarts scandaleux et punissables.

Nouvelles poursuites dirigées contre Mirabeau ; la famille de Sophie, son vieil époux et le père de Mirabeau se joignirent pour obtenir l'arrestation du séducteur. L'honnête Malesherbes lui écrivit :

« Je quitte le ministère, et le dernier conseil que je puisse vous donner est d'aller prendre du service à l'étranger. »

Mirabeau se rendit à cet avis. Il partit pour la Suisse en toute hâte ; mais Sophie ne voulut pas qu'il s'exilât tout seul ; elle courut le rejoindre. De la Suisse, ils passèrent tous deux en Hollande.

Pendant ce temps, le parlement de Besançon condamnait Mirabeau à être décapité en effigie, comme coupable de rapt.

Dénué de ressources, loin de son pays, il tomba dans la misère. On le voit, Mirabeau est du nombre de ces hommes qui paraissent destinés à passer par toutes les filières de la vie. Mais rien ne l'abat quand l'orage gronde sur sa tête ; nouvel Ajax, il semble le défier.

Dans ce moment de détresse, que va-t-il faire pour vivre en pays étranger ? Il se met à la solde des libraires, il écrit à tant la page. Mais son père ne le trouvait pas assez malheureux encore ; il jugea convenable de faire peser sur lui la plus horrible des accusations, celle d'avoir osé souiller sa couche. Le fils écrivit des pamphlets contre son père. L'un et l'autre firent assaut de scandale. Arrêtons-nous : il faut gémir sur de pareilles saletés, et se taire.

De la Hollande, il fait le projet de passer en Amérique. Le temps lui manque pour l'exécuter : son extradition avait été demandée, ainsi que celle de Sophie. Tous deux sont enlevés d'Amsterdam avec violence. Sophie fut jetée dans une maison de surveillance. Quant à Mirabeau, il fut enfermé pendant trois ans et demi au donjon de Vincennes, célèbre à plus d'un titre.

Ses rapports avec Sophie ne furent point interrompus ; un haut personnage, le lieutenant de police Lenoir, favorisa leur correspondance qui ne fut publiée que parce qu'on la trouva au secrétariat de cette prison d'État. La passion qu'elle respire prouve évidemment que Mirabeau était exalté bien plutôt par la puissance de son tempérament que par les sentiments divins qui partent du cœur et qui sont les vrais sentiments de l'amour.

Le travail, chez cet homme si puissamment organisé, marchait de pair avec les passions les plus désordonnées. C'est de sa détention au donjon de Vincennes, où ces passions n'avaient pas faibli, que datent plusieurs de ses ouvrages, entre autres le livre des *Lettres de cachet*, les *Prisons d'État*, et d'autres encore.

Le livre des *Lettres de cachet* fit grand bruit. Mirabeau dut en effet traiter la matière de main de maître : c'est à ses dépens qu'il avait appris ce que c'était que cet horrible arbitraire dont Louis XIV disait tout tranquillement « qu'on en avait usé dans tous les temps. »

Rendu encore une fois à la liberté, il se rend à Pontarlier pour purger sa contumace. L'arrêt est cassé. Il apprend que sa femme vient d'hériter de 6,000 francs de rente; il fait des tentatives, mais infructueuses, pour se rapprocher d'elle.

Malheureux, il se rend à Londres en compagnie d'une Hollandaise qui avait remplacé Sophie. C'est là qu'il publia ses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus*. Son retour en France suivit la publication de cet ouvrage. Toujours dans la même position de fortune, il mit son talent, qu'il appliquait à presque tout, à la disposition des entrepreneurs. A l'occasion des eaux de Paris, il entama avec Beaumarchais une polémique très-violente et très-amère que celui-ci, contrairement à son caractère assez irascible, abandonna.

A la suite de la publication d'un pamphlet, *Dénonciation de l'agiotage au roi et aux notables*, il essuya de grandes persécutions, et fut condamné à subir une détention au château de Saumur.

Il ne marcha que de combats en combats. Il publia, en 1788, une *Histoire secrète du cabinet de Berlin*. Toujours intrépide dans son audace, il dévoile hardiment toutes les trames, toutes les basses manœuvres des princes étrangers. Le corps diplomatique ne se remit d'un pareil coup qu'en demandant qu'on fît justice d'un pareil livre. L'ouvrage fut condamné à être brûlé par la main du bourreau. Il en devint beaucoup plus célèbre; c'est l'effet ordinaire des rigueurs exercées contre tout livre qui éclaire le public et met au jour ce que l'autorité voudrait tenir éternellement dans l'ombre.

Toute chose doit avoir son terme. La vie de Mirabeau va changer de face. Les avant-coureurs d'un grand événement se font sentir. Sans en assigner au juste l'époque, chacun le prévoit, le guette, l'attend, le reconnaît inévitable. Préparé par les idées philosophiques dès longtemps, cet événement se mûrissait chaque jour, et chaque jour aussi les hommes de la trempe de Mirabeau étaient là, l'arme au bras, ne conspirant pas, mais tout près à se lancer dans l'arène où l'action devait se passer.

Enfin la révolution éclate. Mirabeau se jette à corps perdu dans le tiers état : la noblesse le désavouait, mais la nation, oubliant généreusement les taches de sa vie, lui tend les bras; il s'y jette avec confiance, et le noble, se donnant un nouveau baptême, devient l'enfant d'adoption du peuple. En ce moment, il reçoit une nouvelle vie; elle s'épure au flambeau sacré du patriotisme; il est à la hauteur de sa mission, déjà grand par ses vastes connaissances et son impétueux talent, il va devenir plus grand encore : les événements vont le hausser, et peut-être va-t-il à son tour hausser les événements.

Nommé représentant du peuple dans deux villes différentes à la fois, Marseille et Aix, il opte pour cette dernière. Le vainqueur, tout enorgueilli d'un si beau triomphe, joyeux, parcourt complaisamment la Provence, annonce à ses concitoyens toutes ses intentions; ceux-ci le croient, le comprennent; c'est un échange mutuel de confiance qui fait naître d'un côté la sécurité pour l'avenir; de l'autre un saint enthousiasme, un feu sacré qui ne peut s'éteindre; tableau digne d'un grand peuple dont le courroux terrible et sanglant n'éclate jamais que lorsqu'au lieu de répondre à sa confiance on le sacrifie impitoyablement aux sourdes manœuvres du despotisme et à la cruauté des tyrans.

Après cette tournée triomphale, Mirabeau se rend fièrement à Versailles. La noblesse, il le sait d'avance, va l'exécrer, mais il ne sera pas longtemps à lui prouver par son imposante voix, son geste dominateur, que si elle veut entamer la lutte, il la broiera de son pied herculéen. L'attaquer, c'est vouloir être vaincu, terrassé à jamais pour ne plus se relever. C'était toujours ce colosse qui prenait sur lui la responsabilité des motions les plus énergiques. A la séance du 23 mai 1789, lorsque le marquis de Brézé, grand maître des cérémonies, donna l'ordre aux députés de se séparer, c'est lui qui détermina les siens à résister et à ne se séparer qu'après avoir fait la constitution. Le grand maître des cérémonies, peu habitué à un pareil langage, veut insister; mais, d'un voix stentorée et calme dans sa colère, Mirabeau s'écrie :

« Vous n'avez ici ni voix, ni place, ni droit de parler. Cependant, pour éviter tout délai, allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes!... »

On le voit, dès le début Mirabeau se mesure avec la royauté; et, dès son début, un seul homme, par la puissance de sa parole, lui impose silence. C'est qu'il comprenait ce qu'il était, et de quel titre ses concitoyens l'avaient revêtu.

Cette réputation semblait grandir en marchant. Chaque obstacle à vaincre était pour lui un nouveau sujet de triomphe.

La Bastille, que tant de despotes ont cru impérissable, tombe aux cris de joie d'un peuple fatigué de servitude. En présence de cet événement, la cour est intimidée, pétrifiée, et Mirabeau grandissait dans l'opinion publique. Il dominait de sa pensée toute l'assemblée nationale; il imposait à tous sa volonté dictatoriale; il était presque comme un fanal auquel chacun venait se rallier. En un mot, l'époque était représentée dans sa personne.

Une telle puissance jetait l'épouvante à la cour. Elle eût fait d'énormes sacrifices, ou pour la paralyser ou pour l'exploiter à son profit. Mirabeau, tout en produisant un effet immense, n'avait cependant pas fait ce qu'on appelle une profession de foi politique; de sorte que chaque parti ne désespérait pas de se l'attacher. La cour, craignant d'être devancée, se hasarda à lui faire faire des offres à quelque prix que ce fût. C'est Bouillé, qu'une strophe de *la Marseillaise* a stigmatisé pour l'éternité, que l'on chargea de la délicate mission. Notre plume, qui ne veut ni mentir, ni excuser le génie de fléchir devant l'or, doit dire ici que Mirabeau accepta. Bouillé lui-même affirme qu'il recevait une somme considérable par semaine. On ne peut malheureusement douter du fait, quand Mirabeau dit lui-même :

— « Je suis payé, mais je ne suis pas vendu! »

Ce qui peut s'expliquer ainsi : Tout en recevant de l'argent de la cour, elle ne me forcera jamais à favoriser le despotisme à donner aux idées révolutionnaires un mouvement rétrograde. Nous croyons en effet que Mirabeau eût toujours fait marcher la monarchie dans le sens de ses idées; mais loin de nous de l'excuser. Cependant si le grand homme a taché sa vie, il a rendu d'immenses services au pays, et le pays a usé d'indulgence envers lui; il a tiré le rideau de l'oubli sur une coupable faiblesse, et ne veut plus se souvenir que des titres de gloire d'un homme grand à jamais dans les fastes parlementaires. S'il a mis le pied sur l'immondice, son bras a souvent touché le ciel.

Le titre de grand orateur lui est acquis à jamais, personne ne le lui contestera. Tout en lui produisait un effet indéfinissable. Il avait la corpulence, la voix, la pose, le regard terrible, imposant, dominateur. De simples mots que l'on n'eût pas remarqués de la part d'un autre, prononcés par lui glaçaient d'effroi. Regnauld de Saint-Jean-d'Angely devait prononcer un discours en opposition avec les idées de Mirabeau. En pleine assemblée, celui-ci détourne la tête, donne à ses lèvres l'expression de la pitié, à ses yeux le feu de l'éclair et de la menace, et dit à mi-voix à son adversaire : — « Tais-toi, ou je te ferai verser des larmes de sang! » Regnauld de Saint-Jean-d'Angely se tint pour averti et garda le silence. Franklin venait de mourir. C'est Mirabeau qui va l'annoncer à l'assemblée nationale, que va-t-il dire? Il monte à la tribune, se recueille pendant quelques minutes, promène lentement un regard sombre sur l'assemblée entière, et dit d'un ton solennel : — « Messieurs, Franklin est mort! » Puis il propose de porter le deuil du grand homme pendant vingt-quatre heures, et l'assemblée adopte.

Nous citons ces deux circonstances pour prouver combien cet homme aux fougueuses passions était maître de lui. En somme, la vie de cet homme-là est une belle et fructueuse étude à faire, et sous le rapport du talent et sous celui de l'influence qu'il a exercée. Sa tête était encyclopédique; la liste complète de tous ses écrits, qui est sous nos yeux, prouve que rien ne lui était étranger. Sa vie entière n'est qu'un tissu d'événements successifs, une tempête où s'est mêlé le tonnerre. Jusqu'à son dernier souffle, il a été grand. Avant d'expirer, il entend le canon, et il s'écrie : — « Seraient-ce déjà les funérailles d'Achille! » Enfin, il disparaît de ce monde, et son dernier mot : — « J'emporte le deuil de la monarchie, les factieux s'en disputeront les lambeaux! » glaça d'effroi la royauté, mais ne la préserva pas des fautes qui l'ont perdue; fautes qui ont amené un drame sanglant dont le monde attend mais ne connaît pas encore la dernière scène.

A. D'Albanès.





AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Vers le mois d'avril 1836, à l'époque où M. Meurice fut fait prisonnier dans la plaine de la Mitidja, un colon du village de Dely-Ibrahim, nommé M. Lanternier, fut enlevé par un parti de cavaliers arabes. Il s'était transporté avec sa femme et sa fille à Bouffarick, où l'avait appelé une partie de plaisir. En retournant dans son village de Dely-Ibrahim, avec sa femme, sa fille et deux Allemandes, il tomba dans une embuscade que lui avaient tendue des maraudeurs arabes, et il fut vendu à l'émir, ainsi que les quatre femmes qui l'accompagnaient. Ces cinq prisonniers finirent par rejoindre, sous l'escorte de leurs ravisseurs, l'émir, qui bivaquait aux environs de la Tafna; et ils rencontrèrent dans le camp M. Meurice. L'émir venait de perdre, contre M le général Bugeaud, la bataille de la Tafna, et cette déroute l'avait déconsidéré aux yeux de ses partisans, à tel point que les réguliers et les goums refusaient de marcher à l'ennemi, et qu'ils se débandaient. La révolte, le pillage et la panique désolaient le camp de l'émir. Son autorité était méconnue, et dans le tumulte d'une fausse alerte nocturne, la tente impériale fut pillée et coupée en deux.

En présence de ces actes d'insubordination, l'émir comprit que la vie des six prisonniers chrétiens, deux hommes et quatre femmes, n'était plus en sûreté dans son camp. Il donna l'ordre à une troupe de trente nègres, avec lesquels il avait composé une sorte de garde d'élite, de conduire les chrétiens, hommes et femmes, à Nedroma, et de les mettre, en son nom, sous la protection du kaïd de cette ville. L'émir recommanda aux trente nègres de bien traiter les prisonniers, et de respecter les femmes.

En arrivant à Nedroma, les deux hommes furent jetés en prison, et les femmes allèrent habiter une maison qui appartenait au kaïd.

Quelque temps après, l'émir rappela M. Meurice auprès de lui. Depuis ce jour, toutes les fois qu'il s'agissait de traiter avec le général français de l'échange des prisonniers, l'émir, qui avait sans doute arrêté déjà la conduite qu'il se proposait de tenir à l'égard des Lanternier, défendait expressément que le nom du père Lanternier fût prononcé dans ces négociations.

Plus tard, à l'époque où l'émir, à son retour de Tagdempt, campait aux portes de Mascara, le père Lanternier fut extrait, par les chaous, de sa prison de Nedroma, et ramené une seconde fois chez l'émir. Pendant ce voyage, cet infortuné fut exposé à mille morts; le front fendu par les pierres dont les enfants l'ont accablé, le dos marqué par les coups de bâton des chaous, ce prisonnier est jeté dans la prison de Mascara pour avoir pleuré et tenté de demeurer auprès de sa femme et de sa fille, condamnées à vivre, séparées de lui, dans la maison du kaïd de Nedroma.

Tandis que le vieillard déplore le sort que lui fait une si cruelle catastrophe, et qui le plonge dans un cachot infect, on fait dans le camp de l'émir, aux portes de Mascara, des préparatifs de voyage. Des Arabes apportent de la ville trois de ces sortes de cadres qui servent à soutenir des haïks sur les bâts des mules, et qui forment une manière de litière dont les rideaux demeurent fermés, afin de cacher aux yeux des passants le visage des femmes maures lorsqu'elles voyagent. Outre ces trois cadres, on prépare trois caisses dans lesquelles on renferme deux lionceaux, deux panthères et trois autruches. A ces cadres et à ces caisses, on joint un tapis brodé en or et en soie, un burnous en drap bleu, un burnous en drap rouge, brodés en fils d'or, plusieurs tapis de médiocre valeur, quatre chevaux, quatre mules et deux caisses d'argent.

Lorsque les esclaves de l'émir eurent emballé et chargé ces divers objets, les muletiers se mirent en route, et ils prirent, sous la conduite des chaous, le chemin de Nedroma.

La caravane ne fit que toucher à Nedroma. Les chaous présentèrent un ordre de l'émir, qui enjoignait au kaïd de la ville de livrer les quatre femmes aux porteurs de son écrit. On fit à l'instant même monter les captives chrétiennes sur les mules : on les plaça sous les cadres, on tira les rideaux sur elles, et les muletiers se mirent en mouvement; mais, au lieu de remonter vers Mascara, ils continuèrent à descendre vers Tefzra et à se diriger sur Ouchdah, une des premières villes du Maroc, sur les frontières de l'Algérie.

Ces infortunées suivaient, sans savoir quel sort les attendait, la direction que les muletiers faisaient prendre à leurs montures. Elles laissaient derrière elles un mari, un époux et un compagnon d'infortune. Ce dernier, M. Meurice, expirait dans la prison de Mascara, et, quelques mois plus tard, M. Lanternier finissait par mourir, à la veille de recouvrer sa liberté, dans son cachot de Milianah.

Dès les premiers jours de leur voyage, les captives s'étaient flattées d'un doux espoir. En se voyant entourées d'égards et de soins, elles avaient pu se persuader que l'heure de leur délivrance allait bientôt sonner, et que chaque pas qu'elles faisaient dans la nouvelle voie où elles se trouvaient engagées les rapprochait de la liberté. Mais cette espérance fut de courte durée. En arrivant à Ouchdak, les chaous de l'émir les conduisirent dans la maison du kaïd qui gouvernait la ville. Là, elles apprirent qu'elles avaient cessé d'appartenir à l'émir, et que le chef des Arabes de l'Algérie les envoyait en cadeau à Muley-Abder-Rhaman, empereur de Maroc. A cette nouvelle, les pauvres femmes se prirent à pleurer et s'abandonnèrent au plus violent désespoir. Elles mesurèrent toute l'étendue de leur malheur. Elles ne s'appartenaient plus à elles-mêmes. Elles perdaient leur patrie, leur famille, leur culte et leur nom. Elles cessaient de faire partie du nombre des prisonniers français que l'émir échangeait chaque jour contre les prisonniers arabes déportés à Marseille, et elles se voyaient réduites à l'état d'esclaves chez l'empereur du Maroc.

Dès ce moment les idées les plus lugubres s'emparèrent de leurs esprits. L'ignorance dans laquelle elles se trouvaient plongées sur la condition à laquelle leur nouveau maître allait les réduire, les tenait dans les plus cruelles appréhensions, et les singuliers compagnons de voyage

qu'on leur avait donnés, les jetaient dans des transes et dans des terreurs sans cesse renaissantes.

Enveloppées comme elles l'étaient dans les haïks que l'on avait accrochés sur les cadres, elles ne voyaient rien et demeuraient plongées dans un isolement qui entretenait leur désespoir et leurs craintes. Les chaous, au lieu de placer les mules qui portaient les captives à la file les unes des autres, avaient eu la précaution, par un raffinement de méchanceté, de mettre entre chaque femme la cage d'un lion ou celle d'une panthère. Ces animaux, excités par la marche saccadée des mules, irrités par l'isolement dans lequel on les retenait prisonniers, poussaient des rugissements effroyables, ébranlaient les planches de leur caisse, qu'ils mordaient avec leurs ongles et leurs dents. Les bêtes féroces exhalaient une odeur infecte qui effrayait les mules et les chevaux, et qui causait des nausées aux hommes et aux femmes. Et il semblait aux captives qu'elles précédaient les bêtes fauves auxquelles elles devaient être jetées en pâture, aux applaudissements de la foule entassée sur les gradins du cirque, afin de jouir du spectacle de leur agonie. Ainsi, dans les jeux sanglants des arènes antiques, Rome faisait marcher les gladiateurs devant les lions et les tigres contre lesquels un caprice du triomphateur les avait destinés à combattre.



Le kaïd d'Ouchdah donna pour escorte aux muletiers et aux gens qui composaient la caravane une vingtaine de cavaliers marocains; et, sans prendre un plus long repos, les voyageurs poursuivirent leur route, et se mirent à parcourir les vallées et les montagnes du Rif.

Quoiqu'elle fût assez avancée, la saison d'automne prodiguait encore ses plus tièdes haleines, ses plus calmes horizons. ses douces journées et ses nuits sereines et palpitantes des derniers frémissements amoureux de la nature entière. La caravane marchait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; elle campait dans les tribus qu'elle rencontrait sur son chemin. Les habitants accordaient une généreuse hospitalité aux voyageurs. Ils leur servaient leurs meilleurs plats de cousscousou, leur lait de chamelle, et les logeaient dans de bons caïmans. Les femmes de la tribu se chargeaient des chrétiennes, et leur prodiguaient mille soins empressés. Les cavaliers du kaïd d'Ouchdah avaient l'ordre d'exercer les meilleurs traitements à l'égard des captives, et ils ne devaient rien négliger dans l'intérêt de leur santé et de leur conservation. Aussi, dès leur arrivée dans la tribu, commandaient-ils aux esclaves de la caravane de dresser une petite tente. A peine les toiles de la tente étaient-elles fixées, que les nègres creusaient un trou d'un mètre de profondeur; ils entassaient des fagots dans ce trou, et ils y mettaient le feu, en ayant soin de fermer hermétiquement les rideaux de la tente. On chauffait ainsi pendant deux heures cette sorte d'étuve, on en chassait la fumée, et alors les femmes de la tribu introduisaient les chrétiennes, elles les déshabillaient, et leur faisaient prendre un bain maure. Après avoir été massées et frictionnées, les captives reprenaient leurs vêtements, et se voyaient ramenées dans le caïman qui devait leur servir de chambre à coucher pour la nuit. Quelque barbares que fussent ces procédés d'ablution, ils n'en procuraient pas moins un grand soulagement à ces pauvres femmes harassées par un voyage qui les exposait aux chaleurs dévorantes d'un soleil d'Afrique, aux sables du désert, et aux rafales corrosives et brûlantes du terrible simoun.

En outre, la halte du soir dédommageait agréablement les esclaves chrétiennes des fatigues du voyage. Dès qu'elles avaient mis pied à terre, les Marocains les réunissaient dans la même tente, et les laissaient pendant toute la nuit libres d'échanger entre elles leurs craintes et leurs consolations. Rien n'était plus attendrissant que de contempler ces quatre pauvres éplorées mettant en commun leurs larmes et leurs regrets, et qui s'entretenaient de la patrie et de la famille absentes. Etrangères par leur religion et par leur naissance parmi les peuples au milieu desquels le caprice du sort les avait jetées, elles commençaient à ne composer qu'une seule et même famille qui souffrait des mêmes douleurs et qui partageait la vie d'esclave qu'on lui avait faite. Déjà se produisaient les instincts et les passions qui animaient ces quatre femmes, et, dans un coin du désert, se révélaient l'intelligence et les préoccupations d'une jeune fille, que la force des choses, aussi bien que la puissance de sa volonté, devaient retirer de la condition abjecte d'esclave, et placer dans une de ces positions brillantes qui assurent à jamais la fortune et le crédit.

La plus âgée des deux Allemandes, une sorte d'Alsacienne, avait trente ans. C'était une de ces beautés épaisses et triviales qui ont besoin de s'encadrer dans la fumée des estaminets pour déguiser l'ampleur de leurs formes : au milieu de ces vapeurs malsaines, les cheveux blonds et les grosses joues de ces llébés flamandes brillent d'un certain éclat et perdent ces grasses couleurs qui impatientent l'œil au lieu de le charmer. Au demeurant, Thérèse était une bonne femme, active, ménagère, pleine de sens, et douée de l'humeur la plus vagabonde et la plus résolue.

La jeune fille qui l'accompagnait, Joséphine, avait tout au plus seize ans. Douce et timide, obéissante et résignée, avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds, son front si pur et sa bouche si candide, Joséphine représentait l'image séraphique d'une vierge. Le sort en avait fait, à son arrivée à Alger, une fille de taverne et de bivac; et si, par sa naissance, elle eût été placée dans une riche maison, sa grâce, sa modestie et sa distinction en eussent fait la plus charmante et la plus enviée des filles du grande monde. Au bivac, l'enfant faisait sa besogne : elle rinçait les verres, essuyait le tables et les bancs, mais elle ne savait ni boire, ni jurer; et la simplicité de cette jeune âme était si douce et si vraie, qu'elle se faisait respecter du soldat. Celui-ci comprenait que la Joséphine était déplacée à la cantine, et que, s'il voulait trinquer avec une femme, cette jeune fille n'était ni assez vaillante, ni assez délurée pour soutenir ses assauts. Il soupçonnait que ces lèvres virginales se terniraient bien vite à ses baisers enflammés par le tabac et l'eau-de-vie, et qu'il en était de certaines filles comme de certaines fleurs qui, les unes aussi bien que les autres, se meurent au souffle d'un vent furieux. Et si la pauvre fille passait inaperçue, malgré ses charmes de quinze ans, au milieu des buveurs qui encombraient la cantine, elle devait, à plus forte raison,



n'exciter chez les Marocains aucun sentiment de convoitise. La finesse exquise de sa physionomie ne pouvait séduire des hommes qui recherchent avant tout, dans une femme, des formes enveloppées et grossières.

La mère Lanternier touchait à ses trente-cinq ans. A quinze ans elle avait pu se faire remarquer par la fraîcheur de son teint et par la cambrure de sa taille. Ce devait être alors ce que l'on est convenu d'appeler au village une fille bien bâtie. Mais elle avait perdu aux travaux des champs la blancheur de son teint. La charge de sa hotte avait quelque peu fait dévier sa taille. La peine et la fatigue l'avaient, en un mot, marquée du sceau ineffaçable qu'elles impriment inévitablement sur le corps de tous les êtres qui s'adonnent à la culture de la terre.

Mais si le corps de la mère Lanternier avait vieilli, avant l'âge, aux pénibles corvées de la campagne, son esprit, du moins, n'avait rien perdu de sa finesse, de son entendement et de sa bonhomie. C'était la fermière rangée, active, bavarde, franche et rusée par excellence, et le père Lanternier ne pouvait pas dire toutes les fois qu'il en avait l'envie — *Je le veux*.

Aussi cette femme souffrait-elle beaucoup de sa captivité, et au lieu de l'accepter avec la résignation de Thérèse l'Alsacienne, la mère Lanternier passait son temps à protester contre la violence qu'on lui faisait et à espérer des jours meilleurs.

Quant à la fille Lanternier, elle n'offrait ni physiquement, ni moralement, aucune ressemblance avec les trois compagnes au milieu desquelles elle voyageait à cette heure, par suite du caprice et de la munificence de l'émir Abd-el-Kader.

Virginie, ou plutôt ainsi que la nommaient ses père et mère, la Virginie, avait atteint à cette époque ses dix-sept ans. Elle était née au village, et dans la ferme on l'avait employée, dès l'âge de douze ans, à soigner les vaches, à mener les chevaux à l'abreuvoir, à rincer la lessive, pendant la nuit, au lavoir de la commune, à bêcher, à labourer et à scier les blés. Et malgré les fatigues que lui causaient ces divers travaux, chaque dimanche la Virginie paraissait la première à la danse et se retirait la dernière. Mais jamais, en sortant de ces joyeuses réunions, on ne la voyait s'attarder le long des murs de l'église, ou dans les allées entr'ouvertes des maisons, pour deviser d'amourette avec les galants qui la courtisaient. C'était la fille la plus vaillante et la plus aimée du village. La Virginie était la plus jolie fleur du pays, et on ne citait pas, à dix lieues à la ronde, une fille qui fût capable de la *déchausser*. Elle avait des cheveux châtains, qui se lissaient en bandeaux sur ses tempes ; ses yeux noirs respiraient une vivacité et une espièglerie des plus spirituelles et des plus émoustillantes. Le nez était d'un profil admirable par son élégance et sa pureté, et la bouche s'épanouissait en un sourire des plus gracieux et des plus charmants ; et, chose remarquable, la boîte osseuse de la tête affectait la petitesse de la forme que l'on observe dans les meilleures figures de la sculpture grecque. Le cou était un peu engagé dans les épaules, par suite des fardeaux que l'enfant avait portés sur les reins ; le bras et les mains dessinaient un galbe d'un précieux modelé ? la taille offrait ce contours héroïque qui fait pressentir dans la nubilité virginale la fécondité maternelle ; et les jambes et les pieds présentaient un type parfait de finesse, de légèreté et d'élégance.

Rien de vulgaire dans la personne de la paysanne ne venait trahir son origine toute plébéienne.

Tout au contraire dans sa beauté et sa physionomie révélait une distinction, un charme exquis.

C'est la plus folle des filles honnêtes et la plus sage des filles rieuses et pétulantes. Et par une de ces circonstances qu'il n'est pas rare de rencontrer au village, l'esprit de la Virginie est aussi charmant que son visage. Le *frater* du lieu lui a enseigné à lire et à écrire. Elle a déniché dans une vieille armoire quelques livres oubliés par son père — des tragédies de Voltaire — Paul et Virginie — les comédies de Molière — l'Andromaque de Racine — le Cid de Corneille — un volume de Buffon — deux volumes de Clarisse Harlowe — des chapitres de Gil Blas — un résumé de la Révolution française.

Ces ouvrages, qu'elle a lus et relus à la veillée, aux prés, au jardin, et qui lui parlent un peu et parfaitement de tout, ont nourri son esprit et son cœur des plus saines substances ; et comme la Virginie a le jugement droit et vrai, qu'elle ne se laisse jamais emporter par son imagination, elle s'est trouvée de très-bonne heure à même de se conduire et d'apprécier le monde au milieu duquel elle a vécu.

La paysanne est aussi belle et aussi intelligente que la plus belle et la plus spirituelle des dames de la ville. Elle saura résister à l'infortune et tirer parti des circonstances au milieu desquelles le hasard de sa vie la jettera.

Déjà elle a compris qu'elle doit renoncer à tout espoir de revoir l'Algérie et la France. Elle s'est dit qu'elle ne retrouverait jamais son père, et que l'émir la déportait dans une contrée d'où elle ne saurait jamais revenir.

C'était donc à elle à préparer sa vie à venir et à se créer un sort parmi les Marocains, un sort moins misérable que celui d'une esclave obscure, que le maître repousse du pied à l'arrivée d'une nouvelle épouse.

Sa destinée veut qu'à son arrivée à Fez ou à Maroc, elle soit présentée à l'empereur. Dans cette première entrevue, elle rencontre l'occasion de préparer sa fortune et de se ménager la faveur du souverain. Et quelque précaire que soit cette éventualité, elle n'en demeure pas moins pour la Virginie Lanternier l'objet de toutes ses pensées, le but de tous ses désirs. Ainsi, tandis que ses trois compagnes, pareilles à ces brebis stupides qui se laissent pousser à l'abattoir en fuyant devant le fouet du boucher, suivent machinalement les cavaliers marocains et acceptent tristement la condition que l'émir leur a faite, la Virginie se révolte à l'idée dégradante de la servitude : et au lieu de se resigner, elle s'évertue à dompter le sort et à préparer son élévation parmi les plus belles et les plus puissantes de l'empereur.

Dès ce moment nous connaissons parfaitement les quatre femmes que l'émir envoie en cadeau à son allié Muley-Abd-er-Rhaman : nous pouvons donc nous occuper de leur voyage jusqu'à Fez et raconter leurs aventures dans le Maroc. On a pu nous reprocher en commençant de nous être complu dans un long détail des qualités physiques et morales des quatre captives, mais à cette heure on doit comprendre le motif qui nous portait à nous étendre sur ce sujet.

Il était de toute nécessité, pour la bonne intelligence des événements qui vont se passer sous nos yeux, de bien connaître l'esprit, le cœur et le visage des nouveaux acteurs que nous venons de produire sur la scène.

II.

La bohémienne.

A mesure que la caravane remontait dans le Maroc, elle laissait derrière elle les provinces montagneuses du Rif, et pénétrait dans une contrée fertile, arrosée par divers courants d'eau, tels que l'Oued-Maloya et l'Oued-Za.

De nombreuses tribus, campées sous des tentes, cultivaient la terre et récoltaient d'abondantes moissons en blé, en orge et en olives. De grands troupeaux de bœufs et de moutons ajoutaient aux richesses des tribus le produit de leurs toisons et de leurs cuirs. On mangeait en grande quantité des dattes que les caravanes allaient recueillir dans le grand désert.

L'aga de la plaine de l'Oued-Za, nommé Sidi-Mohammed, accueillit dans sa tribu nos voyageurs, et leur accorda une hospitalité de quelques jours pendant lesquels les chevaux, les mules et les cavaliers purent se refaire des fatigues de la route.

Les quatre femmes chrétiennes se logèrent dans le caïman occupé par les femmes de l'aga. Elles furent entourées d'égards et de prévenances, et elles payèrent amplement les bons traitements dont elles se virent l'objet durant leur séjour dans cette tribu, par ces mille petits services que des femmes sont à même de rendre. Ainsi elles taillaient des vêtements, elles raccommodaient les haïks et les burnous, et elles apprenaient aux Marocaines de l'Oued-Za à se servir de l'aiguille, à se peigner et à draper coquettement leurs haïks et les burnous, et elles Virginie Lanternier se montrait aussi empressée qu'avenante, et elle profitait des rapports journaliers qu'elle entretenait avec les habitantes de la contrée pour se perfectionner dans la langue marocaine.

Mais l'application que la Virginie apportait dans l'étude de la langue marocaine et les travaux qu'elle accomplissait dans l'intérêt de son hôte, n'avaient pas le pouvoir de distraire ses pensées du projet qu'elle méditait, et elle s'irritait des lenteurs inévitables dans ces voyages entrepris à dos de mulet. Elle brûlait d'arriver à Fez et de connaître la réception qu'elle allait y recevoir ; une rencontre imprévue vint donner satisfaction aux désirs de la jolie captive.

La caravane séjournait encore chez l'aga de l'Oued-Za. Le soleil touchait à son déclin. Les hommes de la tribu étaient partis pour la foire de Takinn (petite ville juive dans laquelle se tient un marché d'esclaves), et ils n'étaient pas encore de retour. Les femmes attendaient l'arrivée de leur mari, et elles se tenaient assises à l'entrée de leurs caïmans

Les esclaves et les vieilles femmes préparaient le couscoussou du soir, les enfants jouaient dans l'enceinte du douair, tandis que les bergers ramenaient les troupeaux du pâturage, et que les muletiers conduisaient leurs bourriquets à la rivière, et faisaient la provision d'eau nécessaire pour abreuver les tentes.

A cette heure toute brise avait cessé de souffler. Le soleil embrasait de son dernier rayon un coin du firmament, qui brillait d'une sérénité limpide. La campagne semblait frémir de bien-être à l'approche de la nuit qui allait verser sur son sein, altéré par la chaleur de la journée, les larmes de sa rosée, la fraîcheur de ses baisers, et le mystère de ses ombres.

Les captives chrétiennes s'étaient arrêtées sur le seuil de leur tente

et elles contemplaient le mouvement si curieux qui s'opère dans un camp au coucher du soleil. Elles suivaient des yeux les grands chameaux qui se couchaient sur leurs genoux, tandis que les femmes allaient traire les chamelles. Elles comptaient les bœufs et les moutons, et souriaient aux ébats que prenaient les enfants de la tribu ; elles admiraient leurs yeux étincelants, leurs dents éblouissantes et leur grosse tête, sur laquelle le rasoir n'avait laissé qu'un *mahomet flottant* (une mèche de cheveux). Mais Virginie ne s'occupait pas de la tribu : elle élevait ses regards vers le ciel et suivait dans les plaines de l'éther la course d'un nuage que le soleil couchant avait doré de son plus beau rayon. La jeune fille s'était laissé absorber dans cette contemplation. D'étranges pensées traversaient ses esprits et l'avaient plongée dans une sorte d'hallucination, car ses yeux se mouillaient de larmes, ses narines frémissaient, sa bouche se crispait dans une pénible convulsion, et une sueur glacée perlait son front.

« N'entends-tu pas des cris, ma mère, à l'extrémité du douair ? dit-elle tout à coup à la mère Lanternier.

— Oui, j'entends comme le bruit d'une émeute.

— La poussière tourbillonne au-dessus d'un groupe d'individus...

— Ce ne sont pas des Arabes. Quelles mauvaises mines et quels haillons !

— Ma mère, ma mère ! ce sont des gitanos.

— Des *gitanos* ! Quelle espèce d'hommes entends-tu désigner par ce mot ?

— Ce sont des bohémiens, des tireurs de bonne aventure. Je veux les consulter.

— Tu n'as pas le sens commun de parler ainsi.

— C'est possible : mais je ne saurais résister au mouvement qui me précipite vers eux.

— Consulte-les, si tu veux, mais je ne pousse pas la curiosité aussi loin que toi.

— Vous blâmerez plus tard ma conduite ; mais, en attendant, il faut que j'avise au moyen de me rapprocher d'eux. »

Tandis que ces deux femmes échangeaient ces paroles, une troupe de ces vagabonds aux industries bizarres et que l'on trouve disséminés sur tous les points de l'ancien monde, traversait les douairs et s'avançait vers le caïman occupé par les chrétiennes. Cette bande se composait de cinq hommes, de quatre femmes et de onze marmots, filles et garçons, qui poussaient devant eux des bourriquets chargés d'ustensiles de cuisine, de sacs de grains, de quelques broussailles et d'une cage dans laquelle était renfermé un coq. Les baudets se dandinaient sur leurs jambes : ils s'offraient dans un état de maigreur qui attestait les longs jeûnes auxquels ils se trouvaient réduits. Leur échine pelée était déchirée par les plaies qu'avait imprimées dans les chairs le bâton de leurs guides. Hommes et femmes ressemblaient à des mulâtres avec leur teint cuivré, leurs cheveux crépus et leurs lèvres épaisses. Quelques haillons, arrachés à des haïks et à des peaux de mouton, couvraient tant bien que mal leur nudité. Les femmes allaient nu-tête, et portaient pour tout vêtement une sorte de ceinture qui leur prenait la taille et descendait à peine jusqu'aux genoux. Les enfants couraient nus des pieds à la tête, et ceux qui ne pouvaient pas marcher se tenaient accrochés sur le dos de leur mère. Ces individus, hommes et femmes, n'auraient pas su dire d'où ils sortaient, où ils allaient et où ils comptaient s'arrêter. Les uns étaient nés au coin d'un bois, ceux-ci dans le fossé du chemin, ceux-là sur un rocher de la mer, et d'autres sur la lisière du désert. Ils parlaient une langue qui participait de toutes les langues parlées sur la terre ; leur religion se composait de paganisme, de mahométisme et de christianisme ; ils n'appartenaient à aucun empire, ils ne descendaient d'aucune nation : ils erraient à l'aventure sur la terre africaine, vivant, au jour le jour, de misère, de joie, de hasards, du bien et du mal, sans avoir adopté de patrie et de chef. Leur caprice était leur règle et la nécessité leur loi. En France, ces vagabonds parcourent les campagnes, volent dans les fermes, étament les ustensiles de cuisine, et jettent des sorts sur les fruits de la terre. En Afrique, les hommes conduisent les ânons aux juments : ils opèrent la castration sur certains animaux domestiques, et leurs femmes disent la bonne aventure aux esprits crédules. En un mot, ce rebut impur de toute société, cette écume qui surnage au-dessus de toute population, vit et grouille dans la fange ainsi que le porc immonde qui s'engraisse de toutes les plus odieuses déjections.

Au milieu de cette bande, une femme jeune encore et qui portait sur son visage les signes d'une grande beauté, altérée toutefois par les fatigues du vagabondage et de la maternité, se faisait remarquer par son attitude théâtrale. Elle marchait la tête fière, la taille cambrée, et se drapait avec une certaine majesté dans un morceau de burnous en drap rouge. A ses poignets et à ses chevilles étincelaient des anneaux en cuivre doré. Ses cheveux étaient relevés sur son front et formaient une sorte de diadème dont les tresses d'ébène étaient parsemées d'étoiles en corail. La fière encolure de son cou, la forme pétulante de sa poitrine, la souplesse bondissante de ses reins et la netteté des lignes de ses bras et de ses épaules lui faisaient cette sorte de beauté farouche dont on se plaît à embellir la chasseresse antique, alors qu'on l'aperçoit haletante au milieu de la clairière et baignée dans un flot de lumière.

A mesure que cette sorcière s'avançait, les femmes et les enfants de la tribu se pressaient sur son passage et l'appelaient à grands cris :

« Regina ! Regina ! La grande sorcière, la fille des mauvais anges, dis-nous notre sort.

— Regina, répondait l'un des hommes, ne parlera pas aujourd'hui.

— Il faut qu'elle parle.

— L'*Esprit* le lui a défendu. »

Et Regina, ainsi se nommait cette bohémienne dont la renommée remplit encore, à l'heure qu'il est, les dernières tribus de l'Algérie du côté d'Oran et les tribus du Rif, de l'Oued-Malouya et de l'Oued-Za dans le Maroc, Regina dédaignait de répondre à la foule, qui s'irritait de son silence et qui l'injuriait. Impassible et dédaigneuse, elle marchait à grands pas vers le douair de l'aga Mohammed. Dès qu'elle fut entrée dans le douair, les esclaves de l'aga fermèrent les barrières en broussailles et élevèrent une digue contre le flot des curieux qui menaçaient d'envahir cette enceinte. Ainsi désappointés dans leur poursuite, les gens de la tribu finirent par s'impatienter, et chacun se retira dans son douair.

Pendant ce temps les aventuriers arrivaient devant la tente occupée par les femmes de l'aga. Soudain un nègre murmurait quelques mots à l'oreille de Regina. Celle-ci prenait la cage qui renfermait le coq, et elle entrait à la suite de l'esclave chez les femmes de l'aga, tandis que ses compagnons déchargeaient les baudets, et rongeaient, accroupis sur la terre, quelques débris de viande taillés sur la croupe d'un chameau mort sur leur chemin.

Virginie Lanternier était rentrée dans son caïman, lorsqu'elle avait aperçu les gitanos pénétrer dans le douair de l'aga, mais elle n'avait eu garde de s'éloigner. Elle avait rapproché les rideaux qui fermaient la tente, et elle avait suivi d'un œil curieux, à travers les interstices que laissaient entre eux les plis des rideaux, tous les détails de cette scène étrange.

Les femmes de l'aga lui avaient déjà parlé de Regina. Elle n'eut pas de peine à la reconnaître ; et dès qu'elle l'eut vue disparaître dans leur tente, elle dépêcha vers elle une vieille femme attachée au service des chrétiennes ; la vieille femme ne tarda pas à revenir, et la réponse qu'elle murmura à l'oreille de la jolie captive remplit celle-ci d'une bien vive satisfaction, car elle poussa un frémissement de joie pareil à celui que jette une biche bondissante qui entend le cerf bramer dans les hautes futaies.

Une heure s'était à peine écoulée depuis que la messagère de la chrétienne était allée chez les femmes de l'aga, et l'on voyait la gitana Regina écarter les rideaux qui fermaient le caïman des captives. Elle portait à la main une baguette en bois d'ébène et une cage dans laquelle était renfermé un vieux coq. Notre héroïne courut au-devant de la devineresse, et l'introduisit dans sa tente, en l'accueillant avec toutes sortes de bonnes grâces. La gitana lui rendit son salut avec une gravité solennelle, et tout en déposant à terre la cage qu'elle tenait à la main, elle lui adressa cette question :

« C'est toi qui m'as envoyé chercher chez les femmes de l'aga Mohammed ?

— Oui.

— Tu es esclave ?

— Oui.

— Tu n'es pas née dans ces contrées, et tu es fille des chrétiens ?

— Je suis étrangère à ce pays, et ma patrie est la France.

— Que veux-tu de moi ?

— Ai-je besoin de te l'apprendre ?

— Si je te le demande, c'est sans doute parce que je crois utile de t'interroger.

— Te défierais-tu de moi ?

— « Défie-toi de l'étrangère, a dit le Prophète, et ne laisse pas tenter en vain l'esprit de Dieu par la curiosité ou l'indiscrétion de l'incrédule. »

— Mais j'ai confiance en ton art ; mais je sais ton habileté, et depuis que la mauvaise fortune m'a conduite dans cette maison de servitude, chacun m'a vanté ta science et ton infaillibilité.

— Ainsi tu reconnais la puissance de mon art ?

— Oui, je reconnais la puissance de ton art.

— Et tu viens me consulter ?

— Je viens réclamer les lumières de ton esprit, afin d'éclairer les ténèbres au milieu desquelles je me trouve plongée, et qui dérobent à mes regards les horizons lointains de mon avenir. »

ERNEST ALBY.

(A continuer.)

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

LE CAMP DE BOULOGNE.



A une des batteries situées sur la rive, au camp de Boulogne, à l'aide de sa longue-vue, Napoléon, contemplant les feux et la belle résistance du vaisseau amiral anglais, demanda à un lieutenant d'artillerie :

— Croyez-vous, jeune homme, que les artilleurs de ce bâtiment soient Anglais!... Moi, je ne le pense pas.

Le lieutenant fit un signe affirmatif. Au même instant, un des boulets lancé par la frégate vint à passer à dix pieds au-dessus de la tête de Napoléon avec un ronflement terrible, et alla s'enterrer dans une petite butte située à cent pas derrière lui.

— Non! reprit Napoléon, qui avait tourné la tête pour suivre l'effet du boulet, ces artilleurs ne sont pas Anglais. Ah! ah! reprit-il ensuite en apercevant un canonnier qui manœuvrait à l'une des pièces avec une vivacité et une précision remarquables, il paraît que je suis en pays de connaissance!

Et tandis qu'il parlait ainsi, le canonnier achevait de charger sa pièce, et, d'une seule main, ayant fait faire le moulinet au refouloir pour rafraîchir l'écouvillon dans le petit seau, avait repris vivement sa position de *premier servant de droite.*

— Bravo! M. Pomayrol, lui dit Napoléon, en lui frappant familièrement sur l'épaule; je vois que vous vous y entendez!

L'artilleur tourna la tête, et, reconnaissant l'empereur, s'écria avec joie :

— *Tron de Diou*! sire, c'est vous! Comment que vous vous portez?

— Très-bien, mon brave. Tu es bien occupé, à ce que je vois?

— Bagasse! je m'en flatte. Le four chauffe, en attendant que nous les fassions bouillir, les autres là-bas, hé donc!

Le coup partit, et emporta avec lui le pavillon d'un des bricks ennemis, qui tomba sur ses agrès.

— Rapp, dit Napoléon en se retournant pour désigner à son aide de camp celui des artilleurs qui avait pointé le coup, donne vingt francs à cet homme.

Rapp n'avait sur lui qu'un double louis : il le donna.

— Allons, reprit aussitôt Napoléon en s'adressant aux artilleurs, qui veut gagner vingt francs pour boire à ma santé? Voilà une des frégates qui s'avance.

— *Tron de Diou*! c'est moi qui pointe! s'écrie Pomayrol; c'est à mon tour.

— Si tu fais une politesse à cette frégate, qui a l'air de se moquer de toi, je te donne quarante francs.

— Hé donc! c'est comme si je les tenais, je m'en flatte!

— Oh! oh! tu ne les tiens pas encore, tu seras trop maladroit.

— *Tron de Diou*! vous allez lui voir descendre son beaupré, et un peu vite, à ce brigand-là! Attention, vous autres!

La pièce a été chargée, Pomayrol a pointé, et les servants sont à leur poste.

— Allons, maintenant, fâche-toi, ma petite poulette, dit Pomayrol en parlant à sa pièce et en faisant signe au canonnier qui tient la lance.

Celui-ci fait feu, le grand mât de la frégate tomba coupé en deux par le boulet: Pomayrol bat aussitôt un entrechat en s'écriant :

— Hé donc! bagasse!

— Bravo! s'écrie Napoléon en frappant des mains avec une sorte de ravissement. Rapp, donne cent francs à ce gaillard-là.

— Sire, répond l'aide de camp avec un signe de tête qui veut dire qu'il n'a plus d'argent.

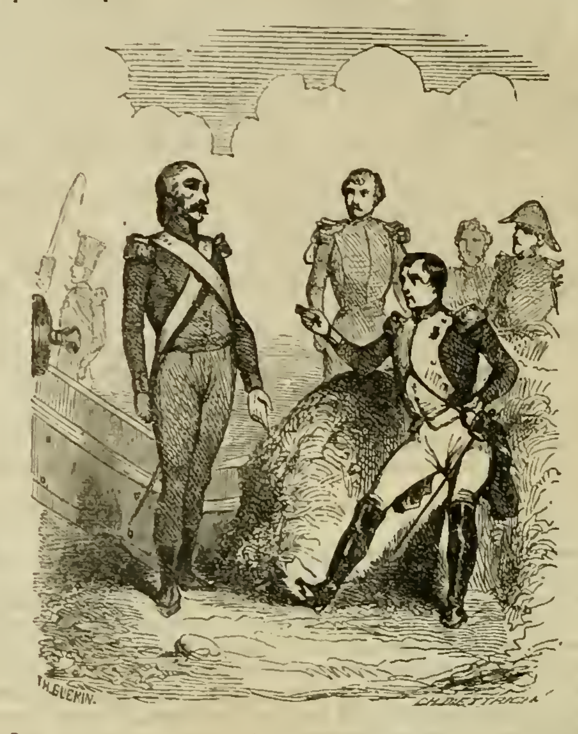
— Comment! plus d'argent! mais il m'en faut, reprend Napoléon avec impatience, en promenant ses mains sur toutes ses poches. Pourquoi ne m'en avoir pas demandé ce matin avant de partir?

— *Tron de Diou*! sire, ne vous fâchez pas contre ce brave homme; j'aime mieux lui faire crédit toute ma vie, bagasse!

— Tiens, prends! dit Napoléon en présentant au marin sa tabatière d'or, qui était le seul objet qu'il eût trouvé dans la poche de sa veste.

Pomayrol n'osait avancer la main.

— Prends donc, te dis-je; seulement fais en sorte que les Anglais ne te la prennent pas.



— Bagasse! me la prendre, à moi!... s'écria celui-ci en serrant les poings; je l'avalerais plutôt, fût-elle rouge comme les boulets qui mitonnent là-bas, *tron de Diou*!

— Voilà que tu te fâches aussi, reprit Napoléon en souriant; calme-toi : j'espère que tu n'en seras pas réduit là. Puis, s'adressant aux autres artilleurs : Continuez comme vous le faites, je vous réponds qu'avant la fin de l'année prochaine, vous boirez à Londres à ma santé avec le rhum de messieurs les Anglais.

Quelques jours après, Napoléon distribua aux braves du camp de Boulogne, en échange des armes d'honneur qu'ils avaient obtenues précédemment, la croix de la Légion d'honneur. Notre canonnier Pomayrol fut du nombre de ceux à qui cette distinction devait être accordée. Lorsque son tour fut venu et qu'on appela son nom, il répondit d'une voix de Stentor :

— Présent, *tron de Diou*!!

Puis, sortant des rangs comme un homme ivre, bien qu'il fût à jeûn, il prit une sorte d'élan, arriva au pied du trône, fit voler son chapeau en l'air, et, se trompant d'escalier, se trouva nez à nez avec le contre-amiral Magon, devant lequel il resta planté comme un terme, sans prononcer une parole, jusqu'à ce que des officiers généraux lui eussent expliqué ce qu'il devait faire; mais le brave marin était hors d'état de comprendre : il avait tout à fait perdu la tête. Il descendit l'escalier de gauche et monta celui de droite, sans voir les personnes qui étaient devant lui : les jambes lui tremblaient comme à un criminel qui monte à l'échafaud. Il arriva si brusquement aux derniers degrés, qu'il fit faire une pirouette à Cambacérès, qui causait tranquillement avec Monge. Enfin, quand l'empereur, qui lui sourit d'une façon toute particulière, leva le bras pour lui attacher la décoration, Pomayrol, se trompant sur le but de ce geste, saisit sa main, que Napoléon lui abandonna volontiers, et la lui secoua en prononçant un: *Hé donc! je m'en flatte!* qui dut meurtrir les doigts de l'empereur. Puis il se retira sans se tromper d'escalier, mais en enjambant quatre ou cinq marches à la fois et en renversant tout ce qui se trouva sur son passage. Arrivé au bas des degrés, il reprit sa course et rentra dans les rangs de ses camarades comme un régiment de cuirassiers qui charge à fond sur un régiment d'infanterie. Là, Pomayrol tomba sans connaissance; on le fit revenir à lui à l'aide de quelques gorgées d'eau-de-vie, dont les gourdes étaient abondamment pourvues ce jour-là.

Une des choses les plus frappantes et les plus caractéristiques dans le spectacle qu'offrait journellement le camp de Boulogne, était de voir

ces vieux soldats, si terribles devant l'ennemi, se livrer aux amusements les plus innocents et les plus paisibles, comme eussent fait des enfants. Presque tous les soirs, les grenadiers de la vieille garde se rassemblaient sur la vaste pelouse qui entourait la baraque de l'empereur. Le tambour-major Morland, qui joignait à sa qualité de prévôt d'armes celle de maître de danse, prenait alors son violon, monté quelquefois, comme celui de Paganini, avec deux ou trois cordes seulement, et donnait des leçons de danse à quelques-uns de ses camarades, en accompagnant leurs *jetés battus* et leurs *assemblés* du son criard de son instrument, dont, au dire du facétieux Pomayrol, il savait tirer *des accords de tron de Diou à faire tourner une sauce blanche*. Quant au brave marin, il avait aussi certaines prétentions à savoir exécuter avec grâce les *ailes de pigeon*; et plus d'une fois ses succès empêchèrent Morland de dormir et lui donnèrent l'idée d'ajouter, avec son demi-espadon, une boutonnière de plus à sa veste; mais il savait aussi que Pomayrol n'était pas homme à rompre d'une semelle. Et puis, une telle affaire fût devenue une collision sanglante entre les marins et les grenadiers de la garde, et celle-là ne se fût pas terminée comme celle qu'ils avaient eue précédemment avec les *relintintins*. Morland se contenta donc de dire que la danse de M. Pomayrol serait *intempestible* et *incohérente* dans une société bourgeoise.

Une fois la leçon de danse terminée, les plus savants exécutaient un quadrille complet, depuis la figure du *pantalon* jusqu'à la *finale*, pour laquelle Pomayrol n'oubliait jamais de dire aux danseurs :

— Hé donc! en avant deux, les quatre ensemble, bagasse!

— Et du pied gauche *inclusivement!* ajoutait Morland, jaloux qu'un autre se permît de donner des conseils à ses élèves.

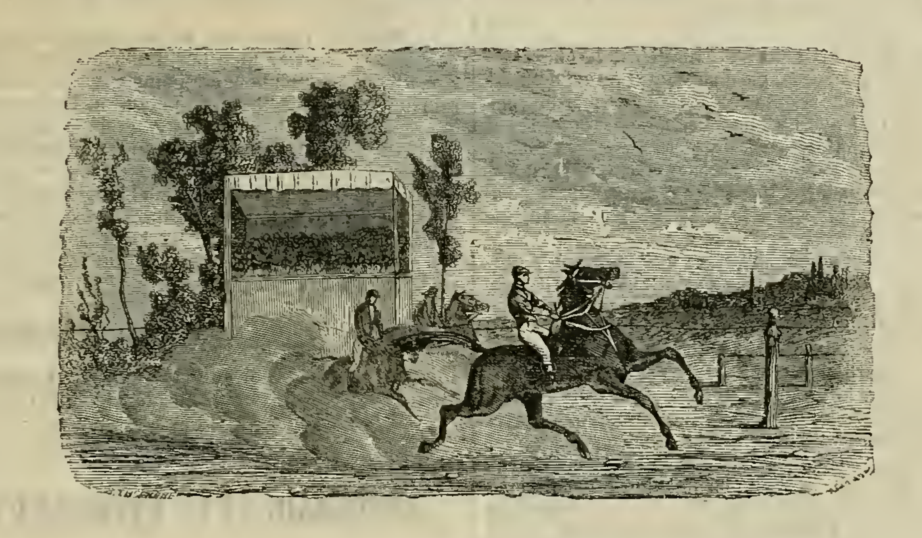
Comme il n'y avait pas de danseuses, et qu'il fallait bien que ce rôle fût rempli, afin d'établir la distinction des sexes, ceux qui figuraient les dames relevaient leurs manches jusqu'au coude, ôtaient leurs cravates, se rabattaient le collet sur les épaules, et, tenant délicatement entre le pouce et l'index les basques de leur habit, qu'ils écartaient un peu en arrondissant les bras, faisaient des pas plus petits et se tenaient un peu plus roides que les autres, les yeux pudiquement baissés.

Ces jeux amusaient beaucoup l'empereur, qui y assistait quelquefois, placé qu'il était derrière la jalousie de la salle à manger de sa baraque. Personne ne semblait plus heureux que lui lorsqu'un de ses vieux sapeurs de l'armée d'Italie ou d'Egypte, à la barbe grisonnante, au teint hâlé, aux joues creuses, aux jambes sèches, avec la douceur et la complaisance qui les distinguaient, consentait, pour se rendre utile et agréable à ses camarades, à remplir le rôle de danseuse. Il fallait voir le paisible grognard figurer *la poule* avec Pomayrol, qui riait, criait, s'agitait, battait d'effrayants entrechats à tort et à travers, toujours hors de mesure, en donnant des coups de pied à droite, des coups de coude à gauche, à la grande désolation de Morland, que l'outrecuidance de son antagoniste navrait et scandalisait profondément; car la danse du Provençal n'avait rien de classique, et se rapprochait beaucoup de la fameuse *cachucha* moderne. L'empereur riait alors à se tordre; il était vraiment heureux de la joie de ses soldats bien-aimés.

D'autres fois, ses *vieilles moustaches*, qui savaient par cœur tous les couplets de circonstance, venaient chanter sous ses fenêtres *la Descente en Angleterre*, et répétaient ce refrain de l'un d'eux :

Traverser le détroit
N'est pas la mer à boire!

Alors ils se tenaient tous par la main et formaient autour de la baraque impériale un rond immense, composé souvent de tous les hommes d'un bataillon, en entremêlant leurs couplets des cris de *vive l'empereur!* A cette acclamation, tous s'arrêtaient et demeuraient fixes et immobiles comme s'ils eussent été sous les armes; puis ils recommençaient, en partant du pied gauche, selon l'ordonnance de l'école de peloton, et au commandement de Morland, qui était toujours leur chef de file. Napoléon leur faisait souvent distribuer des rafraîchissements : une bouteille de vin pour deux hommes.



De leur côté, les marins de la garde n'avaient pas voulu rester oisifs. Ils avaient imaginé de monter des petits canots sur des roulettes, avec un long mât et une large voile; et, lorsque le vent était favorable, ils naviguaient à sec sur le bord de la mer. Des officiers d'état-major s'amusaient à suivre à cheval ces embarcations terrestres, que rarement ils parvenaient à atteindre. Lorsque le vent venait tout à coup à changer, les canots chaviraient sur le sol; les marins et les grenadiers qui les montaient roulaient pêle-mêle les uns sur les autres sur le sable, aux éclats de rire et aux battements de main des *relintintins* de la ligne, modestement réduits à faire galerie.

Cette manie de courir devint si vive et si générale, que les soldats firent entre eux des courses à pied. Napoléon, qui voyait avec plaisir son armée se livrer à des jeux et à des exercices qui ne pouvaient qu'entretenir chez elle la vigueur et la santé, institua, pour les vainqueurs, des prix de 20, de 40 et même de 100 francs. Lorsqu'il s'agissait d'un défi entre plusieurs régiments, le prix était partagé proportionnellement entre les coureurs, selon le plus ou moins de vitesse des vainqueurs. Ces luttes de vélocité n'avaient guère d'autre inconvénient que de procurer des *points de côté* à deux ou trois cents hommes à la fois.

Il y eut aussi des courses à cheval pour la cavalerie légère. Les prix étaient de 100 à 500 francs. Napoléon voulut un jour que les officiers concourussent, et promit cette fois 1,200 francs au vainqueur. Un conseil, composé d'officiers supérieurs, fut chargé de régler les conditions de la course, et soumit ce règlement à l'empereur, qui l'approuva et indiqua lui-même le jour où elle aurait lieu. Ce fut à qui obtiendrait la faveur d'y figurer. Un jeune officier de dragons, nommé Thierry, se présenta pour être inscrit. Le conseil des officiers refusa de l'admettre, sous le prétexte qu'il n'était pas d'un grade assez élevé : il n'était en effet que sous-lieutenant; mais le véritable motif était que Thierry passait pour être le meilleur écuyer de l'escadron. Piqué de ce refus injuste, le lieutenant s'adressa à l'empereur, qui, après avoir pris des informations sur son compte, et apprenant que ce jeune homme était fort estimé dans son régiment, lui permit de concourir.

Le grand jour arrive. Napoléon est présent, tous les concurrents sont rangés sur une même ligne : ils partent au signal donné. Thierry ne tarde pas à dépasser ses rivaux de beaucoup; il va toucher au but, lorsqu'un maudit caniche vient, en aboyant, se jeter dans les jambes de son cheval, qui se cabre, s'abat, roule plusieurs fois sur lui-même avec son cavalier, qui semble collé à la selle, et arrive ainsi le pre-

mier; il reste là sans mouvement, couché sur la poussière. Tout le monde crut que le vigoureux animal était mort sur le coup et que son maître avait au moins bras et jambes cassés. Deux secondes après, un chef d'escadron qui suivait de près l'officier de dragons arrive au but et est proclamé vainqueur. Pendant ce temps, le cheval tombé, ainsi que son cavalier, se relèvent tant bien que mal. Le jeune Thierry se dispose tristement à s éloigner, un peu consolé cependant par les marques d'intérêt que lui donnent les spectateurs, lorsque Napoléon s'écrie :

— Mais pas du tout! c'est le *tombé* qui doit avoir le prix.

Les juges de la course, qui l'entourent, lui font respectueusement observer que cet officier n'a pas suivi le programme, et que rouler avec son cheval n'est pas courir.

— Il ne s'agit pas de cela, répliqua l'empereur; ce ne sont pas les moyens qu'il faut examiner ici : c'est la fin; or, la fin justifie les moyens

— Certainement, sire; cependant...

— Cet officier est arrivé le premier avec son cheval, il doit avoir le prix; je ne sors pas de là!

— Mais, sire, Votre Majesté...

— C'est peut-être la méthode de messieurs les dragons, interrompit encore l'empereur, de courir de cette façon; et vous, messieurs, qui prétendez que notre système d'équitation est vicieux, vous qui voulez sans cesse introduire des innovations dans l'*école d'escadron*, eh bien, en voici une! Vous n'aviez pas songé à celle-là, ni moi non plus, je l'avoue. Au surplus, il est un moyen bien simple de concilier les choses : quel est l unique but d'une course? demanda-t-il au général qui remplissait les fonctions de président, n'est-ce pas de faire arriver un cheval avant les autres à un point indiqué?

— C'est vrai, sire; cependant, je crois que...

— Général, répondez par oui ou par non : le cheval de l'officier de dragons est-il arrivé avant celui du chef d'escadron?

— Oui, sire; mais...

— Cela suffit. Or, puisqu'il est bien convenu que c'est le cheval de Thierry qui a gagné le prix de la course, c'est au cheval qu'on donnera les 1,200 francs. Seulement, comme le cheval ne saurait donner un reçu de cette somme, parce qu'il faut que les choses se fassent toujours régulièrement, ajouta-t-il en tâchant de garder son sérieux, son maître donnera le reçu, et on lui donnera les espèces en échange. Puis, s'adressant au grand maréchal du palais : Duroc, vous ferez compter entre les mains du lieutenant Thierry, car je le fais lieutenant, la somme de 1,200 francs. Adieu, messieurs.

Et tout le monde cria *vive l'empereur!* et félicita le nouveau lieutenant d'une si heureuse chute. Napoléon, en agissant ainsi, avait voulu indemniser le jeune Thierry du refus qu'il avait éprouvé d'abord et du fâcheux accident qui avait failli lui coûter la vie, en même temps qu'il donnait une leçon à des officiers supérieurs qui s'étaient montrés injustes et jaloux envers un subordonné.

Avant de quitter Boulogne, à la fin de septembre 1805, pour commencer la glorieuse campagne d'Austerlitz, Napoléon donna des ordres au grand maréchal afin que toutes les fournitures faites au camp pour son compte particulier fussent payées. Parmi les débiteurs, se trouvait l'ingénieur Saustris, qui avait été chargé, en même temps, de construire et de décorer la baraque impériale. Ce chapitre de *décorations* s'élevait, dans le mémoire qu'il présenta au grand maréchal, à une somme ronde de 30,000 fr. Duroc fut effrayé de ce chiffre, et n'osa prendre sur lui de payer cette dépense sans en avoir préalablement parlé à l'empereur, quoique l'ingénieur lui donnât l'assurance qu'aucun des articles indiqués sur sa note n'avait été exagéré, parce qu'il n'avait fait que suivre les instructions données par l'architecte; il ajouta même qu'il avait longtemps débattu les prix avec les artistes qui en avaient été chargés.

— Vous vous en expliquerez avec l'empereur, lui avait répondu Duroc; quant à moi, je ne puis rien prendre sur moi.

En effet, le lendemain, à sept heures du matin, un valet de pied vint prévenir l'ingénieur que Sa Majesté l'attendait. M. Saustris arrive à la baraque impériale. Il est aussitôt introduit par l'aide de camp de service dans la salle du conseil, où il trouve Napoléon occupé, non à *éplucher* son mémoire, mais à suivre des yeux, sur une immense carte d'Allemagne étalée sur la table, les opérations de la campagne dont il avait dicté le plan à Daru quelques jours auparavant.

— Ah! ah! c'est vous, monsieur l'ingénieur, dit Napoléon en se relevant, car il était presque couché sur cette carte; quelle idée avez-vous eue de dépenser tant d'argent pour décorer une misérable baraque?

— Sire, je n'ai fait que suivre de point en point les instructions de l'architecte de Votre Majesté.

— Comment! 30,000 fr. pour ces brimborions-là! J'en suis bien fâché, monsieur, c'est trop cher! ajouta-t-il en se penchant de nouveau sur la carte. Me prend-on pour un grand seigneur d'autrefois? 30,000 fr.! répétait-il encore en suivant du doigt l'itinéraire qu'il traçait. Je passe la Vistule à Varsovie... Si les Russes viennent à moi, je les écrase... Un tas de petites fanfreluches dorées! Avant qu'ils n'aient eu le temps de repasser le Danube, il n'y aura plus d'armée russe! S'il osent m'attendre, je fais main basse sur eux, entre Augsbourg et Ulm!... Les architectes sont la ruine des empires!... Et ce vieux maréchal Mack qui s'en mêle aussi! il verra, celui-là!... Jamais il ne m'arrivera de payer si cher des colifichets inutiles!

— Sire, dit l'ingénieur, le nuage d'azur qui forme le plafond de cette salle et qui entoure l'étoile tutélaire de Votre Majesté a coûté 8,000 fr., il est vrai; mais, si j'avais mieux consulté les convenances, l'aigle impérial qui va de nouveau foudroyer les ennemis de la France, sire, eût étendu ses ailes sur un nuage d'or parsemé d'étoiles de diamants.

— Eh! eh! fit l'empereur en se redressant tout à coup, c'est fort bien ce que vous dites là, monsieur l'ingénieur; j'accepte volontiers cet augure; mais je ne vous payerai pas, du moins quant à présent. Je payerai ce compte, sans en rabattre un sou, avec les risdales de l'empereur d'Autriche et les roubles d'or de son frère de Russie; voyez si vous voulez attendre jusque-là.

L'ingénieur s'inclina respectueusement.

— Sire, dit-il, j'accepte d'autant mieux la proposition que Votre Majesté daigne me faire, que c'est comme si j'avais cet argent dans ma poche; seulement j'attendrai.

— Oh! pas aussi longtemps que vous pouvez le penser, monsieur l'ingénieur; ainsi, c'est dit : après la campagne.

Et d'un geste bienveillant ayant congédié M. Saustris, Napoléon dirigea toute son attention sur la carte qui était restée étalée devant ses yeux.

Deux mois après, M. Saustris, qui avait fait la campagne d'Austerlitz en qualité d'ingénieur des communications militaires, était mandé au quartier général de l'empereur, établi à Brunn : c'était le surlendemain de la bataille.

— Monsieur l'ingénieur, lui dit Napoléon, je suis enchanté de vous voir ici : vous aviez bien deviné lorsque nous étions encore à Boulogne. Or, comme un honnête homme n'a que sa parole, et qu'un souverain doit être le plus honnête homme de son royaume, les 30,000 francs qui vous sont dus pour ma baraque de là-bas vont vous être payés.

Et, sur un signe de Napoléon, Duroc alla prendre, dans une espèce de coffret en acajou garnis de coins en cuivre, plusieurs rouleaux qu'il posa sur le bureau devant lequel l'empereur était assis.

— Trente, dit Napoléon, c'est bien cela. Il brisa un de ces rouleaux, et des risdales tombèrent çà et là. Il en brisa un autre, et cette fois ce furent des roubles d'or qui tombèrent sur le tapis.

— Vous voyez que je suis de parole, reprit-il en souriant, examinez si le compte y est.

Comme M. Saustris se retirait en s'inclinant, Napoléon lui dit en lui rendant son salut :

— Ce n'est pas moi que vous devriez remercier, monsieur l'ingénieur, c'est l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie.

LENDEMAIN DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, Napoléon passa en revue plusieurs divisions de l'armée, et témoigna à chacune d'elles, en termes flatteurs, la satisfaction qu'il éprouvait de leur belle conduite de la veille. Arrivé devant le front d'un bataillon qui avait fléchi un moment sous les efforts d'une division de cavalerie de la garde impériale russe, son visage se rembrunit, et faisant reculer son cheval de quelques pas, tout en parcourant la ligne d'un regard irrité il s'écrie brusquement :

— Soldats! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort!

Un léger murmure, suivi bientôt du plus profond silence, répondit seul à cette vive interpellation. Le commandant de ce bataillon sortit des rangs, et s'avança la pointe de l'épée basse :

— Sire, dit-il avec une sorte d'hésitation, le porte-drapeau a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde que, le régiment ayant pu se former en carré, nous nous sommes aperçus de la disparition de notre aigle.

— Et qu'avez-vous fait sans drapeau? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes pour supplier Votre Majesté de nous rendre une autre aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortirent des rangs, portant chacun un éten-

dard russe sur lequel brillait l'aigle noir à deux têtes. Napoléon considéra un instant ces trophées encore sanglants; il sembla hésiter, puis il reprit :

— Soldats! me jurez-vous sur l'honneur qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle?

— Nous le jurons! répond le régiment tout d'une voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre si vous l'aviez su?

— Oui! oui!

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vais vous donner, car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu!

Des acclamations frénétiques répondirent cette fois.

— Eh bien, donc, dit l'empereur en étendant la main, je consens à recevoir ces drapeaux et à vous rendre une aigle. Quant à vous, commandant, ajouta-t-il d'un ton moins sévère que la première fois, vous viendrez me trouver après la revue: j'ai à vous parler.

A peine cette inspection était-elle terminée, que le chef de bataillon était en présence de Napoléon.

— Ah! ah! monsieur, je suis bien aise de vous voir, lui dit-il en lui rendant son salut et en l'attirant un peu à l'écart : c'est votre bataillon qui a faibli hier?

— Sire, les Russes nous pressaient de si près, qu'il nous a été impossible d'exécuter nos feux avec ensemble.

— Toujours des prétextes, des excuses...

— Sire, ce n'est pas ma faute si je ne suis pas tué! reprit l'officier avec une sorte d'humeur.

— Ah! commandant, que me dites-vous là! vous me comprenez mal. A Dieu ne plaise que je vous fasse le reproche d'être aujourd'hui sain et sauf : au contraire, j'en suis enchanté; seulement je voulais vous rappeler que c'est à vous autres, messieurs les chefs de bataillon, à donner l'exemple, à soutenir le moral de vos soldats : les vôtres ont eu peur.

— Sire! s'écrie le brave officier en reculant de deux pas, les lèvres pâles et agitées; sire, je crois avoir fait mes preuves hier, et lorsque Votre Majesté me...

— Vos soldats ont eu peur, vous dis-je! répète encore Napoléon en élevant la voix et en fixant sur le commandant des yeux étincelants. Je n'y connais ce me semble, et il n'y a que des lâches ou des menteurs qui puissent se vanter de n'avoir pas eu peur, au moins une fois en leur vie. Comprenez-vous maintenant?

Puis, se rapprochant doucement de l'officier, il avise au collet de son habit une déchirure qui a noirci la couleur tranchante du drap.

— Qu'est-ce cela? lui demande Napoléon avec un sourire plein d'intérêt, en même temps qu'il fourre un de ses doigts dans cette déchirure; voilà une boutonnière qui n'est plus d'ordonnance aujourd'hui.

— Je ne sais..., répond le commandant d'un ton d'indifférence : c'est peut-être un trou...

— Et cette épaulette? continue Napoléon toujours du même ton; voyez dans quel état elle est! Il vous en faut une autre, monsieur.

En effet, la moitié de l'épaulette avait été enlevée par un biscaïen; il n'en restait que la torsade, à laquelle pendaient encore quelques graines d'épinards écrasées.

— Sire, peut-être est-ce une balle, répond l'officier sans avoir l'air d'attacher aucune importance à ces preuves irrécusables de son courage.

— Oui, une balle qui a fait un trou : c'est cela... Un moment, monsieur, vous êtes bien pressé, dit Napoléon avec impatience parce que le commandant avait fait mine de vouloir se retirer; j'ai encore quelque chose à vous dire.

Puis, fourrant de nouveau son doigt dans la déchirure du collet, qu'il élargit encore davantage, il continue :

— Ce soir, monsieur le *colonel*, après avoir assisté à l'appel et avoir fait l'inspection de vos hommes, vous irez trouver Berthier de ma part, et vous lui direz de vous donner une rosette pour boucher ce trou-là.

Napoléon, voyant que celui-ci s'attendrissait, se hâta d'ajouter :

— Allons, soyons calme! pas d'enfantillage. Allez, et faites en sorte de ne pas vous faire tuer, comme vous aviez l'air tout à l'heure de m'en faire la menace, à moi votre empereur, à moi qui vous aime et vous apprécie mieux que personne. Est-ce là de la générosité?... Hum! mauvaise tête!

Et, après lui avoir légèrement tiré la moustache, il lui tourna brusquement le dos, sans doute pour éviter une *scène de sensiblerie*, comme il le disait, et rejoignit le groupe de ses maréchaux.

La garde impériale était restée en bataille sur le même terrain. Berthier le fit observer à l'empereur en lui disant :

— Sire, qu'ordonne Votre Majesté?

A ces mots, Napoléon regarda fixement le major général :

— Mais, monsieur le maréchal, lui répondit-il avec étonnement, il me semble que je n'ai rien à ordonner; la garde me suivra : ne m'accompagne-t-elle pas toujours?

— C'est que depuis plus de quatre heures qu'elle est sous les armes, reprit Berthier avec beaucoup de ménagement, elle ne doit pas avoir chaud, ajouta-t-il en tâchant de sourire.

— Vous avez toujours été frileux! répliqua Napoléon, visiblement piqué de la remarque; je sais le moyen de la réchauffer, monsieur le maréchal; suivez-moi.

Napoléon se dirigea vers les deux régiments de la vieille garde, qui depuis leur arrivée n'avaient pas rompu une seule fois leurs rangs. Lorsqu'il ne fut plus qu'à cent pas d'eux, les soldats s'alignèrent, et au commandement de : *Présentez vos armes!*, les tambours battirent au champ, les aigles s'inclinèrent; l'empereur mit la main à son chapeau, et s'en alla en pressant le pas; au centre, et en avant de leur régiment respectif, les colonels firent leur salut d'usage avec leur épée; Napoléon leur rendit ce salut en se découvrant une seconde fois; enfin, arrivé à dix pas, il fit signe aux tambours de cesser, et, s'adressant aux colonels, qui étaient venus au-devant de lui :

— Messieurs, leur dit-il d'un ton de bonne humeur, nous ne sommes pas ici dans la cour des Tuileries, je ne viens pas vous passer en revue; c'est une visite que je fais à vos hommes : faites mettre l'*arme à volonté*.

Le commandement de : *Attention!... Reposez vos armes!* fut encore répété par les chefs de bataillon! alors l'alignement éprouva comme une faible oscillation, de légers chuchotements se firent entendre; mais à ce troisième commandement : *Fixe!* le plus grand silence succéda aux causeries, et toute la ligne reprit son immobilité première. Alors Napoléon s'approcha tout à fait de la ligne de ses soldats, et parcourut le premier rang. Aux uns, il fit un petit salut de tête; aux autres, il dit : *Bonjour, bonjour!* à ceux qu'il connaissait plus particulièrement, il adressa quelques paroles; en passant devant les *nouveaux*, il se contenta de dire : *Bien, bien!* mais, arrivé à l'extrémité du bataillon, il se retourne brusquement : il avait aperçu un *ancien* qui, comme quelques-uns de ses camarades, avait placé son fusil entre ses jambes, et soufflait dans ses doigts en frappant ses coudes l'un contre l'autre. Le bruit du souffle de cet homme ressemblait à celui produit par un soufflet de forge, et ce bruit seul avait attiré l'attention de Napoléon, qui revint sur ses pas :

— Qu'est-ce que ces manières-là? dit-il doucement à ce grenadier en imitant sa pantomime? est-ce que tu as froid? Fi donc! ce n'est pas d'ordonnance.

Le vieux soldat saisit aussitôt son fusil à la seconde capucine, et, appuyant le petit doigt de sa main gauche sur la couture de sa culotte, releva la tête en cherchant à mordre de sa lèvre inférieure l'extrémité des moustaches que le givre avaient métamorphosées en de petits glaçons : il regarda fixement l'empereur sans lui répondre. Napoléon ne put s'empêcher de sourire, mais il reprit bientôt d'un ton qui n'avait rien de plaisant :

— J'ai chaud, moi!

— Il est possible, mon empereur, répondit alors le grenadier avec le plus grand sérieux et sans changer de position; mais il est sûr et certain que *la* froid pique un peu, et que nous n'avons pas, comme vous, l'avantage d'être incombustibles et imperméables.

A ces mots, l'empereur rit tout de bon, et tous ceux qui se trouvaient à ses côtés en firent autant, sans trop savoir pourquoi, attendu qu'aucun d'eux n'avait bien compris les paroles du soldat. Napoléon continua son chemin en disant d'un ton bref :

— Tout le monde se chauffera ce soir.

Arrivé à la tête du 1er bataillon, la musique fit entendre l'air de *la victoire est à nous!* L'empereur regarda Berthier, et lui dit en souriant encore :

— Voilà un air de circonstance bien fait pour réchauffer le cœur de ceux qui ont l'onglée.

Puis après s'être arrêté un moment devant le magnifique tambour-major de son 1er régiment de grenadiers, qu'à cause de son immobilité et de la richesse de l'uniforme on aurait pu comparer au plus beau modèle de Curtius, il retourna tranquillement au feu de son bivac, toujours les deux mains dans les poches de sa redingote. Enfin il monta à cheval, et, suivi de son brillant état-major, il reprit au pas le chemin du château du prince de Kaunitz. Pendant ce temps, la garde avait rompu ses lignes pour se former en colonnes serrées, et s'était mise en marche en accompagnant la musique des cris de *vive l'empereur!*

A peine s'était-il installé au camp de Boulogne, en 1805, que Napoléon reçut un grand nombre de projets qui tous avaient pour but les moyens d'effectuer, plus sûrement et plus promptement, la descente en Angleterre.

Parmi ces faiseurs de projets, il faut citer M. Quatremère-Disjonval, frère de M. Quatremère de Quincy, dont le nom devint européen après

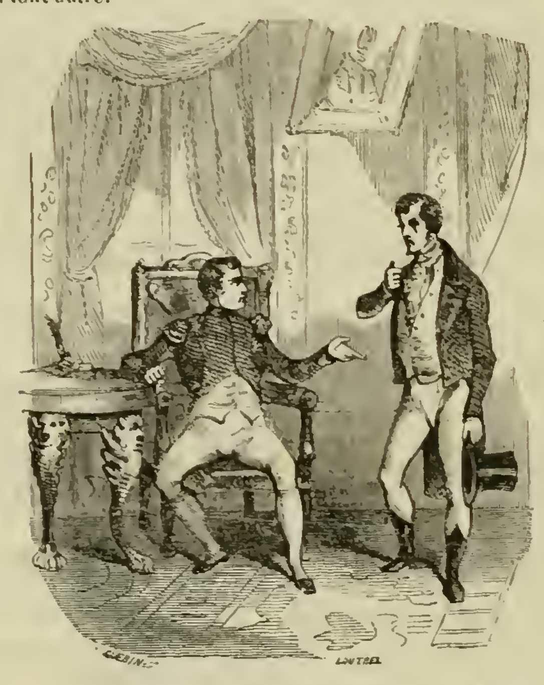
la restauration, comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et des beaux-arts. M. Disjonval avait enfin trouvé le moyen de faire arriver une partie de l'armée en Angleterre sans qu'elle eût à craindre ni les bourrasques, ni les attaques. Déjà l'auteur de ce fameux projet avait été poliment éconduit par la plupart des chefs de l'armée; mais, lui, ne s'était pas tenu pour battu. Napoléon une fois à Boulogne, il avait songé à Davoust, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait pas. Il alla donc trouver le maréchal à Ostende, et lui présenta son mémoire au moment où il achevait d'inspecter la magnifique division commandée par le général Friant, en lui adressant ce compliment qu'il avait adressé déjà à tous les autres chefs de l'armée :

— Monsieur le maréchal, les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme vous; voilà pourquoi je viens trouver Votre Excellence, de préférence à tout autre.

A quelques jours de là, Napoléon, rentrant une après-midi à la baraque impériale, trouve près de la porte M. Quatremère, qui l'attendait pour lui présenter la lettre du maréchal. L'empereur y jette les yeux et dit au solliciteur avec bienveillance :

— Mais, monsieur, ce n'est pas tout : d'après ce que je vois, vous avez encore quelque chose à me remettre?

— C'est vrai, Sire; les choses grandes et gigantesques ne peuvent être comprises que par des hommes comme Votre Majesté, voilà pourquoi je prends la respectueuse liberté de m'adresser à elle, de préférence à tout autre.



Napoléon et M. Disjonval.

Napoléon fit une légère inclination de tête. M. Disjonval lui remit, avec un humble salut, un gros rouleau de papier doré sur tranche, et élégamment orné de faveurs bleues, roses et blanches, en disant :

— Sire, le moyen que je propose est le seul pour faire arriver sans péril la brave armée de Votre Majesté en Angleterre. Le procédé n'est pas ordinaire, mais il est économique. Sire, je supplie Votre Majesté de lire attentivement ce projet, qui doit donner à la science de l'histoire naturelle une impulsion immense.

Napoléon jeta à M. Disjonval un regard de défiance; on lui avait déjà présenté tant de projets!... Mais bientôt sa figure reprit son calme ordinaire, et, reculant de deux pas :

— C'est bien, monsieur, répondit-il; je lirai avec attention.

Et il fit un petit salut de la main.

Le soir, après avoir parcouru la volumineuse correspondance venue de Paris, et signé le travail de la journée, l'empereur, debout devant la cheminée de son cabinet, lut avec étonnement ce qui suit : « Enfin « le moment est venu de conquérir l'élément perfide de l'eau, et d'en « faire servir les habitants à la gloire de la nation française! Si le bœuf « laboure pour l'homme, si le chien chasse pour lui, si le cheval le « porte au milieu des combats, si l'homme, en un mot, a su rendre « tous les animaux de la terre tributaires et esclaves de sa puissance « et de sa volonté, pourquoi n'essayerait-il pas de dresser à une pa« reille obéissance certaines classes de poissons, et notamment les « marsouins? »

— Oh! oh! fit l'empereur en rapprochant les bougies placées sur le manteau de la cheminée, voilà du nouveau! Où diable veut-il en venir avec ses marsouins?

Et ayant aspiré longuement une prise de tabac, il continua sa lecture. « Ce cétacé n'est autre que le dauphin dont parlent les an« ciens, etc. »

Dans des notes particulières, l'auteur dérivait fort minutieusement comment on devait s'y prendre pour habituer le marsouin à la bride et au mors; en définitive, il indiquait tout l'équipement du dauphin, car il tenait à ce nom poétique. Il avait même prévu le cas où le marsouin, une fois en route, c'est-à-dire en pleine mer, viendrait à rencontrer quelques vieux amis avec lesquels il sentirait le besoin de renouer connaissance : dans ce cas, le plongeon du cavalier et de la monture eût été inévitable. Pour obvier à cet incident, M. Disjonval proposait d'ajouter à l'équipement du *marsouin-cheval* deux énormes vessies gonflées d'air et attachées à l'arçon de la selle pour remplacer les fontes de pistolets... Tel était en résumé le contenu du mémoire, que Napoléon ne lut pas jusqu'au bout; croyant même que l'auteur avait voulu le mystifier, il jeta le manuscrit loin de lui. Dans un premier mouvement, il avait mis la main sur le cordon d'une sonnette afin de donner des ordres sévères à l'égard du malencontreux auteur, lorsque, se prenant bientôt à sourire de pitié, il ramassa le cahier en disant :

— Bah! c'est un fou! ne nous montrons pas plus fou que lui.

Et il jeta le manuscrit au feu. Le lendemain matin, après avoir visité les travaux comme à l'ordinaire, il ramena avec lui pour déjeuner l'amiral Bruix, le maréchal Davoust, qui revenait d'Ostende, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Sganzin, et le général Faultrier, qui commandait le matériel de l'artillerie; il leur dit d'un air de mystère, tandis qu'il était encore à table avec eux :

— Parbleu! messieurs, vous seriez bien étonnés si je vous présentais un de ces jours un escadron de tritons parfaitement équipés, montés et disciplinés! Vous avez beau faire creuser des bassins, couler des canons; personne de vous, je gage, n'a encore songé à lever un régiment de cette espèce-là? Qu'en dites-vous, Davoust?

A ces mots, tous les convives se regardèrent sans trop savoir ce qu'il fallait penser, excepté pourtant le maréchal, qui baissa la tête en se pinçant les lèvres.

— Oui, reprit l'empereur d'un ton badin, un régiment de *cavalerie romaine* imperméable et incombustible.

Et il raconta, en souriant, quel étrange projet lui avait été soumis la veille. Dès les premiers mots, Bruix rit aux éclats; Saugzin parut réfléchir et Davoust resta impassible.

— Sire, dit le général Faultrier, saisi d'une sainte indignation. Votre Majesté ne peut permettre qu'on se moque journellement de nous avec autant d'audace; l'auteur de ce stupide projet doit être livré à la gendarmerie, et conduit de brigade en brigade à Paris pour....

— Pour être enfermé à Charenton, n'est-ce pas, général? interrompit Napoléon avec vivacité. Et pourquoi? parce qu'il a un petit coup de marteau sur la tête!... Parbleu, ajouta-t-il en jetant un regard sévère au maréchal, s'il me fallait faire enfermer tous ceux qui viennent ici me présenter ici leurs idées saugrenues et leurs projets absurdes, il me faudrait ajouter une aile de plus à mon château de Vincennes.

EMILE-MARCO-DE-SAINT-HILAIRE.



GRETCHEN.

(*Suite.*)

Lucas de Heere, en sa qualité d'élève amateur et millionnaire, était plus souvent hors de l'atelier que dedans ; mais, par une bizarrerie dont il plaisantait lui-même, il ne s'éloignait pas du lieu de ses singulières études. On le voyait sans cesse se promener sur le quai, et cela seulement, de long en large, depuis le fleuve jusqu'aux murailles ; depuis la porte de Franc Floris jusqu'au hangar du forgeron. Alors, pour passer le temps, tantôt il échangeait quelques paroles de galanterie avec Gretchen ou avec dame Flora, presque toujours assises sur le balcon de marbre : tantôt il entrait chez Quintin Maetsyns, et restait de longues heures à causer amicalement avec lui. De là naquit une amitié sincère entre le protecteur et le protégé. Jusqu'au jour de la mort de sa mère, celui-ci n'avait été qu'un ouvrier obscur, inconnu et même presque misérable, car la nature ne l'avait pas créé pour le rude métier qu'il exerçait. Maetsyns était un jeune homme petit et frêle, pâle et blond, aux manières craintives et délicates, à la physionomie triste et intelligente.

Lucas comprit tout cela, et donna le conseil à son nouvel ami d'ouvrager, de ciseler le fer, au lieu de forger sans cesse et de se livrer à un travail au-dessus de ses forces. S'agissait-il de manier quelque pièce un peu pesante, de Heere appelait Pourbus, et le bon Pourbus se chargeait de la besogne en souriant, car le fer semblait de la plume entre ses mains vigoureuses. Cette amitié, ces secours, rendirent à Quintin la force et le courage : d'un autre côté, Lucas insistait sans relâche ; enfin, le forgeron résolu de devenir artiste, et l'ami consentit à obéir à l'ami.

Le moment était bien choisi, car peu de temps après l'occasion se présenta d'elle-même. La fête de Pâques approchait, et, suivant un vieil usage, les lépreux, qui, ce jour-là seulement, pouvaient sortir de l'affreux cimetière, leur vigoureux asile, devaient offrir au peuple des petites images de saints. le peuple, en revanche, leur faisait des aumônes, et cela toujours en nature, puisque ces malheureux allaient rentrer pour toute une année dans l'enceinte que nul ne devait franchir. Maetsyns, sans autre guide que son instinct et son génie, osa tenter l'entreprise, et le jour de Pâques, les lépreux présentaient à la foule étonnée des petites statuettes de fer, chefs d'œuvre d'expression, de grâce et d'élégance. Tel fut le commencement de la fortune et de la renommée du maréchal d'Anvers.

Une fois ce premier pas franchi, le succès marcha vite. La mode s'éprit des ouvrages de Quintin Maetsyns, le peuple lâcha la bride à son enthousiasme, et bientôt les hommes sérieux et savants vinrent confirmer cette réputation de leur incontestable suffrage. Alors, nobles et riches, tous voulurent avoir des statuettes du forgeron. Le fer, travaillé par ses mains habiles, atteignit le poids de l'or, et bientôt des commandes importantes arrivèrent de toutes parts. Les abbayes, les églises, les cités vinrent frapper à la porte du hangar des rives de l'Escaut. De tous ces ouvrages, deux seulement sont arrivés jusqu'à nous : la balustrade à jour du collége de Louvain, et la cage du puits que l'on inaugurait le 14 juin 1542, sur la place de la cathédrale d'Anvers.

Toute cette gloire, tous ces triomphes n'avaient pas changé le cœur de Quintin Maetsyns : il aimait toujours Lucas de Heere, il adorait Gretchen plus que jamais !... Sa timidité, sa modestie étaient encore les mêmes. Personne n'avait son secret, et Lucas ne soupçonnait rien de cet amour muet et profond. En parler à Gretchen était un effort impossible; à dame Flora, si dédaigneuse et si fière... encore moins. A Franc Floris ;... il y songeait bien quelquefois, mais sans oser se l'avouer à lui-même.

Ce jour-là cependant, lorsque, soutenu par des échevins, il était monté sur le cheval du brasseur Knips, le bruit des applaudissements et des houras lui avaient donné une minute d'ivresse et d'audace. Il venait pour la première fois de regarder en face Gretchen, et ce regard disait tous les secrets de son cœur. Maetsyns crut rêver en lisant dans les yeux bleus de Gretchen ce qu'il sentait écrit dans ses yeux. Mais non !... il ne se trompait pas, et si l'ami Crispin Vandenbroeck se fût trouvé près de lui, il n'eût pas mieux demandé que de le convaincre.

Maetsyns s'efforçait de douter encore, c'était en vain ; un instinct secret lui disait de tout espérer, et cet instinct-là finit toujours par avoir raison. Aussi, comme il était heureux, ravi ! Toutes les choses de la terre n'occupaient plus sa pensée. Il avait oublié le triomphe ; il n'entendait plus les houras de la foule ; il ne se sentait pas avancer sur le cheval du brasseur Knipps; il ne voyait ni les échevins, ni le bourgmestre, ni l'archevêque de Malines, ni même son ami Lucas de Heere qui le saluait de loin avec des cris joyeux.

Une seule image remplissait son horizon, c'était l'image de Gretchen, le regardant du haut de son balcon de ce regard qui l'avait enivré, qui l'enivrait encore ; une seule idée envahissait sa tête : aller se jeter aux pieds du vieux Franc Floris, et lui demander sa fille.

Au fait, c'était là le parti le plus sage, et la démarche la moins effrayante. Pour être de cet avis, il est nécessaire de faire connaissance avec Franc Floris.

Il y avait eu trois hommes bien distincts dans Franc Floris. Très-jeune encore, il jouissait déjà de la fortune et de la célébrité, grâce aux leçons de l'habile Lambert Lombard. Aussi sa reconnaissance envers son maître ne se démentit jamais, et plus tard il eut le courage de supporter respectueusement et sans murmure les insultes du vieillard auquel il devait tout. Il poussa même cette sainte et sévère vénération jusqu'à chasser sans pitié de son école tous ceux de ses élèves qui se permettaient des représailles envers cet ennemi jaloux et insensé.

Pendant la première période de sa vie, Franc Floris eut cette existence de gentilhomme, dont Van-Dyck devait, un siècle plus tard, promener dans toutes les cours de l'Europe, la galanterie vagabonde et l'élégante originalité. On voyageait peu à cette époque ; mais cependant la visite qu'Antoine de Messine était venu rendre, vers l'an 1440, à Jean de Bruges, pour lui demander les secrets de la peinture à l'huile, avait ouvert aux artistes flamands les chemins de l'Italie. Floris remplit Rome tout entière du bruit de ses aventures et de ses folies, qui même, dit-on, le forcèrent à retourner vers l'Escaut un peu plus tôt et plus vite qu'il n'eût voulu.

C'est alors qu'il arrive à Bruges, où il rencontre Flora Van Claer, la plus belle de toutes les Brugeoises, dont la beauté a fait dire que Bruges est une colonie du ciel. Flora, moitié Flamande, moitié Castillane ; Flora, fille de la veuve d'un hidalgo et du plus riche tisserand des bords de l'Escaut. Franc la voit, l'aime, l'épouse, et vient se fixer à Anvers, sa patrie.

Ici commence la seconde phase ; à Van-Dyck succède l'hospitalité princière, le faste royal de Rubens. C'est la période des fêtes et des festins, où viennent s'asseoir les comtes de Horn, d'Egmont et le prince d'Orange lui-même. Cela dure jusqu'au jour où l'époux de la noble Espagnole s'aperçoit, mais un peu tard, dit-on, que ces relations-là sont dangereuses pour son honneur et sa tranquillité ! Floris rompt assez brutalement avec ses puissants amis, et la scène change de nouveau. La défiance a chassé le bonheur, l'artiste déserte le foyer conjugal, et c'est à la taverne qu'il transporte ses pénates outragés. Ce n'est plus Van-Dyck ni Rubens ; la vieillesse arrive, l'embonpoint le déforme, la débauche le dévisage. Au bout de quelques années, il est devenu le plus célèbre buveur de Flandre. L'élégant et spirituel artiste fait place au rouge et gros Silène. La belle Flora se dépite, mais on lui répond :

— Je vous ai passé le prince d'Orange, passez-moi la bière de Louvain.

Il faut se taire et obéir. Bientôt la perle de Bruges devient une prude sèche et orgueilleuse ; mais peu importe à Franc : il a arrangé sa vie et réglé son travail ; sept heures par jour, ni plus

ni moins, quatre le matin, trois le soir. Dans l'intervalle on est certain de le trouver à la taverne du Hanap de Flandre. Là, il s'enivre, puis retourne à son atelier, où l'ivresse lui inspire ces touches étranges et hardies qui étonnent et transportent tous les regards qui s'arrêtent sur ces tableaux. C'est le génie dans toute sa puissance, c'est la nature dans toute sa vérité.

Néanmoins le cœur de Franc n'a pas été noyé dans le déluge continuel qui inonde sa poitrine : Gretchen est l'idole du vieux buveur, et l'artiste rajeuni retrouve toute son élégance, toute sa poésie dans les yeux bleus et les lèvres roses de sa fille.

Tel était Franc Floris, tels étaient tous les personnages de cette histoire dans la matinée du 14 juin 1542.

III.

En vain le bruit de la foule, en vain les pompes de la cérémonie avaient passé devant l'atelier de Franc Floris, il n'avait pas daigné entr'ouvrir sa porte et se déranger de son travail. Était-ce indifférence ?... Était-ce un peu de jalousie !... On ne peut hasarder que de simples conjectures ; toujours est-il qu'il n'avait pas bougé de la haute et double échelle qui pliait sous son poids. Il achevait alors son tableau de la chute des Mauvais Anges, la toile la plus riche et la plus belle qui soit sortie de ses mains. Du reste, la comparaison était facile, car tous les chefs-d'œuvre du maître peuplaient son atelier. Par une fantaisie bien naturelle, Floris ne voulait pas se séparer de ses œuvres ; et l'acheteur devait accepter comme condition de ne les enlever qu'après la mort de l'auteur. Aussi tous étaient là, appuyés à la muraille ; les quatre scènes de la vie de saint Luc, les deux gigantesques allégories exécutées pour l'entrée à Anvers du roi Charles V, et tant d'autres dont s'honorent à cette heure les musées de la Hollande et de la Belgique. Ils étaient là, comme de vieux amis, et semblaient rayonner ce jour-là d'une gloire divine au soleil du printemps, qui les inondait de feux et de lumière.

Cependant Franc Floris venait d'être interrompu par la visite toujours assez mal reçue de l'acariâtre et vaniteuse dame Flora ; heureusement Gretchen l'accompagnait, et le père avait étouffé la mauvaise humeur de l'époux. Comment aurait-il pu murmurer ?... Gretchen ne venait-elle pas de courir vers lui et de gravir lestement les premiers échelons ? Le vieillard s'était penché à son tour, et sa barbe blanche argentait les cheveux blonds de la jeune fille, tandis qu'il embrassait avec ivresse ses joues fraîches et vermeilles.

Ce groupe était ravissant ; mais dame Flora ne fut pas de cet avis, car elle s'écria aussitôt d'une voix aigre et sèche :

— Gretchen !... cela n'est pas convenable.

— Comment, répondit brusquement Floris, il n'est pas convenable que ma fille vienne embrasser son père ? Voilà du nouveau !... Quel mal voyez-vous donc à cela, madame ?...

— Je ne parle pas de la chose en elle-même, mais bien de la façon dont elle est faite. Il faut en tout de la tenue, de la décence. Un père avant tout est un homme ; c'est donc lentement et les yeux baissés qu'on doit lui présenter le front, le front... vous m'entendez, monsieur ?... le front seulement. Voilà comme on s'acquitte de ce devoir filial, et non pas en courant, en grimpant, pour présenter ses joues, comme une fille de portefaix ou de matelot. Fi donc !... Ce n'est pas ainsi que m'a élevée la noble Castillane, ma mère !... Son précieux sang coule dans les veine de Gretchen, et je veux que Gretchen se conduise en fille bien née.

— Eh morbleu ! madame, mieux une fille est née, plus elle doit de reconnaissance à son père, et plus elle doit lui témoigner d'amitié. Voilà mes principes, à moi ; et c'étaient, je pense, ceux du brave tisserand votre père, un joyeux compère, ma foi !... fort peu noble, et qui ne s'est jamais avisé de ces distinctions délicates.

— Monsieur !...

— Madame !...

— Vous me perdrez ma fille... à moins que le ciel ne lui envoie un époux digne de sa naissance, de sa fortune et de sa beauté.

— De sa fortune, très-bien ; de sa beauté, encore mieux ; de sa naissance, ceci est une autre question, et vous trouverez bon que je la traite en temps et lieu sans vous consulter le moins du monde.

— Et moi, monsieur, je suis venue aujourd'hui pour vous entretenir sérieusement à se sujet ; écoutez-moi donc, je vous prie.

— Que tous les diables...

— Oh ! pas si fort, monsieur... j'ai les nerfs malades... ne me répondez pas sur ce ton-là, je vous en prie..,

— Peste ! je respecte vos nerfs, vous savez... et je vous répondrai aussi bas que vous voudrez... je ferai mieux, je ne vous répondrai pas du tout... vous pouvez commencer.

— Le sang dont je sors, monsieur Floris...

— Attendez... Un seul mot, pardon... Gretchen, embrasse-moi... sur les joues, ma fille... Bien, et l'autre donc ? .. sur toutes les deux... A la bonne heure !... Maintenant, assieds-toi là, sur cet échelon : j'ai du génie quand je te regarde en travaillant... Là, c'est fait... Nous vous écoutons, madame ; allez...

— Vous conviendrez, certes...

— Pardon encore une fois... une simple observation... Il est un peu plus de neuf heures. .

— Eh bien, monsieur ?...

— Eh bien, voilà tout... Allez, maintenant, allez...

Cette scène d'intérieur avait son côté burlesque et son côté touchant. Impossible de décrire le charme du groupe formé par Floris et sa fille au sommet de la haute et double échelle. Le vieillard, gros, rouge et souriant, avait cet air bonhomme et malin qui réjouit le regard. Enveloppé des plis de sa large cape brune, coiffé jusqu'aux sourcils d'un bonnet de fourrure dont les poils se mêlaient aux poils de ses cheveux gris et de sa barbe blanche, le père, radieux, se tenait debout, le pinceau d'une main, la palette dans l'autre. Au revers de l'échelle, Gretchen, à demi tournée vers le chevalet, semblait plutôt suspendue qu'assise en face du peintre, dont elle suivait le travail avec une attentive curiosité. Bientôt elle parut surprise ; puis elle rougit et leva sur Franck ses grands yeux bleus, tout pleins de craintes et de reproches. Aussitôt Franck se pencha par-dessus l'échelle et l'embrassa. La jeune fille fit un mouvement boudeur, auquel le vieillard ne répondit qu'en clignant les yeux du côté de dame Flora, et en mettant un doigt sur ses lèvres ; puis il se remit à l'ouvrage avec un de ces sourires espiègles qui font parfois ressembler les vieillards à de grands enfants déguisés. Plusieurs fois ce manège se renouvela, et chaque regard de plus en plus sévère, valait à Gretchen un baiser qu'elle cherchait à éviter, et qui tombait tantôt sur son cou blanc, tantôt sur ses joues roses, tantôt enfin au pied de l'échelle, et là se tenait dame Flora, qui certes n'avait pas envie de le ramasser. Gretchen finit par rire, et devint ainsi la charmante complice de la malice à laquelle Floris travaillait sans doute en cet instant.

Rien de gai, de touchant, de gracieux comme cette petite comédie, dont le théâtre était une tremblottante échelle.

Quant au rôle burlesque, c'était dona Flora qui se chargeait de le remplir, et la bonne dame n'avait cependant guère envie de rire. Longue, maigre et sèche, elle se tenait roide et droite dans sa robe de velours noir à corsage en pointe. Sa tête jaune et revêche ne dérangeait pas un seul des plis de la fraise haute et empesée où elle disparaissait à demi, comme un bouquet fané dans un cornet de papier blanc. On eût dit une statue, un cadavre, une momie, si elle n'eût pas parlé ; mais elle parlait, dieu merci !... Elle parlait gravement, sans relâche, sans colère ; et elle eût, je crois, parlé toujours, si Franck Floris ne se fût pas enfin décidé à l'interrompre en lui disant :

— Mille pardons, madame !... Mais je viens d'entendre sonner l'horloge de la cathédrale.

— Eh bien, monsieur ?...

— Eh bien ?... Voilà bien près d'une heure, que j'ai le plaisir de vous entendre. Peu d'avocats plaident aussi longtemps, et... aussi éloquemment ; et quelque privé que je sois de vous écouter davantage, je crois la cause suffisamment développée.

— Peut-être?... mais avant d'aller plus loin, qu'avez-vous à répondre?...

— Vous seriez de force à aller plus loin?... C'est fort beau; mais quant à moi, qui n'ai pas l'haleine aussi infatigable, je me trouve fort bien où nous en sommes, et je vais vous répondre en peu de mots. Ma fille est ma fille, et moi je suis son père! Ce langage est moins fleuri, mais plus concluant que le vôtre. Vous vous préoccupez d'un mari pour Gretchen; ce soin-là me regarde. Vous ambitionnez pour elle un grand seigneur... Perdez cette espérance. Depuis le comte d'Egmont, vous m'avez appris à les haïr. L'époux de ma fille sera un artiste comme moi. Telle est ma volonté. Quant à rouvrir ma maison, à donner des fêtes, à choyer la jeunesse dorée, nous ne sommes plus, ni l'un ni l'autre, d'un âge à faire de pareilles folies. Soyez tranquille, les amoureux viendront d'eux-mêmes; et, tenez, Gretchen a rougi : peut-être sont-ils venus déjà sans que vous vous en doutiez. Croyez-moi, laissons arriver les choses; le moment arrivera toujours trop tôt où je devrai me séparer de ma Gretchen. Voilà ma réponse...

— Mais, monsieur...

— C'est assez!... ne recommencez pas. Vous avez beau vouloir faire la jeune fille, vous devez être fatiguée; et d'ailleurs ce serait parfaitement inutile, n'en parlons plus. Maintenant, à mon tour, permettez-moi de vous soumettre quelques observations. Vous me devez bien cela, n'est-ce pas?...

— Je vous écoute, monsieur.

Il y a environ quinze ans que nous convînmes, et ce d'un commun accord, de séparer nos existences, et, quoique vivant sous le même toit, d'être absolument étrangers l'un à l'autre; en un mot, de faire deux maisons dans une. Moi, je n'avais rien à me reprocher, et vous me saurez gré de taire devant notre fille les incidents qui nous amenèrent à cette extrémité. Vous avez d'abord tenu rigoureusement votre promesse; moi, je m'étais créé d'autres amitiés, d'autres amours. La taverne me consolait du foyer, et mon atelier était un sanctuaire où vous ne mettiez jamais un pied profane!... Vous devez voir qu'au besoin je sais faire aussi des phrases belles et sonores.

— Monsieur!...

— Excusez cette mauvaise plaisanterie, et revenons à ce que je voulais vous dire. Nous vivions ainsi, fort heureux, ma foi; mais voilà que, depuis quelques annés, vous vous êtes glissée chez moi sur les pas de votre fille. Cela m'a fort contrarié, je ne vous le cacherai pas... Qui pouvait vous ramener ainsi?... Ce n'était pas l'amour?...

— Monsieur!...

— Non... n'est-ce pas? Il est des choses qui ne reviennent jamais... La jeunesse... la confiance... l'estime... et bien d'autres encore, hélas!... A force de chercher des raisons à ce changement inattendu, j'ai songé que peut-être vous ne vous trouviez pas assez bien chez vous; et c'est alors que, pour mieux vous retenir loin de moi, je vous ai fait construire un palais tout de marbre et d'or. Cela m'a coûté beaucoup et m'a fort peu réussi. Maintenant, vous m'honorez presque tous les jours de vos visites, et, je vous l'avouerai, elles me gênent énormément. Ainsi donc, posons franchement la question : *Je souhaite être tranquille, et ne croirai jamais payer assez cher ma tranquillité.* Qu'exigez-vous pour me la rendre?

— Consentez à ce que je vous demandais tout à l'heure.

— Cela, non; mais tout excepté cela.

— Cela, et pas autre chose.

— Non.

— Votre refus me désole, vous le savez?

— J'en suis fâché, mais...

— Eh bien, je sais le moyen de vous tourmenter à mon tour.

— Ah! vous le prenez ainsi?...

— C'est vous qui l'aurez voulu!...

— Est-ce votre dernier mot!...

— Vous pouvez en être certain.

— Fort bien... j'accepte la guerre ainsi déclarée, et je veux même imiter votre toute gracieuse franchise. Vous m'avez dit votre plan d'attaque, et je vais vous montrer mes moyens de défense. Veuillez être assez bonne pour jeter un coup d'œil sur ce tableau.

— Pourquoi cela?...

— Vous avez encore d'assez bons yeux pour le deviner en un instant. Regardez donc, je vous prie.

— Quel tableau?...

— Celui-ci... celui auquel je travaillais tout à l'heure.

— Comment! ces groupes d'hommes nus et enlacés... Quelle horreur!...

— Que voulez-vous?... ce sont des anges, et Dieu les a faits trop beaux pour qu'ils aient besoin d'en rien cacher.

— Des anges, cela?...

— Oui, de deux espèces, il est vrai : les bons et les mauvais. Les bons sont ceux que vous voyez dans les hautes régions, planants et terribles. Vers le bas du tableau, vous devez reconnaître les démons. Ils se ruent, entassés, confondus, rugissants; ils tombent dans ce cratère flamboyant que l'enfer entr'ouvre pour les dévorer. Grâce au brasseur Knips, dont la bière donne vraiment du génie, mon ivresse féconde leur a donné mille formes étranges et fantasques. Tenez, tenez, remarquez celui-ci.., le corps seulement d'abord... Vous verrez la figure tout à l'heure. N'est-il pas superbe? Les jambes fauves et velues d'un bouc... un torse de poisson aux écailles rougeâtres et changeantes... un serpent gris et vert l'empanache d'une queue dont il se caresse le sabot... Enfin, pour surmonter tout cet assemblage hétérogène, un cou de vautour hideux et pelé!... Hein! qu'en dites-vous?

— C'est affreux!... Mais quel rapport cette horreur...

— Vous trouvez mon diable affreux? J'en suis enchanté; maintenant, regardez la figure.

— Ah!...

Ce cri fut spontané, terrible; et vraiment il y avait lieu, pour dame Flora, d'être épouvantée, car cette figure, que le malicieux vieillard cachait jusque-là de ses deux mains, c'était celle de sa femme. Oh! mais une ressemblance exacte, parfaite : un portrait vivant, une seconde nature.

La pauvre Flora restait immobile, l'œil fixe, la bouche béante. On eût dit la statue de l'étonnement et de la terreur.

On ne voyait plus les lèvres de Gretchen, tant elle se les mordait pour ne pas rire. Quant au bonhomme Floris, il ne se gênait nullement pour faire éclater sa franche et bruyante gaieté.

— Ah! articulait-il d'une voix triomphante et toujours interrompue par des éclats sans cesse renaissants; ah! vous vous êtes reconnue, bravo!... Tout le monde fera de même... d'abord mes élèves, qui vont arriver tout à l'heure, votre favori Lucas de Heere en tête... Puis la ville, la province, l'empire, l'univers, qui voudra contempler votre image. Oh! soyez tranquille, toutes les voix s'écrieront à la vue de mon diable : C'est elle, c'est dona Flora!...

— C'est dona Flora!... répéta la malheureuse dame en frémissant.

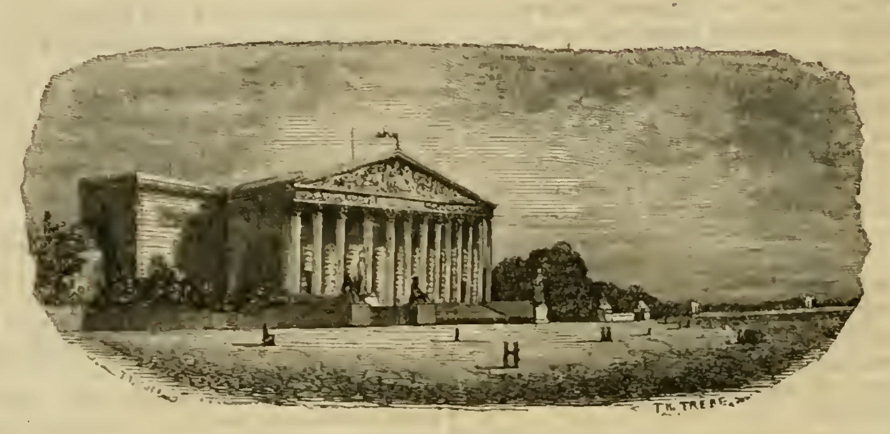
— On ne parlera plus que de cela dans les tavernes, dans les salons, à la cour même!... Pas un voisin qui ne racontera l'anecdote à son voisin... pas un ami qui ne dira à son ami : Vous ne savez pas? j'ai vu dona Flora! — Moi de même!... — Ah! ah! ah! la pauvre femme!... Elle a un cou de vautour... un corps de poisson... des jambes de bouc... elle a une queue de serpent!... ah! ah! ah! Et malgré tout cela, on la reconnaît si bien!... C'est elle!... c'est dona Flora!...

— C'est dona Flora!... murmura la victime avec effort.

CHARLES DESLYS.

(*A continuer.*)

PANORAMA DE PARIS.



Chambre des Députés.



Les Invalides.

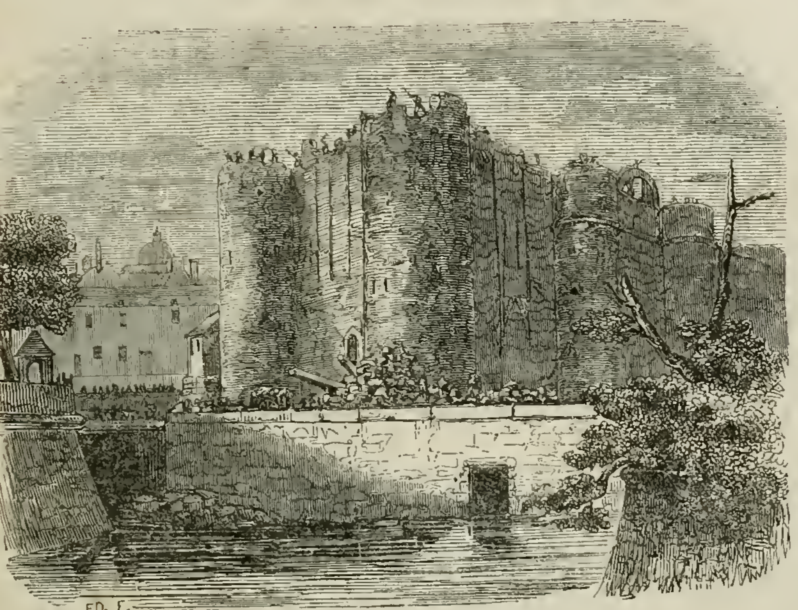


L'arc de triomphe de l'Etoile.

Imprimerie Scheneider, rue d'Erfurth, 1.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

PAR M. LOUIS BLANC.



La Bastille s'élevait à l'extrémité de la rue St-Antoine et du boulevard. Forteresse, prison, tombeau, elle se composait de huit grosses tours que liaient entre elles d'épais massifs de maçonnerie et qu'un large fossé entourait. Elle avait été commencée en 1369, sous Charles V. Or, par un destin semblable à celui d'Enguerrand de Marigny, qui, inventeur des fourches patibulaires de Montfaucon, les illustra de son cadavre, Hugues Aubriot, fondateur de la Bastille, fut des premiers à y gemir.

L'aspect de ces lieux était effroyable, et le génie du mal semblait s'être épuisé à en défendre les approches. La *cour du gouvernement*, ainsi nommée parce que le gouverneur y avait son hôtel, se trouvait située en dehors de la forteresse, en dehors du fossé principal ; et cependant, même pour arriver jusqu'à cette cour extérieure, il fallait percer deux lignes de sentinelles, traverser deux corps de garde, passer un pont-levis. De la *cour du gouvernement*, une longue avenue conduisait au fossé de la Bastille. Là, un second pont-levis; derrière un troisième corps de garde; puis, une forte barrière à claire-voie, formée de poutrelles revêtues de fer. Alors apparaissait la *cour intérieure*, celle où plongeaient les tours, celle où l'on étouffait entre de hautes murailles. La nudité et le silence en étaient horribles. Seulement, l'horloge de la prison y comptait lentement les heures sur un cadran qu'ornaient deux figures enchaînées. C'était dans cette morne enceinte que descendait, toujours seul, le prisonnier auquel on avait permis d'y venir durant quelques instants contempler la course des nuages ou un coin de l'azur.

On raconte que Caligula disait à ses bourreaux : « Frappez de manière à ce qu'on se sente mourir. » On se sentait mourir à la Bastille. Un soupirail, pratiqué dans des murs de dix ou douze pieds d'épaisseur, et fermé par trois grilles à barreaux croisés, ne transmettaient à la plupart des chambres que tout juste ce qu'il faut de lumière pour qu'on en regrette l'absence. Il y avait des réduits à cages de fer rappelant le château de Plessis-lez-Tours et les tortures du cardinal de la Balue. Mais rien de comparable aux cachots du bas, affreux repaires de crapauds, de lézards, de rats monstrueux, d'araignées. De ces cachots, dont l'ameublement consistait en une énorme pierre recouverte d'un peu de paille et qui étaient enfoncés de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour, plusieurs n'avaient d'autre ouverture qu'une barbacane donnant sur le fossé où se dégorgeait le grand égout de la rue Saint-Antoine. De sorte qu'on y respirait un air empesté, en compagnie d'animaux hideux, au sein des ténèbres.

Là fut livré aux tourmenteurs ce Mazers de Latude, qui expia par trente-cinq ans de captivité le crime d'avoir, dans l'âge des étourderies, dénoncé à madame de Pompadour un complot imaginaire. Qui ne connaît la merveilleuse histoire de ce prisonnier? Toute l'Europe a su comment, après une première évasion dont trop de confiance lui enleva le fruit, il parvint à construire, avec des chemises et des mouchoirs effilés, une échelle de cent quatre-vingts pieds de long; comment, suivi de son compagnon d'Alègre, il descendit du haut des tours au plus épais de la nuit; comment il perça, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et les sentinelles à quatre toises de lui, la muraille qui séparait le fossé de la Bastille du fossé de la porte Saint-Antoine; comment enfin, poursuivi au delà des frontières, ressaisi à Amsterdam, il perdit

sa liberté reconquise à force d'audace, de persévérance, de génie. Ramené à la Bastille, il fut réduit à passer le rigoureux hiver de 1757, les fers aux pieds, les fers aux mains, couché sur la paille. Pendant qu'il dormait, deux meurtrières de deux pouces et demi de large lui soufflaient au visage un vent glacé qui lui ôta presque entièrement la vue; le froid lui coupa la lèvre supérieure; ses dents, demeurées à découvert, se fendirent; la racine des poils de sa barbe fut brûlée; il devint tout chauve.

Mais qu'étaient ce que ces souffrances physiques de ces captifs au prix de leurs douleurs morales, de cette agonie sans limite assimilée, sans mesure connue, dont rien ne venait rompre l'écrasante uniformité? Car, le pont-levis de la cour intérieure une fois franchi, c'en était fait du prisonnier. Enveloppé des ombres les plus sinistres du mystère, condamné à une ignorance absolue, formidable, et du délit qui lui était imputé et du genre de supplice qui l'attendait, il avait cessé d'appartenir à la terre. Plus d'amis, plus de famille, plus de patrie, plus d'amour. Pour lui désormais tout l'univers allait être dans les porte-clefs farouches qui lui apporteraient ses aliments ou dans les infortunés dont il devinerait la présence au fracas des portes roulant sur leurs gonds, au grincement des verrous prolongé par le vide sonore des tours. Ce qui n'avait pas d'écho, c'était le bruit des supplications; ce qui ne perçait pas l'épaisseur des voûtes, c'était le son des paroles amies! il arriva que des enfants portèrent le deuil de leur père sans se douter qu'ils vivaient au-dessus de lui.

Encore si, par un coup de désespoir, on avait pu se faire à soi-même son destin! Mais non : une prévoyance barbare refusait au prisonnier tout moyen de suicide. « On ne laisse à un prisonnier, dit Linguet, ni ciseaux, ni couteau, ni rasoirs. Quand on lui sert les aliments que ses larmes arrosent, il faut que le porte-clefs lui coupe chaque fois les morceaux. » Mourir de faim, cela même ne se pouvait pas. Latude étant resté cent-trente-trois heures sans manger ni boire, ses bourreaux lui ouvrirent la bouche avec des clefs, et lui firent, par violence, avaler de la nourriture : la vie de chaque victime était probablement considérée comme la propriété des persécuteurs, comme leur proie inviolable. Ainsi donc, à moins d'un caprice de clémence, il fallait vivre à se ronger le cœur. Malheureux! ils étaient si complètement retranchés du nombre des humains, que souvent l'opprimé continuait de crier miséricorde quand l'oppresseur se trouvait déjà enterré depuis longtemps. Il y en eut qui, fous de douleur, écumant de rage, finirent par laisser leur poussière à la Bastille, quoiqu'il ne leur restât plus d'ennemi, et uniquement parce qu'ils avaient été oubliés... Que faisait-on des trépassés? De quelle manière, selon la belle expression de Linguet, « se vengeait-on sur le corps de la fuite de l'âme? » Ce qui est certain, c'est que le corps n'était pas rendu aux parents. Il y avait une Bastille, même pour les morts : c'était Saint-Paul, et l'on avait soin de n'inscrire sur le registre mortuaire que les initiales des noms, afin de condamner les victimes à un oubli plus noir encore que celui du tombeau.

Toutefois, parmi les habitants de la Bastille, on en comptait qui, non-seulement n'avaient pas été étouffés par elle, mais lui avaient communiqué, au contraire, un grand éclat historique. Aux visiteurs favorisés qui allaient chercher dans cette forteresse maudite des sujets de méditation, des souvenirs, on pouvait montrer la plate-forme réservée aux promenades mélancoliques du cardinal de Rohan; le cachot où, pour étouffer les hurlements du comte de Lally, Pasquier lui fit mettre un bâillon à la bouche; la porte par laquelle, après trois ans d'une captivité cruelle, La Bourdonnaie sortit réhabilité, mais inconsolable et mourant. Une des tours avait fait expier au maréchal de Bassompierre la peur qu'il causait à Richelieu. Une autre tour avait reçu l'homme au masque de fer, enseveli l'épouvantable secret de sa destinée. Les portes d'une troisième s'étaient fermées sur le prévôt de Beaumont, coupable d'avoir *connu* le pacte sacrilége qui affamait le peuple. Au fond de l'arrière-cour, désignée sous le nom caractéristique de *cour du puits*, le maréchal de Biron avait eu la tête tranchée, et les crocs qui fixèrent au mur son échafaud se voyaient encore.

Biron, Bassompierre, Lally, Rohan, de pareils noms disent assez ce qu'avait de menaçant pour la noblesse l'existence de la Bastille. Aussi les cahiers des nobles demandaient-ils qu'elle fût détruite. La vérité est que, réservée spécialement aux hommes de cour, à ceux qui les approchaient, et aux gens de lettres, la Bastille était une prison aristocratique. Souvent, lorsqu'on en était sorti, on se vantait d'y avoir été. Les pauvres n'y entraient pas; on les envoyait souffrir à Bicêtre.

Chose éternellement digne de respect, d'admiration, de reconnaissance! Au mois de juillet 1789, le peuple manque de pain, et que demande-t-il? Des armes. Il peut courir à Bicêtre, et quelle forteresse parle-t-il de renverser? La Bastille. C'est qu'il est dans la vie des grands peuples, comme dans celle des grands hommes, des moments d'inspiration souveraine. Ces rudes artisans, ces hôtes incultes des faubourgs, un instinct d'essence divine les avertit qu'à eux aussi appartenait la gloire des emportements chevaleresques; que le premier des priviléges à anéantir c'était celui qui se montrait associé à des tortures, et que la liberté devait s'annoncer par un acte conforme à son génie, c'est-à-dire par un bienfait accordé à ses ennemis. Oui, des plébéiens mettant au nombre de leurs préoccupations les plus ardentes la destruction d'une prison patricienne, voilà ce qui n'a pas été assez remarqué et ce qui entoure d'une immortelle splendeur les premiers coups que la Révolution vint frapper.

Le 14 juillet, à la pointe du jour, un inconnu se présentait à Besenval. « Monsieur le baron, lui dit-il d'une voix brève, aujourd'hui les barrières seront brûlées... N'essayez pas de l'empêcher. Vous sacrifieriez des hommes sans éteindre un flambeau. » Cet inconnu avait un noble visage, le regard plein de feu, le geste de l'audace. Besenval fut troublé, balbutia une réponse qui ne resta pas dans sa mémoire. L'étranger disparut. Que faire? Besenval semblait atteint de paralysie. Il avait fait construire depuis peu une salle de bains charmante, devenue une des curiosités de la capitale; et ceux de son parti le soupçonnèrent d'avoir trop vu dans la révolte de Paris le pillage possible de sa maison.

Or, d'un bout à l'autre de Paris on se préparait au combat. « A la Bastille! » était le mot d'ordre. Personne qui n'eût à son chapeau la cocarde rouge et bleue. De Saint-Denis s'étaient échappés une foule de soldats qui, se mêlant aux groupes, distribuaient des cartouches ou enseignaient aux citoyens le maniement du fusil. On regarda passer avec indifférence des voitures chargées de farine; mais, à la nouvelle qu'un bateau chargé de poudre avait été pris la veille, les rues retentirent d'acclamations passionnées. Du haut des fenêtres, les femmes applaudissaient aux gens armés.

Tous ne l'étaient pas encore : tous brûlaient de l'être. Dès deux heures du matin, l'abbé Lefebvre ayant fait fermer à l'Hôtel-de-Ville, la première porte du magasin des poudres, une multitude impatiente était venue la briser à coups de hache, et le prêtre intrépide avait senti ses cheveux effleurés par une balle. Ce qui restait de poudre fut distribué en cornets, mais les ressources ne répondaient ni au nombre des arrivants ni à leur belliqueuse avidité, que rendaient plus farouche les fausses nouvelles, à chaque instant répandues : « Royal-Allemand s'est mis en bataille à la barrière du Trône. — Royal-Cravate massacre tout au faubourg Saint-Antoine. — La rue de Charonne est pleine de sang. — Les régiments de Saint-Denis s'avancent; ils ont gagné la Chapelle. » Les messagers de malheur étaient en général des hommes bien mis. On en remarqua un qui portait un habit bleu orné de brandebourgs en or; il était couvert de poussière, inondé de sueur, et paraissait avoir fait une longue route. Le comité de l'Hôtel-de-Ville ayant envoyé l'ordre aux districts de sonner l'alarme, les rues furent dépavées, des barricades construites, des fossés creusés : Paris fut un camp.

Une masse énorme de peuple s'était portée à l'Hôtel des Invalides, cherchant des fusils. Le gouverneur, M. de Sombreuil,

gnation du peuple, que des prières auraient peut-être touché. A ceux-là, du reste, la responsabilité du sang, qui ne laissent aux peuples d'autre alternative que le silence dans la douleur ou la colère dans la liberté!

On promena la tête du gouverneur au bout d'une pique : épouvantable indice de l'excès des ressentiments qu'amasse au sein des nations asservies une longue oppression. Et il devait y avoir encore, hélas! bien d'autres tragédies. Deux invalides furent pendus à une lanterne, en face de l'Hôtel-de-Ville. Le lieutenant Person fut tué sur le port au blé. Arrivé à la rue des Tournelles où il demeurait et la trouvant déserte, l'aide-major Miray avait eu l'imprudence de renvoyer l'escorte que les gardes françaises lui avaient donnée : il ouvrait sa porte, lorsqu'un groupe d'hommes armés, débouchant d'une rue voisine, le reconnut et le tua. Mais une mort regrettable à jamais, ce fut celle du major de Losme, le consolateur des prisonniers, leur appui, leur providence. La foule qui, malheureusement, ne connaissait de lui que son uniforme, l'avait entouré, non loin de l'arcade Saint-Jean. Un ancien prisonnier de la Bastille, nommé Pelleport, l'aperçoit et s'élance : « Arrêtez, c'est mon bienfaiteur! » On ne l'entendit pas. Il s'empare d'un fusil ; et tantôt par les coups qu'il porte, tantôt par ses imprécations, il s'efforçait d'écarter de son ami pour la détourner sur lui-même la fureur des meurtriers. « Noble jeune homme, lui dit l'infortuné major, que faites-vous? Vous allez vous sacrifier pour me sauver. » De Losme tomba mort en effet, tandis qu'on relevait tout sanglant sur les marches de l'Hôtel-de-Ville son généreux protecteur.

Les corps de de Losme, de Miray, de Person furent transportés à la Morgue; on ne retrouva pas celui de de Launey. Seulement, six mois après, un soldat inconnu rapporta à la famille du gouverneur ses bijoux et sa montre, où pendait un cachet à ses armes, sans s'expliquer sur la manière dont ces objets lui étaient parvenus.

Pendant ce temps, que s'était-il passé à l'Hôtel-de-Ville où les vainqueurs allaient faire leur entrée? Le comité permanent n'avait cessé d'y être, depuis le commencement du jour, en butte aux soupçons et aux menaces. Son refus de décréter la prise de la Bastille lui était imputé à trahison. La multitude, dont les flots, sans cesse renouvelés, inondaient la grande salle et semblaient y avoir apporté le bruit de la tempête, la multitude s'étonnait, elle s'indignait de trouver fermées devant elle les portes de la salle particulière que le comité permanent s'était reservée. Que prétendaient-ils donc ces invisibles dominateurs qui gouvernaient à la manière dont on conspire? pourquoi tant de mystère? Qu'ils viennent délibérer dans la grande salle, sous l'œil du peuple.

On amenait à chaque instant des courriers arrêtés. L'électeur Boucheron demanda que les paquets fussent ouverts : ils contenaient deux lettres, dont il fit aussitôt lecture.

La première était conçue en ces termes : « Je vous envoie, « mon cher du Puget, l'ordre que vous croyez nécessaire; vous « le remettrez. — Paris, ce 14 juillet 1789. — Signé, le baron « de Besenval. »

La seconde, renfermée dans la même enveloppe, disait : « Monsieur de Launey tiendra jusqu'à la dernière extrémité; « je lui ai envoyé des forces suffisantes. — Ce 15 juillet 1789. « — Signé, le baron de Besenval. »

Ce fut alors un redoublement de transport. On se crut à la veille des plus sinistres perfidies. Un jeune homme entra furieux, fendit la presse, parvint jusqu'au bureau, et fit entendre ce cri, que mille voix répétèrent avec un emportement terrible : « Pas de comité particulier! Nous ne voulons pas de comité! » Un vieillard venait de dire : « Laissons là ces traîtres! » et le commissaire Carré accourait, parlant de la Grève en courroux. Le comité fut dissous à l'instant même; les oligarques de la bourgeoisie parurent dans la grande salle, et Flesselles, monté sur l'estrade qui soutenait le siége du président, y resta exposé aux regards défiants de la multitude.

Tel était donc l'aspect intérieur de l'Hôtel-de-Ville, lorsque la prise de la Bastille fut annoncée par une clameur immense, prodigieuse, une de ces clameurs qui, chez les anciens, faisaient tomber les corbeaux dans le cirque. Bientôt arrive, entassée, mugissante, une masse d'hommes de tout âge, de toute condition, couvert d'armes de toute espèce. « On eût dit que l'Hôtel-de-Ville allait s'écrouler sous les cris confondus de victoire et de trahison, de vengeance et de liberté. » La pompe était sauvage, elle était sublime. Du milieu de la foule, une main s'élevait, une main sanglante, qui agitait la boucle du col du gouverneur; mais à côté de ce hideux trophée, un jeune ouvrier montrait, au bout de sa baïonnette, le règlement de la Bastille, et, couronné de lauriers, Elie s'avançait sur les bras de ses compagnons d'héroïsme.

Tant que Flesselles n'avait pas eu à contempler l'image de la mort, il était demeuré calme, souriant, impérieux même. Interpellé vivement par Francotay, un des électeurs, sur ce qu'il s'obstinait à refuser aux citoyens de la poudre et des armes, il avait osé répondre : « Taisez-vous. » Mais quand il vit apparaître en quelque sorte le spectre du gouverneur de la Bastille, il eut peur. On murmurait autour de lui les mots : « Trahison, manœuvres infâmes : » plein de trouble, il se leva, disant : « Puisque je suis suspect à mes concitoyens, il est indispensable que je me retire. » Et il voulut descendre de l'estrade. Plusieurs le retinrent. Alors, d'une voix menaçante : « Monsieur, lui dit un électeur, nommé Delapoise, vous serez responsable des malheurs qui vont arriver. Vous n'avez pas encore donné les clefs du magasin de la ville, où sont ses armes et surtout ses canons. » Flesselles, sans répondre un seul mot, tira les clefs de sa poche et les remit à l'électeur. Que le prévôt des marchands fût effrayé, c'est ce dont témoignait la pâleur de son visage; mais il se joignait manifestement à ses craintes une occupation singulière et profonde. Nous avons déjà cité un fragment d'une lettre attribuée au baron Besenval et adressée à Mme de Polignac : cette lettre contient la phrase suivante : « J'ai été assez heureux pour soustraire des papiers importants chez le prévôt. J'aurais pu lui sauver la vie, mais j'aurais compromis Irla (la reine), et j'ai préféré qu'il fût victime. » Le prévôt des marchands avait-il effectivement des papiers qui fussent de nature à compromettre de hauts personnages? Craignait-il qu'on allât visiter sa demeure? Ce qui est certain, c'est que lorsqu'il fut question de le conduire au Palais-Royal, la sérénité rentra dans ses traits. « Eh bien, messieurs, dit-il avec empressement, allons au Palais Royal; » et, sans attendre le retour de l'abbé Fauchet qui était allé calmer le district de Saint-Roch, point de départ des accusations, Flesselles descendit de l'estrade. Il est à remarquer que, pendant qu'il traversait la salle, le peuple « ne lui fit pas la moindre violence. » Descendu sur la place de Grève, il fit route, au milieu de la foule et sans éprouver aucun mauvais traitement, jusqu'au coin du quai Pelletier. Là, un inconnu le renversa mort d'un coup de pistolet, soit impatience barbare de la part d'un ennemi, soit qu'en tuant Flesselles, un de ses complices eût voulu tuer quelque redoutable secret.

Le bruit courut qu'on avait saisi sur le prévôt des marchands un billet de lui au gouverneur de la Bastille : « Tenez bon! j'amuse les Parisiens avec des promesses et des cocardes. » La vérité est que personne ne put reproduire ce billet; qu'il ne fit partie d'aucun procès-verbal; que l'existence en fut affirmée seulement par la rumeur publique. Mais les paroles citées n'en étaient pas moins un résumé fidèle de la conduite du prévôt des marchands. Il avait amusé les Parisiens avec des cocardes, avec des promesses : qui lui en donna l'ordre? C'est ce qu'enveloppa le mystère de sa mort.

Presque à la même heure, le prince et la princesse de Montbarrey étaient traînés à l'Hôtel-de-Ville. Devant les électeurs, la princesse s'étant évanouie, on la transporta dans la salle de la Reine. Quant à son mari, menacé de toutes parts, poussé contre le bureau, plié en deux, il était perdu si, l'enlevant avec vigueur du milieu de la foule irritée, le marquis de La Salle ne l'eût pas mis en état de se justifier : « Messieurs, dit l'ancien ministre de la guerre, vous vous trompez : vous voulez me punir comme un aristocrate, et je suis un des plus zélés partisans de la liberté..... Mon fils, le prince de Saint Maurice, est celui qui a opéré la révolution en Franche-Comté. »

Les applaudissements emportèrent les projets de vengeance. Et, à mesure que s'éloignaient les impressions violentes du combat, la générosité reprenait son empire. Les gardes françaises et Elie, dont l'attitude fut constamment celle d'un homme des temps héroïques, demandèrent que le peuple les récompensât de leurs services en se montrant magnanime. Les défenseurs de la Bastille étaient là, pâles, silencieux, attendant l'arrêt fatal... . Tout à coup Elie s'adresse à eux : « Jurez fidélité à la nation! » Tous, levant la main, ils prêtent le serment civique; on les embrasse, on pleure d'enthousiasme : ils sont sauves!

Conduits au Palais Royal, les Suisses y trouvèrent, au lieu d'ennemis implacables, des protecteurs aussi ardents qu'ingénieux. On les fit passer, aux yeux du peuple assemblé dans le jardin, pour des captifs arrachés aux cachots de la Bastille, pour des soldats qui, ayant refusé de tirer sur des citoyens, avaient été cruellement punis de leur patriotique désobeissance. Aussitôt on envoya faire une quête en leur faveur, et la multitude se répandit autour d'eux en fraternels transports.

Cependant la nuit était descendue sur la ville, mais sans amener le repos. Heureuse loi du destin ! Car c'eût été le sommeil de la Révolution, en de tels instants, que le sommeil de Paris. Grâce au ciel, il arriva que de mystérieux émissaires parcoururent les divers quartiers, qu'ils remplirent d'alarmes. A les entendre, Paris allait être bombardé; on avait vu la butte Montmartre couverte de canons, de bombes, de grils propres à rougir des boulets; on pouvait nommer les chefs, les coopérateurs de l'abominable entreprise : le prince de Condé, le maréchal de Broglie, Besenval, le prince de Lambesc, le prince Narbonne Fritzlar, le baron de Salkenaym. Puis, comme dans la soirée qui précéda la Saint-Barthélemy, des inconnus allaient dessinant sur la porte des maisons bourgeoises tantôt un cercle, tantôt une croix. Toutes les fenêtres ayant été garnies de lampions, des sentinelles volontaires criaient, à l'entrée de chaque rue, avec l'accent d'une poignante ironie : « Soignez vos lampions! nous avons besoin d'y voir très-clair cette nuit. » Sur le quai Pelletier, le comédien Grammont disait aux passants, du haut d'une borne : « Il y a des carrières au-dessous de Paris. Prenez garde à la poudre! Visitez les souterrains. » Mais le héros de cette vigilance farouche, ce fut Marat. La capitale lui plaisait, ainsi enivrée de défiance, et son rôle révolutionnaire commença par un soupçon. Un détachement de hussards s'étant avancé jusqu'au Pont-Neuf, et l'officier déclarant qu'il venait fraterniser avec le peuple : « Si cela est vrai, lui dit Marat d'un ton brusque, livrez-nous vos armes. » L'officier refusa. Se mettant alors à la tête de la multitude, que ses discours enflamment, Marat force les hussards de le suivre à l'Hôtel-de-Ville, d'où on les renvoya sous escorte.

Tout concourait à entretenir, à augmenter parmi les citoyens, le trouble, l'enthousiasme, le courage, la fureur. Et à quel degré d'emportement ne serait-on pas arrivé, si l'on avait su que, durant ces heures d'angoisse, la cour préludait aux joies de son prochain triomphe par des réjouissances sacriléges; que sous les regards, aux applaudissements de la reine, du comte d'Artois, des Polignac, on avait célébré, à Versailles, dans l'Orangerie, les fêtes de la patrie vaincue; qu'il y avait eu des danses et des chants, et du vin distribué à profusion aux soldats étrangers; qu'on avait enfin égalé, en insolence humaine, ces empereurs romains qui, au nombre de leurs plaisirs, comptaient les calamités de Rome!

Voilà ce qu'à Paris on ignorait encore; mais la criminelle présomption des courtisans, on la connaissait trop. On s'occupa donc sans relâche à fabriquer des piques, à fondre des balles. On eut des mots d'ordre, ainsi qu'en un camp : dans le faubourg Saint-Marceau, *libertas*; ailleurs, *Washington*. Pour arrêter la cavalerie, des excavations de quatre pieds de profondeur furent pratiquées en avant des barrières. Pour écraser les assaillants, on entassa au haut des maisons, non-seulement des pavés, mais des meubles précieux, des statues, des ornements de bronze, jusqu'à des livres. Les enfants aidèrent au travail des barricades. Les femmes s'animèrent au combat. Plusieurs millions d'hommes s'élevant tous ensemble à l'héroïsme, à force de vouloir la liberté... L'histoire n'avait jamais offert un plus beau spectacle! Ainsi, dès le premier pas, la Révolution faisait éclater sa puissance, et déjà ceux qu'elle inspirait auraient pu dire cette grande parole, qu'un représentant du peuple prononça plus tard au milieu des tempêtes : « Le trône même de Dieu serait ébranlé, si nos décrets arrivaient jusqu'à lui. »

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

SUITE.

— C'est bien. Et puisque tu es si impatiente d'interroger le sort et de réclamer les interprétations que me souffle l'Esprit, tu dois être prête à verser l'offrande de ta générosité et de ta reconnaissance dans ma main.

— Je suis pauvre, Regina; l'émir a fait de la fille des chrétiens une esclave. Puis-je posséder quelque chose à cette heure, puisque je ne m'appartiens pas à moi-même! Les chaous du kaïd d'Ouchdah me conduisent à Fez, où je dois sans doute rencontrer un maître. En attendant, je me trouve privée de toute ressource, et je n'ai en mon pouvoir, ni argent, ni étoffe précieuse à t'offrir.

— Mais comment veux-tu que le coq mange, si nous n'avons pas de quoi lui acheter quelques grains de blé ou d'orge?

Les Arabes qui m'ont faite prisonnière se sont emparés des bijoux que je portais au cou et aux doigts; il ne me reste plus que ce petit anneau. Je suis parvenue jusqu'à ce jour à le cacher à tous les yeux. Il est en or. L'acceptes-tu?

— Oui.

— Alors tu vas commencer?

— Oui : mais la nuit est venue; cette chambre est plongée dans l'obscurité : hâtons-nous de dissiper ces ténèbres, car l'heure du sommeil va bientôt sonner pour le coq.

— Je vais préparer de la lumière.

A ces mots, la captive alla chercher dans un coin du caïman une sorte de chandelier en bois, qui avait bien en hauteur trois pieds. A l'extrémité de ce bâton était planté un clou. La chrétienne ficha sur ce clou une bougie en cire jaune aussi mince que le petit doigt. Elle plaça ce luminaire au milieu du caïman, et l'alluma à l'aide d'un morceau de bois, qu'un nègre venait d'enflammer en le frottant contre un morceau de bois. Aussitôt la Regina alla fermer les rideaux du caïman; elle fit sortir le nègre et la négresse qui servaient les chrétiennes, et elle demeura seule en compagnie des quatre captives, et commença les préparatifs nécessaires pour la scène de divination qu'elle allait jouer au grand ébahissement des personnes présentes.

La bougie projetait dans le caïman une clarté douteuse qui favorisait l'étrange spectacle dont la représentation allait avoir lieu. Une partie de la tente était plongée dans une demi-obscurité. Les quatre femmes étaient assises en cercle sur les nattes qui occupaient le centre de la chambre. Leurs yeux étaient éclairés par les ternes rayons de la bougie, et petillaient d'impatience et de curiosité. Regina se tenait debout au milieu du cercle, avec la tête haute, l'œil inspiré, la lèvre gonflée et les seins irrités; on la voyait insensiblement passer à l'état convulsif qui jadis faisait trembler la sibylle des pieds à la tête. Par moments, elle

recevait en plein sur le visage et sur la poitrine la clarté du luminaire, et alors cette flamme rouge, qui la colorait violemment de ses rayons, imprimait sur sa personne ces reflets sinistres et terrifiants dont les génies infernaux couronnent leur front déchu.

La devineresse, en tenant sa baguette à la main et en traçant dans l'air des signes cabalistiques, se tourna vers les quatre points cardinaux, qu'elle salua successivement, et murmura quelques mots cabalistiques.

« *Zephira*, » s'écria-t-elle en regardant le nord.

« *Ananisapta*, » continua-t-elle en s'inclinant du côté du midi.

« *Ephesia-Grammata*, » ajouta-t-elle en saluant le levant.

« *Bagad*, » finit-elle en se prosternant du côté du couchant.

Après avoir prononcé ces paroles sacramentelles, la Regina souleva la natte sur laquelle elle venait de piétiner, et la roula dans un coin du caïman. Ensuite elle traça autour d'elle un grand cercle avec son bâton divinatoire, en prononçant ces mots :

« Fille des chrétiens, je dessine le carré magique sur le sol. Je vais diviser le carré en autant de cases que l'alphabet renferme de lettres. Sur chaque case, j'écrirai une lettre en commençant par l'*alpha* et en finissant par l'*omega*. Ensuite je mettrai dans chaque case et au pied de chaque lettre un grain de blé. Lorsque j'aurai rempli ainsi chaque compartiment du carré avec une lettre et un grain de blé, je lâcherai mon coq au milieu du cercle. A mesure que le coq piquera un grain de blé, nous inscrirons sur une tablette la lettre à laquelle correspondait le grain de blé que le coq aura enlevé; et lorsque l'oiseau aura cessé de manger, nous rassemblerons les lettres que nous aurons relevées sur nos tablettes, et le mot que l'assemblage de ces lettres entre elles formera, nous fournira le mot de ta destinée.

— Acceptes tu cette épreuve par le concours du coq ?

— Oui, répondit d'une voix ferme la Virginie.

— Sais-tu lire l'arabe? ajouta la devineresse.

— Je le déchiffre mal.

— De quel alphabet veux-tu que je me serve ?

— De celui que tu jugeras le plus propre à seconder ton charme.

— Je puis employer l'alphabet syriaque, égyptien, turc, marocain, nègre, espagnol, italien, latin, grec.

— Tu ne connais donc pas l'alphabet franc ?

— Non.

— Cependant, c'est celui dont je te verrais servir de préférence à tout autre.

Il m'importe peu de me servir de tel ou tel caractère. Tu choisis l'alphabet franc?

— Oui.

— De combien de lettres se compose-t-il ?

— De vingt-quatre lettres.

— Je vais diviser le carré magique en vingt-quatre cases, et dans chaque case tu inscriras une lettre de ton alphabet.

— Je suis prête à t'obéir. »

Aussitôt la gitana subdivisa son carré en vingt-quatre parties, et la Virginie écrivit successivement les vingt-quatre lettres de notre alphabet.

Ainsi qu'elle venait de l'annoncer, la Regina allait interroger l'avenir par les procédés de l'*alectryomancie*. Le genre de divination qu'elle employait n'était pas nouveau, et on pouvait dire qu'il était aussi ancien que le monde.

Dans toute l'Algérie et dans tout le Maroc, ainsi que sur les côtes d'Espagne et de Portugal, les devineresses opèrent encore à l'heure qu'il est par l'*alectryomancie*. Ces bizarres pratiques ont été importées dans ces contrées par les Romains de la cite païenne; et voici ce qu'on lit à ce sujet dans les auteurs anciens :

« L'*alectryomancie* formait une branche de la science divinatoire, qui recevait son application par le moyen d'un coq. Voici comment elle se pratiquait : on traçait sur la terre un cercle que l'on partageait en vingt-quatre cases. Dans chacune on écrivait une lettre de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettait un grain de blé : cela fait, on plaçait un coq au milieu du cercle; on remarquait quels étaient les grains qu'il mangeait, et quelles étaient les lettres des cases dans lesquelles les grains avaient été placés. On formait un mot de ces lettres, et l'on en tirait des pronostics. C'est par cet art que le sophiste Libanius et le devin Jambique cherchèrent et crurent avoir trouvé quel serait le successeur de l'empereur Valens; car le coq ayant mangé les grains qui cachaient les lettres *t—h—e—o—d*, ils ne doutèrent plus que le successeur ne fût *Théodore*; mais ce fut *Théodose*, surnommé le Grand »

Ainsi, nous retrouvons après les siècles qui ont amené la ruine de l'empire romain et les siècles qui ont créé de nouveaux peuples, de nouveaux royaumes et les nouveaux cultes sur les débris gigantesques des rois de l'ancien monde, nous retrouvons sur cette terre d'Afrique les mêmes erreurs et les mêmes fourberies. Qu'ils sont bizarres ces instincts de la créature humaine, qui la portent, en dépit des progrès des temps, à s'abreuver aux sources d'une fable grossière, alimentée par le mensonge et la paresse de quelques peuplades vagabondes! Et comment expliquer cette providence qui, à mesure qu'une contrée fait un pas dans la voie de la civilisation, laisse retomber dans les ténèbres d'une ignorance stupide une contrée qu'elle dédaigne d'enlever à la barbarie.

Nous avons en outre négligé de couper un peu plus haut notre récit, lorsque nous aurions dû faire remarquer au lecteur l'erreur dans laquelle étaient plongées la gitana et la chrétienne au sujet des signes alphabétiques empruntés au latin ou à l'espagnol. Ainsi ces femmes ne se rendaient pas compte de l'identité qui devait exister entre les lettres de l'alphabet espagnol et les lettres de l'alphabet franc, et elles se persuadaient que la différence des dialectes devait produire une différence dans les signes de l'écriture. Elles croyaient que l'espagnol ne s'écrivait pas au moyen des caractères alphabétiques dont on se sert pour écrire le français.

Mais revenons à l'expérience cabalistique de Regina la gitana.

Dès que Virginie Lanternier eut inscrit dans les vingt-quatre cases du carré magique, les vingt-quatre lettres de l'alphabet, la devineresse déposa un grain de blé sur chaque lettre.

Lorsqu'elle eut fini cette opération, elle alla délivrer le coq qui commençait à sommeiller dans sa cage, et elle le lança au milieu du carré cabalistique.

III.

Un rêve d'Or.

A peine le coq se vit-il en liberté au milieu du cercle, qu'il se mit à frissonner dans tout son corps. Il agita ses ailes, gratta le sol avec ses griffes, redressa fièrement sa tête armée d'une superbe crête, et poussa son cri d'amour et de guerre. Puis il se promena dans le cercle, en regardant la Regina, qui le suivait de l'œil dans toutes ses évolutions. Lorsque l'oiseau eut bien battu de l'aile, bien chanté, et qu'il eut donné le temps aux spectatrices d'admirer son port vif et hardi, il rabattit son bec vers la terre, et demeura irrésolu à la vue des grains de blé distribués dans les cases qui l'entouraient.

La gitana profita de cette indécision pour mettre la main sur l'oiseau ; puis, en se tournant vers la captive :

« Est-ce de toi, ou de l'un des tiens, que nous allons nous occuper? car tu n'as pas encore dit de quel individu il s'agissait.

— Tu as raison. Avant de te livrer ma personne, je veux connaître la destinée d'un être qui a toute ma tendresse.

— Virginie, de qui veux-tu parler? fit la mère Lanternier.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je veux parler de mon père.

— Ton père! s'écria la bonne femme; ton père, malheureuse enfant! Oh! c'est mal de tenter ainsi le sort.

— Puisque je vais me soumettre à la même épreuve.

— Tu lui porteras malheur.

— Nous sommes séparées de mon père; les Arabes, depuis son départ pour le camp de l'émir, ont refusé de me donner de ses nouvelles. Pouvons-nous entendre parler de lui dans le Maroc? Une occasion se présente de connaître son sort. Je n'hésite pas, et je dis à la gitana de commencer son expérience.

— Tu vas être satisfaite, répondit la Regina. »

Et soudain la devineressse remit son coq en liberté.

Dès que le coq se sentit débarrassé de l'étreinte dans laquelle sa maîtresse le maintenait, il parcourut le carré magique à grands pas, et se précipita sur les grains de blé.

La gitana et la chrétienne suivaient tous ses mouvements avec la plus inquiète curiosité ; et à mesure que l'oiseau enlevait un grain de blé, Virginie traçait sur le sol la lettre qui occupait la case dans laquelle il avait plongé son bec. L'oiseau enleva huit grains de blé, en revenant deux fois sur la case dans laquelle figurait la lettre *a*, et la devineresse eut beau faire, elle ne put parvenir à le contraindre à en piquer davantage.

Voici l'ordre dans lequel se présentèrent les lettres :

1	2	3	4	5	6	7	8
m —	*a* —	*l* —	*n* —	*é* —	*a* —	*n* —	*t*

« L'oiseau ne veut plus mordre, s'écria la gitana, en s'adressant à la jeune captive; c'est le moment de rassembler les lettres et de lire le mot cabalistique.

— Qu'est-ce qu'il chante, le coq? fit la mère Lanternier.

— Il dit, répondit la chrétienne, *malnéant.*

— Qu'est ce que cela signifie?

— Ma mère! poursuivit la jeune fille en pleurant chaudement, mon père a cessé de vivre.

— Qui te l'a dit?

— L'Esprit, qui parle par la bouche de Regina.

— Malheureuse!! tais-toi.

— Ces huit lettres, continua Virginie, forment ces deux mots : *ma néant.*

— Eh bien?

— Le premier mot — *mal* — signifie que mon père a souffert tout le *mal* possible.

— Et le second?

— *Néant* nous annonce qu'il est mort, qu'il est réduit à *néant*, à rien.

— Pauvre cher Lanternier! murmura douloureusement la bonne femme.

— Mon père! mon père! mort! mon Dieu! Et sa femme, sa fille!... Mon père est mort!

— Es-tu tentée de poursuivre l'expérience? reprit la gitana.

— Oui.

— C'est bien : tu montres une confiance et un courage qui t'honorent

— Tais-toi, sorcière de l'enfer! s'écria la mère Lanternier. Au lieu d'encourager cette enfant, tu ferais bien mieux de la dissuader et de porter ailleurs tes mensonges.

— La certitude ne vaut-elle pas mieux que l'incertitude, quelque cruelle qu'elle soit?

— Je ne comprends rien à ton argot, indigne créature, ignoble aventurière.

— Calmez-vous, ma mère. Au lieu de témoigner à la devineresse un tel mécontentement, que ne lui témoignez-vous votre reconnaissance?

— Ma reconnaissance, à cette chouette! Mais si j'étais chez nous, je la couperais en deux avec le tranchant de ma faucille.

— Ne l'irritez pas, j'ai foi dans son habileté. Allons, Regina, occupe-toi de mon sort.

— C'est bien; je t'ai entendue. »

Aussitôt la gitana plaça de nouveaux grains de blé dans les cases vides, et remit sur ses pieds son coq qui se tenait blotti sur ses genoux.

Le coq, en se retrouvant au milieu du carré cabalistique, se redressa fièrement sur ses pattes, puis il se mit à bondir par saccades et à entrer dans une vive irritation. La devineresse lui adressa quelques mots comme pour le calmer : l'oiseau se retourna vers elle; il sembla l'interroger du regard, puis il se précipita sur les casiers, et, sans la moindre hésitation, et avec une sorte d'instinct qu'il apportait dans cette dernière épreuve qui devait couronner son œuvre, il donna douze coups de bec, et mit à vide les lettres suivantes. Sur les douze coups, il en porta deux sur une place déjà nette, et qui encadrait la lettre *e*.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
r —	*e* —	*g* —	*i* —	*n* —	*a* —	*t* —	*o* —	*u* —	*c* —	*h* —	*e*

Dès que le coq eut ramassé les douze grains de blé, il battit de l'aile, poussa un cri de triomphe, et alla se réfugier dans les jambes de la devineresse.

« L'Esprit a parlé, dit la gitana.

— J'ai inscrit douze lettres, répondit la chrétienne.

— Rassemble-les.

— En les rassemblant, elles forment le mot *Reginatouche*.

— Il y a deux mots.

— Quels sont-ils?

— *Regina*, c'est le premier; *touche*, c'est le second. Je comprends bien ce que veut dire le premier, mais je ne sais pas ce que signifie le second.

— C'est un mot franc.

— Quelle idée traduit-il?

— Celle d'atteindre, de prendre, de mettre la main sur un objet ou sur une personne.

— Ah! je saisis le sens...

— Quel est-il?

— La fille des chrétiens sortira de la classe des esclaves.

— Après?...

— Son front est entouré d'une auréole lumineuse. La gloire et les honneurs l'accompagnent. Toutes les têtes s'inclinent devant elle... Un palais la reçoit dans ses salles de marbre.... Que d'esclaves à genoux devant elle!... Un grand lui fait une couronne de son amour... Les perles et les diamants se suspendent à ses oreilles et à son cou... ses babouches magnifiques foulent les somptueux tapis... esclave aujourd'hui; reine dans quelques jours...

— Explique-toi plus clairement! s'écria la belle captive, en attachant un regard plein d'anxiété sur la gitana.

— *Regina*, reprit la devineresse, c'est la reine; *touche*, c'est mettre la main sur la grandeur, la puissance et la richesse.

— Ainsi, tu me prédis?...

— Que tu seras Regina dans le Maroc...

— Entends-tu, ma mère?...

— Tu t'élèveras au lieu de descendre.

— Par quel moyen?

— Par la volonté d'un grand, qui te prendra dans sa maison et te donnera...

— Achève...

— J'entends du bruit... on vient...

— Oui, fit la vieille négresse en entrant dans la tente; ce sont les cavaliers qui arrivent de la foire, et l'aga Mohammed s'avance dans le douair... Allons, la Regina, c'est l'heure de t'en aller.

— Parle, parle, Regina...

— C'est trop tard... Adieu...

— Un dernier mot.

— L'Esprit s'est retiré de moi.

— Conjure-le de nouveau.

— J'en ai dit assez... Adieu, et dans ta splendeur, n'oublie pas la gitana, qui t'a parlé dans la tribu de l'Oued-Za. »

Et en achevant ces mots, la Regina éteignit la lumière et s'échappa au milieu de l'obscurité, en emportant le coq, qu'elle avait replacé dans sa cage.

Soudain l'aga de la plaine de l'Oued-Za, précédé par un esclave qui portait une bougie dans un petit vase en terre, entra dans la tente que venait de quitter la devineresse; il constata, par sa propre inspection, que les quatre captives ne s'étaient pas absentées de la tribu, et il leur annonça qu'au lever du jour elles partiraient pour la ville de Taza.

Dès que les cavaliers chargés d'escorter les quatre prisonnières eurent dit la prière du matin, la caravane se mit en marche. Elle suivit la route tracée jusqu'à Fez par les Portugais, à l'époque de leur domination dans le Maroc. Chemin faisant, on rencontrait la trace des anciens camps : ici, des pans de muraille, là, des casernes à moitié ruinées, plus loin des citernes immenses et dans un parfait état de conservation, attestaient les travaux et le passage des conquérants européens. Quelques ponts en partie détruits, plongeaient leurs piles isolées au milieu de la rivière. Nos voyageurs, avant d'arriver chez l'aga Mohammed, avaient traversé, à une journée de marche de la tribu, l'Oued-Malouya. A quelques heures du chemin de la tribu, ils franchirent l'Oued Za. A cette époque de l'année, vers la fin de décembre, les pluies de la saison d'hiver avaient grossi les eaux, et le passage de ces rivières présentait quelque danger. Les cavaliers lancèrent leurs chevaux à la nage; les mules qui portaient les femmes suivirent l'exemple qui leur était donné sans trop de résistance; et la distance qui séparait les tribus de l'Oued-Za de la ville de Taza fut parcourue sans avoir exposé la caravane aux attaques des maraudeurs et aux périls de la crue des rivières.

La caravane finit par découvrir la montagne sur laquelle est bâtie la jolie petite ville de Taza. De loin, cette montagne, qui s'élève à une grande hauteur, montrait ses dernières cimes couronnées par une immense forêt. A mesure qu'on se rapprochait, on découvrait, au-dessous de cette forêt, de vastes escarpements dépouillés de toute végétation; puis, au-dessous de ces escarpements, sur les premiers plans, le soleil inondait de ses rayons les terrasses des maisons de Taza. La ville s'étendait sur une seule ligne, et faisait admirer l'élégance de sa mosquée, dont le dôme étincelait, à la lumière, ainsi qu'un casque en acier sur la tête d'un soldat romain. Mais on perdit bientôt de vue la ville. L'horizon était borné par les jardins qui forment comme les avant-postes de Taza, et on traversait un bas-fond pour gagner le pied de la montagne. La caravane filait le long des sentiers qui sont tracés au milieu des jardins, et les mules accrochaient en passant les clôtures des jardins fermés par des haies vives en roseaux. Elle franchit un petit pont et atteignit la première rampe de la montagne.

Les cavaliers commencèrent par traverser les anciennes murailles qui doivent leur origine aux Portugais. Puis on traversa la vieille forteresse, et l'on arriva devant une porte sous laquelle est placé le bureau de la douane.

Le kaïd préposé à l'entrée et à la sortie des voyageurs, demanda le payement des droits de douane; mais le chef de la caravane lui montra la lettre de l'émir. Aussi dès que le kaïd des douanes eut déchiffré le cachet du sultan des Arabes, ouvrit-il les portes et laissa-t-il pénétrer nos voyageurs dans l'intérieur de la ville.

Les cavaliers prirent la route qui devait les conduire au *fondack* (espèce d'hôtellerie) dans lequel les voyageurs ont le droit d'être logés et d'abriter leurs marchandises et leurs chevaux moyennant le prix d'une *oukia* par jour (monnaie marocaine) que le portier du fondack verse entre les mains du gouverneur de la ville. Mais dès que les employés du fondack eurent appris que parmi les gens qui composaient cette caravane on comptait quatre femmes, ils firent mille difficultés et refusèrent d'ouvrir la porte.

Les cavaliers présentèrent la lettre de l'émir et invoquèrent le nom de l'empereur marocain.

« Nous venons, dirent-ils, nous présenter ici d'après la volonté de Sidi-l Hadj-Abd-el-Kader : ces femmes appartiennent à Muley-Abd-er-Rhaman.

Nous sommes fatigués. Nous marchons depuis Ouchdah. Ouvrez-nous les portes du fondack.

— Nous voulons bien vous recevoir, répondirent les gens du fondack,

ves... Cependant, dès qu'il les eut vus disparaître tous à l'angle de la rue de la cathédrale, il reprit son courage à deux mains, et s'élança pour la dixième fois peut-être vers l'atelier. Peut-être serait il encore resté en chemin, sans une alliée qui voulut bien lui venir en aide un peu.

Cette alliée, c'était Gretchen elle-même.

A travers la jalousie du balcon, la jeune fille avait assisté à toutes les hésitations, à tous les combats de Maetsyns. D'abord elle s'était amusée de cette singulière promenade. Jamais le jeune homme ne lui avait parlé de sa tendresse; mais les femmes ont un sens tout particulier pour deviner l'amour qu'on a pour elles. Aimait-elle Maetsyns? .. Elle l'ignorait. Son innocence ne s'était pas encore avisée d'interroger son cœur; et ce cœur de seize ans n'aurait rien su lui répondre, car ce cœur-là n'avait pas encore la conscience de lui-même. Néanmoins elle prit un intérêt naïf à ces angoisses dont elle était la cause. L'instant d'après elle se dépitait de ces timidités sans cesse renaissantes, elle lui en voulut. Mais Gretchen était si compatissante, si bonne! Le soleil de Flandre n'avait couvé cette fleur du nord que de rayons pâles et attiédis; à défaut de passions, la tendre pitié dominait dans son âme frileuse; à défaut de désirs, la nature la tentait par la charité. Aussi, sa colère enfantine tomba au bout de la minute qui l'avait vue naître, et son oreille surprit ses lèvres qui murmuraient :

— Pauvre garçon!

Elle rougit de cette pensée, et le dépit reprenant le dessus, elle ajouta :

— Il n'osera jamais!

C'était le tour de la compassion, et la compassion lui souffla ce conseil :

— Si je l'aidais un peu?

Elle courut à la porte de sa chambrette; mais elle s'arrêta, la main sur la serrure, incertaine et honteuse :

— Peut-être a-t-il osé? espéra-t-elle.

Elle retourna d'un bond à la fenêtre; Quintin était encore sur le quai. Alors elle revint à la porte, puis de la porte encore une fois au balcon. Pendant un quart d'heure, elle suivit toutes les allées et venues de son amant, et se promena dans le salon de la promenade dont il se promenait sur le quai. S'avançait-il vers l'atelier, elle s'avançait sur le balcon. Reculait-il vers le fleuve, elle reculait vers la porte. Tout ce petit manége était accompagné de regards charmants et de moues délicieuses. La pudeur, le devoir, retenaient la pauvre enfant; la curiosité, la coquetterie, la tiraient bien fort par le bout de ses doigts mignons. Eve, notre digne mère, dut certes bien hésiter avant de toucher le fruit défendu; mais elle était femme, hélas! et elle finit par le cueillir!...

Pour achever la défaite de Gretchen, il ne fallait qu'un prétexte; or, les prétextes sont, comme on le sait, les plus malicieux des démons.

— Mon père serait bien heureux si j'allais le voir! se dit l'hypocrite enfant. Je le lui ai promis tout à l'heure.

Il n'y avait plus à répliquer à cela. Elle avait promis! la porte tant de fois tourmentée s'ouvrit enfin. C'était la porte de la cage, l'oiseau s'envola.

Au seuil de l'atelier, Gretchen se trouva face à face avec Quintin Maetsyns.

Pendant une minute, qui fut un siècle, tous deux restèrent immobiles, interdits et silencieux.

Lequel des deux allait parler le premier?

La chose va paraître invraisemblable : ce fut le jeune homme qui eut ce courage. Il dit, en balbutiant bien, par exemple, il dit :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, demoiselle Floris.

La glace était rompue; et Gretchen répondit aussitôt et de l'air le plus naturel du monde :

— Vous alliez entrer chez mon père, voisin Maetsyns?

— Oui... c'est à dire non... j'ai peur d'être importun...

— Pourquoi donc cela? demanda la friponne en souriant.

— C'est la première fois que je me présente chez l'illustre Floris.

— Mais il vous connaît, il vous estime même beaucoup.

— Vous croyez?... c'est vrai, il m'a quelquefois, en passant devant ma forge, donné un conseil, un encouragement; mais il travaille, et je crains...

— Que pouvez-vous craindre?... entre voisins...

— N'importe... Et tenez, j'ai réfléchi... que je ne vous empêche pas d'entrer... Je reviendrai un autre jour.

Le pauvre Quintin s'éloignait déjà; Gretchen le retint en lui disant :

— Voulez-vous que je lui demande de vous recevoir?...

— Oh!... oui, mademoiselle, s'écria-t-il avec un accent de prière et de reconnaissance.

— Eh bien, attendez-moi là, répondit la jeune fille avec un geste bienveillant; je vais revenir.

Et elle s'élança légère et souriante dans l'atelier.

L'amoureux forgeron demeura ébloui, ivre et comme enchaîné sur le sol par une main invisible. Il était au comble de ses vœux. Cette occasion bienheureuse, il l'eût payée de sa vie; et cependant, la porte à peine refermée, de nouvelles terreurs l'assaillirent! S'il avait osé, s'il avait pu, il se serait sauvé à toutes jambes.

Mais Gretchen reparut bientôt et lui d[illegible]

— Mon père vous attend; venez...

Il n'y avait plus moyen de reculer; et Quintin Maetsyns suivit la jeune fille, qui tremblait certes presque autant que lui.

— Soyez le bienvenu, voisin Maetsyns! lui dit Franck sans à peine se déranger de son travail. Vous désirez me parler, m'a-t-on dit?... De quoi s'agit-il?

C'était là le moment terrible!

— Seigneur Floris, répondit Quintin avec embarras .. je venais... pour...

Sa langue s'arrêta, clouée au palais; il ne put achever.

— Eh bien... fit le vieillard étonné.

— C'est que... balbutia le forgeron.

— C'est que?... répéta l'artiste avec impatience. Que diable? vous voilà comme ma fille. Permis à cette enfant... Mais cette timidité ne sied pas chez un homme. Vous avez donc quelque chose de bien difficile à me dire.

— Il est vrai, poursuivit Maetsyns avec plus de hardiesse. De ce que vous allez me répondre dépend le bonheur de ma vie tout entière... et je crains...

— Je ne comprends ni ce que je puis pour vous ni ce que vous avez à craindre de moi! Voyons, est-ce la présence de Gretchen qui vous embarrasse?...

— Précisément! se hâta de dire Quintin, heureux déjà de n'avoir plus affaire qu'à un seul ennemi. Précisément, et devant mademoiselle, je n'oserais jamais parler.

— Ah! grommela le père d'un ton bourru, c'est différent... Tu l'entends, Gretchen! tout le monde te chasse aujourd'hui, ma pauvre enfant.

Gretchen avait paru surprise; mais presque aussitôt elle fit un mouvement boudeur pour sortir de l'atelier. Maetsyns s'en aperçut et s'écria :

— Restez, restez, mademoiselle!... je ne veux pas forcer le père et la fille à se séparer... C'est à moi de m'éloigner et d'attendre... Je reviendrai demain.

— Non non! repartit Floris; il serait mal à moi de vous renvoyer sans vous avoir entendu... Mais pourquoi ne pas vouloir parler devant Gretchen?... Ne craignez rien, je vous en prie! En quoi, diable! ce que vous avez à me dire peut-il l'intéresser?

— Ce que j'ai à vous dire, murmura le forgeron, intéresse particulièrement mademoiselle Gretchen.

— Que venez-vous donc me demander? fit le peintre avec étonnement.

— Elle-même!... articula courageusement le pauvre jeune homme.

Le vieux Franck bondit sur l'échelle; puis il descendit rapidement à terre, et regarda tour à tour, et Gretchen, et Maetsyns.

Maetsyns était pâle et tremblant; Gretchen était toute rouge et toute interdite. Tous deux baissaient les yeux ainsi que deux coupables, pauvres innocents qu'ils étaient!

Un affreux soupçon traversa l'esprit du vieillard.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as séduit ma fille!...

A cette accusation, Quintin releva la tête, et d'une voix noble et fière, il répondit :

— Floris, voilà le premier mot de mon amour que je prononce devant Gretchen!... Tu es là, entre nous; et c'est toi qui l'as voulu!

Un second regard acheva de rassurer le père alarmé! La jeune fille n'avait pas même compris sa pensée.

— C'est bien!... ajouta-t-il d'un ton rasséréné. Vous aviez raison, Maetsyns; et peut-être eût-il mieux valu que Gretchen sortît avant que vous n'eussiez parlé.. Mais enfin, vous dites vrai, c'est moi qui l'ai voulu!... Laissez-nous, ma fille...

— Mon père!... murmura-t-elle.

— Ne crains rien .. va, va... laisse-nous.

— Vous ne m'embrassez donc pas?... soupira la triste enfant d'une voix chagrine en faisant un pas vers le vieillard, qui courut aussitôt à elle, et la serra dans ses bras avec une franche et bonne effusion.

Gretchen s'en fut lentement jusqu'à la porte de l'atelier; là elle se retourna à demi comme pour l'ouvrir, et jeta un regard oblique et furtif vers son amant et vers son père. Quintin avait encore la tête baissée; Franc ramassait ses pinceaux, que, dans son premier mouvement de terreur, il avait laissé tomber du haut de l'échelle. La curieuse, certaine alors de ne pas être vue, se glissa, légère et rapide, derrière un des tableaux qui masquaient la muraille.

Floris la crut partie, car presque aussitôt il se redressa, et, s'adressant brutalement au forgeron, il s'écria :

— A nous deux maintenant, maître Maetsyns!

— J'attends vos ordres, murmura humblement le jeune homme.

— Ainsi, vous aimez ma fille?

— Je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— Par Bacchus! la gloire vous monte à la tête comme un mossen de lambich, et le triomphe d'aujourd'hui vous a rendu fou.

— Il est possible, seigneur Floris, mais alors ma folie ne date pas seulement d'aujourd'hui. J'étais encore un pauvre et obscur ouvrier que déjà j'aimais Gretchen; et la preuve de cela, c'est qu'au bruit de son prochain mariage, j'ai voulu mourir. Le ciel a placé Lucas de Heere sur mon chemin, et Lucas de Heere m'a sauvé la vie, m'a rendu le courage et l'espoir. Mais ce qui multipliait ma force et mon énergie, c'était cet amour, si bien caché aux yeux de tous, que j'osais à peine me l'avouer à moi-même. Oh! j'ai bien travaillé, allez, seigneur Floris!... Enfin, Dieu m'a béni; l'ouvrier s'est fait artiste, le pauvre s'est fait riche! Le triomphe d'aujourd'hui vient de doubler ma fortune et ma réputation; et c'est pourquoi je suis venu à vous aujourd'hui même pour vous dire : Voilà ce que je suis devenu pour mériter Gretchen; voulez-vous me la donner pour femme?...

— Mais il me semble en tout cela, maître Quintin, que vous vous préoccupez fort peu de Gretchen elle-même. Auriez-vous quelque raison de vous croire certain de son consentement?

— Aucune, seigneur Floris. Je crois seulement qu'un honnête homme, avant d'ouvrir son cœur à une jeune fille, doit s'adresser au père de celle qu'il aime; c'est donc à vous que je suis venu d'abord.

Le vieillard tendit la main au jeune homme et lui répondit :

— Vous êtes un franc et loyal garçon, Maetsyns! A tout autre je tournerais le dos en riant; à vous, je vais dire ma pensée aussi franchement, aussi loyalement que vous venez de le faire vous-même. Je ne vous parlerai pas des susceptibilités de dame Flora, qu'un semblable hymen jetterait en pamoison soudaine. Non, je suis seul maître de ma fille; mais j'ai résolu de ne la donner qu'à un artiste.

— Ne suis-je donc pas un artiste? demanda Quintin avec une émotion pénible.

— Pardon! voisin, interrompit aussitôt le vieillard. Loin de moi la pensée de vous insulter... encore une fois, pardon! Pardon, frère!... Je voulais seulement vous dire que le vieux peintre veut un gendre peintre. Traitez cela de fantaisie, je vous le permets; mais, voyez-vous bien, c'est une résolution irrévocable!... L'heure approche où le dernier pinceau s'échappera de ma main; et je veux avoir, là, derrière moi, une main toute prête à le ramasser. Le ciel ne m'a pas donné de fils : eh bien! ce sera mon gendre qui recueillera cet héritage. Floris mort, tout ne doit pas mourir avec lui!... Lorsque je ne viendrai plus chaque matin ouvrir cette porte, il ne faut pas pour cela que cette porte se ferme comme celle d'un sépulcre, ou bien que la main d'un étranger suspende ses toiles à ces vieux clous qui pendant vingt ans auront supporté les miennes. Ma Gretchen a l'habitude de monter à ces échelons; et lorsque son père ne sera plus en haut de l'échelle, il faut qu'elle y trouve un époux! Enfin, je veux savoir qu'après moi mon nom restera gravé sur la façade de mon atelier. Ces choses-là sont arrêtées, vous le comprenez bien, n'est-ce pas?... C'est mon seul espoir, c'est ma seule consolation. Et Michel-Ange lui même serait venu me demander Gretchen, que je l'eusse refusé s'il n'eût été qu'un grand sculpteur!...

— Adieu donc, murmura le pauvre Maetsyns d'une voix sourde et désespérée. Mon amour a déjà tenté ce qui sembla t impossible à mes forces; mais devenir peintre, moi qui ignore même ce que c'est que la peinture!

— La peinture! s'écria le vieil artiste avec enthousiasme, c'est le reflet de la Divinité, c'est créer une seconde fois, c'est imiter la nature.

Un soupir déchirant et navré gémit dans la poitrine du forgeron.

CHARLES DESLYS.

A continuer.



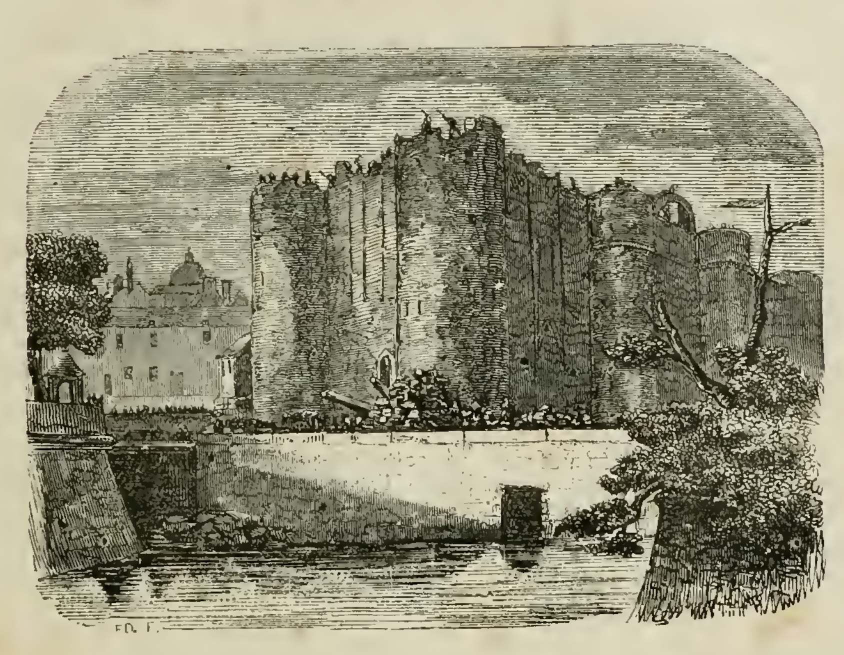
Gustave HAVARD, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

PAR M. LOUIS BLANC.

La Bastille s'élevait à l'extrémité de la rue Saint-Antoine et du boulevard. Forteresse, prison, tombeau, elle se composait de huit grosses tours que liaient entre elles d'épais massifs de maçonnerie et qu'un large fossé entourait. Elle avait été commencée en 1369, sous Charles V. Or, par un destin semblable à celui d'Enguerrand de Marigny, qui, inventeur des fourches patibulaires de Montfaucon, les illustra de son cadavre, Hugues Aubriot, fondateur de la Bastille, fut des premiers à y gémir.



L'aspect de ces lieux était effroyable, et le génie du mal semblait s'être épuisé à en défendre les approches. La *cour du gouvernement*, ainsi nommée parce que le gouverneur y avait son hôtel, se trouvait située en dehors de la forteresse, en dehors du fossé principal; et cependant, même pour arriver jusqu'à cette cour extérieure, il fallait percer deux lignes de sentinelles, traverser deux corps de garde, passer un pont-levis. De la *cour du gouvernement*, une longue avenue conduisant au fossé de la Bastille. Là, un second pont-levis; derrière, un troisième corps de garde; puis, une forte barrière à claire-voie, formée de poutrelles revêtues de fer. Alors apparaissait la *cour intérieure*, celle où plongeaient les tours, celle où l'on étouffait entre de hautes murailles. La nudité et le silence en étaient horribles. Seulement, l'horloge de la prison y comptait lentement les heures sur un cadran qu'ornaient deux figures enchaînées. C'était dans cette morne enceinte que descendait, toujours seul, le prisonnier auquel on avait permis d'y venir durant quelques instants contempler la course des nuages ou un coin de l'azur.



On raconte que Caligula disait à ses bourreaux : « Frappez de manière à ce qu'on se sente mourir. ». On se sentait mourir à la Bastille. Un soupirail, pratiqué dans des murs de dix ou douze pieds d'épaisseur et fermé par trois grilles à barreaux croisés, ne transmettait à la plupart des chambres que ce qu'il faut de lumière pour qu'on en regrette l'absence. Il y avait des réduits à cages de fer rappelant le château de Plessis-lez-Tours et les tortures du cardinal de la Balue. Mais rien de comparable aux cachots du bas, affreux repaires de crapauds, de lézards, de rats monstrueux, d'araignées. De ces cachots, dont l'ameublement consistait en une énorme pierre recouverte d'un peu de paille et qui étaient enfoncés de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour, plusieurs n'avaient d'autre ouverture qu'une barbacane donnant sur le fossé où se dégorgeait le grand égout de la rue St-Antoine. De sorte qu'on y respirait un air empesté, en compagnie d'animaux hideux, au sein des ténèbres.

Là fut livré aux tourmenteurs ce Mazers de Latude, qui expia par 35 ans de captivité le crime d'avoir, dans l'âge des étourderies, dénoncé à madame de Pompadour un complot imaginaire. Qui ne connaît la merveilleuse histoire de ce prisonnier? Toute l'Europe a su comment, après une première évasion dont trop de confiance lui enleva le fruit, il parvint à construire, avec des chemises et des mouchoirs effilés, une échelle de cent quatre-vingts pieds de long; comment, suivi de son compagnon d'Alègre, il descendit du haut des tours au plus épais de la nuit; comment il perça, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et les sentinelles à quatre toises de lui, la muraille qui séparait le fossé de la Bastille du fossé de la porte Saint-Antoine; comment enfin, poursuivi au delà des frontières, ressaisi à Amsterdam, il perdit sa liberté reconquise à force d'audace, de persévérance, de génie. Ramené à la Bastille, il fut réduit à passer le rigoureux hiver de 1737, les fers aux pieds, les fers aux mains, couché sur la paille. Pendant qu'il dormait, deux meurtrières de deux pouces et demi de large lui soufflaient au visage un vent glacé qui lui ôta presque entièrement la vue; le froid lui coupa la lèvre supérieure; ses dents, demeurées à découvert, se fendirent; la racine des poils de sa barbe fut brûlée; il devint tout chauve.

Mais qu'étaient ce que ces souffrances physiques des captifs au prix de leurs douleurs morales, de cette agonie sans limite assimilée, sans mesure connue, dont rien ne venait rompre l'écrasante uniformité? Car, le pont-levis de la cour intérieure une fois franchi, c'en était fait du prisonnier. Enveloppé des ombres les plus sinistres du mystère, condamné à une ignorance absolue, formidable, et du délit qui lui était

imputé et du genre de supplice qui l'attendait, il avait cessé d'appartenir à la terre. Plus d'amis, plus de famille, plus de patrie, plus d'amour. Pour lui désormais tout l'univers allait être dans les porte-clefs farouches qui lui apporteraient ses aliments ou dans les infortunés dont il devinerait la présence au fracas des portes roulant sur leurs gonds, au grincement des verrous prolongé par le vide sonore des tours. Ce qui n'avait pas d'écho, c'était le bruit des supplications; ce qui ne perçait pas l'épaisseur des voûtes, c'était le son des paroles amies! Il arriva que des enfants portèrent le deuil de leur père sans se douter qu'ils vivaient au-dessus de lui.

Encore si, par un coup de désespoir, on avait pu se faire à soi-même son destin! Mais non : une prévoyance barbare refusait au prisonnier tout moyen de suicide. « On ne laisse à un prisonnier, dit Linguet, ni ciseaux, ni couteau, ni rasoirs. Quand on lui sert les aliments que ses larmes arrosent, il faut que le porte-clefs lui coupe chaque fois les morceaux. » Mourir de faim, cela même ne se pouvait pas. Latude étant resté cent-trente-trois heures sans manger ni boire, ses bourreaux lui ouvrirent la bouche avec des clefs, et lui firent par violence avaler de la nourriture : la vie de chaque victime était probablement considérée comme la propriété des persécuteurs, comme leur proie inviolable. Ainsi donc, à moins d'un caprice de clémence, il fallait vivre à se ronger le cœur. Malheureux! ils étaient si complétement retranchés du nombre des humains, que souvent l'opprimé continuait de crier miséricorde quand l'oppresseur se trouvait déjà enterré depuis longtemps. Il y en eut qui, fous de douleur, écumant de rage, finirent par laisser leur poussière à la Bastille, quoiqu'il ne leur restât plus d'ennemi, et uniquement parce qu'ils avaient été oubliés... Que faisait-on des trépassés? De quelle manière, selon la belle expression de Linguet, « se vengerait-on sur le corps de la fuite de l'âme? » Ce qui est certain, c'est que le corps n'était pas rendu aux parents. Il y avait une Bastille, même pour les morts : c'était Saint-Paul, et on avait soin de n'inscrire sur le registre mortuaire que les initiales des noms, afin de condamner les victimes à un oubli plus noir encore que celui du tombeau.

Toutefois, parmi les habitants de la Bastille on en comptait qui, non-seulement n'avaient pas été étouffés par elle, mais lui avaient communiqué, au contraire, un grand éclat historique. Aux visiteurs favorisés qui allaient chercher dans cette forteresse maudite des sujets de méditation, des souvenirs, on pouvait montrer la plate-forme réservée aux promenades mélancoliques du cardinal de Rohan; le cachot où, pour étouffer les hurlements du comte de Lally, Pasquier lui fit mettre un bâillon à la bouche; la porte par laquelle, après trois ans d'une captivité cruelle, La Bourdonnaie sortit réhabilité mais inconsolable et mourant. Une des tours avait fait expier au maréchal de Bassompière la peur qu'il causait à Richelieu. Une autre tour avait reçu l'homme au masque de fer, enseveli l'épouvantable secret de sa destinée. Les portes d'une troisième s'étaient fermées sur le prévôt de Beaumont, coupable d'avoir *connu* le pacte sacrilége qui affamait le peuple. Au fond de l'arrière-cour, désignée sous le nom caractéristique de *cour du puits*, le maréchal de Biron avait eu la tête tranchée, et les crocs qui fixèrent au mur son échafaud se voyaient encore.

Biron, Bassompierre, Lally, Rohan, de pareils noms disent assez ce qu'avait de menaçant pour la noblesse l'existence de la Bastille. Aussi les cahiers des nobles demandaient ils qu'elle fût détruite. La vérité est que, réservée spécialement aux hommes de cour, à ceux qui les approchaient, ou aux gens de lettres, la Bastille était une prison aristocratique. Souvent, lorsqu'on en était sorti, on se vantait d'y avoir été. Les pauvres n'y entraient pas; on les envoyait souffrir à Bicêtre.

Chose éternellement digne de respect, d'admiration, de reconnaissance! Au mois de juillet 1789, le peuple manque de pain, et que demande-t-il! Des armes. Il peut courir à Bicêtre, et quelle forteresse parle-t-il de renverser? La Bastille. C'est qu'il est dans la vie des grands peuples, comme dans celle des grands hommes, des moments d'inspiration souveraine. Ces rudes artisans, ces hôtes incultes des faubourgs, un instinct d'essence divine les avertit qu'à eux aussi appartenait la gloire des emportements chevaleresques; que le premier des priviléges à anéantir c'était celui qui se montrait associé à des tortures, et que la liberté devait s'annoncer par un acte conforme à son génie, c'est-à-dire par un bienfait accordé à ses ennemis. Oui, des plébéiens mettant au nombre de leurs préoccupations les plus ardentes la destruction d'une prison patricienne, voilà ce qui n'a pas été assez remarqué et ce qui entoure d'une immortelle splendeur les premiers coups que la Révolution vint frapper.

Le 14 juillet, à la pointe du jour, un inconnu se présentait à Besenval. « Monsieur le baron, lui dit-il d'une voix brève, aujourd hui les barrières seront brûlées... N'essayez pas de l'empêcher. Vous sacrifieriez des hommes sans éteindre un flambeau. » Cet inconnu avait un noble visage, le regard plein de feu, le geste de l'audace. Besenval fut troublé balbutia une réponse qui ne resta pas dans sa mémoire. L'étranger disparut. Que faire? Bensenval semblait atteint de paralysie. Il avait fait construire depuis peu une salle de bains charmante, devenue une des curiosités de la capitale; et ceux de son parti le soupçonnèrent d'avoir trop vu dans la révolte de Paris le pillage possible de sa maison.

Or, d'un bout à l'autre de Paris on se préparait au combat. « A la Bastille! » était le mot d'ordre. Personne qui n'eût à son chapeau la cocarde rouge et bleue. De Saint Denis s'était échappés une foule de soldats qui, se mêlant aux groupes, distribuaient des cartouches ou enseignaient aux citoyens le maniement du fusil. On regarda passer avec indifférence des voitures chargées de farine; mais, à la nouvelle qu'un bateau chargé de poudre avait été pris la veille, les rues retentirent d'acclamations passionnées. Du haut des fenêtres, les femmes applaudissaient aux gens armés.

Tous ne l'étaient pas encore; tous brûlaient de l'être. Dès deux heures du matin, l'abbé Lefebvre ayant fait fermer, à l'Hôtel de Ville, la première porte du magasin des poudres, une multitude impatiente était venue la briser à coups de hache, et le prêtre intrépide avait senti ses cheveux effleurés par une balle. Ce qui restait de poudre fut distribué en cornets, mais les ressources ne répondaient ni au nombre des arrivants ni à leur belliqueuse avidité, que rendaient plus farouches les fausses nouvelles, à chaque instant répandues : « Royal Allemand s'est mis en bataille à la barrière du Trône. — Royal-Cravate massacre tout au faubourg Saint-Antoine. — La rue de Charonne est pleine de sang. — Les régiments de Saint-Denis s'avancent; ils ont gagné la Chapelle. » Les messagers de malheur étaient en général des hommes bien mis. On en remarqua un qui portait un habit bleu orné de brandebourgs en or; il était couvert de poussière, inondé de sueur, et paraissait avoir fait une longue route. Le comité de l'Hôtel de Ville ayant envoyé l'ordre aux districts de sonner l'alarme, les rues furent dépavées, des barricades construites, des fossés creusés : Paris fut un camp.

Une masse énorme de peuple s'était portée à l'hôtel des Invalides, cherchant des fusils. Le gouverneur, M. de Sombreuil, paraît à la grille; il demande qu'on respecte en lui les droits de la fidélité, la conscience du soldat. Un courrier vient d'être envoyé à Versailles : ne peut-on attendre son retour? Les assaillants y consentaient, lorsqu'une voix s'élève : « On nous demande du temps pour nous faire perdre le nôtre. » A ce cri, tout s'ébranle. On saute dans les fossés, on désarme les sentinelles; les paroissiens de Saint-Etienne du Mont entrent à la suite de leur curé, devenu chef de bande; le procureur de la ville, Ethis de Corny, donne lui-même les chevaux de sa voiture pour traîner un canon; le caveau où se cachaient les armes est envahi. Mais voilà qu'un bruit de gémissements et d'imprécations se fait entendre. Sur l'escalier, le flot était si considérable, si impétueux, que ceux qui, après s'être armés, remontaient, avaient été violemment renversés jusqu'au fond du caveau, où ils périssaient étouffés. Une épouvantable catastrophe était imminente, car la foule s'amoncelait, entraînée par son propre poids. Alors des hommes robustes qui, descendus les premiers, restaient encore debout dans le caveau, se serrent l'un contre l'autre et forcent la multitude non armée à remonter, en lui présentant la baïonnette au visage. En ce désordre extrême, les flambeaux dont on s'était muni pour se guider sous les voûtes s'éteignirent, les cris redoublèrent, il fallut se battre au sein des ténèbres, et le souterrain garda quelques-uns de ceux qui l'avaient affronté. Quant aux personnes qui n'étaient qu'évanouies, on les transporta près du dôme, on les déposa sur le gazon, puis chacun se hâta vers la Bastille.

Il y avait, à cette époque, rue des Boucheries du faubourg Saint-Germain, un restaurateur nommé Duval, chez lequel les principaux agitateurs du Palais-Royal prenaient leurs repas. Tout à coup, la porte de la salle où étaient dressées les tables s'ouvrant avec fracas, un jeune homme se présente, c'était Camille Desmoulins qui revenait des Invalides. Il frappe la terre de la crosse de son fusil en s'écriant : « Nous sommes libres, » fait un rapide récit de ce qu'il vient de voir; et tous ils courent à leurs amis du Palais-Royal, pour les pousser contre la Bastille.

Le gouverneur de cette forteresse travaillait depuis plusieurs jours à des préparatifs de défense. Il avait fait monter des voitures de pavés au haut des tours et construire des pinces propres à abattre les cheminées, dont les décombres devaient écraser les assiégeants. Il fit tailler d'un pied et demi les embrasures, pratiquer des meurtrières, fermer une fenêtre par des madriers de chêne assemblés à rainures et languettes, tirer du magasin d'armes douze de ces fusils de rempart qu'on appelait *amusettes du comte de Saxe*. Quinze pièces de canon bordant les tours, trois pièces de campagne placées dans la cour intérieure vis-à-vis la porte d'entrée, quatre cents biscaïens, quatorze coffrets de boulets sabotés, trois mille cartouches, tel était le matériel de la défense. Il est vrai que la garnison n'était approvisionnée ni de vivres ni d'eau; mais, que le peuple triomphât ou non, le siége bien évidemment ne pouvait être de longue durée. Il est vrai encore que la garnison n'était que de cent quatorze hommes, dont trente-deux Suisses du régiment de Salis-

Samade, et quatre-vingt-deux invalides; mais, forte comme elle l'était, la Bastille n'avait pas besoin d'un plus grand nombre de défenseurs.

Pour arriver jusqu'au premier pont-levis, dont nous avons parlé plus haut, et qu'on nommait le *pont-levis de l'avancé*, il fallait suivre un chemin tournant bordé à droite par des casernes, à gauche par une rangée de boutiques. Or, ces boutiques étant situées de manière à servir de chemin couvert aux assiégeants, de Launey avait intérêt à les détruire, afin de dégager les approches : il n'en fit rien, parce qu'il tirait un fort revenu de la location. Les écrivains de son propre parti l'ont aussi accusé de n'avoir pas voulu qu'on pointât le canon du côté de l'Arsenal, de peur qu'une petite maison qu'il avait de ce côté-là, et qu'il affectionnait, ne fût endommagée.

Cependant, les alarmes du comité bourgeois de l'Hôtel de Ville se partageaient entre la Bastille et le peuple. Souffrir que le quartier Saint-Antoine restât sous la menace des canons, c'était impossible; et d'autre part, on tremblait de voir le peuple victorieux : car alors il pouvait devenir le maître. Ainsi combattu en lui-même, le comité permanent mit à empêcher la lutte autant d'ardeur que le peuple à la provoquer. Belon, officier de l'arquebuse; Billefod, sergent-major d'artillerie, et Chaton, ancien sergent des gardes françaises, furent donc envoyés par l'hôtel de Ville au gouverneur de la forteresse, avec mission de lui dire : « Retirez vos canons; donnez votre parole que vous ne commettrez aucune hostilité, et, à notre tour, nous assurons que le peuple du faubourg Saint-Antoine et des environs ne se portera contre la place à aucune entreprise funeste » C'était disposer bien légèrement de l'indignation populaire : mais dans son impatience d'intervenir, le comité permanent ne calculait pas les obstacles.

La Bastille n'était pas encore serrée de près, quand Belon, Billefod et Chaton y arrivèrent. Aussi furent-ils reçus non-seulement sans difficulté, mais avec courtoisie. De Launey montrait beaucoup de sérénité. « Quoi qu'on ait incendié les barrières, dit-il, j'espère bien qu'on ne viendra pas brûler mes ponts. » Il allait se mettre à table, il y fit asseoir les députés de l'Hôtel de Ville, les entretint familièrement et donna devant eux l'ordre de retirer les canons, ce qui fut aussitôt exécuté.

Au moment où les envoyés du comité permanent se retiraient, un avocat au parlement de Paris vint se présenter au *pont-levis de l'avancé*. Deux bourgeois armés, Toulouse et Bourlier, l'escortaient, et il demandait le gouverneur, au nom du district Saint-Louis de la Culture. C'était ce même Thuriot de la Rosière qui, plus tard, président de la Convention, devait étouffer au bruit de sa sonnette la voix des vaincus de thermidor, et s'attirer cette terrible apostrophe de leur chef : « Une dernière fois, je te demande la parole, président des assassins! »

Bien que la Bastille commençât à être investie de toutes parts, Thuriot n'eut d'abord ni un refus à subir ni une hésitation à combattre. Il frappe, il entre. Conduit au gouverneur « Monsieur, lui dit-il, je viens, au nom de la nation, vous représenter que les canons braqués sur les tours répandent l'alarme dans tout Paris. Je vous supplie de les faire descendre. — Ces pièces ont été de tout temps sur les tours, répondit de Launey; je ne puis les faire descendre qu'en vertu d'un ordre du roi. Instruit des alarmes qu'elles causent, je les ai fait retirer et sortir des embrasures. » Thuriot demande à être introduit dans la *cour intérieure*. De Launey refuse; mais, sur la prière du major de Losme, il se décide enfin à faire lever le second pont-levis et ouvrir la grille de fer. La cour intérieure avait un aspect menaçant : les défenseurs de la Bastille attendaient sous les armes, et trois canons étaient prêts à balayer l'avenue. Sans se troubler, Thuriot somma la garnison de se rendre. Elle se contenta de jurer qu'elle ne ferait feu que si elle se voyait attaquée : serment que le gouverneur avait provoqué et qu'il prêta lui-même. Thuriot exige alors qu'on lui montre la position des canons sur les tours Nouvelles hésitations de de Launey, nouvelles instances de la part de ses officiers; on monte. Les canons étaient effectivement retirés d environ quatre pieds des embrasures, mais toujours en direction et masqués Quand on fut parvenu au sommet de la tour nommée de La Bazinière, une de celles qui regardaient l'Arsenal, un spectacle s'offrit inattendu, formidable. Tout le faubourg Saint-Antoine s'était ébranlé; il roulait vers la Bastille De Launey pâlit, et, saisissant Thuriot par le bras : « Que faites-vous, monsieur? vous abusez d'un titre sacré pour me trahir. — Si vous continuez, répliqua Thuriot d'un ton résolu, je vous déclare que l'un de nous tombera dans le fossé. » De Launey se tut. Du reste, à peine descendu avec le gouverneur, Thuriot dit à haute voix, en présence de la garnison, qu'il *était content*; qu'il allait faire son rapport au peuple, qui ne se refuserait pas sans doute à fournir une garde bourgeoise *pour garder la Bastille, conjointement avec les troupes qui y étaient.* Mais le peuple n'entendait pas qu'on gardât la Bastille, encore moins qu'on la gardât avec les Suisses de Salis-Samade; ce que le peuple voulait, c'est qu'on la détruisît. Thuriot exprimait ici les sentiments de la bourgeoisie; il parlait le langage de l'Hôtel de Ville. Aussi, lorsque après avoir paru à la fenêtre du *gouvernement* et harangué de là les emportements populaires, il sortit de la forteresse, mille imprécations le poursuivirent. Les deux fusiliers qui l'avaient accompagné jusqu'au premier pont-levis venaient d'être emportés par le flux et reflux de la multitude. « Nous sommes trahis! » criaient les plus animés. Ils entourèrent Thuriot et le reconduisirent au district Saint-Louis la Culture en tenant la hache levée sur sa tête.

Le siége commença. La foule était immense, invinciblement irritée. Le chemin tournant, les rues environnantes, les cours faisant suite aux casernes, le faubourg Saint-Antoine, regorgeaient d'hommes en armes. Des milliers de voix faisaient monter vers le ciel, à travers le bruit des décharges, ce cri impérieux : « Nous voulons la Bastille! » Mais, derrière son double fossé, la Bastille paraissait inaccessible. Deux citoyens courageux, Davanne et Dassain, se laissent glisser, du toit d'un parfumeur, sur un mur qui touchait au corps de garde placé au delà du premier pont-levis. Arrivés à ce corps de garde, ils sautent dans la cour; deux anciens soldats, Aubin Bonnemer et Louis Tournay, les imitent, et tous ils brisent à coups de hache les chaînes qui retenaient le pont. Il tomba si violemment qu'on le vit rebondir de plusieurs pieds de haut. Un homme fut écrasé, un autre meurtri. Le peuple s'élança en poussant un cri de triomphe.

Mais on n'était encore que dans la cour extérieure, celle du *gouvernement*. Restait, pour aborder la Bastille, le second pont-levis à franchir. Le peuple y court avec impétuosité, reçoit une décharge de mousqueterie, et recule le long de l'avenue, teinte de son sang. Telle était la confusion que la plupart ignoraient sous quel intrépide effort les chaînes du premier pont s'étaient rompues; ils crurent que le gouverneur lui-même avait donné l'odre de l'abaisser, afin d'attirer la multitude et d'en faire un plus facile carnage. Ce furent d'inexprimables transports de fureur. Tandis que les uns se rangent contre les murs ou sous les portes, prêts à reprendre l'attaque, les autres repassent le premier pont pour aller répandre par toute la ville l'horrible nouvelle de la trahison commise... De Launey était coupable d'avoir commandé le feu, non d'avoir commis la perfidie atroce qu'on lui imputait, et la justice veut qu'on en lave hautement sa mémoire; mais la rapide adoption de l'erreur qui l'accablait prouve de quelle noirceur Paris le jugeait capable.

Quinze ou vingt blessés avaient été déposés dans diverses maisons de la rue Cérisaye : on en choisit un qu'il n'y avait plus espoir de sauver, et, comme un étendard de vengeance, on le promena expirant sur un cadre. C'était un soldat aux gardes. A cette vue, au récit de la trahison dont on chargeait le gouverneur, ceux qui semblaient avoir hésité coururent aux armes. Un garde des impositions royales, qu'à sa redingote bleue on avait pris d'abord pour un bas officier de la garnison, pousse son cheval jusqu'au milieu de la place de Grève, et dit, d'une voix émue : « Venez, mes amis, venez : Nous allons sauver Paris. » On le suivit en foule. De leur côté, les gardes-françaises s'étaient ébranlés. Un détachement de grenadiers de la compagnie de Rufreville, des fusiliers de la compagnie de Lubersac, précipitèrent leur marche vers la Bastille, sous la conduite des sergents Warguier et Labarthe. A côté d'eux s'avançaient deux mille soldats sans uniforme, soldats de la journée, que conduisait au feu le directeur de la buanderie de la reine, Pierre-Auguste Hullin, en qui l'âme d'un chevalier s'unissait à la taille d'un gladiateur. Aux hommes qui le proclamèrent leur chef, il avait dit : « Je vous ramènerai victorieux ou vous me ramènerez mort. On prit deux canons qui étaient sur la place de Grève, et on les traîna au siége.

Au moment où les gardes françaises entrèrent dans la *cour du gouvernement*, un épais nuage de fumée enveloppait la forteresse; du corps de garde de l'avancé, des casernes, de l'hôtel du gouverneur, s'élevaient des tourbillons de flammes, et plusieurs voitures de fumier, auxquelles Santerre avaient mis le feu, brûlaient devant le second pont-levis. Mais ces voitures embrasées, loin de seconder les assiégeants, ne faisaient qu'embarrasser l'attaque. Il fallait absolument écarter le mouvant incendie, et on ne le pouvait qu'au risque des plus affreux périls, les assiégés ayant pratiqué dans le pont-levis deux meurtrières où se trouvaient placés des fusils de rempart chargés à mitraille. Elie, officier au régiment de la Reine infanterie, et un marchand nommé Reole, se portent en avant d'un pas ferme. Deux citoyens, dont on n'a pas conservé les noms, s'élancent à leur tour et tombent morts. Plus heureux, Elie et Réole parvinrent à retirer les voitures brûlantes, en échappant au danger. Aussitôt le canon fut braqué en face du pont-levis, dont on espérait briser les chaînes Un funèbre enthousiasme s'était emparé des combattants : l'attaque devint furieuse. Les rues adjacentes étaient remplies de monde De chaque toit, de chaque fenêtre des maisons voisines on faisait feu. Quelques coups de canons furent tirés de la place, dont un à mitraille; mais l'ardeur des assiégeants croissait avec le danger. Au pied de la forteresse se pressaient, confondus dans un même élan, des ouvriers, des marchands, des soldats, des étrangers arrivés de la veille, des prêtres, des femmes. Une jeune fille fut blessée, qui, n'ayant pu retenir son amant, était venue combattre à ses côtés. L'espoir était immense, comme le courage. Un ci-

toyen ayant été atteint mortellement, il dit, la tête penchée sur les bras de ceux qui le soutenaient : « Je meurs, mes amis, mais tenez bon : vous la prendrez ! » Et toujours, toujours ce cri : « Nous voulons la Bastille ! »

Au plus fort de cette généreuse exaltation parut, aisément reconnaissable à la beauté de son visage brun et à sa haute stature, l'abbé Fauchet, cerveau faible, cœur puissant, un de ces hommes qui vont à la folie en traversant l'héroïsme. Il n'avait point prononcé encore sa fameuse parole : « C'est l'aristocratie qui a crucifié Jésus ; » mais depuis longtemps déjà il s'était donné à la révolution. Du reste, il ne se présentait pas en soldat. Envoyé, ainsi que trois électeurs, ses collègues, par le comité de l'Hôtel de Ville, il n'avait mission que d'en représenter les alarmes. Amener le gouverneur de la Bastille à partager entre la garnison et la milice bourgeoise le soin de garder la forteresse, en la mettant sous la main de la ville, là se bornaient les vœux du comité permanent. Le peuple, pour prix de son sang versé, demandait davantage. Les trois parlementaires firent au gouverneur des signaux qu'on n'aperçut pas : ils adressèrent aux assiégeants de pacifiques exhortations qui ne furent pas écoutées. Ils se retiraient donc, lorsqu'à l'extrémité de la rue Saint-Antoine on vit flotter un drapeau. C'étaient de nouveaux parlementaires que conduisait, au bruit du tambour, Ethys de Corny, procureur de la ville. Arrivés dans la *cour du gouvernement*, ils se hâtent de signaler le drapeau ; un d'eux agite un mouchoir blanc au bout de sa canne ; un autre crie : « Nous venons en parlementaires ; cessez le feu ! » Les invalides, rangés sur le sommet des tours, ôtèrent leurs chapeaux en signe de paix, renversèrent leurs fusils ; mais, au même instant, les Suisses, qui, occupant la *cour intérieure*, n'étaient pas avertis, firent une décharge meurtrière. Alors, l'indignation du peuple revêtit un caractère d'exaltation à la fois farouche et sublime. Se croyant environné de traitres, il mêle dans ses imprécations l'Hôtel de Ville et la Bastille. Ethys de Corny faillit perdre la vie ; à un électeur qui cherchait à le couvrir de son corps, on arracha



Décapitation du maréchal Byron.

ses pistolets et son épée. S'il était impossible de vaincre, est-ce qu'il était impossible de mourir? Un mot fut dit, que tous répétèrent : « Nos cadavres combleront les fossés. »

Sur ces entrefaites, une jeune et belle personne, qu'on assure être la fille du gouverneur, est amenée au pied de la forteresse. Des furieux l'entourent en criant : « Il faut la brûler vive, si le gouverneur ne se rend pas. » Le père était du nombre des assiégés : il entend l'horrible menace ; du haut des tours, il aperçoit sa fille évanouie sur de la paille qu'on se disposait à allumer ; pénétré d'horreur, éperdu, il s'avance, reçoit deux coups de fusil et tombe .. Mais, pendant que ses camarades s'empressent autour de lui, un des combattants, le magnanime Bonnemer, s'élance vers la victime désignée, la sauve, l'emporte, et, après l'avoir mise en sûreté, retourne au combat.

Parviendrait-on à prendre la Bastille, à la faire capituler du moins? Rien ne semblait l'annoncer. Forcés de lutter à découvert contre des ennemis inaccessibles, de solides créneaux, d'épaisses murailles ; dépourvus de tout ce que l'art des siéges fournit de ressources à la constance ou à l'audace, les assiégeants étaient livrés, en outre, aux mille hasards de l'inexpérience, de la précipitation, du désordre. Ici, c'étaient des pompes qu'on faisait jouer dans le chimérique espoir de mouiller l'amorce des canons de la place, sans prendre garde que le jet d'eau atteignait à peine le sommet des tours en léger brouillard ; là c'était un combattant qu'un de ses compagnons terrassait d'un coup de crosse pour l'empêcher de mettre le feu au magasin des salpêtres ! L'intrépidité du peuple était admirable, mais plus éclatante que décisive. Nul plan général d'attaque, nulle direction. Seuls, les gardes françaises observaient quelque discipline ; la foule ne suivait que les inspirations de son courage. Aussi la garnison ne se trouvait-elle avoir perdu qu'un de ses défenseurs après un combat de cinq heures, tandis que, parmi les assaillants, il y avait quatre-vingt-huit blessés et quatre-vingt-trois morts.

Mais une puissance supérieure à celle des armées pesait sur la Bastille. La voix des canons était venue accabler de Launey de l'injustice de sa cause, et l'avait précipité du haut de son confiant orgueil dans une exprimable anxiété. « Il faut se rendre, » lui disaient les invalides : « Il faut résister, » lui disaient les Suisses. Et lui, tantôt sombre, tantôt exalté jusqu'à la fureur, se promenant avec agitation ou s'arrêtant pour écouter le mugissement de la foule, il n'osait ni s'obstiner, ni fléchir. Se rendre ! mais, en bas, n'y avait-il personne qui attendit une proie? Résister ! mais ces flots de sang... Contre les héros téméraires qui, la poitrine nue, affrontaient ses canons, il pouvait tout, peut-être : que pouvait-il contre les cadavres gisant autour de sa forteresse et qui allaient se dresser devant lui? Parmi ses ennemis, il y en avait d'invincibles : c'étaient des fantômes de son cœur. Au fond, la peur de mourir le touchait si peu, que sa résolution suprême fut de se tuer, mais en faisant sauter la Bastille, mais en cachant son suicide dans l'anéantissement d'un faubourg. Plein d'un désespoir implacable, il prit une mèche de canon, s'approcha des poudres, l'œil fixe, la main étendue... C'en était fait, si deux officiers n'eussent eu le temps d'accourir. Ils lui appuyèrent la baïonnette sur la poitrine et le firent reculer. Que résoudre? A travers le bruit croissant de la fusillade, un cri montait, un cri de souverain irrité : *Bas les ponts* ! *bas les ponts* ! tandis que, redoublant d'instances, les invalides répétaient : « Il faut se rendre. » De plus en plus troublé, de Launey descendit dans la salle du conseil, où il se mit précipitamment à écrire. En ce moment, Louis de Flue, qui commandait les Suisses, ouvre la porte de la salle. Le canon des assiégeants menaçait les chaînes du second pont-levis : les Suisses devaient-ils se mettre en mesure de balayer l'avenue? Le gouverneur était-il décidé? On venait prendre ses ordres. Il répondit en tendant à l'officier un billet qui portait ces mots : « Nous avons vingt milliers de poudre ; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier si vous n'acceptez pas la capitulation. » L'officier suisse prit vivement la parole. Pourquoi se résigner si vite? Est-ce que les portes n'étaient pas entières? Est-ce que le fort était endommagé? Quoi ! la garnison n'avait encore qu'un mort, que deux ou trois blessés, et elle capitulait ! Cette fois, de Launey fut inébranlable : l'officier suisse dut obéir. Il se rend au pont-levis, et par une des ouvertures que lui-même avait fait précédemment pratiquer, il glisse le billet, testament de mort de la Bastille. En même temps, on criait de l'intérieur : « Qu'on ne nous massacre pas ! nous consentons à nous rendre. »

Il s'agissait d'atteindre le billet, dont les assaillants étaient éloignés de toute la largeur du fossé. On apporte une planche, on l'étend sur le parapet, quelques-uns montent dessus de manière à faire contrepoids, et, d'un pas ferme, un inconnu se risque le long de ce chemin mobile. Parvenu à l'extrémité, il avançait le bras, lorsqu'un coup de fusil part et le renverse mort dans le fossé. Maillard le suivait, il lui succède, prend le billet, le remet à Elie, qui, après l'avoir lu à haute voix, le fixe à la pointe de son épée. Les gardes françaises dirent : « Foi de militaires, nous ne vous ferons aucun mal : baissez les ponts ! » Les ponts s'abaissèrent. Alors, à la suite d'Elie, de Hullin, d'Arné, de Maillard, de Béole, de François, de Tournay, d Humbert, de Louis Morin, le peuple se précipita comme un torrent.

La garnison était rangée en haie dans la cour : les invalides à droite, les Suisses à gauche. Tous ils avaient déposé leurs fusils contre le mur, et à la vue du peuple qui entrait en grondant, ils ôtèrent leurs chapeaux. Les invalides firent mieux : ils applaudirent ; mais leur uniforme les désignant aux colères de la multitude, ils coururent les plus grands périls. Les Suisses, au contraire, ayant été pris d'abord pour des prisonniers, à cause du sarrau de toile qui les couvrait, on les entoure avec attendrissement, on les appelle du nom de frères, on les embrasse. Un

seul d'entre eux périt, trahi par ses propres frayeurs. C'était celui-là même qui avait pointé les fusils de rempart. Déjà il avait laissé le pont derrière lui, gagné l'avenue... un coup de sabre lui fendit le crâne et l'étendit au milieu du sang qu'il avait versé.

Vêtu d'un frac gris blanc, la tête nue, la main appuyée sur une canne à pomme d'or, qui renfermait un glaive, le gouverneur attendait en silence. Un marchand de la rue des Noyers-Saint-Jacques, nommé Cholat, le reconnaît et l'arrête. Il voulut se poignarder : on le retint, on l'entraîna. Ils ne savaient pas que, d'avance, l'agonie de son âme avait vengé le peuple! On arrêta aussi Miray, l'aide-major, qui avait autrefois servi dans les gardes françaises. Se croyant perdu, il s'écria d'une voix étouffée : « A moi, camarades! laisserez-vous périr misérablement un brave homme » Les gardes accoururent, et cinq d'entre eux s'offrirent à le ramener chez lui, le protégeant de leur uniforme, aimé du peuple. Quant au lieutenant du roi, du Puget, il avait eu la présence d'esprit de retourner son habit; armé d'un gros bâton, les cheveux épars, il se perdit dans la foule et disparut.

Le désordre était immense mais héroïque. Une curiosité frémissante animait tous les visages; un mot sortait de toutes les bouches : « Où sont les victimes? Voici la liberté. » Les uns s'enfoncent sous les voûtes, parcourent les sinuosités mystérieuses de la forteresse, s'acharnent aux portes des cachots; les autres vont sur les tours insulter aux canons. Immortel délire de nos pères! Un soldat qui descendait précipitamment de la plate-forme où on l'avait oublié, rencontre au fond d'un obscur escalier l'intrépide Louis Morin. Loin de fuir il se jette à son cou en pleurant : « Ah! frère, ayez pitié de quelques pauvres soldats qui ont été forcés d'obéir; jurez de demander grâce pour eux. — Je le jure, » répondit le noble jeune homme; et il tint parole. Mais s'il y eut des épisodes touchants, il y eut aussi de lamentables méprises, des hasards funestes. Un enfant de dix parut au sommet des tours; une balle lancée de la rue St-Antoine lui fracassa la tête. L'officier Bequard, le même qui avait empêché le gouverneur de faire sauter la Bastille, fut désigné comme un des porte-clefs; on lui abattit le poignet d'un coup de sabre, et on alla promener triomphalement dans Paris cette main qui venait de sauver le faubourg St-Antoine. Béquard n'avait pas combattu : on le tua pourtant, et on ne découvrit l'erreur fatale que lorsqu'il n'était plus temps de la réparer. Aussi sa mort fut-elle pleurée surtout par les vainqueurs, et sa famille confondue dans les témoignages de la reconnaissance publique avec celle des martyrs de la journée.



Le peuple dansant sur les ruines de la Bastille.

Cependant les portes des cachots se sont écroulées sous un généreux effort, les prisonniers sont libres. Hélas! pour trois d'entre eux, il était trop tard! Victime, depuis sept ans, des vengeances inexpliquées d'un père implacable, le premier, qui s'appelait le comte de Solages, ne retrouva ni des parents qui consentissent à le reconnaître, ni ses biens, devenus la proie de collatéraux avides. Le second se nommait Whyte. De quel crime était-il coupable, accusé, soupçonné du moins? on ne l'a jamais su. Lui, on l'interrogea vainement : à la Bastille, il avait perdu la raison. Le troisième, Tavernier, à l'aspect de ses libérateurs, avait cru voir entrer ses bourreaux et s'était mis en défense : on le détrompa en l'embrassant; mais le lendemain il fut rencontré errant par la ville et prononçant des paroles étranges : il était fou.

Pas un coin de la Bastille n'échappa aux investigations ardentes de la foule. On sonda la forteresse jusqu'en ses plus noires profondeurs, et on en rapporta d'horribles trophées : des chaînes que les mains de beaucoup d'innocents, peut-être, avaient usées; des armes d'une forme bizarre, effrayante; des machines dont personne ne put deviner l'usage; un vieux corselet de fer qui paraissait inventé pour retenir un homme par toutes les articulations du corps et le réduire à une immobilité éternelle; le tableau qui ornait la chapelle de la Bastille, et qui représentait saint Pierre aux Liens. Car on avait voulu que l'image de la servitude poursuivît, accablât les prisonniers jusqu'au pied de l'autel!

La salle du conseil, impétueusement envahie, livra ses archives; mais la fureur populaire, ou les détruisit ou les dispersa. Toutefois, quelques pièces marquées d'un sceau funèbre ont été conservées à la justice de l'histoire, et, par exemple, une lettre de Latude à madame de Pompadour, lettre déchirante, dans laquelle on lit cette phrase : « Le 25 de ce mois de septembre (1760), à quatre heures du soir, il y aura cent mille heures que je souffre. » L'infortuné, quand il écrivit ces mots terribles, avait encore deux cent mille heures de souffrance à compter!

Au moment où les vainqueurs sortaient de la Bastille, ils aperçurent une femme penchée sur le champ de bataille et cherchant parmi les cadavres un visage connu. Le fils de cette femme ayant disparu depuis quelques jours de la maison maternelle, et menant une vie d'opprobre, la malheureuse mère s'était flattée pour lui d'une expiation glorieuse. Condamnée à le pleurer vivant, elle aurait voulu le pleurer martyr. Ne le trouvant point au nombre des morts, elle se retira désespérée.

Il avait été décidé que le gouverneur serait conduit à l'Hôtel de Ville on en prit la route. Elie ouvrait la marche, portant la capitulateon à la pointe de son épée; suivaient Legris et Maillard, le visage encore tout rayonnant d'héroïsme; puis, le gouverneur, à qui Hullin et Arné faisaient un bouclier de leur corps; puis l'Epine, jeune clerc de procureur, plein de dévouement et de courage. Ce fut un triomphe que ce trajet, mais un triomphe à demi enveloppé dans un supplice. Les mémoires de Linguet avaient fait au gouverneur une exécrable célébrité : quand il passa, le peuple crut voir passer la Bastille. A lui maintenant, disait on, de gémir et de trembler. Il avait abusé de la force : à son tour de la subir. On demandait pitié pour lui! Avait-il pitié, lui, des pauvres prisonniers lorsqu'il donnait à louage le petit jardin réservé à leurs promenades, lorsque son avarice leur disputait une heure d'air pur ou de gai soleil? A l'effet de ces discours s'ajoutaient le ressentiment des trahisons récentes dont on le croyait coupable, et la certitude que, s'il échappait aux vengeances de la place publique, il resterait impuni. Aussi la foule multipliait-elle contre lui, à mesure qu'on approchait de l'Hôtel de Ville, les affronts, les invectives, les menaces. Il y en eut qui lui arrachèrent les cheveux, d'autres lui portaient l'épée au visage. On atteignit ainsi la place de Grève. Là, les clameurs redoublant, le cortége est assailli de toutes parts. L'Epine, qui veut écarter la foule, reçoit un coup violent; Legris avait affronté sans émotion le feu de la Bastille; il ne peut soutenir le spectacle qui s'apprête, il s'évanouit. De Launey marchait tête nue, et on le reconnaissait à cela. Hullin, dans un élan sublime, se découvre et met son chapeau sur la tête du gouverneur. Avec une vigueur que la générosité centuplait, Hullin défendit longtemps le malheureux, commis à sa garde; mais enfin le nombre l'accable, ses forces l'abandonnent; épuisé, couvert de sang, il se laisse tomber sur une pierre. On lui vint offrir du vin, il reprit connaissance.., Quand il se releva, il n'avait plus personne à protéger.

On a écrit que de Launey avait jusqu'au bout conservé une attitude suppliante; on lui a prêté des paroles où la résignation se mêle d'une manière touchante à la prière : cette version, généralement répandue, n'est point exacte. De Launey déploya, au contraire, un courage altier; selon le témoignage de l'abbé Lefebvre, le seul qui ait raconté cette mort pour *l'avoir vue*, de Launey mourut » en se défendant comme un lion; » et il est permis de croire que sa fermeté fut précisément ce qui accrut l'indignation du peuple, que des prières auraient peut-être touché. A ceux-là, du reste, la responsabilité du sang, qui ne laisse aux peuples d'autre lalternative que le silence dans la douleur ou la colère dans la liberté?

On promena la tête du gouverneur au bout d'une pique : épouvantable indice de l'excès des ressentiments qu'amasse au sein des nations asservies une longue oppression. Et il devait y avoir encore, hélas!

bien d'autres tragédies. Deux invalides furent pendus à une lanterne, en face de l'Hôtel de Ville. Le lieutenant Person fut tué sur le port au blé. Arrivé à la rue des Tournelles où il demeurait et la trouvant déserte, l'aide-major Miray avait eu l'imprudence de renvoyer l'escorte que les gardes françaises lui avaient donnée : il ouvrait sa porte, lorsqu'un groupe d'hommes armés, débouchant d'une rue voisine, le reconnut et le tua. Mais une mort regrettable à jamais, ce fut celle du major de Losme, le consolateur des prisonniers, leur appui, leur providence. La foule, qui, malheureusement, ne connaissait de lui que son uniforme, l'avait entouré, non loin de l'arcade Saint Jean. Un ancien prisonnier de la Bastille, nommé Pelleport, l'aperçoit et s'élance : « Arrêtez, c'est mon bienfaiteur ! » On ne l'entendit pas. Il s'empare d'un fusil; et tantôt par les coups qu'il porte tantôt par ses imprécations, il s'efforçait d'écarter de son ami pour la détourner sur lui-même la fureur des meurtriers. « Noble jeune homme, lui dit l'infortuné major, que faites-vous? Vous allez vous sacrifier sans me sauver. » De Losme tomba mort en effet, tandis qu'on relevait tout sanglant, sur les marches de l'Hôtel de Ville, son généreux protecteur.

Les corps de de Losme, de Miray, de Person furent transportés à la Morgue ; on ne retrouva pas celui de de Launey. Seulement, six mois après, un soldat inconnu rapporta à la famille du gouverneur ses bijoux et sa montre, où pendait un cachet à ses armes, sans s'expliquer sur la manière dont ces objets lui étaient parvenus.

Pendant ce temps, que s'était-il passé dans cet Hôtel de Ville où les vainqueurs allaient faire leur entrée? Le comité permanent n'avait cessé d'y être, depuis le commencement du jour, en butte aux soupçons et aux menaces. Son refus de décréter la prise de la Bastille lui était imputé à trahison. La multitude, dont les flots, sans cesse renouvelés, inondaient la grande salle et semblaient y avoir apporté le bruit de la tempête, la multitude s'étonnait, elle s'indignait de trouver fermées devant elle les portes de la salle particulière que le comité permanent s'était réservée. Que prétendaient-ils donc ces invisibles dominateurs qui gouvernaient à la manière dont on conspire ? pourquoi tant de mystère ? Qu'ils vinssent délibérer dans la grande salle, sous l'œil du peuple.

On amenait à chaque instant des courriers arrêtés. L'électeur Boucheron demanda que les paquets fussent ouverts : ils contenaient deux lettres, dont il fit aussitôt lecture.

La première était conçue en ces termes : « Je vous envoie, mon cher « du Puget, l'ordre que vous croyez nécessaire ; vous le remettrez. — « Paris, ce 14 juillet 1789. — Signé le baron de Besenval. »

La seconde, renfermée dans la même enveloppe, disait : « Monsieur « de Launey tiendra jusqu'à la dernière extrémité ; je lui ai envoyé des « forces suffisantes. — Ce 14 juillet 1789. — Signé, le baron de Be- « senval. »

Ce fut alors un redoublement de transport. On se crut à la veille des plus sinistres perfidies. Un jeune homme entra furieux, fendit la presse, parvint jusqu'au bureau, et fit entendre ce cri, que mille voix répétèrent avec un emportement terrible. « Pas de comité particulier! Nous ne voulons pas de comité ! » Un vieillard venait de dire : « Lais- « sons là ces traîtres ! » et le commissaire Carré accourait, parlant de la Grève en courroux. Le comité fut dissous à l'instant même ; les oligarques de la bourgeoisie parurent dans la grande salle, et Flesselles, monté sur l'estrade qui soutenait le siége du président, y resta exposé aux regards défiants de la multitude.

Tel était donc l'aspect intérieur de l'Hôtel de Ville, lorsque la prise de la Bastille fut annoncée par une clameur immense, prodigieuse, une de ces clameurs qui, chez les anciens, faisaient tomber les corbeaux dans le cirque. Bientôt arrive, entassée, mugissante, une masse d'hommes de tout âge, de toute condition, couverts d'armes de toute espèce. « On eût dit que l'Hôtel de Ville allait s'écrouler sous les cris confondus de victoire et de trahison, de vengeance et de liberté. » La pompe était sauvage, elle était sublime. Du milieu de la foule, une main s'élevait, une main sanglante, qui agitait la boucle du col du gouverneur ; mais à côté de ce hideux trophée, un jeune ouvrier montrait, au bout de sa baïonnette, le règlement de la Bastille, et, couronné de lauriers, Élie s'avançait sur les bras de ses compagnons d'héroïsme.

Tant que Flesselles n'avait pas eu à contempler l'image de la mort, il était demeuré calme, souriant, impérieux même. Interpellé vivement par Francotay, un des électeurs, sur ce qu'il s'obstinait à refuser aux citoyens de la poudre et des armes, il avait osé répondre : « Taisez-vous » Mais quand il vit apparaître en quelque sorte le spectre du gouverneur de la Bastille, il eut peur. On murmurait autour de lui les mots : « trahison, manœuvres infâmes : » plein de trouble, il se leva, disant : « Puisque je suis suspect à mes concitoyens, il est indispensable que je me retire. » Et il voulut descendre de l'estrade. Plusieurs le retinrent. Alors, d'une voix menaçante : « Monsieur, lui dit un électeur, homme Delapoise, vous serez responsable des malheurs qui vont arriver. Vous n'avez pas encore donné les clefs du magasin de la ville, où sont ses armes et surtout ses canons. » Flesselles, sans répondre un seul mot, tira les clefs de sa poche et les remit à l'électeur. Que le prévôt des marchands fût effrayé, c'est ce dont témoignait la pâleur de son visage ; mais il se joignait manifestement à ses craintes une préoccupation singulière et profonde. Nous avons déjà cité un fragment d'une lettre attribuée au baron de Besenval et adressée à Mme de Polignac : cette lettre contient la phrase suivante : « J'ai été assez heureux pour soustraire des papiers importants chez le prévôt. J'aurais pu lui sauver la vie, mais j'aurais compromis Irla (la reine), et j'ai préféré qu'il fût victime. » Le prévôt des marchands avait-il effectivement des papiers qui fussent de nature à compromettre de hauts personnages? Craignait-il qu'on n'allât visiter sa demeure? Ce qui est certain, c'est que lorsqu'il fut question de la conduire au Palais-Royal, la sérénité rentra dans ses traits. « Eh bien, messieurs, dit-il avec empressement, allons au Palais-Royal ; » et, sans attendre le retour de l'abbé Fauchet qui était allé calmer le district de Saint-Roch, point de départ des accusations, Flesselles descendit de l'estrade. Il est à remarquer que, pendant qu'il traversait la salle, le peuple « ne lui fit pas la moindre violence. » Descendu sur la place de Grève, il fit route, au milieu de la foule et sans en éprouver aucun mauvais traitement, jusqu'au coin du quai Pelletier. Là, un individu le renversa mort d'un coup de pistolet, soit impatience barbare de la part d'un ennemi, soit qu'en tuant Flesselles, un de ses complices eût voulu tuer quelque redoutable secret.

Le bruit courut qu'on avait saisi sur le prévôt des marchands un billet de lui au gouverneur de la Bastille : « Tenez bon ! j'amuse les Parisiens avec des promesses et des cocardes. » La vérité est que personne ne put reproduire ce billet ; qu'il ne fit partie d'aucun procès-verbal; que l'existence en fut affirmée seulement par la rumeur publique. Mais les paroles citées n'en étaient pas moins un résumé fidèle de la conduite du prévôt des marchands. Il avait amusé les Parisiens avec des cocardes, avec des promesses : qui lui en donna l'ordre? C'est ce qu'enveloppa le mystère de sa mort.

Presque à la même heure, le prince et la princesse de Montbarrey étaient traînés à l'Hôtel de Ville. Devant les électeurs, la princesse s'étant évanouie, on la transporta dans la salle de la Reine. Quant à son mari, menacé de toutes parts, poussé contre le bureau, plié en deux, il était perdu si, l'enlevant avec vigueur du milieu de la foule irritée, le marquis de La Salle ne l'eût mis en état de se justifier : « Messieurs, dit l'ancien ministre de la guerre, vous vous trompez : vous voulez me punir comme un aristocrate, et je suis un des plus zélés partisans de la liberté. Mon fils, le prince de Saint-Maurice, est celui qui a opéré la révolution en Franche-Comté. »

Les applaudissements emportèrent les projets de vengeance. Et, à mesure que s'éloignaient les impressions violentes du combat, la générosité reprenait son empire. Les gardes françaises et Élie, dont l'attitude fut constamment celle d'un homme des temps héroïques, demandèrent que le peuple les récompensât de leurs services en se montrant magnanimes. Les défenseurs de la Bastille étaient là, pâles, silencieux, attendant l'arrêt fatal..... Tout à coup, Élie s'adresse à eux : « Jurez fidélité à la nation ! » Tous, levant la main, ils prêtent le serment civique ; on les embrasse, on pleure d'enthousiasme : ils sont sauvés !

Conduits au Palais-Royal, les Suisses y trouvèrent, au lieu d'ennemis implacables, des protecteurs aussi ardents qu'ingénieux. On les fit passer, aux yeux du peuple assemblé dans le jardin, pour des captifs arrachés aux cachots de la Bastille, pour des soldats qui, ayant refusé de tirer sur des citoyens, avaient été cruellement punis de leur patriotique désobéissance. Aussitôt on envoya faire une quête en leur faveur, et la multitude se répandit autour d'eux en fraternels transports.

Cependant la nuit était descendue sur la ville, mais sans amener le repos. Heureuse loi du destin ! Car c'eût été le sommeil de la Révolution, en de tels instants, que le sommeil de Paris. Grâce au ciel, il arriva que de mystérieux émissaires parcoururent les divers quartiers, qu'ils remplirent d'alarmes. A les entendre, Paris allait être bombardé ; on avait vu la butte Montmartre couverte de canons, de bombes, de grils propres à rougir les boulets ; on pouvait nommer les chefs, les coopérateurs de l'abominable entreprise : le prince de Condé, le maréchal de Broglie, Besenval, le prince de Lambesc, le prince Narbonne Fritzlar, le baron de Salkenaym. Puis, comme dans la soirée qui précéda la Saint Barthélemy, des inconnus allaient dessinant sur la porte des maisons bourgeoises tantôt un cercle, tantôt une croix. Toutes les fenêtres ayant été garnies de lampions, des sentinelles volontaires criaient, à l'entrée de chaque rue, avec l'accent d'une poignante ironie : « Soignez vos lampions, nous avons besoin d'y voir très-clair cette nuit. » Sur le quai Pelletier, le comédien Grammont disait aux passants, du haut d'une borne : « Il y a des carrières au-dessous de Paris. Prenez garde à la poudre ! Visitez les souterrains. » Mais le héros de cette vigilance farouche, ce fut Marat. La capitale lui plaisait, ainsi enivrée de défiance, et son rôle révolutionnaire commença par un soupçon. Un détachement de hussards s'étant avancé jusqu'au Pont-Neuf, et l'officier déclarant qu'il venait fraterniser avec le peuple : « Si cela est vrai, lui dit Marat d'un ton brusque, livrez-nous vos ar-

mes. » L'officier refusa. Se mettant alors à la tête de la multitude, que ses discours enflamment, Marat force les hussards de le suivre à l'Hôtel de Ville, d'où on les renvoya sous escorte.

Tout concourait à entretenir, à augmenter, parmi les citoyens, le trouble, l'enthousiasme, le courage, la fureur. Et à quel degré d'emportement ne serait-on pas arrivé, si l'on avait su que, durant ces heures d'angoisse, la cour préludait aux joies de son prochain triomphe par des réjouissances sacriléges ; que sous les regards, aux applaudissements de la reine, du comte d'Artois, des Polignac, on avait célébré, à Versailles, dans l'Orangerie, les fêtes de la patrie vaincue ; qu'il y avait eu des danses et des chants, et du vin distribué à profusion aux soldats étrangers ; qu'on avait enfin égalé, en insolence humaine, ces empereurs romains qui, au nombre de leurs plaisirs, comptaient les calamités de Rome !

Voilà ce qu'à Paris on ignorait encore ; mais la criminelle présomption des courtisans, on la connaissait trop. On s'occupa donc sans relâche à fabriquer des piques, à fondre des balles. On eut des mots d'ordre, ainsi qu'en un camp : dans le faubourg Saint-Marceau, *libertas*; ailleurs, *Washington*. Pour arrêter la cavalerie, des excavations de quatre pieds de profondeur furent pratiquées en avant des barrières. Pour écraser les assaillants, on entassa au haut des maisons, non-seulement des pavés, mais des meubles précieux, des statues, des ornements de bronze, jusqu'à des livres. Les enfants aidèrent au travail des barricades. Les femmes s'animèrent au combat. Plusieurs millions d'hommes s'élevant tous ensemble à l'héroïsme, à force de vouloir la liberté... L'histoire n'avait jamais offert un plus beau spectacle ! Ainsi, dès le premier pas, la Révolution faisait éclater sa puissance, et déjà ceux qu'elle inspirait auraient pu dire cette grande parole, qu'un représentant du peuple prononça plus tard, au milieu des tempêtes : « Le trône même de Dieu serait ébranlé, si nos décrets parvenaient jusqu'à lui. »

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Suite

— C'est bien. Et puisque tu es si impatiente d'interroger le sort et de réclamer les interprétations que me souffle l'Esprit, tu dois être prête à verser l'offrande de ta générosité et de ta reconnaissance dans ma main.

— Je suis pauvre, Regina ; l'émir a fait de la fille des chrétiens une esclave. Puis-je posséder quelque chose à cette heure, puisque je ne m'appartiens pas à moi-même ! Les chaous du kaïd d'Ouchdah me conduisent à Fez, où je dois sans doute rencontrer un maître. En attendant, je me trouve privée de toute ressource, et je n'ai en mon pouvoir, ni argent, ni étoffe précieuse à t'offrir.

— Mais comment veux-tu que le coq mange, si nous n'avons pas de quoi lui acheter quelques grains de blé ou d'orge ?

— Les Arabes qui m'ont faite prisonnière se sont emparés des bijoux que je portais au cou et aux doigts ; il ne me reste plus que ce petit anneau. Je suis parvenue jusqu'à ce jour à le cacher à tous les yeux. Il est en or. L'acceptes-tu ?

— Oui.

— Alors tu vas commencer ?

— Oui : mais la nuit est venue; cette chambre est plongée dans l'obscurité : hâtons-nous de dissiper ces ténèbres, car l'heure du sommeil va bientôt sonner pour le coq.

— Je vais préparer de la lumière.

A ces mots, la captive alla chercher dans un coin du caïman une sorte de chandelier en bois, qui avait bien en hauteur trois pieds. A l'extrémité de ce bâton était planté un clou. La chrétienne ficha sur ce clou une bougie en cire jaune aussi mince que le petit doigt. Elle plaça ce luminaire au milieu du caïman, et l'alluma à l'aide d'un morceau de bois, qu'un nègre venait d'enflammer en le frottant contre un morceau de bois. Aussitôt la Regina alla fermer les rideaux du caïman ; elle fit sortir le nègre et la négresse qui servaient les chrétiennes, et elle demeura seule en compagnie des quatre captives, et commença les préparatifs nécessaires pour la scène de divination qu'elle allait jouer au grand ébahissement des personnes présentes.

La bougie projetait dans le caïman une clarté douteuse qui favorisait l'étrange spectacle dont la représentation allait avoir lieu. Une partie de la tente était plongée dans une demi-obscurité. Les quatre femmes étaient assises en cercle sur les nattes qui occupaient le centre de la chambre. Leurs yeux étaient éclairés par les ternes rayons de la bougie, et petillaient d'impatience et de curiosité. Regina se tenait debout au milieu du cercle, avec la tête haute, l'œil inspiré, la lèvre gonflée et les seins irrités ; on la voyait passer insensiblement à l'état convulsif qui jadis faisait trembler la sybille des pieds à la tête. Par moment, elle recevait en plein sur le visage et sur la poitrine la clarté du luminaire, et alors cette flamme rouge, qui la colorait violemment de ses rayons, imprimait sur sa personne ces reflets sinistres et terrifiants dont les génies infernaux couronnent leur front déchu.

La devineresse, en tenant sa baguette à la main et en traçant dans l'air des signes cabalistiques, se tourna vers les quatre points cardinaux qu'elle salua successivement, et murmura quelques mots cabalistiques.

« *Zephira,* » s'écria-t-elle en regardant le nord.

« *Anannisapta,* » continua-t-elle en s'inclinant du côté du midi.

« *Ephesia-Grammata,* » ajouta-t-elle en saluant le levant.

« *Bagad,* » finit-elle en se prosternant du côté du couchant.

Après avoir prononcé ces paroles sacramentelles, la Regina souleva la natte sur laquelle elle venait de piétiner, et la roula dans un coin du caïman. Ensuite elle traça autour d'elle un grand cercle avec son bâton divinatoire, en prononçant ces mots :

— Fille des chrétiens, je dessine le carré magique sur le sol. Je vais diviser le carré en autant de cases que l'alphabet renferme de lettres. Sur chaque case, j'écrirai une lettre en commençant par l'*alpha* et en finissant par l'*oméga*. Ensuite, je mettrai dans chaque case et au pied de chaque lettre un grain de blé. Lorsque j'aurai rempli ainsi chaque compartiment du carré avec une lettre et un grain de blé, je lâcherai mon coq au milieu du cercle. A mesure que le coq piquera un grain de blé, nous inscrirons sur une tablette la lettre à laquelle correspondait le grain de blé que le coq aura enlevé ; et, lorsque l'oiseau aura cessé de manger, nous rassemblerons les lettres que nous aurons relevées sur nos tablettes, et le mot que l'assemblage de ces lettres entre elles formera, nous fournira le mot de ta destinée.

— Acceptes-tu cette épreuve par le concours du coq ?

— Oui, répondit d'une voix ferme la Virginie.

— Sais-tu lire l'arabe? ajouta la devineresse.

— Je le déchiffre mal.

— De quel alphabet veux-tu que je me serve ?

— De celui que tu jugeras le plus propre à seconder ton charme.

— Je puis employer l'alphabet syriaque, égyptien, turc, marocain, nègre, espagnol, italien, latin, grec.

— Tu ne connais donc pas l'alphabet franc ?

— Non.

— Cependant, c'est celui dont je te verrais servir de préférence à tout autre.

— Il m'importe peu de me servir de tel ou tel caractère. Tu choisis l'alphabet franc ?

— Oui.

— De combien de lettres se compose-t-il ?

— De vingt-quatre lettres.

— Je vais diviser le carré magique en vingt-quatre cases, et dans chaque case tu inscriras une lettre de ton alphabet.

— Je suis prête à t'obéir.

Aussitôt la gitana subdivisa son carré en vingt-quatre parties, et la Virginie écrivit successivement les vingt-quatre lettres de notre alphabet.

Ainsi qu'elle venait de l'annoncer, la Regina allait interroger l'avenir par les procédés de l'*alectryomancie*. Le genre de divination qu'elle employait n'était pas nouveau, et on pouvait dire qu'il était aussi ancien que le monde.

Dans toute l'Algérie et dans tout le Maroc, ainsi que sur les côtes d'Espagne et de Portugal, les devineresses opèrent encore à l'heure qu'il est par l'*alectryomancie*. Ces bizarres pratiques ont été importées dans ces contrées par les Romains de la cité païenne ; et voici ce qu'on lit à ce sujet dans les auteurs anciens :

« L'*alectryomancie* formait une branche de la science divinatoire, qui recevait son application par le moyen d'un coq. Voici comment elle se pratiquait : on traçait sur la terre un cercle que l'on partageait en vingt-quatre cases. Dans chacune on écrivait une lettre de l'alphabet, et sur chaque lettre on mettait un grain de blé : cela fait, on plaçait un coq au milieu du cercle ; on remarquait quels étaient les grains qu'il mangeait, et quelles étaient les lettres des cases dans lesquelles les grains avaient été placés. On formait un mot de ces lettres, et l'on en tirait des pronostics. C'est par cet art que le sophiste Libanius et le devin Jamblique cherchèrent et crurent avoir trouvé quel serait le successeur de l'empereur Valens ; car le coq ayant mangé les grains qui cachaient les lettres *t — h — e — o — d*, ils ne doutèrent plus que le successeur ne fût *Théodore ;* mais ce fut *Théodose*, surnommé le Grand. »

Ainsi, nous retrouvons après les siècles qui ont amené la ruine de l'empire romain et les siècles qui ont créé de nouveaux peuples, de nouveaux royaumes et les nouveaux cultes sur les débris gigantesques des rois de l'ancien monde, nous retrouvons sur cette terre d'Afrique les mêmes erreurs et les mêmes fourberies. Qu'ils sont bizarres ces instincts de la créature humaine, qui la portent, en dépit des progrès des temps, à s'abreuver aux sources d'une fable grossière, alimentée par le mensonge et la paresse de quelques peuplades vagabondes ! Et comment expliquer cette providence qui, à mesure qu'une contrée fait un pas dans la voie de la civilisation, laisse retomber dans les ténèbres d'une ignorance stupide une contrée qu'elle dédaigne d'enlever à la barbarie.



Nous avons en outre négligé de couper un peu plus haut notre récit, lorsque nous aurions dû faire remarquer au lecteur l'erreur dans laquelle étaient plongées la gitana et la chrétienne au sujet des signes alphabétiques empruntés au latin ou à l'espagnol. Ainsi ces femmes ne se rendaient pas compte de l'identité qui devait exister entre les lettres de l'alphabet espagnol et les lettres de l'alphabet franc, et elles se persuadaient que la différence des dialectes devait produire une différence dans les signes de l'écriture. Elles croyaient que l'espagnol ne s'écrivait pas au moyen des caractères alphabétiques dont on se sert pour écrire le français.

Mais revenons à l'expérience cabalistique de Regina la gitana.

Dès que Virginie Lanternier eut inscrit dans les vingt-quatre cases du carré magique, les vingt-quatre lettres de l'alphabet, la devineresse déposa un grain de blé sur chaque lettre.

Lorsqu'elle eut fini cette opération, elle alla délivrer le coq qui commençait à sommeiller dans sa cage, et elle le lança au milieu du carré cabalistique.

III.

Un rêve d'or.

A peine le coq se vit-il en liberté au milieu du cercle, qu'il se mit à frissonner dans tout son corps. Il agita ses ailes, gratta le sol avec ses griffes, redressa fièrement sa tête armée d'une superbe crête, et poussa son cri d'amour et de guerre. Puis il se promena dans le cercle en regardant la Regina, qui le suivait de l'œil dans toutes ses évolutions. Lorsque l'oiseau eut bien battu de l'aile, bien chanté, et qu'il eut donné le temps aux spectatrices d'admirer son port vif et hardi, il rabattit son bec vers la terre, et demeura irrésolu à la vue des grains de blé distribués dans les cases qui l'entouraient.

La gitana profita de cette indécision pour mettre la main sur l'oiseau ; puis, en se tournant vers la captive :

— Est-ce de toi, ou de l'un des tiens, que nous allons nous occuper ? car tu ne m'as pas encore dit de quel individu il s'agissait.

— Tu as raison. Avant de te livrer ma personne, je veux connaître la destinée d'un être qui a toute ma tendresse.

— Virginie, de qui veux-tu parler ? fit la mère Lanternier.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je veux parler de mon père.

— Ton père ! s'écria la bonne femme ; ton père, malheureuse enfant ! Oh ! c'est mal de tenter ainsi le sort.

— Puisque je vais me soumettre à la même épreuve.

— Tu lui porteras malheur.

— Nous sommes séparées de mon père ; les Arabes, depuis son départ pour le camp de l'émir, ont refusé de me donner de ses nouvelles. Pouvons-nous entendre parler de lui dans le Maroc ? Une occasion se présente de connaître son sort. Je n'hésite pas, et je dis à la gitana de commencer son expérience.

— Tu vas être satisfaite, répondit la Régina.

Et soudain la devineresse remit son coq en liberté.

Dès que le coq se sentit débarrassé de l'étreinte dans laquelle sa maîtresse le maintenait, il parcourut le carré magique à grands pas, et se précipita sur les grains de blé.

La gitana et la chrétienne suivaient tous ses mouvements avec la plus inquiète curiosité ; et, à mesure que l'oiseau enlevait un grain de blé, Virginie traçait sur le sol la lettre qui occupait la case dans laquelle il avait plongé son bec. L'oiseau enleva huit grains de blé, en revenant deux fois sur la case dans laquelle figurait la lettre *a*, et la devineresse eut beau faire, elle ne put parvenir à le contraindre à en piquer davantage.

Voici l'ordre dans lequel se présentèrent les lettres :

1 2 3 4 5 6 7 8
m — a — l — n — é — a — n — t

— L'oiseau ne veut plus mordre, s'écria la gitana, en s'adressant à la jeune captive ; c'est le moment de rassembler les lettres et de lire le mot cabalistique.

— Qu'est-ce qu'il chante, le coq ? fit la mère Lanternier.

— Il dit, répondit la chrétienne, *malnéant*.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ma mère ! poursuivit la jeune fille en pleurant chaudement, mon père a cessé de vivre.

— Qui te l'a dit ?

— L'Esprit qui parle par la bouche de Regina.

— Malheureuse ! tais-toi.

— Ces huit lettres, continua Virginie, forment ces deux mots : *mal, néant.*

— Eh bien ?

— Le premier mot — *mal* — signifie que mon père a souffert tout le *mal* possible.

— Et le second ?

— *Néant* nous annonce qu'il est mort, qu'il est réduit à *néant*, à rien.

— Pauvre cher Lanternier ! murmura douloureusement la bonne femme.

— Mon père ! mon père ! mort ! mon Dieu ! Et sa femme, sa fille !... Mon père est mort !

— Es-tu tentée de poursuivre l'expérience ? reprit la gitana.

— Oui.

— C'est bien : tu montres une confiance et un courage qui t'honorent.

— Tais-toi, sorcière de l'enfer ! s'écria la mère Lanternier. Au lieu

d'encourager cette enfant, tu ferais bien mieux de la dissuader et de porter ailleurs tes mensonges.

— La certitude ne vaut-elle pas mieux que l'incertitude, quelque cruelle qu'elle soit ?

— Je ne comprends rien à ton argot, indigne créature, ignoble aventurière.

— Calmez-vous, ma mère. Au lieu de témoigner à la devineresse un tel mécontentement, que ne lui témoignez-vous votre reconnaissanee ?

— Ma reconnaissance, à cette chouette ! Mais si j'étais chez nous, je la couperais en deux avec le tranchant de ma faucille.

— Ne l'irritez pas, j'ai foi dans son habileté. Allons, Regina, occupe-toi de mon sort.

— C'est bien ; je t'ai entendue. »

Aussitôt la gitana plaça de nouveaux grains de blé dans les cases vides, et remit sur ses pieds son coq qui se tenait blotti sur ses genoux.

Le coq, en se retrouvant au milieu du carré cabalistique, se redressa fièrement sur ses pattes, puis il se mit à bondir par saccades et à entrer dans une vive irritation. La devineresse lui adressa quelques mots comme pour le calmer : l'oiseau se retourna vers elle ; il sembla l'interroger du regard, puis il se précipita sur les casiers, et, sans la moindre hésitation, et avec une sorte d'instinct qu'il apportait dans cette dernière épreuve qui devait couronner son œuvre, il donna douze coups de bec, et mit à vide les lettres suivantes. Sur les douze coups, il en porta deux sur une place déjà nette, et qui encadrait la lettre *e*.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
r —	*e* —	*g* —	*i* —	*n* —	*a* —	*t* —	*o* —	*u* —	*c* —	*h* —	*e*

Dès que le coq eut ramassé les douze grains de blé, il battit de l'aile, poussa un cri de triomphe, et alla se réfugier dans les jambes de la devineresse.

« L'Esprit a parlé, dit la gitana.

— J'ai inscrit douze lettres, répondit la chrétienne.

— Rassemble-les.

— En les rassemblant, elles forment le mot *Reginatouche*.

— Il y a deux mots.

— Quels sont-ils ?

— *Regina*, c'est le premier ; *touche*, c'est le second. Je comprends bien ce que veut dire le premier ; mais je ne sais pas ce que signifie le second.

— C'est un mot franc.

— Quelle idée traduit-il ?

— Celle d'atteindre, de prendre, de mettre la main sur un objet ou sur une personne.

— Ah ! je saisis le sens...

— Quel est-il ?

— La fille des chrétiens sortira de la classe des esclaves.

— Après ?...

— Son front est entouré d'une auréole lumineuse. La gloire et les honneurs l'accompagnent. Toutes les têtes s'inclinent devant elle... Un palais la reçoit dans ses salles de marbre... Que d'esclaves à genoux devant elle !... Un grand lui fait une couronne de son amour... Les perles et les diamants se suspendent à ses oreilles et à son cou... ses babouches magnifiques foulent les somptueux tapis... esclave aujourd'hui ; reine dans quelques jours...

— Explique-toi plus clairement ! s'écria la belle captive, en attachant un regard plein d'anxiété sur la gitana.

— *Regina*, reprit la devineresse, c'est la reine ; *touche*, c'est mettre la main sur la grandeur, la puissanee et la richesse.

— Ainsi, tu me prédis ?...

— Que tu seras Regina dans le Maroc...

— Entends-tu ma mère ?...

— Tu t'élèveras au lieu de deseendre.

— Par quel moyen ?

— Par la volonté d'un grand, qui te prendra dans sa maison et te donnera...

— Achève...

— J'entends du bruit... on vient...

— Oui, fit la vieille négresse en entrant dans la tente ; ce sont les cavaliers qui arrivent de la foire, et l'aga Mohammed s'avance dans le douair... Allons, la Regina, c'est l'heure de t'en aller.

— Parle, parle, Regina...

— C'est trop tard... Adieu...

— Un dernier mot.

— L'Esprit s'est retiré de moi.

— Conjure-le de nouveau.

— J'en ai dit assez... Adieu, et dans ta splendeur, n'oublie pas la gitana, qui t'a parlé dans la tribu de l'Oued-Za. »

Et en achevant ces mots, la Regina éteignit la lumière et s'échappa au milieu de l'obscurité, en emportant le coq, qu'elle avait replacé dans sa cage.

Soudain l'aga de la plaine de l'Oued-Za, précédé par un esclave qui portait une bougie dans un petit vase en terre, entra dans la tente que venait de quitter la devineresse : il constata, par sa propre inspection, que les quatre captives ne s'étaient pas absentées de la tribu, et il leur annonça qu'au lever du jour elles partiraient pour la ville de Taza.

Dès que les cavaliers chargés d'escorter les quatre prisonnières eurent dit la prière du matin, la caravane se mit en marche. Elle suivit la route tracée jusqu'à Fez par les Portugais, à l'époque de leur domination dans le Maroc. Chemin faisant, on rencontrait la trace des anciens camps : ici, des pans de muraille, là, des casernes à moitié ruinées, plus loin des citernes immenses et dans un parfait état de conservation, attestaient les travaux et le passage des conquérants européens. Quelques ponts, en partie détruits, plongeaient leurs piles isolées au milieu de la rivière. Nos voyageurs, avant d'arriver chez l'aga Mohemmed, avaient traversé, à une journée de marche de la tribu, l'Oued-Malouya. A quelques heures du chemin de la tribu, ils franchirent l'Oued-Za. A cette époque de l'année, vers la fin de décembre, les pluies de la saison d'hiver avaient grossi les eaux, et le passage de ces rivières présentait quelque danger. Les cavaliers lancèrent leurs chevaux à la nage ; les mules qui portaient les femmes suivirent l'exemple qui leur était donné sans trop opposer de résistance ; et la distance qui séparait les tribus de l'Oued-Za de la ville de Taza fut parcourue sans avoir exposé la caravane aux attaques des maraudeurs et aux périls de la crue des rivières.

La caravane finit par découvrir la montagne sur laquelle est bâtie la jolie petite ville de Taza. De loin, cette montagne, qui s'élève à une grande hauteur, montrait ses dernières cimes couronnées par une immense forêt. A mesure qu'on se rapprochait, on découvrait, au-dessous de cette forêt, de vastes escarpements dépouillés de toute végétation ; puis, au-dessous de ces escarpements, sur les premiers plans, le soleil inondait de ses rayons les terrasses des maisons de Taza. La ville s'étendait sur une seule ligne, et faisait admirer l'élégance de sa mosquée, dont le dôme étincelait à la lumière, ainsi qu'un casque en acier sur la tête d'un soldat romain. Mais on perdit bientôt de vue la ville. L'horizon était borné par les jardins qui forment comme les avant-postes de Taza, et on traversait un bas-fond pour gagner le pied de la montagne. La caravane filait le long des sentiers qui sont tracés au milieu des jardins, et les mules accrochaient en passant les clôtures des jardins fermés par des haies vives en roseaux. Elle franchit un petit pont et atteignit la première rampe de la montagne.

Les cavaliers commencèrent par traverser les anciennes murailles qui doivent leur origine aux Portugais. Puis on traversa la vieille forteresse, et l'on arriva devant une porte sous laquelle est placé le bureau de la douane.

Le kaïd préposé à l'entrée et à la sortie des voyageurs, demanda le payement des droits de douane ; mais le chef de la caravane lui montra la lettre de l'émir. Aussi dès que le kaïd des douanes eut déchiffré le cachet du sultan des Arabes, ouvrit-il les portes et laissa-t-il pénétrer nos voyageurs dans l'intérieur de la ville.

Les cavaliers prirent la route qui devait les conduire au *fondack* (espèce d'hôtellerie) dans lequel les voyageurs ont le droit d'etre logés et d'abriter leurs marchandises et leurs chevaux moyennant le prix d'une *oukia* par jour (monnaie marocaine) que le portier du fondack verse entre les mains du gouverneur de la ville. Mais dès que les employés du fondack eurent appris que parmi les gens qui composaient cette caravane on comptait quatre femmes, ils firent mille difficultés et refusèrent d'ouvrir la porte.

Les cavaliers présentèrent la lettre de l'émir et invoquèrent le nom de l'empereur marocain.

— Nous venons, dirent-ils, nous présenter ici d'après la volonté de Sidi-l'Hadj-Abd-el-Kader : ces femmes appartiennent à Muley-Abd-er-Rhaman.

Nous sommes fatigués. Nous marchons depuis Ouchdah. Ouvrez-nous les portes du fondaek.

« Nous voulons bien vous recevoir, répondirent les gens du fondack, mais nous ne voulons pas prendre sur nous de recevoir des femmes qui n'ont pas de maître.

— Mais leur maître c'est votre empereur, l'émir les lui envoie sous forme de présent.

— Oui, mais notre empereur les a-t-il aceeptées ?

— Il les acceptera.

— L'a-t-il dit ?

— Non.

— Allez-vous-en.

— Elles sont jeunes et jolies.

— Nous vous croyons. Mais ce sont les filles des chiens de chrétiens.

— Elles prieront bientôt Allah et Mohammed. »

— En attendant, des chrétiennes ne peuvent pas entrer dans la maison des croyants.

— Que faire?

— Allez chez le gouverneur de la ville.»

Les cavaliers se dirigèrent vers la maison du gouverneur. Ils s'engagèrent dans une petite ruelle et s'arrêtèrent devant un grand portail en ogive. Un nègre vint leur ouvrir. Le kaïd de la caravane entra seul dans la maison.

Il ne tarda pas à revenir, et donna l'ordre d'aider les femmes à descendre de leurs mules.

Une fois à terre, les chrétiennes pénétrèrent, sous la conduite du kaïd, dans la maison du gouverneur.

On passa sous un porche taillé à l'espagnole, et l'on mit le pied dans une cour pavée en marbre blanc au milieu de laquelle un jet d'eau bouillonnant à quelques pouces de terre, s'écoulait, dans un bassin en marbre blanc, en cascade limpide.

Dans la cour on admirait six chevaux magnifiques, attachés par un licou à des anneaux plantés dans la muraille. Des nègres, habillés avec des chemises en cotonnade rouge et blanche et coiffés avec un bonnet en pain de sucre et de couleur écarlate, se prélassaient dans une molle oisiveté autour de ces chevaux, qui n'avaient pas d'autre écurie que cette cour.

Le kaïd traversa la cour tout en jetant un regard d'admiration et de convoitise sur les chevaux et s'engagea dans un petit corridor qui conduisit notre homme et les femmes dans un jardin.

A l'entrée de ce jardin on passait sous une sorte de tonnelle formée par des branches de vigne. Le gouverneur de la ville était assis sous cet ombrage de pampres, sur de riches coussins et fumait gravement sa pipe.

A ses côtés, plusieurs agas et kaïds se livraient au même délassement. Ce gouverneur était un homme de cinquante ans et se faisait remarquer par une physionomie bonne et belle, et par une attitude majestueuse.

Ce personnage donna l'ordre aux chrétiennes de se dévoiler : il les regarda des pieds à la tête pendant quelques minutes, sans trahir par un geste ou par un mot l'impression qu'elles produisaient sur lui; puis il leur fit adresser quelques questions.

— Ont-elles à se plaindre de quelqu'un?

— Elles disent que non, répondit l'interprète.

— Ont-elles besoin de quelque chose?

— Oui.

— Que demandent-elles?

— Des chemises, des haïks et des babouches.

— Que le juif aille en chercher dans son magasin.

— Elles te remercient.

— Aiment-elles mieux loger au fondack ou demeurer avec mes femmes?

— Elles demandent à aller chez tes femmes.

— On va les conduire chez mes femmes. Elles seront traitées comme méritent de l'être les esclaves de l'empereur Abd-er-Rhaman.

— Partirons-nous demain?

— Vous partirez, non pas demain, mais dans trois jours : je vais faire charger sur des mules des haïks, des burnous, des babouches et des caisses d'argent que tu conduiras à Fez. C'est la contribution que la ville paye à l'empereur. Les hommes vont donc aller au fondack et les chrétiennes demeureront avec mes femmes.

A ces mots le kaïd partit avec les cavaliers pour le fondack, et les captives allèrent chez les femmes du gouverneur.

Au jour fixé par le gouverneur de Taza, la caravane se mit en route. Elle descendit dans la plaine par des sentiers étroits, bordés par des haies en roseaux ou par des murs en pierres sèches qui clôturaient des jardins. Des pavillons élégants et des plantations admirables en oliviers, en orangers, en figuiers, en grenadiers, faisaient de ces jardins des campagnes aussi agréables que productives. On rencontrait des muletiers qui poussaient devant eux des mules et des bourriquets chargés de sel gemme. Ces hommes allaient à deux lieues de Taza récolter ce sel, que l'on vend à très-bas prix. Ainsi avec une dizaine de sous, un ménage fait une ample provision de sel pour sa consommation de l'année.

Dès que la caravane eut franchi les jardins et se fut engagée dans la plaine, elle put jeter un dernier regard sur Taza, qui s'étendait gracieusement sur la première rampe de la montagne. Peu à peu les lignes des maisons se fondirent dans une vague demi-teinte et elles finirent bientôt par s'effacer à l'horizon.

On traversa l'endroit dans lequel les Marocains recueillaient le sel gemme; ensuite on gravit une montagne au pied de laquelle se déroulait une vaste plaine. Cette plaine était coupée par une rivière, et de chaque côté de la rivière s'élevaient de nombreuses collines. Les tribus séjournaient dans cette province et se livraient à la culture du sol.

Çà et là, les vestiges des anciens camps racontaient la victoire et la ruine de la domination étrangère.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas nos voyageurs, et nous les laissons tranquillement filer jusqu'au pied d'une grande montagne, escarpée, pelée et d'un accès difficile. Ils atteignirent cette montagne après avoir marché pendant trois jours, et ils se virent dans la nécessité de l'escalader.

Les cavaliers mirent pied à terre ainsi que les femmes, et chaque homme gravit les rampes de la montagne en tirant par la bride sa monture après lui. Chemin faisant, les Marocains ramassaient des pierres qu'ils emportaient précieusement dans le plis de leur haïk. On finit, non sans peine, par atteindre les derniers sommets de la montagne. Là un plateau assez vaste occupait ces crêtes élevées. Sur cet emplacement on voyait plusieurs monceaux de pierre accumulés les uns sur les autres en si grande profusion, qu'ils auraient pu fournir les matériaux suffisants pour la construction d'une grande ville.

De ce point culminant, on découvrait une immense plaine traversée par une belle rivière, et cette plaine était bornée d'un côté par une montagne.

La ville de Fez s'élevait en amphithéâtre sur les premières rampes de cette montagne, et on distinguait les maisons dans lesquelles logeait une population de trois cent mille âmes. Les flèches des mosquées et les dômes des marabouts et des palais, couverts de tuiles en faïence peintes en blanc, en vert et en bleu, étincelaient au soleil et encadraient merveilleusement la ville dans un horizon inondé de lumière, dont les dernières lignes s'éteignaient graduellement dans un océan de verdure.

A la vue de la cité impériale, les Marocains déposèrent les pierres qu'ils avaient ramassées sur celles qui étaient déjà entassées, et ils accomplirent cet acte si simple en apparence avec une sorte de solennité qui trahissait chez eux une préoccupation religieuse. Puis ils se prosternèrent et baisèrent la terre. Après ces génuflexions, ils se redressèrent et adressèrent une prière à Allah et à Mohammed, en élevant les bras vers le ciel.

Telles sont les dévotions auxquelles se livrent les vrais croyants lorsqu'ils se préparent à entrer pour la première fois dans une ville.

Ainsi, les patriarches bibliques élevaient des monuments, qu'ils formaient avec de simples pierres brutes, lorsqu'ils voulaient perpétuer le souvenir de quelque grand événement ou sanctifier l'emplacement sur lequel ils avaient accompli les sacrifices de la loi et les saintes dévotions prescrites par le prophète.

Pour descendre la montagne, les Marocains furent obligés de contourner leur marche afin d'adoucir l'escarpement des rampes, et ils finirent par arriver dans la plaine sans avoir essuyé d'accidents.

Ils traversèrent la rivière de Fez sur un pont magnifique, dont la construction remonte à la conquête des Portugais, et ils s'engagèrent dans un chemin tracé à travers des jardins. Ils arrivèrent ainsi à une sorte de carrefour dont le centre était occupé par un *marabout* (tombeau d'un saint personnage), qui formait un beau monument en marbre blanc. Des carreaux en faïence bleue recouvraient son dôme, et des verres bleus, oranges, rouges, violets, fermaient les ouvertures qui donnaient du jour dans l'intérieur de l'édifice.

Il s'en fallut bien peu que les chrétiennes ne devinssent à cette place victimes d'un misérable fou.

Sur les marches du marabout, on voyait accroupis des aveugles, des paralytiques, des cul-de-jatte qui imploraient la charité publique. Les bonnes âmes, en passant, leur baisaient la tête et leur faisaient d'abondantes aumônes. On sait que les estropiés et les fous sont considérés, chez les peuples mahométans, comme des êtres privilégiés auxquels Dieu accorde les grâces d'une sainteté parfaite. Aussi toute impunité est-elle acquise à ces malheureux impotents, et jouissent-ils du titre et du bénéfice de *santon*.

Parmi ces infirmes qui priaient sur les marches du marabout, on voyait un homme jeune et beau, qui se démenait d'une étrange façon. Il était nu des pieds à la tête, et une chevelure noire et emmêlée couvrait sa tête, que le couteau n'avait jamais rasée. Il roulait des yeux hagards, et une bave infecte tachait ses lèvres d'une écume venimeuse.

Ernest Alby.

(A continuer.)

GRETCHEN.

(*Suite.*)

— Vos nobles ancêtres en frémiront dans leurs tombeaux armoriés de Séville ou de Valence... je ne sais plus au juste!... Et vous, vous n'aurez plus ni repos, ni paix, ni trêve. . Mon diable vous poursuivra partout, la nuit comme le jour .. Le jour vous croirez voir, à chaque pas. vautour, poisson, bouc, ou serpent!... La nuit, ce spectre se penchera à votre chevet!... Il dansera sur la courte-pointe de votre couche. . en agitant ses plumes, ses poils, ses soies, ses écailles... en vous faisant mille hideuses grimaces... et en vous criant de ses quatre voix : Je suis dona Flora!... je suis dona Flora!

— Oh!... c'est horrible!... soupira la fière Castillane, en cachant son visage dans ses mains crispées.

— N'est-ce pas? Que voulez-vous, je ne fus jamais dieu; mais vous, madame, vous fûtes un ange!... Cependant, comme dieu, j'ai un enfer à mes ordres, là, tout prêt, tout flamboyant. Il n'est plus qu'un moyen de me debarrasser de vous, et je vous plonge dans mon enfer!

— Assez! assez! s'écria enfin la pauvre damnée.

— C'est vous qui avez voulu la guerre. Pour une première escarmouche, hein, qu'en dites-vous?

— Grâce! grâce!

— Je le veux bien; mais vous savez à quelles conditions?

— J'obéirai... Effacez! effacez!

— A l'instant! Rappelez-vous seulement que d'un coup de pinceau je puis faire reparaître cette image redoutable. Contentez-vous donc d'avoir flétri ma vie, et ne vous avisez plus de vouloir tourmenter ma vieillesse, ou je serai sans pitié; songez-y bien. La Flora à laquelle je parle et celle que je viens de peindre sont inséparables dans cet atelier. Entr'ouvrez seulement la porte, et vous vous reverrez dans cette toile comme un miroir. Je barbouille le miroir, mais je ne le casse pas.

— Tout ce que vous voudrez, mais j'entends du bruit... effacez... Je vous jure...

— Je n'ai pas besoin de vos serments, vous êtes dans ma main. Ayez de la mémoire, et voilà tout.

— Ce sont vos élèves!... Hâtez-vous...

— Oui.

— Enfin!

— Ah!... une dernière condition...

— Mais ils approchent!...

— Rien qu'un mot. Mes démons sont achevés, mais il me reste à terminer mes anges, et j'ai besoin chaque matin d'une visite de Gretchen.

— Seule?

— Cela va sans dire.

— Ma fille n'est plus d'un âge à sortir sans sa mère.

— Il le faut.

— Elle-même refuserait.

— J'en fais mon affaire.

— Je ne puis consentir.

— Je le veux!

— Jamais!...

— Jurez-moi de suite qu'elle viendra... ou bien... tenez.... Voilà mes élèves, vous êtes encore au chef de mon diable, et je vous coiffe devant tous d'une nichée de chenilles.

— Oh!...

— Eh bien?...

— Je le jure!... les voilà!...

— Allons donc!...

D'un coup de brosse, Franc Floris fit disparaître la figure, mais pas assez complètement au gré de la tremblante dame, car elle s'écria :

— Encore, monsieur, encore! Effacez ce côté; il me reste un œil.

— Ah! bah! répondit gaiement l'artiste; ne vous en plaignez pas. Vous êtes un peu curieuse, et à travers cette couche de bistre vous pourrez voir sans être vue.

— Il était temps! murmura-t-elle pour toute réponse, en retombant sur son escabeau.

En effet, la porte s'ouvrit aussitôt, et l'essaim bruyant des élèves se précipita dans l'atelier du maître.

IV.

De l'école de Franc Floris est sortie toute cette pléiade dont s'illumina l'horizon flamand au seizième siècle. Tous les élèves qui venaient d'entrer dans l'atelier ont été de grands hommes; mais leurs noms énormes et baroques épouvantent l'oreille qui les entend, l'œil qui les lit, et jusqu'à la plume qui tente de les écrire. Nous nous bornerons donc à citer seulement les trois d'entre eux qui marchaient en tête de la joyeuse phalange. On les connaît, on les a devinés déjà; c'étaient nos trois vieilles connaissances: le beau Lucas de Heere, le gigantesque François Pourbus, et l'espiègle Crispin Wandenbroecke.

A leur aspect, Franc Floris avait essayé, mais en vain, de déguiser son bon et riant visage sous un masque sévère et grondeur.

— Paresseux!... flâneurs!... s'écria-t-il d'un ton bourru, vous voilà enfin; vous êtes donc las de courir les ruelles! Il est bientôt onze heures, et l'on arrive à l'atelier!

— Maître, hasarda Crispin, aujourd'hui c'est un jour de fête.

— Paix! petite moitié d'homme à peine sorti du berceau; je ne connais pas de fête hors le saint jour du dimanche, où le cabaret a tout mon temps; tous les autres, il me faut mes sept heures de travail, et c'est ainsi que l'on fait de bonne besogne.

— On profitera de la leçon, murmura Pourbus.

— Alors ce sera la première, grand ignorant.

— Attrape, Goliath, dit Wandenbroecke à voix basse.

— Merci, murmura François.

— Et quelle fête était-ce donc aujourd'hui? reprit le vieillard.

— Vous le demandez? s'écria Lucas; mais on vient d'inaugurer la cage de fer de Quintin Maetsyns.

— Voilà bien du bruit pour une cage, mes jeunes oiseaux. On ne fit jamais pareil triomphe à Raphaël lui-même.

— Lequel? observa Crispin en souriant.

— Que veux-tu dire?

— On parle de Raphaël, et je demande lequel. Celui de Flandre ou celui d'Italie?

— Silence! petit serpent flatteur, répondit le maître au milieu du murmure général.

Le coup avait porté, et ce fut d'un ton plus radouci qu'il ajouta :

— Cet ouvrage est donc un chef-d'œuvre?

— Je le crois bien, répliqua aussitôt Pourbus, un travail qui pèse au moins ..

— Voilà bien mon Hercule, qui juge l'art au poids.

— Vous serez de l'avis de tous, maître, se hâta de dire Lucas; c'est du fer, il est vrai; mais ce fer-là peut rivaliser avec le marbre. le dessin gédéral est élégant et léger. Il y a des animaux qui semblent marcher, des fleurs dont on sent le parfum...

— Des fruits dans lesquels on est tenté de mordre, interrompit avec feu Wandenbroecke.

— Encore un jugement bien raisonné! grommela Franc. Le fort estime avec ses muscles, et le gourmand avec son palais.

Pourbus ne remarqua pas cette boutade et prit la parole à son tour.

— Et puis au sommet, à l'endroit où les arceaux se réunissent en guirlandes, la statue du géant de l'Escaut, debout, appuyé sur sa hache, et de l'autre bras étendu tenant une main coupée qu'il semble prêt à lancer sur la rive opposée du fleuve.

Cette fois, ce fut la douce voix de Gretchen qui succéda à la voix d'ophicléide de Pourbus. La jeune fille se mêla à la conversation générale, en disant avec timidité :

— Le géant est tout pareil à celui de la tradition.

— Ah !... fit le père étonné, tu connais la tradition?

— Oui, mon père...

— Voyons-la...

— C'est bien simple, et tout le monde ici la sait mieux que moi.

— N'importe; je veux que tu me la dises, cela me fera plaisir.

— Volontiers, mon père, mais ne vous moquez pas trop de moi.

— Je te le promets, et je t'écoute.

— Eh bien! voilà bien des siècles de cela, que les bords de l'Escaut étaient habités par un géant cruel et farouche. Il ne laissait approcher personne ; et si quelque malheureux avait l'audace de vouloir passer le fleuve, il lui coupait la main droite, qu'il jetait aussitôt d'une rive à l'autre. Des bergers courageux survinrent, attaquèrent le géant et le tuèrent. Ce sont nos ancêtres; car à la place même du combat ils fondèrent notre ville, qui reçut, en souvenir de la cruauté du vaincu, le nom d'Antwerpen. Voilà tout, mon père...

— Je ne te croyais pas si bien instruite. Tu sais donc l'histoire de ton pays?

— Oh! celle-là seulement.

— Qui te l'a donc apprise?

— Quintin Maetsyns lui-même.

— Comment cela?

— Il y a près d'une semaine, Lucas de Heere nous conduisit, ma mère et moi, dans l'atelier du forgeron pour visiter son travail. Nous y avons même rencontré Pourbus et Crispin.

— Ah!

—Maître, dit aussitôt Lucas de Heere, je n'ai pas pensé commettre une inconvenance en faisant entrer ces dames chez un ami que j'estime, et dont l'atelier touche à leur palais.

—Je ne vous adresse aucun reproche, messire de Heere, j'oubliais seulement que notre voisin est votre ami. Je me rappelle maintenant, ne lui avez-vous pas sauvé la vie?

— J'ai fait plus, j'ai deviné, découvert son génie.

— Ah !... monsieur est inventeur de grands hommes!...

— Je n'ai pas inventé, j'ai trouvé.

— C'est fort heureux... mais, puisque vous êtes si habile à trouver le talent des autres, pourquoi ne pas avoir encore cherché le vôtre?

L'attaque était un peu brutale, mais Lucas de Heere agit en homme d'esprit. Il ne s'en émut nullement, et riposta aussitôt :

— J'ai beaucoup voyagé, maître, et j'ai vu qu'en certains climats le soleil était si fécond, que la terre s'y couvrait de fruits et de fleurs sans que pour cela on se donnât la peine de la cultiver. C'est ce souvenir qui m'a inspiré le désir d'entrer à votre école, et je croirais être bien fou de chercher ce qui doit venir de soi-même sous les rayons du soleil.

Un murmure d'approbation circula par l'atelier, et le vieillard rougit un peu, en répondant :

— C'est le jour des flatteries, mais je n'ai pas le droit de vous en vouloir. Vous répondez à une sottise par un compliment. Votre main, Lucas de Heere. Vous me conduirez aussi chez votre ami, où l'on rencontre, à ce qu'il paraît, ces deux paresseux-là. Que diable peuvent-ils faire dans une forge, je vous le demande?... Pourbus, encore, je le comprends. Il posait peut-être pour le géant de l'Escaut; mais Crispin...

— Crispin eût été bien mieux l'affaire de Maetsyns, observa François, la statue n'a qu'un pied et demi.

— Ah ! Pourbus, vous vous tournez contre moi, s'écria Wandenbroecke, je me vengerai. Eh bien, oui, je posais...

— Pour quoi donc? demanda toute l'école.

— Pour la soupe à la bière de la mère Maetsyns! Mais, hélas! la cuisinière n'est plus... Ah! je l'ai bien pleurée?

— La soupe? ricana Pourbus.

—Non... oui... répondit étourdiment Crispin. Ma foi ! toutes les deux... Elle était si bone !

— La soupe? s'écria tout le monde.

— Autant l'une que l'autre, allez!... Cette pauvre mère Maetsyns! ajouta le rapin avec un soupir qui, cette fois, partait de son cœur.

— Et nos Bruxellois? dit tout à coup une voix dans la foule.

— C'est vrai! répondirent en chœur Lucas, Pourbus et Crispin.

— Qu'est-ce donc? demanda Franc Floris.

A cette question, il se fit un murmure universel; tous voulaient parler. De Heere fit un pas en avant, le bruit se tut, et le roi de l'atelier prit la parole :

— Maître, dit-il, c'est une chose de la plus haute importance, et qu'en cette qualité nous avions parfaitement oubliée. On nous a chargés pour vous d'un grave message, d'une mission sacrée, et vous voyez en nous une députation solennelle, une ambassade toute diplomatique.

— Parlez, ambassadeurs... articula Floris en s'inclinant profondément.

— C'est, poursuivit l'orateur avec une certaine hésitation, c'est... que le sujet est un peu délicat... et je n'oserais en présence de ces dames...

— Fort bien !... repartit Franc ; vous entendez, mesdames... votre place n'est plus ici.

Le vieillard appuya ces mots d'un coup d'œil significatif à sa femme.

Dona Flora se leva aussi roide, aussi prétentieuse qu'à son entrée dans l'atelier. Elle répondit au respectueux salut des élèves par un geste froid et fier; puis, tournant sur elle-même comme sur un pivot, elle se disposa à sortir.

Floris l'arrêta en lui disant avec un singulier sourire :

— A bientôt, dona Flora... Au revoir.

Puis reprenant son ton de bonhomie, il ajouta brusquement:

— Embrasse-moi, Gretchen.

La femme de l'artiste fit une profonde révérence, et murmura d'une voix sèche et basse un :

— Jamais!

Qui fit frissonner sa fraise, moins pâle et moins empesée qu'elle-même; puis elle sortit.

Quant à Gretchen, elle se jeta au cou de son père, et lui glissa, entre deux baisers, ce mot charmant à l'oreille :

— Toujours!...

Le cœur du vieux Franc s'arrêta une seconde dans sa poitrine, un léger frémissement agita les poils longs et soyeux de sa barbe blanche, et il s'empressa d'accompagner sa femme et sa fille jusqu'à la porte de l'atelier.

Tous se regardèrent, étonnés de cette galanterie inaccoutumée; mais personne ne devina, pas même Crispin Wandenbroecke, l'innocente ruse du père, qui essuyait à la dérobée une larme de joie de sa main tremblante.

Le 14 juin 1542 est doublement célèbre dans la chronique flamande; et cette journée mémorable gardait encore un triomphe à l'un des enfants de la vieille Antwerpen.

Six Bruxellois venaient d'entrer à la taverne du Hanap de Flandre, escortés d'une énorme tonne de faro; et tous six avaient proclamé à haute voix défi au plus terrible des buveurs anversois, à Franc Floris!

Plusieurs de ses élèves étaient présents, et les abdomens effrayants des provocateurs ne les avaient pas arrêtés. Ils avaient relevé le gant, ou plutôt le gobelet jeté à leur maître; puis, ramassant dans leur course tout le reste de l'école, ils étaient venus en toute hâte requérir pour le combat le héros défié.

Les six Bruxellois et leur tonne attendaient à la taverne.

Tel était l'objet de l'ambassade, et Lucas de Heere l'expliqua tout au long dès que les dames se furent retirées.

Personne ne doutait de la réponse de Franc Floris. On le savait jaloux de sa réputation de buveur, plus encore que de sa gloire d'artiste. Aux premières paroles de Lucas, ses yeux brillèrent, ses lèvres sourirent; il se redressa superbe et belliqueux, comme un cheval de bataille aux premières fanfares des trompettes.

Il acceptait le combat; l'école tout entière battit des mains.

Il acceptait; mais le plaisir ne dérangea jamais d'une minute les habitudes de son travail. A chaque matinée, le vieillard

avait voué quatre heures; et ce jour-là, comme les autres jours, il ne devait quitter l'atelier qu'à midi. En vain ses élèves le tentèrent par la prière et par la vanité; il était enfermé dans sa parole comme dans une prison, il n'était pas libre.

— Retournez à la taverne du Hanap de Flandre, répondit-il d'une voix calme et résolue, et priez ces hardis compères de m'attendre!

— Mais ils viennent de loin, maître, observa Lucas de Heere; ils ont soif.

— Tant mieux! riposta Floris, qu'ils gardent bien précieusement cette soif-là!... Par Bacchus! ils en auront besoin, et nous nous chargeons de la leur faire passer. Un peu de patience, je n'ai plus qu'une heure de besogne. A midi, nous choquerons ensemble le premier *mossen*... Allez, et surtout pas d'escarmouches. Gardez-vous bien de commencer les hostilités avant l'arrivée du corps de bataille. A la taverne!

— A la taverne! répondit en chœur la troupe joyeuse, qui s'élança aussitôt vers la porte de l'atelier.

— Ami Ponrbus, disait Crispin qui marchait en tête avec son fidèle compagnon, vivent les Bruxellois! Nous voilà de congé pour toute la journée. Et quelle journée! Vois donc ce soleil!

— Pas un nuage au ciel, observa François.

— Et que nous importent les nuages! s'écria Vandenbroecke. Nous sommes à l'abri. Grâce à nos sept lutteurs, le déluge peut tomber aujourd'hui.

— Comment cela? demanda Pourbus.

— Eh!... parbleu, mon cher Goliath, il serait avalé!...

Quant à Franc Floris, il resta un instant au milieu de l'atelier, immobile, souriant, rêveur, et se caressant amoureusement l'abdomen de ses deux larges mains. Puis enfin il reprit sa palette et ses pinceaux, remonta sur la haute échelle, et se remit en devoir d'achever la corne droite d'un des diables, tout en fredonnant un vieux refrain de guerre espagnol.

L'heure et la chanson étaient encore loin d'être achevées lorsque le vieillard s'arrêta tout à coup.

Gretchen venait d'entrer dans l'atelier.

Mais ce n'était plus la Gretchen calme, rose et souriante! Une vive et récente émotion semblait agiter la jeune fille. Son sein battait avec violence; et son souffle précipité entr'ouvrait, de seconde en seconde, les ailes de ses narines transparentes. Ses yeux étaient humides, brillants, et des couleurs plus chaudes que d'ordinaire marbraient ses joues de nuances purpurines. Gretchen était ainsi mille fois plus jolie!

L'heureux père ne vit d'abord que sa fille, et s'écria joyeusemebt:

— Ah! te voilà, mignonne? Déjà... c'est bien... merci!... Allons, viens jusqu'à moi... monte... tu sais le chemin.

Puis, remarquant enfin le trouble et la rougeur de Gretchen, il ajouta d'un ton de surprise inquiète:

— Mais qu'as-tu donc, mon enfant?... te voilà toute tremblante!... tu n'oses approcher... quelqu'un t'aurait-il fait du chagrin?...

— Oh! non... non, mon père!... Ce n'est pas cela... répondit-elle en hésitant un peu.

— Alors tu as commis une faute, et tu n'oses pas me le dire?...

— Non, père... ce n'est pas cela non plus.

— Pourquoi donc cette contrainte?... tu n'aimes donc plus ton vieux père, que tu n'accoures pas l'embrasser!

— Oh! si!... s'écria la jeune fille en grimpant lestement à la double échelle.

— A la bonne heure!... répondit le vieillard en se débarrassant de sa palette.

— Aussitôt il déposa un bruyant baiser sur ses joues plus pourpres que la pêche en août; puis il s'assit, prit dans les siennes les deux mains de Gretchen, qui restait debout et un peu penchée en arrière sur un des échelons inférieurs, et fixant ses petits yeux perçants dans ses grands yeux bleus, il lui dit:

— Gretchen, tu as quelque chose à me demander, et tu n'oses pas faire ta demande?

— Vous vous trompez, mon père, je vous jure.

— Bien vrai?

— Oui.

— Alors, c'est au moins quelque chose à me dire, et...

La jeune fille fit un mouvement.

— C'est cela! se hâta d'ajouter Floris en souriant. N'est-ce pas, c'est cela, hein?

— Oui! murmura Gretchen avec un petit signe de tête hypocrite.

— A la bonne heure!... répliqua le père, voilà déjà la moitié du chemin de fait... Continue maintenant, que diable!... je ne suis pas si redoutable!...

— Pour ma mère, cependant!... observa la jeune fille avec un accent de reproche.

— Il ne s'agit pas de ta mère, mais de toi... interrompit Franc. Voyons, parle?... qu'y a-t-il?...

— Eh bien,... commença Gretchen en hésitant, c'est... je ne suis pas venue seule?...

— Est-ce que dame Flora serait là?... demanda le vieillard en redevenant tout à coup sérieux.

— Non, mon père, repartit vivement la douce enfant, ma mère ne m'accompagnera plus. C'est une autre personne... quelqu'un que je viens de rencontrer... devant votre atelier.

— Et qui cela?

— Un de nos voisins.

— Lequel donc?

— Maetsyns.

— Le forgeron?

— Oui, mon père, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Ah! fit l'artiste étonné, et Maetsyns veut me parler?

— Oui, mon père, mais il n'ose pas.

— Ah çà, personne n'ose m'aborder! Je suis donc bien terrible aujourd'hui... Et qu'a-t-il à me dire, ce voisin si timide?...

— Il vous l'apprendra lui-même, soupira Gretchen, mais si bas que le vieillard dut à peine entendre sa réponse.

— Qu'il vienne alors, répondit Floris en souriant.

— Vous consentez donc à le recevoir?

— Sans doute.

— Je vais le chercher, mon père.

La jeune fille descendit deux échelons, puis elle remonta jusqu'au vieillard, embrassa avec effusion ses cheveux blancs, et redescendit définitivement en répétant d'une voix émue et tremblante;

— Je vais le chercher, mon père!

Franc Floris suivait tous les mouvements de sa fille d'un regard surpris et curieux. Il ne comprenait rien à cette petite comédie mystérieuse.

A peine Gretchen était-elle sortie, qu'elle rentra suivie de Quintin Maetsyns.

. . . .

Pauvre Quintin! le cœur lui battait à briser sa poitrine; c'était la première fois qu'il pénétrait dans l'atelier du père de Gretchen; et, sans l'encouragement de la jeune fille, jamais il ne se fût décidé à tant d'audace.

En effet, voilà ce qui s'était passé sur le quai de l'Escaut pendant les scènes que nous venons de raconter.

Aussitôt la cérémonie terminée, Maetsyns, surexcité par le triomphe, avait couru tout d'une haleine jusqu'à la porte de Franc Floris; mais sur cette porte toute sa résolution s'était brisée, comme les vagues sur les rochers du rivage, et, comme la vague impuissante, il avait reculé, puis il était revenu; puis il s'était encore éloigné de nouveau; et depuis une heure il allait et venait de l'atelier au fleuve, et du fleuve à l'atelier. Il n'avait pas hésité si longtemps lorsqu'il s'était précité dans le fleuve!... Que de beaux raisonnements son amour faisait à sa timidité! Il fallut que l'amour plaidât longtemps, mais enfin sa cause semblait gagnée, et le forgeron s'avançait triomphant vers la porte fatale, lorsque la sortie de l'école était venue tout à point lui barrer le passage. Le poltron avait été ravi de ce contre-temps; et grâce à l'une des colonnes du palais de marbre, il s'était rapidement dérobé aux regards redoutés des élè-

ves... Cependant, dès qu'il les eut vus disparaître tous à l'angle de la rue de la cathédrale, il reprit son courage à deux mains, et s'élança pour la dixième fois peut être vers l'atelier. Peut-être serait-il encore resté en chemin, sans une alliée qui voulut bien lui venir en aide un peu.

Cette alliée, c'était Gretchen elle-même.

A travers la jalousie du balcon, la jeune fille avait assisté à toutes les hésitations, à tous les combats de Maetsyns. D'abord elle s'était amusée de cette singulière promenade. Jamais le jeune homme ne lui avait parlé de sa tendresse; mais les femmes ont un sens tout particulier pour deviner l'amour qu'on a pour elles. Aimait-elle Maetsyns?... Elles l'ignorait. Son innocence ne s'était pas encore avisée d'interroger son cœur; et ce cœur de seize ans n'aurait rien su lui répondre, car ce cœur-là n'avait pas encore la conscience de lui-même. Néanmoins elle prit un intérêt naïf à ces angoisses dont elle était la cause. L'instant d'après elle se dépitait de ces timidités sans cesse renaissantes, elle lui en voulut. Mais Gretchen était si compatissante, si bonne! Le soleil de Flandre n'avait couvé cette fleur du nord que de rayons pâles et attiédis; à défaut de passions, la tendre pitié dominait dans son âme frileuse; à défaut de désirs, la nature la tentait par la charité. Aussi, sa colère enfantine tomba au bout de la minute qui l'avait vue naître, et son oreille surprit ses lèvres qui murmuraient:

— Pauvre garçon!

Elle rougit de cette pensée, et le dépit reprenant le dessus, elle ajouta :

— Il n'osera jamais!

C'était le tour de la compassion, et la compassion lui souffla ce conseil :

— Si je l'aidais un peu?

Elle courut à la porte de sa chambrette; mais elle s'arrêta, la main sur la serrure, incertaine et honteuse :

— Peut-être a-t-il osé? espéra-t-elle.

Elle retourna d'un bond à la fenêtre; Quintin était encore sur le quai. Alors elle revint à la porte, puis de la porte encore une fois au balcon. Pendant un quart d'heure, elle suivit toutes les allées et venues de son amant, et se promena dans le salon de la promenade dont il se promenait sur le quai. S'avançait-il vers l'atelier, elle s'avançait sur le balcon. Reculait-il vers le fleuve, elle reculait vers la porte. Tout ce petit manège était accompagné de regards charmants et de moues délicieuses. La pudeur, le devoir, retenaient la pauvre enfant; la curiosité, la coquetterie, la tiraient bien fort par le bout de ses doigts mignons. Eve, notre digne mère, dut certes bien hésiter avant de toucher le fruit défendu, mais elle était femme, hélas! et elle finit par le cueillir!...

Pour achever la défaite de Gretchen, il ne fallait qu'un prétexte; or, les prétextes sont, comme on le sait, les plus malicieux des démons.

— Mon père serait bien heureux si j'allais le voir! se dit l'hypocrite enfant. Je le lui ai promis tout à l'heure.

Il n'y avait plus à répliquer à cela. Elle avait promis!... La porte tant de fois tourmentée s'ouvrit enfin. C'était la porte de la cage, l'oiseau s'envola.

Au seuil de l'atelier, Gretchen se trouva face à face avec Quintin Maetsyns.

Pendant une minute, qui fut un siècle, tous deux restèrent immobiles, interdits et silencieux.

Lequel deux allait parler le premier?

La chose va paraître invraisemblable : ce fut le jeune homme qui eut ce courage. Il dit, en balbutiant bien, par exemple, il dit :

— J'ai bien l'honneur de vous saluer, demoiselle Floris...

La glace était rompue; et Gretchen répondit aussitôt et de l'air le plus naturel du monde :

Vous alliez entrer chez mon père, voisin Maetsyns?

— Oui... c'est-à-dire non... j'ai peur d'être importun...

— Pourquoi donc cela? demanda la friponne en souriant.

C'est la première fois que je me présente chez l'illustre Floris.

— Mais il vous connaît, il vous estime même beaucoup.

— Vous croyez?.. c'est vrai, il m'a quelquefois, en passant devant ma forge, donné un conseil, un encouragement; mais il travaille, et je crains...

— Que pouvez-vous craindre?... entre voisins...

— N'importe... Et tenez, j'ai réfléchi... que je ne vous empêche pas d'entrer... Je reviendrai un autre jour.

Le pauvre Quintin s'éloignait déjà; Gretchen le retint en lui disant :

— Voulez-vous que je lui demande de vous recevoir?...

— Oh!... oui, mademoiselle, s'écria t-il avec un accent de prière et de reconnaissance.

— Eh bien, attendez-moi là, répondit la jeune fille avec un geste bienveillant; je vais revenir

Et elle s'élança légère et souriante dans l'atelier.

L'amoureux forgeron demeura ébloui, ivre et comme enchaîné sur le sol par une main invisible. Il était au comble de ses vœux. Cette occasion bienheureuse, il l'eût payée de sa vie; et cependant, la porte à peine refermée, de nouvelles terreurs l'assaillirent! S'il avait osé, s'il avait pu, il se serait sauvé à toutes jambes.

Mais Gretchen reparut bientôt et lui dit :

— Mon père vous attend; venez...

Il n'y avait plus moyen de reculer; et Quintin Maetsyns suivit la jeune fille; qui tremblait certes presque autant que lui.

— Soyez le bienvenu, voisin Maetsyns! lui dit Franck sans à peine se déranger de son travail. Vous désirez me parler, m'a-t-on dit?... De quoi s'agit-il?

C'était là le moment terrible!

— Seigneur Floris, répondit Quintin avec embarras... je venais... pour...

Sa langue s'arrêta, clouée au palais; il ne put achever.

— Eh bien... fit le vieillard étonné.

— C'est que... balbutia le forgeron.

— C'est que?... répéta l'artiste avec impatience. Que diable? Vous voilà comme ma fille. Permis à cette enfant... Mais cette timidité ne sied pas chez un homme. Vous avez donc quelque chose de bien difficile à me dire?

— Il est vrai, poursuivit Maetsyns avec plus de hardiesse. De ce que vous allez me répondre dépend le bonheur de ma vie tout entière... et je crains...

— Je ne comprends ni ce que je puis pour vous ni ce que vous avez à craindre de moi! Voyons, est-ce la présence de Gretchen qui vous embarrasse?...

— Précisément! se hâta de dire Quintin, heureux déjà de n'avoir plus affaire qu'à un seul ennemi. Précisément, et devant mademoiselle, je n'oserais jamais parler.

— Ah! grommela le père d'un ton bourru, c'est différent... Tu l'entends, Gretchen! tout le monde te chasse aujourd'hui, ma pauvre enfant.

Gretchen avait paru surprise; mais presque aussitôt elle fit un mouvement boudeur pour sortir de l'atelier. Maetsyns s'en aperçut et s'écria :

— Restez, restez, mademoiselle!... Je ne veux pas forcer le père et la fille à se séparer... C'est à moi de m'éloigner et d'attendre... Je reviendrai demain.

— Non, non? repartit Floris; il serait mal à moi de vous renvoyer sans vous avoir entendu... Mais pourquoi ne pas vouloir parler devant Gretchen?... Ne craignez rien, je vous en prie! En quoi, diable! ce que vous avez à me dire peut-il l'intéresser?

— Ce que j'ai à vous dire, murmura le forgeron, intéresse particulièrement mademoiselle Gretchen.

— Que venez-vous donc me demander? fit le peintre avec étonnement.

— Elle-même!... articula courageusement le pauvre jeune homme.

Le vieux Franc bondit sur l'échelle; puis il descendit rapidement à terre, et regarda tour à tour, et Gretchen, et Maetsyns.

Maetsyns était pâle et tremblant; Gretchen était toute rouge et toute interdite. Tous deux baissaient les yeux ainsi que deux coupables, pauvres innocents qu'ils étaient!

Un affreux soupçon traversa l'esprit du vieillard.

— Malheureux! s'écria-t-il, tu as séduit ma fille!...

A cette accusation, Quintin releva la tête, et d'une voix noble et fière, il répondit!

— Floris, voilà le premier mot de mon amour que je prononce devant Gretchen!... Tu es là, entre nous, et c'est toi qui l'as voulu!

Un second regard acheva de rassurer le père alarmé! La jeune fille n'avait pas même compris sa pensée.

— C'est bien!... ajouta-t-il d'un ton rasséréné. Vous aviez raison, Maetsyns; et peut-être eût-il mieux valu que Gretchen sortît avant que vous n'eussiez parlé... Mais enfin, vous dites vrai, c'est moi qui l'ai voulu!... Laissez-nous, ma fille...

— Mon père!... murmura-t-elle.

— Ne crains rien... va, va... laisse-nous.

— Vous ne m'embrassez donc pas?... soupira la triste enfant d'une voix chagrine en faisant un pas vers le vieillard, qui courut aussitôt à elle, et la serra dans ses bras avec une franche et bonne effusion.

Gretchen s'en fut lentement jusqu'à la porte de l'atelier; là elle se retourna à demi comme pour l'ouvrir, et jeta un regard oblique et furtif vers son amant et vers son père. Quintin avait encore la tête baissée; Franc ramassait ses pinceaux, que, dans son premier mouvement de terreur, il avait laissé tomber du haut de l'échelle. La curieuse, certaine alors de ne pas être vue, se glissa, légère et rapide, derrière un des tableaux qui masquaient la muraille.

Floris la crut partie, car presque aussitôt il se redressa, et, s'adressant brutalement au forgeron, il s'écria :

— A nous deux maintenant, maître Maetsyns!

— J'attends vos ordres, murmura humblement le jeune homme.

— Ainsi, vous aimez ma fille?

— Je viens d'avoir l'honneur de vous le dire.

— Par Bacchus! la gloire vous monte à la tête comme un mossen de lambick, et le triomphe d'aujourd'hui vous a rendu fou.

— Il est possible, seigneur Floris, mais alors ma folie ne date pas seulement d'aujourd'hui. J'étais encore un pauvre et obscur ouvrier que déjà j'aimais Gretchen; et la preuve de cela, c'est qu'au bruit de son prochain mariage, j'ai voulu mourir. Le ciel a placé Lucas de Heere sur mon chemin, et Lucas de Heere m'a sauvé la vie, m'a rendu le courage et l'espoir. Mais ce qui multipliait ma force et mon énergie, c'était cet amour, si bien caché aux yeux de tous, que j'osais à peine me l'avouer à moi-même. Oh! j'ai bien travaillé, allez, seigneur Floris!... Enfin, Dieu m'a béni; l'ouvrier s'est fait artiste, le pauvre s'est fait riche! Le triomphe d'aujourd'hui vient de doubler ma fortune et ma réputation; et c'est pourquoi je suis venu à vous aujourd'hui même pour vous dire : Voilà ce que je suis devenu pour mériter Gretchen; voulez-vous me la donner pour femme?...

— Mais il me semble en tout cela, maître Quintin, que vous vous préoccupez fort peu de Gretchen elle-même. Auriez-vous quelque raison de vous croire certain de son consentement.

— Aucune, seigneur Floris. Je crois seulement qu'un honnête homme, avant d'ouvrir son cœur à une jeune fille, doit s'adresser au père de celle qu'il aime; c'est donc à vous que je suis venu d'abord.

Le vieillard tendit la main au jeune homme et lui répondit :

— Vous êtes un franc et loyal garçon, Maetsyns! A tout autre je tournerais le dos en riant; à vous, je vais dire ma pensée aussi franchement, aussi loyalement que vous venez de le faire vous-même. Je ne vous parlerai pas des susceptibilités de dame Flora, qu'un semblable hymen jetterait en pamoison soudaine. Non, je suis seul maître de ma fille; mais j'ai résolu de ne la donner qu'à un artiste.

— Ne suis-je donc pas un artiste? demanda Quintin avec une émotion pénible.

— Pardon! voisin, interrompit aussitôt le vieillard. Loin de moi la pensée de vous insulter... encore une fois, pardon! Pardon, frère!... Je voulais seulement vous dire que le vieux peintre veut un gendre peintre. Traitez cela de fantaisie, je vous le permets; mais, voyez-vous bien, c'est une résolution irrévocable!... L'heure approche où le dernier pinceau s'échappera de ma main; et je veux avoir, là, derrière moi, une main toute prête à le ramasser. Le ciel ne m'a pas donné de fils : eh bien! Ce sera mon gendre qui recueillera cet héritage. Floris mort, tout ne doit pas mourir avec lui!... Lorsque je ne viendrai plus chaque matin ouvrir cette porte, il ne faut pas pour cela que cette porte se ferme comme celle d'un sépulcre, ou bien que la main d'un étranger suspende ses toiles à ces vieux clous qui pendant vingt ans auront supporté les miennes. Ma Gretchen a l'habitude de monter à ces échelons; et lorsque son père ne sera plus en haut de l'échelle, il faut qu'elle y trouve un époux! Enfin, je veux savoir qu'après moi mon nom restera gravé sur la façade de mon atelier. Ces choses-là sont arrêtées, vous le comprenez bien, n'est-ce pas?... C'est mon seul espoir, c'est ma seule consolation. Et Michel-Ange lui-même serait venu me demander Gretchen, que je l'eusse refusé s'il n'eût été qu'un grand sculpteur!...

— Adieu donc, murmura le pauvre Maetsyns d'une voix sourde et désespérée. Mon amour a déjà tenté ce qui semblait impossible à mes forces; mais devenir peintre, moi qui ignore même ce que c'est que la peinture!

— La peinture! s'écria le vieil artiste avec enthousiasme, c'est le reflet de la divinité, c'est créer une seconde fois, c'est imiter la nature.

Un soupir déchirant et navré gémit dans la poitrine du forgeron.

CHARLES DESLYS.

(*A continuer.*)

TOUT LASSE, TOUT CASSE, TOUT PASSE.

Une lettre pour madame la marquise, dit respectueusement un domestique en entrant dans l'élégant boudoir où la marquise de Cerny et la comtesse d'Argiment, toutes deux amies d'enfance, séparées pendant de longues années, causaient avec tout l'épanchement d'une affection sincère qu'aucune rivalité n'était jamais venue entraver.

L'une, la marquise, était petite, svelte, brune et pâle; en un mot, la véritable Parisienne aristocrate : l'autre était grasse, assez grande, très-fraîche; c'était, au contraire, la châtelaine du moyen-âge. Toutes deux se réunissaient sur un seul point; elles avaient cet âge intéressant que regardaient comme la maturité accomplie les anciens romanciers, épris uniquement des héroïnes de pensionnat, mais qu'ont à l'envi réhabilité depuis quelque temps des écrivains moins exclusifs ou moins impartiaux : trente ans... peut-être même plus!

Madame de Cerny prit négligemment cette lettre et s'apprêtait à la poser sur la cheminée sans l'ouvrir, lorsque le domestique la prévint qu'on attendait une réponse. Elle lut alors le billet qui lui était remis, et s'excusant auprès de son amie, elle écrivit quelques mots à la hâte.

— Pourquoi donc cachettes-tu ta lettre avec de la cire noire? demanda la comtesse; es-tu en deuil sans que je le sache?

— Mon Dieu, non, répondit en souriant la marquise; c'est seulement que je trouve cette couleur appropriée à la devise de mon cachet.

— A la devise! dit la comtesse avec étonnement; tu ne te sers donc pas de tes armes?

— Depuis nombre d'années, ma chère, je le conserve pour mes mouchoirs, pour mes voitures, mais je ne m'en sers plus pour mes lettres.

— Et que dit ce cachet précieux, qui remplace ainsi ton blason?

— Ma pensée et ma conviction intime : « Tout lasse, tout casse, tout passe... »

— Tout lasse, tout casse, tout passe!... s'écria la comtesse. Mais tu veux plaisanter! ça ne peut pas être la *pensée* et la *conviction* d'une femme de ton âge!... à cinquante ans je ne dis pas!.. Attends, je t'en supplie, les rides et les cheveux blancs pour lever une semblable bannière!

— Les rides vieillissent moins, je t'assure, que les larmes; si ce n'est

la figure, c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'imagination !... Un homme de talent a dit : A la suite d'une grande douleur le cœur se brise ou se bronze. Je ne suis pas de cet avis, ou plutôt j'en suis trop, car il se brise d'abord et se bronze après.

— Tu as donc bien souffert, ma pauvre amie ? dit la comtesse en se rapprochant avec intérêt.

— Oui... répondit la marquise avec un fin sourire ; et je n'en parle aujourd'hui que comme mémoire, car c'est parfaitement *passé*.

— Eh bien, si tu peux en parler sans douleur, conte-moi, je t'en prie, cette triste histoire ? demanda la comtesse avec une légère nuance de curiosité.

— Volontiers, ma chère, quoique tu sois indiscrète comme une provinciale ; mais comme je sais que l'intérêt domine avant tout dans ton cœur, je veux bien te dire pourquoi j'ai adopté le cachet dont tu es si fort scandalisée.

A peine sortie de pension, on me maria, tu le sais, au marquis de Cerny; mais ce que tu ignores, c'est que c'était l'homme le plus égoïste, le plus froid, le plus épris de lui-même, et surtout le moins capable de savoir diriger ni de se faire aimer d'une jeune fille simple et bonne comme je l'étais autrefois.



Les premiers temps de mon mariage furent sinon heureux, au moins brillants et bruyants. Je m'occupais de ma toilette ; je suivais les bals, les fêtes, les concerts ; j'étais jeune, rieuse, et je m'amusai d'abord de ce tourbillon qui entraîne et enivre petit à petit. Cependant j'en fus fatiguée, puis ennuyée. . Alors je regardai autour de moi, et me trouvai bien seule... pas une amie, pas un cœur pour répondre au mien ; car alors je croyais à l'affection... j'avais vingt ans... je conservais encore toutes mes illusions de jeunesse, semences du ciel, fleurs de l'âme que le souffle de la douleur dessèche et tue à jamais sans laisser aucune trace.

Un jour de printemps, j'étais à la campagne dans une disposition triste et souffreteuse, lorsque M. de Cerny, absent depuis quelques mois, arriva, amenant avec lui le comte Maurice de Montreuse, son neveu. Maurice était beau, je le crus bon; il était malheureux, puisqu'il venait de perdre une mère qu'il adorait. Que te dirai-je? nos âmes sympathisèrent, et ce fut le plus tendre et le plus violent sentiment de ma vie. Maurice m'adorait, je crus à cet amour et laissai parler le mien. Pendant longtemps je fus heureuse ; mais j'avais vingt ans... je fus trompée. Les hommes veulent conserver le droit exclusif du sentiment; s'ils se sentent plus aimés qu'ils n'aiment eux-mêmes, ils se lassent et reculent. J'aimais trop Maurice pour le fixer longtemps ; je le fatiguai de mon amour pour réveiller le sien : pauvre sotte ! je le lassai et l'éloignai davantage.

Avec nous, au château, était une de mes cousines veuve, jeune encore, peu jolie, mais coquette et spirituelle. L'amour heureux se cache facilement ; lorsqu'il souffre, il a besoin de se plaindre. Louise devint ma confidente. Elle pleurait avec moi, grondait Maurice, lui reprochait son indifférence pour tant de dévouement. Je la croyais franche, et d'ailleurs je n'aurais pas soupçonné que Maurice pût me préférer une femme moins jeune, moins jolie, moins élégante ; je ne savais pas qu'il fallait avant tout être adroite, et que les hommes ne s'attachent qu'aux femmes qui ne méritent pas leur amour.

Un jour, Maurice me prévint qu'il partirait le lendemain pour Paris, où une affaire l'appelait pour quelques jours. Avant de me quitter il fut tendre et bon, aussi aucun soupçon ne vint avertir mon cœur.

Le lendemain, Louise reçut une lettre d'une amie malade qui la demandait : elle partit, me montrant les plus grands regrets de me quitter au moment où ma solitude me rendait sa présence nécessaire. Cette coïncidence dans les départs de Louise et de Maurice ne me fit naître aucune pensée fâcheuse. J'avais vingt ans.. il était si facile de me tromper!

J'attendis, les premiers jours avec calme, puis ensuite avec angoises. J'écrivis sans recevoir aucune réponse. M. de Cerny était en voyage ; alors je revins à Paris. Je courus chez Maurice, remplie d'inquiétude, le croyant malade. J'appris qu'il était parti pour l'Italie avec Louise. Je faillis mourir, mais je fus sauvée...



Libre de mes actions, dont mon mari ne me demandait jamais compte, je partis à mon tour pour l'Italie. Etait-ce dans l'intention de rejoindre les fugitifs? Etait-ce seulement par l'instinct! car l'Italie est la terre classique des malades et des malheureux ? Je l'ignore, mais je partis. Je m'arrêtai à Florence, et, seule avec ma femme de chambre, brave fille qui s'était dévouée à moi, je restai pendant de longues journées renfermée dans mon appartement, livrée tout entière à la douleur. Plusieurs mois se passèrent ainsi, puis je commençai à sortir. Je rencontrai quelques Françaises qui me firent accueil ; elles étaient gaies, aimables, musiciennes ; elles cherchèrent à me distraire ; et un jour que je faisais ma toilette avec soin, je vis à mon miroir que mes joues redevenaient roses, mes yeux brillants ; enfin je m'aperçus avec honte que je me consolais, moi qui voulais de si bonne foi mourir de ma douleur.

Alors, furieuse contre moi-même, je cherchai à raviver mon désespoir éteint, et je revins à Paris, pensant que les lieux témoins de mon abandon feraient jaillir encore les larmes de mon âme... c'était ma dernière illusion, et une épreuve décisive devait me convaincre que mon chagrin était passé pour toujours.

Un matin, je sortais du passage des Panoramas ; je voulus traverser le boulevard ; mais je fus entravée par une élégante calèche qui s'arrêtait devant moi ; un jeune homme en descendait, c'était Maurice. Il me salua comme une connaissance de la veille, je le lui rendis tout naturellement, sans même me sentir émue ; pour m'en assurer, je mis la main sur mon cœur... hélas! les battements étaient aussi calmes, aussi uniformes que dans l'ordinaire de la vie. Pauvre femme ! j'étais consolée !...

Depuis ce jour j'ai adopté le cachet dont tu me blâmes. Ne résume-t-il pas mes principaux chagrins ?... Je vais dans le monde, j'en prends le bien, j'en laisse le mal. Enfin, je suis devenue égoïste, bien convaincue qu'il en est des autres choses de la vie comme de l'amour, où TOUT LASSE, TOUT CASSE, TOUT PASSE.

La comtesse DE BASSANVILLE.

Gustave HAVARD, éditeur rue des Mathurins-Saint-Jacques, 25.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

AVENTURES DES FEMMES LANTERNIER

DANS LE MAROC.

Suite et Fin.

titude. La négresse allait et venait : elle communiquait journellement avec le palais et la ville, et elle formait le lien qui rattachait les habitants du serail au mouvement, au bruit, à la vie de l'extérieur. D'un moment à l'autre, elle pouvait devenir un instrument précieux entre des mains intelligentes.

Dès que la Baki jugea l'instant favorable d'attaquer la chrétienne, elle s'empressa de le saisir; et un jour que la mère Lanternier travaillait à sa couture sur la terrasse du jardin, la négresse, qui était demeurée dans la chambre en tête à tête avec la jeune fille, entama la conversation dans les termes suivants :

(Il n'était pas encore question de la visite du marabout Miatbir.)

— Regrettes-tu toujours ta patrie?

— Baki, répondit la captive, je regretterai ma patrie jusqu'au jour où j'aurai adopté une nouvelle patrie.

— Mais le Maroc est à cette heure ton pays. N'es-tu pas destinée à finir tes jours dans notre contrée?

— Oui, je dois vivre et mourir dans cette contrée. Mais la patrie ne se borne pas à des champs, à des villes : elle se forme aux lieux où les affections prennent naissance et produisent une famille.

— Il ne tient qu'à toi de former ces affections et une famille.

— Ne suis-je pas étrangère, par mon éducation et par ma religion, avec les habitants de ce pays?

— Refais ton éducation, change de religion.

— Et lorsque j'aurai adopté vos mœurs et votre religion, mon sort aura-t-il changé?

— Oui.

— Ne suis-je pas l'esclave de l'empereur?

— Tu ne saurais être considérée comme étant une esclave, car tu n'as jamais été vendue ni achetée.

— On m'a donnée à un maître.

— Ce maître t'aime et te respecte.

— Qui te l'a dit?

— Il me suffit de voir et d'apprécier la conduite qu'il tient vis-à-vis de toi. As-tu jamais manqué de quelque chose, as-tu jamais essuyé un mauvais traitement?

— Non.

— Tu vois donc bien qu'il t'a prise en amitié. Une jeune fille ressemble à une belle fleur. Chacun la regarde en passant, et parmi ceux qui aspirent ses parfums et qui admirent ses couleurs, il s'en rencontre toujours un dont les yeux et le cœur s'éprennent plus vivement que...

— Baki, tu as une langue louangeuse : tu cherches à endormir mes chagrins.

— Je cherche à t'instruire sur ton sort en te parlant le langage de la vérité.

— Mais alors qui pourrait s'intéresser au sort de la triste captive?

— Un homme jeune et sincère.

— Il ne m'a jamais vue.

— Il t'a vue. Ensuite il lui aurait suffi d'avoir entendu parler de ta beauté pour...

— Oui, chez vous un homme prend en mariage une femme qu'il voit pour la première fois en l'introduisant dans la maison conjugale.

— Ton image est toujours présente à ses esprits...



— Un homme jeune?

— Oui...

— Sincère?

— Et bon.

— J'ai beau chercher.. à Taza?

— Non.

— A Maroc?

— Non.

— A Fez?

— A Fez... la foule était grande dans la cour du palais. Les hommes t'admiraient et les enfants t'adoraient.

— Et je suis aimée....

— Comme femme ne l'a jamais été.

— Et il veut...

— T'épouser, t'offrir le sort le plus brillant de cet empire....

— Tu me trompes.....

— Non, car il viendra lui-même se jeter à tes pieds cette nuit. Adieu.

— Baki, tu me quittes. Encore un mot.

— J'en ai dit assez. Sache seulement que tu tiens à cette heure la liberté ou l'esclavage, l'opprobre ou la gloire entre tes mains.

Et, en finissant ces mots, la négresse sortit de l'appartement et rentra dans l'intérieur du palais...

— Les prédictions de Regina la gitana commencent à sortir du vague où elles demeuraient ensevelies et à prendre une réalité, s'écria la captive dès que la négresse se fut retirée. Si j'ai bien compris ce que m'a dit le marabout Miatbir à Fez et en arrivant ici, je suis aimée et recherchée par un homme puissant.

Mais de qui veut on parler? je ne sais, mon esprit se perd en calculs et en conjectures..

Cette nuit... ô mon Dieu!... tirez-moi de cette incertitude, et faites-moi mourir si je ne dois pas sortir de l'état d'abjection dans lequel je suis plongée depuis si longtemps.

En ce moment, la mère Lanternier rentra. Sa vue coupa court aux réflexions de sa fille.

Les deux femmes s'entretinrent de choses indifférentes, et pendant ce temps le soleil finit par se coucher.

C'était l'heure du crépuscule. Les femmes marocaines se promenaient dans le jardin; les deux étrangères se tenaient assises sur la terrasse. Baki parut devant elles. Un nègre portait sur son dos un tapis.

— Voici le tapis que les chrétiennes ont fait demander à l'aga du palais.

— Mille remercîments, répondit la mère Lanternier.

— Dans quel endroit le déposer?

— Dans la première salle.

— C'est bien. L'esclave va t'obéir.

Et lorsque l'esclave eut placé le tapis à l'endroit indiqué.

— J'ai ma sœur, reprit la Baki, qui souffre des douleurs de l'enfantement.

— Tu ne nous avais jamais parlé de cette sœur! s'écria la mère Lanternier.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous en entretenir. Je vais passer la nuit auprès d'elle.

— Sans compagnie?

— Oui, sans compagnie.

— Ce n'est pas gai.

— D'autant que ma sœur est contrefaite et que je redoute quelque accident.

— Vous n'avez pas d'accoucheurs, vous autres?

— Non. Mais, j'y pense, viens m'aider.

— De grand cœur. Tu veux bien, Virginie?

— Certainement, ma mère.

— Suis-moi, je te ramènerai bientôt ici.

— Ça vaut bien toute autre distraction. Partons.

Et, sans ajouter un mot, Baki entraîna la mère Lanternier dans le jardin et lui fit franchir la porte qui fermait l'enceinte du sérail.

L'obscurité devenait de plus en plus intense. La jeune fille rentra dans sa chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte. Elle s'agenouilla et fit sa prière à Dieu; puis elle s'étendit sur un tapis et demeura le front appuyé dans sa main, toute pensive. La presence de Baki avait réveillé ses craintes et ses espérances.

Mille images confuses traversaient ses esprits. Son anxiété se prolongeait: elle ne voyait rien, elle n'entendait rien. La négresse avait-elle fabriqué quelque mensonge. Lui préparait-elle quelque perfidie.

La lune se leva dans ce moment, et elle éclaira la chambre de ces rayons si purs qui forment la lumière du ciel de l'Orient.

On aurait dit la douce clarté que jette une lampe d'albâtre au milieu de l'alcôve dans laquelle s'abat en repliant ses ailes frémissantes, un essaim de petits amours, aux carquois d'or et aux flèches d'argent.

A ces scintillements de la lune, la triste captive secoue sa rêverie; elle relève ses yeux, se dresse sur ses jambes... Soudain, un cri d'effroi s'échappe de ses lèvres... une ombre... une figure humaine sort du tapis que l'esclave a déposé dans un coin de la chambre... elle marche... court à elle...

— Que voulez-vous?... qui êtes-vous?...

— Plus bas... murmura la voix tremblante d'un bel adolescent; ne crains rien, Dagia, mais ne crie pas: car tu donnerais l'éveil, et si l'on me surprenait ici, nos têtes rouleraient à l'instant même sous le couteau des chaous.

— Mais alors que viens-tu faire ici?

— Je viens te dire que je t'aime...

— Qui t'a introduit dans cette chambre?

— Baki, ma nourrice...

— Ta nourrice, je parle donc...

— A Mohammed-Abd-er-Rhaman.

— Au fils de mon maître?

— Oui.

— Tu viens me surprendre lâchement, car Baki a su éloigner ma mère.

— Je viens te dire que je t'aime; je viens te dire que je te demanderai pour femme à mon père et que je t'épouserai, et je viens te prier, au nom de mon amour et de ton salut, de te faire mahométane. Tu ne réponds pas. O Dagia!... sois la perle de ma vie, la flamme de mes yeux, la joie de mon cœur, la richesse de ma maison et l'espérance de ma race.

Et en disant ces mots, le jeune prince prenait les mains de la jeune fille et les couvrait de ses baisers.

— Tu pries au lieu d'ordonner, murmura la captive.

— Je suis l'esclave de ta volonté. Depuis le jour où je t'ai vue pour la première fois à Fez, dans la cour du palais de mon père, je n'ai cessé de t'aimer: ton image m'a suivi partout. Je te retrouve encore plus belle que dans mes rêves.

— Mohammed, tu es si jeune... tu oublies la distance que ma qualité d'esclave et de chrétienne...

— Ici, nous ne connaissons d'autre distance entre un homme et une femme que celle de l'amour ou de la haine. Je t'aime, tu es la première de toutes les femmes de l'empire, et tu dois marcher après ma mère.

— Tu ne me connais pas!

— Baki te connaît. Je sais de toi que tu es belle, car je n'ai qu'à te regarder pour me convaincre de la perfection de tes charmes; je sais que tu es plus courageuse que les plus vaillants, car tu t'es jetée dans la fosse aux lions; et cela me suffit.

— Je n'ose te croire; le fils de l'empereur, il est jeune, il est beau, il est vaillant et bon... Je rêve... c'est un songe, il fait nuit... Eloigne-toi... non... non... tu me presses sur ton cœur.

— Silence... on vient, fit le prince en déposant un baiser sur les lèvres de la captive, je t'aime... on va nous séparer... Dis-moi...

— Oh! oui, Mohammed, je t'aime...

Au même instant, des pas retentirent dans le jardin. Le prince eut à peine le temps de se rouler dans son tapis. Soudain, Baki rentra avec la mère Lanternier. La négresse avait eu la précaution de jeter le burnous d'un kaïd du palais sur les épaules de la bonne femme. Elle lui enleva le burnous.

— Virg nie! s'écria la nouvelle arrivée, en faisant allusion aux couches de la sœur de Baki; nous avons un garçon.

— Tant mieux. Viens te coucher, ma mère.

— Bonsoir Baki.

— Bonsoir.

Mademoiselle Lanternier entraîne sa mère dans la pièce du fond. Baki court au prince: elle l'enveloppe dans le haïk, lui fait prendre le tapis sur ses épaules et disparaît avec lui...

VIII.

On voit encore des rois épouser des bergères.

Le marabout Miatbir fit justement sa visite à la chrétienne dans la matinée qui suivit la nuit pendant laquelle la négresse Baki avait introduit secrètement le jeune prince Mohammed-Abd-er-Rhaman auprès de mademoiselle Lanternier.

Les sollicitations du marabout ne firent que confirmer la belle captive dans sa résolution. Elle vit avec bonheur que sa mère l'encourageait à suivre la religion du vainqueur, et, sans dire un mot de son entrevue avec Sidi-Mohammed soit à Miatbir, soit à sa mère, elle n'accéda à leurs désirs qu'après avoir montré une hésitation qui devait dissimuler la promesse qu'elle avait faite à son amant.

Cependant elle n'osait pas encore s'ouvrir au marabout Miatbir, et elle craignait de se confier à sa mère; car elle n'aurait pas pu accepter de sang-froid les remontrances et les reproches que la bonne femme aurait puisés dans sa tendresse et son bon sens.

Sidi-Mohammed-Abd-er-Rhaman n'était pas plus tranquille que la belle captive. Miatbir lui avait parlé, en termes vagues et indifférents, de la conversion prochaine de l'esclave chrétienne; mais il n'avait pas fixé l'époque de la cérémonie, et il ne s'occupait de cet objet qu'avec un médiocre intérêt. Le prince le pressait de conduire l'esclave à la mosquée, mais il n'osait guère s'avancer dans ses sollicitations. A la fin, vaincu par ces lenteurs et par la violence de sa passion, il confia son secret à son précepteur, et lui peignit son amour avec cette éloquence et cette persuasion qui font des amoureux les plus beaux et les meilleurs parleurs du monde. Miatbir sourit à cet aveu; il présenta quelques observations; Mohammed y répondit avec cet entraînement qui vient d'une âme véritablement éprise et qui sait triompher de toutes les difficultés. Le marabout n'eut pas de peine à se laisser convaincre.

— Prends-la pour ta femme, dit-il, elle sera ta gloire et ton bonheur du jour où elle aura changé de religion.

— Je suis heureux de t'entendre parler ainsi, Miatbir; mais hâte-toi de lui ouvrir le chemin qui conduit à Allah et à Mohammed.

— Attends l'arrivée de l'empereur.

— Il tarde tant à venir.

— Les olives sont mûres.

— Mais il peut s'arrêter en chemin, et son voyage dépend de la bonne ou de la mauvaise disposition des provinces qu'il doit traverser.

— Les tribus sont tranquilles et elles ont payé l'impôt.

— Je l'aime, Miatbir, et chaque jour qui s'envole emporte une espérance détruite, et un désir déçu.

— Sache attendre: le bonheur n'est durable qu'en proportion des sacrifices et du temps qu'il nous a coûtés. Mais j'entends des cavaliers dans la cour... un bruit inaccoutumé retentit, on vient... Que veulent les chaous?

A ces mots, les chaous du palais entrèrent dans la chambre du prince, et leur chef annonça que des cavaliers qui avaient deux jours de marche en avance de l'empereur venaient d'arriver. Muley-Abd-er-Rhaman campait à Klaa.

— Tu l'entends! s'écria Miatbir, dans deux jours, l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman, ton père, fera son entrée dans Maroc.

— Qu'il arrive, qu'il arrive! répliqua le prince.

Et il courut rejoindre la négresse Baki, à laquelle il fit part de cette heureuse nouvelle.

L'empereur Muley-Abd-er Rhaman fit son entrée dans Maroc au jour et à l'heure annoncés par les courriers. Il monta dans son palais et commença, les premiers jours, à régler les affaires publiques; nous pourrions bien dire ses affaires particulières, car l'administration du Maroc est conçue dans un tel esprit et dans un tel but, que tous les intérêts finissent par se confondre avec un intérêt unique : celui de l'empereur. Muley-Abd-er-Rhaman encaisse l'impôt, et il en fait l'emploi qui lui convient le mieux. Il commandite les principaux négociants de son empire, et, à la fin de l'année, ses commanditaires versent dans ses mains plus de cent pour cent des capitaux qu'ils ont reçus de la cassette impériale.

Le marabout Miatbir, de tous les individus intéressés au mariage de Mohammed-Abd-er-Rhaman, fut celui qui, le premier, entretint l'empereur de la chrétienne. Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'importance que le marabout attache à cette alliance. Nos lecteurs l'aperçoivent sans peine. Miatbir se flatte qu'en secondant le penchant qui pousse le jeune prince vers mademoiselle Lanternier, il acquiert de nouveaux droits à son amitié. Il se persuade que la chrétienne doit lui vouer une éternelle reconnaissance. Tôt ou tard Mohammed doit remplacer son père sur le trône du Maroc. Le marabout conserve son influence sur l'esprit du nouveau souverain, et satisfait ainsi sa plus chère ambition.

L'empereur accueillit le rapport de Miatbir avec plaisir, et il se félicita avec le marabout de cette conversion.

— C'est une belle conquête que nous avons faite sur les chrétiens, dit il; car la jeune fille est aussi jolie que courageuse, et elle mérite d'être heureuse. Il m'appartient aujourd'hui de lui faire un sort digne de son mérite, et je vais...

— Mon père! s'écria Mohammed-Abd-er-Rhaman, qui venait d'entrer et qui avait entendu les dernières paroles de l'empereur, j'embrasse tes genoux et je viens réclamer de ta tendresse le prix de ma soumission et de mon bonheur...

— Que demandes-tu?

— Je veux prendre une femme.

— Dans quelle tribu et dans quelle famille?

— La femme que je recherche en mariage fait partie de ta famille.

— Nomme-la.

— C'est ton esclave Dagia.

— Dagia la chrétienne? répliqua l'empereur en rougissant.

— Oui.

— Y songes-tu?

— Oui.

— Où l'as-tu vue? où lui as-tu parlé?

— Je l'ai vue dans le Bour, à Fez, lors de son arrivée et de son départ.

— Je m'en souviens.

— Je ne lui ai jamais parlé. Mais je sais qu'elle est belle, et j'ai entendu vanter le courage et le dévouement dont elle a fait preuve lorsque tu as voulu la séparer de sa mère; je sais encore qu'elle a cessé d'être chrétienne.

— Tu as bien compris la portée de tes sollicitations? tu as bien examiné ton cœur?

— Je l'aime. Allah et Mahomet ont fait naître cet amour dans mon cœur.

— Que pense Miatbir de tout ceci?

— Dagia doit épouser Mohammed. Ne vaut-il pas mieux donner une femme de ce prix à ton fils plutôt qu'à un aga?

— Je te la donne, Mohammed! Relève-toi, et n'oublie jamais que, en acquiesçant à tes vœux, j'ai étouffé les désirs de l'homme pour n'écouter que l'amour du père.

— Qu'Allah et Mahomet te comblent de leurs bénédictions, mon père, et te rendent tout le bien que tu me fais en ce jour! s'écria le jeune prince en se relevant.

A ces mots, l'empereur rentra dans sa chambre. Il voulut demeurer seul; et Dieu seul a pu savoir si ce prince, en accordant la chrétienne à son fils, ne sacrifia pas un dernier amour qui aurait réchauffé de ses ardeurs juvéniles son âme à moitié engourdie par les premières lassitudes d'un âge avancé.

Mohammed s'enferma seul aussi dans son appartement; mais il ne rechercha pas cette solitude pour dérober ses regrets : pareil à l'avare qui se retire dans le coin le plus secret et le plus noir de sa maison, afin de compter et de recompter son trésor, le jeune amant s'éloigna des importuns, dans la crainte qu'une voix indiscrète ne vînt le troubler dans son bonheur.

Miatbir courut informer mademoiselle Lanternier de la réponse de l'empereur. La mère Lanternier tomba à la renverse en apprenant le dénoûment d'une aventure dont elle ignorait le commencement. La bonne femme criait, gesticulait, rendait mille actions de grâces à la sainte Vierge de Saint-Chamont, embrassait sa fille, prenait les mains de Miatbir, poursuivait la négresse Baki de ses questions et bénissait le nom de la gitana Regina. Elle se réjouissait à devenir folle de bonheur. Sa fille Dagia soupirait tendrement, et en revoyant dans ses esprits l'image adorée de Mohammed, elle murmurait les noms chéris d'Allah, de Jésus, du prophète Mahomet et de Marie, reine des anges.

La félicité marche plus vite que l'adversité; aussi sommes-nous obligés de courir pour ne pas nous laisser dépasser par les événements. Dès le lendemain matin, mademoiselle Lanternier et sa mère montaient dans un char à la coupe et aux roues pareilles à celles des chars qui portaient les moissons, aux siècles antiques, dans les plaines de l'Attique. Trois paires de bœufs tiraient ce char. L'empereur précédait et son fils marchait à côté. Une brillante suite, composée des marabouts, des agas, des kaïds, et protégée par cinq cents cavaliers berbères, rehaussait l'éclat de ce royal cortége. Dagia était belle de toute la beauté que pouvait lui donner son amour et son bonheur. La mère Lanternier ne se contenait pas, et elle sifflait entre ses dents, afin de tromper l'envie qu'elle nourrissait de chanter et de parler.

Au moment où la Dagia mettait le pied sur le seuil de la mosquée, on entendit une femme murmurer ces paroles :

— Heureuse fiancée, n'oublie pas la femme que tu as rencontrée dans la tribu de l'Oued-Za.

Mademoiselle Lanternier détourne la tête, elle aperçoit la gitana Regina qui lui tend la main. Elle s'arrête, se trouble, arrache son bracelet et le jette aux pieds de Regina. Mais le chef des chaous ramasse le bracelet. Regina se plaint. Un chaou l'éloigne à coups de bâton.

— Malheur! trois fois malheur sur le fiancé qui m'a volé ma récompense! murmure la gitana en fuyant devant le bâton des chaous. Tu épouses une chrétienne, Mohammed, *tu succomberas par les chrétiens.*

Nul ne s'inquiéta de la Regina. Seule, mademoiselle Lanternier déplora le méchant accueil qu'on venait de lui faire; mais elle n'osa pas se plaindre; elle entra dans la mosquée.

Les cérémonies de la conversion et du mariage s'accomplirent dans la même journée, et le soir, en rentrant au palais, la nouvelle épouse et sa mère allèrent habiter la maison de Sidi-Mohammed-Abd-er-Rhaman, le fils aîné de l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman.

Cette union a été jusqu'à ce jour des plus fortunées. Mohammed a tant d'amour pour sa femme Dagia, qu'il est parvenu à lui faire une vie toute royale; et si parfois le souvenir de la France vient agiter les esprits de Diaga, la jeune femme ne songe qu'à remercier Dieu du sort qu'il lui a fait en la retirant de la condition d'esclave, pour l'élever à la condition de souveraine.

Un seul nuage est venu obscurcir, pendant quelques jours, la félicité des deux époux.

Six années se sont déjà écoulées (le mariage a eu lieu vers les derniers jours de 1837, et nous touchons à l'année 1844). L'émir Abd-el-Kader fuit devant nos colonnes de Mascara, de Tlemcen et de Mostaganem. Il franchit les frontières marocaines, il se jette dans le Riff et compromet ainsi la neutralité qu'a juré d'observer l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman. Bien plus, il finit par entraîner dans sa cause le prince du Maroc, et celui-ci a promis de marcher contre l'armée française. Le maréchal Bugeaud a réuni treize mille hommes, et il a placé son camp à Lalla-Magrnia.

Tout le Maroc est en mouvement. Deux corps d'armée formidables, composés chacun de quatre-vingt mille hommes se réunissent à Mekenès et à Fez. L'empereur envoie chercher à Maroc son fils Mohammed-Abd-er-Rhaman, et il lui confie le commandement en chef de cette armée. Dagia accompagne son époux à Fez : elle est enceinte de six mois; elle va se séparer de son époux. Que de larmes, de regrets vont lui coûter cette absence! Mon Dieu! allez-vous donner la victoire aux Français? allez-vous consommer la ruine et la mort des Marocains? Dagia n'a pas oublié sa première patrie, et si elle désire que la victoire reste à la France, elle ne peut pas, sans se noircir d'une odieuse ingratitude, se réjouir du déshonneur de son mari! Oh! comme elle saigne de douleur, la pauvre femme! oh! qui peut dire ses angoisses et ses perplexités! Mais elle ensevelit ses terreurs, elle sourit et accompagne son mari hors des remparts de Fez. Mohammed, jeune et brave, se montre radieux à la multitude qui l'environne en le comblant de ses acclamations les plus triomphantes. Il court à la victoire, il va chasser les chrétiens de l'Afrique et venger la cause du patriotisme et de la religion contre les envahisseurs.

Le moment de la séparation est venu.

— Adieu, Dagia; courage et amour.

— Adieu, Mohammed; sois bien prudent; je meurs, si tu succombes.

— Nous ne nous battrons pas. Nous allons négocier avec le général français.

— Tu te battras et tu perdras la bataille, murmura d'une voix stridente une femme qui se suspendait à la bride de son cheval.

— Regina! la gitana! s'écria Dagia.

— Oui; celle qu'il a méprisée à la mosquée, le jour de ton mariage.

— Et celle qu'il a tuée en sortant de Fez, fit un des chaous en lui brûlant la cervelle d'un coup de pistolet.

La Regina tomba roide morte aux pieds du cheval. Le cavalier partit au galop, et Dagia rentra pâle et troublée dans son palais.

Et cependant elle avait dit vrai, la gitana. A Isly, Mohammed perdit la bataille. Teize mille Français mirent en déroute cent soixante mille Marocains. Ce prince revint à Fez. Il s'attendait à être condamné à mort. Son père lui fit grâce de la vie. Il alla rejoindre sa femme à Maroc. Elle le consola de sa disgrâce, et elle combla ses vœux en donnant le jour à un fils. Depuis cette époque, mademoiselle Lanternier et sa mère continuent de mener la vie la plus douce et la plus fortunée; et c'est ainsi que deux paysannes françaises, deux esclaves de l'émir, sont entrées dans la famille de l'empereur Muley-Abd-er-Rhaman, et que l'une d'elles finira quelque jour par s'asseoir sur le trône du Maroc.

Ernest Alby.

FIN.

L'ALBANAISE.

PASTORALE.



La falaise tombait à pic, et baignait sa base rocailleuse dans les flots transparents du golfe de Corinthe, un bouquet de pins couronnait le promontoire, et abritait une maison rustique contre les ardeurs du soleil, sans lui cacher le panorama gracieux et grandiose de Corinthe et de la mer Adriatique, de la plaine et des montagnes d'Albanie. Ces gradins gigantesques se développaient aux yeux, depuis la colline cultivée jusqu'au mont fièrement drapé dans ses forêts sauvages, jusqu'au pic plus sauvage encore, déchirant les nues de ses aiguilles de granit. La vue, parmi tous ces objets divers de contemplation, rencontrait dans un point de la grève, caressée par les flots mourants, la cabane tranquille et modeste d'un pêcheur. La maisonnette du promontoire, assise sur sa terrasse élevée, ne jetait pas un regard dédaigneux sur la chaumière inférieure, car une jeune fille l'habitait, et il lui semblait toujours voir la plage nue et brûlante lui envoyer le sourire gracieux du fils d'un pêcheur. Djemma disait depuis l'enfance son amour aux buissons, à l'air, aux vagues et aux montagnes. Locritzi l'avait surpris aux échos, et depuis dix ans tous deux étaient heureux de ce bonheur absorbant que Dieu a semé de préférence dans les solitudes sauvages, comme compensation à leur isolement, et pour embellir d'une joie divine et mystérieuse les rivages où le voyageur vulgaire n'aperçoit qu'ennui, silence et monotonie.

Oh! que Djemma suivait avec anxiété toutes les évolutions de la rame et des filets, du haut de la terrasse naturelle où ne retentissait que le bruissement de la vague expirante parmi le cri des grillons et des cigales. Oh! qu'elle regardait avec joie la barque glisser sur la mer azurée, à travers les rayons du soleil réfractés; et puis, quand les filets en circonférence ramenaient au rivage le butin frétillant, c'étaient des cris de joie, des battements de mains. Et Locritzi, à son tour, contemplait la silhouette gracieuse et flexible de Djemma, tranchant, pendant le jour, dans le ciel ardent, le soir dans l'azur limpide. Aussitôt que la jeune fille était délivrée des soins du ménage, elle descendait l'escalier abrupte de roches mouvantes, qui piquaient droit sur la plage, portant l'urne de terre glaise élégamment posée sur la hanche, et enlacée dans son bras arrondi; Locritzi quittait ses filets alors, et courait, leste et joyeux, vers la fontaine à fleur de mer, à laquelle un rocher servait de réservoir et de voûte; la mousse tapissait les bords du vase naturel, les saules et les cactus achevaient de la protéger. Bientôt les deux amants échangeaient les longs regards de leur noire prunelle; regards ardents et doux sous leurs longs cils de jais, regards de feu que tempérait cependant la pudeur juvénile. Deux cris de joie se répondaient l'un à l'autre. Djemma descendait les derniers gradins en sautillant, Locritzi lui tendait la main, et la pressait avec ivresse; l'urne vide restait déposée près de la source, et oubliée longtemps pour de doux entretiens; on se redisait des pensées d'impatience légitime, on s'entretenait de bonheur présent, de félicités à venir; la fortune seule était oubliée dans une affaire où elle paraissait inutile; les contrariétés sérieuses, jugées impossibles, n'étaient pas même prévues; délicieuse fusion de deux âmes confiantes, qui se formulait en transports sans cesse répétés, jusqu'à ce qu'un cri parti de la barque du pêcheur, ou du promontoire du berger, vînt rappeler aux amants un travail impérieux, un retour nécessaire; alors ils se quittaient sans murmurer; ils calmaient leurs regrets par la promesse d'un prompt retour à la fontaine; Djemma posait l'urne sur sa tête, l'y maintenait de son bras gracieux, grimpait la rampe, et marquait chaque pose en se retournant pour échanger un mot. Enfin elle atteignait sa maisonnette, et Locritzi, chargé de sa provision renouvelée de bonheur, retournait à sa barque et à son père.

Un jour, il était fête, Djemma reçut de Corinthe le plus gracieux des costumes albanais. Il lui venait de son père, désireux de récompenser son activité, en lui consacrant une partie du prix des lainesq u'il était allé vendre à la ville. A déballer de tels objets, Dieu sait si les jeunes filles sont expertes! riant, fo-

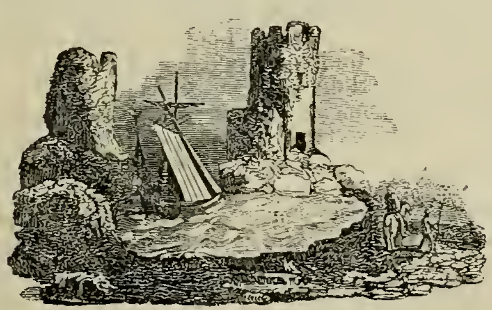
lâtrant de cette folle ivresse de l'enfance, car simplicité de mœurs retarde l'âge, et fait marcher de front l'amour et la naïveté: elle endosse son costume, et descend le promontoire en courant vers Locritzi, qu'elle appelle en battant des mains. Lui, l'a bien vite entendue, il vient à elle, et s'arrête interdit. Grand Dieu! Djemma, si simple naguère, est maintenant couverte de galons, et toute luisante de similor!...

— Oui, c'est bien moi, ouvre tes plus grands yeux, répondelle en pirouettant sur son pied mignon. Mon béret, doré sur toutes les coutures, n'est-il pas bien posé sur l'oreille? Mon spencer rouge, bariolé de passementerie noire, ne dessine-t-il pas bien en cuirasse la taille de ta bonne Djemma? Le jupon blanc glacé ne prend pas mal les hanches, et les bas, lamés de paillettes, suivent assez bien les contours que les brodequins n'atteignent pas.

— Oh! merveilleux! admirable! s'écria Locritzi. La femme du pacha d'Albanie ne serait rien auprès. La sultane de Constantinople, ce soleil du sérail, pâlirait devant toi! Et dire que Djemma, si belle, même sans parure, m'aime encore sous ces atours nouveaux! Ah! tu veux donc faire mourir d'envie tous les jeunes gens du canton de Corinthe.

— Peut-être. Car si ces beaux vêtements agissent sur mon amour, c'est pour l'augmenter et lui prêter le reflet de leur splendeur; si j'ai plaisir à les mettre, c'est pour te les montrer; si je les remercie de me rendre plus belle, c'est que je suis sûre de mieux te charmer.

Locritzi, au comble de l'ivresse, admirait ensemble et détails, et comme désir de toucher est inséparable du plaisir de voir pour les natures simples, il s'empara du béret, et le plaça bien coquettement sur sa tête. Enhardi par les applaudissements de Djemma, il prit aussi le collier de corail, la guimpe de velours, et en orna son cou. Djemma le trouva si gentil et si beau sous ces premiers emprunts de costume féminin, qu'elle dénoua son spencer, et en adouba son fiancé... Il fit merveille sur sa poitrine robuste! Encouragée, elle décrochète son jupon supérieur, et le roule à la taille de Locritzi. Enfin, de concession en concession, elle ne conserve que la camisole et les caleçons de toile blanche; la fine fleur de sa toilette est passée à Locritzi. Quel talent inspirerait l'amour, si ce n'était celui de la parure? Artistement ajusté par sa dame d'atours, le jeune homme devient une jolie Albanaise délicieuse, fière, cambrée, admirée surtout par l'auteur de la transformation; mainte charmante espièglerie, mille câlineries délicieuses, mille intraduisibles causeries succèdent à cet échange de costume; ils s'asseyent derrière un myrte, tournent le dos à la mer, font face à la maisonnette du promontoire, et appellent la sœur de Djemma, pour admirer la métamorphose de Locritzi.



Cependant, une barque arrivait de l'Adriatique, barque à quatre rameurs en chemise, ayant pont à l'arrière, voile latine sur l'avant; barque à tournure suspecte, cachant sa marchandise et son pavillon. Les deux amants absorbés dans leur conversation, ne s'inquiètent pas de sa manœuvre. Elle approche du bord; le chef d'équipage, couché à plat ventre, dresse la tête, et explore la plage de son regard fauve et ardent. Il distingue le buisson, et d'un geste fait virer la proue vers ce point; elle touche le sable, et il s'élance sur la plage, amenant six hommes armés avec lui. Leur tromblon, leur poignard, leurs quatre pistolets à la ceinture désignent, non-seulement des Turcs, mais des pirates. Ils avancent, protégés par un silence que le sable fin ne permet pas à leurs pas de trahir. A un cri du chef, ils entourent le buisson, et les amants passent du bonheur à l'esclavage; ils se réveillent de leur abandon joyeux, les mains garrottées par celles des pirates, et la gorge sous leurs poignards... Avec une résolution, rapide comme la pensée, ces pourvoyeurs de harems, trompés par le costume féminin de Locritzi, le prennent dans leurs bras et l'emportent; Djemma est garrottée, pour annihiler sa résistance, et on la laisse étendue sur le sable. Ses cris déchirants n'aboutissent qu'à faire hâter les pirates; ils jettent Locritzi à fond de cale, et la barque est poussée au large.

Quelle force ne donne pas le désir de sauver ce qu'on aime! Après maints efforts, Djemma parvint à rompre ses liens. Furieuse, éperdue, elle court à la mer poussant des cris d'angoisse; jetant en sanglots, sa vie, son âme. Les vagues ne l'arrêtent pas. Dominée par cette attraction que donne le courage du délire, elle passe au large, perd terre, se lance à la nage, avançant à l'aventure, et luttant contre les flots qui semblent repousser sa témérité.



— Pirates cruels! s'écriait-elle avec détresse; si vous emportez Locritzi, emportez donc aussi Djemma, et j'aurai presque la force de vous bénir.

Mais la barque fuyait toujours, ne répondant à aucune de ses douleurs, pas même par les cris de Locritzi, qui, garrotté au fond du bateau, ne pouvait pas dire adieu à son amante; Djemma nageait encore, déjà sans espoir, il est vrai; mais toujours avec la force d'un instinct qui ne raisonne pas. Bientôt l'épuisement paralyse sa surexcitation fébrile, ses bras ralentissent leur mouvement, sa tête se perd, les regards se voilent, l'eau pénètre dans l'œsophage, et alors, épouvantée du néant qui l'environne, de la séparation éternelle qui la menace, elle s'évanouit.

Dieu eut pitié de tant de dévouement; soutenue par ses jupons flottants, Djemma fut portée par les vagues qui poussaient au rivage; elle arriva sur le bord comme Moïse dans son berceau, comme le naufragé sur un débris, et alla échouer sans connaissance, sur la plage déserte. Le sang circulait encore; mais l'irrégularité du pouls, le froid général du corps, la pâleur livide de la face, n'annonçaient que trop une mort prochaine; elle se révélait dans les intervalles de l'agonie par des hallucinations funèbres, mêlées de souvenirs joyeux, de douces visions, presque aussitôt éteintes qu'apparues, dernier balancement de l'équilibre humain qui se dérange, dernière lueur de l'âme qui s'éteint dans le naufrage du corps. Djemma se sentait mourir, et elle mourait presque sans regret, car elle quittait une terre où Locritzi n'était plus, où le souvenir ne pouvait être pour elle que dérision et désespoir.

Tout à coup, cependant, elle sent son front se relever; mais, par une force étrangère, une certaine chaleur remonte au cer-

veau, mais cette chaleur est évidemment artificielle ; ses yeux se rouvrent, un visage compatissant est près du sien ; deux regards attendris suivent avec anxiété le réveil de ses regards, ce n'est pas Locritzi ; mais il y a tant de douceur dans les traits de l'étranger, tant de pitié dans ses soins, tant d'affection dans ses caresses, qu'elle se laisse revenir à la vie, à la vie qu'elle pourra employer à songer à son amant, à le pleurer ; pensée plus douce encore, à l'attendre! Et quel cœur serait assez aride pour ne pas pouvoir alimenter cette plante impérissable, l'espoir?

Tout prend de plus en plus la couleur de la vérité ; un homme jeune la soulève, il tient encore à la main le flacon bienfaisant qu'il lui a fait sentir, et la gourde d'où s'est échappée goutte à goutte la liqueur stimulante qui maintenant circule dans sa gorge. C'est un chasseur, il porte la longue carabine orientale en bandoulière. Djemma lui sourit tristement, il y répond par un cri de joie, et lui témoigne par un serrement de main le bonheur qu'il a de la rendre à la vie.

— Merci, ô mon sauveur! lui dit-elle. Séparée de *lui*, j'avais d'abord désiré mourir; mais qui pourrait désirer l'agonie, qui ne regretterait pas le soleil natal, la maison de son père, la plage enfin où *ils me l'ont* enlevé, mais où *il* peut revenir un jour. Ah! penser à ce retour possible, n'est-ce pas s'assurer la force de vivre?

— Pauvre fille! dit le chasseur en l'aidant à marcher de ses deux bras, vous voilà mieux, vos forces reviennent; mais où puis je vous conduire? Cette plage est déserte, et ma demeure bien éloignée!

— Mettez le comble au dévouement en me ramenant chez mon père ; notre maison est bien loin d'ici, mais avec du temps, du courage surtout, nous atteindrons le promontoire des Pins, et je vous devrai deux fois la vie.

— Ah! je serai trop récompensé par votre reconnaissance. Si vous me devez la vie, je vous dois le moment le plus heureux de la mienne. Que de beauté sur vos traits, malgré la pâleur de la syncope ; on dirait que cette blancheur extrême vous prête une limpidité céleste.

La jeune fille s'appuya fortement à son bras ; ils cheminèrent lentement, et les derniers rayons du soleil doraient les plus hautes crêtes des montagnes d'Albanie quand ils arrivèrent au promontoire.

L'amour spontané et sans motif raisonné est une douce et puissante attraction; il le cède cependant à l'amour né dans un transport de dévouement, et raffermi par le bonheur d'avoir dissipé une agonie et racheté une belle existence. Que la pâleur et les évanouissements d'une jeune fille sont de forts liens pour saisir un cœur généreux et exalté! Quand l'amour envahit le cœur par l'imagination, il s'empare de tout l'homme et ne conserve plus de mesure. On se sent si puissant auprès de celle qui vous doit la vie! En ramenant Djemma à son père, le chasseur Zotariz en était déjà là ; il aimait Djemma d'un amour contemplatif et tendre, qui pouvait admettre la temporisation, mais la violence de sa volonté ne tolérait pas l'incertitude. Cet amour ne demandait pour aliment qu'un regard, un mot de réciprocité; sur ce seul fondement, il allait devenir inébranlable.

Dès qu'il eut rendu la jeune fille à son père, la discrétion le fit s'éloigner un instant; mais la chasse n'avait plus d'attraits pour lui ; sa demeure était à trop de distance ; il éprouvait le besoin de ramener constamment ses regards sur celle de Djemma. Errant à l'entour, il attendit avec anxiété que l'apparition du lendemain lui donnât le droit de venir revoir, sans indiscrétion, celle qu'il avait la veille arrachée à une mort certaine.

Accueilli comme un sauveur dans sa famille, il trouva la malade dans le double délire d'un amour brisé et d'une fièvre ardente. Saisi d'un désespoir communicatif, il resta près du chevet ce jour-là, le lendemain et le jour suivant encore. Djemma levait quelquefois les yeux sur lui, et le jeune homme, saisissant l'apparence d'un sourire, se rattachait à ce lit de douleur où il n'entendait la malade prononcer d'autre nom que celui d'un rival inconnu. Cependant, quel amour ne se nourrit pas d'illusions et d'espérances! Dans les intervalles calmes et lucides, Djemma lui tendait une main reconnaissante, le bénissait du regard, et il devenait heureux.

Chez les peuples simples, chacun connaît maints secrets pour soulager et guérir. A toutes les crises douloureuses, Zotariz opposait quelque baume, et, à chaque réveil paisible, Djemma apercevait tout d'abord son visage attendri penché sur son front.

Avec l'appui de circonstances si favorables, comment ne pas pénétrer dans un cœur, quelque meurtri qu'il soit? Comment ne pas trouver place, je ne dis pas dans l'amour, mais dans l'amitié et l'estime. Ah! Zotariz fut bien heureux après la guérison. Assise sur sa chaise de paille, prenant le soleil sous la treille de pampre, Djemma lui tendait la main, pressait la sienne avec tendresse, et son regard lui envoyait des témoignages de sincère affection, que Zotariz s'exagérait et prenait pour de l'amour.

Un événement terrible, pour le cœur déjà si éprouvé de Djemma, vint encore resserrer ce lien du dévouement et de la reconnaissance. La solitude et la pauvreté ne purent mettre ce canton à l'abri du pillage, à peu près périodique dans ces contrées malheureuses. La maison du berger fut assaillie par une bande d'Albanais licenciés, et Djemma vit se renouveler, sur une échelle plus grande encore, les brutales violences qui lui avaient ravi Locritzi ; enlevée par un de ces bandits, elle allait porter ses larmes dans quelque harem, quand Zotariz, cou.ant à son secours, étendit le ravisseur d'un coup de carabine, lui arracha Djemma et l'emporta à son tour, mais pour la délivrer. Là dut se borner, hélas! l'intervention du courageux jeune homme. La maison de Djemma fut brûlée sous ses yeux, son père égorgé, et son jeune frère et sa sœur, emportés comme excellente marchandise, allèrent garnir le marché des esclaves.

Ainsi, à peine convalescente d'un coup affreux, Djemma éprouvait la dernière des misères. Que fallut-il pour qu'elle ne succombât pas sous ce nouveau malheur? Le souvenir de Locritzi, l'espérance de le revoir, surtout le dévouement sans bornes de Zotariz, qui semblait suivre les progrès du désespoir de Djemma, et grandir avec eux.

Affaiblie par ces longues épreuves, la jeune fille n'était plus capable de prévenir la faim, de se chercher un asile ; immobile sur les ruines de sa maison, elle y aurait bientôt terminé ses malheurs. Mais Zotariz prit sa main, elle se laissa entraîner sans réflexion, obéissant pour ainsi dire à la pente naturelle qui nous retient à la vie à notre insu ; et Zotariz la conduisait dans sa demeure. C'était une chartreuse carrée bâtie en pierre blanche, couverte en terrasse, et ombragée de palmiers et de pins. L'aridité de la colline pierreuse qui lui servait de socle n'était interrompue que par quelques bouquets de laurier-rose, de cactus ou d'olivier rabougri. En arrivant sur le seuil, Djemma fit un mouvement en arrière; l'honnêteté lui révélait tout à coup ce qu'avait d'étrange son refuge chez Zotariz.

— Moi, chez vous! dit-elle, moi, la fiancée de Locritzi!..

— Mais je suis Zotariz ; ma maison est la seule où vous puissiez trouver un asile, et je suis fier d'ajouter, tendresse, respect et dévouement!.. dit le jeune chasseur en cherchant à la calmer.

— Ah! respect et dévouement sont des sentiments que je vous rends aussi, répondit-elle; je ne pourrais vous les refuser sans ingratitude, et la reconnaissance a pris aujourd'hui dans mon cœur la place qu'y occupait autrefois l'amour; mais, vivre sous votre toit! le soin de mon honneur, le soin de votre dignité me l'interdisent.

— Vous m'enlevez la force de vous désapprouver ; je vous rends l'habitation que vous avez perdue sans vous y imposer un hôte dont la présence vous blesse. Un bosquet sous le ciel peut me servir d'abri. Cette maison devient exclusivement la vôtre, je ne m'y présenterai qu'à l'heure où vous m'en donnerez l'autorisation.

Djemma s'arrêta tout émue; tant de générosité faisait palpiter son cœur; elle voulut refuser; mais Zotariz menaça de disparaître pour toujours, et la jeune fille ne put que s'agenouiller en action de grâce... Elle entra dans la maison, Zota-

riz lui en indiqua les pièces, les meubles, les ustensiles; il lui baisa la main, et alla passer la nuit à quelque distance dans un épais bosquet d'orangers.

Cette soirée, le lendemain, et bien d'autres jours encore, furent employés par Djemma à songer à Locrizi, par Zotariz à peser ses chances d'un mariage prochain. Et comment n'aurait-il pas espéré ce dénoûment? Djemma lui témoignait tant de reconnaissance, elle souriait à son approche avec tant de candeur. La sévère raison enfin lui disait assez que Djemma n'avait que lui au monde pour la nourrir et la protéger, et cette considération devenait péremptoire; Zotariz s'enhardit et ne pouvait plus résister au besoin d'éclaircir sa position; il entraîna Djemma sur un promontoire d'où le regard embrassait les montagnes et la mer. La jeune fille étudiait son émotion extraordinaire avec anxiété, il la sortit bientôt de toute incertitude.

— Djemma! lui dit-il, ces mers, ces plaines, ces montagnes, ont suivi tous mes mouvements; Dieu a pénétré du haut du ciel les pensées secrètes de mon âme. Demandez à Dieu, à la mer, aux montagnes, si toute ma vie n'a pas été à vous, depuis que je vous rencontrai inanimée sur la plage? Demandez-leur si la réponse que j'attends de vous ne doit pas porter l'arrêt de mon bonheur ou de ma mort.

— Zotariz! ô ciel! que veulent vos regards perçants, vos paroles brûlantes? s'écria Djemma avec effroi.

— Obtenir un aveu d'amour qui assure ma félicité et le triomphe de mon orgueil, car la beauté vous a rendue reine de la Grèce.

Djemma avait depuis quelques jours prévu et redouté ces aveux.

— Zotariz, répondit-il, avec un calme qui pouvait laisser entrevoir également l'adhésion et le refus, les fleurs sont les interprètes de la nature; l'hiver a tué les pâquerettes, attendez que le printemps les ranime et me permette de les consulter.

Zotariz, frappé au cœur, mais résigné, promit d'attendre, et ne renouvela ses instances qu'à la naissance des marguerites. Djemma n'avait pas distingué leur retour, tant elle était occupée à regarder si la mer ne lui rapportait pas l'amant qu'elle lui avait ravi.

— Zotariz, dit-elle, il ne me suffit pas de consulter les pâquerettes; le fruit du grenadier exprime, par la disposition de ses casiers, un langage que les cœurs prudents interrogent avant de s'engager. Attendez la maturité des grenades.

Zotariz se soumit encore, murmurant à demi, et Djemma regarda l'horizon bleu du golfe de Corinthe, laissant naître, grandir, mûrir les fruits des grenadiers.

— Les grenades ont acquis tout leur développement, lui dit un jour Zotariz, n'ont-elles pas instruit votre cœur de la réponse qu'il doit me faire.

Djemma avait les yeux fixés sur la mer.

— Zotariz! s'écria-t-elle avec exaltation, ne voyez-vous pas un homme lutter contre les vagues qui l'éloignent du rivage?

— Et ne voyez-vous pas aussi mon cœur soulever ma poitrine, et vous demander grâce de vos retards.

— Zotariz, il bat les flots de ses bras et de ses pieds alternatifs, il avance vers la plage!... dit la jeune fille en considérant le nageur dans une attitude inspirée.

— Djemma! tout ce que j'ai souffert ne peut se comprendre. Est-ce donc le désespoir que vous réservez à mon dévouement.

Et Djemma, la pensée toujours attachée sur la mer poursuivait sans l'entendre.

— Zotariz, il triomphe, il dompte les dernières vagues; si c'était *lui* Zotariz, si c'était *lui!*

Et sans plus attendre, elle s'élança vers le rivage, et Zotariz la vit se jeter dans les bras du nageur. Leurs cris de joie, portés par la brise, leurs étreintes ineffables, torturaient l'amant délaissé.

— Ingrate! balbutia-t-il avec jalousie; barbare, qui frappes du poignard l'homme qui te sauva trois fois la vie, dois-je t'accabler de reproches éclatants ou me venger dans le silence?

Il s'exagérait l'injustice de Djemma; l'amour ne la rendait pas insensible au long dévouement qu'il lui avait montré quoique absorbée dans le bonheur de retrouver son amant; elle se rappelait encore Zotariz, et s'empressait de le lui conduire comme on présente un fiancé à un frère, à un ami... Pendant qu'ils remontaient la grève, en tenant leurs bras entrelacés, Locritzi raconte son transport à Constantinople, son évasion du marché des esclaves, sa fuite sur une galère vénitienne, enfin son naufrage récent au cap, où tout l'équipage avait péri. Mais il pensait à Djemma, à sa cabane; il était bon nageur. Quelle tempête aurait pu l'empêcher d'aborder, auprès de tout ce qu'il aimait. A ce moment, ils rejoignent Zotariz, qui les attendait immobile et pétrifié sur le promontoire.

— Zotariz, s'écrie la jeune fille, persuadée que l'univers entier doit partager sa joie, voici celui qui a fait ma félicité depuis l'âge où le cœur s'éveille, jusqu'au jour où les pirates me l'ont ravi. Acceptez-le comme un frère, et vous Locritzi, accueillez Zotariz comme mon sauveur; mettez le comble à mon ravissement en vous jetant dans les bras l'un de l'autre, moi, je vais chercher des aliments, des boissons bienfaisantes pour réparer les longues fatigues de Locritzi.

Elle s'éloigne, Locritzi et Zotariz demeurent face à face, la tête haute, le regard altier et soupçonneux. La jalousie avait lentement gagné le cœur de Zotariz; Locritzi la sentait envahir le sien avec toute la violence de l'imprévu; ils s'explorèrent quelques instants en silence, Locritzi fit enfin irruption par ces mots:

— J'ai brisé mes fers, affronté les tempêtes, surmonté les naufrages; maintenant rendu à ma patrie, est-ce encore une tempête qui m'attend, un écueil qui me menace. Homme, comment avez-vous connu Djemma?

— Si votre pensée est irrésolue, la mienne ne l'est guère, répondit Zotariz, le regard enflammé; en voyant Djemma courir haletante vers un naufragé j'ai découvert un rival; nous voici marchant de front sur un sentier étroit et roide, où l'homme de cœur ne tolère ni confident ni ami. L'amour de Djemma est aussi la conquête que j'ambitionne, et la mort seule, ajoute-t-il en portant la main à son poignard, pourra m'y faire renoncer.

— Toi, son amant! s'écria Locritzi avec fureur. O ciel! suis-je trahi par une infidèle ou bravé par un audacieux?

— Silence, Djemma revient, c'est à elle qu'il appartient de juger notre cause et la sienne.

La jeune fille approchait leste et joyeuse, portant un panier de fruits et un flacon de vin. Elle croyait retrouver les jeunes gens les mains jointes comme deux amis; leur attitude irritée, leurs yeux flamboyants, lui arrachèrent un cri d'effroi.

Locritzi lui saisit le bras d'un air inquisitorial et sombre.

— Djemma, j'ai supporté toutes les douleurs de l'absence, toutes les tortures de l'esclavage, parce que votre amour me soutenait. A mon retour, est-ce la trahison que je retrouve, et dois-je regretter de n'avoir pas été englouti dans les flots?

— O ciel! que cache ce regard que je n'avais jamais vu? Vous trahir Locritzi! étouffer ma propre joie, me charger d'un crime inexpiable?...

— Tu sais si je t'aime! Tous les jours de ma vie déroulés dans leurs profondeurs les plus secrètes, te diraient si jamais j'eus d'autre pensée que celle de t'appartenir. Dieu m'a prêté ses miracles pour te rejoindre, et l'enfer me fait trouver à tes pieds un rival qui me dispute ton amour.

— Un rival! fit Djemma avec un cri stupéfait. Zotariz prit la parole avec la solennelle fierté de l'Orient.

— Oui, dit-il, un rival qui met sa gloire à te plaire, son bonheur à te posséder, non par la force, j'ai dédaigné d'employer ce moyen, mais par la libre volonté du cœur.

— Tu l'entends, Djemma! c'est ta foi qu'on veut faire parjurer, amitié d'enfance, feux ardents de la jeunesse, périrez-vous en un jour ou serez-vous immortels?

— Immortels! immortels! s'écria la jeune fille en se jetant dans ses bras. Nous n'avions monté que les deux gradins de la

tendresse, celui d'amis, celui d'amants; je viens te prier de monter le troisième, en étant mon époux...

— Femme ingrate et cruelle! est-ce ainsi que tu foules mes droits! s'écria Zotariz en fureur.

— Vos droits, grand Dieu! repartit Djemma interdite.

— Oserais-tu bien les méconnaître en face de cette plage où je te relevai mourante, de ce promontoire où l'on ne voit plus que les ruines de ta demeure renversée par les brigands? Djemma, je ne t'ai jusqu'ici découvert mon amour que par des bienfaits, apprends quels ont été les tourments d'une longue attente... Chasseur par passion, et assez riche pour suivre mes caprices, je devais épouser la fille du klephte Bolariz. Des bijoux, des trésors, de grands domaines concouraient, avec la puissance et la considération, à faire de cette fière beauté le parti le plus brillant de la Grèce. Elle m'aimait, je me contentais de l'estimer, et j'allais devenir, par sa main, roi souverain de ces montagnes; mais je te rencontrai évanouie sur le sable. Mon cœur reçut de tes yeux mourants une étincelle miraculeuse qui consuma mon passé, transforma le présent, et me fit ton esclave; depuis lors, mon existence se confondit avec la tienne pour la vie et pour la mort. Deux arbrisseaux qui entrelacent leur tronc, se pressent et se confondent en grandissant, ne sont pas plus inséparablement liés l'un à l'autre. Djemma, cette vie qui te permet de revoir Locritzi, tu m'en es redevable; cette maison où tu l'as reçu, c'est moi qui te la donnai; cette liberté, arrachée aux Albanais, destructeurs de ta famille, tu la dois à mon courage. Tu n'as rien en toi qui ne dépende de Zotariz; et maintenant, tu m'enlèverais tout pour le donner à cet oisif heureux qui n'a d'autre mérite que de s'être laissé aimer?... »

La jeune fille, qui sentait vibrer la reconnaissance, prêtait une oreille plus attentive, et voulait repousser l'accusation d'ingratitude... Locritzi la prévint.

— Et depuis quand, dit-il à son adversaire, les bienfaits d'un étranger doivent-ils ébranler un amour né avec l'enfance, béni par nos pères, consacré par quinze ans de soupirs et des serments.

— Et qui osera condamner celui qui a rendu la vie à céder le pas à l'homme qui n'a fait que jeter à la jeune fille quelques regards intéressés? reprit Zotariz.

Et tous les deux se menaçaient déjà de ce coup d'œil que l'on ne retrouve que sous les fronts cuivrés du Midi, et Djemma, désespérée, remplissait ses yeux de larmes suppliantes.

— Le cœur est toute la femme, s'écria Locritzi, en saisissant Djemma. Celle-ci est toute à moi depuis que son cœur me promit son amour.

— L'exil a tout rompu! reprit Zotariz; sans moi, tu n'aurais retrouvé sur la plage qu'un cadavre!

— Quelque étendue que soit la reconnaissance, elle ne commande que respect et dévouement, repartit Locritzi; à l'amour seul appartient l'amour; Zotariz, va chasser le chamois dans tes montagnes.

— Un congé insultant! et vous le sanctionnez, madame? s'écria Lotariz en dégainant son poignard.

— Ciel! m'avez-vous rendu la vie pour me l'arracher plus tard, en poignardant celui que j'aime?

— Que vous aimez! répondit Zotariz avec une douloureuse tristesse. C'est donc la mort que vous donnez à froid à celui qui vous rendit la lumière. Djemma, j'aurais cru du moins à votre pitié! Il ne vous souvient plus de ces regards inquiets attachés sur votre lit d'agonie, et qui exhalaient ma vie pour la faire passer en vous? Il ne vous souvient plus de cet incendie, de ce massacre où votre père trouva la mort, et votre sœur la captivité? Ah! maintenant que vous êtes libre, faut-il que j'en sois réduit à rappeler les droits du libérateur? Venez sur les cendres de votre demeure consommer la trahison qui me dévoue à la torture des amants tendres et méconnus.

— Mais la trahison implique une promesse oubliée; je ne vous promis que respect, dévouement, et ces deux sentiments ne sortiront jamais de mon cœur.

— Ah! plutôt la haine qu'une pitié dédaigneuse. C'est votre dernier? mot ajouta-t il d'un air sombre et concentré. Eh bien, ce n'est plus à vous que j'en appelle... Madame, n'espérez pas m'attendrir par le mot respect, qui n'est pour moi qu'une dérision : votre bonheur avec un autre m'infligerait un trop affreux supplice. Locritzi, s'écria-t-il avec le regard jaloux de klephte indompté, aux armes! et que l'un de nous célèbre sa vengeance ou son amour sur le cadavre d'un rival.

— Vengeance! ah! j'en suis altéré! repartit Locritzi en repoussant Djemma pour brandir son poignard.

— Vous menacer, grand Dieu! mourir l'un par la main de l'autre! s'écria Djemma désespérée; et elle semblait vouloir leur imposer par l'autorité de son regard. Locritzi, jetez ce poignard, et que Zotariz soit votre frère; vous savez tout ce que je lui dois.

— Qu'il s'éloigne, et qu'il place les mers entre nous, répondit l'amant impétueux.

— Zotariz, soyez satisfait de mon respect et de ma reconnaissance, dit la jeune fille; laissez-moi réserver l'amour au malheureux à qui j'appartiens depuis l'enfance, et qui a tant souffert.

— Ah! c'est là le tableau auquel on condamne mon amour repoussé? s'écria Zotariz. Mets-toi en défense, Locritzi, dans un instant je la verrai seule, ou la mort m'aura soustrait à tous les supplices.

— Arrêtez, malheureux! s'écria Djemma en les séparant; si vous connaissiez ma résolution, vous ne vous promettriez pas ainsi la mort l'un à l'autre... Zotariz! pitié pour Locritzi: écoutez cette supplication dernière.

— Ah! c'est trop jouer avec ma patience.

— Locritzi, pitié pour Zotariz! poursuivit la jeune fille.

— Cessez vos prières, je croirais qu'elles cachent la trahison.

— Réjouissez vous donc tous les deux, vous ne serez ni trahis ni méconnus, s'écria Djemma avec une sorte de délire.

A ces mots, se tournant à l'écart, elle prit un flacon suspendu à sa ceinture, et le déroba à leurs regards; puis, revenant à eux, belle de calme et de dignité, elle leur dit avec émotion:

— Unie à l'un par l'amour le plus tendre, à l'autre par la reconnaissance la plus vive, je voulais vivre près de vous de la céleste vie d'amie et d'épouse; vous ne me présentez que haine et menaces sanguinaires; vous me condamnez à voir périr ce que j'adore le plus ou ce que j'estime le mieux. Mon cœur, pressé entre ces deux affections, se refuse au sacrifice, et, plus fort que vos fureurs, il saura n'être ni parjure ni ingrat.

Et sa tendresse s'exhalait en paroles héroïques, en regards baignés de pleurs, un mélange d'amour et de sentiment fraternel lui donnait le front expiré d'un martyr.

— Oui, je voulais vous unir comme frères, et pour obtenir cette alliance, j'aurais renoncé à l'hymen, satisfaite de vivre entre celui à qui je dois le bonheur, et celui à qui je dois la vie; Dieu est témoin que vous le refusez; vous persistez à vous arracher les entrailles; l'amour aveugle a trop souvent changé les hommes en bêtes féroces. Ces fureurs ne se renouvelleront pas pour Djemma. Vivez Locritzi, vivez Zotariz; si de funestes prétentions vous ont armés l'un contre l'autre, peut-être la communauté des douleurs vous unira-t-elle d'amitié sur un tombeau.

— Un tombeau! balbutièrent-ils tous les deux en la considérant étonnés.

— Oui, un tombeau. C'est le seul repos que vous ayez laissé à Djemma; car elle n'a pas le courage barbare de sacrifier l'amour à la reconnaissance, ni la reconnaissance à l'amour.

— O ciel! que voulez-vous dire?...

— Regardez mon visage, sa pâleur ne vous explique-t-elle pas ma pensée?

Zotariz et Locritzi se sentirent sillonnés par les frissons.

— Djemma, dissipez nos cruelles angoisses...

— Il faut donc que je me répète encore; ne pouvant vous retenir unis autour de moi, je n'ai pas voulu être un objet de discorde et de crime. Ma mère avait attaché un flacon à ma ceinture pour me soustraire aux périls que je ne pourrais conjurer,

j'ai cru le moment venu de m'en servir; vous avez pu me voir le vider d'un seul trait.

— Grand Dieu, c'était du poison!...

— Dites un moyen de pacifier ceux que j'aime presque également, mais à des titres divers... et leur tendant la main à l'un et à l'autre, elle ajouta : Locritzi, vous aimerez Zotariz qui me sauva de la mort et m'arracha aux Albanais. Zotariz, vous aimerez mon ami d'enfance que je vous recommande, vous l'aimerez, ne fût-ce que par pitié, ma mort va le rendre si malheureux!...

Les deux rivaux se considéraient stupéfaits et glacés, Djemma chancelait, ses yeux perdaient leur vivacité, mais conservaient encore en s'éteignant leur ineffable tendresse. Les deux rivaux la soutinrent dans leurs bras; elle leur partagea un dernier regard, et son corps, déjà sans vie, descendit doucement sur le gazon...

Qui pourra comprendre le désespoir des deux amants; les yeux attachés sur le cadavre, ils restèrent longtemps muets, se refusant à croire à un malheur si grand, à un heroïsme si surhumain. Des larmes inondaient leurs joues, et coulaient sur celles de la généreuse jeune fille. Le soir, à l'heure où la lune blanchissait la montagne et dorait le golfe de Corinthe, leurs bras se réunirent pieusement pour porter le cadavre sous les cyprès voisins, leurs mains se réunirent pour lui creuser un tombeau, et dès ce jour, fidèles à la dernière prière de Djemma, ils restèrent unis pour pleurer celle qu'ils avaient aimée, et donner à l'ombre la paix qu'ils avaient refusée à la femme.

CÉNAC MONCAUT.



QUI VIVE.



I.

La victoire de Fleurus venait de rendre la Belgique à la France. Les armées coalisées, chassées du sol français, avaient été forcées de porter le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi. Vers la fin de septembre 1794, le général Kleber, commandant la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait investi Maëstricht qui comptait une garnison de 9,000 hommes, et qui menaçait de résister longtemps aux troupes républicaines. Au commencement de novembre, Kléber apprend que les Autrichiens se sont retranchés en deçà de la rivière de la Roër, dont les eaux, grossies par les pluies continuelles du mois de septembre, deviennent chaque jour un rempart plus formidable. Le général n'hésite pas, il laisse devant Maëstricht 15,000 hommes, et, avec le reste de ses troupes, il gagne à marches forcées les rives de la Roër où il établit son camp presque en face des retranchements ennemis.

Les Autrichiens contemplent étonnés ce corps d'armée que les privations ont épuisé, mais dont rien n'égale l'audace et le courage, si ce n'est la misère et le dénûment; la brise leur apporte les joyeux refrains, les chants patriotiques de ces soldats en haillons, sans souliers, souvent sans pain, que la nécessité rend intrépides, et qui, confiants dans l'étoile de la France, attendent patiemment des temps meilleurs. Ils admirent sans le comprendre ce patriotisme national qui les conduit en avant et les mène sans cesse à la victoire, et ils écoutent en tremblant les hymnes à la patrie que les Français chantent en chœur, et qui tant de fois déjà ont signalé leur triomphe.

Le découragement avait gagné l'armée autrichienne, la démoralisation avait envahi les hordes stipendiées pour lesquelles héroïsme et patrie n'étaient que les vains synonymes de devoir et de repos. Tout était triste et morne dans le camp ennemi. La joie et l'enthousiasme éclataient au milieu du camp français. Les soldats avaient abondance de pain et de vin pour deux jours; on avait rançonné le pays, que leur fallait-il de plus?

Donc le détachement français bivaquait en attendant le soleil du lendemain qui devait éclairer un jour de bataille. De tous côtés des groupes de soldats s'étaient formés, des tables s'étaient improvisées comme par enchantement, on eût dit que le génie guerrier de la France avait d'un coup de sa baguette magique fait sortir de terre des siéges, des feux et des cantines. L'armée française buvait, jouait et chantait en espérance de l'ennemi.

Il était dix heures du soir; peu à peu les mille bruits du bivac répétés par les échos d'alentour s'éteignaient comme les mille lumières qui scintillaient de loin en loin sur l'ombre immense projetée par cette masse d'hommes et de choses qui composent un camp ou une halte militaire. Pourtant quelques feux brûlaient encore çà et là, et les rires de quelques buveurs retentissaient de temps en temps sous les tentes des cantines.

Pas une étoile ne brillait au firmament, et le disque de la

lune n'apparaissait à de rares intervalles derrière les nuages noirs qui la voilaient que comme la lueur blafarde d'une lanterne à travers la corne opaque qui l'entoure.

D'heure en heure des rondes silencieuses parcouraient le camp et enlevaient aux tables et aux verres les buveurs attardés. La discipline militaire, alors si rigide, si ponctuelle, semblait s'être relâchée ce soir-là. Il est vrai que ces hommes qui buvaient et riaient à cette heure devaient, selon toute apparence, combattre le lendemain, et qu'aux chants et à la gaieté de la nuit, succéderaient peut-être bientôt les gémissements de la douleur, les souffrances des blessés et l'agonie des mourants.

On riait donc et on buvait encore à dix heures dans le camp français. Et pour entendre les éclats joyeux et se convaincre de l'insouciance martiale des enfants de la republique à la veille d'un danger, il eût suffi de pénétrer dans une des cantines établies à l'extrémité de la position occupée par les Français, où plusieurs hommes attablés jouaient aux cartes ou aux dés, et tenaient encore tête à quelques pots de vin et de bière déjà à moitié vidés.

— Parbleu, conscrit, disait à un tout jeune homme assis en face de lui sur un tronc d'arbre équarri pour la circonstance, un vieux sergent dont les chevrons et la moustache grise attestaient les longs et bons services, tu joues de bonheur. Tu t'ennuyais devant Maëstricht à te croiser les bras sous les murailles des Hollandais, et voilà que le général te fait faire avec nous un petit voyage d'agrément jusqu'à la Roër, pour te jeter dans les bras de nos bons amis les Kinserlicks avec qui tu noueras sans doute connaissance demain. — De plus, je te fais l'honneur de te proposer une partie d'écarté que tu gagnes avec le même bonheur; je demande ma revanche, tu regagnes, et voici la belle, petit, que tu as l'air de vouloir me gagner aussi. C'est trop de libertés à la fois, sais-tu bien, petit?... Coupe .. As-tu du cœur?

— Tu le verras demain, s'écria spontanément le jeune conscrit en se levant de son siége.

— Est-ce qu'une demande comme ça se demande, reprit le vieux sergent en riant aux éclats; tu fais des calembours, farceur; je pose du cœur, et j'en demande, voilà tout!... As-tu du cœur?

— Non, non, dit le conscrit un peu confus des rires bruyants que sa méprise avait fait naître autour de lui, je coupe, et atou.

— Pique, mon garçon; as-tu du pique? au moins cette fois ne fais pas d'*amphibologique*, petit.

— Atou, et je recoupe. — C'est pour moi.

— Gagné encore. — Je tiens ce que j'ai dit, conscrit, la chance te protége, et si Mars, comme dit notre lieutenant, c'est aussi favorable que la Fortune, il est probable que demain tu noirciras tes épaulettes neuves. En attendant, vidons ce pot de vin, ça me consolera d'avoir eté rasé ce soir.

Et les deux joueurs se mirent à boire.

Le vétéran était devenu silencieux. Une pensée pénible semblait s'être emparée de son esprit, son front se rembrunit, et un nuage de tristesse vint assombrir son visage. Puis ses yeux, en s'arrêtant sur le jeune homme placé près de lui, prirent une expression singulière de douceur et d'attendrissement. On eût dit qu'il cherchait à analyser un à un tous les traits de cette figure juvénile, et que cette contemplation lui rappelait un souvenir ou lui inspirait un regret.

Cet examen, qui l'absorbait tout entier, dura assez longtemps pour impatienter celui qui en était l'objet,

— Sergent, dit-il avec une expression de mauvaise humeur qu'il ne cherchait pas à dissimuler tu me regardes depuis une heure comme une bête curieuse ou une procession de l'ex-fête-Dieu. Ma figure a-t-elle donc quelque chose d'extraordinaire?

— Ah! pardon, petit, reprit le sergent arraché tout à coup à sa rêverie; non! non! ta figure n'a rien d'extraordinaire; mais vois-tu, ta fierté de tout à l'heure t'a gagné mon amitié, et je te regarde, parce que tu es jeune, parce que tu dois être fier et courageux, parce qu'enfin tu as de l'avenir. De l'avenir, entends-tu? Ce que je n'ai plus, moi. — Ce n'est pas de l'envie au moins, conscrit, c'est de l'intérêt, — un peu de regret, si tu veux.

— De regret! répéta le soldat.

— Eh! oui, de regret. Je me rappelle le temps où j'avais ton âge; j'étais solide aussi, vois-tu, conscrit; — mais à présent je ne suis plus bon à rien qu'à faire encore un petit peu le coup de fusil, et à apprendre aux jeunes à le faire. — Tandis que là-dedans, dit-il en s'animant, et en serrant le bras du jeune homme, il y a du sang de vingt ans, de la force, du feu, mille baïonnettes! — Ça, au contraire, ajouta-t-il en montrant ses bras, ça a servi, ça a fait son temps, c'est usé. Ça attend les Invalides. — Encore un peu, et les autres m'appelleront vieille culotte de peau. — Au lieu que toi, petit, si tu veux, c'est moi qui te le dis, tu parviendras. Tu es jeune, tu es fier, tu es brave, j'en suis sûr, et tu ne porteras pas longtemps le fusil *de la munition* sur ton épaule.

Le conscrit était ému. — Merci, sergent, merci, s'écria-t-il en prenant la main du vétéran, puissiez-vous dire vrai. Pour moi, si je réussis, je n'oublierai jamais que c'est le sergent Lagrange qui, le premier, m'a prédit ma fortune militaire. — Je n'ai ni parent ni ami, voulez-vous être le mien?

— De tout cœur, petit! fit le vieux soldat, en serrant à la briser la main que lui tendait le jeune homme.

Puis, se tournant vers une cantinière qui dormait dans un coin de la hutte enveloppée dans une peau de mouton, et tenant dans ses bras un enfant de dix ou douze ans. — En revanche, ajouta-t-il, si je prends trop tôt ma feuille de route pour le grand voyage, et que ma prédiction se réalise, promets-moi d'aimer et de protéger cette brave et digne femme qui dort là-bas avec cet enfant qui me touche de prés. Car, moi parti, il ne leur restera plus personne.

— Je le jure!

— Ah! c'est que vois-tu, celle-là m'a suivi partout; c'est une brave et digne femme que Catherine, brave jusqu'aux dents, bonne jusqu'au bout des cheveux. — Ma pauvre Catherine! Et le petit! c'est déjà méchant comme un boulet de vingt-quatre. — Mais voilà que je m'attendris et que je m'attriste. — Buvons, corbleu, — le vin chassera les idées noires.

— Buvons, sergent, aussi bien je n'ai pas longtemps à rester avec toi, mon tour de faction est pour minuit, et il n'en est pas loin.

Le vétéran versa successivement plusieurs rasades.

Le conscrit vidait son verre chaque fois que le sergent le remplissait.

Or il arriva que lorsque minuit vint, et que le conscrit partit pour aller à son poste, la tête animée, le cerveau brûlant, le cœur plein d'espérance, ses jambes le soutenaient à peine.

Les paroles du sergent et le vin de la cantine l'avaient enivré.

Toutefois, il fut assez maître de lui pour gagner avec ses camarades le poste d'avant-garde, où on le conduisit près de la rivière, sans que personne s'aperçût de son etat.

Seule, une femme avait tout deviné. C'était Catherine qui avait entendu la fin de la conversation du sergent Lagrange et du conscrit, et qui, depuis ce moment, n'avait pas perdu de vue ce dernier.

Quand il fut sorti de la cantine, où Lagrange s'était endormi sur la table, Catherine entoura, avec un soin extrême, le petit César dans la couverture qu'elle partageait avec lui; elle le plaça dans l'endroit le plus commode qui fût sous ce toit improvisé; puis, jetant un regard de tendresse et d'amour maternel à son enfant, elle sortit aussi de la cantine.

Le jeune soldat avait bravement gagné son poste. Mais, le grand air de la nuit acheva complétement ce que le vin du bivac avait déjà bien avancé. — Les artères du front lui battirent si fort, qu'il lui sembla entendre autour de lui les décharges de mousqueterie de toute l'armée; une chaleur subite lui monta au visage, comme si un baril de poudre eût éclaté tout près de lui; puis cette chaleur passa tout à coup, et un frisson glacial le saisit depuis le bout des cheveux jusqu'au bout des doigts, et à la plante des pieds; son fusil tremblait dans ses mains, et il lui fallut s'appuyer, pour se so tenir, sur cette arme qu'il

devait garder et soutenir sans cesse. Alors il se passa quelque chose d'étrange, d'impossible à décrire.

Des cavaliers de feu couraient autour de lui sans toucher la terre, se combattant les uns les autres, en se jetant des flammes qui l'éblouissaient; puis il vit la rivière, qui coulait à cinq cents pas de lui, rougir, rougir, jusqu'à devenir couleur de sang, et des hommes blessés, tombant dans les flots, rougissaient encore ces flots du sang qui coulait de leurs blessures. Alors ce fut en vain que ses mains étreignirent l'arme qui le soutenait. Puis, au milieu de ces flots, il lui sembla voir une barque et des uniformes autrichiens; il voulut armer son fusil, faire feu, mais la force lui manqua, et le bruit d'un fer et d'un corps tombant ensemble, résonna au loin, en passant dans les grandes herbes qui bordaient le fleuve.

Tout devint silence.

Ce silence dura quelques minutes.

Tout à coup, une voix se fit entendre, une voix ferme, mais claire, et qui semblait poussée par une femme :

Qui vive?

Le bruit d'un coup de feu retentit, que le vent emporta vers la rivière; d'autres coups de feu répondirent; puis, un cri immense, solennel, terrible; cri répété par mille voix humaines : *Aux armes!*

Ceci partait du camp français.

En une minute le corps d'armée entier était sur pied. Le général était à cheval à la tête de ses soldats.

Deux heures après plus de cent prisonniers autrichiens étaient gardés à vue dans une chaumière délabrée, voisine de la tente occupée par le général en chef.

Les Autrichiens avaient, à la faveur de la nuit et de l'obscurité, tenté de surprendre l'armée française en passant la rivière, ils espéraient tomber à l'improviste sur le camp endormi. Cette tentative avait échoué, grâce au coup de feu qui avait donné l'alarme.

Deux heures après, aussi, à l'ambulance, une femme, une vivandière, Catherine, posait le premier appareil sur une blessure assez grave qu'avait reçue un jeune conscrit de l'armée.

Ce conscrit, qui avait averti le camp, par un coup de feu, de la tentative des Autrichiens, avait été frappé à l'épaule d'une des balles ennemies qui avaient répondu à la sienne.

Ce soldat était celui à qui le père Lagrange promettait, quelques heures avant, un brillant avenir militaire.

La prédiction du vieux sergent commençait à s'accomplir.

Le lendemain, le général en chef décernait au jeune Dieudonné Rimbaud un mousquet d'honneur, pour sa belle conduite dans la nuit du 4 novembre 1794.

Lorsqu'on annonça cette nouvelle au blessé, le délire l'avait quitté depuis la veille : il se leva sur son séant; ses yeux devinrent fixes et hagards :

— Cette récompense, s'écria-t-il, dites au général que je ne l'ai pas méritée!... Ce cri d'alarme! l'entendez-vous? qui vive?...

La voix expira sur ses lèvres.

— Pauvre jeune homme! dit vivement Catherine la vivandière, qui ne l'avait pas quitté, voilà son délire qui le reprend.

Jules BORDOT.

(*A continuer.*)

GRETCHEN

Wandenbroecke ne pouvait l'aider, et se contentait de marcher dans le sillon creusé par son maître, en murmurant :

— Ah! si j'apercevais l'ami Pourbus!...

Tous deux recueillaient mille injures, puis les conversations reprenaient leur cours un moment interrompu.

Quelques lambeaux de phrases arrivaient cependant jusqu'aux oreilles de Maetsyns écumant et furieux.

— Par ici, par ici, cria-t-on d'un groupe de jeunes filles... Elle viendra du côté des quais.

— Allons donc, compère Knipps! grommelait la voix du bossen du Hanap de Flandre. Hâtez-vous, si vous voulez la voir... Elle est si belle avec sa couronne blanche sur ses cheveux plus blonds que la bière de Louvain!

— Sa robe est toute en dentelles de Malines, disait une Anversoise.

— Elle a des diamants qui brillent comme des étoiles! répondait une autre.

— C'est la noce la plus belle, c'est la mariée la plus jolie qui se soit jamais vue! murmurait-on de toutes parts dans la foule.

Tout à coup un cri général s'éleva comme une rafale sur la multitude agitée par une soudaine tempête.

— Les voilà! les voilà!

Maetsyns en avait assez entendu pour comprendre qu'il s'agissait du mariage de quelque important personnage; et lorsque les mille voix annoncèrent le cortége, il arrivait justement lui-même sur la place de la cathédrale.

Comme tout le monde, il se haussa sur la pointe des pieds pour mieux voir.

Mais aussitôt il poussa un cri terrible, et retomba tout à coup sur les talons, l'œil hagard, les cheveux hérissés, la bouche béante, plus terrifié que si la foudre fût tombée à ses pieds.

Dans cette jeune fille qui montait les marches de l'église, dans cette jeune fille vêtue de blanc et la couronne au front, il venait de reconnaître Gretchen!...

Crispin n'eut pas besoin de regarder sur le seuil de l'église; le cri déchirant de Maetsyns lui avait tout dit.

Il se tenait devant lui, les yeux attachés sur son visage, les bras ouverts et prêts à le recevoir s'il fût tombé.

La foule, tout entière à sa curiosité, passa froide et indifférente devant cette grande douleur. Quelques minutes après, il ne restait plus sur la vaste place que les deux voyageurs; l'église avait tout englouti.

Maetsyns n'avait pas bougé. Debout, pâle, pétrifié, on l'eût pris pour un cadavre. Mais non, car on entendait claquer ses dents derrière ses lèvres violettes, et tout son corps tremblait convulsivement.

Longtemps encore il demeura ainsi.

Mais tout à coup il s'élança vers la cathédrale, en râlant d'un souffle strident et terrible :

— Je le tuerai!...

D'une main fiévreuse et crispée, il étreignait la lame de son poignard.

Crispin ne fut pas assez prompt pour le retenir; il le suivit en frémissant.

La gigantesque cathédrale était pleine et regorgeante... Cependant Maetsyns avançait rapide, muet et persévérant. Il s'insinuait comme un serpent, il se glissait à travers la foule, il rampait le long des murailles... il avançait...

Déjà la nef et l'abside étaient loin derrière lui... Il entrait déjà dans les galeries latérales du chœur.

Les fiancés priaient agenouillés devant le maître-autel; et là, tout près, derrière ce maître-autel, Maetsyns approchait en caressant son poignard invisible et menaçant.

De sa main, étendue au-dessus de toutes les têtes, il saisit une des colonnes voisines; et l'on eût dit que ses doigts entraient dans la pierre en voyant son bras se raccourcir et son

corps avancer en écartant la multitude intense et compacte.
Là, il se ramassa sur lui-même, comme un tigre prêt à s'élancer sur sa proie.

Wandenbroecke était encore à quelques pas en arrière.

En ce moment le fiancé releva la tête vers la voûte.

A cette vue, Maetsyns recula avec horreur; et sans la large colonne, il serait tombé sur les dalles.

Le fiancé, c'était Lucas de Heere!

XIII

Une main vigoureuse avait saisi le bras de Maetsyns éperdu, et lui faisant contourner la pierre, l'attirait derrière la colonne. Là, il se trouva face à face avec Wandenbroecke, qui l'enlaçait fortement contre sa poitrine. Inutile précaution. Quintin s'abandonna comme un corps inerte, comme un enfant sans volonté. Aucun son ne sortit de ses lèvres, et toute cette scène, à la fois si terrible et si déchirante, se passa devant tous sans que pas un l'eût remarquée.

Maetsyns appuya sa tête sur l'épaule de son compagnon. La raison était revenue dès que la fureur s'était évanouie. Il pesait son malheur au fond de son cœur ulcéré.

Trois ans il avait espéré, toujours il avait aimé Gretchen. Espoir et bonheur, tout venait en un instant de se briser sans retour. Illusions du présent, rêves d'avenir, tout cela s'était envolé pour jamais. Il sentait son courage éteint, sa patience morte et son cœur tordu par la douleur, comme une lame d'acier, chauffée par la flamme, se refroidir peu à peu dans sa poitrine, puis enfin s'en aller en une cendre glacée. Il avait pitié de lui-même!

Qui pouvait-il accuser de son malheur? personne. Floris était là, calme et serein. Le vieillard n'avait pas manqué à sa parole. Gretchen devait l'avoir attendu. Tout venait de son fatal retard! Il croyait cela, et c'était sa dernière croyance. Lucas non plus ne méritait pas de reproches. Quintin lui avait caché son secret. Funeste discrétion!... Plus de confiance pouvait tout prévenir. Lucas aimait aussi Gretchen d'un amour immense. Il était digne d'elle aussi. Assez noble au gré de dame Flora, qu'il voyait sourire comme elle avait souri du haut de son balcon la veille du départ; assez peintre pour flatter les fantaisies de Franc; riche, elégant et beau, de Heere réunissait tous les avantages. Maetsyns, du fond de sa douleur, rendait cette justice à l'ami généreux qui lui avait sauvé la vie. C'était là son seul crime. Pourquoi n'avait-il pas laissé dormir le malheureux sur les algues du fleuve? il dormirait depuis si longtemps déjà! Non, tous étaient innocents; il ne pouvait accuser que lui-même, l'orgueil qui l'avait retardé, et la fatalité d'où venait tout son malheur. Pauvre Maetsyns! tout lui était ravi, jusqu'à la suprême consolation de la plainte. Pauvre Maetsyns!...

En quelques minutes, toutes ces pensées passèrent devant ses yeux comme dans un songe. Il ne se sentait pas souffrir; il croyait assister à ses propres funérailles. C'était un muet et profond désespoir; c'était une amère et poignante agonie; ses yeux restaient secs et brûlants, ses lèvres contractées et insensibles; il avait soif, la soif du malheureux perdu depuis longtemps au milieu des sables du désert. Il éprouvait la torture sourde et mortelle du voyageur engourdi qui sent sa chair se geler lentement sous la neige.

Mais tout à coup cet étrange et sombre délire ramena dans son cerveau l'image du bonheur rêvé, le mirage des joies entrevues. A ce douloureux souvenir, il se sentit revivre, ressusciter, mais avec l'effroi d'un vivant dans une bière clouée! Il voulait respirer, l'air manquait à sa poitrine; un souffle plaintif et navré gémissait à travers ses narines; il ne pouvait pas pleurer!

Tout à coup l'orgue éclata, versa des torrents d'harmonie par les voûtes sonores!...

Aussitôt un tressaillement nerveux fit trembler tout son corps endolori, et Wandenbroecke sentit sur sa main une goutte brûlante.

C'était la première larme qui tombait des yeux de Maetsyns!

Une minute de plus, et il étouffait.

Alors il glissa comme un cadavre entre les bras de son ami et tomba à genoux sur les dalles. Une de ses mains cachait son visage; il se mordait l'autre pour ne pas éclater en sanglots.

— Maître, murmura Crispin à son oreille, allons-nous-en d'ici!

—Non!... soupira le malheureux d'une voix triste et sourde.

— Croyez-moi, poursuivit Wandenbroecke, retournons là-bas!... Partons!...

— Oui!...

— Eh bien, alors, venez!...

— Non!...

— Il faut tout préparer pour le départ!

— Va!...

— Vous laisser seul ici, jamais!...

— Ne crains plus rien, répondit Maetsyns avec un de ces sourires affreux dont sourit parfois la douleur...

— Je ne vous quitterai pas! articula Crispin d'un ton résolu.

— Tiens!... ajouta le pauvre désolé en glissant à son ami le poignard qu'il tenait encore.

Ce poignard était plein de sang!

Il s'était coupé les mains, et ne s'apercevait pas de la blessure.

— Je vous en prie, dit Wandenbroecke en hésitant, suivez-moi!

— Laisse-moi, murmura Quintin avec un accent de prière naïve et touchante.

— Me jurez-vous de m'attendre à cette place?...

— Oui.

— Avec calme?... en silence?...

— Je te le jure!

Crispin, à tout prix, voulait éloigner son bienfaiteur. Il se résigna donc à sortir seul, afin d'être prêt à l'emmener dès que la cérémonie serait achevée. Cependant il n'était pas sans inquiétude, et revint encore une fois sur ses pas pour lui demander :

— Qu'allez-vous donc faire ici, maître?

— Ce que l'on fait dans une église, prier et pleurer.

Il y avait tant de douceur et de résignation dans cette réponse, que Crispin lui serra la main et se mit aussitôt en chemin pour sortir de l'église.

Maetsyns resta seul à genoux sur les dalles, la tête baissée et prêtant l'oreille aux sons de l'orgue, qui lui semblait chanter les lamentations de sa douleur.

XVI

Tout à coup il se fit un grand mouvement dans la cathédrale. La cérémonie allait se terminer.

Les malheureux rattachent leur dernière espérance à des chimères impossibles. Tout était fini. Maetsyns s'imagina perdre une seconde fois Gretchen.

Il se releva soudain, épouvanté, éperdu, fou!... Devant ses yeux, il voyait flotter le voile blanc de l'épouse. Il voulut fuir, il s'élança au milieu de la foule. La foule étonnée s'entr'ouvrit sur son passage.

Mais le voile blanc semblait le poursuivre. Il ne marchait plus, il courait comme le cerf bramant devant les chasseurs.

Un instinct de terreur l'avertit que Gretchen allait sortir par la grande porte du parvis; il se jeta sur les bas-côtés de l'église, et courut encore jusqu'à la muraille.

Mais le voile blanc était toujours là! il cherchait des mains et du regard une issue pour échapper à cette effrayante vision!...

Une ouverture basse et cintrée s'ouvrit devant lui; il s'y précipita avec un cri de joie.

Son pied trébucha, il tomba le visage contre la pierre. Mais dans sa chute, il sentit des marches sous sa main meurtrie. C'était un escalier, il se mit à monter...

L'ombre l'envahit...

Cette ombre, son délire la peuplait de fantômes terribles.

Il monta plus vite...

L'escalier était étroit et tournant. Il chancelait comme un homme ivre, et son crâne frappait à chaque marche les parois invisibles.

Mais dans sa folie il croyait entendre derrière lui des cris étranges, et il montait toujours...

Tout à coup l'air et la lumière inondèrent ses yeux et sa poitrine.

Il était sur la plate-forme de la cathédrale.

Au bruit de ses pas, une nuée de corbeaux s'envola en jetant aux échos des croassements lugubres...

D'un air naïf, il regarda les oiseaux planer et disparaître dans le ciel.

Puis il s'approcha vers le bord, et machinalement il se pencha sur l'étroit parapet.

Gretchen sortait en ce moment de l'église.

L'insensé vit flotter le voile blanc au bas de la tour, le voile maudit qui semblait là, devant ses yeux, prêt à l'atteindre.

Il voulut fuir encore.

Et prenant le chemin des oiseaux qui venaient de déployer leurs ailes, il s'élança dans l'espace!...

. . . .

Le corps tournoya une seconde; puis, avec le sifflement de la flèche, il courut se briser sur le pavé!

. . . .

Maetsyns tomba juste aux pieds de Gretchen!

Le sang jaillit sur la blanche robe, sur le bouquet blanc de fleurs d'oranger.

La jeune fille poussa un cri terrible, et s'évanouit dans les bras de son père.

Lucas la crut morte, et se précipita à genoux devant elle.

Pauvre Gretchen!...

Elle n'était pas morte... elle était folle!...

. . . .

Cependant deux hommes s'étaient penchés sur le pavé.

Pourbus relevait pieusement le cadavre et le chargeait sur ses épaules.

Crispin ramassait, dans le sang déjà refroidi, le bouquet fané des wergeiss-mein-nicht.

. . . .

—Oh! s'écria Wandenbroecke avec une surprise douloureuse, pauvre Maetsyns, ses cheveux sont tout blancs.

— Ont-ils donc blanchi en une minute? demanda la voix candide du géant attendri.

— Oui, Pourbus... soupira Crispin en pleurant. Dans cette minute il a vécu tout ce qui lui restait à vivre de sa vie!

XV.

La vieille Antwerpen pleura son enfant, le peintre forgeron.

Puis elle songea à s'acquitter envers lui.

Ne lui devait-elle pas les tableaux envoyés de Rome, et de plus les toiles qui arrivèrent le lendemain!

Dix chefs-d'œuvre qu'elle montre encore avec orgueil aujourd'hui!...

Un tombeau fut élevé à sa mémoire, au pied du clocher de la cathédrale, à la place même de la chute. L'église n'hésita pas à le recevoir dans sa muraille sacrée. A la folie, Dieu ne demande pas compte du suicide!... Un tapis de marbre recouvrit le fatal pavé, où des clous d'or rappellent le nombre et l'endroit précis des gouttes de sang. Une palette brisée et des pinceaux rompus furent sculptés sur la tombe, au milieu de guirlandes de laurier. Enfin, au-dessous, l'université fit graver ces mots:

QUINTINIO MAETSYNS!...

Puis cet hexamètre latin:

Connubialis amor mulcibre fecit Apellem!

Tel fut le dernier asile de l'amant infortuné de Gretchen!...

. . . .

Franc ne vécut pas assez pour voir achever ce mausolée.

Gretchen était toute la joie du vieillard; et la folie de sa fille lui porta un coup profond et terrible.

Il but pour oublier!

Amer et triste, il buvait sans prononcer un mot, sans essayer un sourire, sans presque s'arrêter un moment.

Mais la douleur était trop forte, et le brumbier ne l'était pas assez!...

Le père désolé voulut oublier davantage.

Un matin, les habitants du quai de l'Escaut virent des mariniers hollandais entrer un vaste tonneau dans l'atelier de Floris.

Puis l'atelier du Raphaël flamand ne se rouvrit plus.

En vain les élèves inquiets frappaient chaque matin à la porte; la porte restait close et muette.

Le troisième jour on l'enfonça.

Le vieillard était étendu sur le plancher, mort et glacé depuis longtemps déjà.

L'une de ses mains tenait un mossen à moitié vide.

On voyait par tout l'atelier des petites flaques d'une liqueur limpide et blanche.

Le large tonneau laissé ouvert distillait encore quelques gouttes. Quelqu'un les goûta.

C'était du schiedam de Hollande.

Franc Floris avait résolu d'oublier tout à fait!...

. . . .

Dame Flora ne donna pas une larme à son époux: ses yeux n'avaient pas pleuré sur sa fille.

Elle rouvrit son palais à côté de l'atelier désert, à côté de la raison perdue.

Tout le monde sourit longtemps encore à ses fêtes; mais le jour où le palais se tendit de deuil, personne ne vint jeter sur le cercueil l'eau bénite du suprême adieu!

Elle ne laissait pas un regret, pas même un souvenir.

. . . .

Lucas de Heere avait causé la mort de Maetsyns et la folie de Gretchen.

Et cela bien involontairement.

Néanmoins il ne se pardonna jamais le double malheur des deux seuls êtres qu'il eût aimés sur la terre.

Ce fut encore le plus malheureux de tous.

Mais il lui restait un pieux devoir à remplir; et jusqu'à sa dernière heure son dévouement ne se démentit jamais pour la compagne insensée de son avenir sans espoir.

. . . .

Pauvre Gretchen!

Avait-elle reconnu Maetsyns dans le corps tombé devant ses yeux? Avait-elle deviné au contact de ce sang chaud et répandu sur elle que c'était le sang de Maetsyns?

Dieu seul l'a su.

Elle n'était revenue à la vie que pour perdre la raison.

Elle était folle!

Mais d'une folie douce, sereine, ingénue. Elle avait la démarche, les yeux et le sourire qu'ont les petits enfants lorsqu'ils essayent leurs pas sous les yeux vigilants de leurs mères. Elle allait au hasard, lente, recueillie, les mains pendantes, et la tête levée vers le ciel. Elle ne souffrait pas... ses cheveux blonds étaient toujours bouclés, ses yeux toujours bleus, ses joues toujours roses. Sa petite bouche souriait encore, mais ce sourire-là brisait le cœur!

C'était la couronne blanche qui fleurit le cercueil blanc des jeunes filles!

Lucas de Heere respectait ses fantaisies, ses caprices. Seulement il la suivait de loin, les yeux humides et le cœur navré pour veiller sur elle.

Parfois elle venait promener sa mélancolique rêverie sur la fatale place de la cathédrale. Là, elle se plaisait à tourner lentement autour du puits, le chef-d'œuvre du forgeron. Puis elle allait contempler ensuite la tombe de Maetsyns.

Elle n'aimait que les wergeiss-mein-nicht, et sans cesse elle en tenait un bouquet à la main.

Un jour Lucas de Heere la vit s'arrêter plus longtemps que de coutume devant le mausolee... Un trouble étrange semblait la surprendre... Bientôt elle se laissa glisser à terre et tomba

agenouillée... puis elle se pencha les yeux fixés sur le sol....

Lucas de Heere s'approcha en retenant son souffle... Une lueur d'espoir rayonnait en lui....

Il examina Gretchen en palpitant....

Gretchen comptait d'un regard curieux les fleurs de son bouquet; Gretchen comptait d'un doigt naïf les clous d'or du pavé de marbre noir.

Au bruit que fit Lucas, elle leva la tête.

Lucas frémit!

Elle le regardait en souriant...

Pauvre Lucas! Pauvre Gretchen!

. . . .

Des années se passèrent.

François Pourbus était devenu célèbre par des miniatures charmantes. Crispin Wandenbroecke, grâce à des tableaux de proportions gigantesques.

Ils s'aimaient toujours de leur amitié brutale et taquine.

Vers la fin du siècle, les deux vieillards s'arrêtèrent un soir devant le tombeau de Maetsyns.

Le soleil à son coucher argentait le marbre blanc de rayons tristes et pâles.

— Voilà déjà bien longtemps qu'il dort là! murmura le colossal vieillard de sa voix épaisse et candide. Comme il aimait, ce bon Quintin!

— Est-ce que vous comprenez rien à l'amour?... s'écria le petit vieux alerte et gaillard.

— Oh! fit François, j'ai bien aimé dame Pourbus.

— Rien qu'elle? demanda Crispin.

— Rien qu'elle! répondit bonassement Pourbus.

— Et vous appelez cela de l'amour!... dit impétueusement Wendenbroecke. Allons donc!... votre vaste torse n'a jamais logé le dieu aux flèches ardentes. Il eût été bien trop à son aise là-dedans!...

— Il se fût peut-être trouvé trop à l'étroit chez vous, grommela le géant boudeur. Et je ne sache pas qu'il y soit venu jamais?

— Il y est venu, s'écria Crispin rajeuni, il y est venu, de par Vénus, mais il s'est peu soucié d'y faire de longs séjours.

François Pourbus entr'ouvrit sa large bouche et sourit de son large sourire de béatitude.

— Oui, conclut Crispin Wandenbroecke avec enthousiasme, j'ai trop souvent aimé pour aimer beaucoup à la fois... Et voyez-vous bien, compère Pourbus, c'est encore là le plus sage!...

CHARLES DESLYS.

FIN.

LE BLEU.

I.

Ce que c'est que le blanc et le bleu.

Voyons, Fernand, tu regarderas demain sur la route de Guérande, achève-moi la lecture de ce papier, et vois si l'on y parle de mon mari, disait une après-midi du 16 octobre 1793, une grosse paysanne de la basse Bretagne, filant, sur le pas de la porte de sa cabane, et s'adressant à un petit garçon de huit ans qui tenait un journal à la main.

L'enfant, qui regardait à travers les taillis qui bordaient la route, croyant y avoir entrevu quelqu'un qui avait l'air de se cacher, ne voyant plus rien, reporta les yeux sur la feuille et lut :

— « Le général de brigade, Kléber, qui commande à Mayence, est enfin parvenu à rétablir l'ordre... »

— J'ai déjà entendu ça, interrompit la paysanne, va plus loin...

— Heu heu... dit le petit garçon jusqu'à ce qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Heu... heu... Ah! voilà. Et il acheva. « Voyant qu'au bout d'une retraite d'une lieue, les Vendéens « commençaient à jeter du désordre dans sa troupe... il plaça » le général Kléber... tu comprends, Jeanne?

— Oui, oui, va toujours, dit la paysanne sans discontinuer son ouvrage.

— « Il plaça, avons-nous dit, deux pièces de canon sur le pont de Boussay, et dit à un lieutenant-colonel :

— « Faites-vous tuer là avec votre bataillon

— « Oui, mon général, répondit le lieutenant.

« Le lieutenant rassembla ses hommes.

— « Où allons-nous? demandèrent ceux-ci.

— « A la mort, répondit le lieutenant. Et ils y allaient en effet, car aucun d'eux n'en revint... »

L'enfant s'arrêta ému.

— Eh bien! lui dit la paysanne...

— Est-ce que tu n'as pas compris, Jeanne? dit l'enfant les yeux pleins de larmes.

— Très-bien, Fernand, ils sont tous morts, quoi... Après?...

— Oh! que je voudrais savoir le nom de ce lieutenant, dit Fernand avec enthousiasme.

— Bast! dit la paysanne, ces scélérats de bleus sont tous comme cela... Les blancs sont aussi un peu comme ça, il faut bien leur rendre cette justice...

— Maman Jeanne, dit Fernand après un moment de réflexion, depuis quelque temps, je n'entends parler que de bleus... de blancs... Ton mari est blanc, dit-on, et il a le visage noir comme de la suie; l'autre jour on m'a montré un bleu, il avait les cheveux rouges... Je m'y perds... toi qui es grande, tu dois savoir ça, toi; dis-moi donc ce que c'est qu'un blanc.

— Un blanc, répondit la maman Jeanne, c'est un Vendéen, comme qui dirait un homme qui se bat pour le roi de France, et qui a une cocarde blanche à son chapeau.

— Et un bleu? demanda encore celui qui avait posé la première question.

— Et un bleu! c'est un homme qui a un habit bleu, une cocarde tricolore, et qui se bat pour la république, répondit encore la grosse paysanne.

— Quel pays est-ce ça, la république? demanda l'enfant, dont l'air réfléchi, le front sérieux, témoignaient une raison précoce et bien au-dessus de son âge.

— Cet enfant vous assassine de questions, dit la paysanne continuant à filer; la république, c'est comme qui dirait la France.

— Alors, le bleu est Français? dit l'enfant.

— Sans nul doute, répondit la paysanne.

— Et le blanc?

— Le blanc aussi est Français.

— Alors, puisque le blanc et le bleu sont tous deux Français, pourquoi se battent-ils?

— Ils se battent.... ils se battent..... parce que...., dit la paysanne embarrassée, parce que... Est ce que je sais, moi? ajouta-t-elle avec impatience. Est-ce que ça me regarde?... Ils se battent sans doute parce que ça leur convient, et qu'il n'y a personne là pour leur faire entendre raison et les séparer.

— Encore un mot, mère Jeanne, reprit l'enfant, sans s'émouvoir de la brusquerie de la paysanne, à laquelle il paraissait habitué. Ton mari, le père Rondeau, est un blanc, n'est-ce pas?

— Belle demande! Eh oui, c'est un blanc, mon mari.

— Et ton fils Alexis?

— Alexis! Alexis, c'est un enfant de douze ans, qui n'est ni un bleu ni un blanc.

— Et moi?

— Toi, tu es un enfant encore plus jeune, Fernand, dit la paysanne qui avait fini par rire et s'amuser de toutes ces questions.

— Et monsieur le curé, est-il un blanc, ou un bleu?

— Monsieur le curé n'est ni un blanc, ni un bleu, c'est monsieur le curé, voilà tout.

— Ah! c'est vrai, dit Fernand, je n'avais pas pensé que monsieur le curé ne se bat jamais, qu'au contraire, il fait tout son possible pour empêcher les autres de se battre; mais mon pere, mère Jeanne, qu'est-ce qu'il est, mon père? qu'est-ce qu'il fait? tu ne m'as même jamais dit son nom.

— Hélas, mon cher enfant, répondit la paysanne, c'est que je ne le sais pas, le nom de ton père; c'est que je t'ai toujours caché cela pour ne pas te faire de la peine, et qu'enfin, aujourd'hui, je te l'avoue, parce qu'on ne sait ni si on vit, ni si on meurt, dans un pays comme celui-ci : un jour on est aux blancs, un jour aux bleus, un jour riche, un jour pauvre, un jour bien portant, le lendemain mort. Ecoute-moi bien... Il y a de cela quatre ans, j'étais allée à Paris pour affaires et je m'en revenais bien tranquille et ne pensant à rien, si ce n'est à mon homme que j'allais revoir et à mon fils à qui j'apportais, en présent, une belle petite paire de souliers que par hasard, il ne put jamais mettre, vu que je n'avais pas sa mesure, et qu'ils étaient trop petits... ce sont ceux que tu as à tes pieds aujourd'hui... Donc, je m'en revenais...Voilà qu'arrivée à Chollet, je m'arrête dans une auberge pour passer la nuit; à souper, je vis une nourrice avec deux enfants de trois ans, mais je n'y fis pas autrement attention... Nous allons nous coucher dans une grande chambre où il y avait plusieurs lits; la nourrice se met dans un lit avec ses deux enfants, moi dans un autre, bref, nous nous endormons... Voilà qu'au milieu de la nuit, je suis réveillée par une épaisse fumée qui m'étouffait, je me lève pour avoir de l'air, et je vois toute l'auberge en feu. Mon premier mouvement fut de me sauver; je gagnais déjà la porte, lorsque l'idée me vint de cette femme et ses deux enfants, je revins au lit et je réveillai la nourrice qui poussa des cris affreux en voyant de quoi il était question.

— Sauvez-vous, sauvez-vous donc, lui disais-je. Et en même temps je me sauvais; elle me rappela.

— Prenez un de mes enfants, me cria-t-elle, je n'aurai jamais la force d'en sauver deux.

Je fis ce qu'elle me dit, je pris au hasard, dans son lit, le premier enfant qui se trouva sous ma main, c'était toi, et je t'emportai.

La malheureuse femme, troublée par la peur, ou par le sommeil, ne se sauva pas assez vite... Bref, elle fut brûlée, elle et son enfant! On a retrouvé le lendemain les deux corps tout calcinés.

— Ainsi je te dois la vie, mère Jeanne? dit Fernand, passant avec l'expression de la reconnaissance, ses deux bras autour du cou de la paysanne.

— Pour cela, tu peux t'en vanter, répliqua la paysanne.

— Et cette femme, ma mère, est morte! dit Fernand avec sentiment.

— Cette femme n'était pas ta mère, Fernand, elle n'était que ta nourrice. Tu etais bien autrement mis que son enfant à elle, dit la paysanne, ta chemise était garnie d'une riche valencienne, il y avait des boutons de vrai or à ton gilet, et ton hochet etait aussi d'or pur, enrichi de pierres brillantes qui formaient un nom, celui de *Fernand*, à ce que m'a dit M. le curé; car tu sais bien que moi, je ne sais pas lire, pas plus dans les livres que dans les papiers, que sur les hochets... J'ai gardé bien soigneusement ce bijou, ainsi que les vêtements que tu avais ce jour-là... bien que souvent ces marchands, qui courent les foires, m'aient proposé de me les acheter; ils m'en donnaient même de forts prix...; mais je serais morte de froid et de faim, plutôt que de te priver, pauvre amour, des seuls indices qui puissent te faire retrouver une famille.

— Oh! bonne, bonne mère Jeanne, dit Fernand, dont les larmes avaient coulé pendant tout ce récit..... Et personne ne connaissait ma nourrice dans cette auberge?... demanda-t-il après un moment de silence.

— Personne! répondit la paysanne. C'était la première fois qu'elle y descendait; elle allait à Paris te reporter à tes parents. C'est tout ce qu'on savait d'elle...

Dans ce moment, Fernand qui tenait ses regards distraits tantôt fixés sur un point de l'horizon, tantôt sur un autre, crut apercevoir, quoique la nuit commençât à obscurcir la campagne, une ombre noire ayant forme humaine, qui avait l'air de se cacher. Comme Fernand, surpris, allait pousser un cri, cette ombre étendit une main en signe de silence, puis elle la joignit à l'autre d'une manière suppliante. Fernand se tut.

II.

L'ombre.

La nuit étant tout à fait venue, la mère Jeanne rentra dans la cabane pour préparer le souper. Fernand aurait bien voulu rester pour aller voir ce qu'était cet inconnu qui se montrait et se cachait à la fois; mais la paysanne lui ayant ordonné d'aller préparer la litière de la vache, il la suivit.

L'intérieur de cette cabane présentait l'aspect de la misère et du désordre; il n'y avait d'autre ouverture que deux portes, dont l'une sert d'entrée et reste continuellement ouverte, et dont l'autre donne dans le jardin et laisse voir l'écurie. Jamais, même en plein jour, il n'y règne une grande clarté.

La cabane dont nous parlons ne se composait que d'une seule pièce basse et obscure; un feu de tourbe, allumé dans une grande cheminée, l'éclairait assez pour qu'on pût voir trois lits disposés à côté les uns des autres, les rideaux verts qui les garnissaient, et des coffres en bois de chêne placés au pied des lits.

C'est dans ces coffres que les paysans serrent leurs habits et leurs grains. L'étable, n'étant separee de cette pièce que par une cloison en planches, et le râtelier se trouvant lui-même en dedans de cette même chambre, les bœufs étaient obligés pour manger de passer leur tête par de grands trous pratiqués exprès dans la cloison; de sorte que la nuit le mugissement de ces bêtes et le bruit de leurs cornes qui frappaient continuellement contre les planches, empêchaient les habitants de dormir ou bien les réveillaient en sursaut.

Ajoutez à tous ces inconvénients la volaille qui, n'ayant d'autre retraite que cette seule et unique chambre, s'y promène, voltige sur les meubles, se pose partout, et enfin finit par venir prendre sa nourriture avec les membres de la famille, souvent dans la même écuelle, et vous aurez une juste idée des habitations des paysans de la basse Bretagne.

Aussitôt que Fernand eut preparé la litière, et avant que la mère Jeanne eut eu le temps de lui donner un autre ordre, il s'esquiva par la porte du jardin, sauta une haie, et toujours courant, il arriva contre les broussailles où l'ombre lui était apparue; mais il eut beau chercher, appeler tout bas, dire à plusieurs reprises, de façon, cependant, à n'être entendu que de quelqu'un qui serait tres-près de lui :

— Eh bien! où êtes-vous? venez, je suis seul.

Soudain une voix partit à son oreille.

Eugénie Foa.



UN CHIRURGIEN DE L'EMPIRE.



A l'époque où les habitants de la Moravie voyaient, dans leurs plaines immenses, les Cosaques de l'Oural, les Baskirs et les peuples d'une partie de l'Asie en venir aux mains avec les Provençaux, les Gascons et les autres enfants de la France, eut lieu une bataille à toujours célèbre.

Sur une étendue de quatre lieues, cent cinquante mille Russes formaient de longues listes, tandis que cent mille Français étaient groupés autour de la tente de leur chef, placés en avant d'un village bien obscur jusqu'alors, bien glorieux depuis Austerlitz.

Le 2 décembre 1805, au matin, l'action s'entama d'abord faiblement : mais lorsqu'une fois les corps furent engagés, lorsque la mousqueterie eut mêlé sa voix au bruit des tambours et au fracas de trois cents canons, véritables interprètes de la mort, la victoire fut assurée aux Français.

Tant d'actions d'éclat eurent lieu, que toutes ne purent être citées par le bulletin et sont restées inconnues des historiens de cette belle page. Qu'il me soit donc permis de narrer un trait de bravoure bien modeste.

Le cinquième régiment de cuirassiers, rangé en bataille, avait pour vis-à-vis une batterie de trente pièces russes qui l'incommodait fort. Placé comme réserve, ce corps avait reçu l'ordre de ne faire aucun mouvement sans l'avis de l'empereur. Pendant sept heures, les boulets frappaient les cavaliers, qui tombaient sans qu'on pût les relever, car, la veille, un ordre du jour avait défendu de faire conduire les blessés aux ambulances avant la fin de la bataille.

Parmi tant de braves, un vieux lieutenant, nommé *Bardin*, placé en *serre-file* auprès du chirurgien aide-major *Lambert*, avait fort à faire. A chaque instant, il criait à ses soldats de serrer les rangs, que le boulet venait de décimer.

Les soldats, de leur côté, demandaient la charge, et le chirurgien n'aspirait qu'au moment où il pourrait donner des soins aux malheureux cuirassiers, étendus à terre entre le régiment et la batterie.

Au milieu de l'action, un boulet survient, tue les deux cavaliers placés devant Bardin, qui, à son tour, est renversé.

— Parbleu, dit le chirurgien, si je ne puis panser ceux qui sont devant, je puis au moins porter secours à ceux qui sont derriere, et surtout à un de mes amis.

Il met pied à terre et se met à examiner la blessure du lieutenant.

— Bardin, mon vieux camarade, dit-il, ta jambe droite est bien malade; tu ne pourras plus t'en servir, vu qu'elle ne tient presque plus; le *brutal* t'a maltraité. Si tu veux, je vais te soulager; tu souffriras moins après. Maintenant, tu pourras aller vivre dans ton pays ; tu auras la croix, la pension : seras-tu heureux ! Voyons, veux-tu que je t'arrange cela? Je ne puis rien faire sans ton consentement.

— Eh! mon Dieu! murmura Bardin, fais ce que tu veux... mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard... Travaille-moi ; mais du moins que ce ne soit pas long...

— Pas long ! l'affaire de dix minutes en tout ; je te le répète que tu seras tranquille ensuite ; après la bataille je te ferai porter à l'ambulance ; tu coucheras sur de la paille, car tu es officier, tandis que nos pauvres soldats n'ont que la terre pour matelas; va, je te promets que tu seras soigné. Et, tout en parlant, Lambert préparait la toile à pansement, sortant de sa trousse ses instruments et ses cordiaux.

Le régiment avait enfin reçu l'ordre, non d'attaquer la batterie, mais de se porter sur la gauche....

— Si tu remues à chaque instant, dit le chirurgien, agenouillé sur Bardin, je ne pourrai opérer; ne va pas faire l'enfant tout à l'heure ; allons, allons, tiens-toi un peu.

Il se mit à entr'ouvrir les chairs. Le lieutenant, qui hurlait comme un possédé, fit tout à coup un brusque mouvement qui dérangea Lambert.

— Bardin, mon bon camarade, me voilà à l'os, c'est l'affaire d'une minute; mais, je t'en prie, ne bouge donc plus comme cela; tu me ferais manquer, tu en serais fâché plus tard.

L'os fut coupé à la grande satisfaction du chirurgien ; le lieutenant s'était tenu coi.

— Major! major! à quoi passez-vous votre temps? cria tout à coup une voix bien connue de l'armée : c'était l'empereur, suivi de son état-major. Napoléon se portait vers la division de réserve ; il avait aperçu un chirurgien qui, malgré les boulets qui labouraient la terre, terminait fort tranquillement le pansement d'un officier privé de sa tête.

— Vous le voyez bien ce que je fais, dit l'aide-major, tellement occupé, qu'il ne regarda pas même son interlocuteur ; je soigne notre ami Bardin, un bon et brave camarade, qui supporte bien son mal et qui aura la croix. Puis, se relevant satisfait en contemplant son ouvrage, il resta stupéfait en reconnaissant que, dans la chaleur de son travail, il n'avait pas vu qu'un boulet était venu enlever la tête de l'officier qu'il pansait ; alors seulement il s'arrête ému et décontenancé devant l'empereur.

— Bardin ne peut avoir la croix, dit Napoléon, je vous la donne.

— Mais je n'ai rien fait pour l'obtenir, criait le bon et modeste chirurgien à l'empereur, qui était déjà loin. Voyez donc, me décorer pour avoir soigné un camarade.

Il ne comprenait pas que l'empereur avait récompensé son courage et son imperturbable sang-froid au milieu du danger.

Bien des années après, retiré dans un village, près de Dijon, notre ami Lambert répetait souvent que l'empereur avait été injuste à son égard, en lui donnant la croix pour n'avoir fait que son devoir.

F. Cerfbeer.

Gustave Havard, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

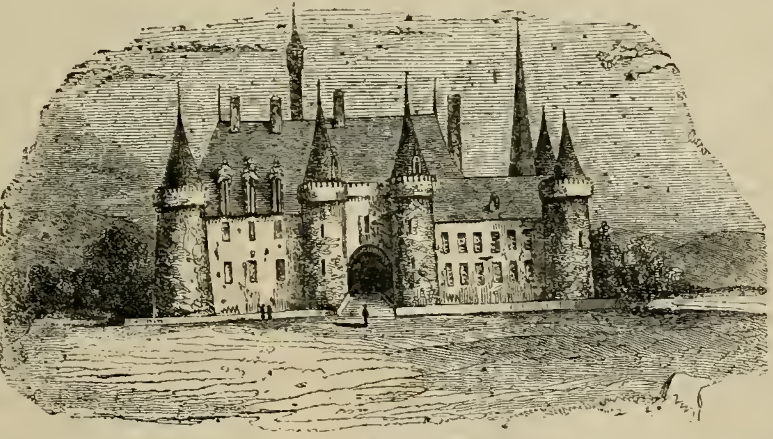
ÉLÉONORE DE LAUTREC.

I.

Le château de Gange était dans la désolation la plus profonde. Dans un de ces vastes salons, comme on en voyait au seizième siècle, une famille éplorée entourait un vieillard, dont les yeux encore ardents se contraignaient pour retenir les larmes qui roulaient sous leurs paupières. Assis dans un large fauteuil, une jambe appuyée sur un carreau de velours armorié, ne pouvant faire que quelques légers mouvements, réprimés par les infirmités que l'âge et les combats lui avaient léguées, on l'entendait s'écrier par intervalles, et d'une voix étouffée par la fureur et le désespoir : O mon fils! tu seras vengé, ou je mourrai! Sa noble épouse, la comtesse de Lautrec, issue des anciens comtes de Toulouse, le pressait sur son cœur, sans proférer un seul mot Tout près d'eux, une jeune personne agenouillée, baisait les mains mutilées du vieillard, et les arrosait de ses pleurs : c'était sa fille Eléonore. Au bout de la salle, un jeune homme se tenait assis, la tête baissée; ses mouvements saccadés, le feu qui animait ses yeux, ses paroles entrecoupées et incohérentes, tout en lui annonçait l'agitation et la colère. Tout à coup il se lève, et, s'arrêtant la tête haute, le regard menaçant devant le comte de Lautrec : « Mon frère, dit-il lentement, n'a pas eu la mort glorieuse que lui méritaient sa naissance et son courage : il a été lâchement assassiné par le duc de Blossac, ce fougueux ennemi des huguenots. Moi son frère, je jure au nom du Dieu tout-puissant, et sur les cheveux blancs de mon noble et malheureux père, que la vengeance égalera le crime, et que cette épée, qui a été déjà redoutable au parti du duc saura, tout ou tard, trouver le chemin de son cœur. Que je meure déshonoré, et que Dieu me punisse, si je n'accomplis pas ce devoir sacré! »



C'est bien, mon fils, dit le vieillard, je suis content de vous. Oh! si j'avais la jeunesse ou la force!... ce serait à moi de venger la mort de votre frère infortuné!... Mais hélas!...



En disant ces mots, ses yeux se jetèrent sur son armure appendue comme un trophée aux deux côtés d'une de ces immences cheminées qui ornaient les salons de de cette époque, Allez, mon fils, ajouta-t-il, et que Dieu vous protége. Le jeune homme s'agenouilla pour recevoir la bénédiction paternelle, embrassa, en sanglotant, sa mère et sa sœur, quitta sur l'heure le château de Gange.

Ces événements se passaient en l'année 1560. A cette époque, la France était déchirée par les guerres de religion, entre protestants et catholiques. Le vieux comte de Lautrec, dont le père avait embrassé le calvinisme, s'était trouvé entraîné par sa naissance et la fureur des partis, à combattre le roi de France, dont la cause, soutenue par François de Guise, qui commettait dans le Languedoc les plus horribles cruautés, avait rencontré de violents adversaires dans les familles les plus considérables du royaume. Lautrec, dès sa jeunesse, avait porté les armes dans ces guerres implacables. Devenu vieux, ses fils lui avaient succédé, et chez eux la haine et l'animosité contre le parti des catholiques étaient choses héréditaires.

Dans ces temps de troubles, où l'on avait constamment à se défendre contre les surprises d'un ennemi, chaque habitation de grand seigneur était une véritable forteresse. Le château de Gange, entouré de larges fossés, et dont les murs étaient flanqués de tours pourvues de meurtrieres, avait, à diverses époques, soutenu plus d'une attaque, qu'il avait toujours victorieusement repoussée. Dans ces asiles féodaux et guerriers à la fois, régnait une somptuosité remarquable : de vastes pièces, tendues de superbes tapisseries, rehaussées d'or; des riches sculptures, des tableaux de grand prix, un nombreux domestique, quelques arts d'agrément donnés à la famille, rachetaient en quelque sorte la tristesse et la vie monotode de ces sombres manoirs.

Arrivé à un âge où les émotions de la vie ne sont plus guère tournées que vers les sujets graves et sévères, Lautrec n'entretenait sa famille que des combats où il avait assiste, de sa haine contre les catholiques, des lois de l'honneur, mais surtout de l'inviolable fidelite à son culte. Dur et altier jusqu'à l'inflexibilité, mais noble et généreux; alliant la tendresse d'un père et d'un époux à la rudesse d'un chef de parti, il avait accoutumé sa maison à se soumettre à ses volontés sans que jamais on osât leur opposer la moindre résistance. Sa parole brève et impérieuse, son regard fier et profond, créaient autour de lui un cercle d'obéissance

passive. Une centaine d'hommes d'armes formaient la garnison de son château. Le comte les avait façonnés à cette soumission aveugle, caractère distinctif des serfs au temps de la féodalité. Quand il sortait avec sa famille pour se promener sur les glacis qui bordaient les fossés du château et qui étaient plantés d'arbres séculaires, ses hommes, armés de pied en cap et bardés de fer lui faisaient une escorte toute royale.

Ainsi s'écoulait la vie dans ces tristes demeures de nos aïeux où tout respirait la guerre. Toutefois, malgré cet aspect sauvage et cette âpreté en quelque sorte nécessaire qui semblaient comme s'élever du sol avec les murailles, on y professait des vertus qui tempéraient la barbarie apparente de ces mœurs. Le respect des enfants, l'union dans la famille, la religion, l'hospitalité, y étaient rigoureusement observés.

Le comte de Lautrec aimait son château de Gange qui l'avait vu naître comme l'aigle aime son aire. Tous les soirs, sa fille Eléonore chantait, en s'accompagnant du téorbe, quelque romance du temps, écrite en cette langue harmonieuse de la Provence, si chère aux trouvères de ce temps; on faisait la lecture d'un livre saint; puis à neuf heures il n'y avait plus d'éveillé dans le château que la sentinelle placée au haut du donjon. Le lendemain c'étaient les mêmes occupations, à moins que quelque famille du parti du comte ne vînt les visiter : alors c'était fête au château. Pour les femmes, ces visites avaient un charme tout particulier. La vie semblait changer pour elles : affranchies pendant quelques heures de l'obligation d'écouter les récits de combats ou des intrigues de la politique, une conversation intime et douce venait rasséréner leur front et réjouir leur cœur. C'était là l'unique plaisir des femmes.

Dans ces rares occasions, Eléonore était remarquée pour sa beauté et pour les grâces de son esprit. Sous l'enveloppe sévère que les habitudes des demeures seigneuriales imprimaient à tout ce qu'elles renfermaient, elle cachait une âme ardente, une imagination exaltée et tendre; douée d'une voix brillante et mélodieuse, elle savait lui donner en expression tout ce qu'il y avait de poésie dans son cœur. Les romances de ce temps-là, empreintes du cachet de l'époque, avaient une teinte de mélancolie et de tristesse dont il n'était pas donné à toutes les voix de rendre le charme. Aussi, quand elle chantait, un religieux silence s'établissait autour d'elle, et succédait aux conversations les plus graves et les plus animées. Sa voix pure et sonore portait au cœur et faisait souvent couler des larmes.

Cependant la renommée du duc de Blossac, un des chefs du parti catholique et le meurtrier de l'aîné des fils du comte de Lautrec, était grande et redoutée dans le Languedoc. Jeune et ardente, il combattait vaillamment les huguenots. Dans un combat livré sous les murs de la ville d'Aniane, il avait attaqué le fils du comte, et dans la fureur du combat l'avait frappé à terre d'un coup de lance dont l'infortuné jeune homme était mort sur-le-champ. Quoiqu'il soit difficile de décider si dans ces moments d'emportement on peut être assez maître de soi pour retenir ses coups, c'était un préjugé de ce temps-là qu'entre gentilshommes l'ennemi renversé devait être respecté. L'action du duc de Blossac était donc regardée comme déloyale, et le bruit s'était bientôt répandu dans le parti huguenot, que le fils de Lautrec avait été lâchement assassiné.

Le duc de Blossac, brave et loyal gentilhomme, aimé et estimé dans son parti, l'eût été même des protestants sans la haine aveugle qui animait alors les hommes les plus sensés. Allié au cardinal de Bourbon par sa mère, et attaché au parti de la cour, il s'était, par goût autant que par devoir, jeté dans les hasards de ces guerres intestines où l'on n'acquérait d'autre gloire que la triste renommée d'avoir fait couler le sang de ses frères. Du reste, le comte de Blossac était bon, généreux, sensible, et la mort du fils de Lautrec ne devait être imputée qu'à un de ces coups malheureux qu'il est bien difficile de retenir dans l'acharnement du combat, même envers un ennemi vaincu; mais sa réputation seule était connue de la maison de Lautrec. Raymond même, ce fils que nous avons vu jurer la mort du duc, Raymond ne l'avait jamais vu; jamais ces deux hardis champions ne s'étaient mesurés dans les combats.

Mais il suffisait à Raymond de Lautrec de vouloir rencontrer son ennemi pour être sûr d'y parvenir. La haine et la vengeance ne se lassent jamais d'attendre. Instruit que le duc était sous les murs de Nîmes, il y courait, lorsque nous l'avons vu quitter le château de Gange.

II.

Près d'une année s'était écoulée depuis cette orageuse séparation, Raymond n'avait pas rejoint le toit paternel. Toujours guerroyant, sans cesse rempli du désir de rencontrer son ennemi, il se dirigeait vers les lieux où il espérait le rencontrer, et ne revenait pas au château.

On était aux premiers jours de mai, une réunion nombreuse avait eu lieu au manoir de Gange; c'était la fête du vieux comte de Lautrec. La nuit était déjà fort avancée, et cependant tout le monde veillait encore, lorsque tout à coup le capitaine des hommes d'armes vint annoncer que des villageois arrêtés sur le glacis demandaient l'hospitalité pour un gentilhomme blessé. A cette nouvelle, l'ordre est donné de baisser le pont-levis, et le malheureux chevalier est introduit dans le château.

Le blessé était un jeune homme de bonne mine, couvert encore de son armure et de sang. Une large blessure lui avait ouvert la poitrine, et il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Le médecin du château s'empressa de poser le premier appareil sur sa plaie, et on porta le chevalier dans une chambre où tous les soins lui furent prodigués. Pendant quinze jours son état fut tellement alarmant, qu'on n'avait que peu d'espoir de le sauver. Le nom du malade était encore un mystère. On n'avait trouvé sur lui aucun papier qui pût indiquer quelle était sa famille.

Lorsque la convalescence du jeune chevalier fut commencée, la famille se réunit quelquefois dans la chambre du malade. Un soir, Eléonore prit son téorbe et chanta en provençal une romance sur la mort du poëte Pétrarque, dont le refrain peut se traduire ici :

Hélas! mourir ne l'inquiétait guère;
Mais tous les jours il demandait à Dieu
De voir encor son amante et sa mère,
Et de leur dire un éternel adieu!

Jamais peut-être Eléonore n'avait chanté avec tant de charme. Il y avait dans l'expression de son regard, dans le son de sa voix un tel sentiment de tristesse et de regrets, que le jeune homme ne put retenir ses larmes. O noble demoiselle, dit il d'une voix émue, daignez m'accorder une grâce. J'ai fait aussi quelques vers dans ma vie, mais je n'attache de prix qu'à ceux que m'ont inspirés les affections tendres de la famille. Daignez lire ceux-ci? Il me semble que je les oubliés depuis que le sort m'a conduit mourant dans ce noble asile, et que les entendre répéter par vous, me comblera de bonheur.

En disant ces mots, il ouvrit le médaillon du portrait de sa mere, et en tira un papier sur lequel étaient écrits les vers suivants :

O toi qui berças mon enfance
Des chants d'un maternel amour,
Toi qui vis mon adolescence
Te sourire à son premier jour,
Je te quitte, ô ma tendre mère!
Et vais aux hazards de la guerre
Confier mon sort et le tien;
Que Dieu protége ta tendresse!
De ton fils, dans la détresse,
Ton nom sera le soutien.

Je te quitte, mais ton image
Sans cesse attachée à mes pas,
Viendra comme au sein d'un nuage
Veiller sur moi dans les combats.
Mais si ma vie était atteinte,
Ce talisman de ma foi sainte
Aura le dernier mot du preux;
Je lui sourirai; sur la terre,
Mourir en embrassant sa mère,
Ah! c'est commencer d'être heureux.

Cependant la santé du chevalier se rétablissait de jour en jour, et il ne voyait pas sans quelque appréhension s'approcher le moment où il serait obligé de déclarer sa naissance et le culte qu'il professait. Eléonore avait fait sur lui une de ces impressions profondes qui décident de la vie d'un homme. Il ne lui semblait plus désormais possible de quitter cet asile où l'enchaînaient la reconnaissance et l'amour. A ses yeux la différence de religion n'é ait pas un obstacle pour unir sa destinée à la fille de Lautrec; mais il connaissait l'inflexible rigueur du noble comte, et il était loin de se douter du plus grand de tous ses malheurs : il savait bien qu'au combat d'Aniane il avait blessé à mort un gentilhomme, mais il ignorait que ce fût un fils de Lautrec.

Le vieux Lautrec, bien qu'il s'attachât de plus en plus à son hôte, avait le plus vif désir de connaître son origine. Le jeune duc de Blossac (car le lecteur a deviné que c'est lui qui a été recueilli au château de Gange), sentant tout ce que sa position avait de penible, et voyant qu'il ne lui était plus possible d'éluder, prit enfin une détermination. L'amour l'emporta sur l'honneur; il se résolut au mensonge. Mais afin d'atténuer une action qu'il se reprochait comme un crime, il prit le nom d'une tante qu'il avait en Bretagne, et qui précisément appartenait au parti huguenot. Du reste, il ne comptait déguiser la vérité qu'à l'égard de son nom; car pour ce qui était de sa naissance et des particularités de son éducation et de sa famille, il se promettait d'être, à l'ombre de ce nom d'emprunt, d'une sincérité à toute épreuve.

Enfin ce moment redouté d'une explication sérieuse arriva. Lautrec qui, dans les choses graves, apportait toujours un air de solennité glaciale, lui envoya un messager par lequel il lui proposait une entrevue pour causer de lui et de sa famille.

Le duc de Blossac vit qu'il n'y avait point à hésiter. Il se leva pour aller dans l'appartement du comte. Il n'avait en ce moment personne pres de lui; une faiblesse, causée par l'émotion, l'obligeait, pour marcher, de s'appuyer le long des lambris; tout à coup, au détour d'un corridor sombre, il rencontre Eléonore qui, surprise de le voir ainsi seul, et marchant avec peine, lui offre ingénument son bras pour appui. Vous souffrez, lui dit-elle... Que la guerre est une cruelle chose! Hélas! dit-il, si quelque chose peut attrister mon cœur, c'est la pensée de quitter un jour ce noble asile d'où j'emporterai tant de précieux souvenirs. Mais dois-je, comme vous, me plaindre de la guerre? Sans elle ma destinée m'eût-elle conduit au château de Gange? vous aurais-je connue? vous aurais-je aimée? Oh! béni soit le jour où, pres de mourir, j'ai trouvé dans ce château la plus généreuse hospitalité! c'est à vous que je dois la vie; elle vous appartient, c'est votre ouvrage, et mon cœur me dit qu'elle n'est plus à moi. Ce qui a jeté en moi un nouveau souffle de vie, c'est vous, Eléonore, c'est cette voix touchante dont j'entends sans cesse les doux sons. Chacun de ses accents vibre dans mon cœur comme une musique céleste. Ces chants harmonieux, ces lectures délicieuses, ces regards divins, cette grâce infinie; voilà qui, dans mes souffrances, m'a fait sentir que la vie était un bien vers lequel je devais aspirer encore.

Le jeune homme se tut : une telle émotion avait épuisé ses forces; sa main tremblante avait saisi celle d'Eléonore.

— N'allez-vous pas vers mon père? lui dit-elle vivement, en lui prêtant de nouveau son bras pour le soutenir. Je sais que ce soir une explication doit avoir lieu. L'impatience du comte va vous obliger à des aveux dont il n'aura sans doute qu'à se féliciter, mais que d'autres n'auraient point exigés sitôt, soyez-en bien sûr.

La jeune fille appuya sur ces derniers mots.

A dater de ce jour, leurs cœurs s'étaient entendus. Eléonore le quitta, et le jeune homme entra chez Lautrec.

III.

Neuf heures venaient de sonner au donjon du château. Toute la famille se lève de table, et le duc, appuyé sur le bras d'un domestique, la suit dans sa promenade habituelle au glacis. Le temps était magnifique. C'était une de ces belles soirées si communes dans ces contrées délicieuses où une température fraîche et embaumée, succédant à la chaleur du jour, donne aux nuits un charme indéfinissable. La lune commençait à poindre; sa lumière indécise détachait dans l'espace le sommet découpé des murs du château, apparaissant, avec son noir donjon, comme un fantôme immense présidant à la marche mystérieuse des heures de la nuit. Un ciel pur, une atmosphère doucement rafraîchie par le vent des Cévennes, un silence qu'interrompait seulement par intervalles le frémissement du feuillage; tout en ce moment invitait à la plus douce rêverie. Après une courte promenade, on s'assit sur un banc demi-circulaire placé sous un bouquet d'arbres. Un rayon de lune, échappé du feuillage, venait éclairer la figure encore pâle du duc de Blossac, placé à l'une des extrémités du banc, précisément en face d'Eléonore, assise à l'extrémité opposée. Le comte rompit le silence par quelques mots sur les malheurs du temps, et ce lui fut une occasion d'obliger enfin le jeune inconnu à raconter sa vie. Celui-ci commença ainsi d'une voix émue :

« Mon père, le duc de Clisson, dont la renommée est sans doute venue jusqu'à vous, avait épousé la fille de l'amiral de Coligny, si connu dans les annales de la guerre maritime. Je fus le seul fils de cette union. A douze ans, je perdis mon père. Unique héritier d'un nom illustre et d'une fortune considérable, je fus élevé par ma mère dans les principes d'honneur et de vertu qui conviennent à un gentilhomme. Cependant, le chagrin d'avoir perdu son époux avait causé à ma mère une de ces impressions profondes qui n'éclatent jamais au moment fatal, mais qui, longtemps retenues, et semblables au feu qui couve sous la cendre, minent insensiblement le corps, et finissent par une explosion violente. Elle tomba dangereusement malade. Pendant plus de six mois on désespéra de la sauver. Je ne vous dirai pas tout ce que son triste état inspira de craintes et de douleurs. C'est à cette première épreuve de la vie que, malgré mon extrême jeunesse alors, je dois rapporter le penchant aux choses mélancoliques et mystérieuses qui fait le fond de mon caractère. Ma mère revint à la vie, et, au bout de quelques mois, elle me fut rendue telle que mon cœur la désirait.

« J'avais quinze ans alors; tous ses soins se portèrent sur mon éducation. Cependant l'élite de la jeunesse courait aux armes pour la défense de notre sainte cause; je ne devais pas rester inactif en laissant immoler nos frères d'armes, sans partager au moins leur danger et leur gloire. J'avais alors un peu plus de vingt ans. Je ne me sentais point une vocation décidée pour les travaux de la guerre; le calme de l'étude avait pour moi un charme qui me sourirait encore, malgré mes habitudes au tumulte des camps; mais le cri de l'honneur, la voix puissante de l'humanité, l'emportèrent sur mes habitudes paisibles. Je pris les armes, et je me séparai de cette tendre mère que je n'ai pas revue depuis cinq ans. Je quittai la Bretagne, guerroyant de province en province; le sort m'a conduit jusqu'en ce beau pays, cette ancienne Occitanie des poëtes où, par un malheureux contraste, les hommes déploient une barbarie indigne d'un si beau ciel et d'une nature aussi riante.

« Blessé, foulé aux pieds des chevaux, et laissé pour mort au dernier combat de Saint-Hippolyte, où j'ai eu pour la première fois la douleur de voir ma phalange vaincue et fuyant devant les ennemis, j'ai pu trouver assez de force pour me relever du milieu des cadavres sanglants, et pour traverser au hasard la forêt de Montolieu. J'avais eu soin de me dépouiller de mon écharpe pour n'être pas reconnu si je venais à rencontrer des gens du parti ennemi; mais arrivé aux derniers arbres de la forêt qui, pendant ma pénible marche, m'avait prêté son ombrage contre la chaleur du jour, la fatigue et la perte de mon sang, qui coulait en abondance de ma blessure, m'occasionnèrent une faiblesse; je n'eus que le temps de penser à Dieu et à ma mère, et je tombai sans connaissance; depuis ce moment, tout ce qui m'arriva jusqu'à celui où je me suis vu dans ce château, entouré de vos soins généreux, est tellement confus

dans mon esprit, qu'il ne m'est pas possible de retrouver un souvenir. »

Ainsi finit le récit du jeune homme. Il avait été sincère. C'était, sauf les noms et le lieu de sa naissance, l'histoire complète de sa vie, ce qui était pour lui une satisfaction qui tempérait à ses yeux la fausseté du reste. Il avait eu l'adresse d'éluderlaquestion de sa croyance religieuse, en sorte que, sans être obligé à un nouveau mensonge, il avait pu laisser à Lautrec la pensée qu'il était de la communion protestante.

Le chevalier blessé.

Lautrec, lui prenant la main : — Merci, monsieur le duc, lui dit-il ; inconnu, vous aviez acquis des droits à mon estime ; je n'ai pas besoin de vous exprimer l'intérêt qu'aujourd'hui vous m'inspirez : les hommes de cœur se comprennent assez. Je remercie Dieu d'avoir donné à ces braves gens l'idée de vous transporter au château de Gange Si nos soins vous ont sauvé la vie, j'en suis trop heureux... Hélas! un bonheur semblable ne m'était pas reservé pour l'aîné de mes fils! Il vivrait encore si le duc de Blossac ne l'eût lâchement frappé



Départ du chevalier Raymond.

d'un second coup de lance lorsqu'il était tombé blessé sans défense; car vous connaissez sans doute cet acte de félonie dont il a dernièrement flétri son nom.

A ces mots le duc, remémorant ses souvenirs, se rappela le gentilhomme qu'il avait tué au combat d'Anian, et resta comme pétrifié et glacé d'épouvante. Puis se rassurant par degrés : Cependant, monsieur le comte, répliqua-t-il, la réputation du duc de Blossac n'a jamais été celle d'un lâche, et, s'il faut vous dire franchement ma pensée, je regarde comme un singulier préjugé qu'on fasse un devoir à un gentilhomme de ce qu'on n'exige pas d'un soldat, dans l'emportement d'une mêlée. — Non, non, monsieur le duc, s'écria Lautrec d'une voix forte et animée, vous ne me persuaderez pas. J'ai fait la guerre, j'ai frappé plus d'un ennemi, mais je n'ai point à rougir d'une action aussi déshonorante. Le duc de Blossac a assassiné mon fils, je le tiens pour le plus lâche de tous les hommes! Mais j'ai un second fils qui brûle de le rencontrer, et il me vengera, je l'espère...

Lautrec s'arrêta subitement. Chaque fois qu'il rappelait cet événement terrible, il était pris comme d'un vertige qui le suffoquait. Il se passait alors dans l'âme du jeune homme des mouvements extraordinaires, et il ne fallait rien moins que les considérations qui l'obligeaient au silence pour l'empêcher



Le vieux comte de Lautrec.

d'éclater. C'était la première fois qu'on lui jetait à la face un pareil langage.

Rentrons, monsieur le duc, ajouta Lautrec. Vous pardonne-

rez à mes exigences... Que voulez-vous, c'est un défaut de mon âge et de ma position, il faut me le passer... Allons, prenez le bras de la comtesse pour vous soutenir. Ma fille me servira de guide pour ce soir. Nous avons, continua-t-il, tous les deux besoin d'un appui; mais quelle différence! Encore quelques jours, et vous pourrez marcher seul, tandis que moi!....

Un instant après tous rentraient au château.

IV.

Le pauvre duc de Blossac ne put fermer l'œil de toute la nuit. Sa situation se compliquait singulièrement. Il ne pouvait en vouloir au vieux Lautrec de sa haine contre le meurtrier de son fils, et cependant dans sa pensée intime il ne se regardait pas comme coupable d'une action déloyale. Mais les bontés du vieillard et de sa famille, son amour pour Eléonore, lui faisaient déplorer le sort qui avait fait tomber sous ses coups le fils du comte, et il aurait voulu pouvoir racheter de son sang ce désespoir qu'il avait causé à une famille infortunée à laquelle tant de sentiments divers l'attachaient de plus en plus chaque jour. Avant cette triste révélation il pouvait peut-être se flatter que les bonnes dispositions de Lautrec à son égard lui feraient pardonner la vérité lorsqu'il serait enfin obligé de déclarer sa naissance et son culte; mais depuis cette fatale promenade du glacis sa position était bien changée, et un abîme infranchissable s'élevait à ses yeux entre Eléonore et lui.

Dans cette triste conjoncture mille idées contraires venaient l'assaillir et le tourmenter. Pouvait-il aller trouver Lautrec, cet exalté huguenot, ce père infortuné, et lui dire : Je vous ai trompé, je suis catholique, je suis le duc de Blossac! Et pourtant il ne fallait qu'un hasard fatal pour le faire reconnaître au château par quelqu'un des personnages qui venaient parfois visiter le comte. Brave et intrépide, habile au maniement des armes, il se souciait fort peu que Raymond, ce second fils de Lautrec, fût à sa poursuite. S'il redoutait de le rencontrer, c'était de crainte d'accabler le vieillard d'un nouveau malheur. Toutes ces pensées le poursuivaient sans cesse, et empoisonnaient le bonheur dont cette noble famille l'entourait. Il n'avait plus qu'un parti décisif à prendre, c'était de fuir le château de Gange avant qu'une circonstance inattendue ne vînt le dévoiler pour l'exposer à d'amers reproches et à la honte d'être chassé comme un imposteur. Mais comment fuir celle qui désormais était maîtresse de sa destinée?

Telle était la situation des choses lorsque Lautrec reçut de son fils Raymond une lettre conçue en ces termes :

Arles, 10 août.

« Mon père, le bruit a couru ici, il y a quelques jours, que le fameux duc de Blossac avait été tué au combat de Saint-Hippolyte, le 5 mai dernier. Il paraît que c'est un gentilhomme nommé Grammont qui l'a vaincu. Cependant, malgré les plus minutieuses recherches, on n'a pu retrouver de lui sur le champ de bataille qu'un poignard où son nom était gravé. Il n'aurait été que blessé, assure-t-on, et serait parvenu à se dégager du milieu des morts. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'alarme est au camp des catholiques, et que le duc n'a plus reparu. Vous m'avez parlé dans votre dernière lettre d'un gentilhomme blessé, qui a été secouru par vous et recueilli au château de Gange. Pardonnez-moi, mon père, mais n'est-ce pas une imprudence que vous avez commise de ne pas vous informer d'abord du nom de celui à qui vous donniez asile. Qui vous dit que ce n'est pas un catholique, peut-être même le duc de Blossac qui a reçu vos soins? Vous dites que votre hôte est un bon et fidèle huguenot; mais l'assassin de mon frère reculerait-il devant la honte de renier sa religion pour sauver sa vie? Prenez-y garde, mon père, car plus je réfléchis, plus je vois de vraisemblance dans la pensée que vous avez peut-être entre vos mains le sort de notre plus cruel ennemi : on m'a si souvent dépeint le duc de Blossac, que j'ai la certitude de ne pas me tromper. Je pars à l'instant pour le château de Gange. J'embrasserai vos genoux quelques heures après que vous aurez reçu ma lettre. »

Qu'on se figure la stupeur dont Lautrec fut saisi à la lecture de cette accablante missive. Il était neuf heures du soir. Le duc, retiré dans sa chambre, était occupé à terminer une copie qu'il faisait secrètement du portrait d'Eléonore pour l'enchâsser dans le médaillon de sa mère. Lautrec appelle la comtesse et sa fille et leur communique la lettre de Raymond. Ce fut un coup de foudre pour cette malheureuse famille. Il n'y avait point à s'y méprendre, ce combat de Saint-Hippolyte que dans les scrupules de sa sincérité, il avait avoué sans réserve lors de la fameuse soirée du glacis, venait ajouter aux horribles soupçons qui pesaient sur lui. Ce qui se passait alors dans l'âme d'Eléonore ne saurait se décrire. Cependant de si favorables antécédents parlaient en faveur du duc qu'on aimait encore à douter.

Chacun se retira dans son appartement, le cœur rempli d'une cruelle anxiété, et personne au château ne put se livrer au sommeil. Tout à coup, par un de ces mouvements spontanés qui ne peuvent naître que dans une âme fortement trempée, Eléonore, accompagnée de sa suivante, se rend auprès de lui, et sans préambule inutile, d'une voix visiblement émue, mais grave et digne, elle lui parle en ces termes :

« Vous nous avez cruellement trompés, monsieur le duc de Blossac.

J.-B. Cauvain.

(A continuer.)

LE BLEU.

Suite et Fin.

— Eh bien! à qui en as-tu donc, Fernand, et que cherches-tu ainsi, le corps plié en deux et le nez dans la poussière?

— Rien, répondit Fernand, ainsi que répondent toujours les personnes surprises à l'improviste, et qui ne veulent ni dire la vérité, ni mentir.

— Rien, répéta le jeune paysan qui avait parlé, et qui n'était autre qu'Alexis, le fils de Jeanne, — rien, en vérité, Fernand, on voit que tu n'es pas le fils d'un paysan, mais bien d'un homme de la ville; tu n'as peur de rien.

— Et de quoi veux-tu que j'aie peur? demanda Fernand, étonné.

— Mais de tout... Fernand, dit Alexis, de l'ombre, de la nuit, des revenants, des sorciers, des bleus, que sais-je?

Fernand partit d'un grand éclat de rire. — Si comme moi, Alexis, tu voulais écouter M. le curé, dit-il, en reprenant son sérieux, tu saurais qu'il n'y a ni sorciers ni revenants. — Quant aux bleus, comme les bleus sont des hommes et des Français, je ne vois pas pourquoi j'en aurais peur!

— Dame! dit Alexis, les bleus tuent les blancs, les blancs tuent les bleus, et...

— Ils se tuent dans les batailles, mais ailleurs? demanda Fernand.

— Ailleurs, l'un empoigne l'autre, comme qui dirait le plus fort empoigne le plus faible, le conduit au camp, et on le fusille.

— Eh bien, moi, j'ai une autre idée, dit Fernand, et cela vient de ce que m'a raconté le père Trouillard, de ce que l'autre jour, on avait trouvé un bleu mort, sans aucune blessure, sur la route de Guérande à Saint-Macaire, ce qui voulait dire, ajouta le père Trouillard, que ce bleu était mort de faim.

— Dame! c'est ce qu'il avait de mieux à faire, Fernand; une supposition: tu trouves un bleu mourant de faim, tu le fais entrer dans la chaumière, tu lui donnes de la soupe aux choux, du lard, du pain, et pour récompense le bleu retourne chez lui, déclare qu'il a vu des blancs dans une cabane, une belle cabane comme celle de maman, où il y a de tout, de la volaille, des œufs, des bœufs, des vaches; les bleus arrivent, ils pillent tout, ils emportent tout, bien heureux s'ils ne nous tuent pas, toi, ma mère et moi.

Fernand devint tout pensif. — C'est pourtant bien cruel, dit-il, de voir quelqu'un qui aurait faim, et d'avoir soi, une pleine écuelle de soupe, et de ne pas pouvoir la partager!...

— Viens-tu manger la tienne? demanda Alexis en s'éloignant.

— Oui, répondit Fernand, en le suivant, mais de loin.

Tout en marchant et en pensant à ce que venait de lui dire Alexis, il passa près d'un massif d'arbres, d'où il entendit distinctement partir un soupir étouffé; par instinct seulement, supposant sans doute que l'inconnu ne voulait se montrer qu'à lui, Fernand laissa Alexis le devancer de beaucoup; puis, quand il le crut assez loin pour ne s'apercevoir de rien, l'enfant se glissa entre deux arbres, — en disant, — à voix basse: — Y a-t-il quelqu'un ici?

— Oui, répondit-on sur le même ton.

Guidé par cette voix, Fernand avança encore et heurta contre un homme étendu à terre.

— Etes-vous mort? mon Dieu! fut le premier mot et aussi la première pensée de l'enfant.

— Pas encore, mais bientôt, répondit la faible voix de l'inconnu; blessé et perdant mon sang, depuis vingt-quatre heures je n'ai rien pris.

— Ah! mon Dieu, dit l'enfant, attendez-moi, je vais vous chercher mon souper et vous le porter...

— Bon et aimable enfant! reprit l'inconnu, car, à votre voix, je devine votre âge, — vous ne pouvez que retarder ma mort de quelques heures, mais non l'empêcher.

— Pourquoi? demanda Fernand.

— Parce que...; mais me comprendrez-vous? dit l'inconnu auquel une pensée empêcha de finir sa phrase.

— Monsieur, je n'ai que huit ans, répondit Fernand si sérieusement, que l'inconnu, qui ne pouvait voir le visage de celui qui lui parlait, doutait si réellement cet enfant n'avait que l'âge qu'il annonçait, — mais je comprends beaucoup de choses; monsieur le curé, qui m'a élevé, m'a appris à me taire, d'abord, puis à partager le peu que j'ai avec de plus pauvres que moi, et à croire en Dieu, qui vient toujours au secours de celui qui l'implore, au moment où l'on se croit le plus abandonné... Ainsi, dites-moi ce que je peux faire pour vous.

Il y a dans la voix de certaines personnes un accent qui persuade plus qu'un million de paroles. Fernand possédait ce charme. Si bien que l'inconnu répondit sans hésiter:

— D'abord, il faut vous taire, et ne dire à personne qu'il y a un homme caché ici, ce serait ma mort.

— Soyez tranquille, monsieur, dit Fernand.

— Puis... mais, mon Dieu! vous ne pourrez, charmant et adorable enfant, me procurer ni de l'argent, ni un cheval, — et il faut que demain, au point du jour, je sois bien loin d'ici, autrement je suis perdu.

— Perdu... répéta Fernand, à qui ce mot fit éprouver un frémissement par tout le corps. — Perdu... oh! laissez-moi parler de vous à M. le curé, à la mère Jeanne... Ils sont si bons tous les deux, ils ne vous trahiront pas, monsieur.

— Je le crois comme toi, mon enfant, reprit l'inconnu, — mais ni l'un ni l'autre ne feront un faux serment. — Écoute: — Je suis un proscrit, on me cherche pour me fusiller, et toute personne qui me recèlera, payera de sa tête d'avoir sauvé la mienne... Comprends-tu? Demain, au point du jour, on saura que j'ai passé par ici, on questionnera tout le monde, on leur dira: — Jurez, devant Dieu, qu'un étranger n'a pas passé par ici cette nuit, — et ni ta mère Jeanne, comme tu l'appelles, ni le curé ne jureront cela.

— Moi, je ferai le serment, monsieur, dit Fernand tristement, et j'en demanderai pardon à Dieu après...

— Toi, on ne te le fera pas faire, rassure-toi, dit l'étranger; et cependant, mon Dieu! cependant, il faut que j'aie quitté cet endroit avant le jour. Ah! si les voleurs ne m'avaient pas tout pris, s'ils m'avaient laissé ma montre, mon épingle, un bijou quelconque, enfin, je serais sauvé.

— Un bijou! s'écria Fernand, un bijou vous sauverait?

— Hélas! oui, dit l'étranger, retombant épuisé sur la terre.

— Un bijou!... un bijou!... répétait Fernand, comme combattu par une pensée qui le faisait avancer et reculer à la fois. — Un bijou! mon Dieu! je vais peut-être m'ôter tous les moyens d'être jamais reconnu par mon père, dit Fernand, les mains jointes et priant. — Mais un bijou sauverait la vie de cet homme.... et vous trouverez bien un autre moyen, ô mon bon Dieu, de me faire retrouver mon père. — Monsieur, ajouta l'enfant, — puisqu'il ne vous faut qu'un bijou, j'en ai un, je vais vous le donner, promettez-moi seulement qu'aussitôt que vous serez hors de tout danger, vous me le renverrez.

— Pauvre enfant! je te refuse, dit l'étranger, car ce n'est qu'en vendant ton bijou à la ville prochaine que je puis me sauver...

— N'importe, monsieur... à la grâce de Dieu! dit le pieux et bon enfant, en se mettant à courir vers la cabane.

En ouvrant la porte de la cabane, Fernand trouva tout le monde couché. Le bruit qu'il fit, en tirant le loquet, avertit la mère Jeanne de son arrivée.

— D'où viens-tu donc, Fernand? lui cria-t-elle à travers ses rideaux de serge verte: Alexis prétend que tu cherches des vers luisants dans l'herbe.

— Quand ce serait, répondit Fernand? Puis il ajouta tout de suite, et sans doute parce qu'il redoutait les questions, — et mon souper? mère Jeanne.

— Il te crève les yeux; ne le vois-tu donc pas sur la table? répondit la mère Jeanne; soupe, déshabille-toi, et n'oublie pas d'éteindre la lumière avant de te mettre au lit.

— Oui, mère Jeanne, dit Fernand, qui commença par la dernière des recommandations, celle d'éteindre la chandelle de résine qui brûlait accrochée dans l'âtre de la cheminée; puis allant au cabinet où sa bienfaitrice avait mis les hardes qu'il avait le jour où il fut trouvé par elle, il y chercha le hochet qu'il n'eut pas de peine à trouver; il le prit, prit aussi sur la table son écuelle de soupe, un morceau de pain bis, une gourde renfermant un mélange d'eau et de vin, et ressortant par la porte qu'il avait eu soin de laisser ouverte, et qu'il ne referma pas, il courut vers le taillis où il avait laissé l'étranger.

— Tenez, dit l'enfant, essayant de percer du regard l'obscurité du taillis...; mais où êtes-vous donc?...

— Ici, dit la voix faible de l'étranger..... Oh! à boire! à boire!... L'étranger n'avait plus la force de bouger; Fernand s'agenouilla contre lui, et, débouchant la gourde, l'approcha des lèvres de l'étranger, qui, alors, avança la main, et avala quelques gouttes de ce mélange, ce qui le ranima.

— Tenez, lui dit encore l'enfant, s'apercevant du bon effet du breuvage, mangez cela maintenant... bien... doucement...

prenez garde de vous brûler... bien... buvez encore un peu maintenant. Ah! vous voilà debout! mon Dieu, que vous êtes grand!... Chut!... ne me remerciez pas... J'ai un père, monsieur... j'ignore où il est... et je ne donne jamais un morceau de pain à un pauvre sans me dire : — Si mon père a faim, faites, oh! mon Dieu, qu'il trouve un enfant qui se prive de son souper pour lui... ainsi que je le fais pour celui-ci. — Puis, j'ajoute cette prière que je vous adresse : Monsieur, priez Dieu, pour que bientôt je revoie mon père et ma mère!... Tenez, prenez ce bijou et éloignez-vous... Ah! vous ne savez pas peut-être votre chemin... voulez-vous que je vous guide?...

— Inutile, mon cher enfant, ajouta l'étranger prenant l'enfant dans ses bras, et l'élevant jusqu'à lui pour l'embrasser. — Reçois, avec cette caresse, mes remercîments, ma bénédiction, les vœux que je fais pour ton bonheur... Puis, si je ne meurs pas en route... je connais la mère Jeanne... tu entendras parler de moi... bientôt... Adieu.

Disant ces mots, l'inconnu déposa encore un baiser, puis un autre sur le front de cet enfant; et le reposant à terre, il s'élança hors du taillis, et s'éloigna avec cette hardiesse de quelqu'un qui connaît son chemin.

— Ah! dit Fernand, ramassant son écuelle vide et sa gourde dans le même état: — Ah! ce n'est pas pour dire, mais la soupe avait une bonne odeur, et j'ai bien faim. — Bast... Allons nous coucher; qui dort dîne, c'est toujours ce que dit M. le curé, chaque fois qu'il donne son souper aux pauvres.—Je déjeunerai mieux demain matin.

Et regagnant doucement la cabane, Fernand se jeta sur son lit tout habillé, et ne tarda pas effectivement à s'endormir, malgré la faim qui le faisait souffrir.

Le lendemain, en se réveillant assez tard, Fernand entendit une querelle entre la mère Jeanne et son fils Alexis.

— Avoue-moi la vérité, Alexis, disait-elle, je ne me fâcherai pas.

— Quand je vous dis, ma mère, que je n'y ai pas touché, répondait Alexis.

— A quoi? demanda Fernand en sautant à bas de son lit.

— A ton hochet, dit la paysanne. Et comme ce mot avait rendu Fernand tout interdit, cette femme reprit : — Ce matin ayant eu besoin d'argent, j'ai ouvert le coffre où sont les effets, et où je serre mes quelques sous, et la première chose que je n'ai pas vue, c'est ton hochet, Fernand... Je l'ai cherché, je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé; on ne l'a pas volé, car on aurait volé l'argent qui était avec; il n'y a donc qu'Alexis qui ait pu le prendre...

— Ou moi, dit Fernand en baissant les yeux.

— Toi, et pourquoi faire?...

— Ne me le demandez pas, mère Jeanne, dit Fernand les yeux toujours baissés... car je ne vous le dirai pas!...

— Tu ne me le diras pas?

— Eh bien, je vais vous le dire, moi, dit Alexis, car maintenant je devine tout.

Fernand regarda Alexis d'un air inquiet.

— Oui, reprit ce dernier, ce n'étaient pas des vers luisants que tu cherchais hier dans l'ombre... Crois-tu donc que je ne t'aie pas vu, quand tu es rentré, prendre ton souper et sortir avec, et ce n'était pas pour le manger, tu l'aurais bien mieux mangé ici, c'était donc pour le donner... Je t'avais aussi entendu ouvrir le couvercle du bahut, et cependant, quand la mère n'y a pas trouvé le hochet, j'ai bien pensé que c'était toi qui l'avait pris; je ne l'ai pas dit pour ne pas te faire gronder... mais puisque toi-même tu l'avoues...

— Et à qui, bon Dieu, as-tu donné ton souper et ton hochet, malheureux enfant? dit la paysanne en levant les bras et les yeux au ciel.

Comme Fernand ne répondait pas, et paraissait déterminé à garder un silence obstiné; Alexis répondit :

— A un bleu, je le parie, ce petit aime les bleus.

— J'aime les bleus et les blancs, et tous ceux qui ont faim, dit Fernand impatienté.

— Alors, tu dois bien t'aimer en ce moment, riposta Alexis en riant, car tu dois en avoir une de soignée de faim...

— Je ne me plains pas, dit Fernand fièrement.

— Tiens, déjeune, méchant donneur de tout, dit la paysanne en poussant devant lui, avec un mouvement de colère, une jatte de lait et un gros morceau de pain bis. — Mange, mange, jusqu'au moment où le bleu, que tu as sauvé, vienne avec d'autres bleus s'emparer de ma cabane et de tout ce qu'elle renferme; mange ton déjeuner, ce sera toujours ça de moins qu'ils auront à emporter.

Un bruit de chevaux empêcha la mère Jeanne de continuer.

— Qu'est-ce?... dit-elle, s'arrêtant effrayée.

— Les bleus! sauvons-nous, cria Alexis, apercevant des uniformes sur la route qui passait devant la cabane.

Mais avant qu'Alexis et la paysanne eussent le temps de bouger, un homme en costume de colonel se précipita dans la cabane, en disant :

— Où est l'enfant qui hier m'a sauvé la vie, où est celui à qui appartient ce bijou?

— Le voici, dit Fernand en s'avançant vers le colonel.

Celui-ci poussa un cri de joie, et prit l'enfant dans ses bras en criant :

— Mon fils! mon fils!... Oui, ajouta-t-il, voyant la stupéfaction de tout le monde et le saisissement de Fernand, — oui, ce noble et généreux enfant est mon fils, mon enfant à moi, que j'ai cru brûlé dans l'incendie de l'auberge de Cholet, — c'est lui!... Cette nuit, après l'avoir quitté, j'ai rencontré quelques hommes de mon bataillon qui me cherchaient. — Je les ai suivis, mais ce n'est que ce matin au jour que, racontant à mes amis le trait généreux de cet enfant, j'ai sorti de ma poche le bijou pour leur montrer; alors j'ai béni la Providence. Ce hochet, qui est le mien, — je m'appelle Fernand comme mon fils, — avait été donné à la nourrice de mon fils, pour mon fils; jugez de ce que j'ai éprouvé en le reconnaissant. Ce bijou ne pouvait appartenir qu'à mon fils, surtout en me rappelant les paroles qu'il m'avait dites la veille, auxquelles, je l'avoue, j'avais apporté peu d'attention : — Je vous donne la seule chose qui puisse me faire retrouver mon père. — Ce père, c'était moi, ce fils qui se dépouille pour un inconnu, c'était mon fils. — Oh! Dieu est grand, Dieu est grand! béni soit son nom et sa justice à jamais.

Puis, vaincus par tant d'émotions, le père et le fils restèrent un moment silencieux, et tout entiers au bonheur de s'être retrouvés.

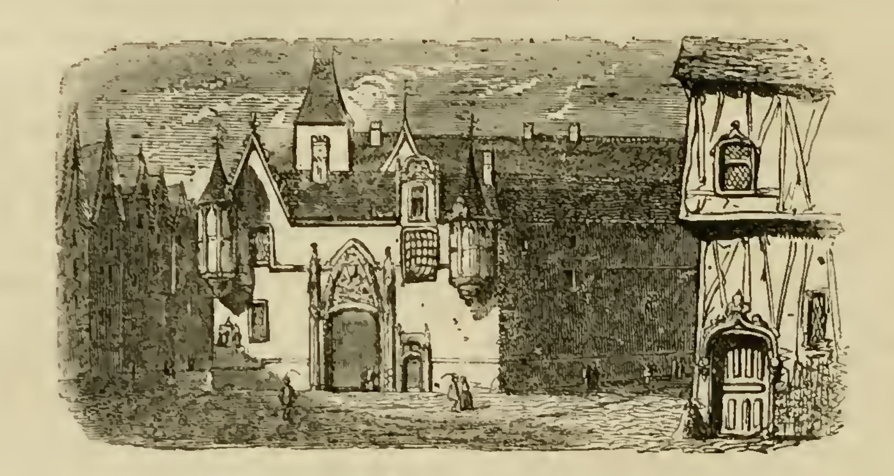
Vous devinez combien la mère Jeanne fut fêtée, et que, bien loin d'avoir sa cabane pillée par les bleus, le père de Fernand y ajouta un beau morceau de terre, et se chargea en outre du sort du jeune Alexis.

Quant à Fernand, il suivit son père qui le ramena dans les bras d'une mère qui le pleurait depuis longtemps, et, grâce au beau trait qu'il avait fait, en se privant de tout, même de moyens de retrouver son père, il avait tout retrouvé, une famille et une fortune.

Il est vrai que Fernand avait mis sa confiance en Dieu, et que Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui.

EUGÉNIE FOA.

FIN.



HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.



PREMIÈRE PARTIE.

I.

On cite presque toujours les Anglais comme le peuple où se rencontre le plus grand nombre d'exemples d'originalité ou, pour parler à la mode, d'excentricité. Il ne se fait pas dans les trois royaumes un testament par lequel une vieille femme lègue deux shellings par semaine à une servante pour la nourriture d'un chat ou d'un perroquet, que cela ne soit immédiatement imprimé et publié. On ne manque pas d'ajouter au fait un commentaire où l'on démontre que l'excentricité de la Grande-Bretagne ne dégénère pas plus que sa puissance dans l'Inde. L'Anglais tient à ses ridicules, parce qu'il est parvenu à en faire des qualités aux yeux de l'univers, grâce à cette constante et furieuse admiration où il est de lui-même et de tout ce qui émane de lui, et grâce à cette manie de beaucoup de gens qui, ne pouvant pas être de leur pays, parce qu'ils n'en ont ni les grâces, ni l'esprit, ni le savoir-vivre, se font anglomanes, pour être quelque chose.

Ces réflexions m'ont été suggérés, je ne sais comment, par le souvenir de l'histoire que je vais vous raconter. Le lecteur jugera s'il y a quelque analogie entre l'excentricité anglaise et la singularité qui fit écrire au vieux comte de Chevalaine les mots suivants sur un volumineux paquet ficelé, cacheté, scellé :

« Ceci est mon testament : il sera ouvert quarante et un jours après ma mort, en présence de tous mes héritiers, dont la liste suit. Si l'un d'eux manque au jour dit, à l'heure de midi, pour autre cause que pour celle de mort, ce testament ne sera point ouvert, on le brûlera immédiatement, et le partage de mes biens sera fait selon la loi.

LISTE DE MES HÉRITIERS.

« 1° Bernardine de Chevalaine, comtesse de Fernic, ma sœur, âgée de soixante-quatorze ans, héritière directe;

« 2° Le comte Laurent de Chevalaine, mon neveu, et mademoiselle Lucie de Chevalaine, ma nièce, héritiers par représentation de M. le vicomte Lancelot de Chevalaine, mon frère cadet;

« 3° Le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, mon frère, héritier direct;

« 4° Louise Vermont, ma nièce, fille de Prosperine de Chevalaine, ma sœur cadette, mariée au sieur Louis Vermont; ladite Louise Vermont, mariée à son tour à M. Cros et Cᵉ (textuel), banquier à Paris, héritière par représentation de sadite mère Prosperine de Chevalaine ;

« 5° Enfin Charles de Chevalaine, mon petit-neveu, issu de minor de Chevalaine, lequel minor de Chevalaine était lui-même fils de major de Chevalaine, écuyer, mon frère; ledit chevalier de Chevalaine héritier par représentation de son père et de son grand-père, tous deux décédés.

« C'est en présence de *tous* ces héritiers, et d'aucunes autres personnes, à l'exception du notaire chargé d'en faire lecture, que ledit testament sera ouvert comme il est dit plus haut, sinon... non.

« LE COMTE DE CHEVALAINE.

« En mon château de Chevalaine, commune de Martigny, le 5 avril 1839. »

En vertu d'autres dispositions écrites, ledit testament était placé dans une petite armoire fermée d'un carreau défendu par un grillage en cuivre. Il était posé sur un petit coussin en velours cramoisi, et tous les habitants du voisinage avaient été admis à venir visiter ce curieux autographe; moi-même j'ai déclaré l'avoir vu, et je me rappelle avoir dit dans ma jeune expérience :

— Ce testament ne sera pas lu.

— Pourquoi cela? me dit le notaire qui m'accompagnait.

— Parce qui doit y avoir parmi tous ces héritiers un individu au moins qui doit craindre que le testateur ne lui ait rien laissé, et cet individu, en refusant de venir et en anéantissant ainsi le testament, s'assure au moins la portion que la loi lui réserve. Vous dites qu'il n'y a pas moins de quatre-vingt mille livres de rente à partager, n'y a-t-il pas un héritier pour lequel seize mille livres de rente assurées sont une fortune?

— Il y a, repartit le tabellion, dans le nombre des héritiers des individus pour qui seize mille livres de rente devraient être une fortune inespérée; il y en a qui sont assez riches pour que cela entre inaperçu dans l'océan de leurs spéculations; il y en a aussi pour qui cette augmentation de leurs revenus serait une bonne fortune raisonnable; il y en a de vieux et de jeunes, il y en a de mâles et de femelles; mais tous viendront, j'en suis sûr. C'est une loterie qu'on va tirer (chacun d'eux le pense du moins), loterie où il peut gagner, et personne ne résistera à cet attrait.

— Un bon *tiens vaut mieux que deux tu l'auras!* répondis-je, et il me semble que si j'étais un des élus...

— Vous viendriez, eussiez-vous été chassé et maudit par cet oncle bizarre. L'originalité de cette suscription vous persuaderait que les dispositions testamentaires sont affectées du même caractère, et moins vous auriez de droits à espérer, plus vous vous en croiriez, grâce à ce raisonnement. Je n'ai pas besoin de vous parler de ceux qui se savaient dans les bonnes grâces du testateur; ceux-là se trouveraient des niais d'abandonner les bonnes chances qu'ils ont. Je ne les connais pas personnellement; je ne sais pas quels sont leurs défauts ou leurs qualités, leur caractère ni leurs habitudes; mais je parierais avec confiance, dix contre un, que pas un ne manquera. Du reste, si vous pouvez attendre quelques jours, vous verrez si je me trompe, car l'ouverture de ce testament a lieu le 14 de ce mois de mai, et nous sommes au 6.

— Et personne n'est encore arrivé, cependant.

— Je parie pour le 14, de minuit à midi.

Je refusai le pari. Je quittai Martigny, et je priai le notaire de me tenir au courant de ce qui se passerait. Il n'en fit rien. Mais, il y a peu de jours, je reçus, avec un billet de faire part de la mort du notaire, le manuscrit suivant.

Qui l'a écrit, je n'en sais rien; comment celui qui l'a écrit s'est-il procuré les actes authentiques, les lettres originales qu'il rapporte, je ne le sais pas davantage. J'insère le manuscrit dans ces mémoires comme j'y ai déjà inséré le récit de M. P..., sous le titre de : *Malheur complet*, et je laisse à d'autres à découvrir comment on peut apprendre des choses comme celles qu'on va lire. Ce préambule a aussi pour but de dénommer les divers individus qui figurent dans cette histoire, et surtout de dire leurs divers degrés de parenté, qui ne me paraissent pas bien établis dans ledit manuscrit.

Manuscrit.

LETTRE DE MADAME LOUISE CROS A MADAME MÉLANIE DÉLANTIN.

Martigny, le 9 mai, au château de Chevalaine.

« Tu sais, ma chère Mélanie, quel singulier testament m'a forcée à quitter Paris, ou plutôt tu sais comment mon mari m'a forcée à le suivre pour assister de ma personne, en ma qualité d'héritière, à l'ouverture de ce fameux testament.

Je t'ai promis le récit de mon voyage, et je le commence, sans te faire grâce de la plus légère circonstance.

Nous sommes partis le 7, à trois heures du matin.

Tu me demandais comment je ferais pour me lever à pareille heure, j'ai trouvé un excellent moyen : c'était de ne pas me coucher. Je suis allée au dernier jour de Mme B..., où j'ai rencontré quelques personnes, je suis rentrée chez moi à deux heures et demie, à trois heures moins un quart j'étais déshabillée, à trois heures précises j'étais enveloppée d'une robe de chambre et d'une pelisse, et j'attendais M. Cros dans ma berline.

Il n'est arrivé que dix minutes après l'heure convenue :

— Je croyais, lui ai-je dit, que vous n'étiez en retard que lorsqu'il s'agissait de mes plaisirs, je suis ravie d'apprendre que c'est de même pour vos affaires; voilà qui vous excuse à mes yeux pour bien des fautes passées.

— Vous pourriez être moins indulgente, m'a-t-il dit, car c'est de vos affaires que nous allons nous occuper. En attendant, permettez que je vous présente M. Camille Perrin.

Ceci tient à un arrangement que tu ne sais pas et que je n'ai su que le matin même de mon départ. M. Cros me dit, pendant le déjeuner, qu'il était désolé et qu'il ne pouvait partager mon coupé.

J'avoue que cela m'allait à merveille; la solitude, tu le sais, ma chère, est le besoin de toute âme qui n'est pas bien associée en ce monde, et ces vingt-quatre heures de rêverie en chaise de poste eussent été pour moi une bonne fortune. Mais je trouvai fort désobligeant à M. Cros de m'avoir forcée à ce voyage, de m'avoir imposé ses arrangements pour m'accompagner, et de me laisser toute seule. Je lui déclarai donc que je ne partirais pas s'il ne venait dans mon coupé, à quoi il répondit :

— En ce cas, je vais écrire à M. Camille Perrin de prendre la malle-poste.

Tu as dû entendre parler quelquefois de M. Camille Perrin; il a une célébrité de bourse qui a percé jusque dans les salons, quoiqu'il n'y vienne jamais. C'est, je crois, un mathématicien qui s'occupe d'entreprises agricoles. Je ne puis bien t'expliquer cela, mais enfin c'est un homme qui passe pour savant.

— M. Camille Perrin prendra la diligence s'il veut, dis-je à mon mari, mais vous ne m'aviez pas dit que nous aurions l'honneur de sa compagnie.

— Je ne le savais pas moi-même, me dit M. Cros. Il ne devait être libre que dans deux jours, il l'est ce soir même, et je m'étais arrangé pour vous suivre avec lui; vous, dans votre coupé, moi et lui dans la berline, car je n'aurais pas osé vous proposer de l'admettre en tiers dans notre voyage.

— Et vous avez fort bien fait.

— C'est, reprit M. Cros, un homme fort occupé de choses abstraites, de théories savantes, d'études spéciales, auxquelles vous n'auriez rien compris.

— Vraiment...

— Et qui vous aurait fort ennuyé de dissertations très-lumineuses pour un homme d'affaires, mais fort obscures pour une femme du monde.

— En vérité, monsieur, ai-je dit à M. Cros, j'ai bien envie de vous prier de me permettre de monter dans votre berline, pour m'assurer que je suis aussi ignorante et aussi bornée que vous me le dites.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit... Mais je suis sûr que M. Camille Perrin vous ennuierait beaucoup, et que, de votre côté, vous...

— J'ennuierais beaucoup M. Camille Perrin.

— C'est un peu ce que je voulais dire, à l'exception du mot *ennuyer*. De même que vous ne comprendriez pas les calculs de M. Camille Perrin, de même, je pense qu'il serait tout à fait désorienté si vous lui parliez monde, spectacles, modes, et il serait capable de traiter cela de frivolités.

— Il paraît que je ne suis bonne qu'à cela, monsieur, du moins, d'après votre opinion sur mon compte; eh bien, je désire avoir un autre juge que vous, et si M. Camille Perrin est assez intrépide pour braver l'ennui dont vous l'avez sans doute menacé à propos de moi, je me sens très-décidée à affronter celui que me promet sa science

— Comme il vous plaira, me répondit M. Cros en me quittant.

Voilà pourquoi, ma chère Mélanie, on me présentait M. Camille Perrin au moment où nous allions partir et où j'étais déjà enfoncée dans le coin de la berline.

Je ne sais quelle folle idée m'avait pris de croire que mon mari avait joué le matin une petite comédie, pour me faire faire ce qu'il voulait en ayant l'air de se le faire imposer; il en arriva que je ne répondis à la présentation que par une salutation, et que je me renfonçai dans mon coin; mon mari prit l'autre, ce monsieur se plaça en face de lui, et nous partîmes grand train.

II.

J'avais assez mal vu M. Camille Perrin lorsqu'il était monté, à la lueur de la lanterne qu'on avait présentée à la portière de la voiture; mais j'avais cru remarquer qu'il était assez jeune, et autant qu'un regard rapide avait pu me permettre de l'apprécier, qu'il avait une mise convenable.

Je fis semblant de dormir pour pouvoir écouter la conversation de ces messieurs, et juger de ce j'aurais à supporter pendant dix-huit ou vingt heures; mais ces messieurs trouvèrent sans doute que mon exemple était bon à imiter, et au bout d'une demi-heure ils dormaient avec une tranquillité merveilleuse. M. Cros ronfla tout de suite : cela m'a rappelé les premiers temps de mon mariage. M. Camille Perrin ne ronflait pas, mais sa tête ballottait au gré des mouvements de la voiture, de la façon la plus grotesque : le bras savant luttait contre le sommeil; enfin cet ennemi des veilles de la science l'emporta, M. Perrin s'enfonça dans son coussin et ronfla aussi.

Cependant le jour approchait, et je voulus examiner à sa première lueur le compagnon que je devais à mon mari; mais il avait un manteau relevé jusqu'au-dessus des oreilles, et, faut-il te le dire, un bonnet de coton enfoncé jusqu'au-dessous des yeux.

On n'est pas plus *volée* que je ne l'étais... il y avait de quoi faire arrêter la voiture et s'en retourner à Paris... Mais le Gros-René était sur le siége, et je lui aurais crié mille fois d'arrêter, qu'il ne m'eût pas plus écoutée que si j'avais parlé à un Allemand. Tu connais ce René, ce valet de chambre ventru qui rit toujours et que je n'ai jamais pu forcer M. Cros à mettre à la porte.

J'eus envie de me mettre en fureur, mais je compris que j'étais en pays ennemi, et je m'endormis de rage.

Je m'endormis, ai-je dit; non, ma chère Mélanie, je me livrai corps et âme au plus affreux cauchemar que j'aie jamais éprouvé. Un horrible bourdonnement me roulait sans cesse dans le cerveau, et il me semblait à chaque instant étouffer sous un immense bonnet de coton qu'une main invisible tenait suspendu sur ma tête; une fois même, je ne pus échapper à cette terrible fantasmagorie, et je me sentis, je me vis coiffée de cette chose effroyable. Cette dernière péripétie de mon rêve m'éveilla tout à fait, et je vis M. Camille Perrin, armé d'un petit peigne, rétablissant l'ordre de ses favoris un tant soit peu ébouriffés; car il porte des favoris, des favoris, entends-tu?... comme en porte... ma foi, je ne connais plus personne au monde qui porte des favoris; tu prieras ton mari, qui passe pour avoir été un des beaux de l'empire, de t'expliquer ce que c'est.

— Vous avez eu un sommeil fort agité, madame, dit M. Perrin en refermant son peigne et en le mettant paisiblement dans la poche de son gilet.

— Mais, monsieur, lui répondis-je... j'ai rêvé toute la nuit bonnet de coton.

— C'est une coiffure fort commode pour dormir, me dit-il de l'air le plus tranquille, et sans qu'il semblât avoir aperçu l'ombre d'une épigramme dans mes paroles.

Je voulus lui faire comprendre mon intention et je lui dis :

— J'aurais sans doute mieux dormi avec un bonnet de coton.

— C'est certain, me répondit-il d'un ton imperturbable, mais c'eût été fort laid... Il s'arrêta, et reprit avec la même impassibilité. — Fort laid, à ce qu'on dit, car je n'ai jamais vu de femme en bonnet de coton.

Après cette confidence, M. Camille Perrin tira d'une des poches de la voiture un flacon, l'appliqua sur ses lèvres, et avala une douzaine de gorgées de la liqueur qu'il contenait : une forte odeur de rhum se répandit dans la voiture.

— Hum ! hum ! hum ! fit M. Camille, voila qui réchauffe un peu, et qui chasse les humeurs.

Avant de reboucher son flacon, il me regarda ; je crus qu'il allait m'offrir d'y goûter, mais il se ravisa, et se mit à regarder au dehors.

— Et ils appellent ça courir la poste. Dix-huit lieues en six heures! Dix-huit lieues en une heure, voilà ce qui s'appellera marcher !

— Mais non pas voyager, lui dis-je.

— Voyager... marcher... arriver... Je sais ce prétendu joli mot d'un homme d'esprit; — Avec les chemins de fer on arrive, mais on ne voyage pas... Si le mot est vrai pour les chemins de fer, il est vrai pour les malles-poste, les diligences, les voitures, il n'y a que le piéton qui voyage. Par exemple, madame, où allez-vous? A Martigny! Supposons que vous y soyez, comme cela devrait être, vous seriez ravie, donc le chemin de fer est bon. Est-ce que vous vouliez voir la route? Alors il ne fallait pas partir à trois heures du matin, et il ne fallait pas dormir.

— Vous avez parfaitement raison, lui dis-je, et je vois que vous comprenez à merveille la poésie des voyages.

— Eh ! me répondit-il en tirant des cigares de sa poche, en

en choisissant un, et en le roulant sur ses lèvres pour le lisser, je m'y entends assez bien.

L'exhibition du cigare m'avait épouvantée, mais je n'en avais rien montré, pour voir jusqu'où irait le sans-façon de M. Camille: Mais il remit son cigare dans sa boîte, en tira un autre, et lui fit la même opération. Après le second vint un troisième, qu'il prépara toujours avec le même sang-froid, et sans qu'il daignât faire attention qu'il y avait une femme dans la voiture.

Je le regardais pour voir si ma surprise et mon attention l'avertiraient de son inconvenance; il ne jeta pas ses yeux sur moi, mit la tête à la portière, et dit tout haut :

— Voilà...

Aussitôt il ouvrit, sauta à terre, et il resta en arrière. Trois minutes après la voiture ralentit sa marche, et je vis que nous étions arrivés à une montée très-longue et très-droite.

Le changement d'allure réveilla mon mari qui s'écria :

— Ma foi, je suis rajeuni de vingt ans; j'ai dormi comme dans mon printemps... Tiens! où est donc Perrin?

— Mais il est descendu pour fumer, à ce que je crois.

— Hé!... hé! lui cria mon mari par la portière, vous avez des provisions de bouche, à ce qu'il paraît : je suis à vous.

M. Cros descendit : seulement, il fit arrêter la voiture, baisser le marchepied, et faillit tomber.

— Diable, diable, je suis considérablement engourdi, fit-il en se secouant.

Mon Arthur alluma un cigare (quand un homme a passé quarante ans, il ne devrait plus s'appeler Arthur; et le mien en a cinquante-deux), et ces messieurs montèrent en avant.

Quelle aimable compagnie! quel charmant voyage! quel avenir de huit jours cela me préparait; car mon mari, au lieu d'arriver un quart d'heure avant le délai fatal, s'est mis en tête de passer huit jours dans ce désert. Que veux-tu?... J'avais promis.

Je profitai de ce petit moment pour faire descendre ma femme de chambre et arranger mes cheveux. Corinne essaya de me faire jolie, c'est une vieille habitude; je me trouvai affreuse, j'en fus ravie. Etre jolie pour M. Cros ou pour M. Perrin, quel abus!

La montée s'acheva, et j'eus l'honneur de revoir ces messieurs. Je fis ouvrir toutes les glaces pour me dispenser de l'horrible odeur de leur fumée.

— Eh bien! me dit M. Cros, vous ne vous sentez pas un peu en appétit?

— Je meurs de faim, lui dis-je, mais je redoute encore plus le déjeuner que nous sommes destinés à rencontrer.

— Je vous ferai déjeuner mieux qu'au rocher de Cancale, dit M. Camille Perrin.

— Où ça? dit mon mari.

— A la prochaine poste. Nous y sommes dans dix minutes.

— C'est donc une auberge? fit M. Cros.

— Hé! cria M. Perrin à ce cruel Gros-René, tu as mis la valise aux comestibles en lieu de sûreté?

— C'est soigné avec respect, repartit le digne valet de chambre de mon digne époux.

— Vous êtes un homme admirable, fit M. Cros, vous n'oubliez jamais rien.

— Napoléon n'a perdu l'empire du monde que pour avoir oublié, en allant en Russie, la valise aux comestibles.

Cette phrase fut prononcée avec une parfaite indifférence; M. Perrin se comparait, que dis-je? se mettait au-dessus de Napoléon, comme je me mettrais au-dessus de ma couturière.

— Où sommes-nous ici?

— A Montfort; voilà le château là-haut sur la colline.

— Est-ce le château du fameux Montfort? dis-je d'un air de curiosité timide à M. Perrin.

— On le dit, me répondit-il en ratissant ses ongles avec une pointe de canif.

— Qu'en pensez-vous? repris-je, pour apprendre jusqu'à quel point M. Perrin pouvait causer de quelque chose.

— Je n'en crois rien; il était Anglais par sa mère, à qui il devait le titre de comte de Leicester, et lors même qu'il eût été Français, s'il avait possédé quelque chose d'aussi bien posé, il ne serait pas allé faire cette abominable guerre stupide pour y gagner une seigneurie.

— Ne comptez-vous pour rien l'enthousiasme religieux?

— C'est une sottise inventée après coup; Simon était trop ambitieux pour avoir de la foi, et...

M. Perrin mit la tête à la portière et reprit :

— Nous voilà arrivés. Puis il cria d'une voix de stentor : — Monsieur Gros-René, à la valise!

En effet, nous arrivâmes devant la porte d'une espèce de cabaret, et M. Camille Perrin sauta une seconde fois à terre pour recevoir un énorme panier des mains de Gros-René; M. Cros descendit avec sa lourdeur ordinaire, et moi je descendis comme je pus, sans que personne pensât à m'offrir la main.

III.

Je trouvai ces façons très-amusantes, et je me décidai à faire comme ces messieurs; je fis défaire ma malle par Adrien, je montai dans une chambre avec Corinne, et je m'y établis pour faire une toilette complète.

J'y demeurai une demi-heure entière sans entendre parler de personne; au bout de cette demi-heure, M. Gros-René vint m'avertir de la part de son maître que le déjeuner était servi. Je ne répondis pas et je continuai à ne rien faire, car j'étais tout à fait habillée.

Un quart d'heure après on vint m'avertir, cette fois de la part de ces messieurs, que le déjeuner refroidissait.

Je me dispensai encore de répondre, et je me mis à une fenêtre, d'où je voyais dans la cour intérieure de la poste; il y avait là tous les animaux de la création, et je me plus si bien à les examiner et à les admirer, que tout à coup on frappa à ma porte avec assez d'impatience.

— Qui est là? dit Corinne.

— Est-ce que votre maîtresse ne va pas descendre? dit mon mari d'un ton bourru.

— Je ne sais pas.

— Que fait-elle?

— Je ne sais pas.

— Demandez-le-lui.

Corinne me demanda ma réponse d'un regard.

— Vous voyez bien ce que je fais, lui dis-je.

— Madame s'amuse à regarder des petits cochons et des petits canards, répondit Corinne de sa voix piallarde et insolente.

Corinne me venge du Gros-René, M. Cros la déteste.

— Priez madame, répondit-il d'une voix tonnante, de me faire l'honneur de me répondre elle-même.

— Madame, monsieur m'ordonne, se mit à crier Corinne, de vous prier de lui répondre vous-même.

Je me mis à regarder dans la cour.

— Eh bien ? dit M. Cros.

J'étais sourde.

— Louise... madame Cros .. voulez-vous déjeuner, oui ou non ?

— Oui, lui dis-je, si c'est ici et toute seule ; non, si c'est avec vous et M. Camille Perrin.

M. Camille Perrin était près d'une fenêtre, juste au-dessous de la mienne ; probablement il m'entendit, car il se mit à dire :

— Gros-René, sert le fricot.

Oui, ma chère, il se servit de ce mot, mot si affreux, que, lorsque Adrien vint me demander ce que je voulais, il me sembla que ce mot m'avait ôté tout appétit, et je demandai deux œufs frais.

Pendant qu'on me dressait une table, j'entendis mes deux aimables compagnons déjeuner au-dessous de moi.

— Encore une aile de ce perdreau, disait M. Perrin. — Un autre morceau de cette hure. — Quelques écrevisses. — Un verre de madère. — Maintenant que pensez-vous de cette salade de homard ?

On m'apporta mes deux œufs et un verre d'eau.

Je ne sais par quelle insolence, combinée sans doute par M. Cros, ce fut Gros-René qui me les apporta... Le drôle était en costume de cuisinier.

— Madame ne désire pas autre chose? me dit-il d'un air sournois.

Comprends-tu, ma chère Mélanie, qu'on ait faim, mais faim au point de se repentir de ne pas être descendue, faim au point de recevoir ces deux œufs frais et de les garder?...

Je ne répondis pas à Gros-René, et je restai en présence de mes deux œufs et de Corinne, qui, après m'avoir servie, eut la lâcheté de me demander la permission d'aller déjeuner ; elle désertait ma cause. C'est un trait que je lui ferai payer plus tard.

En attendant, j'appelai un postillon par la fenêtre, et je lui dis d'atteler sur-le-champ, que nous allions repartir.

Avant qu'il m'eût répondu, la voix de M. Camille Perrin se fit entendre :

— Allons, allons, Gros-René... le café et le rhum?...

L'arome d'un moka délicieux monta jusqu'à moi. Je ne sais, je ne puis te dire jusqu'à quel point l'air vif de la campagne avait agi sur mes nerfs ; mais je me sentis devenir véritablement en colère, et je pris un parti violent, décisif, celui de retourner à Paris, et d'apprendre à ces messieurs la politesse qu'ils devaient à une femme.

Je descendis rapidement ; je me jetai dans la voiture en disant au postillon de se hâter, et en lui promettant deux louis s'il me faisait partir avant que ces messieurs eussent fini de déjeuner. Mais l'implacable Gros-René était là, et comme on attachait la dernière boucle, il s'établissait sur le siége avec la valise.

Qu'aurait servi en ce moment de dire au postillon de prendre la route de Paris? Gros-René eût résisté, il eût appelé mon mari, il l'eût fait intervenir, et il fût résulté, en présence de M. Camille Perrin, une scène et des explications odieuses. Je me résignai donc, bien décidée à leur échapper à la première occasion.

Jusque-là je me promis de garder un silence obstiné envers tous les deux. Mais je fus amenée à me manquer de parole par une circonstance à laquelle je ne m'attendais pas.

Mon mari monta seul dans la voiture, et M. Camille Perrin s'assit sur le siége du cocher, à côté de Gros-René.

— En vérité, dis-je à M. Cros, je suis ravie de voir que ce monsieur comprend l'inconvenance de sa présence dans ma voiture.

M. Cros, qui se léchait encore les lèvres du déjeuner qu'il venait de faire, me regarda d'un air stupéfait.

— Et quelle a été, s'il vous plaît, l'inconvenance de la conduite de ce monsieur ?

— Si vous ne le comprenez pas, je ne puis vous l'expliquer, lui répondis-je ; le sentiment des égards qu'on doit à une femme est une chose qui ne s'enseigne pas, on le porte en soi comme le sentiment des arts.

— Voyons... voyons, dit M. Cros en m'interrompant, nous allons faire un voyage d'affaires. M. Camille Perrin est un homme qui s'occupe d'entreprises et point de galanteries... ne vous mettez pas à cheval sur vos prétentions de jolie femme pour vous emporter à vous figurer qu'il vous a manqué d'égards. M. Camille Perrin, quand vous avez dit que vous aviez faim, vous a promis un bon déjeuner, et s'est occupé à vous le faire préparer. Vous n'avez pas voulu descendre, ce n'est pas sa faute. Nous avons déjeuné sans vous, et, quand il vous a plu de partir, nous avons avalé notre café au galop pour ne pas vous faire attendre : de quoi vous plaignez-vous?

— De ce que vous avez amené ce monsieur.

— Vous l'avez voulu.

— Eh bien, je me plains de ce que vous m'avez forcée à ce stupide voyage, et, pour vous prouver combien il me déplaît, je vous déclare qu'au premier relais je prends une voiture, quelle qu'elle soit, et je m'en retourne.

— Ah ! fit M. Cros, très-bien, comme il vous plaira...

— Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si aimable pour moi, faites que ce soit tout de suite.

— Très-volontiers, dit M. Cros. Postillon! se mit-il à crier par la portière, allons, retourne du côté de Paris...

— Peux pas, dit le postillon : je dois faire le relais pour aller, et celui pour revenir appartient à l'autre poste... Je peux pas... Quand vous serez arrivé, vous pourrez vous en retourner.

— Mais, m'écriai-je, très-persuadée que M. Cros savait ce qu'on lui répondrait, et que c'était pour cela qu'il y avait mis tant de complaisance, je ne veux pas aller plus loin.

— En ce cas, dit le postillon, qui était descendu de cheval, je peux dételer et vous laisser là. Je pousserai jusqu'au relais, et j'enverrai des chevaux pour vous prendre.

— Cela vous va-t-il? me dit M. Cros.

Je trépignais de colère, quand M. Camille Perrin se mit à crier :

— Hé! monsieur Cros... une décision, s'il vous plaît : avançons-nous ou retournons-nous?... Si nous avançons, je reste sur mon siége, attendu que j'ai le soleil au dos, ce qui ne me

va... tandis que si nous retournons, je l'ai dans le nez, ce qui ne me va pas, et je reprends ma place dans la voiture.

— Avançons, m'écriai-je, à la pensée d'avoir ce monsieur en face de moi.

Nous arrivâmes au relais sans que M. Cros daignât m'adresser la parole. On changea les chevaux et l'on continua la route.

Je n'avais rien voulu dire, fort décidée que j'étais à m'en retourner, mais à m'en retourner seule. M. Cros ne parut pas se rappeler que j'eusse manifesté l'intention de repartir, et se remit à dormir.

La chaleur du jour était devenue extrême. Je me laissai gagner à mon tour par une sorte de somnolence qui n'était pas sans charme, et, quoique je me fusse aperçue que M. Camille Perrin avait repris sa place dans la voiture, je ne voulus pas me déranger, pour lui montrer combien cela m'était déplaisant.

Il était près de quatre heures du soir lorsque je sortis de mon engourdissement, éveillée par une voix criarde. Nous étions à une montée, et un mendiant aveugle, conduit par un enfant, nous demandait l'aumône.

J'entr'ouvris les yeux, et je vis M. Perrin tirer gravement sa bourse de sa poche, y chercher avec un soin extrême une pièce de dix sous, et la mettre dans l'écuelle qu'on lui tendait.

— Comment se fait-il, lui dit M. Cros, que vous, qui avez écrit que la mendicité était une des plaies de la société, et qui avez proposé des mesures pour la supprimer, vous l'encouragiez en faisant l'aumône à des mendiants? Est-ce ainsi que vous faites application de vos principes?

— Quand le gouvernement aura assuré, comme il le doit, l'existence des individus qui ne peuvent pas travailler, faire l'aumône sera un crime. Mais jusque-là, refuser un sou à un vieux aveugle, qui, certainement ne peut pas gagner sa vie, ce serait par trop dur.

— Gros-René, cria mon mari, jette cent sous à ce pauvre aveugle!

Je trouvai les dix sous de M. Camille mieux donnés : il ne parut pas s'apercevoir de la sotte générosité de M. Cros, et remit paisiblement sa bourse dans sa poche. En ce moment il me regarda, et vit que j'avais les yeux ouverts.

— Vous ne dormez plus, me dit-il, madame?

— Il y a quelques minutes que la voix de ce mendiant m'a tout à fait éveillée, lui dis-je. Mais je n'ai pas voulu me mêler à cet acte de charité ne voulant pas faire plus que M. Cros, et n'espérant pas faire mieux que vous.

M. Camille Perrin reçut mon compliment comme il avait reçu mes épigrammes, avec la plus complète indifférence. Je commençai à croire que ce brave homme ne comprenait rien, et je me tins pour avertie que je n'en pourrais rien arracher.

— Voyagerons-nous la nuit? dit-il à mon mari.

— J'y compte bien, repartit M. Cros.

— Quant à moi, j'en suis parfaitement incapable; je suis abîmée de fatigue, et, certes, je ne passerai pas une autre nuit en voiture.

— Vous ne savez pas, à ce qu'il paraît, me dit mon mari, ce que c'est que les lits d'auberge.

— Il y a des hôtels à Alençon, reprit M. Perrin, et si vous aviez fait comme moi, si vous aviez apporté des draps blancs et sains, on peut encore dormir, à condition qu'on ne sera pas habitué à avoir d'excellents matelas.

— Mais nous sommes donc dans un pays sauvage? dis-je à M. Perrin.

— Nous sommes dans un excellent pays, madame, où on est mieux que dans toutes les auberges de l'Europe, mais où on n'est pas si bien couché que chez soi. F. Soulié.

(A continuer.)



QUI VIVE.

Suite et fin.

II.

La paix de Tilsitt venait d'être signée. Le 9 juillet 1807, l'empereur Napoléon et l'empereur Alexandre s'étaient embrassés sur le radeau du Niémen, et le 27 juillet Napoléon était de retour à Paris n'ayant plus d'autre ennemi que l'Angleterre, mais l'Angleterre constante dans sa haine, l'Angleterre qu'il a frappée d'interdit, et qui, toujours debout et menaçante aux deux extrémités du continent, soulève contre la France de nouveaux adversaires, la Suède et le Portugal.

L'armée russe n'avait pu venger l'armée autrichienne d'Ulm, la victoire avait encore une fois protégé la France; mais de tous

côtés la lutte s'étendait, et les intrigues de la Grande-Bretagne trouvaient partout des peuples disposés à repousser la domination étrangère.

La Hollande froissée dans ses intérêts commerciaux par le blocus continental, l'Autriche, vaincue et humiliée, mais non soumise, Rome trompée dans ses espérances, le Portugal et l'Espagne menacés dans leur nationalité, travaillaient ensemble, dans l'ombre, à l'œuvre de réaction politique qui devait bientôt éclater et ébranler la fortune de Napoléon.

D'un coup d'œil, le génie de l'empereur a tout compris, tout calculé. C'est l'Angleterre qu'il faut frapper. Il frappera l'Angleterre. Alexandre s'est engagé à marcher contre Gustave IV, roi de Suède. A Alexandre le nord, aux soldats français le midi. L'envahissement du Portugal est décidé.

Les régiments qui venaient de vaincre les lignes russes, qui des bords de la Vistule avaient volé avec la rapidité de l'aigle aux bords du Niémen, rentraient en France, comme l'empereur le leur avait promis, mais non pour jouir du repos que méritaient leurs travaux et leur bravoure. La paix de Tilsitt n'était que le prélude de nouvelles expéditions, et ces hommes, qui venaient de vaincre le Nord, devaient bientôt imposer au Midi la puissance de leurs armes.

Au commencement de septembre 1808, le quatrième régiment d'infanterie de ligne, detaché de la division Vandamme, qui avait assisté à la bataille d'Austerlitz, reçut l'ordre, ainsi que plusieurs autres régiments déjà aguerris, de se rendre en toute hâte à la frontière d'Espagne. Toutefois, le quatrième régiment d'infanterie de ligne devait s'arrêter huit jours à Tarbes pour laisser au reste de la division le temps de prendre les devants, afin de ne pas effrayer les populations par un déploiement de forces aussi considérables.

Le général commandant la division était aussi resté à Tarbes.

Or, le lendemain du jour où le détachement français avait réclamé pour huit jours l'hospitalité forcée des habitants, un sergent, âgé de 21 ans à peine, connu dans le régiment pour sa bonne conduite et son exactitude à remplir les devoirs de la discipline militaire, avait subitement disparu, abandonnant son gîte et ses armes, sans demander la permission à ses chefs, et sans confier à personne la cause de son absence.

On supposa tout d'abord qu'un accident avait empêché le jeune soldat, et pas un doute ne s'éleva sur la légitimité de cette absence. Deux jours s'écoulèrent sans qu'on eût de ses nouvelles, et les informations qu'on prit de tous côtés constatèrent que le sergent César avait tout à coup quitté la ville à la réception d'une lettre qui lui avait été remise à la poste. Dès lors le doute ne fut plus permis, et le soleil du troisième jour se leva sans que César eût reparu sous les drapeaux.

Le régiment reçut l'ordre de se rendre en armes, à midi, sur la place principale de la ville.

Midi sonnait lorsque le général commandant la division, arriva à cheval, suivi de plusieurs officiers supérieurs.

Il ordonna qu'on fît l'appel du régiment.

L'appel commença.

Lorsque l'officier qui faisait cet appel prononça le nom du sergent César, aucune voix ne répondit dans les rangs.

— Où est ce soldat? demanda vivement le général.

— Il a disparu depuis deux jours, général.

— Et il y a aujourd'hui trois jours qu'il ne s'est pas présenté,

— Cet homme a déserté! — Colonel, nous allons entrer en pays ennemi, la guerre va s'ouvrir, la désertion est alors plus facile. Il faut donner ici un exemple qui agisse sur le moral de vos hommes. Prenez ceci et lisez.

Le colonel prit un papier que lui tendait le général. Les tambours firent entendre un long roulement.

Les soldats se regardèrent entre eux, s'étonnant de ce que l'appel ne continuait pas.

Le plus profond silence régnait dans les rangs.

Le colonel donna l'ordre que le régiment se formât en bataillon carré, et vint se placer au milieu de ces quatre murailles humaines.

Les tambours résonnèrent de nouveau.

Puis le colonel lut ce qui suit :

« Le sergent César a déserté. La désertion est un crime puni « par les lois militaires. C'est un crime et un déshonneur. Le « sergent César a déshonoré ses galons. Il est cassé de son « grade et sera renvoyé devant la justice militaire, qui prononcera. »

Un murmure presque insaisissable passa dans les rangs; mais les tambours battirent encore, et on n'entendit plus rien que leur voix stridente et cadencée.

Tout à coup un cri passa dans toutes les bouches : « Le voilà. C'est lui. » Et un jeune homme, couvert de poussière, souillé de boue, les traits altérés, les vêtements en désordre, s'arrêta devant le colonel en portant la main droite à son bonnet de police.

Celui-ci jeta sur le jeune homme un regard de compassion; il avait deviné au regard et à la pose à la fois soumise et fière du jeune soldat, qu'il avait cédé à un entraînement irrésistible. Il s'arrêta quelques instants à le contempler avec intérêt. La posture martiale du sergent, ses yeux noirs, animé du feu de la fièvre, sa chevelure en désordre, tout décelait que si le soldat était coupable aux yeux de la loi, il avait aux yeux de Dieu et des hommes une noble excuse à faire valoir.

L'ex-sergent attendait toujours, sa main à son bonnet, selon l'ordonnance.

A cet instant, le colonel tourna les yeux du côté du général. Il lui sembla que ce dernier le considérait avec impatience. Alors refoulant dans son cœur le sentiment de pitié qui le débordait, et subissant involontairement l'influence de la hiérarchie et de l'autocratie militaire, il dit au jeune homme :

— Vous avez déserté, monsieur. Le conseil de guerre décidera de votre sort.

Une vive rougeur monta au front du soldat.

— Je n'ai pas déserté, dit-il vivement, puisque je viens me livrer moi même. J'en appelle à vous, colonel, à votre cœur. Ma mère était malade, à dix lieues de moi, bien malade. Je n'ai pu résister, j'ai fait dix lieues pour la voir, pour l'embrasser, pour rester avec elle une heure, puis j'ai fait dix lieues pour revenir ici; mais mes forces ont trahi mon courage, et je suis arrivé trop tard. Que la volonté de Dieu s'accomplisse; j'ai été embrasser ma mère. Colonel, vous pouvez me condamner à mort, mais je ne suis pas un déserteur. — Je serai puni, mais non pas déshonoré.

Le colonel détourna la tête. Il fit un signe, et quatre hommes s'approchèrent pour arrêter César.

Mais l'énergie fiévreuse qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna alors; et, s'affaissant sur lui-même, il tomba lourdement sur le sol.

Le délit militaire existait. Un conseil de guerre devait juger César et décider de son sort. Dans les dispositions où paraissait être le général, à la veille d'une entrée en campagne, son arrêt ne pouvait être douteux.

Toutefois l'état de faiblesse de César fit que le jour du jugement fut retardé.—Enfin, le troisième jour, il parut devant ses juges. — Interrogé, il répondit comme il avait parlé au colonel. Il fut humble et fier à la fois : humble devant ces hommes qui étaient ses supérieurs, fier devant Dieu et devant sa conscience.

César fut condamné à la peine de mort. L'arrêt devait être exécuté dans les vingt-quatre heures. César demanda ces vingt-quatres heures entières pour écrire ses adieux à sa mère et pour se recueillir.

Puis tout fut dit. La justice militaire avait prononcé.

La veille du jour où César devait être passé par les armes, le général, qui habitait une maison de plaisance dans les environs de la ville, se promenait seul de long en large dans le jardin de la villa, en proie à une agitation extrême. Il tenait à la main et relisait pour la troisième fois une lettre qu'il venait de recevoir, laquelle était ainsi conçue :

« Général, — Vous avez été sans pitié pour le jeune soldat, qui avait un moment oublié les devoirs de son état pour aller embrasser sa mère malade qu'il n'avait pas vue depuis deux ans. N'avez-vous donc jamais connu la vôtre? N'avez-vous pas

pensez à la sienne qui vous maudira. — Jetez un regard en arrière, remontez aux premières années que vous avez passées sous les drapeaux, souvenez-vous, et peut-être alors l'indulgence et la compassion entreront-elles dans votre cœur? Quel homme n'a pas failli? La clémence n'est pas toujours une vertu, elle est quelquefois une expiation. »

Le général froissa avec colère la lettre dans sa main.

—Pas de signature, s'écria-t-il; oh! je saurai... Mais à quelle circonstance de ma vie cette lettre fait-elle allusion? Mes premières années militaires? La Roër peut-être... Quel souvenir!... Mais, non. Le sergent Lagrange est mort; Catherine est morte aussi, car je ne l'ai jamais revue, jamais je n'ai entendu parler d'elle. Et ce soldat, ce César. — César... ce nom n'était-il pas celui du fils de Catherine?... Oh! il faut que je sache...

Le général Raimbaud, car c'est bien le conscrit de 1795 que nous retrouvons douze ans plus tard avec le grade de général de division, fit appeler un aide de camp, et lui donna l'ordre de prendre les renseignements les plus précis sur le soldat qui venait d'être condamné à mort. La réponse ne se fit pas attendre; César de Lannois était fils d'un capitaine, mort deux années auparavant sur un champ de bataille; sa mère, veuve de ce capitaine, demeurait à Lourdes, à dix lieues de Tarbes. — Dieu soit loué, fit le général, ce n'est pas César, le fils du sergent Lagrange et de Catherine. — Il faut que la justice militaire ait son cours... Mais qui a pu écrire cette lettre?

Ainsi la pitié ne semblait pas l'émouvoir en faveur de ce jeune homme voué à vingt ans à la mort; rien ne faisait battre son cœur en présence de cette existence à peine commencée, brisée dès ses premiers pas et à ses premières expériences par l'inflexibilité du code militaire. C'était un remords et non la commisération qui agitait le général. — La gloire et la fortune avaient bronzé le cœur de cet homme. Soldat parvenu, il oubliait qu'il avait été soldat aussi; tous les sentiments généreux avaient fait place chez lui à une stricte observance de ses devoirs; pour lui, discipline et rigueur, pitié et faiblesse avaient le même sens. Il avait oublié ce principe religieux, qui est aussi un principe universel, principe de droit, comme principe militaire : « *La lettre tue et l'esprit vivifie.* »

La *lettre tuait* chez le général. — Rassuré dans son amour-propre et dans ses scrupules en apprenant la naissance du condamné, la pensée ne lui vint pas de tenter de le sauver, d'implorer pour lui la clémence de l'empereur. Sa piété et ses souvenirs ne s'étendaient pas au delà des promesses de son passé.

Les informations que le général avait demandées sur le jeune soldat avaient fait naître partout l'espoir. On pensait que le chef prendrait en considération l'âge du coupable et la cause du délit. Mais rien de semblable n'arriva, et, contre l'attente de tous, des ordres furent donnés pour que l'exécution eût lieu.

Dans le cours de cette journée, une femme avait sollicité la faveur d'être reçue par le général. Cette femme était la mère de César de Launois. L'entrevue qu'elle demandait lui fut refusée.

La nouvelle de l'exécution pour laquelle on espérait un sursis, le refus fait à la mère du condamné avaient indisposé les esprits. De tous côtés on murmurait tout haut contre l'inflexibilité du général. César était fils d'un militaire mort au champ d'honneur; on prononçait tout bas dans la ville les mots d'injustice et de cruauté. Les esprits s'exaltaient et s'irritaient; des groupes de soldats se portaient menaçants du côté de la prison où était retenu le condamné.

Le général fut informé de l'attitude mécontente du régiment; aussitôt il quitta sa maison et se rendit en personne, suivi seulement de quelques officiers, dans le quartier où était situé la prison. A huit heures, la retraite battait dans la ville, et les soldats rentraient dans leurs logements sans qu'aucun acte d'insubordination ou de violence eût été commis.

Le général regagna seul la villa qu'il habitait.

Il était dix heures du soir. Le ciel s'était couvert tout à coup de nuages noirs; par intervalle la foudre zébrait l'horizon de traînées de feu; l'atmosphère était lourde et accablante. Un orage terrible se préparait au-dessus de la tête du général Rimbaud. Il pressa le pas pour gagner sa demeure, avant que la tempête n'éclatât; mais à peine fut-il dans la campagne, que de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber; le ciel sembla s'illuminer tout entier, le tonnerre joignit sa voix majestueuse et terrible aux rafales du vent et au bruit de la pluie effondrant le sol, et se précipitant sur les pentes en cataractes bruyantes et rapides. L'orage éclatait, un orage comme on n'en voit que dans les pays méridionaux, un orage entre les montagnes, le spectacle le plus sublime et le plus effrayant qui soit, la lutte des éléments en furie, un concert digne de l'enfer, où l'eau, le vent et le tonnerre font chacun leur partie, avec le ciel et la terre pour auditeurs.

Il n'y avait pas à revenir sur ses pas. Aucun abri ne s'offrait autour du général. Il continua à marcher, le feu sur la tête, l'eau sous les pieds, et arriva ainsi à cinquante pas de la villa.

A cet instant une traînée lumineuse éclaira, comme la lueur d'un immense incendie, la maison tout entière, ainsi que la sentinelle qui gardait la porte principale.

Le général approchait toujours.

Un épouvantable coup de tonnerre ébranla le sol sous ses pieds; au même instant la sentinelle cria : « Qui vive? »

Le général s'arrêta tout à coup, mais sans répondre.

Et la sentinelle répéta encore : « Qui vive? »

— Oh! cette voix, cette voix! s'écria le général, sans répondre à la sommation militaire qui lui était faite; cette voix, je la reconnais... Qui êtes-vous?

Et il s'approcha de la sentinelle.

— Je suis, répondit-elle d'une voix ferme, celle qui a crié « Qui vive? » aux bords de la Roër, pour le soldat Rimbaud, qui n'avait pas eu la force de se tenir debout à son poste, et qui était tombé ivre et sans forces à cette place où l'ennemi devait passer pour surprendre les Français. — Je suis celle qui a fait feu pour le soldat Rimbaud, qui avait abandonné ses armes. — Je suis la mère de César. — Je suis la veuve du capitaine de Lannois. — Je suis Catherine la vivandière.

Me reconnaissez-vous, général? Je ne suis pas changée, moi. — Je n'ai rien oublié du bien que j'ai fait; je n'ai rien laissé du bien que j'ai pu faire. — Le général Rimbaud en peut-il dire autant?

Elle s'arrêta un instant, et reprit presque aussitôt : — Général, je viens vous demander de tenir votre parole. Vous avez juré au vieux Lagrange, qui est là-haut depuis longtemps, de protéger, lui parti, Catherine la vivandière et son fils César. La vivandière ne s'appelle plus Catherine, elle est devenue la femme, la veuve d'un brave officier, non par ambition pour elle, mais par ambition pour son enfant à qui elle a caché le secret de sa naissance, pour lui donner le nom glorieux qu'elle a accepté à défaut de celui de Lagrange qui n'était plus là pour lui donner le sien : voilà tout. — Général, il fallait sauver mon enfant, j'étais mourante, mais j'ai trouvé la force de venir jusqu'ici; je suis parvenue à toucher une bonne âme de soldat qui m'a prêté un uniforme, qui m'a cédé son poste. Punirez-vous aussi celui-là?...

— Catherine, Catherine, s'écria le général attendri, venez, entrez, sans haine et sans honte, sous le toit du soldat Rimbaud. — Pour vous, il n'est pas changé non plus. — Oh! mes vingt ans, mes désirs, mes espérances, ma vie de soldat, mon cœur, tout ce qu'il y avait de beau et de bon en moi, qu'êtes-vous devenus? J'avais oublié mes amis, j'avais oublié mes devoirs d'homme pour mes devoirs de soldat; j'avais cuirassé mon âme contre la pitié, cette félicité qui est une vertu..... Catherine! Catherine! pauvre mère, pardonnez-moi.

Et le général tendit ses bras à Catherine qui s'y précipita.

. . . .

Le lendemain, le général Rimbaud adressait à l'empereur une demande en grâce en faveur du sergent César de Lannois. Cette supplique était signée de tous les membres du conseil.

A cette pièce, le général avait joint une lettre dans laquelle

il donnait à l'empereur tous les détails de l'événement bizarre qui avait commencé sa fortune militaire, et où il recommandait à sa clémence, César et sa mère, Catherine la vivandière.

Quelques jours après, la réponse, impatiemment attendue, arriva. Elle était conçue en ces termes, et tout entière de la main de l'empereur :



« Général, — Je savais que vous étiez un brave, j'ai la preuve que vous êtes un noble cœur. — Avouer, comme vous le faites, les fautes du passé, c'est s'élever au-dessus des préjugés de l'humanité, c'est se grandir à ses propres yeux et aux yeux du reste des hommes. — Je vous accorde la grâce du sergent, et je me souviendrai de lui. — Puis venaient quelques instructions.

— Etes-vous contente, Catherine? dit le général en donnant cette lettre à la pauvre mère.

— Pas tout à fait, fit l'ex-vivandière, en sautant au cou de Rimbaud, il faut que je vous embrasse.

Jules Bordot.

FIN.

LES DEUX CEPS DE VIGNE.

FABLE.

Courbé sous le poids du raisin,
Un jeune cep a pour voisin
Un vieux cep tortueux, couvert de cicatrices,
Qui compte avec orgueil soixante ans de services,
Et n'a plus pour richesse et pour tout ornement
Que des grains clair-semés sur un dernier sarment.
Or, le vieux cep, au temps de la cueillette,
Fournit un nectar généreux ;
Et l'autre?... de ses fruits nombreux
On fit un tonneau de piquette.
En frivoles propos ne voit-on pas toujours
Abonder la folle jeunesse?
Vieillesse par le moins, mais ses rares discours
Sont pleins de bons conseils mûris par la sagesse.

P. Lachambeaudie.

LE PAPILLON ET LE VER A SOIE.

FABLE.

« Qu'as-tu, beau papillon? disait le ver à soie,
Quel nuage sinistre a dissipé ta joie?
Qui peut ainsi faire couler tes pleurs?...
— Avec l'abeille, au sain de la prairie,
Je folâtrais parmi les fleurs ;
C'était de tous mes jeux la compagne chérie...
Mais elle vient de me quitter
Pour regagner sa ruche où le travail l'appelle :
Je la hais, l'inconstante, à mes désirs rebelle...
— Ami, reprend le ver, tu devrais imiter
L'abeille si laborieuse.
Mais, vois; elle revient, heureuse,
Te consacrer tout son loisir,
Car, après le travail, plus doux est le plaisir. »

P. Lachambeaudie.

Gustave Havard, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

ÉLÉONORE DE LAUTREC.

SUITE.



Le jeune homme, saisi d'effroi en entendant prononcer son nom, fait un mouvement pour l'interrompre.

— Laissez-moi continuer, reprit-elle; le temps presse, il ne m'a jamais paru plus précieux qu'en ce moment. Oui, vous nous avez trompés, car votre devoir était de quitter le château de Gange, dès que les soins de ma famille ne vous étaient plus nécessaires. Vous rejetterez en vain sur le compte de la fatalité les circonstances qui vous faisaient prolonger votre séjour; dès le moment où vous avez appris que vous étiez le meurtrier de mon frère, il fallait fuir. Ne croyez pas, cependant, que je partage les idées de mon père sur la mort de son fils. Non, à mes yeux vous n'êtes ni un lâche ni un assassin. Si cette déclaration de la part d'une simple femme est pour vous une satisfaction, je vous la donne sans arrière-pensée. Mais le préjugé est contre vous, et que ce soit ou non par le sort de la guerre, mon frère est mort sous vos coups, c'est vous dire assez quelle doit être ma conduite à venir. Toutefois, sachez-le bien, il n'y a pas de considération au monde qui puisse m'arrêter, lorsqu'un danger tel que celui qui vous menace est près d'éclater.

Ici, Eléonore rapporta les détails de la lettre de son frère, l'effet qu'elle avait produit, et les dispositions où était sa famille; puis elle continua :

— La fureur de mon père, en apprenant qui vous êtes, s'est réveillée dans toute sa force; mon frère Raymond accourt vers le château de Gange; il y sera sans doute au point du jour; dans un instant peut-être. Je ne sais jusqu'où peut aller l'excès de leurs ressentiments et de leurs haines, mais j'ai lieu de tout appréhender. Suivez-moi donc; je vais supplier le capitaine des gardes de vous ouvrir les portes; je le prierai, j'embrasserai ses genoux, il ne pourra me refuser. Venez, vous n'avez aucun mérite à braver un péril inutile, et vous en auriez à mes yeux un bien grand, celui de ne pas vous exposer à rencontrer mon frère pour plonger de nouveau peut-être une famille entière dans le deuil. Venez, il faut fuir à l'instant, ou vous êtes perdu.

Le jeune homme resta impassible. — J'ai trop fait pour fuir, répondit-il. Le comte et son fils sont des hommes de cœur; je ne crains pas qu'ils attentent à la vie d'un ennemi sans défense.

— Malheureux! reprit la jeune fille, vous ne les connaissez pas, tout est à redouter de leur aveugle fureur. Un terrible serment lie mon frère Raymond. Oh! fuyez, je vous en conjure; épargnez une pauvre fille qui pour vous sauver est coupable. Vous ne craignez pas la mort... je le sais, vous êtes brave, c'est un noble sang qui coule dans vos veines; mais n'ajoutez pas au malheur qui m'accable; car n'est-ce pas le comble de l'infortune que la fille de Lautrec soit réduite à implorer le duc de Blossac pour elle-même! n'ajoutez pas à tous ses déplaisirs le spectacle d'une catastrophe qui lui coûterait la vie.

Le duc restait calme et inébranlable.

— Oh! vous m'épouvantez! s'écria-t-elle; ne formez pas une résolution désespérée. Cette abnégation de votre propre sûreté est un crime; j'en appelle à votre honneur, à votre loyauté.... Hélas! j'en appelle à la tendresse que vous m'avez jurée un jour. Oh! je vous le demande à genoux, fuyez!... ne vous justifiez pas, je vous crois.... je comprends le passé.... je ne serai jamais pour vous une étrangère, je vous le promets; je penserai sans cesse à vous, et peut-être un jour... Oh! mais fuyez! fuyez, je vous en conjure.

En ce moment un bruit retentit dans le château : c'était la herse du pont-levis qui venait de s'abaisser. Raymond entrait au manoir de Gange.

— Malheureux! s'écria la jeune fille, il est trop tard! O mon Dieu! veillez sur nous.

Un long et morne silence succéda à cette scène. Eléonore avait regagné son appartement. On n'entendait plus que le bruit sourd et lointain de voix et de pas confondus : Raymond était auprès de son père.

La nuit était déjà fort avancée. Après les premiers moments donnés aux affections de la famille, à l'arrivée de Raymond, il ne fut plus question que du duc de Blossac. Le moment décisif allait arriver, et le duc s'y disposa avec tout le sang-froid et l'énergie que réclamait sa position difficile.

V.

Dès que le jour fut venu le duc fit demander au comte une audience, laquelle lui fut accordée sur-le-champ.

En entrant dans l'appartement du comte, il y trouva Raymond qui, les yeux étincelants, le visage enflammé et la démarche fière, l'attendait avec impatience.

— Je ne viens point, dit le duc, réclamer une indulgence à laquelle je n'ai aucun droit. Le sort qui m'a fait tomber entre vos mains a voulu que, par un singulier enchaînement de circonstances, ceux qui étaient mes ennemis naturels, et qui, en cette qualité ne pouvaient pas s'attendre à une confidence sincère de ma part, me comblassent de leurs bienfaits, et exerçassent envers moi la plus généreuse hospitalité. Toutefois je ne me dissimule pas que je ne dois cette bienveillance qu'à l'erreur où j'ai dû vous laisser sur le parti auquel j'appartenais. Sans la haine que vous inspirait mon nom, et que vous m'avez plusieurs fois si énergiquement exprimée, je vous eusse peut-être détrompé plus tôt. Mais une inévitable fatalité qui présidait à ma destinée, et qui, depuis ma première promenade au glacis, m'a plongé dans de perpétuelles angoisses, est venue paralyser mes intentions de franchise et augmenter mon malheur par l'accroissement de vos bontés. Le duc de Blossac, monsieur le comte, en conservera toujours la plus tendre reconnaissance.

— Je le savais, s'écria Raymond avec l'accent de la fureur, je le savais, monsieur.

— Permettez que je continue, répète Blossac, digne et calme.

— Non, non, monsieur, répond le fils de Lautrec, c'en est assez : de vous à moi, de vous à ma famille il n'y a pas d'explication possible.

— Monsieur, entre gentilshommes de cœur une explication n'est jamais impossible.

A ces mots, Lautrec furieux se lève : — Avec un gentilhomme déloyal, s'écria-t-il, les droits sacrés de l'hospitalité n'existent plus! Quelle conduite avez-vous tenue chez moi? Celle d'un imposteur : vous n'avez pas craint de vous faire passer pour calviniste, vous avez emprunté un faux nom, et vous avez sans pudeur accepté toutes les bontés que dans son erreur ma famille vous a prodiguées! Ce n'est pas tout, monsieur; vous avez inspiré à ma fille une passion désormais honteuse!..... Ce n'était point assez d'avoir assassiné mon fils, il fallait que vous vinssiez encore troubler le cœur d'une enfant qui ne peut désormais que vous maudire!... Duc de Blossac, vous êtes un infâme!...

A cette insulte, le duc regarda en face celui qui venait de la proférer : — Monsieur le comte, dit-il, jamais homme en état de soutenir une pareille offense n'aurait osé s'attaquer au duc de Blossac. Je suis venu pour vous avouer des torts dont ma destinée seule est coupable. Je n'ai jamais craint de faire à qui que ce fût une réparation, mais je n'ai jamais permis qu'on avilît mon nom et ma personne. J'espérais de vous, monsieur le comte, plus de modération, et j'osais même me promettre qu'appréciant ma position sans haine de parti, vous auriez, après m'avoir écouté, tendu une main amie à celui qui serait prêt encore à tomber dans vos bras...

Raymond interrompit le duc. — C'est assez, monsieur, lui dit-il, une telle bassesse ne nous sera jamais reprochée. On peut tendre la main à un ennemi, mais à un lâche, jamais!...

— Oh! c'en est trop, s'écria le duc; vous oubliez, monsieur, que le lieu où nous sommes m'impose des devoirs sacrés, et qu'on ne se permet une telle injure que les armes à la main.

— Un combat avec vous! repondit Raymond d'un ton de mépris; non, monsieur, j'ai des archers qui me feront justice.

Puis appelant par une fenêtre : Holà! gardes, s'écria-t-il.

En ce moment une scène affreuse commença. Le duc, que cet appel venait avertir d'un danger imminent, se saisit d'une épée appendue au mur, et reculant de quelques pas : — Ma vie, s'écria-t-il, vous sera du moins vendue bien cher. Alors entrèrent à la fois des hommes d'armes, et Eléonore échevelée, se jetant au devant d'eux et embrassant les genoux de Raymond. — Mon frère, lui dit-elle, avec un accent déchirant, grâce!... oh! grâce! ne souillez pas cet asile, votre nom, notre divin culte, par un meurtre que Dieu ne saurait vous pardonner!... Grâce!... Il ne vous attaque pas... ce serait une lâcheté... il est seul contre plusieurs!...

Mais sans l'écouter, Raymond crie aux gardes en leur montrant le duc : — Saisissez-le, qu'on l'entraîne à l'instant!

— Non! s'écrie Eléonore, n'avancez pas, ou bien je me précipite sur vos armes; vous me percerez le cœur avant d'arriver jusqu'à lui... Mon frère, écoutez-moi!... La miséricorde, vous le savez bien, est une vertu qui vient de Dieu. C'est Dieu qui l'a donnée aux hommes pour leur apprendre à s'aimer en frères... Non, vous ne serez pas cruel à ce point, vous ne voudrez pas nous fermer ainsi le chemin du ciel... Ah! laissez-moi vous épargner une action dont les remords vous tourmenteraient sans cesse, mon frère!

Et, éclatant en sanglots, elle s'attachait à Raymond et le pressait avec une force inouïe, pendant qu'on entendait la voix de Lautrec, criant de son fauteuil avec une colère impérieuse :

— Ma fille, retirez-vous! sortez!

Mais Eléonore était sourde à ses cris. Tout à coup Raymond la repoussant avec colère, parvint à se dégager de ses étreintes. Mais, par un mouvement aussi prompt que l'éclair, elle se précipite dans les bras de Blossac. — Frappez maintenant! s'écria-t-elle.

Raymond, ne consultant que son aveugle rage, au risque d'immoler sa sœur, réitère ses ordres. Les soldats s'avancent, les deux premiers sont renversés sanglants par le duc. Alors des cris de fureur et de désespoir viennent se mêler au choc impétueux des armes. Le malheureux Blossac, avec une merveilleuse adresse, et tout en protégeant Eléonore contre les coups de ses assaillants, blessait tous ceux qui osaient l'approcher. Dans cette lutte inégale et acharnée, qui semblait pourtant devoir se terminer à son avantage, tant ses coups étaient sûrs et bien dirigés, on eût dit que la jeune fille, qu'il pressait contre son cœur, était comme un ange gardien qui veillait sur sa vie. Le jeune comte, furieux et humilié de la supériorité de son adversaire, saisit une arquebuse... Le brave et infortuné jeune homme, frappé d'une balle à la tête, tombe mort, entraînant dans sa chute Eléonore, qui roula sur le plancher, privée de sentiment.

VI.

A quelques jours de là, un vénérable prêtre de l'Oratoire, cheminant sur les bords de la rivière du Vidourle eut le bonheur de sauver une jeune fille qui s'y était précipitée dans un accès de désespoir. Il la fit transporter mourante au couvent des Ursulines de Saint-Hippolyte, où tout ce qui pouvait la rappeler à la vie lui fut prodigué avec une charité toute chrétienne.

Quand elle fut en état de parler, le bon prêtre vint lui donner des consolations. Il tâcha de lui faire sentir l'énormité de la faute qu'elle avait commise en attentant à une existence dont Dieu seul doit disposer. Eléonore, car c'était elle, lui raconta tous ses malheurs.

En entendant le récit de tant d'infortunes, le bon prêtre ne put retenir ses larmes :

— Ma chère enfant, lui dit-il, vous avez déjà bien souffert malgré votre jeune âge; jugez quelle carrière de maux et de tribulations ont parcourue ceux qui, comme moi, ont vu leurs cheveux blanchis par soixante hivers! Hélas! le bonheur tel que l'envisagent les hommes ne saurait exister sur cette terre. Mais Dieu, dans sa sagesse, a placé à côté de tant de misères une salutaire compensation, un remède aux maux de l'âme, un port assuré contre les orages de la vie, une étoile brillante dans ce passage ténébreux, qui s'ouvre à la naissance et finit au tombeau. Cette étoile, ma chère enfant, c'est la vertu, c'est la religion. Tant qu'on leur est fidèle, tant qu'on suit leur douce lumière, on peut se consoler du malheur et de toutes les douleurs.

Par un de ces actes, qui sont des marques incessantes de son ineffable bonté, Dieu a permis que j'eusse le bonheur de vous rappeler à la vie au moment où vous en aviez disposé contre ses décrets augustes. Rien ne saurait vous rendre ce que vous avez perdu, car ces temps ne sont plus où, prenant en pitié les afflictions humaines, Dieu jugeait la créature digne de ses miracles. C'est dans le sein de la vie éternelle que vous retrouverez celui

qui a préféré une mort affreuse à vos côtés au malheur de vivre à jamais séparé de vous. Les pleurs, ma chère fille, sont une langue universelle par laquelle tous les hommes s'entendent. Dans ce même couvent, où vous avez été accueillie, on ne vous a point demandé quelle était votre croyance religieuse; on a vu en vous un être souffrant, et tout a été dit. Le malheur a une voix qui est toujours entendue et comprise de ceux qui vous entourent. Ici, ma chère enfant, bien des existences brisées sont venues chercher un refuge contre les maux de la vie, et plus d'une de vos compagnes pourrait, par le récit de ses malheurs, vous consoler, si c'est une consolation de n'être pas seule à souffrir. Mais leur admirable résignation leur donne un bonheur que rien ne saurait troubler. Si vous n'apparteniez pas à la religion réformée, je voudrais que vous les vissiez à l'autel au milieu de la grandeur mystérieuse du culte catholique, et vous seriez surprise, en voyant la douce joie qui règne sur leurs fronts, d'apprendre qu'il y a là des cœurs que la vie a tourmentés de ses flots orageux.

— Mon père, interrompit Eléonore en versant des larmes, serait-ce un crime si j'embrassais sa religion?

Le prêtre leva les yeux au ciel et garda quelques instants le silence, puis il répondit :

— Non, ma fille, si cette conversion était sincère, si elle n'était pas dictée par un de ces nombreux caprices du cœur, qui croit se satisfaire, en s'entourant de tout ce qui se rattache à l'objet aimé.

Songez-y, mon enfant; pour embrasser la foi catholique, il faut offrir à Dieu une âme libre et pure; il faut que cette âme soit toute à lui, et que le sacrifice des liens terrestres ne lui coûte pas même un soupir en abordant son imposante majesté?

— Mon père, dit Eléonore avec une expression touchante, votre culte m'a toujours attirée vers lui; j'en avais fait l'aveu à celui qui n'est plus, et je m'étais promis, si le sort avait permis qu'il fût un jour mon époux, de me rendre à la foi d'un homme en qui brillait tant de vertus...

— Eh bien, ma fille, que la volonté de Dieu soit faite! Sa voix vous parle en ce moment, suivez-la sans réserve. Nous sommes trop heureux quand une conversion, partie du fond de l'abîme, vient elle-même se présenter à nous.

En achevant ces mots, le bon prêtre imposa les mains au front d'Eléonore, en disant : — Faites, mon Dieu, que la lumière de votre esprit descende sur elle!

VII

Peu de jours après, la jeune fille commençait son instruction; et le 15 août de l'année suivante, anniversaire de la mort de celui qui l'avait tant aimée, elle fit, dans l'église de Saint-Hippolyte, non loin du champ de bataille où il avait été blessé, une abjuration solennelle, dont les traditions du pays parlent encore.

A la mort de ses parents, elle en dota le couvent qui l'avait reçue dans son malheur : et peu après, ses vertus angéliques, unies à sa haute naissance, lui méritèrent l'honneur d'en devenir abbesse, charge qu'elle a conservée jusqu'à la fin de sa vie qui fut une suite de bienfaits.

Avant de mourir, elle fit exhumer de l'abbaye de Saint-Etienne d'Isseuzac les restes de son malheureux amant, qu'on déposa dans un caveau de l'église de Saint-Hippolyte. Dans l'accomplissement de ce religieux devoir, elle éprouva une dernière émotion, qui, tout en lui rappelant le passé, adoucit encore le souvenir de ses malheurs.

Quand le voyageur visite les ruines du couvent Saint-Hippolyte, ses yeux se portent avec mélancolie sur ces murs, où les jeunes gens de la contrée viennent encore, par tradition, et dans leurs peines de cœur, graver le nom d'Eléonore. On montre la chambre où elle fut rappelée à la vie, et qu'elle avait transformée en oratoire. Mais en pénétrant dans un caveau, dont la voûte effondrée par le temps, laisse passer la lumière du jour, on est saisi d'une émotion tendre et douloureuse, à la vue des restes d'un tombeau gothique, où apparait encore l'inscription suivante :

ICY REPOSE
MARIE ELEONORE DE LAVTREC
ET LE CORPS DE
très illustre et très puissant seigneur
EDOUARD DUC DE BLOSSAC
qu'elle fit déposer sous cette pierre
pendant qu'elle était Abbesse
du couvent
DE ST HIPPOLYTE,
afin d'unir après la mort
deux êtres
que le sort voulut séparer
pendant la vie.

J.-B. CAUVAIN.

FIN.

AUTOUR DU POÊLE,

SCÈNE DE MOEURS BUREAUCRATIQUES.

M. BLANDIN, *ancien employé*. — Il fait bon autour du poêle, messieurs; nous sommes en décembre, et l'hiver se fait sentir.

M. HENRI, *surnuméraire*. — Oui, en décembre, je le sens tous les soirs et tous les matins dans ma petite chambre au cinquième étage. Encore, si le ministère m'envoyait une pauvre petite voie de bois! mais, rien! (*Caressant la colonne du poêle.*) Allons, chauffons-nous bien pendant que nous le pouvons...

M. BLANDIN. — Ah! ah! vous voulez être employé; eh bien, vous saurez ce qu'il en cuit. Quand on compte, comme moi, trente années de service, voyez-vous, on sait ce que c'est que le métier.

M. VERNOY, *jeune employé*. — Oui, mais, monsieur Blandin, ça ne sera pas toujours ainsi. Il est vrai que

Le monde lentement marche vers la sagesse.

M. HENRI. — Un surnuméraire qui attend des appointements doit trouver cela bien juste. Mais la perfection vers laquelle nous marchons tous les jours...

M. BLANDIN. — Et vous aussi, vous parlez de perfection!

M. HENRI. — J'y pense toujours, à cette perfection; elle est mon soutien, mon avenir, ma seule nourriture.

M. VERNOY. — Pauvre jeune homme! Pour peu qu'il soit amoureux avec ça, il doit être bien à son aise.

M. BLANDIN. — Tenez, ne me parlez pas de votre perfectionnement social, messieurs; je n'y crois pas, moi, et je suis bien payé pour ça. Trente ans de service et pas seulement sous-chef de bureau! Oui, je le gage, si l'homme vivait éternellement et que je fusse né... sous Pharamond, par exemple, je serais encore simple employé au 26 décembre 1847, époque à laquelle nous sommes arrivés. (*On rit.*) Ah! ah! vous avez beau rire... oui, oui, simple employé.

M. VERNOY. — Mais, mon cher monsieur Blandin, c'est un grand mal, une grande injustice, qu'après trente ans de service vous en soyez encore là; et, tout mal, toute injustice ayant une

cause, celui qui sait le mieux la découvrir est aussi celui qui raisonne le mieux.

M. Bellamy. — Joliment dit ça! hein! qu'en pensez-vous, papa Blandin?

M. Blandin. — Je dis que les hommes sont divisés en deux classes : l'une qui sait faire son chemin, et l'autre qui ne sait pas le faire. Cette dernière, c'est la mienne, et ce sera toujours celle du plus grand nombre. C'est le savoir et le savoir-faire.

M. Simon. — Mais, monsieur Blandin, si un jour votre nomination au grade de sous-chef de bureau allait vous arriver... là... au moment où vous vous y attendrez le moins..., par exemple, un jour que vous seriez au coin de votre feu, à lire votre journal ou le roman à la mode, entre votre excellente femme et votre charmante fille... Hein! quel beau moment! quel bouquet de feu d'artifice! vos trente années de service, au lieu de les voir par derrière vous, vous les verriez devant vous... encore à faire, n'est-ce pas? Un soldat nommé général un jour de bataille aurait moins de joie que vous, j'en réponds.

M. Blandin, *secouant la tête.* — Ah bien oui! comptez là-dessus! Puis il serait bien temps à 55 ans passés, au moment de prendre ma retraite! Si encore, messieurs, il suffisait qu'un père eût donné de l'éducation à sa fille pour la bien marier, j'oublierais toutes les tribulations, toutes les injustices du monde, et le jour de son mariage je serais... oui, je serais plus heureux qu'un ministère qui a obtenu la majorité dans la chambre, ou qui a fait baisser la rente pour la faire remonter... après en avoir acheté.

M. Calfy. — Mais pourquoi, papa Blandin, n'avez-vous pas fait comme l'*employé moderne*; pourquoi n'avez-vous pas eu deux cordes à votre arc?

M. Blandin. — Non, je n'ai voulu avoir qu'une plume à la main, et j'espérais tout d'elle... quand j'étais jeune... quand je ne raisonnais pas.

M. Henri. — Quel courage il faut avoir pour être surnuméraire, quand on entend M. Blandin!

M. Calfy. — Mais on peut avoir, monsieur Blandin, une plume taillée d'un bout pour le bureau, et de l'autre pour la littérature, la poésie, le théâtre... Aujourd'hui, on fait flèche de tout bois.

M. Henri. — Voilà!... Une place pour faire bouillir la marmite... et la littérature pour la gloire... C'est la devise de l'employé et surtout de l'employé du ministère!

M. Blandin, *qui était devenu de plus en plus sérieux.* — C'est une morale indigne! Jeunes gens, vous vous perdez tous.

M. Vernoy. — C'est le résultat de l'injustice, n'est ce pas, mon bon monsieur Blandin? Quand on n'espère rien de sa profession, on la néglige, on y est médiocre, on devient un être sans sexe, qui n'est ni homme d'administration, ni homme de lettres distingué.

M. Furgès, *qui avait écouté avec beaucoup d'attention.* — Bon, me voilà bien planté, moi, qui fais la comédie-vaudeville! Je suis un être sans sexe, comme ça! c'est drôle!

M. Blandin. — Ça vous pend à l'oreille, jeune homme! prenez-y garde!

M. Furgès. — Vous me faites peur, monsieur Blandin.

M. Blandin. — Mais en attendant que je sois sans sexe, ni homme, ni femme, je continuerai... Je me risque... nous verrons.

M. Bellamy. — Voilà une audace dont l'expéditionnaire du temps présent est seul capable.

— M. Blandin. — C'est vrai, ça!

M. Furgès. — Je suis là, moi, non pas comme l'impassible troupier devant une porte royale, mais la plume en main.... dans la position d'Ajax, défiant, menaçant même depuis le sous-chef jusqu'au ministre. Quand on est jeune, on est beau d'audace! On est quelquefois renversé, mais quand la flèche que l'on a lancée arrive à son adresse, quel dédommagement, quelle jouissance dans la chute même!..... La vengeance, hein! ..

C'est le plaisir des dieux, le bonheur des commis.

M. Blandin. — Mais il est effrayant! Les pensées jaillissent de son cerveau, de son cerveau malade, messieurs, comme des fusées volantes... Oui, vous comprenez... c'est un volcan, un Vésuve... Ce garçon-là sera destitué un de ces matins, c'est sûr, ça.

M. Calfy, — Vous ne savez donc pas, monsieur Blandin, qu'il n'y a de bonheur, de chance que pour les mauvais sujets?... Je suis certain, tenez, voyez-vous, que Furgès fera son chemin.

M. Vernoy. — Ma foi, je n'en serais pas surpris: cependant, on dit que pour faire son chemin il ne faut pas remonter l'eau, mais se placer dans le courant.



M. Furgès, *s'asseyant et affectant le calme :* Mais quand on a assez de force pour remonter le fleuve... Et puis j'ai ma plume... Avec elle, je puis être le Sylla des ministres... Vous savez ce que ce gaillard-là, lorsque Eucrate lui demanda comment il avait pu acquérir une importance aussi colossale, répondit tout bonnement, et sans se fouetter le sang : — Moi! j'avais résolu d'étonner les hommes.

M. Blandin. — Ah là là, mon Dieu! il y a du Danton, du Robespierre dans ce discours-là! il m'effraye!...

M. Furgès. — Vous avez peur... (*Se frappant le front.*) Ah! c'est bien dommage que vous ne soyez pas plus âgé...

M. Blandin. — Et pourquoi ça, donc?

M. Furgès. — Parce que je vous demanderais si vous n'avez pas été guillotiné par la convention.

Tous, excepté Blandin, qui reste comme anéanti. — (*Riant.*) — Excellent, excellent!

M. Blandin, *cherchant à se remettre.* — Pour faire son chemin, messieurs, il faut que l'employé soit comme la charité, qu'il n'ait pas d'opinion.

M. Furgès. — Belle pensée, morbleu! On devrait graver ça

en lettres d'or au frontispice de tous les ministères du monde!

M. Blandin. — L'employé ne doit heurter personne : c'est un axiome bureaucratique. En raisonnant ainsi, on retombe chaque matin sur ses pieds.

M. Furgès. — En voilà de la saine morale! Tudieu! mais c'est très-bien, savez-vous! Je vous proclame, monsieur Blandin, le Confucius du peuple employé. C'est vrai, il ne faut heurter personne,

Dans l'île des bossus
Il faut l'être
Ou le paraître.
Les dos plats sont mal reçus
Au pays des bossus.

M. Vernoy. — Vous comprenez l'apologue, monsieur Blandin?

M. Blandin. — Je le répète, il ne faut heurter personne.

M. Henri. — M. Blandin a raison. S'il eût seulement heurté quelqu'un une fois en sa vie, il n'eût obtenu aucun avancement.

M. Blandin. — De l'avancement! Mais vous savez que j'ai toujours rempli mon devoir avec trop de zèle pour espérer... C'est égal, je soutiens qu'il ne faut heurter personne.

M. Furgès. — Mais c'est trop juste! Le roi Antigone était borgne, Appelles le peignit de profil, c'était le moyen d'arriver.

M. Henri. — Ah! si Apelles avait été commis, je suis sûr...

M. Bellamy. — Mais, monsieur Blandin, si vous continuez, vous ferez un traité sur l'art de faire son chemin.



M. Blandin. — Je n'aurais qu'à écrire tout le contraire de ce que j'ai fait, et le moyen serait sûr, infaillible.

M. Simon. — Oui, mais les hommes ne se refont pas, et si le livre tombait entre les mains d'un bon monsieur Blandin, il dirait que c'est un livre immoral, infâme!

M. Furgès. — Mais s'il tombait entre les mains d'un intrigant...

M. Calfy. — Oh! alors, il en ferait son guide; ce serait pour lui un gluten dont il fortifierait son estomac.

M. Blandin. — Pour arriver aux honneurs par la voie du déshonneur. J'en reviens à mes moutons. Qui de nous veut rester honnête homme, restera... simple employé.

M. Furgès. — Vous devénez exclusif, monsieur Blandin.

M. Blandin. — Je suis la victime restée debout en exemple aux yeux du monde bureaucratique, pour prouver...

M. Simon. — Pour prouver que le système est mauvais, et que nous autres, qui sommes jeunes encore, nous devons tout faire pour que les Blandins à venir avancent à leur tour.

M. Blandin. — Oh! têtes à illusions! mais les hommes! les hommes...

M. Furgès. — Les hommes, monsieur Blandin, comme on l'a dit, sont des pantins, et la société, la planche sur laquelle ils sautent.

M. Blandin. — C'est vrai, ce sont de vrais pantins!

M. Vernoy. — Mais si on changeait la société!...

M. Furgès. — Changer la société!... Mais rien n'est plus facile, n'est-ce pas, monsieur Blandin?

M. Blandin. — Mais vous me donnez la fièvre. Vous avez tous des cerveaux creux, malades; vous êtes des utopistes. Changer la société, bon Dieu! mais y pensez-vous? Nos habits changent de forme, mais c'est toujours du drap.

M. Calfy. — Mais si l'étoffe est de meilleure qualité?

M. Blandin. — Impossible! Depuis Pharamond jusqu'à Napoléon...

M. Henri. — Les surnuméraires ont mangé plus de flûtes qu'ils n'ont brûlé de bûches dans leurs chambres, au cinquième étage, où l'on est aussi chaudement, dans cette saison, qu'Henri IV sur le Pont-Neuf. Moi, par exemple, qui vous parle, j'ai au-dessus de ma tête, dans ma mansarde, un châssis, dit à tabatière, par lequel l'air siffle... oh! mais c'est une harpe éolienne première qualité!... Cet affreux état de choses m'a jeté, pendant plusieurs jours, dans un embarras... un embarras sans pareil, enfin...

M. Vernoy. — Je ne comprends pas bien...

M. Henri. — Pourtant, à mon sens, rien n'est plus simple. Vous allez voir. Il me fallait acheter des rideaux de lit et un parapluie, et je ne pouvais faire les frais que de l'un de ces deux objets. La nécessité, comme on dit, est la mère de l'industrie... et des heureuses combinaisons. Vous allez voir. Le parapluie, me suis-je dit, ô idée lumineuse! doit être, pour le



surnuméraire, un ustensile de ménage à deux fins : dans le jour il doit le préserver, au besoin, des célestes inondations, et la nuit du vent, en l'étendant sur son lit, en droite ligne au-dessus de sa tête.... Avis, avis, messieurs.... on ne sait pas ce qui peut arriver.

Tous, *riant aux éclats*. — Ah! ah! ah! c'est plus que drôle...

M. Furgès. — Le ministre, dans l'exercice même de ses fonctions, serait capable d'en rire.

M. Henri. — Oui, surtout en songeant que ses appointements lui permettent d'avoir, je ne dirai pas rideaux de lit et parapluie, mais voiture et rideaux de lit et... c'est le cas de le dire, *quelque chose avec*.

M. Furgès. — Mais vous avez des idées admirables, mon cher camarade, et vous êtes malin. Je parie que, dans votre esprit, le dernier membre de votre phrase est souligné.

M. Henri. — Je ne dis pas non.

M. Furgès. — Oh! que je voudrais vous voir votre parapluie ou plutôt votre dôme chinois sur la tête... Mais c'est superbe, mais c'est homérique... J'en prends note!...

Tous, *riant*. — Ah! ah! ah! si M. E. Guinot a *vent* de votre parapluie à deux fins, soyez tranquille, il en fera pour le *Siècle*

un feuilleton de quatre colonnes... au moins. Sa *Revue de Paris* n'a pas toujours un aussi beau texte.

Un garçon de bureau, *entrant une lettre à la main*. — M. Blandin, une lettre pour vous.

M. Blandin, *décachetant et lisant*. — Ah! messieurs, que vois-je? En croirai-je mes yeux? Non, pas possible!

M. Furgès. — Une destitution, je parie.

M. Blandin, *tout interdit*. — Non... non... (*Il se pâme, tombe dans un fauteuil, élève ses deux bras et joint ses deux mains.*)

M. Furgès, *lui prenant la lettre*. — Eh bien, qu'est-ce?... Grand Dieu! que vois-je? Je crois à la vertu... Notre camarade Blandin, que voilà, est nommé sous-chef de bureau de première classe!

M. Blandin. — Oh! mes amis! mais à qui dois-je?...

M. Furgès. — Vous devez votre nomination à l'audace d'un expéditionnaire, dont la plume est taillée bureaucratiquement d'un bout, et littérairement de l'autre. Il a osé écrire au ministre lui-même, et au nom de tous ses camarades, sous le risque d'être destitué, pour lui dire que M. Blandin, après trente ans de service...

M. Blandin. — Oh! mes amis, cette justice vient du ciel! Ah!...

M. Furgès, *souriant*. — Justement! Et c'est sans doute pour cela qu'elle a été si longtemps en voyage.

M. Blandin. — Ah! messieurs, à défaut de mon excellente femme et de ma charmante fille, que je suis heureux d'avoir appris cette nouvelle au milieu de mes bons amis, de mes bons camarades. Ah! monsieur Furgès. (*Il lui serre la main.*)

M. Henry. — J'ai vingt ans, messieurs; peut-être qu'à cinquante il m'arrivera une aubaine pareille.

A. D'Albanès.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.

Suite.

Je voulus mettre M. Perrin à l'épreuve, et lui donner une responsabilité quelconque, et je lui dis :

— Quel est votre avis en cette circonstance? Pensez-vous que nous devons voyager toute la nuit ou bien nous arrêter à Alençon?

— Personnellement, me dit M. Perrin, cela m'est fort égal. J'ai promis huit jours à M. Cros; que je les passe au lit, en voiture, à cheval, à la chasse, ou à table, je ne m'en occupe point; ainsi, séjournons ou courons, je n'y vois point d'inconvénient.

— C'est être d'une humeur fort accommodante, monsieur, mais je vous demande un conseil pour moi. Ferai-je bien de m'arrêter dans un hôtel ou de passer la nuit en voiture?

— C'est selon, madame, et la solution de cette question dépend de beaucoup trop de choses que j'ignore, pour que je puisse vous répondre.

— Comment un si simple conseil vous semble-t-il si difficile à donner?

— Par mille raisons dont en voici quelques-unes : Etes-vous difficile ou ne l'êtes-vous pas? Etes-vous ce qu'on appelle douillette ou ne l'êtes-vous pas? Si vous n'êtes pas difficile, passez la nuit à Alençon; si vous êtes douillette, ne l'y passez pas. J'ajouterai encore...

— Ah! monsieur, lui dis-je en l'arrêtant, avec ce système-là, on peut toujours se dispenser de donner un conseil, et je vous en demande un.

— Ne pas donner un conseil est une action sage.

— Vous appelez sage de ne pas faire une action si simple?

— Enorme, madame. L'esprit de chacun est tellement enclin à substituer sa sagesse à celle des autres, que ne point céder à cette tentation est, à mon sens, une action pleine de force. Connaissez-vous quelqu'un au monde, depuis votre femme de chambre jusqu'à M. Cros, votre époux et maître, qui, de façon ou d'autre, ne se soit permis de vous donner des conseils?

— Conseils qu'elle n'a guère suivis, dit M. Cros d'un gros ton badin.

— Les vôtres ou ceux de ma femme de chambre?... lui dis-je.

— Les miens, fit M. Cros.

— Et comme les miens, reprit M. Camille Perrin, auraient sans doute le même sort, je crois inutile...

— Mais ce conseil, je vous le demande, monsieur.

— Et vous le suivrez?...

— Mais oui, s'il me convient.

— En ce cas, c'est comme si je ne vous le donnais pas.

— Vous avez raison, lui répondis-je en riant. Je vous promets de le suivre.

— En ce cas voyagez toute la nuit.

— C'est convenu, monsieur, lui répondis je; mais maintenant que je vous ai montré que je sais suivre un bon conseil, pourriez-vous me dire la raison de celui que vous venez de me donner?

— Très-volontiers, me dit M. Perrin. La raison générale est celle-ci : Il vaut mieux souffrir dans une position qui est dans nos habitudes, que d'être à moitié à son aise dans une position qu'on ne connait pas. Je m'explique : il vaut mieux, pour une femme élégante, une nuit fatigante dans une bonne et confortable voiture, qu'une nuit reposée dans une auberge sale et un lit malpropre.

— Je suis ravie de votre raison générale; mais la raison particulière?

— C'est que, lorsqu'on fait une route qui n'est point amusante, il vaut mieux en finir le plus tôt possible.

— Cette raison particulière vous est toute personnelle, sans doute, monsieur, sans cela ce serait me dire que je m'ennuie de votre compagnie.

— Si ce n'est pas cela que j'ai dit, j'aurais donc voulu dire que c'est moi qui ne trouve pas la vôtre amusante, et je n'en ai

pas le droit. J'ai dit que, lorsqu'on fait une route qui n'est pas amusante, il vaut mieux en finir tout de suite, et je le maintiens. Mais je croyais m'être expliqué sur mon indifférence à être ici plutôt qu'ailleurs; j'ai donc voulu parler de vous ou de M. Cros.

— Ou de tous les deux à la fois, peut-être, lui dis-je ; car un voyage conjugal doit être toujours un ennui légitime.

— Cela peut être, mais cela ne devrait pas être, madame; et c'est à la fois la faute des hommes et des femmes.

— Veuillez me dire d'abord en quoi les hommes peuvent avoir un tort quelconque? ce sera tout nouveau pour moi.

— Le tort que j'impute aux hommes, madame, n'est pas de ceux que vous imaginez ; leur vrai tort, à mon sens, c'est d'écarter beaucoup trop leurs femmes des intérêts sérieux de la vie commune. Un homme qui épouse une femme qui lui apporte une belle dot, le lendemain du jour où il est marié, dispose de cette fortune qui n'est pas à lui, la gouverne, l'emploie, la compromet quelquefois sans daigner consulter sa femme à ce sujet : afin de prévenir une réclamation ou un conseil, il la pousse dans des besoins d'amusements frivoles, de dépenses inutiles, si elle est jeune et belle ; plus tard il la restreint aux soins de la maternité et du ménage, et s'arme de l'incapacité qu'il a créée pour la repousser lorsque la tendresse maternelle ou l'âge la force à calculer l'avenir.

— Voilà des torts, dit M. Cros, dont nos femmes nous savent un gré infini.

— Vous croyez, lui dis-je ; mais je voudrais bien savoir quels sont les torts des femmes?

— Ceux-là, madame, répondit-il, sont d'une nature encore plus générale que les autres. Cette position dont je viens de vous parler déplait aux femmes, et elles en veulent sortir ; et elles ont raison ; mais, au lieu de vouloir être ce qu'elles peuvent et doivent être, les compagnes, les associées légales du mari dans le ménage, elles veulent être les égales de l'homme dans le monde physique et moral. Fortes de quelques exceptions qui ont écrit d'un style assez ferme sur ces questions à jamais insolubles, elles s'étonnent déjà de ne pas participer au barreau, à la magistrature, à la députation. Elles pervertissent leur bon droit d'épouse et de mère de famille, qui exige qu'elles soient plus qu'elles ne sont dans nos mœurs domestiques, pour demander aux mœurs politiques le titre de citoyennes et le partage de tout ce que la nature réserve à l'homme. Si elles avaient employé à reprendre leur vraie place la moitié des efforts qu'elles ont usés depuis quinze ans à vouloir prendre une place impossible, elles seraient bien plus avancées, etc., etc.

M. Perrin se mit à rire et ajouta :

— Et le voyage que vous faites ne vous semblerait pas si ennuyeux.

— Oh ! oh ! s'écria M. Cros en riant à rompre les essieux ; voilà une conclusion bien digne de l'idéologie vaporeuse des principes... (Tu sais, ma chère belle, avec quel aplomb mon mari se sert de mots qui n'ont aucun sens.) Ah ! l'application est délicieuse.

A vrai dire, la conclusion m'avait un peu étourdie, et je voulus savoir le fond de la pensée de M. Perrin.

— J'avoue, lui dis-je en prenant un ton de discussion professorale, que je comprends très-bien les choses générales qu'a dites M. Perrin, mais j'aurais désiré un exemple mieux choisi, et plus probable surtout, pour m'en faire comprendre toute la portée.

— Peut-être, me dit M. Perrin, qui causait toujours comme un homme que rien ne passionne, peut-être ai-je franchi trop vite deux ou trois positions intermédiaires, mais la conséquence n'en est pas moins juste. Oui, madame, si la femme avait cherché à conquérir dans la maison conjugale la position qu'elle cherche dehors, un voyage comme le vôtre aurait un tout autre caractère. Si depuis longtemps, pour parler net, vous étiez dans le secret des affaires de M. Cros ; si vous étiez habituée à savoir comment se gagne et comment peut se perdre la fortune d'un banquier; si vous aviez calculé que quatre cent mille francs assurés, si vous annulez le testament, en n'assistant pas à la lecture, peuvent se réduire à zéro, ou monter à deux millions et demi en y assistant; et si vous aviez pu calculer ce qu'il faut de travaux, de patience, de talents pour gagner quatre cent mille francs, peut-être ce voyage ne se serait-il pas fait, et, dans tous les cas, il se fût fait autrement.

— Ah çà ! mon cher Perrin, dit M. Cros en s'efforçant de cacher sous un gros rire l'humeur visible qu'il éprouvait, est-ce que vous comptez prêcher à madame Cros les principes du saint-simonisme et de la femme libre?

Je ne me vante pas d'une grande science philosophique, mais je trouvai l'observation de M. Cros si ignorante et si niaise, que je ne pus m'empêcher de dire :

— Mon Dieu ! monsieur, il y a des choses qui ne s'adressent qu'au bon sens et qui sont du domaine de tout le monde. Je n'ai point étudié les principes du saint-simonisme ou de la femme libre ; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que ceux que M. Perrin met en avant sont ceux qui doivent faire la véritable mère de famille.

M. Cros, étonné de ma brusque sortie, regardait M. Perrin d'un air stupéfait, tandis que celui ci balançait sa tête en signe d'assentiment et en murmurant d'un air goguenard :

— Madame Cros a raison, madame Cros a parfaitement compris... C'est ça, tout à fait ça...

— En ce cas, dit M. Cros avec une humeur qu'il ne se donna pas la peine de cacher cette fois, c'est encore pis que le saint-simonisme, ou c'est chacun pour soi, à ce qu'il me semble. Ce serait une belle gabgie si les femmes mettaient le nez dans les bureaux de leurs maris et se mêlaient de leurs affaires .. Ce ferait un beau désordre... Et puis, est-ce qu'elles y comprendraient un mot?

— Monsieur Cros, dit M. Perrin d'un ton formellement sententieux, monsieur Cros, je n'affirmerai pas qu'une femme, même après une étude suivie des affaires, puisse en saisir aussi complétement qu'un homme le mécanisme, l'organisation, la partie d'action enfin ; mais ce que je dis, je le crois et je l'ai vu : il y a bien peu de femmes qui n'aient un bon conseil à donner dans une affaire, et c'est précisément parce qu'elles ne se laissent pas étourdir par tous ces détails d'action, avec lesquels on se leurre, qu'elles saisissent mieux que nous l'ensemble, la portée et la moralité d'une opération.

Te dirai-je comment cela se fit, mais je fus plus flattée de cette appréciation des femmes en général que je ne l'avais été depuis longtemps d'un compliment qui m'avait personnellement été adressé.

— Etes-vous marié ? dis-je vivement à M. Perrin.

— Je l'ai été, et j'ai deux enfants.

— Votre femme devait être heureuse, lui dis-je avec sincérité.

— Elle méritait de l'être longtemps, madame, mais Dieu ne l'a pas voulu. C'était une nature faible, maladive, minée de pensées désastreuses, que j'ai détournées le plus que j'ai pu. Elle a été la compagne de tous mes travaux; elle les savait et les suivait par conséquent avec plaisir et intérêt. Elle a vécu de l'espoir d'une fortune considérable, en voyant par elle-même ce que l'ordre et l'économie peuvent produire : puis, quand la maladie l'a frappée assez vivement, elle s'est résignée et a quitté ce monde avec regret, mais sans crainte. Le jour où il nous était né un héritier, son avenir avait été assuré par moi, contre les mauvaises chances de la fortune et même contre ma volonté, si jamais elle lui devenait hostile. La mère de mes enfants est morte, madame, en se disant : Quoi qu'il arrive, ceux que je laisse après moi auront une honnête aisance, et cela lui a donné beaucoup de courage, cela lui a ôté une douleur ou plutôt une inquiétude grave, et c'est la meilleure spéculation que j'aie faite de ma vie.

Le ton dont M. Perrin me dit tout cela avait une gravité naturelle et une émotion qu'on sentait, quoique rien ne la manifestât, ni le trouble de la voix, ni l'expression de la physionomie.

— Diable, dit M. Cros, je ne vous croyais pas si sentimental, mon cher Perrin; laissons ces pénibles souvenirs et occupons-nous un peu du dîner, auquel vous avez probablement pensé comme au déjeuner?

— Gros-René a reçu mes instructions à ce sujet, repartit froidement M. Perrin, et dans une demi-heure nous serons au gîte destiné à cette opération.

Après ces paroles, M. Camille Perrin enfonça sa casquette sur ses yeux, et se posa dans le coin de la voiture comme un homme qui ne veut plus répondre. J'en fis autant que lui, et M. Cros garda le silence de son côté.

Faut-il te le dire, ma chère Mélanie? jamais peut-être dans ma vie, les paroles d'un homme ne m'avaient si profondément préoccupée que celles de M. Perrin.

Etait-ce un avertissement qu'il me voulait donner, et dans une affaire qui regardait ma fortune personnelle, voulait-il me conseiller de regarder plus attentivement à la démarche qu'on voulait me faire faire? L'humeur de M. Cros me donnait tout lieu de le croire, et je me résolus à avoir à ce sujet une conférence avec M. Perrin...

L'heure de nous arrêter pour dîner arriva.

. . . .

J'interromps ma lettre, ma chère Mélanie. Corinne vient de m'avertir que mon cousin Laurent, sa sœur, M. Perrin, le curé et le fameux Maricou m'attendent pour aller aux huttes... Je pars, mais j'envoie cependant cette lettre à la poste, tout incomplete qu'elle est; à mon retour, je la reprendrai et je te dirai ce que c'est que les divers personnages dont je viens de te parler, ainsi que quelques autres que j'ai rencontrés ici.

LOUISE CROS.

IV

Avant de faire connaître la seconde partie de cette lettre, ou plutôt la lettre qui fait suite à celle-ci, il est nécessaire de dire quels étaient les personnages dont il est question dans ces dernières lignes.

Madame Louise Cros se hâta de descendre, vêtue avec une élégance parfaite, portant un chapeau de paille de riz et un voile de mousseline des Indes, chaussée comme une femme qui ne marche jamais : elle entra dans une vaste salle, où se trouvaient une vieille femme longue, sèche, au nez crochu, aux yeux bleus et miroitants, au parler sec et impérieux. C'était madame Bernardine de Fernic, sœur du défunt.

A quelques pas, il y avait une grande femme de vingt-cinq ans, tenant dans ses bras un gros enfant joufflu, lequel était le jeune Charles de Chevalaine, petit neveu du testateur, orphelin, et qui avait près de lui un oncle maternel, en habit noir, que la famille lui avait donné pour tuteur, et qu'on nommait M. Blanchet. Il causait dans l'angle d'une croisée avec M. de Chevalaine, le curé, qui prenait gravement une prise de tabac, les sourcils froncés et l'air mécontent.

Dans un autre angle opposé, deux jeunes gens d'un âge à peu près pareil, l'un d'une taille presque colossale, d'une apparence herculéenne, en veste de chasse, en guêtres de cuir montant au genou, tenant un fusil et écoutant son interlocuteur d'un air de supériorité bienveillante. Il avait une belle figure ouverte, rose, de grosses lèvres vermeilles, de beaux cheveux blonds assez mal tenus, et portait en lui un air de bonhomie charmante. Celui-là était le comte de Chevalaine.

L'autre, petit, maigre, le teint olivâtre, les cheveux noirs, les lèvres minces et couvertes d'une épaisse moustache, l'écoutait avec une sorte de dédain qui cependant n'avait rien d'offensant. Il tenait également un fusil, quoique son costume, assez ordinaire, n'annonçât pas un chasseur aussi savamment équipé que celui de M. Laurent de Chevalaine.

Ce jeune homme était M. France de Fernic, petit-fils de la vieille comtesse, lieutenant de frégate.

Enfin, M. Camille Perrin, devant une croisée ouverte et prenant des notes au crayon, tandis que, près de lui, se tenait immobile une jeune fille de vingt-cinq ans, d'une taille, d'une tournure, d'un visage qui dénotaient qu'elle était, physiquement du moins, de la même nature que le comte de Chevalaine. C'était Lucie, la sœur de Laurent.

Mais, sans qu'il fût besoin de la connaître beaucoup, il était facile de voir que la ressemblance s'arrêtait à ces signes extérieurs. Au lieu de l'expression bienveillante qui adoucissait la rudesse des traits de son frère, le visage de Lucie affectait un air de hauteur et de résolution très-prononcé. Son regard rapide semblait animé d'un soupçon constant et que l'on eût dit sans cesse en quête de dépister un ennemi.

Lorsque madame Cros entra, elle lui jeta, sans se détourner, un de ces coups d'œil rapides et inquiets, et continua à parler à une personne qui était dans la cour.

Si maintenant on veut savoir ce qui préoccupait chacun de ces personnages, nous allons le dire à nos lecteurs.

La vieille comtesse de Fernic *pinçait le bec* à la pensée qu'on allait la laisser seule pendant toute la journée, et se disait que ce n'est pas ainsi qu'étaient faits les jeunes gens de son temps, et que pas un d'eux n'eût osé abandonner ainsi à son propre ennui une tante aussi respectable qu'elle.

Cependant elle n'avait fait aucune observation à son petit-fils France de Fernic, parce que celui-ci l'eût sans doute écoutée

avec un profond respect, mais ne s'y fût point conformé avec la plus entière liberté.

M. Blanchet disait au cure :

— On dirait que vous souffrez?

— Oui, je souffre à la pensée d'aller contempler des malheurs auxquels je ne puis apporter aucun secours.

— Oh! dit M. Blanchet, les gens que vous allez voir sont assez misérables pour qu'une charité, si minime qu'elle soit, compte pour beaucoup dans leur existence.

— Oui, fit le curé, je sais que, si je leur donnais de l'argent, ils pourraient, avec quelques sous, se passer de travailler un jour ou deux, mais ce serait encourager la paresse qui les ronge; les secours que je ne peux leur apporter, parce qu'ils ne comprendraient pas... c'est la voix de la religion, qui console et qui encourage.

M. Blanchet courba la tête en signe d'assentiment, et le curé entreprit une dissertation sur la charité chrétienne.

Pendant ce temps, l'énorme vicomte de Chevalaine disait au comte de Fernic :

— Peut-être, mon cher cousin, vous qui avez vu l'Afrique et les Indes, serez-vous fort surpris de trouver dans votre propre pays des hommes plus sauvages que tous ceux que vous avez pu rencontrer dans vos voyages. C'est une population plus éloignée de toute civilisation, de toute idée d'industrie, de bien-être et de luxe, que les Madecasses ou les Samoïèdes. Peut-être la fable de la Fontaine est-elle aussi vraie pour les choses curieuses que pour le bonheur ; on va chercher bien loin ce qui se trouve bien près.

A cela M. de Fernic ne répondait que par ce sourire dédaigneux qui voulait dire :

— Pauvre ignorant garçon, qui n'a rien vu !

M. Perrin écrivait comme nous l'avons dit, et les notes qu'il recueillait se composaient de ces mots :

« Dix kilomètres de distance ; chemin viable aux huttes... six kilomètres... chemin de traverse, quatre kilomètres. Sables, rocs, sédiments de fougères... genêts... ajoncs. »

Si on veut savoir l'origine de ces mots, il suffira d'écouter la conversation de mademoiselle Lucie de Chevalaine avec un individu qui tenait deux chevaux par la bride.

— Est-ce que tu crois, Maricou, que nous aurons de l'orage?

Une voix sonore, grave, et d'un accent pénétrant, répondit :

— La rosée blanchissait ce matin comme une robe de mariée. Le soleil en a dépouillé la lande en quelques minutes et la tient en l'air ; que le vent tourne au clocher de Villa... et l'orage s'assemblera.

— Eh bien , nous passerons par le bas chemin.

— Impossible, les ajoncs épinent, et les Parisiens y laisseraient leurs habits et leurs robes.

— Ils les y laisseront; dit mademoiselle Lucie d'un ton sec.

— Vaut mieux prendre le détour des grandes pierres, nous ferons un bout de route de là aux huttes à travers les genêts; ça cingle, mais ça ne déchire pas.

— Que ce soient les ajones ou l'orage, peu importe! dit mademoiselle de Chevalaine, domme si elle se parlait à elle-même.

M. Camille Perrin regarda la belle demoiselle, et inscrivit sur son carnet :

« Haine constante de la province contre Paris. »

Puis, il réfléchit et ajouta :

« Ou bien haine d'héritier à héritier. »

Une nouvelle réflexion empêcha M. Camille Perrin de fermer son carnet, et il écrivit encore :

« Ou bien haine de belle femme à jolie femme, et, ce qui est très-probable, combinaison de ces trois haines. »

C'est à ce moment que madame Cros entrait.

Elle alla, en nièce bien apprise, présenter le bonjour à madame de Fernic, puis à M. le curé, qui lui dit :

— Aurons-nous la compagnie de M. Cros dans notre excursion?

— Je ne puis vous le dire, je ne l'ai pas vu aujourd'hui.

— Il est parti ce matin avant le jour, dit madame de Fernic, accompagné de l'inspecteur pour mesurer la lande. On dirait que M. Cros est déjà le possesseur de l'héritage. On dirait qu'il a eu des renseignements sur le testament.

— Je crois que s'il en avait eu, dit madame Cros, il se dispenserait de mesurer. M. de Chevalaine n'a jamais pensé qu'un homme de finances pût valoir le dernier gentilhomme de la plus petite bourgade; et, du reste, si mon mari me croyait, il repartirait dès ce soir, et le testament deviendrait ce qu'il pourrait.

Cette menace, articulée avec une netteté très-précise, fit naître sur le visage de madame de Fernic une fort laide grimace de colère, et presque aussitôt un sourire encore plus laid, tant il y avait de gaucherie dans l'affectation avec laquelle elle reparprit :

— Et vous nous priveriez sans regret de votre chère présence, ma chère Louise? ce serait mal, bien mal à vous.

Sans répondre à ce gracieux appel, madame Cros, après avoir rendu, avec un sourire, à MM. de Chevalaine et de Fernic, le salut qu'ils lui firent de loin, fit une révérence cérémonieuse à sa cousine Lucie, et alla familièrement tendre la main à M. Perrin, en lui disant :

— Vous êtes bon de ne m'avoir pas abandonnée, comme mon mari, dans cette société de sauvages.

— Nous n'attendons plus que vous pour partir, madame, dit mademoiselle de Chevalaine.

— Il y a deux heures que je suis prête, et si quelqu'un avait eu l'obligeance de me faire prévenir, je serais à vos ordres depuis longtemps.

— On craignait de vous déranger, dit M. de Fernic, en s'approchant.

— Et chacun de nous est descendu sans qu'on l'ait averti, dit mademoiselle Lucie.

— Il me semble, ma belle cousine, reprit madame Cros en minaudant, que vous étiez tout à l'heure chez vous, et que si j'étais descendue aussitôt que j'ai été prête, j'aurais pu attendre deux heures.

— De la façon dont tout ceci est arrangé, dit M. Perrin, en jetant son imperturbable sang-froid entre les deux amazones, comme un héraut d'armes son bâton entre deux chevaliers, personne n'a attendu. Les voitures et les chevaux sont prêts, nous pouvons partir.

On descendit :

Madame Cros, le curé, M. Camille Perrin et M. Blanchet se mirent dans la voiture, tandis que M. de Chevalaine et sa sœur,

et M. de Fernic montaient à cheval. Gros-René, conduit par un enfant, partit en avant : trois ou quatre domestiques suivaient.

Un homme guidait cette petite caravane ; cet homme c'était Maricou.

Qu'était-ce que Maricou? Un paysan tout simplement, dont la vie, les occupations et les habitudes ne semblaient pas différer essentiellement de celles des gens de son espèce, mais dont le seul aspect vous disait cependant que vous étiez en face d'un homme remarquable.

Maricou avait alors vingt-cinq ans ; la beauté de sa tête avait quelque chose de si exact, qu'elle eût pu paraître froide, sans la gravité mélancolique empreinte sur ses traits et l'éclat vibrant de ses yeux. Sa taille était haute, bien développée, et la vigueur n'en excluait pas la grâce. Il était vêtu d'un gros pantalon de toile, d'une veste d'étoffe pareille à basques pendantes sur les hanches, et était coiffé d'un chapeau de paille dont la forme était entourée d'un vieux ruban rose fané. Il tenait un bâton de six pieds, armé de fer aux deux bouts, et se découvrit gravement lorsque l'on entra dans la cour. Il tenait les chevaux de M. et de mademoiselle de Chevalaine, et dès qu'ils furent en selle, il se mit à marcher sans regarder si d'autres qu'eux pouvaient avoir besoin de ses services.

Les Chevalaine frère et sœur, qui connaissaient la réputation traditionnelle qu'ont les marins de ne pas savoir monter à cheval, proposèrent à leur cousin France un train de galop en avant, afin de le rendre ridicule, si cela leur était possible ; mais comme ils s'aperçurent que M. de Fernic en savait autant qu'eux en fait d'équitation, on abandonna la partie, et Laurent, voulant tenter son cousin sur un autre point, lui proposa de continuer la route en chassant. M. de Fernic accepta.

On laissa les chevaux au domestique de M. de Fernic ; de façon que mademoiselle Lucie de Chevalaine demeura seule avec Maricou.

A peine son frère et son cousin etaient-ils éloignés qu'elle lui dit :

— Pierre !... Pierre !...

— Mademoiselle?

— Que penses-tu de mon cousin, M. France de Fernic?

— C'est un homme heureux, dit Pierre, en marchant près du cheval de Lucie.

La fière demoiselle sourit orgueilleusement, car elle s'imagina que la phrase voulait dire : — Il est heureux de vous plaire.

— Crois-tu qu'il se trouve heureux?

— Peut-être non. Ce qu'il est, il l'est depuis son enfance : c'est un état habituel pour lui, et dont il n'apprécie peut-être pas l'avantage.

— En quoi donc, fit mademoiselle de Chevalaine d'un air piqué, que Maricou ne put voir, car il marchait la tête basse, en quoi donc le trouves-tu si heureux?

— Parce qu'il n'est en prison ni de son corps ni de son cœur. En ce qu'il a le monde devant lui pour aller à l'aventure de son vaisseau, parce qu'il est orphelin, et que rien ne l'attache à la terre.

— Tu es de mauvaise humeur ce matin, Maricou ; qui est-ce qui t'a fait quelque chose?

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, mademoiselle, je suis triste. Personne ne m'a rien fait... Mais je souffre par la faute de tout le monde.

— Allons, allons, te voilà dans tes idées noires, et il n'en faut pas avoir aujourd'hui. Voilà que nous approchons de la Croix-de-Fer... La voiture de notre Parisienne va se mettre à cahoter de façon à ce que cette mijaurée aura une peur horrible. Si la voiture pouvait se casser et qu'elle fût forcée de faire la route à pied avec ses souliers de peau d'agneau, nous ririons bien.

— Vous souvenez-vous de la dernière fois que vous m'avez vu rire? dit Maricou, en regardant mademoiselle de Chevalaine en face.

— Tais-toi, dit celle-ci, en devenant pâle et tremblante et en jetant autour d'elle un regard épouvanté.

— Vous pouvez rire, vous... Je ne le puis plus, moi... Mais pourquoi, dites-moi, en voulez-vous à cette Parisienne? elle ne vous a pas fait de mal. Voilà la première fois que vous la voyez. Elle est mariée et ne peut pas aller sur vos brisées, si par hasard... il était dans le pays. Pourquoi la haïssez-vous?

— Je ne la hais pas, Maricou, dit mademoiselle Lucie, elle me déplait, c'est tout. Je ne puis supporter ces ombres de femmes qui ne sauraient poser le pied à terre, qui poussent des cris à l'aspect d'un fusil, qui s'évanouissent à l'idée d'un lièvre tué, qui ont des sels, des parfums, je ne sais quoi enfin, des spasmes nerveux... C'est d un ridicule à faire hausser les épaules. Ce ne sont pas des femmes, ce sont de vraies poupées.

V

Maricou souleva lentement la tête et repartit, après un assez long silence, et comme s'il eût réfléchi tout haut :

— La faiblesse sied bien aux femmes, la peur du sang est une vertu pour elles.

— Maricou, Maricou, s'écria vivement mademoiselle de Chevalaine... dors-tu et rêves-tu en marchant maintenant?

— Oh ! je ne dors plus... et je rêve toujours maintenant; que voulez-vous que je fasse dans cette lande, sinon que je rêve?... J'ai voulu avoir un chien... on me l'a tué...

— Et tu ne t'es pas vengé?

— Pour un chien tué... dit Maricou. Que feront donc ceux à qui on tue...

— Tu es fou aujourd'hui, Pierre, dit mademoiselle de Chevalaine d'une voix plus douce... Qu'est-ce qui t'a rendu comme ça?... Il s'est passé quelque chose que tu ne veux pas me dire.

— Oui, répondit-il, il a passé quelque chose dans l'air cette nuit... une voix...

Comme il disait cela, on entendit pousser un cri dans la voiture qui suivait, et Maricou se retourna vivement...

Une des roues était tombée dans un trou assez profond, et les chevaux ne pouvaient l'en arracher... Madame Cros, à une des portières, criait qu'elle voulait descendre, tandis que le domestique criait, de son côté, qu'il n'y avait plus moyen de mener une voiture dans cet abominable pays.

— Ce paysan le fait exprès... il doit y avoir une autre route... il a envie de nous faire rompre les os...

— Ce paysan, lui dit Maricou, t'a bien conduit, et si tu avais suivi juste le chemin par où j'ai passé, tu ne serais pas où tu es.

— Je t'ai suivi, animal... dit le cocher.

Le paysan jeta un regard perçant sur le cocher, et répondit froidement :

— Regarde bien... j'ai passé près de ce genêt, puis j'ai tourné à gauche jusqu'à cette motte de terre, puis j'ai retourné encore à droite et j'ai fait comme si je m'en retournais en arrière, puis j'ai repris à gauche de ce tronc de bouleau mort, et puis voilà... Tu as trouvé que c'était trop long, et tu as coupé droit... c'est ta faute...

Puis, sans s'arrêter au murmure et aux grognements du cocher, il s'adressa à madame Cros, et lui dit :

— Ordonnez à cet homme de faire passer la voiture par où je passerai, et vous n'éprouverez aucun accident, vous ne courrez aucun danger.

— Suivez exactement cet homme, Adrien, et ne faites pas l'entendu, je vous prie, dit madame Cros, de façon à ce qu'il n'y eût pas besoin d'articuler une menace expresse pour se faire obéir.

— C'est très-bien, fit monsieur Perrin, mais en attendant nous sommes dans l'ornière.

Maricou prit le moyeu de la roue dans ses mains, et cria à Adrien :

— Allons, un coup de fouet à vos chevaux; et il enleva la voiture qui se dégagea.

— Décidément, dit madame Cros, je préfère descendre et marcher...

— Vous aurez assez de mauvais chemin à faire, lui dit le paysan, sans vous presser ; restez tranquille, la lande n'est pas méchante pour ceux qui la connaissent... mais ceux qui veulent jouer avec elle comme avec une grande route, peuvent bien y laisser leurs os.

Mademoiselle de Chevalaine s'était approchée, et son air mécontent prouvait que la façon dont Maricou prenait soin de rassurer madame Cros ne lui convenait pas; elle parut vouloir se contraindre, mais après quelques moments de silence :

— C'est ta faute, Maricou; si tu avais pris le chemin de la Croix-de-Fer, cela n'arriverait pas ; il est facile à suivre.

Maricou jeta un regard de colère et de désespoir sur Lucie, et répondit d'une voix sourde :

— Vous le connaissez aussi bien que moi, et d'ici vous pouvez le rejoindre; quant à moi, je n'y conduirai personne.

Et il s'eloigna tout aussitôt.

— Adrien, reprit madame Cros avec vivacité, suivez cet homme; suivez-le pas à pas.

Le cocher obéit, et le voyage continua assez rapidement, tant Maricou marchait avec vitesse.

Quant à mademoiselle Lucie de Chevalaine, elle laissa passer la voiture, puis elle prit le sentier que Maricou avait désigné comme rejoignant le chemin de la Croix-de-Fer, et s'éloigna au galop.

Maricou la regarda un moment, puis après avoir murmuré tout bas ces mots :

— Il y passera...

Il reprit sa marche et ne s'arrêta qu'à un endroit où commençait un immense champs de genêts.

— Maintenant, madame, dit-il à madame Cros, il faut marcher.

— Mais, mon Dieu, comment voulez-vous que je passe à travers ce fourré?

— Suivez-moi, madame, je vous ferai un chemin. Quant à ces messieurs, ils apprendront en quelques minutes comment on marche là-dedans.

Maricou passa le premier, en posant son bâton diagonalement, de façon qu'il écartait les genêts devant lui et les maintenait en arrière.

Madame Cros était donc obligée de le suivre pas à pas; et comme les genêts, qui avaient de six à sept pieds de haut, se redressaient dès qu'ils échappaient à la pression du bâton, elle se trouvait seule avec cet homme, car ses compagnons ne voyaient qu'à une certaine distance.

Dans les premiers moments, madame Cros suivit la marche rapide de Maricou, et comme ceux qui venaient à la suite avançaient très-lentement, elle se trouva, au bout d'un quart d'heure, tellement éloignée d'eux, qu'elle n'entendit plus le bruit de leurs voix. Sans qu'elle pût s'en rendre compte, une sorte de frayeur la saisit; cependant elle ne voulut rien témoigner pour ne pas donner occasion à ce paysan de le raconter à Lucie et de lui jeter un ridicule, et elle continua à s'avancer.

Mais, quoi qu'elle fit, cet effroi la gagna si vivement, qu'elle sentit le cœur lui battre avec violence et qu'elle fut forcée de s'arrêter en disant :

— Vous allez trop vite pour moi, monsieur.

Maricou s'arrêta aussitôt et se retourna.

En voyant la pâleur de madame Cros, il tressaillit, et, ôtant son chapeau de cette façon lente qui fait de ce geste un témoignage de respect et non point un signe de servitude, il dit, avec un accent plein d'émotion :

— Je suis un brutal, madame, j'oublie la délicatesse de vos pieds, et je marche comme si je montrais le chemin à une vachère.

Madame Cros éprouva quelque surprise de la façon dont s'exprimait Maricou, et répondit :

— C'est moi qui suis fort ridicule de ne pas savoir mieux marcher.

Pierre secoua doucement la tête en disant :

— Il n'y a pas de mal à ça.

Sans trop réfléchir à ce qu'elle disait, et pour ne pas rester sans parler, en présence de cet homme dont le regard la contemplait, madame Cros ajouta :

— Si c'eût été ma cousine qui eût suivi, vous n'eussiez pas été obligé de vous arrêter.

Le visage de Maricou prit un air sombre, et il repartit d'un ton presque menaçant :

— Ah ! votre cousine, la demoiselle de Chevalaine, n'a besoin de personne pour la conduire dans la lande. Elle l'a parcourue dans tous les sens et à toutes les heures, et elle y passe encore plus tranquillement que moi.

— Y a-t-il donc quelque danger à courir?

— Il y en a qui l'ont cherché et qui l'ont trouvé. Mais, tenez, madame, nous ferons mieux de ne pas nous arrêter plus longtemps.

Le visage de Maricou était en ce moment d'une pâleur mortelle, et madame Cros sentit redoubler son effroi.

— Mais, fit-elle en se reculant, si nous attendions ces messieurs, ils nous ont perdus de vue et ils peuvent s'égarer.

— M. le curé les conduit, dit Maricou, et je crois qu'ils auront pris le ravin qui les mènera sur le clocher.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas suivi comme eux?

— Parce que, avec des bottes et des pantalons, on peut marcher à travers les ajoncs, et que si vous y aviez passé, il ne vous serait pas resté un brin de vos fins brodequins et de votre blanche robe.

Cette précaution que le paysan avait eue pour elle rassura madame Cros, et elle dit à Maricou :

— Eh bien, continuons.

Maricou ne bougea pas, et regarda madame Cros avec anxiété. Sa frayeur la reprit.

— Et puis, madame, je voulais être seul avec vous.

— Et pourquoi cela? dit madame Cros en se reculant avec une nouvelle terreur.

— Pour vous demander un service.

— Avez-vous besoin d'argent?

— Non... oh... non... je n'en ai pas besoin; j'en aurais, si j'en voulais... la lande est bonne quand on veut lui demander du pain. Ce que j'ai à vous demander, madame, c'est un conseil... c'est un avis... c'est... je ne peux pas vous dire le mot; mais il y a cinq ans que je cherche une grande dame à qui je puisse demander une chose pareille... Il faut, pour que je sache si je suis un fou, et si je dois mourir, que ce soit une dame du haut monde qui m'entende.

— Eh bien, si je peux, je vous le donnerai ce conseil; dites-moi ce que vous voulez savoir.

— Ah! pour ça, madame, il faudrait m'écouter pendant plusieurs heures, et dans un endroit où personne ne pourrait nous entendre; c'est vous demander beaucoup, madame, mais je ne vous demande pas ça pour rien : je puis vous payer cette complaisance d'un bien haut prix. Je puis vous dire ce qu'il y a dans le testament de votre oncle, car je le connais.

Le premier mouvement de madame Cros fut d'être blessée de cette espèce de marché, et elle répliqua vivement :

Quand je rends un service, j'ai l'habitude de ne pas me le faire payer.

— Merci, madame; vous venez de me dire là une bonne chose, et comme je voudrais que d'autres me l'eussent dit. Ecoutez-moi donc, car il faut que nous repartions, j'entends M. de Chevalaine qui fait tourner les chiens du côté des huttes, les autres y seront bientôt : promettez-moi de m'entendre cette nuit, et vous n'aurez pas de regret de m'avoir accordé cet entretien.

La curiosité de madame Cros était singulièrement excitée, et d'un autre côté elle avait réfléchi que la connaissance du testament pourrait être pour elle une spéculation excellente.

Elle répondit donc à Pierre :

— Je vous écouterai quand vous voudrez, monsieur.

A ce mot de madame Cros : « Je vous écouterai, monsieur, » Maricou devint triste et reprit:

— Pourquoi m'appelez-vous monsieur, ce n'est pas pour vous moquer, n'est-ce pas ?

— Pourquoi voudrais-je me moquer de vous? je vous appelle monsieur, parce que c'est une habitude de politesse parisienne parmi les personnes qu'on ne connaît pas.

Maricou baissa la tête d'un air triste, madame Cros crut le comprendre; mais elle ne crut pas devoir lui dire que le vrai motif qui faisait qu'elle appelait ce paysan monsieur, c'est qu'il lui imposait, non pas comme un homme de son rang, mais comme un homme puissant et redoutable.

— Venez donc, madame, dit-il en reprenant son chemin.

— Je vous suis.

Ils continuèrent à marcher pendant quelque temps en silence; puis le paysan s'arrêta tout à coup :

— Pas un mot de ceci à personne, n'est-ce pas, madame? pas un mot à votre mari, ni à l'autre monsieur... Et autre chose encore... ne me parlez pas devant mademoiselle de Chevalaine.

— Je vous le promets, dit madame Cros, dont cette recommandation redoubla la curiosité.

Ils firent encore quelques pas et se trouvèrent au milieu d'une plaine découverte et entourée presque de tous côtés de vastes champs de genêts.

Cette plaine, ou plutôt cet espace découvert, était séparée en petits champs çà et là semés de blé noir et de pommes de terre. Pas un arbre fruitier n'y croissait, et l'on y voyait pour tout feuillage un long peuplier au pied duquel était une source de quelques pieds carrés.

A quelques pas, un ramas de huttes en terre, couvertes de genêts superposés dans tous les sens et cimentés de glaise, s'étendait sur une longueur d'un demi-quart de lieue.

— Nous voici arrivés, dit Maricou. Nous avons bien fait, voici M. de Fernic et M. de Chevalaine qui débouchent en face; j'entends le curé qui appelle M. Blanchet, et je vois là-bas le cheval de mademoiselle Lucie attaché au poteau de ma maison.

En effet, à l'extrémité opposée de cette rue, on voyait une maison couverte en tuile et recrépie de chaux. Elle était close de fenêtres garnies de vitres, et paraissait un palais au milieu de la hideuse misère et de la malpropreté des habitations.

Dès que M. Camille Perrin se fut dégagé de la route qu'il venait de parcourir et qu'il aperçut madame Cros, il courut à elle et lui cria :

— Brava... brava!... voilà du courage et de la force... c'est bien!

— Pourquoi donc, lui dit madame Cros, ne nous avez-vous pas suivis?

— Parce que vous alliez trop vite; mais enfin nous voilà tous arrivés à bon port; examinons un peu la localité.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, quelques enfants au visage vermeil et rebondi se montrèrent à la porte des huttes : c'étaient des marmots de trois ou quatre ans; puis quelques autres plus âgés, mais déjà pâles et étiolés, puis des jeunes gens, des jeunes filles, des femmes et des hommes aux traits flétris, au visage livide, et qui jetaient sur les voyageurs des regards curieux et hébétés.

— C'est affreux, s'écria M. Cros; et voilà ce qui existe au milieu de la France, dans un pays qui se dit civilisé et administré!

— Ah! la pensée de M. Cros est admirable, dit M. Camille Perrin, et pour peu qu'il y ait moyen de la mettre en œuvre, je le ferai, dussé-je venir passer dix ans de ma vie au milieu de cette population abandonnée et perdue.

— Cela ne croit à rien, dit le curé, cela est perdu pour le monde comme pour le ciel.

— Parce que cela est abandonné, reprit vivement M. Camille Perrin.

— Mais, dit doucement madame Cros, qui jetait autour d'elle des regards timides, il me semble que vous m'avez parlé du clocher du village, monsieur Maricou?

— Le voilà, dit Pierre en montrant le peuplier solitaire près de la fontaine. Voilà ce que, par dérision, j'appelle le clocher du village.

— Pourquoi cette dérision dans votre bouche? dit madame Cros.

— Pourquoi? fit Maricou... Il hésita et reprit : Eh! quel autre qu'un homme maudit eût voulu jamais consentir à venir s'enfermer avec cette bande d'idiots?

— Vous y demeurez cependant, lui dit M. Perrin.

— Qui vous a dit, reprit Maricou d'un ton farouche, que je ne fusse pas maudit?

— Tu es un impie, Maricou, dit le curé, et tu finiras mal.

— Fasse Dieu, en ce cas, dit Maricou, que ce soit plus tôt que plus tard.

Cependant MM. de Fernic et de Chevalaine avaient traversé les misérables champs qui les séparaient encore du reste des voyageurs, et ils s'avançaient vers le village.

VI

Les enfants étaient accourus et marchaient le long de la route en regardant ce monde avec la curiosité de sauvages. L'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de madame Cros et la toucha presque.

— Au large! cria Maricou. Et toute cette troupe s'enfuit et disparut, les uns se jetant dans les petites haies de broussailles et de ronces, les autres s'enfonçant dans les fosses.

— Pourquoi épouvanter ainsi ces enfants? dit madame Cros à Maricou.

— Voulez-vous que cette vermine hideuse vous touche... madame? dit Maricou d'un ton sombre. Tout ça est une race empestée et perdue; du reste, ajouta-t-il avec un sourire dédaigneux, vous voyez que ce n'est pas moi qui les repousse le plus rudement.

En effet, mademoiselle de Chevalaine venait de la Maison-Blanche, et quelques enfants ayant voulu aussi s'approcher, elle les avait chassés à coups de cravache. Ces enfants se mirent à hurler, et une centaine de femmes se montrèrent aussitôt hors des huttes, et se mirent à injurier mademoiselle de Chevalaine avec des cris rauques et effrayants.

— Fouaille, fouaille tout ça! cria M. de Chevalaine à sa sœur, et s'ils recommencent, je vais les saler un peu, ajouta-t-il en levant son fusil en l'air.

Cette menace fit son effet, les femmes rentrèrent en emmenant leurs enfants; mais lorsque les voyageurs entrèrent dans la rue, ils aperçurent sur le seuil des portes des hommes qui les considéraient d'un regard sombre...

Maricou s'arrêta devant l'un d'eux, et lui dit doucement :

— Farrenc, comment va ta femme?

— Il n'y a plus de femme à la hutte.

— Morte?... lui dit Maricou.

— C'est fait, repartit Farrenc, il est inutile de s'en souvenir.

Maricou tressaillit et s'éloigna en murmurant :

— Cela devait être, il n'y avait que cette malheureuse qui avait quelque chose de bon dans cette abominable race.

En ce moment, mademoiselle Lucie de Chevalaine rejoignit ses compagnons de route.

— Tu n'as rien oublié, Maricou, dit-elle, et ta mère a été exacte.

— Que fait-elle?

— Elle se fait, répondit Lucie.

— Dieu soit loué, dit Maricou en continuant à avancer.

Madame Cros, qui éprouvait un serrement de cœur invincible, s'approcha de M. Camille Perrin et lui dit d'une voix tremblante :

— Auriez-vous cru cela possible?

— C'est affreux, lui dit M. Perrin; mais il y a des faubourgs de Paris où la misère est presque aussi hideuse et plus dépravée peut-être.

Maricou avait entendu, et il repartit :

— Aucun vice ne manque à cette population, monsieur; cet homme que je viens d'interroger a tué sa femme, j'en suis sûr.

— Et ce crime restera-t-il impuni?

— Envoyez-donc ici un juge de paix et six gendarmes, qu'y feront-ils? reprit Maricou. Ils demanderont où est Alix. Qui sait, hors d'ici, qu'il y avait dans cette hutte une femme qui s'appelait Alix? Tout ça naît, tout ça meurt sans que personne tienne compte de ce qui vient et de ce qui s'en va.

— Mais tu le sais, toi, dit M. Perrin, et tu pourrais le dire.

Maricou jeta un regard sinistre sur lui et repartit :

— Et quand je le dirais, où trouveriez vous la preuve de cette assertion? Pas un témoignage ne viendrait confirmer le mien.

— On peut retrouver un cadavre, et sur ce cadavre les traces du meurtre.

— Et vous retournerez donc cette lande entière, car Dieu seul sait où cet homme a porté le cadavre, et par quels moyens il a déguisé la place où il est enterré; peut-être avons-nous passé dessus sans que rien ne nous en ait avertis.

Madame Cros pâlit et M. Perrin regarda autour de lui, comme pour compter à son tour combien ils étaient contre cette affreuse population. Maricou le comprit sans doute, car il lui dit :

— Vous êtes entrés ici sous ma garde, vous en sortirez tranquilles comme vous y êtes entrés; mais, croyez-moi, le meilleur est encore de ne pas trop parler ici de ce qui s'y passe.

— Nous en parlerons à notre aise, si cela nous va, dit M. de Chevalaine en montrant son fusil.

— S'exposer à une collision avec de telles gens, pour rien, dit M. Camille, serait assez imprudent.

— Oh! vous pouvez avoir peur à votre aise, dit M. de Chevalaine, nous sommes habitués, nous autres, à ne rien craindre.

M. Camille Perrin reçut froidement cette grossièreté, et se contenta de répondre :

— Je pensais qu'il y a des dames avec nous.

— En effet, reprit Lucie, voilà ma belle cousine de Paris qui est toute pâle.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit M. de Fernic, ceci n'est pas une demeure très-rassurante pour une femme.

Il vint à l'esprit de M. Laurent de Chevalaine de demander à France s'il avait peur aussi ; mais sans doute il réfléchit qu'une telle plaisanterie d'un homme à un homme pourrait être mal accueillie, et il lança à sa sœur un regard, qu'elle comprit, car elle s'empressa de dire :

— Est ce que vous êtes de moitié dans les sentiments de terreur de notre cousine, monsieur France?... Est-ce que vous auriez peur ?

Le marin s'inclina en souriant.

— Cela m'est arrivé assez de fois, dit-il, pour être sûr que dans ce moment je ne suis pas sous l'empire de ce sentiment.

— Comment! monsieur, s'écria M. Camille Perrin, avec une sorte d'admiration, vous osez avouer que vous avez eu peur?

— Oui, monsieur, repartit M. de Fernic, la première fois que j'ai vu un orage en pleine mer, quand je sentis notre vaisseau vibrer sous mes pieds, et que je vis les voiles s'échapper en lambeaux, et la vague balayer les ponts, j'ai eu peur. A Saint-Jean d'Ulloa, la première fois que j'ai entendu les boulets siffler dans les cordages et couper les vergues et les hommes... j'ai eu peur.

— C'est cependant là que vous avez gagné votre croix, lui dit Lucie.

— C'est que cela m'a passé un peu quelques moments après.

— Vous êtes un galant homme, monsieur, lui dit M. Camille Perrin... Celui qui a eu peur sait ce que vaut le courage.

Tout cela se disait en marchant.

— Madame Cros entendait à peine, tant elle était occupée à regarder les habitants de cet endroit qui restaient debout devant leurs portes, et dont les regards s'attachaient plus particulièrement sur elle.

— Pourquoi me regardent-ils donc ainsi? demanda-t-elle tout bas à Maricou.

Un nuage passa sur les traits du paysan ; mais il répondit aussitôt :

— Votre toilette les étonne, et ils n'ont jamais rien vu de pareil.

Cette raison était suffisante, mais peut-être n'était-ce pas la véritable raison de cette curiosité, car Maricou reprit :

— Cependant, remettez-vous, madame... ne craignez rien... absolument rien... Nous sommes nombreux et armés.

Cette assurance, qui attestait un danger, causa une nouvelle frayeur à madame Cros ; mais elle ne voulut pas le témoigner, et elle marcha en avant.

— Quel est le nombre d'habitants? dit M. Perrin en s'approchant de Maricou.

— Il y a ici trois cent cinquante personnes de tout âge et de tout sexe.

— Mais combien peut-il y avoir d'hommes en état de travailler?

— Une centaine à peu près, si la volonté n'était pas la moitié de la force.

— Vous vous exprimez d'une façon bien remarquable, dit M. Perrin, qui avait déjà été frappé de la façon dont Maricou lui avait répondu. Avez-vous étudié?

— Je sais lire et écrire, dit Maricou, avec un contentement modeste, et véritablement flatté de l'observation de M. Perrin. Je lis quelquefois des livres, quand j'en trouve.

— Eh bien, mon garçon, je vous en donnerai... et si vous voulez, nous causerons un peu .. Vous êtes peut-être le seul homme capable de conduire notre entreprise à bonne fin.

Maricou secoua la tête.

— Je n'ai cœur à rien entreprendre, monsieur, dit Maricou, et quoique je méprise l'état où je reste, j'y resterai ; à moins que quelqu'un que je dois consulter ne me donne le conseil d'essayer.

— Mais vous ne pouvez vouloir rester ici? lui dit M. Perrin.

— Il faut que j'y reste, monsieur, et vous allez voir qu'il le faut bien.

En ce moment, ils arrivèrent devant la maison de Maricou, et une femme d'une cinquantaine d'années leur ouvrit la porte. Cette femme avait dû être fort belle, et sa ressemblance avec Pierre prouvait que c'était sa mère.

— Tout est-il prêt? lui dit son fils d'une voix rude.

Elle le regarda un moment pendant qu'il se posait à côté de la porte, le chapeau à la main, pour donner passage à madame Cros et à mademoiselle de Chevalaine, et se retira en marmotant entre ses dents :

— Elle me l'avait bien dit!

On pénétra dans une chambre spacieuse, soigneusement badigeonnée à l'intérieur, et madame Cros remarqua que les croisées en étaient garnies d'épais barreaux de fer ; les volets étaient d'un bois solide, et des espèces de meurtrières y étaient pratiquées. Plusieurs fusils de chasse étaient pendus au-dessus d'une vaste cheminée.

Quelques gravures sans cadre étaient collées au mur ; c'étaient des sujets de sainteté, pour la plupart. Une seule représentait, en quatre petits sujets, une de ces histoires qui séduisent si aisément les imaginations : c'était le départ d'un conscrit quittant son village, ses aventures, et son retour avec des épaulettes de colonel.

— Que de fois, pensa madame Cros, cet homme a dû rêver devant cette misérable lithographie ; et quel homme eût été mieux fait pour réaliser un pareil roman, s'il eût vécu à l'époque où cela était possible!

Comme elle se laissait aller à ces réflexions, elle fut très-surprise de voir entrer Gros-René, le bonnet de coton sur l'oreille, qui annonça que le déjeuner était servi.

— C'est moi qui l'ai expédié ce matin de bonne heure, avec un cheval, dit M. Perrin, sous la conduite d'un enfant que m'a donné Maricou.

— Jamais je ne pourrai manger dans cet horrible lieu, dit madame Cros.

— Mangez toujours, lui dit M. Perrin. Quand l'estomac est plein, les idées vont moins vite, et comme la peur s'accroît surtout par les folles idées qu'on se met en tête, il vous faut prévenir ce danger.

On passa dans une seconde chambre d'une propreté égale, meublée avec une sorte de coquetterie, et dans laquelle une table servie était toute dressée. Le linge et l'argenterie de madame Cros en avaient fait les frais, et elle ne put s'empêcher de dire à M. Perrin :

— Comment avez-vous pu envoyer ici un homme seul avec de telles valeurs ?

Aucun de ceux que vous craignez n'en connaît le prix, madame, reprit Maricou, qui entendit l'observation ; d'ailleurs, le danger n'est venu qu'avec moi.

— Que voulez-vous dire? dit madame Cros, qui ne s'expliquait par le sens de ces dernières paroles.

— Quand je n'y suis pas, madame, reprit Maricou, l'idée de mon retour les épouvante. Ainsi, je puis laisser ma mère toute seule sans crainte, et elle pourrait y dormir les portes ouvertes; car s'ils la touchaient, ils savent bien que je les exterminerais de façon ou d'autre ; mais, quand j'y suis, il faut que je me barricade, si je veux dormir en paix ; car, s'ils parvenaient à me tuer, ils savent aussi que personne ne se remuerait pour me venger.

— Vous leur avez donc fait du mal? dit madame Cros.

— Je leur fais peur, et je leur fais envie. Cette maison, que j'ai construite avec des ouvriers étrangers, leur semble un palais qu'ils voudraient tous avoir; et ils ne l'auraient pas plutôt, qu'ils la laisseraient se délabrer et se pourrir.

Comme il disait cela, mademoiselle de Chevalaine dit assez haut :

— Marianne (c'était le nom de la mère de Maricou), allez dire à madame Cros qu'elle peut nous offrir à déjeuner.

Celle-ci, comme si elle n'eût pas entendu la nouvelle impertinence de sa cousine, prit place et fit les honneurs de la table avec une aisance parfaite, du moins en apparence.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(*A continuer.*)

PHYSIOLOGIE DU GOUT.

MEDITATIONS GASTRONOMIQUES.

Nous devons à la complaisance de M. de Gonet, éditeur, les extraits et les gravures ci-après, tirés de la *Physiologie du Goût*, illustrée, qu'il vient de terminer.

J'entends par *obésité* cet état de congestion graisseuse où, sans que l'individu soit malade, les membres augmentent peu à peu en volume, et perdent leur forme et leur harmonie primitives.

Il est une sorte d'obésité qui se borne au ventre, je ne l'ai jamais observée chez les femmes : comme elles ont généralement la fibre plus molle, quand l'obésité les attaque, elle n'épargne rien. J'appelle cette variété *gastrophories*, et *gastrophores* ceux qui en sont atteints. Je suis même de ce nombre; mais, quoique porteur d'un ventre assez proéminent, j'ai encore le bas de la jambe sec, et le nerf détaché comme un cheval arabe.

Je n'en ai pas moins toujours regardé mon ventre comme un ennemi redoutable; je l'ai vaincu et fixé au majestueux ; mais, pour le vaincre, il fallait le combattre : c'est à une lutte de trente ans que je dois ce qu'il y a de bon dans cet essai.

Causes de l'obésité.

La première est la disposition naturelle de l'individu. Presque tous les hommes naissent avec des prédispositions, dont leur physionomie porte l'empreinte. Sur cent personnes qui meurent de la poitrine, quatre-vingt-dix ont les cheveux bruns, le visage long et le nez pointu. Sur cent obèses, quatre-vingt-dix ont le visage court, les yeux ronds et le nez obtus.

Il est donc vrai qu'il existe des personnes prédestinées en quelque sorte pour l'obésité, et dont, toutes choses égales, les puissances digestives élaborent une plus grande quantité de graisse.

Une autre cause d'obésité résulte de la prolongation du sommeil et du défaut d'exercice.

Le corps humain répare beaucoup pendant le sommeil ; et, dans le même temps, il perd peu, puisque l'action musculeuse est suspendue. Il faudrait donc que le superflu acquis fût évaporé par l'exercice, mais, par cela même qu'on dort beaucoup, on limite d'autant le temps où l'on pourrait agir.

Par une autre conséquence, les grands dormeurs se refusent à tout ce qui leur présente jusqu'à l'ombre d'une fatigue; l'excédant de l'assimilation est dont emporté par le torrent de la circulation ; il s'y charge, par une opération dont la nature s'est réservé le secret, de quelques centièmes additionnels d'hydrogène ; et la graisse se trouve formée, pour être déposée par le même mouvement dans les capsules du tissu cellulaire.

Une dernière cause d'obésité consiste dans l'excès du manger et du boire.

On a eu raison de dire qu'un des priviléges de l'espèce humaine est de manger sans avoir faim, et de boire sans avoir soif: et, en effet, il ne peut appartenir aux bêtes, car l'obésité a une influence fâcheuse sur les deux sexes en ce qu'elle nuit à la force et à la beauté.

Elle nuit à la force, parce qu'en augmentant le poids de la masse à mouvoir, elle n'augmente pas la puissance motrice; elle y nuit encore en gênant la respiration, ce qui rend impossible tout travail qui exige un emploi prolongé de la force musculaire.

L'obésité nuit à la beauté en détruisant l'harmonie de proportions primitivement établies ; parce que toutes les parties ne grossissent pas d'une manière égale.

Elle y nuit encore en remplissant des cavités que la nature avait destinées à faire ombre : aussi rien n'est si commun que de rencontrer des physionomies jadis très-piquantes, et que l'obésité a rendues à peu près insignifiantes.

Toute cure de l'obésité doit commencer par ces trois préceptes de théorie absolue : discrétion dans le manger, modération dans le sommeil, exercice à pied ou à cheval.

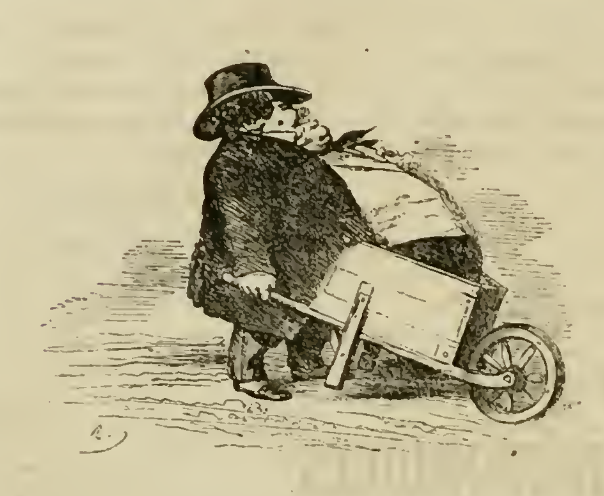
Ce sont les premières ressources que nous présente la science : cependant j'y compte peu, parce que je connais les hommes et les choses, et que toute prescription qui n'est pas exécutée à la lettre, ne peut pas produire d'effet.

Or, 1° il faut beaucoup de caractère pour sortir de table avec appétit; tant que ce besoin dure, un morceau appelle l'autre avec un attrait irrésistible ; et, en général, on mange tant qu'on a faim, en dépit des docteurs, et même à l'exemple des docteurs.

2° Proposer à des obèses de se lever matin, c'est leur percer

le cœur : ils vous diront que leur santé s'y oppose ; que quand ils se sont levés matin, ils ne sont bons à rien toute la journée ; les femmes se plaindront d'avoir les yeux battus ; tous consentiront à veiller tard, mais ils se réserveront de dormir la grasse matinée ; et voilà une ressource qui échappe.

3° Monter à cheval est un remède cher, qui ne convient ni à toutes les fortunes ni à toutes les positions.



« Vous aimez le pain : eh bien, vous mangerez du pain de seigle ; l'estimable Cadet de Vaux en a depuis longtemps préconisé les vertus ; il est moins nourrissant, et surtout il est moins agréable : ce qui rend le précepte plus facile à remplir. Car, pour être sûr de soi, il faut surtout fuir la tentation. Retenez bien ceci, c'est de la morale.



« Vous aimez le potage : ayez-le à la julienne, aux légumes verts, aux choux, aux racines ; je vous interdis pain, pâtes et purées.

« Au premier service, tout est à votre usage, à peu d'exception près : comme le riz aux volailles et la croûte des pâtés chauds. Travaillez, mais soyez circonspect, pour ne pas satisfaire plus tard un besoin qui n'existera plus.

« Le second service va paraître, et vous aurez besoin de philosophie. Fuyez les farineux, sous quelque forme qu'ils se présentent ; ne vous reste-t-il pas le rôti, la salade, les légumes herbacés ? et, puisqu'il faut vous passer quelques sucreries, préférez la crème au chocolat et les gelées au punch, à l'orange et autres pareilles.



« Voilà le dessert. Nouveau danger : mais si jusque-là vous vous êtes bien conduit, votre sagesse ira toujours croissant. défiez-vous des bouts de tables (ce sont toujours des brioches plus ou moins parées) ; ne regardez ni aux biscuits ni aux macarons ; il vous reste des fruits de toute espèce, des confitures, et bien des choses que vous saurez choisir si vous adoptez mes principes.



« Après dîner, je vous ordonne le café, vous permets la liqueur, et vous conseille le thé et le punch dans l'occasion.

« Au déjeuner, le pain de seigle de rigueur, le chocolat plutôt que le café. Cependant je permets le café au lait un peu fort ; point d'œufs, tout le reste à volonté. Mais on ne saurait déjeuner de trop bonne heure.

Gustave Havard, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.



PAR LOUIS BLANC.

Le premier extrait que nous avons publié de l'*Histoire de la Révolution*, par M. Louis Blanc, a été reçu avec une si grande faveur, que nous avons cru augmenter l'intérêt de notre Recueil en demandant à MM. Langlois et Leclerc, éditeurs de ce beau livre, l'autorisation d'en reproduire encore quelques passages. Grâce au bon vouloir de ces messieurs, nous pouvons donner aujourd'hui, quatre pages nouvelles de l'*Histoire de la Révolution*, où nos lecteurs retrouveront la touche vigoureuse et saisissante de l'historien de *la prise de la Bastille*.



Ici commence une évolution historique dont il importe de bien marquer le caractère et dont nous aurons à suivre les phases.

« Je me disais, rapporte Bailly, que partout où le peuple est en grand nombre, il maîtrise. » Ce peuple, les meneurs ne l'avaient vu qu'avec effroi assister aux séances et venir siéger dans la salle des débats publics, comme pour y tenir, lui aussi, ses états généraux. Fallait-il laisser une souveraineté sans baptême et sans manteau noir regarder face à face celle de l'Assemblée? Permettrait-on qu'à l'aspect des tribunes envahies par une foule impérieuse, le royaliste vînt dire, ainsi que ce prince de l'antiquité : « J'aperçois deux Thebes et deux soleils? » Les erreurs ou les artifices de langage ne sauraient changer la nature des choses. Sieyès avait eu beau confondre sous le nom commun de tiers état la bourgeoisie et le peuple, il y avait les riches et les pauvres, il y avait les plébéiens du beau monde et les plébeiens de la rue. Parmi les hommes qui ensemble demandaient la liberte, les uns possedaient tout ce qui permet d'en jouir : éducation, crédit et richesse; les autres, au contraire, risquaient de ressembler au paralytique à qui on reconnaîtrait le droit de marcher, et ils devaient conséquemment vouloir, en même temps que la liberté, ce qui l'empêcherait de n'être pour eux qu'une conquête illusoire, un bruit de clairon. C'est ce que pressentit l'Assemblée devenue victorieuse. Elle trembla que les réclamations des serfs du salaire n'allassent au delà de la noblesse abattue, au delà du clergé soumis, au delà de la monarchie abaissée. Elle eut le frisson de son triomphe.

Il y eut un homme, surtout, à qui le peuple fit peur : ce fut Mirabeau; tant qu'il y avait eu incertitude sur le succès, il avait mis une fougue extraordinaire à pousser aux mouvements de place publique. Immediatement après la séance du 23 juin, dont il publia une relation audacieuse et provocante, il avait appele à lui la multitude. « Pourquoi lui déroberions-nous, s'était-il écrie, la connaissance de nos délibérations? Que signifient ces mots de *décence*, de *bon ordre?* Ici l'indécence serait dans le mystère et le desordre dans le secret. » Mais quand la reunion définitive des ordres, les retours de Louis XVI, l'humiliation de la noblesse, l'apparente résignation de la reine firent croire à Mirabeau qu'on n'avait plus à redouter désormais les anciens ennemis, son langage changea tout à coup d'une maniere surprenante, et l'agitateur de la veille demanda que sur l'étendard d'une révolution en marche on écrivît cette formule des sociétés au repos : Maintien de l'ordre public.

« Messieurs, disait-il le 27 juin, la journée du 23 a fait sur ce peuple inquiet et malheureux une impression dont je crains les suites. Où les représentants de la nation n'ont vu qu'une erreur de l'autorité, le peuple a cru voir un dessein formel d'attaquer leurs droits et leurs pouvoirs. Il n'a pas encore eu occasion de connaître toute la fermeté de ses mandataires. Sa confiance en eux n'a po nt encore de racines assez profondes » Et, non content d'établir de la sorte entre les *représentants de la nation* et le *peuple* une ligne de séparation ; non content de semer la défiance, Mirabeau s'étudiait à tracer un sombre tableau des agitations populaires. Ces passions que lui-même avait excitées, il les gourmandait maintenant, et il insistait pour qu'on se gardât des *auxiliaires séditieux*. Il n'allait pas jusqu'à couvrir de sa tolérance la séance du 23 juin. Et toutefois il prenait texte de cette séance même pour faire de Louis XVI un éloge où à l'admiration se mêlait une sorte de pitié tendre et respectueuse. Lorsqu'il arrivait au roi de faire mal, c'est qu'on le trompait ; quand il était lui, le roi faisait toujours bien. Et Mirabeau proposait une adresse aux électeurs qui leur recommandât de *contribuer au maintien de l'ordre, a la tranquillité publique, à l'autorité des lois et de leurs ministres.*

En d'autres circonstances, un tel langage n'eût été peut-être que celui de la sagesse et de la raison. Mais proclamer les colères de l'opprimé suspectes, sans avoir travaillé à détruire le principe de toutes les oppressions : la misère ; mais décrier la vie tumultueuse du forum, parce qu'on croyait avoir tiré pour soi un suffisant profit de ses ardeurs ; mais crier à la Révolution de faire halte, quand elle était si éloignée encore du vrai but de son pèlerinage brûlant..... c'était trop laisser paraître de combien on différait et combien on se défiait du peuple.

Mirabeau, du reste, connaissait ceux à qui s'adressait son discours. Il se souvenait que, dans la séance du 16 juin, il les avait épouvantés en se livrant à des inspirations de tribun. Il savait que la formule du serment du jeu de paume consacrait le maintien des principes de la monarchie. Il se rappelait enfin avec quelle ardeur, dans l'église de Saint-Louis, lors de la réunion du clergé aux communes, on avait applaudi à ces paroles de Target : « Il n'est point d'événement heureux pour la patrie qu'on ne doive s'empresser de communiquer au meilleur des rois. » La vérité est que, loin de prétendre à renverser le trône, la bourgeoisie cherchait déjà à s'en faire un abri. Renié par la noblesse, ce fut au sein de ces communes, un instant si roides, que XVI compta ses serviteurs les plus fidèles et les plus alarmés. Il cessait d'être le roi des gentilshommes, il devenait le roi des propriétaires.

Pendant ce temps, le corps couvert de vêtements en lambeaux, des milliers de malheureux au visage amaigri par le jeûne et au teint livide se pressaient, à Paris, devant la porte des boulangers et y passaient la moitié des jours dans une impatience terrible. On était en pleine disette, le prix du pain variant entre quatre sols et quatre sols et demi la livre, chiffres homicides, à cette époque. Plus de travail, d'ailleurs ; plus de salaires ; et, parmi tant de pâles journaliers, bien peu qui n'eussent laissé au logis des enfants criant la faim. Mais ce pain dont on avait tant de peine à obtenir un morceau, il était terreux, amer, il causait des inflammations de gorge et des ardeurs d'estomac. Les moulins à bras établis à l'école militaire ne fournissaient que des farines aigries, d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, et formant des masses tellement dures, que, pour en détacher des portions, il les fallait frapper à coups de hache. Voilà quel était l'unique aliment du peuple ; et, comme la France entière souffrait, la capitale voyait, à toute heure, entrer dans ses murs des bandes d'inconnus en guenilles, tenant à la main de longs bâtons et se traînant courbés sous leurs besaces vides, foule sans gîte et sans lendemain que la province en détresse rejetait sur Paris affamé. Ainsi, la misère prenait d'épouvantables aspects ; les marches, de plus en plus orageux, semblaient se dessiner en champs de bataille ; le long de la Seine, les soldats faisaient la haie sur la route des convois, mais l'anxiété universelle arrêtait les transports au point de départ, le parlement de Bourgogne, celui de Franche-Comté, celui de Nancy avaient jeté l'interdit sur la circulation des grains ; au lieu du blé attendu, c'étaient des consommateurs qui arrivaient avec l'irrésistible mouvement de la marée montante ; et chaque nuit, dans de tragiques assemblées, tenues chez le lieutenant de police, cette question revenait : Comment nourrir Paris.

Or, ce qui n'a pas été marqué et ce qui est pourtant digne d'une éternelle mémoire, c'est que le cri poussé alors par les hommes du peuple ne fut pas le cri de la pauvreté. Au seuil même des boulangeries où on ne leur gardait qu'une nourriture avare et meurtrière, ils s'entretenaient de la constitution à faire et de l'assemblée nationale à défendre. Ils réclamaient la liberté de l'intelligence, ces esclaves de la faim !

Et une pareille abnégation était d'autant plus magnanime, que le mal ne pouvait pas être attribué seulement aux rigueurs du ciel. Le comité des subsistances avait demandé à Necker des renseignements : Necker publia un mémoire dans lequel on lut que, depuis son entrée aux affaires, en août 1788, le ministre s'était épuisé en efforts pour prévenir la crise, déjà prévue ; que l'exportation des grains avait été sévèrement prohibée, et leur importation encouragée par des primes énormes ; que, de ses deniers, à ses risques et périls, le roi avait fait venir à la hâte des pays étrangers, en riz, seigles, orges, blés, farines, un milliard quatre cents millions de quintaux ; que la circulation intérieure avait été puissamment favorisée ; que, durant le dernier hiver, les moulins à eau et les moulins à vent étant restés immobiles autour de Paris, les uns à cause de la gelée, les autres à cause de l'inaction de l'air, on s'était empressé de construire à grands frais des moulins à bras ; qu'en un mot, rien n'avait été négligé de ce qui est prescrit à la sagesse humaine. Mais comment expliquer que des mesures si actives eussent été à ce point stériles ? Dans quelle proportion les malheurs publics étaient-ils imputables à la criminelle industrie des accapareurs ? Necker fit observer timidement qu'il était *peu croyable* que des réserves importantes de blé eussent été faites à une époque si voisine des moissons nouvelles et où les greniers abondants n'auraient pas été en sûreté. Toutefois, il avouait en termes formels « qu'on avait eu souvent à se plaindre de la cupidité des spéculateurs ; » et même il donnait à entendre que le gouvernement était condamné à beaucoup de discrétion, l'homme d'État devant craindre, en temps de crise, d'irriter les alarmes et de livrer le *secret de ses peines.*

Il est des réticences qui sonnent au cœur comme des aveux. Telles étaient celles que contenait le *Mémoire instructif.* De véhémentes protestations retentissaient, d'ailleurs. Une brochure intitulée *Le premier pas à faire* demanda qu'on ouvrît une enquête sur les accapareurs. « Hommes sans entrailles ! criait l'écrivain aux accapareurs, nos champs féconds sont entrés dans vos parcs. » Gorsas venait de faire paraître son journal *le Courrier de Versailles à Paris* : il y publia une lettre du *Courrier de Dieppe*, de laquelle il résultait qu'en Normandie on accaparait jusqu'aux blés sur pied et que les Dieppois étaient poussés au désespoir. « Savez-vous à quoi servent les primes accordées à l'importation ? à réveiller la cupidité. Un navire arrive-t-il ici, il obtient des primes ; puis, ces mêmes grains se rembarquent clandestinement et vont obtenir dans un autre port des primes nouvelles ; de sorte qu'on ne voit rester en magasin ou promener de halle en halle qu'une petite quantité de blés cariés... Mais dénoncez donc cela aux états généraux, honnête homme que vous êtes ! »

De son côté, observateur encore silencieux des pratiques souveraines, le médecin Marat s'occupait, dès lors, à amasser les matériaux des accusations futures, accusations calomnieuses souvent, mais souvent aussi pleines de lumière : car, à force de croire au mal, cet implacable esprit en vint à acquérir une singulière clairvoyance. Si d'autres furent la pensée de la révolution, si d'autres en furent la colère, Marat en fut le soupçon.

L'Assemblée nationale ne pouvait s'abstenir plus longtemps. Le 4 juillet, on venait de décider, après une longue discussion,

que les députés de Saint-Domingue seraient admis au nombre de six, lorsque Dupont de Nemours, rapporteur du comité des subsistances, se leva. La circonstance était solennelle. Dès son début, l'Assemblée trouvait à elever ses débats a de sublimes hauteurs. Que faire pour le peuple manquant de travail et de pain, ou plutôt, que faire pour qu'à l'avenir le peuple ne fût pas exposé à manquer de pain et de travail? Grande question qui contenait tout ce qui aujourd'hui nous agite et nous divise, question suprême qui, moins tardivement abordée, eût épargné à l'Europe d'affreux déchirements, et que les sociétés modernes auront bientôt à résoudre sous peine de mort! Mais la doctrine triomphante, au XVIIIe siècle, avait été celle de l'individualisme, celle de l'indifférence de l'État en matière d'industrie : il n'y parut que trop en rapport du comité des subsistances. Droit au travail, vices inhérents au régime des salaires, dangers de la concurrence, moyens d'émanciper le prolétaire, rien de ce qui intéressait particulièrement le peuple ne fut indiqué, même comme pouvant devenir l'objet d'un examen ultérieur. On se bornait, vu l'urgence, à proposer les mesures suivantes : — Ouvrir une souscription volontaire ; — autoriser le gouvernement, les états provinciaux et les municipalités à faire, sous la garantie de la nation et l'inspection de l'Assemblée, les avances que le soulagement du peuple nécessiterait; — autoriser, dans les provinces où la récolte ne serait pas levée, une contribution de vingt ou de dix sols par tête, dont les huit ou dix citoyens les plus riches feraient l'avance ; prohiber jusqu'au mois de novembre 1790 l'exportation des grains.

C'était réduire à bien peu de chose l'intervention des régénérateurs promis à la France; et cependant, la plupart des bureaux restèrent en deçà de la limite. Suivant Lally-Tollendal, il fallait se contenter de remercier le roi, d'interdire l'exportation jusqu'au mois de novembre et de favoriser la circulation intérieure. Mounier prétendit que les projets mis en délibération n'étaient pas du ressort de l'Assemblée ; qu'une souscription de bienfaisance n'avait pas besoin d'être décrétée ; qu'une imposition par tête serait injurieuse a la nation, dont on aurait l'air de contraindre la générosité ; et que, laissant au comité le soin de continuer ses recherches, l'Assemblée devait, avant tout et exclusivement, s'occuper de la constitution. Vainement Pétion avait-il proposé un emprunt, au nom du vingt et unième bureau ; on répondit que les mandats ne permettaient de voter ni impôts ni emprunts avant que la constitution fût achevée. Enfin, Mirabeau ayant demandé qu'on suspendît la délibération jusqu'à ce qu'il eût pris certains renseignements d'une importance capitale, la question sainte du peuple à nourrir fut perdue de vue, et il arriva, selon les caractéristiques paroles de Dupont de Nemours, *que la nation assemblée ne put que plaindre la nation.*

Ainsi, tandis que, par un généreux oubli de lui-même, le peuple, à bout de misère, privé de travail et affamé, faisait de la conquête des droits politiques la plus chère de ses préoccupations; dans l'Assemblée, on passait en quelque sorte à l'ordre du jour sur les misères sociales, sur la faim du peuple.

On en doit gémir ; mais a s'en indigner ne risquerait-on pas d'être injuste? Car enfin, de bien rares éclairs avaient percé la nuit dont la science sociale était jusqu'alors restée couverte ; l'éducation des intelligences par l'amour n'était pas commencée; on ne savait pas que la pauvreté c'est toujours l'esclavage, que c'est aussi une constitution a faire qu'un peuple à nourrir ; et les législateurs de la bourgeoisie ne voyaient pas jusqu'à quel point ils étaient inconséquents de croire à la fatalité de la misère, eux qui ne croyaient pas à la fatalité du despotisme. Il fallait, pourtant, qu'on en vînt à le poser, ce grand problème de l'esclavage moderne à détruire, et il fut posé en effet. Mais, hélas! pressée d'étudier au plus fort de ses combats, la Révolution ne put que lire, sous les armes, un livre ouvert dans le sang.

Ne cachons rien : il est des omissions qui sont l'hypocrisie de l'histoire. Après la séance du 4 juillet, un député s'était plaint avec amertume des ténèbres où l'on semblait vouloir ensevelir la hideuse affaire des accaparements, ajoutant que, le matin même, il avait dénoncé plusieurs accapareurs et avait été fort surpris de la manière dont on accueillait ses avertissements. Or, dans la séance du 6 juillet, Bouche ayant annoncé que l'on connaissait des coupables, qu'on avait des preuves et qu'une dénonciation formelle aurait lieu le lendemain, un effroi général, rapporte Gorsas, s'empara de l'Assemblée. Le lendemain, on s'attendait à des révélations formidables : un silence complet fut gardé. La vérité avait été étouffée entre deux séances, de peur, sans doute, que poursuivre des accapareurs, en présence d'une multitude affamée, ne devînt le signal d'un égorgement.

Le crime de ceux qui spéculaient sur la famine se trouvant ainsi protégé par son énormité même, les souffrances du peuple s'accrurent de manière à ne pouvoir plus être comparables qu'à l'héroïsme de sa résignation. On avait beaucoup remarqué, dans le *Mémoire instructif*, le passage suivant : « Le roi a dit que, si la nécessité des circonstances obligeait à se contenter d'un pain mêlé de seigle et de froment, il n'y en aurait que d'une sorte pour les riches et pour les pauvres, et qu'il serait servi sur sa table. » Cette touchante promesse ne se réalisa point. Le pain qui parut sur la table du roi, des députés, des ministres, des gens de cour était de la meilleure qualité, servi avec abondance et fourni par les boulangers en personne. On le sut, et le rapprochement ne fut fait que dans les journaux royalistes. On n'ignora pas ce mot d'un barbare républicain à des malheureux qui se lamentaient sur la disette : « Eh bien, mangez des cailloux ! » Et ce qui continua de préoccuper la place publique, la rue, le carrefour, ce fut uniquement la grandeur de nos destinées nouvelles : tant il y avait d'énergie en cette vie morale que la Révolution apportait au peuple !

Et ce n'était pas seulement le peuple de l'atelier qui brûlait de ce saint enthousiasme, c'était aussi, c'était déjà le peuple du camp. Avertis que si la fidélité à tous crée la chevalerie de l'homme libre, la fidélité à un seul ne constitue souvent que la chevalerie de l'esclave; frémissants sous le joug de cette discipline épaisse et humiliante que le comte de Saint-Germain avait empruntée des mœurs militaires de l'Allemagne ; indignés enfin de ne pouvoir, même avec leur sang, se tracer un chemin vers les hauts grades et qu'on osât leur opposer la roture de leur courage, les soldats voulaient d'autres drapeaux. Un fait, dont la cour fut vivement émue, avait mis en relief, dès le 30 juin, ces dispositions de l'armée. Ce jour-là, vers sept heures du soir, les principaux agitateurs du Palais-Royal se trouvaient réunis au café de Foy, ordinaire théâtre de leurs conciliabules, lorsqu'au milieu du groupe une lettre fut jetée par un inconnu. Elle est ouverte aussitôt et lue à haute voix : elle annonçait que, pour avoir refusé de charger leurs armes à cartouches, onze gardes avaient été renfermés à l'Abbaye; et que, la nuit suivante, on les allait transférer à Bicêtre, homicide prison destinée aux plus vils scélérats. A cette nouvelle, un audacieux jeune homme, Loustalot, rédacteur du journal des *Révolutions de Paris*, s'élance dans le jardin du Palais Royal, monte sur une chaise et appelle à lui la foule en criant: «A l'Abbaye, à l'Abbaye!» On applaudit, on s'anime à la colère, on part. Le violent cortège se grossit en chemin d'ouvriers qui revenaient de leur travail, et bientôt le concierge de la prison entend gronder aux portes quatre mille assiégeants, dont plusieurs étaient armés de haches et de barres de fer. La résistance eût été inutile, les clefs furent remises. Mais, au même instant, des cavaliers arrivaient à bride abattue, le sabre à la main. Loin de s'effrayer, le peuple se précipite aux rênes des chevaux ; il crie aux soldats qu'il est venu sauver leurs compagnons d'armes, leurs frères. Attendris, les dragons remettent le sabre au fourreau et ôtent leurs casques en signe de paix. Les gardes, délivrés, furent conduits triomphalement au Palais-Royal, où ils passèrent la nuit couchés dans une salle de spectacle, pendant qu'autour de leur sommeil le peuple faisait sentinelle. Le lendemain, ils étaient logés à l'hôtel de Genève; bourses et corbeilles, suspendues, pour eux, aux fenêtres avec des rubans se remplissaient de patriotiques offrandes, et le Palais-Royal envoyait demander en leur faveur l'intercession de l'Assemblée nationale.

Alors éclata la peur qu'inspirait à l'Assemblée ses propres victoires; car l'hommage rendu à sa souveraineté l'épouvanta. Les uns s'étonnent et s'irritent de cette alliance conclue entre l'artisan et le soldat sur le pavé de Paris, la capitale des révoltes; les autres, d'un ton animé, se prononcent contre un essai qui tendrait à transformer en *tribuns d'un peuple effréné* les représentants de la nation. A la parole, moins timide de Rewbell et de le Chapelier on oppose de toutes parts le respect dû au pouvoir exécutif. Quoique malade et se soutenant à peine, Mirabeau se lève, et ce qu'il propose, c'est qu'on adopte un catéchisme d'ordre public, c'est qu'on s'empresse de condamner solennellement les agitations populaires. Une adresse rédigée dans ce sens avait été déjà présentée par lui : il essaye de la relire, mais la force l'abandonne et sa voix s'éteint. On prit enfin un arrêté dont voici les termes : « L'Assemblée nationale gémit des troubles qui, en ce moment, agitent Paris... Il sera fait au roi une députation pour le supplier de vouloir bien employer, pour le rétablissement de l'ordre, les moyens infaillibles de la clémence et de la bonté qui sont si naturelles à son cœur, et de la confiance que son bon peuple méritera toujours. » L'Assemblée protestait, du reste, de son profond attachement à l'autorité royale, *de laquelle dépendait la sécurité de l'empire.*

Une députation de seize membres alla porter l'arrêté à Louis XVI, qui répondit : « Tant que la nation se liera à moi, tout ira bien. » Il se contenta d'exiger, comme condition à sa clémence, que les gardes rentrassent en prison. C'est ce qu'ils firent, et l'ordre de les mettre en liberté venait d'être donné lorsque arrivèrent à Versailles quelques électeurs qui avaient mission de leurs collègues de ne revenir qu'avec la grâce des soldats.

On le voit : à mesure que la Révolution avançait, la bourgeoisie effrayée se serrait de plus en plus autour du trône et se cherchait dans Louis XVI un chef inviolable. Mais, à cause de cela même, les représentants de l'ancienne France se hâtaient de tirer à eux la royauté. De sorte que, confiée à un prince qui ne savait ni la porter ni la défendre, la pourpre royale allait se déchirant aux mains de deux partis contraires. Ils la mirent en lambeaux; et plus tard, quand sonna l'heure formidable, il se trouva qu'en jouant le pouvoir du malheureux Louis XVI, on avait aussi joué sa tête.

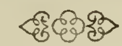
Il y avait alors à Montrouge un conciliabule qui rassemblait les familiers du duc d'Orléans, ténébreux inspirateurs de son patriotisme ou artisans de son ambition. Là figuraient, et le comte de Genlis, marquis de Sillery, et de Latouche. Là dominait sourdement Choderlos de Laclos, esprit actif et enflammé sous les dehors du calme, fatal génie qui, par le roman des *Liaisons dangereuses,* le plus profond des livres impurs, avait fait violence à la renommée et s'était assuré une place entre l'étonnement et le mépris, entre l'admiration et l'horreur. On disait de lui qu'il était pour ses amis *la plus dangereuse des liaisons.* Mais ce fut la folie, ce fut le malheur du duc d'Orléans de ne se plaire qu'aux relations soupçonnées et de laisser des aventuriers audacieux travailler en son nom au triomphe de prétentions qu'il n'avait pas. C'est à quoi s'employèrent avec une sombre impatience les conspirateurs du conciliabule de Montrouge; et, comme ils avaient des intelligences à la cour, ils ne tardèrent pas à savoir en détail les trames qu'on y ourdissait. D'un autre côté, des avis secrets parvenaient au club Breton, qui comptait, à cette époque, parmi les habitués, Buzot, Lanjuinais, l'abbé Grégoire, Robespierre, et qui confinait au peuple.

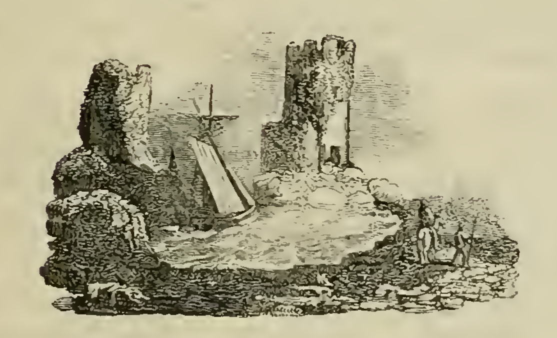
Or, chose singulière, où se montre clairement le doigt du destin, la Révolution étendait déjà si loin son empire, qu'elle veillait, implacable et invisible, jusque dans les appartements du comte d'Artois, jusque dans l'alcôve de la reine. Pas une démarche qui ne fût dénoncée, pas une parole qui ne fût transmise aux haines vigilantes du dehors. Les serviteurs de la maison royale décachetaient les lettres qui leur étaient remises, en copiaient le contenu, et faisaient passer la copie, soit au conciliabule de Montrouge, soit au club Breton. Ainsi furent éventés, dès le premier jour, les complots de la noblesse. On sut que la cour se disposait à ressaisir le despotisme, à dissoudre les états généraux, à accabler Paris; que la reine était l'âme de ce plan de campagne et que les princes y travaillaient de concert avec elle; que Louis XVI était annulé; que des troupes, des troupes étrangères arrivaient à marches forcées; que, pour faire face aux dépenses prévues, l'ordre avait été donné de fabriquer cent millions de billets d'État; qu'une liste venait d'être dressée qui vouait à la mort, non-seulement le duc d'Orléans et les chefs du parti révolutionnaire exalté, mais encore ceux qui entendaient se grouper autour de Louis XVI devenu un monarque constitutionnel, Mirabeau, par exemple, Mounier, Lally-Tollendal. Bientôt les faits parlèrent. Le 6 juillet, le régiment Royal-Allemand, commandé par le prince de Lambesc, était venu camper dans le jardin de la Muette; huit canons avaient été placés à Sèvres, où les passants étaient reçus, la nuit, comme des ennemis; à Versailles on avait vu paraître un régiment de hussards qui, odieux aux gardes françaises, odieux au peuple, ensanglantaient la ville agitée par leurs querelles; déjà, disait-on, trente-cinq mille hommes étaient répartis entre Paris et Versailles, on en attendait vingt mille, que des trains d'artillerie devaient suivre; les passages commençaient à être interceptés; les chemins, les ponts, les promenades se changeaient successivement en postes militaires; partout l'image et comme le spectre de l'invasion.



ÉDITHA MÉRÉDITH OU LE DERNIER SACRIFICE.

Episode de l'Insurrection Américaine.





I

La guerre de l'Indépendance a été signalée par mille incidents du plus puissant intérêt. Que de scènes affligeantes, que de déplorables extrémités, que d'actes de cruauté et de carnage, ont été et seront peut-être à tout jamais ensevelis dans le sombre et froid linceul de l'oubli! Les détails de cette période de souffrances, supportées par un grand et généreux peuple qui combattait pour ses droits, n'ont été qu'à peine esquissés : peu de plumes se sont exercées à retracer les laborieux efforts de ces hommes résolus de mourir les armes à la main, ou de se soustraire au joug écrasant de l'Angleterre. Efforts sublimes, et dont l'influence se ressent encore, que dis-je? se ressentira toujours et en tous lieux, tant que sur cette terre il y aura des hommes, tant que le nom de la Liberté, cette bonne déesse, sera respecté!

Notre histoire se reporte à cette époque où les colonies de la Grande-Bretagne, maintenant les États-Unis d'Amérique, s'insurgèrent contre la métropole. Le premier congrès continental avait fait cette fière déclaration :

« Nous avons bien calculé ce que coûtera ce débat, et, à l'unanimité, nous avons décidé de mourir libres plutôt que de vivre esclaves. »

Noble résolution! résolution digne de l'héroïsme patriotique de l'ancienne Grèce et de Rome!

New-York est situé sur la pointe méridionale de l'île de Mahattan. Au nord, et à environ six milles de cette grande et populeuse cité, s'étend la chaîne de montagnes appelée Hauteurs de Harlem. Cette chaîne, au temps dont nous parlons, était occupée par les Anglais, après la retraite plus au nord de l'armée américaine. La main de l'industrie n'avait point encore aplani plusieurs de ses éminences, ni rempli plusieurs de ses ravins. La hache n'avait point abattu la plus grande partie des arbres qui couronnaient ses cimes : mais solitaire, inculte et sauvage, elle servait seulement de boulevard de défense contre les irruptions des bandes hostiles qui parcouraient la contrée, semant partout le ravage et la mort.

Cette ligne de collines commence, à l'est, près de la rivière de l'Hudson, en face de la Porte-d'Enfer (*Hell-Gate*), lieu qui, jadis, faisait naître dans le cœur du navigateur des craintes surnaturelles, et qui, même encore aujourd'hui, est regardé comme très-dangereux, à certains temps de l'année, pour les petits navires. A partir de ce point, ces hauteurs courent en s'élevant graduellement, offrant au sud une pente douce et facile, tandis que, du côté du nord, leurs flancs roides et escarpés sont déchirés par des torrents profonds. A un quart de mille de l'Hudson, elles se terminent en affectant par degrés la forme d'un cône, et ne s'arrêtent que sur la rive du fleuve. Là existe une descente perpendiculaire de quarante ou cinquante pieds, au bas de laquelle est gisant au milieu des eaux un vaste amas de quartiers de rocs brisés et arrachés de leur lit par le choc des vagues.

Partout où la vue n'est point interceptée par les arbres, on jouit d'un coup d'œil magnifique sur le pays environnant. A la base est une baie circulaire qui parcourt un tiers environ de l'île, jusqu'à ce que, devenant peu à peu plus large et plus profonde, elle se jette elle-même dans l'*East-River* (rivière de l'Est). De cette baie s'étend, sur un espace de quelques milles, dans chaque direction, une plaine sablonneuse, semée de gracieuses collines et terminée à l'est par la rivière de Harlem, tandis qu'au nord elle borne les hautes montagnes situées dans le voisinage de Mahattanville et de King's-Bridge (le Pont-du-Roi) : le premier, petit et paisible village dans une vallée profonde, et le second, lieu célèbre comme avant-poste de l'armée britannique et formant la limite méridionale du *Sol Neutre*.

Ce pont, avec ses bords escarpés, présentait un lieu inaccessible, et aurait pu être défendu avec succès par une poignée d'hommes contre une armée tout entière qui aurait tenté de l'emporter du côté du nord. Aussi les Anglais regardaient-ils sa possession comme si importante, que, durant toute la guerre, c'est-à-dire depuis 1776 jusqu'en 1783, époque où la paix fut proclamée, ils ne cessèrent pas de l'occuper avec des forces considérables. A mi-chemin, en face de la rivière de l'Hudson, étaient deux routes qui conduisaient à la ville. A cette exception, tout le pays était sauvage et solitaire, jusqu'à ce que les Américains d'abord, et les Anglais ensuite, eussent élevé des redoutes et des fortifications dont on peut voir encore les restes.

A cette saison de l'année où les ardeurs du soleil se fondent dans les rayons plus doux de l'automne, deux heures environ avant le coucher du soleil, on aurait pu voir la forme gracieuse d'une jeune femme sautiller avec agilité de roc en roc, et monter lentement à travers une gorge étroite pratiquée entre deux pics élevés de la chaîne de montagnes. Sans parler du temps et du lieu, il y avait quelque chose d'étrange dans toute la contenance de cette jeune femme, qui, chaque fois qu'elle rencontrait sur sa route un buisson, cueillait une de ses fleurs, et, après en avoir respiré l'odeur un instant, la plaçait dans sa chevelure tombant sur son cou et ses épaules en tresses ondoyantes. Un simple ruban blanc ceignait sa tête.

Son costume était entièrement noir, et son bonnet, qu'elle tenait à la main par les brides, était également de même couleur. Malgré son extraordinaire pâleur, ses traits présentaient le plus parfait modèle de la plus exquise beauté. Bien que sur son visage fût empreint le cachet de la mélancolie, ses yeux brillaient, sous leurs longues paupières, d'un merveilleux éclat. Elle ne paraissait pas avoir hâte d'atteindre le terme de son voyage. Si, par hasard, la brise, venant à s'élever, faisait envoler les fleurs qu'elle portait enlacées dans sa chevelure, elle se mettait à courir après elles en poussant une exclamation de joie naïve et de plaisir. Lorsqu'elle les avait ressaisies, elle les replaçait sur sa tête, et poursuivait sa route en chantant, d'une voix mélodieuse, un couplet de chanson, et en cueillant les fleurs sauvages semées sous ses pas.

Bientôt elle se trouva près d'un ruisseau qui serpentait le long de la colline en bouillonnant à travers les cailloux et les fragments de rochers. Elle s'assit sur le bord. Puisant avec sa main dans le cristal de l'onde limpide, elle porta ce rafraîchissant breuvage à ses lèvres desséchées. Après avoir satisfait sa soif, elle pencha sa tête au-dessus du ruisseau, baigna ses tempes et son front brûlant avec la froide liqueur. Elle se leva ensuite et se

remit en marche, suivant toujours le cours de l'eau; car ses bords offraient un sentier plus uni et moins obstrué par les ronces que partout ailleurs.

Elle avait presque atteint le sommet des Hauteurs, lorsqu'un murmure confus frappa ses oreilles, murmure à travers lequel on distinguait par intervalle le son du tambour. Elle s'arrêta et écouta, cherchant à se bien convaincre de la direction de ce bruit. Elle parut l'avoir saisie, et toute sa physionomie perdit soudain son expression chagrine; rayonnante de joie, elle s'écria :

— Il est ici! mon Frank est ici! je vais le voir! Oh! oui, oui, je vais le voir!

Et elle partit d'un bruyant éclat de rire.

Puis, continuant à donner un libre cours à ses pensées, elle reprit sur le même ton :

— Mon Frank! mon bien-aimé! Mais que lui dirai-je? Oh! oh! je n'y songeais pas... Mais qu'importe? Il sera bien joyeux de revoir sa chère Editha .. Je le connais bien.

Elle venait à peine de prononcer ces derniers mots, que son attention fut attirée par un bruit assez fort à travers les buissons qui craquaient et semblaient se briser sous une pression de pas. Elle tourna la tête vers l'endroit d'où venait ce bruit, et ses yeux se fixèrent sur un soldat qu'avaient attiré ses joyeux transport. En l'apercevant, elle recula timidement et chercha à se cacher derrière un quartier de rocher placé à quelque distance.

Le soldat, remarquant les efforts qu'elle faisait pour se dérober à ses regards, lui adressa la parole de l'endroit où il était, n'avançant pas davantage, pour ne pas accroître sa frayeur.

— N'ayez pas peur de moi, ma jeune demoiselle, dit-il de la voix la plus douce qu'il put prendre. Ce n'est pas à une personne telle que vous que je voudrais manquer... Vos exclamations de joie m'ont attiré ici. Je suis une sentinelle, et, en ce moment même, je suis de service; autrement vous ne me verriez point devant vous.

Après une courte pause, et ne recevant point de réponse, il reprit ;

— Où êtes-vous passée, mademoiselle? Vous ne pouvez être ainsi venue dans ce lieu sauvage et solitaire, seule et sans protection, que pour un objet de quelque importance.

En entendant sa voix, la jeune fille chercha instinctivement à se dissimuler plus encore derrière le rocher; ce que voyant, le soldat réitera ses efforts pour calmer ses appréhensions.

— Ma chère demoiselle, dissipez ces vaines frayeurs. Bien que je ne sois qu'un soldat, un vieillard rude et cassé, ce n'est pas à vous, chère demoiselle, que je voudrais faire aucun mal! Allons, viens, mon enfant, sors de ta cachette, toute remplie d'arbustes épineux qui vont déchirer ta peau délicate. Viens, et sois bien assurée que tu n'as qu'à commander, si je puis t'aider en quelque chose.

Tandis que le vieillard parlait ainsi à la timide jeune fille, elle poussa tout à coup un cri sauvage et perçant, qui fut répété de la manière la plus lamentable par tous les échos des bois, de la colline et des vallons; puis elle s'enfuit avec la rapidité d'une flèche de derrière le roc où elle se tenait blottie.

En un instant elle fut dans les bras du soldat, et se serrant contre lui, comme pour implorer sa protection, elle ne tarda pas à perdre connaissance. Le soldat, la voyant évanouie, la déposa sur le gazon et s'avança vers le roc qu'elle avait abandonné avec tant de précipitation, pour pénétrer la cause de cette alarme soudaine.

Là, à quelques pieds seulement de l'endroit où se tenait la pauvre jeune fille, était enroulé un énorme serpent à sonnettes prêt à s'élancer sur elle, et dont elle avait évité l'attaque mortelle par un fuite si rapide.

Le vieux soldat ne se déconcerta point; mais d'un coup de baïonnette il cloua l'affreux reptile à terre, et, saisissant une pierre d'un poids considérable, il la lança contre le monstre avec force et lui broya la tête. Cela fait, il retourne vers la jeune fille, toujours privée de sentiment, mais dont la respiration entrecoupée annonçait qu'elle revenait à la vie.

La fraîcheur de la brise, qui se jouait en soufflant sur son gracieux visage, acheva de la ranimer, et bientôt elle reprit complétement l'usage de ses facultés

Son compagnon, qui ne s'était peut-être jamais senti aussi ému, même au plus fort de la mêlée, qu'à ce moment, en voyant cette délicate créature, étendue là, devant lui, dans un état désespéré, était demeuré immobile comme une statue. Des larmes même, bien que cela puisse paraître en dehors des habitudes militaires, coulaient silencieusement le long des joues du vétéran.

Cependant la jeune fille ayant recouvré en partie ses sens, se mit sur son séant, puis portant les deux mains à son front, en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux, elle demeura quelque temps ainsi, comme si elle cherchait à rappeler ses souvenirs. Fixant ensuite ses regards vers le soldat, qui se tenait debout devant elle, elle l'interrogea d'une voix à peine intelligible, tant son accent était faible.

— Où suis je? quel est cet endroit?

Tandis qu'elle parlait, elle vint à tourner la tête, et les dernières convulsions de l'affreux reptile à l'agonie frappèrent sa vue.

— Ah! cet horrible serpent! chassez-le! il va me saisir! Voyez, il vient, il déploie ses nœuds, il s'élance... Chassez-le! chassez-le!

La frayeur triompha de nouveau de ce corps si frêle. Le sang reflua vers son cœur, et un nouvel évanouissement s'ensuivit. N'ayant pas recouvré suffisamment ses esprits pour distinguer le véritable état du reptile, elle s'était imaginé, aux mouvements qu'elle lui avait vu faire, qu'il allait se précipiter sur elle.

Les soins empressés du soldat ne tardèrent pas néanmoins à la faire revenir, et ses explications à calmer entièrement ses craintes. Cela fait, il l'aida à se lever de terre, et lui demanda de quel côté elle dirigeait sa course, lui promettant sa protection durant la route, aussi loin que son service lui permettrait de l'accompagner.

Elle répondit qu'elle allait au camp, sur les Hauteurs. A ces mots, le vétéran l'aida à gravir ce qui restait à franchir de la colline, et la conduisit par le plus court chemin au quartier du commandant du poste, le colonel Haviland.

Lorsqu'ils furent arrivés et qu'il eut conduit sa protégée dans l'appartement de ce dernier, il la laisse seule et sortit pour aller chercher cet officier. Il le rencontra justement à la porte et lui apprit qu'une jeune dame l'attendait chez lui; il l'informa en même temps de toutes les circonstances qui précèdent.

Lorsque la sentinelle eut achevé son récit, le colonel, dont la curiosité était vivement piquée, se hâta de se rendre auprès de sa jolie visiteuse.

En entrant dans la salle, il demeura quelques instants comme frappé de stupeur; il n'en pouvait croire ses yeux; mais enfin, ne pouvant se refuser a l'évidence, il s'approcha de sa gracieuse hôtesse et s'écria :

— C'est bien la belle Editha Méréditb, la fleur de Westchester. — Non, je ne me trompe pas!

En ce disant, il prit l'une de ses mains qu'il baisa.

— Allons! il n'y a pas à s'y méprendre; c'est bien toi que je vois, que je touche, continua-t-il en souriant; mais, en vérité, il ne fallait pas moins que cette preuve pour me convaincre; autrement, j'aurais cru assurément que tu n'étais que son ombre.

Et maintenant, lecteurs, n'allez pas vous imaginer que le colonel Haviland et Editha Méréditli fussent amants. Ce serait une étrange erreur. D'ailleurs, il s'en fallait de beaucoup que le colonel Haviland fût tel que vous vous l'êtes peut être figuré. Sachez, en premier lieu, qu'il représentait un nombre d'années suffisant pour être le père de notre héroïne; en second lieu, qu'il était marié, et enfin qu'il était le chef d'une famille composée de trois enfants. Ces points éclaircis, vous tomberez facilement d'accord avec nous que le colonel Haviland n'était point

l'amant, dans l'acception la plus ordinaire de ce mot, de la belle Editha. Il l'aimait pourtant; il l'aimait d'un amour dévoué, comme un père aime ses enfants, et Editha Méréditli, de son côté, l'aimait comme un enfant chéri aime le plus indulgent des pères.

Le colonel Haviland était un officier anglais. Il était né et avait passé sa vie dans la ville de New-York. Il faisait partie de ceux qui, dans ces temps difficiles, s'étaient rangés, par un étrange aveuglement produit par certains motifs de conscience, parmi les ennemis et les oppresseurs de leur pays. Il commandait cette portion de l'armée qui était campée sur les Hauteurs de Harlem.

Avant que n'eût éclaté entre les colonies d'Amérique et la mère-patrie la rupture qui brisa violemment tous les liens les plus chers et les plus doux, qui jeta dans un parti opposé pères, parents, amis, souvent Editha Méréditli était allée passer des mois entiers dans la famille du colonel Haviland, qui l'accueillait et la traitait à l'égal de ses propres enfants. On voit, dès lors, qu'ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre. Toutefois il y avait longtemps déjà qu'ils ne s'étaient rencontrés, et, pendant cet intervalle, s'était allumée cette conflagration générale qui embrasait toute la contrée. Il y avait donc mille raisons pour supposer plus éloignée que jamais l'heure qui devait faire de la jeune Editha l'hôtesse du colonel Haviland.

Cependant les yeux du colonel ne tardèrent pas à exprimer une surprise mêlée de quelque inquiétude. Il examina plus attentivement les manières étranges de la jeune fille : le bonheur que reflétait son regard mobile, la joie, le contentement que respirait son visage, animé d'un éclat singulier, firent naître dans son cœur, sans qu'il pût bien s'en rendre compte, un vague sentiment de crainte. Ses vêtements de deuil, sa chevelure négligee et capricieusement semée de roses sauvages, ses traits si purs, exprimant plutôt l'hilarité qu'une calme félicité, les éclairs qui jaillissaient de ses noires prunelles comme les feux que lance un metal poli, en faisaient une tout autre créature que celle qu'il avait connue auparavant.

Editha lui apparaissait comme environnée d'une atmosphère sombre et sillonnée de lueurs sinistres. Helas! il devina bientôt toute la verité. Cette créature si belle et si délicate qu'il contemplait là, devant lui, était folle! Le colonel, quand cette pensée lui traversa le cœur, baissa tristement la tête. Il aurait voulu douter.

— Peut-être, pensa-t-il, a-t-elle été victime d'une déception, peut-être n'est-elle que malheureuse. Mais non! un misérable débauché n'eût pas osé souiller cet ange de pureté. C'est impossible.

Et ce soupçon fut aussitôt rejeté que conçu. La pitié, la plus tendre pitié, demeura seule dans l'âme de l'officier anglais, et dès lors il ne songea plus qu'aux moyens de faire reconduire en sûreté l'infortunée auprès de ses parents et de ses amis.

Pensif et cherchant dans son esprit quelle serait la voie la plus sûre pour mettre ce projet à exécution, le colonel arpentait d'un pas agité et rapide l'appartement. Le séjour, dans le camp, de la pauvre fugitive, ne pouvait, en effet, se prolonger, car dans ce moment même se faisaient les préparatifs d'une sortie importante contre les Américains.

Déjà il avait traversé plusieurs fois la salle dans toute sa longueur, lorsque son attention fut attirée par Editha, qui vint en courant au-devant de lui, et qui, en l'accostant, lui dit d'un ton moitié joyeux, moitié sérieux :

— Le joli voyage que j'ai fait là, en le venant chercher! Ah! colonel, quelle effroyable aventure! Combien j'ai souffert! Mais, voyez-vous, ce n'est rien, pourvu que je retrouve mon Frank. Oh! cependant l'horrible serpent que j'ai vu là prêt à s'élancer sur moi, oh! oh!...

A l'idée de l'affreux reptile, elle fut prise d'un tremblement convulsif; ses lèvres pâles s'entr'ouvrirent comme pour parler, mais elles ne purent proférer aucun son, et sans le colonel Haviland qui la soutint, elle fût tombée sur le plancher. Elle ne tarda pas néanmoins à revenir de ses terreurs imaginaires, et continua avec le plus doux sourire :

— Mais je le verrai, n'est-ce pas, cher colonel Haviland?

Et joignant alors les mains d'une manière suppliante :

— Oh! oui, vous ne me refuserez pas, vous me laisserez voir mon bien-aimé Frank Graves. Je vous connais. Jamais vous n'avez repoussé ma prière; oui, oui, je le verrai; mais répondez-moi donc!...

Frank Graves, l'amant d'Editha Méréditli, qu'elle était venue chercher dans le camp britannique, en s'imaginant dans sa démence que c'était le camp de l'armée américaine, dont il était un des officiers les plus braves et les plus estimés, n'etait point inconnu au colonel Haviland. Tout récemment avait eu lieu une action des plus chaudes à laquelle avaient pris une large part les deux officiers, et, de plus, leurs familles respectives avaient autrefois vécu sur le pied d'une véritable amitié.

Tout le pays environnant était en combustion ; ce fâcheux état de choses ne permit pas au colonel d'exécuter son premier dessein. Après mûre réflexion, il demeura convaincu qu'il ne pouvait, sans danger, faire ramener chez ses parents le précieux dépôt dont la Providence lui avait confié la garde; il résolut, en conséquence, de l'envoyer dans sa propre demeure, à New-York.

Tous les préparatifs du départ furent bientôt achevés; le bienveillant protecteur de la jeune fille la fit monter sur l'un de ses chevaux dont la douceur lui était bien connue, et chargea le vieux soldat, qui l'avait amenée au camp, de veiller sur elle, de la conduire saine et sauve jusque chez lui, et de la remettre entre les mains de mistriss Haviland, qu'une lettre instruisait de tout.

Nos voyageurs, après deux heures de marche le long de cette route charmante, qui çà et là, dans son cours, borne les rives pittoresques de l'Hudson, arrivèrent sans encombre à l'hôtel du colonel anglais, où nous laisserons Editha en sûreté, pour passer au recit de quelques événements qui précédèrent cette aventure.

II.

Après la réduction du fort Washington par les Anglais, leur ligne de poste s'étendit, du côté du nord, jusqu'à la hauteur de King's-Bridge, et, prenant une direction sud-est, suivit le cours de la rivière de Harlem jusqu'à sa jonction avec l'East-River.

L'espace situé entre cette ligne et les Blanches-Plaines (*White Plains*), et comprenant, tant en longueur qu'en largeur, une étendue de pays d'environ vingt milles, depuis le detroit jusqu'à l'Hudson, était désigné sous le nom de *Sol Neutre*. Il a été rendu célèbre par la plume élégante de l'auteur de l'Espion.

Ce terrain, tout au rebours de ce qu'aurait pu faire supposer son titre, n'était rien moins que *neutre*. C'était, dans toute la force du terme, le théâtre du ravage et du meurtre, et ce n'était pas seulement par l'effet des parties belligérantes, mais aussi grâce à une bande de maraudeurs appelés *cowboys* (enfants de la vache), qui, d'une extrémité à l'autre, semaient sur leur passage la désolation et le carnage. Ces brigands étaient l'ennemi commun de tout ce qui demeurait entre les lignes, et whigs comme torys étaient également exposés à leurs déprédations. Ni l'âge ni le sexe n'étaient respectés. Leur rage n'épargnait rien.

D'un côté, les Anglais y faisaient de fréquentes incursions pour fourrager, et emportaient tout ce qui pouvait servir à la subsistance des hommes et des animaux; de l'autre, les cowboys, saccageant la contrée, extorquant par les menaces et la violence tout ce qui offrait quelque valeur, commettaient le plus souvent des atrocités revoltantes. La crainte de ces bandits, jointe aux expéditions accidentelles des troupes anglaises, tenait sans cesse sur le qui-vive les paisibles habitants. La sécurité et le bonheur avaient fui loin de leurs modestes demeures, et les démons de l'enfer semblaient avoir été déchaînés contre eux.

Dans la partie basse de ce district, à l'époque où de la Nouvelle-Angleterre le siege de la guerre active fut transporté dans son voisinage; dans le site le plus delicieux, encore qu'il fût isolé et comme séquestre du reste des habitations, vivait, au sein du bonheur, une famille se composant de quatre individus : le mari et la femme, qui pouvaient compter chacun en-

viron douze lustres, et leurs deux enfants, un fils et une fille. Le fils entrait juste dans cette période de la vie où les sens, jusque-là en quelque sorte engourdis, s'éveillent avec une énergie toujours croissante; où tout se peint en beau à une imagination vierge encore et d'autant plus ardente, que tous les événements ne lui apparaissent dans le lointain qu'environnés de l'auréole du succès. La jeunesse, chez lui, faisait place à la virilité. La jeune fille, une belle et gracieuse fleur, venait d'entrer dans son dix-huitième printemps.

Le nom de cette famille était Mérédith.

Whig de cœur, William Mérédith, son chef, était inébranlable dans ses convictions : ferme comme un roc, nul n'opposait une résistance plus opiniâtre aux empiètements continuels de la mère-patrie sur les droits des colons. Ce n'était pas un de ces turbulents démagogues qui, comme l'on dit vulgairement, font plus de bruit que de besogne; mais un principe était pour lui chose sacrée, et, si ce principe était en péril, pour le défendre et le sauver, il allait droit au but, sans broncher, sans reculer jamais. Ses opinions d'ailleurs, comme ses actes, n'avaient qu'un seul mobile : l'amour de la liberté. C'était, en un mot, un digne auxiliaire de ces hommes forts et purs qui se révélèrent dans ces jours difficiles, et dont les noms sont passés à la postérité.

Sous quelque bannière qu'il se fût rangé, un homme de ce caractère et de cette trempe n'aurait pu manquer d'exercer une grande influence, soit en bien, soit en mal. Fort heureusement pour son pays, M. Mérédith ne formait qu'un vœu, n'avait qu'une pensée : le bonheur et la prospérité de ses concitoyens. Tous ses efforts tendirent à rallier à la cause de l'indépendance les esprits irrésolus ou incapables de se former par eux-mêmes une opinion dans le grand débat qui allait jeter l'Amérique dans des convulsions dont il était alors presque impossible de prévoir l'issue.

L'influence qu'exerçait M. Mérédith n'était pas seulement circonscrite à sa famille et à ses voisins; elle s'étendait au delà. On le connaissait pour un ami sincère de son pays; en maintes circonstances, il avait donné des preuves non équivoques de son patriotisme. Le citer comme un des opposants n'était donc pas chose indifférente à l'heure solennelle de l'insurrection.

Mais ce n'était pas assez, aux yeux de M. Mérédith, de ce passif appui, bien que son âge l'eût facilement dispensé d'une plus active coopération, et, au premier cri de guerre qui retentit, il appela autour de lui ses voisins, et, avec son fils à ses côtés, il vola au combat, à la mort. Ce fut à la bataille de Long-Island, où tant d'insurgés perdirent la vie, que M. Mérédith et son fils tombèrent, martyrs de la cause qu'ils avaient épousée.

Comme le père rendait le dernier soupir entre les bras de son fils bien-aimé, qu'il chargeait de veiller sur sa famille désormais sans autre protecteur que lui, un coup mortel vint frapper l'héroïque jeune homme, dont le dernier adieu se confondit avec celui de son père.

La nouvelle de cette funeste catastrophe vint trouver la famille Mérédith au moment où les troupes royales mettaient à sac le pays d'alentour, livrant aux flammes ou passant au fil de l'épée tout ce qui, de près ou de loin, appartenait à l'un des membres actifs de la rebellion.

La demeure des Mérédith ne pouvait échapper à la dévastation générale. William Mérédith avait embrassé trop chaudement le parti de la colonie, pour que ses généreux efforts demeurassent impunis, et, quoique sa maison ne fût habitée que par des femmes, elle devint la proie des flammes. La mère et la fille échappèrent néanmoins saines et sauves à ce désastre, et allèrent chercher un asile auprès d'un parent qui demeurait à quelque distance, et qui, favorisant le parti royaliste, n'avait rien à redouter de ses fureurs. Mais mistriss Mérédith était trop faible pour résister à tant d'assauts; une fièvre ardente s'empara d'elle et fit bientôt des progrès si rapides, qu'en un très-court espace de temps elle la conduisit au tombeau.

Editha Mérédith seule survivait; seule elle avait échappé à la complète destruction de sa famille. Mais quel contraste, hélas! entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était naguère, quand sur elle étendait ses bienfaisantes ailes le bon génie qui préside aux douces réunions du coin du feu! C'étaient bien toujours le même corps, la même forme; mais l'esprit, la partie immatérielle de notre être, où était-il? Hélas! il était parti loin d'elle. Editha, la douce, la belle, la gaie, l'innocente Editha, était maintenant insensée! Oui, l'ange exterminateur avait déployé ses ailes, et empreint la marque de son bras destructeur sur tous les membres de cette famille. Trois avaient disparu de cette vallée de larmes, et l'être le plus fragile, le plus pur, celui qui avait le plus besoin d'une main protectrice et secourable, était privé de son plus riche ornement : la raison.

Les hallucinations d'Editha Mérédith n'étaient pas seulement concentrées sur sa propre famille et ce qui la concernait. Le brave et excellent Frank Graves était son fiancé. De tous les hommes généreux qui combattaient pour la liberté de leur pays, aucun n'était plus ardent, plus enthousiaste, plus courageux que lui. Il avait engagé sa fortune, sa vie, et, ce qui est plus sacré, plus précieux encore, son honneur, dans la cause de l'indépendance. Il avait rejoint, au premier signal de la révolution, l'armée rebelle (comme on l'appelait insolemment), en dépit des sarcasmes, des menaces et des rodomontades des Anglais, et il n'avait pas un seul instant, depuis lors, regretté sa détermination.

En raison des devoirs attachés à ses fonctions, le jeune Graves n'avait pu, depuis plusieurs mois, aller voir sa fiancée. Il n'en avait reçu aucune nouvelle, quand tout à coup quelque chose transpira des événements qui avaient fondu sur sa famille.

Aussitôt qu'il eut appris la perte si douloureuse qu'Editha avait faite de tous ses protecteurs naturels, il demanda et obtint un congé pour l'aller visiter, avec l'intention de devenir son guide légitime en la conduisant à l'autel. Il quitta donc le camp dans ce but, et, si le trajet qu'il avait à faire éprouva quelques retards, ces retards, comme on le peut supposer, furent complétement étrangers à sa volonté.

Le matin du second jour qui suivit son départ, après une course longue et fatigante, il arriva dans le voisinage de la demeure de sa belle maîtresse, où il s'était rendu tant de fois, le cœur joyeux et ne respirant que l'allégresse. Lorsqu'il fut parvenu tout près de ce lieu, qui pourrait peindre les pensées qui l'assaillirent à la vue de cette scène de dévastation, de ces murs renversés, de ces ruines noircies? La maison réduite en cendres, les clôtures brisées, le jardin, avec son élégant parterre de fleurs et ses arbres aux gracieux rameaux, tout cela était foulé aux pieds et saccagé : c'était comme un rêve.

Il arrêta son cheval, et promena ses regards sur les débris qui, çà et là, fumaient encore. Une horrible anxiété, mêlée des craintes les plus diverses au sujet de sa bien-aimée, s'empara de son âme. Où était-elle? était-elle sauvée? avait-elle échappé au déshonneur? Mille appréhensions terribles traversèrent son esprit, flottant autour de lui comme de sinistres images!

A la fin, il se remit quelque peu de son émotion, et ses terreurs, ainsi que ses incertitudes à l'égard du destin de son Editha, se traduisirent par ces paroles entrecoupées :

— Rien, plus rien, que bouleversement et ruine! La dévastation marque leur passage, le bonheur s'enfuit à leur approche! Oh! Angleterre, ce sont là de tes coups! Tes soldats, que sont-ils? des esclaves qui se sont faits bandits, qui ont abdiqué tout sentiment de noblesse et d'humanité : l'âge, le sexe, l'innocence, ce que les barbares eux-mêmes respectent, ils n'épargnent rien; les femmes, les enfants, les vieillards n'échappent point à leur furie. Dieu du ciel! permettras-tu donc que les spoliateurs de notre contrée exercent ainsi impunément leur rage! Oh! non! la fin de leur règne est écrit, et le terme n'est pas loin peut-être! Oui, je sens que l'heure de la délivrance ne tardera pas à sonner; et si mon Editha est sauvée, si elle est pure, si elle n'a pas été souillée, je vous remercie, Anglais, pour ce fait, car mes forces en seront triplées pour vous combattre.

Incapable de résister plus longtemps à la violence de son émotion, son corps s'affaissa, et il resta ainsi immobile, penché sur le cou de son coursier. Comme il était depuis quelques

minutes dans cette posture, il sentit un léger coup frappé sur son épaule; il se redressa et vit devant lui un individu dont les traits lui étaient bien connus. C'était un nègre, un vieux serviteur de la famille Mérédith.

— Ah! monsieur Graves! monsieur Graves, dit Harry Williams dans un langage plus correct que cela n'avait communément lieu à cette époque chez les individus de sa caste (circonstance qui avait contribué à l'attacher plus spécialement au service de sa jeune maîtresse), nous avons éprouvé de bien fâcheux accidents depuis que vous êtes parti.

— Bien fâcheux! oui, bien fâcheux, en vérité, mon bon Harry! Mais, dis-le moi, où est ta jeune maîtresse?

— En vérité, monsieur Frank, je l'ignore.

— Vous l'ignorez, vieillard! Ne savez-vous donc plus ce que vous dites?

—Helas! monsieur Frank, je ne le sais que trop, murmura le fidèle serviteur.

— Vous le savez, et vous ignorez... Voyons, qu'avez-vous? Êtes-vous fou?

— Non, je ne suis point fou. Donnez-moi le temps; ne soyez pas si impatient, monsieur Graves, et je vous dirai tout.

Harry Williams fit alors au jeune homme un récit circonstancié de tous les événements qui avaient atteint la famille Mérédith. Il ajouta que, depuis quelques jours, Editha, victime de l'insanité, avait disparu, et que toutes les démarches qu'on avait faites pour savoir ce qu'elle était devenue étaient restées infructueuses; que le parent chez qui elle s'était réfugiée n'avait pu recueillir le moindre indice qui pût mettre sur sa trace.

Les pires appréhensions de l'infortuné Graves lui semblèrent justifiées; le désespoir dans le cœur, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et partit au galop pour la maison du parent d'Editha.

Là, il n'apprit rien de plus que ce que lui avait dit le vieux serviteur, dont le récit lui fut en tous points confirmé. On ne savait où elle était allée; on ignorait complétement son sort. Vu le derangement qui s'était quelques jours auparavant opéré dans ses facultés intellectuelles, les craintes étaient de la nature la plus alarmante. Qu'elle se fût rendue à la ville et qu'elle fût sous la protection du colonel Haviland, c'etait une éventualité si peu probable, qu'elle fut aussitôt rejetée. Cette idée frappa néanmoins plus fortement l'esprit de son amant que celui de ses amis, et plus il y réfléchit, plus cette hypothese lui parut probable, si bien qu'en définitive il l'admet comme une vérité.

III.

Il était nuit. La nuit est propice aux amants; c'est l'heure où les désirs s'épurent, et, portés sur les ailes de l'espérance, vont trouver l'objet adoré. La reine au front d'argent, qui parcourt à cet instant les cieux, répand ses rayons sur la terre silencieuse et parée; elle etait alors resplendissante et majestueuse. Les scintillantes étoiles, commençant a poindre sur toute l'étendue de la voûte azurée, brillaient comme des diamants du plus vif éclat. Les doux murmures de la brise, embaumée par le parfum des fleurs, portaient dans les sens une délicieuse ivresse.

Toute la scène était merveilleusement propre à calmer les passions et à faire naître dans l'esprit inquiet et troublé des pensées de tranquillité. Quelle influence agit plus puissamment sur notre être intellectuel que celle de la nature, dans ces instants de paix profonde? Aucune peut être, et Frank Graves n'était point sans en éprouver les bienfaisants effets, tandis qu'il longeait silencieusement, à travers une magnifique contree entrecoupée de collines et de vallées et arrosée de frais ruisseaux, la route qui conduit au fort Washington.



Déjà il avait fait, sans rencontrer le moindre obstacle, huit ou dix milles. Les magnificences de la nuit, le charme de la scène, n'avaient point entièrement échappé à son observation, bien qu'elles n'eussent point reçu ce haut degré d'admiration qu'ordinairement elles obtenaient de lui, car c'était un amant passionné des scènes vraies de la nature.

Il se trouvait alors sur le penchant d'une hauteur considérable, couverte d'arbres épais, après avoir quitté la route éclairée par les rayons de la lune, lorsque tout à coup son oreille fut frappée par un bruit assez fort. La route faisant un brusque détour, il aperçut à environ un mille devant lui un tourbillon de flammes qui dardait sa langue de feu dans les airs.

Il arrêta son cheval, qui, les oreilles dressées, se cabra et chassa bruyamment l'air de ses naseaux. Le moment d'après, il descendit la colline avec la rapidité de l'éclair, entraîné par le galop de son coursier.

Avant d'avoir atteint le voisinage immédiat de l'incendie, il s'entendit appeler par un homme qui se tenait sur la lisière du bois, à quelque distance de la route. Il tourna bride et se dirigea vers lui. Il y trouva un vieillard à cheveux blancs, attaché solidement à un arbre avec des cordes, de manière à ne pouvoir faire le moindre mouvement et dans la plus grande detresse. Cet homme était presque entièrement nu; il n'avait pour le couvrir que sa chemise, qui, tachée de sang, était collée de place en place à sa peau.

Lorsque Graves fut arrivé près de lui, le pauvre vieillard, dont le visage était pâle d'épuisement, le supplia, avec le plus pitoyable accent, de le délier. Le jeune officier sauta aussitôt à bas de sa monture et délivra de sa triste position cette victime d'une inexplicable barbarie. Les membres de l'infortuné, que l'âge avait déjà rendus presque incapables de supporter son corps affaibli, étaient roides et pour ainsi dire perclus, par suite du traitement que lui avaient fait subir les misérables qui infestaient cette partie du territoire. Lorsqu'il eut en partie recouvré ses sens, il murmura d'une voix brisée ses remercîments au libérateur que la Providence lui avait envoyé.

— Ne me remerciez pas, mon cher monsieur, pour un acte d'obligeance que j'aurais tout aussi bien accompli pour mon cheval, s'il s était trouvé avoir besoin d'une semblable assistance. Dites-moi plutôt qui a commis cette diabolique action, et pour-

quoi on l'a commise. Mais, avant tout, à qui appartient cette maison qui brûle?

— C'est la mienne, jeune homme, et il n'y a rien là qui doive vous surprendre par le temps qui court. Ces misérables ne seront pas contents qu'ils ne nous aient privés de tout ce que nous possedons. Pour de l'argent, ils feraient couler le sang de leurs proches, ils tueraient leur pere et leur mère.

— Mais où est votre famille? Est-elle en sûreté?

— Oui, grâce au ciel! Tous ont échappé à ces infâmes pillards, ce qui n'eût pas eu lieu s'ils étaient demeurés ici. Ils sont à New-York.

— Apprenez-moi, bon vieillard, comment cette destruction a pu vous atteindre, vous, homme d'âge, et, sans aucun doute, neutre dans la lutte sanglante qui s'est engagée.

— Ah! monsieur! ce n'est point par esprit de parti ou par amour de leur pays qu'ils exécutent de telles horreurs; non, monsieur, il n'existe pas une pire espèce de bandits que ces *cowboys*. Ni l'âge, ni le sexe, ni les plus simples principes d'humanité ne sauvent l'innocence de ces brigands sans foi ni loi. Cette nuit, tandis que j'étais couché, je fus tiré de mon premier sommeil par un coup frappé à ma porte avec injonction de l'ouvrir. Je leur répondis qu'ils n'avaient que faire ici et les invitai à passer outre. Ils se mirent alors en devoir de briser la porte. Je passai mes vêtements à la hâte, et, allant au-devant d'eux, je leur demandai la raison de cet outrage, et, pour les éloigner de toute violence, je les menaçai du châtiment des lois. Ils partirent d'un bruyant éclat de rire et se moquèrent de mes menaces. Le torrent qui se précipite de la montagne serait plus facilement arrêté dans son cours qu'on ne détournerait ces hommes de leur objet. Ils se mirent à fouiller la maison de fond en comble. Ce qu'ils voulaient, c'était de l'argent; mais n'en trouvant point assez pour satisfaire leur cupidité, ils revinrent et me sommèrent de leur indiquer l'endroit où je l'avais caché. J'eus beau protester que c'était là tout ce que je possédais, ils soutinrent que je l'avais soustrait à leurs recherches et que je mentais; mes protestations du contraire ne servirent qu'à redoubler leur rage. Leur désappointement les jeta dans une irritation impossible à décrire. Je tentai d'échapper à leur furie en fuyant ma maison. Mon dessein fut découvert par un de ces coquins, qui se mit aussitôt à ma poursuite et m'atteignit bientôt. Le misérable appela ses compagnons; ils nous rejoignirent et me traînèrent jusqu'ici comme un chien. Ils me dépouillèrent de tous mes vêtements, à l'exception de ma chemise, et me lièrent à cet arbre; puis, avec une lanière et des verges, deux des plus robustes de la bande me frappèrent à tour de bras, sur les reins et les épaules. Ils ne cessèrent pas leur œuvre infernale avant de m'avoir mis la peau tout à sang; ils s'arrêtèrent alors de guerre lasse, et me laissèrent dans l'état où vous m'avez trouvé, m'accablant de malédictions pour ce qu'ils appelaient mon obstination, et menaçant de mettre le feu à ma maison. L'effet suivit de près la menace, et, maintenant, maison, étables, greniers, tout a disparu; c'est à peine s'il en reste un vestige. Vous avez entendu mon histoire.

— Une horrible, une exécrable histoire, en vérité, monsieur.

— Et qui n'est que trop commune, jeune homme, dans cette contrée. Ah! que l'on a bien raison de maudire les horreurs de la guerre! Aujourd'hui, ce n'est pas l'ennemi déclaré qui est le plus à craindre; notre misère ne vient pas tant de lui que de l'ennemi qui se cache et nous tend de continuelles embûches. Les auteurs de nos maux, ce sont bien plutôt les gens sans aveu; ce vil ramas d'hommes sans honneur et sans foi, qui n'ont rien à débattre dans ce grand conteste; ces misérables qui sont assez lâches, assez méprisables, assez infâmes pour profiter de l'avantage que leur offrent l'âge et la faiblesse, et s'attaquent à de pauvres perclus, à des individus qui ne leur peuvent résister.

Le jeune Graves aida le pauvre vieillard à gagner la maison de l'un de ses voisins, et poursuivit sa route vers le fort Washington, où il arriva vers la moitié de la nuit, et où il remit les ordres qu'il apportait du quartier général.

Ce fort, contrairement à l'opinion plus sensée de quelques-uns des officiers américains, avait été remis à la défense de deux ou trois milliers de soldats seulement, lors de la retraite du principal corps d'armée vers les Blanches-Plaines. Il trouva la garnison sur le qui-vive, parce que des forces considérables avaient été concentrées dans le voisinage pour le réduire. Ces forces étaient placées sous le commandement de quatre généraux expérimentés, et de moment en moment on attendait l'attaque.

Comme la chute de cette forteresse est du domaine de l'histoire, nous ne nous arrêterons point à sa description; nous dirons seulement, cela étant en partie lié à notre récit, qu'elle fut noblement défendue et ne tomba entre les mains de l'ennemi que grâce à la disproportion des forces, celles des Anglais excédant de beaucoup le nombre de ses défenseurs. Ce fut une victoire chèrement achetée, et il se fit surtout un grand carnage parmi les régiments stipendiés hessois.

Après un sanglant assaut, la garnison, qui ne s'élevait plus qu'à environ deux mille hommes, fut enfin obligée de se rendre prisonnière de guerre par une honorable capitulation. Au nombre des prisonniers figurait Frank Graves, qui, durant l'action, avait donné les preuves du plus grand courage.

Notre héros, ainsi que les autres officiers, fut envoyé, prisonnier sur parole, à New-York. Là, plus heureux que leurs vaillants camarades, ils furent accueillis et traités avec distinction. Les offres les plus séduisantes ne manquèrent pas de leur être faites, pour les engager à abandonner la cause de leur pays; mais elles demeurèrent sans succès.

En apprenant du colonel Haviland, qu'il rencontra dans le camp anglais, que sa bien-aimée Editha était chez lui, dans sa maison, à New-York, il fut bien difficile à Frank Graves de regretter sa captivité. Il lui sembla voir là-dedans une intervention directe de la Providence pour les réunir. Mais, hélas! il ne savait pas la triste épreuve qui l'attendait, — épreuve telle, que, pour la surmonter, il n'aurait pas de trop de toute la force de son âme et de sa raison. Doucement bercée sur les brillantes ailes de l'espérance, son imagination s'élançait à travers un ciel semé des plus suaves illusions. Tout cela néanmoins ne le fit point chanceler dans sa fidélité à la cause qu'il avait embrassée, et les splendides offres qui lui furent faites pour l'abjurer et passer à l'ennemi furent rejetées avec indignation. Il eût préféré perdre à tout jamais son Editha, sa vie, plutôt que de devenir apostat à l'honneur, à son pays.

IV.

Devant une fenêtre, en face de la magnifique baie qui forme le port de New-York, dans un vaste hôtel, d'apparence en quelque sorte aristocratique pour cette époque, se tenait Editha Mérédith. A ses pieds était couché un chien basset d'une beauté peu commune et son seul compagnon. Il épiait sa contenance, saisissant avec un merveilleux instinct son expression la plus fugitive; et lorsque, de temps en temps, sa maîtresse daignait faire à lui la plus légère attention, ses mouvements, ses gestes, témoignaient du bonheur qu'il en ressentait mieux que n'eût pu le faire la parole elle-même.

Le visage pâle de la jeune orpheline et ses yeux caves, qu'elle tenait fixés sur la baie, indiquaient, à ne s'y point méprendre, une maladie récente. Sur ses genoux était un livre en partie ouvert, et l'un de ses doigts, posé sur une page, marquait la place où elle s'était arrêtée dans sa lecture, tandis que, le coude appuyé sur le livre, de l'autre main elle soutenait sa tête. Son œil ne brillait point d'un feu aussi vif que lorsque nous l'avons quittée; sa chevelure aussi n'avait pas le même lustre et était moins fournie qu'alors. Elle était pourtant belle encore, mais ce n'était point, comme précédemment, la beauté de la rose fraîchement éclose; c'était plutôt la chaste sérénité du nénuphar élevant gracieusement sa fleur mélancolique au-dessus des eaux. C'était bien toujours le même regard d'innocence et de sincérité, mais il reflétait aussi je ne sais quel sentiment de tristesse qui, parfois, s'élevait jusqu'à l'expression de la plus entière douleur.

Editha Mérédith, à son arrivée dans la maison du colonel

Haviland, fut immédiatement obligée de se mettre au lit, et bientôt les symptômes les plus alarmants se déclarèrent. La fatigue qu'elle avait éprouvée, jointe aux émotions de la route, avait complètement triomphé de ses forces. Pendant longtemps elle fut dans le plus grand danger, tout l'effort du mal s'étant porté au cerveau. Ses ravages furent terribles. Bien longues et bien anxieuses furent les heures que passa la bonne mistriss Haviland auprès de l'infortunée jeune fille, qui, privée de ses parents et du toit qui l'avait vu naître, était considérée par elle comme sa propre enfant. Sans sa sollicitude toute maternelle, nul doute que la maladie n'aurait eu les pires conséquences. Elle eut pourtant un résultat avantageux, un résultat pour lequel l'orpheline n'aurait pu se montrer trop reconnaissante envers le ciel : sa folie disparut.

Elle était alors convalescente et se tenait dans son appartement, attendant de minute en minute la visite de son amant, qu'elle recevait pour la première fois depuis une si longue et si pénible attente. Il y avait longtemps déjà qu'elle était dans la position où nous l'avons vue, fixant ses regards sur les brillantes eaux de la baie et observant les mouvements des navires anglais, qui, silencieux, sillonnaient en tous sens l'Hudson et l'East-River.

L'heure fixée pour la visite de Frank Graves est passée, et il ne vient pas.

L'inquiétude la saisit. Elle se leva de sa chaise et quitta la croisée. Elle déposa son livre sur la table, fit quelques pas, ouvrit la porte de la salle, et, après avoir écouté un instant, la referma. Elle revint alors vers la croisée en murmurant d'une voix douce et triste :

— Il ne vient pas! il ne vient pas ! il a oublié la pauvre Editha. Oh ! non, non, je l'accuse à tort! Chaque jour il est venu s'informer de moi, durant ma maladie; il ne voudrait pas m'abandonner maintenant.

A ce moment, un léger coup se fit entendre à la porte de l'appartement, la clef tourna; elle s'ouvrit. Frank Graves entra. L'instant d'après, Editha Merédith était dans les bras de son amant. Cette entrevue, ce moment, ce long, bien long embrassement, furent remplis d'une félicité profonde, pure, complète. Ils étaient bien, à cette heure, les deux plus heureux mortels qui se puissent rencontrer. Que leur manquait-il? Rien. N'étaient-ils pas réunis? Tout était oublié ; pas une ombre ne vint assombrir la joie dont leur cœur était inondé. Jamais soleil ne s'était levé si radieux sur la tête des deux amants. Editha rompit le silence la première.

— Mais que diriez-vous, Frank, dit-elle en fixant sur lui un regard plein d'une naïve confiance, que diriez-vous, si vous saviez qu'Editha Merédith a douté un instant de votre fidélité?

— Ce que je dirais, ma bien-aimée? Je dirais qu'elle mérite une punition, et c'est ainsi que je la lui inflige.

A ces mots, il imprima un baiser sur son front qui devint pourpre.

— Si c'est ainsi que je dois payer mon indiscrétion, je ferai en sorte, à l'avenir, de ne plus encourir ce châtiment, répondit-elle avec un doux sourire.

Et la gaieté qui, depuis si longtemps, s'était enfuie de son gracieux visage, vint éclairer de ses brillants reflets ses traits épanouis. Le jeune officier, la prenant par la main, la conduisit vers la fenêtre, et, se tenant à côté d'elle, il lui dit :

— Vous ne m'avez pas encore souhaité ma bienvenue ici, Editha.

— Je le fais maintenant. — Sois le bienvenu, mon bien-aimé Frank. Te voilà donc enfin arrivé !

— Oui, ma tendre amie ! oui, je suis venu, et quand je partirai (le ciel veuille que ce soit bientôt!), je t'emmènerai avec moi, si tu n'as pas peur de te confier à un soldat, à un prisonnier !

— Peur de me confier à toi ! — Non, oh ! non, avec toi j'irais jusqu'aux extrémités du monde! Mais je suis faible, bien faible; j'ai bien souffert depuis notre séparation.

— Je sais tout. Ne laisse pas couler ces larmes; ne t'afflige pas, mon Editha. Avec l'aide de Dieu, nous pourrons être réunis pour toujours.

— Tout ce qui dépendra de moi, je le ferai, mon Frank; mais comment ne pas pleurer, quand l'on est sous le coup d'une si horrible catastrophe? Il me semble qu'elle ne date que d'hier; dans notre humble demeure, tout était paix et bonheur. Mon père, ma mère, mon frère y étaient....

— C'est un changement terrible, en vérité; mais celui qui à la brebis, dépouillée de sa toison, promet de rendre l'air plus doux, à la désolation fera succéder le calme; confions-nous en lui dans notre infortune, et il nous consolera.

— Cette triple perte, mon Frank, pour une faible et pauvre jeune fille, est grande à supporter. Et si ce n'était que, depuis ma plus tendre enfance, ce cœur a été nourri dans les principes de notre sainte religion; je ne sais, mais il y a longtemps qu'il se fût brisé sous les chocs multipliés qui l'ont frappé; mais c'est une grande vérité, oui, Dieu rend l'air plus doux à la brebis dépouillée de sa toison.

— Oui, ma chère Editha, et, bien que ses actes envers nous soient quelquefois sévères, ils sont néanmoins toujours miséricordieux. Quelle sera l'issue de la lutte que nous soutenons aujourd'hui contre un ennemi furieux, vindicatif et puissant? Nous l'ignorons. Peut-être sera-ce l'esclavage, peut-être la mort, peut-être l'ignominieux gibet; mais, espérant dans la justice éternelle de notre cause, pleins de confiance dans l'Être suprême, qui est le Roi des rois, nous croyons fermement qu'en définitive notre patrie sortira victorieuse de cette épreuve, que cette guerre se terminera par l'indépendance pour nous et nos enfants. Mais si, au contraire, mon Editha, nous devons succomber; si une mort misérable et impie est notre partage, nous pensons qu'il y a encore assez de vertu parmi les hommes pour repousser toute épithète infamante qu'on voudrait attacher à notre mémoire.

— N'en doute pas, Frank! pour ma part, si ce sacrifice pouvait être nécessaire, je verrais, mais non pas sans douleur; oui, je verrais tous les êtres qui me sont les plus chers, vous-même, hélas, aussi, tomber un à un pour la sainte cause des droits de l'humanité sans murmurer, mais non pas sans regret, mais, hélas! non pas sans verser des larmes amères.

— Je le crois, Editha, et tu es un exemple de plus à ajouter aux mille exemples que fournit notre pays, de femmes possédées de ce saint enthousiasme qui, chaque jour, anime au combat leurs frères, leurs fils et leurs époux!

— Oui Frank Graves! oui! et si ceux là que la nature a formés pour la guerre, pour combattre avec des hommes sur le champ de bataille, venaient à succomber dans la lutte, notre armée ne s'apercevrait pas pour cela qu'elle manque de soldats pour remplir ses rangs.

Tu dis vrai, mon adorée! t n'es que l'écho des sentiments de courage et de patriotisme qui animent ton sexe à l'heure du danger. En m'ouvrant ainsi ton cœur, tu me décides à te découvrir mes projets plus tôt que je ne l'avais résolu. Il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus : trois mois, suivant les calculs ordinaires du temps; mais ces trois mois m'ont semblé, à moi, trois siècles. Quoiqu'absente, ai-je besoin de le dire? votre image a toujours été présente à mon esprit. Editha pourrait-elle en dire autant?

— Frank Graves! chaque jour, chaque nuit, à l'heure de la vie calme et unie comme au milieu des plus cuisantes douleurs, en face du danger et de la mort, votre Editha n'a pas cessé un seul instant de songer à son fiancé, à son époux.

— Merci, ma bien-aimée, merci! Mais quelle que soit ma joie de savoir qu'au milieu de telles scènes vous ne m'avez point oublié, ne croyez point que je sois assez égoïste pour ne point sentir vivement vos infortunes et votre affliction.

Le jeune Graves, pressant alors la main de sa maîtresse entre les siennes, lui déroula le plan qu'il avait formé pour échapper de la ville, plan déjà mûri depuis longtemps et prêt à recevoir au premier moment son exécution. Un batelier, sur la foi duquel il pouvait compter, attendait sa venue dans un lieu voisin de l'église de la Trinité, sur la côte, pour le conduire sur

la rive opposée de l'Hudson. Afin d'assurer plus efficacement le succès de ce plan, ils avaient choisi l'heure de minuit pour effectuer l'entreprise, parce qu'ils supposaient qu'à ce moment il serait plus difficile à la sentinelle de les surprendre.

Ce n'était pas, du reste, une tentative sans danger. Elle requérait les plus grandes précautions : il fallait d'abord franchir les sentinelles qui gardaient la côte, et, de plus, s'ils venaient à être découverts, même après avoir gagné le milieu de la rivière, les vaisseaux qui stationnaient dans le courant du fleuve pouvaient faire échouer leur projet de fuite. On pouvait échapper sans doute; mais les chances étaient périlleuses. Il avait résolu toutefois de les tenter. Après avoir tout dit, les difficultés et les dangers de l'entreprise, il termina ainsi :

— Et maintenant, mon Editha, parlez : êtes-vous toujours décidée à vous confier à ma conduite?

— Me confier à toi ! oui, maintenant et toujours ! Ah! de mon consentement, nous ne nous séparerons plus ! répondit l'héroïque et confiante jeune fille avec enthousiasme.

— Alors, s'écria son amant transporté de joie, alors, une heure avant minuit vous me trouverez a votre porte. Cette nuit même, et pas une autre, car je pourrais être emprisonné, nous tenterons de fuir. Je frapperai trois coups à la porte, ouvrez-la et suivez-moi. Mettez un manteau sur vos épaules pour vous protéger contre l'air humide de la nuit. Et maintenant, adieu, ma bien-aimée Editha, je cours tout préparer. Priez le ciel qu'il nous seconde Encore une fois, adieu !

La pressant alors sur son cœur, il imprima un baiser sur son front pâle et quitta l'appartement.

Tout semblait présager le succès. Quelques jours auparavant, Frank Graves avait rendu sa parole à l'officier qui avait la surveillance des prisonniers, se proposant de saisir la première occasion favorable pour s'échapper. Cet officier, soit parce qu'il le considérait comme un ami du colonel Haviland, soit par une négligence inexplicable, n'avait pas eu la précaution de l'enfermer, ce qui lui donna le temps de faire tous les préparatifs nécessaires à sa délivrance. Une autre source de satisfaction infinie et tout à fait inattendue fut le prompt acquiescement d'Editha à l'accompagner, d'Editha qu'il se proposait d'épouser aussitôt qu'ils auraient atteint un lieu de sûreté.

Pour un cœur ardent, pour un généreux esprit qui brûle de se distinguer, le seul fait d'être prisonnier, quelque honorables ou légères d'ailleurs que soient ses chaînes, est un supplice affreux, un supplice qui remplit d'amertume et de fiel toutes les heures de son existence. Aussi, avec quelle ardeur il salue la perspective même la plus éloignée de délivrance. Pour un esprit ainsi constitué, il n'est point de dangers qui puissent arrêter l'exécution de ses desseins : il marche droit devant lui, et, le plus souvent, grâce à son intrépidité, il triomphe de tous les obstacles.

Dans le cas dont il s'agit néanmoins, Frank Graves n'envisageait qu'avec une sorte d'épouvante le danger de son entreprise. En effet, ce danger ne l'atteignait pas seul ; il menaçait une autre personne qui lui était plus chère que la vie, dont l'heureuse enfance s'était écoulée près de la sienne, et qui maintenant, accablée sous le poids des plus horribles désastres, chancelait encore brisée par la maladie. Quand il se représenta cette femme si frêle, et se levant à peine de son lit de douleur pour s'exposer aux périls de cette aventure, l'irrésolution s'empara pour un instant de son âme. Il douta s'il ne devait pas plutôt abandonner son projet et se laisser aller au courant des choses. Mais ces incertitudes, ces fluctuaions d'esprit ne durèrent qu'un moment; il ne lui fallut que reporter sa pensée sur la malheureuse situation de son pays, pour recouvrer toute sa fermeté; il résolut donc d'exécuter son dessein à tout hasard.

A l'heure fixée, il se rendit en conséquence à la maison du colonel Haviland. Editha l'attendait déjà à la porte ; il la conduisit immédiatement au lieu de l'embarcation. Le batelier y était, épiant avec anxiété leur arrivée; les fit placer aussitôt dans l'esquif. Ce jour-là, le soleil était à peine disparu derrière l'horizon, que la nuit était venue, sombre et orageuse. Le vent, froid et pénétrant, chassait avec bruit les vagues, qui roulaient en grondant. Ils réussirent à franchir la sentinelle sans être remarqués, et leur petite barque s'avançait rapidement vers la côte opposée.

Tout à coup le vent redoubla de violence, et de temps à autre le roulement d'un tonnerre encore éloigné vint frapper leurs oreilles. Un éclair sillonna la nue; un autre coup de tonnerre, mais plus rapproché, suivit. — Une seconde ou deux s'écoulèrent, et, l'instant d'après, la pluie se précipita par torrents.

Les voyageurs étaient dans le plus grand danger. A la poupe se tenaient les deux amants, dans les bras l'un de l'autre, et cherchant mutuellement à se rassurer. C'était tout ce que le batelier pouvait faire que d'empêcher l'esquif de sombrer entre les vagues. Le tonnerre et les éclairs qui illuminaient le ciel et les eaux formaient le spectacle le plus terrible. C'est à peine s'il brillait aux yeux des fugitifs une lueur d'espérance. La tempête redoublait de furie, et, pour échapper au naufrage, le jeune Graves se vit dans la nécessité de déposer sur la poupe son doux fardeau, son Editha tremblante, pour vider l'eau du bateau, qui s'était empli d'une manière effrayante et ne pouvait plus manœuvrer.

Allégé bientôt, grâce à l'activité de Frank, l'esquif se mit à fendre les vagues avec plus de légèreté, et le vent, le poussant directement vers la côte, l'espérance commença à renaître dans leurs cœurs. Ils avançaient rapidement; quelques minutes encore, et ils allaient toucher la terre.

Mais voilà qu'un ennemi plus dangereux et plus vindicatif encore que la tempête est sur leurs traces. Ils ont été découverts, à la clarté des éclairs, par les vaisseaux anglais. A l'artillerie du ciel ont succédé les rugissements du canon. Un coup part, coup fatal; il vient, il arrive, portant la mort sur ses ailes. Il atteint et fracasse la barque. Un éclat vole et frappe la pauvre jeune fille. Elle pousse un cri d'agonie, entr'ouvre ses lèvres décolorées, fait un effort pour parler, étend les bras, chancelle et tombe.

Frank Graves reçoit sur son cœur Editha Mérédith. Hélas ! ce n'était plus qu'un corps sans vie. Eperdu, le jeune homme s'élance avec une sorte de frénésie hors du bateau brisé dans les vagues, emportant entre ses bras le cadavre de sa maîtresse. Il fend les flots, il lutte avec une force en quelque sorte gigantesque, jusqu'à ce qu'enfin il ait gagné la côte. Froide, glacée était cette forme chérie de la femme qu'il adorait, lorsqu'il la retira de l'eau et la déposa sur le gazon.

Plusieurs coups suivirent celui qui avait eu un si fatal résultat, mais ils n'atteignirent point l'infortuné Frank, qui appelait en vain le trépas; car lui aussi voulait mourir; mais vœux stériles! on eût dit que la mort, satisfaite de la proie qui venait de lui être offerte, détournait les coups dirigés contre lui.

Lontemps, bien longtemps Frank Graves demeura comme anéanti. Enfin il revint à lui. Le jour suivant, il déposa le corps mutilé de sa bien-aimée Editha au pied de la colline, sur les bords de l'Hudson, près de l'endroit où elle avait perdu si misérablement la vie. Aucune pierre n'indiqua la place de la sépulture.

Quelques années après, alors que son pays avait conquis son indépendance, le jeune officier, qui avait vaillamment contribué à ce glorieux résultat, vint se fixer dans le voisinage du tombeau où reposait son amante, et chaque soir, à l heure de minuit, il venait s'agenouiller sur le tertre couvert de gazon qui renfermait les restes inanimés de sa fiancée, appelant son Editha et l'invoquant avec un accent non moins passionné que lorsque, parée de toutes les grâces de la jeunesse, elle était là devant lui, souriante et tendant son front timide à son chaste baiser.

Frank Graves, inconsolable, eut la douleur de survivre longtemps encore à la perte de son bonheur. Les événements de cette terrible nuit, toujours présents à sa mémoire, lui retraçaient sans cesse l'image d'Editha expirante, d'Editha la douce et belle jeune fille, dont le trépas avait consommé le dernier sacrifice d'une famille que ses vertus rendaient digne d'un tout autre destin.

ORHAIRE FOURNIER.

UN PARIA.

SOUVENIRS DE COLLÉGE.





Gavarni n'a pas créé les *Enfants terribles*, il a pris la nature sur le fait; voilà tout. Seulement il a su rendre avec ce talent inimitable, avec cette verve mordante qui le caractérisent, les études et les impressions qu'il avait recueillies. Gavarni n'est pas purement et simplement un peintre, un artiste; c'est aussi, osons dire le mot, car nous n'en voyons pas d'autre à appliquer, un moraliste. — Un moraliste? — Eh! quoi, nous dira-t-on, vous mettez Gavarni sur un pied d'égalité avec la Bruyère et la Rochefoucauld? — Eh pourquoi pas, s'il vous plaît? Les *Caricatures* de Gavarni, puisqu'on est convenu de les appeler ainsi, renferment, pour la plupart, leur moralité aussi bien que les *Caractères* de l'un et les *Maximes* de l'autre. La Fontaine, — et vous ne nierez pas que celui-là ne soit un moraliste, je pense! — La Fontaine a mis en récit, il y a quelques cinquante ans, ce que Gavarni a mis en action de nos jours. Le bonhomme n'a-t-il pas dit de l'enfance :

... Cet âge est sans pitié.

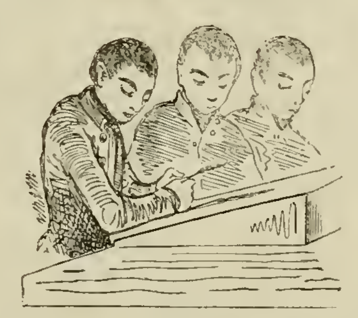
Or, le bonhomme n'entendait pas poser en principe, je vous jure, que tous les enfants étaient méchants et vicieux; mais bien que la méchancheté était chez eux la suite inévitable de l'irréflexion et de la légèreté naturelles à leur âge.



Mais notre opinion sur Gavarni n'est, à tout prendre, qu'une opinion, que nous avons et que nous gardons comme bonne. Libre à ceux de nos lecteurs qui ne la goûteront pas de la considérer comme un sophisme. Que ceux-là nous la pardonnent donc, comme toutes les autres hérésies que nous pourrions leur débiter à propos de ce pauvre Paria que nous voulons mettre en scène à leur intention, et qu'ils n'en soient pas moins persuadés pour cela, que nous sommes, surtout, animés du désir le plus sincère de nous trouver de leur avis. — *Honni soit qui mal y pense*, comme disait le galant monarque d'Angleterre, dont le royal amour donna naissance à l'ordre le plus glorieux que possède encore à l'heure qu'il est la Grande-Bretagne.

Ceci convenu, nous entrons en matière, sans plus de préambule.

En 1840, je faisais ma rhétorique au collége royal de Charlemagne, en compagnie de soixante autres jeunes gens environ, avides comme moi, de liberté, d'émancipation. Aspirant tous à



cette vie indépendante que nous rêvions si facile et si heureuse, il nous semblait qu'on respirait mal entre les quatre grands murs de notre vieille institution de la rue Culture-Sainte-Catherine, — et pourtant quel air on respirait là! — Les dernières années de collége sont celles qu'on supporte le plus impatiemment. On est arrivé à cet âge qui est le dernier degré à franchir pour passer d'enfance à jeunesse; c'est-à-dire, pour échanger ses bonnes dispositions contre ces qualités, ses mauvais penchants contre des vices. On éprouve un besoin invincible de mouvement, on s'élance par la pensée vers cet inconnu qui est la vie réelle, la vie de ce monde, qu'on n'a vu encore que le dimanche et les jours de fête, partant endimanché et joyeux; on a devant les yeux comme un prisme qui teint des plus riantes couleurs cet avenir qui doit bientôt s'ouvrir avec les portes du collége, et le cœur rempli d'espérance et d'ardeur, on voudrait hâter, au prix de son sang, les longues heures qui séparent en-

core le jour présent du lendemain. Que de désillusions suivent trop souvent ces beaux rêves!

Non pas que nous voulions faire ici l'apologie de la vie claustrale du collège. Nul ne l'a supportée avec plus d'impatience que nous, nul moins que nous ne l'a regrettée, et nous sommes entièrement de l'avis de cette bonne et spirituelle femme qui disait : « Je ne sais pourquoi on veut toujours placer le bonheur dans l'enfance ; m'est avis que c'est parce qu'on ne peut guères le loger ailleurs. » Nous analysons des impressions qui sont peut-être indispensables pour bien comprendre la suite de de ce récit, voilà tout!

A cette époque de la vie, disions-nous, le joug que l'enfant a souffert sans amertume devient insupportable au jeune homme. Le premier poil de sa moustache est le signal de la première révolte sérieuse de sa raison ; dès lors, tout le temps qu'il passe sur les bancs des classes, est un temps d'épreuve et de lutte contre ses émotions et ses désirs ; tout ce qui, autour de lui, prend la forme d'un ordre, porte l'apparence d'une autorité l'importune et le blesse, au point de faire naître quelquefois en lui des haines qui, si elles n'ont pas la durée de celles qui naissent dans l'âge mûr, ont, du moins, toute la vigueur des premiers sentiments imprimés à l'âme.

Cette digression faite, et c'est la dernière, je vous jure, je reviens rue Culture-Sainte-Catherine.

Nous avions, en 1840, pour maître d'étude, un homme qui paraissait avoir cinquante ans environ, et que j'appellerai Leclerc. Ceux qui l'ont connu avec moi le reconnaîtront bien sous ce nom supposé. M. Leclerc, notre maître d étude, malgré les nombreux cheveux gris argentant une chevelure d'un fort beau noir, avait la force et l'agilité d'un homme de trente ans. Ses yeux fiers et hardis, étaient encore animés de tout le feu de la jeunesse. Lorsque parfois il redressait sa taille, un peu voûtée par habitude ; lorsqu'il relevait la tête, dans un moment de colère ou d'enthousiasme, on eût dit qu'il rajeunissait tout à coup de vingt ans. Mais ces instants étaient rares, il fallait que M. Leclerc s'oubliât pour se montrer ainsi à nos yeux. C'étaient des éclairs que beaucoup de nos condisciples n'avaient même pas remarqués, et qui me sont revenus à la mémoire, lors des événements qui forment le drame de cette histoire. Pour tous, à de rares exceptions près, M. Leclerc, notre maître d'étude, était presque un vieillard prenant peu de soin de sa personne, laissant pousser toute sa barbe, qu'il ne coupait jamais; mais cependant d'une propreté minutieuse pour sa garde robe, du reste, assez chétive. Il y avait deux ans que M. Leclerc était maître d'étude de la classe de rhétorique, et on lui avait toujours vu la même redingote vert russe, à la propriétaire, toujours brossée, toujours exactement boutonnée du haut en bas, et, ce qui paraissait pus fort, le même chapeau, brossé et luisant aussi, mais assez râpé pour indiquer à une première inspection, le long usage qu'il avait fait a son propriétaire. M. Leclerc portait, du reste, des bottes parfaitement cirées et du linge très-blanc.

Notre maître d'étude était d'un caractère mélancolique; observateur par désœuvrement, plus peut-être que par nature, il nous connaissait tous à fonds, je crois. Il paraissait y avoir chez lui un grand fonds d'instruction, et des esprits plus graves que les nôtres se seraient sans doute étonnés avec raison de voir cet homme se résigner à garder philosophiquement la position précaire qu'il occupait dans notre institution. Mais nous avions bien autre chose à penser vraiment! Ce qui nous frappait, c'était de voir M. Leclerc nourri, logé et chauffé, défrayé en un mot de tous les frais que supporte le commun du martyre, ne pas prendre sur les huit cents francs ou mille francs qu'il touchait pour appointements, de quoi s'acheter une redingote et un chapeau neuf, et ne pas remplacer par des bottes neuves les bottes rapiécetées qu'il portait habituellement. M. Leclerc, nous le savions, n'allait pas au café avec ses collègues; il avait des façons taciturnes et sauvages, il ne frayait avec personne, ne se confiait a personne, il n'était ni dépensier ni expansif. La conclusion était toute simple. Pour nous qui jetions notre argent dans des futilités aussitôt que nous l'avions reçu, cet homme était un avare qui entassait sou sur sou plutôt que d'aller à l'estaminet comme ses confrères et de trancher comme eux des dandys du Marais.

Ce jugement, une fois porté, fut sans appel. La pensée ne nous vint pas ni aux uns ni aux autres qu'il y eût derrière cette rapacité apparente une vieille mère à secourir, une misère à adoucir, qu'au lieu d une action vile, il se cachât la une noble action. Non! non, nous supposâmes le mal d'abord, et nous l'acceptâmes sans restriction. Je vous l'ai dit, l'enfance est sans pitié. Et pourtant nous étions déjà de grands enfants!

Dès lors M. Leclerc eut son sobriquet. On l'appela Harpagon. Ce fut un de mes bons camarades, Jules Duchemin (prenez ce nom pour le sien si vous voulez) qui le baptisa ainsi. Jules Duchemin avait une antipathie secrète contre notre maître d'étude. Un jour, il l'avait surpris pendant une heure de récréation occupé à raccommoder la grande redingote que vous savez, et mon ami, qui avait déjà à cette époque les dispositions satyriques qu'il a revélées depuis au grand jour, composa à cette occasion, sur un air du *Bouffe et le Tailleur*, une chanson qui fit fortune parmi nous et qu'on chantait au nez et à la barbe de celui qui en était le héros.

Les écoliers sont bavards et indiscrets. M. Leclerc sut bientôt quel était l'auteur du sobriquet d Harpagon et de la fameuse chanson satyrique. Au reste il eût pu facilement le deviner. Duchemin avait une réputation faite. Il chansonnait bêtes et gens, depuis le chien de garde jusqu'au chef de l'établissement. De ce jour, il y eut, moins que jamais, et cela se comprend, sympathie entre l'élève et le maître d'étude. L'élève n'était déjà plus un enfant, en sorte que M. Leclerc se laissa entraîner plus facilement à prendre a cœur les railleries de Duchemin. Ses manières naturellement peu bienveillantes, devinrent plus rudes et plus moroses encore. Sa sévérité fut presqu'une persécution, et elle s'attacha particulièrement à Duchemin, son ennemi déclaré.

Quelques mois se passèrent. Une véritable lutte de mauvais procédés et de contrariétés réciproques s'était établie entre le maître et les élèves. Le premier avait perdu le sang-froid et la dignité qui eussent fait sa puissance; il devait être le moins fort.

Après maintes taquineries que je ne vous raconterai pas, car il faudrait vous renvoyer encore à La Fontaine, Duchemin blessé un beau jour dans son amour-propre, jura de se venger du tyran qui nous opprimait. C'était un cœur généreux que Duchemin, mais bouillant et vindicatif, plein de fermeté et d'audace.

Il réfléchit à sa vengeance, et il en vint naturellement à se demander à lui-même quelle était la vie extérieure de cet homme, son ennemi, et quel mystère cachait cette économie singulière qu'on lui reprochait. Il surveilla d'abord toutes ses démarches dans la maison, et il remarqua que notre maître d'étude, contrairement aux habitudes admises, faisait toujours sa toilette, et changeait de linge le dimanche et le jeudi dans une chambre commune où tous les maîtres d'étude avaient leurs malles et leurs nippes. N'y avait-il pas une cause à cet isolement régulier et affecté? Ce rendez-vous pris avec une heure fixe et invariable ne cachait-il pas un fait répréhensible? Je ne vous dirai pas tout ce que mon ami Duchemin chercha et inventa de suppositions folles et inouïes. Toujours est-il qu'il résolut de lever ses doutes dès que l occasion se présenterait.

Au dehors il avait fait prendre d'exactes informations. Un homme qu'il avait payé pour suivre et espionner M. Leclerc lui apprit que notre maître d'études se rendait chaque fois qu'il sortait, rue du Roi de Sicile dans une maison d assez chétive apparence, et chez une jeune fille âgée de seize à dix huit ans qui sortait rarement et dont on ne savait rien dans le quartier, sinon que M. Leclerc passait auprès d'elle de longues heures.

Pour le coup, Duchemin tenait sa vengeance. Il n'y avait pas à douter. Notre maître d'étude en cheveux blancs était un séducteur de jeunes filles ; il tenait en charte privée une pauvre enfant de seize ans. L'imagination et la colère de mon jeune camarade montèrent à l'unisson, et son rôle s'éleva dans son

son esprit aux proportions chevaleresques d'un audacieux redresseur de torts et d'un généreux libérateur.

Je ne sais comment fit Duchemin, mais il vit cette jeune fille. — C'était un ange de candeur et de beauté. Il la suivit, — un jour qu'elle allait porter à un magasin des ouvrages d'aiguille. Elle travaillait, elle avait un état, elle était lingere, je crois Duchemin aborda, je ne sais non plus comment, la jeune fille; c'était, et c'est encore aujourd'hui un joli garçon à l'œil bleu et limpide, au regard inspiré de l'artiste, aux cheveux noirs et un peu en désordre, au geste brusque, à la voix douce et persuasive. Il parla à Louise (elle s'appelait ainsi); il lui parla de tout au monde, excepté de M. Leclerc, dont il n'osa prononcer le nom. Le pauvre lycéen était venu avec les projets entreprenants d'un Lovelace ou d'un Faublas, et il ressentit malgré lui toute la timidité et tout l'amour d'un chevalier des Grieux. Mais il n'avait pas affaire à une Manon Lescaut; on lui répondit poliment, on le remercia de l'offre obligeante qu'il faisait de son bras, on le regarda avec un sourire assez doux, mais on le repoussa, et cela sans minauderie, sans colère, mais avec une fermeté digne qui anéantit et découragea le pauvre garçon. En sorte qu'au lieu de se venger glorieusement en enlevant à notre maître d'étude celle qu'il supposait sa maîtresse, il revint tout bonnement battu et amoureux.

Vous savez ce que c'est que l'amour à cet âge. Rien n'égala celui de mon ami, si ce n'est la haine qu'il voua de ce jour plus implacable encore à son heureux rival. De ce jour, il s'ingénia à trouver l'occasion de blesser le pauvre maître d'étude, de l'humilier à tout propos. Il se lança à sa poursuite, comme un chien sur le gibier, le tenant sans cesse en arrêt, ne le perdant pas de vue, et aiguisant sur lui sa verve satyrique et implacable.

Un jour il lui vint à la pensée de savoir ce que pouvait faire son ennemi, seul et enfermé dans cette fameuse chambre qui était, nous l'avons dit, commune à tous les maîtres d'étude de la pension.

Tous les hommes ont des pressentiments. Duchemin me l'a dit souvent depuis, il hésita à suivre M. Leclerc et à l'espionner lui-même. Cependant la curiosité l'emporta.

Un jeudi à huit heures, M. Leclerc monta, selon son invariable habitude, à la chambre commune. Jules le suivit de loin.

Il entendit la porte s'ouvrir et se fermer à l'intérieur. La clef avait été retirée. Il avança tout doucement à pas de loup vers cette porte, regarda bien autour de lui si personne ne l'apercevait, puis il mit son œil à la serrure, et vit ce qui se passait dans la chambre.

Bien grand fut son désappointement. M. Leclerc s'occupait tout simplement de sa toilette.

Jules allait se retirer, honteux de sa curiosité, honteux surtout de ses folles et extravagantes suppositions. C'était la montagne qui accouchait d'une souris..

Malgré lui, le bon sens naturel de mon ami l'emportait sur ses antipathies; il en était arrivé en une minute à se faire des reproches à lui-même.

A cet instant, je ne sais par quelle fatalité, la pensée de Louise traversa son cerveau, et involontairement il resta encore l'œil appliqué au trou de la serrure.

M. Leclerc tournait le dos à Duchemin.

Tout à coup celui-ci tressaillit et se rapprocha davantage de l'ouverture; puis, réprimant un cri qu'il allait pousser malgré lui, il s'élança dans l'escalier qu'il descendit précipitamment.

Il était pâle, ses traits étaient bouleversés.

— Oh! j'ai ma vengeance! s'écria-t-il!... L'infâme! Pauvre Louise!

Et il courut à la cour, où nous étions en train de dévorer le morceau de pain qui composait notre premier repas.

Cinq minutes après, nous savions tous ce que Duchemin avait vu dans la chambre commune des maîtres d'étude.

Il avait vu, imprimées en caractères ineffaçables, incrustées dans les chairs, comme un opprobre vivant avec le corps pour ne mourir qu'avec lui, il avait épelé, sur l'épaule de cet homme qu'il épiait, comme sur un livre sanglant et fatal, deux lettres, stigmate infamant d'une condamnation infamante, les deux lettres dont on marquait les forçats : T. F.

M. Leclerc, notre maître d'étude, était un forçat libéré.

JULES BORDOT.

(*A terminer.*)

LA PHYSIOLOGIE DU GOUT,

Par Brillat Savarin,

Nouvelle édition illustrée, publiée par de GONET, éditeur, rue des Beaux-Arts.

EXTRAITS.

Méditation VII. — De la Friture.

Les choses frites sont bien reçues dans les festins; elles y introduisent une variation piquante; elles sont agréables à la vue, conservent leur goût primitif, et peuvent se manger à la main, ce qui plaît toujours aux dames.

La friture fournit encore au cuisinier bien des moyens pour masquer ce qui a paru la veille, et leur donner au besoin des secours pour les cas imprévus; car il ne faut pas plus de temps pour frire une carpe de quatre livres que pour cuire un œuf à la coque.

Tout le mérite d'une bonne friture provient de la *surprise;* c'est ainsi qu'on appelle l'invasion du liquide bouillant qui carbonise ou roussit, à l'instant même de l'immersion, la surface extérieure du corps qui lui est soumis.

Au moyen de la *surprise*, il se forme une espèce de voûte qui contient l'objet, empêche la graisse de le pénétrer, et concentre les sucs, qui subissent ainsi une coction intérieure qui donnent à l'aliment tout le goût dont il est susceptible.

Pour que la *surprise* ait lieu, il faut que le liquide brûlant ait acquis assez de chaleur pour que son action soit brusque et instantanée; mais il n'arrive à ce point qu'après avoir été exposé assez longtemps à un feu vif et flamboyant.

On connaît par le moyen suivant que la friture est chaude

au degré desiré. Vous couperez un morceau de pain en forme de mouillette, et vous le trempez dans la poêle pendant cinq à six secondes; si vous le retirez ferme et coloré, opérez immédiatement l'immersion, sinon il faut pousser le feu et recommencer l'essai.



La *surprise* une fois opérée, modérez le feu, afin que la coction ne soit pas trop precipitée, et que les sucs que vous avez renfermés subissent, au moyen d'une chaleur prolongée, le changement qui les unit et en rehausse le goût.

Méditation VIII. — De la soif.

En 1787, on vit mourir un des cent-suisses de la garde de Louis XVI, pour être resté seulement vingt-quatre heures sans boire.

Il était au cabaret avec quelques-uns de ses camarades; là, comme il présentait son verre, un d'entre eux lui reprocha de boire plus souvent que les autres et de ne pouvoir s'en passer un moment.

C'est sur ce propos qu'il gagea de demeurer vingt quatre heures sans boire, pari qui fut accepte, et qui était de dix bouteilles de vin à consommer.



Dès ce moment, le soldat cessa de boire, quoiqu'il restât encore plus de deux heures à voir faire les autres avant que de se retirer.

La nuit se passa bien, comme on peut croire; mais, dès la pointe du jour, il trouva très dur de ne pouvoir prendre son petit verre d'eau-de-vie, ainsi qu'il n'y manquait jamais.

Toute la matinée, il fut inquiet et troublé; il allait, venait, se levait, s'asseyait sans raison, et avait l'air de ne savoir que faire.

A une heure, il se coucha, croyant être plus tranquille : il souffrait, il etait vraiment malade; mais vainement ceux qui l'entouraient l'invitaient-ils à boire, il prétendait qu'il irait bien jusqu'au soir; il voulait gagner la gageure, à quoi se



mêlait sans doute un peu d'orgueil militaire qui l'empêchait de céder à la douleur.

Il se soutint ainsi jusqu'à sept heures; mais, à sept heures et demie, il se trouva mal, tourna à la mort, et expira sans pouvoir goûter à un verre de vin qu'on lui présentait.

Méditation XVIII. — Un Gastronome de 78 ans.

Membre de la famille de Brillat Savarin.



Gustave Havard, éditeur rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

MELECHSALA.



PENDANT une nuit d'insomnie, notre saint-père Grégoire, le neuvième du nom qui occupât la chaire de saint Pierre, eut une inspiration, mais non pas celles qui viennent du ciel. Il était sous l'influence de l'esprit de chicane et de la politique, qui lui soufflait de rogner le fouet de l'aile à l'aigle allemand, pour qu'il ne s'élevât pas au dessus de l'orgueilleuse Rome. A peine les premiers rayons du soleil doraient-ils le vénérable Vatican, que Sa Sainteté sonnait le camérier de service et lui donnait ordre de faire assembler le sacré collége; puis elle se leva, célébra une messe solennelle, revêtue de ses habits pontificaux, et fit faire une procession; à quoi tous les cardinaux, qui devinaient facilement les saintes intentions de Grégoire et tout ce qu'il projetait pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de la chrétienté, donnèrent tout de suite leur assentiment.

Puis un nonce vola vers Naples, où l'empereur Frédéric de Souabe tenait alors sa cour. Le pieux messager était porteur de deux boîtes, l'une pleine du miel de la persuasion, l'autre contenant l'étincelle qui devait allumer la foudre de l'excommunication, dans le cas où le turbulent fils de l'Eglise ne voudrait pas vouer obéissance au saint-père. Quand le prélat arriva à la cour, il n'oublia rien pour faire goûter l'excellence du contenu de la première boîte. Mais Frédéric était un fin matois qui dépista bientôt le goût véritable du baume et ne s'y laissa pas prendre. Alors le nonce ouvrit la seconde boîte et en fit jaillir quelques étincelles sur la barbe et la peau impériales, qui flambèrent douloureusement. Sa Majesté comprit que le doigt de Grégoire devait être d'un poids considérable. Il en prit son parti et souscrivit généreusement à l'obligation d'aller, sur l'ordre de Sa Sainteté, faire la guerre en Orient. Il donna rendez-vous à ses princes et à ses grands dans la terre promise. Ceux-ci donnèrent leurs ordres aux comtes et aux feudataires, et les comtes et les feudataires à leurs chevaliers et à leurs nobles, et tous ces seigneurs, accompagnés de leurs écuyers et de leurs hommes d'armes, se mirent en selle, et s'assemblèrent chacun autour de sa bannière.

Après celle de la Saint-Barthélemi, aucune nuit n'engendra autant de désolation et de douleur dans le monde, que celle où le vicaire de Dieu sur terre occupa son insomnie du projet d'une désastreuse croisade. Hélas! que de larmes brûlantes elle fit couler! Toute une génération de héros allemands se flétrit dans les flancs des chevaliers pèlerins, comme les germes de plantes vertes et succulentes se dessèchent au souffle du sirocco dans les déserts de la Syrie. Mille heureuses unions furent déchirées; dix mille fiancées, tristes comme les filles de Sion captives, pleuraient et gémissaient, pendant que cent mille attrayantes filles croissaient et se développaient en vain et s'étiolaient inu-



tilement, sans qu'aucun amour vînt leur échauffer le cœur.

Parmi les épouses délaissées auxquelles l'insomnie du pape avait enlevé l'époux fidèle, se trouvait sainte

Elisabeth, femme du landgrave de Thuringe, et Odile, comtesse de Gleichen, qui, à la vérité, ne jouissait pas du renom de sainteté, mais qui, en raison de sa beauté et de sa vertu, était une des personnes les plus accomplies de son temps.

Le landgrave Louis, fidèle feudataire de l'empereur, fit publier dans ses terres que tous ses vassaux eussent à se rassembler et à le joindre dans son camp Beaucoup obéirent; mais le plus grand nombre chercha des excuses pour se débarrasser du pèlerinage lointain et dangereux. L'un avait la fièvre, l'autre la gravelle; le cheval de celui-ci crevé, l'armure de celui-là hors de service.

Il n'y eut que le comte Ernest de Gleichen et quelques-uns de ses vasseaux, qui, étant sans attachement ni liens qui les retinssent, armèrent leurs cavaliers pour l'expédition, et se rendirent dispos et prêts à combattre au lieu fixé pour la réunion. Le comte était marié depuis deux ans, et la comtesse l'avait rendu père de deux enfants, un garçon et une fille, qui, selon les us et coutumes de cet âge antique, avaient été mis au monde avec autant de facilité et de promptitude que de notre temps il faut de précaution et de science; elle portait dans son sein un troisième gage de l'amour de son mari; pauvre enfant qui, grâce à l'insomnie néfaste de Grégoire, ne devait pas recevoir les caresses paternelles.

Quoique le comte se montrât d'une mâle trempe de caractère et à la hauteur de sa résolution, la nature le subjugua néanmoins quand le moment des adieux fut arrivé. Les sentiments puissants de l'amour et de la douleur éclatèrent surtout, lorsqu'il vit sa femme saisir brusquement son fils endormi et le lui présenter pour qu'il lui donnât aussi le baiser d'adieu. A cet aspect, le guerrier n'y tint plus. Ses lèvres tremblèrent, des sanglots s'échappèrent de son cœur, il saisit l'enfant et le pressa contre l'enveloppe d'acier qui couvrait sa poitrine, et le recommanda, ainsi que la comtesse, à la protection divine. Quand il descendit avec sa longue file de cavaliers le chemin tortueux du château, Odile, assise à une fenêtre, le suivit des yeux jusqu'à ce que sa bannière, sur laquelle elle avait brodé elle-même la croix rouge des croisés, disparût.

Le landgrave Louis fut enchanté de voir arriver au trot cette belle troupe de chevaliers et d'écuyers; mais quand il eut salué le comte et qu'il eut remarqué l'abattement répandu sur ses traits, il éprouva un mouvement de colère, croyant que son vassal ne marchait qu'à contre-cœur à la sainte expédition. Le soupçon fronça ses sourcils et gonfla ses nobles narines. Le comte était doué d'un regard perspicace; il comprit tout de suite le motif de ce changement subit, et s'avançant franchement vers son suzerain, il lui découvrit la cause de son abattement.

Le landgrave, a cet éclaircissement, lui saisit cordialement la main et lui dit :

« S'il en est ainsi, le soulier nous blesse tous les deux au même endroit. Mais prenez courage. Pendant que nous combattrons, nos femmes prieront Dieu que nous leur apportions gloire et renom. »

Tel était l'usage jadis : quand le mari partait pour la guerre, sa ménagère restait seule et silencieuse dans sa chambrette, jeûnant, priant et faisant continuellement des vœux pour son heureux retour. Cet usage vénérable n'est plus général de nos jours, et déjà il était fort tombé à l'époque de la dernière croisade, comme le prouva l'heureux accroissement des familles dont les chefs étaient en Orient, occupés à combattre les infidèles.

La pieuse Elisabeth avait ressenti autant de douleur de la séparation qu'Odile elle-même. Bien que le landgrave fût d'une humeur un peu violente, elle vivait cependant dans la meilleure harmonie du monde avec lui. Quelques historiens, pensant sans doute qu'il est impossible d'habiter si longtemps avec une sainte sans se trouver en quelque sorte pénétré soi-même de sa sainteté, vont jusqu'à lui donner à lui-même le titre de saint. Mais en cela il faut interpréter ce mot par l'épithète d'honorable ou autre de cette valeur, comme de nos jours encore on emploie les qualificatifs de grand, de magne, de très-noble, très-honorable, doctissime, etc., qui ne signifient ordinairement que doré sur tranche. D'après toutes les circonstances que l'histoire nous a conservées, les sérénissimes époux n'étaient pas toujours d'accord dans l'exercice des œuvres de sainteté, et les puissances célestes étaient obligées d'intervenir pour maintenir la paix conjugale, comme le prouve l'exemple suivant.

La sainte comtesse avait introduit à sa cour, et au plus grand scandale des friands seigneurs et pages gourmands, l'habitude de desservir intacts de sa table les plats les mieux garnis, qu'elle se donnait la satisfaction de distribuer de sa propre main aux pauvres affamés, dont un grand nombre assiégeait journellement les abords du château. Cette louable coutume amena bientôt des plaintes de la part du landgrave, qui, selon l'usage de tout seigneur, prétendait retrouver ses grosses prodigalités sur les petites épargnes de chaque jour. Son goût pour l'économie le poussa même à cette extrémité, qu'il refusa de fournir plus longtemps à ce genre d'aumône, qui était réellement devenu chez sa femme une véritable manie, toute chrétienne et digne d'éloges qu'elle fût d'ailleurs.

Mais un jour elle ne put résister au penchant de la bienfaisance et de la charité, et peut-être un peu au désir d'enfreindre l'autorité maritale : elle fit signe à ses femmes, qui desservaient, de réserver quelques plats auxquels on n'avait point touché, elle les arrangea dans une corbeille qu'elle garnit encore de pains de pur froment; puis, sa contrebande au bras, elle se fit ouvrir la poterne dérobée, et sortit.

Mais les espions que le landgrave avait établis à toutes les issues vinrent bientôt lui rendre compte de ce qui arrivait. Il descendit aussitôt dans la cour, et fit baisser le pont-levis comme pour aller respirer l'air. Dès qu'Elibeth entendit résonner ses éperons d'or, elle fut saisie d'effroi, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle cacha comme elle put la preuve de sa désobéissance sous son tablier, ce voile modeste des charmes et des ruses féminines. Mais, quelque inviolable que puisse être cet asile pour des douaniers et des percepteurs de droits, il ne l'est point pour un mari. Le landgrave s'avança donc rapidement vers elle, les joues animées et les tempes gonflées par la colère :

« Femme ! s'écria-t-il d'un ton brusque, que portes-tu là, que tu cherches à me dérober? N'est-ce point la desserte de la table, avec laquelle tu rassasies cette tourbe famélique de mendiants et de gueux?

— Aucunement, cher seigneur, répondit la dévote femme, qui, nonobstant toute sa sainteté, fut obligée de recourir à un pieux mensonge; je ne porte que des roses que je viens de cueillir dans le jardin du donjon. »

Si le landgrave avait été de notre génération, il aurait été obligé de se contenter d'une pareille défaite, et de croire à sa véracité; mais tant polis n'étaient point nos pères.

« Fais voir ce que tu caches là, » dit-il d'une voix impérieuse, pendant que de sa dextre il arrachait le tablier. La faible et déconcertée comtesse ne pouvait se défendre d'une telle violence.

« Soyez donc moins brusque. » dit elle, toute rouge de honte d'être prise sur un mensonge devant ses serviteurs. — Mais, ô merveille ! ô miracle! le corps du délit s'était changé en belles et odorantes roses : le pain de froment en blanches, les saucisses en rouges, et les omelettes en jaunes. Elle vit cette étonnante métamorphose avec joie et surprise; elle ne savait si elle devait bien en croire ses yeux, car jamais elle n'aurait osé espérer que, pour la tirer de l'embarras où elle s'était mise vis-à-vis de son mari par le mensonge forcé qu'elle venait de dire, son bon ange gardien lui fit la politesse de la tirer d'affaire par un miracle.

La preuve évidente de l'innocence de sa femme adoucit le comte irrité, mais il porta aussitôt sa colère sur les faquins de cour qui avaient osé la calomnier. Il les tança vertement, et fit le serment de faire jeter aux oubliettes le premier qui oserait renouveler ses perfides insinuations.

Ensuite, il prit l'une des roses miraculeuses, et la plaça sur son chapeau comme insigne du triomphe de l'innocence; mais l'histoire ne raconte pas si le lendemain elle était fanée, ou si elle n'était pas redevenue cervelas, ornement peu ordinaire sur

une coiffure. Cependant la chronique nous fait connaître que la sainte alla toute contente vers la prairie de la vallée distribuer aux estropiés, aux affamés et à tous les misérables qui s'y rassemblaient ordinairement, la corbeille de vivres, car elle se doutait que le miracle cesserait en cet endroit, comme de fait il arriva.

Bien qu'elle ne vît pas sans quelque plaisir le départ de son rigide seigneur, parce qu'elle allait être laissée sur sa foi, libre d'exercer en public, ou en secret, toutes les œuvres de charité que sa piété lui inspirait, cependant, comme elle l'aimait sincèrement, elle en fut profondément peinée. Hélas! elle avait le pressentiment qu'elle ne devait plus le revoir dans cette vie terrestre. Et quant à l'autre, l'incertitude n'était pas moins grande; une âme canonisée occupe un rang tellement élevé parmi les autres, que les élus mêmes ne sont auprès d'elle que de la plèbe céleste.

Quelque haute dignité dont fût revêtu le landgrave, c'était donc une question difficile à résoudre, s'il serait admis dans l'antichambre du paradis, et s'il lui serait accordé de se mettre à genoux sur le tapis du trône de celle qui durant sa vie avait été sa femme.

Quoi qu'il en soit de son crédit sur les saints, ses collègues, cette dernière ne put cependant obtenir que la vie de son époux fût prolongée d'une palme. Il mourut d'une fièvre maligne, avant d'avoir pu acquérir le rare mérite de pourfendre un seul Sarrasin. Quand il se sentit près de rendre l'âme, il appela auprès de lui le comte Ernest, et le nomma, en présence de ses chevaliers et vassaux, chef de toute la troupe des croisés qui étaient sous ses ordres, et lui fit jurer solennellement qu'il ne songerait point à retourner en Souabe avant d'avoir tiré trois fois l'épée contre les infidèles.

Après ces soins terrestres, il reçut du chapelain les saintes huiles, et recommanda de dire pour lui assez de messes pour être sûr d'entrer dignement, et escorté d'un bon nombre de ses gens, dans la Jérusalem céleste.

Le comte fit embaumer le corps de son suzerain, le plaça dans un cercueil d'argent, et l'envoya à sa veuve.

Il hâta ensuite de tout son possible la marche de sa troupe, et arriva heureusement au camp de Ptolémaïs. Il y trouva plutôt une image théâtrale de la guerre que la guerre elle-même. Car, comme sur la scène on représente un camp ou une bataille avec quelques tentes, quelques hommes réels, pendant que l'illusion de la peinture et l'éloignement les multiplie, ainsi l'armée croisée était un mélange de beaucoup de fictions et de peu de réalité. De toutes ces nombreuses armées qui partaient d'Europe, ce n'était jamais que la minime partie qui arrivait sur les frontières du pays à conquérir. Les Sarrasins faisaient peu de mal, mais ils avaient de terribles confédérés qu'ils envoyaient au loin recevoir les croisés : c'était la faim, la soif, la chaleur, les maladies et la peste. La nostalgie aussi s'abattait sur ces hommes d'acier, les serrait comme s'ils eussent été couverts de papier, et stimulait les chevaux vers le retour. Dans ces circonstances, le comte avait peu d'espoir de dégager de sitôt sa parole de chevalier, et de pouvoir se mettre en marche pour sa patrie. Pas un seul archer arabe ne se montrait à trois journées de marche du camp, et l'armée chrétienne, n'osant sortir de ses retranchements à cause de sa faiblesse, attendait, pour agir, les secours que le pape avait promis. Mais Sa Sainteté n'avait jamais été plus tranquille que depuis le bon succès de son expédient; elle demeurait fort contente sur son trône, se souciant peu de la croisade.

Dans cette honteuse et déplorable inactivité de l'armée chrétienne, la chevalerie, au lieu de combattre ne songeait qu'à passer gaiement le temps, chaque nation recherchant les plaisirs qui étaient le plus de son goût. Les Italiens chantaient et jouaient de la guitare; les Français, légers, gambadaient; les Espagnols jouaient gravement aux dames; les Anglais se divertissaient avec les combats de coq; les Allemands buvaient et faisaient débauche. Le comte Ernest, qui trouvait peu d'agrément à tout cela, passait son temps à la chasse. Il allait poursuivre les renards et les antilopes dans les montagnes brûlées et arides des environs. Les chevaliers de son escorte, redoutant l'ardeur du soleil le jour, et le froid saisissant de la nuit, avaient soin de s'esquiver toutes les fois qu'il était question d'accompagner leur seigneur. C'est pour cette raison qu'il ne sortait ordinairement du camp qu'avec un seul cavalier et son écuyer Kurt, surnommé l'agile.

Un jour, l'ardeur de la poursuite l'avait mené si loin, que le soleil se plongeait dans la Méditerranée sans qu'il eût encore songé au retour. Croyant pouvoir regagner le camp pendant la nuit, il se mit en route; mais l'apparition de quelques clartés, qu'il prit pour des feux des corps de garde chrétiens, le mena dans une tout autre direction et l'égara. Il reconnut cependant qu'il ne suivait pas la bonne direction et il s'arrêta sous un arbre pour y passer la nuit. Le fidèle écuyer prépara à son maître une couche d'herbes sèches, et le comte, harassé de fatigue, s'endormit avant d'avoir eu le temps de faire le signe de la croix. Mais Kurt ne ferma pas l'œil, il était vigilant comme un oiseau de nuit, et il aimait tellement son maître, que lors même que le sommeil aurait eu les plus séduisants attraits pour lui, il s'en serait défendu pour veiller. La nuit était, comme d'ordinaire, claire et brillante, les étoiles scintillaient, et un silence solennel pesait sur le vaste désert. Une douce et bienfaisante fraîcheur descendait sur les hommes et les plantes. Mais vers la troisième veille, et peu avant l'aurore, il s'éleva un murmure lointain comparable au bruit d'un torrent qui se précipite sur une pente rapide. Le vigilant écuyer prêta une oreille attentive à ce bruit imprévu. Son œil perçant chercha à démêler ce que ce pouvait être. Il écoutait alternativement et prenait la piste comme un chien d'arrêt, car son odorat commençait à être frappé d'un parfum de plantes aromatiques; il appliqua sa joue sur le sol, et entendit un immense piétinement de chevaux, comme celui que fait entendre le chasseur maudit quand il parcourt un pays. Saisi d'une frayeur extrême, il s'approcha de son maître et l'éveilla. Celui-ci, après avoir secoué la torpeur qui suit un sommeil profond, comprit qu'il s'agissait d'une autre rencontre que celle d'une troupe de spectres. Il s'arma sans délai pendant que ses cavaliers préparaient les chevaux. Peu à peu les ombres se dissipèrent, et l'aurore colora les montagnes opposées de ses feux; alors ils distinguèrent clairement une troupe de Sarrasins bien armés qui s'avançaient vers le camp. Il n'y avait pas à songer à échapper à leurs mains; dans toute la plaine, il n'y avait ni bouquet de bois, ni accident de terrain. Par malheur, le destrier du comte n'était pas un hippogriffe, mais bien un lourd et vigoureux frison, auquel le don d'emporter son maître à tire-d'aile n'avait point été accordé. Le héros recommanda donc son âme à Dieu et à la sainte Vierge, et se prépara à mourir comme un homme de cœur. Il ordonna à ses serviteurs de l'imiter, et de vendre leur vie aussi chèrement qu'ils pourraient. Puis il piqua des deux son frison, et fondit tête baissée sur l'ennemi, qui ne s'attendait aucunement à une attaque si inouïe. Ils ouvrirent leurs rangs et s'écartèrent comme de la paille légère, mais ils se rejoignirent, et, ne voyant que trois casques, ils engagèrent un combat inégal où la valeur des chevaliers fut forcée de céder devant le nombre. Le comte tournoyait vigoureusement au milieu d'eux, et tout cavalier atteint de sa lance était sûr de tomber de la selle. Il étendit par terre le chef de la troupe qui s'avançait avec rage sur lui; et, comme le Sarrasin se débattait sur le sable à l'instar d'un ver, il le cloua au sol d'un nouveau coup de lance.

Quoique blessé, l'agile Kurt ne laisait pas moins bonne besogne. Il était passé maître dans l'art de dépêcher tous ceux qui n'étaient pas sur leur garde, comme un habile écrivain qui étrangle et expédie toute cette troupe de nains et de manchots qui s'aventurent hardiment dans la carrière littéraire. Le cavalier d'escorte, lui aussi, faisait place nette autour de lui; mais comme neuf frelons peuvent tuer un cheval, quatre taureaux du Cap un lion, et que, d'après les dires populaires, il suffit d'une armée de souris pour mettre en déroute un archevêque, ainsi qu'il est prouvé par la tour des souris élevée au bord du

Rhin en commémoration de l'événement, les chevaliers furent finalement forcés et vaincus. Les lances étaient en éclats, les épées émoussées, les bras fatigués. La chute du comte fut le signal de la défaite ; à l'instant il fut désarmé.

Quand Kurt vit ce malheur, son courage et sa masse d'armes tombèrent à la fois, il se rendit à discrétion aussi bien que l'autre cavalier, qui attendait comme une victime qu'on lui assénât le coup fatal.

Les Sarrasins étaient d'une nature moins féroce que les vaincus ne le croyaient. Ils se contentèrent de les faire prisonniers, sans leur causer d'autre mal.

A la vérité, ce n'était pas la charité qui leur inspirait de traiter des chrétiens avec une douceur si inaccoutumée, mais bien le désir de se servir d'eux pour l'expédition qu'ils méditaient. Il n'y a plus rien à tirer d'un ennemi mort, et la horde avait pour mission d'aller aux renseignements sur l'état du camp de Ptolémaïs. Après que les prisonniers furent interrogés, on leur mit les fers, et comme il y avait au rivage un vaisseau qui appareillait pour Alexandrie, le bey d'Asdod, auquel on les avait livrés, les envoya au soudan d'Egypte pour qu'ils lui donnassent de bouche des détails certains sur l'état de l'armée chrétienne. La renommée de la valeur des trois Francs était déjà parvenue au pied du trône, et le croisé aurait bien mérité de recevoir de la part des vainqueurs le même accueil que le comte de Grasse reçut à Londres quand tous les guerriers britanniques témoignèrent à l'envi l'un de l'autre leur admiration au noble vaincu. Mais la vanité musulmane ne sait pas rendre justice à la valeur d'un ennemi. Le comte fut chargé de chaînes et traîné dans la tour où se gardaient les esclaves du sultan. Dans ce sombre lieu, il eut le temps d'occuper ses loisirs à la contemplation de son étrange sort et de l'avenir cruel qui lui était sans doute réservé ; et à coup sûr il lui fallait plus de constance pour résister à l'impression de ces pensées terribles qu'il ne lui en avait fallu pour braver toute une tribu d'Arabes. Souvent ses souvenirs le reportaient vers sa douce compagne et vers les tendres gages de leur amour. Oh ! combien il maudissait alors les inimitiés désastreuses de la sainte Eglise avec le gog et le magog d'Orient, inimitiés auxquelles il devait la perte de son bonheur et un esclavage dont il ne prévoyait pas la fin ! Dans ces moments-là, le désespoir était proche de son cœur, et il s'en fallait peu que sa piété ne fît naufrage contre de si redoutables écueils.

En ce temps-là, on racontait une histoire étonnante sur le duc Henri, histoire à laquelle on prêtait créance dans tout l'empire allemand, comme étant contemporaine. On racontait que le duc, se rendant dans la terre sainte par mer, éprouva une furieuse tempête qui poussa son navire contre les côtes inhospitalières de la Lybie ; que tout l'équipage périt dans les flots à l'exception de lui ; qu'il chercha un asile dans les rochers de la plage, et le trouva dans l'antre d'un lion hospitalier. La clémence du terrible animal n'avait cependant pas sa cause dans sa bonté naturelle, mais bien dans une blessure qu'il s'était faite à une patte. Durant une de ses chasses au milieu des plantes meurtrières de la Libye, il lui était entré une épine si redoutable, que la douleur l'empêchait de bouger et faisait taire pour le moment sa voracité et sa faim. Après que le naufragé eût fait connaissance de son hôte et qu'une confiance réciproque se fut établie entre eux, il s'approcha du roi des animaux, fit auprès de lui l'office d'un Esculape, lui tirant à grande peine l'épine cuisante. Le lion guérit et garda mémoire du bienfait. Tous les jours il apportait à son compagnon les meilleures pièces de sa chasse et le caressait comme un chien. Le duc se lassa bientôt de la cuisine de son pourvoyeur à quatre pieds, et brûla de goûter des marmites de son âtre ducal ; car il s'en fallait bien qu'il sût et pût accommoder le gibier africain comme son maître d'hôtel lui apprêtait les lièvres et les perdrix de ses domaines. Le mal du pays l'assaillit, et comme il ne voyait aucune possibilité de revoir jamais sa patrie, il languit et dépérit visiblement ; alors le tentateur, avec l'effronterie qui lui est ordinaire, surtout dans les lieux sauvages et déserts, lui apparut sous la forme d'un petit homme noir, que le duc prit d'abord pour un orang-outang ; mais Satanas lui fit la grimace et lui dit :

« Duc Henri, pourquoi te lamentes-tu ? Si tu veux te fier à moi, je me charge de mettre fin à tes douleurs et de te transporter ce soir encore auprès de ta femme dans le château de Brunswick, où l'on prépare en ce moment un magnifique repas, attendu que la duchesse, persuadée de ta mort, te donne un successeur dans son lit. »

Une nouvelle pareille fit l'effet d'un coup de foudre sur le duc, et lui pénétra dans le cœur comme un glaive à deux tranchants. La rage et le désespoir se peignaient dans ses regards.

« Si le ciel ne veut pas me venir en aide dans ce moment affreux, que l'enfer me secoure ! »

C'était une de ces situations irrésistibles, que le malin sait créer pour ceux dont il lui importe d'avoir les âmes. Sans hésiter davantage, le duc mit ses éperons, ceignit son épée et se prépara au départ.

A continuer.

Traduit des contes allemands de Musœus.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soullé.

Suite.

Et quelle autre que ma mère pouvait me dire toute la vérité, ou me la faire deviner si elle voulait me la cacher? Cette résolution prise, je ramassai ce qui me restait de forces, et je revins à la maison de ma mère.

Je ne pus y arriver qu'à la nuit close, mais tellement épuisé de fatigue et de faim, que je ne pus ni répondre aux questions de ma mère, ni lui en adresser une seule.

Si vous saviez, madame, comme le malheur rend déraisonnable; le lendemain, quand je m'éveillai, je me trouvai coupable d'avoir dormi d'un profond sommeil dans cette maison maudite. Ma conscience me reprochait ce repos que j'avais goûté, comme elle m'eût reproché un pardon du meurtre qui avait été commis par celle à qui appartenait cette maison. On devient injuste, aussi, quand on souffre; ma mère, que j'avais accoutumée au vagabondage de ma vie, et qui restait quelquefois des semaines entières sans me revoir, me parut manquer de cœur et de tendresse envers moi, pour ne pas s'être alarmée de mon absence.

Cependant, dès le matin, elle entra dans ma chambre et s'informa de ce qui m'était arrivé.

J'eus un moment l'idée de mentir, et de lui dire que je m'étais pris de querelle avec quelqu'un qui l'avait accusée devant moi; j'eus honte de ce vain subterfuge, et cependant je ne pus me décider à lui révéler la vérité.

— Ma mère, lui dis-je, vous m'avez promis un secret d'où dépend le destin du reste de ma vie; il est temps que je le sache.

— Ah! me dit-elle avec une joie mal contenue, tu comprends donc enfin le besoin de te venger? On t'a insulté, n'est-ce pas?

— Si l'on m'a dit la vérité, on ne m'a pas insulté, et Dieu sait de qui je me vengerai.

A cette réponse, ma mère pâlit, tant mon regard avait sans doute ajouté de signification à la menace qui y était enfermée. Elle s'écria alors avec autant de colère que de désespoir:

— Et ta première pensée a été d'accuser ta mère?

— Dites-moi que M. de Chevalaine a menti, et je vous en croirai.

— M. de Chevalaine!... reprit-elle accablée par l'autorité de ce nom, c'est lui qui t'a dit ce que tu sais?...

— C'est lui.

— Et que t'a-t-il dit? reprit-elle en me dévorant des yeux.

— Tout... à quelle heure, par quel moyen le crime avait été commis.

Ma mère baissa la tête en murmurant tout bas ces mots:

— Le lâche! Puis elle reprit en se relevant: Eh bien Pierre, dis-moi tout ce qu'il t'a raconté, et moi je te dirai toute la vérité.

— L'oseriez-vous?...

— Je te la dirai sans crainte, sans ménagement, comme je l'eusse dite à mes juges, s'il ne m'eût suppliée à deux genoux de cacher mon crime et le sien.

Cette fière assurance de ma mère ébranla la conviction où j'étais qu'il n'y avait pas d'excuse à son crime, et je lui dis alors tout ce qui s'était passé. Mais, par une précaution qui partait peut-être autant de la défiance qu'elle m'inspirait que du charme inexplicable de Marie, je supprimai tout ce qu'il y avait eu de cruel pour moi et d'injurieux pour ma mère dans les paroles de la jeune fille.

Elle m'écouta avec un calme et une patience que rien ne put troubler.

Lorsque j'en arrivai à la scène où M. de Chevalaine avait laissé échapper notre secret, dans la persuasion où il était que je le savais, elle sourit seulement, mais avec un air de mépris profond pour la faiblesse de cet homme. J'achevai mon récit sans avoir pu saisir sur le visage de ma mère ou un signe de repentir ou une marque de terreur; et ce fut alors, madame, que j'eus à supporter le plus rude combat qui puisse ébranler le courage d'un homme.

La vie ne m'était encore connue que par les choses extérieures. En écoutant ma mère, il me sembla découvrir tout un nouveau monde. J'appris, pour ainsi dire, la vie des passions, leurs droits et leurs prétentions.

Si vous eussiez entendu ma mère, madame, elle vous eût glacée d'admiration et de terreur.

Elle me raconta, à son tour, sa vie perdue, les promesses trahies de M. de Chevalaine; elle me dit comment il avait, sans pitié, sans repentir, abandonné la femme qu'il avait séduite; puis elle arriva à moi, à moi, son enfant, pour lequel elle avait rêvé un nom, une fortune, un avenir!

Elle me raconta ce qu'elle avait souffert dans la domesticité, tandis qu'une autre tenait la place à laquelle elle eût dû s'asseoir; enfin elle arriva à cette nuit fatale où M. de Chevalaine, cet homme sans cœur, sans honneur, ce brutal esclave de ses désirs, partageait avec sa servante la couche d'où la maladie de l'enfantement avait éloigné sa femme.

Ivre d'avoir un héritier de son nom, il insultait celle qui lui avait donné ce bonheur dans les bras d'une autre, et celle-là, il l'insultait encore plus peut-être, car il lui disait que son enfant, à elle, ne serait pas oublié dans sa munificence, c'est-à-dire qu'il lui ferait une part dans l'avenir. Et cela à l'instant où il se réjouissait de la naissance de l'héritier qui prenait celle qui lui appartenait.

— Ecoute, Pierre, me dit ma mère, depuis deux ans, je vivais avec la pensée d'une vengeance et peut-être aussi avec l'espoir d'un malheur. La naissance de Marie m'avait laissée impassible; c'était une fille, elle n'était pas ce que désirait si ardemment le comte de Chevalaine, elle ne pouvait faire survivre son nom;

d'ailleurs, elle était née si faible, si maladive, que j'espérais que la mort m'épargnerait d'ôter cet obstacle à ta fortune. Mais quand vint ce fils si ardemment désiré, ce futur comte de Chevalaine ; quand je compris que tu n'étais que l'enfant bâtard d'une servante perdue, oh! je n'attendis plus une vengeance que de moi-même.

Et cependant, si cet homme n'avait pas, pour ainsi dire, ouvert la porte à mon crime, comme il l'avait ouverte à mon déshonneur, s'il m'eût laissée dans mon désespoir sans l'aiguillonner de sa joie, peut-être eussé-je pardonné à madame de Chevalaine, car elle avait eu la grandeur de ne pas m'humilier ; mais la tentation fut trop forte.

De cette place que je volais honteusement et qui avait dû être la mienne, j'entendais les vagissements de cet enfant, puis enfin, lorsque cet homme s'endormit à mes côtés, ce tranquille sommeil de celui qui m'avait fait tant de mal m'exaspéra ; je me demandai s'il n'était pas juste qu'un réveil terrible vînt le punir de ce calme imprudent... dans l'ombre de la nuit, il me semblait qu'une main invisible m'attirait.

J'entrai dans cette chambre et j'étouffai l'enfant ; je ne sais pas comment la mère est morte ; car je ne me rappelle plus ce qui passa quand j'eus appuyé un oreiller sur la face de l'enfant Je m'enfuis, et le lendemain, décidée à mourir, je repris ma tranquillité.

Mais sais-tu qui me supplia de vivre? sais-tu qui se mit à mes genoux pour que je ne révélasse pas mon crime? sais-tu qui m'a fait mentir et qui a menti à ses juges? C'est M. de Chevalaine. Car dénoncer mon crime c'était dénoncer le sien. Certes, on m'eût condamnée, mais il était déshonoré. Voilà la vérité sur le passé.

Quand au présent, regarde. Il est heureux, riche, on le plaint, et sa fille l'honore et l'aime ; moi, je suis proscrite, accusée, je suis pour tous un objet de haine et de mépris, même pour toi... Trouves-tu cela juste?

Je ne pus répondre à ma mère, madame ; je ne me rendais plus un compte exact de ce qui est le bien et le mal. Et encore n'ai-je pu vous exprimer cette éloquence passionnée avec laquelle elle faisait vibrer en moi des sentiments que je n'y avais pas soupçonnés, ou plutôt que je n'avais pas encore nommés.

Ainsi, lorsqu'elle me parlait de cette madame de Chevalaine, à qui, au milieu des meilleurs sentiments, manquait la puissance, l'énergie, la beauté, la passion, et qu'elle me dépeignait cette rage jalouse qui tord le cœur, à se voir préférer un être auquel on se sent si superieur... je compris enfin ce qui me rendait si malheureux, quand je voyais M. d'Astorg obtenir tous les égards, tous les sourires, toutes les prévenances de Lucie ; M. d'Astorg, belâtre ignorant, maladroit, ayant à peine le courage de suivre les dangers d'une chasse, mais si content de lui-même, si prompt à faire valoir tout le peu qu'il valait, que mademoiselle Lucie de Chevalaine demeurait en extase devant lui lorsqu'il parlait.

Aux sombres tableaux de ma mère, je reconnus un reflet des agitations de mon cœur ; à la haine qu'elle éprouvait pour madame de Chevalaine, je reconnus celle que m'inspirait M. d'Astorg.

Ce qui surtout m'éclaira d'un jour funeste, c'est ce mépris qu'elle avait pour son séducteur et cet esclave qui l'eût encore soumise à son moindre désir, s'il eût daigné l'exprimer. C'était bien ainsi que j'aimais mademoiselle de Chevalaine ; elle n'était pas pour moi un être parfait, idéal, à qui je prêtais en aveugle toutes les belles qualités qui lui manquaient ; non, madame, non, je la jugeais sévèrement, cruellement même ; elle ne faisait rien de mal que j'étais prêt à l'en accuser, et cependant je ne comprenais pas que je pusse résister à son regard.

Je trouvais M. d'Astorg un niais d'aimer une pareille femme ; et moi, je l'aimais avec la fureur d'un insensé.

Cet amour me fit peur quand je le compris ; mais cette terreur devint encore plus grande quand je vis que ma mère l'avait deviné.

— Il y a longtemps, me dit-elle, que je sais ce que tu souffres, et c'est parce que j'ai vu où tu prétendais que j'ai tant reculé l'heure de ma confidence. J'ai voulu que tu eusses éprouvé le désespoir qu'il y a dans un cœur qui aime plus haut que soi. J'ai voulu que l'on t'eût repoussé et méprisé comme je l'ai été ; et cependant, on n'est pas venu te chercher dans ta retraite, on ne t'a rien offert, rien promis, rien juré ; c'est toi qui as cherché ton malheur. Et dis-moi : n'as-tu pas déjà rêvé la vengeance!...

— Une vengeance noble! ma mère, m'écriai-je, une vengeance comme on l'obtient entre hommes. Ces mots firent pâlir ma mère.

— Entre hommes!... murmura-t-elle sourdement. Ainsi tu peux ou tu crois pouvoir obtenir une vengeance noble parce que tu es un homme ; qu'entends-tu par là? en duel? Mais moi qui ne suis qu'une femme, je ne pouvais pas aller insulter celle qui me volait ma place, et je ne pouvais pas la tuer loyalement. Malheureux qui me parles d'une vengeance noble comme pour flétrir la mienne! Mais que t'a-t-on fait? Quels droits as-tu? Mademoiselle Lucie est-elle à toi? Lucie t'a-t-elle juré que tu étais son seul bien? t'es-tu perdu de réputation pour l'avoir aimée... et t'abandonne-t-elle, toi, homme sans ressource, sans fortune, déshonoré, et avec un enfant qui crie et demande du pain? Homme qui veux une vengeance noble, tu auras ce que mérite ton lâche orgueil ; on t'insultera, on te souffletera devant celle que tu aimes, et quand tu parleras d'une vengeance noble, on chargera un valet de te corriger... et alors, ou tu seras le dernier des lâches... ou, si tu es un homme, tu tueras celui qui t'aura insulté... Tu le tueras, et, plus criminel que moi, tu n'auras pas pour excuse de l'avoir tué pour ton enfant ; et plus heureux que moi, tu ne verras pas un jour cet enfant te reprocher avec horreur le crime que tu auras commis pour lui.

Je dois vous l'avouer, madame, à ce moment, ma mère me fit peur et honte de moi-même. C'est un si noble parti que celui du pauvre contre le riche, du proscrit contre le proscripteur, que je me trouvais un lâche d'avoir pris pitié de M. de Chevalaine et d'avoir accusé ma mère.

Je comparai mon désespoir, ma faiblesse, avec cette fière énergie qui n'avait pas reculé devant l'horreur d'une lutte si cruelle ; je me trouvais petit en comparaison de cette grandeur. Je me méprisai d'être si soumis, en voyant cet orgueil qui égalait ses droits à ceux des plus puissants, et je voulus demander pardon à ma mère, lui offrir le dévouement, l'appui que j'aurais dû lui donner depuis longtemps ; mais je ne pus vaincre cette froideur glaciale qui existait entre elle et moi.

Ses sentiments m'étonnaient, m'exaltaient ; je les enviais,

mais à l'instant où ils agissaient le plus sur moi, quelque chose d'invincible me retenait, me serrait le cœur, séchait mes larmes. Que vous dirai-je, enfin? je n'aimais pas ma mère, et la force de ce caractère qui l'avait soutenue toute la vie m'empêchait de la plaindre.

Elle me comprit mieux que moi-même; elle devina mes efforts impuissants pour me rapprocher d'elle, et me dit avec un sourire de mépris :

— Tu as vu Marie, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère.

— Elle aime son père, n'est-il pas vrai?

— Je le crois.

— Et toi, tu es tout prêt à aimer cette belle jeune fille, cet ange de douceur?

— Je ne la connais pas et je ne la connaîtrai jamais. Il m'importe peu qu'elle soit bonne et douce.

— Allons... allons, me dit ma mère, tu l'aimes déjà... tu es pour ces gens-là, tu ne connais plus la main qui t'a nourri; tu es bien le digne fils du comte de Chevalaine, tout entier à ce qui est riche et puissant. Retourne avec eux, vis avec eux, je ne t'en empêcherai pas. Tu peux me laisser ici toute seule, je t'y attendrai jusqu'au jour où on t'aura chassé et insulté. Va, Pierre... va... ceux que tu me préfères se chargeront du soin de me venger.

XIV.

Elle me quitta sans que je pusse trouver une parole pour la consoler et la plaindre.

C'est mal, n'est-ce pas, madame? c'est bien mal, et quelque excuse que j'aie cherchée et trouvée en moi, elle ne peut effacer l'horrible ingratitude que je montrais. Mais, malgré moi, il me semblait que j'avais été plutôt le prétexte que le motif du crime de ma mère.

Jamais je n'avais senti près de moi quelque chose qui eût l'air de me plaindre, sans me sentir attiré vers lui. D'où venait donc cette antipathie étrange? C'est que ma mère ne m'aimait pas pour moi... elle m'avait aimé pour elle, et je ne pouvais dominer cette pensée.

Je cherchais aussi une excuse dans son insensibilité envers moi. Ce que j'éprouvais de douleur, elle ne le plaignait pas, elle l'aiguillonnait, au contraire, pour me pousser à la vengeance. Elle ne me voulait pas heureux, elle me voulait misérable pour que je devinsse haineux; elle me prédisait l'outrage pour m'inspirer la vengeance.

Madame Cros écoutait Maricou sans se rendre un compte exact de ce qu'il lui disait éprouver.

Quelque horreur qu'elle pût avoir pour le crime de Marianne, elle était trop de son sexe, elle avait trop éprouvé cette colère qui prend le cœur d'une femme lorsqu'elle est associée à un homme dont elle trouve le cœur et les idées au-dessous d'elle, et cependant auquel il faut obéir parce qu'il est homme, pour ne pas avoir une bonne part d'indulgence pour la mère de Maricou.

Celui-ci devina, à la façon dont madame Cros l'écoutait, qu'elle trouvait cette antipathie coupable, malgré toutes les excuses dont il s'entourait, aussi reprit-il avec un violent sentiment d'amertume :

— Vous aussi, madame, vous m'accusez, vous me condamnez. Eh bien, soit, j'ai tort, mais je ne suis coupable que dans mon cœur.

Plus j'ai senti que mes sentiments étaient en opposition avec mes devoirs, plus j'ai rendu ces devoirs rigoureux.

J'enviais le sort, madame, de ces fils qui *aiment*, et qui avec ce mot se croient autorisés à donner à leurs parents tous les chagrins possibles; qui, sous prétexte qu'ils doivent être sûrs de leur cœur, s'affranchissent de toutes les obligations. Ceux-là sont heureux, madame, et on leur pardonne tout.

— C'est que l'amour d'un fils pour sa mère est le premier bien de celle-ci, monsieur; c'est qu'avant de le vouloir respectueux et soumis, elle le veut aimant.

— Je le sais, reprit Maricou d'un air sombre. Mais je pourrais vous répondre que le premier besoin d'un fils est aussi d'être aimé. Mais laissons cela, madame, et si votre patience n'est pas lassée de m'entendre, je continuerai ce récit. Je le continuerai avec d'autant plus de confiance, que je n'aurai pas à craindre que le conseil que vous me donnerez parte d'un esprit prévenu en ma faveur par la bizarrerie de mon existence et l'abandon de ma vie.

— Je vous ai promis de vous entendre, monsieur, dit madame Cros, et je tiendrai ma parole. Je vous l'avais promis avant d'être témoin de votre conduite pour sauver M. Perrin; c'est une raison de plus pour que je vous écoute.

— Ah! si vous saviez ce que le salut de M. Perrin me coûte, madame, peut-être vous trouveriez qu'il y a quelque raison dans ce que vous appelez en vous-même une coupable différence.

Mais vous le saurez tôt ou tard sans que je le dise, vous saurez...

Il s'arrêta et reprit tout à coup avec vivacité :

— Vous vous croyez bien étrangère sans doute à ce qui se passe. Vous ne comprenez pas comment vous, dont les relations avec votre famille n'existaient plus, vous êtes liée à cette épouvantable histoire. Eh bien! madame, je vous dirai tout, car, enfin, j'ai assez de mépris du monde entier depuis que le seul cœur qui m'ait aimé et compris n'est plus là pour me soutenir et me consoler...

— Parlez, parlez, dit madame Cros, à qui l'accent de Maricon inspira un mouvement de pitié et d'intérêt.

— A partir du jour où il n'y eut plus de secret entre ma mère et moi, ma vie changea complétement.

Toutes les choses prirent un sens nouveau à mes yeux. La curiosité des jeunes gens qui m'avaient invité à leurs chasses ne fut plus pour moi qu'une espèce d'hommage rendu à la supériorité de mon adresse; car ils n'avaient pas un chien rebelle que je n'eusse dressé en quelques semaines, pas un cheval indomptable que je n'eusse soumis après quelques épreuves.

Souvent, tandis qu'ils organisaient des battues pour détruire les bêtes féroces qui épouvantaient le pays, je partais seul la nuit, je les poursuivais, je les attaquais, et je les attachais à un arbre de leur route, pour leur montrer qu'un homme avait fait seul ce qu'ils voulaient tenter à dix.

Ces triomphes avaient été jusque-là ma vie, mon bonheur, ma gloire.

Le lendemain du jour fatal, il me sembla qu'on ne m'appelait que parce qu'on voulait regarder curieusement en moi le fils de l'empoisonneuse. Je me rappelai que nul homme ne s'était jamais risqué seul avec moi dans nos courses aventureuses, et

qu'on avait joué avec moi comme avec un tigre muselé; car deux ou trois piqueurs armés marchaient toujours à mes côtés.

Cette horreur que j'avais inspirée à Marie n'était que le reflet de l'effroi que j'inspirais à tout le monde. Je le désirai, madame, je m'en assurai et je me résignai.

Oh! certes, j'ai assez vu les hommes et les femmes pour être sûr que ce n'est pas ainsi qu'on gagne leur estime et leur admiration : une révolte ouverte, une lutte désespérée, eussent fait de moi un héros, ils m'eussent d'autant plus estimé, que je les eusse bravés davantage. Je ne le voulus pas, madame. A l'instant même où j'appris qu'il y avait un crime entre le monde et moi, je me retirai. Ce ne fut pas sans combats, sans efforts, sans colère; mais je ne voulus pas accroître l'héritage de mal qui m'avait été légué.

Et cependant, madame, ne vous étonnez pas si alors je laissai grandir dans mon cœur un amour que j'aurais dû en chasser.

C'est que Lucie fut la seule qui ne tourna pas en mépris la curiosité qu'elle avait eue de me connaître. C'est que seule, confiante en elle et en moi, elle ne trembla pas de me prendre pour guide dans ce désert dont je connaissais seul tous les détours.

D'ailleurs, madame, je voyais bien qu'elle savait que je l'aimais, et moi je lui étais reconnaissant de ne pas insulter à cet amour. Elle s'en parait même avec une sorte d'orgueil; elle était fière d'avoir soumis le lion indompté. Cet amour n'était donc pas si méprisable.

Elle seule me resta, madame, car je ne compte pas son frère qui, aux yeux de tous, était celui qui m'appelait, mais qui, comme vous l'avez pu voir, n'est qu'un pauvre esclave idiot qu'elle fait marcher à sa guise, comme elle fait de moi.

Mais, madame, j'aurais beau vous expliquer mes sentiments, que vous ne les comprendriez pas assez bien, si je ne vous disais ce qui établit entre Lucie de Chevalaine et moi une intimité qui devait devenir plus tard une complicité.

Parmi les jeunes gens qui demeuraient dans ce pays, je vous en ai nommé un, c'est M. d'Astorg.

La manière dont ma mère m'en avait parlé, et que je vous ai racontée, a dû suffisamment vous apprendre que M. d'Astorg était aimé de Lucie, et que je le haïssais avec tout ce que la jalousie et le mépris peuvent inspirer de haine.

M. d'Astorg était parfaitement beau; il arrivait de Paris, et grâce à une suffisance immense, il était parvenu à ériger en qualités les ridicules et les défauts de sa personne.

A voir quel empressement tous les hommes mettaient à l'imiter dans sa tenue, dans son langage, on pouvait pardonner à une femme de préférer cet homme à tous ceux qui la recherchaient; car il était le maître d'une douzaine de mauvais élèves, le soleil d'une suite de satellites fort vulgaires et fort maladroits.

C'est une chose qui est vraie, madame, c'est que l'humanité méprise en action les vertus qu'elle recommande en théorie.

L'homme qui s'estime peu par modestie, ne trouvera jamais personne empressé de rehausser sa valeur. Celui qui se pose comme un homme supérieur peut rencontrer des gens qui contestent le prix auquel il se met, et qui tentent de le réduire à sa juste mesure ; mais jamais aucun n'ose aller jusqu'à la vérité. L'admiration de cet homme pour lui-même, l'admiration des sots pour lui, arrêteront en chemin le plus intrépide, et il accordera à cette vanité nulle et vantarde plus de droits qu'elle n'en donnerait au mérite le plus éminent s'il garde le silence.

C'était mon histoire, madame. Avec le plus profond mépris pour M. d'Astorg, j'aurais craint de l'exprimer, en voyant à sa suite tant de gens à qui je reconnaissais quelques qualités.

Je préférais attribuer à ma jalousie les sentiments malveillants que j'éprouvais pour lui. Je préférais croire à l'aveuglement de ma haine, qu'à la prévention générale.

Je consentis à accepter tacitement la supériorité de cet homme.

Ce n'est pas que j'aie eu à m'en repentir, madame; cet homme a pris un tel soin de se dévoiler, que jamais je n'eusse pu le montrer aussi hideux qu'il l'était.

M. d'Astorg était, disait-il, gentilhomme, et l'immense fortune de sa famille avait péri dans la révolution. Ce conte, qui a servi tant d'intrigants, eût dû paraître impossible à faire croire, depuis qu'une loi avait indemnisé ceux qui avaient pu prouver qu'ils avaient été véritablement dépouillés.

Il n'en fut pourtant pas ainsi, et il s'est trouvé des hommes assez habiles pour se faire victimes de la restauration, après s'être faits victimes de la révolution.

C'est surtout dans nos provinces que de pareilles histoires pouvaient et devaient rencontrer des hommes crédules.

M. de Chevalaine, à qui la révolution n'avait enlevé, à vrai dire, que quelques droits féodaux, était de bonne foi lorsqu'il accusait Louis XVIII d'ingratitude pour ne l'avoir pas dédommagé du silence prudent qu'il avait gardé sous la république et sous l'empire; et lorsque, dans une visite qu'il fit à son neveu et à sa nièce, il trouva un homme qui avait les mêmes griefs que lui, il ne fut pas des moins ardents à croire aux mensonges de M. d'Astorg, à leur donner crédit, à les appuyer de son propre exemple.

Cette première rencontre avait eu lieu précisément le jour où j'avais rencontré M. de Chevalaine.

A partir de ce jour, M. d'Astorg devint un commensal assidu du château. Il avait offert ses hommages à Lucie, qui possédait une fortune fort peu en rapport avec les trésors précieux dont M. Jules d'Astorg avait été dépouillé, mais dont son indigence actuelle s'accommodait très-raisonnablement.

La facilité avec laquelle ce monsieur avait vu se promettre à lui la beauté, la jeunesse de Lucie, et ses huit ou dix mille livres de rente, lui persuada aisément qu'il obtiendrait mieux. Et, dès qu'il eut vu Marie, qu'il eut appris qu'elle était l'unique héritière des millions du comte, tous ses efforts se tournèrent de ce côté.

Ce fut au dépit que Lucie en éprouva que je dus de la voir rester pour moi ce qu'elle avait toujours été.

Je le crois maintenant; mais alors je ne me doutais pas que les démarches de M. d'Astorg fussent si habilement et si secrètement conduites, que je ne les soupçonnai qu'au moment où elles allaient être couronnées de succès.

Cependant j'avais rencontré plusieurs fois M. de Chevalaine, qui venait plus souvent dans la lande, comme pour m'y chercher.

Par un accord tacite, il n'avait jamais été question entre nous de ce qui s'était passé lors de notre première entrevue, mais nous nous comprenions cependant. Quand il m'abordait, son

visage était à la fois si triste et si heureux, que je voyais bien qu'il m'aimait et qu'il n'osait me le dire.

Nous causions ensemble bien longtemps. De quoi causions-nous? De tout et de rien. De tout, en ce sens que nous acceptions le premier sujet de conversation que le hasard nous donnait; de rien, car notre cœur n'était pour rien dans nos paroles.

Il y avait entre nous un entretien muet qui n'avait d'autre expression qu'un regard, un soupir, jeté au milieu de la phrase la plus insignifiante.

Lorsqu'il me quittait, jamais il ne disait quand il reviendrait, mais il avait trouvé moyen de m'avertir à quel jour et à quelle heure il passerait dans les environs; et il me remerciait si doucement d'un coup d'œil, quand il ne pouvait s'arrêter, que j'eusse fait vingt lieues pour me trouver sur son passage; car lorsqu'il n'était pas seul, il n'eût pas voulu me parler.

Lorsqu'il était avec Marie surtout, c'est à peine s'il osait me regarder; et, si quelqu'un avait su nos entretiens secrets, nos mystérieuses intelligences, que n'aurait-on pas reproché à ce père qui parlait au fils de l'empoisonneuse de sa femme et de la meurtrière de son enfant!...

Sans qu'il me l'eût dit, j'avais compris les efforts qu'il avait faits pour me rendre Marie plus favorable, mais rien n'avait pu vaincre cette horreur dans laquelle elle avait été élevée. Marie avait peur de moi, comme les enfants, qu'on tourmente de craintes ridicules, ont peur des revenants. La raison a beau, plus tard, leur démontrer la folie de ces craintes, il les désavouent, mais ils les gardent sans cesse.

Ainsi, Marie, qui ne m'avait connu que pour lui avoir rendu service, que pour avoir souffert ses injures sans me plaindre, ne pouvait m'apercevoir sans tressaillir de tout son corps.

Ce mouvement de pitié qu'elle avait éprouvé, le jour où elle m'avait trouvé sanglant sur la terre, n'avait été qu'une de ces émotions physiques qu'on éprouve à la vue des blessures d'une bête fauve, lorsque, prise dans un piége, elle est incapable de mordre.

Eh bien, madame, malgré tout cela, je l'aimais cette Marie. J'aurais payé de je ne sais quoi un mot de pitié fraternelle de sa bouche. Elle était si innocente, si pure, qu'il me semblait que son amitié devait porter avec elle l'absolution de toutes les fautes et de tous les malheurs.

Oui, madame, je l'aimais d'une si sainte affection, que, lorsque j'appris que M. d'Astorg l'aimait et recherchait sa main, je fus saisi de plus de colère et d'indignation que lorsque je l'avais vu attacher sur lui les regards de l'amoureuse Lucie.

J'étais jaloux cependant, mais si grand que fût mon amour, il n'était pas complétement aveugle. Que Lucie séduite par la suffisance de M. d'Astorg se donnât à lui, c'était un danger sans doute, mais un danger où elle se jetait bien volontairement, un danger d'ailleurs avec lequel elle était capable de lutter. J'aurais été seul à souffrir de ce choix.

Mais Marie, Marie, cette frêle créature, dont la vie était agitée par la moindre émotion, au point d'alarmer son père, Marie, devenir la femme, la proie de cet homme!... A ce cœur qu'il ne fallait qu'aborder avec la plus tendre délicatesse, attacher toujours cette furieuse vanité qui maîtrisait impitoyablement tout ce qui l'entourait... C'était un meurtre, un crime que je ne pouvais pas permettre.

Qu'il m'eût pris Lucie que j'aimais et qui était le seul être qui daignât m'écouter, et qu'il ne m'enlevât pas Marie qui me haïssait et me méprisait, voilà ce que je demandais à Dieu. Voilà ce que j'aurais voulu pouvoir faire.

XV.

Comme vous devez le croire, d'après ce que je vous ai dit de mes entretiens avec M. de Chevalaine, jamais il n'avait pu être question entre nous, ni de ses affaires ni de Marie. Ce fut à l'occasion de la demande de M. d'Astorg que nous franchîmes cette barrière demeurée entre nous.

Un matin, je reçus de M. Laurent de Chevalaine un billet qui demandait instamment de venir au château.

Au mot qui terminait ce billet, je reconnus que Lucie l'avait dicté.

« Venez, Pierre, on vous attend. » Cela voulait dire : Lucie a un service à vous demander.

J'avais été absent de chez ma mère plusieurs jours, et je crus devoir m'excuser de la quitter presque aussitôt après mon arrivée.

— Va, me dit-elle, va... jusqu'au jour où tu reviendras ici assez malheureux ou assez coupable pour ne plus en sortir.

Je ne fis pas attention à ce mot, qui n'était que l'expression des menaces et des souhaits habituels de ma mère. A quelque distance de la maison, et comme je commençais à traverser les genêts, une voix m'appela, et je reconnus Albine.

— Pierre, me dit-elle, je t'attendais ici.

— Pourquoi?

— Ne va pas, me dit-elle, ne va pas chez M. Laurent de Chevalaine, il y aura un malheur, et Dieu sait si l'on ne t'accusera pas d'y avoir pris part.

— Qui te fait penser cela?

— Ecoute, Pierre; hier j'étais près de la maison de ta mère, où j'espérais te voir.

Depuis que j'aimais, madame, j'avais compris l'amour d'Albine, et à l'émotion, à la rougeur de cette pauvre fille, quand elle laissa échapper cet aveu, je me sentis pris de pitié; et puis, madame, rien ne peut vous donner une idée d'un malheur pareil au sien.

Elle savait que j'en aimais une autre, qui était belle, qui était riche, et dont, pour la misère d'Albine, la parure était une chose magnifique. La pauvre enfant s'imaginait, elle qui était belle aussi, elle qui m'aimait, que tout l'avantage de sa rivale était dans l'élégance de sa toilette, et, pour combattre cet avantage, si vous saviez quel soin elle se donnait...

C'était douloureux à voir quel art elle employait à se parer de ses haillons, à se couronner des tristes fleurs de nos bruyères, à se faire belle...

Je fis comme j'avais fait jusqu'à ce jour, je ne remarquai pas sa parure, je ne voulus pas comprendre ses paroles, et je répondis :

— Qu'avais-tu donc à me dire?

— Hier... fit-elle avec un soupir... rien... mais aujourd'hui, j'ai à te parler pour toi, et aujourd'hui j'oserai te parler.

J'étais donc près de ta maison, et la nuit venait déjà, lorsque je vis ta mère sortir et se diriger furtivement du côté du Saut-

du-Cerf. Je suis désespérée, Pierre, car je me sens mourir, et j'ai peur...

Je pris tout mon courage, et je me résolus à parler à ta mère...

Pour cela... je la suivis... mais au moment où j'étais près de l'atteindre, au moment où j'aurais pu l'appeler pour lui dire de m'attendre, je sentais la force me manquer, et dès qu'elle faisait un mouvement pour se retourner, je me cachais aussitôt sous les genêts pour échapper à ses regards : car ta mère est cruelle, et je me disais que si ma folie faisait obstacle à ses projets sur toi, elle ne m'épargnerait pas plus qu'une autre.

— Ma mère n'a fait de mal à personne, dis-je sévèrement à Albine.

Elle sourit tristement sans me répondre sur ce sujet : elle ne voulait pas combattre un sentiment de respect qu'elle savait bien n'être qu'apparent, puis elle reprit :

— Je la suivis ainsi longtemps ; car à peine la frayeur qu'elle m'inspirait était pasée, que je retrouvais dans mon cœur un tel désespoir que je me croyais la force de tout braver.

Une dernière fois je me suis dit : Mourir ainsi ou mourir de chagrin, qu'importe ! Et je cherchais à la retrouver, car elle avait disparu à mes yeux. Je me croyais encore bien loin d'elle, lorsque tout à coup j'entendis sa voix à quelques pas de moi, et bientôt une autre voix lui répondit...

Je me serais retirée, si cette voix je ne l'avais pas reconnue : c'était celle de mademoiselle Lucie de Chevalaine, de celle que tu aimes, de celle pour qui tu oublies tout le reste.

Tu comprends que j'ai voulu savoir ce qu'elle disait, car ton nom avait été prononcé.

— Je vous le jure, Marianne, disait mademoiselle de Chevalaine, faites ce que vous me promettez, et moi je forcerai M. de Chevalaine à cet acte de justice envers Pierre.

— Oui, oui, dit ta mère, il faut que cet obstacle disparaisse entre lui et vous, car alors vous l'épouserez.

— Je te l'ai promis, Marianne, le comte de Chevalaine sera mon mari.

— Le comte de Chevalaine? m'écriai-je.

— C'est toi que Lucie nommait ainsi.

— Et c'est moi qu'elle veut épouser?

— Oui, me répondit Albine; mais cette union te coûtera du sang.

— Quel sang? dis-je avec épouvante.

— Bien des choses avaient été dites avant mon arrivée, de façon que je ne puis te dire précisément tout ce qui avait été convenu, mais Lucie a ajouté :

— Je n'aurais qu'un signe à lui faire pour qu'il réponde à l'impertinence de M. d'Astorg, et si celui-ci allait refuser une réparation à Pierre, je lui dirais tout haut quel est le droit de Maricou à se croire digne de se mesurer avec lui. Je l'avouerai pour mon cousin, pour le fils de M. de Chevalaine; je le proclamerai devant mille personnes si elles étaient là... Mais toi, Marianne, tu n'oublieras pas...

— Farrenc n'attend que mon ordre, a repris ta mère, faites seulement ce qui est convenu.

— Je n'y manquerai pas, a répondu mademoiselle Lucie.

Je n'écoutais déjà plus Albine, l'idée de me mesurer avec M. d'Astorg et de le faire, pour ainsi dire, par l'ordre et sous la protection de Lucie, m'avait mis hors de moi.

Cet homme, que je détestais, à qui celle qui l'aimait et que j'aimais me livrait, était devant mes yeux comme une proie qui m'appartenait désormais. Cet espoir me fascinait.

— Pierre, reprit Albertine, iras-tu chez mademoiselle Lucie, pour être l'instrument de sa vengeance ?

— Oui, répondis-je, j'irai, et malheur à cet homme s'il ose encore jeter sur moi ce regard insultant dont il m'accablait autrefois !

— Mais sais-tu pourquoi on veut te le faire tuer? reprit Albine avec un léger mouvement de colère? tu crois peut-être que c'est parce qu'elle t'aime !

Je ne répondis pas, par pitié pour Albine; car, dans ce moment de délire, je crus (que voulez-vous? si le malheur n'avait pas ses heures de folles espérances, il briserait trop vite le cœur de l'homme) ; oui, je crus que, touchée de mon amour, Lucie voulait me créer un droit à m'avouer le sien.

Albine me regarda longtemps sans parler, cette lueur de colère s'éteignit; à son tour elle eut pitié de moi, trop de pitié sans doute, car peut être si elle m'eût averti dans ce moment, je n'eusse pas été à ce rendez-vous. Mais elle craignit de me blesser; elle craignit qu'en retour d'un salutaire avertissement je ne la maudisse; et elle se contenta d'ajouter :

— Avant d'obéir à celle qui est tout pour toi, sache au moins ce qui la pousse à se venger.

— C'est ma vengeance et non la sienne que je vais chercher, dis-je à Albine en m'éloignant.

— Pierre! Pierre! me cria-t-elle, tu vas à un malheur, prends garde !

Je ne l'entendais plus, ou même je ne l'écoutais plus.

Je m'éloignai et j'arrivai au château de Lucie.

Elle m'attendait, car je l'avais vue de loin dans une chambre haute, d'où elle découvrait au loin la route par où je devais venir.

Son frère était absent, et pour la première fois de ma vie je fus introduit dans son appartement.

Jamais, madame, je n'avais franchi le seuil de la chambre d'une femme, jamais cette élégance qui pare le réduit d'une jeune fille n'avait frappé mes regards; et bien que l'appartement de Lucie n'eût pas sans doute cette grâce chaste dont j'avais lu des descriptions si séduisantes, je me sentis fier et embarrassé d'avoir pénétré dans ce sanctuaire.

— Que me voulez-vous? lui dis-je.

— Pierre, me répondit-elle en attachant sur moi des regards où je crus voir de l'amour, Pierre, j'ai un grand et terrible secret à vous apprendre.

Je me souvenais ce que m'avait dit Albine et je lui répondis, croyant qu'il s'agissait de moi :

— Ce secret, je le sais, et je sais aussi que vous voulez le proclamer tout haut.

Lucie resta stupéfaite et me dit :

— Le proclamer tout haut!... Proclamer tout haut ce qui doit rester éternellement caché!... Tu ne comprends pas, Pierre.

— Je croyais vous avoir devinée, dis-je en rougissant, et je n'aurais souhaité voir mon sort changer que pour pouvoir vous montrer davantage tout ce que vous pouvez obtenir de moi ; mais je resterai le misérable Maricou, si vous le voulez, et je vous obéirai comme si vous m'aviez reconnu pour le fils de M. de Chevalaine.

— Oh ! pour cela, Pierre, s'écria Lucie, je le ferai ; ta mère te l'a dit sans doute, car je lui ai promis, et je tiendrai ma parole; mais si je le fais, c'est pour que tu puisses me venger.

— De M. d'Astorg ?... lui dis-je.

— De lui, me répondit-elle.

— De lui, répétai-je ; de lui que vous aimiez?

— Et qui me trahit, entends-tu.

Je laissai échapper un cri de joie à cette nouvelle. Lucie pâlit, mais elle se reprit aussitôt à sourire.

— Allons, me dit-elle, tu m'aimes bien...

— Lucie ! m'écriai-je, oui, je vous aime !

— Comme je veux être aimée ; je le sais; comme il faut aimer une femme quand on veut la venger. Aujourd'hui, Maricou, tu viendras à la chasse à laquelle tous nos voisins, et parmi eux, ton père et ta sœur, doivent prendre part. Mêle-toi à nos chasseurs, agis, parle en maître, et fais si bien que M. d'Astorg te dise quelque mot dont tu puisses lui demander compte.

— Oui, lui dis-je, et s'il me refuse?...

— Alors...

— Je sais ce que vous ferez ; et s'il refuse encore?...

— Tu seras mon parent, mon ami, tu pourras souffleter le lâche qui m'outrage.

— Réussirai-je ainsi à pouvoir prendre votre cause en main?

— Si tu ne réussis pas ainsi, tu me vengeras autrement; car il ne peut pas épouser Marie.

Ce nom me fit reculer.

— Lui! m'écriai-je, épouser Marie !

Le sentiment qui me dicta ces paroles venait surtout de l'indignité d'un pareil époux, destiné à un ange comme Marie.

Lucie, qui ne savait pas de quelle chaste affection je pouvais aimer une femme qui se montrait en tout mon ennemie, se trompa sur le sens de mon exclamation, et reprit d'une voix sombre :

— N'est-ce pas que c'est une lâcheté?

C'était une singulière position que la mienne, madame, mais elle n'est pas neuve, et peut-être, placé comme Oreste en présence d'une femme qu'il aime et d'un rival qui est aimé, ai-je subi, comme lui, cette fatalité qui n'est autre chose que la soif de plaire à celle qui nous dédaigne.

— Oui, m'écriai-je, c'est indigne et infâme! et je vous vengerai, Lucie. Mais alors, quand j'aurai fait tout ce que vous aurez voulu?

— Alors je t'aimerai, Pierre, me dit-elle.

— Vous me le jurez?... lui dis-je.

Insensé, qui demandait à une femme d'éprouver de l'amour !

— Oui, je te le jure, et ce que tu me demanderas, je te l'accorderai.

— Qu'il vienne donc, et vous serez à moi.

Lucie me regarda comme étonnée de mon audace.

— Tout ce que tu voudras, quand je serai vengée, car il m'a trahie, plus trahie que tu ne crois.

— Grand Dieu !

— Ah ! ne comprends-tu pas que si je n'étais pas trahie, ce n'est pas à toi, mais à mon frère que j'eusse demandé ma vengeance ?

— Ainsi?... lui dis-je.

— Je ne veux tromper personne, me dit-elle, tu peux m'abandonner, maintenant que tu sais mon secret.

— Oh ! lui dis-je, je tuerai cet homme... je le tuerai!

Le reste est inutile à vous dire; elle m'avoua tout.

L'heure fixée pour le rendez-vous de chasse arriva, et chacun fut surpris de me revoir à l'une de ces fêtes où je ne paraissais plus depuis longtemps.

Quant à M. d'Astorg, il ne se rendit pas chez mademoiselle de Chevalaine ; il devait se trouver dans la forêt qui borde la lande, avec le comte et Marie.

Nous partîmes, mais nous manquâmes le rendez-vous, et la chasse commença. Tout cela avait-il été combiné d'avance? je ne le sais pas encore ; mais voici ce qui arriva.

Après une heure de chasse, et comme je débusquais par le fourré, dans une route où passait Lucie à cheval et seule, nous nous trouvâmes face à face avec M. d'Astorg, Marie et son père, qui cheminaient tranquillement à cheval.

On s'arrêta pour se parler, et je me mis à regarder M. d'Astorg avec une fixité qui devait finir par lui déplaire. Lucie s'approcha de Marie, et lui dit avec une rage concentrée :

— Le bonheur vous rend paresseuse, chère cousine ; vous n'êtes pas arrivée à l'heure indiquée. Mais je conçois que lorsqu'on cause avec un fiancé si aimable que M. d'Astorg, on soit peu pressé d'arriver.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je aussitôt. Quand on craint de rencontrer certaines personnes, on retarde le plus possible le moment de les voir face à face.

M. d'Astorg me jeta un regard de mépris du haut de son cheval, et dit d'une voix insultante :

— Qui a donc amené ce maraud ici ?

Je vis mon père tressaillir de colère à cette insulte, et Marie pâlir.

La promesse que j'avais faite à Lucie, la haine que j'avais pour cet homme, le désir de montrer à M. de Chevalaine que son sang n'avait pas dégénéré en moi, furent sur le point de céder à la crainte que j'eus d'épouvanter Marie ; mais la pensée qui me vint, que c'était elle que je sauvais aussi, me rendit ma colère.

— Voilà un mot qui veut une réparation, monsieur, dis-je à M. d'Astorg.

— Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il en tournant son cheval vers moi et en s'avançant le fouet levé.

— Ne bougez pas, m'écriai-je, ou je vous étends à mes pieds... Vous me rendrez raison du mot que vous m'avez dit, ou je vous déclare un lâche.

Lucie me regardait avec des yeux pleins d'une sombre joie. M. d'Astorg la regarda et la comprit.

— Ah ! ce sont là les chevaliers errants des Dulcinées de ce pays... dit-il en ricanant.

— Taisez-vous! Monsieur de Chevalaine, dit Lucie en s'adressant à moi, vous convient-il à vous, mon cousin, de me laisser insulter en l'absence de mon frère?

— Votre cousin ! dit M. d'Astorg.

— Sans doute; reprit Lucie, et mon oncle peut vous l'attester mieux que personne.

— Quoi ! dit Marie... lui, le fils de Marianne... il serait...

— Votre frère, ma chère Marie, dit Lucie.

Marie regardait son père d'un air éperdu.

M. de Chevalaine, anéanti par cette scène si imprévue, s'écria :

— Lucie, quel est votre projet? pourquoi ces paroles imprudentes?

— Pierre vous les expliquera, répondit Lucie; mais il est des choses que Marie ne doit pas entendre... Venez... venez, Marie, lui dit Lucie, il le faut.

M. de Chevalaine me jeta un regard comme pour me consulter, et je lui fis signe qu'il devait faire éloigner Marie.

— Va, ma fille, va, lui dit-il, va et ne crains rien; nous sommes deux.

Je remerciai mon père de ce mot qui m'associait à sa cause.

— Maintenant, explique-toi, Pierre, me dit-il, explique-toi?...

— Ce n'est pas difficile, et monsieur doit me comprendre. Il a promis à mademoiselle Lucie son nom et sa main, et maintenant qu'il a rencontré Marie, sans l'aimer, car cet homme n'aime rien, il l'a recherchée parce qu'elle est riche.

— Je n'appelle pas séduire une femme, reprit avec arrogance M. d'Astorg, accepter les faveurs d'une femme qui vous les jette à la tête.

— Pierre vous a nommé de votre vrai nom, lui dit M. de Chevalaine, vous êtes un lâche!

— Monsieur, lui dit M. d'Astorg, ce mot veut du sang!

— Vous m'oubliez, lui dis-je.

— Je ne vous connais pas! s'écria-t-il.

— Monsieur d'Astorg, je vous traînerai devant vos amis et je vous soufflèterai devant eux.

M. d'Astorg prit son fusil et m'ajustant :

— Voilà comme je me mesure avec les brigands, me répond-il; et sur-le-champ il tira sur moi et me traversa le bras d'une balle.

A peine le coup était il parti, que je vis Marie ramener son cheval de notre côté. Mais ce que je pus voir seul, c'est que Lucie la gagna de vitesse en quelques secondes et, appuyant sur la bride du cheval, le fit tourner dans une allée latérale. Des cris se firent entendre ; M. d'Astorg était resté devant moi, et M. de Chevalaine semblait prêt à le punir, lorsque je lui criai :

— Laissez cet homme; à Marie, à Marie!

— A moi! disait Marie, tandis que Lucie criait : Arrêtez! arrêtez! Nous les vîmes passer au bout d'une allée qui gagnait les genêts. Marie était emportée par son cheval, et Lucie la suivait de près.

M. de Chevalaine s'élança de son côté, et M. d'Astorg le suivit. Je restai seul, et fis quelques pas pour gagner les genêts dans la direction; mais la douleur et la perte de sang m'arrêtèrent; déjà je n'entendais plus le galop des chevaux, lorsqu'un cri perçant se fit entendre.

C'était la voix de Marie. Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais dans le château de M. de Chevalaine. Un domestique, placé près de moi, me raconta que c'était Lucie qui m'avait fait transporter au château. Je demandai des nouvelles de Marie. Hélas! madame, son cheval s'était abattu; elle avait été lancée à terre, et lorsque son père était arrivé, il l'avait trouvée morte!

Une horrible idée me prit, je ne pus croire au hasard de cet accident, et je demandai à voir le corps de Marie. On me considéra comme un fou, mais moi, je me rappelai ce qu'Albine avait entendu : « Farrenc sera prêt; » j'avais vu Lucie détourner la tête du cheval de Marie... Enfin, madame, je croyais à un crime prémédité.

— Et vous avouerez que je puisse trouver surprenant que c'est à moi que vous veniez le dire, fit madame Cros.

— Oh! madame, vous verrez bientôt que cela ne vous est pas si indifférent que vous le croyez.

Je ne pus voir le corps de Marie; mais je sus qu'il avait deux fractures au crâne. Je ne dis rien, mais je demandai la permission de descendre aux écuries pour voir le cheval que montait Marie, on me le permit. La croupe était encore labourée de coups de cravache. Qui avait excité la course de ce cheval et qui avait pu le frapper, si ce n'était Lucie qui courait à côté d'elle? Je voulais tout dire à M. de Chevalaine, mais il était presque fou de douleur, et je ne pus le voir. Lui-même refusa de m'écouter en s'écriant :

— Oh! ma fille me le disait bien qu'un jour il lui porterait malheur.

Que faire? que devenir? porter une accusation basée sur de si faibles indices, et contre qui? contre Lucie.

Je quittai le château, mais je ne voulus pas laisser le crime impuni, car c'en était un. Je me rendis chez Lucie, mais avant je passai à l'endroit où avait été commis le meurtre.

Je savais trop bien l'infernale adresse avec laquelle les habitants des huttes faisaient trébucher et tomber les voyageurs qui passaient dans la lande, quand ils voulaient les dépouiller, pour ne pas reconnaître quel moyen avait été employé. Une corde double avait été jetée d'un bord à l'autre de la route, et une main accoutumée à ce piége l'avait tendue au moment où le cheval, lancé dans route sa vitesse, ne pourrait la voir assez tôt pour la franchir. A l'empreinte laissée sur l'écorce d'un énorme pied de genêt, il n'y avait pas moyen d'en douter, la chute avait pu être mortelle; mais ces deux fractures à la tête m'étonnaient encore.

Je passai le reste de la journée à quêter comme un chien, chaque trou, chaque touffe d'herbre, et enfin, à plus de cent pas de l'endroit où avait eu lieu la chute, je trouvai une pierre anguleuse et sanglante qui avait été jetée là et qui avait servi à achever la victime!... Le crime était patent pour moi... la participation de Farrenc m'était expliquée; mais cette participation de Farrenc entraînait celle de ma mère. Toujours ma mère... toujours!... C'était à en devenir fou.

Dans un premier mouvement de colère, je voulais aller à elle et la punir... mais j'entendais par avance ces mots horribles sortir de sa bouche :

— C'est pour toi que j'ai commis ce crime comme les autres. L'obstacle qui existait entre toi et la fortune, je l'ai détruit.

Je reculai devant l'horreur d'une pareille explication, et cherchant alors quelqu'un à qui faire payer ce crime, j'allai chez Lucie...

Comme Maricou prononçait ces mots, un coup discret fut frappé à la porte de madame Cros, qui fut très-stupéfaite d'être ainsi surprise, au milieu de la nuit, seule avec Maricou.

Elle lui fit signe de se taire, et tout aussitôt la voix discrète de M. Camille Perrin se fit entendre :

— Vous veillez, je le sais, et je sais avec qui vous êtes; ouvrez-moi, il faut que je vous parle tout de suite, il y va de notre salut à tous.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE NATIONALE.

Suite

Que penserions-nous d'un biographe qui, voulant peindre un individu, nous raconterait seulement une des phases de son existence, les actes accomplis par lui durant une époque plus ou moins longue de sa vie? Que devons-nous penser également de l'historien qui croit nous donner le tableau d'une société quand il n'embrasse que l'une des périodes de l'individu social? Ainsi peut-on appeler histoire de France ce recueil de nos actes commençant à l'entrée du roi Pharamond dans la ville de Trêves, ou à l'élection de Clovis sur le bouclier, ou à la peinture des Franks au delà du Rhin, toutes questions accessoires dans la question principale, ainsi que nous l'avons fait observer? Ou bien encore, pouvons-nous excuser les écrivains qui débutent par la fuite de Mahomet de la Mecque, quoique nous n'ayons jamais eu rien à démêler avec le *sublime* prophète?

Donc, ainsi que ce court examen vient de nous le démontrer, aucune de ces histoires ne remplit les conditions indispensables à la connaissance de l'individualité de ce peuple, le plus grand par la force dans les temps anciens, et, de nos jours, gouvernant l'univers par ses idées; et la série des faits qu'elles renferment ne convenant qu'à une ou deux époques de son existence, elles doivent, rigoureusement parlant. n'être considérées que comme des documents pour servir à l'histoire nationale.

Nous avons vu de même que les productions des poëtes et des savants ne sont que des matériaux apportés à l'histoire naturelle.

Les recherches auxquelles nous nous livrerons bientôt sur le seul mode à suivre pour l'étude complète d'une nation démontreront suffisamment jusqu'à quel point peuvent être exacts ces documents dans l'appréciation des faits qu'ils contiennent, et prouveront cette vérité abordée plus haut, que luers jugements doivent être sujets à une foule d'erreurs. Si maintenant nous laissons de côté les vices de système pour n'examiner que les défauts d'exécution, nous verrions que tous les écrits historiques peuvent se grouper autour de deux grandes époques qui, se divisant la direction des idées, se partagent le point de vue et conséquemment les tendances et la direction de l'histoire.

La première de ces époques s'étend en deça de la révolution française, dont le versant opposé regarde la seconde.

Dans l'une, soit étroite conception de quelques écrivains qui furent les autorités du genre; soit opinion arrêtée de tous, erreur grossière à peine supportable; soit plutôt que la seule marche des choses préparât peu à peu les esprits à cet enfantement impolitique et monstrueux de la vanité d'un seul, *l'Etat, c'est moi*; toutes ces productions qui fourmillent d'une foule de détails, desquels nous n'apprenons à peu près rien, sinon ce qu'il nous est inutile de savoir, sont revêtues du même cachet ou vivent dans la même atmosphère de basse flatterie. La description uniforme d'une force isolée, unique et dépendante, y tient presque toujours lieu du tableau varié du concours de l'être collectif. La plupart de ces ouvrages ne nous présentent, en un mot, qu'une longue suite de biographies; tous les grands et les puissants ont leurs portraits dans cette immense galerie historique construite avec tant d'art et de soin; et la masse, cette grande masse qui est la nation tout entière, le faisceau complet des forces d'un peuple, la grande pyramide sociale, a tout au plus servi d'ombre à ces tableaux.

La seconde époque devait nous offrir le revers de la première. Tout venait d'être bouleversé, les hommes et les choses. La nation française courait, avec l'impétuosité ordinaire à l'esprit du Gaulois, dans la voie nouvelle qu'elle venait de s'ouvrir, et cette voie était en tout l'opposé de celle qu'elle avait parcourue jusqu'alors. Ce changement radical s'étant opéré dans les esprits, l'histoire dut donc différer et différa effectivement de tout le contraste qui régnait entre les idées du jour et les idées d'autrefois. Elle avait, elle aussi, reconquis sa véritable importance, car son intelligence venait d'être initiée au secret du grand mécanisme social. Mais deux causes, entre mille, empêchèrent les nouveaux historiens de donner sa véritable physionomie au vieil édifice qui venait de s'abîmer derrière eux : d'un côté, la marche des esprits avait été trop fougueuse; de l'autre, la poudre qui s'élevait encore de ces immenses ruines obscurcissait la véritable couleur du passé.

C'est surtout dans cette seconde période que se heurtent à chaque pas les esprits politiques dont nous n'avons que faire au milieu de cette collection. Dans ces sortes d'ouvrages, il arrive toujours ou que l'écrivain, pour ramener les esprits à son opinion, altère la plupart des faits qu'il raconte, ou qu'il les dénature en les présentant sous un faux jour, ou que les réflexions dont il les entoure leur donnent un tout autre sens que celui qui leur est propre. De tels écrits, qui n'ont pas la bonne foi pour base, ou dont la bonne foi est égarée par les passions, ne sont point à nos yeux de véritables histoires, mais bien des plaidoyers plus ou moins chaleureux en faveur d'une idée ou d'un système philosophique. Mais avant de passer outre, il nous reste à citer un ouvrage écrit de nos jours; ouvrage remarquable que nous n'avons point compris dans cette nomenclature générale, non par oubli, mais parce que son importance lui méritait une place à part. De toutes les productions de ce genre, il est le seul dont l'ensemble de recherches ferait croire qu'il a peut-être soupçonné la vérité historique. Son savant auteur, remontant par un examen rétrograde à la source de notre nation, n'a pu voir sans surprise tant de choses dignes de gloire ensevelies dans l'oubli, et nous a, le premier, montré ce brillant arbre généalogique, dont les rameaux aventureux s'étendaient jadis des steppes glacées du septentrion aux sables brûlants de l'équateur. Cependant, nous regrettons de le dire, ce beau travail, qui mérite tant d'éloges à tant d'égards, est loin d'être complet. L'auteur n'a point su ou n'a point voulu mettre à profit ses découvertes. On a peine à concevoir comment l'habile écrivain, après avoir reconnu avec tant d'autres que les dix-neuf vingtièmes de la population française étaient d'origine gauloise, a détruit pour ainsi dire la conséquence de ses savantes investigations dans le domaine de l'histoire, en désorganisant le grand tout de cette nationalité de trente-cinq siècles qu'il venait de dévoiler. Il a en effet composé des histoires indépendantes et particulières de séries de faits qui forment seulement des phases distinctes de la même histoire.

Or nous disons que l'étude d'un peuple par l'une des phases de sa durée, de même que par ses accidents, ne peut conduire qu'à des résultats généraux défectueux, car on ne peut pas plus conclure de la partie au tout et de l'exception à la généralité que recomposer le commensurable par l'irrationnel.

L'étude d'un corps social par les masses ou les groupes d'hommes qui le composent a seule le pouvoir de produire un enseignement clair, précis, exact, complet. La marche de l'observation n'est plus douteuse, ni douteux le choix de ses formules, quand cette même observation embrasse d'un coup d'œil

toute l'étendue de son sujet et les délimitations qui le bornent et le différencient.

Mais les masses sont la réunion des groupes d'hommes de la même race dont les mouvements singuliers constituent l'ensemble d'action, et l'ensemble d'action est lui-même un vaste reflet du caractère. Au premier plan, dans l'étude de l'être social, s'offre donc naturellement son caractère, c'est-à-dire ses aptitudes essentielles, ses propensions spéciales, ses instincts particuliers, ses répugnances naturelles, son organisation qui n'est qu'à lui, enfin sous les mobiles qui l'ébranlent et le poussent dans la voie de cet insaisissable avenir vers lequel marchent toutes les sociétés humaines.

C'est seulement par l'aide des grands traits caractéristiques que l'observation peut, sans hypothèse et sans effort, mais bien par des rapports rationnels et même naturels, reconnaître et réunir les fragments du même grand tout, et que la collection nationale, avec sa pompe d'attributs et son harmonie de mouvements, frappe les intelligences; alors seulement aussi apparaissent d'une façon claire et manifeste les accidents physiques et moraux de l'être social; alors, par les individualités qui, toujours les causes ou les instruments des événements, sont comme les parties anguleuses extérieures ou les arêtes du corps social au moyen desquelles il pénètre les autres corps et opère le mélange de sa nature avec des natures étrangères; par ces individualités, disons nous, nous pénétrons les secrets des changements apportés dans les habitudes, les mœurs et la physionomie de la masse; en un mot, leur initiative nous dévoile les causes de l'altération d'un caractère, ou même de sa cessation d'existence, ce qui équivaut à la mort d'une nationalité; car il en est des corps sociaux en effervescence comme des autres corps en fusion, le plus avide absorbe les autres, et le corps absorbé, perdant par ce seul fait sa signification dans nos langues, y perd jusqu'à son souvenir quand le corps absorbant subit le même sort.

De tout ceci, nous pouvons, ce nous semble, arriver à cette conclusion : l'histoire qui n'embrasse que telle ou telle dénomination d'un peuple, qui ne considère ce même peuple que placé dans telle circonstance, ou imprimant tel ou tel mouvement, ou suivant telle ou telle direction, n'est point l'histoire de ce peuple, mais seulement la description de l'une des phases de sa durée; et nous avons dit qu'une telle histoire ne devait pas être comprise, par la raison que, n'ayant ni horizon ni aboutissant, elle ne peut nous présenter que des effets sans causes, ou des causes sans effets, ou une action générale qui ne se rattache à aucune origine, ou un ébranlement, une secousse, une dissolution, un bouleversement quelconque dont on ne saurait comprendre les motifs.

L'histoire d'un peuple doit donc étudier l'être social depuis l'époque où cet être n'est encore, pour ainsi dire, qu'à l'état d'embryon, jusqu'au moment où il perd son rôle dans le grand drame des sociétés humaines.

Toute race ne peut être que simple ou mixte : simple quand elle est sans mélange, conséquemment mixte quand a lieu le contraire.

Aujourd'hui que le monde est déjà vieux, il n'est plus de race pure, si ce n'est peut-être la juive, qui, n'existant plus à l'état de nation depuis des siècles, et répandue sur tous les points du globe comme de vivants et fidèles souvenirs d'une force qui fut, commence elle-même à se mélanger.

L'état sauvage indique toujours le jeune âge d'une race et son isolement parmi les autres; aussi, de même que c'est dans l'enfance, alors que, vierge encore de tout contact avec les hommes et obéissant à ses seules inspirations, elle marche où la voix de ses instincts la pousse; de même que c'est dans l'enfance, disons-nous, qu'il faut chercher les inclinations naturelles, bases immuables du caractère de l'homme; de même est-ce dans l'état sauvage d'une race que l'histoire doit puiser ses inspirations et tremper ses pinceaux si elle veut plus tard reconnaître le caractère national sous les éléments étrangers, et lui donner sa véritable couleur. L'observation partant d'un tout autre point de vue est sujette à l'erreur, car elle opère sur un terrain mouvant qu'une incessante variabilité rend insaisissable aux instruments de l'expérience : *le tâtonnement, l'uniformité, l'analogie.*

Les phénomènes de l'état mixte sont les suivants : ou deux races sauvages se confondent; ou une race sauvage absorbe une race civilisée; ou une race civilisée absorbe une race sauvage; ou deux civilisations mêlent leurs futures ruines.

La cohésion de deux races sauvages ou barbares est une somme de forces positives, la résultante de deux forces agissant dans le même sens : nous voulons dire le mouvement accéléré de leur existence combinée, le développement agressif de leurs facultés physiques et intellectuelles. L'être social mixte se trouve donc, par cet amalgame, doué d'une énergie offensive ou progressive de beaucoup supérieure à celle que chacun d'eux possédait séparément. Les Romains (la race latine absorbée par Rome) grandissent à chaque pas depuis le moment où, vagabonds et pasteurs nomades, ils débutent dans le monde des nations, jusqu'à celui où ils absorbent la pompe asiatique et la civilisation grecque; par contre, les races barbares du nord sarmatique, teutonique et celtique, qui mille fois avaient été brisées sous l'épée romaine, forment par le mélange de leurs débris des sociétés mixtes dont l'énergie, la force et la puissance croissant sans cesse finirent par broyer en poudre le colosse romain.

Lorsqu'une race barbare absorbe une civilisation, l'être qui est le produit de cette combinaison n'obtient qu'une force factice tout à fait extérieure. Le barbare se drape de la pourpre de l'intelligence vaincue et obtient pour un moment un semblant de grandeur; son jeune sang s'est glacé au voluptueux contact de la civilisation. La race turque absorbe la race maure ou arabe; elle se pare de toutes les pompes de l'Orient et n'est qu'un instant menaçante. A peine s'il y a quatre cents ans qu'on ne parle plus de la race arabe, et déjà les cabinets politiques de l'Europe songent à se partager les dépouilles de la puissance turque.

Pour ne présenter en passant qu'une courte considération de la race dont nous allons bientôt nous occuper, nous dirons que l'élément celtique atteint par l'élément latin et saturé par lui fut affadi, mais que l'élément germanique ou mieux tudesque le raviva en le ramenant à l'état sauvage. Toutefois, la race gauloise ou celtique ne fut point absorbée par la race franque, ainsi que nous le verrons bientôt, et le travail de sa renaissance produisit le moyen âge de notre histoire, et par suite cette époque de l'histoire européenne, si improprement qualifiée de ce nom.

Maintenant, si c'est une race civilisée qui s'incarne dans une race barbare, la race absorbante en dissolution forme un temps d'arrêt : soudain ses membres glacés vont tressaillir sous le feu de la jeunesse; son antique vigueur brille encore une fois aux yeux de l'univers dans l'étonnement, et, aux allures viriles que se donne ce vieil empire, on dirait qu'il va reprendre la route de son passé; mais l'illusion est de courte durée : ses forces, sourdement minées par le feu civilisateur, ne peuvent longtemps soutenir ce déploiement d'énergie; et si le même remède ne vient bientôt ranimer cette nature épuisée, sa vieillesse décrépite, un instant arrêtée sur la pente du commun abîme, a vite repris le chemin si facile du tombeau. Rome corrompue retrempe sa virilité dans le sang de la Gaule, qui devint le boulevard de sa puissance. Les Celtes; qu'elle adopte au nombre de ses enfants, forment les plus vaillantes de ses vaillantes légions, et les ennemis de la gloire romaine disparaîtront où le géant gaulois étendra son bras redoutable. Mais, malheureusement pour Rome, elle ne trouva pas un second César pour l'inoculer du sang tudesque quand les peuples du Nord insaisissables au fond de leurs forêts, et qui, pendant quatre cents ans, étaient accourus comme des bandes de loups pour ravager et piller l'empire des empires, vinrent un jour tous ensemble s'établir en maîtres dans les palais des maîtres du monde, qui déjà avaient passé.

S'il nous fallait d'autres exemples, l'Orient nous montrerait ses races civilisées non plus heureuses contre les Barbares qu'elles essayèrent de soumettre. Ces mêmes Barbares poussèrent droit devant eux, écrasant sous leurs pas les antiques

lignées ; et dédaignant de prendre la civilisation au point où ils la trouvaient, ces nouveaux venus soumirent la terre asiatique au joug de leurs propres enfants.

Ainsi disparut la vieille société. Nous avons raison de dire qu'elle disparut, car le choc qui la heurta fut si terrible, et si profond le bouleversement qui s'ensuivit, que le flambeau de l'intelligence et de la raison jette à peine çà et là, sur ce long passé enseveli sous ces immenses catacombes, une lueur pâle et vacillante.

Il nous reste à considérer le produit du mélange de deux races civilisées : si nous cherchons dans l'histoire de tous les peuples les points où cette fusion s'opéra, la conclusion d'une vérité qui se montre toujours égale, toujours semblable, toujours la même, sera pour tous également facile à déduire : que gagnèrent les Perses en se joignant ou en s'incorporant aux races corrompues de l'Assyrie? Que devint la race hellenique quand, par son Alexandre, elle eut décoré de son nom toutes les races orientales? Quelle puissance obtint Rome en réduisant la Grèce à l'esclavage ?

Après ces conquêtes qui semblaient les rendre éternelles, toutes ces nations vont demander le repos à la tombe.

De notre étude préalable sur le monde des nations, sur les bouleversements continuels qui s'opèrent dans leur sein, sur les tourbillons d'événements qui les agitent sans cesse, sur les causes qui les forment, les developpent, les agrandissent, les renversent tour à tour, élèvent des sociétes nouvelles sur les ruines de sociétés expirantes; de ces considérations, en un mot, sur l'origine, la grandeur, la decadence des empires, ou sur l'entière durée de leur manifestation active, nous avons retiré cette remarque assez curieuse par sa nouveauté, à savoir : que l'action ascendante d'aucun peuple n'a dépassé le terme de mille années. Si quelques-uns plus fermes au frottement social sont arrivés jusqu'à nous, le rôle qu'ils ont joué dans la marche humanitaire a été souvent interrompu; souvent on les perd de vue dans le cours des âges ; et pour les découvrir il faut les aller chercher au sein des transformations souvent ténébreuses qui les recèlent.

Une remarque plus importante que nous devons nous garder de passer sous silence, est l'evidente conformité de rapports qui existe entre l'être collectif et l'homme, unité de cette collection. L'existence de l'un et de l'autre est circonscrite dans des conditions semblables ; leurs actes respectifs sont soumis à des époques d'une frappante analogie. Ainsi, de même que l'homme, l'être collectif a ses âges, c'est-à-dire ses teintes particulières dans sa physionomie générale, ses périodes bien tranchées dans l'ensemble de sa durée, periodes qui ne peuvent être interverties dans leur ordre naturel, et ne sauraient être non plus limitées dans un certain laps de temps, mais par l'étendue variable des zones civilisatrices que parcourt cet être collectif. Quatre âges, quatre espaces, quatre phases se partagent l'entière durée des peuples, et portent les noms de barbarie, guerre, paix, civilisation, chacun d'entre eux se liant aux autres par cette infinité de nuances insaisissables qui unissent les différents âges de l'individu : l'enfance, la jeunesse, la virilité, la vieillesse, dont ils sont l'expression fidèle.

Nous allons maintenant avec ces données tracer la grande ligne de notre histoire.

Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de l'Occident, disent Pelloutier, Gibert, Pankerton et tant d'autres autorités, on trouve les contrées centrales et occidentales de l'Europe, spécialement la région qui s'appelle aujourd'hui France, occupée par la race belliqueuse des Celtes, aussi nommés Galls, Cimbres ou Kymmrii, Galates, et de nos jours Gaulois.

Si ce peuple était indigène ou aborigène est une question depuis longtemps résolue dans le même sens par les deux traditions orale et écrite. Les sociétés, nous apprennent-elles, se formèrent de l'émigration des familles humaines parties des plaines de Sennaar, où était massée l'humanite après l'immense cataclysme qui avait enseveli le monde sous les eaux.

La postérité de l'homme sauvé du déluge multipliant chaque jour, et bientôt trop à l'étroit dans la Chaldée, les antiques patriarches comprirent la nécessité de chercher une patrie loin de la terre mère qui ne pouvait plus nourrir ses nombreux enfants, et l'on convint de se séparer.

— La séparation résolue, trois grandes divisions furent faites de cette masse d'hommes, également trois lots du globe terrestre dont ils ne pouvaient soupçonner l'étendue que par le cours des astres. Et comme tous avaient les mêmes droits au partage, le monde fut probablement tiré au sort.

A l'heureuse postérité de Sem échut le berceau du genre humain ; les enfants de Japhet eurent une contrée aujourd'hui si belle, qui porte le nom d'Europe; et la race de Cham, race, dit-on, maudite, dut se diriger vers ces sauvages et stériles déserts que dévore le soleil.

Alors, du sein de la riante Arménie, s'échappèrent les flots humains qui devaient un jour couvrir l'univers ; alors aussi fut pour jamais brisée la chaine si douce qui, remontant au déluge, faisait de tous les hommes un peuple de frères.

A partir de cette époque, qui ne saurait être précisée par aucune date certaine, les familles humaines commencèrent donc à s'organiser. Désormais rien de commun n'existait plus entre elles. Il fallait maintenant à chacune agir selon ses propres impressions ; chacune voyait s'ouvrir une carrière à part; tout était distinct, les intérêts et les destinées. Les peuples, entrant tous à la fois sur la vaste scène du monde, allaient de tous côtés prendre position, les materiaux de chaque édifice social s'élaborer diversement dans les intelligences, de puissants empires s'élever, d'autres tomber en ruines, des cités brillantes surgir de mille points du globe, les confuses clameurs des hommes troubler toutes les solitudes.

Le monde de Sem fut un monde à part; la civilisation y fit de rapides progrès, si nous en croyons le témoignage des Chinois ; mais cette croissance prodigieuse, usant les forces de la nature, eut promptement tari jusqu'aux sources de la vitalité. Toutefois, si de nos jours ce grand corps paraît être à l'état de complète atonie, il s'est autrefois révélé par d'épouvantables commotions. A de courts intervalles, il a, dans son travail d'enfantement social, rejeté sur l'Europe avec la violence d'un volcan les Teutons, Scythes ou Germains, puis les Sarmates, Saces, Mongols et Tartares, dernières hordes barbares de la race de Japhet.

Comme on le voit, les membres de la famille japhétique ne sortirent point de l'Asie tous ensemble, ni aussitôt après la séparation universelle.

Les Celtes, qui frayèrent la route vers l'Europe, errèrent eux-mêmes longtemps sous le climat enchanteur de l'Orient, que tous les hommes semblèrent quitter avec tant de regrets. Les radicaux du celtique, que l'on retrouve dans l'idiome sacré des brahmanes, attestent un long séjour de cette race dans l'Inde; quelques historiens même, basant leur opinion sur la conformité du caractère, de la langue, des mœurs, des habitudes, du costume, des armes, ont eu raison de prétendre qu'un de ses rameaux avait produit la magnifique nation des Perses.

Ce fut donc seulement après quelques siècles d'une marche aventureuse sur le continent asiatique que les Celtes s'avancèrent vers la mer Caspienne, firent le tour de ce grand lac et débouchèrent aux Palus-Meotides à une époque difficile à déterminer, mais que tout nous fait croire avoir eté contemporaine de la fondation des premiers empires d'Orient.

Des rivages de la mer Caspienne, les fils de Gomer purent enfin apercevoir cette Europe que le sort leur avait donnée. Un spectacle inattendu vint aussitôt frapper leurs regards. D'immenses forêts étendaient de tous côtés leur interminable dedale. Sur un terrain marécageux se balançaient de toutes parts les joncs mobiles ; çà et là, dans des étroits passages laissés à la vue, tremblaient les douteux reflets d'une eau bourbeuse qui semblait couvrir une partie du continent.

(*A continuer.*)



Le Nain de Charles-Quint.



'empereur Charles-Quint eut son nain, Corneille de Lithuanie, Polonais de naissance, attaché à sa cour.

En 1535, Charles Quint entreprit une seconde expédition contre Barberouse II, si connu par ses nombreuses pirateries sur la Méditerranée. Poursuivis à outrance, Barberousse et les siens furent réduits à fuir et à laisser Charles-Quint régner en vainqueur.



Pendant toute cette campagne, Corneille de Lithuanie ne quitta pas le corps d'armée commandé par l'empereur.

Cette miniature humaine avait obtenu de l'empereur de se revêtir tour à tour de tous les uniformes qui existaient dans l'armée.



Un jour, s'adressant à un coureur de l'empereur : « S'avez-vous bien, disait-il, que vous êtes furieusement bel homme !... Ah ! la belle canne que vous avez là !... » Et sur ce, il s'empare de la canne du coureur et fait des marches et contremarches, accompagnées de toutes les charges obligées.

Vers 1545, époque à laquelle les Pays-Bas étaient sous la domination de Charles-Quint, la ville de Bruxelles, à l'occasion de la paix de l'Espagne avec la France, décida qu'elle offrirait un superbe et splendide tournoi à Sa Majesté.

Après avoir donné ses ordres et indication du jour où le tournoi devait avoir lieu, Charles-Quint fait ses dispositions et part en compagnie de plusieurs seigneurs de sa cour. Corneille de Lithuanie l'accompagnait : on le mit en rapport avec Grandjean, nain de François Ier. Nos deux grands personnage étaient traités avec une distinction toute particulière. Ils avaient chaque



jour une table splendidement servie, et rien n'était plus plaisant que ces deux singes ou magots en face l'un de l'autre, se pavanant et parlant des affaires de l'Etat, comme si le sort de la république eût dépendu d'eux. Ils avaient entendu leurs rois s'appeler *cousins*, et ils ne s'appelaient jamais autrement.

Le jour du tournoi arrive. L'empereur, en grande pompe, se rend sur le lieu du combat dont le signal est donné. Corneille de Lithuanie entre en lice avec un des plus vaillants chevaliers des Espagnes, et il est proclamé vainqueur.

Ainsi se termina ce tournoi, aussi brillant, aussi nombreux que ceux donnés au douzième siècle en Provence, ce berceau des troubadours, où l'on ne comptait pas moins de dix mille chevaliers, et où la noblesse, le comte de Toulouse, par exemple, semait l'or à pleines mains.



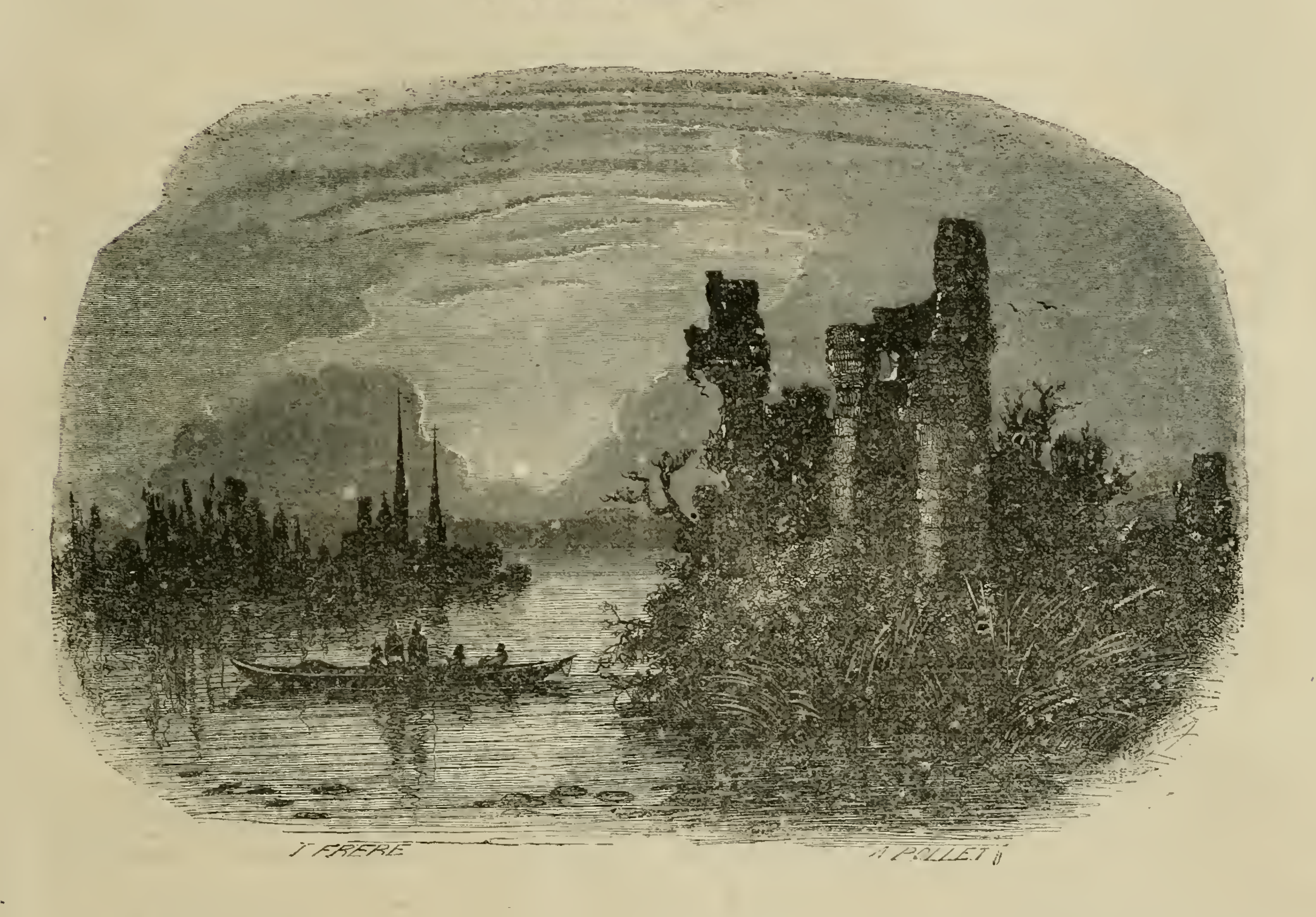
Gustave Havard, éditeur rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

DEUX JEUNES PRINCES

ET

UN BOURREAU.



« Mon cher Eugène,

« Ma lettre vous trouvera encore à Genève, je l'espère du moins, puisque vous avez différé de quelques jours votre ascension au Mont-Blanc. Vous allez voir de belles horreurs avant même d'avoir atteint Chamouny. Et d'abord il faut bien vous dire que cette vallée, devenue célèbre par les descriptions enthousiastes des poëtes et des voyageurs, fut complétement inconnue jusqu'à l'heure où deux Anglais du nom de Pokock et Windham y pénétrèrent les premiers en 1741. J'ai eu pour cicerone, dans mes excursions, le petit-fils de l'un des guides qui escortèrent ce couple d'audacieux explorateurs. Les détails qu'il raconte sur les fatigues, les encombres, les dangers inouis qu'eut à subir la caravane, seront toujours incroyables pour ceux-là mêmes qui auront, comme moi, comme vous bientôt, essayé de franchir les sommets helvétiques.

«Non loin de Genève s'épanche l'Arve, qui, torrent et rivière tour à tour, descend des glaciers du Mont-Blanc pour se jeter dans le Rhône au-dessous de la ville. Vous longerez ce cours d'eau sur ses deux rives alternativement, et toujours à travers une délicieuse vallée dont la physionomie ne change qu'à partir de Sallanche et de Saint-Martin. Jusque-là vous ne rencontrerez sur votre passage que prairies et bosquets, eaux vives jaillissant en cascades, forêts, villages pittoresques. A mesure que vous approchez de Saint-Martin, les hautes cimes qui bordent la vallée de l'Arve se resserrent graduellement et finissent comme par s'embrasser. Il en résulte que la route cesse d'être carrossable deux lieues seulement au-delà de Saint-Martin et à partir des bains de Saint-Gervais, couchés au flanc d'une montagne dont l'aspect rappelle nos plus beaux sites des horizons pyrénéens. Jusqu'à Chamouny le pied se traîne de chaos en chaos ; il y a péril à opérer ce trajet dans les chars de côté qu'on loue à Saint-Martin ; la plus prudente voie de locomotion est sans contredit le dos de mulet.

« Mais revenons à Cluses.

« On quitte ce bourg élégant et riche, on traverse Balme, joli hameau composé de quelques chalets d'autant plus gracieux que tous paraissent mollement étendus sur des tapis de verdure ; chacune de ces coquettes demeures s'entoure de frais bocages ou de massifs d'arbustes isolés qui semblent s'être donné le mot pour être tout en fleurs à l'époque des voyages.

L'habitation la plus voisine du chemin abrite une famille qui possède le privilège exclusif d'accompagner les curieux à la grotte de Balme. C'est une grotte, et pourtant n'allez pas croire qu'il faille descendre et en chercher les profondeurs dans les entrailles de la terre. Non, non, voyez plutôt à votre gauche ce mur fait de roches à pic, dont la tête se perd dans les nuages; regardez bien, et vous apercevrez, à une élévation de 250 mètres, un point noir presque imperceptible à l'œil... C'est la bouche de la caverne. Si, à mon exemple, vous êtes désireux de visiter, de parcourir l'antre, suivez la bonne, l'aimable et officieuse propriétaire du privilège; vous ne serez pas d'ailleurs si fort à plaindre, car, avec ses trente printemps (en 1845), c'est une jolie femme, une avenante compagne de promenade; sa gaîté vous abrégera la route; votre longue et pénible ascension s'effectuera sans que vous y preniez garde, et vous serez tout surpris d'avoir monté si haut par un sentier dont vous ne retrouverez pas plus la trace en vous plaçant au balcon établi sur le bord de la grotte, que vous n'en eussiez deviné la direction avant d'entreprendre l'escalade. Vous êtes à plus de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« Vous touchez enfin le but.

« — Vous avez chaud, passez dans le salon, vous dit la gentille conductrice, on y est bien; vous y prendrez un peu de repos, ensuite nous allumerons nos torches pour nous engager aussi avant qu'il vous plaira dans les détours du labyrinthe.

« On nomme salon une pièce à peu près carrée, percée dans le roc, assez spacieuse, éclairée par une ouverture de 20 pieds de large sur 15 de hauteur, et terminée en centre. Des lianes, des fleurs entretenues bordent les contours de cette ouverture et enveloppent le grillage du balcon formant saillie, lequel, bien que des plus solides, vous verra faire un pas en arrière dès que vous aurez mesuré du regard le vide effrayant qui se creuse au-dessous. On trouve dans le salon des sièges, et pour les dames un long canapé; sur une table, deux ou trois registres où se lisent les noms des visiteurs, qui parfois ont en outre inscrit sur ces albums leurs réflexions plus ou moins philosophiques. Désirez-vous quelques rafraîchissements, quelques friandises; on ouvre aussitôt une porte cachant une sorte d'office où se tiennent en réserve des provisions fort peu à dédaigner, ma foi! Du vin, de la bière, des liqueurs, de l'eau bonne et limpide, puis des galettes, des gâteaux, des biscuits. Vous vous croyez encore chez Félix rue Vivienne.

« Après qu'une légère collation a réparé vos forces, chacun de vous saisit son flambeau rustique, et vous défilez processionnellement sur les pas de la conductrice. Vous avez eu soin toutefois de commencer par rajuster vos habits, car la fraîche atmosphère de la grotte va vous pénétrer jusqu'aux os.

« Alors, mon cher Eugène, priez votre obligeant cicerone de vous rapporter un événement quasi-contemporain de mon voyage: la rencontre qui mit face à face, dans l'intérieur même de cette caverne, deux jeunes princes et un bourreau.

« — Ah! Monsieur, m'a dit à moi cette brave femme, vous me rappelez une circonstance que je cherche toujours à éloigner de mon souvenir. Mon Dieu! je n'ai jamais eu aussi peur dans toute ma vie que ce jour-là. Tenez, c'est ici que se passa le drame, pas plus loin que sur le bord du puits auprès duquel nous nous arrêterons tout à l'heure.

« Mon fils ramenait du fond de la grotte un étranger suivi de son domestique. Moi je conduisais deux jeunes gens honnêtes et doux que j'avais pris pour de riches et nobles seigneurs, tant ils étaient polis et affables. Leurs yeux s'étant portés sur le livre des voyageurs, y lurent le nom de celui que nous devions nécessairement rencontrer. Aussitôt leur colloque s'interrompit net, leurs traits s'animèrent, leurs membres tressaillirent, et dans toute leur personne se manifesta ce sentiment de dégoût et d'horreur qui nous saisit à la vue d'un serpent.

« — Cet homme... cet homme qui a signé là... s'écrièrent-ils ensemble, et avec une grande vivacité, cet homme n'est-il pas un Anglais? N'a-t-il pas une face pâle comme les criminels, une chevelure couleur d'ocre comme le poil de la hyène?

« Inquiète, troublée, je répondis tant bien que mal ce que je savais, ce que j'avais pu remarquer.

« — Oh! c'est lui! dit aussitôt d'une voix retentissante le plus petit des deux... Eh bien, ma bonne, marchez, allez toujours, nous vous suivons... Nous voulons voir la bête fauve à la crinière jaune.

« Ils se parlaient l'un à l'autre, moitié en français, moitié dans une langue inconnue; je ne comprenais rien, mais j'avais une fameuse peur. De loin, nous apercevons des torches, et j'entends mon fils qui racontait à ses deux voyageurs comme quoi l'on n'avait pu encore déterminer la profondeur du puits. A peine les avions-nous rejoints, que l'un de mes messieurs s'adressant au monsieur de mon fils:

« — Votre nom est sir Hudson Lowe?

« — Vous l'avez dit.

« L'entretien se continua en anglais. Je ne distinguai pas le sens précis; mais le monsieur de mon fils, qui avait débuté par le ton de l'arrogance, descendit bientôt à la parole timide et doucereuse d'un suppliant. Quelque peu de sympathie que j'éprouvasse pour cet homme, il me parut prendre tout à coup un air si misérable que, malgré moi, je me sentais entraînée vers une sorte de pitié.

« — Hdson Lowe, reprit d'un accent fier et digne, en très-bon français, l'un de mes deux jeunes gens; Hudson Lowe, tu as été l'assassin de l'Empereur.... Je suis, moi, son neveu, Louis Bonaparte Napoléon! Il me faut ta vie, prépare-toi. Si Dieu est juste, je te tuerai. Par un reste de cette générosité familière à ma race, à mon sang, je veux bien t'accorder l'honneur d'une partie égale. Choisis donc, et sans attendre, les armes, le lieu du rendez-vous... Tu le vois, l'impatience me brûle!... »

« Certaines excuses furent balbutiées par l'Anglais: « Il n'avait fait qu'obéir aux ordres de son gouvernement, il ne pouvait se battre pour avoir rempli son devoir... »

« — Il refuse! Il parle de justification! répéta entre ses dents le jeune prince furieux. Puis il se jeta sur l'Anglais, frappant à coups redoublés d'une badine qu'il tenait à la main. Nous cherchâmes vainement à nous interposer entre eux, mon fils et moi, nous ne réussîmes qu'à nous faire cingler par ricochet: or, comme en tout il faut envisager d'abord l'intention, nous parvînmes assez aisément à nous figurer que nous n'avions rien reçu.

« Au milieu de ce désordre, l'anglais, dont le pied vient à manquer, tombe de toute sa hauteur.

« — Précipitons-le dans le puits! Telle est la première pensée qu'échangent instinctivement les deux Français. Je me prosterne, ainsi que mon fils, à leurs genoux, pour demander la grâce de l'Anglais qui, lui-même, implore son pardon... mais, en dépit de nos efforts, il est entraîné vers le puits, déjà sa tête en effleure l'ouverture béante... J'allais, ne pouvant faire plus pour lui, recommander son âme à Dieu, lorsqu'enfin ces messieurs veulent bien se décider à écouter mes dernières supplications, et à laisser aller leur patient. Il avait perdu connaissance; mon fils et moi nous le relevons; il lui prodigue ses soins, et, dès qu'il l'a rappelé à la vie, il le ramène à l'entrée de la grotte où l'attendait son poltron de valet, disparu au premier signal d'une collision.

« Maître et serviteur, dignes l'un de l'autre, ne pesèrent pas longtemps sur la montagne, je vous l'assure; ils s'esquivèrent au pas de course; mon fils pouvait à peine les suivre; et, depuis, je n'eus de leurs nouvelles que par le magistrat près duquel je fus appelée en témoignage à la suite de leur déclaration. J'osai faire entrevoir aux deux jeunes gens le cas grave dans lequel ils avaient failli se commettre; ces braves cœurs n'avaient pensé à rien, sinon à suivre l'élan spontané d'une colère, d'une indignation trop légitime.

« — Le lâche! répétaient-ils; avoir refusé de se mettre en garde avec nous, avec nous qui perdions la tête jusqu'à daigner la mettre en jeu contre un tel adversaire. Mais puisqu'il ne sait pas manier une épée, il a bien fallu forcément lui montrer

comme on use de cela, ajouta-t-il en agitant convulsivement sa badine.

« — Voici, continua notre narratrice, le puits désormais historique. C'est là que je vis l'Anglais étendu, c'est ici que son front fut appuyé... J'en frémis encore .. Je n'aurais certes pas cru ce jeune et joli Français aussi vif, aussi terrible... on eût dit un lion. N'importe, je lui pardonne de toute mon âme les transes qu'il m'a causées... Et ce vilain gueux d'habit rouge! Ah! si j'avais su qu'il eût été le geôlier de mon empereur... foi d'honnête femme, je n'aurais pas voulu que mon fils l'accompagnât, quand il eût couvert d'or la trace de nos semelles... Moi, monsieur, je suis la fille d'un ancien grenadier à cheval de la belle vieille garde... Mon père, — le bon Dieu lui en aura tenu compte! — était, comme vous, membre de la Légion d'honneur: pas moins que cela, ne vous en déplaise, mon bon monsieur! S'il eût vécu et rencontré là ou là ce coquin des coquins, ah! vrai, il l'aurait étranglé... oui, monsieur, oui, etranglé net comme un lapin... Et moi, instruite des antécédents du gibier, je ne l'aurais pas défendu de mon petit doigt. »

« Voilà, mon cher Eugène, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la célèbre caverne de Balme. Lorsque vous irez a votre tour de ce côté, je vous prie instamment de rappeler à la bonne femme du Chalet certain voyageur et sa fille qu'elle instruisit, voilà deux ans, de l'episode si dramatique advenu au fond de la grotte. Elle aura peut-être gardé mémoire des vingt petites pièces neuves de vingt-cinq centimes que ma fille lui fit accepter en echange de notre intéressante excursion. Dites-lui quel plaisir j'ai eu à deposer sur ses joues fraîches et rebondies deux gros, deux bons, deux francs baisers. Nulle autre monnaie ne me semble digne de recompenser la *chroniqueuse*, pour son tableau saisissant de l'entrevue des jeunes princes avec l'infâme, l'execrable Hudson Lowe. »

P. S. Je dois ajouter à ma lettre une curieuse aventure, qui n'est pas étrangere au nom de Hudson Lowe, et dans laquelle fut acteur, il y a quelques jours, un de mes amis, a la Rotonde, au Palais-Royal.

Un vieux militaire en cheveux blancs, dont le visage s'encadrait dans un large et beau collier couleur de neige, dégustait, ainsi que sa femme, son café quotidien; lorsqu'un jeune homme, connu d'eux, s'approche et leur présente *monsieur Hudson Lowe*, dit-il, fils du général britannique... A ce nom, le vieux soldat dépose sa tasse, lève la tête, et plonge un regard incisif sur les deux adolescents. Prévoyante et saisie de crainte, sa compagne fait signe aux deux jeunes gens de s'eloigner, et detourne aussitôt la conversation; mais le mari, toujours les yeux en arrêt sur le grand blond, qui vient de lui être nommé, se redresse lentement de toute sa hauteur, ses membres sont crispés, son teint est pourpre... Il veut parler, sa langue s'embarrasse, et il ne peut articuler que ces trois mots d'une voix saccadée, qu'il renforce progressivement : Hudson Lowe!!!.... Sainte-Hélène!!!.... l'Empereur!!!....

Vous figurez-vous ce vieillard, suivant de l'œil son Anglais, comme une proie qu'il s'apprête et qu'il ne pretend pas laisser échapper. Ses bras s'agitent violemment, se roidissent et se tordent... le sang monte encore à cette belle, à cette vénérable physionomie... Sans les secours de ses voisins, le brave capitaine Collin succombait à une trop vive émotion. Inutile de dire que les deux jeunes gens avaient fui.

Depuis quinze ans que le capitaine Collin habite le quartier du Palais-Royal, on le voit chaque soir prendre, à la Rotonde, sa demi-tasse de rigueur, et lire avec une bien autre avidite sa feuille de prédilection : le *Constitutionnel*. Habitués, patrons et garçons de l'établissement rivalisent à son endroit de soins attentifs.

Ancien volontaire de 91 ou 92, contemporain et compagnon d'armes des plus illustres officiers de nos périodes modernes, il a servi trente ans au même corps de cuirassiers, quelque avantage qui lui ait été proposé d'ailleurs. Jamais il n'a voulu se séparer de son régiment. C'est par une sorte de surprise, que le brave capitaine s'est vu classer ultérieurement parmi les grenadiers à cheval de la garde impériale, dont il fut l'un des plus beaux hommes. S'il vous arrive de prononcer devant lui ce nom magique de l'Empereur, vous voyez à l'instant se promener sur ses joues deux larmes silencieuses.... Digne et brave capitaine!

Voilà une de ces vieilles et rares colonnes, qu'on ne salue pas sans attendrissement!... Un de ses nombreux, un de ses plus précieux souvenirs, lui rappelle qu'à Jemmapes, se trouvant d'ordonnance auprès du général Dumouriez, il combattit sur la même ligne que le jeune prince d'Orléans (aujourd'hui Louis-Philippe), dans une magnifique charge contre la cavalerie hongroise. Collin reçut là sa première blessure, et ce n'est pas, à l'entendre, son plus faible titre d'orgueil. Malgré les cicatrices de sept à huit autres coups de sabre, assez difficiles à parer, pour qui se jetait constamment au fort de la mêlée, il demeure encore plein de cette mâle puissance d'esprit qui lui vaut tant d'admiration sympathique.

Vous comprendrez maintenant, mon cher Eugène, la légitime horreur dont fut saisi notre brave, au seul nom d'Hudson Lowe... lui qui professe le plus pieux des cultes pour la mémoire du grand homme.

Ah! que le jeune blondin ne revienne pas à la Rotonde... Le capitaine Collin lui ferait passer un tout aussi mauvais quart d'heure, qu'il en passerait un bon pour sa part, si jamais lui était conté l'incident de la grotte de Balme.

Colonel Jules Marnier.

POMMADE POUR BLANCHIR LES NÈGRES.

— Oui, messieurs, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le dire : je suis ruine; je n'ai plus le sou, je n'ai plus de fiancee, je n'ai plus rien! C'est-à-dire si, j'ai encore quelque chose, des dettes... que je payerai quand je pourrai, et ce moment, je l'espère, n'est pas loin.

Ce petit *speech* était tenu dans un élégant cabinet des *Frères Provençaux*, par un jeune homme de vingt-cinq ans environ, orné d'une paire de moustaches formidables, d'un collier et d'une barbe à tous crins, et qui néanmoins etait proprietaire d'une de ces physionomies inoffensives, dont les gens les moins observateurs sont frappés du premier abord. C'est une des contradictions de notre époque, de voir presque tous les hommes porter moustaches et impériale, tandis que les idees s'eloignent de plus en plus des illusions guerrières.

— Je l'avoue, continua M. Léon Dugard, — notre orateur — en rentrant hier au soir, après avoir été pour ainsi dire mis à la porte par cette homme, le père de mon Agathe, sous prétexte que j'étais un mauvais sujet, en trouvant chez ma venerable concierge une véritable inondation de papiers timbrés d'un aspect sinistre, et pour comble de honte et de douleur, en apercevant dans la rue, en face de mes fenêtres, un groupe de grands escogriffes à mine suspecte et a canne plombée, qui sentaient leur rue de Clichy à une lieue : alors j'ai frémi, des idées de suicide s'amoncelaient dans mon cerveau brûlant, j'aurais voulu avoir la puissance d'anéantir l'univers, des bêtises enfin!... Mais bientôt la reflexion est venue, et avec elle mon sang-froid. « Leon, mon vieux, me suis-je dit, ne perdons pas la tête; tu as des dettes? C'est un malheur que tu partages avec des têtes

couronnées; tu n'as plus guère d'espoir d'être uni à ton Agathe? C'est peut-être un bonheur pour toi. D'ailleurs, tu n'es pas sot, mon garçon; cherche, trouve une idée, que diable! dans notre âge de fer, une idée, ce sont des pièces de cent sous... » Tout en me livrant à ces idées philosophiques et peu récreatives, je me couchai, et après avoir dormi comme un soliveau pendant neuf heures, je me suis réveillé riche... de trois idées. Quel luxe! hein?.. mais, me direz-vous, quelles sont ces idées? Vous allez les connaître: la première, c'était de vous engager à dejeuner, mes amis, ce matin, ici même, avant l'exécution de ma seconde idee, qui consiste à me rendre immédiatement à la Guadeloupe, pour y mettre à exécution mon idée n° 3, que je vous communiquerai à mon retour, retour prochain, s'il plaît à Dieu; retour glorieux, car je ne veux revenir en France que gorgé de richesses.

— S'il en est ainsi, s'écria un des convives ému par le vin de Chambertin et subjugué par l'assurance de Léon, s'il en est ainsi, je pars avec toi!

— Non pas, mon petit; entre amis tout doit se partager, dit-on; mais je ne veux pas que tu partages avec moi... mes dangers. Ainsi, c'est decidé, je par seul. Quand je serai au pinacle de la fortune, je te protégerai. C'est tout ce que je puis faire. D'ailleurs, c'est tout au plus s'il me reste de quoi solder l'addition de notre dejeuner et le prix de la traversée.

— Alors, je bois à ta réussite!

— A ta réussiste! s'écrièrent les autres convives.

— Merci, mes bons amis! excusez-moi si je vous quitte, mais avant de partir, je veux me donner encore une fois le douloureux bonheur de passer devant les fenêtres de mon Agathe!



Quelques mois après la scène que nous venons d'esquisser, toute la population de la Basse-Terre, chef-lieu du gouvernement de la Guadeloupe, était dans une agitation extraordinaire: blancs, mulâtres, métis et nègres, s'abordaient avec curiosité et empressement; partout on entendait invariablement les mêmes phrases :

— Eh bien! vous avez lu?

— Et vous, qu'en dites-vous?

— Je ne peux pas croire des choses semblables!

— Dame! écoutez donc, toutes les decouvertes nouvelles sont accueillies par l'incrédulité.

— C'est égal, faudra voir.

Cette agitation se répandit bientôt dans toute la colonie; le gouverneur fit prendre des informations et nomma une commission pour lui faire un rapport. Cette commission, composée de quatre membres, fuma une grande quantité de cigares, mais ne fit pas de rapport.

Or, la cause de toute cette rumeur était le prospectus suivant, inséré dans l'*Indicateur colonial*, journal de la localité :

« *Nouvelle et importante découverte!*

« De tout temps les philosophes et les penseurs des différents peuples ont recherché la cause des guerres qui arment les nations les unes contre les autres, et les dissensions qui déciment les habitants d'un même pays. Bien des motifs ont eté allégués, bien des causes ont été assignées, bien des raisons longuement déduites. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, qu'il serait fastidieux de reproduire ici, une cause surtout paraît avoir eu la plus grande influence sur ce besoin de destruction qui précipite les races, les nations, et jusqu'aux individus isolés, les uns contre les autres.

« Cette cause, nous le disons avec conviction, il faut la chercher uniquement dans la diversité de couleur et de teint qui distingue entre eux les habitants de notre globe. Tant que cette diversité existera, il ne faut pas songer à établir la concorde sur la terre; on aura beau affranchir les nègres, leur couleur sera toujours un obstacle à leur émancipation complète. Un mulâtre, eût-il toutes les vertus et toutes les qualités, n'en sera pas moins repoussé des blancs pur-sang.

« Quiconque aurait trouvé le moyen facile et inoffensif de faire disparaître cette inégalité choquante et arbitraire dans la grande famille humaine, de rendre à tous les habitants du globe le teint blanc, base et résumé de toutes les couleurs, celui-là, sans contredit, mériterait à juste titre le nom de bienfaiteur de l'humanité, qualification si souvent prodiguée à tort!

« Or, cet homme s'est trouvé, cet homme séjourne parmi vous, habitants de la Guadeloupe! M. Léon Dugard, chimiste distingué de la Métropole, élève des princes de la science à Paris, a découvert un moyen infaillible, peu coûteux et totalement innocent, de blanchir messieurs les nègres, mulâtres et autres. Il entreprend cette opération à forfait, soit pour des plantations entières, soit au moyen de consultations particulières. Son prix est des plus modérés: il n'en reçoit que la moitié en entreprenant l'opération, l'autre se paye seulement après la réussite complète.

« S'adresser, pour de plus amples renseignements, à M. Leon Dugard, hôtel de la Marine, etc., etc. »

Cette annonce eut un succès prodigieux; l'hôtel de la Marine était assiégé du matin au soir par une foule d'une bigarrure de teint à desespérer la plus intrépide nomenclature. Tous s'en retournaient contents, en possession de la pommade et du sirop auxquels ils allaient devoir la couleur blanche, cet objet d'ambition et d'envie de toute la race noire. Comme l'inventeur avait déclaré qu'un traitement de trois mois était nécessaire pour opérer la transformation, la colonie demeura divisée en deux camps bien distincts: les croyants et les incredules, se promettant réciproquement de triompher ou de se moquer l'un de l'autre, selon la réussite ou le non-succès de la grande découverte qui révolutionnait l'île.

M. Grandval, un des planteurs les plus considérables et les plus riches de l'intérieur, était assis selon sa coutume devant son secrétaire, et récapitulait ses comptes, lorsqu'il fut interrompu dans cette occupation par Dominique, son intendant, jeune mulâtre ambitieux.

— Qu'y a-t-il, Dominique?

— Monsieur Grandval, pour vous dire vrai, je viens vous demander mon congé.

— Aurais-tu à te plaindre de moi?

— Au contraire, monsieur, mais je veux aller à Paris; ici les

blancs méprisent les hommes de couleur, et je n'y veux revenir que lorsque j'aurai changé de couleur.

— Ah! le vent souffle de ce côté-là! Eh bien! écoute, mon garçon, ton chimiste parisien me fait l'effet d'un charlatan; avant de prendre une décision si importante pour tes intérêts, reste encore ici le temps nécessaire pour laisser agir la fameuse pommade. Quand tu seras blanc, tu seras toujours libre de t'en aller.

Dominique promit de rester, et M. Grandval, contrarié malgré lui de cette petite scène, alla, pour se distraire, faire une tournée sur sa plantation.

Arrivé au milieu d'un groupe de nègres, il en avisa un, gaillard solide et travailleur actif, qui semblait plier sous le poids d'une charge relativement légère.

Le colon s'approcha de lui.

— Te voilà Boule-de-Neige?

— Comme vous voyez, maître, répondit l'esclage haletant.

— Tu es donc malade?

— Non, maître, c'est le sirop qui agit.

— Quel sirop!

— Vous savez bien, maître; le sirop pour faire blanchir.

— Imbécile! fit M. Grandval, se retournant de mauvaise humeur; et toi, Colombo, tu prends aussi du sirop?

— Oui, maître, c'est si bon d'être blanc!

— Et toi, Général?

— Dame! maître; Boule-de-Neige m'a dit...

— C'est bien, en voilà assez, dit le colon en s'en allant. Décidément il faut arrêter toutes ces sottises-là. Ce charlatan avec ses drogues finira par m'empoisonner mon habitation! J'écrirai au gouverneur.

La scène qui attendait M. Grandval en rentrant acheva de le convaincre de la nécessité de porter un prompt remède au mal. De loin déjà il entendit des cris et des lamentations, et arrivé à l'habitation, il aperçut une mulâtresse ayant à ses pieds son enfant privé de sentiment.

— Ah! maître, quel malheur! quel malheur!

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-il arrivé! Voyons, Tulipe, parlerez-vous?

— Il faut vous dire, maître, qu'à la Basse Terre j'ai acheté au docteur parisien deux pots de sirop pour moi et mon petit Coco; il m'avait dit de lui en faire prendre deux cuillerées par jour, matin et soir, et que dans trois mois il sera aussi blanc qu'une poupée de cire. Alors, ça m'a paru bien long, trois mois; j'ai pensé qu'en lui faisant prendre le double de la potion, ça durerait moitié moins de temps, et voilà que maintenant il ne bouge plus! Il est peut-être mort! ajouta la mère en sanglotant.

Le colon fit appeler immédiatement un médecin qui rappela le petit Coco à la vie, et ayant examiné le sirop suspect, le déclara composé de substances tout à fait innocentes.

Pendant ce temps, M. Grandval se rendit lui-même chez le gouverneur, pour réclamer des mesures à l'effet de faire cesser les désordres provoqués par la decouverte de M. Léon Dugard.

Cette conférence eut pour résultat une lettre d'invitation adressée au chimiste improvisé de se rendre à l'instant même chez le secrétaire du gouvernement.

M. Léon s'empressa de déférer à l'invitation. « Le gouvernement va me charger du blanchiment général des nègres de la colonie! »

— Vous êtes monsieur Dugard?

Malgré toute son assurance, le jeune homme ne se sentit pas très à son aise lorsqu'il se trouva admis auprès du secrétaire, personnage très grave et qui ne l'engagea même pas à s'asseoir.

— Oui, monsieur, fit M. Léon avec une salutation.

— C'est bien vous qui vendez une pommade ayant la vertu de blanchir nègres, peaux rouges, etc.?

— Je m'en flatte, monsieur.

— Vous avez tort de vous en flatter, monsieur; la loi est inexorable pour les charlatans.

— Charlatan, monsieur; m'appeler charlatan, quand je viens donner à la race noire les moyens de s'émanciper matériellement aussi bien....

— Il est inutile d'aller plus loin, dit le secrétaire en souriant; j'ai lu votre prospectus. Mais je vous ai fait venir pour vous apprendre que des plaintes graves sont parvenues à l'administration contre vous; vos préparations provoquent des maladies, et....

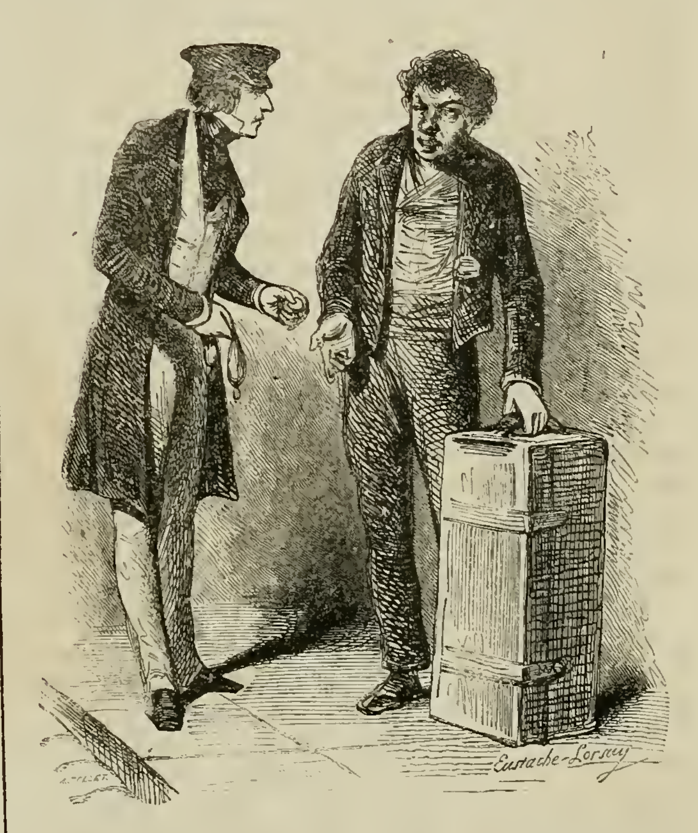
— Ah! monsieur, je vous jure....

— Je sais que vous allez me dire qu'elles ne renferment que des substances inoffensives; mais alors de deux choses l'une : ou vous êtes un niais qui voulez obliger la nature à une chose impossible, ou vous êtes un fripon.

— Mais, monsieur.... balbutia le Dugard atterré.

— De plus, des dangers personnels vous menacent. Plusieurs nègres, rendus malades par vos drogues et désillusionnés sur leur efficacité, ont juré de vous faire un mauvais parti.

— Monsieur, des envieux ont sans doute cherché à me noircir dans leur esprit.



— Et pourtant vous cherchiez à les blanchir, ajouta le secrétaire, qui n'était pas insensible aux charmes d'un calembour; mais je crois que ces pauvres diables auraient fini, grâce à vous, par passer au bleu. Mais parlons raison : votre conduite ici, permettez-moi de vous le dire, n'est pas marquée au coin de la délicatesse; croyez-moi, retournez à Paris, faites-vous une existence honnête; votre conduite ultérieure vous absoudra de vos fautes passées. Un navire part ce soir pour la France, profitez-en, et tenez votre depart secret pour éviter des voies de fait possibles. Adieu, monsieur.

M. Léon se laissa reconduire jusqu'à la porte, sans trouver un mot à répondre. Il ne s'était pas attendu à un dénoûment aussi brusque, et son ardente imagination lui fit voir dans tous les noirs qu'il rencontrait sur sa route autant d'assassins conspirant contre sa vie.

Il suivit donc le conseil du secrétaire; se coupa moustaches et barbe, pour se rendre méconnaissable, et s'embarqua, escorté des garçons et employés de l'hôtel de la Marine, auxquels il fit don de toute la pommade et du sirop qui lui restaient.

Charles Schiller.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié



DEUXIÈME PARTIE.

I.

Nos lecteurs auront l'obligeance de se rappeler que Maricou venait de raconter à madame Cros l'histoire de sa naissance, celle de sa vie, et de lui expliquer par quel moyen Farrenc, qui n'était, en cette occasion, que l'instrument de Marianne et de Lucie de Chevalaine, avait consommé le meurtre de Marie.

Il lui avait dit que, n'osant aller demander compte à sa mère du crime qu'elle avait commis, il s'était résolu à voir mademoiselle de Chevalaine, et il est nécessaire qu'on se souvienne qu'au moment où Maricou allait continuer sa narration, il fut tout à coup interrompu dans son récit par un léger coup frappé à la porte de madame Cros, et par ces mots de M. Camille Perrin :

— Ouvrez... ouvrez, ou nous sommes tous perdus.

Il faut que nous racontions d'abord à nos lecteurs quelle était la cause de cette interruption.

Lorsque ceux de nos personnages qui avaient été visiter la lande furent rentrés au château, il fut dit à madame Cros que son mari était tellement fatigué, qu'il s'était immédiatement couché. Nous avons ajouté à cela que madame Cros, fort curieuse d'écouter l'histoire de Maricou, ne s'était pas informée de ce qui était arrivé à son mari ; mais que MM. Camille Perrin et de Fernic n'en avaient pas jugé ainsi, et qu'ils etaient demeurés dans le salon du château pour interroger Gros-René qui, revenu de la lande avec tous les autres visiteurs, avait vu M. Cros et appris de lui ce qui lui était arrivé.

— Voyons, ça, mon garçon, avait dit M. Camille Perrin à Gros-René, l'air goailleur dont tu nous as parlé de la fatigue et de l'empressement de M. Cros à se retirer dans sa chambre semble annoncer quelque mystère, et il nous est arrivé aujourd'hui d'assez étranges aventures pour que nous soyons bien aises de connaître la vérité.

— La vérité, reprit Gros-René, est une chose qui est difficile à dire, mais je puis vous apprendre ce que je sais.

— Point de mensonges, surtout, dit M. Camille Perrin, c'est ce que je te demande.

— Eh! fit Gros-René, en ricanant, si M. Cros m'en a fait des des mensonges, il faut bien que je vous les répète.

— Eh! pourquoi, puisqu'il te choisissait pour confident, t'aurait-il fait des mensonges ; car il était bien le maître de ne te rien dire?

— D'abord il m'a dit, répartit Gros-René, qu'il n'avait pas eu peur, et je suis assuré qu'il en a la colique, et la preuve c'est qu'il n'a pas soupé.

— Ah! dit France de Fernic, on a sans doute cherché à l'épouvanter de son côté.

— Voyons, pas tant de préambules, reprit M. Perrin, que t'a-t-il dit? que s'est-il passé? il faut que nous prenions une résolution.

— Bien! fit Gros-René, vous avez peur aussi ; c'est drôle, des hommes de sens. Ça ne me regarde pas, mais si j'avais à faire à tous ces gueusards de paysans, et que je fusse un personnage comme vous autres, j'écrirais un mot au préfet de police de l'endroit, il enverrait une douzaine de sergents de ville là-bas, et je ferais empoigner tous ces fainéans, et nous verrions...

— Maître René, reprit M. Perrin, nous n'avons pas besoin de vos avis, mais de vos renseignements.

— C'est que je suis Parisien, moi, dit Gros René, et quand j'ai affaire à des garnements, je ne tergiverse jamais ; je n'ai point de vos ménagements philanthropiques : en avant le commissaire de police, les sergents de ville et les municipaux, et voilà... Vous voulez faire des travailleurs de toutes ces canailles, c'est bon à faire des galériens, voilà tout.

— Mais, animal, lui dit M. Perrin, il n'y a ici ni préfet de police, ni sergents de ville ; et pour tous municipaux, il y a au Ribay une escouade de six gendarmes, à quatre lieues d'ici, et s'il plaisait à ces misérables d'attaquer le château, de le prendre d'assaut et de nous égorger, ils le pourraient tout aussi aisément que tu coupes le cou à un poulet.

A ces paroles, que M. Perrin prononça d'un air fort sérieux pour en finir avec les observations de Gros-René, celui-ci devint pâle comme un mort et s'écria :

— Mais alors c'est fait, voilà leur plan, nous allons tous être massacrés, c'est sûr... Ah! mon Dieu ! mon Dieu!

— Mais explique-toi donc, scélérat! dit M. Perrin avec rage ; ou plutôt voir M. Cros, qui nous apprendra la vérité.

— Non, non... fit Gros-René, il m'a menacé de me chasser si je vous disais un mot de tout ça.

— Dis-le donc, fit M. de Fernic, car tu sais bien qu'il t'en arrivera encore plus si tu ne le dis pas.

Gros-René regarda à la pendule en gaîne qui était à côté de l'immense cheminée du salon, et dit :

— Il n'est qu'onze heures et demie, et nous avons le temps de prendre nos précautions.

— Mais pourquoi? dit M. de Fernic avec impatience.

— Voici, voici, dit Gros-René... voici. Je vas vous dire les choses comme il me les a racontées. Je n'y ajouterai rien.

Gros-René poussa un énorme soupir, jeta autour de lui un regard alarmé, tandis que M. Camille Perrin disait tout bas à M. de Fernic :

— Ne l'interrompez point; ne vous moquez pas de lui surtout. Je connais, le drôle, et s'il était le moins du monde rassuré, nous n'en pourrions rien arracher.

Alors Gros-René commença son récit de la façon suivante :

— Je suis arrivé au château un moment avant M. Cros. J'étais

dans le grand vestibule lorsqu'il entra; il était pâle et suait à grosses gouttes. Il n'est jamais dans cet état que lorsqu'il se donne une indigestion, et je le crus malade.

— Suis-moi, Gros-Réné, me dit-il brusquement et d'une voix altérée.

Je pris une bouilloire, la théière et la boîte à thé, et je montai au galop dans sa chambre. Je le trouvai qui se démenait à tort et à travers.

— Qu'est-ce que ça? me fit-il, en me regardant avec des yeux furieux.

— C'est pour le trop-plein, lui dis-je en riant.

C'est une plaisanterie que je lui avais dite vingt fois, parce qu'étant dans les secrets de l estomac de monsieur, il me permettait quelquefois de plaisanter.

Pas du tout; voilà qu'il se fâche, et me dit:

— Va-t'en, drôle.

Je vas pour m'en aller,

— Reste.

Je reste; et il recommence ses arpentages en disant à part soi:

— Enfin, enfin, je l'ai promis.

Puis il me regarda, et me dit:

— Au fait, tu as raison. Tu diras que je me suis trouvé malade, que je suis couché, que je dors. Si je voyais quelqu'un, j'en aurais à entendre ou à raconter jusqu'à deux heures du matin, et c'est à minuit qu'il faut que l'affaire se fasse.

— Quelle affaire? lui dis-je en posant tout mon bataclan sur une table.

— Ecoute, me dit-il; il y a, il doit y avoir dans le parc une petite porte qui ouvre sur la campagne.

— Il y a des petites portes à tous les parcs, que je lui dis.

— Tu te la feras enseigner, et lorsque tu auras reconnu où elle se trouve, tu en demanderas la clef et tu me l'apporteras.

— Pourquoi faire?

— Cela ne te regarde pas

— C'est que le concierge, qui est en même temps le gardien des scellés, n'est pas homme à me donner comme ça une clef du dehors, si je ne lui dis pas pourquoi j'en ai besoin.

— C'est vrai, c'est vrai, fit M. Cros.

— Mais, au fait, je lui dirai que c'est pour vous.

— Garde-t'en bien, me dit tout à coup monsieur.

Puis il réfléchit, puis il se mit à réarpenter, puis il me dit encore tout à coup, mais à voix basse:

— Voyons, arrange-toi, ingénie-toi, attrape cette clef, et si l'affaire réussit, tu auras... tu auras mille écus.

Mille écus! vous comprenez que, quand on n'a que huit cents francs d'appointements (1), et qu'en cinq ans de temps on n'a pu mettre que six mille francs à la caisse d'épargne, mille écus à gagner en un quart d'heure, c'est bien tentant, et je répondis aussitôt:

— Comment, monsieur, j'aurai mille écus si je puis attraper la clef.

— Hein! fit M. Cros; je t'ai dit si l'affaire réussit.

— Eh bien! quelle affaire?

Et pour la troisième fois il se remit à aller et venir en réfléchissant et en marmottant:

— Je ferais mieux d'en parler à Perrin (c'est comme ça qu'il a dit), puis il a ajouté: — Bah! il se moquerait de moi. Comme si je ne m'en moquais pas aussi, moi.

Plaît-il? fit M. de Fernic, à qui la réflexion du valet de chambre parut de trop. Un signe de M. Perrin le fit taire, et Gros-Réné ajouta d'un ton presque impertinent:

— Si ma manière de raconter ne vous va pas, je ne vous force pas à m'écouter.

Un nouveau signe fit taire M. de Fernic, et René continua, mais rassuré, et en jetant ces paroles comme un homme qui ne veut plus rien dire:

— Je t'ai promis mille écus si l'affaire réussit, mais je te chasse si tu dis un mot à personne.

— De quoi?

Vlan! il me quitte pour recommencer ses tournées; ma foi, ça *m'embête*, et je lui dis alors:

— Voulez-vous une tasse de thé, peut-être ça vous fera sortir la chose.

Ça recommence encore, et puis: — Va-t'en me chercher Perrin. — Non, n'y va pas. — Si vas-y. — Non, reste... *et cætera*... Enfin, il avait l'air d'un fou.

— Ah ça! lui dis-je d'un air de prière, je voudrais bien gagner mes mille écus.

— Oui, si l'affaire réussit.

— Mais quelle affaire? s'écria M. Perrin, dont l'impatience amassée depuis qu'il écoutait le récit de Gros-Réné éclata tout à coup.

— C'est précisément, répliqua celui-ci, ce que je dis à M. Cros, et le voilà qui recommence à se promener en marmottant: — Quelle affaire... quelle affaire!...

— Eh bien! s'écria M. Perrin, a-t-il dit de quoi il s'agissait?

— Il ne l'a pas dit; mais je l'ai deviné.

— Enfin, dit M. Perrin, qu'as-tu deviné, mon bon Gros-Réné?

Gros-Réné prit un air majestueux, et, secouant la tête, il dit, en montrant M. de Fernic:

— Je ne puis pas dire ça devant monsieur.

— Pourquoi cela? dit France.

— Parce que c'est le secret de mon maître.

— Vous le vendez bien à M. Perrin.

— M. Perrin est l'ami de mon maître.

— Monsieur de Fernic, fit M. Perrin, d'après ce qui nous est arrivé aujourd'hui, il nous est permis de penser que tout ceci peut devenir fort grave, et que nous avons des précautions à prendre.

— Je vous comprends: je me retire, dit France; je vous attends chez moi, ou bien je vous prie de me faire avertir que vous êtes libre, car il est nécessaire que nous convenions de nos faits relativement à la visite que je vous ai prié de faire à mon cousin, M. de Chevalaine.

— Bien, bien! fit M. Perrin, c'est une chose à discuter encore: mais à tout à l'heure...

Fernic sortit, et dès qu'il fut parti, M. Perrin se retourna vers Gros-Réné et lui dit:

— Eh bien! voyons, maintenant, qu'y a-t-il?

— Il y a, dit Gros-Réné, que la peur m'a d'abord fait parler comme une bête, et que j'ai réfléchi que je ferais mieux de me taire...

— Monsieur Gros-Réné, vous êtes un drôle, lui dit M. Perrin, et je vais aller trouver votre maître...

Gros-René se gratta l'oreille et reprit :

— De me taire devant M. de Fernic... car enfin, il paraît qu'il s'agit d'un trésor qui est caché dans les caves du château, et dont on doit montrer la place à monsieur. Oui... oui... voilà l'affaire.

— Un trésor caché, et c'est M. Cros qu'on a choisi pour lui apprendre ce secret. Tu mens...

— C'est M. Cros qui me l'a dit, et alors c'est lui qui ment...

— Et il t'a choisi pour cette confidence?

— Ah! voilà où le bât le blesse. Il faut aller ouvrir la porte à ceux qui doivent le lui montrer, et monsieur n'a pas le courage d'y aller tout seul, d'autant qu'il paraît qu'il y a des opérations de magie dans tout ce qui va se passer.

— De par tous les diables de l'enfer, s'écria M. Perrin avec colère, il y a un complot contre quelqu'un dans cette maison.

Cette exclamation, poussée tout à coup, et les expressions dont se servit M. Perrin firent un effet prodigieux sur Gros-René, qui se mit à dire en tremblant :

— Tenez, monsieur, ne jurez pas par le diable dans cet horrible château; ça me fait l'effet qu'il va sortir de dessous terre.

Imbécile murmura M. Perrin. Va dire à M. de Fernic que je vais aller le retrouver. Je monte chez M. Cros.

— Mais, monsieur, il me chassera...

— Que le diable t'emporte, lui dit M. Perrin, fais ce que je te dis... Tu ne sais donc pas ce qui nous est arrivé à la lande après ton départ?

— Rien de rien...

— Tu ne sais donc pas qu'on a voulu m'enterrer tout vif?...

— Hein? fit Gros-René.

— Et que j'y restais sans ce Maricou, le fils de cette femme chez qui nous avons dîné...

— Fameuse cuisinière, dit Gros-René; c'est drôle qu'une femme de ce talent se soit retirée.

— Mais, à propos, toi qui es arrivé chez elle avant nous, tu n'as rien remarqué.

— Rien; si ce n'est un tas de mendiants qui sont venus dans la maison, et à qui elle parlait en jargon de l'autre monde...

— C'est un coup monté, et M. Cros a eu sa part... Prie M. de Fernic de ne pas se coucher et de visiter ses armes.

— De visiter ses armes!... s'écria Gros-René. Mais il y a donc du danger?

M. Perrin sortit sans répondre à Gros-René, et celui-ci demeura seul dans l'immense salon, et fut saisi d'une telle peur qu'ayant pris un flambeau d'une main, il s'empara de l'énorme pincette de la cheminée et sortit, bien décidé à assommer le premier qui se présenterait à lui.

II.

Or, voici ce qui était arrivé à M. Cros, parti avec un arpenteur pour parcourir la lande, non point qu'il voulût en connaître la contenance exacte, mais pour en avoir, à vue d'œil, une approximation qui lui permît d'établir les calculs de l'opération qu'il voulait faire. Cette opération dont il avait entretenu ses cohéritiers était simplement un projet de mettre en action la terre de Chevalaine.

Si, comme on le lui avait dit, la lande avait à peu près deux lieues et demie de diamètre, il calculait que cela devait lui présenter sept à huit mille hectares, lesquels, transformés en arpens de Paris, lui donneraient de vingt à vingt-cinq mille arpents. Or, en créant vingt ou vingt-cinq mille actions à un capital de cent francs, c'était évaluer la propriété à deux millions cinq cent mille francs.

Le prix était énorme, mais on avait un arpent de terre pour cent francs, et quel est le Parisien qui se refuserait à devenir propriétaire foncier pour une somme de cent francs, lorsqu'il entend évaluer dans sa rue une toise de terrain quatre mille francs, et dans la banlieue, qui pour lui est la campagne, un arpent de terre quatre, cinq et six mille francs?

Or, la lande, avec les quelques portions de terre cultivée qu'elle renfermait, les misérables fermages qui s'y trouvaient disséminés, pouvait valoir une centaine de mille francs.

Dans ce cas, M. Cros, qui était, par sa femme, héritier pour un cinquième des biens de M. de Chevalaine, portait son cinquième à cinq cent mille francs. Pour cette partie de l'héritage, cela valait la peine de faire un petit voyage et de tenter une combinaison.

On n'a pas oublié que l'absence d'un seul des héritiers de M. de Chevalaine, au jour fixé pour l'ouverture du testament, annulait cet acte de dernière volonté, et M. Cros se proposait bien d'user de cette faculté, toujours par le moyen de sa femme, pour que le partage se faisant alors selon la loi, ladite lande devînt la propriété des héritiers naturels, qu'il aurait, au préalable, engagés vis-à-vis de lui.

On nous fera peut-être observer qu'il eût été plus facile au banquier d'acheter la lande et de faire l'opération tout seul.

Mais notre spéculateur savait le bon effet que ferait sur le public parisien une association où se trouveraient les noms de Laurent de Chevalaine, qui serait devenu un agronome de première science, de M. le chevalier de Chevalaine, curé de Magname, pasteur philanthrope et ami du progrès, et de madame de Fernic, vertueuse douairière, patronesse de toutes les entreprises religieuses et bienfaisantes; tous animés d'un puissant amour de l'humanité, et du désir d'établir, ou plutôt de laisser exister en France une de ces vastes exploitations rurales qui ont fait de l'agriculture anglaise une richesse nationale avec laquelle l'étendue et la fécondité du sol ne peuvent lutter, etc., etc.

Le prospectus de M. Cros était tout composé, et il avait besoin de tous les éléments dont nous venons de parler.

L'association une fois créée, il se promettait d'émettre tout doucement les cinq mille actions dont il serait porteur; et s'il arrivait que l'affaire réussît et que les actions fussent cotées à la Bourse au-dessus du taux de la création, il se promettait encore de négocier la meilleure partie des actions de ses coassociés, qui ne demanderaient pas mieux de les lui céder à cent francs, et même à quatre-vingt francs, et même à soixante, car ils y feraient encore un énorme bénéfice.

C'était là le côté le plus honorable de M. Cros. Il s'était réservé une ressource d'une bien autre portée, mais qu'il n'avait confiée à personne. La voici :

Dans l'acte d'association, il était dit que la moitié du capital devait être employée à bâtir des fermes, usines, fabriques, féculeries, etc., et cela au fur et à mesure des progrès.

Pour accomplir ce magnifique établissement, l'acte projeté portait que chaque souscripteur d'action verserait à la caisse sociale une somme de dix francs par action et par année pour

les frais d'exploitation, cela durant cinq ans, ce qui ferait la somme de un million deux cent cinquante mil e francs, dépensée en améliorations, constructions, amendements, etc.

M. Cros avait compté sur la confusion que feraient les provinciaux entre les souscripteurs d'actions et les porteurs, et il avait arrangé les choses de la façon suivante :

Pour prévenir toute contestation au moment du transfert d'une action de cent francs, le souscripteur primitif devait laisser dans la caisse sociale le montant total des annuités qu'il aurait à verser autrement en cinq ans. Le porteur était donc dégagé de toute obligation. Mais si le souscripteur gardait, il était obligé audit versement annuel.

Cala posé, M. Cros se disait :

Si l'affaire est enlevée, je vends mes actions, je les fais vendre à mes coassociés; je fais un bénéfice énorme ; et qui sait si, en dépensant un million deux cent cinquante mille francs sur cette lande, on n'en fera pas une affaire qui aura au bout du compte une tournure assez honorable? Si, au contraire, les actions n'ont aucun cours... et si nous les gardons les uns et les autres, je verse mon premier cinquième, et je force mes associés à verser de même.

Ce sera pour chucun cinquante mille francs par an, et lorsqu'ils calculeront qu'en cinq ans ce sera deux cent cinquante mille francs pour chacun à prendre sur sa fortune, je serai bien malheureux si on ne transige pas avec moi pour obtenir la résiliation de l'acte de société en m'abandonnant d'abord toutes les actions, et en me donnant ensuite des dommages-intérêts que nous aurons à débattre.

Voilà quels étaient les plans de M. Cros, et il nous faut dire comment M. Perrin, qui était un honnête homme, avait pu s'y trouver mêlé.

Il n'avait vu d'abord dans tout cela qu'un immense établissement agricole, et c'était un des rêves de M. Perrin de donner à l'agriculture une impulsion puissante, et de prouver que le système d'association pouvait heureusement s'appliquer à cette mère industrie, dont toutes les autres ne sont que les corollaires.

Mais c'est trop nous occuper des détails des affaires de M. Cros, revenons au récit.

Nous prendrons la liberté de raconter nous-même ce qui était arrivé à l'honorable banquier ; sa façon de dire nous ayant paru, comme celle de Gros-René, manquer de la clarté nécessaire.

M. Cros avait quitté le château de fort bonne heure, en compagnie d'un arpenteur qui avait jadis levé un plan de la lande pour M. de Chevalaine, et qui voulait en faire reconnaître les points principaux à M. Cros.

Il est nécessaire que nous fassions connaître ce nouveau venu à nos lecteurs.

C'était un homme assez ignorant, parce que la misère l'avait obligé de mettre en pratique le peu de savoir qu'il avait acquis, dès que ce savoir avait pu lui rapporter quelque chose.

Du jour où il avait su assez de géométrie pour lever un plan, il s'était employé à ce travail pour vivre, et, comme les besoins de la vie avaient été incessants, il s'était arrêté où il avait commencé, et n'en savait pas plus après trente ans d'exercice que le jour de son début; seulement il s'y était tellement rompu qu'il opérait avec une merveilleuse rapidité, et qu'il faisait d'énormes calculs sans le secours de la plume.

Cet homme avait un singulier nom, il s'appelait Burlaudas, et je me rappelle que la première fois que je le vis, il me frappa par la singularité de sa personne : il avait plus de six pieds de haut; il était fort maigre, mais d'une structure osseuse si puissante, qu'il paraissait fort et carré. Ses membres étaient d'une longueur démesurée, ses pieds larges et plats, ses mains énormes, sa tête monstrueuse, illuminée par des yeux fauves, et sa bouche d'une ouverture à y faire passer beaucoup mieux qu'une aile de poulet en une bouchée.

Avec cette féroce apparence, Burlaudas était l'homme le plus doux et le plus docile qu'on pût imaginer. Infatigable, complaisant, rien ne le rebutait et ne pouvait lasser son angélique patience.

Il s'était marié assez tard et n'en avait pas moins onze enfants, dont l'aîné n'avait guère que quinze ans. Il avait fallu nourrir et élever tout cela avec le faible revenu de son industrie, et cependant jamais le courage de cet homme n'avait failli à cette lourde tâche.

Bien des fois, en terminant le soir de rudes travaux qui l'avaient tenu toute la journée sous la pluie ou le soleil, s'il rencontrait un voyageur embarrassé de sa route, il lui avait offert de le conduire, et si, au but, le voyageur lui donnait une petite pièce de monnaie, il la prenait sans rien dire, mais non sans verser quelquefois une larme bien amère sur la pauvreté qui lui rendait cette aumône si précieuse.

Je l'ai connu, ce pauvre Burlaudas ; j'ai travaillé longtemps avec lui, moi tout jeune homme, lui déjà vieux à cinquante ans.

Dans nos longues tournées, je lui donnais souvent à dîner dans quelque auberge que nous rencontrions sur notre route.

Le premier moment de la faim était admirable, il dévorait ; mais lorsqu'il arrivait un second plat, puis un troisième, quelquefois un quatrième, il devenait triste et pensif, et ne mangeait plus... Il attachait un regard douloureux sur ces mets que je renvoyais quelquefois sans y avoir touché ; il les suivait des yeux, il pensait que cela eût pu nourrir sa famille, et moi, avec cette insouciance de la jeunesse qui ne comprend rien, je brisais le cœur à ce pauvre homme : je lui criais :

— Mangez donc, Burlaudas! buvez donc, Burlaudas!... A quoi diable pensez-vous donc Burlaudas?

— A rien, me disait-il d'une voix sourde et tremblante.

Et alors il se faisait apporter un grand verre d'eau-de-vie, il le buvait d'un trait... Puis il devenait d'une gaîté singulière, et me racontait toutes les histoires de la contrée; car il les savait toutes. Il en amusait ses enfants, et ce fut à ce propos qu'il répondit une fois au curé qui lui reprochait de leur faire des contes de sorciers et de revenants :

— Que voulez-vous, monsieur le curé, quand je leur ai donné tout le pain de la maison, je les endors avec ça, pour qu'ils ne m'en demandent pas davantage.

Voilà quel était le compagnon de M. Cros, le riche banquier, le fin gourmand, le spéculateur sans pitié.

Ils étaient partis ensemble de grand matin, M. Cros à cheval, Burlaudas à pied.

Les difficultés de la route n'eussent pas rendu l'allure du bidet de M. Cros assez lente que Burlaudas l'eût suivi également bien; il avait adopté le pas métrique, de façon qu'il arpentait véritablement en marchant. C'était une de ces singularités de

Burlaudas; il avait deux pas : le grand, ouvert de trois pieds; le petit qui n'avait exactement que deux pieds; il ne pouvait plus marcher autrement. Cela lui servait de mesure, et cette mesure était d'une exactitude surprenante. Il était lui-même un de ses instruments.

Cet homme s'était fait compas pour accélérer son travail et gagner quelques sous de plus par jour à sa famille. C'était un digne et brave homme.

M. Cros jugea que Burlaudas pouvait lui fournir les renseignements nécessaires, non point pour accomplir son opération, mais pour pouvoir en parler en homme qui l'a profondément étudiée.

M. Cros avait fait la partie morale de son entreprise, il voulait en faire aussi le prospectus technique.

Ainsi il apprit que la lande était traversée par deux sentiers qui se croisaient au milieu et qui aboutissaient l'un à une forêt traversée par une route allant au Mans ; l'autre à un chemin menant à la grande route d'Alençon.

Cela se traduisait par M. Cros en deux magnifiques voies de communication qui *reliaient* la propriété qu'il voulait entreprendre à deux des villes les plus commerçantes de France.

Un ravin, où se ramassaient les eaux pluviales qui glissaient sur cette terre stérile, devenait un lac; quelques monticules, semés çà et là dans la lande, étaient destinés à faire des collines boisées ; ainsi de suite.

Burlaudas répondait avec la plus touchante bonne foi aux questions de M. Cros, et ne cessait de l'encourager dans ses dispositions bienfaisantes.

— Oui, disait-il, monsieur, il y a encore dans la lande quelques bons quartiers de terre qu'on pourrait mettre en rapport, et ce serait peut-être facile si les gens des huttes n'étaient pas là. Mais comment voulez-vous qu'un laboureur vienne semer son blé noir ou ses pommes de terre dans ce désert, pour trouver un beau matin son champ récolté, sans qu'il sache où la récolte a passé.

— Nous mettrons bon ordre, nous bâtirons des fermes, nous aurons des clôtures, nous planterons des haies.

— Eh ! mais il faudra d'abord garder les haies pour qu'elles puissent pousser; sans ça les gens des huttes viendront les arracher pour se chauffer.

A cela M. Cros repondait qu'il se ferait donner deux ou trois brigades de gendarmerie par le ministre de l'intérieur ; puis il passait à d'autres projets.

Mais a tous ces projets il y avait toujours un obstacle, et cet obstacle était toujours les gens des huttes.

— Mais enfin, dit M. Cros à Burlaudas, ce ne sont pas des diables, et on en aura raison.

— Pour être précisement des diables, reprit Burlaudas, avec un sourire modeste, je ne le crois pas... Le peu d'éducation que j'ai reçue ne me permet pas de croire à de pareilles niaiseries... Mais pour être voués à l'esprit malin, pour être des sorciers malfaisants, pour cela, monsieur, je n'en jurerais point.

M. Cros regarda Burlaudas avec cette suffisance insupportablement insolente de l homme qui ne croit à rien, bien plus détestable, assurément, que l'ignorante crédulité qui croit à des chimères.

— Qu'est-ce que vous dites là, mon cher? fit M. Cros; des hommes voués au diable, des sorciers; vous moquez-vous de moi?

— Je ne me moque de personne, répondit humblement Burlaudas; mais j'ai vu des choses que les plus savants de Paris ne pourraient expliquer autrement que par l'intervention d'un pouvoir surnaturel.

— Qu'avez-vous donc vu? dit M. Cros.

— Cela est inutile à vous dire, monsieur. Il y a des choses qu'il ne fait pas bon de dire dans un lieu pareil à celui où nous sommes, car nous voilà presque au milieu de la lande et près de la maison Rouge.

— La maison Rouge ! dit M. Cros ; parbleu, je comprends que vous ayez vu des choses surnaturelles, si vous voyez par ici une maison rouge.

— Vous ne comprenez pas, monsieur, dit l'arpenteur, toujours du même ton humble et soumis; la maison Rouge n'est pas une maison. C'est une pierre qui recouvre la fosse d'un homme des huttes, qui a été guillotiné, il y a trente ans, à Alençon, pour avoir tué un voyageur.

— Et c'était justice.

— Certainement c'etait justice, reprit Burlaudas ; mais il eût mieux valu ne pas tuer cet homme.

— Hein! fit M. Cros.

— Savez-vous ce qui est arrivé? reprit Burlaudas. Les gens des huttes ont été chercher le cadavre du supplicié au cimetière d'Alençon, ils l'ont rapporté, ils l'ont enterré à cette place, et ont mis sur la fosse une pierre rouge que vingt hommes ne pourraient remuer. D'où vient-elle, où l'ont-ils prise ! voilà ce que personne ne sait ; car il n'y a point de pierres de cette dimension, de cette couleur dans la lande.

— Eh bien ! puisqu'elle y est, qu'elle y reste, dit M. Cros, avec l'humeur d'un homme qui se sent saisi malgré lui d'un sentiment de gêne en se sachant si près d'une tombe.

— Mais ce n'est rien, monsieur; il paraît que le bourreau avait vendu la tête du condamné à un chirurgien, de façon que les gens des huttes ne purent rapporter que le corps, et voilà ce qui fait que l'on rencontre quelquefois dans la lande le malheureux, allant droit devant lui, et qui arrête ceux qui passent en leur disant : « Rends-moi ma tête. »

A ces mots, que Burlaudas prononça d'une voix sépulcrale et avec un effroi visible, M. Cros pâlit.

On était en plein jour, et aucune des lueurs trompeuses de la nuit ou du crépuscule ne pouvait prêter à ce récit le prestige de son mystère ; cependant ce désert immense dont l'œil n'atteignait pas les limites lointaines, mais qui était presque tout occupé par des genêts d'où pouvait à tout instant surgir quelque apparition menaçante; ce désert avait une autre sorte de terreur, et M. Cros, qui se croyait très-heureusement au-dessus de tous les préjugés vulgaires de la plèbe ignorante, éprouva un effroi dont il ne fut pas le maître, et qui se changea en une terreur véritable, lorsqu'en se détournant de son compagnon, pour lui cacher sa pâleur, il se vit en face d'un homme dont la cape cachait entièrement la figure, et ne laissait voir que le sommet du bonnet rouge dont sont coiffés les habitants de ce pays.

Frédéric Soulié.

(*A continuer.*)

INTRODUCTION A L'HISTOIRE NATIONALE.

Suite.

Le point même où se trouvaient les Celtes était le réservoir de plusieurs grands fleuves, partout couverts de hautes herbes et d'un noir limon qui cédait au moindre poids ; aucune trace ne se lisait sur le sein de cette terre vierge ; aucune empreinte, aucun vestige, n'indiquaient qu'un seul homme eût jamais osé lui demander asile. On eût dit que le silence était le seul hôte de ce nouveau monde.

En face du sombre aspect de la patrie future l'émigration s'arrêta. Sans nul doute on tint conseil pour savoir s'il était prudent de continuer la marche ; et sans nul doute encore, — si dans ces temps obscurs la lumière des effets suffit pour éclairer les causes, — le résultat des délibérations fut que tous ne s'exposeraient point aux dangers de tous les instants que ne manquerait pas d'offrir une contrée sauvage dont l'étendue, la configuration, la température, étaient inconnues, et qui n'avait peut-être d'autre issue que celle dont ils étaient maîtres. Une branche de la famille celtique plante donc là ses tentes, et l'autre, qui, selon toute vraisemblance, dut se composer des plus valeureux ou de ceux que dominait à un plus haut degré l'instinct des aventures, s'élance à la découverte.

Cette sorte d'arrière-garde laissée aux portes de l'Europe, peut-être dans l'unique but d'assurer la retraite en cas de malheur, forma la puissante nation des Kymmrii, peuple redoutable qui s'enveloppa d'une telle atmosphère de terreur, que ses voisins le supposaient vivant sous la terre, se nourrissant de chair humaine et défendant la demeure des ombres. Nous verrons plus tard bon nombre de ces mêmes Kymmrii venir se joindre à leurs frères de la Gaule, et la plupart des autres devenir la souche des Gaulois Germains, c'est-à-dire de toutes ces peuplades gauloises qui se mêlèrent aux nations germaines ou teutoniques ou scythiques sur toute la surface du continent européen, telles que Boïes, Sénons, Cimbres, Teitosages, Tolistoboïes, Trocmes et autres.

Tandis que les Kimmrii gardaient les Palus-Méotides, leurs intrépides frères, les Galls, dans leur marche incertaine à travers un pays inconnu, jetaient çà et là sur leur passage des colonies ou corps d'observation, jalonnant ainsi leur route par des masses vivantes.

Une de ces colonies donna naissance à la brillante société des Pélages, si vite opprimée par les Grecs ; une autre enfanta la vigoureuse nation des Thraces, que les Grecs et les Romains ne purent jamais dompter.

Cependant que sur vingt endroits divers s'érigeaient en petits peuples les faibles tribus qui s'étaient séparées des Galls, l'elite de la branche gallique arrivait, après bien des marches et contre-marches, à cette noble terre nommée primitivement Gall-Tachd, terre des Gaulois, puis Gallia, Gaule.

Ici se présente une question diversement resolue. Les Gaulois trouvèrent-ils la Gaule inhabitée? Quelques ecrivains d'un mérite non contesté l'ont prétendu. Nous croyons trouver dans leurs propres écrits la preuve du contraire Les Gaulois, nous disent-ils, eurent de tout temps des esclaves. Or, comment se fait-il qu'ils en avaient? Certainement, aucun qui se rappelle le gouvernement patriarcal de nos ancêtres, leurs mœurs simples, leur caractère fier, leur amour pour la liberté, leur mépris pour la vie qui pouvait appartenir à deux maîtres ; aucun, disons-nous, ne supposera cette monstrueuse absurdité qu'un Gall pût ramper aux genoux d'un Gall. Certainement non plus, on ne pretendra pas que les Celtes se soient fait suivre d'esclaves asiatiques, eux qui abandonnaient l'Asie aux fils de Sem, parce qu'aux fils de Sem était échue cette partie du monde. De plus, en ce temps de barbarie, l'or, dont le prix était ignoré, n'avait point encore servi de base à cet ordre *magnifique* qui fait d'un homme une bête féroce et de son frère un animal timide. Il n'est donc pas, ce nous semble, invraisemblable de supposer que ces esclaves, dont on nous parle, fussent des Africains, puisqu'ils ne pouvaient être ni asiatiques ni de la race de Japhet.

Dans cette hypothèse, les enfants de Cham, partis de l'Asie peut-être en même temps que les Celtes, auraient pérégriné sur les bords de la mer intérieure, franchi le détroit exigu de la Calpé ou de Gadès, traversé l'Ibérie, passé de l'autre côté des montagnes qui la séparent de notre territoire, et se seraient déjà trouvés possesseurs de la Gaule à l'arrivée des Gaulois. Peut-être même, les deux races marchant l'une et l'autre à la découverte, le choc eut-il lieu sur la crête des Alpes, après qu'elles en eurent escaladé les deux versants opposés. Alors un combat se serait engagé entre des ennemis qui réclamaient la propriété du sol ; une partie de la race maudite serait tombée sous les coups des Gaulois, un autre eût subi l'esclavage, et les restes de ces malheureux, fuyant devant des hommes qui se précipitaient sur eux du haut des monts, auraient couru derrière le rapide courant de la Gironde s'adosser aux Pyrénées, où les traditions nous apprennent qu'ils opposèrent aux Galls une résistance terrible.

Devant la résistance se replia l'attaque ; et peut-être encore, — car on marche en aveugle dans ces temps reculés que n'éclaire point le flambeau de l'histoire, — peut être un défi porté à ces enfants d'aventure explique-t-il à lui seul pourquoi les Galls, entre tant d'autres pays qu'ils avaient parcourus, choisirent la Gaule pour être le siége de leur futur empire. Là fut cimenté par une victoire l'autel de la patrie ; là fut pour jamais le centre d'action, la volonté de la force, le foyer de puissance qui, du premier jet de sa lumière, devait lancer des éclairs sur les trois mondes à la fois.

Tout aussitôt, du grand corps qui venait de faire halte, s'échappe un détachement de guerriers. Leurs ennemis opposent à leur fougue une inutile barrière. Les premiers champions de l'honneur national se précipitent sur elle tête baissée, la brisent du côté de l'occident, se ruent sur l'Ibérie, dont ils font le tour au pas de course, foulent, écrasent, broient tout ce qu'ils rencontrent, et reparaissent à l'orient des Pyrenees, chassant à grands cris devant eux des peuplades éperdues.

Dès lors une double action commence. Quelques infatigables vainqueurs sous le nom d'Ambras volent à la poursuite des fuyards qui gagnaient, épouvantés, le sol italique, jonchent de cadavres les monts et les plaines, et ne mettent fin à cet épouvantable carnage que devant *l'île aux trois pointes*, où coururent se réfugier les tristes débris de tant de peuples. Pendant cette nouvelle conquête, plusieurs bandes gauloises, sur les traces de leurs frères aînés, faisaient de leurs lignes allongées comme une vaste ceinture à l'Iberie ; de telle sorte qu'après ces deux expéditions simultanées, la jeune Gaule semblait de l'un de ses bras étouffer la péninsule ibérienne, tandis qu'elle appesantissait l'autre sur toute la longueur de l'Italie.

Cette époque signale l'enfance de la race gauloise. Que de force dans cette enfance ! Quelle impétuosité ! quelle initiative énergique ! quel amour pour les batailles ! quelles promesses de gloire !

Alors que nos aïeux faisaient leurs premières armes, le soleil de la Grèce répandait sur la Celtique barbare ses premiers rayons civilisateurs, et devant eux s'évanouissaient peu à peu les teintes sauvages de son caractère, ce qui la fit répudier plus tard par les peuples de l'Occident, ennemis de toute civili-

sation ; aussi, placée entre deux mondes auxquels elle se trouvait désormais étrangère, la Gaule fut-elle brisée dans leur double réaction, mais elle remplit de grands faits cette seconde phase de son existence.

Le sol européen n'était point le seul qui tremblât sous le choc de peuples ennemis ; tout le temps de cette même époque, la tourmente des révolutions sociales n'avait cessé de gronder vers l'Orient. Les fils de Sem, élargissant leur empire, s'étaient jetés sur les Saces, qui s'étaient rués sur les Massagètes, qui à leur tour venaient d'écraser la race teutonique ou germaine; et voilà que, vomies par le continent asiatique, dont les secousses terribles devaient plus d'une fois ébranler l'Europe, des bandes innombrables de Germains accoururent sur les rives du Wolga et demandent avec désespoir aux Cimmériens un asile ou la mort.

A la vue de cette forêt de fer, les Celtes de la Chersonèse taurique s'assemblent en arme sur les bords du Tanaïs, et tout aussitôt, nous disent les traditions, rois et chefs entonnent l'hymne des combats; mais à l'instant, pour des raisons qui sont inconnues, rois et chefs sont massacrés, et la multitude, libre de ses actions, s'ouvre pour laisser passer le flot barbare. Bon nombre d'entre les Kimmrii remontent ensuite vers l'Asie, et reviendront occuper la terre de leurs ancêtres quand auront disparu les ennemis. Les autres s'enfoncent dans le cœur de l'Europe, à la recherche des Galls, dont la renommée leur avait sans doute appris les exploits.

Parmi ces derniers, tous n'arrivèrent point au terme de leur voyage. Une partie, remontant les fleuves germaniques, s'égara dans le nord-ouest, où elle forma la Chersonèse cimbrique ; cependant la masse de l'émigration, dirigée par Hu ou Hesus, atteignit après bien des fatigues l'embouchure du Rhin, extrémité septentrionale de la Gaule.

Les Galls, reconnaissant dans ces peuples errants leurs frères des Palus-Méotides, les accueillirent avec générosité, et la patrie fut partagée et non conquise, quoi qu'en ait dit M. Amédée Thierry. Nous laisserons donc ici parler Tite-Live, dont le récit nous semble exact, nous engageant à démontrer dans le cours de l'histoire que le savant historien français ne peut pas en cette circonstance avoir eu raison.

« Ambigat, roi des Bituriges, dit l'écrivain latin, envoya ses « deux neveux Bellovèse et Sigovèse pour fonder de nouveaux « royaumes dans les pays étrangers, la patrie ne pouvant déjà « plus nourrir ses premiers enfants accrus par l'arrivée de tant « d'autres. Sigovèse pénétra dans les basses vallées du Danube « par la forêt Hercinie ; et Bellovèse courut reconquérir l'Italie « sur les Etrusques qui l'avaient arrachée aux Ombres. »

Ainsi, immédiatement après le mélange de ces deux peuples de même race commencent deux grandes expéditions qui ouvrent les dernières actions de la famille gauloise, c'est-à-dire les derniers épisodes de l'histoire générale des Gaulois.

La Gaule prend alors des proportions gigantesques. Ses guerriers sillonnent le monde : ils sont à la fois en Ibérie, dans les îles Britanniques, l'Italie, la Scandinavie, dans presque toute la partie centrale de l'Europe. Ils poussent leurs cris de guerre sur tous les champs de bataille. On les retrouve sur tous les points, partout où sont des libertés à défendre, des affronts à venger, des audacieux à punir, des puissants à combattre ou de grands capitaines affamés de renom. Un farouche Brenn prononce le *væ victis* au pied du Capitole. Un autre Brenn raille les dieux de la Grèce et pille le temple de Delphes, qui contenait les offrandes de l'univers. L'empire galate s'élève en Asie-Mineure. Quelques bandes de Gaulois poussent l'audace jusqu'à mettre le siège devant Carthage la puissante. Leurs arrière petits neveux viendront sous les yeux du grand Annibal mourir en héros dans les plaines de Zama. « Nous ne craignons que la chute du ciel, disaient nos ancêtres ; et si le ciel tombait, nous le soutiendrions de nos lances. » Et, confiants dans leur haute valeur, ils allaient de par le monde, proclamant les armes à la main que la terre leur appartenait par ordre du grand Teut.

Cependant la jalouse Rome avait son œil ardent fixé sur la Gaule. Le sang de vingt empires n'avait pu laver la honte imprimée sur son front par la foudroyante épée de nos Brenns. Pour l'espoir seul de cette conquête, qui, du reste, devait réaliser son rêve de domination universelle, elle eût donné tous les lauriers dont s'ombrageait le Capitole. Déjà, sous mille prétextes, elle avait foulé les frontières de notre territoire ; déjà, rassuré par quelques succès, le colosse italique étendait la main jusque sur le cœur de la Gaule, dont il étudiait toutes les pulsations, et semblait, dans son impatience de fondre sur elle, calculer le temps qu'il lui restait encore à vivre. Enfin sonna l'heure fatale. César, suivi de forces formidables, s'était élancé sur la patrie de nos pères. L'infortuné Vercingétorix, dans son désespoir trop prompt, hélas! venait de jeter ses armes devant l'heureux proconsul; l'astre des Gaulois s'était éclipsé ; la Gaule, dont le sang généreux avait coulé pour l'indépendance de tous les peuples, tombait épuisée sous les murs d'Alise. Toutefois elle ne périt point dans cette formidable lutte où César fit plus par son artificieuse politique que par ses légions. Il y eut seulement arrêt dans sa marche, interruption dans ses mouvements d'initiative; la puissance romaine ne fit que substituer son action politique ou sociale à l'action de la puissance gauloise, et nous la verrons se redresser au milieu des nations plus belle et plus brillante que jamais, réclamant l'héritage de cette même puissance romaine et de l'intelligence grecque.

Pendant que la Gaule, comme insoucieuse de sa propre gloire, prêtait l'appui de son bras à Rome, la ville éternelle dévorait l'avenir : quelques siècles plus tard elle avait accompli ses destinées, destinées providentielles dont le but était de frayer la grande voie à la religion du Christ, disent les écrivains religieux.

Quoi qu'il en soit de cette magnifique hypothèse, la face du monde était renouvelée ; les vieilles sociétés avaient été sapées dans leurs antiques bases, un nouvel ordre de choses allait être établi; des peuples nouveaux entraient de toutes parts dans la lice nouvelle; Rome, la grande Rome, n'était déjà plus qu'une ombre d'elle-même. Vinrent les Franks, qui rayèrent jusqu'à son nom gravé sur le cœur de nos provinces, et la Gaule passa des bras du moribond dans les bras du jeune et vigoureux barbare.

Ravivée par le contact des Germains, dont elle avait accepté l'alliance après les avoir tant de fois repoussés loin de son territoire, la patrie sent peu à peu revenir l'ardeur de sa jeunesse et avec elle le souvenir de sa grandeur passée; cependant il advint que les téméraires porteurs de frankisques résolurent de l'étouffer sous le poids de leurs bandes altières, et l'inondèrent un instant, semblables, avons-nous déjà dit, aux ondes d'un torrent qui envahit tout à coup la plaine. Mais, aussi vite que sont absorbées par le sol les eaux du fleuve impétueux qui déborde son lit, aussi vite disparut la puissance des barbares d'outre-Rhin. Nous voyons la Gaule frémissante préparer dans l'ombre sa prochaine délivrance; et quand enfin brilla le jour où elle montra la tête par-dessus l'insolente domination des étrangers, l'empire frank ne fut plus aussitôt que le rêve éphémère du grand homme que les autres peuples à genoux avaient salué empereur d'Occident.

La puissance gauloise venait de renaître. Sa radiation parmi les autres puissances, sa cessation de mouvements distinctifs, cette sorte de paralysie qui tenait enchaînée sa volonté d'action, avait duré près de mille ans, et présente deux physionomies d'une teinte extrêmement tranchée, la physionomie gallo-romaine et la physionomie anglo-franke : l'une décrépite, décolorée comme la civilisation; l'autre robuste, ferme, pleine de couleur comme la barbarie.

A continuer.

MELECHSALA.

Suite

« Allons, dépêche! dit-il : conduis-moi avec mon lion à Brunswick, avant que le téméraire ait souillé ma couche.

— Bien, dit Satanas. Mais veux-tu convenir d'abord avec moi du prix de ton voyage?

— Demande ce que tu voudras, je t'accorde tout.

— Ton âme.

— Soit : tôpe là, » répondit le duc furieux de jalousie.

Le contrat était, d'après toutes les règles du droit, parfait. Après ce colloque, le monstre infernal se changea immédiatement en griffron. Il saisit l'homme dans une de ses serres, dans l'autre le lion, et, déployant des ailes rapides, il partit des rives africaines pour Brunswick, la ville elevée, construite sur flancs inébranlables du Hartz, et arriva dans la place du marché, où il déposa son fardeau et disparut. Le garde de nuit soufflait en ce moment même dans sa trompe nocturne pour



annoncer minuit, et braillait une vieille chanson. Le palais ducal et toute la ville scintillaient comme le firmament de lumières innombrables. Toutes les rues fourmillaient d'un peuple bruyant et joyeux qui se pressait sur la place du palais, que devait traverser la fiancée. Un bal aux flambeaux devait couronner les fêtes du mariage. Notre aéronaute, qui ne sentait pas la moindre fatigue de la longue route qu'il venait de faire, perça la foule qui assiégeait les abords du palais, et entra avec son lion dans la salle du festin. Il tira aussitôt son épée, criant :

« A moi les amis du duc Henri! Mort et malédiction aux traîtres! »

Le lion fit chorus. Il commença à rugir comme sept tonnerres, hérissa sa crinière, et s'excita à l'attaque par les coups de sa queue. Les instruments se turent à ce spectacle, et il s'éleva jusqu'à la voûte gothique de la salle joyeuse un effroyable cri de bataille. Le blond fiancé et la troupe brillante de ses papillons de cour tombèrent sous l'épée de l'époux offensé, comme les bataillons des Philistins succombèrent sous les coups précipités du fils de Manoa armé d'une mâchoire d'âne, et ce qui échappait au fil de l'acier était à l'instant étranglé par le lion fidèle.

Quand le prétendant et les siens furent sur le carreau et que le comte eut vengé sa susceptibilité conjugale avec autant de rigueur que le prudent Ulysse le fit autrefois, il s'assit à table à côté de sa femme, qui commençait à se remettre un peu de la frayeur mortelle qu'il lui avait faite. Il s'occupa d'abord à dé-



guster et savourer les mets qui n'avaient point été préparés pour lui, ensuite il jeta un coup d'œil triomphant sur sa conquête, qui avait les yeux baignés de larmes qu'on pouvait interpréter par le plaisir du retour du mari ou par la douleur de la mort du fiancé. Mais lui s'expliqua en homme qui sait son monde, et lui remontra seulement, et d'une manière tout affable, qu'elle s'était trop pressée. Aussi de cette heure, il rentra auprès d'elle dans tous ses droits et privileges.

Le comte Ernest avait entendu maintes fois raconter cette histoire à sa nourrice, et bien que dans un âge plus mûr il l'eût considérée comme une fable, elle ne laissait pas de lui revenir à l'esprit et de s'insinuer de nouveau dans sa croyance.

Les ennuis de sa prison excitèrent son imaginative, et il trouvait qu'une traversée aérienne était la chose la plus facile du monde, pour peu que le prince des ténèbres voulût bien lui prêter ses ailes de chauves souris.

Fidèle à ses principes religieux, il ne manquait jamais avant de se coucher de faire un grand signe de croix, et cependant il éprouvait un secret désir d'avoir une aventure avec le diable, bien qu'il n'osât pas s'avouer à lui-même une disposition si impie. Une souris se faisait-elle entendre vers l'heure de minuit, aussitôt il s'attendait à voir apparaître devant lui le serviable roi des enfers, et déjà pensait aux termes du contrat qu'il allait passer avec lui. A part un songe dans lequel il lui sembla faire le voyage infernal, le pauvre comte ne tirait d'autre avantage de sa croyance aux contes de nourrice, que de remplir le vide des heures de sa captivité, comme il arrive à un lecteur de roman qui se met à la place du héros.

La question pourquoi maître Abbadon ne bougea point tandis qu'il s'agissait pour lui de gagner une âme qui, d'après toutes les apparences, était disposée à lui faire les meilleures conditions, cette question, dis-je, n'est point résolue encore. Le patron du comte était plus vigilant que celui auquel le duc Henri s'était confié, et le défendit mieux contre le malin; ou bien, et cette version a aussi quelque vraisemblance, ce dernier était dégoûté de son entreprise de transports par air, attendu que le duc l'avait attrapé pour le prix stipulé; car, quand il passa à l'autre monde, il s'était acquis une telle somme de mérite, qu'il y en eut largement pour acquitter le diable, et qu'il en resta encore assez pour lui procurer l'accès en paradis.

Pendant que le comte s'abandonnait ainsi aux rêves de son imagination et trompait pour quelques moments les ennuis de sa captivité, les serviteurs de sa suite étaient retournés en Europe et avaient annoncé à la comtesse sa femme qu'une belle nuit il avait disparu du camp sans que l'on sût comment, et sans que la moindre nouvelle de son destin fût revenue aux oreilles des croisés. Cette incertitude laissait le champ libre aux suppositions. Les uns pensaient qu'il était devenu la proie d'un dragon, les autres que le vent empoisonné du désert l'avait tué, les troisièmes supposaient qu'il avait été enlevé par une horde de Bédouins, pillé et tué, ou jeté en esclavage par eux. Mais tous étaient d'accord sur ce point, qu'il fallait tenir le comte pour défunt et sa moitié pour veuve et libre du lien conjugal. Et de fait, elle pleura son mari et prit le deuil. Et quand ses enfants, dans l'ignorance du malheur qui les frappait, se réjouirent de porter les bonnets noirs qu'on leur avait fait faire, leur candide sécurité brisa le cœur de la pauvre comtesse et redoubla ses douleurs. Mais un secret pressentiment lui disait que son époux était encore vivant; à la vérité, elle n'osa t s'y abandonner, et faisait au contraire tout son possible pour l'étouffer; mais l'espoir est le seul soutien des infortunes et le rêve le plus doux de la vie. Il revenait toujours et la consolait à son insu. Elle résolut enfin de sortir du doute: elle choisit un fidèle serviteur, auquel elle donna la mission d'aller au delà des mers, dans la terre sainte, tâcher de découvrir quelques traces du comte. Il partit; mais, comme le corbeau de l'arche, il fut poussé çà et là sur les mers et ne donna plus de ses nouvelles. Elle en expédia un second, qui, après un voyage aventureux de sept années, revint sans la branche d'olivier. Malgré tout, la constante femme ne doutait point que le comte ne fût encore sur la terre des vivants; car elle ne pouvait se persuader qu'un si tendre époux, un si bon père, pût passer à l'autre monde sans penser aux siens et sans leur manifester sa mort par signe. Or, depuis son départ, rien n'avait remué dans le château, aucun bruit ne s'était fait entendre dans la salle d'armes, aucun craquement dans le poutrage, aucun pas d'homme sur le plancher des appartements. Jamais non plus on n'avait entendu sur les créneaux élevés de plaintes nocturnes, ni le cri de mort de la chouette néfaste. De l'absence de tous ces présages fatals, elle conclnait, d'après les principes de la philosophie féminine, qui n'est pas encore, bien s'en faut, aussi bas tombée chez le sexe que l'organon d'Aristote l'est chez les hommes, que son époux était vivant, et nous savons que cette conclusion était juste. Elle ne se rebuta donc point du peu de succès qu'avaient eu ses deux tentatives, et elle essaya d'un troisième pèlerin. Celui-ci était d'humeur nonchalante, avait bien pénétré son esprit de la vérité de ce dicton, que la précipitation n'avance pas les affaires : aussi s'arrêtait-il à toute taverne, et comme il eut bientôt remarqué qu'il était beaucoup plus commode de faire venir auprès de lui les gens qui pouvaient lui donner des nouvelles du comte, que de courir après eux par le monde, il s'établit dans un poste où passaient nécessairement ceux qui revenaient d'Orient et ceux qui s'y rendaient, et il les interrogeait avec l'insolence d'un percepteur de péage; et ce poste était la ville de Venise. Cette cité maritime était alors comme la porte du Levant On verra, par la suite, si le rusé compère avait choisi un mauvais moyen de venir à bout de son entreprise.

Après une captivité de sept années, qui semblèrent au comte un peu plus ennuyeuses que le séjour de soixante-dix ans que firent les sept dormeurs dans les catacombes de Rome, il se crut enfin abandonné du ciel, et renonça complétement à l'espoir d'être jamais tiré vivant de sa noire prison. Son roman diabolique était au bout, et il ne lui restait plus le poids d'un grain de sénevé de foi dans l'assistance de son singulier ange gardien. Il ne formait plus qu'un seul vœu, celui de mourir; son âme s'éteignait, son corps seul végétait encore. Mais un jour il fut tiré de sa léthargie par le froissement métallique d'un trousseau de clefs. Depuis l'entrée du captif dans son cachot, le garde de la tour ne s'était plus montré avec une clef, car tout ce qui était nécessaire à la prolongation de la vie du malheureux entrait et sortait par le guichet de la porte. Il fallut user force huile pour adoucir les ressorts rouillés de la serrure, et ce ne fut qu'après de grands efforts que la porte céda et roula sur ses gonds avec un bruit strident et dur, mais qui sembla aux oreilles du comte aussi doux que celui de l'harmonica de Franklin. Le pressentiment qu'il allait arriver quelque changement dans son destin, quel qu'il fût d'ailleurs, faisait battre son cœur avec rapidité. Deux esclaves noirs, qui étaient entrés avec le garde-tour, lui ôtèrent ses fers, un muet lui fit signe de le suivre; il obéit, mais ses pieds lui refusèrent leur service, et il eut besoin de l'aide des deux esclaves pour arriver au bas de l'escalier. On le conduisit devant le chef des esclaves, qui lui parla de la sorte :

« Franc têtu, pourquoi as-tu dissimulé tes talents? L'un de tes compagnons t'a trahi : nous savons que tu es passé maître dans l'art de cultiver et de disposer les jardins; fais la volonté du soudan, qui désire que tu lui en établisses un à la mode de ton pays. Suis ta fortune, emploie tout ton génie à l'orner, afin que la fleur du monde puisse s'y épanouir, pour la gloire de l'Orient.

Le comte eût été élu recteur de la Sorbonne à Paris, qu'il n'aurait pas été plus embarrassé qu'il le fut de l'emploi qui lui était conféré; car il était tout juste aussi versé en horticulture qu'en théologie. Il avait, à la vérité, vu bien des jardins en Italie et en Allemagne, et l'on sait que l'horticulture prit naissance dans ce dernier pays, et que cette aimable science était alors dans son aurore à Nuremberg, où les raves et la laitue pommée attestaient son éclat. Mais jamais il ne s'était occupé de la connaissance des plantes ou de l'élève des arbres : un homme de son rang ne pouvait décemment s'abaisser à des soins semblables; surtout il n'avait jamais entendu souffler mot de la fleur du monde. Bien entendu qu'il en ignorait complétement la culture, et ne savait si elle exigeait les soins et la terre que réclament les aloès, ou ceux que demande une campanule. Il se garda cependant bien d'avouer son ignorance ou de refuser les fonctions de jardinier, par la crainte très-fondée d'être convaincu de son savoir et de sa capacité par une bonne bastonnade sur la plante des pieds.

On lui désigna un agréable emplacement où le soudan voulait établir un jardin à l'européenne. Ce lieu avait été si richement doté et décoré par la mère nature, que le comte, malgré tous ses efforts d'esprit, ne trouvait point en conscience qu'il fût possible d'y rien ajouter. La vue de cette nature vivante et active, dont il avait été privé depuis tant d'années, fit sur ses sens

une telle impression de bonheur, qu'il s'arrêtait ravi devant chaque fleur, à peu près comme dut faire notre père Adam, auquel il ne vint pas non plus dans l'esprit de vouloir changer quelque chose au Paradis. Mais son embarras allait croissant : comment allait-il faire pour s'acquitter avec honneur de l'emploi qui lui était confié ? Il craignait de ravir, par le plus léger changement, quelque beauté à ce lieu ; d'un autre côté, il redoutait d'être convaincu d'ineptie et reconduit dans son affreuse tour.

Comme le scheik Kamiel, intendant des jardins et favori du soudan, le pressant de se mettre à l'œuvre, il demanda cinquante esclaves pour exécuter ses projets. Le lendemain de grand matin, tout son monde était prêt; il le passa en revue sans savoir encore comment il emploierait un seul bras. Mais quelle fut sa joie lorsqu'il aperçut l'agile Kurt et le lourd cavalier parmi ses esclaves !

Son cœur fut déchargé comme du poids d'une meule, les rides de la douleur disparurent de son front, sa face s'épanouit comme s'il avait porté un rayon de miel à sa bouche. Il prit tout de suite son fidèle écuyer à part, et lui confessa dans quel embarras cruel il avait plu au destin capricieux de le placer, et combien il lui paraissait étrange qu'on eût pu confondre son épée chevaleresque avec la bêche. A ces mots, Kurt se jeta aux pieds de son maître en criant:

« Pardon, cher seigneur : c'est moi qui suis cause de votre délivrance et en même temps de vos angoisses. N'en veuillez pas à votre innocent serviteur; réjouissez-vous beaucoup plutôt d'être échappé à votre cachot, et de respirer sous le ciel libre. Le soudan voulait avoir un jardin à la manière des Francs; il fit savoir à tous les esclaves chrétiens qui se trouvaient au bazar, que celui qui se croirait en état de remplir ses vues se présentât, que s'il réussissait, il y aurait bonne récompense pour lui. Aucun n'osa se charger d'une pareille entreprise : moi je pensai à vous et à votre dure captivité, un bon génie m'inspira le mensonge qui m'a réussi et vous a délivré. A présent, ne vous tourmentez pas pour savoir comment vous sortirez de l'aventure : le soudan, comme tous les grands de ce monde, demande, non pas quelque chose qui vaille mieux que ce qu'il a déjà, mais du nouveau et du rare. Bouleversez et ravagez donc cette charmante campagne à votre gré, et tenez vous pour certain qu'il approuvera tout, quoi que vous fassiez. »

Ce discours fut aussi agréable au pauvre comte que le murmure d'une fontaine peut l'être à un voyageur dans le désert. Il reprit courage, et conçut l'espoir de se tirer honorablement d'affaire. Il distribua le travail aux ouvriers sans plan et à tout événement, et commença à traiter le beau et ombreux terrain, à peu près comme un génie moderne qui a saisi dans ses puissantes serres un auteur ancien qu'il prétend habiller au goût du jour et remettre en valeur, ou comme un pédagogue actuel arrange l'ancien mode d'enseignement. Il bouleversa et changea tout à tort et à travers, mais n'améliora rien. Les utiles et beaux arbres fruitiers furent arrachés, et remplacés par du romarin, de la valériane et d'autres arbustes stériles. Il établit différentes terrasses qu'il encadra de gazon, et au milieu desquelles il fit serpenter des petits chemins à méandres bizarres, aboutissant à des volutes de buis puant. Les allées et les sentiers furent chargés d'un gravier panaché, qu'il fit soigneusement battre et fouler, de façon que la plus mince herbe ne pût y insinuer ses racines. Comme il n'avait jamais fait attention aux époques où l'on sème, les plantations languirent longtemps entre la mort et la vie, et ressemblaient beaucoup, pour la couleur, à un habit feuille-morte.

Le scheik Kamiel, et même le soudan, ne songèrent point à troubler le jardinier occidental dans l'exécution de ses desseins, ou à faire une critique précipitée de ses œuvres. En quoi ils agirent avec plus de sens que notre docte public, qui voulait qu'au bout de quelques étés le semis philanthropique de notre Eckert eût produit des tiges propres aux constructions navales, tandis qu'il était encore si faible, qu'une nuit de gelée pouvait le tuer.

Mais, vers le troisième ou quatrième lustre, alors que les premiers fruits devaient être mûrs, et donner une idée des arbres, il était temps qu'un Kamiel allemand adressât au planteur la demande : « Que fais-tu? Montre ce qu'a produit tout le remue-ménage que tu as causé? » Et si la plantation était là comme celle du comte, la feuille basse et pâle, n'aurait il pas droit, comme le scheik, après une mûre appréciation, de secouer la tête, et de penser par devers soi : « Autant valait n'y rien changer. » Car, un jour que notre jardinier considérait avec complaisance sa création, se louait en lui-même, et concluait que l'œuvre avait bien mieux réussi qu'il n'avait osé l'espérer, l'intendant et favori du soudan s'approcha de lui, et lui dit :

« Franc, que fais tu? et où en est ta besogne? »

Le comte comprit qu'il allait subir une censure sévère ; mais il s'était depuis longtemps préparé à ce moment désagréable. Il ramassa toute sa présence d'esprit, et dit avec une feinte confiance en son art :

« A la place du lieu sauvage qui existait ici naguère, vous voyez un jardin délicieux, formé sur le modèle du paradis terrestre, et que des houris elles-mêmes seraient heureuses d'habiter. »

Le scheik, entendant parler avec une telle assurance, pensa que l'artiste devait avoir une plus profonde connaissance de son art qu'il ne l'avait jugé d'abord ; il retint sur ses lèvres les paroles de blâme et de mécontentement qui allaient lui échapper, et eut même la modestie d'attribuer son déplaisir à l'ignorance du goût exotique. Cependant il adressa, pour sa propre instruction, quelques paroles au satrape des jardins :

« Que sont devenus les magnifiques bosquets de pêchers et de limoniers qui réjouissaient l'œil, et offraient aux promeneurs l'ombre de leur feuillage frais?

— Ils sont tous si bien coupés qu'on ne reconnaît pas la place où ils s'élevaient.

— Et pourquoi cela?

— Conviendrait-il que des arbres de cette sorte figurassent dans les jardins du soudan, quand on voit les plus minces habitants du Caire en avoir des masses dans leurs jardins, et en envoyer les fruits à dos d'ânes au marché.

— Qu'est-ce qui t'a déterminé à détruire le pompeux dattier et l'ombreux tamarin, le refuge du voyageur, qui trouvait sous leurs branches un repos salutaire?

— Qu'importe l'ombre dans un jardin que le soleil brûle de ses rayons, qui reste désert, et ne répand ses parfums que lorsque le vent du soir y souffle.

— Mais ce bocage couvrait d'un voile impénétrable les mystères de l'amour, quand le soudan, épris de quelque belle Circassienne, voulait lui témoigner sa passion, loin des yeux jaloux de ses compagnes.

— Cette tonnelle de chèvrefeuille et de lierre; cette grotte fraîche, imitée de la nature, et où une source vive tombe dans un bassin de marbre; le berceau là-bas, la chaumière de joncs près de l'étang, sont des voiles assez impénétrables pour cacher les amours de Sa Hautesse. Outre que ces temples de la tendresse n'ont point l'inconvénient de servir de retraite aux vers et aux insectes, qu'ils préservent du vent, et n'empêchent pas la vue comme le bouquet de tamarin.

— Pourquoi as-tu planté de la sauge et de l'hysope, qui croissent sur des murs et des rocailles, à la place de l'arbuste précieux qui fournit le baume de la Merque?

— Parce que le soudan n'a pas demandé un jardin arabe, mais bien un jardin à l'européenne. Ni dans les jardins d'Allemagne, ni dans ceux de France, on ne voit de dattiers ni de plantes à baume de la Merque. »

Il n'y avait point de réplique à cet argument, attendu que ni le scheik ni aucun Sarrasin n'avait jamais mis le pied à Nuremberg, et ne pouvait contredire l'exactitude de la traduction du jardin arabe en jardin allemand. Seulement le musulman ne put se persuader qu'il y eût quelque analogie entre ce produit de l'art horticole occidental et du paradis promis à tout bon croyant. Il pensait dans sa barbe que si l'assertion du Franc était vraie, il n'y aurait pas grandes consolations dans

les joies de la vie à venir. Sur quoi il secoua la tête comme il l'avait fait avant la conversation, et s'en alla d'un air méditatif.



Dans ce temps-là, le soudan qui régnait sur l'Egypte était Maleck-al-Aziz-Othmann, dit le Fort, fils du célèbre Saladin. Il devait plutôt le surnom de Fort aux talents qu'il exerçait dans son harem, qu'à ses qualités morales. Il s'était montré si actif et si vaillant dans la propagation de sa race, que si chacun des princes ses fils avait dû porter une couronne, les empires et principautés des trois parties du monde alors connues n'y auraient point suffi. Mais, depuis dix-sept ans, un été plus chaud qu'à l'ordinaire avait desséché la source féconde de sa paternité. Melechsala avait clos la longue liste de sa descendance, et au dire de toute la cour, cette jeune princesse en était le joyau : aussi, jouissait-elle largement de tous les privilèges du dernier-né.

Il arriva que la mort lui enleva toutes ses sœurs, en sorte qu'elle demeura seule de son sexe, ce qui n'augmenta pas peu l'affection paternelle du soudan. Il faut, en général, accorder aux princes de l'Orient le talent d'apprécier la beauté des femmes beaucoup mieux que nos rois et empereurs d'Occident, qui, de temps à autre, ont permis au public de juger de leur goût. La jeune fille était douée de tant de grâces et d'attraits, qu'elle charmait l'œil du sultan ; ses frères mêmes l'entouraient à l'envi de prévenances, et s'efforçaient de se surpasser l'un l'autre en témoignages d'estime et d'affection. Souvent le divan, dans ses graves délibérations, consultait pour savoir à quel prince devait revenir, par son union avec elle, le gouvernement de l'Egypte. Des soins pareils ne préoccupaient pas le sultan, qui ne songeait qu'à prévenir tous les vœux de sa fille chérie, et à tenir écarté d'elle tout ce qui aurait pu troubler le bonheur dont elle jouissait.

La jeune princesse avait été élevée par une nourrice chrétienne et d'origine française. Cette esclave avait été enlevée dans sa jeunesse par un pirate de Barbarie. Vendue à Alexandrie, puis, passant de main en main, elle était arrivée, par les vicissitudes du négoce, dans le palais du sultan, où sa vigoureuse constitution lui avait valu l'emploi honorable que nous avons dit. Bien qu'elle ne fût pas pourvue d'un gosier aussi mélodieux que la nourrice de cet héritier de la couronne de France, qui, lorsqu'elle entonnait : « Malbrough s'en va-t-en guerre, » faisait faire chorus à tout Versailles, elle avait reçu en dédommagement, de notre mère nature, une langue d'autant plus rapide et infatigable. Elle savait autant de contes et d'histoires que la belle Shéhérazade, et était écoutée avec délices par toutes les recluses du sérail. La princesse n'en fut pas charmée mille nuits, mais bien mille semaines. Cependant, quand une fille a atteint cet âge, son goût pour les histoires des autres se lasse, et elle se sent le besoin de commencer un petit roman pour son propre compte. A la vérité, la sage nourrice remplaça dans la suite les contes d'enfant par la description intéressante des mœurs et des habitudes des Européens ; et parce qu'il lui restait des souvenirs assez précis, et qu'elle aimait toujours sa patrie, elle peignit avec tant de chaleur les avantages de la vie française, qu'elle fit une impression profonde sur l'imagination de son élève, impression qui ne s'effaça plus depuis. A mesure que Melechsala avançait en âge, sa propension pour la parure exotique et le luxe européen (à cette époque encore fort modeste), se développait et se fortifiait. Toute sa conduite et ses manières se ressentaient de sa prédilection pour l'Occident.



Elle avait toujours beaucoup aimé les fleurs. L'une de ses occupations favorites consistait à composer des bouquets et des guirlandes parlantes, dans lesquels elle révélait tout à la fois la sagacité de son esprit, et les sentiments de son cœur. Elle était si ingénieuse en ce genre, qu'il lui arrivait souvent d'exprimer distinctement des sentences et des versets du Coran dans cet aimable langage. Ainsi un jour elle forma un cœur avec des croix de Jérusalem, l'entoura de roses et de lis, et plaça dessous, entre deux couronnes impériales, une anémone. Quand elle fit voir cet emblème à ses compagnes, celles-ci s'écrièrent tout d'une voix qu'il signifiait que l'innocence du cœur est préférable à la naissance et à la beauté. Souvent elle offrait à ses esclaves, soit pour les louer, soit pour les blâmer, des bouquets pareils : une couronne de bluets garnissait la légèreté ; le pavot, l'orgueil et la présomption ; un bouquet de jacinthe louait la modestie ; le lis doré, qui ferme son calice à l'approche du soir, récompensait la prévoyance ; la fleur du datura et celle de l'immortelle, dont les racines sont vénéneuses, reprochaient à celles à qui elles étaient données la médisance ou l'envie secrète.

Le vieil Othmann prenait un plaisir extrême aux yeux ingénieux de sa fille, bien qu'il ne les comprît pas toujours et qu'il employât souvent l'intelligence de tout son divan pour en découvrir le sens caché. Il connaissait les goûts exotiques de la princesse, et, en bon musulman, il ne pouvait en cela sympathiser avec elle : mais son affection paternelle était si vive, qu'il ne cherchait aucunement à la contrarier ; loin de là, il mettait à sa disposition tout ce qui pouvait les nourrir. Toujours occupé du désir de plaire à cette chère enfant, il avait conçu l'idée de lui faire arranger un vaste jardin, et pour y réunir tout ce qui pouvait la flatter, les fleurs et un reflet des coutumes d'Europe, il avait imaginé de faire donner à ce jardin la disposition qui était de mode en ce pays. Son inspiration lui sembla si belle qu'il ne perdit pas un instant pour en faire part à son favori Kiamel, et pour le presser de mettre tout en œuvre, afin de la réaliser le plus tôt possible. Le scheick, qui savait que les désirs de son maître étaient des ordres et qu'il fallait les accomplir sans délai, ne se permit pas de lui représenter les grandes difficultés qu'il trouvait à la chose. Il avait aussi peu l'idée de la disposition des jardins francs que le soudan lui-même, et dans toute la grande ville du Caire il ne connaissait pas une âme qui pût le renseigner. Alors il pensa aux esclaves chrétiens, et l'on sait comment il s'y prit pour découvrir s'il ne s'en trouvait point parmi eux qui eût quelque connaissance en jardinage.

Traduit des contes allemands de Musæus.

(*A continuer.*)

Gustave Havard, éditeur rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.

DELHI LE NÈGRE,

SOUVENIRS DES COLONIES.

SUITE ET FIN.

II.

Delhi s'était jeté au devant de M. Delcros.

Frappé d'un coup de sabre par un des furieux qui menaçaient la vie de son maître, il est tombé blessé à ses pieds. Mais le colon avait eu le temps de s'armer d'un fusil, et les quelques amis qui se trouvent près de lui s'apprêtent à le soutenir dans sa défense.

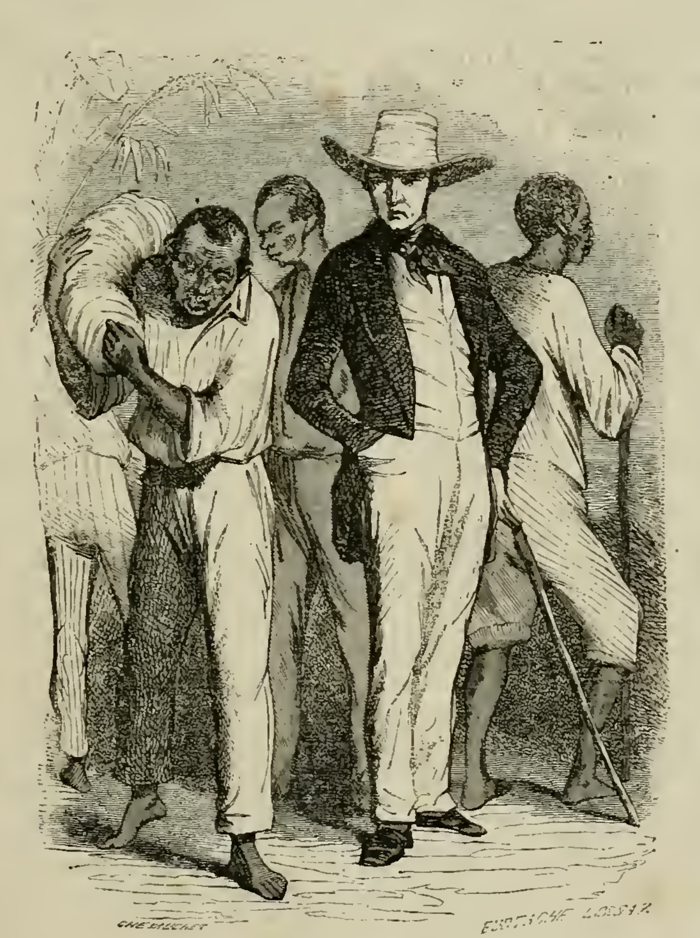
La lutte ne peut être longue, quel que soit le courage de M. Delcros et de ses hôtes. Les assaillants sont nombreux, et leur fureur, qu'augmentent encore les obstacles qu'ils rencontrent, ne doit laisser à leurs adversaires aucun espoir de salut.

Déjà M. Delcros et sa petite troupe cèdent aux efforts combinés des insurgés; acculés dans un coin de la pièce où ils ont été surpris, ils repoussent encore énergiquement les esclaves qui les menacent; mais cette énergie n'est plus que l'énergie du désespoir.

M. Delcros vient de laisser tomber son fusil. — Un hourra de joie poussé par les assaillants, va devenir le signal du carnage.

Le courageux colon s'efforce encore de préparer la retraite à ses amis qui se sont dévoués à son salut; il leur fait un rempart de son corps; et, jetant un regard plein de confiance et d'espoir à Delhi, qui, toujours accroupi à ses pieds, semble chercher à lire dans ses yeux un ordre à exécuter: « Delhi, dit-il, bien bas, en lui montrant la porte fermée derrière lui, Delhi tâche d'ouvrir cette porte. »

L'enfant a rampé comme un serpent jusqu'à la porte, mais au moment où, malgré ses souffrances, il vient de l'atteindre et se dispose à l'ouvrir, elle tombe en éclat, et ses débris roulent avec fracas jusqu'au milieu des combattants, qui, de part et d'autre, s'arrêtent, les uns pleins d'espoir, les autres inquiets et frappés de terreur.



A cette porte apparaît un homme de haute stature, aux traits nobles et fiers, à la main vigoureuse. Dans ses bras il porte une petite barrique, assez semblable à celles qu'emploie la marine marchande pour le transport et l'exportation des cafés, fardeau qui atteste sa force peu commune.

Circonstance singulière dans un pareil moment, à sa bouche est un cigare allumé!

Un second cri de haine a signalé l'entrée de ce nouveau personnage. Ce cri a désigné une victime de plus. « A mort le commandeur, » ont hurlé les nègres.

En effet, c'est bien le commandeur.

Delhi l'a regardé, et il a compris qu'il vient pour sauver M. Delcros. Le cœur a ses instincts qui ne trompent pas.

Le commandeur s'avance hardiment au-devant des nègres, laissant derrière lui M. Delcros et ses amis.

Le regard de cet homme est si hardi et si fière, sa taille est si majestueuse et si imposante, que les esclaves semblent hésiter un instant.

Celui-ci pose à terre la petite barrique qu'il tient dans ses bras; puis tirant de dessous sa veste un fouet à gros nœuds qu'il tenait caché:

« Arrière, chiens, crie-t-il d'une voix de Stentor; » et d'un coup de ce fouet, il marque d'une trace sanglante le visage d'un nègre qui s'avance vers lui.

Un hurlement de rage furieuse accueille l'ordre du commandeur. Son audace étonne et fait trembler malgré lui M. Delcros et sa petite troupe.

« Vous vous perdez avec nous, dit le colon. »

En effet, les nègres qui ont fait armes de tout, se sont rapprochés du commandeur; ils ne sont plus séparés de lui que par cette petite barrique qu'il portait dans ses bras en apparaissant devant eux.

Ce dernier est toujours impassible.

En voyant le mouvement des révoltés, il met un genoux en terre, défonce d'un vigoureux coup de poing la barrique qui est devant lui, et retirant de sa bouche son cigare qui brûle toujours, il l'abaisse vers le tonneau défoncé, dont le contenu s'échappe et noirci le plancher.

« Un pas de plus, assassins, et vous sautez tous, » dit-il avec assurance.

Les nègres ont tout compris. C'est un rempart de poudre qui défend le commandeur et M. Delcros.

On dirait qu'une volonté surhumaine a pétrifié tout à coup les instincts sanguinaires de ces esclaves pour ne laisser place qu'à l'effroi et à la terreur.

Le commandeur est toujours agenouillé près du baril défoncé, continuant à fumer son cigare avec insouciance.

« Eh bien! mes petits enfants, dit-il d'une voix railleuse, en regardant les noirs stupéfaits et tremblants, vous n'avancez donc pas? Il paraît que vous êtes assez braves pour tuer, mais

non pas pour braver la mort. Puis s'animant par degrés : « Vous vous révoltez, vous, les esclaves de Beau-Séjour, contre le meilleur maître de la colonie! Oui, les autres ont raison, l'indulgence et la bonté avec les brutes, ne sont que sottise et dérision! C'est se perdre que de vouloir vous sauver!

A ces mots le commandeur se releva de toute sa grande taille; et jetant aux nègres un regard de terrible menace:

« Allez, dit-il, en brandissant son fouet de commandement, allez à vos travaux! tout à l'heure j'y serai comme vous. »

Et comme les nègres hésitaient encore:

« Delhi, dit-il à l'enfant qui le regardait les yeux mouillés de larmes de reconnaissance, va avertir la justice que les nègres de l'habitation de Beau-Séjour ont voulu assassiner leur maître. Va... par cette porte, où nul ne te suivra, je te le jure. »

Delhi, quoique blessé, trouva assez de force pour exécuter l'ordre du commandeur, et disparut bientôt aux yeux des nègres qui le regardèrent sortir, sans oser faire un pas pour l'en empêcher.

Le cigare du commandeur brûlait toujours au-dessus du baril de poudre.

Une demi-heure après, un détachement des troupes coloniales arrivait en armes à Beau-Séjour, et trouvait les cinquante nègres de l'habitation occupés à leurs travaux habituels.

Un homme se tenait calme et sans armes au milieu d'eux. Cependant de loin en loin, apparaissaient quelques hommes dévoués à M. Delcros, tenant sous le bras un fusil armé.

Le détachement colonial n'avait plus rien à faire à Beau-Séjour, et M. Delcros avait déclaré qu'il ne voulait pas en appeler encore aux tribunaux.

Cependant il fallait punir ces hommes. La punition devait être exemplaire.

On garrotta tous les nègres de l'habitation de Beau-Séjour, et le commandeur leur annonça que ceux là même qui avaient commis le crime le puniraient. Chaque esclave devait donner vingt-neuf coups de fouet à un de ses camarades; ceux qui refuseraient de frapper leurs frères subiraient le châtiment à leur place, et seraient ensuite livrés à la justice. Le commandeur, expert en pareille matière, serait juge de la validité de la peine qui serait subie à nouveau, si le nègre qui en était l'exécuteur, y mettait quelque ménagement.

Puis ce châtiment subi, tous les esclaves de l'habitation seraient mis en vente devant la maison de M. Delcros; un écriteau indiquerait la tentative criminelle qu'ils avaient commise.

M. Delcros consentit avec peine à ces cruautés, mais chacun le pressait. On lui persuada qu'il fallait un exemple; l'inflexible commandeur lui avait dit : « Celui qui n'écrase pas le serpent qui rampe à ses pieds veut être mordu : nul ne doit le plaindre s'il succombe. »

Le généreux colon céda ; mais il se jura bien à lui-même de fuir ces contrées, où la civilisation, qui a créé la servitude, en fait une nécessité commerciale.

Trompé dans ses espérances, il tourna involontairement les yeux vers la France, sa patrie bien-aimée; il compara le soleil doux et bienfaisant de sa terre natale, au soleil brûlant des tropiques ; un souvenir et un regret vinrent à la fois réjouir et attrister son cœur.

Seul, au milieu d'un parc immense qui faisait partie de l'habitation de Beau-Séjour, il errait à pas pressés dans les allées sinueuses que les bois d'aloès et de sycomores ouvraient à perte de vue devant lui; l'agitation de son corps trahissait l'émotion de son âme.

La nuit l'avait surpris rêvant encore. Le jour qui apparaît et disparaît si rapidement dans les contrées tropicales, venait de s'évanouir tout à coup. La lune s'était levée à l'horizon, et son disque enflammé semblait jeter encore à la terre quelques-uns des rayons brûlants de l'astre qu'elle remplaçait.

Cependant, peu à peu, la rosée du soir versa sur la terre desséchée et brûlante les trésors bienfaisants de ses gouttelettes brillantes. La nuit commençait, et ramenait avec l'ombre le calme et le repos pour ceux qui travaillent et qui souffrent, le mystère et le bonheur pour ceux qui aiment.

M. Delcros éleva ses regards vers cette voûte immense et sublime qui s'ouvrait et se fermait au-dessus de sa tête dans la splendeur de l'immensité. Sans qu'il cherchât à se souvenir, ses jeunes années, ses premières affections et ses premiers malheurs passèrent devant lui comme évoqués par une volonté invisible. Il vit sa mère, son père, ses frères, ses amis, qui tous avaient quitté la terre avant lui, si bien que n'ayant plus personne à aimer ou à servir, il avait voulu aimer et servir ceux que personne ne protégeait et ne défendait ici-bas. L'ingratitude avait été toute sa récompense.

Alors, un amer dégoût de la vie vint saisir ce cœur noble et sincère.

Sans maudire l'Être suprême, qu'il contemplait dans ses œuvres , sans accuser les hommes et les événements, il se disposa à en finir avec l'amertume de ses regrets et de ses désillusions.

Les yeux toujours fixés au ciel, comme pour y chercher la vérité, il résolut de mourir.

Sa main chercha un petit poignard à la pointe empoisonnée, qu'il portait toujours à sa ceinture ; il le tira de son fourreau.

A cet instant, un bruit se fait entendre près de M. Delcros, dans le taillis qui l'entourait.

Il ne l'entendit pas, ou n'y prit pas garde, et il continua à caresser de sa main gauche le poignard qu'il tenait dans sa main droite.

Une dernière fois il tourna la tête vers la France, comme pour lui faire un adieu suprême; puis, considérant d'un œil calme l'arme qui devait lui donner la mort : « Sauve-moi, dit-il, puisque la fatalité s'attache à moi ; sauve-moi de la vie par le tombeau ! »

Et il approcha de sa poitrine la lame nue du poignard.

Un cri se fit entendre, et deux mains vinrent saisir les mains du colon.

« *Bien mal! maître, mourir sans moi!* » fit d'un ton de reproche une voix entrecoupée de sanglots.

C'était Delhi qui sauvait encore une fois son maître.

M. Delcros laissa tomber l'arme fatale.

. . . .

Huit jours plus tard, le riche colon de l'habitation de Beau-Séjour s'embarquait avec un jeune nègre sur le trois-mâts *l'Espérance*, faisant route pour la France.

Il s'était souvenu de son serment.

De ce jour, Delhi fut son fils.

Le commandeur de Beau-Séjour en est devenu propriétaire.

Aujourd'hui, M. Delcros demeure au Havre. S'il croit à l'ingratitude, il croit aussi à la reconnaissance. Son enfant d'adoption lui a prouvé qu'il est des cœurs généreux et dévoués par instinct ; et sa misanthropie s'est envolée.

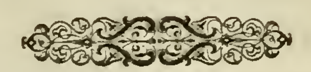
Le jeune nègre est capitaine d'un navire marchand, et ce n'est pas un des moins habiles ni des moins recommandables du port du Havre.

On l'appelle le capitaine Delhi-Delcros. Et vous avez pu voir quelquefois au Havre un vaisseau de belle apparence, en tête duquel on lit son nom de baptême : *Beau-Séjour*. »

C'est le vaisseau que commande le capitaine Delhi-Delcros.

Jules BORDOT.

FIN.



MELECHSALA.

SUITE ET FIN.

Les propositions contenues dans la lettre ne pouvaient, à la vérité, être du goût des deux dames; elles n'agréèrent point à Odile. Aussi générale qu'est de nos jours la manie de tout partager, le cœur, le bien et les provinces, aussi peu elle était du goût d nos aïeux, qui regardaient une clef capable d'ouvrir plusieurs serrures comme un honteux passe-partout. L'intolérance de la comtesse sur ce point était du moins une preuve de son sincère amour.

« Ah! s'écria-t-elle, cette pernicieuse croisade est cause de tout ce mal! J'ai prêté à notre sainte Eglise une miche qui a servi à régaler les païens, et dont ils me rendent une bribe! »

Une vision qu'elle eut en songe adoucit cependant son humeur et donna à toute sa manière de voir une autre direction. Elle rêvait que deux pèlerins, venant de la terre sainte, montaient péniblement le sentier du château et demandaient l'hospitalité pour une nuit, ce qu'elle leur accordait avec bonté. Mais, ô merveille! l'un d'eux rejette son capuchon, et elle reconnaît son cher comte, et elle l'embrasse tendrement. Les enfants entrent, et il les prend sur ses bras, les choie, les caresse, et se réjouit de les voir si grands et si bien portants. Pendant ce temps, son compagnon de voyage ouvre une cassette et en tire de splendides colliers, des joyaux de prix qu'il passe au cou des enfants. La comtesse admire ces riches présents et demande à l'étranger qui il est. Il répond : « Je suis l'ange Raphaël, le gardien des âmes aimantes; je t'ai ramené ton époux du lointain pays d'Egypte. » La cape du pèlerin disparaît, et elle voit devant elle la figure resplendissante de l'ange, vêtu d'une robe bleue, et portant deux ailes d'or aux épaules. Elle se réveilla en ce moment, et, à défaut d'une sibylle égyptienne, elle s'expliqua le rêve d'une manière plausible.

Il y avait une analogie frappante entre l'ange Raphaël et la princesse Melechsala. A force d'y penser, elle finit par ne plus douter de la réalité de la supposition, et elle considéra d'ailleurs que, sans le concours de cette généreuse Sarrasine, son mari n'eût jamais été délivré de ses fers; et parce qu'il est convenable que le possesseur auquel on rapporte loyalement le bien qu'il avait perdu donne une juste récompense, elle se résigna à faire des concessions et à partager à l'amiable ses droits conjugaux. Elle renvoya aussitôt le messager à son mari, avec une lettre contenant son consentement formel.

Il s'agissait seulement de savoir si le pape Grégoire voudrait donner sa bénédiction à cette anomalie matrimoniale, et serait disposé à faire violence à la forme et à la substance du sacrement en faveur du comte. Le comte et Melechsala se rendirent à Rome, où cette dernière abjura solennellement le Coran et se fit recevoir dans le sein de l'Église. Le saint-père eut autant de joie de l'acquisition d'une néophyte de si haut parage que si le royaume de l'Antechrist avait été détruit ou réuni au saint-siége. Après le baptême, où Melechsala changea son nom sarrasin contre celui d'Angélique, il fit entonner un pompeux *Te Deum*. Voyant le pape en si bonne disposition, le comte crut le moment favorable et adressa sa pétition aux autorités ecclésiastiques. Mais demander et être refusé, ce fut tout un. Le successeur de saint Pierre jugea la bigamie une hérésie bien plus grossière que le trithéisme. Le comte eut beau faire valoir tous les raisonnements possibles pour prouver qu'on devait faire en sa faveur une exception à la règle conjugale ordinaire, le scrupuleux et exemplaire pontife ne consentit point cette fois à fermer complaisamment les yeux, ce qui fit beaucoup de chagrin au comte. Son rusé conseiller, l'agile Kurt, le tira d'embarras. Il avait trouvé un moyen parfait d'acquérir au lit de son maître la belle convertie, et tel qu'il ne devait aucunement scandaliser la très-honorable chrétienté; seulement il n'en souffla mot, de peur de s'attirer la disgrâce du comte. Une occasion favorable qui se présenta l'enhardit néanmoins : il parla en cette sorte au comte :

« Mon cher maître, que l'entêtement de Sa Sainteté ne vous chagrine pas tant. Bien des chemins conduisent au bois. Si d'un côté vous ne pouvez pénétrer, essayez d'un autre. Si notre père Grégoire a la conscience trop délicate pour vous permettre deux femmes, il vous est permis aussi d'avoir une conscience délicate, quoique vous ne soyez qu'un laïque. La conscience est un manteau avec lequel on cache tout ce que l'on veut, et qui, de plus, se tourne avec la plus grande facilité selon le vent; et comme il ne souffle pas à votre gré en ce moment, il faut prendre votre avantage et ne pas vous roidir. Examinez bien si vous ne seriez pas parent ou allié à la comtesse à un degré prohibé. En est-il ainsi, ce qui sera facile à prouver, si vous avez une conscience scrupuleuse, votre affaire est gagnée. Obtenez une lettre de divorce, et Melechsala est à vous. »

Le comte avait écouté son ingénieux écuyer jusqu'à ce qu'il eût saisi le sens de son plan; alors il lui répondit énergiquement et en deux mots :

« Silence, coquin! » et au moment même l'agile Kurt passait la porte horizontalement, et cherchait une paire de superbes dents qui avait sauté de sa bouche sur le plancher.

« Ah! mes belles dents, qui sont victimes de mon zèle à vous servir! » s'écria-t-il

Ce monologue rappela naturellement au comte le rêve qu'il avait fait en Égypte :

« La maudite dent que je perdis en songe, pensa-t-il avec dépit, est cause de tout l'embarras dans lequel je me trouve actuellement. »

Son cœur balançait entre son devoir et la passion qui l'entraînait vers la séduisante Angélique, comme une cloche qui, une fois mise en branle, rend un son égal de chaque côté. Le dépit de ne pouvoir tenir ses promesses le tourmentait peut-être plus encore que l'amour. Tous ces ennuis et ces déboires le conduisirent enfin à reconnaître la vérité de cet axiome d'expérience, qu'un cœur partagé n'est pas le plus heureux, et qu'il arrive à un amant qui a deux maîtresses comme à l'âne placé entre deux râteliers.

Dans une situation si pénible, le comte perdit toute sa bonne humeur; il devint maigre et pâle comme un homme tourmenté du spleen. Angélique remarquait avec douleur ce changement, et elle se résolut à faire une démarche personnelle auprès du pape. Elle demanda donc une audience à Grégoire; jusque-là aucun œil chrétien, à l'exception toutefois du prêtre qui remplit auprès d'elle les fonctions de Jean le baptiseur, n'avait aperçu ses traits, qu'à la mode de son pays elle tenait toujours cachés sous un voile épais.

Le pape reçut avec la plus grande distinction la fille qui venait de naître à l'Église, et lui présenta, au lieu de sa pantoufle, sa main paternelle à baiser. La belle étrangère leva un peu son voile et la toucha de ses lèvres, ensuite elle exposa sa prière. Mais elle eut beau faire usage de toutes les séductions de sa voix, son discours, au lieu de pénétrer dans le cœur de Sa Sainteté, ne passa qu'à travers ses oreilles. Ils discutèrent longtemps sur la périlleuse question, enfin Grégoire crut avoir trouvé une échappatoire qui satisfaisait en même temps le désir extrême de la belle d'être unie à son bien aimé, et ne violentait pas les statuts et commandements de l'Église. Il lui proposa

un époux spirituel, si elle voulait bien consentir à changer son voile musulman contre celui du cloître. Une proposition pareille excita dans le cœur de la princesse une si terrible horreur des voiles, qu'elle arracha le sien par un mouvement désespéré, et, se jetant aux pieds de Grégoire, et les yeux mouillés de larmes, le conjura par sa sainte pantoufle de ne pas violenter sa vocation.

La vue d'une telle beauté était plus éloquente que sa parole; elle jeta tous les assistants dans le ravissement, et les larmes qui perlaient de ses yeux célestes tombèrent goutte à goutte dans le cœur du vieux pape, et y allumèrent comme le naphte brûlant le reste du combustible terrestre qui y était encore enfoui, et qui, par sa bienfaisante chaleur, le disposa favorablement pour la suppliante.

« Lève-toi, ma fille chérie, dit-il, et ne pleure plus : ce qui est résolu au ciel doit s'accomplir sur terre. Dans trois jours tu apprendras si la prière que tu as adressée à notre bonne mère la sainte Eglise peut t'être accordée ou non. »



Il convoqua là-dessus une assemblée de tous les casuistes de Rome, fit donner à chaque père une bouteille de vin et un pain, et ordonna de les enfermer dans la rotonde sacrée, avec la recommandation de ne les laisser sortir qu'après une décision unanime. Tant que dura le froment et le liquide, nos docteurs discutèrent avec plus de bruit que n'auraient pu faire tous les saints du paradis. Le flux et le reflux du *pro* et du *contra* agitaient l'assemblée comme l'Adriatique, quand le porteur des tempêtes, le vent du midi, s'y déchaîne. Mais aussitôt que ce fut à l'estomac à dire son opinion, chacun prêta l'oreille, et comme il penchait pour le comte, qui avait fait préparer un excellent dîner pour le synode, la décision lui fut en tout point favorable.

La bulle de dispense fut rédigée dans la meilleure forme, ce qui obligea la princesse à faire une profonde trouée dans sa précieuse cassette. Mais elle était trop heureuse d'obtenir à ce prix l'objet de ses désirs. Grégoire IX donna lui-même la bénédiction au noble couple et le renvoya chez lui. Ils quittèrent bientôt les domaines de saint Pierre pour gagner ceux du comte et y consommer le mariage.

Quand le comte fut au delà des Alpes, il prit les devants avec son cavalier, et laissa sa princesse, sous l'escorte de Kurt, avancer à petites journées.

Le cœur lui battit fort quand il respira l'air de sa patrie, et qu'il démêla au loin sur les montagnes bleuâtres les trois châteaux de ses ancêtres. Il pensait surprendre la bonne Odile, mais le bruit de son arrivée l'avait devancé : elle était allée à sa rencontre avec toute sa maison, et l'attendait dans une belle prairie qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Val-Joie.

L'accueil fut de part et d'autre aussi tendre et aussi cordial que s'il n'avait jamais été question d'un traité de partage ; car dame Odile était une pieuse épouse qui ne s'était jamais avisée d'interpréter le commandement d'obéissance. Quand, de temps à autre, il se manifestait quelque tumulte dans son cœur, elle ne sonnait pas l'alarme, mais, au contraire, fermait porte et croisée, pour qu'aucun mortel ne pût apercevoir ce qui se passait en elle. Alors elle appelait la passion rebelle devant la raison, et s'imposait à elle-même une pénitence.

Elle ne pouvait pardonner à son cœur d'avoir murmuré contre l'obligation de souffrir un nouvel astre sur son horizon conjugal. Pour expier dignement sa faute, elle avait fait fabriquer en secret un lit à trois places, recouvert d'un baldaquin en forme de dôme, et décoré de chérubins bouffis. Sur la couverture de soie verte, qui par luxe était jetée sur l'édredon moelleux, elle avait brodé l'ange Raphaël, comme elle l'avait vu en songe avec le comte, en habit de pèlerin. Cette preuve frappante de la prévenance matrimoniale de la comtesse toucha vivement son mari. Quand il eut examiné l'appareil si bien trouvé pour ses plaisirs, il ne put s'empêcher de se jeter au cou de sa moitié et de la couvrir d'ardents baisers.

« Femme incomparable, s'écria-t-il tout hors de lui, ce temple de l'amour t'élève au-dessus de toutes les créatures de ton



sexe ; il restera comme un monument honorable pour raconter tes vertus à la postérité, et tant qu'il en demeurera un débris, les hommes célébreront dans leurs ménages ta complaisance exemplaire. »

Peu de jours après arriva la belle Angélique. Odile alla audevant d'elle, la reçut à bras ouverts comme une autre ellemême, et l'introduisit dans le château. Le fiancé, pendant ce temps, s'était rendu à Erfurth pour prier l'évêque d'assister à la bénédiction. Ce pieux prélat ne s'épouvanta pas peu à l'idée hétérodoxe de donner deux femmes à un homme, et déclara qu'il ne souffrirait pas ce scandale dans son évêché. Mais quand le comte lui eut montré l'ordonnance papale, scellée du cachet de saint Pierre, il fallut bien qu'il donnât son consentement. Mais il témoigna, par la figure rechignée qu'il fit et ses mouvements d'épaule, combien il désapprouvait le pilote placé au gouvernail du vaisseau de la chrétienté, d'avoir fait lui-même un trou à la cale, pour le perdre et le faire sombrer.

Le mariage fut célébré avec une grande pompe. Odile, qui avait pris le rôle de mère, avait envoyé au loin convier à ces noces extraordinaires tous les chevaliers et les nobles de la Thuringe. Avant que le comte conduisît sa fiancée à l'autel, elle ouvrit sa cassette et lui fit présent de tout ce qu'elle contenait encore, défalcation faite des notables largesses auxquelles elle devait en partie les dispenses papales. Elle ne conserva qu'une couronne d'or, en souvenir de sa haute naissance. C'est pour cette raison aussi que ses subordonnés lui donnèrent le nom de reine et la servirent toujours depuis comme telle.

Quiconque a acheté pour cinquante guinées le coûteux plaisir de passer une nuit dans le lit voluptueux du docteur Graham de Londres, peut se faire une idée du ravissement béatifique qu'éprouva le bigame comte quand il s'étendit avec sa compagne sur le lit élastique. Après tant de nuits passées dans les larmes,

Odile, heureuse de reposer à côté de son époux, céda bientôt à un sommeil discret, et lui laissa liberté pleine et entière de chercher dans les bras de l'amoureuse Angélique la rime du mouschiroumi. Sept jours entiers durèrent les fêtes nuptiales, et le comte avoua qu'il se trouvait largement dédommagé pour les sept années de souffrances qu'il avait endurées dans sa tour verrouillée du grand Caire.

Au milieu de l'ivresse de ses fêtes, le plus heureux, après le comte, était certainement son fidèle écuyer, l'agile Kurt. Une table bien garnie et une cave à sa discrétion étaient pour lui le Léthé le plus capable d'effacer le souvenir des maux qu'il avait soufferts. Mais quand l'économie du château eut fait rentrer les estomacs dans l'ornière de la frugalité habituelle, il demanda la permission d'aller à Ordruff surprendre sa femme. Durant sa longue absence, il avait conservé sa chasteté avec un scrupule louable, et comptait goûter le prix de ses sacrifices à la fidélité conjugale.

Son imagination lui représentait l'image de sa vertueuse Rebecca sous l'aspect où elle lui était apparue le jour solennel de ses noces, et, à mesure qu'il approchait d'Ordruff, sa tête s'échauffait davantage. Quel effet sa présence inattendue allait produire sur l'âme ravie de sa femme! Tout en se berçant de songes semblables, il atteignit la porte de la ville, et ne s'en aperçut que lorsque le bourgeois de garde abaissa devant lui la barrière, et lui demanda d'où il était, quelle affaire l'amenait à Ordruff, et s'il avait des intentions pacifiques. L'écuyer répondit loyalement, et prit au petit pas la rue qui conduisait à sa demeure. Arrivé devant la maison, il attache son cheval à l'anneau de la porte et se glisse furtivement dans l'allée. Grande est sa surprise de se voir en face de deux gamins, dont les joues gonflées comme des outres rappelaient les chérubins du lit du comte. Un moment après paraît la ménagère. Dieu! quelle distance entre l'idéal et la réalité! Les traits étaient encore reconnaissables, mais le temps les avait flétris, et ils ne conservaient pas plus de leur première fraîcheur que l'empreinte usée d'une monnaie. Cependant la joie lui fait illusion, il attribue ces changements aux chagrins de l'absence, et, plein d'ardeur, il se jette au cou de sa moitié, l'étreint dans ses bras, et lui dit d'une voix tendrement émue :



« Oublie tes tourments, ma chère femme, je te suis rendu pour ne plus te quitter! »

La pieuse Rebecca répond à ce débordement sentimental par une vigoureuse bourrade, et se met à maugréer, à insulter et à hurler, comme si l'on avait voulu porter une main violente sur ses appas. Le tendre mari excuse cette furieuse réception sur la grande chasteté de Rebecca, qui, ne l'ayant point reconnu, le prend pour un étranger. Il élève donc la voix pour la tirer d'erreur, mais tous ses efforts de poumons sont inutiles, et bientôt il comprend que l'erreur vient de son propre fait.

« Infâme vaurien, après avoir couru le monde pendant sept années, tu prétends rentrer dans le lit nuptial? Nous sommes et demeurerons séparés à jamais. Je t'ai fait citer aux trois portes de l'église, tu as gardé un silence malicieux : eh bien! tu es tenu pour mort; l'autorité m'a permis de sortir du veuvage et d'épouser le bourgmestre Wiprecht Voilà six ans que nous vivons conjugalement ensemble, et ces deux garçons sont le fruit de notre amour. Et tu voudrais faire le trouble-fête dans ma maison! Si tu ne te dépêches de graisser tes bottes, je te ferai arrêter et mettre au pilori, comme un exemple à tous les coureurs et vagabonds qui abandonnent leurs femmes. »

Cette bienvenue fut pour l'agile Kurt un coup de poignard dans le cœur, mais qui, au lieu de lui faire perdre le sang, le lui mit en ébullition.

« Qu'est-ce qui me retient, gourgandine abominable, s'écria-t-il, que je ne te torde le cou, à toi et à tes deux marmots? Penses-tu à la promesse que tu m'as faite à l'autel, et que tant de fois tu m'as renouvelée au lit, de m'être fidèle jusqu'à la mort? Te souviens-tu que tu me jurais que, si tu étais au ciel et que je fusse au purgatoire, tu quitterais les parois célestes et viendrais me faire du vent jusqu'au jour de ma délivrance? Que ta langue menteuse te sèche dans la bouche, charogne de potence ! »

Bien que dame Rebecca d'Ordruff fût douée d'une langue active, et que les malédictions auraient fait sécher difficilement, elle crut qu'il était à propos de mettre fin à une discussion inutile. Elle fit signe à ses domestiques, qui étaient accourus au bruit, et qui, à l'instant, tombèrent à bras raccourcis sur l'agile Kurt et le mirent à la porte par les épaules.

On dit que dans ce tumulte dame Rebecca fut vue faisant de l'air à grands coups de balai à son ci-devant époux. Le pauvre diable, à moitié roué, remonta à cheval, et parcourut au grand galop cette rue que tout à l'heure il suivait au petit pas.

Quand il fut en rase campagne, et que sa tête se fut un peu calmée, il se demanda s'il perdait ou gagnait à l'aventure. En dernière analyse, il fut d'avis qu'il ne devait regretter que l'agrément éventuel d'avoir un éventail contre les chaleurs du purgatoire. Il ne quitta plus depuis le château du comte, son maître, et fut témoin oculaire de son bonheur. La bonne harmonie de ses deux femmes ne fut jamais troublée, pas même sous le baldaquin du lit à trois places. La belle musulmane n'eut point d'enfants, mais elle aima ceux de sa compagne comme s'ils avaient été siens, et partageait avec elle les soins de leur éducation; elle mourut la première, dans l'automne de l'âge. La comtesse Odile la suivit peu après au cercueil. Et le triste veuf, qui était désormais trop au large dans sa couche, ne lui survécut que quelques mois. Les membres de cette heureuse union reposent dans le sépulcre, comme ils reposaient dans le lit conjugal. Leur tombeau est devant l'autel de l'église de Saint Pierre à Erfurth, où un habile artiste les a représentés en pierre et d'après nature. Le comte a la tête appuyée sur son bouclier armorié; à sa droite gît la comtesse, tenant dans sa main un miroir, emblème de sa prudence; à gauche, Melechsala, la tête ornée d'une couronne, comme fille de roi. Le fameux bois de lit est conservé comme une relique au château de Gleichen, et l'on prétend qu'un éclat, façonné en busc et porté dans le corset, a la vertu remarquable de préserver le beau sexe de la jalousie.

Traduit des contes allemands de Musœus.

FIN.

HUIT JOURS AU CHATEAU,

Par Frédéric Soulié.

SUITE.

— Monsieur! monsieur! s'écria M. Camille Perrin, c'est au courage, à l'activité de ce jeune homme que je dois la vie, et je ne souffrirai pas qu'on porte la main sur lui.

— Qui êtes-vous, monsieur? fit M. de Fernic. Je ne vous connais pas. Quel droit avez-vous d'être dans cette maison?

— Monsieur de Fernic, fit M. Perrin, chacun ici aura des comptes à rendre.

— Quand vous voudrez, dit Fernic. Allons, prenez ce misérable, vous autres, et qu'on lui lie les pieds et les mains.

Maricou restait immobile, souriant avec une incroyable expression de dédain.

Deux ou trois palefreniers et valets s'approchèrent de lui, mais avec un sentiment visible de crainte.

— Comment! vous avez peur?... s'écria M. de Fernic en s'élançant du côté de Maricou.

En ce moment, madame Cros s'avança vivement entre France et Maricou, et, avec une vivacité pleine de force, elle lui dit :

— Ne touchez pas à cet homme, monsieur, je ne le permettrai pas.

— Vous, madame?... dit Fernic avec un accent où l'affectation de respect déguisait mal la colère.

— Moi, monsieur, lui répondit madame Cros, qui trouve bien étrange que vous vous permettiez de donner ici des ordres sans le consentement de tous ceux qui y ont plus de droits que vous.

— Madame, dit France en se contenant mal, si votre mari voulait contester mes droits, j'aimerais mieux m'en expliquer avec lui.

— Mon mari, monsieur, dit madame Cros, n'a rien à contester ici. Ceux qui ont quelques droits dans cette maison sont les héritiers de M. de Chevalaine; c'est M. le curé, madame de Fernic, mademoiselle de Chevalaine ou son frère, et moi, monsieur. Quant à vous, il faut bien que je vous le dise, puisque vous le remontrez si nettement aux autres : vous n'êtes rien ici, absolument rien, pas plus que M. Perrin.

— Madame, dit Fernic pâle de colère, il y aura quelqu'un qui me rendra raison...

— C'est convenu, monsieur... dit M. Camille Perrin, c'est convenu...

— Laissez, France, dit aussitôt madame de Fernic, ne vous occupez point de ces gens-là; mais, puisque madame Cros en réclamant ses droits me fait si bien connaître les miens, je m'en servirai pour ordonner l'arrestation de cet homme.

— Un contre un, fit M. Perrin en riant, malgré la vivacité de la position.

— Non, monsieur, fit le curé, nous sommes deux, car je suis de l'avis de ma sœur, madame de Fernic, qu'on arrête ce misérable qui, j'en suis sûr, est d'intelligence avec les brigands qui ont mis le feu à la bergerie.

Madame Cros regarda autour d'elle et vit Lucie qui gagnait doucement la porte.

— Et vous, ma cousine, lui dit-elle aussitôt, êtes-vous aussi d'avis qu'on arrête M. Maricou?

— Votre protection lui suffit, madame, dit Lucie que cette interpellation avait rendue pâle de colère.

— Vous voyez bien que non.

Lucie, les yeux baissés, les dents serrées, resta un moment immobile, et répondit enfin :

— Je crois Maricou parfaitement innocent de cet incendie; car voilà plus d'une heure qu'il est enfermé avec vous en tête à tête dans votre chambre.

Un gros ricanement, qui courut dans la foule des valets qui encombrait la chambre, avertit madame Cros que l'injure de mademoiselle Lucie de Chevalaine avait porté coup parmi ceux qui l'avaient entendue.

La honte d'avoir à répondre à un pareil outrage rendit madame Cros si confuse, qu'elle garda le silence.

Alors Maricou, s'étant avancé, dit, avec un calme et une douceur qui contrastèrent avec l'irritation de toutes les personnes présentes :

— Oui, mademoiselle, depuis une heure je raconte à madame quelle a été ma vie, et je lui disais surtout quelle protection j'avais trouvée près de vous.

— Et cette protection ne vous manquera pas aujourd'hui, dit

vivement Lucie. Vous ne serez point arrêté ; je ne le veux pas... Et mon frère se joindra à moi... Mais, reprit-elle aussitôt, où est donc mon frère ?

— Il dort probablement, dit un gros valet de ferme. Ah ! quand il est dans son lit, on tirerait le canon à son oreille, qu'il ne broncherait pas.

— Allez le réveiller, dit madame de Fernic ; il est bon qu'il nous donne son avis, puisque chacun ici fait si bien valoir ses droits.

— C'est inutile, dit Maricou, tout à fait inutile. Je remercie madame et mademoiselle de leur protection, mais je demeurerai ici à votre disposition durant toute cette nuit et la journée de demain.

— En ce cas, reprit France, humilié du rôle subalterne où on l'avait relégué, et qui voulait en sortir, qu'on l'attache et qu'on l'enferme en lieu sûr.

— Monsieur de Fernic, reprit Maricou, ni vous, ni tous ceux qui sont ici ne m'empêcheriez d'en sortir si j'en avais la volonté. Je reste, parce que je veux bien rester, mais n'oubliez pas que je puis considérer comme ennemi qui m'attaque quiconque porterait la main sur moi, et que c'est sur vous que retomberait la responsabilité du sang qui coulerait.

— Il a raison, il a raison, fit M. Blanchet, qui avait gardé jusque-là un prudent silence, et qui n'en sortit que par une prudente intervention. Personne ici n'a mandat légal pour arrêter cet homme ni pour ordonner de l'arrêter, et il n'y a pas de flagrant délit qui puisse autoriser à s'emparer de lui. La seule chose qui soit dans notre droit, c'est de l'expulser du château.

M. Blanchet avait à peine achevé ces paroles, que des cris sauvages et des hurlements de joie se firent entendre dans la cour du château, et presque aussitôt dans le château lui-même, qui fut pour ainsi dire envahi tout à coup, et dans lequel on entendit courir de tous côtés avec des hurlements furieux.

Au lieu de s'élancer au dehors pour voir d'où venait ce vacarme, soudain la valetaille pressée à la porte de madame Cros se rua dans la chambre, et une femme, poussée par la peur, ferma violemment la porte, de façon que tous ceux qui peuplaient le château, à l'exception de M. de Chevalaine, qui dormait, disait-on, et du pupille de M. Blanchet et de sa nourrice, tout le monde se trouva enfermé dans cette pièce.

A l'instant même on entendit des pas se précipiter dans le couloir même où était située la chambre de madame Cros, puis ces pas gagnèrent le second étage, dont on forçait les portes et dont on renversait les meubles, avec des bondissements d'une joie féroce et des cris furieux.

— Ouvrez cette porte... s'écria Fernic. Attaquons ces brigands.

— Sans armes ?... lui dit M. Perrin.

— En voilà, dit M. Cros, en montrant ses pistolets qu'il tendit à M. de Fernic avec un empressement qui, en toute autre occasion, eût été remarqué.

Fernic s'en empara et courut vers la porte en criant à Maricou :

— Quant à toi, misérable, si tu sors de cette chambre, je te casse la tête comme à un voleur.

Maricou s'élança au-devant de Fernic et lui dit :

— Vous voulez donc faire assassiner tout le monde ?...

— Misérable !... s'écria Fernic.

— Arrêtez !... fit Lucie de Chevalaine, lui seul peut nous sauver. Maricou, lui dit-elle avec effroi, j'entends Farrenc.

— Oui... oui, dit Maricou, j'ai reconnu sa voix.

— Qu'il prenne au moins ces armes, dit Fernic en jetant les pistolets.

— Je n'ai pas besoin d'armes, dit Maricou... seulement n'ouvrez cette porte à personne, quoi qu'on puisse vous dire, et fermez votre fenêtre.

A ce moment, madame Cros alla elle-même vers la fenêtre et recula en poussant un horrible cri.

— Qu'est-ce donc? cria Maricou.

— Je viens de voir passer... comme un paquet blanc... comme le corps d'un enfant... qu'on aurait précipité de la fenêtre au-dessus de la mienne...

— C'est là que loge la nourrice! cria M. Blanchet.

En même temps, un cri plus furieux éclata dans la chambre, et Lucie, passant violemment entre M. de Fernic et Maricou, s'écria :

— Ah ! ils ont tué mon fils !

IX.

La scène tumultueuse qui se passait au château de Chevalaine changeait pour ainsi dire d'aspect à chaque minute.

Ainsi, au moment où Fernic avait voulu faire arrêter Maricou, l'intervention soudaine de madame Cros avait protégé le fils de Marianne ; puis était venue l'irruption violente des gens des huttes dans le château ; puis enfin, lorsque tout le monde semblait s'en rapporter à Maricou du soin du salut général, ce cri de mademoiselle de Lucie de Chevalaine :

— Ils ont tué mon fils ! avait jeté une horrible surprise parmi tous ceux qui l'avaient entendu.

Quel que fût le juste effroi que devaient éprouver les habitants du château en se voyant à la merci d'une bande de forcenés que rien ne pouvait arrêter, car ils n'avaient ni l'idée du crime ni celle du châtiment, cependant ce cri de désespoir, qui renfermait une si étrange révélation, frappa de surprise toutes les personnes présentes.

On s'interrogeait déjà du regard, et l'on allait s'interroger plus directement, lorsque des cris plus furieux, parmi lesquels se distinguaient la voix puissante de Lucie et celle d'une autre femme, éclatèrent de nouveau.

Chacun put reconnaître aussitôt qui osait répondre avec cette hauteur à mademoiselle de Chevalaine, car Maricou s'écria en s'élançant hors de la chambre :

— Ma mère ! ma mère !

Ce mot, à lui tout seul, fit une révolution subite dans les dispositions de ceux qui l'entendirent.

Cette troupe de valets, si épouvantés et si tremblants un moment avant, fut saisie comme d'un vertige de fureur à ce cri de Maricou, et ils y répondirent aussitôt par une imprécation générale :

— L'empoisonneuse ! l'empoisonneuse ici ! A mort, à mort l'empoisonneuse !

Et avant que personne eût pu s'opposer à ce brusque mouvement, ils se précipitèrent tous hors de la chambre avec des menaces terribles.

L'horreur qu'inspirait Marianne devait être bien grande, pour

changer en un moment la disposition de tous ces esprits si épouvantés tout à l'heure, et MM. Camille Perrin et de Fernic suivirent, par un mouvement machinal, la troupe des domestiques, dont l'impétuosité les entraîna sans qu'il pussent se rendre compte si c'était pour l'aider ou la maintenir qu'ils allaient à sa suite.

Mais l'événement leur dicta presque aussitôt la conduite qu'ils avaient à tenir.

En effet, arrivés à l'extrémité du couloir, ils purent voir, à la lueur de quelques torches de paille roulée en corde, que les bohémiens avaient jetées çà et là dans le château, deux femmes se débattant dans une lutte acharnée.

Assurément rien n'est plus hideux et grotesque à la fois que le combat de deux femmes dont les voix piaillent des injures ; dont les cheveux volent en désordre ; dont le visage est lacéré par les ongles ; mais ici l'horreur et le ridicule avaient disparu : c'était un combat à mort entre Lucie de Chevalaine et Marianne ; l'une, Marianne, un couteau à la main, l'autre, désarmée, mais maintenant dans sa main de fer le bras qui tenait le couteau, et cherchant à l'arracher plus encore pour tuer que pour se défendre.

L'une et l'autre, le visage couvert de cette pâleur livide qui vient de la colère et non pas de la peur, les yeux étincelants de cet éclat fauve et sanglant qui regarde le meurtre en face, la voix rauque qui l'appelle, les mouvements lents et pénibles, quelquefois convulsifs, comme résumant toutes les forces de chacune pour échapper à l'autre ; Lucie et Marianne, disons-nous, jetant à courts intervalles ces paroles furieuses :

— Marianne !... Marianne, tu l'as tue !...

— Vous m'avez menti !...

— Ah ! je boirai ton sang, misérable !

— Vous m'avez menti !

— Mais je veux te tuer !

— Vous m'avez menti !

La voix de Lucie prenait une inflexion plus cruelle à chacune de ses paroles, tandis que celle de Marianne, inflexible et sourde, répondait comme le son d'un instrument insensible.

Voilà ce qu'ils virent.

Tous les domestiques s'étaient arrêtés devant ces deux femmes, et comme ils avaient ramassé les torches des bohémiens, ils éclairaient cette lutte furieuse, épouvantés par les fureurs des deux ennemies, et empêchés de porter secours à leur maîtresse par une sorte d'instinct qui leur disait qu'il y avait un droit égal entre ces deux femmes.

Enfin, dans un mouvement de rage forcenée, Lucie parvint à arracher à Marianne le couteau ; et avant que Fernic et M. Perrin, qui arrivaient à l'instant même, pussent les séparer, Lucie frappa Marianne et la jeta à terre, où la bohémienne tomba en poussant un profond soupir.

Maricou arrivait en ce moment, tirant par le bras Farrenc, qui, jeté par terre, ne pouvait se relever, et que Maricou traînait comme un cheval emporté fait de son cavalier désarçonné.

A l'aspect de sa mère frappée d'un coup de couteau, Maricou lâcha Farrenc, et se pencha vers Marianne pour la relever ; mais, à l'instant même, et lorsqu'il la prenait dans ses bras, Farrenc se redressa, et, le saisissant par ses longs cheveux, il le frappa avec fureur de deux ou trois coups de couteau.

Maricou se releva à son tour, et, quoique blessé, il se retourna et regarda avec une colère calme et déterminée autour de lui ; il n'aperçut que le visage de quelques domestiques et ceux de Fernic et de M. Camille Perrin.

Farrenc s'était évadé d'un côté, tandis que Lucie de Chevalaine s'éloignait de l'autre.

Maricou resta un moment debout sans qu'il parût que ses blessures l'eussent atteint dangereusement ; mais tout à coup ses yeux se troublèrent, son visage pâlit ; il tomba sur ses genoux, et s'affaissa bientôt tout à fait en murmurant ces paroles :

— Ma mère, que Dieu vous pardonne !

Pendant que cette scène se passait à l'étage inférieur du château, quelques domestiques, qui s'étaient précipités à la poursuite de Farrenc, qui criait : « Marianne est morte ! » étaient parvenus à l'arrêter.

On s'était emparé aussi de quelques bohémiens, tandis que les autres, surpris par cette nouvelle, couraient çà et là, cher-cherchant la porte par laquelle ils étaient entrés. En peu d'instants, cette sauvage invasion fut presque repoussée ; mais presaussitôt il fallut se donner à d'autres soins.

Dans toutes les chambres où ils avaient pu pénétrer, les bohémiens avaient jeté des torches de paille sur les lits, sous les rideaux des fenêtres, et l'incendie s'allumait de tous côtés.

Il fallut alors songer à sauver le château, et, en cette occasion, France de Fernic reprit l'autorité, qui, cette fois, ne lui fut plus contestée.

— Que tout le monde me suive ! s'écria-t-il.

Et l'on obéit.

Alors il distribua la plupart de tout ce monde à chacune des chambres attaquées par l'incendie, conduisit lui-même les autres aux réservoirs disposés dans la maison, et une demi-heure ne s'était pas écoulée, que toute trace de feu avait disparu ; mais ce mouvement avait fait négliger la surveillance à exercer sur les bohémiens qu'on avait arrêtés, et tous s'étaient évadés du château.

On avait même oublié Marianne et Maricou, lorsque madame Cros, se rendant au salon du rez-de-chaussée où tout le monde s'était réuni, se heurta, pour ainsi dire, contre leurs corps, et appela quelques personnes par ses cris.

M. Cros, M. Perrin et Fernic accoururent et donnèrent l'ordre d'emporter les cadavres ; mais l'un et l'autre n'étaient que blessés. Au premier effort qu'on fit pour l'enlever, Marianne revint à elle, et comme Fernic ordonnait de l'enfermer dans quelque salle basse bien fermée, elle dit, en montrant M. Cros :

— Portez-moi dans sa chambre.

— Oui, oui, fit M. Cros, dans ma chambre.

— C'est l'ancienne chambre de M. de Chevalaine, fit Fernic.

— C'est précisément pour cela, dit M. Cros, à qui revint, avec l'admirable présence d'esprit qu'il retrouvait à l'occasion de certaines matières, le souvenir du trésor caché. Portez-la dans ma chambre, reprit M. Cros, j'arracherai peut-être à cette femme le nom des coupables.

Gros-René, aidé du cocher de M. Cros et de Burlaudas obéit au banquier, et ils enlevèrent Marianne, lorsque madame Cros s'écria :

— Et son fils ?

— Qu'on le jette sur la paille d'une écurie, dit Fernic.

— Ah! monsieur, s'écria madame Cros, vous savez pourtant qui est ce malheureux...

— Quel qu'il soit, madame, dit Fernic d'un ton presque impertinent, il est sous votre protection, qu'on le mette où vous voudrez.

— Il n'y a plus de chambres, murmurèrent quelques voix des domestiques.

— Il y a la mienne, dit madame Cros, emportée par l'indignation que lui causait la cruauté aveugle de toute cette maison envers ce jeune homme si malheureux; ne trouverai-je personne qui puisse m'aider à l'y transporter?

M. Camille Perrin, M. Cros lui-même, un ou deux valets entraînés par l'exemple obéirent, et Maricou fut immédiatement enlevé et déposé sur le lit de madame Cros.

Maricou respirait encore, mais il lui fallait de prompts secours.

M. Perrin était un de ces hommes qui ont touché, par l'étude et par la pratique, à presque toutes les sciences, et il fit à Maricou une large saignée qui le rappela à la vie, et qui, cependant, le plongea dans une faiblesse qui ne lui permit que de jeter un regard triste et troublé autour de lui; il reconnut la chambre où il était, attacha sur madame Cros ses yeux dans lesquels vinrent quelques larmes, et lui dit d'une voix douce et presque éteinte :

— C'était vous qui deviez me sauver...

— Allons, allons, fit M. Camille Perrin, du silence, mon garçon, et ce ne sera rien; nous allons penser maintenant à votre mère. Quoique, ajouta-t-il entre ses dents, mieux vaudrait peut-être la laisser finir d'elle-même que de l'envoyer à...

M. Perrin secoua la tête avec un mouvement violent, comme s'il eût éprouvé une horreur invincible pour le mot qu'il voulait prononcer.

— Corinne, reprit-il aussitôt en s'adressant à la femme de chambre de madame Cros, veillez près du malade.

Cette proposition ne parut point plaire à la chambrière, qui repartit en tremblant.

— Rester toute seule ici?

— Voici Gros-René qui revient, dit M. Perrin, vous serez assez braves à vous deux pour rester près d'un malade?..

— La vieille veut que vous y alliez, dit Gros-René à M. Cros.

— J'y vais, fit le banquier.

— Venez avec nous, madame, dit M. Perrin à madame Cros; il est bon que vous entendiez ce que cette femme peut avoir à dire.

— Mais, fit M. Cros d'un air fâché, il me semble...

— Cela est indispensable, dit M. Perrin d'un ton d'autorité.

— Mais... fit encore M. Cros.

— Et, peut-être, ajouta M. Camille Perrin à voix basse, serait-il bon d'appeler tous les héritiers à entendre ce que cette femme peut avoir à vous dire.

— Venez donc, reprit M. Cros avec humeur.

M. Perrin prit madame Cros par la main et lui fit signe de le suivre.

Celle-ci s'éloigna, et pendant que M. Cros marchait en avant, M. Perrin lui dit tout bas :

— Soyez forte et ayez du courage; il ne faut pas qu'on puisse commettre en votre nom quelque lâcheté dont vous seriez innocente, mais dont vous auriez beaucoup à souffrir.

— Que se passe-t-il donc? lui dit madame Cros.

— Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer; mais vous avez montré du courage dans cette horrible bagarre, n'en manquez pas en face d'un lit de mort, car cette femme a été frappée d'une main plus sûre que celle qui a voulu assassiner Maricou.

L'esprit parisien de madame Cros prit un moment le dessus, et elle répondit en souriant doucement :

— Ah! mon cher monsieur Perrin, on est plus forte qu'on ne croit quand on n'a personne devant qui s'évanouir avec succès.

— Vous en êtes là?... lui dit M. Perrin, vous dites cela de vous-même?... Tant mieux, vous retournerez à Paris, forte, sensée et raisonnable.

— Je ne l'étais donc pas avant?

Comme M. Perrin allait répondre par une de ces rudes vérités qu'il disait d'un ton si paternel, que madame Cros n'eût osé s'en blesser, et qu'elle provoquait souvent, M. France de Fernic arriva près d'eux et leur dit vivement :

— N'avez-vous point vu Lucie?

— Nullement.

— Je viens de la chercher par tout le château, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la nourrice a disparu et que le cadavre de l'enfant n'a pas été retrouvé.

— Ah! fit M. Perrin, peut-être n'a-t-il pas été assassiné.

— Au-dessous de la fenêtre de madame Cros, à l'endroit où elle a vu tomber ce corps qui l'a si fort épouvantée, nous avons trouvé une large tache de sang.

Madame Cros tressaillit à cette image et reprit :

— Pauvre enfant!

— Mais que voulait dire mademoiselle de Chevalaine, fit M. Perrin, lorsqu'elle s'est écriée : « Ils ont tué mon fils! »

Madame Cros pressa le bras de M. Perrin pour lui faire comprendre qu'elle savait quelque chose de ce secret, et M. Fernic repartit :

— Je n'ai point entendu cela.

Fernic sortait de chez sa grand'mère, où s'étaient retirés le curé et M. Blanchet, entre lesquels il avait été sans doute décidé que l'honneur de la famille exigeait que ce cri de désespoir, arraché au cœur de mademoiselle de Chevalaine, devait n'avoir été entendu par personne.

Malgré l'avertissement particulier de madame Cros, M. Perrin repartit aussitôt :

— Quel intérêt avait donc mademoiselle Lucie de Chevalaine à frapper cette Marianne? car c'est elle qui l'a frappée; ceci, vous l'avez vu au moins?

— Mais, reprit Fernic d'un ton mécontent, mademoiselle de Chevalaine n'avait point d'autre intérêt que celui de se défendre, car ce n'était pas elle, c'était cette femme qui était armée; ceci, vous l'avez vu, je pense?

— Elle a fui cependant.

— Pensez-vous, monsieur, dit alors Fernic avec une véritable hauteur, qu'une femme de sa naissance, poussée à en frapper une autre par un effroi insurmontable, par un égarement qu'explique l'invasion de ces misérables, ne s'imagine pas avoir commis un crime horrible, et que l'aspect de ce sang, qu'elle n'a versé que pour se sauver, ne lui ait pas fait perdre toute réflexion?

M. Perrin sourit et repartit :

— Tout ce que vous dites là est parfaitement juste, monsieur;

mais pourquoi, dans cette lutte que nous avons tous vue, répétait-elle : « Tu l'as tué? »

— Monsieur, dit M. de Fernic, je vous avertis que je trouve vos observations outrageantes, et qu'en l'absence de M. de Chevalaine, je ne les supporterai pas plus longtemps.

— Nous avons déja un compte à régler ensemble à propos de madame, ceci ne le rendra pas plus dangereux, dit M. Perrin. N'oubliez pas que vous en avez demandé un à M. de Chevalaine, et que vous ne pouvez être contre lui et pour lui.

— Soit, monsieur, reprit Fernic avec dédain ; mais ce qui me surprend, c'est que vous, qui avez montré une pitié si empressée pour M. Maricou, vous n'en ayez pas eu un peu pour une femme qui vaut bien, ce me semble, le fils d'une empoisonneuse.

— Peut-être, monsieur... dit madame Cros en passant devant France, et en le toisant avec cette assurance hautaine que donne à la femme le sentiment de l'impunité que lui assure son sexe. Rejoignons mon mari, monsieur Perrin, reprit-elle, et peut-être aussi saurons-nous tout à l'heure à qui la pitié est due dans cette maison.

M. Perrin suivit madame Cros, après avoir adressé à M. de Fernic une salutation qui voulait lui dire qu'il était parfaitement à ses ordres, et tous deux arrivèrent dans la chambre de M. Cros un moment après le banquier; car toutes les paroles que nous venons de rapporter avaient été échangées entre les interlocuteurs avec la dernière vivacité.

De son côté, Fernic s'éloigna, et, après s'être informé à tous ceux qu'il rencontra, après avoir parcouru le château dans tous les sens, il s'éloigna au moment où le jour commença à poindre.

Nous devons dire, avant d'entamer le récit de ce qui se passa dans la chambre de M. Cros, que quelques-uns des domestiques de la maison, et Gros-René en tête, trouvèrent que la recherche intérieure dépassait de beaucoup le temps qu'on devait lui accorder, et que France eût dû sortir depuis deux heures, s'il n'avait craint de rencontrer les bohémiens cachés dans les environs.

Cette imputation fit remarquer l'heure de la sortie de Fernic, et cette observation ne fut pas sans importance, comme on le verra plus tard, et c'est pour cette raison que nous l'avons mentionnée.

X

Lorsque madame Cros et M. Camille Perrin entrèrent dans la chambre où se trouvait Marianne, ils entendirent M. Cros lui dire avec un accent de prière instante :

— C'est ici, n'est-ce pas, qu'est le passage qui mène à l'endroit où est caché le trésor?

— Le trésor? répondit Marianne, d'un ton d'amer dédain; y a-t-il un trésor? Je n'en sais rien; mais écoutez, écoutez-moi bien : il y a dans mes paroles plus de richesse pour vous que vous ne pourriez en trouver dans toutes les caves du château...

— Sa tête s'égare, murmura M. Cros avec impatience.

— Ah! vous voilà, madame, fit Marianne, en apercevant madame Cros, c'est vous, n'est-ce pas, à qui mon fils a raconté ses projets?

— Non pas ses projets, mais ses malheurs, dit madame Cros.

— Ah! il ne les sait pas tous encore; qu'il vienne ici les apprendre...

— Votre fils ne peut venir, dit M. Perrin; il a été frappé et blessé comme vous.

— Blessé! s'écria Marianne en cherchant à quitter le lit sur lequel on l'avait placée; l'a-t-elle frappé aussi? a-t-elle voulu le tuer, parce qu'il sait le secret de sa honte!...

— Votre fils a été frappé par Farrenc, fit M. Perrin.

— Est-il mort? demanda Marianne d'une voix douce.

— Non, fit M. Perrin.

— Ce n'est pas vous que j'interroge, dit Marianne; c'est vous, madame, vous dont la beauté lui a inspiré tant de confiance; vous qui savez déjà, sans doute, une partie de son histoire et de la mienne; répondez-moi franchement. S'il est mort, à quoi bon tout ce qui me reste à vous dire? S'il vit, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles, et peut-être qu'alors il sentira s'éveiller en lui cette haine qui me soutient depuis vingt ans; peut-être trouvera-t-il que c'est juste de tuer celui qui nous a si lâchement trahi... Car son tour est venu; il a été trahi et abandonné, parce qu'il n'est qu'un pauvre paysan... Ah! s'il m'entendait... s'il savait... Mais puisqu'il ne peut venir, je puis aller à lui, moi; car vous ne lui redirez pas la vérité, peut-être... Laissez-moi aller la lui dire.

En parlant ainsi, Marianne faisait de pénibles efforts pour se lever, et l'énergie de cette femme était si puissante, que, malgré sa blessure et la quantité de sang qu'elle avait perdue, elle y fût arrivée, si M. Perrin ne l'eût retenue en lui disant :

— Sur mon honneur et sur celui de madame, en qui vous avez confiance, tout ce que vous direz sera fidèlement rapporté à votre fils; mais pensez qu'une révélation, qui paraît devoir être fort importante, l'agiterait peut-être assez pour mettre sa vie en danger.

— Oui, vous avez raison, dit Marianne; il en mourrait, et c'est ce qu'ils veulent... Non, je ne le verrai pas.

Elle se tut un moment, et reprit avec un accent de tendresse qui contrastait singulièrement avec le ton farouche dont elle s'était exprimée jusque-là :

— Je ne le verrai plus... car je suis tuée... je le sens... Lucie a bien frappé.

A cette pensée, toute la sauvage énergie de cette femme reparut dans ses yeux; elle fit un geste où se montrait sa résolution, et elle s'écria :

— Oui, oui, nous n'avons pas de temps à perdre, il faut que je parle! Vous, monsieur, vous, donnez-moi quelque chose qui me soutienne et me fasse vivre assez pour que je vous dise tout.

M. Cros présenta aussitôt à la blessée un verre de madère dont une bouteille ne quittait jamais sa chambre.

— Que faites-vous? s'écria M. Perrin, il y a de quoi lui donner une fièvre à l'emporter en deux heures.

— Deux heures de force et de vie... s'écria Marianne en prenant le verre et en le vidant, c'est plus qu'il ne m'en faut pour vous enchaîner à ma cause, car on veut vous dépouiller, vous aussi.

— Les misérables!... murmura M. Cros.

— Plus misérables que vous ne croyez... car il y a des crimes dans ce qu'ils ont fait... ils m'appellent l'empoisonneuse, et c'est pourtant Lucie qui m'a suscité l'idée de tuer Marie.

— Ah! votre fils avait raison, dit madame Cros d'une voix émue.

— Vous a-t-il conté cela, madame?... vous a-t-il dit ce qu'elle lui a promis alors?

— Votre fils, reprit madame Cros, m'a raconté tout ce qui lui est arrivé jusqu'au moment où, après avoir été transporté dans ce château, il en sortit avec l'affreux soupçon que vous et mademoiselle de Chevalaine vous étiez les auteurs de la mort de l'infortunée Marie, et que n'osant elle vous interroger, il se rendit chez mademoiselle de Chevalaine.

— Ah! j'y étais déjà, moi, dit alors Marianne, j'étais venue lui demander la récompense de ce que j'avais fait pour elle. Et... si lui n'était pas arrivé, elle aurait écrit, elle aurait signé ce qu'elle n'a fait que jurer, et nous ne serions pas où nous en sommes.

— Ainsi, dit madame Cros, qui voyait se rattacher pour elle, à l'endroit précis où il avait été brisé, le fil du récit que lui avait fait Maricou, et qui était curieuse de tout apprendre; ainsi vous étiez chez mademoiselle de Chevalaine au moment où Maricou arriva?...

— Oui, fit Marianne, regardant fixement devant elle, et parlant plutôt comme si elle expliquait le tableau qui se présentait à son esprit, que pour répondre à madame Cros; oui, elle était assise devant une table, une plume à la main, lorsqu'il entra. Je l'avais guetté bien souvent lorsqu'il causait dans la lande avec son père, et j'avais souvent regardé avec douleur le visage doux et triste dont il l'accueillait. Ce n'était que pour moi, mon Dieu! qu'il avait ces airs sévères et terribles... et ce jour-là, jamais il ne m'épouvanta davantage.

— Lui, fit madame Cros avec étonnement, il vous faisait peur?...

— Il ne le sait pas, dit Marianne avec amertume; ah! non, il ne se doute pas que sa parole me faisait trembler et que, lorsqu'il me regardait en face, j'aurais voulu détourner le visage, comme j'aurais voulu fermer un livre sur lequel il eût pu lire toutes mes pensées. Mais non... Marianne n'a ni rougi, ni pâli, ni baissé les yeux devant personne. Jamais il n'a deviné qu'il était mon maître et mon juge, et pourtant bien des fois j'ai été prête à tout pardonner, parce qu'il souffrait de ma vengeance. Non, il ne le sait pas encore. Ce n'était que lorsqu'il me laissait seule, que je pleurais, que je priais, que je m'accusais... Ah! s'il m'eût compris une heure, un moment; s'il eût une seule fois maudit son père et cette Marie; s'il eût rêvé un instant la vengeance que je méditais, je l'aurais arrêté, je l'aurais supplié d'y renoncer; je ne l'aurais pas voulu voir devenir coupable comme moi... et cependant je le détestais de ne pas sentir que j'avais le droit de me venger... Ah! il m'a fait bien souffrir, allez...

Marianne demeura silencieuse, madame Cros ajouta sur un signe de M. Perrin :

— Le jour où il vous trouva chez mademoiselle de Chevalaine dut être alors un jour de malheur, sans doute?

— Oui, reprit Marianne; et pourtant ce jour-là j'étais forte; j'avais réussi, j'avais frappé le dernier coup.

J'étais soutenue par le crime même que je venais de commettre; mais lorsqu'il entra, lorsqu'il me regarda, le visage pâle, les yeux rouges et ternes de larmes, lorsqu'il promena son regard désespéré de moi à Lucie et de Lucie à moi, elle baissa la tête et se mit à pleurer. Je me sentis perdue, je crus que j'allais lui demander grâce.

Un dernier effort me sauva : je le regardai à mon tour, et posant ma main sur la tête de Lucie, je lui dis d'une voix que je sus maîtriser assez pour qu'elle ne tremblât pas :

— Oui, c'est vrai; c'est moi... pour elle...

Il tomba dans un fauteuil, la tête dans ses mains, sans prononcer d'abord une parole, sans pousser un seul cri .. mais bientôt je vis des larmes silencieuses glisser entre ses doigts, tandis que Lucie pleurait à sanglots. Cette faiblesse me rendit toute ma force.

— Viens-tu, dis-je à Maricou, pour nous accuser et nous dénoncer toutes deux?

— Viens-tu pour envoyer à la mort ta mère et celle que tu aimes, parce qu'elles ont renversé le dernier obstacle qui te séparait de la fortune; parce qu'elles t'ont fait le seul héritier d'un nom qu'on t'a refusé jusqu'à présent?

Il se leva, en apparence calme et froid; puis il resta un moment immobile devant nous, le cœur gonflé de malédictions et de reproches.

Je vis errer sur ses lèvres l'anathème qu'il voulait jeter sur nous; mais Lucie pleurait, et les larmes de Lucie tombaient sur sa colère et l'éteignaient en son âme.

Quant à moi, je n'étais pour rien dans ce silence... il ne m'épargnait que parce que Lucie pleurait.

Quand je vous dis que j'ai bien souffert... Oh! oui, j'ai bien souffert! car ce silence ne fut rompu que par un mot qui m'eût écrasée, si, à ce moment, je n'avais pu lui rejeter l'horrible douleur qu'il m'infligea.

Il fit un pas vers elle, et, d'une voix où il y avait plus de douleur et de pitié que de colère, il lui dit doucement :

— Lucie, pourquoi avez-vous écouté ma mère?

Lucie courba la tête... Vous lui croyez du courage, à cette femme... elle n'a qu'une basse passion de l'argent; elle courba la tête sans répondre...

Ah! si elle eût dit une seule parole pour me défendre, je me serais jetée au devant d'elle pour la sauver... Eh! que m'importe à moi, d'avoir tué la fille, après avoir fait mourir la mère et le frere?... Mais non, non... il n'y a rien dans cette fille noble, rien du tout!...

Je lui donnai pourtant bien le temps... Je l'avertis en lui pressant le bras... Elle se cacha le visage...

Je l'appelais doucement... car je savais que Maricou l'aimait; et comme il avait aimé Marie, parce qu'elle était bonne et pure, je n'avais pas voulu, pour lui épargner une horrible douleur, lui montrer Lucie comme je l'avais vue; mais elle m'abandonna si lâchement, que je m'écriai alors :

— Lucie n'a pas suivi les conseils de ta mère; c'est ta mère qui a suivi les ordres de Lucie.

— Ses ordres!... s'écria Maricou, sur le visage duquel je vis alors tant de désespoir, que je sentis combien il pouvait aimer quelqu'un.

J'aurais pu m'arrêter; mais tous deux m'avaient fait trop de mal pour que je leur pardonnasse.

— Oui, oui, lui répondis-je, j'ai obéi à ses ordres; oui, c'est elle qui est venue me trouver aux buttes, elle qui m'a dit le rendez-vous de chasse, elle qui m'a dit comment elle saurait bien entraîner Marie dans la route où on tendrait la corde qui devait renverser le cheval et précipiter Marie : elle avait tout

prévu, tout calculé, tout arrangé, et elle a fait tout ce qu'elle pouvait faire.

A ce moment, Marianne s'interrompit, et, s'adressant avec une nouvelle exaltation à ceux qui l'écoutaient, elle reprit d'un ton désespéré :

— Savez-vous ce qu'il me répondit, quel premier mot lui vint à l'esprit, quand je lui expliquais si bien qu'elle était encore plus scélérate que je n'ai jamais pu l'être?...

Il la regarda d'un œil désolé et me dit à moi :

— Et c'est vous, sans doute, ma mère, dont la main tenait la corde de la route... C'est vous qui avez été jeter au loin la pierre qui a servi à achever la pauvre enfant que la chute n'avait pas tout à fait tuée...

Il n'accusait que moi, toujours moi ; il se trompait pourtant, mais celui que j'aurais pu accuser, il aurait pu le tuer ; je ne le nommai pas, pour qu'il ne pût punir personne, pour qu'il eût toute sa douleur sans vengeance, et je lui répondis :

— Et quand ce serait moi, Maricou, n'aurais-je pas dû le faire?... Car sais-tu ce qu'elle m'a promis pour m'y décider?

Elle m'a dit qu'elle obtiendrait de ton père de te reconnaître et de te nommer comte de Chevalaine ; elle m'a dit que tu l'aimais et qu'elle t'aimait, et qu'alors elle deviendrait ta femme, et lorsque tu arrivais, ces promesses elle allait me les écrire, et elle va les signer devant toi.

J'avais à peine fini, que Maricou prit sur la table les papiers qui s'y trouvaient et les déchira avec fureur.

— Ne signez rien, n'écrivez rien, Lucie, s'écria-t-il. Je ne veux rien de tout ce qu'on vous a demandé pour prix de ce crime. Non, rien, pas même de votre main, pas même votre amour, si vous pouviez me le donner. Rien !

— Mais que veux-tu donc faire ? m'écriai-je.

— Fuir, quitter ce pays, m'en aller, ne plus vous voir ni l'une ni l'autre. Ah ! Lucie, Lucie, ce n'est pas ainsi que je veux vous obtenir.

— Vous comprenez, reprit Marianne en s'adressant à madame Cros, avec cette amertume douloureuse qui accompagnait toutes ses paroles, vous comprenez qu'il ne pensait qu'à elle, rien qu'à Lucie; que moi, je n'existais là que comme une criminelle qu'il dédaignait d'accuser, et qu'il n'a jamais pu plaindre.

Des soupirs convulsifs s'échappèrent de la poitrine de Marianne; ses traits, qui respiraient, comme son langage, une certaine dignitée apprêtée, dont elle avait pris l'habitude dans la lutte qu'elle avait soutenue pour son fils, se relâchèrent tout à coup ; la paysanne aux entrailles de mère se laissa dominer, et elle reprit avec une sorte d'abandon ;

— Oh ! le cœur me creva alors, quand il dit qu'il s'en irait, et, pour la première fois de ma vie, je pleurai devant lui.

Mon Dieu, mon Dieu, que lui avez-vous donc mis dans le cœur contre moi ? Il ne me dit rien, ne me parla pas ; et ce ne fut que lorsque Lucie lui dit :

— Ne partez pas, je vous en prie... qu'il hésita, et peut-être serait-il parti malgré ses prières, si elle n'avait ajouté qu'elle voulait être sa femme, que c'était son amour pour lui qui l'avait égarée.

Oui, oui, ajouta Marianne avec une singulière fierté, la noble demoiselle de Chevalaine a dit cela à mon fils ; elle lui a dit qu'elle l'aimait, et ce n'était pas lui qui suppliait à ce moment; c'est elle... Il n'y a pas tenu... lui qui détournait la tête et qui la repoussait... Mais c'était plus fort que lui, il lui a pardonné... il lui a tendu la main.

— Et à vous? lui dit alors madame Cros, qui prit pitié de la désolation avec laquelle cette mère lui parlait.

— Moi, reprit-elle, il ne me dit rien, et jamais depuis ce jour il ne m'a parlé de cette scène, et ne m'a parlé ni de Marie ni de son père.

Madame Cros s'aperçut qu'elle avait appuyé sur la blessure qu'elle eût voulu calmer, et reprit aussitôt :

— Mon Dieu, comment pouvait-il aimer cette Lucie à ce point?

— Oh ! oui, il l'aimait, et d'un amour qu'elle n'a pas compris, et qui, maintenant, est tout mon espoir...

Oui, il l'aimait, et si elle l'avait deviné comme moi, quand il lui dit d'un ton triste, mais terrible : — Lucie, ne me trompez jamais ! ne me trompez jamais ! elle n'aurait pas fait ce qu'elle a fait.

Je le regardai quand il prononça ces paroles, et je me réjouis; car je vis que le jour viendrait où, quand son âme serait blessée comme la mienne, par l'insulte, le mépris, l'abandon, il retrouverait ce sang maudit, qui est notre sang, à nous autres des huttes... Et elle l'a trompé... Si vous saviez, ajouta Marianne, en baissant la voix d'un ton farouche, comme elle l'a trompé!.....

A ces mots, madame Cros et M. Camille Perrin s'approchèrent de Marianne, tandis que M. Cros écoutait d'une oreille, parcourant la chambre du regard, comme s'il pouvait y découvrir le trésor caché pour lequel il s'imposait la patience d'écouter ce qu'il appelait, lui, des balivernes.

Mais la suite de cette confidence prit bientôt un caractère qui le rendit plus attentif.

XI

Marianne s'était couchée sur le côté, et la tête appuyée sur sa main, elle avait pris une posture aisée et gracieuse, et qui pouvait faire oublier que cette femme avait été frappée d'une blessure mortelle ; son visage s'anima en ce moment d'une expression de triomphe.

Un sourire moqueur et léger, qui laissait deviner tout ce que cette femme avait possédé de séduction et de coquetterie, erra sur ses lèvres et elle reprit, en s'adressant directement à madame Cros, comme à une femme qui devait la comprendre :

— Oui, elle m'a trompée ! Cette grande demoiselle, qui monte à cheval, qui tire des coups de fusil, qui parle et commande comme un homme; cette riche héritière, elle a été fausse et lâche vis-à-vis de Maricou, plus que ne l'eût été une pauvre fille abandonnée, faible et sans courage.

Madame Cros, dont la curiosité brûlait d'arriver au faii, essaya encore une fois de ramener Marianne au récit de ce qui s'était passé, et dit à Marianne :

— Ainsi, il lui avait pardonné, et elle l'a trompé?

— Et moi aussi, elle m'a trompée, car j'ai été longtemps à croire à ses faux semblants d'amitié, et elle m'a proposé de faire ce que je n'eusse jamais osé... moi... moi... Oh !

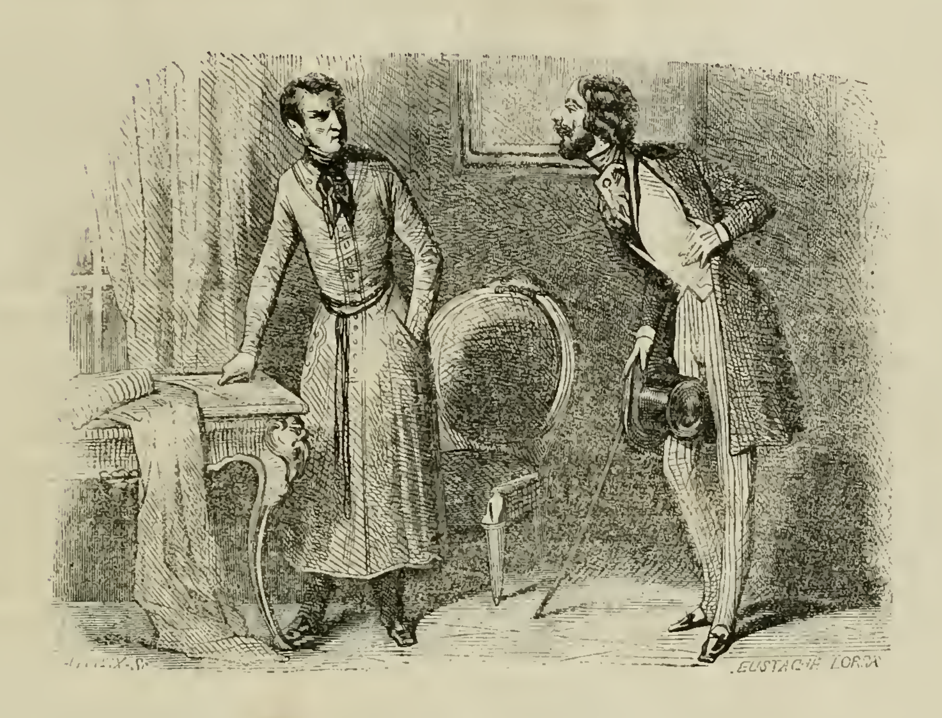
— Qu'est-ce donc ? fit madame Cros.

Frédéric Soulié.

(*A continuer.*)

TROIS DUELS ET UN CONGÉ

POUR UN TAMBOUR.



Saint-Herem est poëte, romancier, fantaisiste; il fait partie de cette grande famille d'aimables oisifs, d'infatigables hâbleurs connus sous le nom d'hommes de lettres, et qui, nombreuse comme la race des mameluks, se perpétue et se recrute à leur façon, sans filiation et sans hérédité.

Pardon, mes chers confrères, de nous comparer tous avec les mameluks; mais, dites-moi, qui ressemblerait aux gens de lettres, si ce n'étaient les mameluks? N'ont-ils pas ordinairement pour toute fortune les uns et les autres leurs armes splendides: plumes pour ceux-là, cimeterres, poignards et yatagans pour ceux-ci. L'hippogriffe remplace chez la gente écrivante le cheval arabe, et gendarmes du désert, hommes de lettres passent leur vie à galoper dans les plaines arides au milieu des tourbillons de sable qu'ils font jaillir du sol desséché et qui leur sert de nuage et d'auréole. Les poëtes appellent ce sable de la gloire, et les mameluks de la poussière; les deux versions sont bonnes: qu'est-ce qu'est en effet la gloire, si ce n'est de la poussière chauffée aux rayons du soleil.

Donc Saint-Herem est homme de lettres, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Son mauvais génie le poussa à transporter ses pénates d'argile dans ce quartier nouveau qui s'élève sur les troncs d'arbres et à la place des ombreuses allées de Tivoli; de Tivoli où nos pères, il y a cinquante ans, allaient s'étourdir des échauffourées du 18 fructidor et du 18 brumaire, célébrer les victoires du grand empereur, ou rêver, en compagnie d'une femme qui n'était pas toujours la leur, à la marche des astres, à l'inclinaison des feuilles, et à l'influence du printemps sur tout ce qui possède un cœur dans la nature vivante. Ces réflexions, renouvelées des Grecs, menaient nos pères très-avant dans les bucoliques de M. de Racan, et dans les bergeries de M. de Fontenelle.

Le nouveau Paris, bâti sur le vaste emplacement de l'ancien Tivoli, ne ressemble pas plus au Paris de Charlemagne, de Louis XIV ou de Napoléon, que le prince de Monaco ne ressemble à l'empereur de toutes les Russies. On voit que les édificateurs de cette nouvelle ville sont des hommes profondément versés dans les antiquités architecturales; ces archéologues sont allés fouiller dans les décombres des villes détruites depuis des milliers d'années, pour imprimer à ce nouveau quartier un cachet original. Aussi l'on retrouve Gomorrhe, Sodome, Ninive, Caprée, Cythère et Amathonte (qui n'étaient que des bourgades, quoi qu'en dise l'abbé Barthélemy dans son *Voyage du jeune Anacharsis*) dans le quartier compris entre la place Saint-Georges et la barrière de Clichy, si célèbre par le dévouement civique de M. Dupaty, et les omelettes au lard du père Latuile, qui depuis... mais alors il était cabaretier.

Saint-Herem avait loué, en plein quartier Bréda, un cinquième étage d'où il découvrait, sans avoir besoin de lunette d'approche, et l'arc de triomphe de M. Thiers, et la cathédrale de M. Duban, et les manches à balai décorés d'arbres du Château-Rouge, et les fusées du Château des Fleurs quand il y en avait, et une infinité de monuments moraux et nationaux éclos au soleil de 1830.

Saint-Herem, qui découvrait bien d'autres choses encore, savait fort bien que le quartier des amours ne devait pas être tout à fait celui des muses; car la chasteté des arts ne s'accommode guère de la licence des passions. Mais Saint-Herem n'a de saint que le nom; sans être preusement un voluptueux, un raffiné de plaisir, un mousquetaire du Château-Rouge, il n'est pas l'ennemi des distractions. D'ailleurs il a vingt-quatre ans à peine, il possède mille bons écus de rente — *aurea mediocritas*, — et sa plume spirituelle lui en rapporte autant; dans de telles conditions, on ne se fait pas anachorète, et la vie ascétique n'est plus de mode. Si Port-Royal existait encore, il n'y aurait plus un seul solitaire: le siècle est au bruit, au mouvement, aux passions, et de ces dernières tout le monde en a jusqu'à la caducité. Nos hommes de lettres et même les plus vieux ne pensent guère à l'autre monde, et aucun ne mourra, j'en suis convaincu, avec le cilice

de la Fontaine. Hélas! le bonhomme qu'avait-il donc fait, avec *Joconde* et *les Animaux malades de la peste*, pour se condamner dès cette vie aux supplices de l'enfer?

Le premier terme se passa agréablement; Saint-Herem était le seul locataire d'une maison de huit étages; c'était une maison neuve dont il avait voulu bravement contribuer à essuyer les plâtres. Saint-Herem s'applaudissait d'avoir si bien choisi, mais, hélas! rien n'est stable en ce monde, pas même la tranquillité des obscurs et des méditants. La joie du pauvre jeune homme ne dura pas longtemps, et il fut obligé d'interrompre le panégyrique du quartier qu'il avait adopté : son hymne d'allégresse se changea en hymne de deuil; il avait d'abord sacrifié aux Lares, dieux paisibles du foyer, il sacrifia aux Euménides et aux Furies.

La maison se peupla; tous les appartements grands et petits se remplirent à la manière des ruches; mais ce n'étaient pas des abeilles, ces types ailés et merveilleux de l'intelligence et du travail, qui abondaient dans ce logis; c'étaient des guêpes au corsage allongé, c'étaient des frelons au bourdonnement insupportable, des moustiques et des papillons, même de la plus vilaine espèce et qui tournaient à la chenille. On voit bien que nous parlons ici par métaphore, et que nous voulons dire que les voisins de Saint-Herem étaient des lorettes, des soi-disant artistes, des gentilshommes fabuleux, des diplomates impossibles.

Le concierge, homme fort politique, avait fait comme le serviteur de l'Évangile; il avait ramassé sur les chemins les vagabonds, les boiteux et les bossus pour les convier aux noces de son maître, c'est-à-dire à la location de ses locaux sans hôtes. Le traître avait réussi au delà de ses espérances, il avait rempli toute la maison, et, grâce à cette manœuvre, il était parvenu à montrer au porteur d'eau, au charbonnier, à ces mille petits états dont il avait exigé des tributs, une liste complète de locataires. Il va s'en dire qu'il avait grossi leur fortune, quitte à les immoler plus tard dans les arcanes de sa loge sur l'autel de la médisance et de la calomnie. Les concierges sont comme Thentalès, le Dieu des anciens peuples germains, il leur faut des victimes humaines.

C'était l'arche de Noé, avec toutes les machines animées de la création; c'était la tour de Babel, avec toute sa confusion de langage : on parlait anglais au premier, espagnol au second, allemand au troisième, italien au quatrième; et si à quelques étages, sur le derrière du logis on parlait français, c'était ce français que le *Journal des Débats* a mis à la mode parmi un certain monde, dans ses feuilletons des *Mystères de Paris*; jargon qui naquit dans les vieilles cours des miracles du moyen âge, qui se réfugia dans les bagnes, et que les beaux esprits du siècle sont allés chercher là pour épicer leurs romans.

Saint-Herem, qui parlait français — quoiqu'il écrivît dans les journaux — était, dans cette maison, comme un voyageur européen dans un caravansérail de Médine ou de la Mecque. Jusqu'à un certain point ce petit désagrément et quelques autres ne l'affectaient guère. Que lui importait après tout que son voisin demandât le cordon en bergamasque, ou que sa voisine réclamât son bonnet de nuit en hébreu : sa tranquillité n'était en rien troublée. Il se souciait peu également que les gens avec lesquels il vivait dans une contubernalité de rencontre eussent de bonnes ou de mauvaises mœurs; que la voisine du dessous reçût par jour douze ou quinze visites d'hommes plus ou moins jeunes, il s'en inquiétait peu; que le voisin d'à côté, à l'encontre de la voisine, accueillît trois ou quatre femmes par matinée, il ne s'en souciait pas davantage; que le gentilhomme florentin du troisième sur le derrière ne reçût point de femmes, mais des jeunes gens, dont le plus âgé ne pouvait tirer à la conscription qu'en 1850, cela lui était égal; que tous ces individus mâles ou femelles ou neutres se révoltassent d'allégresse les jours de fête à Mabille, au Château des Fleurs, ou au Château-Rouge; qu'ils fissent broyer pendant la nuit le pavé aux citadines, aux cabriolets-milords, aux lutéciennes et aux coupés, qu'ils ébranlassent la sonnette du concierge à des heures sans nom; encore une fois Saint-Herem s'en formalisait peu. La liberté n'est-elle pas pour tous, et chacun ne doit-il pas jouir du lot d'indépendance que le sort lui a départi? Saint-Herem laissait donc couler tous ces fleuves impurs dans leurs lits de fleurs, de satin, de gaze, de soie et de lin, et il travaillait, lui, le jour à la clarté du soleil, la nuit à la lueur de sa lampe Carcel, utile et modeste subrogé-tuteur de ce soleil divin qui éclaire tant de globes et qui fait mûrir tant d'épis, tant de grappes, tant de fleurs et tant d'amour.

Car Saint-Herem aimait le travail, comme d'autres aiment le plaisir, et ces tendances d'une nature généreuse ne l'empêchaient cependant pas de prendre une part raisonnable des délassements honnêtes. Il fréquentait quelques salons honorables; il allait aux *Français* quand l'affiche lui annonçait *Rodogune* ou *Cinna*, *Œdipe* ou *Mérope*, le *Misanthrope* ou l'*Avare;* et parfois, à la tombée de la nuit, une jeune femme aux yeux bleus, à la chevelure blonde, à l'allure de gazelle, venait frapper discrètement à la porte de sa chartreuse.... Et cette porte s'entr'ouvrait et se refermait jusqu'au lendemain pour ne s'ouvrir qu'à la retraite des chastes amours et des baisers mystérieux.

Mais cette placide situation ne dura pas longtemps; bientôt des flots d'harmonie — mais quelle harmonie! des pianos!! — éclatèrent à tous les étages, à droite, à gauche, au-dessus, au-dessous, partant, jusque sous les toits. Les sons criards et monotones de ce maudit instrument, qui est à la véritable musique ce que sont les feuilletons à la belle et vraie littérature, et qui n'est quelque chose que sous les doigts de Listz ou de Herz, venaient à chaque instant du jour l'écraser et le désespérer. Dès l'aube, ces infernals pianos commençaient un à un leur ramage, et ce ramage allait *crescendo* jusqu'au soir; quelquefois ils s'agitaient et épelaient des notes tous ensemble sous la main novice de leurs Bethoven en jupons. Saint-Herem se débattait sous les étreintes chromatiques de ce monstre multiple qui venait mordre ses méditations, ébrécher sa plume, suspendre de vive force le travail de ces heures naguère si bien employées; il balançait encore à se plaindre de ce vol sans effraction — car les sons se jouent encore mieux que les voleurs des portes et des murailles — lorsque, pour comble de maux, un monsieur, trombone dans un théâtre lyrique, vint louer un appartement sur le même palier que Saint-Herem, et s'empressa d'inaugurer son nouveau logement par des fanfares et des solos de *Robert le Diable*, de la *Juive*, et de la *Part du Diable*. Cette dernière partition était parfaitement de circonstance pour notre infortuné mousquetaire de lettres; mais pour le coup Saint-Herem n'y tient plus; l'œil hagard, les cheveux hérissés, il descend quatre à quatre les degrés de son escalier et s'élance dans le palais du concierge.

Si le poëte était pâle comme un mort, le concierge était rouge comme un homard cuit; car il venait de conclure un marché avec un industriel du Cantal, auquel il venait d'affermer le frottage des appartements de la maison, sans consulter les locataires, bien entendu.

— Monsieur, dit Saint-Herem, car on n'appelle plus les portiers que *monsieur*, gros comme le bras; c'est un progrès dans les mœurs polies de ce siècle si poli, où on marche avec des *bâtons*, et où l'on parle aux femmes, même les plus respectables, *le chapeau sur la tête*. Monsieur, est-ce que votre maison est transformée en académie de musique ou en gymnase musical?

— Pourquoi cela? repartit le concierge qui ne jugea pas à propos de coudre à son interrogation le titre de *monsieur;* car la politesse des valets est en raison inverse de la politesse des maîtres.

— Parce qu'il s'y fait un sabbat épouvantable; de la cave au grenier, on n'entend que des instruments faux et discordants; j'aimerais mieux vivre au milieu d'une colonie de hiboux et d'orfraies, dont les cris sont au moins naturels, qu'au milieu de ce tintamare continu..... C'est à n'y pas tenir, les oreilles me cornent sans cesse, et il m'est impossible de me livrer à un travail quelconque, s'écria Saint-Herem, tout d'une haleine et comme un homme qui a hâte de décharger son cœur.

— Que voulez-vous que je fasse à cela? répliqua le portier,

avec ce flegme de Napoléon, quand il disait, au plus fort d'une bataille : *Faites avancer la garde!*...

— Ce que je veux que vous fassiez! c'est d'inviter les pianistes mâles et femelles à ne faire résonner leurs chaudrons qu'à des heures fixes de la journée; c'est surtout de prier le sonneur de trompette de ne point souffler dans ses ophicléides et dans ses autres engins de cuivre passé le coucher du soleil.

— Un silence solennel de quelques secondes succéda à cette requête du poëte; le concierge, après s'être recueilli :

— Charbonnier est maître chez lui, dit-il.

Et faisant aussitôt volte-face, il se dirigea, les mains derrière le dos, toujours comme le Napoléon de M. Seurre, idéal de noblesse et de gravité héroïque, et en sifflant un air surpris aux orgues de Barbarie, vers la cour de la maison, où il alla inspecter les gouttières et les balcons.

L'impudence de ce faquin fit venir à l'idée de Saint-Herem de lui administrer, sur la partie qu'il lui montrait si insolemment, une de ces corrections que le peuple romain accueillait avec des cris de joie et des battements de mains dans les comédies de Plaute. Mais notre poëte refréna cette velléité de colère, et, la philosophie aidant, il se prit à rire de l'impertinent aplomb de ce valet qui était aussi fier de son absence de livrée, que les laquais d'autrefois étaient vains de la leur.

— Vous avez raison, maître Antoine, se contenta de répondre Saint-Herem, en haussant les épaules. Votre maître, et il appuya sur ce mot, peut et doit mettre un terme à ce vacarme. Et puis, vous le remarquez fort bien : Charbonnier est maître chez lui; je ferai mon profit de votre maxime.

Et il s'en alla; mais ce fut pour mettre à exécution l'idée la plus folle que puissent suggérer la mauvaise humeur et l'indignation édulcorées par le désir d'une vengeance attique.

Saint-Harem courut chez un tambour de la garde nationale, et fit prix avec lui pour prendre chaque jour, de midi à deux heures, des leçons de caisse

Dès le lendemain, le tambour de la milice citoyenne, chargé de deux caisses battantes rebondies, demanda au portier M. de Saint-Herem, et le portier, fort intrigué de cette visite du tapin de la compagnie, s'évertua à lui tirer les vers du nez. Mais le tambour avait le mot, il déjoua avec des plaisanteries de corps de garde la curiosité du portier qui, une demi-heure après, était au fait.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur! Saint-Herem et son professeur commencèrent à exécuter des *fla* et des *ra* sur leurs formidables peaux d'âne A la seconde leçon, on passa aux *roulements*, aux *zigzags*, aux *fions*, aux *fioritures;* enfin, dans les leçons suivantes, l'élève attaqua vigoureusement la *marche*, la *retraite*, la *charge*, l'*assemblée*, la *diane*, la *chamade* et tout le bruyant répertoire des Rossini à Cannes. C'était un tapage à étourdir, à rendre fous les cerveaux les mieux organisés. On eût dit qu'un régiment entier se fût cantonné dans cette maison; et le commissaire de police lui-même, auditeur ambulant de ce charivari, crut un moment qu'une phalange de républicains ou de communistes s'étaient retranchés dans ce logis, et y préludaient par ces batteries réitérées au partage des terres et à la prise d'assaut des Tuileries Déjà le brave magistrat ravaudait un rapport, cherchait à dévider l'écheveau de fil de la conspiration, lorsque Saint Herem, qui ne voulait point avoir maille à partir avec l'autorité publique, vint en personne lui raconter sa mésaventure et sa vengeance. Le commissaire se mit à rire, et Saint-Herem continua son manége.

Le portier ne riait pas, lui; un soir, il interpella le poëte en rentrant :

— Monsieur, lui dit-il, tout le monde se plaint dans la maison du bruit que vous faites.

— Moi! je ne fais pas de bruit.

— Pardonnez-moi, vous battez la caisse, et....

— Depuis quand est-il défendu d'apprendre chez soi l'art de bien jouer les instruments qui vous plaisent. J'ai toujours raffolé du tambour, et je l'apprends.

— Monsieur, on apprend à jouer du tambour dans la plaine Saint-Denis, ou dans le parc de Monceaux; mais jamais dans un appartement que je sache.

— Pourquoi non? Est-ce que les pianos de mesdames de Sainte-Luce, de Sainte-Agathe, de Sainte-Hermione, de Sainte-Caliste, et le trombone de mon voisin, pris collectivement, ne sont pas aussi bruyants, aussi assommants, aussi hostiles au repos général que mon tambour? Envoyez tous vos chaudrons à claviers et à cordes dans la plaine Saint-Denis, et je les y suivrai volontiers avec mon tambour, pour faire ma partie; le concert sera complet.

— Mais, monsieur, fit le concierge en haussant la voix.

— Mais, monsieur, interrompit Saint-Herem, en fixant des yeux ardents sur le valet : Charbonnier est maître chez lui, c'est vous qui l'avez dit.

— Vous le prenez sur un ton, monsieur!.....

— Vous êtes un maraud, reprit encore Saint-Harem, à qui cette fois la moutarde montait au nez, et il est au-dessous de moi d'entrer en discussion ou en explication avec vous. Faites votre rapport à celui qui vous paye, et alors je verrai ce que j'aurai à répondre au propriétaire de la bicoque.

A ce mot de bicoque, le concierge pâlit comme un homme surpris au détour d'un chemin par un ours ou par un tigre. L'épithète vulgaire jetée à la face de sa maison déteignait sur lui et le ravalait à l'ignoble rôle de portier. Son appartement, au rez-de-chaussée, ne lui sembla plus qu'une loge, et son paletot gris à collet de velours, qu'une livrée. Le poëte avait brisé sur lui l'illusion de la grandeur; il rumina sa vengeance, car tous les portiers sont un peu Corses sous ce rapport-là.

Saint Herem remonta chez lui, se coucha, prit sa leçon le lendemain comme de coutume et sortit; mais en rentrant le soir, le portier lui remit trois lettres et un imprimé.

Il prit le tout, et une fois dans son appartement, il se hâta de regarder cette correspondance.

L'imprimé était un congé en bonne forme signifié par le ministère d'un huissier.

Les trois lettres étaient trois provocations.

Les voici avec leur orthographe.

« Monsieur,

Les mauvaises *plésanteries* ont un *therme*. J'*antens* comme un autre les bonnes charges, mais je ne veux pas qu'elles se *prolonge* outre mesure. Je vous prie donc de *saisser* votre *tintamar*, et je vous avertis, qu'au *kas* où vous ne *vous randriez* pas de bonne *grasse* à la raison, je me *verai* obligé de vous y *forser* par tous les *moïlliens* en usage en pareille *circonstanse*. Vous m'*épargnerai*, j'en suis *sertain*, ce petit désagrément à vous et à moi. »

Je vous salue,

TIMOLÉON COQUINET,
premier trombone du théâtre royal de ***.

« Monsieur,

Il n'est pas convenable de molester comme vous le faites de faibles femmes. Si vous ne cessez d'ici à demain votre scandaleux tapage, je me chargerai de vous dire de vive voix ce qu'on doit penser d'un homme qui se joue ainsi de la tranquillité des femmes.

J'ai l'honneur de vous saluer,

TANCRÈDE DUGUINOT,
16e d'agent de change. »

« Monsieur,

Vous devriez savoir que les mirlitons, les pavillons chinois, la grosse caisse, le tambour et la guimbarde ne font pas partie des instruments à l'usage des honnêtes gens. Vous troublez incessamment le sommeil et les études de madame de Sainte-Agathe, élève comme moi du conservatoire, et en outre ma parente. Je vous prie, et au besoin, je vous defends, de continuer vos concertos et vos solos sur votre peau d'âne, ou la vôtre pourrait payer les pots cassés de ces algarades.

Je suis votre très-dévoué serviteur,

GENGISKAN BREDOUILLARD,
élève du conservatoire. »

AMÉDÉE SELLIER.

(*A continuer.*)



CHŒUR DES GIRONDINS, PAR MM. DUMAS ET MAQUET.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants.
Allons, dit le soldat, aux armes!
C'est ma mère, je la défends.

Mourir pour la patrie!
Mourir pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie;
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Nous, amis, qui loin des batailles
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
A la France! à sa liberté!

Mourir pour la patrie!
Mourir pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie;
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

OUI, JÉSUS-CHRIST ÉTAIT RÉPUBLICAIN.

AIR : N'insultez pas ce qui n'est plus.

Chaque peuplade adore son idole,
Chaque contrée élève des autels;
Tous les climats ont les eaux du Pactole,
Tous les pays donnent des immortels.
J'en révère un, devant lui je m'incline :
Jamais poignard ne brilla dans sa main;
Son front jamais n'a porté que l'épine :
Oui, Jésus-Christ était républicain.

Vous, de Jésus qui ternissez la gloire
En propageant de coupables abus,
Vous succombez, détracteurs de l'histoire,
Jetez le froc, vos crimes sont connus.
La vérité rappelle les maximes
De l'Homme-Dieu mort pour le genre humain;
Par ses vertus, ses actions sublimes,
Oui, Jésus-Christ était républicain.

Quittez son temple ou redoutez ses mânes;
Vous trafiquez de sa religion.
Tremblez mortels, audacieux profanes,
Rien n'est sacré pour votre ambition.
A l'opulent vous vendez l'indulgence,
Au malheureux vous refusez du pain;
Le vrai pasteur répandait l'abondance :
Oui, Jésus-Christ était républicain.

Rome s'agite, et la caste papale
Veut raffermir son trône vermoulu;
Mais c'est en vain, la cour pontificale
A vu trembler son fanatique élu.
Sa crosse d'or, que souille la luxure,
De tout son poids pèse sur le Romain.
Le grand prophète avait manteau de bure :
Oui, Jésus-Christ était républicain.

Soyez fidèles à vos saintes bannières,
Ardents chrétiens nés pour la liberté;
Vivez égaux : tous les hommes sont frères,
Honte à l'esclave! Honneur, humanité!
Faites du bien, enfants de ma croyance;
Sacrifiez pour l'amour du prochain.
Que jamais l'or n'entraîne la balance :
Oui, Jésus-Christ était républicain.

Déjà sur moi vous lancez l'anathème,
Mignons du pape, orgueilleux cardinaux,
Et le cafard à l'œil louche, au teint blême,
Montrant un fer répond à vos signaux;
Puis il se signe, et l'infâme en démence,
En rugissant s'agenouille en chemin.
Le grand martyr prêcha la tolérance :
Oui, Jésus-Christ était républicain.

VICTOR BASIÈRE, ouvrier.

Gustave HAVARD, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

Imprimerie Schneider, rue d'Erfurth, 1.





